

1955

1960

1945

1950

1935

1940

1925

1930

1915

1920

1910

LA TRIBUNE

SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960

LA TRIBUNE célèbre cette année son cinquantenaire de fondation et l'édition-souvenir que nous présentons à nos lecteurs aujourd'hui veut être un hommage au fondateur en même temps qu'un hommage à ceux qui ont poursuivi son oeuvre dans le domaine de la langue écrite depuis 1910.

Si les textes et les images d'hier font parfois sourire, ils sont tout de même une inspiration qui est toujours du présent, ils demeurent une raison de continuité et de poursuite de ce qui a été commencé et avec plus d'ardeur et de détermination si c'est possible !

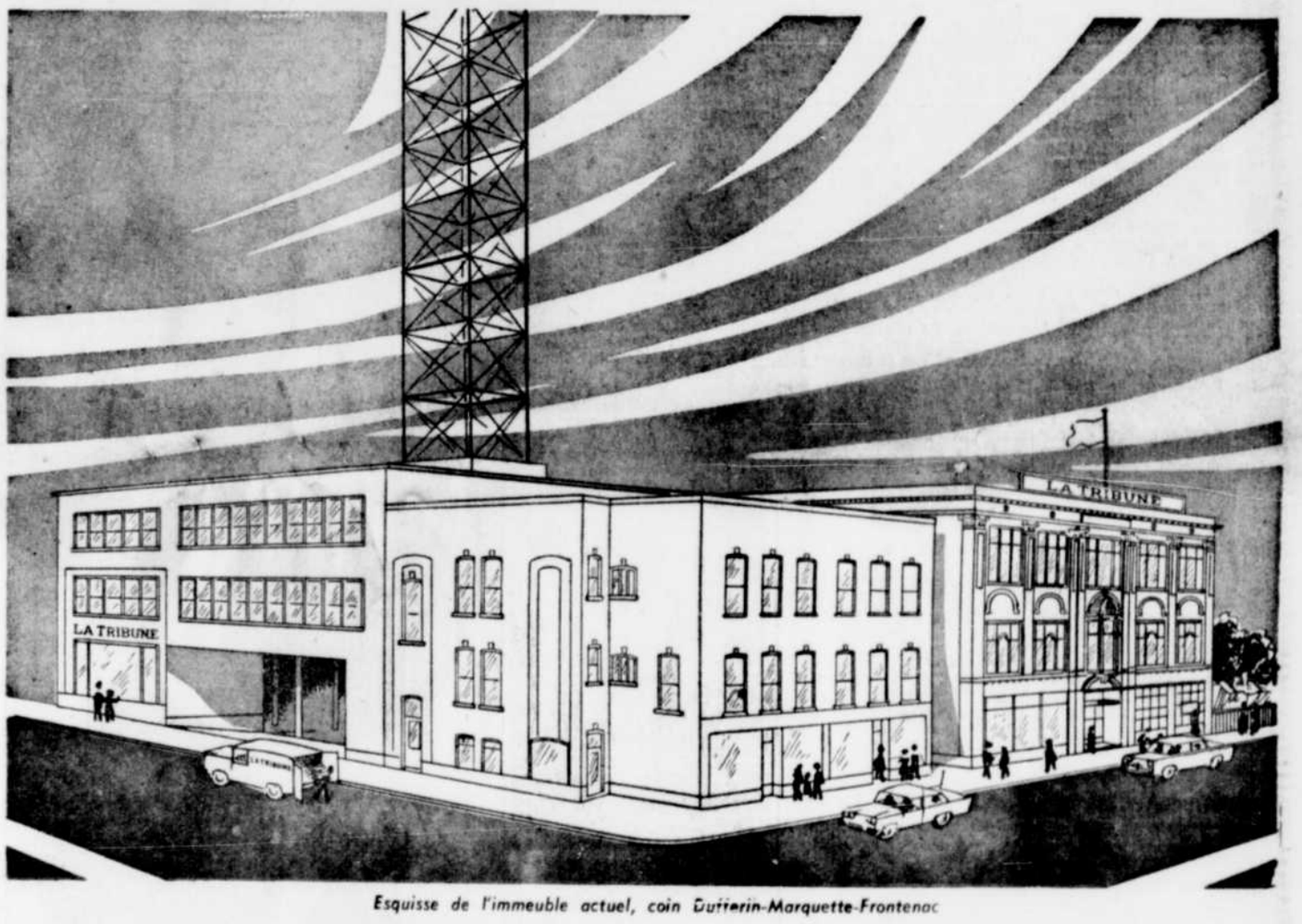
Et l'esprit de continuité impliquant aussi l'idée de progrès, le numéro historique que le lecteur tient dans ses mains veut être aussi une promesse d'avenir pour les ouvriers d'une équipe comme la nôtre, s'inspirant d'hier pour continuer demain la tâche utile et formatrice sous l'habile direction de ceux à qui le fondateur, dans sa course, a remis le flambeau.

Ces hommages, ils s'adressent aux successeurs du sénateur Nicol, à ceux qui les appuient et les assurent de leur étroite coopération dans cette marche vers de nouveaux succès. Ils s'adressent aux anciens qui sont avec nous — car il en reste dont le travail remonte pratiquement à la première heure — et à ceux qui sont partis et dont le souvenir ne nous a pas quittés. Dans ces hommages, voeux et souhaits, l'équipe nouvelle trouvera aussi sa part en même temps qu'un encouragement dans un travail de cohésion qui assurera le succès du grand tout.

On trouvera dans ce numéro-souvenir ce qu'a été LA TRIBUNE, ce qu'elle est et il sera facile de deviner ce qu'elle entend être à l'avenir dans son rôle d'information universelle pour le bénéfice de ce coin de patrie que l'on a appelé "une province dans une province".



Le berceau de la TRIBUNE en 1910, rue Wellington Nord



Esquisse de l'immeuble actuel, coin Dufferin-Marquette-Frontenac



Vue aérienne de Sherbrooke en 1960

Prise de conscience de valeurs avec l'arrivée d'un quotidien!

Par Me Léonidas Bachand

(Au commencement. . . Genèse, chap. 1, verset 1).

La rumeur faisait son chemin. . .

A table, c'était un sujet d'active conversation. On parlait même de souscrire des actions au capital social.

Dans mon petit monde à moi, c'est-à-dire, entre confrères d'étude, toutes les rangaines, tous les poncifs et lieux communs patriotiques avaient cours: avancement des nôtres, notre place sous le soleil, la montée de notre ville vers de nouveaux sommets, les Lettres trouveraient un véhicule, la littérature allait connaître un essor, et bla, bla, bla... Mon confrère et moi venions de permuter de la Rhétorique à la "Philo 1". Ah, jeunesse ardente, enthousiaste, admirable ! . . . et regrettée !

De plus, c'était mon secret, le rédacteur m'avait demandé d'être le "reporter" des faits, gestes et incidents de la vie borroméenne. Cela dura peu. On me fit savoir de m'en tenir à mes études et de m'interdire le journalisme jusqu'à la fin de mon cours. Ce que je fis avec soumission teintée de dépit. Pensez donc, je croyais le monde impatient de me lire dans les colonnes du quotidien qui allait voir le jour ! Jusqu'ici "Le Progrès de l'Est" avait eu mes primeurs; mais le "Progrès" n'était qu'un hebdo.

Il était passé quatre heures cet après-midi du 21 février 1910, lorsque la classe terminée, à grandes foulées, je déambulai rue Marquette et quatre à quatre descendis l'escalier branlant et le sentier qui reliaient le Monument National et la rue Wellington en passant par l'emplacement où l'on a construit notre Hôtel de Ville.

J'arrivai donc à cette maison à pignon sur la façade de laquelle était peinte une grosse morue, marque de commerce du très populaire sirop Mathieu pour le rhume. A cet endroit, se trouve aujourd'hui la Banque de Montréal.

Quelques mois durant, Messieurs Foley et Clyde Dobell y avaient publié le "Daily News", que l'on croyait de force à concurrencer le "Daily Record". Mais on avait tablé sans la régression de la population de langue anglaise. Or le "Daily News" venait de rendre l'âme et une nouvelle société en avait acquis la minuscule rotative, le matériel d'imprimerie et l'ameublement.

La presse était à droite, les bureaux de la rédaction à gauche, le tout à l'arrière de la bâtisse.

S'étaient réunis à cette occasion, l'honorable Dr. P. Pelletier, alors député provincial et plus tard président de la Chambre, Mgr E.-C. Tanguay, M. Calixte Therrien, qui succéda au Dr Pelletier à la Législature, M. F.-X. Eugène Codère, quincaillier, Omer Chaput, rédacteur en chef et chef du personner de rédaction se composant uniquement de sa personne, du pot à colle et des ciseaux, et enfin le soussigné et les deux anciens propriétaires.

Je revois par le souvenir, la petite presse avec son gros rou-



Le notaire Léonidas BACHAND

leau de papier.

J'entends aussi la voix du Dr. Pelletier: "Bientôt, nous verrons le premier numéro de "La Tribune".

Le pressier fait un signe, le docteur soulève le levier qui raidit la courroie de mise en marche et à l'autre bout commence à s'empiler dans une corbeille, le quotidien qui vient de naître.

Pour moi, c'est un éblouissement.

Que "La Tribune" ait créé chez nous un climat, une ère de rapprochement et de cohésion, cela est indéniable et indiscutable. Les tirades creuses perdirent leur influence déviatrice. Par "La Tribune" nous avons pris conscience de notre valeur dans tous les domaines. Nos espoirs jusque là dressés sur des assises plutôt mouvantes, ont vu celles-ci s'affermir, se consolider et, avec le temps, se transformer en solides fondations. Nos campagnes, nos villages, nos petites villes ne sont plus isolés et forcés de se replier sur eux-mêmes pour envisager l'avenir. Notre journal n'a pas tardé à devenir un centre d'attraction et d'irradiation provoquant ainsi l'action à double effet si nécessaire à la coordination des efforts. Insensiblement, les regards se sont tournés vers Sherbrooke qui prenait figure définitivement prépondérante. Du coup, les Cantons de l'Est cessaient d'être une entité d'allure colonisatrice; par la vertu du nouveau quotidien, ils allaient sans tarder jouer un rôle sur le plan national, et pas le dernier rôle.

A l'époque de ses débuts, pendant les grandes vacances d'été, j'étais bouche-trou, remplaçant ceux qui partaient en congé et je faisais du reportage au salaire de sept dollars par semaine. On m'assignait les réunions politiques, municipales et autres, y compris l'Exposition. Celle-ci n'était pas la moindre des préoccupations, car il fallait plaire à tous les exposants. Pour le même motif, et à trois reprises, je fus rédacteur en chef pendant la quinzaine d'absence du rédacteur en titre. Et que d'articles j'y ai pondus depuis qu'elle existe !

Bien des bons amis y sont passés ou y sont encore: Charles et Louis-Philippe Robidoux, Alfred DesRochers, Jovette Bernier, Gilles Desroches, Louis-C. O'Neil, Aurèle Goyer, Wilfrid Lazure, Florian Fortin, Alphonse Huard, Rosario Blais, Philippe Doyon, etc.

J'ai suivi "La Tribune" partout où elle s'est logée: dans l'immeuble "Globe" (Darche), puis le "Casino" et maintenant l'immeuble des Arts qu'on appelait autrefois "Bâtisse des Arts" où il y avait une jolie salle de concert, une galerie de tableaux, une bibliothèque et un musée.

Aujourd'hui, "La Tribune" est cinquantenaire: qu'elle se hâte de célébrer son centenaire. . .

La carrière de M. Fortin, 10 ans gérant

M. Florian Fortin, qui fut gérant à la TRIBUNE pendant dix ans, de 1925 à 1935, était originaire de Beauceville. Il avait demeuré aux Etats-Unis pendant quelques années avant de réorganiser l'EVENEMENT de Québec vers 1922. Il en avait fait un journal du matin quand un industriel, M. J.-H. Fortier eut acquis le journal de la famille Chassé.

L'EVENEMENT de Québec avait été fondé en 1875 par Hector Fabre et pendant de longues années, il fut reconnu comme l'un des journaux les mieux faits au Canada français. Au poste de gérant, M. Florian Fortin avait donné une forte impulsion à cette feuille réorganisée.

Vers 1825, M. Fortin passait à Sherbrooke pour accepter la gérance de la TRIBUNE que le sénateur Nicol avait fondée en 1910. Il donna également un vif essor qui devait être le commencement d'un développement qui ne s'est pas ralenti depuis. C'est sous l'administration de M. Fortin que notre journal abandonna son local dans l'immeuble du théâtre "Casino", rue Wellington sud, pour se loger dans celui actuel qui est



M. Florian FORTIN

l'ancienne bâtisse des arts, érigée en 1886 par S. F. Morey, inspecteur de l'"Eastern Townships Bank". La façade était alors occupée par les bureaux du Québec Central et du Pacifique Canadien et un magasin de nouveautés se trouvait à l'arrière. C'est en 1928 que la TRIBUNE prit possession de ce nouveau local et dès l'arrivée dans l'immeuble vacant, on procéda à l'amélioration des divers services qui devaient, dans la suite, contribuer à donner une forte publicité à Sherbrooke et à la région toute entière.

Elan décisif

On peut dire que M. Fortin a donné au journal à cette époque un coup de barre décisif, l'élan qui devait assurer sa marche progressive dans la suite. Alors pourtant, M. Fortin se plaisait à dire que la TRIBUNE n'avait que 18 ans, "l'âge des bonnes intentions plutôt que celui des fortes prétentions", disait-il.

M. Fortin aura travaillé avec acharnement pour développer le journal de M. Nicol, mais en même temps, il se mêlait activement à tous les événements à toutes les activités, à toutes les initiatives de la chose publique auxquels le journal de la rue Marquette faisait écho dans ses colonnes. Il remplit plusieurs postes de confiance à la demande de ses concitoyens qui le tenaient en haute estime, notamment ceux de président de la Chambre de Commerce, de directeur de l'ETAA et plusieurs autres. Il s'intéressa de très près à tous les problèmes municipaux et un jour, il descendit même dans l'arène pour appuyer la candidature d'un ami personnel.

A Sherbrooke, il avait fait l'acquisition d'une hôtellerie, le "Continental", où il établit plus tard son quartier général pour diriger les campagnes électorales dont les libéraux lui avaient confié la responsabilité au rang d'organisateur pour la région des Cantons de l'Est.

Bel orateur

M. Fortin, qui possédait une forte personnalité, grand érudit était bel orateur, à la parole chaude, au verbe cinglant parfois. Dans une assemblée contradictoire, il ne faisait pas bon le rencontrer et on le craignait justement à cause de sa facon-de et de son esprit primesau-tier, de sa réplique vive et pénétrante. Si, à cette époque, il avait déjà écrit, il n'écrivait plus. De sa participation aux campagnes électorales, nous conservons plusieurs souvenirs. Voici celui d'un incident typique qui avait bien amusé, un tour qu'il joua à l'un de ses intimes.

Un jour, un avocat de ses amis qui devait monter plus tard sur le Banc, demande à M. Fortin de le remplacer comme orateur principal à un grand ralliement régional à Bury, l'avocat craignant de ne pouvoir se rendre à temps. M. Fortin arrive, monte sur l'estrade et au moment où on le présente à l'auditoire pour prononcer le discours principal, l'avocat entre en coup de vent dans la salle et fait signe au président qu'il vient parler. M. Fortin se lève et déclare: "Monsieur X., qui vient d'entrer, m'a demandé de vous adresser la parole en son nom. Alors, je vais vous faire le discours qu'il aurait prononcé s'il ne m'avait pas cédé sa place". Et M. Fortin a tenu le plancher pendant plus d'une demi-heure, assez longtemps pour décourager le président à inviter l'avocat qui attendait son tour et qui n'a pas parlé.

Un mécène

M. Fortin était reconnu dans un cercle plus restreint évidemment pour un mécène. A Québec et à Sherbrooke, il a encouragé et aidé de toutes sortes de manières des écrivains, poètes et prosateurs. Plusieurs lui doivent d'avoir été lancés dans cette carrière. Bien plus, d'avoir pu se faire imprimer ! C'était un ami des arts; il les connaissait et les encourageait. Pourtant, il prenait un certain plaisir à s'effacer, faisant passer aux premiers rangs ceux qu'il voulait aider.

Après avoir laissé Sherbrooke M. Fortin alla demeurer à Ottawa où il remplit, entre autres fonctions, celle de directeur de la publicité à la Fédération libérale nationale. Plus tard, il se retira à Lambton, sur les bords du lac St-François, où il occupait ses loisirs à exploiter une petite hôtellerie, un endroit de repos.

M. Lionel Vachon, vice-président de 1935 à 1941

M. Lionel Vachon, décédé tragiquement en fin de juin 1941 et qui avait été vice-président et administrateur de la TRIBUNE de 1935 jusqu'à son décès, était né à Lac Mégantic du mariage de F.-X. Vachon, photographe et de Léontine Barbe.

Après avoir fait ses études à l'Académie de l'endroit, il travailla pendant quelque temps à l'atelier de photographie de son père. Dès lors, il s'intéressa vite aux travaux d'impression et aux journaux et il quittait un peu plus tard sa ville natale pour entrer au "Chronicle Telegraph" de Québec où il commença à apprendre le métier de typographe. Il fit ensuite un stage à la TRIBUNE en qualité de monotypiste, puis alla parfaire ses connaissances à Philadelphie dans une école d'imprimerie.

Il eut alors l'occasion de faire un séjour au "Saturday Evening Post", le plus grand hebdomadaire des Etats-Unis. Toutes ces expériences firent de lui une autorité en matière d'imprimerie et de publication de journaux, et, à son retour au Canada, il devenait gérant du service des impressions au "Chronicle Telegraph". En janvier 1935, l'hon. Jacob Nicol, C.L., le nommait administrateur et vice-président de la TRIBUNE.

De progrès en progrès

Sous sa sage et énergique direction, notre journal a marché de progrès en progrès. D'une activité débordante, M. Vachon était partout à la fois. Il s'intéressait aux travaux de la rédaction comme à ceux des typographes, des pressiers, des photograveurs et du personnel de l'administration. Il partageait les joies et les peines de tous les employés; il leur manifestait en toutes circonstances une sympathie agissante. En retour, le personnel de la TRIBUNE, l'estimait et l'affectionnait.

Une nuit de novembre, vers trois heures du matin, après l'incendie qui venait de ravager l'établissement, il entourait les journalistes qui voyaient l'espoir de publier quand même le numéro du lendemain qui était un samedi. Il revenait d'une tournée d'inspection dans tout l'immeuble, il venait de se mettre au courant de tout ce qui avait été détruit; il savait déjà l'étendue des dommages et le



M. Lionel VACHON

coût que serait celui des réparations; il savait la valeur du matériel brisé. Il la calculait avec un crayon sur un paquet de cigarettes.

Prompt mais généreux

M. Vachon avait aussi à coeur le bien-être de ses employés. Ce sont eux surtout qui connaissaient son caractère. Il existe toujours une certaine distance entre le patron et le salarié. A la TRIBUNE, elle existait plutôt à l'état de convention, de formalité. Quand il avait fini de réprimander un homme qui n'avait pas toujours le temps de se défendre à cause de la vivacité de M. Vachon qui était prompt, il s'informait de sa famille, de la maison. S'il n'était pas devin, il avait une certaine psychologie et du moment qu'il avait flairé une ouverture pour rendre service, il se montrait alors dans toute sa générosité d'homme qui comprend les situations difficiles requérant l'intervention d'une main amie; et il tendait cette main large ouverte.

Que d'employés sont entrés à son bureau pour recevoir des reproches que M. Vachon était le premier à oublier, aussi bien d'ailleurs que l'acte reproché. Et la plupart du temps, l'entrevue se terminait par une conversation amicale, l'opposé tout à fait de l'objet de l'entretien.

L'activité de M. Vachon s'étendait à tous les mouvements de Sherbrooke. Il était directeur de la Chambre de Commerce et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à sa réorganisation. — secrétaire de l'Institut national canadien pour les aveugles, section de Sherbrooke, membre des Clubs Rotary et Lions, Chevalier de Colomb, membre de l'Association des Maitres - Imprimeurs, du mess des Fusiliers de Sherbrooke, etc..etc... Amateur de presque tous les sports, il était un yachtman accompli; il fut directeur des clubs de baseball et de hockey Sherbrooke dans la Ligue provinciale et il était vice-président du club de balle molle La Tribune. Il était aussi un grand amateur du sport de l'équitation.

Nous sommes heureux de souhaiter à La Tribune le plus vif succès dans l'avenir, le même succès qu'obtenu durant ce demi-siècle passé. Félicitations.

LA TRIBUNE 1910-1960

RAINBOW THERMOGRAPHERS company

1180 rue St-Antoine

Montréal 3.

Un 50e anniversaire

marque indéniablement une étape importante dans la vie d'une institution aussi bien que dans la vie d'un individu ou d'un groupe.

1910-1960, dates importantes pour LA TRIBUNE, soulignent aussi une grande époque pour les Canadiens français de l'ONTARIO.

Simultanément en Ontario et dans la région de Sherbrooke, 1910 fut ce qu'un grand journaliste canadien-français, VICTOR BARRETTE, appelait plus tard l'EVEIL DE LA RACE.

Et tandis que LA TRIBUNE s'installait à Sherbrooke pour remplacer un journal de langue anglaise, les Ontariens de langue française fondaient leur ASSOCIATION d'EDUCATION et décidaient de fonder aussi leur propre journal, lancé trois ans plus tard sous le nom: "LE DROIT".

Pure coincidence . . . ou indice de solidarité* — LE DEVOIR venait de se fonder à Montréal; LE DROIT allait devenir le seul quotidien de langue française de tout l'Ontario et de l'ouest du Québec; à Sherbrooke, LA TRIBUNE allait faire prendre conscience aux Canadiens français de la région, d'une force économique qu'ils ne se connaissaient pas encore.

Une telle solidarité est l'unique assurance de succès de notre groupe ethnique, tout comme le succès d'un journal quotidien dépend du degré de solidarité qui existe entre le journal et la totalité de ses lecteurs.

Bon succès à La Tribune!
Longue vie à ses lecteurs!

Hommages du journal

LE DROIT

Le seul quotidien de langue française de l'Ontario et de l'ouest du Québec.

375, rue RIDEAU — OTTAWA, Ontario

LA TRIBUNE 1910-1960

SHERBROOKE Bureau-Chef: 22, rue Windsor LO.2-3816

EAST-ANGUS Lucien Ménard TE.2-2255

WINDSOR Philippe Lessard VI.5-2325

COATICOOK S.E. Adam VI.9-3751 ou 9-2308

THETFORD MINES O. Charbonneau FE.5-6340

LAMBTON Benoit Giguère 71-S-2

SCOTSTOWN Lizotte & Fils 29

MAGOG Gordon Hurlbut VI.3-3540

HUILE...

d'une nécessité incontestée de nos jours afin qu'un foyer soit vraiment moderne !

Les systèmes de chauffage automatique sont construits avec une telle précision . . . que seule une huile de qualité vraiment supérieure peut vous assurer un rendement efficace, économique et sûre.

La maison Adam ne néglige rien pour obtenir les huiles les plus hautes quotées sur le marché international.

La distribution en est assurée par une équipe d'hommes de confiance à Sherbrooke et dans les principales localités des Cantons de l'Est.

Des experts sont à votre disposition 24 heures par jour afin de donner un service rapide lorsque votre système de chauffage refuse de fonctionner normalement.

CONFORT, SECURITE, ECONOMIE avec les huiles à poêle et à chauffage distribuées par W. H. Adam Limitée.

W.H. ADAM LTÉE

LES CINQUANTE ANS DE LA TRIBUNE: 1910-1960

Le quotidien français est venu à son heure!

Les cinquante ans de LA TRIBUNE sont le prétexte à cette édition spéciale qui vient en couronner plusieurs autres du même genre et qui, comme les précédentes, atteste la vigueur d'une institution qui a eu des débuts modestes comme toutes les institutions qui sont demeurées sur pied. Cinquante ans, c'est beaucoup dans la vie d'un homme mais bien peu dans la vie d'une institution. Sans doute, cela est bien vrai et cette vérité laisse supposer, en face de la vitalité de notre journal, que LA TRIBUNE est appelée à faire beaucoup dans l'avenir, plus encore qu'elle n'en a fait dans le passé, pour les populations dont elle a les intérêts à coeur.

Un anniversaire conduit nécessairement à un retour en arrière, à un examen de conscience. Il serait un peu long de raconter la vie de notre journal, de faire la "biographie" de notre journal. Les quelques souvenirs qui vont suivre ont été recueillis ici et là dans "la poussière des archives". Ils sont inspirés par une foule de choses qui ont déjà paru concernant notre journal, son histoire et ses progrès. Car comme question de fait, LA TRIBUNE et la Cité de Sherbrooke ont grandi côte à côte depuis cinquante ans. Soucieuse du détail, LA TRIBUNE a tout noté sur Sherbrooke qui était septuagénaire quand notre journal fut fondé.

Plusieurs des paragraphes qui suivent ont été recopiés au texte dans la "petite histoire" et nous leur avons conservé ainsi leur authencité en développant dans les détails, en apportant des éléments ignorés jusqu'ici.

Il ne nous appartiendrait pas de nous vanter, mais depuis que dans le monde on fait grand état des anniversaires, nous avons cru qu'il était à propos de rappeler qu'en 1960, LA TRIBUNE de Sherbrooke a cinquante ans! De rappeler aussi le souvenir de ceux qui ont doté Sherbrooke d'un journal moderne qui fait preuve d'une belle vigueur; de rendre hommage à ces hommes d'initiative et de montrer à ceux d'entre eux qui vivent encore que nous avons continué de "courir le flambeau dans la main" le long de la même route . . .

L'hon. sénateur Jacob Nicol, c.l., c.r., a toujours été reconnu comme le fondateur de LA TRIBUNE, et cela de façon universelle. Cependant, quelques années avant sa mort, au cours d'un entretien qu'il nous accordait relativement à l'historique de notre journal, il avait tenu à préciser que, sans le concours d'un Irlandais d'initiative et dont il devait se faire un ami plus tard, il n'aurait pu réaliser son ambition de doter Sherbrooke et la région des Cantons de l'Est d'un quotidien de langue française. Et le sénateur Nicol nous avait fourni des renseignements qui révèlent les circonstances tout à fait particulières qui ont marqué la fondation de notre journal.

Dans l'hiver de 1910, le "Sherbrooke Daily Record" existait depuis treize ans quand un nommé Dobell, de Montréal, beau-frère d'un employé du quotidien de langue anglaise, lança ici un quotidien anglais, journal du matin. M. Jacob Nicol, qui avait alors son bureau au-dessus du magasin occupé aujourd'hui par la mercerie Rosenbloom, ambitionnait depuis quelque temps de donner à la population un quotidien de langue française. Il songeait à s'ouvrir de son projet à Dobell quand un nommé Michael A. Foley, qui imprimait des revues de commerce à Montréal, arriva à Sherbrooke et entama des pourparlers avec Dobell pour acheter le nouveau quotidien dont quelques numéros étaient déjà sortis des presses. M. Michael Foley, maigre, actif, travailleur, était sérieux dans son projet et M. Nicol, qui caressait toujours l'espoir d'avoir un quotidien français et qui avait organisé sa compagnie, se décida à rencontrer Foley et tous deux firent une entente. Tous deux plaçaient des capitaux dans l'entreprise avec des amis et Foley remplirait la fonction de gérant de l'entreprise. Le "Daily News", le journal de Dobell, passa par la liquidation et la compagnie organisée par M. Nicol l'acheta aux liquidateurs. C'est ainsi que fut organisée LA TRIBUNE.

Un projet bien vu

M. Nicol et M. Foley, publiciste, décédé il y a une trentaine d'années, eurent les premiers, l'intelligente, la patriotique idée de doter Sherbrooke d'un quotidien capable de servir l'élément canadien-français; de défendre et de faire triompher ses causes les plus légitimes; ils furent des citoyens de vision et de courage, de grands bienfaiteurs de la population.

Mgr E.-C. Tanguay, alors procureur au séminaire St-Charles, s'intéressa dès les débuts à cette fondation avec un groupe de citoyens éminents de Sherbrooke et le 17 juin 1910, il figurait au nombre de ceux qui demandèrent des lettres patentes pour former la Compagnie de Publication de LA TRIBUNE.

Les débuts

LA TRIBUNE, dont le premier numéro parut le 21 février 1910, obtint, après avoir rempli toutes les conditions ordinaires requises et les formalités, du conseil le 17 décembre 1910, pour se former en compagnie limitée, ainsi que la demande en avait été faite par les personnes suivantes : E. W. Tobin, alors député de Richmond-Wolfe aux Communes, Mgr Edmond-Charles Tanguay, de Sherbrooke, Eugène Codère, marchand de notre ville, Télesphore Beaudin, commis-marchand, Alfred Beaudin, cultivateur, tous de Sherbrooke; aussi M. Michael A. Foley, publiciste de Montréal, M. Jacob Nicol, avocat, de Sherbrooke, et Tancrède Biron, huissier de Sherbrooke.

Le premier bureau de direction se composait de Mgr E.-C. Tanguay, président; Arthur Chevalier, C.-E. Therrien, longtemps shérif, E. W. Tobin et J. Nicol. Mgr Tanguay prit part aux assemblées du conseil d'administration de la compagnie et à plusieurs réunions importantes dans les débuts, notamment celle au cours de laquelle le Dr P. Pelletier fut nommé président pour lui succéder. Mgr Tanguay occupa le poste de directeur pendant de longues années.

Le premier correspondant

Le premier correspondant de LA TRIBUNE à Montréal fut M. Joseph Barnard, qui fut plus tard et pendant plusieurs années rédacteur en chef au "Soleil" de Québec. Il écrivait en parlant des débuts de LA TRIBUNE comme quotidien : "Nous avons été le premier correspondant de LA TRIBUNE à Montréal, ce qui n'était pas une petite tâche, car il fallait lui fournir des dépêches du monde entier. Le père Foley avait imaginé un moyen très ingénieux de capter ces dépêches. A midi, tous les jours, nous étions en communication avec LA TRIBUNE par téléphone pour une demi-heure. Une sténographe installée dans la salle de rédaction à Sherbrooke recevait à la rapidité de 150 mots à la minute les nouvelles de l'univers".

(Notons en passant qu'en avril 1935, deux journalistes de LA TRIBUNE qui couvraient l'enquête du coroner tenue à Coaticook sur le meurtre de W. K. Baldwin, ancien député de Stanstead, assassiné à Baldwin's Mills, eurent recours aux mêmes moyens pour faire parvenir à Sherbrooke en temps pour l'édition du jour, les dépositions à cette enquête).

Michael Foley s'en va !

A son arrivée à Sherbrooke, en 1910, Michael A. Foley avait soixante ans. Trois ans plus tard, il manifestait le désir de retourner à Montréal et il vendit ses parts à M. Nicol. Il eut comme successeurs à ce poste, jusqu'à nos jours, MM. J.-H. Lemay, Henri Gagnon, ancien gérant au "Soleil", C.-E. Therrien, Charles-A. Robidoux, Placide Rioux, Florian Fortin, L.-A. Vachon et Alphée Gauthier. Quant au poste de rédacteur en chef, il fut rempli successivement depuis 1910 par MM. Omer Chaput, J.-H. Lemay, décédé, ancien magistrat qui fut aussi gérant par intérim, Wilfrid Lazure, devenu juge de la Cour supérieure à Montréal, Charles-A. Robidoux, Louis-Philippe Robidoux, décédé en 1957, et depuis, Pierre-Paul Blais. Le premier agent de circulation fut M. Tancrède Biron, frère de M. le chanoine Dolor Biron, ancien curé à St-Jean-Baptiste et du notaire C.-O. Biron, de Sherbrooke, tous deux décédés. L'hon sénateur Nicol était demeuré longtemps l'unique survivant de la toute première équipe des commencements en 1910. Il était demeuré, au sens le plus strict du mot, l'âme dirigeante, le grand animateur de l'entrepri-

Le "berceau"

Le journal fut d'abord imprimé dans l'ancienne bâtisse de J.-L. Matthieu, sur le site qu'occupe aujourd'hui la Banque de Montréal, rue Wellington-Nord. Ceux qui, par l'imagination, peuvent se transporter devant ce qui était le "berceau" de notre journal, verront immédiatement les progrès indéniables, remarquablement rapides et soutenus de la TRIBUNE au cours de ces quarante-cinq ans. Il y a loin en effet du local exigu que notre journal occupait à sa naissance, au vaste édifice qui l'abrite aujourd'hui ainsi que son personnel nombreux et sa machinerie modèle. Tout comme il y a une grande marge entre le numéro de six pages qui sortait pour la première fois avec un retard de plusieurs heures, de sa presse de fortune le 21 février 1910, et les éditions spéciales et volumineuses que la TRIBUNE a offertes à ses abonnés et amis à plusieurs reprises depuis quelques années, sorties de ses puissantes rotatives.

Quittant cette modeste "mansarde", le journal se transporta successivement dans l'édifice Darche, puis dans l'édifice Casino, et finalement, dans l'édifice actuel, plusieurs fois agrandi et transformé pour le développement du journal, des postes de radio et de celui de la télévision.

Bâtisse des Arts

L'édifice actuel, longtemps connu sous le nom de Bâtisse des Arts, fut construit en 1886 par S.-F. Morey, inspecteur de "l'Eastern Townships Bank". La façade était alors occupée par les bureaux du Québec Central et du Pacifique Canadien et un magasin de nouveautés. A l'arrière se trouvaient un musée et une salle de lecture, ainsi qu'une bibliothèque publique. La salle des Arts (Arts Hall) où eurent lieu de nombreux concerts et soirées artistiques et littéraires, renfermait de grandes peintures, pouvait asseoir 400 personnes et occupait les deux étages supérieurs de l'arrière. Cet espace est occupé aujourd'hui par les studios des postes CHLT et CKTS. L'immeuble est le local de la TRIBUNE depuis le printemps de 1928.

Ainsi qu'un chroniqueur le rappelait il y a quelques années, avant d'être un foyer du journalisme, nos locaux abritèrent des proches parents: la littérature et la peinture. Quand les bureaux de notre journal y furent transportés en avril 1928, l'édifice abritait encore la salle des Arts, le musée de la "Library and Art Union" et la bibliothèque anglaise elle-même. Celle-ci fut déménagée rue Wellintgon Sud, puis plus tard, dans l'édifice "Sun Life". Les peintures qui ornaient la salle proprement dite furent expédiées à Montréal où on peut les voir dans l'édifice de la "Library and Art Union", cependant que les propriétaires de la bibliothèque trouvaient à en placer un certain nombre au "Masonic Temple" rue Montréal. Quand fut terminée la construction du MacKinnon Memorial, rue Montréal, plusieurs de ces peintures furent rapportées de Montréal à Sherbrooke pour orner les murs de cet immeuble.

Travaux de maitres

Cette galerie d'art renfermait des ouvrages de plusieurs maitres et l'on estime à plusieurs



Mgr E.-C. TANGUAY

8 milliers de dollars les quelque 70 tableaux qui la formaient. Mais il n'y avait pas que des ouvrages de maitres puisque l'on comptait des tableaux fort réussis, exécutés par des artistes de la région et évalués à un bon prix. C'est ainsi qu'au milieu de ces tableaux, on reconnaissait le pinceau de G. Chavugnaud, un Français qui vint s'établir à Sherbrooke vers 1890; de W.S.H. Hunter, de Stanstead; de Coburn, un peintre qui naquit et vit encore à Melbourne et qui poursuivit des études à Londres, Paris et Berlin, et de Mlle M. Gill, alors de Lennoxville. Une peinture de Mlle Gill, "Landscape", obtint un premier prix à l'Exposition de Sherbrooke en 1898. Parmi les artistes étrangers dont on remarquait quelques originaux, il s'en trouvait de Londres, de Cork (Irlande), de Paris, de New York, de Boston, de Toronto, de Montréal, etc.

On lit dans le catalogue de 1899 de la "Library and Art Union" de Sherbrooke, que la galerie de peintures renfermait aussi des portraits de peintres contemporains, des marbres de sculpteurs grecs, russes et italiens, et des ouvrages de graveurs de renom.

8,000 volumes

Lorsque la bibliothèque fut déménagée de l'édifice, on comptait sur ses rayons plus de 8,000 volumes et un grand nombre d'entre eux n'avaient pas été touchés depuis une quarantaine d'années. On fait remonter à 1883 la fondation de la "Library and Art Union" de Sherbrooke. Pendant un grand nombre d'années, la salle des arts fut le rendez-vous des lettrés de Sherbrooke, des amateurs de peinture, des collectionneurs et des fervents de la musique qui venaient applaudir les artistes de passage en notre ville. La galerie de peintures renfermait environ 105 tableaux dont une trentaine étaient la propriété de la "Library and Art Association"

Voir LA TRIBUNE — P. 10, c. 1

Vers le progrès

C'est en 1928 que LA TRIBUNE prenait possession de ce nouveau local et dès l'arrivée, on procéda à l'amélioration des divers services qui devaient, depuis, contribuer à donner une forte publicité à Sherbrooke et à la région toute entière. LA TRIBUNE, alors, n'avait que 18 ans, "l'âge des bonnes intentions plutôt que celui des fortes prétentions", disait le gérant de l'époque, M. Florian Fortin. Elle avait grandi avec le développement de la ville et avait fait sa juste part pour la grandeur et la prospérité de Sherbrooke. Elle avait goûté aux tâtonnements et aux déprimantes difficultés des débuts et avait supporté vigoureusement les crises et passé victorieusement à travers les épreuves.

A ceux qui avaient contribué au succès déjà réalisé et dont nous vantons au début de cet article l'esprit d'initiative, il faut encore ajouter les noms de MM. C.E. Therrien, Arthur Chevalier, F.-N. McCrae, l'hon. Sidney Fisher, J.-W. Grégoire, Ludger Forest, W.-F. Vilas, Joseph Gauthier, le Dr Pelletier, l'hon. Walter Mitchell, ancien trésorier provincial, près de l'hon. Wil-

Biographie de l'hon. sénateur Jacob Nicol, fondateur du journal

L'hon. sénateur Jacob Nicol, c.r., c.l., était né le 4 mars 1876, à Roxton Pond, dans les Cantons de l'Est, région où il devait particulièrement imprimer sa marque d'homme d'affaires et de politicien averti au cours de sa longue carrière qui fut une constante montée en flèche. Né du mariage de Philippe Nicol et de Sophie Cloutier, de modestes cultivateurs, il fréquenta d'abord l'école de son village, avant d'aller suivre les cours du Feller Institue, à Grande Ligne. Désireux d'apprendre l'anglais, il s'inscrivit ensuite à l'université McMaster où, pour payer ses cours, il enseigna le français. Trois ans plus tard, il étonna ses professeurs en passant avec succès les examens du cours classique en anglais.



Feu l'hon. sénateur Jacob Nicol

Bachelier ès arts en 1900 il décida de faire ses études de droit à l'université Laval de Québec. Mais là encore, il dut travailler pour payer ses cours; il accepta le poste de secrétaire du trésorier provincial d'alors, l'hon. H.T. Duffy et l'hon. L.-Alexandre Taschereau, ce qui lui donna sûrement le goût de la politique où il devait plus tard jouer un rôle prépondérant. Reçu avocat, il s'établit à Sherbrooke où, en peu de temps, il s'affirma comme un brillant disciple de Thémis; cette réputation lui attira une clientèle sans cesse grandissante, au point que son étude devint bientôt la plus importante de Sherbrooke. Tout comme à l'époque où il était étudiant, sa formidable énergie lui permettait de travailler presque jour et nuit et d'abattre une énorme besogne, en plus de continuer à accumuler de précieuses connaissances. Il forma une étude connue sous le nom de Nicol, Lazure et Couture, qu'il dirigea jusqu'en 1935.

Il refusa toujours la magistrature et fut bâtonnier du district de St-François à plusieurs reprises et fit de généreux dons au barreau local, notamment pour la bibliothèque de celui-ci.

La politique

M. Nicol devait entrer dans la politique par la porte principale et y jouer, dès les débuts, un rôle de premier plan. Qand, en 1921, l'hon. Walter Mitchell, père de l'hon. juge William-Mitchell, démissionna comme trésorier provincial, l'hon. Alexandre Taschereau, alors premier ministre de la province de Québec, demanda à M. Nicol d'accepter cette fonction. Il acquiesça et fut élu par acclamation député de Richmond quelques mois plus tard. Il fut réélu par la suite, en 1923 et en 1927, dans le comté de Compton.

Son stage au Trésor a marqué une administration financière fructueuse et parfaitement équilibrée. Il sut présider à l'emploi des deniers publics avec tout son talent d'homme pratique, économe et prévoyant. Ses collègues pouvaient compter sur la solidité de son jugement et sur son sens des réalités chaque fois qu'il s'agissait de résoudre les problèmes compliqués qui se présentaient dans l'administration de la province. On put admirer plus d'une fois la clarté, la sobriété et la décision de ses exposés budgétaires. Il s'exprimait avec une égale facilité en anglais et en français et en Chambre, il était un redoutable jouteur, connaissant parfaitement les terrains sur lesquels il s'engageait et connaissant aussi à fond la valeur des mots qu'il savait manier avec un art consommé.

Le 12 septembre 1928, il démissionnait comme trésorier provincial pour accepter le poste de conseiller législatif. Le 25 novembre de la même année, il était élu Orateur de la Chambre haute provinciale, fonction qu'il détint jusqu'en 1934. Il fut également ministre sans portefeuille dans le cabinet provincial, du 25 juillet 1934 au 11 juin 1936.

Quand il fut élevé au Conseil législatif, l'hon. L.A. Taschereau, lui rendant hommage, déclara notamment: "Je n'ai jamais connu un homme plus honorable. Nicol est l'un des plus joyaux collaborateurs qui aient fait partie de mon cabinet. Sa parole est une garantie d'honnêteté. Homme modeste, sa capacité de travail est énorme et son jugement sain. Québec a perdu les services d'un trésorier incomparable lorsqu'il a dû prendre un repos bien mérité; heureusement, son acceptation de la présidence du Conseil législatif nous permet de compter encore sur ses précieux conseils.

"Nicol", ajoutait l'ancien premier ministre québecois "peut être cité en exemple à toute la jeunesse. Il a réalisé toute sa vie des choses que d'autres prennent toute une existence à découvrir. Il est un véritable fils des Cantons de l'Est qui n'oublie pas la région où il a prospéré. Ses affaires l'appellent ailleurs, mais il revient toujours à Sherbrooke. C'est un grand homme dont tous les Cantons de l'Est peuvent être fiers et qui incarne aujourd'hui non seulement le citoyen honorable, respectable, mais le véritable Canadien".

Au Sénat

Le 14 juillet 1944, M. Nicol fut élevé au Sénat pour y représenter la division de Bedford (la même qu'au Conseil législatif) succédant au sénateur Rufus Pope, de Cookshire, décédé quelques mois auparavant. Incidemment, M. Nicol était, avec l'hon. P.-R. Du Tremblay, de Montréal, le dernier conseiller législatif à siéger également au Sénat; on sait qu'une loi provinciale, adoptée il y a plusieurs années, interdit désormais le "double mandat".

Commentant l'entrée de M. Nicol au Sénat, un journaliste de Montréal écrivait: "D'un esprit très fin, délié, sans le moindre des préjugés raciaux ou religieux, il aura rempli une carrière fructueuse. Sa remarquable lucidité d'intelligence, jointe à une souplesse aisée et à un réalisme plutôt désenchanté mais qu'adoucit une indulgente ironie, en ont fait un des représentants les plus colorés du parti politique qu'il avait choisi et aussi l'un de ses con-

Voir NICOL — page 6, col. 3

Biographie de Me Paul Desruisseaux

Par Jean-Paul FOREST

"Ses nombreuses qualités, son habileté et sa compétence dans les affaires, ses études avancées dans ce domaine, ses connaissances légales, son sens très poussé de l'organisation, sa personnalité engageante, son esprit de travail et sa ténacité devaient, en quelques années seulement, le hisser au sommet et en faire l'un des principaux hommes d'affaires de Sherbrooke, des Cantons de l'Est et même de la province".

Ainsi parlait l'honorable Gaston Desmarais, juge de la Cour Supérieure, en août 1956, alors qu'il présentait Me Paul Desruisseaux c.r., président de la Tribune Limitée, son condisciple et ami à un nombreux auditoire réuni au Club Social de Sherbrooke pour souligner l'ouverture du poste de télévision



Me Paul Desruisseaux, c.r.

CHLT-TV. Et l'honorable juge poursuivit :

"L'activité débordante que Me Desruisseaux déploie à La Tribune et dans les diverses autres entreprises commerciales et industrielles où il a des intérêts, ne diminue en rien le sens aigu qu'il a de ses responsabilités sociales. Il a toujours manifesté un grand souci de l'intérêt général et du bien commun de ses concitoyens. Tous ceux qui le connaissent s'accordent pour louer le sérieux qu'il apporte à l'étude des problèmes qui lui sont soumis et sa ténacité dans l'obtention des résultats les plus profitables. Son dévouement et son grand intérêt aux questions d'ordre public lui ont fait mettre ses talents au service de multiples associations et organisations culturelles, sociales, économiques, universitaires et professionnelles".

Ce magnifique témoignage devait être entièrement corroboré quelques instants plus tard par le premier magistrat de la Reine des Cantons de l'Est, Son Honneur Me Armand Nadeau.

Me Paul Desruisseaux est issu d'une famille de pionniers qui a pris racine dans les Cantons de l'Est à l'époque où cette région commençait à s'ouvrir à la pénétration des Canadiens français. Son père, Geoffroy-F. Desruisseaux, s'acquit une enviable réputation d'homme d'affaires et sa mère, née Sarah Gauthier, était originaire de Warwick. Me Desruisseaux vit le jour à Sherbrooke, le 1er mai 1905; il était le deuxième d'une famille de trois enfants.

Après ses études primaires chez les Frères du Sacré-Coeur et son cours de Lettres au séminaire St-Charles Borromée, de Sherbrooke, il se dirige, avec plusieurs de ses confrères, vers le Séminaire de Philosophie des sulpiciens, à Montréal, où il poursuit ses études de philosophie. Il s'inscrit à la Faculté de Droit de l'Université de Montréal et est admis à la pratique en 1934. Il fait sa cléricature à l'étude légale de Mitchell, Ralston, Kearney et Duquet de Montréal.

Durant son séjour de quelques années à Montréal, il s'intéresse activement à divers mouvements de jeunesse et tout particulièrement à l'ACJC qui vient d'acquérir la Palestre Nationale; que de souvenirs se rattachent à cette période au cours de laquelle l'ACJC devient mixte et prend des initiatives fort intéressantes dans le domaine de l'étude, du théâtre et des sports !

Toujours soucieux de développer au maximum sa personnalité et ses facultés, il fréquente ensuite l'université Harvard et l'Institut Babson; il complète alors ses études théoriques par des cours sur la monnaie, le crédit, les compagnies de fiducie et les corporations. Un stage de plusieurs mois au service d'une maison d'importation et d'exportation de New-York lui permet ensuite d'acquérir une précieuse expérience.

Pratique légale

Sa prédilection pour sa ville natale le ramène à Sherbrooke en 1936; il y fonde l'étude légale Desruisseaux, Fortin et Rouillard. Par goût personnel et à cause de ses vastes connaissances en ce domaine, il s'intéresse particulièrement aux affaires des corporations.

Durant cette période qui va de 1936 à 1942, il consacre une bonne partie de ses loisirs aux Chambres de Commerce des jeunes. Il participe à la fondation de la Fédération des Chambres de commerce des Jeunes de la province de Québec, en

Voir Desruisseaux — p. 9, col. 1

Biographie de M. Alphée Gauthier, vice-président

M. Alphée Gauthier, co-propriétaire, vice-président et administrateur général de La Tribune Limitée, possède de longs et valeureux états de service qui lui ont permis d'accumuler au cours des années une vaste expérience des hommes et des choses. Son initiation aux affaires date de près de cinquante ans, de 1908, année où il entra, en qualité de comptable, au service de Columbus Rubber Company Limited, de Montréal. Après avoir rempli cette fonction pendant près de dix ans, il fut promu au poste de gérant par les directeurs de l'entreprise désireux de bénéficier davantage de ses connaissances et de sa dextérité dans le domaine des affaires.

Durant cette période et jusqu'à son entrée à notre journal, M. Gauthier fut activement mêlé à l'organisation de nombreuses entreprises industrielles et commerciales. Lorsqu'il arriva à La Tribune, en septembre 1934, il était déjà connu comme un travailleur infatigable admirablement servi par les qualités d'administrateur qu'il avait manifestées.



M. Alphée GAUTHIER

Il ne tarda pas à se familiariser avec ses nouvelles occupations et à s'intéresser à toutes les activités qui gravitent autour de la publication d'un journal. Sous sa poussée, La Tribune fit de rapides progrès; grâce à son action méthodique et soutenue, la circulation passa, de 8,000 qu'elle était en 1935, à son chiffre actuel de 36,000 copies. Prévoyant dès les débuts de l'expansion des Cantons de l'Est et les possibilités offertes dans le domaine de la radio, il s'attacha à doter la région d'un système de radiodiffusion capable de satisfaire aux besoins du moment et à ceux de l'avenir.

Son activité en ce domaine a révélé en lui un instigateur à la vision claire et rapide. Doué d'une puissance de travail peu commune (quelqu'un a déjà qualifié cette puissance de travail de "force herculéenne") et d'une forte constitution, il n'a reculé devant aucun sacrifice, n'a ménagé ni ses efforts ni son temps pour parvenir à apporter aux Cantons de l'Est, un mode d'expression digne de cette région.

Au point de vue travail dans le sens de démarches, dérangements, courses, déplacements et pérégrinations, on peut dire sans se tromper beaucoup que la région des Cantons de l'Est lui doit de pouvoir compter sur un poste de télévision et deux postes de radio écoutés et vus d'aussi loin. Une santé de fer mise au service du but à atteindre, aura valu à M. Gauthier, dans toutes ses pérégrinations, d'être reconnu comme un autre "grand voyageur devant l'Eternel", ainsi que le désignait l'un de ses intimes.

En automne 1955, avec Me Paul Desruisseaux, c.r., il faisait l'acquisition des intérêts de l'hon. sénateur Jacob Nicol, son beau-frère, dans La Tribune Limitée. Il aura participé de façon très étroite — on vient de le dire — à l'organisation des postes CHLT en l'année du centenaire, puis, plus tard, CKTS. Et plus tard encore, à la mise sur pied du poste de télévision de la TRIBUNE, une formule d'information à laquelle il avait finalement gagné le sénateur Nicol et où son expérience fut toujours la plus précieuse de toutes.

L'effacement est l'un des traits caractéristiques de la personnalité de M. Alphée Gauthier, un patron "journalier mais l'un des plus humains que l'on ait rencontrés". Il poursuit son travail calmement et avec un certain esprit de suite, "plus heureux des résultats qu'il obtient", écrivait notre regretté confrère Louis-Philippe Robidoux, "que des éloges qu'il reçoit".

Citoyen conscient de ses responsabilités, il participe activement à plusieurs organisations sociales et professionnelles, de même, aux travaux de plusieurs associations dans le domaine de la presse et de la radio, apportant son appui et son concours personnels (et non seulement celui de l'entreprise dont il est un dirigeant), dans l'épanouissement et l'éclosion d'oeuvres charitables, sociales, de bienfaisance et philanthropiques de chez nous, mais encore là, toujours de façon discrète et effacée.

Le premier éditorial

Voici le texte du premier éditorial qui fut publié dans le premier numéro de la TRIBUNE il y a cinquante ans, soit précisément le 21 février 1910.

Le programme de La Tribune

L'heure des promesses est passée. "La Tribune" est maintenant sous les yeux du public dont l'opinion généralement juste se formera sur nous suivant notre valeur.

La fondation d'un journal est toujours une besogne ardue dont il ne faut pas croire qu'on en a vu le terme quant a paru le premier numéro.

Nous ne nous plaignons pas et pour cause ; les encouragements qui nous ont été prodigués depuis que nous nous sommes mis à la tâche nous ont rendu la chose relativement facile.

Notre premier mot est donc un merci à tous ceux qui ne nous ont pas ménagé leurs sympathies.

Au genereux public qui nous a si spontanément encouragé par ses abonnements ou ses annonces, nous croyons le temps venu d'indiquer les grandes lignes de ce que nous voulons être comme journal.

"La Tribune" est avant tout un journal catholique. En fils soumis de l'Eglise, ses directeurs ne permettront jamais que ses colonnes servent à la dissémination d'idées subversives, de littérature douteuse quant à sa moralite ; dans les questions politico-religieuses comme il en surgit souvent ici, sur le terrain éducationnel surtout, nous ne reconnaissons qu'une direction, celle du Pape par l'intermédiaire de son représentant autorisé, l'évêque de Sherbrooke.

"La Tribune" ne veut pas faire de capital avec les préjugés de race très souvent invoqués au cours de nos luttes intestines, mais elle sera toujours sur la breche, prête a revendiquer les privileges des Canadiens français s'ils sont menacés, desireuse d'ajouter à leur prestige et augmenter leur influence. Dans la mesure de ses forces, elle sera le miroir de l'opinion canadienne-française dont elle veut refléter l'idéal le plus pur.

"La Tribune" n'est liée à aucun parti politique; n'est sous la férule d'aucun politicien. Elle pourra donc discuter les questions politiques grandes ou petites sans tomber dans des exagérations de partisan. Nos renseignements politiques seront puisés aux bonnes sources et donnés sans déguisement afin que nos lecteurs puissent peser par eux-mêmes le pour et le contre de chaque point en litige.

Les grandes lignes du programme que nous nous sommes tracé et que nous nous engageons à tenir sont donc : 1 — en religion, être franchement catholique ; 2 — en nationalisme, franchement canadien-français ; 3 — en politique, franchement indépendant.

Nous croyons que l'organe de parti, de même que l'écrivain batailleur ont un rôle utile, mais nous ne sommes pas de ceux qui croient que la gazette qui se déclare pompeusement un journal de combat embrasse tout le terrain. C'est un point sur lequel les opinions sont libres et nous nous prévalons de cette liberté pour déclarer que nous voulons être un journal de paix et de conciliation. Si nous pouvons contribuer à un seul pas dans la voie du progrès de ceux qui nous lisent et nous entourent, et de tous nos compatriotes, nous serons plus heureux que si nous avions détruit des villes et fait reculer des montagnes.

Ayant à notre disposition une organisation des plus complète et des plus solide, après tous les efforts humainement possibles, confiants dans notre expérience mais sans présomption, nous nous présentons devant le public qui devra nous juger et nous ne demandons qu'une chose : être jugé à l'oeuvre.

Réminiscences

Le premier camelot de la TRIBUNE, l'ex-maire Emile Levesque, nous a raconté sa comptabilité de 1910!

Beaucoup d'hommes qui ont réussi en affaires ou dans d'autres domaines, ont eu des débuts modestes dans la vie. Un grand nombre appartenaient à de grosses familles dont les charges de chefs étaient lourdes. D'autres étaient issus de parents pauvres. On ne compte plus ceux dont l'enfance a ressemblé à cela. Et puisqu'il est question ici des camelots, on sait aussi que beaucoup de ceux dont on vient de parler furent, dans leur enfance, des petits vendeurs ou porteurs de journaux.

Ce devrait être un encouragement pour les camelots de nos jours, de prendre exemple sur ces personnages qui doivent leurs succès dans la vie à autre chose qu'à la chance, c'est-à-dire à leurs efforts, à leur esprit de travail, à leur ambition bien légitime d'arriver à quelque chose, à leur détermination de se débrouiller pour



M. Emile LEVESQUE

faire leur chemin, à leurs désirs de devenir quelqu'un.

Un exemple

Pour démontrer que ce qui précede n'est pas qu'un assemblage de mots, de compliments ou de propos en l'air en guise d'éloges pour les camelots, il nous plait aujourd'hui de citer le cas de notre concitoyen, M. Emile Lévesque, ancien maire, l'un des Sherbrookois qui, sans contredit, fut des plus mêlés au plus grand nombre de mouvements de toutes sortes à Sherbrooke et aussi, les plus divers. Et s'il en fut ainsi tout au long de sa vie, on ne peut dire que c'est parce que M. Lévesque "avait du temps à lui", car il a élevé une grosse famille. Les plus gros sacrifices qu'il a consentis le furent pendant que toute sa maisonnée fréquentait les écoles. Et alors qu'il pourrait se reposer, il dirige, avec ses fils, un florissant commerce qui compte cette année un quart de siècle d'existence.

Le premier camelot

Mais le présent article doit sa raison d'être au fait que M. Emile Lévesque fut le premier camelot de la TRIBUNE en 1910 et il est inspiré par une entrevue que M. Lévesque a consenti à nous donner à l'occasion des cinquante ans de notre journal et dans laquelle il nous explique tout cela, de même la vie de son enfance.

Originaire de Sherbrooke, M. Lévesque est né du mariage de Louis Lévesque, forgeron, et de Georgianna Bérard. Il fréquenta l'Ecole du Centre et le Séminaire St-Charles. Il épousa Adrienne Chevalier, eut huit enfants; il a 32 petits-enfants et en attend deux autres !

Postes de confiance

Il fut vendeur pour H. C. Wilson et gérant de la succursale de P. T. Légaré à Sherbrooke dont il se porta acquéreur en 1935. Entre autres postes qu'il a occupés ou fonctions qu'il a remplies, mentionnons les suivants: maire de sa ville, président conjoint de la campagne des donneurs de sang, président de l'ETAA, président du Rotary président de la Croix Rouge, président du Choeur de la cathédrale St - Michel, commandant des Fusiliers de Sherbrooke, président du comité des décorations du premier Congrès Eucharistique diocésain, membre de la Chambre de Commerce, membre du comité provincial de la Croix Rouge, membre du Club Social, membre honoraire à vie des Fusiliers de Sherbrooke, membre du comité consultatif du Sherbrooke Hospital, gouverneur honoraire de l'Union Canadienne - Américaine de la Raquette et président de plusieurs associations de caractère sportif, philanthropique, social, militaire, etc..etc...

M. Emile Lévesque a fait la deuxieme guerre et entre autres decorations, il a reçu la médaille du jubilé en 1935, la médaille du courronnement, (Georges VI) en 1937, la médaille de vingt ans de service dans l'armée, la médaille militaire de guerre en 1945 et la médaille du courronnement, (Elisabeth II) en 1952, alors qu'il était maire de Sherbrooke. M. Lévesque est aussi décoré de la médaille "Bene Merenti".

L'entrevue

Quand il entra à l'emploi de la TRIBUNE comme camelot, M. Lévesque avait 14 ans. Il ne vendait pas le journal sur la rue. Il avait dressé une liste de ses clients et il les avait sollicités personnellement à l'avance.

— Avant la sortie du premier numéro ?

— Ah oui. Ça se disait en ville, qu'un nouveau quotidien serait publié à Sherbrooke. Avant d'être camelot pour la TRIBUNE je l'étais pour le Sherbrooke Daily Record fondé treize ans avant la TRIBUNE.

M. Lévesque connaissait donc déjà le métier et à l'annonce de la fondation de la TRIBUNE il s'était "préparé" des clients nouveaux. Autant que possible, il avait sollicité des familles qui connaissaient ses parents et d'autres qui demeuraient dans le secteur de la sienne. Son père avait sa boutique de forgeron rue St-François (alors la rue Front ou du "bord de l'eau"), mais sa famille demeurait rue Kingston.

Longue course

— Aviez-vous une longue course à faire pour distribuer vos journaux ?

— Je faisais le Centre et le Sud jusqu'à l'ancienne maison des "picotes" (premier local de l'Hospice du Sacré-Coeur) et l'Ouest jusqu'à la propriété Sangster (aujourd'hui le presbytère de la paroisse Sainte-Jeanne d'Arc).

— Aviez-vous beaucoup de "clients" ?

— J'ai commencé avec 50 familles que j'ai sollicitées moi-même, puis, j'en ai eu cent et enfin, 200. De temps à autres, j'achetais les clientèles de mes petits compagnons. Je leur donnais 50 cents. Je payais le journal un demi-cent et je le revendais un cent. Je me souviens que j'avais acheté la clientèle de Jean-Baptiste Emond.

— Pourquoi acheter la clientèle des autres ?

— Plusieurs aimaient mieux vendre le journal sur la rue. Ils avaient le même profit et finissaient leur travail plus vite, mais moi, j'aimais mieux distribuer le journal parce que j'avais un petit carnet pour les noms et adresses de mes clients et du point de vue de la "collection", j'aimais mieux cela que de vendre le journal au coin des rues.

Après la classe

— Où alliez-vous à l'école ?

— A l'Ecole du Centre.

— Vous passiez La Tribune après la classe ?

— Oui. Dans le temps, le journal sortait plus tard qu'aujourd'hui. Je sortais de l'école et je courais au bureau, et là, les camelots attendaient ordinairement une vingtaine de minutes.

— Quand appreniez-vous vos leçons et faisiez-vous vos devoirs ?

— Le soir. Je finissais ma course vers sept heures. Plus tard j'ai acheté un bicycle et ça allait plus vite.

— Etiez-vous fort en classe ?

— Non, je me tenais dans la moyenne des élèves. J'étais bon en anglais et en arithmétique. Mais je n'ai jamais manqué une journée de classe par ma faute et j'avais toujours le prix d'assiduité.

Voir CAMELOT — p. 9, col. 4

50 LA TRIBUNE 1910-1960

Meilleurs voeux et sincères félicitations à la direction et au personnel du journal LA TRIBUNE à l'occasion de son CINQUANTENAIRE !



Je suis toujours heureux de coopérer au progrès et à l'avancement de mon comté.

Me Maurice Allard

Député fédéral

Comté de Sherbrooke

Nos chaleureuses félicitations au journal "La Tribune" à l'occasion des fêtes du cinquantenaire.

Cet anniversaire marque une contribution vitale à l'expansion de notre grand Canada.

DOUGLAS WHITING LIMITED

Les séries pour les journaux

1434 ouest, rue Ste-Catherine

Montréal 25, Québec

Saluant LA TRIBUNE et la puissance de la presse

à l'occasion de leur

JUBILÉ D'OR

50 années au service de Sherbrooke et des Cantons de l'Est,



de la part des imprimeurs de l'historique Quebec Act!

La puissance de la presse est symbolisée en la personne de William Brown, imprimeur pionnier à Québec, qui légua aux Canadiens un journal bilingue (la Quebec Gazette, fondée en 1764 par Brown et Gilmour, ancêtres du Quebec Chronicle-Telegraph), le premier livre imprimé au Canada, le premier traité de médecine et le fameux Quebec Act. Considérant que le Chronicle-Telegraph a poussé par des racines bilingues, rien n'est surprenant que nous ressentions un "esprit de corps" avec l'historique de LA TRIBUNE.

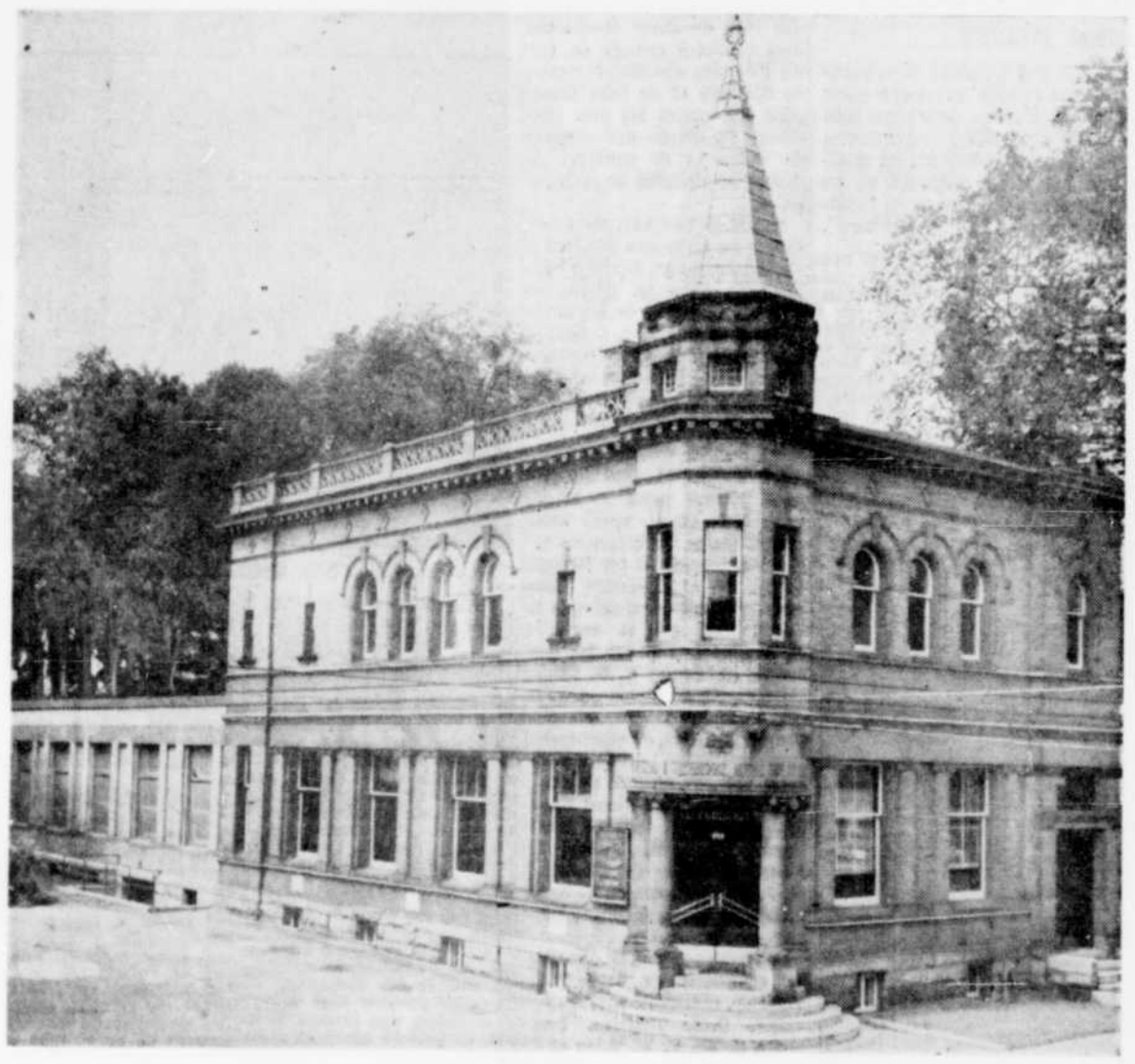
Quebec Chronicle-Telegraph

"LE PLUS VIEUX JOURNAL QUOTIDIEN AU CANADA"

1960

NOS FELICITATIONS ET LONGUE VIE A LA TRIBUNE !

A. D. 1835



AU SERVICE DU PUBLIC DEPUIS **125** ANS

LA COMPAGNIE d'ASSURANCE STANSTEAD & SHERBROOKE

FEU - AUTOMOBILE - VOL

RESPONSABILITE - BRIS DE GLACE - TRANSPORT INTERIEUR

Hon. Chas. B. Howard, *Président*

Hon. Paul-H. Bouffard, *Vice-président*

B. C. Howard, *Vice-président*

J.-P. Gautier *Gérant général*

H. J. Kennedy, *Secrétaire-trésorier*

Gaston Dupuis, *Gérant du Québec*

— SIEGE SOCIAL —

291, rue Dufferin

SHERBROOKE, Qué.

SUCCURSALES et AGENTS GENERAUX à:

TORONTO — MONTREAL—HALIFAX—WINNIPEG—SASKATOON—CALGARY — VANCOUVER

FIRST ISSUE OF "STANSTEAD OBSERVER"

GO TO
E.S.THOMAS
TO GET YOUR PRINTING DONE
Card., labels, Envelopes, &c., printed with neatness and despatch.
CUTS INSERTED WHEN DESIRED.
E.S.Thomas,
STANSTEAD, P.Q.
Send for Price List.

SPICE BOX.

A fast train—a train of powder.

A smoking ruin—a castaway cigar.

Often in very poor spirits—the cork.

Subscription,

6 mo's 15 cents
3 " 10 "
6 weeks 5 "
One copy 1 cent.

ADVERTISING RATES.

Per Line.

6 months	$0 cts.
3 "	10 "
1 month	5 "

PER SQUARE.

6 months	$1.00
3 "	50 cts.
1 month	25 "
1 insertion	15 "

L.S.Channell, Editor,
Stanstead Plain, Que.

THE OBSERVER.

Vol. 1. Stanstead, Saturday, Aug., 4th., 1883. No. 1.

Rest and be Thankful.

'Tis good to go to church,
for Man's a sinner;
'Tis also good to eat a
Christmas dinner;
But if the dinner was a
bit too good,
The sermon is not rightly
understood.
And so it happened, in
the afternoon,
Dame Margery fell dozing
very soon,
Till spectacles and Bible,
from her lap,
Fell down and woke her
neighbours with a clap
While both her grand-children lolled asleep,
And still the Vicar's voice
its steady drone did
keep. (S)

The Cruise of the Leopold.

CHAPTER I.

"SEE here, Dick Bellmore, you quit that!" shouted Tom Brindley. Let the gal come ashore, if she wants to."

The speaker, as if satisfied that his command would be heeded, turned his attention to the game of "stick," which he was playing with another boy. Picking up the knife, and, seizing the blade at the point with his thumb and forefinger, he was about to cast a difficult feat, when he discovered that no notice had been taken of his peremptory order.

(Reverse side of front page)

"I say, Dick Bellmore, you quit that, and let the gal come ashore," repeated he, with more emphasis than before; and this time he paused to see that his command was properly respected.

"You mind your own business, Tom Brindley! I'm not touching you," replied the young gentleman addressed.

"Well, I'll touch you, if you don't let the gal alone," added Tom, shaking his head, in a manner which seemed to endanger the health and happiness of the other especially as the speaker, pending the result of his demonstrancy, suspended further operation in the exciting game in which he was engaged.

"You need not trouble yourself about me,' answered Dick. "The gal is nothing to you, and you needn't make yourself uneasy about her."

Dick Bellmore had quite enough of that native independence which makes mankind and swine-kind very much alike in one important respect, and it is more probable that the interference of Tom Brindly caused him largely to exceed his original intentions, in respect to the gal who had been mentioned. The mischief-maker was certainly pursuing a very ungallant and unchivilrous course of action. He was seated in a dory which floated in the shallow water, forming the sea-front of Rearport.

(CONTINUED.)

Terrible Accident.

The accident, which happened near North Troy on Wednesday afternoon was worse than was at thought at first.

There were fifteen or more injured, and two or three perhaps fatally. We are sorry to hear that two young men from here, were on the ill-fated train.

H. F. Pierce of Stanstead, had both his ankles sprained, also a small bone just above the ankle, broken.

Mr. George Thompson, of Montreal, who had been on a visit to his brother A. N. Thompson, had one leg broken, and other serious injuries.

It is expected the total loss will be between $25,000 and $30,000.

Beautiful things anybody can draw—curtains.

C.W. THOMAS,
AGENT FOR
Rubber Stamps of Every Description.
SEND FOR PRICE LIST.
Stanstead Plain, Que

L. S. Channell first began to realize his ambition of becoming a journalist when he and his friend, Ernie Thomas, published the first issue of the "Stanstead Observer", pictured above. That the paper was short-lived did not discourage "L.S." and did not stop him from realizing his dream of publishing a Sherbrooke daily.

Cette vignette parle par elle-même. C'est une photographie du premier numéro du "Stanstead Observer" paru le 4 août 1883. M. L. S. Channell, qui fonda plus tard le "Sherbrooke Daily Record", avait lancé cette petite feuille avec le concours de l'un de ses amis, M. E. Thomas. Ce fut le début du journaliste Channel.



M. L. S. CHANNEL

Pour connaitre l'auteur de ce feuilleton, il aurait fallu tourner bien des pages, mais M. l'abbé Hermini Dubuc, bibliothécaire au Séminaire St-Charles, où nous avons retracé toute la collection du "Pionnier", nous confia dans le temps, qu'il s'agissait évidemment de Félix Poutré. Sur la première page, on annonçait l'"Exhibition de Sherbrooke", mais dans le corps de la nouvelle, on employait le mot "exposition".

Un "quatre" pages

Le "Pionnier" était un journal à quatre pages. Dans la première, autant d'annonces que de matières à lire; en deuxième page, de la matière à lire; en troisième page, annonces et matière à lire, et en quatrième, seulement des annonces.

Dans ce temps-là, on ne désignait pas les habitations ou établissements par des numéros. C'est du moins l'impression que l'on a en lisant les annonces. Par contre, on voit souvent, après le nom du commerçant, "à côté de l'Eglise Anglaise"; ou encore, "au dessus du magasin W. E. Ibbotson"; ou encore: "porte voisine de H. Camirand". . . Si les annonces de 1960 étaient ainsi rédigées, M. Ibbotson ou son successeur, ou M. Camirand ou son successeur n'annonceraient pas souvent ! Ils laisseraient cela au voisin bienveillant qui l'annonce à sa place ! L'annonceur payait pour une annonce, mais en réalité, il annonçait son établissement et celui du voisin. On lisait des annonces de Daniel Broderick, un hôtelier qui louait aussi des chevaux ; celles de la boutique de forge de L. Lacaillade. Le bijoutier T. B. O'Dell annonçait que ses travaux étaient exécutés de manière supérieure". L.-I. Boivin mettait en vente "1,000 gallons d'huile à charbon à 50c le gallon". Le même annonceur faisait aussi de l'assurance et il échangeait l'argent. Il ne connaissait pas M. King quand il annonçait: "Nous paierons le plus haut prix pour les billets américains et canadiens".

Pantalon, sucre, gin

Un bon nombre d'établissements étaient ni plus ni moins que des magasins généraux. M. M.-B. Desève vendait des pantalons, des "surtouts", des vestes, du gin, du thé, du sucre, du savon, des chandelles, des fleurs, des bardeaux, des parfums, du rye !

Au milieu de toutes ces annonces, apparaissaient parfois, des appels à la souscription. . . "Instruisez-vous en lisant les bonnes gazettes; faites souscrire au "Pionnier".

Les fondateurs du journal ne manquaient pas de perspicacité ni de cran. Que diraient aujourd'hui les abonnés de la "Tribune" s'ils recevaient une lettre comme celle-ci, par exemple:

Nous prions ceux qui ne voudront pas s'abonner de vouloir bien nous renvoyer ce numéro immédiatement. Sinon, nous serons forcés de les considérer comme abonnés.

Le pâtissier Fisette

Mais, revenons à quelques annonces. Le tailleur N.-T. Dussault confectionnait des pantalons à des prix variant entre $1 et $9 et des "surtouts" à des prix variant entre $3 et $25; il détaillait aussi des articles d'épiceries et des liqueurs !

C.-H. Fletcher vendait des gâteaux. Il invitait les lecteurs du "Pionnier" à venir "voir et goûter". Mais Fletcher vendait aussi des articles d'épiceries.

Le pâtissier Elie Fisette vendait lui aussi des gâteaux et probablement bien autres choses et au-dessous de son nom, il disait espérer "par l'urbanité de ses manières", mériter le patronage de tous.

Nous n'avons jamais compris pourquoi le magasin de bijoux Dupuy et Dupuy plaçait au-dessus de son carré d'annonces: "La paix en Europe". Pas de transition entre l'annonce et les événements d'Europe. A moins que ce fût un "slogan" !

Autres mélanges

P.-D. St-Germain vendait de la bière, du porter, mais aussi, des valises et des harnais!. . . Mais l'une des annonces les plus typiques était bien la suivante:

Immense attraction! M. McKechnie, rue Wellington, se prépare à recevoir chaudement les Féniens!!! par une importation des plus vastes qu'ait encore vues Sherbrooke, de toutes les marchandises de sa ligne. Afin de permettre à tout le monde de se prémunir contre cette race maudite, il vendra à meilleur marché que jamais par le passé, pour argent comptant, ses marchandises, arrivant de milliers de caisses.

Le juge E.-T. Brooks était sur le banc. Il condamnait à trois mois pour un vol dans un magasin, à deux mois pour un vol de hardes, à deux mois pour un larcin ordinaire, à deux mois pour un vol de cheval et à $20, d'amende pour un homme pris à vendre du boeuf corrompu.

Terminons avec une nouvelle "étrangère" qui parraissait dans ce premier numéro du "Pionnier":

Un étourdi s'est donné la mort dernièrement à Paris en voulant gagner un pari à l'effet qu'il boirait douze verres de vin pendant que le cadran des Tuileries sonnerait midi. En buvant son neuvième verre, il tomba raide mort sur le plancher".

(Louis-C. O'NEIL)

Avec les hommages de

FEDERATED METALS CANADA
LIMITED
MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG
Fournisseurs de
METAL A CARACTERES DE QUALITE
AUX
JOURNAUX ET IMPRIMERIES
A TRAVERS LE CANADA
Manufacturiers de métaux à caractères "Castomatic"

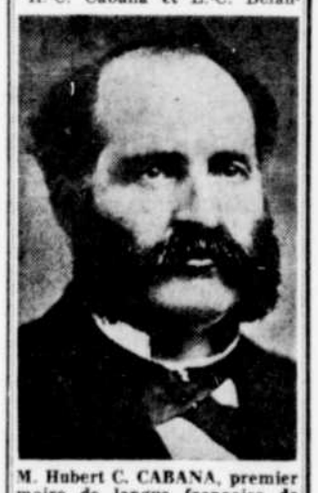
Le "Pionnier" parut pour la première fois en 1866

Des journaux qui furent publiés dans la région des Cantons de l'Est, le premier journal de langue française à Sherbrooke, fut le "Pionnier", un hebdomadaire qui parut pour la première fois en 1866. En 1902 toutefois, le journal se transporta à Montréal, mais cessa de paraître peu après. Le dernier numéro du "Pionnier", à Montréal, porte la date du 11 mai 1902. Cet hebdomadaire aura donc vécu trente-cinq ans. Il avait été fondé par deux avocats, MM. H.-C. Cabana, qui fut le premier maire de langue française de Sherbrooke, et L.-C. Bélanger, également un ancien maire de notre ville. M. Bélanger avait été admis à la pratique du droit dans le même mois que la fondation du journal, octobre 1866.

Le premier numéro du "Pionnier" sortit des presses le 13 octobre 1866, et pour le bonheur de ceux qui cultivent les superstitions, ce n'était pas un vendredi, mais le lendemain ! Il est bien amusant de jeter un coup d'oeil sur ce premier numéro, comme sur bon nombre d'autres qui vinrent dans la suite, d'ailleurs. Il portait en titre "Le Pionnier de Sherbrooke", et au-dessous, on expliquait que c'était un "journal politique, agricole, industriel, commercial, litéraire (avec un "t"), de sciences et d'annonces". . .

Cette dernière explication n'était pas nécessaire, car en pleine première page, il y avait exactement autant d'annonces que de matière à lire !

Au surplus, on avait recours à certaines particularités qui étonneraient aujourd'hui. De ces particularités, on en relève dans presque toutes les annonces. Ainsi, sous le grand titre, on peut lire: "Sherbrooke C. E., samedi le 13 octobre 1866". Nous nous sommes demandé ce que voulaient dire les lettres "C. E." et nous ne leur trouvons pas d'autre signification que "Cantons de l'Est". Car dans l'éditorial du jour, signé "H.-C. Cabana et L.-C. Bélanger", on explique que les Cantons de l'Est n'ont pas de journaux de langue française et qu'il leur en faut un . . . "Le besoin d'un journal français se fait aujourd'hui sentir dans les Cantons de l'Est. C'est une vérité apparente pour tous ceux qui veulent y penser sérieusement".



M. Hubert C. CABANA, premier maire de langue française de Sherbrooke, avocat et journaliste.

La devise

La devise, il apparait bien que c'était **"le sacrifice d'un homme n'est rien devant un principe"**. Il va de soi qu'à cette époque, ce devait être un sacrifice, ou du moins, beaucoup de dévouement pour lancer un journal. Le plus étonnant, c'est qu'à cette époque, il en existât autant dans cette région. Dans le même temps, par exemple, le "Pionnier" recommandait à ses lecteurs de lire le **Sherbrooke Freeman** que le "Pionnier" imprimait lui-même. Dans le même temps aussi, le "Pionnier" faisait écho à des nouvelles qui paraissaient dans le "Danville Courrier". Mais il y a plus; c'est probablement à cette époque qu'à Cookshire, on imprimait le **"Cookshire Chronicle"**.Qui penserait que Cookshire a déjà eu son journal qui était imprimé devant la forge d'un nommé Taschereau, si notre mémoire est fidèle !

Toujours en première page, on pouvait lire un feuilleton qui s'intitulait: "Souvenirs d'un prisonnier d'Etat canadien 1838".

FÉLICITATIONS à
LA TRIBUNE POUR SES 50 ANS DE SERVICE

Moore Business Forms Ltd., se joint aux nombreux amis de La Tribune pour présenter ses félicitations à l'occasion de ses 50 années consacrées au service des meilleures traditions du journalisme.

Durant cette même période, dans le domaine des systèmes de formules d'affaires, Moore a eu le privilège de servir cette région progressive avec la formule d'affaire adéquate pour chaque genre de commerce.

FORMULES "SPEEDISETS"
Un ensemble complet de formules avec carbones et copies tenus ensemble comme unité simple.

ENREGISTREUSES MOORE
La ligne d'enregistreuses Moore est la méthode la plus rapide inventée pour la préparation des dossiers de copies multiples à la main.

FORMULES D'ENREGISTREUSE
Pour usage avec les enregistreuses Moore pour systèmes d'écriture à la main, assurant rapidité, efficacité et contrôle.

FORMULES CONTINUES
Du doctylo aux machines automatiques à haute vitesse, Moore fournit la formule continue adéquate pour accomplir le travail.

LIVRETS DE VENTES
Formules à copies multiples reliées en livrets pour obtenir d'un façon économique des dossiers écrits à la main.

Usine Moore
Beauceville,
Québec.

MOORE BUSINESS FORMS LTD.
401 EDIFICE CONTINENTAL, SHERBROOKE, QUE.



MESSAGE
DE
L'HONORABLE JOHNNY BOURQUE
MINISTRE DES FINANCES

Il me fait un grand plaisir d'offrir au journal "La Tribune" mes voeux les meilleurs et les plus cordiaux.

Au cours de ses 50 années d'existence, "La Tribune" a contribué au développement de l'une des plus belles régions de notre province, les Cantons de l'Est. "La Tribune" a grandi avec le progrès.

Aujourd'hui, "La Tribune" célèbre son CINQUANTENAIRE. Parce que nous connaissons les grandes qualités des hommes qui ont pour mission de mener à bien cette entreprise, parce que nous connaissons le désir du personnel de bien servir la cause des patrons, nous sommes assurés que "La Tribune" connaitra un avenir encore plus brillant, ce que nous lui souhaitons de tout coeur.

Johnny Bourque

M. L. P. Robidoux fut 36 ans rédacteur en chef

M. L.-P. Robidoux était un fin lettré, un moraliste profond, un littérateur et un poète de belle réputation au Canada français, qui comptait une magnifique production à son crédit, une remarquable collaboration aux Lettres canadiennes, à part ses services pendant trente-six ans à un quotidien au poste de rédacteur en chef. Arrivé à La TRIBUNE onze ans après la fondation de notre journal, il fut l'un des témoins des artisans du grand développement que la TRIBUNE a connu depuis dans le journalisme écrit, le journalisme parlé et le journalisme imagé, soit le journal, la radio et la télévision. Son talent aura appuyé un bon nombre de luttes menées par notre journal en faveur de l'expansion de notre région, et surtout, du fait français chez nous.

On l'a rappelé déjà, faire la somme des articles écrits par M. Robidoux pendant tout ce temps représenterait sûrement la matière à plusieurs volumes, sans compter ses "Feuilles Volantes" à travers lesquelles transpiraient une philosophie sereine qui marquait bien le sens aigu de l'observation et l'esprit fin dont la Providence l'avait doué. Sa longue carrière comme rédacteur en chef constituait un fait très rare dans le journalisme canadien. Et si M. Robidoux fut longtemps le plus jeune rédacteur en chef d'un quotidien français, il pouvait se vanter d'être le plus jeune à avoir occupé un tel poste pendant un si grand nombre d'années.



Feu Louis-Philippe Robidoux

Sa carrière

Louis-Philippe Robidoux était né le 27 avril 1897 à Stanbridge Station, fils de feu H.-X. Robidoux, homme d'affaires, et de Marie Bouchard, de St-Sébastien, décédés.

Il fit ses études commerciales chez les Frères Maristes à Granby et son cours classique au Séminaire Saint-Charles dont il fut l'un des plus brillants élèves.

Il débuta dans le journalisme à l'automne de 1920 comme attaché à La Patrie de Montréal, après avoir collaboré occasionnellement à plusieurs journaux et revues auxquels, il faisait parvenir des billets et des poèmes. Sa première collaboration à la TRIBUNE remonte à 1916 alors qu'étudiant au Séminaire Saint-Charles, il écrivait sous les pseudonymes de "Tristan" et "René". Il devait signer du premier toutes ses "Feuilles Volantes".

En avril 1921, il devenait rédacteur en chef de la TRIBUNE fonction qu'il n'avait cessé d'assumer depuis. Il fut l'auteur d'innombrables articles, d'éditoriaux, de notes publiées sous la rubrique de "Feuilles Volantes" et souvent reproduits par divers journaux de la province et de l'étranger. Il a aussi publié dans les journaux et revues de nombreuses poésies qui ne furent jamais réunies en volume. "Toute la gamme", un recueil de vers, fut publié hors commerce.

Il s'intéressa activement à toutes les œuvres de bienfaisance, sociales, philanthropiques et artistiques qu'il a encouragées de sa plume en toutes occasions. En 1930, il fit le pèlerinage de Carthage et perdit en cours de route un compagnon, M. l'abbé Nil Saint-Laurent, frère du t.h. Louis Saint-Laurent, ex-premier ministre du Canada, alors aumônier des Syndicats catholiques et nationaux de Sherbrooke, qui décéda subitement à Carcassonne. Ce voyage avait aussi conduit le rédacteur en chef de la TRIBUNE en France, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Tunisie, en Sicile, en Sardaigne.

Nombreux voyages

Il effectua aussi de nombreux voyages à travers tout le Canada, aux Antilles, à Panama et dans plusieurs états de la république américaine. Il connaissait sa province du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Le défunt était président de la Société des Amis de Maria Chapdelaine, il fut président de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, vice - président de l'Alliance française de Sherbrooke, secrétaire général de l'Amicale des anciens élèves du Séminaire Saint-Charles, directeur de la Société des écrivains canadiens-français, membre honoraire du mess des Fusiliers de Sherbrooke, membre d'honneur de l'Union Musicale de Sherbrooke et ancien président du cercle littéraire et artistique, le Soupirail, de Sherbrooke.

M. L.-P. Robidoux était officier de l'ordre de l'Union Latine et il avait reçu en 1939, de l'Alliance française, la grande médaille d'argent pour services rendus à la cause et à la pensée françaises dans la région des Cantons de l'Est. En 1948, toujours pour ses sympathies à la cause française, il avait reçu les Palmes académiques des mains de l'ambassadeur de France et en juin 1951, il fut élu à la Société Royale du Canada, section française.

Son premier volume, "Feuilles Volantes", qu'il publia en décembre 1949, fut très apprécié de la critique et lui valut l'attribution du prix littéraire de la Société St-Jean-Baptiste diocésaine, appelé "Juge Le-May", en novembre 1953. En 1951, il publiait un autre volume de pensées sur les écrivains intitulé "Lueurs", non moins remarquable que le premier. Ces deux bouquins étaient les commencements d'une série dans la même veine et qu'il se proposait de publier un jour.

Les récréations favorites de M. Robidoux étaient les voyages, la lecture et la bibliophilie. Il possédait certainement l'une des plus belles bibliothèques privées qui se puissent trouver à Sherbrooke et une grande partie de ces volumes, d'un grand prix en eux-mêmes, accusaient l'amour d'un autre goût inné chez lui: la reliure d'art. Il avait exposé quelques-uns de ces spécimens il y a vingt ans lors de la tenue du Salon de reliure inauguré à Sherbrooke par l'artiste Charles Maillard, de même au Salon annuel du Livre de la Société St-Jean-Baptiste diocésaine.

Sa participation à la vie sociale, artistique et culturelle de notre ville et de la région fut toujours très active. Ses mérites furent publiquement reconnus par plusieurs sociétés ainsi qu'on vient de le voir, et quand la Société Royale du Canada l'admit au nombre de ses membres en juin 1951, elle consacrait en quelque sorte la réputation d'écrivain que lui avaient déjà acquise ses travaux littéraires.

Le défunt avait épousé, le 25 février 1936, Mlle Eva Dubuc, fille d'Isaie Dubuc, autrefois de Lac Mégantic, et de ce mariage est né un fils, Jean, finissant au Bishop's.

Le défunt avait été décerné des doctorats ès lettres ou en droit ou le titre de bienfaiteur et de gouverneur. La France le créa Chevalier de la Légion d'Honneur. M. Nicol était gouverneur de l'université Bishop et de l'université Laval, directeur du collège de Stanstead, ainsi que Docteur ès lettres des universités de Montréal Laval, Bishop et McMaster.

Il était vice-président de la Société de fiducie et gouverneur à vie de l'Université de Sherbrooke qui lui conféra elle aussi un doctorat 'onoris causa".

Le journalisme

L'hon. sénateur Nicol contribua à rehausser le niveau de la culture populaire par l'impulsion qu'il sut donner à une importante section de la presse québecoise de langue française. Son nom s'associa d'abord à "La Tribune", quotidien dont il fut le fondateur et qui est aujourd'hui le plus important médium d'information des Cantons de l'Est; ce journal était d'ailleurs son "préféré" et il en garda l'entière direction jusqu'à octobre 1955.

Désireux d'étendre son champ d'action, M. Nicol acheta, en 1929, "Le Soleil et L'Evénement" de Québec, puis, en 1934, "Le Nouvelliste" de Trois-Rivières. A l'avènement de la radio, il fonda ou acheta des postes dans les villes de Sherbrooke, Trois-Rivières et Québec ; parmi ces postes, prospères aujourd'hui, mentionnons ceux de CHLT et de CKTS à Sherbrooke. Il fut encore président de "La Tribune" et du "Nouvelliste", deux entreprises où il y a quelques années encore, il avait donné son approbation à des travaux d'expansion considérables, avant de vendre les intérêts qu'il avait dans ces quotidiens, dont La Tribune, qu'il vendit en septembre 1955. Il s'occupait aussi à la fondation du poste de télévision à Sherbrooke. Incidemment, il fut le seul Canadien français à posséder quatre journaux quotidiens et trois postes de radio. Il fut directeur de la Presse Canadienne pendant plusieurs années.

Bien que rarement en évidence dans ses propres journaux, M. Nicol avait confiance en la puissance de l'information. Servir le public, toujours lui dire la vérité, rapporter les faits réels, voilà ce qu'il recommandait toujours à ses administrateurs, se disant d'avis qu'il "faut laisser le peuple juger les événements". Courtois, affable, il avait toujours un bon mot pour ses employés qu'il rencontrait dans l'édifice de "La Tribune".

Les affaires

Les succès de M. Nicol furent aussi considérables dans les affaires qu'en politique. Il avait d'ailleurs pour pensée dominante de faire participer les Cantons de l'Est, une province dans une province, au développement de notre pays, mission à laquelle il ne devait pas faillir. Lui-même donna l'exemple par l'épargne, une initiative doublée de prudence, ainsi que par de judicieux placements. Il s'intéressa d'abord à l'immeuble, quand celui-ci était à la baisse. Puis il entreprit de réorganiser deux mutuelles d'assurance dont les affaires périclitaient et dont il devint bientôt le principal actionnaire. Ces deux mutuelles, la Missisquoi-Rouville et la compagnie d'Assurance Stanstead and Sherbrooke. M. Nicol acquit plus tard des intérêts dans diverses compagnies dont les progrès lui permirent par la suite de réaliser d'intéressants profits, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer extrêmement modeste et de se contenter d'un sobre confort.

Le défunt s'était intéressé à l'assurance. Il fut président des compagnies Stanstead and Sherbrooke Insurance, de Missisquoi and Rouville Mutual Fire Insurance Company of Canada; il fut directeur de plusieurs autres compagnies d'assurance; directeur du Sherbrooke Trust, du Trust General du Canada, directeur et vice-président de la Banque Canadienne Nationale, etc.

Abonnez-vous à La Tribune

BIOGRAPHIE DU SENATEUR NICOL

(Suite de la page 3)

seillers les plus avisés. Le successeur de feu le sénateur Pope sera certainement un actif important pour le Sénat, où il apporte un sens aigu des affaires, une connaissance étendue des problèmes de notre province, un sens pratique et une indiscutable largeur d'idées".

De fait, M. Nicol continua, au Sénat aussi bien qu'au Conseil législatif, de faire profiter ses concitoyens de ses talents exceptionnels, sa parole faisant toujours impression, autant chez les libéraux, dont il était l'un des chefs les plus respectés et écoutés, que chez les membres d'autres partis, qui reconnaissaient en lui l'homme au jugement solide et droit dont ils finissaient souvent par accepter les suggestions. Mais c'est surtout au Conseil législatif que M. Nicol se plaisait particulièrement et quelques années avant sa mort, grand, solide, droit, il ne se passait pas de session sans qu'il y fasse plusieurs brillants discours. Il était d'une assiduité remarquable, malgré ses nombreuses autres responsabilités; on le voyait également aux comités des bills publics et des bills privés, où il s'intéressait de très près aux projets de loi concernant la région qu'il contribua plus que quiconque à développer, les Cantons de l'Est. Il posait parfois aux avocats venus défendre un bill comportant une clause dangereuse une courte question qui, en même temps, jetait sur le sujet une telle lumière que le procureur interrogé suggérait aussitôt un amendement ou encore le retrait pur et simple de l'article litigieux. Il faisait fréquemment des suggestions et certaines permirent à des corporations municipales et scolaires d'améliorer considérablement leur situation financière.

L'éducation

M. Nicol, qui avait dû, jeune, gagner ses études, s'intéressa constamment à la cause de l'éducation, qu'il aida aussi généreusement que discrètement, se souciant peu d'attacher son nom à ses générosités. C'est ainsi qu'il avait fondé, il y a quelques années, au séminaire St-Charles Borromée, une bourse "Louis St-Laurent" destinée à secourir les étudiants pauvres. Il fut membre du Conseil de l'Instruction publique de 1921 à 1931.

A tour de rôle, nos universités, dont celle de Sherbrooke lui

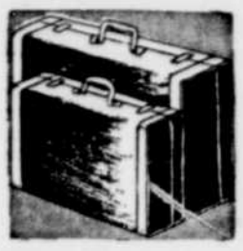
Abonnez-vous à La Tribune

Les premiers journaux de Sherbrooke

Le premier journal de Sherbrooke fut le "Farmers and Mechanics Journal", fondé par Joseph Soper Walton, en 1833. Ayant suspendu sa publication au cours de la rébellion de 1837, il la reprit en 1838, et en 1840 nomma son journal "The Sherbrooke Gazette". En 1870, il vendit ses intérêts à MM. Bradford et Moorehouse. En 1875, M. Moorehouse vendit ses intérêts à Hunter Bradford, frère de G. H. Bradford. En 1884, Hunter se retira du journalisme et George H. en devint l'unique propriétaire. Journal libéral-conservateur, il était indépendant à ses heures. La "Gazette" était publiée tous les vendredis et comme tous les autres hebdomadaires de l'époque, elle faisait beaucoup de travaux d'imprimerie ("Chronology of Montreal and Canada, par F. W. Terrill"). George H. Bradford naquit à Sherbrooke et avant d'acheter la Sherbrooke Gazette, il fut journaliste au "Sherbrooke Times", en 1858-59, et au "Sherbrooke Leader" en 1859 de même qu'à plusieurs journaux américains.

M. Edwin Avery naquit à Londres, en 1836 et arriva au Canada en 1867. En 1873, il fut professeur d'anglais et procureur du Bishop's College School à Lennoxville. M. Avery entra à la "Sherbrooke Gazette" en 1884, lors de la retraite de Hunter Bradford, et en 1887 il en devint le rédacteur en chef. Il s'intéressa surtout aux questions sociales de l'époque et sut maintenir le prestige de son journal.

Le 2e journal anglais important fut "l'Examiner", fondé en 1878, par W.A. Moorehouse. Des 5 pionniers du journalisme sherbrookois, le dernier à disparaître fut M. E. S. Stevens. Né en 1856, il entra à la "Gazette" en 1870, à l'âge de 14 ans, où il fit un stage de 5 ans. Il travailla ensuite à "l'Examiner", et en 1883, il devint actionnaire du journal avec le propriétaire, M. Moorehouse. L'"Examiner" était un hebdomadaire, mais il publia jusqu'à 3 fois par semaine durant quelques mois, peu avant d'être acheté en 1897. M. Moorehouse devint vers ce temps-là maître de poste, et M. Stevens s'associa à M. J. C. Price pour continuer le commerce de l'imprimerie pendant 20 ans, sous la raison sociale de "Stevens and Price Printing Co.".



MAISON ETABLIE A SHERBROOKE DEPUIS 1918

"LE FOYER DES ARTICLES DE CUIR"

Réparations de chaussures



- Valises
- Sacoches
- Articles de cuir
- Cadeaux

J.-A. PIGEON ENR.

142 nord, rue Wellington

Tél: LO 2-3424 Sherbrooke

NOS HOMMAGES

AU

GRAND QUOTIDIEN

FRANÇAIS

DE SHERBROOKE

MAISON BASILIÈRES

FABRICANTS D'INSIGNES

7664, rue De Laroche

Montréal

Les copies syndiquées suivantes:

La Chronique Médicale du Dr Alvarez

L'Autre Moitié (comique)

Le Soin des Jardins

Faites-le vous-même

Midas (comique)

Jeanne Ardène comique)

La Farce du Jour en Europe (comique)

Le soin des enfants

sont fournies à La Tribune

par

THE REGISTER AND TRIBUNE SYNDICATE

Des Moines 4, Iowa

qui profite de l'occasion pour féliciter le grand quotidien La Tribune à l'occasion de son Cinquantenaire.

La "CROIX BLEUE"

félicite

"LA TRIBUNE"

à l'occasion de son 50e anniversaire au service du public du Québec

ASSOCIATION D'HOSPITALISATION DU QUEBEC

Siège social—1200 rue St-Alexandre, Montréal

Bureau régional — 111 ouest, rue King — Sherbrooke

50 LA TRIBUNE 1910-1960

SINCERES FELICITATIONS

et

MEILLEURS VOEUX

à la direction

et

au personnel

de

LA TRIBUNE

GERRARD COMPANY

LIMITED

SPECIALISTES EN LIAGE DE JOURNAUX

EN PAQUETS

140 est, rue Hunter — HAMILTON, Ont.

FÉLICITATIONS SHERBROOKE !

C'est avec plaisir que nous offrons à La Tribune Limitée toutes nos félicitations à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

La Tribune accomplit magnifiquement son oeuvre de diffusion de l'information, d'une manière impartiale, et a su pour cette raison s'attacher l'estime de la population de Sherbrooke et des environs.

Meilleurs voeux de succès pour l'avenir.

50 LA TRIBUNE 1910-1960

LE SOLEIL

L'EVENEMENT-JOURNAL

Québec 2, P. Qué.

SHERBROOKE EN 1910

POPULATION: 16,018

ÉVALUATION IMMOBILIÈRE

$8,252,236.

MAIRE

M. C. W. Cate

ECHEVINS

MM. McMANAMY, DESAULNIERS, HOWARD, SIMONEAU, JENCKES, OLIVIER, WELLS, J.-H. OLIVIER THOMPSON et DENAULT.

SHERBROOKE EN 1960

POPULATION: 63,197

ÉVALUATION IMMOBILIÈRE

$139,297,820.

MAIRE

Me Armand Nadeau, C. R.

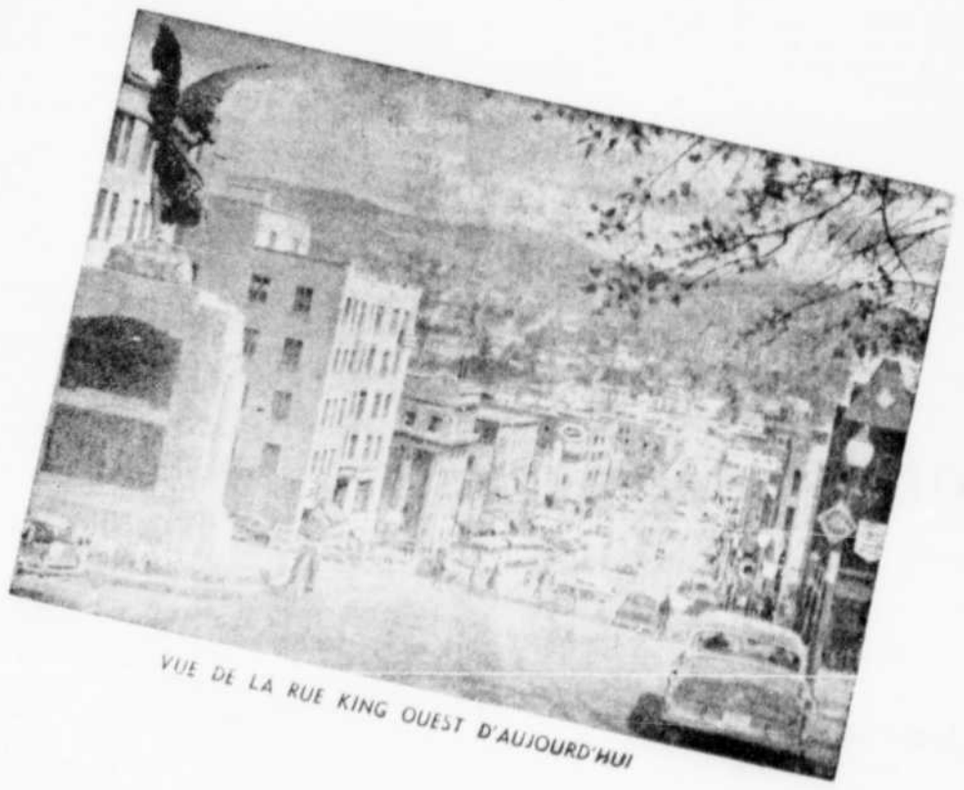
ECHEVINS

MM. FORTIN, CAMIRAND, THIBAULT, GERVAIS, NICOL, JEANSON, PINARD, BERARD, GAUTHIER et SAVARD

NE QUID NIMIS



VUE DE LA RUE KING OUEST D'AUTREFOIS



VUE DE LA RUE KING OUEST D'AUJOURD'HUI

HOMMAGES DE LA

CITÉ DE SHERBROOKE

Aperçu du premier numéro de la TRIBUNE, 21 février 1910

L'édition avait été publiée à huit pages

On lira plus bas un résumé succint de ce que contenait le premier numéro de La Tribune paru il y a cinquante ans, le 21 février 1910. Le chroniqueur a fait un choix de nouvelles qui donne un aperçu de ce que contenait les huit pages de l'édition. Voici l'idée que l'on se fera de ce que présentait ce premier numéro de La Tribune :

Première page :

Note: "Journal de famille indépendant des partis politiques".

Waterloo,... Sweetsburg... ou Granby ?

Le chef-lieu du district de Shefford sera-t-il enlevé à Sweetsburg ? Waterloo et Granby réclament, etc...

Monseigneur... Larocque... à Montréal (de retour d'un voyage dans l'ouest canadien). Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, est arrivé à Montréal, ce matin, accompagné de Mgr Tanguay, de Sherbrooke. Ils sont les hôtes de Mgr Bruchési et repartiront cet après-midi pour Sherbrooke.

Désastre maritime dans la baie de Dunwoody (nouvelle de Queenstown).

Près de 500 blessés dans un théâtre de Patton, Pa., par l'effondrement d'un plancher. (nouvelle de Johnston, Pa.)

La France augmente sa marine de guerre (de notre correspondant particulier, Montréal).

Hon. Dr Pelletier, Colonel du 54e Régiment. — Send-off à l'instructeur du régiment, le capitaine Papineau de la Citadelle de Québec.

Au Parlement allemand — Berlin, 20 février.

Drame de jalousie à Winnipeg.

Les raquetteurs en voyage — Nos vaillants raquetteurs TUQUE - ROUGE sont allés hier en excursion à Bromptonville. Ils se rendaient à la gracieuse invitation de M. Lambert, maire de Bromptonville.

Aventure désagréable — Un jeune homme se fait voler $85 par des amis d'une heure.

Jolie soirée — Le prochain concert de l'Harmonie sera très attrayant. L'Harmonie donnera son 4e concert au théâtre Clément, le mercredi 2 mars prochain. En plus du programme déjà bien préparé, on jouera une comédie intitulée Un mariage au téléphone". Ne manquez par d'être présent. Il y aura aussi un concours de Souque à la Corde, "Tug of War", entre deux équipes de premier ordre: Jenckes vs Rand Drill. L'équipe Rand ayant gagné sur Jenckes il y a quelques jours, cette dernière travaille ferme pour reconquérir le terrain perdu. C'est dire que, ce sera très intéressant. Qu'on se le dise. L'Harmonie présentera aux gagnants 7 médailles en argent. N'oubliez pas la date et le prix d'admission reste toujours le même, 10c.

Vol sacrilège à Richmond — L'église est cambriolée, les troncs sont enfoncés, et leur contenu est enlevé. Pas de traces des coupables.



La "première " page du "premier" numéro de la TRIBUNE de SHERBROOKE, le 21 février 1910.

Notes personnelles, en première page: 1-2 colonne.

LA TRIBUNE est en vente dans tous les dépôts de journaux et notamment chez:

MM. Archambault rue Wellington.

Bureau de poste, rue Dufferin.

T. Southwood, avenue Dufferin.

Grand Central Hotel.

G.-E. Robitaille, 83, rue Alexandre.

Ed. Hébert, 70 Belvédère.

A. Pouliot, 101, rue Galt.

J.-E. Blais, 12 rue du Pont.

A. Martineau, 28 rue Olivier.

O. Riopelle, 37 rue Olivier.

Joseph Rhéaume, Richmond.

P.-J. Girard, Richmond.

A.-A. Ménard, Eastman.

Geo. L. L. Leclaire, Farnham.

A. Perras, Waterloo.

M. Bourassa, Windsor Mills.

J.-E. Dozois, Granby.

Dr C.-P. Verdon, Granby.

Deuxième page:

Grande annonce de McMurray and Hall, Lennoxville.

Annonce du magasin L. E. Chamberland, 123 rue Wellington.

Grande vente de chaussures Choquette, et autres annonces.

Feuilleton: "L'Oeil de Tigre", par Georges Pradel.

Troisième page:

Dans les Cantons de l'Est: de nos correspondants spéciaux :

Va et vient, naissances, mariages, mortalités et autres petites nouvelles de Bromptonville, Granby, Danville, Lac Weedon, Robertsonville, Eastman, North Hatley, Arthabaskaville (plus d'une colonne) , Warwick, Rock Forest, Thetford Mines. Quelques annonces: Nap. Blanchard — ouvrage de cheveux de tout genre, 127, rue Wellington, Sherbrooke. Quelques petites annonces (encadrées).

Quatrième page:

La "TRIBUNE", 21 février 1910 — Publiée tous les jours, excepté le dimanche. Abonnement, $1.50 par année, livraison à domicile, $3.00 par année. Bureaux, 120, rue Wellington. Téléphone Bell 943.

Editorial — "Le programme de la TRIBUNE".

L'heure des promesses est passée. "La TRIBUNE" est maintenant sous les yeux du public dont l'opinion généralement juste se formera sur nous suivant notre valeur.

Au généreux public qui nous a si spontanément encouragés par ses abonnements ou ses annonces, nous croyons le temps venu d'indiquer les grandes lignes de ce que nous voulons comme journal.

"La TRIBUNE" est avant tout un journal catholique. En fils soumis de l'Eglise, ses directeurs ne permettront jamais que ses colonnes servent à la dissémination d'idées subversives, de littérature douteuse quant à sa moralité; dans les questions politico - religieuses comme il surgit souvent ici, sur le terrain éducationnel surtout, nous ne reconnaissons qu'une direction, celle du Pape par l'intermédiaire de son représentant autorisé, l'évêque de Sherbrooke.

"La TRIBUNE" ne veut pas faire de capital avec les préjugés de race très souvent invoqués au cours de nos luttes intestines, mais elle sera toujours sur la brèche, prête à revendiquer les privilèges des Canadiens-français s'ils sont menacés, désireuse d'ajouter à leur prestige et augmenter leur influence. Dans la mesure de ses forces, elle sera le miroir de l'opinion canadienne - française dont elle veut refléter l'idéal le plus pur.

La fondation d'un journal est toujours une besogne ardue dont il ne faut pas croire qu'on en a vu le terme quand a paru le premier numéro.

Nous ne nous plaignons pas et pour cause: les encouragements qui nous ont été prodigués depuis que nous nous sommis à la tâche nous ont rendu la chose relativement facile.

Notre premier mot est donc un merci à tous ceux qui ne nous ont pas ménagé leurs sympathies.

La TRIBUNE sera le fascicule d'aucun politicien. Elle pourra donc discuter les questions politiques grandes ou petites sans tomber dans des exagérations de partisan. Nos renseignements politiques seront puisés de bonnes sources et donnés sans déguisement afin que nos lecteurs puissent peser par eux-mêmes le pour et le contre de chaque point en litige.

Les grandes lignes du programme que nous nous sommes tracé et que nous nous engageons à tenir sont donc: 1 — en religion, être franchement catholique; 2 — en nationalisme, franchement canadien - français; 3 — en politique, franchement indépendant.

Nous croyons que l'organe de parti, de même que l'écrivain batailleur ont un rôle utile, mais nous ne sommes pas de ceux qui croient que la gazette qui se déclare pompeusement un journal de combat embrasse tout le terrain. C'est un point sur lequel les opinions sont libres et nous nous prévalons de cette liberté pour déclarer que nous voulons être un journal de paix et de conciliation. Si nous pouvons contribuer à un seul pas dans la voie du progrès de ceux qui nous lisent et nous entourent, et de tous nos compatriotes, nous serons plus heureux que si nous avions détruit des villes et fait reculer les montagnes.

Dans la même page:

Pour l'avancement de Sherbrooke, etc...

L'esprit public chez les Canadiens,etc..etc...

L'habitant chez lui — Conférence de Mlle Edit Smail, sous la présidence de Lord Strathcona, à Londres, etc...

Nouvelles de la Bourse de New-York.

Mode.

Grande annonce de la "McCaw Furniture", 63 Wellington.

Cinquième page:

Dans les Cantons de l'Est (de nos correspondants spéciaux)— Nouvelles d'Ascot Corner, Stoke Centre, Dudswell Junction, et East Angus.

Une colonne de Cartes d'Affaires (à main droite).

Sixième page:

Page entière d'annonce: Dissolution de la Société de Darche et Cie, 67, rue King, Sherbrooke.

Septième page:

Annonces de marchands.

Huitième page:

Page entière d'annonce: Sherbrooke Furniture Company, bâtisse Métropole.

Un premier Supplément Mensuel fut publié le 1er mars 1910, sur papier glacé, 4 pages.

Sherbrooke: ses environs, ses institutions et ses citoyens.

Très belle série de photographies.

Pour de meilleurs résultats . . .

CUISINEZ avec CARNATION

Vous obtenez toujours de meilleurs résultats en cuisson, lorsque vous cuisinez avec du lait doublement riche — un lait qui se fouette.

Mélangez Carnation avec une partie égale d'eau pour utilisation dans des recettes requérant du lait. Employez Carnation non dilué dans les recettes requérant de la crème.

Vous cuisinerez mieux si vous cuisez avec Carnation.



"de vaches bien nourries"

LIVRE DE RECETTES GRATUIT ! Le plus récent livre de recettes par Mary Blake, directrice du Service Carnation Pour La Ménagère. 16 pages — avec illustrations en couleurs. Pour recevoir votre copie gratuite, écrivez à : Carnation Company Ltd., Toronto, Ont.

Pour vous divertir, écoutez "Le Point d'Interrogation" à CHLT-TV, canal 7, et le "BOB CUMMING'S SHOW" au canal 8, présentés par Carnation. Consultez votre journal pour l'heure.

Plus de Canadiens préfèrent Carnation à toute autre marque de lait évaporé

Carnation Company Limited

M. A. H. HALL, gérant de l'usine de Sherbrooke.

Membre de l'Association Canadienne des Manufacturiers

1960

NOTRE 90e ANNÉE AU SERVICE DU PUBLIC

1959 · 1958 · 1957
1954 · 1955 · 1956
1953 · 1952 · 1951
1948 · 1949 · 1950
1947 · 1946 · 1945
1942 · 1943 · 1944
1941 · 1940 · 1939
1936 · 1937 · 1938
1935 · 1934 · 1933
1930 · 1931 · 1932
1929 · 1928 · 1927
1924 · 1925 · 1926
1923 · 1922 · 1921
1918 · 1919 · 1920
1917 · 1916 · 1915
1912 · 1913 · 1914
1911 · 1910 · 1909
1906 · 1907 · 1908
1901 · 1902 · 1903 · 1904 · 1905
1900 · 1899 · 1898 · 1897 · 1896
1891 · 1892 · 1893 · 1894 · 1895
1890 · 1889 · 1888 · 1887 · 1886
1881 · 1882 · 1883 · 1884 · 1885
1880 · 1879 · 1878 · 1877 · 1876
1871 · 1872 · 1873 · 1874 · 1875

La Sun Life du Canada a versé $3 milliards à ses assurés et à leurs bénéficiaires depuis 1871, année d'émission de la première police de la Compagnie.



Siège social Montréal

G. A. ST-PIERRE
Gérant, Succursale de Sherbrooke
Immeuble Sun Life, Sherbrooke.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA



ARTICLES DE BUREAU
CLASSEUR EN METAL et TIROIR FICHIER
STENCILS — ENCRE — PAPIER — ETC.
POUR MACHINES A POLYCOPIER

CLAVIGRAPHES PORTATIFS REMINGTON
MACHINES A ADDITIONNER REMINGTON

Visitez notre nouvel étalage de cartes de souhaits "COUTTS HALLMARK". Le plus beau choix en ville.

ESTAMPES DE CAOUTCHOUC DE TOUS GENRES
ENVELOPPES BLANCHES ET KRAFT, TOUTES GRANDEURS. LIVRES ET FEUILLES DE COMPTABILITE, RELIEURS, SERREFEUILLES, CAHIERS A ANNEAUX, etc
ACCESSOIRES POUR DESSIN INDUSTRIEL

PAPETERIE PIGEON LTEE

Conrad Pigeon — Copropriétaires — Bruno Pigeon

444 ouest, rue King — Sherbrooke — Tél. : LO. 2-8310

Hommages confraternels

au journal La Tribune

à l'occasion de son

Cinquantième Anniversaire

Depuis 1910, La Tribune est le miroir fidèle de la physionomie de la ville de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

Chaînon vigoureux de la presse d'expression française au Canada, elle se dévoue, selon l'esprit de ses fondateurs, au progrès et à l'expansion de sa région.

Pour cette raison, elle a su garder l'appui de ses lecteurs et devenir ainsi une grande institution.

Le Nouvelliste est donc heureux de rendre un sincère hommage aujourd'hui à ses dirigeants et à la progressive population de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

Que La Tribune continue sa marche ascendante vers de nouveaux succès durant de nombreuses années encore !

Le Nouvelliste

TROIS-RIVIERES, Qué.

BIOGRAPHIE DE Me P. DESRUISSEAUX

(Suite de la page 3)

1936, et agit successivement comme trésorier, secrétaire et membre du Conseil de cet organisme. Il est également président du Jeune Commerce de Sherbrooke et travaille à la fondation de la Fédération des Chambres de Commerce des Jeunes des Cantons de l'Est, dont il devient président. Durant quelques années il est aussi assistant-commissaire diocésain des Scouts Catholiques du Canada.

La guerre

Au cours du dernier conflit mondial, Me Paul Desruisseaux fit partie des forces armées, d'abord comme officier de réserve avec les Fusiliers de Sherbrooke et ensuite, de 1942 à 1945, comme officier de l'armée active avec l'Artillerie Royale. Ses supérieurs ne tardèrent pas à déceler sa compétence légale et lui confièrent la fonction d'assistant juge-avocat général. A la cessation des hostilités, il revient à la pratique du Droit. Il est nommé Conseil en loi du Roi en 1948.

L'homme d'affaires

On peut dire que Me Desruisseaux a fait des affaires durant toute sa vie d'adulte. Il n'a que dix-huit ans lorsque son père meurt, en laissant une succession appréciable. Au lieu de dilapider cet avoir comme le font malheureusement bien des jeunes en pareil cas, il l'administre si bien et réussit des transactions si heureuses qu'il l'établit comme l'assise solide de ses succès financiers ultérieurs.

Les entreprises commerciales et industrielles dans lesquelles il s'engage après son licenciement de l'armée, prennent tellement d'importance et exigent une attention si constante qu'il se voit finalement dans l'obligation de cesser la pratique active de sa profession pour se consacrer plus entièrement à sa nouvelle carrière dans le monde du commerce et de la finance.

C'est ainsi qu'il acquiert des intérêts dans Société Télé-Cinéma Ltée, Publi-Film International Inc. et Cinéma Premier Inc., entreprises qui s'occupent soit d'achat et de distribution de films, soit d'exploitation de salles de cinéma. Il fonde également la société d'administration Desruisseaux Inc. Il se porte aussi acquéreur de plusieurs édifices commerciaux importants.

Ce qui consacre définitivement sa réputation d'homme d'affaires dans l'esprit de ses concitoyens c'est, sans contredit l'achat, en 1948, de l'Hôtel Sherbrooke, le plus spacieux des Cantons de l'Est, qu'il rénove et agrandit et auquel il donne un essor considérable. Il garde cette entreprise jusqu'en 1955.

En cette année 1955, une santé chancelante oblige l'honorable sénateur Jacob Nicol, C.L., propriétaire-fondateur du journal quotidien "La Tribune" et des deux postes de radio de Sherbrooke, à se retirer des affaires. Diverses personnes et des syndicats sont intéressés à acquérir ces entreprises.

Mais M. Nicol connait toute l'importance de La Tribune Ltée et ne désire en remettre l'administration qu'à des hommes de haute valeur, qui sauront continuer son oeuvre. Personne ne fut surpris d'apprendre qu'après mûre réflexion il avait décidé de céder ses intérêts à Me Paul Desruisseaux et à M. Alphée Gauthier, qui lui, était au service de la compagnie depuis de nombreuses années.

La Tribune Limitée est une entreprise considérable qui, en réalité, en comprend quatre: journal, imprimerie, radio et télévision.

"La Tribune" est un journal quotidien au tirage certifié de quelque 32,000 copies. Son personnel compte quelque 325 personnes, sans compter 154 correspondants et 625 camelots. La Tribune a sept bureaux régionaux, avec personnel adéquat, à Thetford Mines, Lac Mégantic, Coaticook, Drummondville, Victoriaville, Granby et Magog, tous reliés par télétype au journal.

Fondé en 1937, le poste radiophonique a une puissance de 10,000 watts et est entendu dans presque toute la province et aussi dans un grand secteur de la Nouvelle-Angleterre.

Sise rue London, à Sherbrooke l'imprimerie emploie 35 personnes et compte parmi les plus importantes des Cantons de l'Est.

Par son quotidien, son poste de radio et son imprimerie, La Tribune Liitée était déjà la principale source de diffusion de l'information dans les Cantons de l'Est. Cette force est complétée par une puissance nouvelle : la télévision. C'est à MM. Desruisseaux et Gauthier qu'il incombait de réaliser un projet à l'étude depuis quelques années. Malgré de nombreuses difficultés, les émissions du poste CHLT-TV débutent en août 1956, soit moins d'une année après l'arrivée des deux nouveaux administrateurs.

M. Desruisseaux ne s'en tient pas uniquement à son travail à La Tribune Ltée. Il conserve des intérêts dans plusieurs autres entreprises. Mentionnons comme l'une de ses récentes initiatives l'acquisition d'un vaste édifice situé au centre de Sherbrooke et qui compte parmi les immeubles à magasins et à bureaux les plus modernes et les plus importants de la province.

Dans d'autres domaines, son dévouement et son intérêt aux questions d'ordre public et social le portent à s'intéresser à divers organismes professionnels, culturels, économiques et sociaux. Il s'est particulièrement intéressé à la fondation de l'Université de Sherbrooke et est vice-doyen de la faculté de Commerce de cette Université.

Pour son apport dans les domaines religieux et d'éducation, le Souverain Pontife l'honorait il y a quelques mois, du titre de Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand.

Sa famille

La vie de famille occupe une place importante dans les préoccupations de Me Desruisseaux. Le 16 juin 1945, il épousait Céline Duchesne, fille de M. et Mme Georges Duchesne, de Sherbrooke. De cette union sont nés quatre enfants: Louis, François, Hélène et Pierre. Me Desruisseaux compte au nombre des plus grands bienfaits dont il ait été gratifié le bonheur d'avoir épousé celle qui est la compagne dévouée de sa vie et la mère de ses quatre enfants, qui font son orgueil et sa joie.

Personnalité

Me Desruisseaux respire le calme, la pondération, le sérieux. Il parle lentement, à voix presque basse, laissant parfois deviner sous cet extérieur plutôt placide un cerveau qui ne s'arrête jamais et un tempérament qu'il s'efforce de maintenir dans les limites qu'il lui a fixées.

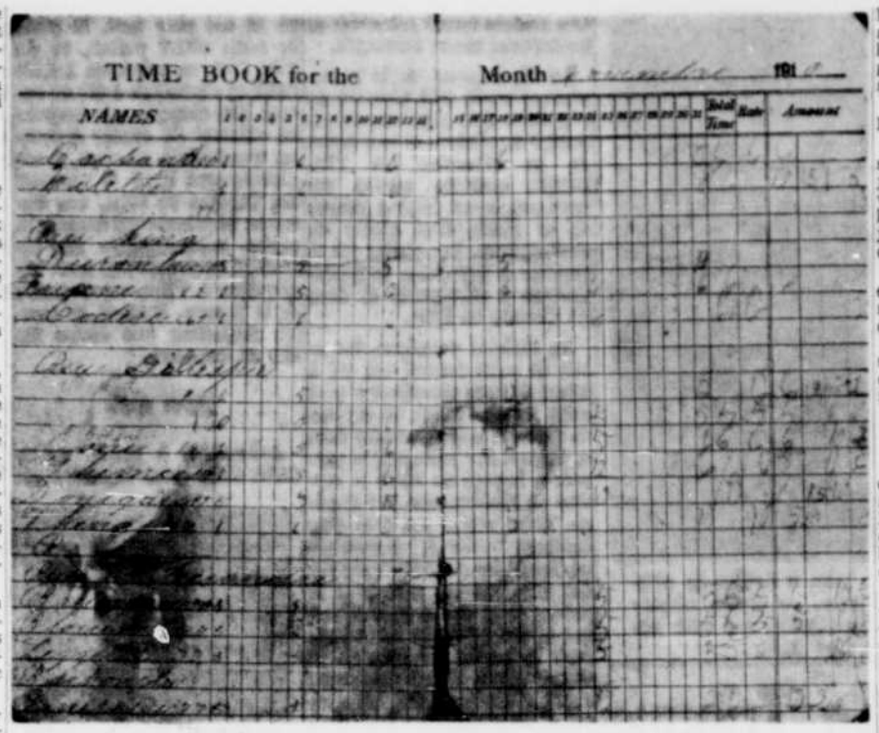
C'est avant tout un penseur, un chercheur, un studieux et un travailleur infatigable. On se plait à reconnaitre sa grande probité intelectuelle, sa droiture et sa gentilhommerie. Il consacre ses loisirs à la lecture de journaux, revues, livres susceptibles d'éclairer ses projets; ses soirées sont souvent employées à examiner des mémoires, rapports et autres documents préparés par son personnel.

Avant de prendre une décision Me Desruisseaux la pèse soigneusement et l'étudie sous tous ses angles. Une fois son jugement arrêté, il procède avec rapidité et diligence.

C'est un excellent organisateur. D'une ténacité remarquable lorsqu'il entreprend une chose, rien ne le rebute, rien ne l'empêche de la mener à bonne fin. C'est là, d'ailleurs, une de ses caractéristiques principales.

Bourreau de travail, ordonné et minutieux, il est un exemple de discipline pour ses employés. Ne nous trompons pas sur son abord apparemment distant, car il est très humain: en témoignent, d'ailleurs, les profondes et fidèles amitiés dont il a su s'entourer.

On pourrait avancer que Me Desruisseaux vit pour sa famille et pour ses affaires. Mais il garde aussi au coeur un grand amour de sa ville, de sa région, de sa province et de son pays, qu'il veut servir de toutes ses forces. Il ne cesse de collaborer à l'avancement des siens dans les domaines social ,culturel et économique.



Une page du carnet de camelot de M. Emile Lévesque

CAMELOT

(Suite de la page 4)

— La distribution du journal ne nuisait pas à vos études ?

— Non. Même quand j'étais malade, je me souviens de m'être déjà rendu à l'école pour leur dire que je ne viendrais pas. . . aujourd'hui ! Et je retournais à la maison. . .

Le carnet des abonnés

M. Lévesque nous montre le carnet où sont inscrits les noms de ses clients et leurs adresses, un carnet qu'il a toujours conservé et où on peut voir sa "comptabilité". Le chiffre dominant est "6" pour les six TRIBUNE de la semaine. On remarque aussi quelques "5" de gens qui avaient oublié de le payer...M. Lévesque fera remarquer:

"J'écrivais mal..."

— Vous pouvez voir que j'écrivais mal dans ce temps-là, mais je m'en fiche ! Je n'avais que 14 ans. Aujourd'hui, un enfant de 14 ans est plus avancé que dans ce temps-là... Mais j'étais gros et grand pour mon âge... Un jour, la TRIBUNE avait organisé une course pour les garçons, une course que les Anglais appelaient "The belt" parce que nous suivions presque le trajet de la voie du tramway. Le point de départ était à la TRIBUNE et le trajet était Wellington jusqu'à Aberdeen, puis d'Aberdeen, on tournait à droite sur Alexandre et on redescendait King pour reprendre Wellington jusqu'à La TRIBUNE Avec l'entrainement que j'avais à distribuer les journaux, j'avais de l'haleine et je n'ai pas eu de misère à gagner la course.

— Quelle était la récompense ?

Une carabine

-Comme premier prix, j'avais reçu une carabine .22 mais j'ai bien failli ne pas l'avoir. La distribution des prix avait eu lieu au théâtre Casino mais, quand mon nom a été appelé, je me suis rendu à l'estrade pour recevoir mon prix, les juges ne voulaient pas croire que je n'avais que 14 ans. J'ai été obligé de faire descendre ma mère au théâtre pour qu'elle leur dise que j'avais bien 14 ans. Mais quand maman a vu la carabine, elle a presque regretté d'être descendue au Casino...

-Avez-vous distribué la TRIBUNE pendant longtemps ?

-Vers 1914, je suis entré au séminaire St-Charles et là, je j'avais plus le temps. Les devoirs et les leçons n'étaient plus les mêmes. J'ai tout lâché mes journaux et j'ai vendu mes clientèles à mon frère Antonio.

-Vous achetiez des clientèles et vous en vendiez...Vous commenciez déjà votre métier d'homme d'affaires ?

-Quand je dis "vendu", c'est une façon de parler, je suppose, car je ne me souviens pas si mon frère m'a payé...

Les "clients" de M. Lévesque

Le lecteur ne manquera pas de lire avec un intérêt non diminué, la liste des clients que M. Lévesque s'était choisis à cette époque. Voici un bon nombre de noms que l'on déchiffre dans son petit carnet de 1910:

Colonel Emile Rioux, avocat;
J.-O. Ledoux, médecin;
Jos. Charest, marchand;
Alfred "Pit" Couture, chef de police;
F.-H. Hébert, marchand;
Calixte F. Therrien, shérif;
Edmond Hébert, marchand;
Georges Delorme, plombier;
Pierre Gervais, immeuble;
E.-A. Bernard, marchand;
F.-N. Brien, frais funéraires;
Tit-Loup (G. G.) Vallée, maquignon;
L.-H. Olivier, marchand;
T.-A. Camirand, hôtelier;
Maxime Gagnon, pharmacien;
D. O. E. Denault, marchand en gros;
Aristide Genest, marchand en gros;
Stanislas Genest, marchand en gros;
Jos.-F. Codère, marchand de fer;
Eugène Codère, marchand de fer;
Edouard Codère, marchand de fer;
William Breault, immeuble;
Frank Payette, assurance;
Ludger Charest, dentiste;
Léandre Proulx, maître-chantre
Fred Bouthillier, négociant;
Wilfrid Grégoire, architecte;
M. C. Shea, voyageur de commerce;
C.-O. St-Jean, marchand;
Onésime Rousseau, barbier;
Arthur Gendron, entrepreneur;
Ernest Sylvestre, notaire;
J. O. C. Mignault, arpenteur;
Joseph-Louis Trudeau, immeuble;
Alfred Lanctôt, marchand;
John Maguire, charretier;
Isaac Salois, marchand;
Moise O'Bready, avocat;
Treffié Delisle, immeuble;
Wilfrid Bégin, médecin;
Télesphore Bélanger, comptable;
Michel Lainé, banquier;
O.-C. Morissette, garagiste;
J.-P. Jutras, encanteur;
Jos. Fresne, marchand;
Achille Dufresne, ingénieur;
Félix Brunelle, marchand;
Michel Paré, marchand;
Stan. Caron, immeuble;
Moise Allaire, marchand;
Fred Gadbois, médecin;
J.-O. Camirand, médecin;
Wilfrid Lamy, médecin;
Stanislas Caron, textile;
François-Xavier Rousseau;
Georges Rouillard, barbier;
C.-F. Olivier, marchand;
Henri Desruisseaux, hôtelier;
Geoffroy Desruisseaux, hôtelier;
Arthur Baillargeon, épicier;
Georges Moore, épicier;
Pierre Gauvin, boulanger;
Philias Lanctôt, grand connétable;
J.-N. Boisvert, sellier;
L.-H. Guay, boulanger;
Arthur Boislard, boucher;
Aimé Darche, médecin;
Moise Guilbeault, entrepreneur de pompes funèbres;
Edmond Dubois, tabaconiste;
Chrysologue Bernier, concierge, au palais de Justice;
Louis Dubuc, menuisier;
Maxime Marcotte, tailleur;
Mastale Choquette, tailleur;
Edmond Salois, marchand;
Jos Lacombe, marchand de fer;
J.-A. Bourgault, professeur de violon;
Marchille Vaillancourt, tailleur;
L.-A. Trudeau, tailleur;
Mathias Vaillancourt, imprimeur;
E.-A. Ethier, médecin;
E. D. Salois, marchand;
Jos. Dugré, forgeron;
Wilfrid Harpin, barbier;
William Ramsay, entrepreneur de pompes funèbres;
Philias Boucher, marchand;

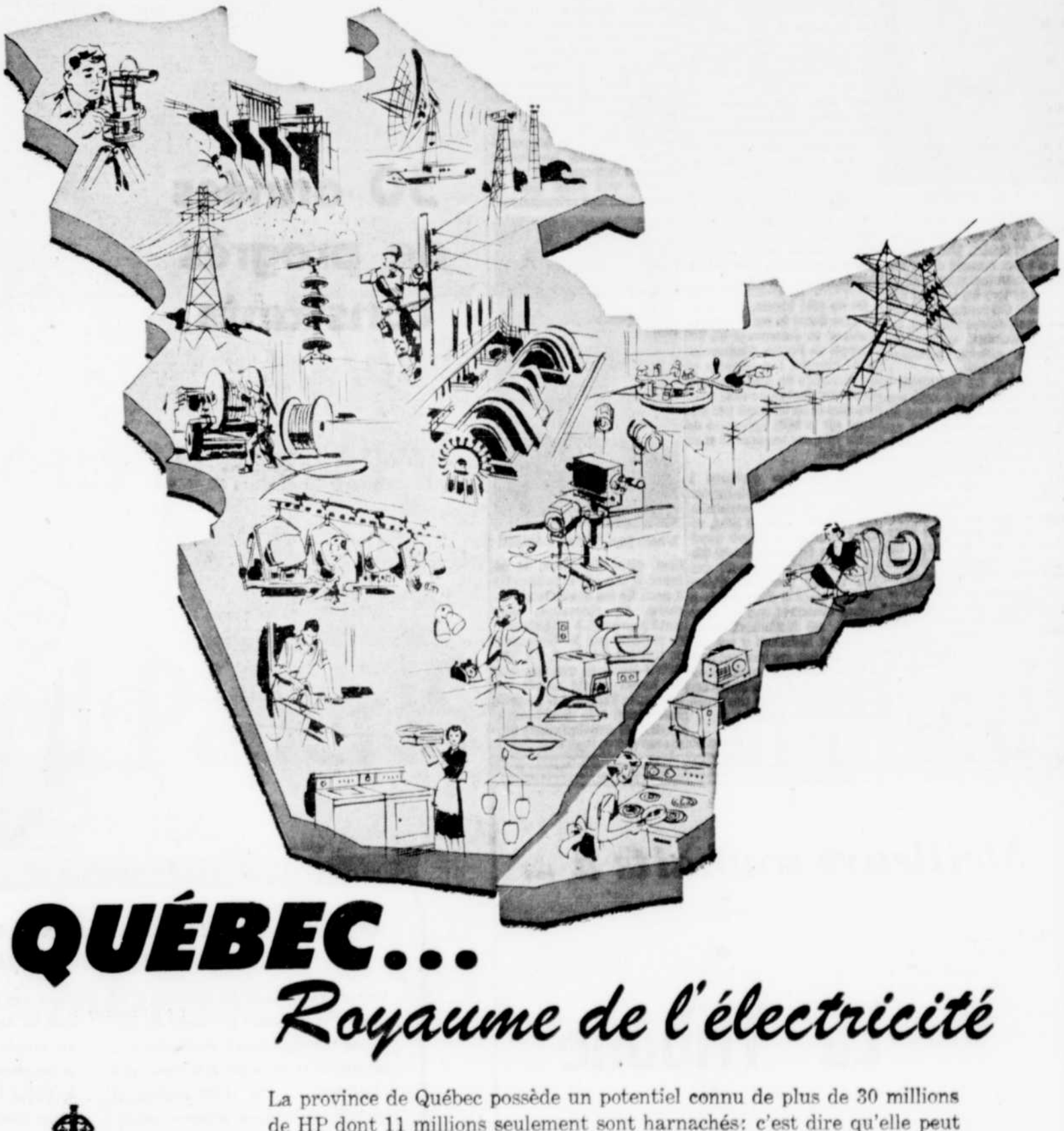
50
LA TRIBUNE
1910-1960

FELICITATIONS ET MEILLEURS VOEUX
A LA TRIBUNE LIMITEE
A L'OCCASION DE SON
50e
ANNIVERSAIRE

La Voix de l'Est

ABC
● JOURNAL QUOTIDIEN
● IMPRIMERIE
● PHOTOGRAVURE

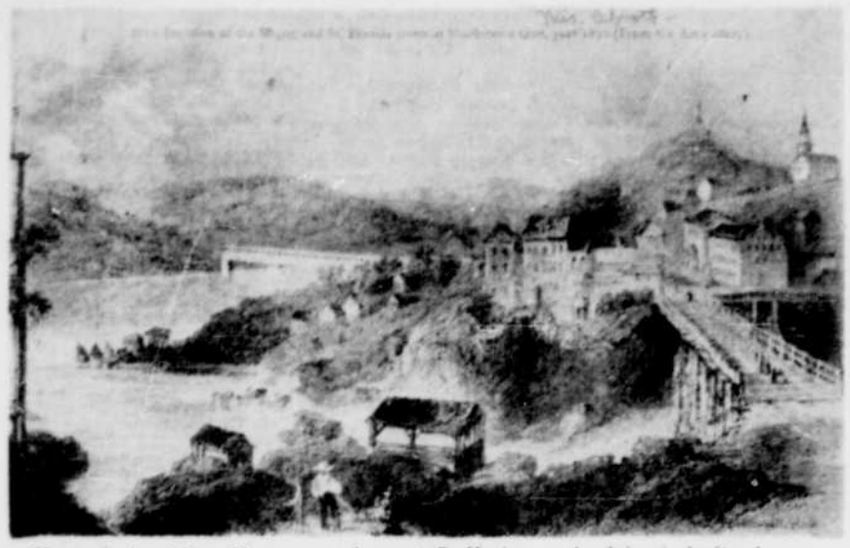
136, rue Principale
Granby.



QUÉBEC...
Royaume de l'électricité

La province de Québec possède un potentiel connu de plus de 30 millions de HP dont 11 millions seulement sont harnachés: c'est dire qu'elle peut compter sur des disponibilités suffisantes pour satisfaire aux besoins croissants d'énergie électrique. Aujourd'hui, grâce à une exploitation systématique de ces ressources, 98% des fermes de la province sont électrifiées, les centres urbains disposent de quantité d'énergie pour leurs besoins actuels et futurs et les régions nouvelles susceptibles de développement sont déjà, dans une large mesure, pourvues de l'énergie nécessaire à leur plein essor.

MINISTÈRE DES RESSOURCES HYDRAULIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC
L'HON. DANIEL JOHNSON, C.R., MINISTRE.



Chute de la rivière Magog sous le pont Dufferin. — Au loin, à droite, la première église, et à gauche, le pont de bois couvert Aylmer. — Cette photographie prise en 1830, l'une des plus anciennes de Sherbrooke, est une reproduction d'un tableau qui se trouvait dans la Bâtisse des Arts.

Les cinquante ans de La Tribune

(Suite de la page 3)
liam Mitchell, juge de la Cour supérieure à Sherbrooke.

Un journal libéral

Ainsi entourée, LA TRIBUNE ne pouvait faire autrement que d'être un journal libéral, dira-t-on. Eh! oui, LA TRIBUNE, ainsi que l'a déjà proclamé un ancien gérant, "c'est libéral par tradition et par conviction, parce qu'elle n'a pas besoin que ce soit par intérêt". Ce qui n'empêcha pas le journal d'acquérir



M. C.-E. THERRIEN

une juste influence pour aider toutes les causes qu'il jugeait bonnes et nobles. Son information n'a pas manqué de se manifester dans toutes les sphères, de couvrir tous les travaux d'une société qui montre de la vie dans les domaines religieux, politique, littéraire, commercial, industriel, ouvrier, judiciaire, mondain, récréatif.

Au surplus, LA TRIBUNE a largement contribué à faire connaître la petite histoire dans notre région. Non seulement son personnel s'est employé à cette tâche lourde bien qu'agréable, mais à la faveur d'éditions spéciales, notre journal a recherché et obtenu la collaboration des meilleurs écrivains des Cantons de l'Est. Ces pages, où apparaissaient en signature des noms bien connus et sympathiques, sont conservées dans un grand nombre de bibliothèques non seulement ici même, mais dans plusieurs endroits au pays, et nos collaborateurs ne se sont peut être pas rendu compte dans le temps du grand service qu'ils rendaient non seulement à LA TRIBUNE mais aussi à la petite histoire.

Retour sur le passé

Ces progrès, on peut mieux s'en rendre compte ou les comprendre en jetant un coup d'oeil sur ce qu'était notre ville il y a 50 ans. En 1910, Sherbrooke était petite tout comme le journal était petit. La ville n'avait aucune rue pavée, ni de trottoirs en béton ou de système d'égout perfectionné; le tramway faisait alors ses débuts et ce fut tout un événement que de voir circuler des voitures électriques sur le circuit qui s'étendait de la rue Wellington à la rue Aberdeen et de la rue Alexandre à la rue Queen. Il y avait peu de grandes industries à cette époque si l'on excepte la "Paton Manufacturing" et la "Jenckes Machinery", et le commerce connaissait peu d'activité.

Aujourd'hui, le contraste est frappant. Sherbrooke possède de belles rues bien pavées et bien éclairées, des trottoirs modernes en béton et des égouts de premier ordre, selon les exigences de l'hygiène. Nos industries offrent l'avantage de la diversité en ce sens que nous avons dans notre ville presque tous les genres d'industries depuis ceux des lainages jusqu'aux aciéries et aux industries de base. Ces avantages ont aidé nos populations à traverser convenablement du moins, mieux que d'autres centres, les temps de crises. D'autres villes ne possèdent qu'une seule grande industrie et lorsque celle-ci ne fonctionne pas ou peu, c'est tout le monde qui est affecté.

De ce côté encore, Sherbrooke aura donné le ton à toute la province en fournissant un bel exemple de l'esprit d'entreprise et de progrès. Les touristes et les étrangers ne manquent pas de visiter Sherbrooke dans leurs tournées et ne tarissent pas d'éloges sur la belle apparence de notre ville, sur son activité et sa prospérité.

Tout contribue d'ailleurs à donner la plus favorable impression au point de vue touristique. Les rues Wellington et King, artères commerciales par excellence, ont été modifiées du tout au tout depuis cinquante ans. Les vieilles boutiques d'alors ont fait place à d'imposants édifices modernes que les marchands, les institutions industrielles et bancaires y ont érigés parce que ces hommes d'affaires avaient foi et confiance en Sherbrooke et dans la région des Cantons de l'Est dont elle forme le centre stratégique.

LA TRIBUNE a contribué dans une large mesure au progrès de Sherbrooke.

Une rude épreuve

Voilà ce qu'était Sherbrooke, il a quelque 25 ans, quand LA TRIBUNE, qui n'avait cessé de progresser, tenta aventure dans la radio et la photogravure. Ce dernier service était inauguré depuis peu quand un incendie fournit l'occasion d'une réorganisation complète dans ce département et presque complète dans tous les autres.

Après l'incendie du 11 novembre 1938, notre personnel n'avait pas attendu au lendemain pour réparer les dégâts. L'atelier de photogravure, où s'était déclaré l'incendie, avait été particulièrement affecté. Cameras, produits chimiques et photographiques, appareils mobiliers, tout avait été détruit. Des milliers de vignettes, flans et stéréos avaient eu leur part des dommages. L'imprimerie du journal avait été également fortement affectée: presses mises hors d'usage, huile carbonisée dans les machines par la chaleur; nombreuses monotypes, linotypes et autres machineries tellement endommagées et encrassées qu'il avait fallu démonter tout leur mécanisme dé-



L'hon. juge Wilfrid LAZURE

licat, pièce par pièce, le réparer, le nettoyer et le remettre à neuf. Le feu avait donné l'occasion de rénovations dans tout l'immeuble. A prix d'argent et soutenue par le dévouement de tout son personnel, LA TRIBUNE répara en quelques mois les lourds dégâts causés par l'incendie; l'ordre et la propreté succédèrent à la demi-désorganisation et aux dommages causés par le feu, l'eau et la fumée.

Et 21 ans plus tard, le poste de radio CHLT portait, en fin d'été 1958, sa puissance à 5,000 watts et s'installait à 630 au cadran. Ces changements majeurs lui valurent de solides conquêtes d'auditoires, ajoutant, à son rayonnement dans le secteur des Cantons de l'Est, une immense périphérie qui englobe la région septentrionale du St-Laurent et pousse une forte pénétration à l'Est, en direction de la Beauce. En tout, 26 comtés rapportent une écoute facile et constante.

10,000 watts

Aujourd'hui à 10,000 watts, CHLT-radio peut rejoindre un



M. Charles ROBIDOUX

auditoire de plus d'un million de radiophiles, se constituant ainsi le reflet de la vie quotidienne des Cantons chez vingt pour cent et davantage de la population de la province de Québec, sans compter une pénétration appréciable dans quelques Etats de la Nouvelle-Angleterre.

La plus importante addition à ces médiums de diffusion est sans contredit le poste de télévision CHLT-TV qui transmet sur les ondes du canal 7 depuis septembre 1956. La puissance de son signal lui confère un rayonnement remarquable. Erigée sur le sommet de l'Orford, le mont le plus élevé du Canada à l'est des Rocheuses, son antenne propage les ondes dans le secteur le plus populeux, le plus industrialisé et nettement le plus progressif du Québec.

Le canal 7

Le canal 7 circonscrit dans son champ de rayonnement la métropole canadienne, Montréal, le secteur entier des Cantons de l'Est et pousse des pointes hardies au nord du St-Laurent, dans la Beauce et le voisinage immédiat de la ville de Québec. En tout, 70 pour cent de la population entière du Québec sont à portée d'écoute du canal 7. Par surcroît, la proximité de la frontière internationale lui permet d'atteindre quelques Etats septentrionnaux des Etats-Unis.

De son côté, le poste anglais CKTS a hérité en 1958 de la fréquence et de la puissance originales de CHLT, c'est-à-dire 900 au cadran, avec transmetteur de 1,000 watts.

Sous un toit commun, La Tribune dispose donc des mediums d'information, de culture et de divertissements des plus modernes et des plus dynamiques qui lui permettent d'envisager l'avenir avec optimisme et dans l'optique des responsabilités qui lui incombent.

Nouvelle direction

En 1955, dans l'automne, le sénateur Nicol, qui avait déjà vendu ses intérêts dans ses trois autres journaux, le "Soleil", l'"Evénement" de Québec et le "Nouvelliste" de Trois-Rivières, vendait "La Tribune" à MM. Paul Desruisseaux et Alphée Gauthier, mais il ne cessa d'être en quelque sorte l'inspirateur de l'oeuvre qu'il avait commencée en 1910, année de la tenue du grand congrès eucharistique de Montréal.

FELICITATIONS A LA TRIBUNE

ROSS WHITEHEAD AND COMPANY

LIMITED

Fournisseurs de

BLANCHETS DE LA MEILLEURE QUALITE

aux journaux canadiens, depuis plus de 30 ans

2015, rue de la Montagne
Montréal (Québec)

100, Dixie Plaza,
Port Credit (Ontario)

50 années de progrès constants



LA PLUS GRANDE BANQUE DU CANADA REFLÈTE DE NOUVEAU LES PROGRÈS DE LA NATION

Dans un vaste réseau de succursales qui couvre tout le Canada et s'étend des confins de l'Arctique jusqu'à Montevideo . . . aux Antilles et, outre-mer, à la France et à l'Angleterre . . . les 15,870 employés et employées de la Banque pourvoient aux besoins bancaires créés par l'essor de notre économie.

Ayant plus de 970 succursales — dont 92 dans les Antilles et l'Amérique du Sud — des bureaux à New York, Londres et Paris, et des correspondants dans le monde entier, la Banque Royale est en mesure d'offrir le service bancaire le plus efficace et le plus complet qui soit.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Succursales à Sherbrooke et dans les environs :

Succursale de Sherbrooke, 161 nord, rue Wellington ..... J. M. Lambert, gérant.
Succursale de la Haute Ville, rues King et Alexandre ..... J. G. Benard, gérant.

Autres succursales à Coaticook, Cowansville, Drummondville, Granby, Inverness, Lennoxville, Rock Island et Thetford Mines.

Un demi-siècle au service de Sherbrooke

Toutes deux établies il y a 50 ans à Sherbrooke, LA TRIBUNE et la succursale de la Banque Royale du Canada ont marché de pair dans la voie du progrès. Comme le démontre ce numéro spécial, Sherbrooke contribue largement, dans tous les domaines, à la prospérité du Canada tout entier.

A LA TRIBUNE, nous offrons nos chaleureuses félicitations à l'occasion de son cinquantenaire et pour la publication de ce numéro spécial. Depuis 1910, la Banque Royale contribue également au progrès de la région en fournissant tous les services bancaires essentiels aux commerçants, aux industriels, aux cultivateurs et à des milliers d'autres citoyens.

Meilleurs souhaits à ...

•

La Tribune

•

de Sherbrooke,
ville progressive

•

The Hamilton Spectator

Hamilton Canada

22 employés de la TRIBUNE ont donné 795 années de services

Les réalisations du Club Quart de Siècle pendant cinquante ans

A l'occasion des cinquante ans de la fondation de La Tribune, il n'est pas de trop, croyons-nous, de dire un mot des membres du Club Quart de Siècle de notre journal, des disparus et des vivants.

Il est intéressant de noter que depuis les débuts de notre journal en février 1910, le 21 du mois, vingt-deux personnes ont donné plus de 25 années de service au journal. Quand on se mêle de jouer avec les chiffres, on établi que ces 22 personnes ont donné ensemble au progrès et au développement de La Tribune, un total de près de 800 années de service, soit plus exactement 795. Dans une institution, c'est appréciable !

Le Club Quart de Siècle de La Tribune se compose actuellement de seize personnes qui sont à l'emploi de notre journal depuis 25 ans et plus. Deux autres font également partie du groupement, M. Philippe Doyon, ancien percepteur, et Mlle Albina Laroche, autrefois secrétaire de l'hon. Jacob Nicol.

Les disparus

Depuis la fondation du Club le 7 décembre 1943, au cours d'une soirée de famille, la mort a fauché dans les rangs. Les disparus sont MM. Georges Gingues (1910), Albert Leclair, (1922), Louis-Philippe Robidoux (1921) ainsi que l'hon. sénateur Nicol (1910), fondateur du groupement. Au moment de la fondation du Club, il se composait de cinq membres, l'hon. Nicol et MM. Georges Gingues, J. E. R. Blais, Ephrem Breton et Philippe Doyon, qui comptaient alors un total de 153 années de services au journal.

Le groupe fut d'abord désigné sous le nom de "Les Vieux Grognards". On ignore qui l'avait baptisé ainsi, mais il se peut que ce soit Philippe Robidoux, à l'idée de faire un rapprochement d'"ancienneté" entre ces ouvriers de la première heure et la Vieille Garde de Napoléon en s'inspirant de la tirade de Flambeau dans Rostand:

et nous les petits, les obscurs, les sans grade.
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades

Mais le progrès apporte avec lui ses rançons et l'enseigne d'hier, qui ne manquait pas d'originalité, a donné sa place à une formule nouvelle, "Quart de Siècle".

L'exécutif de ce groupe est formé aujourd'hui de MM. Alphée Gauthier, président honoraire; Louis - C. O'Neil, président; Philippe Létourneau, vice-président; Mlle Claire Bédard, trésorière et M. Donat Girouard, secrétaire.

On lira plus bas des notes biographiques sur les membres du groupe dans l'ordre qu'ils ont rejoint ses cadres:

L'honorable sénateur JACOB NICOL

Le sénateur Nicol a joué un rôle en vue dans la vie publique de la province de Québec. En 1921, après une brillante carrière comme avocat, il était nommé trésorier dans le cabinet du premier ministre Taschereau et était élu député de Richmond à la Législature. M. Nicol est né à Roxton Pond en 1876, fils de Philippe Nicol et de Sophie Cloutier. Il a fait ses études à l'école du village, à l'Institut Feller et à l'Université McMaster de Toronto. Bachelier ès Arts en 1900, il reçut son titre de docteur en droit en 1929, de la même université. Il fit son cours de droit à l'Université Laval et reçut son L.L.M. en 1904. Il reçut le titre de D.C.L. à l'Université Bishop's en 1927 et de D. ès L. de l'Université de Montréal, en 1950.

Admis au Barreau en 1904, il a fait sa clériçature avec l'hon. H.-T. Duffy et l'hon. L.-A. Taschereau; a été nommé conseil du roi en 1912, avocat du ministère public pour le district de Saint-François, de 1906 à 1921, deux fois bâtonnier du Barreau du district de Saint-François. Il a exercé sa profession à Sherbrooke, où il a fondé l'étude légale de Nicol Lazure et Couture.

M. Nicol fut président de la Stanstead and Sherbrooke Fire Insurance Company; de la Missisquoi-Rouville Mutual Fire Insurance; de la Tribune Limitée; directeur financier et propriétaire de la compagnie Le Soleil Limitée; directeur du Trust Général du Canada, à Montréal, de la Sherbrooke Trust Company; de la Compagnie Mutuelle du Commerce; de la Wellington Fire Insurance Company; de la Continental Life; vice-président de la Banque Canadienne Nationale; directeur de la Southern Canada Power, et autres entreprises.

L'honorable Jacob Nicol, B.A. LL.M., C.R., D.C.L., LL.D., fut conseiller législatif pour la division Bedford.

L'honorable Nicol fut député de Compton en 1923 et en 1927.

Le 12 septembre 1929, il démissionna comme trésorier provincial et député pour être nommé conseiller législatif. Il fut président du Conseil législatif de 1930 à 1934. Le 25 juillet 1934, il était nommé ministre d'Etat dans le cabinet Taschereau et chef des conseillers ministériels au Conseil Lagislatif. Il fut membre du Conseil de l'Instruction publique de 1921 à 1931. Il fut nommé sénateur pour la division de Bedford, le 14 juillet 1944. En novembre 1947, l'ambassadeur de France, le Comte de Haute-Cloque le créa chevalier de Légion d'honneur.

M. Nicol a épousé Mlle Emilie Couture, fille de M. Louis Couture, de Sherbrooke. Il résidait à Sherbrooke, rue Vimy. Il était membre du Club Garnison de Québec, du Cercle Universitaire de Montréal, du Club St-George de Sherbrooke et du Club Social de Sherbrooke.

Ses récréations favorites étaient la culture et la pêche. Le sénateur Jacob Nicol décéda le 23 septembre 1958.

M. Georges Gingues

Le doyen des employés de la TRIBUNE entré dans les rangs du Club "Quart de Siècle" naquit à Sherbrooke le 5 septembre 1886, de feu Casimir Gingues et d'Amanda St-Laurent. Il fit ses études primaires et commerciales à l'Ecole du Centre et à l'Ecole du Sacré-Coeur. Il débuta dans le métier à Sherbrooke chez L.-A. Bélanger, qui était alors l'éditeur du "Progrès de l'Est" et qui s'occupait aussi de travaux d'impressions. M. Georges Gingues était l'un des pionniers de la TRIBUNE. Il était entré à son service dès sa fondation, en 1910, comme typographe. Il épousa en 1912 Marie-Louise Lavoie dont il eut trois enfants, deux garçons, Eléonard et Lucien, et une fille, Simone. Le 11 mai 1929, M. Gingues épousait en deuxièmes noces Georgianna Robidas, dont il eut une fille, Réjeanne. M. Gingues est décédé le 12 décembre 1951.

M. J.-E.-Rosario Blais

M. J.-E.-Rosario Blais est né le 16 octobre 1895 à Warwick, du mariage de Mathias Blais et d'Anais Marcoux. Il a fait ses études primaires à l'Ecole du Centre et à l'Ecole de Sherbrooke-Est et son cours commercial au Séminaire St-Charles-Borromée. Il débuta dans le métier au "Progrès de l'Est" où il demeura un an. Entré à la TRIBUNE en 1911, il y travailla comme pressier et typographe. M. Blais est l'un du petit nombre de ceux qui ont suivi la TRIBUNE dans ses pérégrinations, à partir des commencements dans un immeuble devenu la propriété de la Banque de Montréal sur le site actuel de celle-ci, puis dans l'immeuble actuel depuis 1928. En 1919, il a épousé Blanchette Fisette dont il eut sept enfants, quatre filles et trois garçons.

Pendant de longues années à l'emploi de la TRIBUNE, M. Blais est encore l'un des ouvriers de première expérience à l'atelier. Typographe de son métier, il remplit aujourd'hui la fonction de "metteur en page". Il a occupé ses loisirs à l'oeuvre bienfaisante de la Ville-la Ouvrière dont il est l'un des inspirateurs et qui possède un grand nombre de chalets où les ouvriers vont se délasser pendant leurs semaines de vacances. M. Blais est aussi membre actif du Mess des Sergents des Fusiliers de Sherbrooke depuis un grand nombre d'années.

M. Ephrem Breton

M. Breton fut pendant de nombreuses années celui qui présidait à la dernière opération du journal, pressier, Ephrem Breton, devenu clicheur, est né à Sherbrooke le 3 septembre 1900, du mariage de Vital Breton et de Lucie Gilbert. Il a fait ses études à l'Ecole du Centre. M. Breton débuta à la TRIBUNE en 1915 alors que notre journal avait ses bureaux dans l'édifice Casino. M. Florian Forti était alors gérant et M. Ernest Blanchette était contre-maître. Il a épousé en 1920 Clara Boisvert dont il a eu une dizaine d'enfants. M. Ephrem Breton fut toujours un homme dévoué dans plusieurs sphères d'activité. Il fut aussi président de l'Association des Employés de la TRIBUNE de 1945 à 1948. M. Breton est un ardent du jeu de fers et c'est un fort partisan aux joutes de baseball.

M. Philippe Doyon

M. Philippe Doyon est né le 17 avril 1891 à Beauceville, du mariage de Napoléon Doyon, commerçant, et de Virginie Boucher. C'était un autre vétéran de notre journal qu'il a laissé il y a deux ans. Il fit ses études au collège des Frères Maristes à Beauceville. M. Doyon a débuté dans la carrière à l'Evénement de Québec où il travailla de 1912 à 1915. Il abandonna ensuite ce journal pour faire partie du personnel de la Compagnie de Frais Funéraires à Sherbrooke. Entré à la TRIBUNE le 9 février 1917, il fut pendant longtemps chef du département du tirage. Il s'occupait activement, depuis un grand nombre d'années, de la vente du journal dans nos campagnes.

M. Doyon était véritablement un "grognard", car pour son client, il réclamait de temps à autre des améliorations dans la facture du journal. Il a épousé en premières noces Antoinette Boucher, de Sherbrooke, dont il eut une fille, et en deuxièmes noces le 24 mai 1921, Alice Gagnon, de Ste-Marie de Beauce, dont il eut cinq enfants: trois filles et deux garçons. M. Doyon aime les courses et le baseball, mais son passe-temps favori consiste à faire des excursions à la campagne quand le travail lui laisse quelques loisirs.

M. Philippe Létourneau

M. Philippe Létourneau est né à Warwick le 15 janvier 1899, le fils de M. Louis Létourneau, décédé et de Georgianna Laroche. Il est contremaître au département des presses à l'imprimerie de la rue London. M. Létour-

Voir 22 employés — p. 12, c. 1



C'est le 16 octobre 1953 que l'hon. sénateur Jacob Nicol, président de la TRIBUNE, posa la pierre commémorative du nouvel édifice de notre journal, rue Frontenac. Dès le milieu de 1955, les employés de tous les services prenaient possession des nouveaux locaux agrandis et ultra-modernes. De gauche à droite, M. Napoléon GREGOIRE, contremaître des travaux, l'hon. sénateur Jacob NICOL et M. Alphée GAUTHIER, vice-président, co-propriétaire et administrateur général.

NOS SINCERES
FÉLICITATIONS
au journal
LA TRIBUNE

pour sa contribution continue au progrès des Arts Graphiques au Canada

ROBERT ALLWORTH LIMITED
TORONTO · CALGARY · MONTREAL
FOURNISSEURS CONSULTANTS AUX ARTS GRAPHIQUES

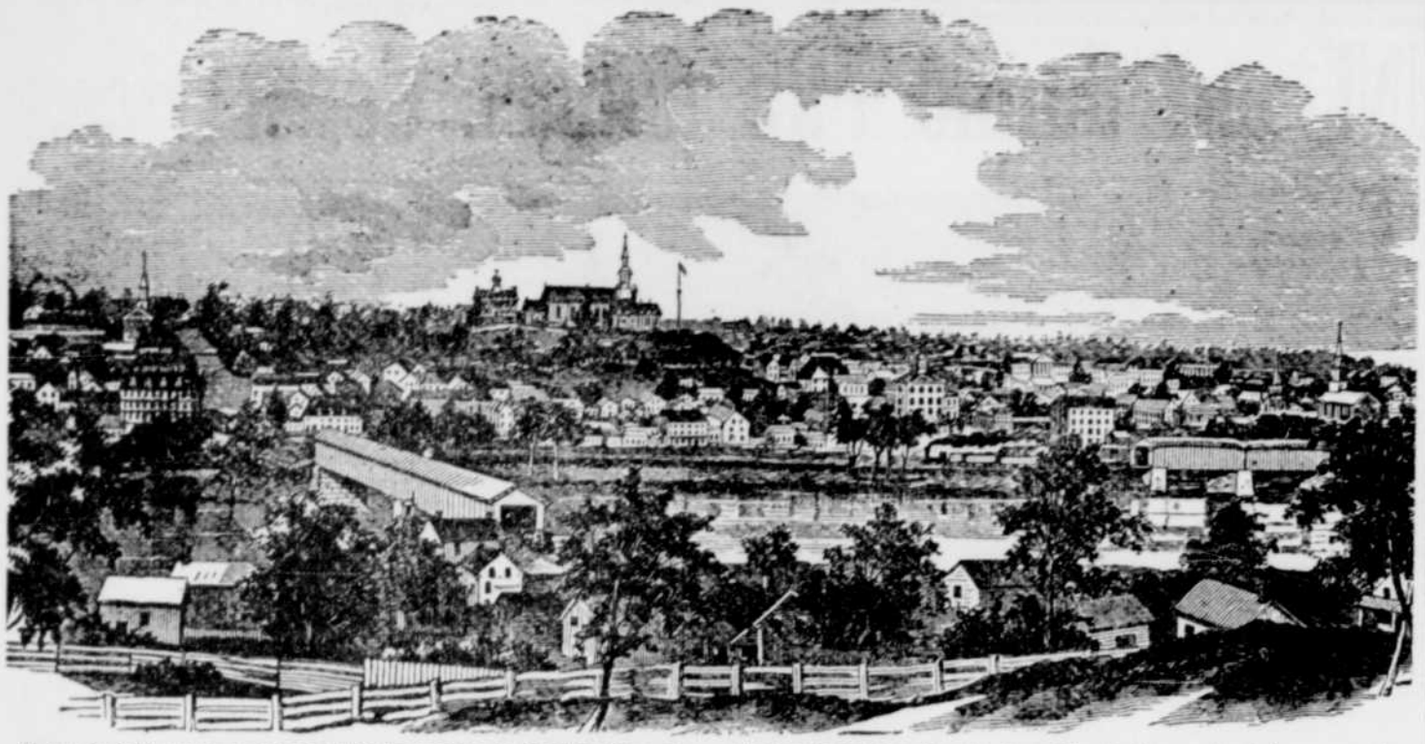
AVEC LES MEILLEURS VOEUX DE

Consolidated Paper Sales, Limited

ÉDIFICE SUN LIFE,
MONTRÉAL, P. Q.

PAPIER À JOURNAL — PAPIER KRAFT — CARTON

POUR UNE DISTRIBUTION MONDIALE



Une très intéressante photographie de la ville de Sherbrooke, vue prise du côté Est de la rivière St-François, il y a près de cent ans, soit exactement en 1867. Au premier plan, à gauche, le vieux pont de bois Aylmer. Plus au fond, à gauche, on distingue l'hôtel Sherbrooke, puis le clocher de l'ancienne église méthodiste devenue l'église St-Patrice. En allant vert la droite, au fond, le campanile du Mont-Notre-Dame, la vieille cathédrale, le "flag-staff hill". Puis, redescendant vers la droite, le pont de fer du Canadien National et plus loin, la flèche de l'église Plymouth.

22 employés de La Tribune ont...

(Suite de la page 11)

neau a fait ses études à l'école paroissiale de Princeville, puis au Collège de St-Ferdinand d'Halifax. Il fit ses débuts dans le métier, à Montréal et aux ateliers d'imprimerie d'Adjutor Ménard; il passait ensuite à la "Printers Limited", puis passa deux ans dans un atelier de Ste-Thérèse. A la TRIBUNE depuis un grand nombre d'années on peut dire que M. Létourneau est en vérité l'un des piliers de notre atelier d'impressions. Marié à Montréal le 24 mai 1924 à Marie-Blanche Roberge, il est père de trois enfants, deux garçons et une fille. M. Létourneau fut toujours très actif dans le domaine du sport. Ardent partisan du baseball, il fut l'un des organisateurs du club Notre-Dame. Il fait aussi partie depuis plusieurs années, du Mess des Sergents des Fusiliers de Sherbrooke.

M. J.-Adrien Leclair

M. Leclair est né à Montréal le 23 avril 1895, fils de feu Edouard Leclair, commerçant, et de Valentine Gauthier, également décédée. Il a fait ses études primaires chez les Frères des Ecoles Chrétiennes à Maisonneuve et ses études commerciales au Collège St-Laurent. Il débuta dans le métier en 1910 au "Canada" de Montréal. Après un stage de trois ans à ce journal, il fut employé par J.-C. Wilson Limited, manufacturiers de papier en gros, s'occupant aussi d'imprimerie en général. Pendant la guerre de 1914-18, il travailla dans une usine de munitions. Il fit ensuite partie du personnel de la "Mercantile Printing" et de "Paradis et Vincent", dans la métropole. Il fut aussi employé au "Star" de Montréal pendant une huitaine de mois.

Entré à la TRIBUNE le 20 octobre 1920, M. Adrien Leclair est typographe au département de la composition des annonces commerciales. En 1923, il a épousé Mme Rébecca Lafleur dont il eut une fille, Agathe. Ses passe-temps favoris sont les excursions en automobile et la radio; il fait aussi du jardinage et la culture des fleurs.

M. Albert Leclair

M. Albert Leclair, monotypiste, naquit à Montréal le 8 décembre 1893, fils d'Edouard Leclair et de Valentine Gauthier. Il fit ses études chez les Frères des Ecoles Chrétiennes à Montréal, et son apprentissage la nuit, au journal le "Canada" à Montréal.

Il a également travaillé au "Devoir", à la "Patrie", au "Westmount News", à la "Holmes Printing and Advertising Service", tous à Montréal.

En 1925, il épousait Marie Gravel, de Montréal, et de cette union sont nés trois enfants, Jean-Louis, religieux des Frères du Sacré-Coeur, Raymonde et Pauline. Comme travailleur et comme ouvrier compétent, M. Leclair, décédé le 7 janvier 1956, n'avait pas son égal et on le trouvait toujours à son poste.

M. Leclair avouait aimer tous les sports mais il n'en pratiquait aucun. Il préférait le "home sweet home" et la tranquillité après le bruit journalier assourdissant de la "mono".

M. L.-P. Robidoux

M. Louis-Philippe Robidoux naquit le 27 avril 1897 à Stanbridge Station, comté de Missisquoi, fils de H.-X. Robidoux homme d'affaires, et de Marie Bouchard, fille de Damase Bouchard de St-Sébastien, aussi décédée.

Il a fait ses études commerciales chez les Frères Maristes à Granby, et ses études classiques au séminaire St-Charles-Borromée de Sherbrooke. Il a débuté dans le journalisme à l'automne de 1920, comme attaché à la rédaction de La PATRIE, de Montréal, après avoir collaboré occasionnellement à plusieurs journaux et revues. Sa première collaboration à la TRIBUNE remonte à 1916, alors qu'il écrivait sous les pseudonymes de TRISTAN et de RENE.

En avril 1921, il devenait rédacteur en chef de la TRIBUNE fonction qu'il a remplie jusqu'à son décès survenu le 28 février 1957. Il fut l'auteur d'innombrables articles éditoriaux et de milliers de notes publiées sous la rubrique FEUILLES VOLANTES, reproduites par divers journaux de la province et de l'étranger. Il a groupé bon nombre de ces FEUILLES VOLANTES dans un livre très apprécié de la critique et du public. Il a aussi publié dans les journaux et revues de nombreuses poésies qui n'ont jamais été réunies en volumes. Il y a déjà bon nombre d'années, il avait publié un recueil de vers hors commerce, TOUTE LA GAMME. Peu d'années avant sa mort, il avait signé une soeur jumelle de "Feuilles Volantes" qu'il avait intitulée "Lueurs".

M. Robidoux s'intéressa activement à toutes les oeuvres de bienfaisance, sociales, philanthropiques et artistiques qu'il encouragea de sa plume, en toutes occasions.

En 1930, M. Robidoux avait visité la France, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Tunisie, la Sicile et la Sardaigne. Il a aussi fait des voyages à travers tout le Canada, aux Antilles, à Panama et dans plusieurs Etats de la république américaine. Il connaissait sa province de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud.

M. Robidoux fut tour à tour président de la Société des Amis de Maria Chapdelaine, président de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, vice-président de l'Alliance française, section de Sherbrooke, secrétaire de l'Amicale des anciens élèves du séminaire de Sherbrooke, directeur de la Société des Ecrivains canadiens - français, membre honoraire du Mess des Fusiliers de Sherbrooke, membre d'honneur de l'Union Musicale de Sherbrooke et ancien président du cercle littéraire et artistique "Le Soupirail" fondé à Sherbrooke il y a vingt ans.

M. Robidoux était officier de l'Ordre de l'Union Latine et il a reçu, en 1939, de l'Alliance française, la grande médaille d'argent pour services rendus à la cause française dans les Cantons de l'Est. Il était Officier d'Académie. C'était un bibliophile averti.

M. Robidoux avait épousé le 25 février 1936, Eva Dubuc, fille d'Isaie Dubuc, autrefois de Lac Mégantic, et ils eurent un fils Jean.

M. Félicien Fisette

M. Félicien Fisette est né à Sherbrooke, le 10 juillet 1906, le fils de M. Henri Fisette voyageur, et de Eugénie Vanier. Il étudia d'abord à l'Ecole du Centre, puis se perfectionna en anglais au Gleason Business College. Il entra à la TRIBUNE en septembre 1924, du temps du gérant Charles Robidoux, à l'édifice "Casino". Débutant comme apprenti dans l'atelier, il fit du travail général, mais c'est la linotype qui l'intéressait. Au bout de trois ou quatre ans, il put commencer à opérer cette machine. Il fit un stage à la typographie. M. Alphonse Huard était alors directeur de l'atelier, ayant, comme assistant M. Edouard Laliberté. M. Fisette est le plus ancien des opérateurs actuels de lino à la TRIBUNE. Il épousa en 1934, Anais Tessier, de Sherbrooke, qui lui donna deux filles. M. Fisette est aussi musicien. Il étudia le solfège, la théorie et le piano avec Mlle Evelyne Gélinas. Il a joué de la contrebasse dans la Symphonie de Sherbrooke. Il aime aussi beaucoup la lecture, affectionne surtout l'histoire en général.

M. J.-A. Dauplaise

M. J.-A. Dauplaise, percepteur à la TRIBUNE, est né à Louiseville en 1883, le fils d'Armand Dauplaise, inspecteur en fromageries, et d'Annie Ayotte. Il étudia au séminaire de Nicolet et fit sa première année de philosophie. Après avoir débuté avec la Banque d'Hochelaga, (1910-1911), il alla passer deux années à Syracune, N.-Y., pour perfectionner son anglais. De 1914 à 1920, il était à Edmonton, s'occupant d'immeuble durant quelques années et en consacrant quatre autres au professorat. De 1920 à 1925, il fut au service de la Cie Alfred Lanctôt, à Sherbrooke, après quoi il entra à la TRIBUNE, où il collabora un peu avec tous les départements — annonces, rédaction, reportages régionaux — pour s'attacher plus spécialement et plus longuement à la circulation dont il s'occupa comme voyageur. Depuis dix ans, il fait de la perception pour le service des annonces commerciales du journal et de la radio. Il épousa en 1914, Bella Lanctôt, fille d'Alfred Lanctôt, de Sherbrooke, dont il eut trois enfants. L'un d'eux était le sergent Maurice Dauplaise, télégraphiste - bombardier, mort durant la 2e Grande Guerre. Passe-temps favoris: lecture et bridge.

Mlle Claire Bédard

Née à Richmond, le 16 février 1899, notre sympathique compagne est la fille de Léon Bédard et de Rose - Delima Boisvert décédés.

Ayant complété ses études à l'Académie Ste-Marie, elle débuta comme caissière au magasin Nault et Lacroix, où elle travailla à titre d'assistante du comptable d'alors, M. J.-H. Poupart. Au départ de ce dernier, l'année suivante, elle était promue comptable en chef; elle remplit aujourd'hui, les fonctions de paie-maître et d'assistant-trésorier à la TRIBUNE.

Mlle Bédard, qui est reconnue pour son amabilité, aime tout ce qui est beau et surtout les concerts, le cinéma, la lecture, la correspondance et les voyages. Son sport favori est la marche.

Elle était nommée, en 1944, commissaire de la Cours Supérieure du district de St-François, et, en 1950, réalisait à l'occasion de l'Année Sainte, un rêve depuis longtemps caressé, celui de se rendre à Rome. Partie de Sherbrooke le 1er septembre, elle revenait le 18 novembre après avoir visité le Portugal, la France, la Suisse et l'Italie.

Mlle Albina Laroche

Mlle Albina Laroche est née le 30 novembre 1895, à Coaticook, fille de François Laroche, commerçant de bois, et de Lucie Biron.

Elle a fait ses études au couvent de la Présentation de Marie, dans sa ville natale et au Gleason Business College.

Elle entrait à l'étude légale Nicol, Lazure et Couture, le 20 septembre 1930, elle fut intimement liée à l'organisation, au développement et à la direction de la TRIBUNE LIMITEE. Elle se trouva également mêlée, à ce titre, à la haute finance, à la directive de quatre journaux, huit compagnies d'assurance; et à la correspondance de M. Nicol, membre du Conseil Législatif et du Sénat.

Mlle Laroche devenait, le 22 juillet 1949, secrétaire de la TRIBUNE LIMITEE.

Commissaire de la Cour Supérieure depuis juin 1926, elle fut secrétaire de la TRIBUNE; officier de corps de la Brigade Ambulancière Saint - Jean; officière de la Fédération des Canadiennes - françaises catholiques de Sherbrooke; membre du comité de surveillance de l'Ecole ménagère et de la Société d'étude et de conférences. Possédant un goût inné pour tout ce qui est culture, Mlle Laroche a suivi des cours d'italien et d'espagnol.

Mlle Laroche, qui aime la culture des choses de l'esprit, fut une employée dévouée et un grand nombre à La TRIBUNE ont bénéficié de sa bienveillance.

M. J.-A. Poulin

M. J.-A. Poulin est né à St-Victor de Beauce, du mariage d'Arthur Poulin et d'Angélina Mathieu, cultivateurs. Il fréquenta l'école du village, puis plus tard, l'Ecole Spéciale de Commerce.

Actuellement percepteur, il entra à l'emploi de la TRIBUNE le 4 avril 1927, comme solliciteur et agent vendeur, sous la gérance de M. Florian Fortin.

Il a épousé Mlle Laurentine Bisson, de Sherbrooke, et il est le père de sept enfants dont quatre filles et trois garçons.

M. Poulin n'appartient à aucun club, et son passe-temps favori est de faire de la menuiserie. C'est un type jovial, un bout-en-train, qui ne donne pas son tour dans les soirées de famille et qui se trouve à l'aise dans les soirées folkloriques.

M. Roméo Lemieux

M. Roméo Lemieux est né à Sherbrooke le 26 juillet 1908 du mariage de Hilaire Lemieux et de Marie Leroux.

Il fit ses études aux écoles Larocque et du Centre et entra au service de LA TRIBUNE les premiers jours d'août 1927. Il avait appris son métier de linotypiste aux ateliers du "Messager St-Michel" où il avait été employé pendant quatre ans auparavant.

Il est le frère de Mme Wilfrid Plourde, de cette ville, et de MM. Emile, Gérard et Paul Lemieux, également de Sherbrooke.

Il a épousé Cécile Beaudoin et il est père d'une fille, Lise.

A ce qu'il nous dit, son passe-temps favori, c'est d'assister aux joutes de hockey et de baseball... "Quand y' en a !"

Le confrère Lemieux a été moins passif que cela dans les sports. Il fut un jour l'un des meilleurs joueurs de quilles du quartier Est, mais à force d'accumuler des points, il fit de... l'embonpoint et dut négliger ce sport pour s'occuper de sa santé !

Roméo Lemieux aura été le treizième employé de notre journal à entrer dans les rangs

Voir 22 employés — P. 14, col. 4

Une imprimerie qui progresse avec la région du comté de Brome



"Offset"

et

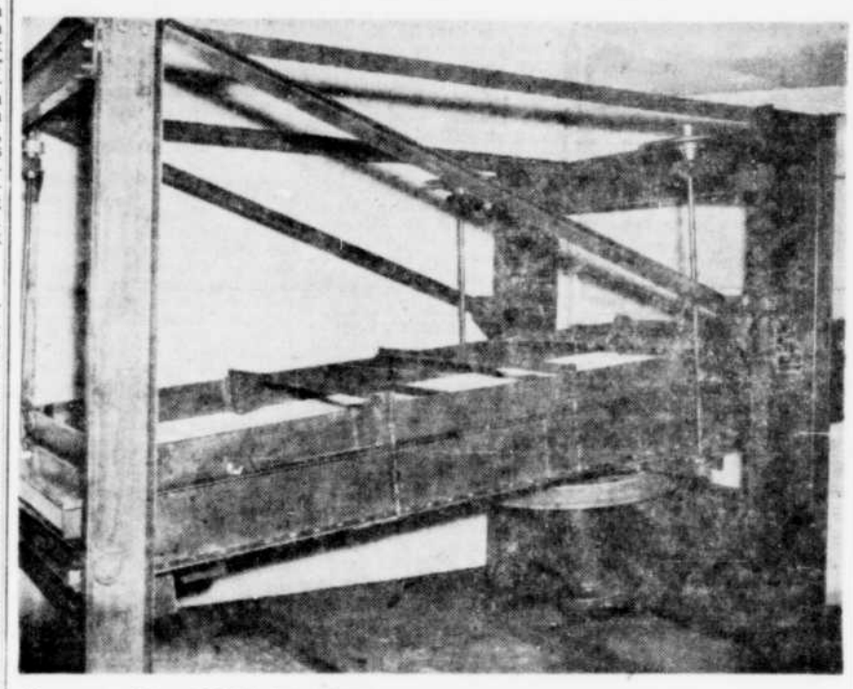
"Letterpress"

IMPRIMERIE

SMITH PRINTING

CO. REG'D.

C. P. 300 — Knowlton — Tél: CH 3-6046 — Qué.



Vous voyez ici un CRIBLE GIRATOIRE manufacturé à Sherbrooke et utilisé pour l'assortissage et le tamisage de la fibre d'amiante.

Nous nous spécialisons dans la fabrication de

CRIBLES ET EQUIPEMENT POUR L'INDUSTRIE DE L'AMIANTE

HALL MACHINERY OF CANADA LIMITED

SHERBROOKE, Qué.

50 LA TRIBUNE 1910-1960

Félicitations et meilleurs Voeux de Succès à la Tribune Limitée, qui célèbre cette année son cinquantième anniversaire.

F. ADAMS & Co.

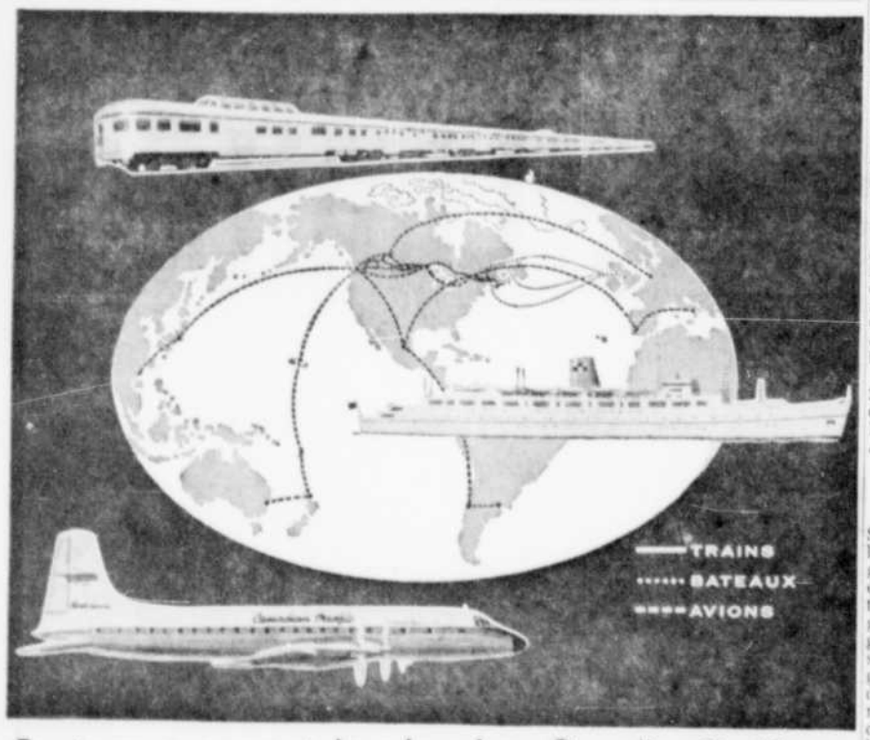
Graveurs et bosseleurs

depuis 1850

15 ouest, rue Ontario

Montréal 18

Dessinateurs et producteurs de papeterie commerciale et sociale.



Sur terre, sur mer et dans les airs — Canadien Pacifique — la compagnie de transport la plus complète du monde, desservant cinq continents

Voyagez à bord du "Canadian" en wagons-dôme entre Montréal, Toronto et Vancouver . . . séjournez dans les hôtels réputés du Canadien Pacifique. Faites la traversée vers l'Europe ou une croisière aux Antilles et en Amérique du Sud à bord d'un "Empress". Volez en turboprop' Britannia sur le réseau national ou le réseau reliant cinq continents comprenant le nouveau service Montréal-Rome.

Vous désirez voyager? Laissez le Canadien Pacifique vous conduire dans une atmosphère de confort et de luxe sur son réseau de 85,000 milles de services de transport intégrés sur terre, sur mer et dans les airs.

Canadien Pacifique

la compagnie de transport la plus complète du monde

TRAINS - BATEAUX - AVIONS - HÔTELS - MESSAGERIES - TÉLÉCOMMUNICATIONS - CAMIONNAGE - PIGGYBACK

HOMMAGE

de la

Banque Canadienne Nationale

QUATRE SUCCURSALES A SHERBROOKE:

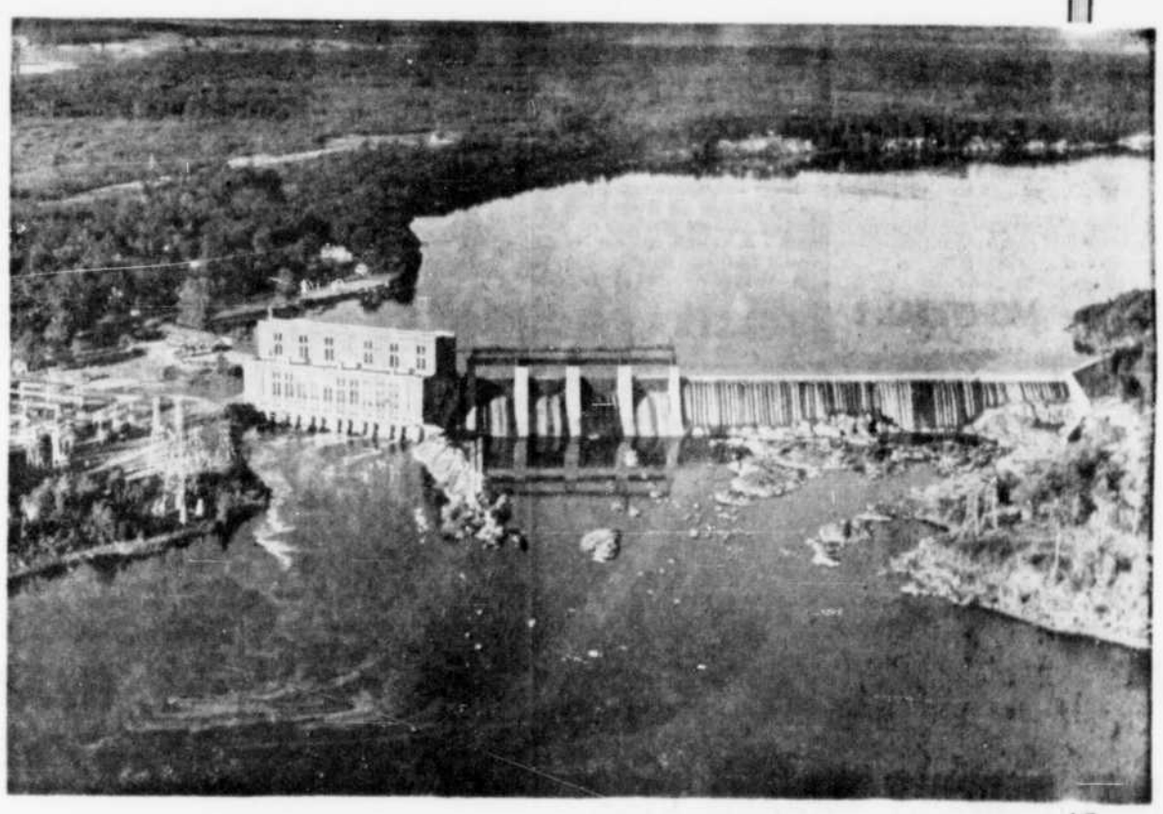
49, rue Wellington Nord — 29, rue King Est

830, rue Belvédère Sud — 578, rue King Est

90 autres bureaux dans les Cantons de l'Est

Il y a un demi-siècle, paraissait le premier numéro de "La Tribune". Depuis, le grand quotidien de la Rive Sud du Saint-Laurent n'a jamais manqué d'apporter à ses milliers de lecteurs les plus récentes nouvelles de par le monde entier. Aujourd'hui, "La Tribune" est devenue le journal le plus important de la région des Cantons de l'Est.

Southern Canada Power va de l'avant!



La centrale électrique Hemmings Falls

Région considérée autrefois comme essentiellement agricole, les Cantons de l'Est ont connu un essor industriel étonnant en moins de cinquante ans. L'électricité a joué un rôle important dans cette course vers le progrès. Avant 1913, il y avait bien de petites centrales dispersées sur ce territoire, mais leur débit d'énergie était trop restreint. Pour cette raison, personne n'entrevoyait un essor industriel d'envergure pour cette région.

Pourtant, depuis l'avènement de la Southern Canada Power, en moins d'un demi-siècle, Les Cantons de l'Est se sont industrialisés au point qu'aujourd'hui des centaines d'industries ont investi des millions de capitaux et procurent de l'emploi à des milliers de personnes.

Notre région est donc devenue adulte dans le domaine de l'industrialisation et elle peut maintenant rivaliser avec d'autres régions dans notre province et même notre pays.

Comme il y a cinquante ans La Tribune ébauchait l'entreprise puissante qu'elle est maintenant, Southern Canada Power, quelques années plus tard, allumait l'étincelle qui devait, en moins d'un demi-siècle, alimenter 217 municipalités abritant une population de plus de 500,000 habitants pour consommer annuellement un débit d'électricité de plus d'un milliard de kilowatts-heure.



REDDY...
SERVITEUR INFATIGABLE

Il est au travail à toute heure
du jour et de la nuit; il construit,
il répare, il surveille, toujours soucieux
de vous assurer, à vous et à vos concitoyens,
la magie de l'électricité. Il est toujours là
pour vous assurer un service de première
qualité à temps et en tout temps.

Southern Canada Power

Les deux doyens de la TRIBUNE racontent des souvenirs des débuts



Les deux plus anciens employés de la TRIBUNE, MM. J. E. Rosario BLAIS et Ephrem BRETON, racontent à un journaliste leurs débuts à notre journal, le premier en 1910 et l'autre en 1915.

On connait les débuts modestes de la TRIBUNE représentés par cette petite maison à pignon, de bois, à deux planchers dont on trouvera une reproduction dans le médaillon de notre page frontispice. Cette maison était alors connue sous le nom de propriété Mathieu et s'élevait du côté ouest de la rue Wellington nord où se trouve aujourd'hui la banque de Montréal.

Des commencements proprements dits de la TRIBUNE, nous avons deux témoins ici même au journal et qui en savent quelque chose, MM. J.-E. Rosario Blais, qui entra à l'emploi de notre journal un an après la fondation en 1911, et Ephrem Breton, arrivé en 1915. M. Blais est actuellement metteur en page et M. Breton est clicheur. Leurs souvenirs ne sont pas sans avoir de la valeur non seulement pour leurs confrères d'aujourd'hui à tous les étages de l'immeuble ou dans tous les départements de l'entreprise, mais aussi, aux yeux du public des lecteurs.

Quand il entra à la TRIBUNE en 1911, M. Blais sortait du cours commercial au séminaire Saint-Charles. Il était originaire de Warwick, né du mariage de Mathias Blais et d'Anais Marcoux, et il avait suivi ses parents à Sherbrooke. M. Breton, à l'emploi de La Tribune depuis 1915, sortait de l'Ecole du Centre et il avait travaillé quelque temps chez Codere Limitee. Son père était Vital Breton et sa mère, Lucie Gilbert. Il est intéressant de noter que les pères des plus anciens employés de la TRIBUNE étaient menuisiers de leur métier et travaillaient dans la même boutique celle de M. Long.

Premier local

A l'immeuble Mathieu, que le journal occupait à la grandeur de superficie, la presse plate qui imprimait le journal était installée dans l'une des deux vitrines à la vue des passants. Il y avait à ce moment-là à la rédaction, deux journalistes qui montèrent plus tard sur le Banc, l'hon. juge Wilfrid Lazure, de la Cour du Banc de la Reine à Montréal, et le magistrat J. H. Lemay, décédé.

M. Blais rappellera la mémoire des employés du temps: "Arthur Blanchette était pressier avec, comme assistant, un nommé Roby. Les jeunes filles du bureau étaient Mlles Leclair et Maheux... Moi, j'etais pressier et messager. Le gérant était M. Foley un Irlandais et il y eut aussi M. C.-E. Therrien, plus tard sherif, et quand celui-ci était absent, M. Francis Codère le remplaçait...

Les gérants

— Et M. Nicol ?

— M. Nicol ne venait pas souvent au bureau. On voyait surtout Mgr C.-E. Tanguay et M. Chevalier. Dans ce temps-là il y avait quatre "monolines" et deux metteurs en page. Il y avait aussi un M. Beauregard, Georges Gingues composait les annonces. Je dirais qu'en tout, le personnel devait se composer d'une vingtaine de personnes. Mais nous n'avons été qu'un an dans cette bâtisse.

— Vous avez connu plusieurs gérants à la TRIBUNE ?

— J'en ai connu plusieurs qui furent gérants et d'autres qui furent des assistants en l'absence des autres. En autant que je puis me souvenir de ceux qui eurent l'une ou l'autre fonction, il y eut MM. Foley, Francis Codere, etc...

— Par hasard, ce n'était pas François, le fondateur de la maison Codère ?

— Tout le monde l'appelait Francis. Je ne pourrais affirmer si c'était le même.

— Et d'autres ?

— Il y eut M. Henri Gagnon, qui fut plus tard gérant au "Soleil" de Québec, Placide Rioux, Charles Robidoux, Florian Fortin, Alphée Gauthier et Lionel Vachon qui avait déjà travaillé comme opérateur à La Tribune avant de revenir comme gérant au début de 1935.

Les salaires

Nous demandons à ces deux plus anciens employés de la TRIBUNE quels étaient les salaires à cette époque. M. Breton nous répondra:

-Moi, je gagnais $3.50 par semaine. J'étais messager, mais à la sortie du journal, je devenais camelot et je livrais 172 copies du journal dans la moitié du quartier Est et la "run" me conduisait jusqu'aux barrières du cimetière Saint-Michel. Messager au début lui aussi, M. Blais gagnait $1.75 per semaine.

— Quelle était la population de Sherbrooke à cette époque ?

Une seule rue

— Ni M. Breton ni M. Blais ne pourrait s'en rappeler. Peut-être 20,000 croient-ils. Mais à l'hôtel de ville, la population de 1910 parait s'être établie à 10,000 et en 1915, à 19,000.

— Y avait-il cinq quartiers comme aujourd'hui ?

A cette question, M. Breton, qui est né dans le quartier Ouest et qui y a presque toujours demeuré, soulignera qu'à cette époque, le quartier ouest s'appelait "le petit Canada" et il n'y avait à proprement parler qu'une seule rue: la rue Galt.

Mais nous sommes rendus en 1915 et la TRIBUNE a déjà déménagé deux fois. Une première fois pour se transporter dans l'édifice Darche à côté de l'immeuble Olivier aujourd'hui, en 1912, et une deuxième fois dans l'édifice Casino, qui abrita aussi un théâtre du même nom, en 1915, à deux portes de l'édifice Darche.

Au "Casino"

Dans l'édifice Darche, il y a à ce moment-là trois journalistes au lieu de deux. Le personnel est d'environ 25. C'est au "Casino", trois ans plus tard, que l'on engagera des jeunes filles pour faire de la typographie sur des machines appelées "Linotypes". On rappelle trois noms, Mlles Juliette Desjarlais, L. Fisette et Anna Lacroix. Mais c'est au même endroit que l'on engagera plus tard des hommes pour opérer les linotypes.

Par contre, on trouvera maintenant des jeunes filles au département des impressions, notamment Mlle Mcguire pour opérer cette machinerie.

Et l'on arrive à l'année 1928, alors que la direction de la TRIBUNE se porte acquéreur du local actuel, ancienne Bâtisse des Arts. On trouvera d'autres détails à ce sujet dans l'article intitulé dans cette édition historique: "Les Cinquante ans de la TRIBUNE : 1910 - 1960".

22 employés de la Tribune ont...

(Suite de la page 12)

du cercle des "Grognards", mais il n'est pas superstitieux !

M. Louis - C. O'Neil

Louis - C. O'Neil est originaire de Québec où il est né le 14 février 1904 du mariage de William - J. O'Neil, tailleur, et de Claire Couillard de l'Espinay, le 14e d'une famille de 17 enfants. Il étudia à l'Académie St-Jean-Baptiste, à l'Académie St-Jean Berchmans, à la Petite Maitrise Notre-Dame de la basilique, au Séminaire de Québec et au collège Ste-Anne de la Pocatière.

Il fit du journalisme à l'EVENEMENT de Québec et au PROGRES DU SAGUENAY, à Chicoutimi avant d'entrer à la TRIBUNE le 15 mai 1928. Pendant un certain temps, il fut correspondant à Sherbrooke pour le DEVOIR, la PATRIE et l'ACTION CATHOLIQUE.

Il a collaboré occasionnellement à la PRESSE au NOUVELLISTE au SOLEIL, à NOTRE TEMPS, au MESSAGER ST-MICHEL, ainsi qu'à plusieurs revues, notamment LE FOYER RURAL, LES ANNALES DE ST-GERARD et le BULLETIN MARIANHILL.

En 1941, il fonda LE SOUPIRAIL, société littéraire et artistique, aujourd'hui dissoute. Il a publié deux volumes de CONTES DE NOEL, de même GRIMACERIES et GRIMACERIES DEUXIEMES (procès de nos travers), LA CHAIRE DE MGR DESRANLEAU (une collection des enseignements du premier archevêque de Sherbrooke) ainsi que TYPES ET CARACTERES DE CHEZ NOUS, d'une série "Sous le signe des Grandes Fourches". Il y a quelques mois, il publiait une édition de luxe de ses CONTES DE NOEL. Il est président de la Société des Amis de "Maria Chapdelaine" qui a son siège social à Sherbrooke.

En 1959, il faisait partie du groupe de quatre journalistes Canadiens français catholiques de la province de Québec qui firent un séjour d'un mois en Angleterre et en Ecosse sous les auspices du gouvernement de Grande - Bretagne.

Il a épousé Marthe Belleau et les enfants issus de ce mariage sont Louis, Georges, Pierre, Jean, Claire et Louise.

Ses détentes préférées: les disques, le jardinage, le golf et la lecture.

M. J.-Donat Girouard

Né à Thetford Mines du mariage d'Oliva Girouard, décédé, et de Zénaide Simoneau, M. J.-Donat Girouard est le surintendant de l'imprimerie de la rue London.

Il fit son cours commercial à l'Académie LaSalle des Frères des Ecoles Chrétiennes de Thetford Mines, travailla dans les mines d'amiante pendant quelque temps avant de s'attacher à son nouveau métier. Il commença son apprentissage comme typographe au journal "Le Canadien" de Thetford Mines, travaillant dans les divers départements comme metteur en page, linotypiste, pressier, relieur, etc...

M. Girouard est entré à l'emploi de la TRIBUNE le 1er août 1928. Il avait fait un stage de quelques mois en 1927, puis quitta la TRIBUNE pour un an pour "L'Eclaireur", de Beauceville. Il y revint en 1928 pour occuper des postes qui l'ont conduit à la fonction qu'il occupe actuellement à notre établissement de la rue London.

M. Girouard a épousé Marguerite Leblond, de cette ville. Une fille est née de ce mariage. Ses passe-temps favoris sont la lecture et en particulier tout ce qui traite de la technique de l'imprimerie: aussi il est un fervent sportif. Membre des Chevaliers de Colomb au troisième degré (Conseil 530).

Son motto: "Abattre de l'ouvrage jour et nuit".

Mlle Antoinette Bédard

Née à Richmond le 12 février 1901, du mariage de Léon Bédard et de Rose-Délima Boisvert, décédée, Mlle Antoinette Bédard, soeur de la précédente, est chef des annonces classées.

Ses études terminées à l'Ecole supérieure Ste-Marie, elle entra dans le commerce... du vêtement au département de l'expedition chez Walter Blue, puis, mit sa patience à l'épreuve comme téléphoniste au Bell. Le 15 août 1928, elle entrait au service de la TRIBUNE, comme téléphoniste d'abord, au tableau d'échange et fut employée temporairement au service de la circulation. Mais de tout le personnel de l'administration de notre journal, c'est elle qui aura le moins circulé... car depuis quinze ans, elle continue d'exercer la belle vertu d'humilité, annonce tout le monde, s'oubliant elle-même au comptoir des annonces classées. Dire d'elle qu'elle est ponctuelle, ce n'est pas juste. Elle arrive toujours avant l'horloge. Il faudrait trouver un mot pour qualifier ces gens-là. S'il y a quelqu'un à la TRIBUNE qui gagne son salaire, c'est bien Antoinette Bédard. Elle le sait aussi et elle a déjà échappé que c'est la "pire job" à la TRIBUNE.

Elle n'a qu'un seul amour: ce qui est beau ! La musique, la lecture, les fleurs, la décoration intérieure. Son passe-temps favori: les voyages. Elle a fait le pèlerinage de l'Année Sainte à Rome en automne 1950, et quatre fois par jour, elle continue de voyager de Sherbrooke-Est à la TRIBUNE. "Mike" Lainé s'était instruit en voyageant... d'un collège à l'autre. Antoinette Bédard gagne sa vie ...en voyageant !

Sa devise ? "Toffer" !

M. Armand Lessard

M. Armand Lessard, chef linotypiste à l'imprimerie de la rue London, est né à Sherbrooke du mariage d'Ephrem Lessard, peintre et de Georgianna Robidas, le 11 mai 1914.

Il fit ses études à l'Académie St-Jean-Baptiste, après quoi, il suivit des cours du soir pendant plusieurs années. C'est par les lectures autant que par la pratique, qu'il apprit le métier qu'il exerce.

Il entra à la TRIBUNE le 10 février 1929. Il débuta comme messager à la rédaction, fut ensuite employé au département de la malle, passa à la chambre des presses comme aide-pressier, fit de la typographie à la main pour enfin manoeuvrer une linotype au journal, et depuis 1949, au département des impressions rue London.

Armand Lessard, en dehors de son travail, s'est occupé de sport. On pourrait dire qu'il a fait de tous les sports, quilles, hockey, raquette, baseball, balle-molle, tennis, boxe et lutte et c'est au surplus un ardent au jeu de Fers. Depuis quelque temps, il s'est limité à celui des quilles.

Il fut président ou directeur de plusieurs associations tant sociales que sportives, dont les quilles, et aussi président de l'Association des Employés de la TRIBUNE, département des Impressions.

M. Paul - Maurice Lacoursière

Paul - Maurice Lacoursière est né le 19 novembre 1913 à Sherbrooke-Est, fils de M. J. - Willie Lacoursière, décédé et de Virginie Jutras. Il est contremaitre au département de la composition à l'imprimerie de la rue London.

Il commença ses études chez les frères du Sacré-Coeur à l'Académie St-Jean-Baptiste et les termina chez les frères Maristes à St-Jean d'Iberville, Qué. Il suivit des cours du soir pendant quelques années Il est diplômé de l'université Laval dans l'art de la vente.

Le 17 août 1931, il entra au service de la TRIBUNE comme apprenti typographe au département des impressions. Il travailla pendant plusieurs années pour le journal pour revenir ensuite au département des impressions et il y est depuis lors où il occupe la fonction de contremaitre de la composition à l'imprimerie commerciale. Il est membre de la Société St-Jean-Baptiste.

M. Lacoursière est amateur de belle musique. Ses sports préférés sont la pêche, le baseball et le hockey.

Passe-temps favori: la lecture et la télévision.

Marié depuis décembre 1939 à Mlle Ruth Nolet, il est père de quatre filles, Monique, Louise, Jocelyne et Jeannine.

M. J.-Wilfrid Stébenne

M. J.-Wilfrid Stébenne est né à St-Boniface, Manitoba, le 7 mai 1910, année même de la fondation de la TRIBUNE, du mariage d'Aurèle Stébenne, marchand, et de Mélanie Côté.

Il avait cinq ans lorsque ses parents se transportèrent à Montréal où il fit ses études primaires et supérieures à l'Académie Christophe - Colomb. Après quoi, il poursuivit ses études classiques à St-Victor de Beauce. Il fut président-fondateur de l'Association des anciens de l'Académie Christophe-Colomb. Plus tard, il suivit des cours en publicité et entra à l'emploi de l'Association des marchands - détaillants de la province de Québec, en qualité de publiciste à la revue "Le Détaillant". En avril 1932, il entre à la TRIBUNE et cumule d'abord les fonctions de commis à l'imprimerie, puis de commis-vendeur au département de la publicité, puis, de chef de la publicité en 1939. Depuis 1950, il est administrateur-adjoint à notre journal.

M. Stébenne a été mêlé à plusieurs groupements d'affaires et sociaux de Sherbrooke. Il se vit confier la présidence du Jeune Commerce de Sherbrooke en 1939 et l'année suivante, il devenait président régional du même organisme puis vice-président provincial. En 1952, il fut élu président du Richelieu et s'est vu confier plusieurs autres fonctions depuis dans cette société. Il est un directeur actuel de la Chambre de Commerce ainée de notre ville et s'occupe aussi d'oeuvres de toutes sortes, notamment de l'O.T.J., de l'Institut familial et autres.

En 1932, le 17 octobre, M. Stébenne épousait Blanche Rodrigue, correspondante de la TRIBUNE à Lambton et de ce mariage est né un fils, Rodrigue, étudiant à l'université de Sherbrooke.

Notre compagnon aime entre autres sports, le baseball, la raquette et le hockey. Il s'en trouve peu, parmi nous, qui savent que Wilfrid a joué avec les meilleures équipes de baseball de Montréal il y a un certain nombre d'années.

Mais ses passe-temps favoris demeurent la lecture et les voyages.

M. Alphée Gauthier

Ironie des choses, il arrive que l'un de nos patrons aujourd'hui, est précisément le dernier entré dans le cadre du "Club Quart de Siècle" de la TRIBUNE. On trouvera dans une autre colonne la biographie de M. Gauthier, co - propriétaire, vice-président et gérant-général de la TRIBUNE.

Contentons - nous, dans cette courte notice, de souligner qu'à sont entrée dans le groupe, notre premier geste fut de l'élire "président" à la succession du soussigné, M. Gauthier, dont on connait la modestie et le désintéressement dans ce genre de choses, n'a jamais voulu de la présidence. Les "Grognards" d'autrefois se sont vengés et, dans son dos, l'ont élu "président honoraire", ce qui lui va encore bien mieux, même s'il n'aime pas cela !

C'est en 1934, que M. Gauthier fit son entrée à la TRIBUNE, conduit ici par l'hon. sénateur Jacob Nicol, son beau-frère. Déjà reconnu comme un travailleur infatigable, on peut dire qu'il fut un "pilier" de l'entreprise depuis un quart de siècle. Faut-il ajouter que la Providence lui a donné "une santé de fer" qui le met à l'épreuve de toutes les fatigues que pourraient lui susciter sa réputation de "grand voyageur devant l'Eternel".

Patron excessivement "humain", Robidoux a pu écrire de lui un jour, qu'il était "plus heureux des résultats qu'il obtient que des éloges qu'il reçoit". C'est bien le portrait de M. Alphée Gauthier.

Nous ne lui connaissons pas d'autres passe-temps, loisirs ou récréations, que "l'atmosphère de la campagne" et d'être "pas trop loin du poêle"...Non pas pour se chauffer...mais pour faire de la bonne cuisine et bien manger. Car M. Gauthier ne se contente pas de manger. Bien plus, il oublie cela pour bien faire manger ses invités qui trouvent sa "popote" délicieuse.

Qui est-ce qui a dit que "les grands problèmes se règlent autour d'une bonne table ?" M. Gauthier appartient à cette catégorie de gens qui connaissent les secrets de la table et que l'on appelait autrefois "les bonnes fourchettes"...

Abonnez-vous à La Tribune

Avec les meilleurs voeux de

COMMERCIAL LITHO PLATE GRAINING LTD.

W. E. THIBAULT, président

130, rue DU PORT — MONTREAL 1

AUTOMOBILES RENAULT CANADA LTÉE

souhaitent bonne route à LA TRIBUNE et à ses lecteurs à l'occasion de son 50e anniversaire



"La Renault Dauphine est la plus canadienne des voitures européennes"

MARTIN MOTOR SALES — 405 sud, rue Belvédère — Sherbrooke

GENERAL AUTO PARTS INC. — 2695, rue Dessaules — St-Hyacinthe

GARAGE HERVE BOURBEAU — 445, boul. St-Joseph — Drummondville

GORDON MOTOR SALES LTD. — C.P. 113, Abbottsford Road — Granby

ROUTHIER AUTOMOBILES ENR. — THETFORD MINES

LEMAY DRIVE YOURSELF ENR. — 191, rue Laurier — Victoriaville

AVEC NOS MEILLEURS VOEUX DE LONGUE VIE A "LA TRIBUNE" A L'OCCASION DE SON CINQUANTENAIRE !

ELLIOTT-HAYNES LIMITED

Etudes Economiques—Sondages Statistiques

515, avenue Broadview — Toronto, Ont.
1500 ouest, Ste-Catherine, Montréal, Qué.

INAUGURATION, EN JUIN, D'UN NOUVEAU SERVICE POUR SHERBROOKE

VOYAGEUR CANADIEN



Confort... bas prix... et toutes ces commodités !

SALLES DE TOILETTE ... entièrement équipées avec lavabo, w.-c., miroir, etc. Décorées avec goût, conçues pour maintenir le maximum de propreté.

CLIMATISATION ... avec contrôle de la ventilation. Maintient une température idéale, renouvelle complètement l'air toutes les 40 secondes.

SUSPENSION PNEUMATIQUE ... qui élimine les ressorts métalliques et assure un roulement si doux et stable que vous pouvez même écrire pendant que l'autobus roule.

FAUTEUILS RÉGLABLES ... moelleusement capitonnés, avec bouton-poussoir permettant d'ajuster le dossier pour lire, vous reposer ou admirer le paysage par les glaces teintées des fenêtres panoramiques.

4 départs par jour, en express, pour Montréal

Départs supplémentaires en fin de semaine

LA COMPAGNIE DE TRANSPORT PROVINCIAL

dessert plus de 750 localités du Québec

GARE CENTRALE D'AUTOBUS ENR. 20 OUEST, RUE KING — LO. 9-3656

POUR OBTENIR de jolis dépliants descriptifs sur le "Voyageur Canadien", les "voyages tous frais payés", les excursions et la location d'autobus, écrivez ou téléphonez-nous.

Il y a plus de 30 ans...

Mes premières armes dans le journalisme sherbrookois

Par Louis-C. O'Neil

Avant d'aborder la relation de mes plus anciens souvenirs de Sherbrooke, je puis bien dire que ma grande surprise en arrivant dans la Reine des Cantons de l'Est, ce fut de voir des tramways. Je n'arrivais pas à croire que Sherbrooke pouvait se payer ce luxe ! Et mon raisonnement avait raison contre toute la population, car on a fini par les enlever ! . . . Cet assemblage de pièces métalliques qui hanta mes premières nuits au cinquième étage du Continental ! Une nuit, je rêvai que la remise des tramways était dans ma chambre ! Les soirs particulièrement étouffants de l'été, on aurait dit que les tramways faisaient moins de bruit, quand les roues glissaient sur les rails recouverts de papillons, de chenilles et de sauterelles assommés par la chaleur !

Première promenade en ville

Si j'excepte le policier à qui il est devenu classique de demander le nom des rues, quand vous entrez dans une ville pour la



première fois, le premier citoyen à qui j'adressai la parole en arrivant à Sherbrooke était d'un abord très distingué, d'une stature imposante, chic, bel homme, mis avec goût, à la démarche très correcte. Je le croisai non loin de l'hôtel de ville et l'arrêtai pour lui demander une allumette. Il me dit à gret qu'il n'en avait pas. C'était un brave Ecossais, à ce que j'appris plus tard, mais je tiens à souligner que s'il ne m'avait pas donné d'allumette, c'est parce qu'il ne fumait pas ! J'eus l'allumette de l'homme qui marchait en arrière de lui. Celui-ci ne regretta pas de m'avoir fait l'aumône. Plus tard, dans la journée, j'entrai dans un magasin acheter une petite peinture pour ma blonde que j'avais laissée à Québec. Je reconnus derrière le comptoir, l'homme à l'allumette: c'était Bert Williams. Le premier, celui qui n'avait pas d'allumette, c'était M. J. K. Edwards, le maire de Sherbrooke.

Premier compte rendu

Le soir même de mon arrivée à Sherbrooke, je fus envoyé au Champ de Mars où des personnalités militaires passaient en revue le corps de Cadets du Séminaire St-Charles. J'ai toujours eu une sainte horreur de tout ce qui sent le militarisme et pour un début, je n'étais pas enchanté. Je ne m'explique pas encore ce qui est arrivé, mais le chef des nouvelles était très content de moi et me fit des compliments qu'il oublia le lendemain d'ailleurs. J'étais plus dans mon élément sur le théâtre des gros incendies, quand il y a des morts, que les murs s'écrasent, que les toitures pen-



chent et qu'au bout de planchers brisés qui ondulent, pendent des couchettes noircies ! Peu de temps auparavant, j'avais "couvert" un feu qui fit 38 morts à Québec. Pourtant, un jour à Sherbrooke, je n'eus pas le succès d'habitude. C'était dans l'incendie tragique du Grand Central qui fit cinq morts et onze blessés. En relisant ma copie, le chef des nouvelles me cria devant tout le personnel de la rédaction:

—Parce que c'est un feu, ce n'est pas nécessaire de recourir à un style pompier !

Premières traductions

Ceux qui sont familiers avec le journalisme dans le Québec savent que ce n'est pas de l'anglais que nous traduisons, mais du "slang" américain. D'ailleurs presque tout ce que l'on appelle de l'anglais, au pays, c'est du "slang" à part les manuels de classes. C'est tellement vrai que les plus forts en anglais, dans nos collèges, ne sont pas ceux qui le parlent déjà, mais ceux qui apprennent l'anglais classique, c'est - à - dire celui dont on n'a pas besoin dans la vie de tous les jours chez nous. Mais ces considérations n'ont rien à faire avec mes premières bévues en traduction. Les lettres "k.c." placées après le nom d'un avocat, en anglais, si-



gnifient qu'il est "King's Counsel" ou, en français, "Conseil du Roi" c'est-à-dire "c.r.". Je pris beaucoup de temps à me souvenir de cela et je traduisais toujours "k.c." par "chevalier de Colomb", de l'anglais "Knight of Columbus". Ainsi,... Aimé Geoffrion et Robert -L. Calder, "Chevaliers de Colomb" Et quand j'avais le malheur d'écrire "procureur de l'accusé", tout de suite avant "chevalier de Colomb", eh bien, c'était encore pire ! Mais l'avocat Raoul Gagné, qui fit un peu de journalisme autrefois, pendant ses vacances, m'en racontait une bien meilleure. Un jour, au sujet d'une dépêche annonçant un ralliement orangiste dans l'Ontario, il avait traduit "orange party" par "une cueillette d'oranges".

Première santé

La première fois que je fus invité à répondre à une santé — celle de la presse évidemment — c'était au banquet de clôture d'un congrès de boulangers. C'est mon confrère aîné du journal anglais qui avait été invité à répondre, mais il s'était esquivé. L'affaire me resta. Pendant le dîner, j'écrivis sur le menu, quelques notes et des compliments en masse à l'adresse des boulangers. J'avais hâte de sortir de la salle et je ne tenais pas beaucoup à connaître la réaction de mon discours. Vous allez voir que je n'avais pas tort. Dans le vestibule, après le banquet, un délégué m'aborde pour me féliciter. Puis il me demande:

—Combien êtes-vous, dans votre boutique ?

Je lui répondis que nous devions être près de soixante - quinze. Il sursauta:

—Soixante-quinze ?

—Bien oui, au moins . . .Vous voulez dire au journal ?

—Non, non ! dit-il, à vot' boulangerie ?

Il m'avait pris pour un boulanger.

Premier discours

Mon premier discours, je ne l'ai jamais prononcé ! C'est dommage, car je l'avais bien préparé et même appris par coeur. Je le trouvais pas mal du tout. A un cinquantenaire de paroisse, un invité qui ne pouvait s'y rendre m'avait demandé de le représenter. Mais la cérémonie commença tellement tard que mon homme, venu pour saluer vers la fin de la journée, des parents, amis et connaissances et s'excuser personnellement, apprit que son tour n'était pas venu de parler. Et alors, il parla . . . à ma place !

Première partie de quilles

J'ai joué aux quilles deux fois dans ma vie. Ce n'est un secret pour personne que lorsque vous jouez pour la première fois à quelque chose, vous gagnez toujours contre ceux qui vous l'enseignent. A la fin d'un tournoi de quilles auquel j'avais dû assister, trois types me demandent de jouer. Mes adversaires étaient forts joueurs, Charlie Ouellette et le géant Drolet, un ancien promoteur de boxe dont tous les sportsmen se souviennent sans doute, et Alfred Des-Rochers.

—Tu ne sais pas jouer aux quilles, m'avaient-ils dit, pendant le dîner à l'hôtel, viens, on va te le montrer !

Je les ai battus tous les trois !

La deuxième fois, c'était au chalet du Club Athlétique d'East Angus. J'étais "pairé" avec M. John Bracken, le chef du parti national conservateur, en tournée dans les Cantons de l'Est. Nos adversaires étaient M. J.-T. Hackett, député de Stanstead à Ottawa, et M. Meyer Negru, de la Presse Canadienne. MM. Hackett et Negru avaient gagné et M. Bracken avait mis la faute de sa défaite sur son partenaire journaliste. Que voulez-vous que je dise ! Il était notre invité ! N'empêche qu'il était arrivé ce qui arrive toujours: c'était la première fois que John Hackett jouait aux quilles!

Première séance de boxe

Il n'y avait pas quinze jours que j'étais à Sherbrooke quand



le chef des nouvelles m'assigna à ma première séance de boxe. C'était dans l'ancienne aréna Noel, rue Wellington Sud. Le promoteur était Patsy Dillon, qui devait mourir, plus tard, dans un accident, si ma mémoire ne fait pas défaut. Je n'avais jamais vu de combat de boxe, mais il était temps que j'aille car j'étais rédacteur sportif ! En dehors du fait que je n'étais pas né pour la chronique des sports, cette séance m'avait tellement impressionné que je n'avais pu écrire mon compte-rendu le même soir et je n'avais pas dormi de la nuit. A cette séance, quelque chose m'avait frappé sans m'impressionner cependant: ce signe de croix que font les boxeurs avant d'affronter l'adversaire. Je trouvai cela ridicule. Et c'est tout ce que j'aurai vu, en fait de dévotion, dans le domaine des sports !

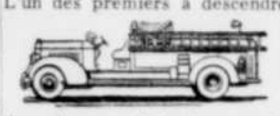
Premier feu

Si ma mémoire n'est pas trompeuse, le feu du Continental fut mon premier à Sherbrooke en 1928. Les flammes s'étaient déclarées, une nuit chaude de l'été, dans la cuisine de l'hôtel, autour des poêles à ponts de M. Poupart. Le commis de nuit répondait au sobriquet traumatique de "Bobo". Il était d'une exquise politesse, ce jeune homme, doux comme une fleur de mai, bienveillant comme un laquais du Château Laurier. Cette nuit-là, il avait frappé à toutes les portes de chambres en disant gentiment à tous les pensionnaires:

—Si vous voulez descendre.... Le feu est pris, en bas !

(Une simple invitation comme s'il eut été facultatif de descendre . . .)

Le même commis de nuit nous avait éveillés, quelques semaines plus tard. Lui-même ne s'était aperçu de rien. Un passant était entré dans le vestibule pour lui demander ce qu'il faisait qu'il n'appelait pas les pompiers. Alors, il les avait appelés ! Mais il arriva que c'était une fausse alarme ! Je n'oublierai jamais le joie d'un pensionnaire qui avait regagné sa chambre après la commotion. L'un des premiers à descendre



dans la rue, il était en pyjamas et avait un chapeau de paille sur la tête, un canotier. Il était appuyé à la police muette de l'intersection de King et Wellington et il avait hâte que l'on découvre le feu et qu'on l'éteigne pour aller se coucher !

Premier sermon

Il faudrait bien entendre ici, non pas le premier que j'ai prononcé, mais le premier que j'ai écouté à Sherbrooke. Et je ne suis pas certain que ce soit le premier grand sermon que j'aie entendu à Sherbrooke. A tout événement, je me souviendrai toute ma vie de ce sermon du Vendredi-Saint, à la cathédrale, par un prêtre décédé depuis et à qui le Bon Dieu a dû pardonner sa distraction ! Le bon abbé qui avait un faible pour l'étude des questions économico-sociales, avait commenté la Passion du Christ, et incidemment, il avait sauté à cette scène de vendeurs chassés du temple. Cette voie d'évitement l'avait amené à des considérations assez vigoureusement exprimées sur le prix du bois et de l'anthracite russe. Après la cérémonie, j'allai voir le vicaire qui me dit avant que j'aie pu placer un mot:

—Tu sais, le sermon de ce matin, ce n'est pas ma faute; ce n'est pas moi qui l'ai invité !

Première séance dramatique

C'est au séminaire St-Charles que j'ai assisté à ma première séance dramatique, à l'une de ces soirées du printemps, à l'occasion de la fête du supérieur de la maison. On interprétait "Les Sans-Dieu", une pièce où les cris et le tintamarre ne font pas défaut. J'étais assis près du chroniqueur du journal anglais qui ne comprenait pas un traître mot de ce qui se disait sur la scène. A un moment donné, il me dit à l'oreille:

—Ces acteurs-là ne te font-ils pas penser aux membres des Syndicats de la rue Gordon ?

Pour lui, tous les ouvriers étaient des communistes.

Premier reportage agricole

C'était à Lennoxville, un jour de St - Jean - Baptiste. Ce n'est pas le premier ralliement agricole que les Anglais organisèrent un jour de St-Jean-Baptiste ! Une façon sournoise de détourner nos cultivateurs de la célébration du 24 juin ! Le conférencier, de langue anglaise, voulait convaincre son auditoire d'éleveurs, de la nécessité de bien préparer les porcs pour les marchés. Il appuyait sur les rations d'alimentation, mais à tout instant, il revenait à son idée principale pour dire que l'élevage du porc doit primer sur une ferme. Et pour illustrer sa pensée, il ne trouvait pas d'exhortation plus imagée



que celle-ci, qu'il se plaisait à répéter incessamment: 'You should be pig minded !" — Je me fis la réflexion que tout l'anglais que nous entendons, chez nous, s'inspire de ce formulaire depuis que la mentalité américaine nous a enveloppés !

Premier procès de meurtre

J'ai bien des raisons de m'en souvenir. Mais quand il fut terminé, un garde de la prison me confia que tous les jours, en sortant du prétoire ou en y pénétrant, l'accusé avait cherché à s'approcher de moi pour me donner son pied là où le dos change de nom !Le fait est que l'accusé lisait régulièrement la TRIBUNE, vers deux heures de l'après-midi, au prétoire même, s'il vous plaît ! Les avocats allaient acheter le journal, puis venaient s'installer sur leurs banquettes entre le banc des procureurs et la boîte de l'accusé. De cette façon, l'accusé pouvait lire tous les titres et les sous-titres. Et, paraît-il, il m'en avait voulu toute la semaine. Alors que j'avais la chronique des tribunaux criminels, j'ai dû couvrir, à Sherbrooke seulement, plus de quarante procès où l'accusation originaire était de meurtre.

Première autopsie

La chronique des meurtres m'amène naturellement à parler des autopsies pratiquées dans les causes criminelles. J'ai dû en voir une quizaine, sans compter celles des cas d'accidents. La première fois, c'était à la morgue du quartier général de police, rue Marquette. Je flânais devant la porte de la morgue. Un policier me dit : "Tu veux entrer, entre !" Et il me poussa à l'intérieur. Je ne raconterai pas ce que j'ai vu, sauf pour souligner que les autopsistes travaillent bien et proprement. Tout de même, à un moment donné, un policier me demanda de ramasser un outil qui venait de tomber. Je lui répondis que cela me faisait bien de la peine, mais que je ne touchais pas à ces affaires-là ! Bien plus tard, quand j'entrai à l'hôpital à la veille de subir une opération, le souvenir des au-

Voir premières armes, p. 16, c. 1



Pendant que se poursuivaient les travaux de reconstruction du pont Dufferin — A gauche, l'immeuble de la TRIBUNE. —

Félicitations sincères à La Tribune Limitée et meilleurs voeux de vif succès à sa direction et ses employés

50 LA TRIBUNE 1910-1960

STEEL RULE DIES reg'd.

ETABLI DEPUIS 1936
716 ouest, rue St-Jacques
MONTREAL.

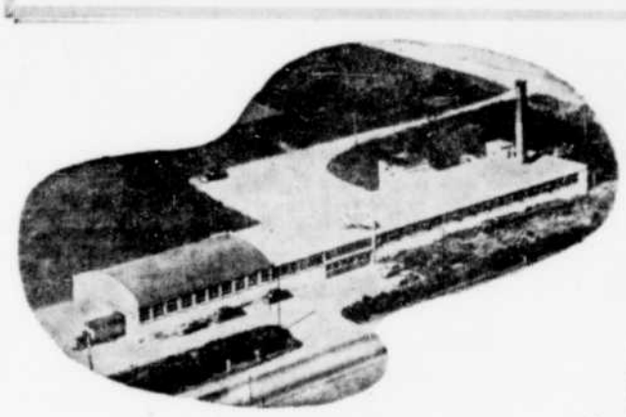


La chute de la rivière Magog. — Au fond à gauche, le clocher de St-Andrew's Church.—

Nos voeux
les plus sincères de
franc succès
et de longue vie au
JOURNAL
"LA TRIBUNE"
qui célèbre son
"CINQUANTENAIRE"

La Cie de Gaz Propane du Québec Ltée
243, ouest rue King — LO 9-5117
SHERBROOKE

FELICITATIONS à "LA TRIBUNE" de la part de
L'ORGANISATION KRUGER



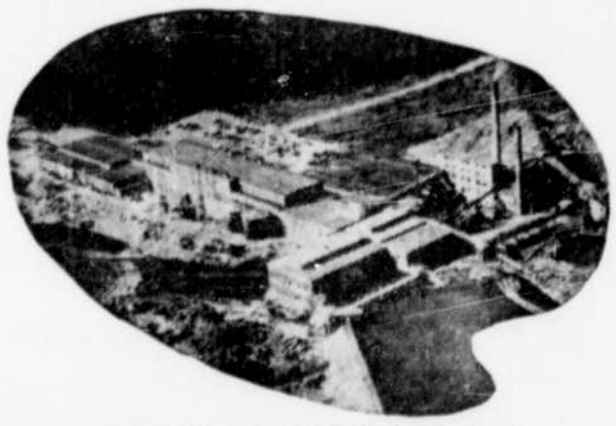
ALUMINUM EXTRUDERS LTD.
"L'usine d'extrusion la plus moderne au Canada"
Ste-Thérèse de Blainville, Québec.



NESCO ALUMINUM LTD.
Vancouver, C. B. et Calgary, Alberta
Fabricants et distributeurs d'Aluminium



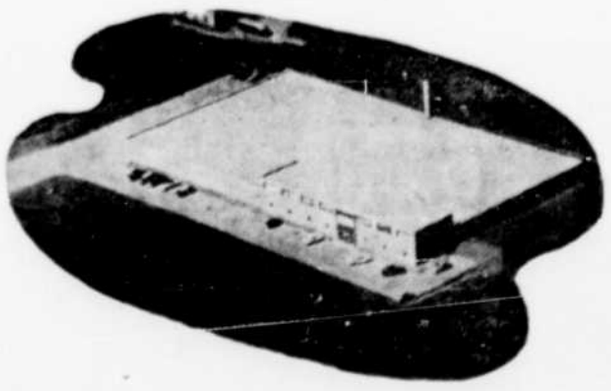
PRIMCO LIMITED
Manufacturiers d'extrusions d'aluminium, garnitures K et moulures K, tuile Barclay et planche murale.
Usine et bureaux généraux: 15, boul. Fournier, Hull, Qué.
Bureau des ventes: 3285, Bedford Road, Montréal, Qué.



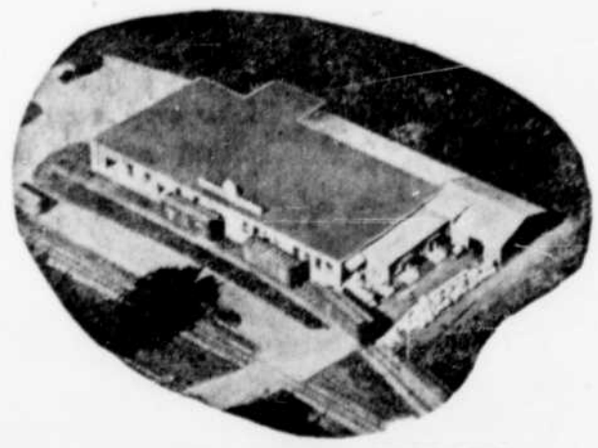
RICHMOND PULP & PAPER CO. OF CANADA LTD.
MANUFACTURIERS DE
Papier à journal, pulpe semi-chimique, pulpe de bois moulu.
Bureaux des ventes et de l'exécutif: 3285, Bedford Road, Montréal
Bureaux généraux et moulins: Bromptonville, Qué.



PAPELES VENEZOLANOS, C.A.
Le plus grand manufacturier de papier de toilette et papier sanitaire au Venezuela.
Usine et bureau général: Guacara, Venezuela
Bureau des ventes: Torres a Veroes Edif. Lander
Oficina 304 Caracas, Venezuela



SHERBROOKE PAPER PRODUCTS LTD.
MANUFACTURIERS DE CARTONS MOULES
Usine, ventes et Bureau général:
1020 nord, Boul. Queen, Sherbrooke, Qué.
Bureau des ventes de Montréal:
1080, Avenue Rockland, Outremont.



KRUGER PAPER COMPANY
LIMITED
Les plus grands marchands de papier de qualité en gros au Canada.
3285, Bedford Road, Montréal, Qué.
4, rue St-Sacrement, Québec, Qué.
93-99, Spadina Avenue, Toronto, Ont.



La rue King Ouest vue du pont Aylmer vers 1898.

Mes premières armes dans le journalisme sherbrookois

(Suite de la page 15)

topsies m'est revenu . . . et je n'ai pas dormi de la nuit !

Première pendaison

Pour être plus exact, je n'ai jamais vu de pendaison. Je faisais du journalisme à Chicoutimi, quand M. Taschereau fit adopter sa loi de la presse qui interdisait aux journalistes d'assister aux exécutions capitales. Mais à Sherbrooke, un matin de pendaison, j'ai rencontré le bourreau dans le vestibule de la prison. Je le vois encore corsé comme un picador. Il "guillottinait" un long cigare qui projetait de l'ombre sur son faux-col coupé en deux par une cravate violette. On m'avait fait



promettre de ne pas lui adresser la parole mais il parla le premier et la politesse me délivra d'une promesse qui me pesait. Le bourreau Ellis, car c'était lui, portait un nom d'emprunt. Il mourut dans l'été de 1938, sans le sou, malade et seul. Une logeuse, où demeurait Ellis à Montréal, s'aperçut qu'il était mourant et le fit transporter à l'hôpital. Il avait présidé à 500 exécutions capitales et était venu au pays à la demande de Sir Wilfrid Laurier qui cherchait un "pendeur professionnel".

Premier reportage à l'extérieur

C'est à Drummondville, à une bénédiction d'école, que je fis mon premier reportage à l'étranger après mon arrivée à



Sherbrooke. Par suite d'un malentendu sur l'heure de la cérémonie, j'arrivai à Drummondville au moment où le banquet prenait fin; le discours principal avait été prononcé par l'hon. L.-A. David, alors secrétaire de la province, plus tard, sénateur, et décédé depuis. Je n'avais jamais parlé à M. David. Je me fis présenter et m'excusai d'être en retard et d'avoir manqué un discours intéressant. Ce n'était pas là un simple compliment, car entre mille, l'hon. David était un homme politique intéressant et il était l'un des meilleurs orateurs de l'époque. Il me fit conduire à sa chambre d'hôtel où il me rejoignit plus tard pour me dicter les principales déclarations de son discours, avec une patience à laquelle il n'était pas tenu. Il me résuma également les discours des autres orateurs au programme. Je repris le chemin de Sherbrooke. De Drummondville, le train me conduisait à Ste-Rosalie pour un changement de voiture, puis de là, à St-Hyacinthe. Parvenu à la gare de St-Hyacinthe, j'appris que j'avais le temps de mettre ma nouvelle sur la machine à écrire, ce que je fis sans me presser. Puis, mon travail fini, n'ayant plus rien à faire, je m'étendis sur un banc, fis un oreiller de mon clavigraphe portatif, une couverture de ma bougrine et je m'endormis en attendant l'heure du départ. Je manquai trois trains de suite — Je dus faire parvenir ma nouvelle par télégraphe le lendemain, aux petites heures, ce qui avait coûté au journal des frais télégra-



phiques, en plus des dépenses de voyage.

Premier congé

Il y avait un peu moins d'un an que j'étais à la TRIBUNE quand j'obtins un congé bien mérité. C'était dans la deuxième partie de l'hiver. J'avais travaillé 93 soirs de suite. (J'enlève ici tous les samedis et dimanches), et je faisais une dépression. J'arrivai à Québec juste à temps pour assister aux funérailles d'une cousine, mais ce jour-là, je fis d'une pierre trois coups : le célébrant à la cérémonie était mon ancien professeur de latin, celui qui nous avait fait traduire Cornelius Nepos, et son vicaire, qui avait fait la levée du corps, était un ancien confrère de classe. Au retour du cimetière, je pris le dîner au presbytère ! Ces funérailles-là ont fini dans le vin et la perdrix . . .

Première entrevue

C'est une princesse russe, Agrevena Slaviansky, directrice du Choeur Royal russe, qui fut l'objet de ma première entrevue. Quelques mois plus tôt, elle m'avait échappé au Château Frontenac, à Québec. Ses chanteurs étaient venus donner une audition au "His Majesty's". Fille du prince Dmitry Alexandrevitch Agreneff Slaviansky, elle s'était donné pour mission de travailler à la conservation des danses et chants populaires traditionnels de sa Russie. Le Choeur avait été fondé en 1858 par son père, à la demande de l'empereur Alexandre II. Après mille difficultés, elle avait laissé son pays six ans auparavant soit plusieurs années après la



révolution, avec la plupart des membres du Choeur, c'est-à-dire ceux qui avaient pu se sauver. Elle avait chanté elle-même, alors que toute petite, devant Edouard VII et Victoria. Sa fille unique, Maria-Marguerita, l'accompagnait dans cette tournée. La princesse s'était refusée à parler des événements politiques de son pays. Elle nous avait simplement dit, en guise d'invitation à mettre ce sujet de côté: "La Russie est un pays tellement vaste que vous êtes à un bout et vous ne savez pas ce qui se passe à l'autre".

Premières "grosses" funérailles

Le lendemain de mon voyage de noces, je fus chargé des funérailles d'un citoyen très en vue de Sherbrooke. Bien que le domicile du défunt était passablement loin de l'église, le cortège était tellement long qu'à l'arrivée à la cathédrale, je n'avais pas réussi à prendre tous les noms. J'entrai tout de même à l'église pour m'"occuper" du clergé. Quand j'en sortis, une dizaine de personnes m'attendaient pour me donner leurs noms, cinq ou six s'étaient rendues au bureau pour m'y attendre et une huitaine m'ont appelé au téléphone pendant que



j'étais à écrire le compte rendu. De sorte que, finalement, j'avais presque tout mon monde !

Première conférence

L'une des premières conférences que j'eus à "couvrir" à Sherbrooke fut donnée par un



discours lu par un autre, je m'inspirais de quelques vers d'Alfred DesRochers écrits dans une circonstance analogue, la veille du mariage de Louis-Philippe Robidoux.

Je suis la chambre étroite et paisible, la chambre
Où tu venais t'asseoir, ton labeur accompli,
Du premier janvier au trente-et-un décembre,
Un coussin sous la fesse et les pieds sur le lit !

Première assemblée du conseil

La première fois que j'assistai à une assemblée du conseil le maire était absent, et il avait fait présider la séance par le maire-suppléant, un conseiller de langue anglaise, M. M.T. Armitage. Par fantaisie, celui-ci avait lu la prière en français. Il avait bien fait son possible, mais ça n'avait pas plus l'air d'une prière que rien; ç'avait été un véritable massacre ! Le nouvelliste du journal anglais était demeuré dans le corridor pour la prière; il avait entendu parler le maire-suppléant mais n'avait rien compris. Quand il revint me rejoindre à la banquette des journalistes, il me demanda:

—Qu'est-ce qu'il avait à dire, lui, avant la séance ? Je lui répondis que le maire-suppléant venait de lire aux conseillers la liste des propriétés à vendre pour taxes !

Premier concert

J'écrivis ma première critique de concert au lendemain d'une audition du violoniste Albert Spalding, au théâtre "Granada". Contrairement à d'autres artistes qui se contentent d'interpréter des dénaturations d'oeuvres de chant ou de piano, Spalding avait puisé dans le répertoire spécialement écrit pour le violon. Spalding était un gentilhomme dans toute la force du mot. C'était un chic type. Il avait fait la première guerre et entre autres souvenirs qu'il nous racontait à sa chambre d'hôtel, après le concert, il nous avait parlé de sa vie de contrebandier avec Fiorello La Guardia, plus tard maire de New-York, l'homme au chapeau démesuré, alors que tous deux étaient en service militaire dans l'armée américaine en Italie. Spalding avait ambitionné dans sa jeunesse, d'avoir un singe et un violon comme le musicien ambulant. Il n'eut pas le singe mais un matin de décembre, il trouva un violon de $4 dans l'arbre de Noel. Neuf ans plus tard, Spalding débutait à Paris.

Premier éditorial

Mes intimes ne voudront pas le croire, mais c'est un problème de finances qui a fait le sujet de mon premier éditorial. C'était un commentaire sur la situation financière des Etats-Unis et il était intitulé: "La danse des milliards". Si vous le relisiez aujourd'hui, vous jureriez que je connaissais le sujet ! C'est dommage que le président Roosevelt n'ait pas été un abonné de la TRIBUNE dans le temps, car les Etats-Unis seraient peut-être moins endettés !

Premier congrès

Ma première chronique d'un congrès d'importance date de 1937. Il avait lieu à Québec et j'en avais profité pour demander mes vacances afin d'y assister. Je calculais pouvoir m'instruire et me distraire, sans être obligé de prendre des notes ou de saisir des incidents au vol. Mais ce fut plus fort que moi. L'habitude ! Et à mon retour à Sherbrooke, l'envie me prit d'écrire et j'occupai ainsi ma deuxième semaine de vacances à des chroniques mi-sérieuses, mi-badines qui couvrirent huit colonnes de journal. Ce caprice me prit à d'autres congrès. C'est à l'un de ces congrès, à l'enseigne anglaise celui-là, que je passai pour un membre du clergé. Lire dans un journal de l'Ontario: "...the Reverend Father Louis-C. O'Neil" quand vous avez laissé une femme et six enfants à la maison, cela fait une drôle d'impression !



Premier demi-siècle d'une compagnie entièrement canadienne

C'était en 1910. Grey était gouverneur général du Canada et Laurier premier ministre. Blériot venait de traverser la Manche en avion et la comète de Halley avait mis en émoi des millions de personnes par sa course dans le firmament. La Confédération était vieille d'à peine 43 ans—et le Canada attendait l'étincelle qui ferait naître notre empire industriel.

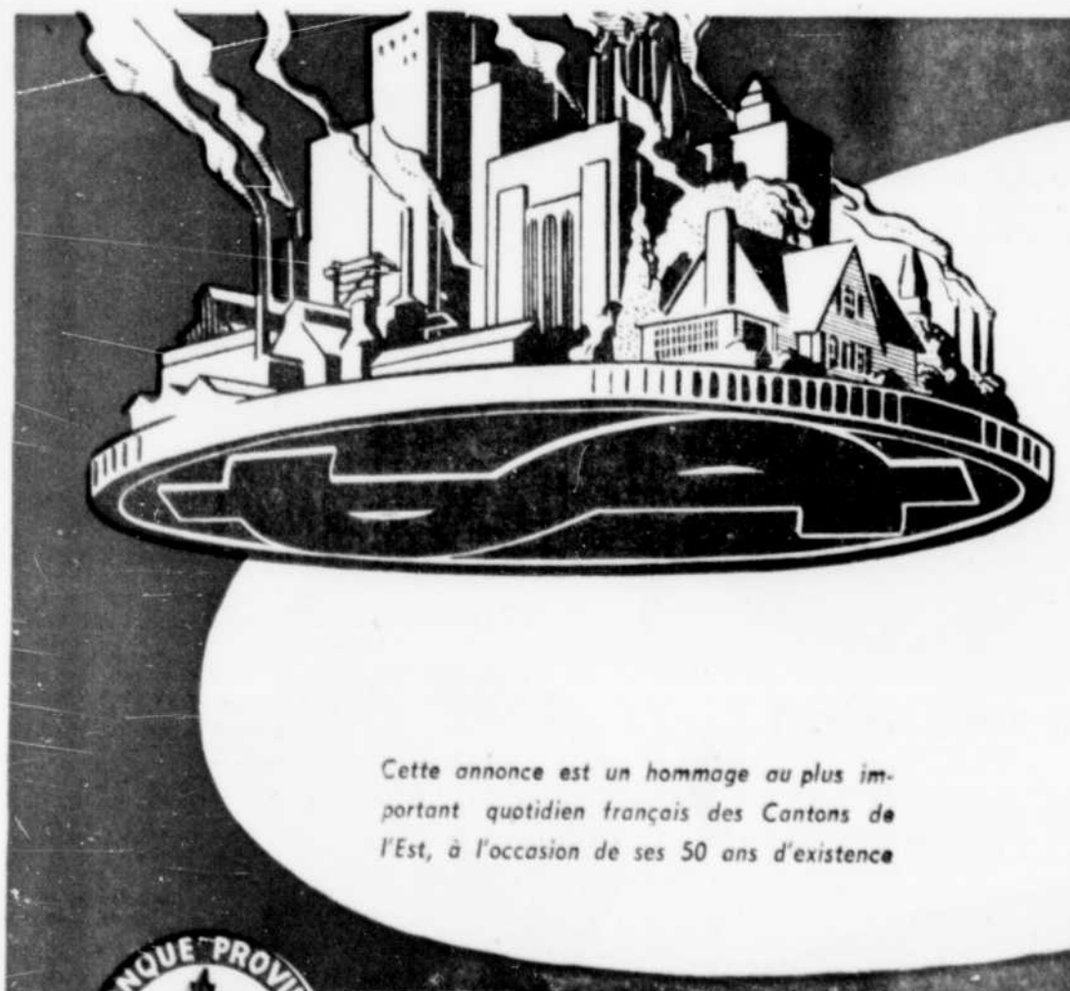
Cinq entreprises de production de l'acier et de fabrication de produits de l'acier ont fusionné cette année-là pour former The Steel Company of Canada, Limited.

Aujourd'hui, la Stelco est la plus importante productrice d'acier et de produits d'acier du Canada. C'est une compagnie entièrement canadienne. D'origine purement canadienne, ses actions sont détenues au Canada dans la proportion de 90 p. 100.

En cette année de son cinquantenaire, la Stelco envisage l'avenir du Canada avec une confiance illimitée. Elle entend continuer à se developper au même rythme que le marché canadien de l'acier et à remplir les obligations que lui impose le rang qu'elle occupe au premier plan de l'industrie canadienne.

THE STEEL COMPANY OF CANADA, LIMITED

Bureaux administratifs: Hamilton et Montréal. **Bureaux de vente:** Halifax, Saint-Jean, Montréal, Ottawa, Toronto, Hamilton, London, Windsor, Sudbury, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Vancouver. J. C. Pratt & Co. Limited, Saint-Jean, Terre-Neuve.



Votre épargne
est un facteur de stabilité

Nous approchons vite du moment où nous devrons admettre que les vertus traditionnelles ont encore un sens, même à notre époque si profondément renouvelée par la technique.

C'est, en définitive, sur l'établissement d'un juste équilibre entre l'épargne et la consommation qu'il faut revenir pour trouver la base à donner à nos programmes de planification économique.

Cette annonce est un hommage au plus important quotidien français des Cantons de l'Est, à l'occasion de ses 50 ans d'existence

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA
Votre PARTENAIRE

2ième section
pages 17 à 32

LA TRIBUNE

Numéro du
Cinquantenaire

SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960

Messages de bons souhaits, voeux, félicitations à la TRIBUNE

À L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE DE FONDATION DE NOTRE JOURNAL

Message de Sa Majesté la reine d'Angleterre



"La reine vous remercie sincèrement ainsi que les administrateurs et le personnel de LA TRIBUNE pour leur bon et loyal message à l'occasion du 50e anniversaire de ce journal. Sa Majesté envoie ses félicitations à tous ceux qui sont responsables de sa publication et ses meilleurs souhaits à tous ses lecteurs".

Le secrétaire privé.

Message du t. h. Diefenbaker, premier ministre du Canada



"A l'ocasion du cinquantième anniversaire de publication de La Tribune, je tiens à vous offrir mes félicitations.

Malgré tous les progrès des derniers temps quant aux moyens de disséminer les nouvelles et les opinions, le rôle de la presse reste aussi important aujourd'hui qu'il l'était il y a cinquante ans. Je forme donc des voeux sincères pour que La Tribune continue de connaitre des succès sans jamais se départir du sens des responsabilités qui caractérise tous les journaux à longue vie."

Message du chef du parti libéral canadien, M. Pearson



"Un journal qui a servi sa communauté pendant cinquante ans peut célébrer avec une juste fierté ce demi-siècle de journalisme marqué d'un progrès constant et d'un prestige croissant. Il est bon de noter que depuis cinquante ans, La Tribune a comblé les plus grands désirs de ses fondateurs et a rempli efficacement son devoir envers les citoyens de Sherbroke et des Cantons de l'Est."

Message de l'hon. premier ministre de la province



Dans son message de bons voeux, l'hon. Antonio Barrette, premier ministre de la province, dit entre autres choses : "Le rôle de la presse reste toujours aussi militant que dans le passé, peut-être davantage vu le désir de plus en plus vif qu'éprouve notre population d'améliorer ses connaissances et de se tenir au courant de l'actualité régionale, provinciale, nationale et internationale. Au cours de sa remarquable carrière d'un demi-siècle, La Tribune a rendu des services signalés à la région qu'elle dessert. Il faut en féliciter chaleureusement tous les responsables même les plus humbles, et exprimer le voeu que ce quotidien maintienne dans l'avenir ces mêmes qualités qui lui ont valu l'excellente réputation qui est a sienne."



Dal Vaticano, li 22 Décembre 1959

La Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté a le plaisir de faire savoir à Monsieur le Directeur de "La Tribune" que le Souverain Pontife, agréant avec bienveillance la demande filialement présentée à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du journal, envoie volontiers en cette circonstance, à lui-même, à tout le personnel, ainsi qu'aux lecteurs, avec la photographie ci-jointe et en gage d'abondantes grâces, une particulière Bénédiction Apostolique.

Joannes XXIII

Message de Son Excellence Monseigneur Georges Cabana



"C'est une vieille et belle tradition que de célébrer un jubilé d'or. En effet, on retrouve dans la Bible une habitude de célébrer les "sept ans et sept quarantaines". Je désire offrir mes meilleurs voeux au président de La TRIBUNE ainsi qu'à tous les employés. Vous allez commencer le second cinquantenaire. Le premier a produit de grands résultats; j'espère que le deuxième sera aussi fructueux, sinon plus".

Message de S. E. Monseigneur A. Martin, évêque de Nicolet



"En cette occasion nous sommes heureux d'offrir Nos sincères félicitations aux fondateurs et pionniers du journalisme dans les Cantons de l'Est. En 1910, ils ont commencé une oeuvre qui devait un jour faire honneur à la ville de Sherbrooke . . . Cette oeuvre a été continuée avec succès par des hommes qui ont travaillé sans relâche à faire de leur journal un quotidien de valeur qui peut rivaliser avec les autres journaux de langue française au pays. Nous sommes heureux de leur témoigner Notre profonde admiration."

Message de l'hon. Bourque, député de Sherbrooke



"Cinquante années dans la vie d'un journal assurent à ce dernier une place de choix qui lui vaut la maturité de son existence. On ne saurait trop apprécier la valeur du travail que se sont imposé les pionniers de ce journal et le mérite des continuateurs de ce quotidien français de chez nous. Les reproches qu'on pourrait adresser ne se compareraient pas aux hommages spontanés et désintéressés que la population d'emblée manifestera à cette occasion . . . Je formule le voeu que votre journal connaisse une prospérité constante et une longue vie."

Message de Son Honneur le maire Armand Nadeau



"L'importance de cet événement n'échappe à personne à Sherbrooke et dans la région des Cantons de l'Est. Cinquante ans de vie pour une institution comme la vôtre, c'est beaucoup parce que de par son essence même, son rayonnement d'action est considérable.

Ses services et son développement s'adressent à toute une société, bénéficient à tout un groupe ethnique. Et à plus forte raison, quand ce rayonnement part de sources multipliées comme celles du journal, de la radio et de la télévision, pour ne mentionner que quelques-uns des médiums de publicité qui profitent, dans la grande mesure que l'on sait, à faire connaitre les gens et les choses de chez nous".

L'hon. Onésime Gagnon

Le lieutenant-gouverneur de la province a fait parvenir le message suivant : "Suis très heureux de vous offrir mes chaleureuses félicitations pour le cinquantenaire du grand quotidien que vous dirigez avec tant de compétence. — Mes meilleurs souhaits vous accompagnent pour la continuation de l'oeuvre bienfaisante et extrêmement utile poursuivie dans notre province par la Tribune. — Ad multos annos."

L'ambassadeur de France

Son Excellence M. Francis Lacoste écrit entre autres choses : "Je suis heureux de rendre hommage à l'action féconde que ce bon journal a menée durant un demi-siècle, pour la défense de la langue française dans cette région, si attachante par sa "géographie" humaine aussi bien que par le charme de sa géographie physique. Je félicite, à cette occasion, de tout coeur, l'équipe entière de La Tribune, dirigeants, rédacteurs et employés ; ils ont bien mérité de "notre" langue".

Le sénateur Howard

"Au président d'un grand journal, meilleurs voeux à l'occasion de cet important anniversaire pour des succès toujours grandissants."

Le sénateur Vaillancourt

L'hon. sénateur Cyrille Vaillancourt a écrit :

"Je souhaite que La Tribune continue toujours à promouvoir des idées saines et constructives, pour le plus grand bien des nôtres. Mes félicitations et hommages."

L'hon. J. J. Bertand

Le ministre du Bien-Etre Social et de la Jeunesse dit en exprimant ses voeux : "Votre journal joue un rôle de première importance. Chaque jour, il informe, renseigne et guide l'opinion publique. Les services signalés qu'il rend ainsi depuis cinquante ans lui méritent les hommages variés qu'il reçoit de partout. Je souhaite qu'il continue son oeuvre nécessaire et bienfaisante pour notre région où son rayonnement profite à toute notre population."

Me Maurice Allard

Me Maurice Allard, député de Sherbrooke à Ottawa, déclare entre autres choses : "Un journal qui a développé l'envergure que le vôtre possède permet non seulement de réfléter les aspirations de toute une communauté d'hommes, mais aussi de coordonner les activités sociales, économiques et culturelles d'un secteur important de la population canadienne. C'est pourquoi, ici à Ottawa, à la salle de lecture, parmi tant de journaux canadiens mis quotidiennement à la disposition des députés et sénateurs, la Tribune s'y trouve avec grande qualité et nous tous, venant de la partie sud-ouest de la province de Québec, nous sommes très fiers de la comparer avantageusement à n'importe lequel quotidien canadien de sa catégorie."

M. Florent Dubois

Le député de Richmond-Wolfe aux Communes nous dit : "Je saisis cette occasion pour féliciter le président d'une entreprise canadienne-française comme celle-là et qui est le plus grand quotidien de l'Estrie. Je souhaite que le quotidien de chez nous devienne, dès le début de cette deuxième partie du siècle, le journal le plus important de la province de Québec.

M. Marcel Boivin

Le député de Shefford à Ottawa écrit :

"J'offre au président de la Tribune mes plus sincères félicitations à l'occasion du 50e anniversaire de fondation du journal. La Tribune a rendu de grands services, fort appréciés par la région des Cantons de l'Est. Félicitations aussi au personnel pour ces services efficaces".

Le député Bernard

M. Robert Bernard, député de Drummond à la Législature : "J'apprends que vous célébrez le cinquantenaire de la fondation de la Tribune. Je vous félicite de cette initiative. Je me joins aux lecteurs de la Tribune pour rendre tribut d'hommages aux fondateurs dont vous êtes le digne successeur comme président et administrateur émérite."

M. G. M. Stearns

M. G. M. Stearns, depute de Compton à Ottawa, dit dans son message :

"Je m'énorgueillis du fait d'avoir été un de vos abonnés depuis dix à quinze ans et en ce qui me concerne, je suis d'opinion que votre reportage est des plus justes et intelligents et que les nouvelles que vous donnez des villes et villages du district sont très intéressantes et très à point. Vos postes de radio et de télévision sont d'un avantage exceptionnel aux Cantons de l'Est et la qualité de vos programmes de télévision est particulièrement excellente."

M. Eloi Guillemette

Le député de Frontenac à Québec, M. Eloi Guillemette : "Le journal reste le meilleur véhicule d'idées de notre époque et son rôle est essentiel. Il peut former ou déformer la mentalité et l'esprit de tout un peuple. Je veux rendre hommage à la Tribune pour laquelle j'ai eu l'avantage de travailler et qui, je crois, a voulu servir les meilleurs intérêts économiques, sociaux, moraux et patriotiques de la région des Cantons de l'Est et de la province en général."

La Presse Canadienne

De M. Charles H. Peters, président de la Presse Canadienne : "La Tribune et l'organisation nationale s'occupant de la cueillette et de la distribution d'informations, sont associées depuis le jour même de la fondation de la Presse Canadienne. La Tribune en fut un des sociétaires-fondateurs. Au nom des quotidiens formant la Presse Canadienne, je salue la Tribune en cette circonstance importante et je lui offre mes voeux de progrès constants."

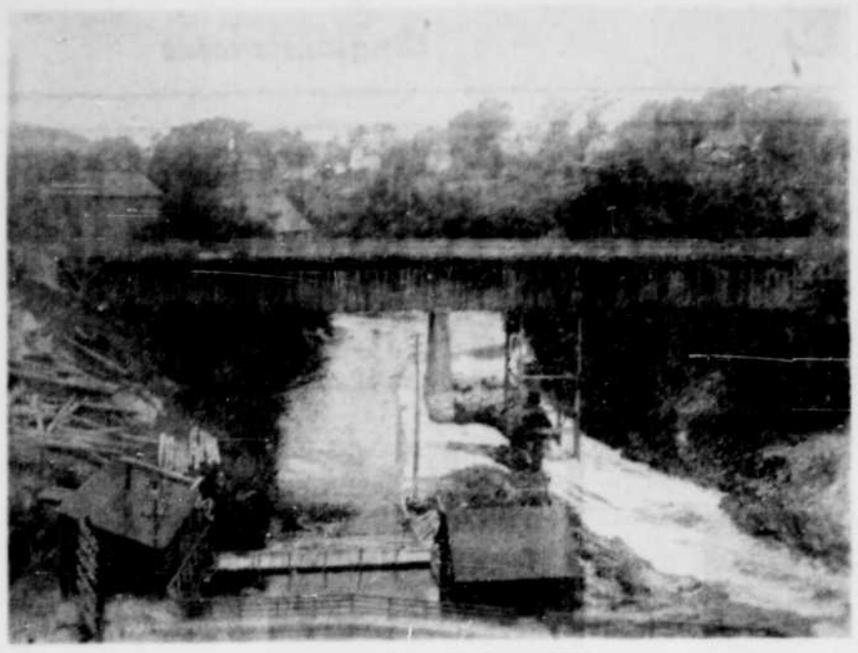
La Chambre de Commerce Canadienne

Le président de la Chambre de Commerce Canadienne, M. H. Gordon Love, écrit entre autres choses : "Those of us, such as I, who come from other parts of Canada know and recognize Quebec as a province which has written a glorious chapter in the history of Canada. The best of the traditions of the early days when men worked together to wrest their livelihood from the soil, the rivers and the forests, is well preserved in your province. La "Tribune" located as it is in Sherbrooke, the hub of Quebec's Eastern Townships, I am sure has done much to spark the initiative and drive needed to keep the wheels of progress turning".

La Chambre de Commerce de la province

Sous la signature de M. G. A. Meloche, président : "La Tribune a rendu de grands services à la population des Cantons de l'Est. Elle a contribué considérablement au développement économique et civique de la région et nous souhaitons qu'elle continue de progresser pour encore mieux remplir cette digne mission. Nos Chambres de Commerce à Sherbrooke et dans les environs ont reçu de votre journal une collaboration et un appui qui leur ont certes été des plus précieux et ceci a contribué à leur essor".

Voir messages, page 18, col. 4



Le deuxième pont Wolfe en 1903.

Au temps du "coqueron"...

Alfred DesRochers songeait-il alors au prix David? (1925-27)

Le poète Alfred DesRochers, qui fit partie du personnel de La Tribune pendant plusieurs années et qui inaugura le système de trois pages sportives vers 1926 (ce n'est pas croyable!) nous fait parvenir un intéressant article concernant la composition du personnel et ce que celui-ci accomplissait vers 1925, quinze ans après la fondation de La Tribune.

* * *

A cette époque, DesRochers fut à la fois, ainsi qu'il raconte, correcteur d'épreuves, directeur des correspondants, chroniqueur littéraire et musical et gardien de la "morgue", ainsi que l'on appelle le cimetière des vignettes. Ce qui ne l'empêchait pas de "caresser les Muses", selon l'expression consacrée, car un peu plus tard, il devait décrocher le prix "David". Voici l'article de DesRochers :

LA TRIBUNE, où je commençai, le 13 juillet 1925, mon apprentissage de journaliste, n'occupait, en tout et partout, qu'une superficie à peine supérieure à celle de ses seuls services actuels de l'Administration ; et l'ensemble du personnel ne dépassait guère non plus celui de ce même service à l'heure qu'il est.

La liste de paye — pardon ! le rôle des traitements et salaires — du journal proprement dit comprenait, en tant qu'il me souvienne quelque 24 noms d'employés réguliers, auxquels s'ajoutaient ceux d'une demi-douzaine de jeunes filles n'ouvrant à l'adressage qu'une couple d'heures par jour, et ceux des deux rédactrices de la page féminine et du Carnet social, lesquelles ne venaient jamais au bureau.

Ce personnel se dénombrait ainsi: administration - 3; publicité - 2; rédaction - 4; atelier - 12 ; abonnements - 3.

A ces deux douzaines, il faut adjoindre quatre ou cinq spécialistes des travaux de ville — les "jobs" — auxquels présidait Alphonse Huard.

En fermant les yeux, comme on dit à l'opéra, je revois tous ces visages, mais certains prénoms et même une couple de noms de famille m'échappent. Comme, en tant que je sache, trois de mes aînés d'alors: Philippe Doyon, Adrien Leclair et Ephrem Breton, sont toujours de la boîte, ils pourront sans doute compléter la liste que je dresserai un peu plus loin.

J'allais sur mes 24 ans et la TRIBUNE venait d'en avoir quinze. Nous avions connu à peu près le même nombre de déménagements: trois ou quatre. Elle logeait, selon le numérotage d'alors, au 16 de la rue Wellington-Sud, sur les arrières du magasin de musique Arthur Blouin et du théâtre "Casino" et elle s'étageait sur trois paliers. On y accédait par un long corridor sombre que partageaient aussi une dizaine de locataires du premier et du deuxième.

Le bureau-garçonnière

La Rédaction comprenait trois pièces: le bureau-garçonnière du rédacteur en chef; la "morgue" et la salle des dépêches...et nous étions quatre en tout et partout: Louis-Philippe Robidoux, rédacteur en chef; Dorion, reporter; Léo Gagné, traducteur, et votre serviteur, correcteur d'épreuves, succédant à M. Rioux. Les "mondanités", publiées sous la rubrique "Carnet social", relevaient de Mlle Emérentienne Couture, de la rue Gillespie, qui faisait ponctuellement parvenir ses notes directement à l'atelier entre huit heures moins le quart et huit heures du matin.

M. Charles Robidoux dirigeait alors le journal, mais il était décidé à tenter fortune en Nouvelle - Angleterre. M. Placide Rioux — qui m'avait découvert — savait qu'il accéderait incessamment à la gérance, et c'est lui qui me fit entrer "tout en-



M. Alfred DesROCHERS

tier", si je puis dire, à la maison...

Car j'en étais déjà "en partie". Je m'explique: depuis 1922, je collaborais assez fréquemment à la TRIBUNE, d'abord comme correspondant au courrier de Soeur Anne (Mme E.-L. Ranger, directrice de la page féminine); puis comme critique musical et littéraire au cachet de deux billets de faveur.

(J'ouvre ici une parenthèse pour expliquer que je rédigeais mes comptes rendus au cours de la nuit et que j'allais les glisser sous la porte de la rédaction avant sept heures du matin, puisqu'à sept heures débutait ma journée de commis-quincaillier chez Jos. Gagné et Fils.)

Un bon entraînement

C'était ainsi que la direction de LA TRIBUNE en était venue à penser que je ferais peut-être un journaliste passable, puisque j'écrivais depuis deux ans et plus, d'une demi-colonne à une colonne de copie jugée lisible... sans demander d'augmentation de salaire !

Donc, MM. Robidoux et Rioux, au retour de mon voyage de noces, m'invitèrent à devenir journaliste. C'était de leur part un certain risque, mais de la mienne un risque certain. Mon salaire venait d'être haussé de $3 par semaine et ma situation paraissait des plus solides.

J'avait toujours imaginé qu'accéder au journalisme, c'était un peu comme entrer en politique, sinon en religion. Ca devait demander des protecteurs d'abord et des tas de diplômes — décrochés ou ratés, qu'importe — ensuite. Aussi, j'étais à la fois flatté et terrifié. Si je ne faisais pas l'affaire ?... Lâcher un emploi prometteur, où je ne pouvais qu'avancer...

On me proposa $2 de plus par semaine que je gagnais — soit $20 — et M. Robidoux, qui connaissait mes patrons leur donna un coup de fil. Ceux-ci, bons princes, m'assurèrent qu'ils ne voudraient pour rien au monde m'empêcher de "faire mon chemin": "Vas-y pour trois semaines, un mois; me dirent-ils; après, si ça ne marche pas, tu reprendras ta place..."

Eloge de Choquette

Ainsi donc, comme je l'ai dit en partant, le 13 juillet 1925, j'entrais à la TRIBUNE à titre de correcteur d'épreuves, directeur des correspondants, chroniqueur littéraire et musical et gardien de la "morgue". Ma première critique fut un éloge du livre de Robert Choquette: "A travers les vents". J'en ai signé bien près d'une centaine d'autres, dans la suite.

J'ai nommé plus haut le personnel de la rédaction avant mon arrivée: L.-P. Robidoux, Placide Rioux, M. Dorion et Léo Gagné. Il existait des divergences assez prononcées entre certains membres du personnel et M. Rioux; aussi quand ce dernier fut officiellement promu à la gérance, trois employés démissionnèrent: M. Dorion, Edouard Laliberté, prote, et un linotypiste, Arthur Crochetière. Il y eut aussi à la fonction de traducteurs, MM. Bolduc et Olivier. Rosario Blais remplaça Laliberté; Edouard Hains, qui avait quitté la TRIBUNE un peu plus tôt pour fonder "Le Forum", revint au bercail, et Léo Cadorette, jusqu'alors apprenti, hérita d'une linotype.

Le personnel de l'atelier, section journal, se composait, sauf oubli, de Rosario Blais, prote; Donat Saint - Laurent, Georges Bilodeau, Arthur St - Pierre, Ernest Brissette, Léo Cadorette linotypistes, et Aurèle Breton, commissionnaire puis apprenti linotypiste; Ephrem Breton et Placide Rancourt, pressiers; Alphonse Bergeron, clicheur; Adrien Leclair et Willie Lemelin, typographes. Il y avait encore les agents de circulation, Philippe Doyon, Joseph Daulaise et Joseph Poulin.

Aux travaux de ville, à part Alphonse Huard, déjà nommé, il y avait Albert Leclair, frère d'Adrien, monotypiste; Georges Gingues, typographe, Valmore Beaulne, pressier et une couple d'autres...

Les dames

A part les expéditrices, du côté féminin, on voyait les deux soeurs Miller, qui remplissaient chacune trois ou quatre fonctions: secrétaire du gérant, assistante du publicitaire, téléphoniste, caissière, comptable, etc. Yvonne Poulin et Yvonne Beaulne, préposées aux abonnements et, le cas échéant, téléphonistes; plus tard, Liliane Charest, Thérèse Vaillancourt et Anna Tousignant. Il y eut encore, à l'expédition, Jeanne Ménard et Yvonne Beaulne.

J.-H. Poupart administrait la publicité — et faisait aussi tout le travail afférent. C'est ers ces temps-là, si je ne me trompe que Mlle Claire Bédard entra à la TRIBUNE. Sa soeur Antoinette devait l'y rejoindre un peu plus tard. Après le départ de M. Charles Robidoux et l'accession de M. Rioux à la gérance, le rythme de l'existence reprit son battement normal jusqu'au mois de mai de l'année suivante, alors qu'une nouvelle vint jeter la consternation dans bien des coeurs. M. Florian Fortin, qui avait déjà administré la TRIBUNE autour des années 1920, avant d'aller faire sa marque à Québec comme directeur de l'Evénement, devait revenir à titre de co - propriétaire et reformer l'entreprise de fond en comble. La rumeur voulait qu'il amenât avec lui de Québec, un personnel

Voir DesRochers — P. 20, col. 1

Compliments

D'UN

AMI

Messages de bons souhaits

(Suite de la page 17)

Les agences de presse

De la "Canadian Daily Newspaper Publishers Association", ce témoignage recueilli dans une lettre signée par le gérant général, M. I. H. Macdonald : "In these days when the future of Canada and of the world lies in enlightened public thinking and in a broad bond of sympathy between all people, the press has a duty and a privilege to present to its readers the fullest information on the affairs of the day so they may make informed decisions consistent with good conscience. This La Tribune has most ably done".

Radio-Canada

Sous la signature du président Alphonse Ouimet, de Radio-Canada :

"C'est avec une joie très réelle que nous nous associons à nos confrères de la presse pour célébrer la réussite que comporte la publication d'un journal quotidien comme la Tribune pendant un demi-siècle . . . Il ne fait pas de doute que sous l'impulsion vigoureuse et progressive de ses administrateurs, la Tribune connaîtra à l'avenir un succès encore plus grand ; son influence continuera à s'exercer de plus en plus dans le domaine de l'information et de la culture. Je leur souhaite tout le succès possible pour l'avenir".

Mgr Irénée Pinard

Du recteur de l'Université de Sherbrooke, Mgr Irénée Pinard: "L'information impartiale et soignée que la Tribune a servie à nos générations depuis un demi-siècle a sans conteste largement contribué à l'instruction de vos lecteurs et au progrès de notre région ; si on ajoute que depuis quelques années, la Tribune a élargi sa sphère d'influence par ses postes de radio et de vidéo, c'est toute la population actuelle de notre coin de pays qui, d'une façon ou d'une autre, a formé sa mentalité à votre école.

. . . Nos maisons d'enseignement elles-mêmes se félicitent d'avoir eu dans leur entourage un périodique qui les a secondés dans leur tâche. Je pense particulièrement au Séminaire St-Charles et à l'Université de Sherbrooke, deux institutions envers lesquelles les autorités de votre journal se sont montrées serviables par leurs générosités et sympathiques par leurs publications."

La Banque Royale

Sous la signature de M. James Muir, président de la Banque Royale du Canada : "Une presse libre constitue l'un des fondements de notre société démocratique et dans sa présentation des nouvelles aussi bien que par l'indépendance de ses éditoriaux, la Tribune joue un rôle important dans notre province et notre pays. L'augmentation graduelle de votre circulation depuis les débuts modestes reflète le développement de votre magnifique région, développement auquel la Tribune a contribué de façon pratique et constante pendant toutes ces années".

Le maire Boivin

"C'est avec grand plaisir que je me joins à toute la population de Granby pour vous offrir nos plus sincères félicitations, à vous-même, à tous vos collaborateurs ainsi qu'aux fondateurs de ce journal quotidien à l'occasion de ses cinquante ans d'existence. La Tribune a contribué grandement dans l'expansion économique, sociale et traditionnelle de tous les Cantons de l'Est, et pour toutes ces choses, nous vous en remercions."

Me Albert Leblanc

"Il est à propos de vous féliciter, vous ainsi que vos collaborateurs et votre personnel, à l'occasion du cinquantenaire de votre journal tout en souhaitant que les principes d'intégrité, de justice, de bonne conscience et de "fair play" continueront à présider aux destinées de votre entreprise et à la rendre sans cesse plus florissante."

Le R. F. Théode

Le R. F. Théode, s.c., écrit de Bromptonville : "Je suis persuadé que vous connaissez depuis longtemps les sentiments de reconnaissance et d'affection qui m'animent à votre endroit et à l'endroit de la Tribune. Une fois de plus, j'appuie sur le fait que tous les dirigeants de ce journal de chez nous ont poursuivi le même but : travailler au développement de l'éducation et de l'instruction au service de notre région. Est-il surprenant qu'actuellement, des pas de géant se font dans ces domaines si précieux pour notre groupe ethnique ?"

Le Comptoir familial

M. J. D. Turgeon, secrétaire du Comptoir familial de Sherbrooke, écrit au nom de ce groupement : "Permettez qu'à l'occasion du cinquantenaire de fondation de la Tribune, nous joignions nos félicitations et nos meilleurs voeux à tous ceux que vous avez déjà reçus et nous vous prions de croire à notre reconnaissance."

Le Club Richelieu

Le président et les membres du Club Richelieu, par l'intermédiaire de M. Maurice Tanguay, secrétaire, prient le président de la Tribune de bien vouloir accepter leurs plus sincères félicitations à l'occasion du cinquantenaire de la Tribune et formulent à votre endroit des voeux de santé et prospérité.

Syndicat des instituteurs

Le Syndicat professionnel des Instituteurs et Institutrices catholique de Sherbrooke, écrit Mlle Liette Gagné, secrétaire, désire, par la présente, témoigner au personnel de la Tribune sa gratitude et ses félicitations pour tout le dévouement qu'a demandé cinquante ans de labeur pour arriver à la réalisation d'un journal quotidien. Veuillez agréer nos plus sincères félicitations en ce cinquantenaire et nos meilleurs voeux de succès."

Abonnez-vous à La Tribune

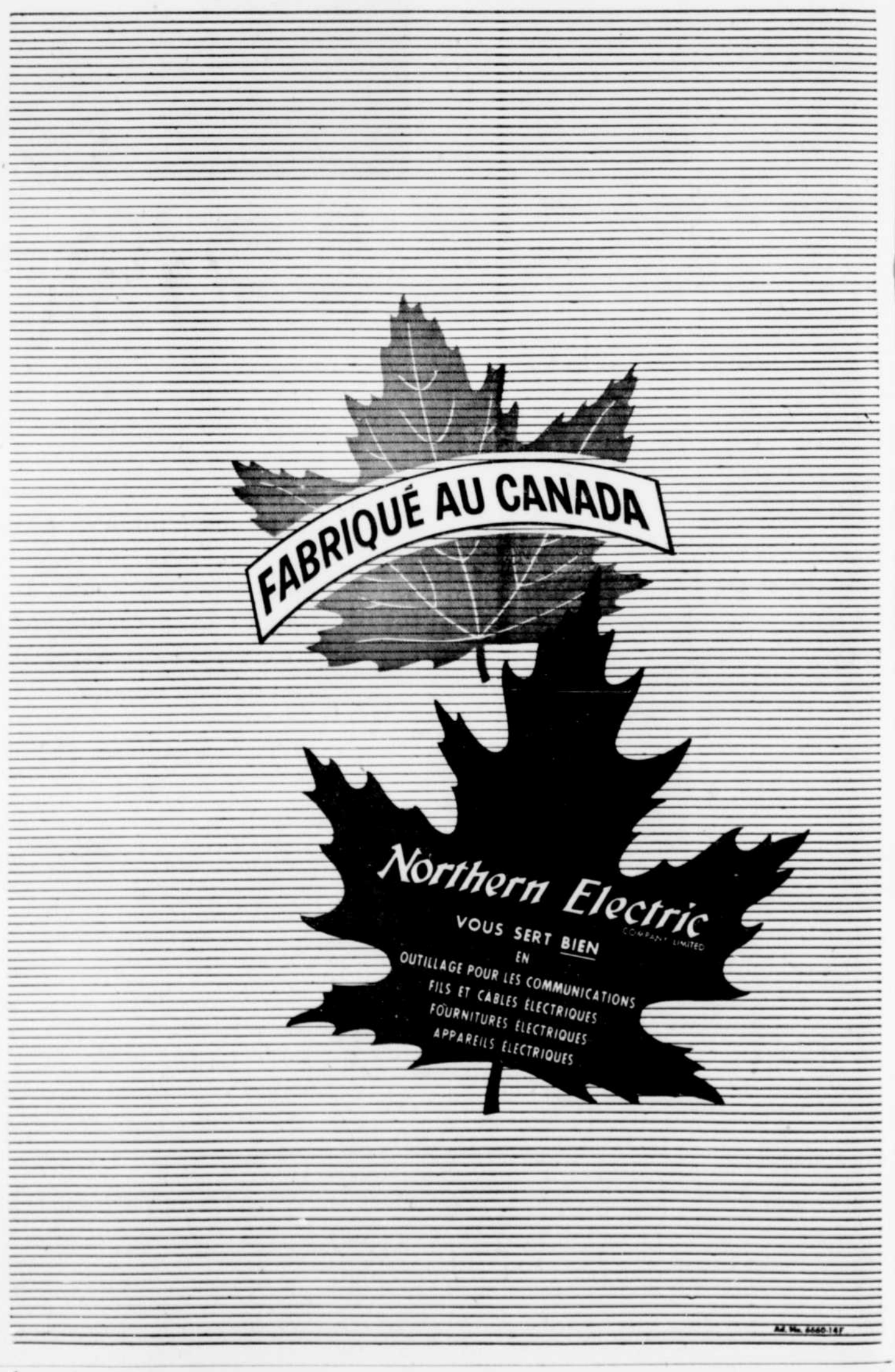
Abonnez-vous à La Tribune

LA DIRECTION ET LE PERSONNEL
DE
HOTEL & MOTEL
EDGEWATER
Old Orchard Beach, Maine
sont heureux de présenter
leurs félicitations et meilleurs voeux
au journal
LA TRIBUNE
à l'occasion de son CINQUANTENAIRE
LUCIEN BEGIN — GERARD J. JANELLE
PROPRIETAIRES

LES GANTS AUSTIN....



un produit authentiquement canadien
Façonnés et manufacturés
par une main-d'oeuvre de la région
des Cantons de l'Est assurent aux Canadiens
d'un océan à l'autre les plus beaux gants
fabriqués dans les styles les plus en vogue.
Austin Glove Manufacturing Company
550 sud, 10e Avenue SHERBROOKE, Qué.



L'art de la publicité

Par François Vaillancourt

La publicité est le moyen employé sous ses formes les plus alléchantes, par tout organisme, afin d'en retirer le plus de profits possible. C'est le message que les firmes, quelles qu'elles soient, transmettent au public, par les multi-moyens mis à leur disposition, pour créer chez les consommateurs la demande du produit annoncé.

A La TRIBUNE, qui compte maintenant cinquante ans d'existence, la publicité joue un rôle primordial puisque c'est en grande partie par elle que le journal retire les fonds nécessaires à sa subsistance. Il va sans dire que les autres services du journal y sont pour quelque chose; loin de nous l'idée de vouloir éliminer leur valeur, car l'un ne va pas sans l'autre !

La TRIBUNE offre ses services publicitaires aux annonceurs qui entendent rejoindre les 35,000 abonnés répartis dans tous les Cantons de l'Est.

Pour ce faire, le service de la publicité est divisé en trois groupes comprenant les annonces classées, les annonces commerciales et les annonces nationales.

Les annonces classées sont au service des annonceurs qui veulent vendre, louer ou acheter, tantôt une maison, tantôt un terrain, etc. A ce service, quatre jeunes filles travaillent du matin au soir à répondre aux appels téléphoniques pour les annonces de ce genre qu'elles rédigent par la suite. De plus, une jeune fille s'occupe continuellement de la sollicitation de ces annonces par correspondance, tandis qu'un employé a pour mission de les solliciter également en ville. Elles sont vendues en général au mot, bien que parfois, les annonceurs préfèrent les avoir dans de légers encadrements. On les appelle alors "classified display".

Annonces-placards

Quant aux annonces-placards, celles-ci sont sollicitées et préparées par une équipe de vendeurs locaux et régionaux. Trois agents d'expérience sont constamment sur les routes des Cantons de l'Est pour la sollicitation régionale. Deux jeunes filles remplissent à la fois les fonctions de secrétaires et commis de bureau. Cinq employés font office de solliciteurs, traducteurs, rédacteurs et "layout men", tandis qu'un autre voit à la vérification des ordres d'insertions et la classification du matériel pour les annonces nationales publiées chaque jour. Mentionnons aussi qu'une partie de la comptabilité des annonces commerciales et nationales est faite par ce même employé en compagnie de deux secrétaires.

Les annonces-placards sont vendues à la ligne. Il est conventionnel dans les journaux qu'un pouce de colonne mesure 14 lignes agates. Pour réaliser ces annonces, en plus de l'ingéniosité de chacun des "layout men", La TRIBUNE met à la disposition de ses annonceurs et publicitaires, des services d'illustrations très modernes et très variés sur la mode, l'épicerie, la chaussure, les sports, etc., etc., qu'elle reçoit chaque mois en provenance de compagnies spécialisées dans ce genre de travail. Ces illustrations sont faites en séries et vendues à une si grande quantité de journaux qu'on peut se les procurer à un prix beaucoup moindre qu'il en coûterait s'il s'agissait de servir un seul journal. Ces illustrations sont mises gratuitement à la disposition des annonceurs. Si pour une raison ou pour une autre, l'annonceur désire une illustration qui lui est propre, notre artiste se fait un plaisir de lui dessiner ce qu'il désire, puis ensuite, ce dessin est transformé en vignette par notre propre service de photogravure.

L'annonce nationale

Passons maintenant à l'annonce nationale sollicitée par les agents de nos bureaux de Montréal, Toronto et New York.

Cette annonce parvient à notre journal par l'entremise d'agences de publicité situées un peu partout au Canada et aux Etats-Unis. On les appelle "annonces nationales" parce qu'elles sont publiées plus souvent qu'autrement dans tous les journaux du pays, mais de format différent, selon l'importance du journal.

Ces annonces parviennent presque toujours préparées sous forme de flans ou de vignettes en métal ou en plastique. Il est assez rare que ces annonces soient à "monter" puisque l'agence désire l'identité de caractères et la même disposition pour la même annonce dans chaque journal.

Depuis quelques années, pour donner un meilleur service à ses annonceurs, La TRIBUNE est heureuse de pouvoir publier maintenant des annonces couleurs moyennant un léger supplément. Ces annonces sont de plus en plus en vogue tant au point de vue national que local, parce qu'elles frappent davantage l'oeil du lecteur.

Comme conclusion, mentionnons que le Service de la publicité de La TRIBUNE a, à sa disposition, tous les moyens requis par les annonceurs pour leurs campagnes de promotions. Le personnel est toujours prêt à les servir et à leur présenter les suggestions appropriées dans le domaine de la publicité.



Le personnel du service de la publicité est au travail. On remarque sur la photo, en commençant par la gauche, première rangée, Mlle Lisette PARISEAU, secrétaire de l'administrateur-adjoint, MM. Dawson BEAULIEU, vendeur, et affecté à la préparation des annonces, Armand EMOND, vendeur d'annonces classées et Claude DAIGNEAULT, publiciste. Rangée d'arrière, MM. François VAILLANCOURT, chef de la publicité, Alfred COTE, vendeur, et affecté à la préparation des annonces, Roland LEVAC, vendeur régional, Mlle Lydia BEDARD, commis, MM. J. Claude LEFEBVRE, vendeur, et affecté à la préparation des annonces, Ivan VITTIUCK, copiste et Robert LYONNAIS, vendeur régional.

Mouvement littéraire dans la région

155 écrivains des Cantons de l'Est ont signé 324 ouvrages

Nous avions conçu l'idée de présenter à nos lecteurs les poètes et prosateurs de la région des Cantons de l'Est et des Bois-Francs avec une nomenclature de leurs oeuvres et de leurs travaux. Nous avons dû y renoncer ! Et pour étrange que cela puisse paraître, nous en sommes empêché faute d'espace . . dans une édition qui ne manque pourtant pas de volume !

Des recherches que nous n'avons pas eu le courage de terminer et que nous n'aurions probablement pu mener à bonne fin, nous ont conduit à la découverte de 155 écrivains qui ont écrit 324 ouvrages. Vingt-trois de ces écrivains ont publié mais n'ont pas édité. De plus, 129 d'entre eux sont fils de la région et les 26 autres n'y ont fait qu'un séjour et ont écrit sur celle-ci pendant qu'ils y demeuraient ou après en être partis.

Une analyse

112 ont écrit en prose seulement, dix, en poésie seulement, tandis que 32 ont écrit dans les deux genres. De ce groupe, 117 sont des hommes dont une trentaine de prêtres, une dizaine de ministres protestants et une huitaine d'hommes d'Etat et 37 femmes dont une huitaine de religieuses.

48 municipalités de la région sont représentées dans ce groupe de 155 et cette dernière statistique concerne aussi une dizaine d'auteurs qui ont demeuré par la suite à l'étranger et même en dehors de l'Amérique. Dans ces statistiques, ne sont pas compris quarante ouvrages écrits par des gens de chez nous autant que par des écrivains qui n'y ont jamais demeuré.

Ces statistiques proviennent de quatre relevés de bibliographie, le premier en 1930 par le Dr John Hayes, de Richmond, fondateur et premier président de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, le deuxième par Louis Dantin, le troisième, par Louis-Philippe Robidoux en 1937. Le quatrième est tout récent. Mais aucun des quatre n'est complet !

Le Dr Hayes écrivait . . .

Le Dr Hayes écrivait en effet en conclusion de son article: "Si étendue que soit la nomenclature que nous venons de faire d'écrivains originaires des Cantons de l'Est ou auteurs de travaux s'y rapportant, nous n'osons pas nous flatter de la croire complète et nous avons probablement omis des noms de plusieurs importants . . . Tel quel pourtant, le travail que nous venons de faire et que nous avons fait avec grand plaisir ne nous semble pas peine perdue. Peut-être que cette compilation donnera à un jeune le désir d'écrire l'histoire littéraire des Cantons de l'Est et si ce désir se réalise un jour, nous serons fiers d'avoir apporté les premiers matériaux à cette oeuvre. Mais, même si ce rêve ne devient jamais réalité, nous ne croirons pas avoir démérité des deux grandes races qui habitent notre petite province en évoquant ici les noms de ceux qui, dans un pays aussi jeune, ont su se soustraire quelques moments de loisirs pour brandir le flambeau de l'esprit au-dessus des contingences matérielles".

. . . et Louis Dantin

Louis Dantin disait de son côté : "Cette liste est sans doute incomplète mais suffit à former telle quelle, un régistre imposant et ne laisse aucun doute sur la floraison littéraire qu'alimente le sol des Cantons. Elle prouve que chez nos compatriotes de l'Est, l'esprit marche avec la matière; qu'aucun progrès ne leur suffit qui n'entraîne pas le développement intellectuel, qui n'a pas sa part d'idéal . . . Quand on songe qu'une minime partie de ce territoire fut habitée par la race canadienne-française; qu'il y a cinquante ans (Dantin écrivait en 1930), Sherbrooke et sa contrée étaient pour les trois-quarts aux mains de nos compatriotes anglais; qu'il y fut question pour les nôtres de conserver leur langue avant de songer à l'écrire, ce résultat a de quoi surprendre et surtout, donner foi en l'avenir".

En anglais d'abord

Louis Dantin fait ici allusion aux commencements des Cantons de l'Est qui étaient anglais. Il va de soi que les premiers écrivains de cette partie de la province étaient de langue anglaise. Dans le grand total, 62 de ces ouvrages sont de langue anglaise et 97 de langue française mais c'est au commencement, il va sans dire, que l'on retrouve presque tous les ouvrages de langue anglaise.

En troisième lieu, Robidoux de même, n'a pas prétendu avoir "tout ramassé" et c'est l'évidence même que les "grenailles" du soussigné pèchent forcément aussi de ce côté-là.

Par ailleurs, si l'on ajoute à tous ces noms ceux des journalistes de quotidiens, d'hebdomadaires et de revues qui se publient dans la région des Cantons de l'Est, on arrive à une statistique plus qu'imposante et qui allonge d'autant la liste de ceux qui écrivent, chez nous !

Le Salon du Livre

Entre le deuxième et le troisième relevé, s'est intercalée une série d'expositions à l'occasion du Salon du Livre organisées par la Société St-Jean-Baptiste diocésaine. Au premier Salon, celui de décembre 1952, on avait repéré un ou plusieurs ouvrages de cinquante auteurs. Evidemment, quelques noms déjà connus revenaient, mais il est surprenant que l'on en ait recueilli autant pour la circonstance. Et les Salons qui suivirent devaient encore ajouter au volume !

Il est intéressant peut-être de noter que dans le cours des années et dans la seule salle de rédaction de La TRIBUNE, on repère dix journalistes, hommes et femmes, qui ont signé au total 34 bouquins.

Voici une liste des municipalités où ces écrivains sont nés ou qu'ils ont habitées de façon passagère : Coaticook, Richmond, Danville, Stanstead, Waterloo, Kingsey, Wotton, Bedford, Sherbrooke, Stanbridge, Upton, Princeville, Sutton, L'Avenir, St-Camille, Gentilly, St-Gérard, Magog, Compton, Hatley, West Brome, St-Elie, Arthabaska, La Patrie, Henryville, Granby, Knowlton, Bishopton, Bishop's Crossing, Drummondville, Shefford, St-Sylvère, Stoke, Mégantic, Ste-Edwidge, Farnham, Clarenceville, Cleveland, Frelighsburg, Trenholme, Barnston, South Stukely, Bury, St-Césaire, Abercorn, St-Hyacinthe, Sutton, Martinville, etc.

Quelques noms

Parmi les plus connus et rapprochés de nous par leurs travaux, mentionnons Joseph Bouchette, Stanislas drapeau, M. l'abbé J.-B. Chartier, M. l'abbé Ivanhoé Caron, Mme C. McDay, L.S. Channell, Léon Gérin, Charles Thibault, J.-C. St - Amant, M. l'abbé E. J. Auclair, M. l'abbé I.A. Lévêque, Mgr albert Gravel, M. le chanoine Dolor Biron, M. l'abbé Pierre Girard, Mgr P.J.A. Lefebvre, M.F.O. Call, M. Adolphe Poisson, W.H. Drummond, M. le chan. H. A. Simard, Rémi Tremblay, Florian Fortin, Mlles Béatrice Favreau, Cécile Bouchard, J.B.E. Dorion, J.A. Chicoyne, Alfred desRochers, Alphonse Désilets, Mlles Eva Sénécal, Jovette - Alice Bernier, Mme Gilberte Larivière-Gagnon, Mlles Bertha Price, Lucille Tassé, A.T. Galt, Oscar Masse, Guy Dufresne, Mme Françoise Gaudet-Smet, Mme Jeanne Grisé-Allard, Mlle Cécile Chabot, Mme Louis-C. O'Neil, Mlles Alice Taschereau, Estelle Bruneau, M. le chanoine Arthur Sideleau, Mgr Arsène Goyette, MM. Harry Barnard, Léonidas Bachand, Arthur Bouchard, Edouard Hains, Mgr Maurice O'Bready, M. J.D. Dufour, M. le chanoine Michel Couture, le magistrat Lemay, le Dr John Hayes, L.-P. Robidoux et Charles Robidoux, MM. les abbés Emile Gervais, G.J. Blais et L. Croteau, Mgr Emile Chartier, Mme Béatrice Boily, Claude Fournier, Jacques Lemoyne, M. l'abbé Jean Mercier, J.B.S. Huard, M. l'abbé Germain Lavallée, Louis-C. O'Neil, H. M. Gendreau, Alphonse cauchon, Mme Rolande Allard - Lacerte, Mlle Patricia Ling, Paul Codère, Soeur St-Damase de Rome, Soeur Marie du Sacré-Coeur, Soeur Hélène de la Foi, le Rév. Père P.-E. Desgagné, Pierre Langevin, le Rév. Père Léo Boismenu, M. l'abbé Fernand Larochelle, Denis Tremblay, M. le chanoine J.-C. Roy, M. Adolphe Brassard.

Quelques pionniers

Voici quelques noms anglais des premiers temps : C.J.Stewart, B.A. Land, E.D Cleveland, C. Thomas, B.F. Hubbard, H.H. Miles, R. Sellar, G.W. Parmelee, J.C. Sutherland, A.H. Moore, J.P. Noyes, E.M. Taylor, C.W. Colby, D.M. McLllop, G. MacAlleer, Wm. Moore, J. H Graham, E.M. Johnson, F. R. Livesay, M.H. Bowen, J.D. Edgar, L.B. Bowman, J.J. Proctor, L. Adams, E.S. Goodhue, G.H. Hibbard, S.F. Kneeland, E. E. Rose, A. Smith, M.O. Vaudry, E.C. Woodley, etc.,etc.

Louis-C. O'Neil.



La Bibliothèque municipale est un endroit où l'on rencontre souvent journalistes et écrivains.

Mon beau métier...

Par Monique Germain-Magny

Un paquet de feuilles à la main, mon rédacteur en chef s'avance avec son plus aimable sourire. Un aimable sourire : voilà qui est de sa part ordinaire et habituel — mais, lorsqu'il s'agit de traduction, plus ce sourire est radieux et plus je me méfie !

Le décor : notre "morgue", dont une moitié m'a été dévolue comme bureau. "La morgue", dans un journal, vous savez ce que c'est — un de mes confrères vous l'a expliqué. Mais, pour la gouverne et l'information de ceux qui n'auraient pas encore lu son article, je répète que "la morgue", c'est l'endroit où l'on remise les vieux journaux, les vieilles photos, les vieilles vignettes, et ici — pour donner un peu de charme à l'endroit, sans doute ? — la traductrice ! Vieille, elle aussi ? Ca, mes amis, c'est le secret des dieux !

Donc, ce matin, j'ai des raisons de me méfier des offrandes de mon rédacteur en chef. Car ce qu'il m'apporte avec son plus radieux sourire, c'est — horreur, malheur et affliction ! — ma bête noire, que je rencontre environ un fois par année : une chronique de mode ! De mode italienne, par-dessus le marché . . .

"Seigneur, pour mes péchés." L'acte de résignation fait intérieurement, je me mets à l'oeuvre avec tout le zèle d'une pieuse novice, m'efforçant de mon mieux de rendre la pensée de la géniale chroniqueuse — qui a trouvé le moyen de noircir deux immenses pages . . . à ne rien dire du tout !

Un genre de culture

Mais je viens tout simplement de me heurter à l'un des risques du métier que je chéris. Car ordinairement la traduction c'est beaucoup plus intéressant que cela. C'est par excellence la profession qui oblige à se cultiver malgré soi.

Comment y arrive-t-on, à cette profession ? Oh, il y a bien ici comme ailleurs le moyen classique — les cours spécialisés à l'université et le diplôme. Mais ceux qui empruntent cette voix conventionnelle se dirigent d'ordinaire vers les bureaux du gouvernement. Quant aux autres — ceux qui arrivent au but par des moyens moins faciles et peut-être aussi, aux yeux de nos savants confrères diplômés, moins orthodoxes — ils pourraient vous dire : "Si tous les chemins mènent à Rome, ils peuvent tous aussi mener à la traduction". D'ordinaire, en effet, ces traducteurs sans diplôme specialisé n'ont pas à proprement parler choisi leur carrière. C'est plutôt elle qui les a choisis, et un beau matin, ils se sont éveillés tout éberlués devant une machine à écrire, une rame de papier et une rangée de dictionnaires — en se demandant comment diable ils avaient bien pu en arriver là !

Oui : tous les chemins peuvent mener à la traduction — et quant aux traducteurs de journaux, plus ils ont parcouru de chemins divers "à la sueur de leurs membres", plus ils ont acquis de culture générale et appris à fond leur français, mieux ils s'en trouvent. Vous allez en juger vous-mêmes.

Par exemple, lorsque j'ai commencé à traduire "**SUGGESTIONS POUR AMELIORER VOTRE FOYER**", que j'aurais donc béni le Ciel d'avoir grandi dans une famille sans hommes et d'avoir été forcée par les circonstances de devenir un peu plus bricoleuse ! N'importe ! — avec le secours de quelques âmes charitables, j'ai tout de même fini par apprendre que "nail driver" se traduisait tout simplement par "chasse-clous", et j'ai pris l'habitude de désigner des produits au nom typiquement américain — "spackle", par exemple — par d'élégantes (?) périphrases.

Avec Mgr Sheen

Avec "**MGR SHEEN ECRIT . . .**", je suis retombée dans mon élément et j'ai parfois revécu les heures les plus intéressantes de ma vie de collège. Soit dit en passant, lorsqu'il faut traduire Mgr Sheen, malheur à qui n'a jamais pâli sur des bouquins de philosophie !

Walter Lippman, avec ses chroniques d'"**AUJOURD'HUI ET DEMAIN**", n'a pas fini de m'enchanter. Lippman — voilà un type qui sait penser plus loin que son nez et qui n'a pas peur de dire ce qu'il pense ! Avec lui, la politique internationale devient aussi passionnante pour le profane que les séries mondiales pour le sportif. Mais encore faut-il connaître en français les termes consacrés de la politique internationale pour pouvoir rendre justice à "Aujourd'hui et Demain" . . .

"**LE SOIN DES ENFANTS**" — voilà qui vous oblige souvent à faire appel à vos connaissances en matière de termes psychologiques et médicaux . . .

JIM BISHOP — oh, celui-là ! A moins de connaître "l'américain" aussi bien que sa langue maternelle, souventes fois on se demanderait s'il parle d'un chou d'une citrouille ou d'une nouvelle arme atomique — ou s'il juge l'objet en question sublime ou exécrable ! Mais, soit dit en passant, il est une chose dont on peut toujours être sûr qu'il parlera d'abondance, et c'est . . . Jim Bishop et sa famille. Sa famille — je crois que si j'en rencontrais dans la rue n'importe quel membre, depuis sa fille Ginny jusqu'à son chien Rocky, je les reconnaîtrais sans les présentations d'usage !

ET LES PLANS DE MAISONS . . . S'il en est qui me font rêver, d'autres par contre répondent assez bien à l'image que je me fais d'un purgatoire exclusivement destiné aux sybarites qui auront trop aimé leurs aises et leur confort en ce bas monde. Mais passons — avec un sourire de reconnaissance. Car ces fameux plans de maisons, ils m'ont beaucoup appris sur la construction !

"**LES TRAVAUX DOMESTI-**

Voir METIER — p. 20, col. 4

Quelques annonces amusantes

Les annonces relevées dans les vieux journaux de nos Cantons, et datant de près d'un siècle, offrent un vif contraste avec le genre tout à fait moderne de notre publicité actuelle. Certaines étaient pour le moins cocasses. Autre temps, autres moeurs, quoi !

Voici la traduction de quelques échantillons, tirés de "The Sherbrooke Gazette and Eastern Townships Advertiser". Commençons par un avis sévère publié le 16 mars 1843, par un annonceur qui entendait faire payer ses débiteurs; il portait comme titre: "Pour la Première Fois", avec une main indicatrice éloquente et se lisait comme suit:

"Le soussigné demande, par une feuille publique, à tous les intéressés de régler immédiatement leurs comptes, et pour la dernière fois il demande à tous ceux qui sont endettés par billets ou comptes de les régler et de les payer, aussi, sinon ils les verront tomber en d'autres mains, sans réserve.

Tros C. Allis,
Danville, Shipton.
28 décembre 1842.

A en juger d'après la date, l'annonceur devait s'être épuisé en cadeaux de Noel...

Des avis semblables étaient publiés durant des mois. En date du 21 novembre 1842, MM. C. et W. Brooks, de Lennoxville, avisaient leurs débiteurs qu'à moins de prompt paiement, ils recevraient des "souhaits".

Et le même numéro consacrait toute une colonne aux avis de faillites.

D'autres annonceurs faisaient preuve d'un sens très développé de la publicité, pour atteindre leur clientèle, comme "Spalding and Foster", de Rock Island, avec l'annonce suivante:

"Billets de Banque Demandés"

"Et nous payerons les plus hauts prix pour ces billets. Ceux qui en ont à disposer feraient bien de venir nous voir, car pour ces billets nous donnons tout autant sinon plus de marchandises que n'importe où ailleurs, dans le pays".

M. William Arms, de la "Sherbrooke Foundry", annonçait comme suit: "Accepte blé d'Inde, blé, avoine, beurre, fromage, lard. Ne refusera pas argent comptant. En échange pour poêles, charrues, haches, ou daches aiguisées dans le moindre délai. Le conducteur de la diligence de Melbourne prendra les haches en venant à Sherbrooke, et il les livrera, une fois aiguisées, moyennant 5c comptant sur la main". Le même industriel garantit que pendant six mois, ses poêles "feront de bonnes affaires et résisteront au feu".

D'autres petites annonces disent qu'un tel possède "20 boisseaux de chevilles à semelles, de toutes dimensions" et désire les échanger pour 100 boisseaux de graines de semence. Un marchand annonce que les gens passeront l'hiver sans trop de maux, car il a en vente 500 boites de pilules Brandeth.

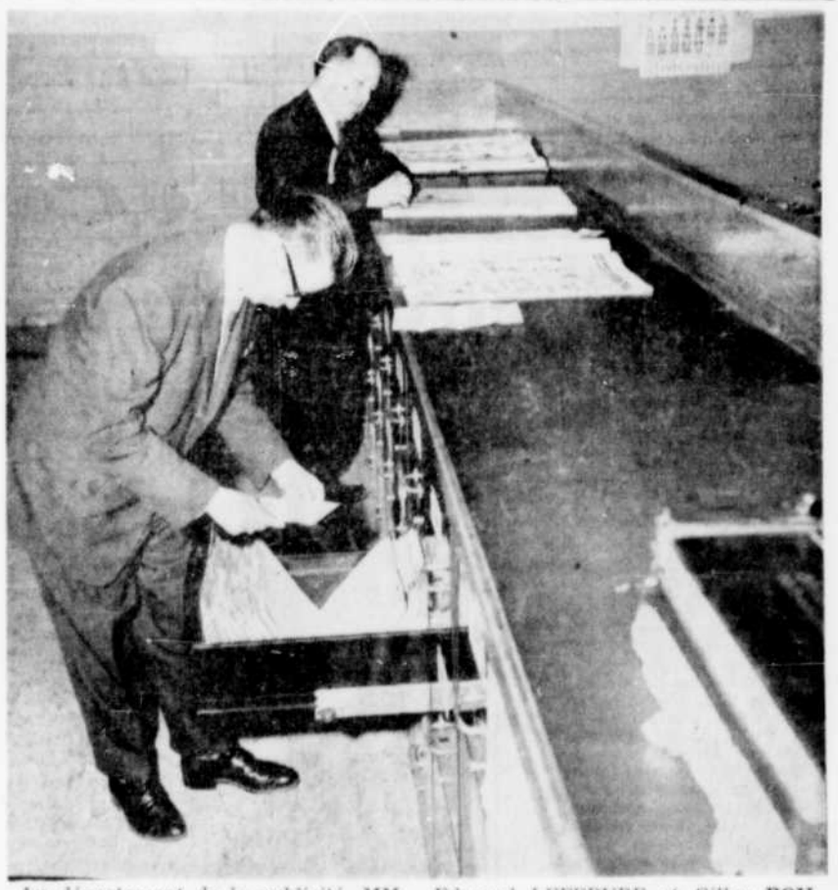
Veut-on un magasin universel ? Un marchand annonce qu'il "vient de recevoir et offre en vente: Merceries, ferronneries, épiceries, liqueurs alcooliques et vins de qualité supérieure, clous, vitres, mastic, teintures, etc. Le magasin des variétés de Sherbrooke". Il n'y a pas de doute...

Le même journal annonce qu'Alexander Osgood, auparavant du "Stanstead County Hotel", dirige maintenant le "Magog House", récemment occupé par M. Crosby, et dit que M. Osgood "se flatte de pouvoir donner satisfaction entière".

Et le rédacteur, M. Joseph Walton, faisait l'offre suivante: "Comme témoignage de reconnaissance envers nos abonnés qui ont payé d'avance, et envers tous ceux qui payeront leurs arrérages et un an d'avance, au comptant, nous avons l'intention de présenter une "mappe" joliment gravée du Haut et du Bas-Canada.



M. J.-Wilfrid Stébenne, administrateur-adjoint de La Tribune, est à l'emploi du journal depuis plus de vingt-huit ans. Son travail principal est la coordination entre les divers départements.



Au département de la publicité, MM. Edmond LEFEBVRE et Gilles BOUCHARD procèdent au choix des flans dont les fichiers d'annonces sont remplis.



M. François VAILLANCOURT, au département de la publicité, causant de la composition d'une annonce avec l'un de ses assistants, M. Dawson Beaulieu.

Alfred DesRochers songeait-il

(Suite de la page 18)

ayant pour mission de mettre de l'ORDRE partout.

Jusqu'alors, il faut bien admettre que la bonne franquette régnait sans frein. Chacun faisait ses titres à sa guise. Personne ne relisait la "copie" avant qu'elle ne s'acheminât vers la composition. En rétrospective, ça m'apparaît comme un miracle que le journal sortit tous les jours — sans manquer le train ! — Il est vrai que la "reproduction" — les ciseaux et le pot à colle! — tenait un grand rôle et que la poursuite du "scoop" ne causait de palpitations à personne !

Et voilà qu'on nous annonçait que tout cela changerait. Bien plus, on nous laissait entendre que nous serions tous liquidés, moins d'un mois après l'arrivée du nouveau patron.

Les choses s'annoncent mal !

De fait, les choses s'annoncèrent très mal durant les dernières semaines d'avril et les premières de mai. M. Fortin ne devait arriver que vers la mi-mai. Pourtant, M. Rioux passa à la PAROLE de Drummondville et M. Poupart devint gérant d'un hôtel, à la suite d'une série de transactions qui ouvraient les voies.

Enfin, le nouveau patron survint. Il réunit le personnel pour annoncer que nous avions quinze jours pour faire nos preuves puis il nous convoqua chacun en particulier pour nous "saizer". Une couple de jours plus tard, arrivèrent le chef de l'Information, M. Aurèle Goyer, et le chef de la Publicité, M. Léo Lamothe...C'était la fin du paradis terrestre...comme le dira Edouard Hains, un peu plus tard.

Dans le trois-pièces du premier, nous n'étions que quatre employés. La réorganisation comprima l'espace au point que nous fûmes ensuite trois et bientôt quatre "cordés" dans une superficie de 16 pieds sur huit, dans le "coqueron" du bureau de l'ex-bureau d'affaires.

Ce coqueron ou "mezzanine", comme le nommait M. Fortin, pour faire distingué, s'accrochait au - dessus de l'ancien quartier de la publicité, au rez-de-chaussée.

La publicité s'empara de l'ancienne rédaction. Le gérant prit la garçonnière du rédacteur en chef. Celui-ci obtint l'emplacement de son bureau et de sa chaise dans l'ancienne "morgue", qu'il partageait avec Jovette.

Edouard Hains, Léo Gagné et votre serviteur s'aménagèrent au "coqueron" qui, jusqu'alors, servait un jour ou deux par mois aux travaux de brochage, la reliure, comme on disait pour tirer du grand.

Les abonnements, maintenant pourvus de fichiers et d'un "adressographe" remplacèrent la publicité au rez-de-chaussée et l'ancien bureau du gérant devint celui du chef de l'Information. Bientôt, il dut lui-même partager son "espace vital" avec Mme Bergeron.

Le "Coqueron" avait une hauteur d'exactement six pieds et il était divisé par une poutre de six pouces, de sorte que le traducteur Léo Gagné était le seul qui n'eut pas à courber la tête en ce nouveau domaine.

Sans doute pour nous mettre plus à l'aise, la direction décida bientôt qu'on pouvait se passer d'un traducteur, en répartissant le travail qu'il faisait entre le chef de l'Information et le rédacteur du sport...

Ce fut la situation jusqu'à mon départ, à l'automne de 1927. Deux nouveaux venus me remplacèrent: Hervé Lapierre et Jean-Marie Carrette. Ceux-ci prenaient aussi un peu du travail que faisait Edouard Hains.

Quant à Louis - Philippe Robidoux, ai-je dit, qu'à part son travail d'éditorialiste, il faisait la correction des épreuves, depuis que j'avais quitté cette besogne pour passer aux sports et à l'Information ?

Pour revenir à MM. Goyer et Lamothe, ils remplaçaient tout simplement ceux qui étaient partis apparemment d'eux-mêmes. Les bouleversements promis ne se produisirent pas pour les "réguliers". Les collaboratrices de l'extérieur furent moins chanceuses. La page féminine passa en apanage à Mlle Jovette-Alice Bernier, devenue depuis la glorieuse Jovette tout court, de radiophonique et télévisionique renommée. Un peu plus tard, Mme Blanche Bergeron tenta d'inaugurer le régime de la femme-reporter, ambition que devaient réaliser, une quinzaine d'années plus tard, ma fille Jeanne et celles qui lui ont succédé, ambition qui hanta aussi Mme Juliette Graham, entre temps, mais c'est en dehors de ma chronologie.

René Mathieu passa aussi à la TRIBUNE avec "la nouvelle vague", mais s'orienta bientôt vers Québec où ses talents artistiques avaient un plus vaste champ d'action.

A la page féminine

C'est un peu empiéter sur la terrain d'un autre chroniqueur, mais je ne puis m'empêcher de noter que Mlle Bernier fut la première d'une série de femmes poètes et écrivains à diriger la page féminine. Après elle il y eut Eva Sénécal, poète et romancière, (Un peu d'Angoisse, un peu de fièvre ..." "La course dans l'Aurore", "Mon Jacques", "Dans les Ombres"); Françoise Gaudet-Smet, conteuse, poète, essayiste et voyageuse, ("Derrière la Scène", "Heures d'Amour", "Affaires de famille", "M'en allant promener" etc...) et "Marthe', aux ravissants billets qui faisait alterner poésie et bon sens et que sa modestie seule a empêché d'y aller de son recueil ...

La TRIBUNE, vers le temps dont je parle retint aussi comme correspondants régionaux des écrivains aussi chevronnés que Harry Bernard, romancier, essayiste, naturaliste et même poète à ses heures, aujourd'hui de la Société Royale du Canada; Camille Duguay et sa veuve Marthe Lemaire - Duguay, de Drummondville; Adolphe Brassard, romancier, de Danville dont les "Mémoires d'un soldat inconnu" eurent les honneurs de la censure durant la guerre... Je n'ose pas dire: "J'en passe et des meilleurs !"...

J'allais oublier, car on ne les voyait pas souvent, les "agents de la circulation", non pas ceux qui relevaient alors du chef Camirand, mais les nôtres ! A mon entrée à la TRIBUNE, il y en avait trois que dirigeait Philippe Doyon. Deux d'entre eux quittèrent le journal peu après et furent remplacés par Jos. Poulin, et Jos. Dauplaise, qui sont depuis des années déjà membres du club des "25". Quant aux autres, je me remémore leurs traits, mais non leurs patronymes.

Le coup de barre

Du printemps 1926 à l'automne 1927, je m'en suis rendu compte, il y a bien des années, LA TRIBUNE reçut le coup de barre et le nouveau grément — pour parler à la matelote — qui lui permirent d'arriver où elle en est aujourd'hui, malgré les tempêtes qu'elle dut subir — et elle en subit de terribles entre 1930 et 1935.

Jusqu'à 1926 la tenue d'élections signifiait pour la TRIBUNE la perte de la moitié de ses abonnés. Or, entre 1925 et 1927, il y en eut trois: une provinciale et deux fédérales. En juin 1927, la distribution du journal n'atteignait pas 3,500 après être grimpée à quelque 6,000. Les rancunes s'assouvissaient et part et d'autres sans ménagement et se dire "reporter" de la TRIBUNE était loin d'être un coupe-file.

La nouvelle administration annonça que le journal restait libéral de conviction, mais qu'il existait d'abord pour informer ses lecteurs. Et, règle générale, il en fut ainsi par la suite. Il y eut bien des accrochages encore, mais le temps était définitivement révolu où il suffisait à un adversaire politique de mentionner la TRIBUNE pour obtenir de faciles succès.

Les rancunes s'effacent

Les liquidations promises n'eurent pas lieu. Les rancunes anciennes s'effacèrent et le journal connut une vigoureuse montée jusqu'aux heures de la crise.

Pour en revenir au particulier, au lieu d'une liquidation ce fut une réorganisation suivie d'une augmentation du personnel. Le secteur sportif, qui se résumait jusqu'alors aux bulletins du service "pony" de la Presse Canadienne et aux communiqués qu'apportaient les intéressés, ne connut plus de limières, sauf la capacité de travail du rédacteur — car il n'en était qu'un et j'étais celui-là — comme dirait à peu près Victor Hugo. Au prix d'une moyenne de dix à quinze heures par jour, dimanche compris, je "couvrais" tout événement susceptible d'intéresser les lecteurs. L'exemple fit boule de neige. Les correspondants se mirent à rédiger des comptes rendus; les sports considérés "secondaires" alors se nommèrent des secrétaires: tennis, quilles, golf même ping-pong se présentèrent chapeautés d'un deux colonnes ! D'un maximum d'une colonne, le domaine sportif s'agrandit à une page complète, plus souvent, deux, et jusqu'à trois, le lundi.

Mort de Mgr LaRocque

On n'avait pas le temps de s'ennuyer, surtout quand, par suite d'une absence, il fallait être "lanceur de relève" pour un autre. C'est ainsi que le lendemain du jour de l'Assomption 1926, la TRIBUNE publiait quinze colonnes solides que j'avais tapées durant les dix-huit heures précédentes, soit le compte rendu de trois joutes de baseball et la biographie de Mgr LaRocque, 2e évêque de Sherbrooke, décédé la veille sur le coup de l'Angélus de midi, en plus des principales dépêches sportives et internationales arrivées dans l'avant-midi, le traducteur attitré étant malade ce matin-là.

Je rappelle ces faits, d'abord parce que j'en suis un peu fier, comme dirait Ivan Boisvert, ensuite parce que mes amis Louis O'Neil et Gilles Desroches peuvent évoquer des exploits qui s'approchent de celui-là; enfin parce que ça prouve que même au XXe siècle, le travail ne fait pas mourir son homme — du moins pas sur le coup !

Je les rappelle enfin pour me réjouir que là aussi les pionniers n'ont pas oeuvré en vain; qu'à l'instar de ceux qui nous ont précédés, nous avons fait notre part pour que nos suivants aient la vie moins dure. Nous avons défriché et défoncé le sol pour qu'il rende au centuple.

Autres figures à évoquer

Et quand je dis nous, je ne parle pas seulement de ceux avec qui j'ai travaillé à la rédaction entre 1925 et 1927, ou à la publicité entre 1928 et 1942, ou à la rédaction encore de 1947 à 1950; — je parle aussi des grands oubliés de 1910 à 1925, qui passèrent des heures aussi trépidantes que celles que j'ai vécues. De ceux-là, je n'en ai connus que quelques-uns autrement que de vue. Le juge Wilfrid Lazure, reste, je le crains bien, le seul survivant des collaborateurs sinon de la première année, du moins des cinq premières.

D'autres que moi évoqueront-ils, en ce 50e anniversaire, les figures d'Omer Chaput, premier rédacteur, mort fonctionnaire à Ottawa; du pittoresque Charlie Mackenzie, qui débitait de violentes harangues politiques chaque fois que l'occasion s'en présentait et qui même publiait dans la TRIBUNE le texte quasi intégral de discours qu'il n'avait pas eu le temps d'aller prononcer...

Pour en revenir à la période 1925-27, il a fallu, semble-t-il, que je quitte la TRIBUNE pour que tout le monde y gagne. Le 28 août 1927, avec le concours de Donat Saint-Laurent et de quelques autres, je partais pour Coaticook, afin d'y ressusciter l'"Etoile de l'Est", hebdomadaire qui avait eu son heure de gloire au temps héroïques du curé Chartier. Comme le dit Baudelaire, "l'action n'est pas la soeur du rêve..." Peu avant Pâques, au printemps de 1928, j'eus l'occasion de rencontrer M. Fortin. L'aménagement de la TRIBUNE en son édifice actuel allait se faire. Mon ancien patron m'offrit de revenir au bercail, mais cette fois à la publicité. Fut dit, fut fait ! Mais cela c'est une autre histoire, dirait Kipling...

Abonnez-vous à La Tribune

METIER

(Suite de la page 19)

QUES" ... Steve Ellington avec ses textes simples et bon enfant, ne vous oblige pas à vous creuser la cervelle. Au lieu d'exiger de vous telles ou telles connaissances, c'est lui qui vous apporte son offrande — une révélation hebdomadaire sur les aspects variés de l'ingéniosité humaine. Bienheureux répit dans la vie d'un traducteur !

André Maurois

On en peut dire autant des **"Propos d'André Maurois"** — car ses textes, écrits en anglais, ont été néanmoins pensés en français ; c'est visible à l'oeil nu. Maurois — quel aimable bonhomme ... En voilà un qui n'a certainement pas fait la fortune de la moderne et florissante industrie des tranquillisants ! De temps à autre, une dose de sa toute simple philosophie de la vie vous détend et vous rafraîchit.

Et **LES GRANDS ARTICLES EN SERIES** de la page 5, donc! — ce qu'ils m'en ont fait faire, des recherches, et combien de moments intéressants ils m'ont fait passer ! ... "Ce vilain américain" ... "Visages du Canada" ... "Voulez-vous vivre plus longtemps?" ... J'en passe, et des meilleurs.

Etc., etc., etc., à l'occasion. Connaissances exigées et connaissances reçues ... Comprenez-vous maintenant pourquoi j'affirme qu'un traducteur se cultive malgré lui ? "Je suis homme et rien de ce qui est humain ne doit m'être étranger", comme disait ce bon vieux Térence. Tant de choses qu'on ne lirait pas — par manque de temps, manque de goût, ou ... paresse pure et simple — et qu'on se voit forcé de scruter depuis "A" jusqu'à "Z" ... Et le plus étonnant c'est que, malgré tout, "ça entre" !

Il est aussi une autre façon de se cultiver malgré soi que le traducteur consciencieux ne doit pas négliger. En effet, l'équivalent français qui lui vient à l'esprit pour tel terme de mécanique, de politique internationale, etc., etc., peut, bien que parfaitement acceptable en lui-même, n'être pas conforme à l'usage courant — ne pas représenter l'expression consacrée par les journaux de langue française. Voilà un point qu'il faut sans cesse vérifier. Le traducteur doit donc suivre de près, dans les journaux français et canadiens-français, au moins les articles qui traitent des mêmes sujets que ceux qu'il doit habituellement traduire. Sinon, gare aux effets comiques dont il se mordra les quatre doigts et le pouce ! ...

La stylistique

Que dire de l'incessante revision de la grammaire et de la stylistique françaises qu'impose au traducteur sa conscience professionnelle ? Que dire des innombrables pèlerinages à l'étagère des dictionnaires de toutes espèces ... ?

Faire d'une pierre deux coups, se tenir au point sur une douzaine de sujets divers tout en gagnant son pain quotidien, voilà qui est splendide. Voilà même qui serait parfait sans l'inévitable croix qui pèse sur les épaules de tout traducteur de journal : l'obligation de concilier "vite" et "bien".

Ainsi par exemple, devant un magnifique article de Mgr Sheen, combien on voudrait avoir le temps de faire un bijou de français de ce bijou de pensée ! Mais l'heure et demie qu'il vous faudrait pour cela, deux ou trois textes doivent se la partager. Vos textes, le Minotaure impitoyable qu'est un quotidien les attend pour n'en faire qu'une bouchée et — insatiable — en réclamer d'autres !

"Vite **ET** bien", ou, du moins, vite et acceptable : combien de fois, devant ce dilemme, le traducteur de journal souhaiterait, pour traduire ce qu'il éprouve, trouver des équivalents français parfaits à l'expression anglaise "to know better", et au terme aujourd'hui si à la mode chez nos voisins américanis — "frustration" !

N'importe — malgré tout, quel beau métier que celui de traducteur ! Combien j'aurais voulu pouvoir vous le présenter de façon moins hâtive et moins superficielle ! Mais pour cela, il m'eût fallu écrire un livre — car s'il est tout ce que je vous ai dit, il est aussi beaucoup plus que cela.

Chaque jour, en effet, il vous apporte quelque chose de neuf, de différent, d'inédit. Chaque jour, il lance un nouveau défi à votre culture, à votre imagination, à votre sens linguistique, à votre conscience professionnelle et ... à votre patience.

Ce métier, je ne l'ai pas choisi — c'est lui qui m'a choisie comme ça, un beau jour, à l'improviste.

Mais je puis le dire en toute sincérité : si c'était à refaire, ce choix, je le ratifierais encore — avec enthousiasme et fierté !

Monique GERMAIN-MAGNY

Abonnez-vous à La Tribune

Greenshields & Co Inc



MONTRÉAL
TORONTO
NEW-YORK
QUÉBEC
OTTAWA
WINNIPEG
SHERBROOKE
LONDON

Courtiers en placements

75 NORD, RUE WELLINGTON

Filiale:
Greenshields & Co Ltd
Agents de change

FELICITATIONS à "La Tribune"

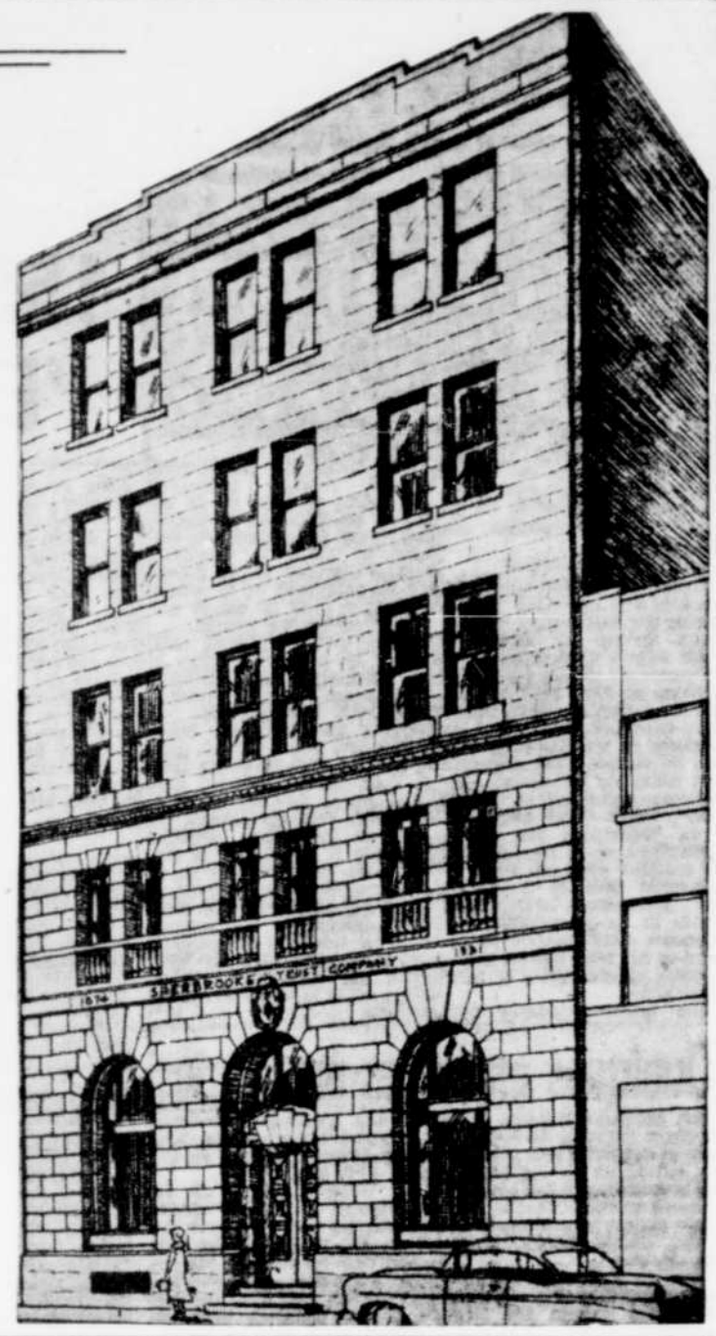
C'est dans les locaux occupés aujourd'hui par le poste CHLT-TV que logea, à ses débuts, le Sherbrooke Trust.

50 LA TRIBUNE 1910-1960

Depuis deux ans, le Sherbrooke Trust loge dans un immeuble agrandi et modernisé. Ainsi, Sherbrooke Trust est en mesure d'ajouter à ses services. Par exemple, le troisième étage est entièrement réservé au département des successions et fiducies.

SHERBROOKE TRUST Company

ETABLIE EN 1874



Le Canada construit avec du CIMENT CANADA







La compagnie Canada Cement occupe, depuis longtemps, une place de premier plan dans la fabrication des produits de qualité pour tous les travaux de construction. C'est une compagnie à capitaux canadiens et dirigée par des Canadiens.

Elle possède 9 usines de production et 9 centres de distribution répartis dans tout le Canada, vous assurant une livraison rapide quelle que soit la quantité.

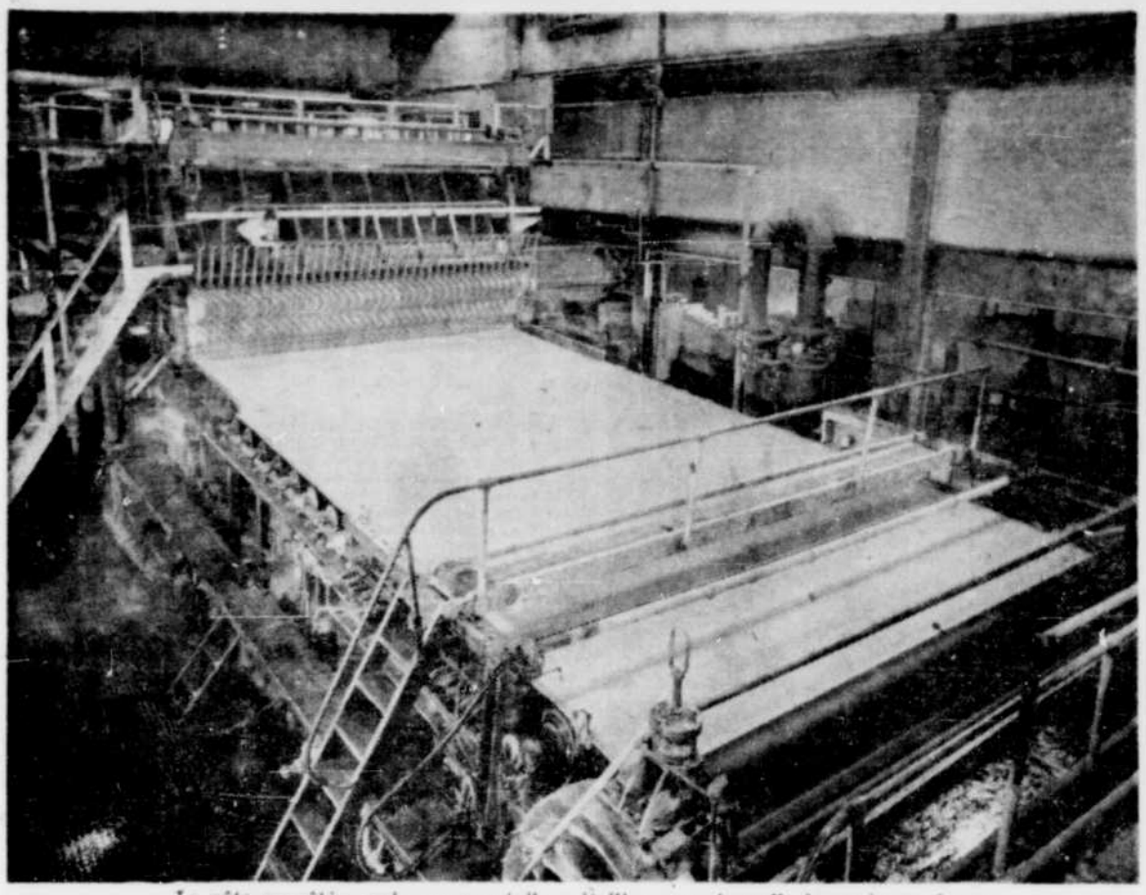
La compagnie Canada Cement offre gratuitement des imprimés et l'aide de ses services techniques touchant chacun des aspects de la construction en béton et des problèmes qu'elle comporte. Pour les obtenir, il suffit de s'adresser à l'un de ses dix bureaux de vente, dont la liste figure ci-dessous.

Canada Cement COMPANY, LIMITED

IMMEUBLE CANADA CEMENT, MONTRÉAL, P.Q.

BUREAUX DE VENTE:

- MONCTON
- MONTRÉAL
- TORONTO
- REGINA
- CALGARY
- QUÉBEC
- OTTAWA
- WINNIPEG
- SASKATOON
- EDMONTON



La pâte apprêtée coule sur une toile métallique sur laquelle le papier se forme.

Transformation du bois, de la forêt à l'imprimerie...

Qui remarque que le journal est la denrée la plus périssable qui soit ?

Et pourtant, davantage que les fleurs, les fruits, les parfums, la presse imprimée se consume aussitôt parue, se dégrade, s'use, et parfois, plus éphémère qu'une feuille d'éphéméride, n'a plus de valeur aussitôt lue, vite remplacée par l'édition suivante. C'est vrai pour le quotidien, et surtout pour le journal du soir, mais c'est vrai aussi pour l'hebdomadaire ! Combien de lecteurs en conservent les collections, quelque précieuses qu'elles soient et malgré tous les efforts qu'elles représentent, toutes les réussites dont elles témoignent !...

Dans le monde entier, le journal est devenu le compagnon indispensable de la vie. Le citoyen du XXe siècle a-t-il donc besoin chaque matin et chaque soir de sa ration de nouvelles?

A l'origine, ce dut être cela. Aujourd'hui, c'est surtout une habitude prise. Il ne demande plus seulement d'être renseigné. Il exige de l'être d'une certaine façon. La naissance de la presse parlée, l'essor des informations radiophoniques permettent de savoir beaucoup plus rapidement. Malgré quoi le journal n'a rien perdu de sa vogue. La preuve est ainsi fournie qu'il existe un secret, un mystère dans l'attrait éprouvé par le public, puisque l'actualité ne suffit pas à expliquer son engouement.

Et ce secret, ce mystère ne s'expliquent-ils pas tout simplement par la somme d'efforts humains que représentent les quelques pages imprimées d'encre fraiche que vous parcourez souvent d'un regard distrait et que vous rejetez parfois avec ces mots un peu dédaigneux :

—Il n'y a rien dans le journal, aujourd'hui.

Il n'y a rien !

Avez-vous jamais pensé ce que représentait d'esprit d'invention, d'ingéniosité, de recherches techniques, de realisations pratiques ce résultat qui vous satisfait, si difficilement, cette perfection presque inutile puisqu'il lui manque ce couronnement de la perfection: la durée ?

Depuis la fabrication du papier, jusqu'à l'expédition ou la livraison des journaux terminés tout un monde s'agite et s'affaire... Et, invisibles et présents, tout un peuple de morts inventeurs, chercheurs, artisans se survit, par leur oeuvre féconde, dans une des industries les plus florissantes de notre temps.

Balzac, prodigieux cerveau, qui a tout compris, prévoyait dès le début du siècle dernier le rôle immense de la presse. Relisez les pages qu'il consacre, dans les **Illusions perdues** au monde des journaux. Ses tableaux des salles de rédaction, les portraits de ceux qui les hantent sont étrangement prophétiques. Mais il n'avait pas dédaigné de se pencher sur les problèmes pratiques. En un temps où tout le papier était fabriqué avec des chiffons, il plaçait au centre d'une de ses intrigues, l'inventeur qui **"avait appris que les Chinois faisaient du papier avec des tiges de bambou pressées"**. Et les recherches, les déboires du pauvre David Séchard, conduisent sans le lasser le lecteur jusqu'à la découverte du procédé qui permet **"de coller également le papier en cuve et de réduire le prix de fabrication de toute espèce de papier, soit par l'introduction de matières végétales dans la pâte, soit en les substituant aux chiffons"**.

Comme l'usine dévore les arbres, l'imprimerie engloutit le papier. En bobines, en rames, il pénètre immaculé, dans ses flancs, pour en ressortir, véhicule de la pensée humaine, chargé de milliers de petits signes noirs qui sont des mots.

Qu'elle soit composée à la main ou à la linotype, la "copie" prend toujours le nom de plomb quand elle sort des mains du typographe. Petits bâtonnets dont chacun est un caractère, dans le premier cas, lignes entières dans le second, les paragraphes se forment, s'ajoutent et deviennent tout l'article.

La page entière ainsi montée est serrée dans la forme, puis par un procédé mécanique (empreinte) ou chimique (offset photogravure) reproduite sur une plaque mince qui viendra au contact du papier, après avoir été courbée et appliquée sur le cylindre de la rotative.

Au Canada, en Suède, en Finlande, en Norvège, en Russie, des arbres tombent sous la hache ou la scie des bûcherons, des pins et des sapins surtout...

Les uns sont traités sur place, au Canada, en Suède et en Norvège principalement, et réduits par des procédés chimiques en pâte sèche, qui, pressée et emballée, est ainsi livrée à l'exportation.

Les autres, sont écorcés, débités en rondins et acheminés par eau. Les péniches les débraquent à l'usine même, où ils subissent les opérations successives qui les réduiront en pâte liquide à laquelle sera mélangée en quantités variables selon le papier à obtenir, la pâte sèche arrivée en ballots.

Le mélange passe ensuite dans une machine géante qui le transforme en papier.

Il faudrait des pages pour décrire les machines et les procédés employés tant pour la fabrication du papier que pour la composition et l'impression des journaux. La TRIBUNE a préféré y substituer ce reportage par l'image, grâce auquel vous verrez un journal naître dans une futaie de la forêt, puis prendre forme à l'usine, recevoir à l'imprimerie son précieux fardeau, avant d'être, par les soins de la poste et des kiosques à journaux, acheminés vers vous.

Et quand vous serez sur le point de murmurer encore:

—Il n'y a rien dans le journal . . . rappelez-vous...

Je suis l'imprimé !

Je suis l'Imprimé — mon nombre est légion.

Je suis la maille de la chaine qui relie l'acheteur au vendeur.

Je suis la force qui peut créer des besoins nouveaux, diminuer le coût de la distribution d'un produit et payer à celui qui m'utilise avec constance, d'énormes dividendes.

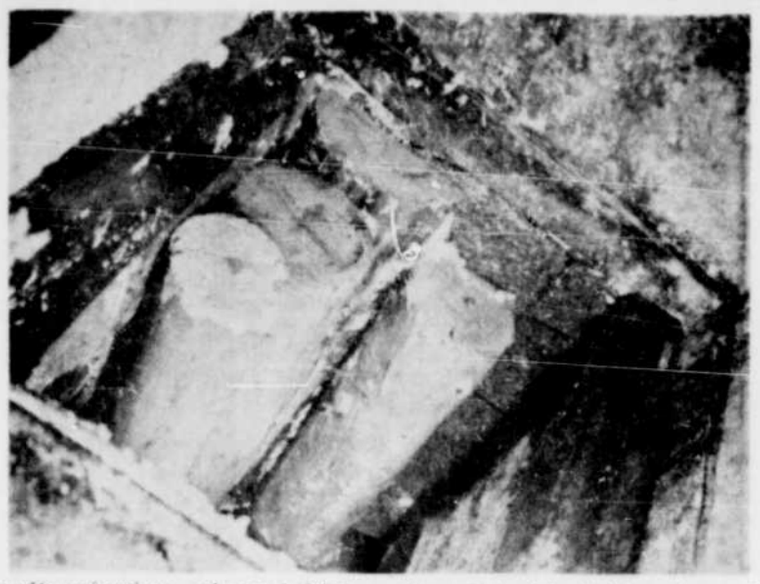
Je suis, par ma nature même l'ami du public, bien que cette amitié soit parfois cachée par le camouflage égoiste de celui qui se sert de moi pour trop parler de lui-même et trop peu de celui qui me lit.

Je parle au public comme mon créateur me fait parler — je ne puis parler avec conviction si mon créateur ne sait pas me faire parler ainsi.

Je ne puis discuter avec celui qui me crée. Mon rôle se borne à me faire accepter par le public, tel qu'on m'a fait...tel que je suis.

Je puis être la cause du succès de qui m'utilise — pourvu qu'il sache comment tirer profit de mes efforts en sa faveur.

Je suis l'Imprimé.



La pâte mécanique qui sert à fabriquer le papier à journal est tout simplement du bois déchiqueté par d'énormes meules.



C. W. DUNN,
président,
C.D.A.A.

NOS FÉLICITATIONS

A la direction du journal "La Tribune" à l'occasion de son cinquantenaire

50 LA TRIBUNE 1910-1960



J. Emilien GAUTHIER,
secrétaire-trésorier,
C.D.A.A.

Nous sommes le bureau d'assurances le plus complet à Sherbrooke. En vous adressant à nous, vous êtes assurés de recevoir les conseils d'hommes intègres, expérimentés et compétents. Quel que soit votre cas particulier, venez nous voir !



John J. DUNN,
vice-président,
B.A., D. B.A.

FEU
VOL
AUTOMOBILE
RESPONSABILITE PUBLIQUE
RESPONSABILITE PERSONNELLE
BONS DE GARANTIE
BRIS DE VITRES
ASSURANCES sur ACCIDENTS de VOYAGE
ASSURANCE TRANSPORT
Assurance "Maitre de Maison" combinée
et tous les autres genres d'assurances !

ASSURANCE **C. W. DUNN** INSURANCE INC.

EDIFICE CENTRAL — 31 OUEST, RUE KING — SHERBROOKE, Qué.
LO 9-2559

Nos hommages et notre reconnaissance
à la direction du Journal — — — — **LA TRIBUNE**

à l'occasion de son JUBILE D'OR

50 LA TRIBUNE 1910-1960

où la **Climatisation de l'air** ★ **Réfrigération Commerciale** **Frigidaire**

de GENERAL MOTORS OF CANADA LTD.

sont à l'honneur soit

AU JOURNAL À LA RADIO ET À LA TÉLÉVISION

PAUL LEPROHON

Le plus important spécialiste en climatisation dans les Cantons de l'Est

1084 ouest, rue King **Sherbrooke** **Tél. LO 2-9809**

Le service de la circulation: une artère vitale du journal

Par Réal JACQUES

Dans la grande organisation qu'est celle d'une journal, la coordination de tous les départements ressemble à une roue d'enchaînement où chaque point d'engrenage est nécessaire à l'avancement de l'autre.

De même l'effort produit d'une part ne peut qu'aider les autres parties à mieux atteindre leur but. Chaque jour étant un perpétuel recommencement, de même, chaque jour la roue tourne, demandant sans cesse la collaboration de chaque membre de l'entreprise. Ainsi, il y va de l'importance de chaque département.

Lorsqu'on mentionne le mot CIRCULATION dans un journal ou en Service du triage, tous comprennent qu'il s'agit bien du Service des abonnements, ou encore mieux, la vente du journal sous toutes ses formes. La Circulation d'un journal est une des artères les plus importantes pour la maintenance et l'avancement d'un journal. A quoi servirait d'avoir des services de nouvelles, des agences de publicité, des vendeurs d'annonces, des rédacteurs experts, des ateliers remplis de linotypistes et de typographes compétents, un service de correction et de mise en page attentif, si ce journal devenu à chaque jour un tout complet, dont chaque ligne, chaque page, captivera l'intérêt de tout un public soucieux et avide de se bien informer, à quoi servirait tout cela si le journal ne se vendait pas ?

La Circulation, l'expédition et la livraison du journal par le moyen de ses camelots et de ses autres moyens de transports, reste le dernier pas entre tout le reste de l'organisation et le lecteur.

Les journaux soucieux d'aller vers le progrès et d'attester les chiffres de tirage qu'ils produisent comme authentiques font partie d'un Bureau de vérification appelé l'**Audit Bureau of Circulations**, ou **A.B.C.** Chaque année, un auditeur de cette compagnie vient vérifier les chiffres que nous présentons comme payés, allant de la vente du passant sur la rue à la vente d'abonnements par camelots, par la poste ou aux divers comptoirs de journaux. Le rapport publié par la suite facilite le travail du vendeur de publicité en produisant des chiffres officiellement reconnus et approuvés.

La Tribune fait partie de l'Audit Bureau of Circulations depuis 1920. Le journal comptait à cette époque (dix ans après sa fondation) 8,300 abonnés, dont 1,776 dans la ville de Sherbrooke.



Au département de la circulation, on remarque, à gauche au fond, Mlle Gisèle Godbout, au centre, Mlle Nicole Côté, à l'extrême droite, M. Vianney Tremblay, chef du département, et au fond, à droite, M. Réal Jacques et Mme Simone Côté.

Quelques petits journaux seulement ne font pas partie de cette association. C'est donc dire l'importance que peut avoir la publication du rapport A.B.C. — L'annonceur, le commerçant, la compagnie qui se servira de notre journal pour faire sa publicité, pour annoncer ses produits, aura choisi notre journal avec ou à la place de beaucoup d'autres journaux parce que les centres où nous avons nos abonnés représentent le territoire, le marché qu'elle voudra atteindre par son annonce. Il est entendu qu'un journal qui compte au-delà de 35,000 abonnés sera lu par environ 175,000 personnes. C'est ce qui intéresse l'annonceur. La publicité n'aura de la valeur pour le vendeur que dans la mesure où le journal sera vendu, distribué et lu. Ce rapport fourni par le service de la Circulation, annuellement, est d'une importance très grande pour activer les sources de revenus d'un journal.

En second lieu, vient le **Publisher's Statement** qui est imprimé deux fois par année et qui comprend les moyennes de tirage des derniers six mois. Il ne diffère avec l'Audit Report qu'en ceci : l'un fournit les chiffres (en moyenne) de distribution dans tous nos centres, sur une base annuelle. L'autre ne donne que les moyennes des six derniers mois pour les diverses zones de notre territoire et n'est soumis à l'audition qu'après son impression.

Le territoire desservi par un journal, quel qu'il soit, se divise en trois zones appelées : **City, Retail Trading** et **All Other Zones**. La première comprend la ville où se publie le journal et sa banlieue. La seconde, tous les centres environnants, faisant directement affaire avec la ville principale où se publie le journal. Troisièmement, le **All Other Zones** comprend tous les autres centres en dehors de nos frontières et dont les gens font affaire avec d'autres grands centres, autre que celui de notre ville. Le tirage, le nombre d'abonnés qui a le plus d'importance sont compris dans les deux principales zones, soit le **Retail** et le **City Zone**.

Le département de la Circulation est donc un centre névralgique pour le journal. Un personnel actif, ambitieux et consciencieux travaille tous les jours à produire en vue toujours d'établir des normes, des statistiques lui permettant la réalisation du rapport audité dont la valeur est de prime imortance pour le revenu du journal.

Ce département requiert les services de gens attentifs et minutieux, dans leur travail. Chaque abonné reçoit une attention particulière et tous les efforts visent à donner entière et complète satisfaction à chaque client.

Un personne de bureau maintient le bon fonctionnement de l'ensemble, tandis que deux équipes de vendeurs - solliciteurs se font un plaisir de visiter nos centres et d'inviter les gens qui ne reçoivent par La TRIBUNE à en devenir des clients réguliers.

Le chef du tirage, en plus de voir à la bonne marche du travail de ses diverses équipes, rend compte à la direction du travail accompli et des projets en voie de réalisation. Il doit se tenir également en rapport avec l'Audit Bureau of Circulations et ses services associés. De même, chaque centre, chacun de nos bureaux régionaux et tous les responsables qui travaillent pour le service de la Circulation sont aussi en communications continuelles avec lui. Il stimule, encourage, prend à coeur chaque problème et ne l'abandonne qu'après y avoir apporté la solution exigée. La compilation des rapports mensuels, trimestriels, semi - annuels et annuels, la préparation des rapports officiels sujets à audition, la promotion du département, les problèmes de collection, de transport, d'expédition et de réception du journal, remplissent bien le programme de tous les jours.

A la direction des camelots de la ville de Sherbrooke, M. Vianney Tremblay a tout un organisme dont il élabore lui-même le travail. En plus de voir au contrôle de ses petits vendeurs de journaux, de leur collection, de leur livraison, il surveille également la vente chez les marchands et épiciers de la ville, à tous les comptoirs de journaux et les ventes sur la rue. Les périodes de déménagements sont surtout mouvementées, en considération d'un système établi pour suivre le client à sa nouvelle adresse et pouvoir l'assurer du même bon service de livraison du journal.

Pour compiler les recettes et les dépenses, permettre ainsi de suivre les résultats obtenus indistinctement dans chacun de nos centres, tout un travail de comptabilité est nécessaire au département de la Circulation. La correspondance, le classement, les entrées aux filières demandent un travail minutieux et soigné que nous fournissent Mlles Gisèle Godbout et Nicole Côté, et Mme Simone Côté.

Nos équipes de vendeurs-solliciteurs sont des gens formés sérieusement à la vente, dont la conscience professionnelle dicte un travail compétent et constructif. Ces gens ne sont pas des colporteurs, des vendeurs de produits à la mode. Ce sont des amis qui frappent aux portes de tous les foyers canadiens-français. Leur travail est d'une grande importance pour le département. Ces deux équipes sont sous les directives de deux chefs expérimentés, MM. Marcel Duchesne et Roger Régis. MM. Antoine Grenier, Jean-Louis Blais, N. Desmarais, Frank Fiorito, Georges Nicol et Roger Morin en sont les membres actifs.

Depuis les dernières années, la distribution par la poste, qui n'apportait notre journal à nos clients qu'au lendemain de sa publication, a passé à un mode plus rapide, plus adéquat et plus à la page pour tous nos centres où la chose est possible. Avoir le journal à sa porte, le jour même, et à l'heure de midi, quelle aubaine pour le prix aussi minime payé pour le journal !

Chaque jour, soit par autobus, par train, par taxi, par camion, le journal part en direction de tous nos centres de distribution de la région. Ce journal qui emporte l'information, les renseignements, la nouvelle à toute une population désireuse d'être bien informée, sera distribué dans plus de soixante-cinq localités de notre région par environ 600 camelots, à qui nous payons annuellement un salaire total de $125,000. De même, une autre partie de nos journaux est dirigée vers le bureau des Postes pour atteindre des abonnés demeurant dans des pays aussi éloignés que l'Afrique et l'Australie.

Tout ceci démontre en quelque sorte l'activité qui se maintient dans un département de Circulation.

Quelques chiffres pour préciser le travail accompli par La TRIBUNE durant les dernières années, dans le comaine de la Circulation. En 1920, soit dix ans après sa fondation, La TRIBUNE ne comptait que 8,300 abonnés. Sauf pour les années de l'après-guerre, l'influence de la dépression commerciale se faisait sentir avec une circulation ayant baissé de 3,000 copies.

Ce n'est que 30 ans après l'établissement de La TRIBUNE, soit en 1940, que le journal atteignait 9,000 de tirage. Puis, les années suivant la guerre de 1935 - 45 continuent d'apporter des chiffres imposants pour le temps. 11,000 — 13,000 — 14,000 —16,000 — 18,000 et enfin en 1950 : 18,405. — Les dix dernières années sont remarquables, en considérant surtout l'essor des derniers cinq ans, alors que naissait la télévision à Sherbrooke et qu'augmentait la force de nos postes de radio.

De 1950 à 1955 : une augmentation de 6,500 abonnés. De 1955 à 1960, une augmentation de plus de 10,000 abonnés.

Il convient de mentionner que contrairement à la plupart des journaux de même rang et de même tirage, notre journal maintient son tirage avec une population de petits centres, n'ayant pas de grandes villes-soeurs près de Sherbrooke pour alimenter le potentiel de son industrie commerciale.

Une seule espérance demeure : un désir sincère d'apporter pour chacune des familles canadiennes-françaises de la région, une copie de La TRIBUNE. Là seulement, le service de la Circulation pourrait affirmer avoir totalement accompli sa tâche.

Réal JACQUES.

Abonnez-vous à La Tribune

A ceux qui utilisent et à ceux qui ont besoin

d'un APPAREIL AUDITIF

nous offrons le service le plus complet !

Si vous éprouvez quelques difficultés avec votre appareil auditif ou si vous ne pouvez obtenir le service requis pour l'appareil que vous possédez, nous vous invitons à passer à notre bureau et nous ferons tout ce qui est possible pour vous aider à mieux entendre.

Notre bureau est situé au

119, rue Frontenac — Sherbrooke — LO 9-2348

Notez que, au No 119, rue Frontenac, à Sherbrooke, vous trouverez le plus beau choix d'appareils auditifs Acousticon, tels que : lunettes auditives, appareils portés sur l'oreille, barrettes, pinces à cravates, appareils sans fil, etc.. Comme vous le savez, Acousticon est l'appareil auditif le plus perfectionné et le meilleur au monde.

Au 119, rue FRONTENAC, SHERBROOKE, vous trouverez aussi tout ce dont vous pourrez avoir besoin pour votre appareil de surdité, tel que :

BATTERIES FRAICHES : — pour toutes marques d'appareils auditifs;

MOULES POUR OREILLES : — Invisibles ou réguliers, faits sur commande;

REPARATIONS : sur toutes marques et modèles d'appareils auditifs;

SUPPORTS : — pour vous permettre de porter votre appareil auditif en toute sécurité;

SECHOIRS : — pour protéger votre appareil auditif contre l'humidité;

VERIFICATEURS DE BATTERIES: de la plus haute qualité;

REVEILLE-MATIN : Spécial pour ceux qui sont durs d'oreille;

RADIO SPECIAL : — Pour ceux qui sont durs d'oreille. Ces radios permettent aux durs d'oreille d'écouter leurs émissions favorites sans inconvénients pour les autres membres de la famille.

TV HUSH : — Un petit appareil ingénieux qui s'adapte au téléviseur et permet aux durs d'oreille de suivre leurs programmes favoris sans déranger les autres;

SERVICE POSTAL : — prompt et efficace;

. . . Et, finalement, mais de toute première importance, nous sommes les distributeurs des

APPAREILS AUDITIFS

ACOUSTICON

Comme vous savez, ACOUSTICON est l'appareil le plus perfectionné et le meilleur à travers le monde.

L'achat d'un appareil auditif semble être une chose sans importance pour certaines personnes. Mais, Il est IMPORTANT de noter qu'il est de toute nécessité d'acheter votre appareil auditif d'un spécialiste expérimenté qui a subi un entraînement spécial pour ce genre de travail particulier. Vous pourriez vous faire plomber les dents par un dentiste . . . ou par un plombier, mais, moi, je préfère le dentiste pour les dents et le plombier pour la plomberie. Il en est de même quand il s'agit d'appareils auditifs. Vous devez consulter un spécialiste accrédité dans cette ligne. Vous ne pourrez pas vous attendre à avoir satisfaction d'un appareil acheté à un commis ou une vendeuse à l'arrière d'un comptoir de boutique quelconque. Malheureusement, certaines personnes sans expérience et sans qualifications pour ce travail se permettent de vendre des appareils auditifs . . . et le résultat est qu'ils font des dégâts terribles.

"Un appareil à l'essai ?" Dans un tel cas, c'est à vous que revient la tâche de vous poser en spécialiste . . . et vous avez de nombreuses chances de vous tromper. Il faut que vous réalisiez que l'appareil auditif que l'on vous passe a été prêté des douzaines de fois . . . et qu'il est toujours revenu. Un de ces jours, celui qui vous a prêté cet appareil auditif le vendra pour un neuf.

Chaque semaine de l'année, nous vendons des appareils auditifs à des personnes qui ont eu d'autres marques d'appareils à l'essai, et ces personnes prétendent qu'il n'y a absolument pas d'appareils auditifs faits pour elles. D'autres achètent l'appareil auditif qu'on leur a offert en essai — un appareil qui ne leur convient aucunement — pour la simple raison qu'on a consenti à leur passer cet appareil auditif à l'essai pour une semaine.

Ne vous laissez pas leurrer avec ces histoires d'appareils auditifs qui vous sont offerts à l'essai pour dix jours, ou par ces offres d'appareils auditifs offerts à bon marché. On n'a jamais plus que ce pourquoi l'on paie. Visitez votre spécialiste Acousticon, qui a fait des études sérieuses en rapport avec les nombreux problèmes présentés par les différents degrés de surdité et qui est en mesure de bien vous servir, tant par sa grande expérience que par la variété des modèles qu'il a à sa disposition.

ACOUSTICON a des bureaux et des représentants expérimentés dans toutes les principales villes à travers le monde entier. Songez à ce que cela représente d'avantages pour vous, qui pouvez être appelé à voyager.

Enfin, souvenez-vous que vous trouverez toujours service et satisfaction complète au CENTRE D'APPAREILS AUDITIFS A.B.C.D.

Ne pas confondre LE CENTRE D'APPAREILS AUDITIFS A.B.C.D. avec d'autres centres d'appareils auditifs. Avant d'acheter votre appareil auditif . . . ou si votre appareil actuel ne vous donne pas satisfaction, veuillez nous consulter !

CENTRE D'APPAREILS AUDITIFS

A. B. C. D.

Dépositaire des Appareils Auditifs ACOUSTICON, de réputation mondiale

C.-E. HEON, prop.

119, rue Frontenac — Téléphone: LO 9-2348

Sherbrooke

SHERBROOKE 1817

S herbrooke, au coeur chaud, à l'esprit lucide,
H abitué aux vistas de la mer,
E merge, de notre histoire encore aride,
R iche d'idées saines, Le travers
B attait son plein, sous Milnes; la suffisance
R 'égnait; on riait de la compétence.
O mnipotent, le Conseil ripaillait;
O ffrait grand domaine à Dunn, le laquais.
K tiné, hameau joyeux, sourit à l'homme
E pris du beau. SHERBROOKE il le dénomme.

V. O.

Sherbrooke

FELICITATIONS

A

LA TRIBUNE

50 LA TRIBUNE 1910-1960

A L'OCCASION DE SON

50ème ANNIVERSAIRE

EASTMAN PHOTOGRAPHIC MATERIALS LIMITED

MONTREAL

Félicitations

à l'occasion de votre

50ème

anniversaire

BRUCK MILLS LIMITED

SHERBROOKE COWANSVILLE

ST-JEAN

UN SYMBOLE DE PROGRÈS



Le nouvel édifice de La Survivance à St-Hyacinthe constitue un symbole en pierre du progrès que cette compagnie a fait de concert avec les Cantons de l'Est dans leur marche vers des horizons toujours plus larges de prospérité et de bien-être. Fondée dans les Cantons de l'Est par des hommes d'affaires de la région, La Survivance n'a jamais cessé de croître en servant les besoins et les intérêts de cette région.

LA SURVIVANCE

COMPAGNIE MUTUELLE D'ASSURANCE - VIE

BUREAU-CHEF : St-Hyacinthe

M. L. Ed. MORIER; Notaire, Président — M. LUCIEN BROSSEAU, D.M.G.; Directeur gérant

SUCCURSALE DE SHERBROOKE : 51, rue King

M. FLORIAN MORIN, gérant — M. EUCLIDE HAMEL, gérant.

Le camelot est un garçon qu'il faut comprendre...

Par J. P. V. Tremblay

Il serait difficile pour nos lecteurs de 1960, de revenir au mode de livraison du journal d'il y a 50 ans et même, 25 ans. Plusieurs lecteurs de mon âge se rappellent le temps de leur enfance et l'arrivée du journal. Chez mon père, nous recevions le journal du lundi, le mardi soir vers 8 heures. Il aurait été difficile, pour mes parents, de faire coucher mes frères et soeurs avant l'arrivée du journal, car nous voulions tous au moins y jeter un coup d'oeil, quitte à continuer la lecture le lendemain matin.

De nos jours, plus de 90 pour cent des lecteurs de La TRIBUNE, reçoivent le même jour leur journal préféré, grâce aux services de nos camelots qui en font la livraison dans plus de 60 villes et villages des Cantons de l'Est. En notre siècle de vitesse, il faut être expéditif car la nouvelle vieillit vite ! Le camelot, ce garçon empressé, gentil, intelligent du voisinage, fait rapidement la livraison à la porte de chaque lecteur.

Le camelot doit être sérieux et entreprenant pour bien réussir dans son travail. La ténacité est très importante. Il n'y a pas seulement le beau côté de faire un peu d'argent, de rencontrer des gens intéressants, etc. Il faut aussi considérer que ce travail doit être fait, quelle que soit la température, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il fasse chaud ou froid, le journal doit être livré à la même heure. Le garçon doit être aussi un bon vendeur et un diplomate car il a affaire à environ 50 familles différentes.

Sens du devoir

Un garçon dont l'âge varie entre 12 et 15 ans, fait dans ce travail, un bel apprentissage de la vie. Plusieurs grands hommes de notre siècle ont débuté dans ce travail qui leur a permis de développer chez eux un sens des responsabilités, du devoir.

Chaque abonné devrait se rappeler tout l'effort que demande ce travail de livraison. "Le client a toujours raison", dit le proverbe, mais il faut que le client comprenne un peu nos gars. Un camelot qui se voit adresser la parole par son client seulement lorsque la livraison est en retard, trouvera plus long le lendemain le chemin qui conduit chez ce client. Un bon mot de remerciement et que chaque client paie régulièrement son camelot afin que ce dernier ne fasse pas de voyage inutile, voilà quelques moyens de faire de votre camelot, un ami pour longtemps. Si un ancien camelot écrivait un livre pour donner ses impressions sur son travail, ses clients, etc., il lui faudrait consacrer plusieurs chapitres pour dire toutes les bontés de la plupart de ceux-ci.

Nous désirons à l'occasion de cet annivesraire, rendre hommage à nos 570 camelots qui, par leur beau travail, rendent efficaces et productives les heures ouvrées par leurs ainés au journal. Nous voulons aussi remercier les anciens camelots. Nous voyons encore aujourd'hui les résultats de leur travail efficace. Ils ont voulu non seulement faire un peu d'argent, mais, permettre au journal qu'ils vendaient, de SERVIR La population des Cantons de l'Est. Nous avons parmi nos camelots actuels, plusieurs jeunes dont le père a déjà été lui aussi un camelot. La surveillance des parents, en plus de celle du responsable du district, est très nécessaire. Nous remercions les parents de nos camelots, de leur précieuse collaboration et nous les encourageons à continuer à nous aider pour faire de leurs enfants, les "hommes de demain".



Cette photographie fait voir un groupe des camelots de la ville à la porte du département de l'expédition.



Le camelot de La TRIBUNE.

Les élections dans les Cantons de l'Est en 1912

Les élections ont toujours été un grand "show" à travers les Cantons de l'Est, bien que l'on n'y voie jamais la violence qui caractérise ces manifestations de la démocratie, en certaines parties de la province. Il y a trente ou trente-cinq ans, les opinions politiques se partageaient beaucoup plus également qu'aujourd'hui et les "dépôts" perdus étaient rares. L'organisation du scrutin était aussi beaucoup plus simple que de nos jours. Au fil des souvenirs, nous nous commes laissés aller à consulter les documents de l'époque sur la grande élection de 1911, qui amena la chute du ministère Laurier.

Six libéraux,deux conservateurs

MM. Pope et Fischer dans Compton et Brome furent les deux seuls candidats conservateurs des Cantons de l'Est élus en 1911. Même le comté de Sherbrooke qui était d'allégeance conservatrice de temps "immémorial", se tourna du côté libéral, en elisant M. F.-N. McCrea. La majorité du nouvel élu n'était que de 39 voix. Près de 80 pour cent des votants inscrits se rendirent aux polls alors que la moyenne de la province n'était que de 70 pour cent.

Dans Stanstead, le candidat libéral, M. K. Baldwin l'emporta sur son adversaire par 204 voix. Le pourcentage des votes enregistrés en regard des électeurs possibles était de 75 pour cent. Dans Shefford, Me G. Boivin l'emportait sur son adversaire conservateur par la faible marge de 36 voix; mais dans Richmond-Wolfe, M. E.-W. Tobin "balayait" le comté, comme on nouveau comté, Dr G.-S. Grédisait alors, avec une majorité de 544 voix. Dans Missisquoi le candidat libéral obtenait une majorité de 202 voix, celui de Drummond - Arthabaska, une majorité de 267 voix. M. Pope, candidat conservateur dans Compton, triomphait de son adversaire par 76 votes et M. Fisher dans Brome par 24 voix.

Aux élections de 1912, pour le provincial, M. Calixte-Emile Thrien retenait le siège de Sherbrooke par une majorité de 410 voix. Tous les comtés des Cantons de l'Est appuyèrent la politique de Sir Lomer Gouin. Les comtés de Compton et Shefford abandonnèrent le parti conservateur. Voici la liste des élus de 1912 dans les comtés des Cantons de l'Est:

Les élus de 1912

Arthabaska, M. Paul Tourigny, réélu, majorité 370 voix; Brome, M. W.-Frederick Vilas, réélu, majorité 433 voix, Compton, M. N.-G. Scott, gain libéral, majorité, 174 voix, Drummond, M. L.-J. Allard, réélu, majorité 212 voix, Frontenac, nouveau comté, Dr G.-S. Grégoire, 327 voix; Missisquoi, M. J.-J.-B. Gosselin, réélu, majorité 44 voix, Richmond, hon. P. A. G. Mackenzie, réélu, majorité 1,465 voix; Shefford, M. W.-S. Bullock, gain libéral, majorité 261 voix, Sherbrooke, M. C.-E. Therrien, réélu, majorité 410 voix; Stanstead, M. Prosper - Alfred Bissonnette, réélu, majorité 229 voix; Wolfe, M. Napoléon-Pierre Tanguay, réélu, majorité, 171 voix.

Deux ministres

Les élections du 15 mai 1912 conservèrent deux portefeuilles importants au district des Cantons de l'Est: l'hon. Louis-Jules Allard, député de Drummond, qui demeura ministre des Terres et Forêts, poste qu'il occupait depuis le 21 janvier 1909 et l'hon. P.-S. Mackenzie, député de Richond, continuait d'exercer les fonctions de trésorier provincial, qu'il avait assumées le 17 janvier 1910. Ce dernier mourut quelques années après et l'hon. M. Allard fut nommé conseiller législatif le 13 avril 1916.

Quelques autres renseignements politiques

Les élections de 1912 étaient les treizièmes élections générales tenues dans la province depuis 1867. Les deux premières, tenues en 1867 et 1871, se firent à vote ouvert et durèrent deux mois. Les premières élections avec bulletins se tinrent le 7 juillet 1875, 1er mai 1878, 2 décembre 1881, 14 octobre 1886, 17 juin 1890, 8 mars 1892, 11mai 1897, 7 décembre 1900, 25 novembre 1904, 8 juin 1908. Les députés élus en 1912 demeurèrent en fonctions jusqu'en 1916. Cette année-là les élections eurent lieu le 22 mai.

Dans Sherbrooke, il y avait 36 bureaux de votation ou polls; dans Brome 36; dans Compton 54; dans Drummond - Arthabaska, 63; dans Missisquoi, 40; dans Richmond-Wolfe, 63; dans Shefford, 45; dans Sherbrooke, 36; dans Stanstead, 36.

Abonnez-vous à La Tribune

Variations au status de Sherbrooke

Lors de l'Union du Haut-Canada et du Bas-Canada, en 1840, Sherbrooke devint un district électoral, avec les mêmes frontières que celles du présent comté de Sherbrooke, y compris les cantons d'Ascot et d'Orford avec le village.

En 1853, comme on croyait qu'une représentation plus juste au Parlement résulterait d'une multiplication de comtés, on en crea plusieurs. Le comté de Sherbrooke fut divisé pour former les comtés de Compton, Richmond et Wolfe; la ville de Sherbrooke était incluse dans Compton pour toutes fins, excepté au point de vue électoral. Cette division subsista jusqu'en 1871, alors qu'on érigea de nouveau le comté de Sherbrooke.

En 1852, le village de Sherbrooke devint une ville, et Sherbrooke reçut sa charte comme cité le 24 décembre 1875.

J. S. BOURQUE LTÉE

BOIS ET MATERIAUX DE CONSTRUCTION



C'est le temps . . .

- CONSTRUISEZ
- MODERNISEZ
- REPAREZ

636, rue Bourque
Tél: LO 9-3693
Sherbrooke

CHAUSSURES POUR TOUTE LA FAMILLE...

★ ★ ★

50 MAGASINS

DANS LE QUEBEC

OFFRANT CHAUSSURES DE BELLE QUALITE A DES PRIX RAISONNABLES A CEUX QUI ACHETENT CHEZ TRANS-CANADA

★ ★ ★

FELICITATIONS ET LONGUE VIE
au journal LA TRIBUNE
CINQUANTENAIRE

50 LA TRIBUNE 1910-1960

Styles élégants pour le printemps et l'été... tous d'excellente qualité... assurant tous un grand confort.

TRANS-CANADA SHOE LTD.

94 NORD, RUE WELLINGTON SHERBROOKE

2 succursales à DRUMMONDVILLE — 1 à VICTORIAVILLE

L

E journal conscient de ses responsabilités civiques est une source inépuisable d'inspiration pour l'avancement économique, social, politique et religieux d'une région.

La remarquable expansion de la région des Cantons de l'Est au cours du dernier demi-siècle est une preuve irréfutable de l'apport précieux donné par La Tribune à cette région.

Nous nous joignons à ses lecteurs pour lui exprimer toute notre appréciation.

La compagnie DOMINION TEXTILE Limitée

Tex-made

La photographie et son rouage dans un journal

Par Claude Daigneault

La photographie a connu au cours des dernières années une popularité sensible.

Il n'y a pas tellement longtemps, quand on voyait passer une personne portant un appareil photographique, immédiatement nous avions tendance à supposer qu'il s'agissait d'un Européen. C'est un fait. Aujourd'hui, c'est différent. Les Canadiens s'intéressent beaucoup plus à la photographie.

Il n'y a pas de doute que les Européens ont grandement contribué à populariser la photographie chez nous. Par ailleurs, la naissance de plusieurs concours de photographie a favorisé la découverte de nouveaux talents et propagé davantage notre amour pour cet art. La photographie a pris une place importante dans notre vie, et, à plusieurs, elle procure des heures de loisir intéressantes et parfois lucratives.

Aujourd'hui, il n'est pas rare de trouver un appareil de prise de vue dans nos foyers.

La photographie professionnelle

La TRIBUNE possède un département de photographie bien organisé. Ceci est indispensable dans l'accomplissement de la mission du plus grand quotidien des Cantons de l'Est. En effet, pour bien renseigner le public, le journal doit fournir un nombre considérable de photos, chaque jour, sur les principaux événements qui se déroulent dans notre région.

On imagine difficilement une édition de La TRIBUNE sans une seule reproduction photographique. Par contre, on ne songe peut-être pas à la somme de travail qui s'impose au photographe.

La TRIBUNE étant un journal d'information, ses photographes Ivan Boisvert et Royal Roy doivent prendre plusieurs photos chaque jour.

L'an dernier, par exemple, les photographes du quotidien La TRIBUNE ont pris à eux seuls plus de 2,200 photos. A ceci, il faut ajouter un nombre d'environ 1,800 photographies venant des bureaux régionaux.

Les photographies prises le sont en grande partie pour le service de la rédaction du journal. Toutefois, il arrive que les photos servent à des fins publicitaires ou encore dans un but commercial.

Lorsqu'il travaille pour la rédaction, le photographe vise plutôt le côté instantané que le côté artistique. Ceci lui permet de mieux illustrer la nature de l'événement qu'il couvre. Dans ce cas, il arrive que les détails minimes manquent d'un peu de précision. Il faut comprendre que dans ces circonstances, le photographe a préféré capter l'intérêt général plutôt que certains détails mineurs.

Les photographes de La TRIBUNE sont habiles dans leur travail. Ils joignent à des connaissances techniques, l'initiative et l'amour du travail qui permettent d'atteindre un plus haut degré de perfection. Ils ont cette facilité de saisir au moment opportun ce "petit quelque chose" qui ajoute au plaisir des lecteurs de La TRIBUNE. Ils savent capter sur le vif ce qui plaît davantage au public. Les photographes de La TRIBUNE jouent donc un rôle de photographe-journaliste.

Si le journaliste doit avoir la touche facile afin d'intéresser le lecteur, le photographe doit aussi — et plus rapidement encore — savoir ce qui créera de l'intérêt chez ce même lecteur.

Le travail en chambre noire

De l'instant de la prise de vue jusqu'à la publication dans le journal, il y a une foule de transformations.

Pour compléter le travail des photographes Ivan Boisvert et Royal Roy, le journal La TRIBUNE s'est assuré les services d'un jeune employé, Edouard Grenier. "Eddy" fait le travail qui demande à être exécuté dans la chambre noire.

Sans s'attarder sur les détails techniques - que plusieurs connaissent d'ailleurs - rappelons que le négatif doit baigner dans différents acides avant de servir à l'impression sur papier blanc.

Le négatif est placé dans un bain d'acide dit "révélateur". En quelques minutes, l'image fait son apparition. Bientôt, il faudra placer le négatif dans un second bain. Ce dernier contient un sel fixateur. Cet acide mettra fin au travail du révélateur. De là, le négatif sera placé dans un bain d'eau courante où il lavera. Cette dernière phase est importante puisqu'elle nettoie le négatif de toutes les saletés. Ce n'est qu'à ce moment que l'on pourra faire de la lumière dans la chambre noire. Une fois bien lavé, le film sera séché et pourra servir à l'impression sur papier blanc.

Cette autre transformation demandera également un travail exécuté dans la demi-obscurité. Placé dans une machine communément appelée "presse à contact", le négatif sera recouvert d'une feuille de papier. Sur ce papier traité spécialement, la lumière projettera les blancs et les noirs contenus sur le film. L'exposition sera de courte durée. Quelques secondes seulement. A son tour, le papier blanc est trempé dans un acide révélateur. Quand l'acide aura fait son oeuvre et que le prépo-sé jugera la photo satisfaisante il placera la photo dans un bain contenant un acide fixateur. Mentionnons ici qu'il s'agit d'acides différents que ceux employés pour développer le négatif. Dans le sel fixateur, la photo ne changera plus. Les noirs et les blancs demeureront. Après un lavage généreux, à l'eau courante, la photo sera séchée sur un cylindre électrique. La photo est prête. On la remettra à la photogravure, à la salle de rédaction ou au client, selon le cas.

Le travail du photographe et celui du technicien de la chambre noire est terminé.



Une séance de travail dans l'une des chambres de la photographie. A gauche, M. Eddie Grenier développe une photographie qui vient d'arriver, et à droite, M. Royal Roy développe dans une autre opération du service.



Le doyen des photographes, M. Ivan Boisvert.

Gabriel Caron pionnier de Lennoxville

M. Gabriel Caron était, dès 1871, l'un des plus anciens canadiens-français de cette ville. Il était l'un de nos cultivateurs les plus riches et les plus respectables. Sa belle fortune, il la devait à son énergie, à son courage et à sa grande probité. Aussi, ce brave citoyen jouissait il du respect et de l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

C'est en ces termes que "Le pionnier de Sherbrooke" rendait hommage à M. Gabriel Caron, lors d'une fête organisée à l'occasion de son soixante-troisième anniversaire de naissance, en 1871. L'article se continuait ainsi: "Il y a près de quarante ans, croyons-nous, (soit en 1831) qu'il est venu s'établir dans le Canton d'Ascot, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le florissant village de Lennoxville. Il était alors âgé d'une vingtaine d'années. Par son industrie, sa sage économie, et son application au travail, pendant qu'il exerçait son humble mais honorable métier, il sut se faire des épargnes, qui l'aidèrent plus tard à s'acquérir des propriétés.

"Aujourd'hui, il est le possesseur heureux, paisible et indépendant de l'une des plus belles fermes des Cantons de l'Est, à environ trois milles de cette ville. Sa fortune se compte par des milliers de piastres. Il est le père d'une nombreuse famille dont l'un des membres a si bien représenté cette partie de la province, dans la vaillante et noble armée pontificale, nous voulons dire M. Charles Caron, ecclésiastique au Séminaire de St-Hyacinthe. Enfin, dans notre humble opinion, ce respectable concitoyen est le type du vrai colon canadien-français, dont la carrière a été couronnée du plus grand succès et bénie de la Providence. Son histoire doit encourager ceux qui prennent maintenant la route de nos Cantons, de même que par ses belles qualités il peut leur servir de modèle.

"M. Caron est comparativement jeune encore. Dans la seconde partie du mois dernier (décembre 1870) il célébrait le soixante et troisième anniversaire de sa naissance. C'est à cette occasion qu'a eu lieu la belle petite fête dont nous voulons parler. Ses amis de cette ville, se prévalant d'une bonne vieille coutume et désireux de lui témoigner leur estime d'une manière tangible, avaient choisi cette circonstance pour lui offrir "un bouquet". Le cadeau consistait en une magnifique horloge de salon, recouverte d'un bocal de verre et fort artistiquement travaillée. Elle avait été expressément choisie, à Montréal, par nos habiles bijoutiers et horlogers, des MM. Dupuy, de cette ville. Dans la soirée de ce jour marquant pour notre concitoyen, les heureux porteurs du "bouquet" se rendirent à sa spacieuse résidence pour le lui présenter, en même temps que leurs félicitations. M. H. C. Cabana, se faisant leur interprète, lut à M. Caron une charmante petite adresse, à laquelle celui-ci répondit en termes fort heureux. Il leur assura, en terminant, que cette horloge "marquait" cet anniversaire d'une manière tellement agréable pour lui, qu'il n'oublierait jamais ceux qui la lui présentaient, et qu'il était bien sûr qu'elle "sonnerait" toujours leurs noms dans sa famille".

La "morgue" est un précieux auxiliaire pour la rédaction

Par Maria Tanguay

"Le plus beau local de la Tribune !"

Cette exclamation est tombée de bien des lèvres depuis celles des grands patrons, du personnel et même des visiteurs. Un bureau qu'on dit **envié** ! . .

Une pièce spacieuse et gaie où la lumière et le soleil pénètrent par quatre grandes fenêtres, des centaines de tiroirs dont les poignées dorées scintillent comme des pièces d'orfèvrerie, des plantes vertes qui rappellent les beautés de la nature en toutes saisons. Quel panorama à contempler de ces fenêtres placées juste au bon endroit pour laisser admirer la chute de la rivière Magog qui présente sans cesse un spectacle varié suivant l'heure, le jour ou les saisons et qui de plus est le site historique par excellence de Sherbrooke, le point d'où est parti l'agrandissement de la ville.

Mais, hélas ! toute cette beauté porte un nom terrifiant qui fait frissonner ces bonnes gens qui aiment la vie . . . c'est la "Morgue". La morgue, comme chacun le sait, c'est le lieu où l'on dépose les corps des victimes d'accidents ou de meurtre pour qu'elles restent à la disposition de la justice, mais dans un journal, c'est le "cimetière des vignettes".

On n'y peut rien, le nom est consacré; cependant, notre consolation est d'avoir la "morgue" la plus vaste, la mieux organisée de toute la région et bien au-delà, d'après ce que des connaisseurs, des journalistes ou des visiteurs en ont dit.

Le rôle de la "morgue"

La "Morgue", c'est l'auxiliaire de la rédaction; nul journal ne se publie sans son concours. Elle peut fournir en quelques secondes, grâce à un système adéquat, la photographie d'un homme en vue dont parle une nouvelle, les photos illustrant divers événements de la vie d'un homme célèbre, la biographie d'un homme décédé la veille; de plus, donner au rédacteur en chef ou au reporter les renseignements qu'il cherche pour sa nouvelle ou son reportage, permettre à l'annonceur d'exposer son produit ou son établissement, décorer telle page spéciale, rendre divers services à d'autres départements de La Tribune, tels que la publicité, la radio ou la télévision et même à d'autres journaux tels que "Le Messager de St-Michel", "Sherbrooke Telegram", "Coaticook Observer", "Le Borroméen" et "Le Copain", ces deux derniers étant du séminaire St-Charles, et autres. Les clients de la "Morgue" sont nombreux. Voilà ce qui explique son importance dans le journal car l'information est toujours plus complète, plus intéressante quand elle se double de l'illustration. La morgue a un double but: assurer l'alimentation quotidienne du journal, puis conserver le récit et l'illustration de bien des faits extraordinaires ou historiques que l'on fera revivre à l'occasion d'une circonstance spéciale telle que le cinquantenaire de La Tribune.

Des chiffres

La Tribune possède, classifiées selon un système établi qui permet de fournir à l'instant de la demande, la vignette ou

Voir MORGUE — page 25, col. 6



Le service des vignettes auquel est assignée Mlle Maria Tanguay que l'on voit ici.

INDISPENSABLES à la CONSTRUCTION



50 LA TRIBUNE 1910-1960

Meilleurs voeux à la direction de La Tribune !

★ BLOCS DE CIMENT
★ BLOCS DE CENDRE
★ BLOCS DE PERLITE
★ Briques de CIMENT

LES ENTREPRENEURS ET CONSTRUCTEURS

prennent de plus en plus conscience de l'utilité et de l'économie de temps et d'argent qu'offre la construction avec les blocs, de ciment, cendre ou perlite.

Pour une plus grande économie . . . une plus grande durabilité . . . une plus grande satisfaction . . . venez discuter de la possibilité d'inclure des blocs de ciment dans votre construction.

LE BLOC VIBRÉ INC.

1080, rue Panneton — Tél. : LO 9-2432 — Sherbrooke

(Centre Industriel 43)

En hommage!

Cinq-Mars et Paquette Ltée

SHERBROOKE
486, Ouest Rue King
LO 7-5201

Sherbrooke: LO. 7-5201
Windsor: VI 5-3944
Richmond: VI. 5-3944
Coaticook: VI. 9-4388

La Compagnie E. B. EDDY

félicite La Tribune Limitée
à l'occasion de son demi-siècle
au service de la population de
Sherbrooke et des Cantons de l'Est

THE E. B. EDDY COMPANY

MANUFACTURE : CHEMIN HULL, OTTAWA.

Manufacturiers de :

PAPIERS A JOURNAL
CHENEAUX BOND
CENTURY BOND
WELLINGTON OFFSET
STARBRITE OFFSET
GUARDIAN INDEX BRISTOL
TECUMSEH BRISTOL
MULTISCRIP MIMEO
MULTICOPY DUPLICATING



ÉTIQUETTÉS DE TISSUS À RENDEMENT

DŌMIL LIMITED, spécialistes canadiens en tissus filés de qualités, grâce à des recherches et perfectionnements continus, assurent le boni additionnel du rendement dans tous leurs produits pour le vêtement et l'industrie.

DŌMIL LIMITED



Dans la chambre de la photogravure, les employés procèdent aux diverses opérations de la préparation des vignettes. Au fond à droite, M. Albert GRIGNON, chef du département et ses assistants, MM. Réal BOUCHER au premier plan et à gauche, Clément ROY.

Comment on procède, à la photogravure...

Par Claude Daigneault

Le département de la photogravure de La TRIBUNE produit en moyenne, chaque jour, de 60 à 70 clichés. Les uns servent au journal, les autres à l'impression de différents travaux commerciaux.

La TRIBUNE a inauguré son département de photogravure en 1936. Il y a près d'un quart de siècle. C'est donc dire que pendant la première moitié de son existence, La TRIBUNE ne publiait que les clichés fournis par ses clients. Tout au moins, le journal devait se procurer des clichés de l'extérieur. Il va sans dire qu'à cette époque, rares étaient les journaux qui faisaient appel à l'illustration.

La photogravure, ce qu'elle est !

La photogravure consiste à reproduire sur métal, les illustrations obtenues par la photographie. A La TRIBUNE, cependant, on utilise plus souvent la zincogravure, c'est-à-dire le reproduction sur zinc.

Le travail du photograveur s'apparente à celui du photographe. Tous deux procèdent à peu près aux mêmes opérations mais en utilisant des acides aux propriétés différentes.

Généralement, les documents à reproduire sont classifiés de deux façons : les dessins exécutés à l'encre de Chine, ou encore à l'encre ou au pinceau, (gravures sur bois, textes typographiques, épreuves). Il y a aussi, d'autres travaux : les dessins faits au crayon, au fusain, les lavis. Dans le premier cas, on utilise le procédé "photogravure"; dans le second, la "similigravure". Nous étudierons ici les phases du premier procédé, la photogravure, celui le plus employé à nos ateliers.

La photographie

On obtient tout d'abord un cliché photographique du document à reproduire. Le dit cliché est ensuite placé sur une feuille de zinc enduite de bitume de Judée et exposé à la lumière. Lorsqu'il juge satisfaisant le temps de l'exposition, (1 1-2 minute environ) le photograveur plonge la plaque dans un acide. Celui-ci attaque les parties non recouvertes de bitume et les creuse, laissant intactes les parties non touchées par cette substance. Sur la presse à impression, les parties creuses formeront les blancs, tandis que les parties saillantes formeront les noirs.

Le photograveur peut donner au cliché une trame (screen) variant entre 50 et 175. Celle-ci varie selon le papier utilisé pour l'impression. Les trames les plus fines (175, 150) conviennent aux papiers de luxe (papiers couchés). Les trames moyennes, (133, 120, 100 et 75) s'emploient sur papiers glacés ou satinés. Les trames 65, 60 et 50 s'utilisent pour l'impression des quotidiens et autres journaux à forts tirages. A La TRIBUNE, on se sert d'une trame 65. C'est -à - dire un "screen" de 65 points au pouce carré.

Autre opération

Une fois le négatif obtenu, on le coupe à la grandeur requise; 2, 3 colonnes ou plus, et à la hauteur nécessaire. Le négatif est décollé de la matière gélatineuse et transparente à laquelle il adhère. Pour cela, il suffit de tremper la plaque dans l'eau. Le film est ensuite appliqué sur une feuille de verre.

Déposé à son tour sur une plaque de zinc traitée à l'acide, la feuille de verre (et le film) est placée sous un cadre à air comprimé. C'est à travers ce cadre que le photograveur laissera passer, pendant trois minutes environ, les rayons d'une lumière à arc.

La plaque de zinc est ensuite déposée dans un bain d'acide, puis lavée à l'eau qui la débarrasse d'une surplus d'acide. Maintenant, elle est prête à graver.

La gravure

On obtient la gravure dans une solution composée de dix parties d'eau et d'une partie d'acide nitrique. Au premier bain, les parties devant rester blanches sont rongées par l'acide. Ce bain ne dure que trente secondes seulement. La gravure se complète à l'aide d'une poudre rougeâtre appelée "sang du dragon". On donne ensuite un second bain à la plaque.

Il ne reste plus qu'à couper le cliché à la grandeur demandée. Il est maintenant prêt pour la mise en page. Il faut de 30 à 35 minutes pour obtenir un cliché d'une photographie ou autre document.

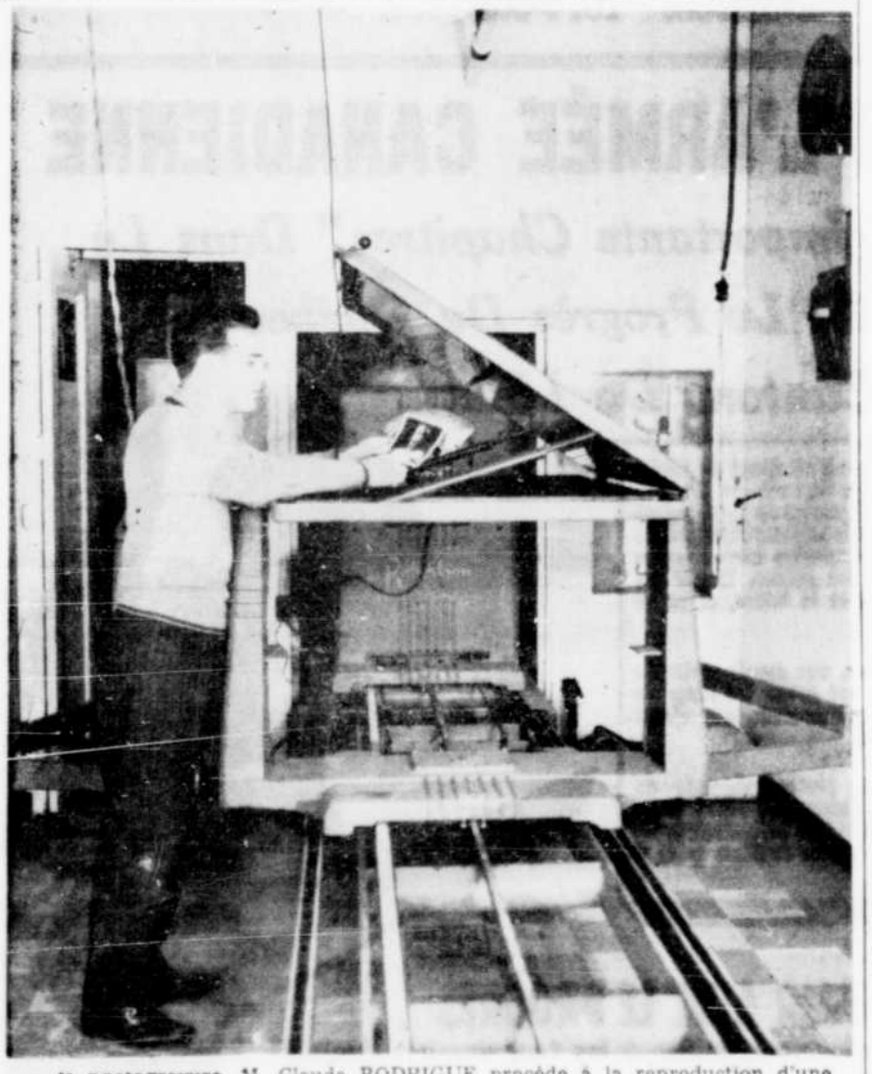
Le personnel

La TRIBUNE emploie quatre photograveurs. Le chef du département de la photogravure, M. Albert Grignon, est à l'emploi de La TRIBUNE depuis 1936. M. Grignon était déjà un photograveur (photographe aussi) de grande expérience. Il avait exercé son métier à New York (10 ans), à Québec (10 ans), et à Montréal chez "Standard Photo and Gravy", à "La Presse", au "Star" et à "La Patrie".

A son arrivée à La TRIBUNE, M. Grignon "tirait" les photos et en faisait des clichés. M. Grignon raconte : "Je me rappelle d'une joute de hockey à l'aréna de Sherbrooke. Les "Red Raiders" recevaient la visite du Club Montréal dirigé par Frank Carlin. Pour la circonstance, mon assistant Dave Lessard et moi-même avions réussi, assez bien, à synchroniser la lumière "flash" et le déclic de la lentille. Le tout n'allait pas pour le mieux et il fallut recommencer plusieurs fois avant de réussir une photo suffisamment bonne pour la reproduire dans le journal du lendemain. C'était les temps difficiles, où il fallait appuyer la caméra sur une table ou une chaise tellement elle était pesante."

Encore très actif, M. Grignon travaille le soir, assisté de Claude Rodrigue. Le jour, le service est assuré par MM. Réal Boucher et Clément Roy.

Le travail des deux équipes est réparti entre 8h a.m. et 1h. a.m. Ainsi, La TRIBUNE peut illustrer les plus récents événements d'importance à se dérouler dans notre région.



A la photogravure, M. Claude RODRIGUE procède à la reproduction d'une photographie.

MORGUE

(Suite de la page 24)

la photographie d'environ 20,000 personnes de Sherbrooke, de la région, du monde entier, connues pour leur activité religieuse, sociale, économique, financière, politique, sportive ou autres.

Voici quelques précisions : dans 375 tiroirs de dimensions diverses, dont plusieurs contiennent de 100 à 300 vignettes chacun, sont classés : 10,000 vignettes et autant de flans d'une colonne, de personnages, quelque 300 biographies, autant de cartes géographiques, plusieurs centaines de photographies; cela pour les individus. De plus les cités, les villes et villages de notre coin de province y sont largement représentés par les photos ou vignettes de leurs principaux édifices religieux, municipaux, publics ou commerciaux ou encore les monuments historiques de 150 localités de la région y compris Sherbrooke, qui compte naturellement pour sa part un bon millier de vignettes, si ce n'est davantage.

On peut également trouver à la morgue un numéro de La Tribune des douze mois qui précèdent celui en cours, des volumes reliés du journal depuis l'année 1955, cela pour les recherches courantes. Quand il s'agit de dates plus anciennes, La Tribune possède dans des voûtes, les volumes reliés du journal depuis la date de sa fondation, soit le 21 février 1910.

Cependant, il est amusant de constater que si la ville de Sherbrooke est une ville en quelque sorte féminine, parce que le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes, le contenu de la morgue est plutôt masculin, car pour des milliers de photographies d'hommes qui y sont conservées, les jolis minois féminins ne se comptent que par quelques centaines. Et dire que ces messieurs osent encore parler de la vanité féminine !

Histoire de la morgue

Au début du siècle, rares étaient les journaux qui faisaient appel à l'illustration. Durant son premier quart de siècle, les photographies que publiait La Tribune lui venaient de certaines agences de nouvelles ou de publicité et par conséquent, la photo d'intérêt local était inexistante.

C'est le 9 juin 1936 que M. Albert Grignon, photograveur de grande expérience, entrait à La Tribune pour organiser le service de photogravure et de photographie; le 11 novembre 1937, on lui adjoignit un assistant, M.

Voir MORGUE — page 26, col. 3

LA GRANDE EXPOSITION DE L'EST DU CANADA

1885 — 1960

EXPOSITION DE SHERBROOKE

Préparez-vous à célébrer le 75e anniversaire de l'exposition de Sherbrooke. Nous voulons en faire la meilleure dans toute l'histoire de l'E.T.A.A. Soyez présent.

CETTE ANNEE

Exposition d'été du 26 août au 1er septembre. La Foire d'Hiver aura lieu du 3 au 8 octobre.

OFFICIERS :

Président honoraire	J. E. Lévesque
Vice-président honoraire	C. L. Campbell
Président	M. T. Stenson
1er vice-président	Dr E. Mercier
2e vice-président	W. W. Nichol
Directeur gérant	A. C. Ross
Sec.-trés.	J.-Eug. Lamontagne

EASTERN TOWNSHIPS AGRICULTURAL ASS'N 1885

PAS QUESTION DE



POUR les journalistes, le signe — 30 — indique la fin d'un article. Mais si La Tribune a terminé une foule de bons textes, en ces 50 ans de sain journalisme où elle a fait entendre sa voix avec force, elle n'est pas à la fin de sa carrière.

La Banque de Montréal, à titre d'amie et de voisine de longue date, offre ses meilleurs voeux à La Tribune en espérant qu'elle continuera de publier son journal pendant encore au moins 50 ans. Notre entière collaboration lui est assurée.

Etablie à Sherbrooke en 1908, deux ans avant la fondation de La Tribune, la B de M a vu la Reine des Cantons de l'Est, d'un centre agricole de 15,000 habitants qu'elle était, se transformer en une grande ville industrielle de 60,000 âmes. Pour satisfaire aux besoins créés par cette expansion rapide, la B de M a constamment agrandi ses bureaux et augmenté ses services. Elle possède aujourd'hui à Sherbrooke trois bureaux offrant un service bancaire ultra-moderne à la population des Cantons de l'Est.

BANQUE DE MONTRÉAL

La Première Banque au Canada

"MA BANQUE" POUR 2 MILLIONS DE CANADIENS

B de M

SUCCURSALES A VOTRE SERVICE A SHERBROOKE

Bureau principal, 93 nord, rue Wellington : WALTER LEFEBVRE, gérant
Rue Belvédère et King : GEORGES FRANCOEUR, gérant
Succursale de la rue Conseil et de la 10e avenue : LUC RHEAUME, gérant

AU SERVICE DES CANADIENS DANS TOUTES LES SPHERES DE LA VIE DEPUIS 1817

OUTILLAGE COMPLET POUR SOUDER OU COUPER



Nous sommes en mesure de vous livrer immédiatement des appareils à souder, travaux de construction, ainsi que pour la fabrication, entretien et réparations de toutes sortes.

Service rapide à Drummondville, Granby et St-Hyacinthe

OXYGENE et ACETYLENE DISPONIBLES EN PETITS CYLINDRES

Sherbrooke Oxygen & Welding Supplies LIMITED

986 sud, rue Wellington Tél: LO 7-4891 Sherbrooke



Au pupitre des correcteurs d'épreuves, on aperçoit M. et Mme Arthur PIERARD, ainsi que MM. J. M. MILETTE et Claude POULIN.

La chasse, sans fusil, aux fautes d'orthographe..!

Par Arthur Piérard

Parmi les divers rouages qui concourent à l'élaboration d'un quotidien, il en est un particulièrement méconnu: la correction des épreuves.

En quoi consiste ce travail ? — Eh bien, voici.

Comme chacun sait, les textes rédigés par les journalistes et les reporters sont confiés à l'atelier de composition, où des linotypistes les reproduisent, par le mécanisme de leur machine à clavier, en lignes de métal, indivisibles, qui ont, en longueur, la largeur d'une colonne de journal.

Au sortir de la linotype, ces lignes sont assemblées, dans leur ordre, en une colonne provisoire appelée "galée".

Par le truchement d'une machine très simple, le "**tireur d'épreuves**" reproduit sur papier, en noir sur blanc, le texte métallique en relief de la galée. Ainsi est constituée **l'épreuve**, en quelque sorte le premier jet des textes que vous trouvez, chers lecteurs, dans votre journal.

La correction

C'est à ce stade que le **correcteur d'épreuves** intervient. On lui remet l'épreuve, accompagnée de "la copie", qui est en réalité le texte original créé par le rédacteur, journaliste ou reporter. Permettez-moi ici une parenthèse: je trouve que ce terme usuel de "copie", couramment employé, est abusif; il implique la notion de reproduction, d'imitation, et insinue très injustement que les rédacteurs sont tous des plagiaires...

Mais revenons sérieusement à la correction.

Nanti donc de la copie ou, disons mieux, de "l'original", le correcteur a pour tâche de lire attentivement l'épreuve et d'y dépister les erreurs. Il les indique en marge, par des signes spéciaux. Pour plus de clarté et de célérité, les signes correctifs ont été codifiés conventionnellement, un peu à la manière d'un code télégraphique: ainsi, par exemple, une sorte de petite spirale (le "deleatur") signifie suppression; une grille requiert l'espacement ; etc.

Après correction, les épreuves retournent à l'atelier, où les linotypistes exécuteront, dans chaque galée, les rectifications indiquées sur l'épreuve correspondante. A noter que, les lignes de la galée étant fondues d'un seul bloc, c'est-à-dire indivisibles, comme il est dit plus haut, chaque faute, si minime soit-elle, entraîne la recomposition de toute une ligne au moins. C'est ainsi que, tout en exécutant une correction quelconque, un linotypiste trop hâtif peut introduire une nouvelle faute dans la ligne reprise . . .

Pour satisfaire à la synthèse, brossons rapidement la suite du processus: les galées, corrigées, sont disposées en pages, serrées dans des cadres métalliques, de manière à former un bloc figide. De chaque page ainsi bloquée, on tire un "flan" (impression en creux, sur feuille de carton paraffiné). Ce flan, souple, sert ensuite à la confection d'une plaque semi-cylindrique en plomb, dont la face intérieure constitue un semi-manchon lisse, et dont la surface extérieure offre, en relief, la reproduction finale de la page. Ces plaques, jumelées en rouleaux, sont enfin coulissées sur les cylindres de la rotative.

Les responsabilités

Ayant ainsi situé, dans l'enchaînement des opérations, la place exacte de l'intervention des correcteurs, nous constatons, en toute objectivité, combien leur rôle est essentiel à la bonne tenue du journal. Ils constituent, en effet, le seul filtre épurateur, si je puis ainsi m'exprimer, entre la rédaction initiale des textes et leur publication.

Le rédacteur, alors qu'il compose un article, est naturellement absorbé par ses idées. Il suit sa pensée créatrice, et se soucie évidemment bien davantage de démontrer un fait, de développer une thèse, ou de convaincre son lecteur de telle ou telle vérité, que de respecter scrupuleusement les exigences fastidieuses — et parfois même imprécises — de l'orthographe. Il serait certes ridicule de lui tenir rigueur de quelques distractions.

Le reporter, constamment sur la brèche, souvent appelé, de jour ou de nuit, dans les endroits les plus divers, est toujours à la merci de l'événement soudain. Il lui arrive de ne prendre que quelques heures de repos en plein midi, ayant travaillé toute la nuit. De plus, il est talonné par l'exigence de l'actualité, et son reportage sera souvent le fruit d'une "course contre la montre". Comment, dès lors, ne pas lui pardonner quelque imperfection de forme, de syntaxe, ou même de sémantique ? . . .

Quant au linotypiste, il n'a pas pour rôle d'interpréter les textes, ni **a fortiori** de les corriger. Il a, d'ailleurs, fort à faire rien que pour l'exécution de son propre travail. Et sa machine, dont le mécanisme est délicat et compliqué, peut avoir des défaillances . . .

Mais le correcteur d'épreuves, lui, a un tout autre statut ! **Il est là pour corriger** — précisons-le, à l'instar de M. de La Palice. Il est donc, **ipso facto**, le grand responsable de toutes les fautes des autres et . . . des siennes propres . . .

Théoriquement, il est censé bénéficier d'une érudition parfaite (heureusement que cette exigence n'est que théorique !..)

Le correcteur idéal devrait être une grammaire vivante, un lexique en chair et en os, un Larousse-robot ne présentant, par surcroît, aucune des petites carences de la docte Académie Française, qui, cela va de soi, est toujours en retard sur l'évolution constante de notre langue très vivante. Il devrait posséder, outre une solide formation d'humaniste, un vocabulaire très riche, d'excellentes connaissances en philologie, en histoire, en géographie, de sérieuses notions de chimie, de physique, de mécanique, voire de médecine et de biologie !

Pourquoi donc, penserez-vous, la nécessité d'une telle omniscience ? Parce que, de nos jours, les découvertes scientifiques et techniques foisonnent (vaccins Salk et Lépine contre la poliomyélite; applications pacifiques — médicales entre autres — des découvertes constantes dans le domaine de l'atome; captation du rayonnement solaire et de la force des marées comme sources d'énergie industrielle ; etc . . . etc . . .)

Les récents et énormes progrès de l'astronautique et les lancements successifs de "Spoutniks" et autres satellites artificiels ont éveillé l'engouement du public pour les choses de l'astronomie: nouveau domaine où le correcteur doit être "à la page" (sans jeu de mots !).

La presse actuelle, poursuivant son but d'éducation des masses, nous apporte quotidiennement des articles de vulgarisation, dont la terminologie risque parfois de dérouter le profane. Le correcteur d'épreuves, pour être à même d'en corriger la forme, doit en comprendre très clairement le fond, le sens scientifique précis.

Mais je m'empresse néanmoins de signaler que ce correcteur idéal, ce Pic de la Mirandole, est aussi rare que l'oiseau bleu . . .

Des "perles" . . .

En pratique, les pauvres correcteurs ont certes des carences. Aussi leur arrive-t-il, évidemment, de laisser passer quelque faute monumentale, ou quelque "coquille" comique. Après quatre, cinq ou six heures et plus de correction trépidante, leurs yeux sont fatigués — et leurs nerfs aussi ! . . .

Et que de pièges, que de traquenards ! Une simple virgule, omise ou mal placée, peut altérer le sens de la phrase. Que dire de cette annonce, pour une maison de lingerie, qui a failli paraître dans sa forme grotesque, n'eût été la vigilance du correcteur:

"Blouses, pour dames légèrement défraîchies en étalage, $1.98" ! Il fallait lire, évidemment:

"Blouses pour dames, légèrement défraîchies en étalage, $1.98", ou mieux:

Pour dames, blouses légèrement défraîchies en étalage, $1.98.

Et cette autre perle, qui s'était glissée insidieusement dans l'annonce d'un chapelier: "Pour vous, Messieurs, qui aimez les beaux chameaux . . ."

Ou encore celle-ci, dans un article où il était question de la démolition d'un coin de rue pour améliorer la visibilité au carrefour: "On propose de démolir l'immeuble sis au coin des rues X . . . et Y . . .; cet édifice appartient aux demoiselles D. . ., qui obstruent la vue des automobilistes". Pauvres demoiselles D . . ., dont l'opacité était ainsi publiquement déplorée ! . . .

Il est curieux de constater que le hasard sert souvent l'humour. L'élidation accidentelle d'une seule lettre dans toute une phrase, ou son remplacement par une autre lettre, ou encore une interposition ou une interversion, loin de rendre la phrase inintelligible, lui donnent souvent un sens qui n'a pas été voulu. C'est là le danger pour un correcteur distrait . . .

Ainsi cette tirade, où il était question d'une querelle entre un boucher et son client : la lettre **h** était tombée, par pur hasard, à la place du **f** au mot "fâcha", tandis que, **justement,** l'accent circonflexe manquait: "le boucher, s'estimant insulté par les allégations de son client, se hacha tout rouge" . . . L'histoire ne dit pas comment le pauvre homme était parvenu à se glisser tout entier dans son hacheviande . . .

Il est souvent question, dans notre pays, d'**empoissonnement** de lacs. Gare au correcteur non attentif qui aura laissé passer le mot avec un seul **s** : le sens sera corrompu, mais restera cependant plausible, et le lecteur sera induit en erreur.

Il y a des centaines de cas, plus ou moins drôles, de "mastics", de "cuirs", de "coquilles". Mais le correcteur n'a guère le temps de les enregistrer, de les collectionner, car, le plus souvent, il est pressé par l'urgence. Au fur et à mesure que l'heure de l'édition approche, son travail devient de plus en plus trépidant, et la dernière épreuve à insérer est parfois arrachée de ses doigts pendant même qu'il en lit hâtivement les derniers mots, car l'atelier attend, les rotatives aussi, et les secondes sont comptées.

Quel métier !

Ouf ! Cette ultime épreuve emportée, le correcteur respire enfin, et s'accorde cinq minutes de repos. Une courte trêve indispensable. Il regarde par la fenêtre, pour se délasser un peu les yeux en posant son regard au loin, sur les toits. Et, après ce bref mais bienfaisant répit, il reprend sa besogne avec moins de fébrilité.

Il va jouir, pensez-vous, de la légitime satisfaction que procure un travail bien accompli ? Que nenni ! On lui apporte un des tout premiers exemplaires sortis de presse, encore tout humide d'encre grasse, afin qu'il y jette un coup d'oeil rapide, cursif, procédant ainsi à une ultime vérification. Parfois, il faut arrêter les presses pour reprendre un titre erroné. Mais, le plus souvent, ce dernier coup de sonde effectué **in extremis** sur un des premiers numéros est absolument décevant pour le correcteur: il montre, par exemple, qu'un article entier — celui-là même qu'on lui tirait des doigts — a été inséré sans être corrigé du tout, l'atelier ayant dû fournir les flans en toute hâte . . .

Déçu, le correcteur se répète "C'était bien la peine que je me donne tout ce mal pour faire vite et bien . . ." ou "à quoi bon travailler, s'il n'en reste rien ? . . ."

Métier ingrat, certes, et fatigant, usant la vue surtout, mais captivant cependant par certains aspects, car il permet non seulement de cultiver la connaissance de notre belle langue française, mais encore de se tenir au courant d'une foule de choses intéressantes apportées par les textes les plus divers. D'ailleurs, qui peut dire si de jeunes correcteurs ne finiront pas par connaître la célébrité ? A force de lire et d'analyser ce que d'autres ont écrit, ils se mettront tôt ou tard à écrire eux-mêmes, et se révéleront peut-être excellents écrivains, observateurs fins et perspicaces, tel Giovanni Guareschi, l'auteur bien connu du "Petit Monde de Don Camillo", qui débuta dans la carrière littéraire alors qu'il était correcteur d'épreuves.

MORGUE

(Suite de la page 25)

Ivan Boisvert, qui fut lui-même photograveur et photographe jusqu'au moment où il est devenu chef du département de la photographie.

MM. Grignon et Boisvert, en plus de leurs multiples fonctions devaient aussi s'occuper de la conservation des photos, flans et vignettes. La situation était assez difficile, leur atelier déjà exigu était situé dans la cave de l'édifice et le système de classification aurait pu être plus perfectionné . . .

On serait presque tenté de dire : "Heureusement, un incendie éclata le 11 novembre 1938, dans l'édifice de La Tribune". Le département de la photogravure subit les plus lourdes pertes. C'est de cette date que le département de la rédaction assuma la tâche de la conservation des photos et vignettes: la "morgue" était née.

Nouveau local

Le nouveau local était une pièce étroite et sombre au pied d'un ancien escalier désaffecté, dont les marches servaient de rayons pour la conservation des journaux de l'année en cours. Ce fut durant les derniers jours de novembre 1954 que les boîtes empoussiérées, qui servaient alors de classeurs, furent retirées de ce local et déposées pêle-mêle sur une table gigantesque et grossière, placée au centre du local actuel, alors que les marteaux et autres outils des constructeurs créaient au-dessus de nos têtes une atmosphère d'usine métallurgique peu propice au travail.

Du moderne . . .

Petit à petit, durant une période d'environ quatre ans, des rayons, des classeurs, de l'ameublement plus moderne remplacèrent les vieilles tables boiteuses du début. Les deux premières années sont surtout inoubliables : que de recherches laborieuses durant lesquelles les minutes et les heures s'envolaient tandis que la poussière voltigeait et que les doigts se ternissaient !

C'était une période héroïque et il fallait être optimiste pour imaginer ce que le lieu deviendrait. Tous les classements ont été refaits de A à Z, ce travail a exigé beaucoup de patience, toutes les difficultés furent heureusement vaincues grâce à un bon système et à une bonne connaissance des besoins du journal. Il va de soi qu'un esprit méthodique, un goût prononcé pour l'histoire régionale, la connaissance de la géographie physique et ethnique de sa ville, de la région et de l'univers en général, ont beaucoup aidé à la réalisation et au progrès de l'entreprise. Une seule personne a assumé cette tâche tout en consacrant, bien souvent plus de la moitié de son temps à quelques services de la rédaction.

Aujourd'hui, grâce à la pièce spacieuse, la morgue donne l'hospitalité à deux autres services : la traductrice pour le journal et la promotion des annonces.

Processus

Le travail de classification doit être précis, détaillé et de recherche facile; une fois organisée, ce n'est pas un travail de tout repos, vu l'abondance de la matière, et la nécessité de la conserver en parfait état, il exige un esprit sans cesse en alerte. Il faut indiquer à point sur la carte d'identification d'un individu la date d'une promotion ou celle de son décès, jeter les vieilles photos pour les remplacer par les nouvelles, combler les vides qui nécessairement se créent, compiler quotidiennement les journaux et que de choses encore à surveiller sans cesse, car ici autant que partout ailleurs, si l'on cesse d'avancer, on a déjà commencé à reculer.

Telle est brièvement racontée l'histoire de ce département bien peu connu, mais dont l'importance, pour la bonne marche d'une entreprise éditoriale, ne peut être contestée par personne.

D'UN CHIC INCOMPARABLE

Pour les fastes nocturnes, quelle plus prestigieuse parure qu'une vaporeuse étole de vison! Le travail savant des peaux, joint au talent des lustreurs, fait briller d'un éclat plus profond les teintes sombres ou doucement irisées des visons sauvages ou de mutation.



Notre salon de fourrures se pare d'une collection complète de capes et d'étoles de visons sauvages ou de mutation, dans ces tons irréels dont la gamme s'enrichit chaque saison.

FOURRURES Beau Mount FURS Inc.

Nos capes et étoles de visons sont fabriquées par des mains expertes, et la beauté de ces ravissantes créations est due à un appareillage parfait de peaux de la plus haute qualité.

48 est, rue King,
Sherbrooke – LO. 9-3029



SERVICE
DE
CHEMISES BLANCHES

Soigneusement lavées. Impeccablement repassées . . . elles vous sont retournées dans un emballage de polythène.

SERVICE DE 24 HEURES SUR LIVRAISON

C'est le temps de songer au nettoyage du printemps . . . appelez-nous dès aujourd'hui et un camion passera cueillir vos vêtements !

NETTOYAGE ET PRESSAGE PAR DES EXPERTS

CHEZ

Nettoyage à sec "ROMEO"



M. Romeo Cloutier, propriétaire de cet établissement moderne, met tout en oeuvre pour vous donner un service de premier ordre et qui dispose d'un des ateliers de nettoyage les plus modernes de la région.

TEL.: LO 2-9781
ou LO 2-2900

Grâce à nos succursales nous pouvons vous assurer un meilleur service . . .

ATELIERS :
1404, ouest, rue Galt,
412, ouest, rue GALT
976, ouest, rue Galt
Cordonnerie Bélanger
216, rue ALEXANDRE
SHERBROOKE

LA MILICE DE L'ARMÉE CANADIENNE

A "Ecrit Plusieurs Importants Chapitres" Dans Le Développement Et Le Progrès Du Québec Et Des Cantons De L'Est!

Le service à temps partiel dans la MILICE a été, depuis un quart de siècle, une occupation à temps partiel très respectée pour les hommes des Cantons de l'Est. L'origine de la milice remonte à plus de 135 années en arrière dans cette région-ci, alors que les loyaux sujets mâles firent le serment d'allégeance à leur pays et furent organisés comme force pour combattre toute invasion possible de la part du sud en rébellion. Au cours des années, ils ont été reconnus comme les non permanents, les réservistes et la milice, et on a toujours eu le plus grand respect à leur égard.

La MILICE s'est ralliée, sans tenir compte du nombre, aux appels variés du devoir de la part de la patrie, et les hommes qui ont grossi les rangs de l'Armée Canadienne, venant de cette source de soldats-civils, ont ajouté très généreusement à l'histoire glorieuse du Canada.

De nos jours, le service dans la MILICE fait encore partie intégrante de notre mode de vie, étant donné que les hommes des Cantons de l'Est servent avec enthousiasme dans les Unités du 9e Groupe de la Milice. Et, quand l'appel sonnera, ces mêmes hommes des Cantons de l'Est seront toujours prêts à servir avec orgueil et efficacité.



LA MILICE MARCHE DE PAIR AVEC LE PROGRES

Utilisant des méthodes éprouvées d'entraînement, utilisant les tout derniers équipements, apprenant de nouvelles tactiques.

Afin de garantir l'efficacité, l'entraînement à temps partiel de ces soldats dans les rangs de la MILICE est sous la direction d'instructeurs qualifiés issus des rangs de la force permanente qui poursuivent des cours sur la méthode et se familiarisent avec les armes nouvelles. Ces instructeurs donnent aux miliciens des instructions théoriques et pratiques très approfondies, afin que leurs connaissances soient plus au niveau de celui des hommes de l'armée permanente du Canada.

En regard de cette pression imposée aux hommes de nos forces armées par les nouvelles méthodes de combat, il est essentiel que les hommes faisant partie de notre armée canadienne de défenseurs soient dans des conditions excellentes au point de vue physique et mental, et qu'ils puissent posséder l'habileté nécessaire pour accomplir leurs devoirs respectifs sans aucune hésitation.

Les Membres faisant partie des Unités du 9e Groupe de la Milice sont à la hauteur des standards établis à leur intention et ils récoltent les honneurs mérités. HOMMES entre les âges de 18 et 45 ans, physiquement aptes, mentalement alertes et désireux d'appartenir à un service honoré, sont invités à se joindre à l'une des Unités du 9e Groupe de la Milice.

MILICE

LES REMUNERATIONS pour le service dans la Milice de l'Armée Canadienne sont excellentes ! *Informez-vous des taux de solde dès aujourd'hui !*

RENSEIGNEZ-VOUS AU SUJET DES AVANTAGES OFFERTS PAR LE SERVICE DE LA MILICE aux quartiers généraux de n'importe laquelle des Unites du 9e Groupe de la Milice.

LE REGIMENT DE SHERBROOKE, RCAC
MANEGE MILITAIRE DE LA RUE WILLIAMS, SHERBROOKE.

REGIMENT 7/XI HUSSARDS, RCAC,
BURY, COOKSHIRE, EAST ANGUS, WINDSOR MILLS, RICHMOND, DANVILLE, ASBESTOS.

27e REGIMENT DE CAMPAGNE, RCA,
COWANSVILLE, FARNHAM, GRANBY, KNOWLTON, MANSONVILLE.

46e REGIMENT DE CAMPAGNE, RCA
DRUMMONDVILLE, VICTORIAVILLE, COATICOOK.

LES FUSILIERS DE SHERBROOKE, RCIC
MANEGE MILITAIRE DE LA RUE BELVEDERE, SHERBROOKE ET MAGOG

8e COMPAGNIE MEDICALE, RCAMC
MANEGE MILITAIRE DE LA RUE WILLIAMS, SHERBROOKE.

24e ESCADRON TECHNIQUE, RCEME
MANEGE MILITAIRE DE LA RUE BELVEDERE.

FÉLICITATIONS À LA TRIBUNE LIMITÉE

LIVRAISON A DOMICILE

DU JOURNAL ANGLAIS DU MATIN FAVORI A MONTREAL



AU SERVICE DES CITOYENS ET DES ENTREPRISES COMMERCIALES DANS LES CENTRES SUIVANTS DES CANTONS DE L'EST

- SHERBROOKE
- AYER'S CLIFF
- BEDFORD
- BEEBE
- COWANSVILLE
- GRANBY
- NORTH HATLEY
- LENNOXVILLE
- MAGOG
- KNOWLTON
- ROCK ISLAND
- STANSTEAD
- ST-JEAN
- SUTTON
- SWEETSBURG
- WATERLOO
- WATERVILLE

APPELEZ FRAIS RENVERSÉS
LORRAINE 2-3122, SHERBROOKE
OU ÉCRIVEZ À

DEPARTEMENT de la CIRCULATION

Casier postal 6036, MONTRÉAL

The Gazette

"LE JOURNAL DU MATIN DES CANTONS DE L'EST"



Au département des annonces classées, on voit ici, de gauche à droite, Mme Diane Perry, Mlles J. Lajoie, Denise Lussier et Louisette Hallée à l'extrême droite. Au fond, à droite, Mlle Antoinette Bédard, chef du département.

La rédaction de 1928

Quand tous les journalistes à la TRIBUNE étaient poètes, sauf un!

Par Louis-C. O'Neil

La première femme que je rencontrai à la rédaction de la TRIBUNE, en mai 1928, c'était "Jovette", la pittoresque Jovette, la Jovette de la poésie pure ainsi que l'on entendait dire dans le temps. Elle était aussi sans cérémonie en conversation qu'elle était féminine dans ses écrits. Au fait, il fut un temps où, dans cette salle de rédaction, j'étais le seul journaliste qui ne burinât pas de vers. Elle était directrice de la page féminine.

Robidoux venait d'écrire TOUTE LA GAMME, Alfred DesRochers était sur le point de "faire le tour du chapeau" avec trois volumes dont deux de poésie et il allait sous peu décrocher le prix David. Jovette avait écrit TOUT N'EST PAS DIT et devait le prouver en signant plusieurs grands ouvrages! Le livre de Myriel Gendreau, LA BELLE AU BOIS CHANTANT, venait d'obtenir une chandelle !

D'ailleurs la poésie était en grand honneur même en dehors du journal à Sherbrooke et dans la région. Béatrice Favreau, de Ste-Edwidge, avait écrit LE COLLIER BRISE, Alice Taschereau, de la paroisse St-Jean-Baptiste (devenue religieuse), signait aussi des poèmes. Jusqu'à Denis Tremblay qui arrondissait des ballades entre deux lignes droites sur un croquis d'église !

On m'a dit qu'Aurèle Goyer avait déjà écrit quelques vers et quant à Edouard Hains, je ne serais pas surpris qu'il ait succombé à une tentation du même genre !

Plus tard, arrive Eva Sénécal, qui venait de La Patrie et qui s'est fait un beau nom dans les Lettres avec LE VENT DU NORD et autres bouquins ou recueils. Et plus tard encore, Cécile Bouchard, nièce du juge Wilfrid Lazure, et sœur de l'avocat Roger Bouchard, de Coaticook. Et plus rapprochée de nous, mais encore loin dans le personnel, Gilberte Gagnon-Larivière, "alias" Joanne de Vigmer. . .

C'est mademoiselle et non "madame" . . .

Mais je reviens à Jovette le jour de mon entrée à la TRIBUNE. J'avais pris le mauvais pupitre et m'étais confortablement installé au sien en attendant que l'on me donne du travail à faire. A un moment donné, on me la présente comme "la seule dame de la rédaction".

—Ah, dit-elle, c'est vous le nouveau? Ca me fait bien plaisir de vous rencontrer, mais vous avez pris mon bureau !

—Je regrette, madame, je pensais que c'était le mien!

—Si ça ne vous fait rien, c'est "mademoiselle" et non "madame".

—Ah bien, je regrette encore!



Mlle JOVETTE Alice BERNIER

Et Jovette reprit sa place, allongea ses jambes sur le bord de la table de travail, alluma une cigarette et se mit à relire des vers de la comtesse de Noailles.

Myriel Gendreau, que j'avais rencontré sur le train et qui venait travailler à la TRIBUNE lui aussi comme journaliste, rentra de l'hôtel Continental où il était allé porter sa petite "valise" et son parapluie et nous nous reprîmes à faire du journalisme, une carrière commencée respectivement à Beauceville et à Québec. Le chef des nouvelles m'avait dit avant que Gendreau n'entre dans la rédaction:

—"Vous êtes le premier arrivé, alors vous prendrez le pupitre où il y a une machine à écrire. Vous serez rédacteur sportif. Je crois que nous allons bien nous entendre".

(J'aimais les sports pour en faire et non pour en écrire, mais tout de même ! Et cela devait durer cinq ans!)

Mot de la fin . . .

Mais le même soir, j'étais envoyé au Champ de Mars pour une inspection du corps de cadet du séminaire Saint-Charles par le général Turner. Le chef des nouvelles, un homme excessivement difficile, me fit beaucoup de compliments. Mais ce ne fut pas toujours ainsi. C'est le même homme qui m'avait dit, à la salle de rédaction, devant tout le monde, pendant que l'on cherchait les cadavres dans les ruines fumantes d'un immeuble:

—Parce que c'est un feu, ce n'est pas nécessaire d'écrire dans un style pompier !

Depuis cette époque, j'ai revu Jovette pour la première fois, l'été dernier. Elle m'a donné ses impressions d'écrivain accaparé par la télévision.

"Les auteurs canadiens écriraient plus de livres si le public leur donnait la moitié de l'encouragement que ce même public donne à la télévision. Mais aujourd'hui, il faut bien vivre ! La télévision a fait que l'écrivain ne peut plus arriver. . .

"Et c'est mal, par ailleurs, de penser qu'un écrivain perd son temps à faire de la télévision. Le spectacle de la télévision n'est pas ancré à demeure dans l'esprit des gens et rien n'empêche l'écrivain, plus tard, de transposer ses personnages et de se renouveler dans la langue écrite, c'est-à-dire, dans le livre, si le public l'accueille dans les conditions dont je parlais tout à l'heure. . .

"Je n'écris plus de vers . . ."

Et elle ajouta:

"Je n'écris plus de vers! Non, je n'écris plus de vers! Il faut bien que je vive! Mais je n'ai pas honte de ceux que j'ai écrits. Je ne les renierai jamais et je puis te dire cela sans orgueil ni forfanterie. Je n'écris plus de vers parce que la poésie est taboue...

Et encore un peu blagueuse:

"Ah je ne dis pas que si j'avais épousé Maurice Duplessis, je ne ferais pas de vers. Je retournerais probablement à la poésie . . . Si j'avais le moyen de payer, sans gêne, une foule de choses qu'il faut payer, y compris les taxes! Enfin, si j'avais les moyens que ne j'ai pas je ferais encore de la poésie, mais ce n'est pas mon cas. Je suis obligée de gagner ma vie, et alors j'ai recours à la télévision".

Jovette reviendra à son argument du début pour observer que les cellules de l'écrivain travaillent toujours, à la télévision comme ailleurs, cellules physiques comme cellules intellectuelles. Pour ce qui est du travail de durée et qui reste, il s'agira de se renouveler, sans quoi il n'y a pas de sécurité.

"La télévision reste une mine de travail en profondeur pour l'écrivain qui veut laisser quelque chose . . ."

Et puis, au bout de quelques secondes de réflexion, Jovette semblera comme sortir d'un rêve pour dire une chose absolument inattendue:

"Mais, sais-tu . . une chose que j'aime et que j'aimerais encore, c'est le reportage. Les reportages! Les grands comme les petits, avec tout ce qu'ils apportent d'imprévu, d'amusant de triste, de surprenant. Un reportage, c'est toujours du nouveau . . Lieux différents, personnages différents, atmosphère différente . . .La rencontre de l'humain . . .

Evidemment, cet entretien ne pouvait pas se terminer sans que jaillissent quelques souvenirs de l'époque du stage de Jovette à la TRIBUNE, souvenirs de la ville, souvenirs de personnages et aussi, souvenirs des gens de la "boîte", ainsi que l'on désigne une salle de rédaction. Cette salle de rédaction que partagèrent pendant un certain temps, faute d'espace, les gens de l'administration, de la publicité, des petites annonces, la réceptionniste, voire même le gérant! .

La salle de rédaction avec son plancher neuf, son désordre classique et ses meubles boiteux. Et le foyer typique, qui fit toujours des jaloux, près duquel M. Lionel Vachon avait installé son bureau en 1934 et dans lequel il vidait son panier à papier avec un feu d'allumettes les après-midis d'automne !

La salle de rédaction avec, collés aux murs, ses caricatures amusantes, ses dessins mutilés, ses bribes d'histoires drôles, son calendrier de coquilles, ses jambes de midinettes et sa moitié de poisson qui avait été autrefois, une nymphe imposante !

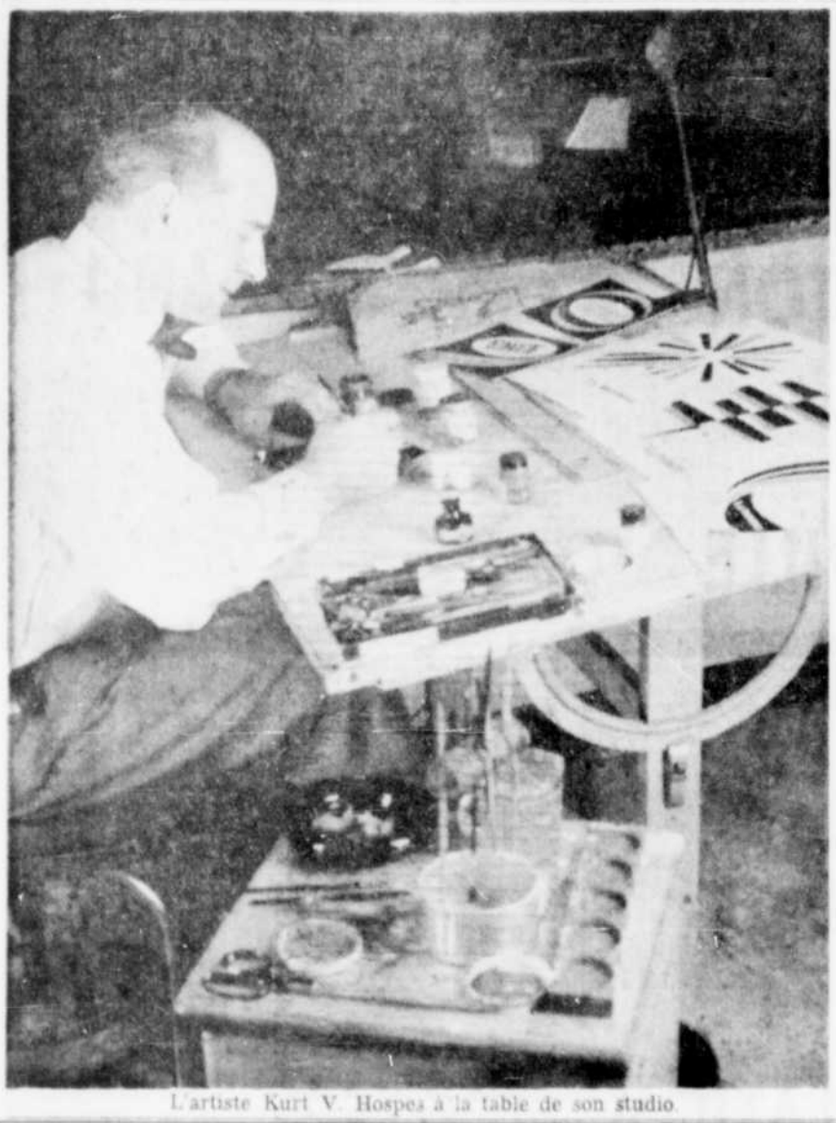
C'était le beau temps !

Et puis, Jovette nous confie qu'elle a quelque chose en préparation, mais elle ne dit pas quoi! Ce sera un livre, évidemment! Au nombre de ses ouvrages, mentionnons: ROULADES, COMME L'OISEAU, TOUT N'EST PAS DIT, LA CHAIR DECEVANTE, MON DEUIL EN ROUGE et ON VEND LE BONHEUR.

Les élections de nos commissaires d'écoles en 1910

La commission des écoles catholiques de cette ville s'est réunie cet après-midi pour procéder à ses élections annuelles. Assistaient: MM. J.-A. Leblanc, Wm Murray, L.-S. Bourque et A. Gadbois. M. l'avocat J.-A Leblanc a d'abord été réélu en remplacement de M. J.-H. Codère, M. L.-S. Bourque a proposé, secondé par M. A. Gadbois, que M. J.-P. Royer soit nommé commissaire. Après les élections et un vote de remerciements à M. J.-H. Codère, l'assemblée se termine.

(De la "Tribune" du lundi, 24 juillet 1911).



L'artiste Kurt V. Hospes à la table de son studio.

HEUREUX ANNIVERSAIRE !
SOCIETE CANADIENNE du CANADA MICRO-FILM INC.
50 LA TRIBUNE 1910-1960
33 est, rue St-Jacques — Tél.: UN. 1-3478
MONTREAL, Qué.

Félicitations et meilleurs voeux à La Tribune à l'occasion de son cinquantenaire !

BOISVERT
VALISES POUR HOMMES ET DAMES
ARTICLES DE SPORT
NOUVEAUTES
BOURSES
PARAPLUIES
ARTICLES DE CUIR
CADEAUX
J. N. BOISVERT & FILS
Etabli depuis 1904
5 ouest, rue King — Sherbrooke

LEGARE FOUNDRY LIMITED
Pièces en fonte pour Municipalités. Alliages spéciaux
Manufacturiers licenciés de "Ni-Hard"
Atelier aménagé pour la fabrication de patrons en bois et en métal
PRIX ET ESTIMES SUR DEMANDE
172, rue Short — SHERBROOKE, Qué.

Le Canada est reconnu pour ses voies navigables

Cette annonce fait partie d'une série que la Maison Seagram publie dans des magazines du monde entier, dans le but de faire connaître le Canada à l'étranger.



Le Yacht Royal inaugurant la voie maritime du St-Laurent, à Montréal. *Peint pour la Collection Seagram par John Stobart, S.M.A*

Le Canada est reconnu pour son Seagram's V.O.

Renommé pour sa douceur et son bouquet, le Seagram's V.O. à la saveur particulière est le whisky le plus léger que vous ayez jamais dégusté. Voilà pourquoi, *à travers le monde, on achète plus de Seagram's V.O. que de toute autre marque de whisky exporté par n'importe quel pays.*

Servez Seagram *en toute* confiance
PLUS D'UN SIÈCLE DE SAVOIR-FAIRE



Pour obtenir une reproduction de cette peinture, écrivez à: La Maison Seagram, 1430, rue Peel, Montréal, P.Q.



M. Pierre-Paul Blais, rédacteur en chef, à sa table de travail.

Le rôle que joue l'éditorial dans le rouage d'un quotidien

Par Pierre-P. Blais

En se basant sur les articles d'information publiés dans les journaux, un rédacteur peut écrire un éditorial. Il est plutôt rare, cependant, que ce même rédacteur soit requis de rédiger un article sur les éditoriaux.

Qu'est-ce, d'abord, qu'un éditorial ? Il n'est pas question, évidemment, de donner ici une définition en bonne et due forme de l'éditorial. Contentons-nous de dire que l'éditorial est l'expression de l'opinion du journal sur tel ou tel problème. L'espace consacré à l'éditorial est cet espace que le journal se réserve pour exprimer à ses lecteurs ce qu'il pense sur tel sujet qui les intéresse et à propos duquel ils attendent qu'une attitude leur soit suggérée.

Ceci ne veut pas dire que le journal, par l'éditorial, pose en maître absolu de la vérité. Ceci signifie, toutefois, que le journal grâce à ses sources d'information, grâce à une attention constante portée aux problèmes principaux se trouve en mesure d'exprimer une opinion, de porter un jugement fondé sur une foule de questions.

Les opinions émises ne sont pas imposées au lecteur qui demeure libre de juger comme il l'entend. Ces opinions, toutefois, s'appuient sur des arguments solides, sur des faits irréfutables, et, de ce fait, ont de meilleures chances de se trouver près de la vérité.

Le sens et la portée de l'éditorial apparaissent plus clairement si l'on songe aux commentaires sur les questions d'intérêt local ou régional. C'est sur ce point que le journal destiné à desservir une région déterminée se doit d'insister parce que c'est là qu'il remplit le mieux son rôle d'informateur et de serviteur des meilleurs intérêts du territoire qu'il dessert.

Les lecteurs ont confiance en leur journal. Ils attendent de lui une information complète, sans doute, mais ils attendent aussi une pensée qui les aide à voir clair et à comprendre le sens des événements qui surviennent autour d'eux.

Dans son éditorial, le journal peut se borner à faire des commentaires, à fournir des explications ou à mettre en relief tel événement. Parfois, son devoir l'oblige à faire davantage, à prendre la défense vigoureuse d'intérêts publics menacés. Il arrive même que des campagnes soient nécessaires pour redresser certaines déviations, faire disparaître certains abus ou faire triompher telle cause jugée susceptible de contribuer à l'amélioration du bien commun.

Dans ces occasions, le ton de l'éditorial change. Il peut devenir véhément, frondeur, catégorique, atteindre une puissance capable d'ébranler les plus fermes. C'est dans ces circonstances que l'on peut voir plus clairement les résultats de l'éditorial d'un journal, d'en saisir plus directement les effets, d'en constater les conséquences immédiates.

Les éditoriaux sont-ils lus ?

L'espace réservé aux éditoriaux est-il un espace gaspillé, un espace qui pourrait être utilisé à des fins plus intéressantes pour les lecteurs ? Répondre à cette question, c'est établir s'il vaut la peine de consacrer une page ou une partie de page à la publication de textes destinés à fournir aux lecteurs l'occasion de se former une opinion sur différents problèmes. C'est aussi établir s'il vaut la peine de consacrer un temps précieux à la rédaction d'articles lorsque l'on présume que les dits articles ne seront pas lus.

En réponse à toutes ces questions, nous pouvons dire qu'il n'existe pas de règle générale ou de statistique applicable à l'ensemble des journaux concernant l'intérêt manifesté par les lecteurs pour les éditoriaux. De façon générale, cependant, il est possible de dire que les bons éditoriaux sont lus et que les autres ne le sont pas.

Certains journaux sont lus pour les éditoriaux qu'ils renferment ; certains autres sont achetés par le public pour l'information qu'ils donnent et pour l'opinion qu'ils expriment sur les différents problèmes d'actualité, dans un cas comme dans l'autre, c'est la qualité des éditoriaux qui détermine dans quelle mesure ces articles sont lus. C'est ce qui explique que dans le cas de certains journaux, selon les résultats d'une enquête, les éditoriaux sont lus par 9 pour cent des lecteurs tandis que dans le cas de certains autres journaux, les éditoriaux sont lus par 73 pour cent des lecteurs.

Le public n'est pas dupe. Il s'attend de trouver dans une page éditoriale une pensée originale des commentaires à point sur des motifs valables. Les considérations générales sur des problèmes qui n'intéressent le lecteur, que de fort loin, suscitent moins d'intérêt que l'opinion exprimée sur un problème local ou régional. A ce sujet, il convient de signaler que La Tribune s'efforce d'aborder avec tout le sérieux nécessaire, dans ses éditoriaux, les problèmes locaux ou régionaux, de mettre en évidence les réalisations qui en valent la peine, de fournir à ses lecteurs les explications nécessaires pour une meilleure compréhension des questions à l'ordre du jour.

Ainsi, La Tribune parlera, en éditorial, du réseau routier régional, du développement industriel des Cantons de l'Est, de l'administration municipale de Sherbrooke, de l'industrie textile, de la nécessité pour notre région de soigner sa publicité touristique et d'une foule d'autres questions susceptibles d'exercer une influence, d'avoir une répercussion sur la vie ou le bien-être de nos concitoyens.

Il est évident que le journal, par ses éditoriaux, n'impose son opinion à qui que ce soit. Respectueux de la liberté de ses lecteurs, il s'efforce de donner à chacun les éléments qui lui permettront de se former une opinion aussi judicieuse que possible. Le journal expose son point de vue, explique les raisons sur lesquelles s'appuie le jugement qu'il porte et suggère des solutions. Son souci est celui du bien commun.

Le journal constitue un tout, un ensemble harmonieux dont chaque partie, chaque section revêt une importance particulière. Aucun de ses secteurs ne peut prétendre, en fait, à une suprématie indiscutable. Il demeure cependant, qu'un journal digne de ce nom se doit de fournir une information complète et exacte de même qu'il établit son prestige sur la qualité de ses éditoriaux.

Le chef de l'information a de multiples responsabilités...

Par Yvon DUBE

La dernière édition va sous presse : le lecteur verra dans quelques minutes les dernières manchettes qui marquent l'actualité, mais tout n'est pas terminé...

Non en effet, après la parution d'un journal, on se prépare pour le suivant. Ceci est possible grâce à l'équipe de journalistes qui demeurent sur la brèche 24 heures par jour, 7 jours par semaine et 365 jours par année. Même que cette année, année bissextile qui marque le 50e anniversaire de La Tribune, ils le seront une journée de plus. Il n'y a pas de repos dans un journal d'information.

Le chef de l'information

En ce qui concerne les nouvelles internationales, canadiennes ou provinciales, le chef de l'information doit procéder au choix des nouvelles en provenance des agences de presse qui sont alimentées elles - mêmes par des journalistes en état d'alerte dans le monde entier.

Le problème est plus ardu en ce qui regarde les nouvelles locales ou régionales que La Tribune désire en tout temps présenter en primeur et d'une façon objective à ses lecteurs.

Non seulement, ilfaut rapporter le récit des évènements mais il faut encore devancer les concurrents.

C'est donc la principale tâche du chef de l'information de voir à ce que tous les domaines de l'information soient bien "couverts". Il lui faut alors compter sur une équipe de reporters qu'il doit en premier lieu diriger selon l'éthique professionnelle.

Le "chef" comme on se plaît à le surnommer doit désigner un journaliste responsable dans chacune des activités, soit municipale, soit scolaire, soit judiciaire ou sociale, etc.

Il doit voir à ce que les reporters renseignent parfaitement le lecteur en toute objectivité. Il doit montrer au reporter responsable les points les plus importants. Il doit voir à ce qu'il ne manque aucune réunion cédulée à l'avance.

Il aura également parfois à discuter l'opportunité d'une série d'articles qui pourraient,encore plus, jeter de la lumière sur les événements qui se sont succédés dans un domaine particulier.

Equipe d'édition

Le chef de l'information aura encore à laisser des notes à l'équipe d'édition afin d'indiquer l'importance qu'une nouvelle mérite en rapport avec les autres événements du jour.

D'autre part, il lui faut aussi déterminer s'il y a lieu de recourir aux services des photographes. Il lui faudra spécifier le nombre de personnes qui doivent apparaître sur la photo ainsi que le genre de photo désirée.

Tout cela vaut pour les événements prévus dès le matin ou qui sont signalés au cours de la journée. Il tracera alors un plan de travail pour chaque reporter selon l'expérience de chacun d'eux.

Tandis que le chroniqueur municipal assiste à l'assemblée du conseil, que le chroniqueur scolaire interroge le président de cet organisme, que le chroniqueur judiciaire va recueillir la sentence imposée dans la dernière cause de meurtre, il peut survenir une catastrophe, si non du moins des faits tout à fait imprévus qui doivent immédiatement nécessiter la présence d'un reporter.

Il faut faire vite

Dès que le chef de l'information est alerté, soit par la police, soit par les pompiers ou encore par toute autre personne, il envoie immédiatement sur les lieux un ou deux reporters qui font un premier rapport.

C'est alors que le chef doit décider s'il devra donner du renfort ou s'il devra lui-même se déplacer afin de diriger les opérations sur place.

S'il s'agit, par exemple, d'un incendie spectaculaire, il assignera un reporter à l'histoire générale, un autre aux entrevues avec les personnes éprouvées, un autre à la liste des sinistrés, un autre à la récupération des photos des peronnes qui ont péri dans cet incendie et même, si cela vaut la peine, il demandera à un reporter senior de brosser un article sur l'histoire des "gros" feux qui ont éprouvé la ville dans le passé.

Au retour, il y a réunion de toutes les personnes concernées et des photographes. Le chef détermine alors définitivement, ce qu'il désire et se prépare à remettre un plan pour l'équipe d'édition qui mettra la touche finale à cette journée mouvementée. On sait que ce travail se fait au cours de la nuit.

Il faut remarquer que ces faits extraordinaires ne se produisent pas tous les jours, par contre, ils ne se présentent jamais de la même façon et aussi, "ils ne s'annoncent jamais". Il faut être prêt à parer le coup.

Si non, l'histoire n'est pas complète, n'est pas si humaine que le journal concurrent. Il faut faire vite et bien.

La région

Ces événements extraordinaires ne se produisent pas nécessairement toujours à Sherbrooke, ni dans les villes environnantes.

Il faut être en mesure de procéder aussi vite dans toute la région desservie par La Tribune. S'ils se produisent dans une ville où il y a un bureau, c'est plus facile. Le représentant du journal commence immédiatement la besogne après avoir alerté le chef de l'information. Ce dernier juge s'il doit envoyer d'autres reporters ou photographes et l'histoire se répète telle que rapportée précédemment.

En ce qui concerne les événements prévus, le représentant fait lui-même son agenda et s'il a un problème quelconque, il référera au chef de l'information ou à son assistant.

Quand le journal a été publié, le chef de l'information le relit et signale aux correspondants leurs faiblesses ou leur prodigue ses félicitations. Il en profite également pour laisser des notes à l'équipe d'édition chargée de corriger la copie et assignés en plus à la mise en page ainsi qu'aux titres qui coiffent les nouvelles.

Le chef de l'information doit aussi émettre des directives générales qui sont suivies par l'équipe d'édition ou encore par les reporters. Ces directives peuvent regarder la longueur des textes, le choix des caractères, la disposition, la façon de rédiger, etc.

En terminant, disons que le chef de l'information doit dépouiller tous les jours un volumineux courrier. Il doit répondre à une quantité d'appels plus ou moins importants.

Quand il s'agit de félicitations, les lecteurs s'adressent généralement au reporter en cause ou encore à la direction, mais, quand il s'agit de doléances, il n'y a qu'un endroit où tout le monde les dirige c'est au bureau du chef de l'information.

Quand il quitte le bureau le soir, il n'est pas assuré de connaître la tranquillité, le repos. Il doit être en mesure de répondre aux renseignements des reporters qui l'interrogent au téléphone ou encore à celles des membres de l'équipe de l'édition, car le lendemain, c'est lui le seul responsable de l'information.

C'est un métier difficile qui requiert beaucoup de patience, d'énergie, de jugement (il fallait le dire), mais c'est un métier qui procure les plus grandes joies et les plus grandes consolations, qui remplit réellement la vie d'un homme puisqu'il est mêlé à la vie de tous ses concitoyens en même temps.

En terminant, disons qu'un homme libre est celui qui fait plus que ce qui lui est demandé, mais le minimum du travail réduit en esclavage.



M. Yvon Dubé, chef de l'information à La Tribune, préparant les assignations à ses reporters.

Communications du commencement

Durant la période primitive du développement des Cantons de l'Est, les communications se faisaient par la rivière Saint-François et autres rivières, la route du gouverneur Craig et d'autres routes. Avant l'avènement des chemins de fer, on voyageait par diligences, tirées par deux ou quatre chevaux, qui arrivaient à Sherbrooke tous les jours, de Magog, Bury, Cookshire et Melbourne.

Le "Grand Trunk Railway" connu auparavant sous le nom de "St. Lawrence and Atlantic Railway", fut le premier chemin de fer à contribuer puissamment au développement de Sherbrooke. En 1851, ce réseau fut complété jusqu'à Richmond, et le 11 septembre 1852, son ouverture jusqu'à Sherbrooke fut dignement célébrée. En 1853, ce réseau continuait ses voies jusqu'à Island Pond.

En 1858, le réseau "Passumpsic", plus tard appelé le "Boston and Maine", et maintenant le "Québec Central" qui allait jusqu'à Newport, fut étendu jusqu'à Sherbrooke. En 1870, fut incorporé le réseau "St. Francis and Megantic", qui fait partie du Canadien Pacifique. De 1871 à 1879, eut lieu la construction du réseau "International" de de Sherbrooke à Mégantic, relié au Canadien Pacifique.

En 1875, le réseau du Québec Central fut complété jusqu'à Lévis. Il y eut également le Central Vermont, reliant Sherbrooke au district de Bedford.

Comme on le voit depuis plus d'un demi-siècle, Sherbrooke était pourvu d'excellentes communications par rail avec les principales localités du Canada et des Etats-Unis. Ces divers réseaux sont maintenant fusionnés en trois: Chemin de Fer Canadien National, Pacifique Canadien et Québec Central.

Grands lacs de la région

Les Cantons de l'est sont le pays de la bonne entente, parce que c'est le pays de la modération dans la diversité. Cet esprit se manifeste même dans le caractère physique de la région. Les Cantons de l'Est renferment les trois plus petits des grands lacs de la province Memphrémagog 17,920 acres dans les limites de la province, Mégantic, 9,011 acres et Aylmer 5,222 acres. Disons, pour fins de comparaison, que le lac Mistassini mesure 625,000 acres et le lac St-Jean, 224,000 acres.



FELICITATIONS
à La Tribune Limitée, qui célèbre cette année son 50e anniversaire

DECORATION MODERNE enr.

17 nord, rue Wellington

Sherbrooke,

LO 7-4801

M. François Boudreau, prop.

NOS SINCERES FELICITATIONS
A LA DIRECTION DE LA TRIBUNE
A L'OCCASION DE LA CELEBRATION
DU CINQUANTENAIRE DE SA
FONDATION

50 LA TRIBUNE 1910-1960

ATTRAPPE-MOUCHES Aeroxon

Sans danger
Sans poison

La vaporisation des produits chimiques ne fait QU'IMMUNISER la mouche et ne LA DETRUIT PAS.

Le seul moyen EFFICACE ET SANS DANGER de détruire les mouches est:

L'ATTRAPE-MOUCHES AEROXON

muni de la punaise

Protégez-vous et protégez vos animaux contre les MALADIES.

Utilisez les :

ATTRAPE-MOUCHES AEROXON

munis de la punaise

En vente chez votre épicier, magasin général, ferronnerie, ou pharmacie.

Fabriqué par :

AEROXON FLY CATCHER
CANADA LTD.

Distribué par : J. EDGAR M. GENEST,
Casier Postal 22 — Sherbrooke, P.Q.

Au cours des siècles

l'hôtellerie s'est enrichie
de nobles traditions
qui caractérisent aujourd'hui
les grands noms de cette industrie

Au cours des années

l'Hôtel Sherbrooke s'est acquis
une renommée internationale
en réservant à ses distingués visiteurs
l'hospitalité traditionnelle
qui caractérise les grandes hôtelleries

Hotel Sherbrooke



Quartiers généraux
à Sherbrooke
des clubs :

Rotary
Lions
Kiwanis
Richelieu
Francs
Canadien

5

MAGNIFIQUES
SALLES DE RECEPTIONS
CLIMATISEES

pour noces, banquets, "conventions" et réunions de tous genres.

L'Hôtel Sherbrooke
suit la marche du progrès avec
La Tribune

50 LA TRIBUNE 1910-1960



La somptueuse salle à manger de l'Hôtel Sherbrooke

TÉLÉVISION
dans toutes les salles

- Cuisine de grande réputation
- 200 chambres — TV ou radio
- Garage

Souper-Buffet

servi tous les dimanches soir en notre somptueuse salle à manger. Un repas assaisonné de raffinement qui fera vos délices.

$2.50
LE COUVERT
(Liste de vins au complet)

Hotel Sherbrooke

Réservations : LO 2-4741

commodément situé au coeur même de Sherbrooke
et au centre des terrains de stationnement



L'une des chambres de réception et de distribution de la Presse Canadienne à Toronto.

Nos agences de presse

Par P.-P. Blais

Un journal existe d'abord pour renseigner ses lecteurs. C'est là sa première raison d'être, la base même de la faveur dont il jouit auprès de la population du territoire qu'il dessert. Tous les autres services du journal, sans diminuer en rien leur importance : photographie, photogravure, même le service de la publicité, ne sont là que parce qu'il y a d'abord la nouvelle qu'il faut faire parvenir au lecteur avide de toujours recevoir une information complète, exacte et surtout la plus récente possible.

Pour satisfaire cette soif d'actualité, le journal recourt aux services d'une équipe de reporters et de rédacteurs qui dépistent l'information jusque dans ses derniers retranchements, en font la rédaction et lui donnent la forme qu'elle revêt lorsque le journal est livré au lecteur par le camelot.

Aussi longtemps qu'il s'agit de nouvelle locale ou régionale, il est possible à un journal de confier à une équipe de journalistes le soin de lui apporter l'information, mais les choses se compliquent lorsqu'il s'agit de recueillir l'information sur ce qui se produit dans l'ensemble du pays et à l'étranger. Aucun journal de nos jours, ne peut se payer le luxe d'entretenir des correspondants partout où ce serait nécessaire. Il faudrait, en effet, poster des correspondants dans toutes les capitales et dans plusieurs autres villes importantes à travers le monde. Les frais d'un tel réseau d'information atteindraient facilement des sommets astronomiques et le journal en question ne tarderait pas à se voir dans l'impossibilité de les solder.

Les agences de nouvelles

Pour résoudre cette difficulté, les journaux recourent aux services d'agences spéciales qui se charge de recueillir la nouvelle, de la rédiger et, ensuite, de la communiquer à leurs abonnés. La réunion de plusieurs journaux permet un partage des frais qui diminue la part à payer par chacun et grève moins lourdement le budget de chaque journal.

Ces agences sont ordinairement constituées selon deux modes différents. Parfois, il s'agit d'organismes indépendants qui vendent l'information à leurs abonnés. La nouvelle devient alors une marchandise mise à la disposition de qui veut l'acheter.

Dans d'autres cas, plusieurs journaux s'unissent et mettent sur pied une sorte de coopérative de nouvelles à laquelle chacun apporte sa contribution. C'est le principe en vertu duquel est constituée l'agence de la Presse Canadienne dont le sigle (PC) apparait au début de presque toutes les nouvelles d'origine canadienne publiées par La Tribune.

Considérées sous un autre angle, les agences de nouvelles peuvent être classées en deux catégories bien distinctes. En premier lieu, les agences nationales, c'est-à-dire celles qui ne se chargent de recueillir la nouvelle qu'à l'intérieur des frontières d'un pays. Parallèlement à ces agences qui sont relativement nombreuses, il existe des agences à caractère international qui entretiennent un réseau de correspondants tout autour du monde et concluent des ententes avec les agences nationales pour s'alimenter en nouvelles.

Les agences au service de La Tribune

La Tribune, pour les fins de l'information provinciale, nationale et internationale, recourt aux services des agences nationales et internationales, des agences coopératives et indépendantes.

Elle entretient des relations directes avec la Presse Canadienne dont elle est co-propriétaire à l'instar des cent autres quotidiens canadiens.

Le problème de l'information au Canada s'est posé dès l'apparition des premiers journaux, mais il s'est posé avec plus d'acuité après la Confédération, surtout lorsque les provinces de l'ouest sont venues se joindre à celles de l'est pour constituer l'entité politique canadienne telle qu'elle existe actuellement.

Jusqu'à 1917, de nombreuses tentatives ont été faites pour favoriser la cueillette des nouvelles. Les difficultés les plus sérieuses venaient de l'éloignement des diverses régions, du manque de moyens de communication rapides et surtout, du fait que les nouvelles étaient recueillies et transmises par les entreprises télégraphiques existantes.

Vers 1910, il existait trois agences de presse desservant les journaux de différentes régions du pays. En 1917, il devint apparent que la situation existante ne pouvait plus durer. Les quotidiens canadiens s'unirent pour constituer leur propre agence de prese établie sous une forme coopérative.

La presse Canadienne n'est pas une entreprise commerciale; son nom ne figure sur aucune liste d'entreprise; elle ne vend rien et ne possède rien, si ce n'e stl'équipement nécessaire à des transmission des nouvelles. A la fin de chaque année, le partage des frais encourus est effectué entre tous les quotidiens sociétaires selon une formule où l'on tient compte du tirage du journal et de la population desservie.

A l'intérieur de la Presse Canadienne, la nouvelle voyage dans les deux sens. Voici l'explication de ce phénomène. La Presse Canadienne possède des bureaux dans différentes villes importantes du Canada, dont les capitales provinciales. Dans ces bureaux, des reporters et des rédacteurs recueillent la nouvelle, la rédigent et la transmettent aux journaux membres. D'autre part, chaque journal agit comme correspondant de la Presse Canadienne dans la ville et la région où il est publié.

Ainsi, La Tribune reçoit une abondante information de la Presse Canadienne chaque jour. Par contre, toute l'information locale et régionale publiée par La Tribune est communiquée à la Presse Canadienne qui se charge de la transmettre aux autres quotidiens. Il en va de même pour tous les autres journaux du Canada, de sorte que chacun met son information à la disposition des autres et dispose à son tour de l'information de chacun d'eux.

Les agences internationales

La Presse Canadienne se charge, en outre, d'alimenter ses sociétaires en nouvelles internationales. Pour ce faire, elle possède ses correspondants dans quelques villes étrangères, dont Washington et Londres. Mais elle parvient à procurer un service satisfaisant grâce à des ententes avec d'autres agences à caractere international qui possèdent déjà un réseau de correspondants dans presque tous les pays du monde.

Ainsi, la Presse Canadienne a conclu des ententes avec l'agence de la Presse Associée (Associated Press), dont le siège est aux Etats-Unis et qui reçoit des informations de tous les coins du globe. Une entente est aussi conclue avec l'agence Reuter, de Londres, qui couvre tous les territoires britanniques et la plupart des pays du Commonwealth. En échange des informations fournies, ces deux agences sont autorisées à utiliser les nouvelles recueillies par la Presse Canadienne et ses journaux associés.

C'est donc grâce à un vaste système d'échanges réciproques que les nouvelles des antipodes peuvent parvenir à Sherbrooke et être communiquées aux lecteurs de La Tribune parfois même avant que les habitants de ces lieux n'en aient pris connaissance.

Il existe bien peu d'exemples d'une telle collaboration en vue de fournir aux lecteurs l'information désirée dans le plus bref délai possible. Car en matière d'information, le facteur temps est capital. Dès qu'il survient, le fait doit être connu. Il faut donc prendre les dispositions requises pour diffuser l'information avec la plus grande célérité. A cette fin, les moyens de communication les plus rapides sont mis à contribution.

Autrefois, les pigeons - voyageurs étaient utilisés, mais les techniques modernes ont relayé les oiseaux dans l'ombre. Aujourd'hui, il suffit de quelques heures, de quelques minutes, pour que la nouvelle d'un séisme au Maroc soit connue dans tous les continents. Même la transmission des photos se fait instantanément, par-dessus les océans, grâce aux merveilles de la radio et de l'électronique.

La photographie

Une image vaut 10,000 mots, dit un proverbe chinois. Le journal peut être considéré comme une illustration exacte de cet aphorisme. L'illustration est devenue le complément indispensable de la nouvelle. Chaque jour, des sommes considérables sont consacrées à la prise de photos destinées à accompagner un article et à illustrer le journal du lendemain.

La Tribune compte trois photographes qui consacrent tout leur temps à cette tâche, sans compter les photographes dont elle retient occasionnellement les services dans tous les centres de la région. Tout ceci parce que la photo donne la vie, fait comprendre un événement, en souligne mieux l'importance.

Ce besoin de la photo existe non seulement pour l'information locale et régionale. Il se fait tout aussi impérieux pour la nouvelle étrangère. En vue de satisfaire ce besoin, La Tribune a pris les dispositions nécessaires pour recevoir dans un bref délai, toutes les photos requises pour répondre aux désirs de ses lecteurs.

Grâce au service de téléphotos de l'agence United Press International, La Tribune se voit offrir un choix de photos vraiment remarquable et de la plus authentique actualité. La photo d'un événement survenu à New York, à Washington, à Londres ou à Tokyo dans l'après-midi, parvient à La Tribune au début de la soirée pour publication dès le lendemain matin.

Fenêtre sur le monde

Grâce à la Presse Canadienne, à ses ententes avec les agences Reuter et Associated Press, avec le service de photos de United Press International, La Tribune se trouve donc en mesure de fournir à ses lecteurs la meilleure information qui soit sur tous les événements internationaux ou étrangers. Une information exacte, complète et sûre lui est communiquée, ce qui la met en mesure de remplir convenablement son rôle de journal d'information et de constituer en quelque sorte, une fenêtre ouverte sur le monde.

Abonnez-vous à La Tribune

LA

Société Saint-Jean-Baptiste

DU

diocèse de Sherbrooke

La Société Saint-Jean-Baptiste du diocèse de Sherbrooke, groupant 20,000 Canadiens français répartis aux quatre coins de l'Estrie, offre ses plus sincères félicitations aux autorités de

LA TRIBUNE

et souhaite longue vie au plus grand quotidien français de la rive sud.

Dr René Vanasse, président diocésain

Mme Francois Robitaille, présidente du comité féminin diocésain

M. l'abbé Jean Mercier, aumônier diocésain

Félicitations

à La Tribune à l'occasion de son cinquantième anniversaire, et nos voeux sincères pour son succès continu en maintenant le niveau enviable d'un journalisme et d'un service public sains et constructifs.

The Montreal Star



On voit ici au bureau des pages féminines, M. Marius RACICOT, responsable des pages et deux journalistes de la chronique féminine, Mlle Claude-Lyse GAGNON et Mme Collette TURGEON.



Notre "visage" du samedi, l'édition régulière au bas, "Perspectives" au centre et le supplément des comiques.

La popularité de "Horizons féminins", "Perspectives" et "Lectures du samedi"

Par Marius Racicot

A l'occasion du cinquantenaire de La Tribune, nos lecteurs nous pardonneront sans doute de parler de ce qui s'accomplit chaque jour dans la salle de rédaction de leur journal. Pour notre part, nous allons vous entretenir des suppléments hebdomadaires qui paraissent avec régularité les mercredis et samedis de chaque semaine.

Il existe une différence d'importance entre le journal proprement dit et les suppléments qui l'accompagnent. De par sa nature, le journal est toujours à l'affût de la nouvelle qu'il doit relater au jour le jour. Le supplément, lui, utilise les faits, personnages ou sites historiques tout aussi bien que les nouvelles ou tendances récentes. L'aspect "feature" qui caractérise le supplément offre de plus l'avantage insigne d'accorder plus de liberté au reporter, en ce sens qu'il peut prendre le temps d'aller çà et là, de faire les recherches nécessaires, et d'être plus à l'aise pour interviewer son monde, puisque son papier ne paraîtra pas nécessairement le lendemain.

En surplus

Sans risque d'erreur, on pourrait dire que les suppléments d'un journal sont autant de bonis que le lecteur récolte, c'est du . . . supplément ! Ainsi, La Tribune offre à ses lecteurs et lectrices, "Horizons féminins", qui parait tous les mercredis depuis déjà trois ans, "Perspectives", la rotogravure du samedi qui remplace l'ancien supplément rose, le supplément des comiques en couleurs et "Lectures du Samedi", une page complète en deuxième section.

"Horizons féminins"

Comme nous l'avons dit plus haut, ce supplément aura déjà trois ans d'existence bientôt, soit le 22 mai. Dans le premier numéro, on pouvait lire : "La Tribune est heureuse de devenir aujourd'hui le premier quotidien canadien - français à publier une section spéciale pour ses lectrices. En plus des suggestions d'art culinaire, elles pourront y lire, chaque mercredi, des interviews de personnalités locales, régionales, provinciales, nationales et même internationales".

Nous croyons sincèrement que depuis sa parution, les efforts constants du personnel de la rédaction, ont permis l'amélioration de cette importante section spéciale destinée aux dames. La direction, par exemple, a autorisé la dépense de sommes substantielles pour l'achat de chroniques spéciales écrites par des reporters bien connus dans leur domaine particulier; elle a parmis l'achat de chroniques exclusives et abondamment illustrées concernant les collections les plus fameuses de la haute couture européenne. Tout dernièrement encore, nos lectrices ont pu voir des dessins en couleurs illustrant les modes italiennes, anglaises et irlandaises. Présentement, nous pouvons de même annoncer que la collaboration des meilleurs chroniqueurs de modes de l'Europe nous est déjà assurée pour l'automne.

Bref, rien n'a été négligé pour offrir aux lectrices des pages susceptibles de les intéresser. Ajoutons que dans ce domaine comme ailleurs, le personnel des suppléments reste ouvert à toute suggestion qui pourrait améliorer la tenue des Horizons féminins.

"Perspectives"

Après plus de 25 ans d'existence, le supplément rose paraissait pour la dernière fois le 4 septembre dernier pour faire place, le 12 septembre, à "Perspectives", une rotogravure en couleurs qui touche à une foule de sujets et qui, si nous en jugeons par les statistiques, semble s'être acquise une grande popularité.

D'aucuns se souviendront avec une certaine nostalgie du supplément jaune : Pipandor, poésies, etc., qui devint plus tard supplément rose. Ce dernier, plus près de nous, nous rappelle les reportages régionaux de la première page, la chronique de Christo Christy dans les deux pages du centre: chroniques que nous retrouvons aujourd'hui dans les Lectures du Samedi avec le billet de Pierre Paul, ou plutôt "Pier Pol" ! On se rappellera aussi la page du Courrier de Fernande, la page des enfants et les deux pages de sports régionaux.

Tout cela est maintenant changé ! Certains croiront, fort honnêtement d'ailleurs, que "Perspectives" n'est pas suffisamment régional. La chose peut sembler vraie à première vue. Mais il faut considérer qu'un changement aussi radical suppose un certain décallage de temps : il faut, par exemple, un délai de six à sept semaines pour qu'un reportage soit publié dans "Perspectives".

Mais que nos lecteurs se rassurent ! Plusieurs reportages sur les Cantons de l'Est sont déjà en marche et paraîtront sous peu dans Perspectives.

"Lectures du Samedi"

Cette page du samedi est née de la disparition du supplément rose. Avec Perspectives, le lecteur perdait du coup la chronique du cinéma de notre collaborateur Christo Christy attaché à Hollywood; il perdait aussi un reportage régional auquel il s'était habitué, de même que le billet hebdomadaire intitulé "Les voix de ma ville", de Pier Pol.

La direction du journal a cru bon de maintenir ces chroniques et de les offrir dans les pages du samedi avec Perspectives et la section comique.

Dans cette page, le lecteur peut toujours s'attendre à retrouver un reportage presque toujours régional et abondamment illustré. Ces reportages sont le fait de l'équipe de La Tribune.

Voilà en résumé, un peu de la vie des suppléments. Tout est mis en oeuvre, relativement à la capacité du journal pour les améliorer, les remanier au besoin, afin d'offrir au lecteur un produit de qualité. C'est l'esprit qui nous anime tous.

Abonnez-vous à La Tribune

Une fantaisie sur le métier de reportage

Par Claude-Lyse Gagnon

Tout peut être sujet à écrire des reportages, me disait un excessif. Je répliquai avec le mot de Talleyrand, (on se sert des armes qu'on a !) "On peut tout faire avec les baïonnettes, Monsieur, sauf s'asseoir dessus".

Pour ne nommer qu'une chose, ce monsieur, oubliait, par exemple, les enterrements . . . Ah ! s'il y avait seulement un enterrement par année, passe encore, le fait deviendrait à ce point une curiosité qu'il vaudrait la peine d'être expliqué, commenté, photographié, mais comme, hélas ! nous y passons tous, même sans hâte, le compte rendu est dicté par l'étiquette. Monsieur, ne généralisons pas, de grâce !

Il faut, autant que possible pour le reportage, des sujets qui sortent de l'ordinaire, du connu, de ce que l'on sait par coeur ou par oreilles.

Quand ces sujets sont originaux, rarissimes, fantastiques, c'est une chance, mais il n'existe pas des princesses "Margarat" dans tous les villages, les ministres ne donnent pas leur fortune tous les jours et les pensionnaires des couvents revêtent rarement les tutus pour la balade. Vous conviendrez donc avec moi, si vous le voulez, bien entendu, que tout en évitant l'uniformité d'où naît l'ennui, il faut se contenter, dix jours sur un, de fonds moins spectaculaires.

D'ailleurs, dans une ville comme Sherbrooke, dans une région comme les Cantons de l'Est, c'est justement le fond qui manque le moins même s'il faut creuser !

Aujourd'hui, je ne suis tout de même pas pour vous expliquer le reportage, vous le connaissez bien. Partant du principe "qu'à force d'expliquer quelque chose, on n'y comprend plus rien", n'allons pas trop loin et parlons (cela peut devenir utile pour les vocations tardives !) du tempérament du reporter.

Quand vous mangez du pain, vous ne passez pas votre temps à vous demander combien de fois le boulanger a tripoté la pâte, s'il est tombé dans le pétrin et qu'est-ce, au juste, que le pain. Non ! vous le mangez et vogue la galère ! Le reportage tient la comparaison.

Il a fallu, pour devenir reporter, n'avoir pas su que faire. Il a fallu aimer tous les métiers, la plupart des professions ne gardant qu'une allergie, celle des chiffres. Se lever un beau matin en se disant : "Tiens ! j'ai trouvé, c'est l'aviation, ma voie." Puis, vers midi, changer pour la médecine chez les papous. A trois heures, avoir envie de pratiquer du sport, à six, devenir mélomane. A huit heures, passer au dessin et enfin à minuit, sous les lampes, s'installer à la machine à écrire pour la gloire et les prunes.

Pour être reporter, il a fallu passer dans presque tous les collèges du Québec, à la recherche des règlements perdus. Il a fallu suivre tous les cours "extra-examens", avoir épuisé les rayons de bibliothèque, passer des livres en cachette, lancer des journaux étudiants et avoir "pris la porte" cent fois au cours de littérature, rapport, comme disait l'autre aux questions bizarres . . .

Etre reporter, c'est aimer se lever à l'aube un matin et le lendemain, au coucher du soleil. C'est avoir les heures fixes en horreur, la routine à l'index. C'est aussi avoir bonne santé, bon estomac et bon pied.

Enfin, pour ne pas remonter au déluge, c'est travailler dans le bruit, écrire dans le tintamarre, se concentrer dans la foule, rire entre deux paragraphes, et terminer l'écrit sans morale, conseils et marche à suivre.

Coût de la vie à Sherbrooke vers l'an 1870

Le coût de la vie à Sherbrooke a-t-il augmenté ? La liste suivante vous renseignera. Les ménagères compareront avec intérêt les prix des denrées d'aujourd'hui, avec ceux que nos grand-mères payèrent il y a plus de soixante-dix ans.

Le boeuf, par quartier, se vendait de .05c à .07c, et au morceau de .05c à .10c la livre; le mouton, de .05c à .06c la livre et l'agneau, de .06c à .08c. Le beurre de ferme se vendait à la tinette et l'on payait de 20c à 22c la livre, tandis que le beurre frais se vendait de .20c à 25c la livre. Le prix d'une douzaine d'oeufs était de .17c à 22c. Les dindes se vendaient de .10c à .12c la livre, et les poulets, de .30c à .50c le couple. On payait le minot de patates de .40c à .50c; et les pois, environ $1.00 .

La corde de bois franc se payait environ $3.00, et le bois mou, de $1.50 à $2.00. Efin, la laine pure se vendait .25c à .26c la livre.

Avouez qu'en ce temps-là, le réveillon de Noel et le diner du Jour de l'An à la dinde farcie coûtait moins cher qu'aujourd'hui. Et pour chauffer pendant les longs hivers ça devait être moins dispendieux que notre chauffage central et notre chauffage à l'huile.

Abonnez-vous à La Tribune

Pour toures vos nécessités en

PNEUS

VOYEZ

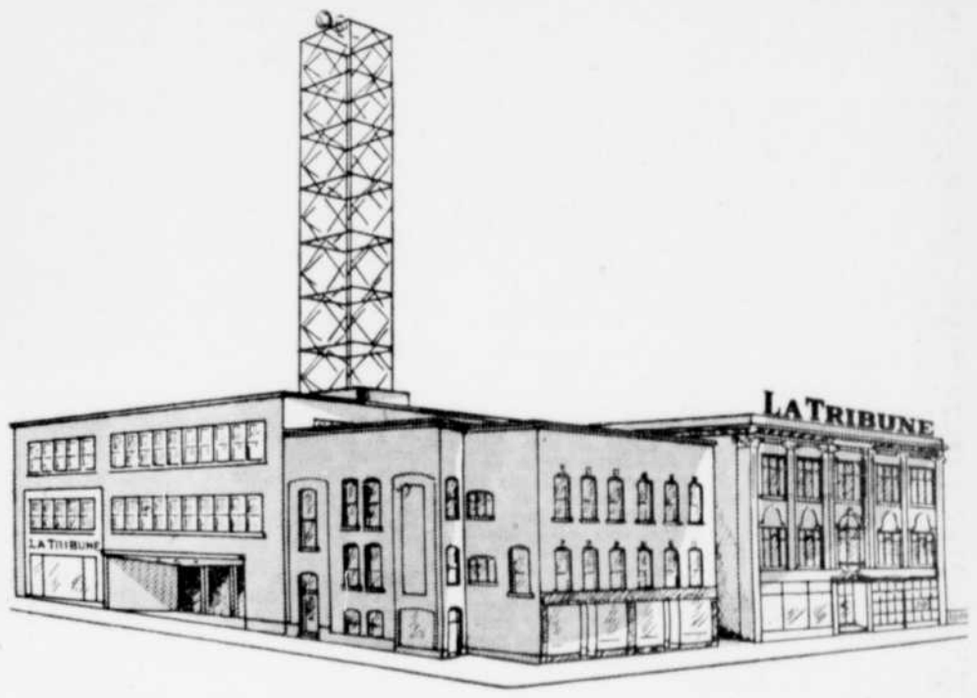
WELLINGTON TIRE LTD.

ENTREPOT DUNLOP

DUNLOP

154 sud, rue Wellington
Sherbrooke—LO 7-4881



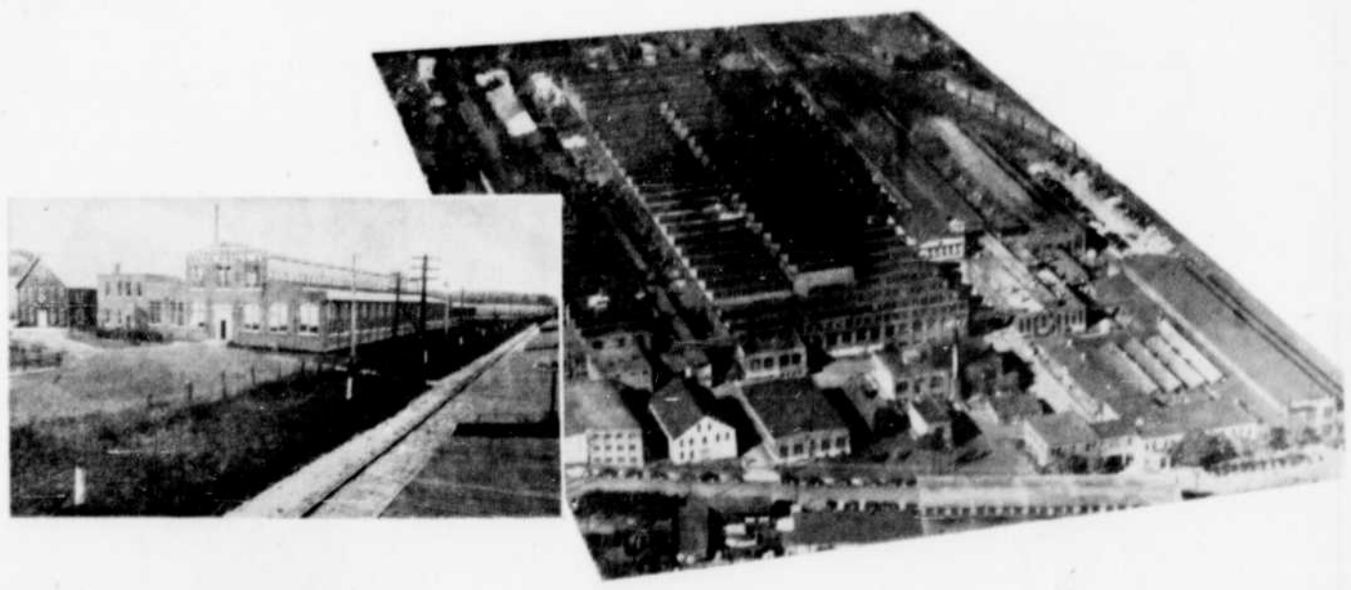


BEAU TRAVAIL, LA TRIBUNE

Il y a déjà cinquante ans que la Tribune et ses employés sont au service de la population des Cantons de l'Est et en particulier de celle de Sherbrooke.

De sincères félicitations s'imposent donc à leur endroit de la part de leurs voisins depuis toujours, la Canadian Ingersoll-Rand Company Limited et ses membres.

L'apport des deux groupes dans leur domaine respectif, durant ce demi-siècle, a contribué à l'expansion vigoureuse de notre région.



BECKWITH

Les pionniers dans la fabrication des renforts de qualité pour souliers.

BECKWITH BOX TOE Limited

ETABLIE A SHERBROOKE EN 1917

Agents pour l'Ontario :
H. Simard & Cie,
Preston, Ont.

Agents pour la cité de Québec et la région :
Chabot & Graham, Québec

Canadian Ingersoll-Rand Co. Limited



Cette photographie a été prise à l'automne 1957, à l'occasion de la remise de la montre traditionnelle à M. Wilfrid Stébenne, administrateur-adjoint, qui venait d'entrer dans le Club Quart de Siècle de la TRIBUNE. De gauche à droite, feu le sénateur Jacob Nicol, M. Alphée Gauthier, vice-président, Me Paul Desruisseaux, c.r., président, MM. Wilfrid Stébenne et Louis-C. O'Neil, président du Club Quart de Siècle.

Sherbrooke possédait déjà en 1845 sa société de tempérance

Ceux qui lisent la petite histoire par bribes et encore, quand l'occasion s'en présente, apprendront sans doute avec surprise qu'il a existé à Sherbrooke, il y a plus de cent ans, une société de tempérance à l'enseigne anglaise et qui manifesta une vitalité peu commune pendant tout le temps qu'elle s'est maintenue, soit trois ans. Si l'on s'en rapporte au cahier des procès-verbaux, elle aurait cessé d'exister en mars 1848 et l'une des dernières résolutions de la société demande à la Législature de prendre des mesures pour faire triompher la tempérance dans la province de Québec.

Un examen de ce cahier fait voir que cette société aurait été bien apparentée avec le groupe des Lacordaire si elle eut existé à notre époque. Il faut lire la déclaration de fondation du groupement pour s'en rendre compte, déclaration qui fut incorporée tout de suite après dans la constitution pour devenir la clause 8 de cette constitution. Qu'on en juge d'ailleurs par la clause qu'on en a faite.

Un engagement

We the undersigned agree that we will never again drink any intoxicating drinks except when prescribed by a medical attendant or in case of wine at communion and that we will not give it to our friends, or persons in our employ and that we will discountanance the use of them in the community, and above all, that we will use our utmost endeavors to reclaim and restore to temperance those who are unfortunately addicted to drinkiness".

Il y a bien ce mot "again" au début, qui ne manque pas d'être suave. . . mais ce qui impressionne, ce n'est pas tant la formule comme le nombre de personnes qui se sont enrôlées dans les rangs de ce groupement et en si peu de temps. Fondée le 10 mai 1845 sous le nom de "Sherbrooke total abstinence society", cette association commençait son travail avec 300 adhérents et un mois plus tard, on avait enrôlé 1,170 personnes. Le total devait atteindre les statistiques de 1,322 noms inscrits dans les livres en deçà des deux premiers mois.

Une autre chose qui attestait de la vitalité remarquable du mouvement, c'est la fréquence des assemblées: une chaque semaine invariablement et la foule ne cesait de grossir à chacune de ces réunions. L'une des manifestations de la société fut même épaulée par une démonstration des enfants. Le rassemblement donna lieu à un long défilé qui s'achemina par les rues de la ville à l'époque où, évidemment, il n'y avait qu'un seul quartier, le Centre. Le point de ralliement était le palais de Justice, alors érigé où se trouve aujourd'hui la prison, en arrière du manège militaire anglais, tandis que les rangs avaient été brisés à un endroit que l'on désigne comme "la manufacture de coton". Or, cet endroit précis, on le répère où se trouve aujourd'hui la manufacture de laine Paton qui absorba plus tard la filature dont il est question ici.

Cas d'expulsions

A la seule lecture des procès-verbaux, d'ailleurs, il est évident que tous les sociétaires prenaient leur rôle au sérieux. A part la déclaration de fondation, aucun des onze articles de la constitution n'offre de caractère particulier; il n'y est même pas question de condition d'adhésion ou de peine pour infraction aux règlements. Il est vrai que dans la suite, on exigea l'expulsion des cadres pour un membre qui avait été pris en flagrant délit de manquer à la "déclaration", mais cette "expulsion" fut plus tard jugée un peu sévère et on attacha à l'infraction une mesure punitive qui est vaguement définie dans le cahier des procès-verbaux.

On l'a dit, tous les membres de cette société étaient de langue anglaise et une partie de la déclaration le laisse assez clairement entendre à savoir que dans leur église respective, ces gens communiaient aussi sous l'espèce du vin. Mais la liste comprend un certain nombre d'Irlandais, voire même une huitaine de sujets appartenant à des familles indiennes qui répudiaient l'eau de vie de leurs ancêtres . . .

Déclaration de fondation

La déclaration de fondation avait donc été incorporée dans la constitution au paragraphe 8 et précisément, le onzième article de la constitution était à l'effet que tous les articles de cette constitution pouvaient être amendés ou changés sur recommandation de l'exécutif et avec un vote des deux tiers, mais à l'exception de l'article 8 lequel devait toujours rester tel quel. Pour étrange que cela puisse paraître, une assemblée générale avait lieu tous les six mois. Les élections se faisaient donc deux fois par année.

La popularité du groupement se manifestait non seulement par l'allongement graduel de la liste des membres, mais les assemblées hebdomadaires étaient toujours très enthousiastes. Il y avait une petite cotisation à payer et à part de se servir de cet argent pour le bien de la société, on en consacrait une partie à l'achat de vêtements pour les pauvres.

Premier président

Le président fondateur fut M. G. F. Bowen, avocat, qui fut le premier maire de Sherbrooke après l'incorporation de la ville en 1852, et qui fut aussi shérif et protonotaire. Il y avait six vice - présidents, MM. James Scott, Thomas Griffith, Adam Lomas, John Drummond, William Hopkinson, et J.-G. Robertson, qui devait remplir plus tard les fonctions de trésorier dans le cabinet provincial à Québec. Le trésorier était M. W. Brooks et le secrétaire, M. S. Brooks.

Ordinairement, les assemblées hebdomadaires avaient lieu à la filature de coton, mais on allait aussi dans la salle de l'école. De temps à autre, les procès-verbaux relatent que l'assemblée a adopté une résolution de remerciements à l'endroit de M. X. ou de M. Z. parce qu'ils ont bien voulu abandonner de vendre des liqueurs alcooliques. Aucune allusion n'est faite au métier ou à la profession de ces personnes. Certainement, elles ne devaient pas être propriétaires d'hôtels ou de tavernes, car à cette époque, il ne pouvait y avoir autant de gens intéressés dans ce commerce. On présume plutôt que c'était des gens qui se procuraient probablement ces liqueurs aux Etats-Unis et qui en faisaient un à-côté de leur commerce ordinaire pour accommoder leurs clients.

Dans une circonstance, le procès-verbal révèle qu'un citoyen qui a l'habitude de vendre de la boisson a endossé le mouvement de la société de tempérance, mais, il demande un peu de patience, "le temps d'écouler ce qui lui reste en mains".

Bris de promesse

Les adhérents ne manquaient pas de sincérité, et, sans doute, il faut faire une lecture suivie des procès-verbaux pour constater que les travaux de la société aussi bien que le comportement des membres sont relatés le plus simplement du monde comme si la boisson allait disparaître bientôt de la surface de la terre, et comme si cet événement devait être une chose ordinaire.

Un soir, un incendie se déclare à la filature de coton pendant l'assemblée et celle-ci prend fin brusquement. Tous les gens qui se trouvent sur les lieux s'enrôlent sur le champ comme pompiers volontaires. C'était le 23 février. La semaine suivante, lors de la réunion hebdomadaire tenue ailleurs, plusieurs membres déclarent publiquement qu'au plus fort de l'incendie de la semaine dernière, ils ont manqué à leur parole et ont pris de la boisson en combattant les flammes. Sur leurs propres suggestions, ils renouvellent leur promesse puis sont réinstallés "automatiquement" dans les rangs de la société.

Dans l'un des procès-verbaux du cahier, on lit que l'un des membres a fait une belle pêche. Aux environs de Sherbrooke, il a rencontré un homme qui, depuis les sept dernières années, a bu 639 gallons d'alcool en esprit. Le bonhomme devient membre de la société de tempérance et on enrôle aussi sa femme qui s'adonnait également à la boisson.

Sir A. T. Galt

De temps à autres, on invitait des conférenciers spéciaux. Il en venait assez souvent des Etats-Unis. Un tavernier de la Nouvelle-Angleterre a abandonné ce commerce pour une raison ou pour une autre et il raconte dans une causerie que, dans la ville qu'il habitait là-bas, on a attribué à la boisson les sept suicides survenus en trois mois.

Un jour, on invita Sir A. T. Galt, député de Sherbrooke, l'un des pères de la Confédération, dont on a évoqué le souvenir à plusieurs reprises lors des fêtes du centenaire de Sherbrooke.

Celui-ci prononça une conférence magistrale sur le sujet et ses recommandations visaient à mettre les gouvernements au courant des dommages de toutes sortes causés par l'alcoolisme dans la région et à réclamer l'abolition du commerce des liqueurs. Le discours de Galt fut imprimé en fascicule et on le fit circuler un peu partout.

Un conférencier d'occasion prononça aussi un discours sur un calepin qu'il avait trouvé dans la rue. Le propriétaire y avait inscrit ses dépenses pour deux semaines. Sur 69 inscriptions dans le livret, 32 se rapportaient à l'achat de liqueurs pour lesquelles il avait dépensé $5.35 sur un total de $10.69.

Le cahier des procès-verbaux indique à la toute première page qu'il était la propriété de "Sherbrooke Gazette Office". Mais c'est M. G.-E. Gagnon, de la rue Elm à Sherbrooke, décédé il y a quelques années, qui en hérita de quelque façon et le remit à la Société d'Histoire des Cantons de l'Est.

Les archives de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, en possession de l'Université de Sherbrooke, contiennent une une foule de documents de toutes sortes, de faits inconnus ou peu connus comme ceux qui viennent d'être soulignés.

Abonnez-vous à La Tribune

Premier maître d'école

M. Michel Biron, tout en maniant avec une rare expertise l'alène et le ligneul, s'occupait aussi à former la jeunesse. Il fut le premier maître d'école canadien-français de Sherbrooke, (1842). C'était un excellent instituteur; plusieurs de nos citoyens dirigeants lui ont dû leurs premiers pas vers les carrières plus grandes des lettres et du commerce. Voilà comment ce brave colon, s'adaptant aux circonstances tout en restant fidèle à ses patrons, St-Crépin et St-Crépinien, se faisait le St-Nicolas de nos premiers écoliers.

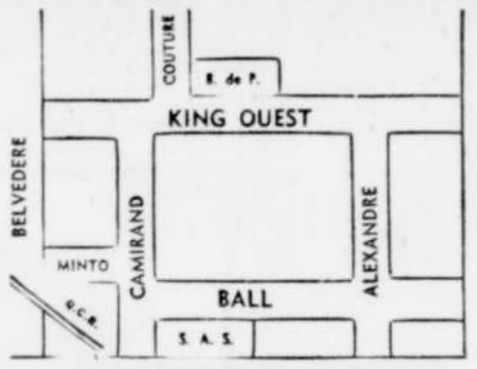
NOS MEILLEURS VOEUX À LA TRIBUNE en ce cinquantième!

L. G. BEAUBIEN & CIE LIMITÉE

75, RUE WELLINGTON NORD - SHERBROOKE - TELEPHONE: LOrraine 9-5583

Géront: M. GEDEON NADEAU

Représentants: M. Raymond Provencher M. Jacques Préfontaine





A nos nouveaux quartiers généraux, vous trouverez une ligne complète de

- AMORTISSEURS DE CHOCS
- RESSORTS A SPIRALE
- ALIGNEMENT DE ROUES

tout en assurant un service rapide et une satisfaction garantie.

SHERBROOKE AUTO SPRING LTD

M. Jean-Louis LALLIER, gérant

Nouvelle adresse : 240, rue CAMIRAND, SHERBROOKE Tél.: LO. 9-1146



Votre vendeur d'instruments aratoires

ALLIS-CHALMERS

- New Holland et - New Idea

ainsi que

- Tracteurs à Chenilles Terratrac
- Moteurs et pièces Wisconsin
- Evaporateurs Lightning

VENTES—ECHANGES—SERVICE

LOUIDA PAYEUR

RR. No 4—Sherbrooke (Chemin d'Ascot)

Tél: LO 2-5812

SERVICE NU-BLUE SUNOCO



D'UN SEUL COUP...

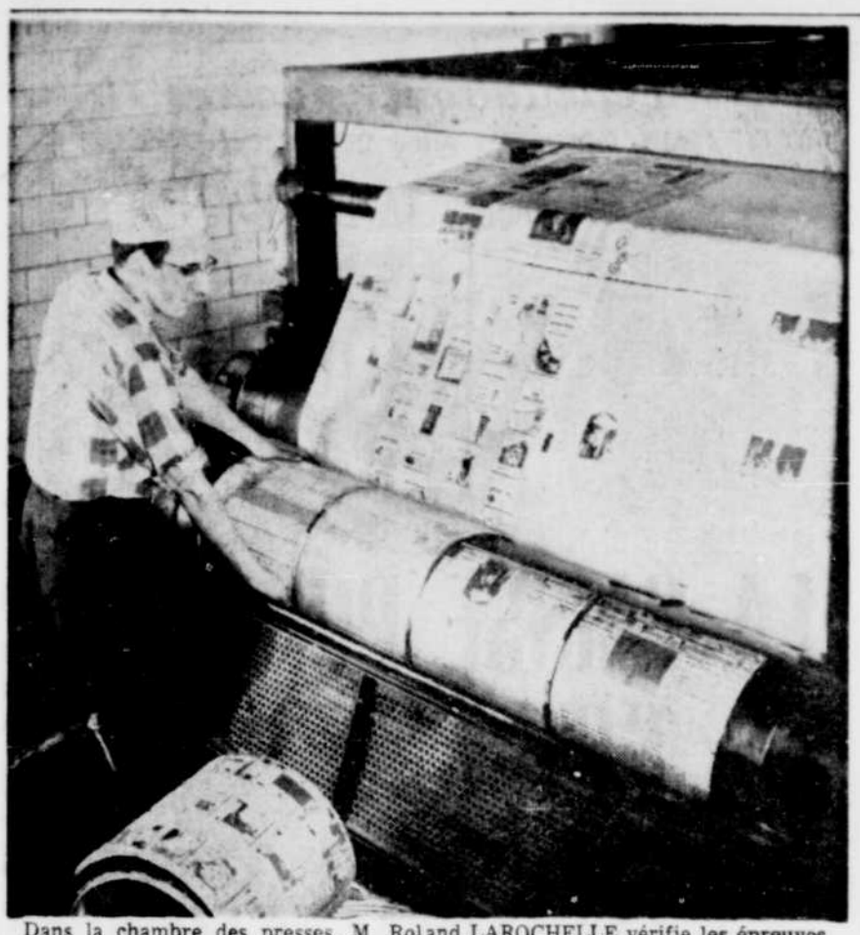
la bière Red Cap vous procure saveur et satisfaction

La bière RED CAP de CARLING

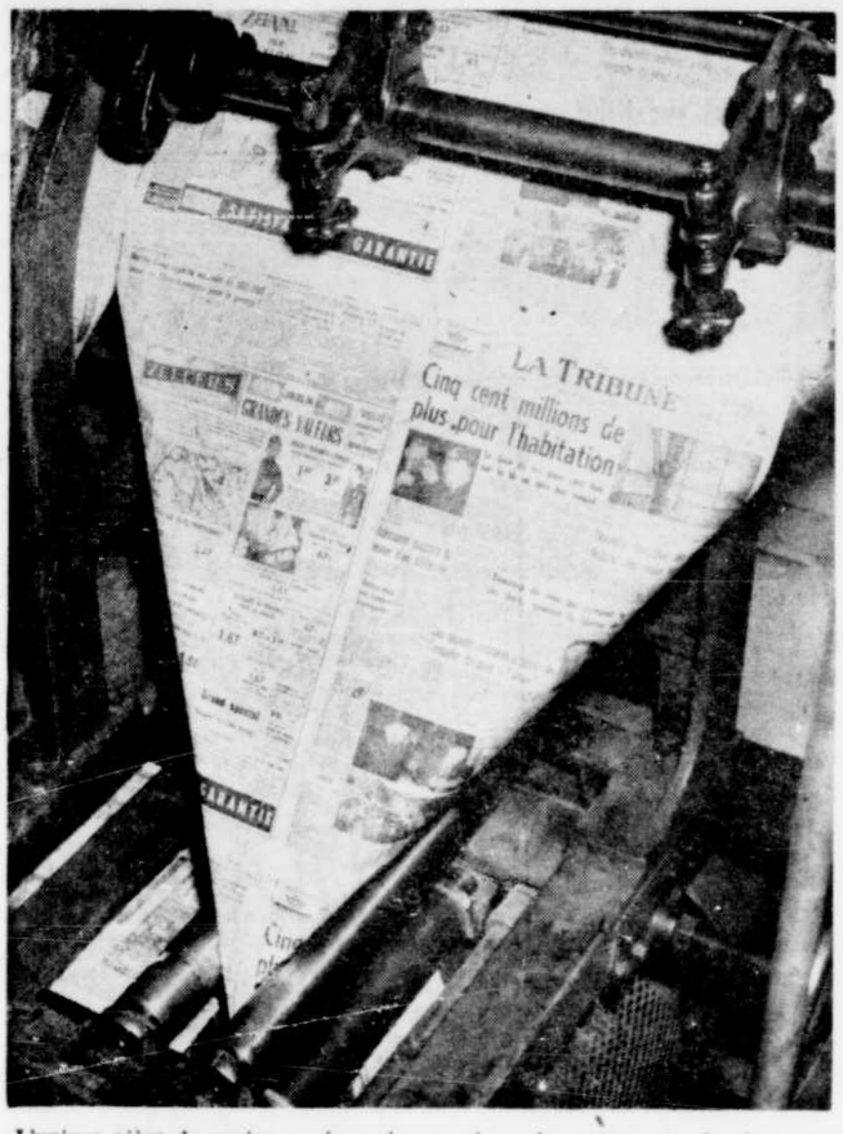
BRASSÉE DANS LE QUÉBEC...PROUVE SA QUALITÉ

LA TRIBUNE

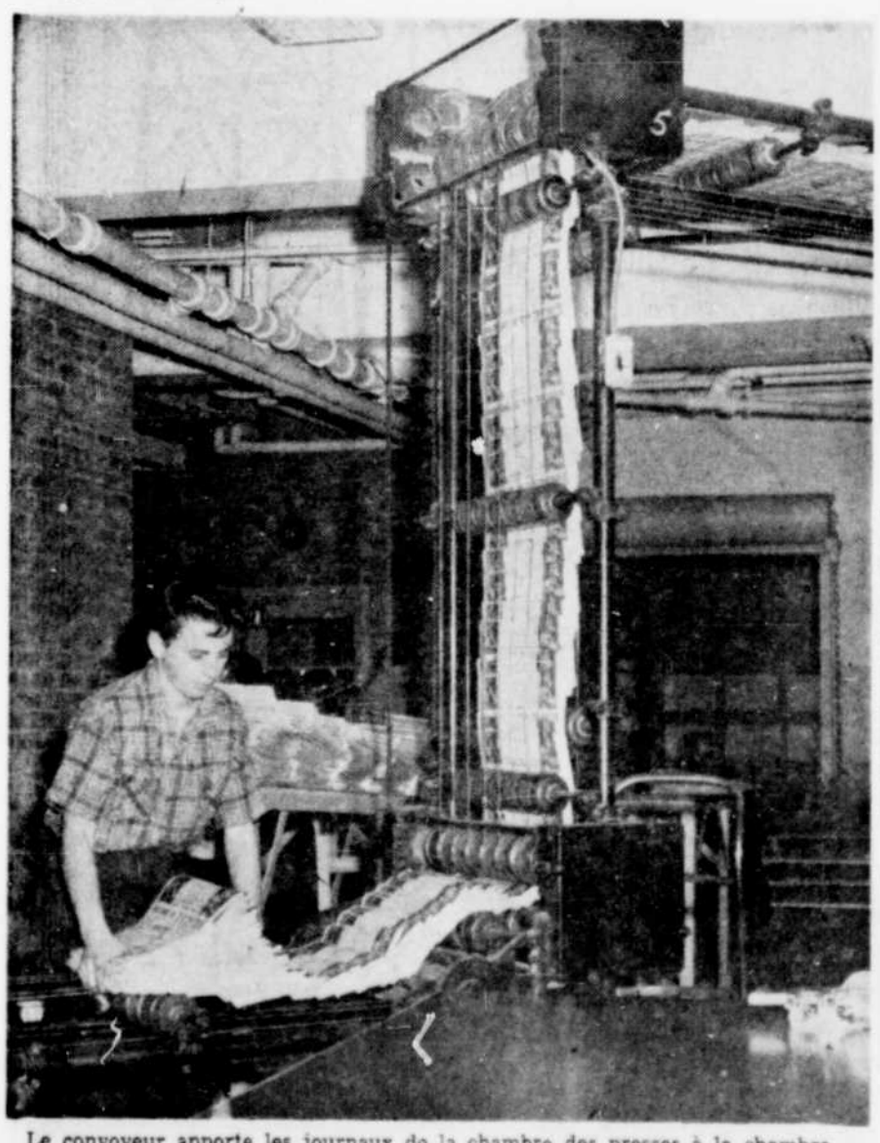
SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960



Dans la chambre des presses, M. Roland LAROCHELLE vérifie les épreuves au mouvement ralenti de la rotative



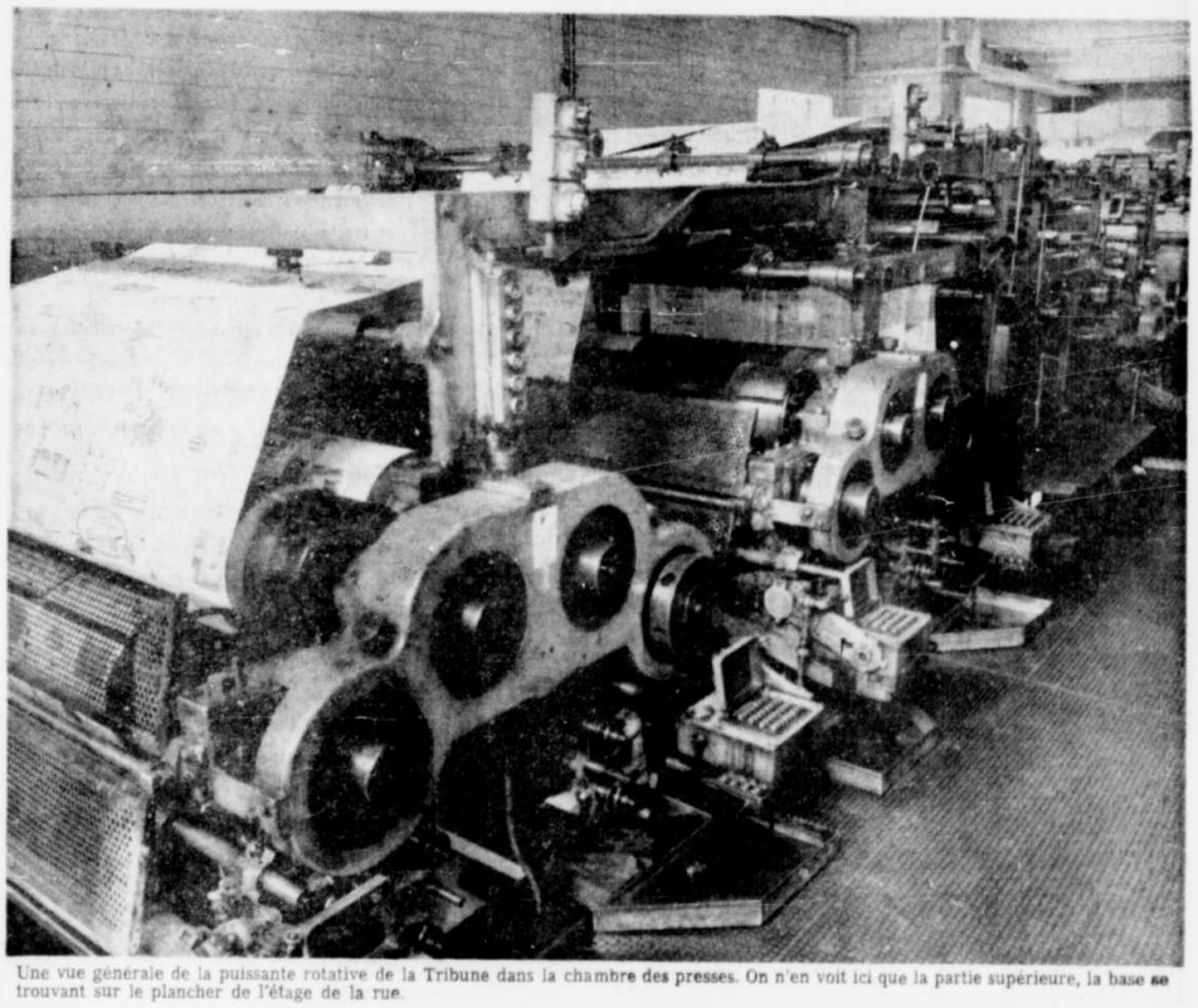
L'unique pièce de papier, après avoir voyagé sur les presses, tombe dans le panier de réception où elle est coupée en autant de copies que le nécessite le tirage, près de 40,000.



Le convoyeur apporte les journaux de la chambre des presses à la chambre de la distribution d'où le journal prendra ensuite le chemin des rues, des autobus, des camions, des trains. A la réception des copies, on voit ici M. Jacques Blais.



A l'atelier de composition, de gauche à droite, MM. Clermont Devost, metteur en page, Gérard Pépin, assistant contremaître, Rosario Blais, metteur en page, Pierre-Paul Blais, rédacteur en chef, surveillant la composition de la page éditoriale. Plus à droite encore, on aperçoit MM. Léo-D. Tardif, mécanicien de l'atelier, Maurice Fortier et Jacques Delorme, linotypistes.



Une vue générale de la puissante rotative de la Tribune dans la chambre des presses. On n'en voit ici que la partie supérieure, la base se trouvant sur le plancher de l'étage de la rue.



L'équipe des livreurs par camions, à la porte du local de l'expédition, rue Frontenac. De gauche à droite, MM. Roland Provençal, René Couture, Roland Dallaire, Laurent Lettre, Claude Blais et Yvon Fontaine.



En 1894, le club National Senior de Sherbrooke avait remporté le championnat mondial de la crosse et s'était formé un club-ferme où aller chercher les joueurs dont il pourrait avoir besoin dans un moment urgent. La photo ci-dessus représente ce club intermédiaire tel qu'il était en 1895, un an après sa fondation. Première rangée, de gauche à droite : Achille FISETTE et Alex MAGUIRE. Deuxième rangée, dans le même ordre : Edmond MAYRAND, Eddie L'HEUREUX, Herménégilde THIBAULT et Georges DANIEL. Troisième rangée, dans le même ordre : Fred PARADIS, secrétaire ; Ernest JEAN, président ; Pit MENARD, trésorier ; Antoine DENAULT. Quatrième rangée, dans le même ordre : Pit L'HEUREUX, Zéphyrin ROY, Tom SIMPSON, Jos. DRAPEAU et Jos. COTE. Eddie L'HEUREUX (2e rangée, 2e de gauche) était destiné à devenir le meilleur gardien de buts que la crosse ait connu, lorsqu'il alla jouer à Montréal ; la médaille que porte Tom SIMPSON (4e rangée, 3e de gauche) lui avait été remise lorsqu'il établit un record mondial pour le lancer d'une balle avec un bâton de la crosse (ce record n'a jamais été abaissé depuis).

respective. Ils sont pour ainsi dire des collaborateurs aux pages sportives.

Ces nouvelles sont envoyées soit par service de téléscripteurs, par téléphone ou par courrier. La tâche des rédacteurs sportifs attachés directement au journal est de couvrir les événements importants qui se déroulent à Sherbrooke ou dans toutes les autres villes de la région, de rédiger une chronique quotidienne, d'annoncer le sévénements et d'en faire le rapport. Ils doivent également préparer les nouvelles parvenant des agences de presse.

Les rédacteurs sportifs doivent vent corriger le courrier, composer les titres relatifs à chaque nouvelle et faire la mise en page, soit la disposition des nouvelles dans les espaces laissés libres par les annonces.

Travail de nuit

Les rédacteurs sportifs travaillent de nuit à la préparation des pages. Ces dernières sont au nombre des premières qui doivent être complétées car elles servent aux deux éditions. Les rédacteurs sportifs coivent donc couvrir les événements qui surviennent dans la journée et la soirée, et tout préparer assez rapidement afin de ne pas retarder l'édition du journal.

Les rédacteurs sportifs forment un département un peu spécial de la rédaction d'un journal. En effet, à cause des heures variées des matches, de l'heure de la réception des nouvelles et de la technique générale de cette tâche, tout concourt à cette situation.

Le sport joue un rôle de premier plan dans un journal tel que La Tribune car la région des Cantons de l'Est possède une multitude de ligues et tous les intéressés peuvent suivre par l'intermédiaire de leur journal, les développements dans chacune d'elles.

Course à pied en 1910 à Sherbrooke

Une grande course à pied de 5 milles, en 1910, a réuni au départ les coureurs suivants: Lowe, Manslow, Wellington, Witning, Harvey, Roussel et Wire. Le juge était M. Maguire.

Les coureurs avaient donc 10 tours de piste à faire. Au départ, Harvey prit la tête immédiatement et la garda jusqu'au bout; au 7e tour, il passait Lowe, le distançant d'un demi mille. Au 3e tour, Wellington abandonna. Lowe, au 9e tour, voyant ses concurrents trop loin ne continua pas.

La victoire va donc à Harvey qui finit 1-4 de mille avant Roussel et gagna la coupe offerte par le jury. Son temps a été pour les 5 milles, de 25 mi. 50 secondes. Roussel se classa second. Manslow 3e, Whiting 4e, et Wise, 5e. Tous reçoivent une médaille.

(De la "Tribune de samedi, 3 septembre 1910).

Félicitations sincères

AUX DIRECTEURS AINSI QU'AUX EMPLOYES

du journal "LA TRIBUNE"

50 LA TRIBUNE 1910-1960

LA CAISSE POPULAIRE SOCIALE DE SHERBROOKE



J.-F. GUILLEMETTE, gérant

242 ouest rue King — Tél. LO. 2-4725 — Sherbrooke

Le sport est resté le même, mais ses moyens d'expression changent

Par Jean CHARTIER

La Tribune fête cette année, son cinquantenaire. C'est une date mémorable pour un journal qui n'a cessé de grandir et de s'affirmer. Chaque département a suivi la courbe ascendante de ce journal et, au nombre de ces départements, il faut compter celui du sport.

Si l'on retourne cinquante ans en arrière, on trouvera une différence tranchée dans les pages sportives du temps et celles d'aujourd'hui.



Jean Chartier

On dira bien que les temps ont changé, on entendra les plus âgés affirmer : "Dans notre temps, ça se passait ainsi". C'est vrai, mais les hommes demeurent les mêmes avec leurs ambitions, les équipes avec leur rivalité, les sportifs avec leurs qualités et leurs défauts. Il y a cinquante ans, un joueur ambitionnait de terminer en tête des compteurs de la Ligue de crosse, tout comme aujourd'hui un joueur ambitionne de terminer en tête de la ligue de hockey dans laquelle il évolue.

Si le sport est demeuré identique en lui-même, ses moyens d'expression, dont il faut compter au premier plan les journaux, ont changé, ont progressé.

Le rédacteur sportif a dû évoluer, suivre son époque et profiter de tous les moyens que la technique moderne met maintenant à sa disposition.

Si nous passons maintenant en revue le département du sport à La Tribune et tout ce qui s'y rattache, on constatera que notre journal a pris toutes les dispositions pour fournir à ses lecteurs toutes les informations possibles dans ce domaine.

Personnel

Il y a cinquante ans, La Tribune comptait un seul rédacteur sportif qui devait souvent couvrir les funérailles, les assemblées politiques, les délibérations du conseil de ville et le sport.

Aujourd'hui, les tâches sont moins variées, le rédacteur sportif limite presque exclusivement ses activités au sport en autant que le journal est concerné.

La Tribune compte deux rédacteurs sportifs attitrés: Jean Chartier, au service de ce journal depuis 10 ans, dans ce département, et Gilles Goyette, au service de La Tribune depuis sept mois, mais qui a acquis de l'expérience dans d'autres hebdomadaires et quotidiens.

En plus de ces deux rédacteurs attachés au bureau de La Tribune à Sherbrooke, on compte des représentants dans toutes les villes et villages des Cantons de l'Est qui se chargent de faire parvenir les développements sportifs de leur localité.

Le rôle de la critique dans la vie des arts

Par Ivan RUEL

Avec toute la sécheresse qu'on lui connait, le dictionnaire définit la critique comme étant l'art de porter un jugement. Cette définition, pour aussi vague qu'elle soit, n'en est cependant pas moins juste ; il suffit de la compléter.

Puisqu'il s'agit ici de critique musicale et théâtrale, je préférerais à cette définition celle d'Armand Machabey : "La critique musicale ou théâtrale a pour fonction de classer les oeuvres musicales ou théâtrales qui parviennent à notre connaissance ; son domaine est très vaste, puisqu'elle conditionne l'Histoire de la Musique et du Théâtre à tous ses degrés ; son mécanisme fondamental est celui de la comparaison."

Ce dernier membre de la définition est spécialement important : toute comparaison implique nécessairement un jugement et c'est par là que cette seconde définition rejoint la première.

Justification

La personne qui entend un concert ou qui assiste à un spectacle sait, pour des raisons conscientes ou non, si l'oeuvre lui a plu. Mais cette personne n'a pas à faire connaitre ses raisons. Elle peut évidemment le faire, mais rien ne l'y oblige. Le critique musical ou théâtral, lui, doit faire connaitre les raisons qui font que son jugement est favorable ou non. Il ne peut se contenter d'une vague appréciation esthétique : il doit justifier son jugement. Il n'y a, dès lors, aucune relation ou aucune comparaison à établir entre une critique ou un compte rendu de presse.

Le critique qui, pour des raisons de sécurité, se contenterait d'offrir à ses lecteurs des "corbeilles de fleurs", trahirait sa mission. Il n'est pas un reporter, encore moins un publiciste. Il est d'abord et avant tout, un "comparateur", un juge.

Le critique est juge à tel point que parfois même les personnes qui ont assisté au même concert ou au même spectacle s'en remettent au journal du lendemain pour une appréciation définitive.

La raison d'être

Mais, pourquoi une critique ? Arrêtons-nous un instant à cette question, et voyons les divers aspects qui en découlent.

La critique s'adresse en tout premier lieu aux lecteurs qui ont assisté à l'événement. Elle leur permet de comparer leurs réflexions avec celles du texte, et c'est là un exercice intéressant, fructueux et formateur. Avec le temps, le public en viendra à connaître et à apprécier le beau, et invitera ainsi les compositeurs et les interprètes à se surpasser, leur donnant l'assurance de les comprendre.

Le texte s'adresse ensuite aux interprètes eux-mêmes qui, pour des raisons que l'on comprend aisément, tiennent à savoir quelles impressions ils ont créées auprès de leur public. A l'occasion, ils peuvent y trouver une directive sympathique qui leur permettra de surmonter tel ou tel inconvénient. Mais, cela n'est pas le rôle premier du critique, comme on le verra plus loin.

Enfin, le texte s'adresse aux personnes qui s'intéressent aux choses de l'art, mais qui, pour des raisons diverses, n'ont pu assister à l'événement. Ces personnes tiennent habituellement à savoir comment les choses se sont passées, et s'en remettent à ce sujet au journal.

Pour le critique

Pour le critique, il n'est pas toujours aussi agréable qu'on veut souvent le croire d'assister à un spectacle ou d'entendre un concert : d'abord parce qu'il n'est pas libre d'y aller ou de

Voir CRITIQUE — p. 37, col. 5

LES VETEMENTS DE BASE

à la base de l'élégance féminine !

Il ne saurait être question de mode . . . de silhouette . . . sans d'abord aborder le problème du vêtement de base . . . et pour ce faire voyez nos multiples lignes dans ce domaine . . . nos expertes vous aideront à faire votre choix!

- LILY OF FRANCE
- WONDER
- GOTHIC
- GRENIER
- NU-BACK
- NEMO
- EXQUISITE FORM
- WARN

BAS DE NYLON

LAINE A TRICOTER

Chez Yvette

16 nord, rue Wellington — Tel. : LO. 2-0385

SHERBROOKE

ESSOR

Au cours des dix dernières années, le nombre des abonnés de la Shawinigan a augmenté de près de 50 p. 100. Pour satisfaire à cette demande toujours croissante et favoriser la venue de nouvelles industries dans la région qu'elle dessert, la compagnie a considérablement agrandi ses installations: construction de nouvelles centrales, de nouvelles stations, prolongement des lignes de transmission et de la distribution, adjonction d'appareillages modernes.

Participez à la dynamique industrialisation du Québec — établissez votre propre usine dans la région desservie par la Shawinigan: 16,000 milles carrés de zone très favorable à l'industrie au coeur même de la province de Québec.

Notre région offre

- Des matières premières en abondance
- L'énergie électrique à prix modique
- Une main-d'oeuvre stable
- Des réseaux routiers, ferroviaires et aériens modernes
- La merveilleuse voie maritime du St-Laurent

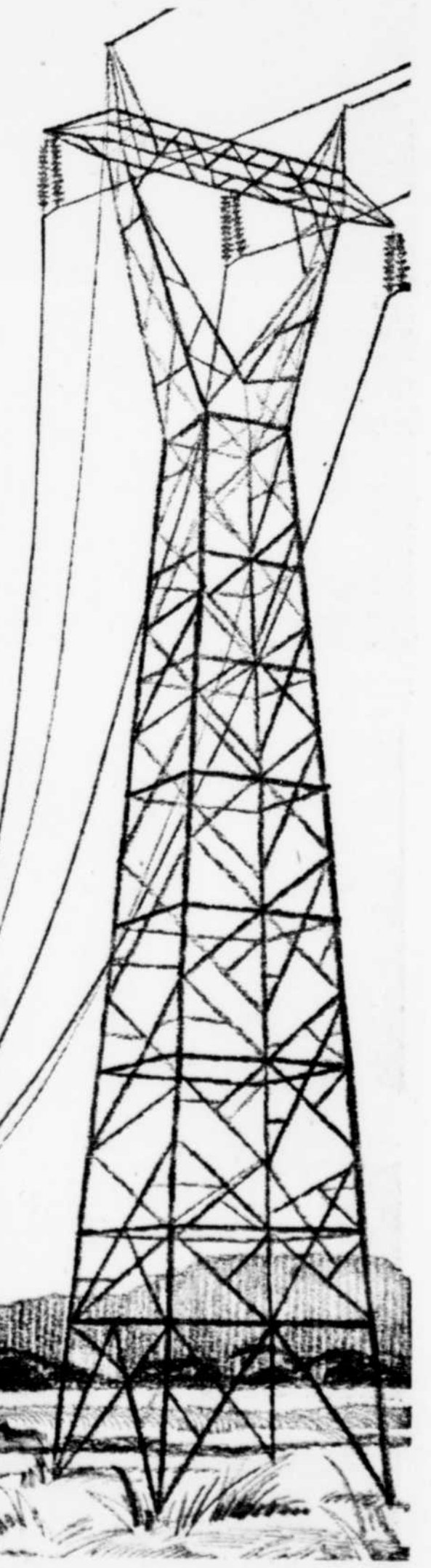
Le Service d'initiative industrielle de la Shawinigan se fera un plaisir de vous donner tous détails sur ces avantages, ainsi que sur les méthodes de financement, l'emplacement commode des usines, les règlements municipaux, les taxes, la distribution d'eau, etc.

Ce service, dont l'adresse est au 600, de la rue Dorchester ouest, à Montréal, répondra rapidement à toute demande de renseignements.

PRODUITS CHIMIQUES • GÉNIE

The Shawinigan WATER AND POWER CO.

ÉNERGIE ÉLECTRIQUE



L'équipe de nuit, face au flot des nouvelles!

par Roland Charbonneau

Le lecteur de La Tribune comme celui de la majorité des journaux, connait bien le journaliste, le photographe, qu'ils ont, pour la majorité, rencontré ou vu à l'oeuvre lors d'une assemblée, d'une réunion ou un autre événement.

Peu de personnes, cependant, savent ce qui se passe entre la rédaction de la nouvelle du journaliste et le moment où le camelot vient porter à la maison, le journal quotidien.

Loin de ma pensée de raconter ici toutes les procédures que suit le texte du journaliste avant d'apparaître dans le journal que vous lisez. Je me bornerai donc à vous parler de l'équipe d'édition, tâche à laquelle je participe avec joie. Je laisserai donc à d'autres le soin de vous décrire le processus qui suit l'édition.

Sources

L'équipe d'édition qui travaille de nuit, doit d'abord se placer devant le flot de nouvelles qui entrent au journal au moyen de sources d'informations les mieux organisées. Sept hommes dont deux rédacteurs sportifs sont assignés à cette tâche dont la responsabilité a été confiée au chef de l'équipe d'édition.

Chaque région est desservie par des journalistes ou des correspondants qui, par tous les moyens de transport imaginables font en sorte que toute nouvelle parvienne à l'équipe d'édition. Plusieurs bureaux provinciaux sont reliés directement à la salle de rédaction du journal par un circuit fermé (télétypes). Un autre de ces appareils précieux envoie presque continuellement toutes les nouvelles importantes qui touchent notre province, notre pays et le monde entier. Il s'agit du service de la Presse Canadienne.

Placé en face de toutes ces nouvelles, l'équipe d'édition doit en faire un choix minutieux ; un choix susceptible de plaire davantage aux lecteurs de son journal. Elle doit également tenir compte de l'espace que lui a laissé le service de l'annonce qui, en toute justice, doit retenir celle qui lui faut afin de permettre au journal d'être rentable.

Fonction

Chaque membre de l'équipe a donc sa fonction importante à remplir. Chaque texte doit être lu, corrigé, mesuré et classé afin que le lecteur puisse facilement retrouver la nouvelle qui l'intéresse davantage.

Une fois ce travail terminé, le metteur en page entre en action. Il accorde plus d'importance à telle nouvelle ; accorde l'manchette à l'autre ; choisit la grosseur de caractère à employer dans le titre et dispose chacune sur un plan afin qu'en ouvrant son journal, le lecteur puisse y trouver une lecture agréable et facile. Il est donc un "architecte" dans son domaine.

Il reste également le choix des photos qui viendront illustrer telle nouvelle ou agrémenter la page. Il lui revient donc d'en déterminer la dimension et l'endroit où elle sera placée.

Les titres

Comme son nom l'indique, l'équipe d'édition travaille en "équipe". Le metteur en page, à l'occasion, se fera donc "titreur". Il prendra le plus de soin possible à faire ressortir du texte ce qui lui semble le plus important et le plus susceptible d'attirer la curiosité du lecteur car, il va sans dire plus un journal est intéressant, plus il a de lecteurs. En toute justice, il faut dire que pour ce travail, il est grandement aidé dans le journaliste qui, lui-même, a pris soin de faire ressortir dans son texte, l'idée maîtresse.

Ce n'est qu'une fois ce travail terminé et approuvé par le responsable de l'édition que la copie passe à l'atelier, à ces hommes de métier qui, lettre par lettre, mot par mot, ligne par ligne, composent sur le plomb, chaque colonne du journal.

Le travail de l'équipe d'édition ne s'arrête cependant pas là car c'est elle qui doit, une fois la page montée, vérifier chaque page, souligner les erreurs et voir si tout y est. Il lui arrivera également de se rendre à l'atelier où, en compagnie du monteur de pages, il apportera les changements qu'il croit justifiables.

Metteur en scène

En somme, je comparerais l'éditeur immédiat du journal au metteur en scène. Même si son travail est caché, il se doit de connaître le métier à fond. Il aura été à ses heures, journaliste, chroniqueur, etc. Il doit aussi posséder l'esprit du métier en plus de l'expérience.

C'est l'équipe d'édition qui, en somme, donne la forme au journal et c'est à elle qu'il incombe de faire en sorte que le journal soit toujours de plus en plus intéressant pour non seulement maintenir le nombre de ses lecteurs mais l'augmenter sans cesse.

Il reçoit, pour cela, les conseils précieux de ses supérieurs qui sont aussi ses collaborateurs. Il reçoit également ses reproches.

Une roue

Un journal quotidien, c'est une roue qui tourne ; qui tourne sans cesse et où chaque équipe a son importance que l'on peut qualifier d'essentielle dans un cas comme dans l'autre.

L'équipe d'édition doit donc voir à ce que chaque lecteur soit intéressé, qu'il soit de la campagne ou de la ville. Chaque jour, elle doit présenter un journal nouveau qui ne doit pas ressembler à celui de la veille ni être semblable à celui du lendemain. Chaque jour, (ou mieux chaque nuit) elle doit se renouveler mais en prenant bien soin que sa conception ne soit pas la même. En somme, chaque jour, c'est un produit nouveau qu'il doit présenter.



M. André MARTEL, à gauche, reçoit ses instructions du chef de l'information, M. Yvon DUBE. A droite, le journaliste Lucien BOUCHARD attend son tour . . .



On voit ici un groupe de l'équipe de nuit du journal. De gauche à droite, MM. René Codère, Roland Charbonneau et René Blancke. Le dos à l'appareil, Claude Lebrun.

La vie trépidante du chroniqueur municipal

Par Lucien BOUCHARD

Voulez-vous négliger votre famille, vivre dans une tension continuelle, besogner sans relâche de 12 à 14 heures par jour ? Faites-vous chroniqueur municipal ! Vous trouverez dans votre vie professionnelle de tous les jours tous les éléments nécessaires pour vivre une vie pleine d'aventures, d'imprévus, et c'est ce qui fait le charme du métier.

Car, malgré tout, cette vie a ses charmes et la plus grande compensation du métier, c'est encore pour le chroniqueur municipal se rendre compte qu'il fait une oeuvre utile, un travail indispensable dans un système démocratique comme le nôtre, et que des milliers de contribuables comptent sur lui pour savoir où se dirige la barque municipale et se faire indiquer les récifs qui peuvent surgir au milieu des flots tumultueux, pour mettre le bateau en péril.

Ce qu'on demande à un chroniqueur municipal, je crois, ce n'est pas tant un style fleuri, abondant, qu'une information juste, exacte, précise, accessible à tout le monde, même des lecteurs qui ont peu de notion des rouages d'une administration aussi compliquée que celle d'une cité de l'importance de Sherbrooke, par exemple. Son travail devient en quelque sorte une oeuvre de vulgarisation à la portée de tous. Sa tâche est d'informer, de brosser un tableau fidèle qui reflète comme un miroir la situation municipale ainsi que les tendances et les courants d'idées de ceux qui ont été choisis pour administrer la chose publique.

S'il fait son travail consciencieusement, il s'attirera dans doute des reproches parfois amers, mais il trouvera une compensation dans la satisfaction du devoir accompli et dans l'appui que lui ménageront bien des lecteurs satisfaits.

Si le lecteur se fie sur le journal pour être informé de la politique municipale, c'est que la vie trépidante du siècle l'empêche de suivre les activités et, d'autre part, que le contribuable qui assiste aux assemblées publiques d'une heure environ, les lundis soirs, n'a qu'une idée partielle des affaires municipales, car il ne peut assister comme les représentants des journaux, au dépouillement de l'ordre du jour, qui se fait dans la salle des comités, et de plus, il n'a pas la facilité de suivre la nouvelle, de se tenir au courant de tous les développements dans tous les domaines et d'entretenir des contacts suivis avec les administrateurs municipaux.

Le journal est donc un complément pour le contribuable désireux de suivre la politique municipale et un informateur de premier ordre pour les autres qui ne peuvent ou ne veulent se permettre d'assister aux assemblées publiques.

En relisant une édition de 1924

Le lecteur verra si les temps ont changé!

A une époque où tout le monde se plaint que le temps passe vite, que les temps changent, que l'on ne vit pas comme auparavant, on lira peut-être avec un certain intérêt ce qu'il y avait dans un journal qui remonte à 1924.

Il n'y aura pas à s'y perdre tellement, car l'édition en question en est une de la TRIBUNE du mois d'avril 1924, il y a donc exactement 36 ans. A cette époque, notre journal tirait à dix pages. Aujourd'hui, la moyenne est de vingt. Les annonces, la publicité, la nouvelle, tout a un peu changé. Dans certains cas, la formule est reconnaissable, dans d'autres, elle l'est moins.

A tout événement, un journaliste de la TRIBUNE s'est amusé à éplucher un numéro d'avril 1924 et voici ce qu'il a trouvé, en bref, dans chacune des dix pages d'un journal lequel, alors, se vendait déjà trois sous.

Première page

Et d'abord, en première page !

Une vignette taquinait Ramsay MacDonald, premier ministre d'un gouvernement travailliste en Angleterre, qui avait maille à partir avec le capital et le travail. Dans les rôles d'éclopés, ces deux derniers recevaient à l'hôpital la visite du premier ministre qui, devenu médecin pour les fins du dessinateur, leur disait: "J'aimerais bien vous voir cesser vos batailles. Ca prend tout mon temps pour vous raccommoder et j'ai bien d'autres patients à soigner". Quelques années plus tard, le premier ministre de Grande Bretagne, devenu veuf, visitait Sherbrooke avec sa fille Isabel et il avait reçu les journalistes dans son convoi privé sur une voie d'évitement du Pacifique Canadien.

A l'Académie française, Camille Julian, historien, venait d'être élu au siège laissé vacant par Jean Aicard décédé trois ans plus tôt. Julian, oroginaire de Marseille, avait alors 65 ans.

Dans le New Jersey, deux garçonnets avaient commencé un duel pour rire, avec des revolvers, en se tenant de chaque côté d'un lit, sans savoir que les deux armes étaient chargées. L'un deux, âgé de 15 ans fut tué.

Dave Ream, bien connu dans le Nord de la Californie, meurt à 93 ans. Dans son testament, il demande à ce que l'on inscrive sur son monument funéraire cette phrase: "J'ai été un fervent démocrate depuis le berceau jusqu'au tombeau".

Deuxième page

En deuxième page, il y a peu qui vaille. On parcourt bien quelques annonces faisant ressortir les propriétés bienfaisantes de l'eau de "Riga", des pilules "Chase" pour les nerfs et les indigestions, un sirop bien connu chez nous, aussi bien que l'action rapide de certaines pilules sur les reins malades. Et puis, cette année-là, le roman-feuilleton était "Petite Reine", de Georges de Boisforêt... si ça vous intéresse encore !

Troisième page

La troisième page était un peu plus "lively" comme on dit dans nos foyers canadiens français ! Dans ces mêmes foyers où on appuie sur "définitivement", une traduction de "definitely"... Dans cette page, une compagnie de prêts qui a disparu depuis, annonce en gros caractères, que "l'interêt travaille pendant que vous dormez". L'annonce poursuit: "A 4 pour cent d'intérêt, composé semi-annuellement, l'argent se double en 17 ans".

Dans une rubrique intitulée "Saviez - vous", on apprend

Voir LECTEUR — p. 39, col. 1

Les divisions cantonnales de 1763 à 1840

Les Cantons (townships), au point de vue de la concession des terres, sont des blocs de territoire de la province d'une étendue variable suivant les lieux où ils sont créés. (Définition moderne). De 1763 à 1840, ils furent créés par lettres patentes par les autorités du temps et comptaient 10 milles carrés. Sous la Constitution de 1840 et à venir jusqu'en 1867, date de la Confédération, les townships étaient créés en vertu de l'Acte d'Union. Depuis la Confédération, ils sont créés en vertu de l'article 144 de l'Acte de l'Amérique du Nord. Au point de vue municipal ces divisions territoriales servent encore à la formation des municipalités rurales. Tout territoire érigé en canton et ayant une population d'au moins 300 âmes forme par lui-même une municipalité de canton (article 35 du code municipal). Les municipalités créées sous le régime seigneurial ont des désignations différentes. La tenure en "franc et commun soccage" caractérise les cantons.

Du carnet social, des parades de modes, des "cinq à sept", etc. etc.

Par Colette Turgeon

Un journal serait loin d'être complet s'il n'avait rien à offrir de spécial à ses lectrices, n'est-ce pas ? C'est pourquoi, La Tribune publie quotidiennement une page entièrement dédiée à la femme. Et pour ce faire, c'est là qu'entre en jeu le rôle de la rédactrice féminine.

— Ah ! Vous êtes la rédactrice féminine ? Alors c'est vous qui écrivez le carnet social ? . .

— Mais oui ! Mais oui !

Voilà tout de suite la première question que les lectrices demandent généralement à une rédactrice féminine.

Le "carnet social" n'est certes pas la chronique la moins lue du journal. Il permet d'établir un contact entre les associations et leurs membres entre les diverses organisations et le public. De plus, il tient les dames au courant des oeuvres accomplies dans les mouvements sociaux de Sherbrooke et des environs. Il est pour ainsi dire, le porte-parole de toutes les activités qui se déroulent au cours de l'année. Toutefois, le travail de la rédactrice féminine ne s'arrête pas là; après le carnet social, il y a encore beaucoup à faire.

D'abord, il faut amasser le matériel nécessaire à remplir une page quotidienne et parfois même deux.

Ici, les sorties d'imposent : parades de modes, réunions de diverses associations féminines, conférences, soupers, danses, thés de toutes sortes, etc., puis s'entendre avec les photographes pour des heures qui ne leur conviennent pas toujours. Les conflits ne sont pas toujours évitables, tant s'en faut.

Les chroniques

En plus de couvrir les événements courants, la rédactrice féminine doit s'occuper des chroniques quotidiennes comme le bi..., qu'il soit signé MARTHE, qu'ils soit signé CLAUDE LYSE, le "Soin des enfants", le "Courrier de Fernande", composer des titres appropriés, qui doivent de toute nécessité être justifiés selon les caractères d'imprimerie (tant de lettres à la colonne), une question technique qui ajoute au problème.

La rédactrice ne doit pas non plus négliger les photos qui seront d'abord choisies, puis expédiées à la photogravure avec les instructions nécessaires quant à leurs dimensions.

Elle s'occupera également des communications téléphoniques, vérifications, correction des textes en provenance de la région des Cantons de l'Est et qui peuvent maintes fois être coupés à cause des restrictions de l'espace, et enfin, de la traduction d'autres textes qui arrivent d'un peu partout et qui sont tout de même susceptibles d'intéresser les dames.

La mise en page

Quant tout le matériel est prêt, vient le temps de la mise en page, et bien souvent c'est là qu'un véritable problème se crée. Il s'agit de réduire le tout à l'échelle sur un plan de page miniature. Le gros du problème consiste à faire entrer le plus de matière à lire possible dans le moins d'espace possible . . .

Malgré toutes ses difficultés, la rédactrice féminine peut compter sur la collaboration des divers services tels que celui de la Presse Canadienne, dont La Tribune est membre associé, de la collaboration de chroniqueurs à solde qui font parvenir des nouvelles sur les toutes dernières creations de Paris, de Londres, de Rome, de New York. Toujours dans le domaine de la mode, l'Association des Couturiers canadiens nous est aussi d'un précieux concours de même que certaines agences de relations extérieures.

Revenons au carnet social

Comme les lectrices peuvent le constater, le Carnet social ne suffit pas à remplir la page féminine même s'il offre un très grand intérêt. Par contre, il est bon de mentionner les fiançailles, mariages, naissances, anniversaires de mariage, déplacements et divers compte rendus des activités qui se déroulent à Sherbrooke et dans la région, grâce à la précieuse entremise de nos correspondants.

La "tribune libre" est le reflet de la "voix du peuple" dans un jounal

Par Pierre-P. Blais

Le journal est un moyen d'information complet et ouvert. Il ne se contente pas de publier des nouvelles, de commenter les évènements, de diffuser des messages publicitaires. Il demeure ouvert à qui veut faire entendre sa voix pour une cause raisonnable. L'abonné qui reçoit son journal ou le citoyen qui se le procure chez le dépositaire ne sont pas uniquement des lecteurs; ils peuvent devenir des collaborateurs assidus.

Chaque journal, en effet, ouvre ses colonnes à ses lecteurs et leur permet d'exprimer leur opinion dans un espace bien à eux, que chacun connait et que l'on appelle généralement "Tribune libre". Dans La Tribune, cette rubrique porte le nom de "L'opinion de nos lecteurs".

De toute la matière à lire publiée dans une édition de quotidien, il ne s'en trouve peut-être pas de plus intéressante, de plus captivante à parcourir que celle réunie sous la rubrique de "L'opinion des lecteurs". Nous trouvons là le pouls de l'opinion publique sur une foule de questions sur lesquelles chacun s'exprime selon ses idées, sa formation et sa façon d'envisager les problèmes. La variété ne manque pas tant dans les sujets que dans les formes d'expression et les idées exprimées.

Le nombre des lettres reçues par un journal peut servir de base d'évaluation de l'intérêt suscité par ce journal auprès de ses lecteurs. Grâce à la "Tribune libre", il s'établit une espèce de communication, un lien intime entre la rédaction d'un journal et ceux qui le lisent. L'ensemble peut être comparé à une famille où chacun peut s'exprimer selon ses désirs à condition de ne pas verser dans les abus de langage et de ne pas attenter à la bonne réputation d'autrui.

Les tribunes libres fourmillent d'idées et de suggestions susceptibles d'être utilisées en vue de l'établissement du bien commun. Tous les sujets imaginables peuvent être abordés et si du choc des idées naît la lumière, la chronique de la tribune libre peut être un intense foyer lumineux. L'un désire exprimer sa satisfaction de la façon dont tel problème a été résolu par les autorités compétentes; l'autre n'est pas du même avis et répond vertement au premier. Un troisième profite de l'occasion pour exposer sa propre théorie et pour décocher des flèches aux deux préopinants sans épargner les responsables de la décision prise. Nous n'en finirions plus d'énumérer les sujets abordés, les prétextes utilisés pour adresser une lettre au journal.

Critique ouverte

A l'encontre de beaucoup d'institutions, le journal souffre la critique ouverte et lui donne même asile. Bien peu d'organismes ou d'entreprises acceptent une opinion contraire et lui accordent l'importance accordée par le journal aux opinions différentes des siennes ou contraires à ce qu'il juge être la vérité.

Le lecteur à l'esprit éveillé, désireux d'apporter sa contribution à la société peut utiliser le journal pour communiquer ce qu'il a à dire. Il dispose d'un moyen d'information et de diffusion de la pensée dont l'influence est indiscutable et qui se déclare heureux de lui ouvrir ses colonnes. C'est là un privilège dont chacun devrait se prévaloir plus souvent pour le bénéfice de tous.

La tribune libre, c'est le moyen mis à la disposition des lecteurs pour exprimer son point de vue, faire connaitre son opinion et réclamer les changements qui lui paraissent opportuns.

Les conditions à remplir pour voir sa lettre publiée dans le journal ne sont pas abondantes ni compliquées. Il faut d'abord, commencer par écrire, exprimer son point de vue sur une question d'intérêt public, et apposer sa signature au bas des lignes. Les lettres reçues et ne portant pas de signature ou dont le signataire ne peut être facilement identifié sont inexorablement ignorées et jetées au panier. Il semble superflu d'ajouter que les missives à caractère libelleux ou s'attaquant à la réputation de quelqu'un, subissent la même sort.

Votre avis ! . . .

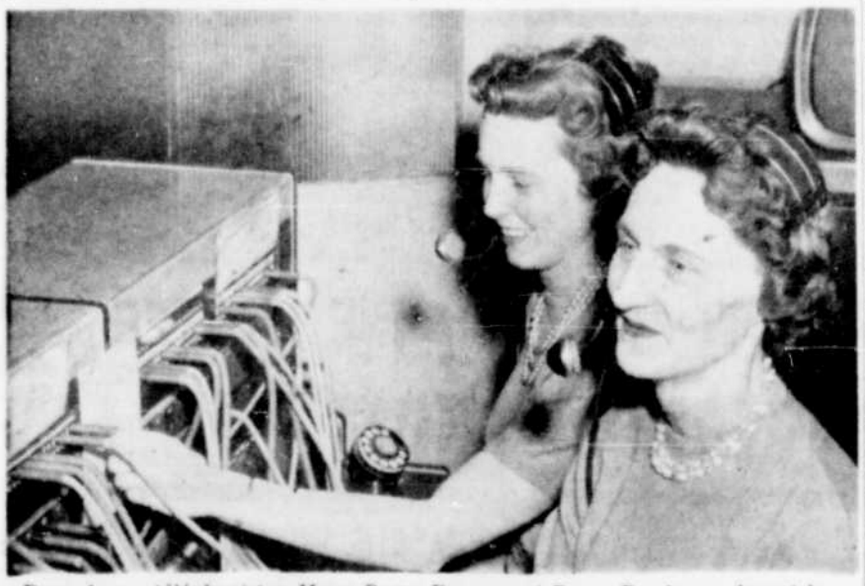
Etes-vous d'avis que les rues de votre ville sont mal entretenues, que la dernière déclaration de votre député est erronnée, que les gestes de tel homme public ne favorisent pas l'intérêt général ? Pensez-vous que telle opinion exprimée par votre journal n'est pas juste ? Croyez vous qu'il vaudrait mieux pour le Canada se lancer dans la fabrication massive des bombes atomiques pour réduire le nombre des sans travail ? Etes-vous satisfaits de la situation actuelle en matière d'autonomie provinciale ? Etes-vous en faveur de l'adoption d'un drapeau canadien ou contre un tel projet ? N'hésitez pas, faites part de votre point de vue par l'intermédiaire d'une lettre à votre journal.

Ce dernier se fera un plaisir, un devoir même, d'assurer la publication de votre envoi dans le but de mieux faire connaitre l'opinion du public, avec la conviction intime d'être ainsi un reflet de l'opinion générale de l'ensemble des citoyens en même temps qu'un agent de liberté de pensée et d'expression sous un régime politique ou chacun demeure le maitre de ses idées et de ses actes.

La colonne de "L'opinion des lecteurs" vous est cordialement ouverte.



Le service de la paie nous montre les employés de ce département ; de gauche à droite, Mlle Claire Bédard, paiemaître, M. Richard Trépanier et Mlle Denise Dolbec.



Deux de nos téléphonistes, Mmes Roger Drapeau et Roger Boudreau, devant le tableau d'échange.



Les membres du conseil de ville de Sherbrooke en 1898. Sur cette photographie, au centre, M. Stanislas FORTIER, maire. MM. Daniel McMANAMY, L.-C. BELANGER, A. G. LOMAS, H. R. FRASER, L.-H. GUAY, C.-W. CATE, G. A. LEBARON, H. SAMUEL, F. H. HEBERT et C. F. OLIVIER.

Comment est fabriquée la chronique des accidents, des incendies et des vols

Par Alain Guilbert

Un passant qui arrive sur les lieux d'un accident : "Je suis pressé, je n'ai pas le temps d'arrêter; je lirai le compte rendu dans le journal de demain !"



Le directeur
M. Percy DONAHUE

Solution simpliste, direz-vous, mais solution à laquelle il arrive à tout le monde d'avoir recours. Sans vouloir faire l'éloge de celui qui aura pour fonction de rapporter un accident dans le journal, il est quand même intéressant de savoir comment il procède.

La "tournée"

Il est d'abord une chose importante : être en contact régulier avec la police. Ainsi, au journal La Tribune, quelqu'un est chargé d'effectuer, à heures régulières, les appels téléphoniques nécessaires.

Le matin à 8 heures, l'après-midi à 5 heures, le soir à 11 heures et à 5 heures du matin, un journaliste appelle à la Sûreté provinciale, à la Sûreté municipale, au service des incendies, aux différents hôpitaux et aux compagnies d'ambulance. La même question est invariablement posée : "Est-ce que vous avez quelque chose à signaler ?" Il s'agit du "round up", de la "tournée".

Rapports

Le "round up" est une mesure de prévention au cas où il serait arrivé un accident ou un incendie sans que le journal le sache tout de suite. Les policiers et les pompiers se font habituellement un devoir de collaborer avec le journaliste, en lui faisant la lecture des rapports concernant ces accidents ou concerne les accidents et les feux. Il n'est pas rare qu'un témoin d'un tel incident appelle aussitôt au journal afin de donner l'alerte.



Le chef Edouard MOREAU

Il s'agit vraiment d'une alerte, puisque à l'annonce d'un accident ou d'un feu, c'est un vrai branle-bas dans la salle de rédaction. Il s'agit en effet d'envoyer un journaliste et un photographe sur les lieux mêmes, afin de pouvoir présenter un compte rendu vraiment exact.

Dans les cas de sinistres, il faut employer deux ou trois journalistes et le même nombre de photographes. Il devient nécessaire dans ces cas d'être plusieurs afin de rassembler tous les détails qui pourraient intéresser le lecteur. Le journaliste sait que le lecteur compte sur lui pour le renseigner; il fait alors tout son possible pour bien remplir son rôle.

Si la police révèle que des personnes ont été blessées dans un accident, il faudra alors communiquer avec l'hôpital où les blessés sont hospitalisés, afin de connaître la nature et la gravité de leurs blessures.

Autres sources

Il est une autre source importante d'information en ce qui

Un dernier moyen d'information : il arrive souvent qu'un journaliste entend lui-même le bruit de sirènes, soit d'ambulances, de pompiers ou de la police. Dans un tel cas, il communique immédiatement avec les pompiers et la police pour savoir de quoi il s'agit, ainsi que le lieu de l'accident, cela afin de pouvoir s'y rendre immédiatement.

Quand le journaliste qui a couvert un accident revient à la salle de rédaction, il doit vérifier tous ses renseignements afin d'éliminer toutes les chances possibles d'erreur. Et c'est seulement quand il a fait tout cela que le journaliste est prêt à "faire son texte".

Ce qui a été mentionné plus haut concerne surtout les incendies et les accidents avec blessés, mais non pas les accidents mortels ainsi que les vols. Ces cas relèvent exclusivement de la police judiciaire, soit provinciale ou municipale.

Ces départements accomplissent une tâche différente des autres départements.

Accidents mortels

La police ne révèle pas aux journalistes les accidents mortels qui se produisent, afin d'empêcher qu'une telle nouvelle ne soit publiée avant que les familles éprouvées n'aient été averties. Quand cette chose a été faite, le travail du journaliste devient plus facile; les policiers peuvent alors fournir les noms des victimes et produire les rapports.

Le lecteur comprendra sûrement que le journaliste n'est pas souvent le témoin visuel d'un accident. Un effort assez considérable doit être fourni pour présenter un compte rendu fidèle.

Les vols

Les renseignements les plus difficiles à obtenir, normalement, sont ceux qui concernent les vols ou autres choses



Le sergent-détective Eugène Morin, en charge de la Sûreté provinciale à Sherbrooke.

de ce genre. Le journaliste à la recherche de nouvelles "sensationnelles" doit souvent freiner ses ambitions dans ce domaine, et il devra collaborer avec les policiers afin de ne pas leur nuire dans leur travail.

Plusieurs se demanderont sans doute comment le journaliste peut nuire aux policiers par la parution d'une nouvelle. Eh bien, voici : dans le cas d'un vol, si la police indique au journaliste qu'elle est sur une bonne piste pour capturer le voleur, ce dernier en lisant cela dans le journal prendra les mesures nécessaires pour brouiller ses traces, obligeant les policiers à recommencer leurs enquêtes.

En matière de vol, le journaliste doit être très prudent, et doit faire son possible pour ne pas nuire aux policiers. C'est pourquoi il a lui-même passablement de difficultés à obtenir des détails complets sur de tels incidents, car les policiers ne sont jamais trop loquaces, afin de ne pas nuire à eux-mêmes.

Conclusion

Le lecteur constatera donc qu'une bonne somme de travail, et parfois d'ingéniosité, doivent être fournis afin que le journal contienne des nouvelles complètes et exactes en matière d'accidents, de feux ou de vols.



Un coin de la salle de rédaction ; de gauche à droite, A. Luchaire, Louis Cliche, Alain Guilbert, Yvan Ruel.

Félicitations à la Tribune Ltée

célébrant cette année son cinquantième anniversaire.

Pour la jolie

MARIÉE de JUIN



Qui a-t-il de plus joli qu'une ravissante mariée de juin ? Et vous, mademoiselle, qui serez dans ce cortège, vous paraîtrez encore plus jolie dans une robe de mariée choisie parmi notre vaste collection.

Jack ECHENBERG AND SONS LTD.

88 nord, rue Wellington, Sherbrooke.

hjd Chaussures À LA MODE



Quelques reflets brillants, et tout est parfait! Des souliers comme celui-ci, d'un rouge aussi vif et aussi riche que la chair d'un melon d'eau, ragaillardiront au printemps les pieds les plus fatigués. Tous les feux clairs ou sombres du cristal sont représentés dans une variété de teintes — rouge, vert, brun, presque blanc, bleu, gris, noir. L'ouverture élasticisée et le veau souple "Yum Yum" sans doublure s'adaptent au pied avec la plus grande facilité. Des perforations minuscules à la pointe et la boucle très étroite en chevreau blanc ajoutent un brin de piquant à ce soulier. Il s'obtient aussi en cuir Corkette fini velours, de couleurs assorties à toutes les toilettes.

H. J. DELISLE ENR.

Chaussures Exclusives

90 nord, rue Wellington Sherbrooke

Souvenirs parlementaires...

M.P....., membre pour B...,est un joli garçon, intelligent, mais peu formé à l'usage de la parole en public.

Lorsqu'il parla pour la première fois devant la chambre locale, il lui arriva, comme à bien d'autres, de se troubler et de s'élancer tout à coup dans les airs, comme un ballon auquel on a coupé la corde.

Il s'agissait d'un bill pour changer les limites judiciaires du comté de Montmagny. On s'aperçut bientôt que le jeune député qui avait bien commencé, avait perdu la centaine.

Voici comment il termina une brillante période :

—Oui, M. l'Orateur, mon opinion est bonne parce qu'elle est appuyée sur la raison, la loi et l'autorité de nos derniers hommes. J'en appelle ici, M. l'Orateur, à la mémoire du regretté défunt M. Pascal Taché... ce grand homme qui nous a laissés... pour aller siéger... sur les banquettes ministérielles du céleste empire.

L'idée d'envoyer l'ex-premier ministre en Chine était assez originale, comme on le voit.

* * *

On sait que le député de Gaspé, M. Fortin, est l'ange gardien de nos forêts, le protecteur acharné de nos bois et de nos poissons; il ne se passe pas une session sans qu'il fasse quelque bon discours sur la sylviculture ou la pisciculture.

L'honorable député aime tant nos bois et nos poissons, disait un jour M. Chapleau, qu'il demanderait au gouvernement de les mettre dans la ouate s'il ne se trouvait pas d'autre moyen de les conserver.

Durant la dernière session, il fit un discours à l'occasion des incendies qui avaient ravagé nos forêts. Il déplorait amèrement ce malheur. "On devrait, disait-il, forcer le gouvernement d'intervenir, on devrait le forcer de faire quelque chose..."

—Qu'on lui fasse voter des pompes à feu ! s'écria tout à coup le plus sobre des membres de la chambre, M. Desaulniers, député de St-Maurice.

* * *

Je viens de dire que l'honorable député pour St-Maurice est le plus sobre des membres de la chambre, je conçois que ce n'est pas très flatteur pour ses collègues; mais il est une chose qu'on ne contestera pas c'est que c'est bien l'un des plus fins, des plus instruits même, du moins en langue grecque ou latine.

Un jour, M. Tremblay faisait un bon discours sur cette question de colonisation dont il parle toujours avec beaucoup d'effet. Cette fois-là il se plaignait, en termes amers, du gouvernement. "A quoi sert de se donner tant de trouble et tant de peine, disait-il, à quoi sert de faire tant de sacrifices".

—"Quid prodest homini ? reprend encore le terrible membre pour St-Maurice...et il continue :"à quoi sert de gagner l'univers si l'on perd son âme!"

On comprend l'effet de pareilles interruptions sur un orateur; il n'a rien de mieux à faire que s'asseoir en riant avec les autres.

* * *

Mais ce n'est pas tout.

Immédiatement après M. Tremblay, M. Molleur, membre pour St-Jean, se lève et parle, lui aussi, de ces efforts et de ses sacrifices pour la colonisation.—Moi aussi, M. l'orateur, je n'ai eu que déboires... que douleur...

—Oui, interrompit encore avec énergie M. Desaulniers, "et vos qui transitis viam, venite et videte si est dolor sicut dolor meus. Et vous qui passez par ce chemin venez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur?"

Il n'y eut pas d'autres discours sur la colonisation, ce soir-là.

Abonnez-vous à La Tribune

FELICITATIONS

à La Tribune Limitée célébrant cette année un demi-siècle de progrès constant.

VENDEUR AUTORISE MERCEDEZ BENZ

KING FULL AUTOMOBILE

Nous nous spécialisons dans l'électricité d'automobile, les carburateurs et la mise au point du moteur (Tune-Up).

Stewart KINSLEY,
Francis J. FULLER,
copropriétaires locataires
Marcel BOUCHER,
assistant de service.

"La où le service est courtois".

- CARBURATEURS
- POMPE à GAZOLINE
- GENERATEURS
- DEMARREURS
- ALLUMAGE
- COMPTE-MILLES
- MAGNETOS
- ESSUIES-GLACES
- Lubrification
- Lavages
- Réparations mineures

915 sud, rue WELLINGTON – SHERBROOKE – LO 9-0674

Félicitations à La TRIBUNE!



Les modes de transport ont bien changé depuis cinquante années. Aujourd'hui, vous trouverez chez nous non pas un cheval et une diligence, mais une automobile selon vos besoins, à des prix allant avec votre budget.

Cyr AUTOMOBILES limitée

DISTRIBUTEUR
MERCURY
METEOR
FRONTENAC
ZEPHIR
CONSUL—ANGLIA
CAMIONS THAMES et MERCURY

Meteor MERCURY FRONTENAC

AUSSI TRES BEAU CHOIX DE VOITURES USAGEES

735 est, rue King — Sherbrooke — LO 9-5981

85 ANS D'HISTOIRE

Depuis sa FONDATION, en 1875, la maison CODERE LIMITEE est demeurée au service de tous les éléments de la population des Cantons de l'Est, depuis la ménagère et les enfants jusqu'aux industriels. Ses produits de qualité, son grand souci de satisfaire entièrement sa clientèle, l'intérêt que ses dirigeants ont toujours porté à l'avancement de leur ville et de leur région ont contribué à établir solidement la réputation de cette entreprise de chez nous. Le nom de CODERE LIMITEE est aujourd'hui identifié avec ceux de la ville de Sherbrooke et de la région des Cantons de l'Est.



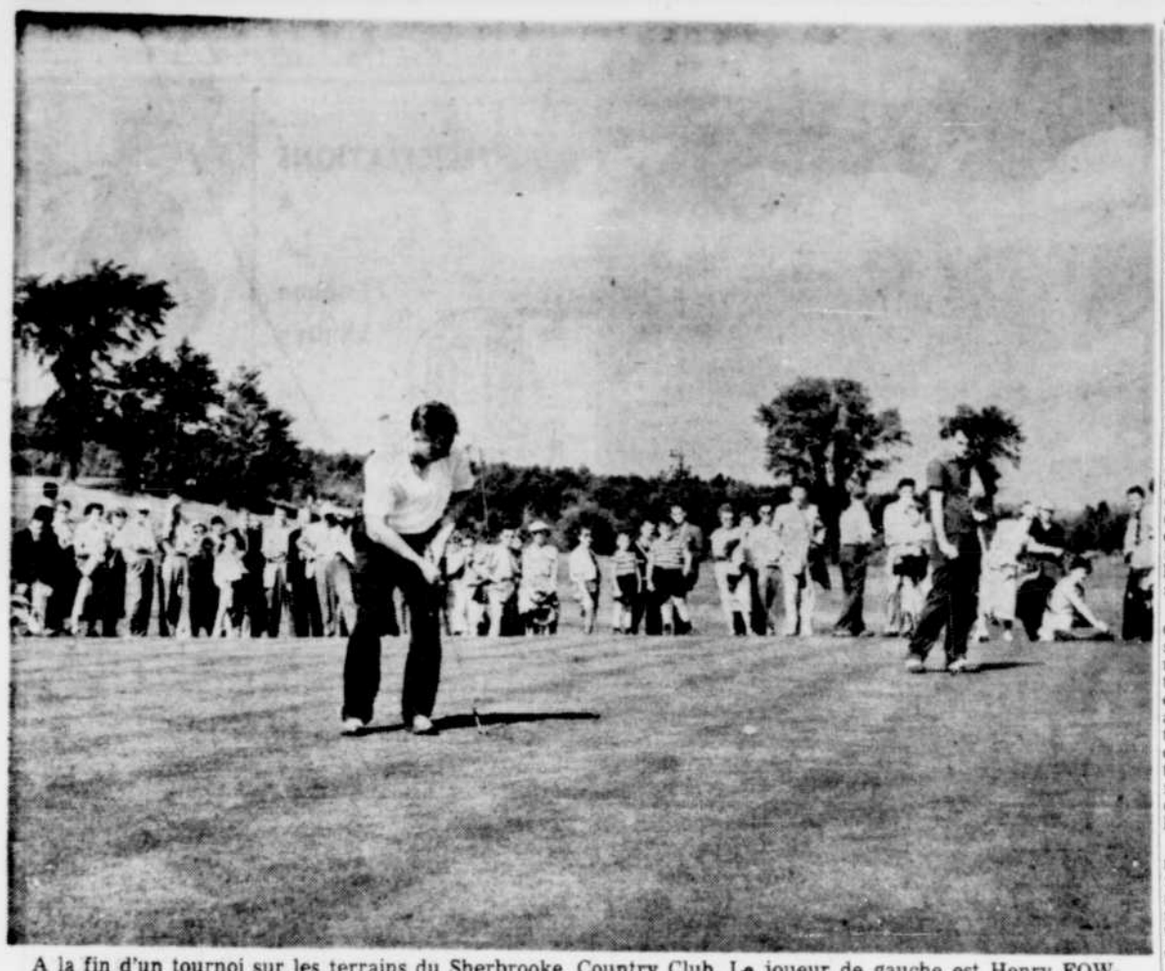
50 LA TRIBUNE 1910-1960

FÉLICITATIONS À LA TRIBUNE LIMITÉE

CODERE LIMITÉE

GROS ET DETAIL
ferronnerie et quincaillerie, matériaux de construction, charbon, huile à chauffage.

30 NORD, RUE WELLINGTON, SHERBROOKE.



A la fin d'un tournoi sur les terrains du Sherbrooke Country Club. Le joueur de gauche est Henry FOWLIS, plusieurs fois champion des Cantons de l'Est.

Le corporatisme peut-il contribuer à la promotion du sport canadien?

Par Gilles Goyette

J'ai le plaisir de lire cette semaine le périodique "Sports College", de Toronto. Trois questions étaient en évidence :

1. — L'athlétisme canadien aux Jeux Olympiques de Melbourne.

2. — Pourra-t-on faire mieux aux Jeux de Rome ?

3. — Les clubs corporatifs peuvent-ils contribuer au développement du sport canadien ?

Sur les deux premières questions, les lecteurs de "La Tribune" ont été suffisamment renseignés. Tout au plus peut-on rappeler que si nous n'avons pas ramené beaucoup de médailles de Melbourne, surtout en athlétisme, il ne faudrait pas en rendre responsables les athlètes, ainsi que le mouvement semble s'en dessiner.

Quant à savoir si nous ferons mieux aux Jeux de Rome, c'est une question encore prématurée et insuffisante. Comme l'ont dit plusieurs personnalités et plusieurs journalistes, cela déprendra de l'orientation donnée au sport canadien d'ici le mois d'août, de l'importance qu'on voudra bien lui accorder dans la nation, et des moyens qui seront mis à sa disposition. Encore faut-il ajouter que de toute façon, même si les choses changeaient radicalement dans ce domaine, il conviendrait plutôt de parler des Jeux de 1964 et de 1968 que de ceux de cet été.

Car ce qu'il nous faut attendre, c'est la montée d'une génération ayant bénéficié des conditions d'éducation et d'entrainement physique en honneur dans certains pays du monde. Il est trop facile de croire que la supériorité sportive de la Russie et des Etats-Unis est uniquement due à leur énorme potentiel humain et à leurs capacités économiques. C'est oublier volontairement que les écoliers américains et soviétiques font de l'éducation physique et du sport dès leur plus jeune âge.

Les universitaires

Chez nous comme l'a déjà rappelé le docteur Phil Edwards de l'Université McGill, rien n'est fait au stade de l'école primaire. Vic Obeck, a, lui, constaté que la majorité des athlètes canadiens de premier plan sortait de l'Université. Mais, il a en même temps fait remarquer que souvent, ces athlètes commençaient la pratique sérieuse de leur sport aux environs de 18 ans, avec 6 ou 7 ans de retard sur Américains, Soviétiques, Polonais, Hongrois, Roumains ou Finlandais.

La réforme de notre organisation sportive, comme la préparation olympique, doit donc commencer dès l'école primaire. Mais ensuite, il serait illusoire de croire qu'on peut s'arrêter là. Que devient l'adulte dans cette organisation ? Passe (et encore) pour les universitaires, mais les autres ?

On parle beaucoup de sport dans l'Armée. Mais qu'y a-t-il de réel derrière le rideau de fumée du 22e Régiment ? Pas grand-chose, et nous nous chargerons bientôt de le prouver. Et surtout qu'y a-t-il de fait pour l'immense masse, ce réservoir inépuisable constitué par les travailleurs ? La seule mesure prise ces derniers temps a été de supprimer les subventions aux clubs travaillistes. Comme aide au sport corporatif, on pourrait faire mieux . . .

Gérard Côté

Gérard Côté, de St-Hyacinthe nous a déjà raconté avec sa franchise habituelle, les difficultés qu'il a rencontrées pour rester au niveau international. Et encore, précisa-t-il, sans oublier de remercier ses camarades ouvriers, qu'il n'a pu se préparer qu'en bénéficiant d'un système favorable, celui de travail "en équipes".

Il est pourtant évident que sans le sport corporatif, le sport canadien ne se redressera pas. Mais que faire actuellement avec une organisation sociale du travail absolument de la manière des anciens, où le travailleur est occupé toute la journée, et sort à la nuit tombante de son atelier ou de son bureau ? Tant que les heures de travail ne seront pas aménagées en journée continue, comme elles le sont dans un très grand nombre de pays, afin de laisser place dans le jour à d'autres activités, le sport canadien ne pourra compter sur sa principale richesse : les travailleurs.

Et par conséquent, il ne pourra valablement se poser la question de son progrès réel.

La question du sport chez les travailleurs, et, comme c'est l'un des problèmes essentiels du sport canadien, cela mérite une plus grande attention. Nous disions plus haut que le salut, pour le sport canadien, doit venir de l'organisation sportive des travailleurs suivant un long travail accompli dès l'école primaire. Nous ajoutions que toute organisation du sport corporatif est difficile compte tenu de la répartition actuelle des heures de travail.

Question d'actualité

Entre temps, le même problème a été évoqué par d'autres journaux spécialisés, ce qui prouve qu'il constitue une brûlante question d'actualité. Certes, nous ne prétendons pas régler la question à la place des



Gilles Goyette

travailleurs et de leurs syndicats, mais apporter nos arguments dans la discussion.

Faut-il adopter la journée de travail continue ? Est-il préférable de travailler sans interruption, ou presque, de 6 heures du matin à 2 heures de l'après-midi avec seulement une courte pause d'une demi-heure pour le diner, ou faut-il, comme on le fait si souvent actuellement, travailler matin et après-midi, avec une pause de près de deux heures ?

Un confrère de Montréal, avance que les Canadiens sont encore hostiles à la journée continue, et il donne comme une des raisons de cette hostilité, la pénurie et la pauvreté lamentable de la majorité des logements ouvriers. C'est, hélas ! assez vrai pour qu'on ne discute pas le problème. Mais nous ne croyons pas que cela soit un obstacle majeur à la journée continue et que l'opposition à celle-ci soit tellemet généralisée. C'est que, précisément, ce que nous voulons défendre ici, c'est le droit des travailleurs à faire autre chose que travailler, manger, dormir . . . et travailler encore. Nous ne devons pas oublier, en ce moment où certains cherchent bien loin le moyen de relever le sport au Canada, que ce même sport canadien doit en grande partie son développement à l'accroissement des loisirs des travailleurs.

Si l'on veut redonner santé et vigueur au sport de chez nous, pas besoin d'aller chercher je ne sais quelle fameuse "construction étrangère". Faisons-lui une bonne injection ouvrière

CRITIQUE

(Suite de la page 34)

n'y pas aller, et, en art, c'est là un facteur psychologique important ; ensuite, parce que le critique, pas plus qu'une autre personne, n'est pas toujours disposé à assister à un événement artistique, et souvent, il doit se vaincre lui-même pour demeurer objectif.

Une fois rendu dans la salle, le critique ne peut se permettre d'être passif ; il doit non seulement entendre, mais écouter et juger. C'est là une opération souvent épuisante. Il ne peut se permettre d'être distrait, il ne peut se permettre de se laisser aller à la rêverie; toute son attention est requise par l'observation de l'équilibre des parties, de la qualité des sons, du sens musical, etc... La même chose s'applique aux pièces de théâtre.

Le critique ne peut non plus s'appuyer sur les réactions de la foule pour porter son jugement; ce serait là un critère vraiment trop peu objectif, non pas que les auditeurs soient incapables de porter un jugement sain, mais parce que la psychologie des foules suffit à renverser un jugement personnel. C'est pourquoi le critique s'applique habituellement à quitter la salle aussitôt l'événement terminé, comme il se sera abstenu d'en parler pendant la pause ou l'intermission. Il ne doit pas et ne veut pas entendre les commentaires des gens. S'il se permettait de le faire, il en résulterait pour lui une confusion des plus complète, pénible et désastreuse, et qui lui serait d'ailleurs fort inutile, d'autant plus que son texte est toujours signé.

Sa mission

Le critique a pour mission de guider — voire même d'éduquer et de former — le sens esthétique de ses lecteurs, et non d'encourager ou de détourner les interprètes. L'artiste qui se présente sur une scène doit savoir depuis longtemps s'il peut y donner le meilleur de lui-même, et c'est précisément ce meilleur que le critique doit évaluer, en tenant compte de l'âge, du domaine et des circonstances. D'où il n'est pas nécessaire pour le critique d'être artiste lui-même. Il suffit qu'il ait un solide sens de l'esthétique, appuyé sur des connaissances de base générales. Il y a entre l'appréciation et la création, tout un univers complexe.

Il importe cependant au critique de posséder un sens esthétique très poussé. Il doit trouver en lui-même et sur place tous les termes de comparaisons qui lui permettront d'établir son jugement, d'où il importe pour lui d'écouter beaucoup de bonne musique et de voir beaucoup de bon théâtre. Ce n'est que par ces moyens, l'étude et la connaissance des oeuvres, qu'il parviendra à brider son imagination et à affermir son jugement.

Le reporter, quand il assiste à un événement, n'a pas à porter un jugement. Il doit rapporter les faits. Cela nécessite évidemment beaucoup d'observation et un sens profond de la vérité et de l'exactitude ; à l'occasion, il fera appel à son imagination. Pour sa part, le critique, lui, doit s'en remettre presque exclusivement à son jugement. Il ne peut rapporter littéralement les faits : une oeuvre musicale se décrit assez mal avec des mots, les sons étant faits pour être entendus (la même remarque vaut pour la peinture, le théâtre et les arts plastiques).

Conclusion

L'aristarque ayant pour mission non pas de décrire, mais de juger et de guider, il résulte qu'il s'expose à des représailles chaque fois qu'il écrit un texte, parce que, au-dessus de toute activité humaine, plane cette vérité éternelle que La Fontaine exprimait ainsi : "Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père !"

Abonnez-vous à La Tribune

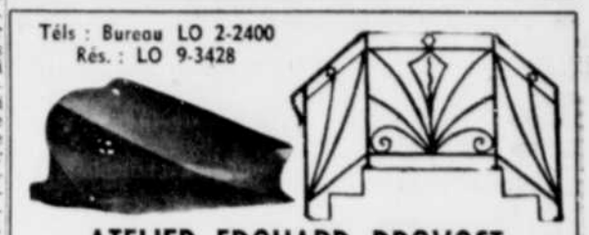
Le bûcheron Beaulieu fit parler de lui

C'était Marc Beaulieu, réputé le champion bûcheron des Cantons de l'Est. C'était un colosse doué d'une force herculéenne. Sa journée ordinaire était de bûcher quatre cordes de bois.

On raconte de lui que dans un pari, il bûcha, sur la ferme Robertson - Woodward, qui, plus tard devait lui appartenir, pas moins de 25 cordes de bois (érable), en cinq jours et trois-quarts. Comme gages, ou honoraires, ou salaire, — ce que l'on voudra, — il recevait la somme de 25 sous par corde.

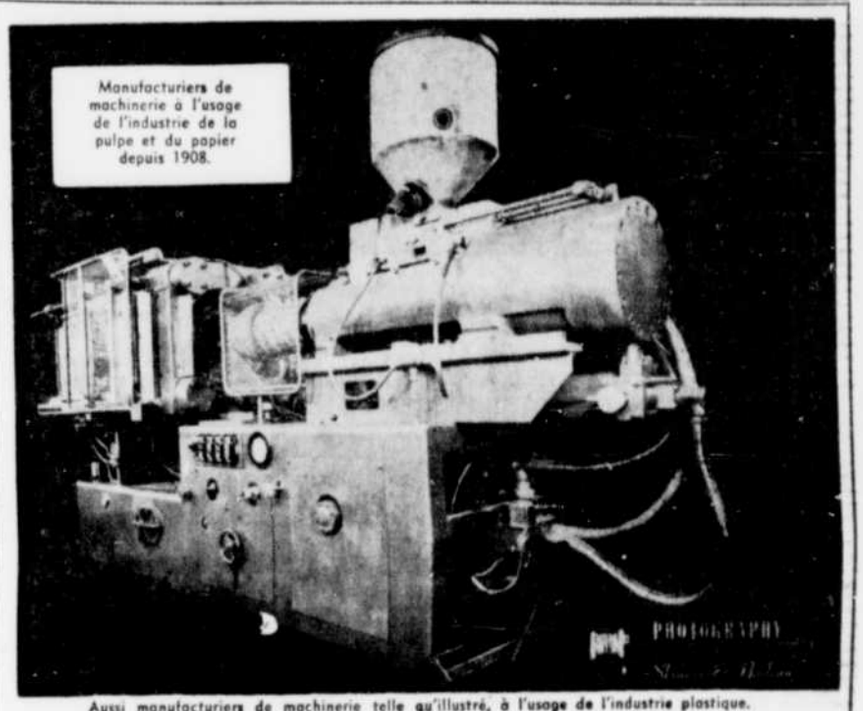
Dans un autre pari avec son patron, M. Woodward, Beaulieu bûcha, scia, fendit et pila 25 cordes de bois franc en 13 jours.

Téls : Bureau LO 2-2400
Rés. : LO 9-3428



ATELIER EDOUARD PROVOST
SOUDURE — FER ORNEMENTAL — REPARATIONS
CHARRUES A NEIGE
800 sud, rue Wellington SHERBROOKE, Qué.

NETTOYAGE A SEC—TEINTURE
QUALITE—SERVICE—BAS PRIX
ATTENTION!
SERVICE DE LAVAGE DE CHEMISES
NOUS FAISONS LES "JUPES" ET "ROBES PLISSEES"
Faites-nous parvenir votre nettoyage du printemps de bonne heure . . . pour un service plus rapide.
BELMONT DRY CLEANING
ENR.
M. CAMIRE, prop.
SERVICE DE CUEILLETTE ET DE LIVRAISON ULTRA-RAPIDE
16, sud, 9e Avenue – Tél. : LO. 9-1686
SHERBROOKE



Aussi manufacturiers de machinerie telle qu'illustré, à l'usage de l'industrie plastique.

SHERBROOKE MACHINERIES
LIMITED
Sherbrooke, Qué.

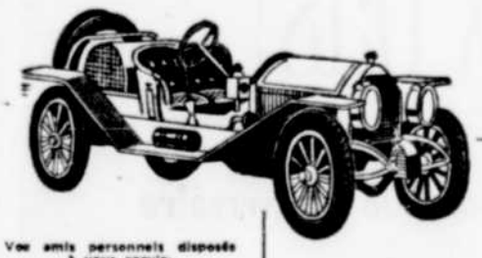
Moulées Balancées "FÉDÉRAL"
POUR TOUS LES ANIMAUX DE LA FERME
GENEST, NADEAU, LTÉE
Farines, grains et moulées (en gros)
33, RUE DES GRANDES FOURCHES NORD
TELEPHONE LO 9-2545
SHERBROOKE, QUEBEC

DEPUIS UN DEMI-SIÈCLE...

. . . La Tribune offre aux gens de Sherbrooke
toutes ces choses qu'une population attend
de son journal : les nouvelles du jour...
une certaine camaraderie . . .
et des opinions sur les
questions d'intérêt général.
Nous espérons qu'au cours de ce second
demi-siècle La Tribune maintiendra
et étendra ces services à une
clientèle toujours grandissante.

IMPERIAL TOBACCO COMPANY
Fabricants de la cigarette Player's

Félicitations
à La Tribune Limitée célébrant cette année cinquante années au service de la population de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.
50 LA TRIBUNE 1910-1960

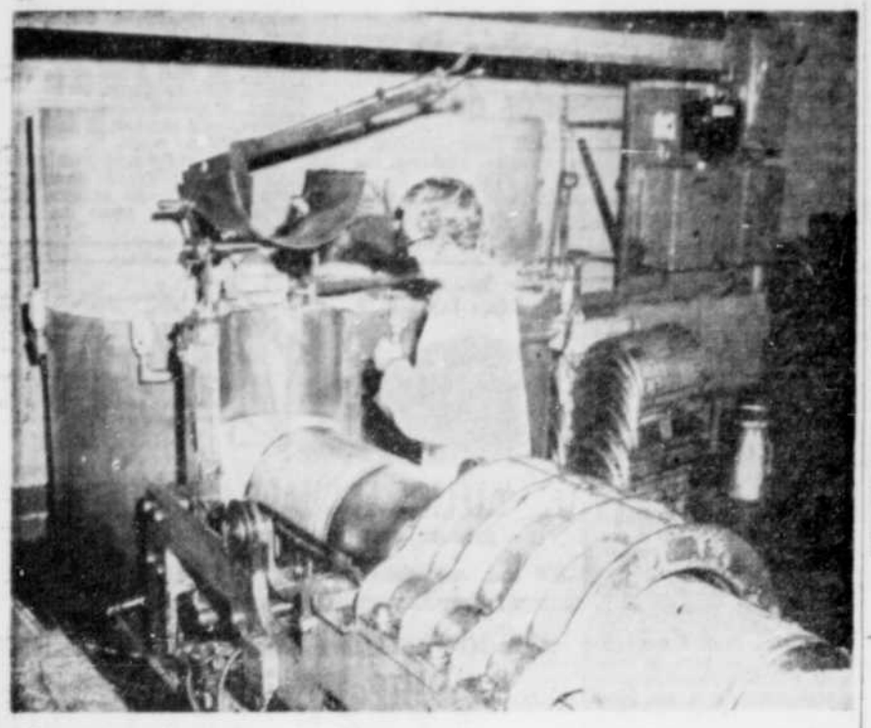


Vos amis personnels disposés à vous servir:
CHARLES PARKIN, vice-président
LES CONNOR, gérant des ventes
LEO BILODEAU, secrétaire-trésorier
JASMIN FORTIER, gérant de service
EARL COOMBS, gérant des autos usagées
SERGE BLANCHARD, vendeur de service

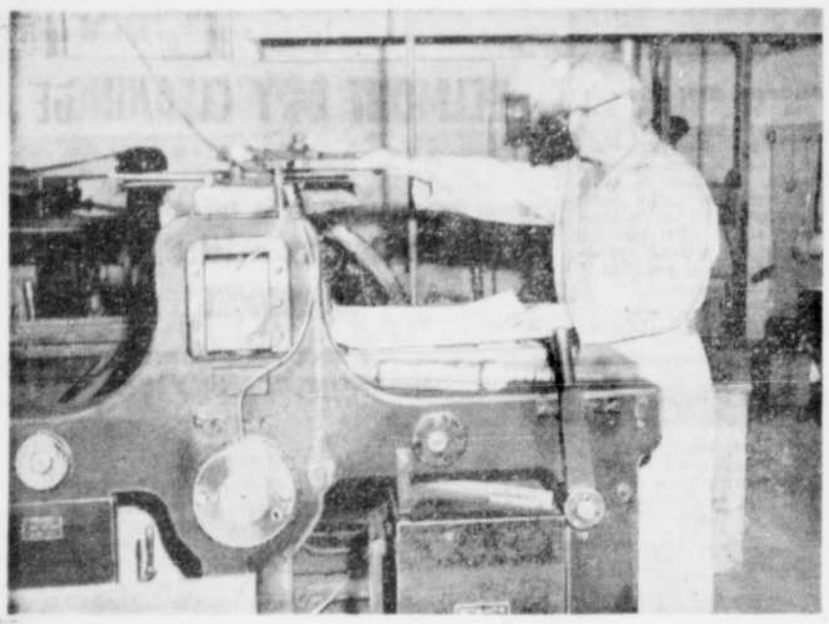
NOUS AUSSI sommes fiers . . .
de notre record de service accordé aux automobilistes de Sherbrooke et de la région. Reconnue comme la maison où l'on vend les autos Chevrolet, Oldsmobile, Cadillac et les camions Chevrolet, au MEME ENDROIT depuis plus de 35 ans, FOXBROOKE MOTORS LIMITED EST LE QUARTIER GENERAL POUR LA SATISFACTION DE L'AUTOMOBILISTE. "L'endroit où le service est un fait et non une devise".

FOXBROOKE
motors limited

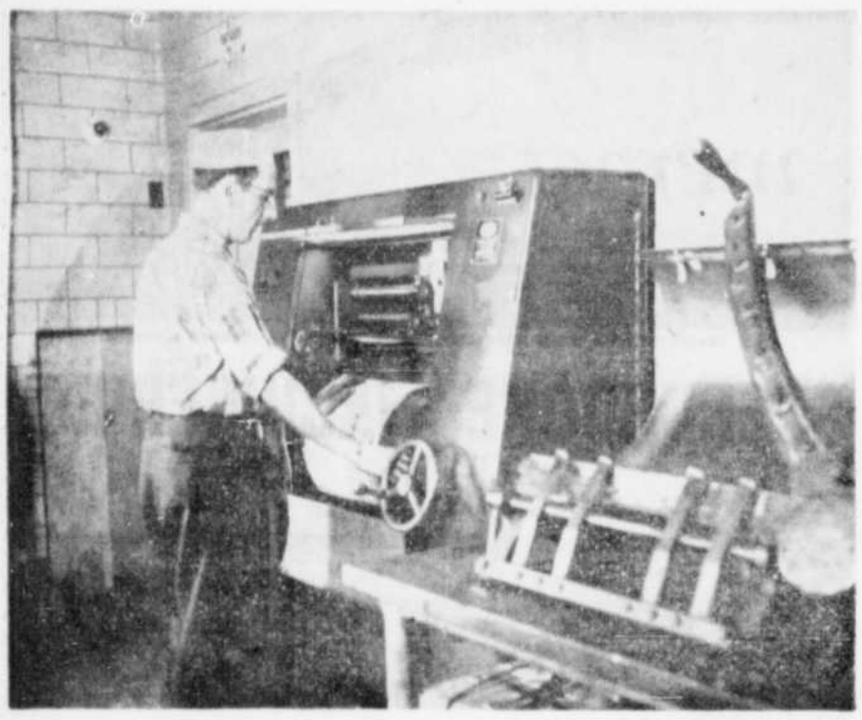
345 SUD, SHERBROOKE
RUE WELLINGTON LO. 9-3606
NOS REPRESENTANTS :
R. Duquette — D. Allard — C. Norris — G. Denault
Tom Redman — W. Doyon — M. Maheu.



Le clicheur, M. Arthur GINGRAS, travaille au coulage du flan avant que la forme soit glissée dans les rouleaux de la presse, dernière opération avant l'impression.



M. Ephrem Breton, l'un des doyens de La Tribune, entré au journal en 1915, procède ici au tirage d'un flan de page qui prendra le chemin des presses.



Les formes des pages en couleurs doivent être guillochées avant de passer à l'opération de l'impression proprement dite. On voit ici, près de la guillocheuse, M. Roland Larochelle.



André Lafond procède au coulage d'un flan. Les deux frères Lafond, André et Bernard, ont commencé à la Tribune comme messagers et ils ont aujourd'hui un intéressant métier.

Le travail de l'atelier ou de la "composition"

"Comment procède-t-on pour préparer un journal ? Ce doit être une tâche pour le moins complexe?" Voilà une réflexion souvent répétée par des profanes de l'imprimerie qui aiment à se renseigner sur toutes choses. Ceux qui s'intéressent à la façon dont leur journal est préparé auront l'occasion de satisfaire leur légitime curiosité technique lors des fêtes du 50e anniversaire de La Tribune qu'ils seront invités à visiter.

Pour mieux profiter de cette visite, voici à l'intention de ces visiteurs quelques renseignements qui pourront servir de leçon préliminaire et les mieux guider au cours de leur tournée.

La salle de rédaction est incontestablement l'âme de tout journal, quel qu'il soit. Néanmoins chaque département joue un rôle vital dans la préparation du quotidien que vous lisez fidèlement chaque jour et dont vous ne sauriez vous passer.

Les ateliers de composition ne sont pas le moindre de ces départements. Linotypistes et typographes jouent un rôle indispensable. De longues années d'apprentissage sont requises de tout jeune homme qui à la TRIBUNE ou ailleurs, ambitionne de devenir compagnon d'atelier, soit comme linotypiste ou typographe, deux métiers intéressants et aujourd'hui fort bien rémunérés.

La copie que le chef des nouvelles a revisée et approuvée subira toute une série d'opérations avant d'être enfin publiée. Du matin au soir, les ateliers bourdonnent d'activité. Huit linotypistes s'emparent de la copie qui leur est envoyée de la rédaction et qui subit entre leurs mains une première opération. Le texte, d'abord rédigé au dactylographe ou au téléty pe, est cette fois composé en caractères d'imprimerie faits de plomb. Ces machines compliquées appelées linotypes sont de véritables merveilles qu'il est très intéressant de voir fonctionner. Il vaut mieux laisser aux linotypistes eux-mêmes les soin de vous expliquer en détails le fonctionnement de ces machines modernes que vous reconnaîtrez à leur clavier, genre dactylo, mais plus gros et comportant 90 clefs. Chaque linotype est munie d'un fourneau qui fournit les 550 degrés de chaleur qui font fondre le plomb qui sert à la fabrication des caractères d'imprimerie. Ceux - ci en frappant ce qu'on appelle la matrice sont saisis sur le vif par un système de refroidissement à l'air durcissant presque instantanément.

C'est grâce à une lame à espacer en sifflet, qu'on appelle "taper", que les lignes du journal sont d'égale longueur, chose qu'il est à peu près impossible de faire au dactylographe, par exemple.

Après avoir été composée à la linotype, la nouvelle est ensuite mise en galée et une épreuve en est tirée par un apprenti qui envoie cette épreuve au correcteur. Ce dernier retourne l'épreuve corrigée au linotypiste qui fait les corrections qui s'imposent.

De là les galées sont envoyées aux metteurs en page. Le chef des nouvelles ou ses adjoints, en faisantla sélection des nouvelles auxquelles ils donnent des titres appropriés, font un plan de page qui guide l'ouvrier



M. ALCIDE BEAUCHER, surintendant de l'atelier du journal.

pour la mise en page. Le travail des metteurs en page consiste donc à disposer dans un cadre d'acier, titres, nouvelles, et vignettes, selon le plan tracé par le rédacteur.

Vient ensuite la clicherie où ces lourdes formes qui tantôt seront fidèlement reproduites dans le journal, subiront une autre opération. Elles sont insérées dans une machine et une pression de 3,000 livres incrustera sur un carton ciré, très résistant, les caractères d'imprimerie mis en page pour produire ce qu'on appelle un flan. Après avoir été asséchés puis arrondis pour prendre la forme des presses rotatives, les flans sont placés dans un cylindre dans lequel on coulera de nouveau du plomb fondu. Ce sont ces formes cylindriques qui seront enfin ajustées sur les rouleaux des presses d'où sortira bientôt le journal.

A 6 h. 45 chaque jour, les presses de La Tribune sont mises en branle et peu de temps après des milliers de copies du journal aboutissent au département de l'expédition pour distribution dans les quatre coins des Cantons de l'Est, par camions, autobus ou chemin de fer.

Voilà en résumé les diverses opérations qui aux ateliers entrent dans la composition de votre journal. Mais rien ne vaut une visite industrielle pour vous familiariser avec ces divers procédés et vous rendre compte de l'importance et du rôle de chaque département d'un journal.

La scolarité à Sherbrooke

Plus de 4,000 élèves fréquentaient les écoles catholiques de la ville de Sherbrooke en 1914. L'enseignement était donné par 149 instituteurs et institutrices, dont 71 religieux et 50 religieuses. Il n'y avait que 2 instituteurs laïques, dirigeant chacun une école indépendante. On estimait à 4,676 le nombre des élèves catholiques en âge de fréquenter les classes.

FELICITATIONS
A
LA
Tribune
Limitée



50 LA TRIBUNE 1910-1960

59, rue Alexandre
Sherbrooke,
Lo. 9-1256

PERREAULT
EXPERT EN FOURRURES

VOYAGEZ et VOYEZ
NEW YORK
ou
QUEBEC
NOUS AVONS MAINTENANT UN SERVICE QUOTIDIEN D'AUTOBUS
direct, avec des autobus modernes, équipés de salles de toilette, de Sherbrooke à New York et retour par Newport, Vt., et Springfield, Mass.
AUSSI
UN SERVICE RAPIDE SUR RAIL "DAYLINER"
entre Sherbrooke et Québec
VOYAGEZ PAR
QUEBEC CENTRAL
(La route la plus courte et la plus sûre)



• IMPRESSIONS
• LITHOGRAPHIE
• PAPETERIE
• BOITES A PAPIER



PAGE-SANGSTER
PRINTING COMPANY LIMITED
406, rue MINTO
SHERBROOKE, Qué.

NOS HOMMAGES
A LA TRIBUNE
CINQUANTENAIRE
50 LA TRIBUNE 1910-1960



Ci-dessus, le site de la plus considérable et plus moderne entreprise de
VULCANISATION
RESEMELAGE
de pneus dans la pi. nce

MARQUIS TIRE SHOP reg'd
56 SUD, RUE WELLINGTON
LO. 2-3090
SHERBROOKE



Chapeaux bas!

La Tribune de Sherbrooke célèbre son 50e anniversaire

Cinquante ans passés au service de la collectivité sherbrookoise. Au cours de ces cinquante années, pendant lesquelles la Reine des Cantons de l'Est est devenue la troisième ville de la province, La Tribune a donné tout son appui au développement du commerce, de l'industrie et des voies de transport de la région.

La BNE félicite le grand journal sherbrookois à cette occasion et espère voir se poursuivre dans les années à venir leur étroite collaboration.

LA BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE
BUREAU PARTOUT AU CANADA, AINSI QU'À LONDRES - NEW-YORK - CHICAGO - et AUX ANTILLES

Le lecteur verra si les temps . . .

(Suite de la page 35)

(mais pas pour la première fois !) que "le terrain occupé par le séminaire St-Charles est dû à la générosité de feu l'hon. W. B. Felton".

Sous la même rubrique, autre note d'histoire: "Les sels noirs (potasse, etc...) constituaient le principal revenu des habitants lors de la fondation de Sherbrooke. Un baril de potasse se vendait $100 sur le marché de Montréal".

Toujours dans la même page, une nouvelle sur le viaduc Galt disant: "Les contribuables du quartier ouest sont à se demander quand les travaux du viaduc Galt-Alexandre seront continués et d'après quel plan ? . . .Comme on le sait, de fortes délégations de contribuables, tant du quartier Ouest que du quartier Sud, ont demandé au conseil l'automne dernier de modifier les premiers plans du viaduc et d'agrandir ce dernier de manière à ce que la rue Galt se continue en droite ligne au lieu de faire un certain angle, comme maintenant". . .

Et encore: "La lourde bordée de neige que nous avons eue il y a quelques jours est déjà entièrement disparue, surtout en ville, dans les rues pavées". . .

Quatrième page

En page éditoriale, on lit une exhortation à manger plus de fromage et puis, quelques feuilles volantes parmi lesquelles celles-ci:

"Errer est humain: prendre des airs est féminin". . .

"En pension, on est supposé manger un peu de tout et de tout un peu". . .

"L'homme est le seul animal qui pend son semblable. . .et le seul qui soit obligé de le faire".

Et dans la même page, un billet signé "Lisette" et dans lequel celle-ci conseille à un correspondant de se marier. "Rien de plus facile à régler, à mon avis, qu'une question de mariage. . ."

—"Vous vous connaissez ?
—"Très bien.
—"Vous vous aimez ?
—"Beaucoup.
—"Pour toujours ?
—"Pour la vie.
—"C'est assez long ! Mariez-vous !"

Cinquième page

La cinquième page, c'est celle du carnet social, mais, y débordent aussi des annonces de sirop pour le rhume, de pilules rouges, de lait en poudre, de "chapelets du plus beau choix de 50 cents à 15 dollars". Evidemment, c'était à l'époque de la première communion !Dans la colonne du carnet social, une seule note jure un peu sur ses compagnes, la voici: "Mme X. Y.Z., de la rue Murray, est actuellement à l'hôpital St-Vincent de Paul où elle suivra un traitement à l'insuline". —C'est assez précis et personnel ! Tout de même ! L'insuline en 1924 ! Comme le temps passe vite !

Dans la même page, un lecteur qui signe "Otto Matte" engueule la Southern Canada Power à propos d'un projet de harnachement des eaux... Mais cela n'intéresse pas les femmes outre mesure. Voyons plutôt la colonne du bas où on apprend que "le Conseil national des femmes a envoyé une délégation auprès de M. King, chef du parti libéral, lui demandant de nommer une femme au Sénat, maintenant que les femmes ont droit de vote et que l'élément feminin est representé aux Communes. Dans sa réponse, M. King n'a pris aucun engagement avec ces dames. — Soulignons que même à cette époque M. King était destiné à mourir. . .célibataire ! . ..

Sixième page

La sixième page était ce jour-là du moins, celle des musiciens. C'était quelque chose ! Des articles de Joseph Bonnet, de Jules Massenet et de Feodor Chaliapine. On sait que Bonnet le grand organiste français, repose au cimetière des moines de St-Benoît-du-Lac. Il traitait dans cet article de l'Institut grégorien de Paris. Jules Massenet racontait comment il avait été accueilli au Conservatoire et Chaliapine donnait une entrevue où il disait ses préférences pour Boris Godunoff . . C'est parce que, en Russie, les traditions étaient indéracinables. . . autrefois !"

Septième page

Et nous passons à la septième page qui était celle du sport. C'est une façon de parler ! Le texte est perdu dans des "carrés" de "Salada", de "Lux", de "planches murales" et de Gin Melcher's.

Tout de même, la page nous annonce qu'un boxeur "Count Loske", a succombé aux suites d'un coup au menton reçu pendant qu'il était à l'entrainement en vue de son combat avec Joe Harnick".

Aussi que le vainqueur de la rencontre entre Georges Carpentier (défait en 4e ronde par Dempsey en 1921) rencontrera Tom Gibbons s'il gagne contre Gene Tunney auparavant." Comment tout cela a-t-il tourné? Notre mémoire ne va pas jusque là!

Dans la même page sous le titre "un animal précieux", nous lisons ceci: "Nous avons eu à nos bureaux hier, la visite de M. Jeffrey Couturier, de la paroisse de St-François-Xavier de Brompton, qui nous annonça qu'un de ses animeux, une truie puisqu'il faut l'appeler par son nom, est mère depuis quelques jours de 21 bébés-porcs . . .il paraît que c'est un record !"
—Peut-être . . .

Dans le domaine international, on dit, en cette même page des sports. . .que "Louis Barthou, président de la Commission des Réparations de guerre en France, a reçu le rapport des comités Dawes et McKenna". On sait que dix ans plus tard, Barthou, qui pssédait l'une des plus belles bibliothèques de France, a été assassiné sur le port de Marseille où il était allé à la rencontre d'Alexandre 1er, roi de Bulgarie, lequel tomba lui aussi sous les balles des mêmes assassins.

Huitième page

Cette page était celle des courriers. Là aussi, il y en a de toutes sortes. Comme pour d'autres pages, le style n'était pas le même qu'aujourd'hui. Voici quelques exemples typiques du changement :

"M. Louis-Philippe X était à St-Liboire mardi dernier pour y voir un reproducteur percheron arrivé de l'Alberta dernièrement. . ."

"Un cercle d'éleveurs d'Ayrshire s'est formé sur le chemin de Compton: M. X. sera le gardien du reproducteur".

"M. le curé a annoncé au prône que M. l'abbé Z., curé à X., changera de cure avec lui pour les quatre derniers jours de la semaine. C'est là un concours qui annonce Pâques". . .

Disons ici que dans l'expression des ruraux, "concours" veut dire "mission" ou "retraite". . . Du point de vue économique pour la paroisse, c'était plus facile pour les curés, de changer de paroisses, que pour les paroissiens, d'aller à confesse dans la paroisse de l'autre . . . surtout au printemps !

Et cette autre, délicieuse dans sa naiveté: "On nous dit que Mlle Une Telle sera assez bien pour reprendre le chemin du presbytère à la fin de la semaine". Une gouvernante aigée, sans doute !

Pour les vendeurs de tire d'érable, celle-ci: "La récolte du sucre d'érable sera abondante ici cette année. La température est bonne pour la coulée des érablières, ce qui fait que déjà, le sucre et la tire se vendent 20 cents la livre présentement".



Le premier marché Lansdowne à Sherbrooke, qui a fait place il y a quelques années, à l'immeuble actuel à proximité de la gare centrale d'autobus.

Neuvième page

Celle des annonces classifiées ou plutôt, "classées" comme disent les puristes d'aujourd'hui!

"On demande une cuisinière générale; devra connaitre la cuisine". — C'est assez précis comme renseignement !

"Automobile à vendre: Sedan Dodge modèle 1924, tout neuf, n'a jamais marché. . ." — Espérons qu'on a réussi à la vendre . . .! même si elle n'a "jamais marché . . ."

"A louer: un logement de quatre grandes chambres; $11.50 par mois". — C'était pas à dédaigner !

"A vendre: maison de neuf appartements, un arpent de terrain, eau courante, quinze cordes de bois, une vache, un cochon". . .

PRODUITS LAITIERS

Beurre, la livre	45c à 50c
Oeufs	45c
Crème	60c
Fromage	35c à 50c

FRUITS

Oranges, la douz.	30c à 60c
Oranges, Sunkist, dz.	35c à 70c
Citrons, la douzaine	30c
Pommes, la quart mt.	40c à $1.00

PRODUITS DE LA FERME

Patates, le minot	85c à $1.00
Miel, la livre	25c à 35c
Navets, 3 pour	10c
Oignons, rouges, la lb	6c à 8c
Pois, la pinte	18c à 22c
Choux, chacun	10c à 15c
Céleri, le pied	18c à
Fèves, la pinte	
Tomates, la livre	
Salade, la pied	15c à 20c

VIANDES

Saucisse	20c
Boudin	20c
Pattes de cochon, la lb	5c à 10c
Jambon	25c à 35c
Bacon	35c à 45c
Rôti de porc	18c à 25c
Côtelettes, la livre	15c à 25c
Lard salé, la livre	25c à 30c
Agneau	18c à 30c
Boeuf de l'ouest, rôti	25c à 32c
Boeuf, rôti	12c à 24c
Boeuf, bouilli	10c à 15c
Volailles mortes, la lb.	22c à 30c
Steak, boeuf	20c à 25c

Dixième page

En dernière page, on apprend que le maire d'une municipalité de la région de la Gatineau a été trouvé coupable de parjure et recommandé à la clémence de la Cour. Le jury avait délibéré pendant plus de 18 heures. L'affaire tournait autour d'une vente de boisson.

Dans la même page, une annonce de baume rhumal, un autre d'elixir-tonique, une troisième contre la bile, une quatrième annonçant des mousselines à frisons, du matériel à portière, des madras à bords plats des popelines, etc.etc. Enfin tout est bien qui finit bien. La preuve, une annonce d'une ligne et demie:

"Lisez les petites annonces classifiées de la TRIBUNE".

OUVERTS 24 HEURES PAR JOUR



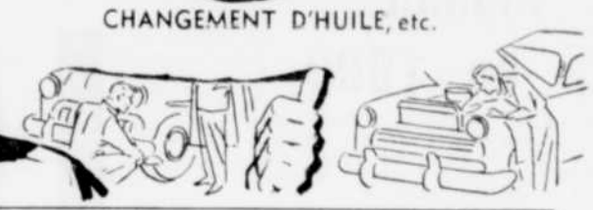
REPRESENTANTS

★ LAVAGE ★ PNEUS

ESSO

★ GRAISSAGE ★ BATTERIES 'ATLAS'

CHANGEMENT D'HUILE, etc.



A la direction et au personnel de La Tribune nos meilleurs voeux !

LA TRIBUNE 1910-1960

NEW SHERBROOKE GARAGE

ROLAND LETOURNEAU, prop.

ENTREPOSAGE D'AUTOS—STATIONNEMENT

29, rue Dépôt — Sherbrooke — LO 9-2350

aussi

GARAGE LETOURNEAU

avec SERVICE DE REPARATIONS

DEBOSSAGE — PEINTURE — "TUNE UP"

1333, rue Caron — Tél: LO 9-2350—Sherbrooke

SERVICE DE REMORQUAGE

Chaque mercredi La Tribune apporte un message de "IGA" à des milliers de ménagères !

IGA

Voici les sources mêmes de la puissance du Québec







On juge une Eglise d'après la foi de ses fidèles et une école par le savoir de ses gradués. De même, la réputation d'une famille dépend de l'honnêteté de ses membres. Et selon la valeur de ses différents groupements, une nation est grande . . . ou vile.

Réservons les Droits pour l'Entreprise Privée

Tout ce qui est grand dans la Province de Québec a son origine dans les institutions de chaque localité: l'église, l'école, l'entreprise privée locale. La foi de ses habitants est-elle robuste, leurs connaissances solides, les entreprises commerciales au service du public? Voilà les points qui servent de critère. Car avec la croissance de chaque localité grandit la Province de Québec. Tel est le credo de votre épicier IGA détaillant indépendant, propriétaire de son magasin; il s'occupe de bien servir ses concitoyens et il prend un intérêt réel dans les institutions de la localité. Il est votre voisin; ses enfants vont à l'école avec les vôtres, il dépense son argent dans votre ville. Vous découvrirez qu'il a les mêmes idées que vous sur bien des sujets. Arrêtez-vous à l'enseigne IGA de votre voisinage. Vous y verrez des tablettes garnies de façon attrayante d'articles de marque IGA et d'autres marques connues sur le plan national et qui ont votre confiance. Vous y trouverez des bas prix tous les jours, des économies clairement indiquées. Vous remarquerez comment votre détaillant combine les connaissances générales avec le service personnel auprès de sa clientèle. Vous verrez pourquoi un service vraiment efficace dans la localité signifie plus de prospérité pour la province. Vous constaterez pourquoi "aujourd'hui, la tendance est à IGA".

Félicitations à "La Tribune" journal familial par excellence dans les Cantons de l'Est !

LA TRIBUNE 1910-1960

63 SUPER-MARCHES IGA AU SERVICE DE LA POPULATION DES CANTONS DE L'EST!

Sherbrooke:
MARCHE DUFRESNE IGA
434 sud, rue Bowen
MARCHE GAUDETTE IGA
1095 sud, Belvédère
MARCHE GILBERT IGA
392, rue Alexandre
MARCHE LAFLAMME IGA
1277, rue Deneault
MARCHE PARADIS IGA
729, rue Conseil
MARCHE PORTLAND IGA
338 nord, Belvédère
MARCHE VALLEE IGA
1124, rue Prospect
MAGASIN DURHAM'S IGA
Henri Proulx, prop.
1594, rue Durham
ROMEO CHAREST IGA
981 est, rue King

Acton Vale:
ERNEST JOLY IGA

Asbestos:
LIONEL DION IGA
111, rue Du Roi
MARCHE POISSON IGA
193, rue Manville

Ayer's Cliff:
LeBARON IGA

Bedford:
MARCHE BEDFORD IGA

Black Lake:
MARCHE LISEE IGA
Coin St-Desire et St-Luc

Bury:
WHITEHEAD'S IGA

Chartierville:
P. H. LAMOUREUX

Coaticook:
MARCHE IGA
38, rue Principale
MARCHE ROY IGA
146, St-Jean-Baptiste

Cookshire:
S. J. OSGOOD IGA

Cowansville:
BISAILLON IGA
102, rue Albert
DAIGNEAULT IGA
204, rue River

Disraëli:
MARCHE LABONTE IGA

Drummondville:
GAUTHIER IGA
113, rue St-Damien
GIRARD IGA
1265, rue St-Edgar
LINDOR HOULE IGA
585, rue Brock
MARCHE IGA
531, rue St-Pierre
ST-MARCEL IGA
188, rue St-Marcel

Dunham:
LAFLAMME IGA

East Angus:
DRAPEAU, FRERES IGA
36, rue Angus

East Broughton:
ANDRE TURCOTTE IGA

Eastman:
GAUDET IGA

Farnham:
RACINE IGA
76, rue Meigs

Granby:
COUTURE IGA
142, Boul. Boivin

GINGRAS IGA
302, rue Principale
MARCHE LAFLAMME IGA
18, rue Principale
GASTON PLANTE IGA
369, Boul. Leclerc
LEO RIENDEAU IGA
142, rue Laval

Huntingville:
HUNTING'S IGA

Knowlton:
MARCHE PAGE IGA

Lennoxville:
R. G. FORBES IGA
97, rue Queen

Magog:
J. A. CHOQUETTE IGA
32, rue Pine
FIELDS IGA
476, rue Hatley
TURGEON IGA
98, rue St-Patrice

North Hatley:
J. B. LEBARON IGA

Plessisville:
BOURQUE IGA
1534, rue St-Louis

Princeville:
MAILHOT IGA

Richmond:
GREGOIRE IGA

St-Charles Drummond:
GIRARD IGA

St-Germain-Grantham:
JOUBERT IGA

St-Pie de Bagot:
HARNOIS IGA
305, rue Notre-Dame

Sutton:
OUIMETTE IGA

Sawyerville:
LOWRY IGA

Scotstown:
RIGLAR IGA

South Durham:
MERCIER IGA

Stanbridge East:
LOISELLE IGA

Thetford:
LAFLAMME IGA
620, rue Johnson
LISEE IGA
Coin boul. Labbé et 4e Avenue

Tring-Jonction:
POULIN IGA

Valcourt:
LEBEAU IGA

Waterloo:
WATERLOO LOCKER PLANT
165, rue Main

Waterville:
BURTON IGA

Weedon:
VALLIERE IGA

Windsor Mills:
MARCHE COUTURE IGA



A l'atelier de composition du journal, on est à faire l'essai d'une nouvelle pièce de machinerie, la linotype "Comet" en compagnie du représentant de "Canadian Linotype". M. Eugène Gauthier. De gauche à droite, MM. J. Jacques DELORME, linotypiste, J. Wilfrid STEBENNE, assistant-administrateur, M. Eugène GAUTHIER et M. Alcide BEAUCHER, chef de l'atelier. Assis à la machine, M. Léo TARDIF, mécanicien de linotype.

Les prises de becs entre le "Pionnier" et le "Progrès" de Sherbrooke en 1900

Le récit qui va suivre nous permettra de rassurer quelques-uns de nos lecteurs sur le rôle joué dans le journalisme sherbrookois par deux anciens maires, J.-A. Chicoyne et L.-C. Bélanger. Il paraît surprenant de prêter à L.-C. Bélanger d'avoir fondé le Pionnier avec H.-C. Cabana. C'est pourtant exact. C'est bien L.-C. Bélanger et H.-C. Cabana, et non J.-A. Chicoyne, qui ont fondé le **Pionnier**. Le journal changea de mains plus tard et J.-A. Chicoyne y a collaboré régulièrement. Mais Bélanger laissa le journal qu'il avait fondé, pour en lancer un autre en 1883, **Le Progrès de l'Est**.

Il y eut de vertes polémiques entre les deux journaux et bien que nous n'ayons consulté que quelques numéros des débuts du **Progrès de l'Est**, nous en savons assez pour affirmer que les deux feuilles étaient continuellement à couteaux tirés. Ces polémiques étaient tellement acerbes que l'on peut se demander si dans le domaine de la politique, les polémistes d'hier n'étaient pas plus virulents que ceux d'aujourd'hui. On verra plus loin quelques échantillons de cette littérature . . .élastique !

Il apparaît bien que plusieurs auteurs attribuent la fondation du **Pionnier** à J.-A. Chicoyne. Or le **Pionnier** a bel et bien été fondé par Bélanger et Cabana et le premier numéro parut le 13 octobre 1866.

Le Progrès de l'Est

Nous n'avons pas l'intention d'amplifier sur la carrière de L.-C. Bélanger, maire de Sherbrooke en 1900. Nous appuierons plutôt sur la polémique entre les deux journaux pour rappeler ensuite dans quelles circonstances Bélanger avait été élu maire il y a soixante ans.

Le **Progrès de l'Est** s'annonce journal hebdomadaire et il publie son premier numéro le 25 août 1883. Il est édité par V. Bélanger, parent de L.-C. et de Louis-A. qui avait imprimé le **Pionnier** à ses débuts. Pour la rédaction et l'administration, on s'adresse à la Maison Twose rue Wellington. L.-C. Bélanger apparaît comme "agent" du journal et non comme rédacteur. Mais on peut soupçonner qu'il cumulait cette dernière fonction. A tout événement, chaque fois qu'un journal canadien ou américain salue l'apparition du **Progrès de l'Est**, le journal remercie pour ces mots de bienvenue et souligne que contrairement à ce que croient les journaux, M. L.-C. Bélanger n'est pas un rédacteur . . .mais **ça viendra peut-être plus tard.**



Les puissants rouleaux de papier sont dirigés au sous-sol de la chambre des presses. M. Edmond Robidoux s'apprête ici à les suspendre aux alvéoles.

Le programme du journal

Voici l'éditorial qui paraissait dans le Progrès de l'Est le premier jour. Il était signé simplement : **La rédaction.**

Depuis longtemps, tous ceux qui aiment à être au courant de ce qui se passe dans le monde politique et commercial appelaient de tous leurs voeux l'apparition d'un nouveau journal dans la métropole des Cantons de l'Est.

Nous avons longtemps hésité à nous rendre au voeu public, mais nous ne pouvons résister plus longtemps aux sollicitations empressées de nos amis. Le Progrès de l'Est fera tout en son possible pour mériter la confiance qui l'a fait naître; en toute occasion, il s'appliquera à justifier son titre.

Conservateur, mais d'une complète indépendance, il restera toujours attaché aux principes plutôt qu'à un parti quelconque; sans honte et sans bassesse, il louera tout ce qui méritera d'être loué, sans prendre garde aux hommes ou aux partis; le blâme et la critique, s'il y a lieu, seront distribués avec le même esprit d'impartialité.

S'appliquant à mériter son nom en toute chose, le Progrès de l'Est aura des yeux de sphynx



M. L. C. BELANGER, avocat et journaliste.

pour voir ce qui se passe dans tous les Cantons de l'Est. "Des nouvelles encore des nouvelles toujours des nouvelles", telle est la devise que prend le journal.

Comme les personnalités, les injures et les grossièretés sont incompatibles avec le vrai progrès, notre nouvel organe sera avant tout poli, ennemi de toute polémique injurieuse des médisances et des calomnies qui ne font que souiller la plume des écrivains qui s'en servent et exciter le gros rire de la galerie.

La population des Cantons de l'Est est industrieuse, agricole et commerciale. Aussi, le Progrès donnera-t-il une attention toute spéciale à l'agriculture, à l'industrie et au commerce.

La colonisation et l'immigration tiendront une place spéciale dans les colonnes de ce journal. Les rédacteurs n'oublieront



M. J. A. CHICOYNE

point que tous les hommes sont frères et que l'adage "sol lucet omnibus" est surtout applicable plus que partout ailleurs au Canada et au continent américain tout entier.

Ce programme, bien que court n'en constitue pas moins une lourde charge; le nouveau-né compte sur le concours de ses amis et de ses collaborateurs.

La rédaction.

Un rôle effacé

Quel rôle jouait L.-C. Bélanger dans le nouveau journal ? On l'ignore dans une certaine mesure. Nous l'avons dit, il n'apparaît être que l'agent. Et encore que le journal donne une adresse pour la rédaction et l'administration, **Le Progrès de l'Est** vient au secours de ceux qui posent des questions en disant que L.-C. Bélanger n'est ni rédacteur ni administrateur.

Dans le troisième numéro, une note dit à ce sujet : "Nous comptons sur lui (M. L.-C. Bélanger) comme guide et inspirateur dans les sentiers tortueux par lesquels il nous faut passer".

Dans l'un des premiers numéros, le **Progrès de l'Est** prend plaisir à reproduire d'autres journaux qui qualifient le **Pionnier** de "journal archi - bleu". En 1883, le **Pionnier** annonce qu'il entre dans sa dix-huitième année, mais le **Progrès de l'Est** lui rappelle qu'il n'a pas 18 ans, mais 17. Et parlant encore de la feuille adversaire, le **Progrès** dit que "pour cette fois, elle a été un peu plus honnête que d'habitude; elle a écrit les **fondateurs** du journal au **pluriel**". Nous croyons qu'ici, il faudrait comprendre que le **Pionnier** prenait probablement plaisir à ignorer l'un des fondateurs, Bélanger lui-même.

Chicoyne en Europe

Au mois d'octobre de la même année, J.-A. Chicoyne est en Europe. A ce moment, il a des intérêts dans le **Pionnier** et ce journal annonce que des vieux pays, M. Chicoyne publiera des chroniques dans le **Pionnier**. Le **Progrès de l'Est** accueille cette petite nouvelle en écrivant : "M. Chicoyne, homme pratique et écrivain correct" dit le **Pionnier**, "intéressera" les lecteurs de ce journal par des correspondances expédiées d'Europe. Grand bien fasse à tous !"

Dans le huitième numéro du **Progrès**, on lit ceci : "Le **Pionnier** continue toujours son système d'engueulage à l'adresse du **Progrès de l'Est**. Hardi confrère, faites-vous l'émule des poissardes de la halle et tout ira bien."

Des rimettes

Dans le même numéro du journal, toujours tiré à huit pages, apparaissent huit refrains de rimettes signées **Touchatout** et portant le titre : **Lisez le Pionnier.** Voici l'un de ces refrains :

Et' vous d'mauvaise humeur, malade;
Avez-vous un rhume de cerveau,
Avez-vous trop mangé d'salade
Et' vous su'l'point d'vous j'ter à l'eau
Les huissiers sont-ils à vos trousses,
Vot' femme vous trompe-t-elle, dans c'cas-là,
Sans bruit, sans crainte et sans secousse,
L'seul moyen d'éviter tout ça,
Lisez l'Pionnier
Lisez l'Pionnier,
Car jamais, jamais sous l'soleil
On ne vit rien d'pareil.

C'est assez inoffensif et ce n'est rien de grave à aucun point de vue, que cette rimette. Les autres couplets ne sont pas plus dangereux. La prose du **Progrès** était autrement piquante. Le **Pionnier** ayant félicité un journal avec certaines réserves, le **Progrès de l'Est** écrit comme si **ça** le regardait . . . "Le **Pionnier** sent tellement l'ail que son haleine gâte ses compliments."

Répliques

Il apparaît bien que le **Progrès** était plus agressif que l'autre. Ses coups d'épingles sont **plus fréquents**, du moins au début. Cependant, de temps à autre, le **Pionnier** se fâche. Ainsi, il s'inspire lui aussi du

(A suivre en page 42)



Bernard Lafond est à manipuler la couleuse. Le plomb fondu sort de la fournaise pour tomber dans des casseroles oblongues. Ces moules seront refroidis à l'eau et on en sortira alors des lingots qui alimenteront les linotypes.

JOUETS

Félicitations à La Tribune Limitée, qui n'a cessé de progresser depuis sa fondation !

J.L. BOULANGER LTÉE

"SI LE PÈRE NOËL LE FABRIQUE...NOUS L'AVONS"
51, OUEST, RUE KING - TÉL. LO. 2-3819 - SHERBROOKE

REDUISEZ LE COUT DES ASSURANCES !

FAITES L'INSTALLATION D'UN GICLEUR AUTOMATIQUE APPROUVE

"SPRINKLER"

Protection contre le feu

— VOYEZ —

McCallum Godbout Ltée

151, rue Frontenac LO.: 2-4022
SHERBROOKE

L'ACIER

s'impose de plus en plus à notre époque moderne. . . dans la construction d'édifices publics, ponts, etc...

MacKINNON STRUCTURAL STEEL COMPANY Limited

CONSTRUCTEURS DE PONTS ET STRUCTURES D'ACIER

BUREAUX ET USINES A SHERBROOKE, Qué.

WILSON 1863 1960

AMEUBLEMENTS DE CHAMBRE A COUCHER

AMEUBLEMENTS DE VIVOIR ET DE SALON

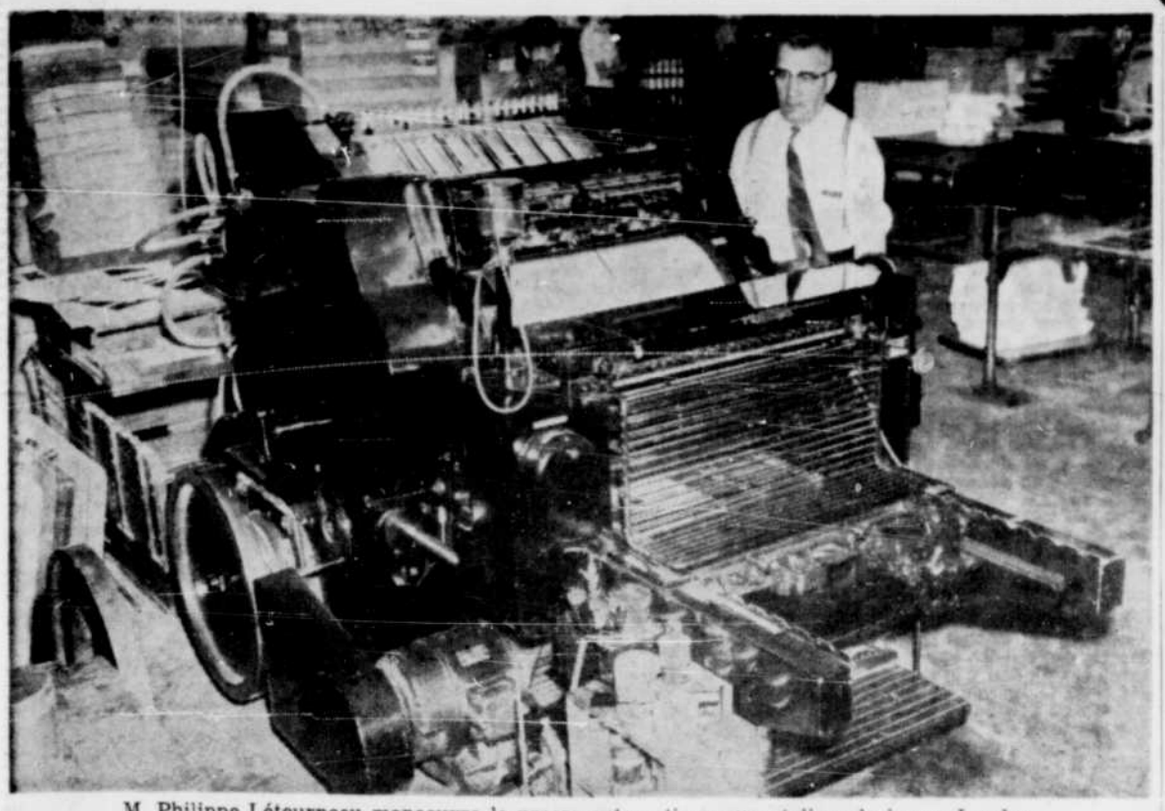
AMEUBLEMENTS DE CUISINE ET SALLE A DINER

MEUBLES VILAS
PIANOS HEINTZMAN WILSON
ORGUES WURLITZER
APPAREILS FRIGIDAIRE
TELEVISEURS ET STEREO HI-FI PHILIPS RCA VICTOR
ASPIRATEURS HOOVER
TAPIS WILTON ET AXMINSTER

LE PLUS SPACIEUX MAGASIN de MEUBLES A SHERBROOKE

Visitez notre département de musique . . . le plus important des Cantons de l'Est.
DISQUES ● MUSIQUE EN FEUILLES
INSTRUMENTS DE MUSIQUE

H. C. WILSON & SONS LTD 61-67 NORD, RUE WELLINGTON SHERBROOKE



M. Philippe Létourneau manoeuvre la presse automatique aux ateliers de la rue London.



Devanture de l'immeuble des Impressions rue London



Dans nos bureaux du service des Impressions de la rue London, on voit ici les membres du personnel. Dans l'ordre d'usage, Mlles Micheline Lussier et Denise Lemieux, MM. Roger Fréchette, surintendant et Donat Girouard, assistant-surintendant, ainsi que Mme Louise Devault.

L'imprimerie fut le premier service ajouté au quotidien

Par Claude Daigneault

Le Service des impressions commerciales de La Tribune est aujourd'hui en mesure de répondre à toutes les demandes de ses nombreux clients. Les entreprises industrielles et commerciales les plus importantes, de même que les différentes institutions religieuses de la région en ont fait la preuve à maintes reprises déjà.

Situé au 150, rue London, l'atelier, qui emploie trente-deux personnes, possède une machinerie capable de s'acquitter des travaux d'impressions et de lithographie des plus variés. Il répond ainsi aux exigences que le modernisme et les nouveaux modes de production ont créés au cours des dernières années, plus particulièrement depuis la fin de la dernière guerre.

L'Imprimerie" a été le premier service à s'ajouter au quotidien de La Tribune. En effet, à peine quatre années après la fondation du plus grand quotidien des Cantons de l'Est, naissait le département des travaux d'impressions. C'était en 1914.

1,000 imprimés à l'heure

A cette époque, l'atelier logeait dans la même bâtisse que le journal. Tous deux partageaient le même plancher. Dans le temps, La Tribune occupait une partie de l'Edifice Casino, rue Wellington Sud.

La machinerie, suffisante à l'époque, se composait d'une presse "Miehle No 3" à un seul cylindre 28 x 42 et d'une machine à composer. La presse tirait jusqu'à 1,000 imprimés à l'heure.

Vers 1928, avec une dizaine d'hommes, le service des impressions de La Tribune a connu ses premières années d'expansion. Dans les années qui suivirent, la direction ajouta de la machinerie et augmenta, au besoin,le personnel.

Près d'un demi - siècle s'est écoulé depuis. Aujourd'hui, le service des impressions commerciales de La Tribune occupe une place enviable parmi les entreprises du genre dans les Cantons de l'Est. Il est le mieux outillé et le plus complet dans notre région.

Quatre services principaux se partagent les nombreux travaux d'impressions de l'imprimerie de La Tribune; la composition; les presses; la reliure et la lithographie. Très souvent, pour certains travaux, il est nécessaire de recourir à ces quatre services.

Composition

La composition à la linotype ne cesse jamais. Jour et nuit, les hommes continuent de produire sur cette machine munie de tous les plus récents perfectionnements.

La composition à la main, grâce aux caractères "Ludlow" avec polisseur "Super-Face", permet une infinie variété de caractères. Les espacements, les divisions et les bordures sont assurés par un matériel d'espacement nommé "Elrod".

Pour les imprimés en plusieurs couleurs, l'atelier possède une table de régiste et d'alignement avec guide et règle ajustés par vis micrométrique. Elle aide à ajuster les couleurs, bien à leur place, avant d'aller sous presse.

Presses

Selon les besoins des différents travaux, l'imprimerie utilise l'une ou l'autre des 9 presses actuellement en usage régulièrement.

Ainsi roulent deux presses 28 x 42; deux "Miehle" verticales 13 x 19; une presse à plateau "Heidelberg" 12 x 18; une autre 10 x 15, une "Kelly No 1." automatique 21 x 28, une "Heidelgerg" automatique à cylindre 21 x 28, et une presse "Chandler and Price" 12 x 18, sur laquelle on marge à la main pour les travaux à tirages restreints.

La lithographie connait depuis les dernières années une popularité qu'on ne peut ignorer. C'est pourquoi, dans ce domaine, comme dans d'autres, La Tribune n'a pas hésité à s'outiller adéquatement et à offrir ce service à ses clients.

Le département est muni d'une caméra précise pour donner des négatifs très nets. On y trouve également tous les filtres nécessaires à la répartition des couleurs. La chambre noire ne cède en rien quant au modernisme de son outillage. On y trouve de grandes cuves en acier inoxydable, à niveau d'eau et température contrôlés.

C'est donc dire que le Service des Impressions commerciales de La Tribune peut très bien exécuter tous genres de travaux d'impressions.

La reliure

La reliure est l'opération finale des travaux d'impressions: livres, revues, pamphlets, brochures, etc. Avec la vérification l'emballage, et la livraison, la reliure occupe une place de choix dans le système de production de l'imprimerie de La Tribune.

La machinerie moderne comprend entre autres choses, une plieuse "Baum" 25 x 38 d'une précision hors pair. On la considère même comme la meilleure à l'heure présente. Pour sa part, la brocheuse "Roseback" permet une brochure plus rapide.

Parmi les autres pièces d'équipement de la reliure, on note et on voit des machines telles que des perforeuses automatiques, des poinçonneuses électriques, une machine à poser les métaux pour calendriers, sans oublier le couteau.

Le "Pollar", un couteau électronique 28 x 42, représente ce qu'il y a de plus moderne actuellement en fait de couteaux en usage au monde dans l'imprimerie. Il met en valeur toutes les nouvelles méthodes de coupages électroniques et automatiques. Il est doué d'une "mémoire" qui lui permet de retrouver un des huit programmes sélectionnés avec exactement les mêmes mesures que lors de l'ajustement fait au préalable. Celà, même après plusieurs semaines.

Comme service supplémentaire, ajoutons que l'imprimerie possède maintenant son propre camion de livraison.

Responsables

Bien qu'il jouisse d'une machinerie adéquate et abondante, le Service des impressions commerciales de La Tribune doit une large part de son succès à son personnel et à ceux qui le dirigent.

Cette lourde tâche incombe à M. Roger Fréchette, surintendant de l'imprimerie à La Tribune et à M. Donat Girouard, assistant-surintendant, un vétéran de 32 années au service du département. Tous deux se dépensent sans compter pour assurer le plein rendement du service qu'ils dirigent en maîtres et dont ils sont fiers.

MM. Fréchette et Girouard sont assistés d'un personnel féminin de bureau, de deux contremaîtres, MM. Philippe Létourneau, aux presses, 40 ans de service; Maurice Lacourcière, à la composition, 29 ans de service et de Mlle Liliane Veilleux, à la reliure, une employée de 21 ans de service.

Les Cantons de l'Est en 1871

Le gouvernement de Québec faisait paraître, en 1871, une intéressante brochure, afin de répandre des renseignements sur notre région et y attirer des immigrants. Dans le but de renseigner nos lecteurs sur l'aspect général des Cantons de l'Est, à cette époque, nous publions ce texte d'un vif intérêt.

"Il est peu de régions en Canada qui offrent plus de ressources à l'émigrant que les Cantons de l'Est. Sherbrooke, qui est la principale ville de cette contrée, se trouve à 120 milles de Québec, c'est-à-dire, à une distance de cinq heures par voie ferrée de la capitale de la province.

"La proximité où se trouvent les Cantons de l'Est des marchés américains, les grandes facilités que fournit le chemin de fer du Grand-Tronc pour le transport de leurs produits à ces marchés et à ceux de la province sont pour l'agriculteur, autant d'avantages dont l'importance ne saurait être trop signalée.

"L'hiver y est moins rigoureux qu'à Québec. Le printemps y commence beaucoup plus tôt et l'automne beaucoup plus tard ce qui présente au cultivateur d'autres avantages dont il doit tenir compte.

"Grâce à la configuration montagneuse du pays et aux nombreux cours d'eau provenant des lacs, rivières et ruisseaux, les Cantons de l'Est possèdent non seulement des moyens d'irigation sufisants pour les récoltes, mais encore des pouvoirs d'eau considérables pour fins manufacturières.

"Le bois franc abonde partout; et après le défrichement on trouve un sol fertile, en général assez léger, mais tout à fait propre à la culture des céréales et des légumes. Une des principales causes de la rapidité des succès obtenus par les défricheurs des Cantons de l'Est c'est que dans ces terres hautes, dès la première année, on peut semer et récolter; souvent même les cendres de bois brûlé pour faire place au grain contribuent à solder une bonne partie du défrichement.

"Les richesses minières ont aussi attiré, depuis un certain nombre d'années, une population considérable dans les Cantons de l'Est.

"Comme région propre au pacage, aucun pays n'est supérieur aux Cantons. On s'y occupe beaucoup aujourd'hui de l'élevage du bétail et de la production des laines. Cette branche importante de l'industrie agricole trouve sur les marchés américains une source d'encouragement et de profits. Depuis quelques années, on y a importé avec grand succès les meilleures races de moutons de bêtes à cornes d'Angleterre, et aux expositions des Etats-Unis les éleveurs des Cantons de l'Est ont fréquemment remporté les prix pour leurs bestiaux.

"Ayant accès à un double marché, par suite de la proximité où ils se trouvent de la frontière, beaucoup de cultivateurs des Cantons ont de vastes exploitations agricoles. La moyenne des exploitations varie de 100 à 600 acres; circonstance qui y rend la main-d'oeuvre très recherchée et les gages constamment élevés.

"Le gouvernement possède dans cette région 920,300 acres de terre en friche qu'il est disposé à vendre à des conditions très raisonnables. La Compagnie des Terres de l'Amérique Britannique offre aussi quantité d'excellents lots en vente (et de simples particuliers sont propriétaire sde terrains dont ils peuvent disposer).

"Les terres du gouvernement se vendent uniformément de 50 à 60 centins l'acre; quant à celles occupées par les particuliers le prix dépend beaucoup de la localité, de la proximité des villes et des villages, des routes et des moyens de communication avec les principaux marchés; mais, termes moyens, le prix de l'acre peut être estimé à $1.

Abonnez-vous à La Tribune

Nos hommages à

LA TRIBUNE

CINQUANTENAIRE

des manufacturiers de

OOmphies

du Canada

PARTOUT DANS LES CANTONS DE L'EST où l'on vend des souliers et pantoufles, vous trouverez des OOMPHIES

SHERBROOKE
H.-J. DELISLE ENR.
90 nord, rue Wellington
PATRICE ROY INC.
Edifice Continental
COTE & DAIGLE
150 nord, rue Wellington
J.-M. NAULT LTEE
76 ouest, rue King
J.-O. VEER
113 nord, rue Wellington

COATICOOK
MICHEL ELIAS CO.
39, rue Child

DRUMMONDVILLE
J.-A. BOURGEOIS
206, rue Hériot
J.-H. TETREAU ENR.
490, rue Lindsay

LAC-MEGANTIC
JOS. HUOT & FILS
rue Frontenac
LEMIEUX & FRERES
77, rue Frontenac

MAGOG
ROLAND LAFOREST
436 o., rue Principale

THETFORD MINES
A. SETLAKWE & FILS ENR.

VICTORIAVILLE
ALFRED LAINESSE
133 est, rue N.-Dame
U. SIMARD
95 est, rue Notre-Dame

ASBESTOS
LA BELLE CHAUSSURE
258, rue Bourbeau
J.-M. RAICHE
216, rue Bourbeau

PROSPECT SHOES LTD.
Manufacturier de souliers et pantoufles de la marque "OOMPHIES" réputée dans tout le pays
SHERBROOKE, Qué.

progressant avec les Cantons de l'Est

Energie atomique
Consultants
Dessinateurs
Manufacturiers
Souffleurs
De Laval centrifuges
Bouilloires
Générateurs à vapeur
Circulation contrôlée
Récupération chimique
Marine
Unité compacte
Chaleur perdue
Cloisons
pour wagons de fret
Atelier de travaux
sur commande
Moules en fonte
Machinage
Patrons
Moules semi-acier
Pliage de tuyaux
Etampage de tuyaux
Placage
Equipement pour la manipulation
du charbon et de la cendre
Beaumont Birch Co.
Economiseurs
Acier tubulaire et fonte
Fournaises
Refroidies à l'eau
A flamme tangentielle
Traitement de chaleur Mahr

COMBUSTION ENGINEERING-SUPERHEATER LTD.
Systèmes à vapeur ● Equipement de chemin de fer

Equipement de séchage "Flash"
Brûleurs à gaz
Séparateurs méconiques
Equipement de brûleurs à l'huile
pour industrie et marine
Traitement de la chaleur
Equipement de pulvérisation
Concasseurs
Concasseurs à rouleaux
Laminoirs
Tamis
Pulvérisateurs automatiques
Séparateurs mécaniques à air
Pompes
IMO De Laval
Centrifuges
Radiateurs
(Hi-fin)
Chemins de fer
Injecteurs d'échappement à vapeur
Elesco
Etrangleurs multiples Elesco
Chaufferettes à eau Elesco
Coussinets à billes pour wagons de fret
Tendeurs
Sécheuses à vapeur
Superchauffeurs
Turbines à vapeur
De Laval
Foyers mécaniques
Grille à chaine
Coulisseau
Epandeur
Convoyeur
Grille de type "E"
Skelly
Surchauffeurs
Locomotive à vapeur
Bouilloires stationnaires et marinières
Unités de chaufferettes
(Hi-fin)

au service de l'industrie canadienne

BUREAU CHEF:
Dominion Square Building
Montréal, Qué.

USINES :
Sherbrooke, Qué.

SUCCURSALES:
TORONTO—WINNIPEG
VANCOUVER

KAYSER POUR LA QUALITÉ

dans les
- BAS
- GANTS
- ECHARPES
- LINGERIE
- ACCESSOIRES
- PANTOUFLES

JULIUS KAYSER & CO., LIMITED
SHERBROOKE

NOUS SOMMES FIERS D'AVOIR FOURNI LES
CAMIONS" INTERNATIONAL"
qui servent à la livraison de
LA TRIBUNE



Photo prise alors que M. Henri Girard faisait la livraison d'un des camions "International" à M. Alphée Gauthier, vice-président et gérant général de La Tribune Ltée.

50 LA TRIBUNE 1910-1960

A la direction et au personnel du journal "La TRIBUNE" nos meilleurs voeux de longue vie !

HENRI GIRARD Ltée
VENTES ET SERVICE
CAMIONS "INTERNATIONAL"
1470 ouest, rue King Tél. : LO 9-2549 Sherbrooke



A l'atelier de composition de l'imprimerie de la rue London, le personnel au travail. De gauche à droite, MM. Gérard Breton, Gérard Leblond, Roger Couture, Jean-Paul Lefebvre, Bill Beck, Léo Grondin et à l'extrême droite, M. Maurice Lacoursière, contremaître.



Au département des impressions par le procédé "offset", on voit, de gauche à droite, MM. Gaétan Ducharme, Arthur Levasseur et Gérard Emond.

De vieux souvenirs de l'hôtel Continental...

Avant d'être transformé en immeuble pour magasins et bureaux, le "Continental" fut l'une des plus vieilles hôtelleries de Sherbrooke et il a son histoire, rattachée de très près au progrès et au développement de Sherbrooke. En autant que nous avons pu savoir, il aurait été construit aux environs de 1868, un an après la Confédération, à l'époque où, croyons-nous, Sherbrooke s'éclairait encore avec des lampes à arcs. Il avait été construit par M. Henri Camirand, frère de M. Hercule - Olivier Camirand, lequel possédait aussi un hôtel rue Frontenac dans une maison qui existe encore, voisine de l'édifice "Sun Life" et de l'Auditorium de l'U-

ment où il la céda à M. J.-A. Bayeur, plus tard propriétaire du Grand Central. M. Florian Fortin s'en porta ensuite acquéreur, et enfin, M. Rosario Gagné en devint propriétaire et l'exploita jusqu'au 10 novembre 1943, alors qu'un incendie considérable le ravagea de la cave au toit.

Disons entre parenthèses, que le "Railroad Hotel" avait été construit par M. H.-O. Camirand expressément pour accommoder un certain nombre d'ouvriers de la compagnie du Grand Tronc qui construisait à cette date son embranchement dans le district et que pendant de nombreuses années, les deux hôtelleries des frères Camirand furent très achalandées.

Au temps de Mgr Racine

Plusieurs vieilles familles de Sherbrooke possèdent dans le tiroir des souvenirs, une photographie de cette hôtellerie, photographie prise lors de l'arrivée de Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, dans sa ville épiscopale en 1874. Sur cette photo, on a reconnu, il va sans dire, plusieurs anciens.

Dans ce temps-là plus qu'aujourd'hui, les partis politiques avaient leurs hôtelleries où descendaient leurs amis de passage à Sherbrooke, particulièrement à l'époque des campagnes électorales. A cette époque, nous rappelle-t-on, le "Continental" était le quartier général des "bleus", tandis que le "Grand Central" était celui des "rouges". Nous ne croyons pas cependant que les chefs eux-mêmes soient descendus dans ces hôtels, car habituellement, ils couchaient sur la voie ferrée près de la gare, dans leur convoi privé!

A tout événement, ce fut le cas de Sir Robert Borden, à ce que l'on nous assure, et aussi du t. h. Arthur Meighen, les deux premiers ministres bleus qui se succédèrent à Ottawa. Quant à Sir Wilfrid Laurier, il se retirait chez son candidat, M. F.-N. McRae qui fut député de Sherbrooke pendant de longues années et auquel M. C.-B. Howard, plus tard sénateur, succéda. On nous dit que plus tard, le T. H. R.-B. Bennett, premier ministre et chef de l'opposition à son tour, se retirait chez M. Joe-V. Ames. Plus tard, aux environs de 1900, le propriétaire du Grand Central (nous ne savons qui il était) était moins "sévère" sous le rapport de l'allégeance politique des voyageurs et il offrait aux amis des deux partis, le même gîte, la même table et le même feu de ses "fournaises"!

Centre des sportifs

Pour revenir au Continental, on peut dire que jusqu'à l'incendie, il hébergea surtout des sportsmen qui y avaient leur quartier général. Aux soirs de grands événements sportifs, finales de hockey, combats de boxe, congrès de la raquette, marathons et autres, le vestibule du Continental se remplissait de bruit et de gaieté et à une certaine époque, les journalistes y trouvèrent une chaude hospitalité et beaucoup de nouvelles! On serait surpris du nombre de comptes-rendus d'événements sportifs qu'furent rédigés dans la petite salle des écritoirs à droite en entrant, ou même, sur les comptoirs.

Athlètes de renom

Au nombre des grandes figures sportives que nous nous rappelons y avoir vues, mentionnons Jack Renault dit Dumoulin, oroginaire de Scotstown, l'un des premiers entraîneurs de Jack Dempsey quand l'ancien champion mondial poids lours à la boxe prépara son grand combat du 2 juillet 1921 contre Georges Charpentier à Jersey City et d'où il sortit victorieux par mise hors de combat à la quatrième ronde; aussi Jack Wrenn, le gérant de Jack Renault lorsque celui-ci fit une incursion dans l'arène; aussi les coureurs de Rhodésie, Newton et Gavuzzi, qui participaient au marathon Montréal - Boston; aussi, l'athlète Pulsifer qui s'était arrêté à Sherbrooke avec son équipe de "chiens"; aussi, Edouard Fabre, coureur de marathon; le raquetteur Chevrette lui aussi un coureur de marathon de la raquette. Quelques joueurs du Canadien de la Ligue Nationale de Hockey s'arrêtèrent aussi dans cette hôtellerie à l'occasion d'une partie d'exhibition à Sherbrooke, alors que Howie Morentz, que l'on appelait le "Flying Frenchman", faisait partie de l'équipe du Tricolore.

Il y a vingt ans environ, le Continental, qui a subi beaucoup de transformations intérieures au cours de son existence, logeait aussi des policiers et c'était bien commode pour les journalistes qui vivaient sous le même toit. On s'est laissé dire un jour que les policiers avaient changé de quartier général parce qu'il y avait trop de journalistes au Continental. D'autres détectives vinrent qui se montrèrent moins difficiles, plus conciliants, au point de gagner la confiance des journalistes qu'ils mettaient dans leurs secrets...

Pension à prix modique

Même à cette époque, le coût de la vie était assez raisonnable au Continental. Pour $9 per semaine, on pouvait avoir une bonne chambre, deux fenêtres sur coin avec le téléphone, l'eau courante, froide et chaude, et trois bons repas par jour. Mais il y avait une ombre au tableau: les escaliers. Il n'y avait pas d'ascenseur.

L'incendie qui a détruit le Continental en novembre 1943, n'était pas le premier. Il y eut plusieurs petits incendies qui prenaient naissance dans la cuisine, à une époque où le propriétaire avait bien de la misère avec ses fournaises ou ses poêles. Pour une raison ou une autre, le feu prenait souvent, la plupart du temps dans les cuisines. Une après-midi, dans une chaude journée d'été un peu avant l'heure du souper, le feu se déclare dans les les cuisines mais il est vite éteint. Après le souper, il se déclare dans la chambre d'un pensionnaire qui avait commis une imprudence avec une cigarette. On eut raison du deuxième sans appeler les pompiers.

Bruit de tôle . . .

Le soir venu, un pensionnaire voyait du feu partout et il entendait des cloches continuellement. Il était arrivé le jour même dans la maison et n'était pas encore habitué au bruit de tôle que faisaient les tramways de Sherbrooke. A un moment donné, il annonce que la cloche du feu vient de sonner il descent précipitamment les escaliers en donnant l'éveil à tous les étages. Un homme était malade au lit au troisième; des voisins prennent le temps de l'emmailloter pour le sortir. Dans l'excitation du moment, un pensionnaire qui venait de se mettre au lit avait jeté sur lui ce qu'il avait pu trouver et ce n'est que beaucoup plus tard qu'on le remarqua dans la foule; il portait, dans la rue, un pyjama blanc, un édredon rose sur le dos. Quand il fut bien certain qu'il n'y avait pas de feu du tout, il remonta à sa chambre avec son journal dans les mains et quatre pensionnaires remontèrent le malade au troisième étage.

PRISES DE BECS

(Suite de la page 40)

genre de **Touchatout** pour décocher ceci :

Y'a des gens qui pos' pour le torse
D'autres qui pos' pour la vertu;
Y'en a qui font des tours de force
Y'en a qui sont... "ça, c'est connu !"

En marge de l'élection d'un maire à Disraëli, le **Pionnier** attaque le **Progrès de l'Est.** Celui-ci répond que "le Progrès n'a rien à leur envier en fait de responsabilité morale et pécuniaire." En fait de responsabilité morale et pécuniaire, la gent trotte-menu du **Pionnier** est aussi bien douée que les rats d'église . . ."

Le **Pionnier** écrit un article pour "descendre" les propos des "Touchatout" et des l'"Eusse-tu-cru" du **Progrès de l'Est.** Dans le même temps, le **Progrès** charge encore son fusil et tire :

"Le bouillant rédacteur actuel du **Pionnier** bat de l'aile et demande quartier. Le **Progrès de l'Est** est prêt à se montrer bon prince. Le **Progrès de l'Est** peut bien rester dans sa **cage d'écureuil où il fait la roue** et aussi le pied de nez à celui qui n'a pas pu lui mettre **son grain de sel sous la queue.** Il se console facilement en songeant qu'il n'y a point que les écureuils qui font la roue dans le monde de même qu'il y a des têtes de veaux qui ne viennent pas de chez le boucher."

Autres aspects

Voulez-vous connaître, en passant, d'autres traits du visage du **Progrès de l'Est** à cette époque. Comme feuilleton, il publie **Les compagnons du silence,** de Paul Féval, et aussi, **Le Juré Assassin,** d'Elie Berthet. Dans le carnet social, on lit que "Mme Frank Côté est-

Voir Prises de becs — p.47, c. 4



Au département de la reliure, on remarque, de gauche à droite, Mlles Nicole Levesque et Yvette Ferland, Mmes Simone Gaudet et Gisèle Thibault, Mlles Madeleine Veilleux et Liliane Veilleux et à l'arrière, Mlle Frances Parsons.

Hommages de

AUDET, TREMBLAY, AUDET
ARCHITECTES
1100, rue Prospect — LO 2-3242
SHERBROOKE

BICYCLETTES et MOTOCYCLETTES
VENTES—SERVICE

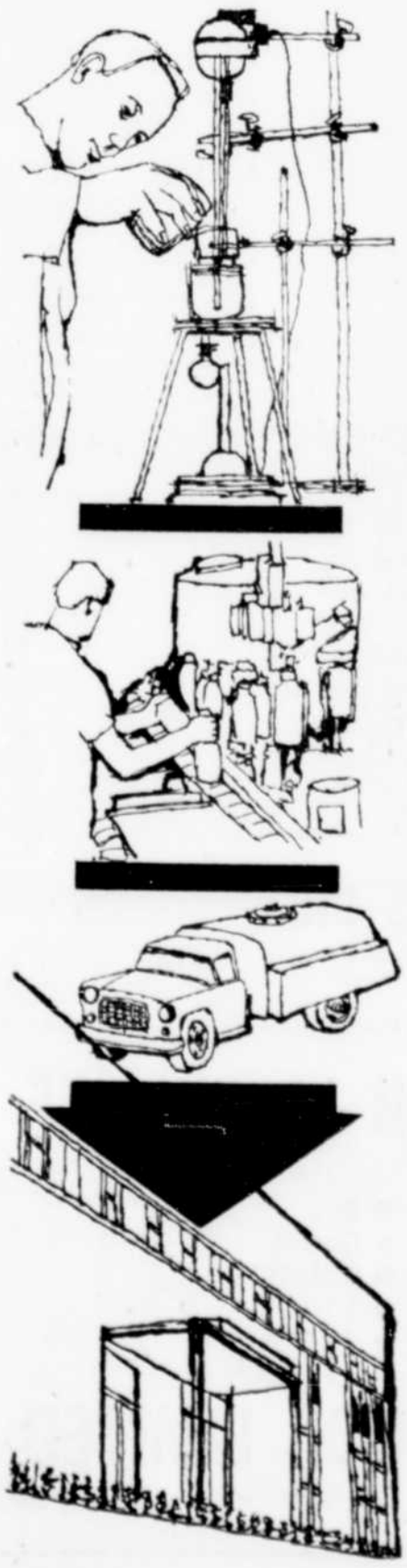
● Raleigh
● C.C.M.
● BSA
● Triumph
● NSU
● JAWA

Nous faisons les clefs
H. MUNKITTRICK
35, rue Belvédère TEL. LO 7-6070 Sherbrooke
BOUTIQUE DE REPARATIONS: 1020 SUD, RUE WELLINGTON LO 9-0529

TOUT S'EXPRIME AVEC DES
FLEURS!
Les fleurs savent exprimer vos sentiments de la façon la plus merveilleuse. Un fleuriste d'expérience saura faire "parler" vos bouquets! Nous expédions par télégramme.

EN AFFAIRES DEPUIS 1890
JOHN MILFORD & SON REG'D
143, rue Frontenac — Tél. LO. 9-2566 — Sherbrooke

La seule fonderie non ferreuse à Sherbrooke!
Nous manufacturons tous genres d'alliages en bronze et en aluminium
Coussinets en bronze pré-fabriqués et coussinets en bronze polis.
Vaste assortiment de grosseurs en stock
FONDERIE P.-A. DAUNCEY LIMITED
Une entreprise au service de l'industrie depuis 15 ans
118 sud, rue des Grandes Fourches—LO 9-1554
SHERBROOKE, Qué.



TOUJOURS à l'AVANT-GARDE DU PROGRES

Depuis plus de quarante ans la Laiterie Leclerc Limitée a apporté sa contribution à l'économie des Cantons de l'Est en achetant le lait de ses agriculteurs pour l'embouteiller ou le transformer en d'autres produits distribués au public de la région. Avec le temps et l'accroissement de la population, la Laiterie Leclerc Limitée a augmenté l'étendue de ses activités pour répondre adéquatement aux besoins sans cesse grandissants des consommateurs.

Pour ce faire, la Laiterie Leclerc Limitée a toujours pris soin de doter ses usines de l'équipement le plus moderne et d'adopter les plus récentes techniques de fabrication, assurant ainsi à sa clientèle des produits de la plus haute qualité

LAITERIE Leclerc LIMITÉE
SHERBROOKE — GRANBY

Félicitations à l'occasion de cet heureux anniversaire . . . nous nous joignons de tout coeur à toutes les réjouissances qui accompagneront ce jubilé!
LA TRIBUNE 1910-1960
MAGASINS UNITED STORES
Magasins dans tout le Québec, Nouveau-Brunswick et l'Ontario
124 nord, rue Wellington — SHERBROOKE

L.O. NOEL INC. A VU NAÎTRE LA TRIBUNE

53 ANS AU SERVICE DE LA POPULATION DE SHERBROOKE!



Cet édifice n'est qu'un faible aperçu de l'ampleur d'une organisation désireuse de donner à sa clientèle les services multiples requis. Cette entreprise canadienne-française couvre quelque 195,000 pieds carrés de superficie, comprenant les cours à bois, les ateliers de délignage, de rabotage du bois, d'ébénisterie et de vitrerie. A l'arrière-plan se retrouvent les entrepôts de plomberie, tuyauterie, d'appareils de chauffage et de ventilation.



Le Dr Léon-Octave NOEL, fondateur de la firme qui porte son nom. Décédé en 1941.



M. Clément NOEL, fils du fondateur, un ardent sportif, fut gérant de l'établissement Noël jusqu'à sa mort en 1939.

1907 • 1960



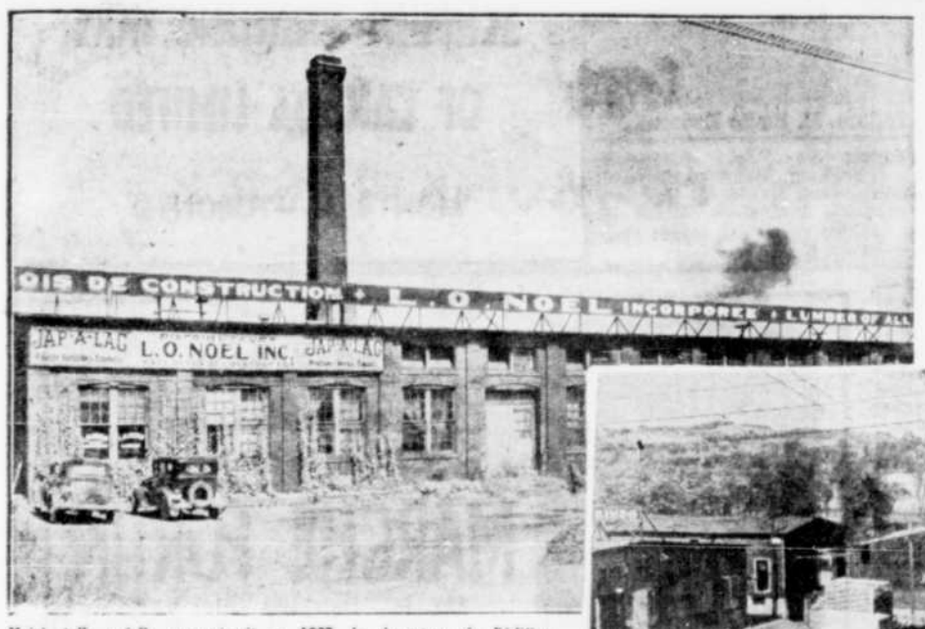
Me François-Paul NOEL, notaire, du Département de l'Instruction Publique à Québec, président actuel de la Compagnie.



Me Raymond NOEL, c.r., de Montréal et secrétaire-trésorier de L.-O. Noël Inc.



Une vue des nombreux comptoirs du département de quincaillerie et de ferronnerie. Ce département comprend aussi les peintures Pratt & Lambert pour tous genres de travaux intérieurs et extérieurs, les colles pour emplois variés, les portes économiques et décoratives Modernfold, etc . . . etc . . . Ce département comme tous les autres vous offre l'avantage d'un service semi-libre (self-service).



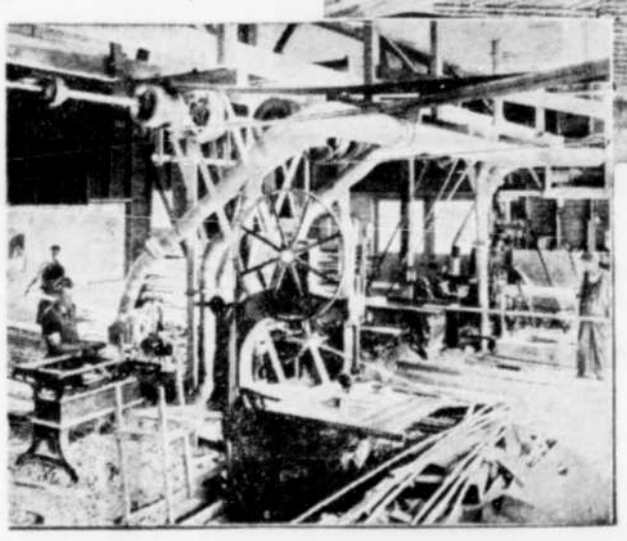
Voici, telle qu'elle apparaissait en 1927, la devanture de l'édifice L. O. NOEL INC. A son début, cette industrie, qui, aujourd'hui se relie à tout ce qui regarde la construction, de près ou de loin, se spécialisait uniquement dans la vente du bois.

La Compagnie L. O. Noël Inc fait le commerce du bois dans les Cantons de l'Est depuis plus d'un demi-siècle. Par sa succession aux Entreprises Long, elle compte au-delà de trois quarts de siècle d'existence. La vaste entreprise de L. O. Noël Inc. située rue Wellington Sud, toujours soucieuse de bien servir sa clientèle et pour se tenir en marge du progrès de la ville de Sherbrooke, a modernisé toute son entreprise. L. O. Noël est en mesure d'ouvrer toute pièce de bois depuis le planage d'une poutre de 16 pouces carrés jusqu'à la moulure la plus délicate.

En 1957, un magasin ultra moderne fut érigé afin que sa clientèle puisse faire à son gré le choix des divers matériaux nécessaires pour toute rénovation, réparation ou construction.



Cour à bois telle qu'en exploitation en 1927.



Toujours en 1927, cette photo nous montre la sensationnelle boutique d'alors, qui trouvait une force matrice dans un seul moteur central. La roue immense faisant fonctionner toutes les machines à la fois est aujourd'hui remplacée par des moteurs individuels qui alimentent chaque pièce de machinerie.

VASTE ESPACE DE STATIONNEMENT GRATUIT
POUR NOS CLIENTS



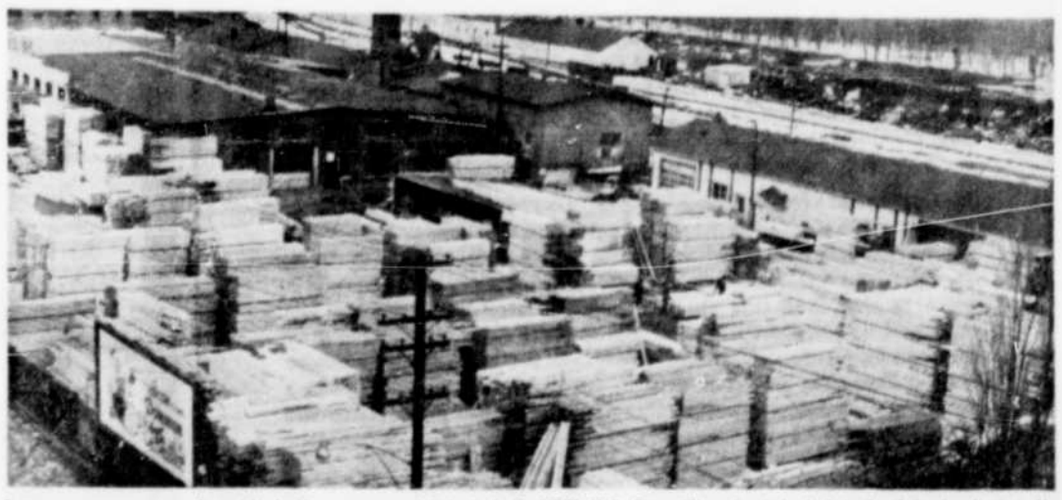
La modernisation la plus complète se reflète dans tous les replis de cette vaste industrie de chez nous. Nous voyons ici un levier mécanique à l'oeuvre, acquis dans le but d'effectuer la livraison rapide des commandes confiées par l'acheteur.



Cette salle d'échantillons se nomme: "Le Coin du Bricoleur". On y trouve tout ce qui lui est utile et nécessaire, outils, matériaux, panneaux décoratifs, planches murales, contre-plaqués, sheetrock, laminés Formica et durolam, etc.



Une bien minime vue du département de la brique, et des revêtements les plus modernes. On y voit en évidence la nouvelle cheminée Métalbestos si économique à tous points de vue. Il est bon de noter que chez L. O. NOEL vous trouverez dans chacun des départements des suggestions heureuses qui vous permettront de voir se réaliser la maison de vos rêves.



Cette vue ne montre que la moitié de l'immense cour à bois de L. O. NOEL INC. Des milliers de pieds de bois de choix s'y alignent. Un vaste assortiment de bois de toutes les dimensions et épaisseurs provenant de nos forêts canadiennes et des contre-plaqués décoratifs de haute valeur sont en montre dans nos salles d'exposition.

L.O. NOEL INC

Une entreprise de chez nous, établie pour vous donner un service unique.

MAGASIN OUVERT LES VENDREDIS SOIRS ET SAMEDIS APRES-MIDI

470 sud, rue WELLINGTON, SHERBROOKE, LO 2-1561 2-1562 2-1563

Alors qu'adolescent...

Pamphile Lemay a travaillé chez McKechnie à Sherbrooke

Un communiqué du ministère des Ressources et du développement économique à Ottawa nous apprenait en 1950 qu'une plaque de bronze avait été dévoilée à l'Hôtel de ville de Niagara-on-the-Lake en Ontario, à la mémoire de William Kirby, journaliste, poète, romancier et historien. Cette plaque a été érigée sur la recommandation de la Commision des sites et monuments historiques du Canada et la cérémonie a eu lieu sous les auspices de la Société d'Histoire du Niagara.



Pamphile Lemay

William Kirby est l'auteur du "Chien d'Or" traduit par notre poète national Pamphile Lemay et de plusieurs autres ouvrages. Kirby naquit en 1817 et mourut en 1906. Il était originaire d'Angleterre et était venu au Canada avec ses parents vers 1850. Il dirigea un journal à Niagara, de "Mail", puis, fut percepteur de douanes. Mais c'est surtout après avoir écrit "The Golden Dog" que sa renommée se répandit un peu partout dans le pays, un roman des premiers temps de la colonie qui intéressa Lemay au point que le poète entreprit de traduire cette oeuvre assez considérable. Soulignons encore que Kirby fut l'un des fondateurs de la Société Royale du Canada.

C'est en 1884 que Lemay entreprit cette tâche pour la mener à bien, mais auparavant, il s'était essayé dans la prose avec "Le pèlerin de Ste-Anne", "Picounoc-le-Maudit" et "L'affaire Sougraine". De même, ses contes intitulés "Contes vrais". L'oeuvre poétique de Lemay, évidemment est beaucoup plus considérable et nous n'avons pas l'intention de la rappeler ici. Le dévoilement de la plaque-souvenir à William Kirby nous remet en mémoire tout simplement le souvenir que Pamphile Lemay fit un court stage à Sherbrooke, alors qu'il était adolescent. En autant que nous pouvons définir, c'était avant d'entreprendre son cours de droit et immédiatement après son stage aux Etats-nis, Lemay s'était d'abord dirigé vers la théologie, mais il abandonna cette voie pour devenir avocat. Et ce serait au moment de cette transition, de ce changement dans sa vie, qu'il aurait travaillé dans un magasin de Sherbrooke. A ce que nous avons pu trouver, les RR. FF. des Ecoles Chrétiennes sont les seuls à faire mention de ce fait dans leurs biographies canadiennes. A Sherbrooke même, les plus anciens à l'heure actuelle n'ont pas connu Pamphile Lemay, mais plusieurs nous disent avoir appris qu'il avait travaillé à Sherbrooke à son retour de Boston ou de Chicago.

Un "rêveur . . ."

A tout événement, son "patron" à Sherbrooke ne l'aurait pas gardé longtemps; quelques semaines seulement. On congédia Lemay parce que c'était un "rêveur" et qu'il n'était à son travail que "de corps". . . que son esprit était d'ailleurs. C'était à prévoir avec la carrière de poète qu'il devait embrasser pour de bon dans la suite !

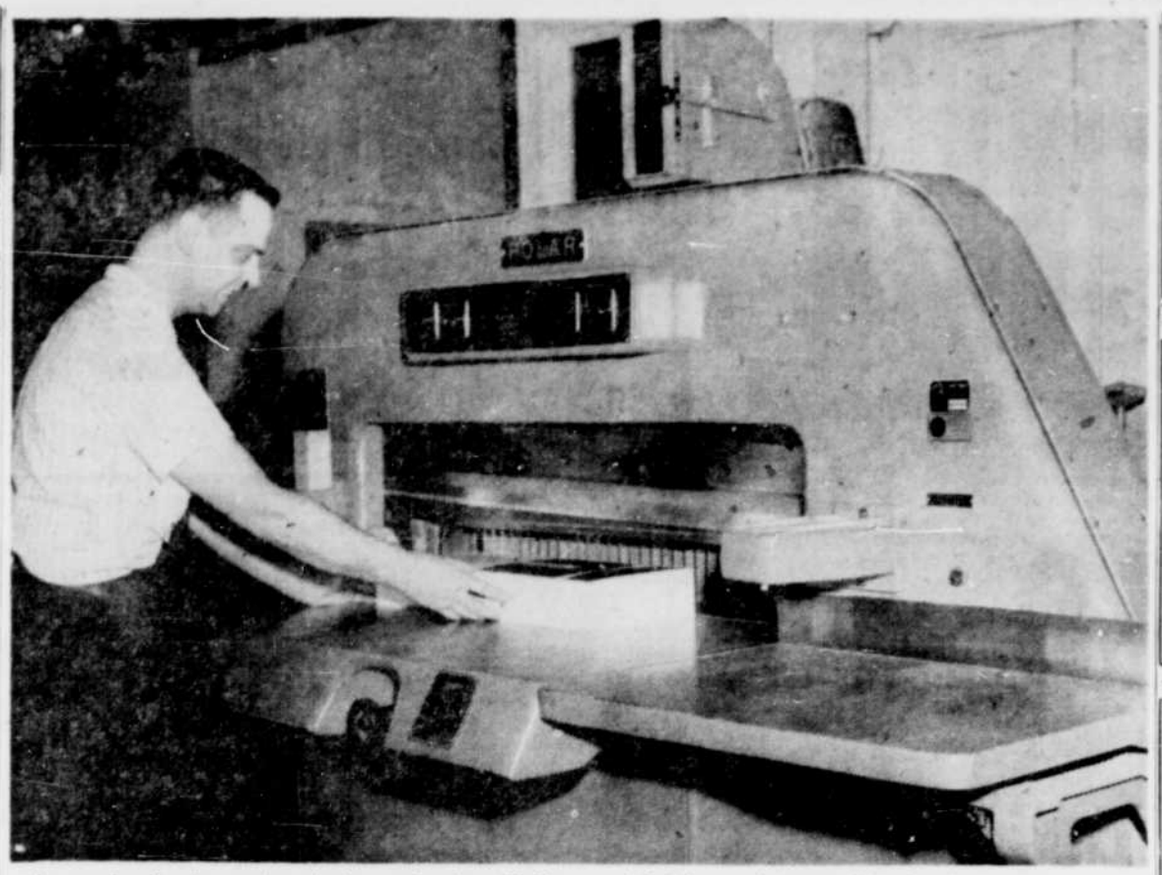
Mais à quel endroit précis se trouvait cet établissement commercial ? La chose paraît être difficile à établir. Les uns nous disent qu'il s'agissait du commerce de M. McKechnie et que cet établissement se trouvait dans les parages de la rue Wellington nord, où se trouvent actuellement l'immeuble du Sherbrooke Trust ou le magasin de musique Wilson. D'autres prétendent que lorsque Pamphile Lemay travailla à Sherbrooke, le magasin McKechnie était situé rue Wellington Sud, près de l'édifice Casino.

Pour revenir au dévoilement de la plaque commémorative de William Kirby, l'orateur principal, à cette cérémonie était M. Louis Blake Duff, de Welland, qui a parlé de Kirby et de son oeuvre littéraire. M. Lorne Pierce, de Toronto, qui a écrit des notices biographiques sur un grand nombre de nos écrivains, dont plusieurs de langue française, a aussi porté la parole. La plaque qui a été placée sur la façade de l'Hôtel de ville, porte une inscription qui se traduit ainsi:

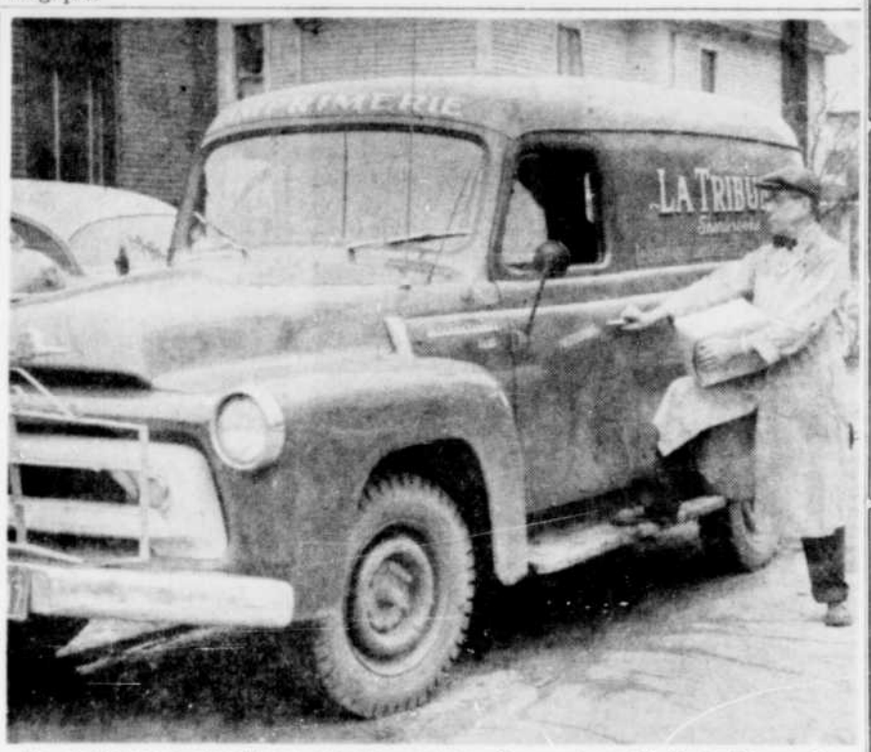
Willam KIRBY
Journaliste, poète, romancier, historien; auteur de "The Golden Dog" et autres ouvrages. Né à Kingston - upon -Hull, Angleterre, le 13 octobre 1817, décédé à Niagara-on-the-Lake, le 23 juin 1906.

Les premiers 50 ans de la colonisation

De 1867 à 1917, c'est-à-dire durant les premières cinquante années de la province, on affecta les subsides suivants pour les chemins de colonisation dans divers comtés des Cantons de l'Est : Sherbrooke $18,689.82; Stanstead, $18,636.83; Compton, $112,089.05; Richmond Wolfe, $109,097.23; Brome $9,057.52; Missisquoi, $7,209; Frontenac, $14,578.17.



Au service des Impresions de la rue London, M. Normand Lefebvre photographié près du nouveau couteau de contrôle avec oeil magique.



Le camionneur attaché au département des Impressions, M. Emile Deveault.

A votre service
Grondin — SHELL — Service
Lubrification — Lavage
681, rue Conseil — Tél. LO 7-5550
SHERBROOKE, Qué.

C'est le PERSONNEL qui fait TOUTE LA DIFFÉRENCE



"Je sais que vous apprécierez notre service"

"Chaque fois que vous entrez dans une succursale de La Banque Toronto-Dominion, une agréable surprise vous attend. Chacun des membres du personnel, à qui vous avez affaire, s'intéresse sincèrement à vous et à vos opérations bancaires. Rendre service, voilà leur fierté. Avec plaisir, chacun prend le temps de répondre à vos questions et de vous aider à compléter les transactions du jour. C'est ainsi que nous aimons traiter les clients de notre banque. Venez et constatez quelle différence notre 'service personnalisé' peut faire."

M. Don Carman a plus de dix-neuf ans d'expérience dans la banque. Il s'occupe actuellement du crédit au service des escomptes de notre succursale très achalandée, angle St-Jacques et McGill, à Montréal. En dehors de ses heures de travail, M. Carman est aussi un homme très actif. En été, il pratique la natation et la pêche; en hiver, le ski et le toboggan. Comme passe-temps, il travaille le bois et, de plus, il s'occupe activement des oeuvres de son église. M. Don Carman est un représentant typique des centaines d'employés et d'employées de La Banque Toronto-Dominion, partout au Canada, qui s'intéressent personnellement à vos opérations bancaires. Passez bientôt à la succursale la plus proche et constatez vous-même pourquoi . . .

c'est le personnel qui fait toute la différence à

LA BANQUE TORONTO-DOMINION
LA BANQUE DONT LE REGARD EST TOURNÉ VERS L'AVENIR

R. D. RICE, gérant — Succursale de Sherbrooke

H. J. McCONNELL
● OPTOMETRISTE ●
Téléphone LO 2-0167—206 nord, rue Wellington
SHERBROOKE

MATHIAS TYPEWRITER EXCHANGE
● VENTES ET SERVICE
Clavigraphe "Royal"
Machines à additionner "BORROUGHS"
Tél: LO 2-0440
41 nord, rue Wellington — Sherbrooke



NOUS COMPTONS MAINTENANT 8 ANNEES D'EXISTENCE . . .
ET NOTRE INDUSTRIE GRANDIT AVEC SHERBROOKE ET PROGRESSE AVEC LA TRIBUNE, QUI CELEBRE SON CINQUANTENAIRE !
50 LA TRIBUNE 1910-1960
ALPHA PANTS Reg'd
Entrepreneurs dans la finition de pantalons et vêtements de sports
YVAN JOUBERT, prop.
1227, avenue Woodward — Sherbrooke

Dr Albert TRUDEAU
DOCTEUR EN OPTOMETRIE
EXAMEN DE LA VUE
VERRES MONTURES AJUSTEMENTS
OPTOMETRISTE ·SPECIALISTE·
Edifice Continental — Coin King et Wellington nord
Sherbrooke, Qué. — Tél. : LO 2-0517.
VOUS FAIT PART en date du 1er mai 1960 de son déménagement à son nouveau bureau dans l'édifice du THEATRE GRANADA, (2e étage) — 51 NORD, rue WELLINGTON, Suite 1 et 2 — SHERBROOKE, P. Qué. — Téléphone : LO 2-0517 pour rendez-vous —

Avec nos hommages
SCHMIDT PRINTING INKS OF CANADA LIMITED
MONTREAL—TORONTO



J. A. FORTIN

Félicitations
au quotidien La Tribune
qui fête son cinquantenaire !
MARCHÉ FORTIN
350, rue Marquette — LO. 2-1591
Partout dans la région, aussi bien qu'à Sherbrooke, le consommateur trouve tout, et à meilleur prix, au Marché Fortin. Il s'agit d'un marché vraiment indépendant où service, qualité et bas prix sont inégalés.
Livraison gratuite — Bière et porter



une fenêtre ouverte sur le monde

Depuis 50 ans, le journal "La Tribune" est, pour la population de Sherbrooke et des environs, une fenêtre ouverte sur le monde.
Le panorama n'a cessé de se modifier, dans un perpétuel défilé d'événements dont nous avons, nous aussi, été les témoins; car il y a longtemps—depuis 1880—que nous sommes établis au Canada.
Aussi, c'est avec l'impression d'être de "vieux compagnons d'armes" que nous adressons à "La Tribune" nos chaleureuses félicitations à l'occasion de son 50ième anniversaire.

IMPERIAL OIL LIMITED
PRODUITS ESSO IMPERIAL

La plus récente réalisation à la TRIBUNE: "CHLT-FM"

Les progrès montants de la radio chez nous

Par Viateur Bernard

Bien peu de choses ont été dites jusqu'à date sur cette prochaine réalisation de LA TRIBUNE LTEE.

La coïncidence de son avènement avec le cinquantenaire de la maison tient en partie d'un hasard favorisé par les circonstances.

Ceux qui ont suivi de plus près les étapes de CHLT-Radio, ont présente à l'esprit son entrée en ondes avec puissance de 10,000 watts le 1er janvier 1960, terme d'une succession de progrès techniques visant à lui conférer la force de signal maximum autorisée dans les limites des disponibilités résiduelles au chapitre des allocations de fréquence sur ondes longues.

Pour parler "Fréquence Modulée", il faut d'abord faire le point et rappeler que ce mode d'émission ne constitue pas une nouveauté. La découverte en était au point et l'utilisation en était courante dès après la fin de la guerre de 1939-45. Pourquoi ne s'est-elle pas popularisée plus vite direz-vous ? Risquons une explication : Il y a 15 ans, la radio conventionnelle conservait encore son cachet de nouveauté et rien ne laissait prévoir l'invasion massive et prochaine de la télévision. La guerre avait accaparé toutes les énergies créatrices et la masse n'avait pas encore été pressentie des possibilités ou des avantages de techniques nouvelles et améliorées pour l'enregistrement ou le reproduction de la musique.

Une question

Si vous me permettez une question — depuis combien de temps vous êtes-vous familiarisés avec les expressions "Hi-Fi", "Haute Fidélité", "Fidélité intégrale", "Stéréo", autant de mots magiques qui ont provoqué l'engouement chez les dilettantes et qui ont été à l'origine d'une popularité encore aujourd'hui en courbe croissante au domaine des tourne-disques, pourvus de tous les perfectionnements pouvant asurer une reproduction mécanique qui se rapproche de la perfection sonore ?

En radio, c'est bien le cas de le dire, "il ne faut pas aller plus vite que la musique" et les détenteurs de permis ne seront jamais blâmés d'avoir différé la mise à exploitation de ce nouveau mode de diffusion.

A preuve, les quelques essais timides tentés par certains confrères d'industrie, il y a quelques années, n'ont pas abouti à l'effet désiré ou attendu. Disons-le tout net : la population n'était pas encore préparée à cette innovation et nullement impressionnée par cette nouveauté coûteuse, car, il faut bien le dire, les appareils "FM" se détaillaient il y a quelques années pour la rondelette somme de $250.00 et plus, tandis qu'aujourd'hui leur coût ne dépasse guère celui du récepteur ordinaire.



On peut dire avec justesse égale : Vif comme un chat — "Flexible comme la radio". Dans les grands studios capitonnés, dans la rue, sous l'eau, dans les solitudes, la radio se sent chez elle partout. S'il n'y a pas de courant alternatif disponible, une pile fournira le courant continu aux amplificateurs ; à défaut de lignes téléphoniques, on aura recours aux transmetteurs ondes-courtes de relais. Du point d'origine d'une émission à l'antenne, il se passe des choses dont l'auditeur ne soupçonne pas toujours l'ingéniosité.



L'annonceur n'est jamais seul devant le micro. Aux heures de pointe, il doit lire quelque 20 pages de réclame commerciale à l'heure. Mais, il y a beaucoup plus. L'annonceur est flanqué de tables "tournantes" et "parlantes" sur lesquelles se succèdent enregistrements à 33, 45 et 78 rpm, et dont il faut coordonner le ramage.

Il fallut donc attendre la génération d'un marché qui exprimât sa préférence pour la musique de grande classe, selon les normes de la plus haute perfection.

Heureuse évolution

Grâce à Dieu et aux hommes, cette heureuse évolution est désormais réalité et voilà pourquoi surgissent aujourd'hui des stations "FM" un peu partout sur le continent européen et que leur vogue s'affirme déjà aux Etats-Unis. Elles sont en effet les seules en mesure de porter dans les foyers de toute cote financière une qualité d'audio jusqu'ici réservée aux familles aisées, capables de se payer les installations dispendieuses de tourne-disques affublés d'amplificateurs et hauts-parleurs "fabriqués sur mesures".

Qu'est-ce après tout que la fréquence modulée ? Sans même emprunter au vocabulaire scientifique, il est peut-être possible d'y aller d'explications "grosso modo" qui éclaireront le profane et lui feront partager quelques connaissances empiriques. Au départ, nous pourrions dire : tâtez-vous le pouls et vous constaterez qu'il bat avec une certaine **fréquence** . . . un mouvement de va et vient susceptible d'accélération ou de décroissance, subordonnément à l'intensité de votre effort ou au choc des émotions dont vous serez l'agent ou le patient.

Sur le plan radiophonique

Sur le plan radiophonique, la station émettrice projette des ondes, sur une fréquence **déterminée** et **fixe**, ondes modulées par la voix ou la musique. Illustrées par des lignes, si ces ondes étaient visibles, nous en découvririons un faisceau, se dirigeant à la vitesse de la lumière, depuis l'antenne, dans toutes les directions et portant chacune le message parvenant du studio de diffusion. Dans le cas de CHLT-radio, la fréquence de l'onde électronique étant de 630,000 vibrations à la seconde, tout ce qui l'intercepte et qui est en sympathie avec elle vibre à son diapason. Ainsi, lorsque votre appareil de radio est syntonisé sur 630 kcs., vous captez CHLT-radio. Même phénomène pour tous les autres stations, à conditions egales, jusqu'à concurrence de la portée de leurs ondes, compte tenu de la force d'amplification imprimée au départ. Une station de faible puissance aura une portée d'écoute plus faible et vice versa.

Ces points de comparaison sont communs sous différents aspects, à la radio et à la TV, sauf que l'image de la TV ne s'affranchit pas des obstacles et qu'elle se propage en ligne droite, d'où la nécessité de planter l'antenne émettrice sur un point dominant de la région qu'on désire atteindre, alors que les ondes radiophoniques à la fois terrestres et réfléchies peuvent se propager plus loin, du fait qu'elles subissent moins le choc des obstacles et que le son ne se décompose pas en lignes comme l'image sous le processus du balayage en télévision.

Un peu de technique

Par opposition à la modulation d'amplitude, méthode courante de la radio actuelle, la modulation de fréquence fait passer le son à travers la fréquence, uen fréquence beaucoup plus élevée (102.7 millions de cycles à la seconde dans le cas du prochain (CHLT-FM) et par conséquent sur une longueur d'ondes beaucoup plus courte — la longue d'ondes étant le quotient de la vitesse-lumière par rapport à la fréquence.

Nous voici donc à l'explication du phénomène qui distingue la qualité de la réception Radio-AM de Radio-FM.

La modulation d'amplitude (radio ordinaire) expose son audio à tous les caprices de l'atmosphère ainsi qu'aux parasites terrestres . . . foudre, installations électriques, etc., etc. On ne peut se surprendre que la radio grince, gronde, pétille et, qu'en des cas extrêmes, elle devienne insupportable à l'oreille, puisque la partie audio se charge en transit de tout ce que le jargon scientifique qualifie de "bugs" et les amplifie par surcroit. Un seul rasoir électrique branché à une prise mal isolée va empoisonner la réception radiophonique chez plus d'un voisin irrité. C'est là un exemple entre cent . . .

Voir réalisation — P. 47, c. 3

Félicitations à La Tribune Limitée
DE
CAPITOL RECORDS OF CANADA LTD.,
Capitol RECORDS
Angel, Capitol, Parlophone, Pathé, Capitol of the Word, Odéon et Emi-Capitol Records
Aiguilles et accessoires Walco

SINCÈRES FÉLICITATIONS
ET
LONGUE VIE À
LA TRIBUNE
LONDON RECORDS
FULL FREQUENCY STEREOPHONIC SOUND
SYMBOLE de QUALITÉ et de HAUTE FIDÉLITÉ

FELICITATIONS
A
La Tribune
LIMITEE
à l'occasion de son
CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE
INSTANTANEOUS RECORDING SERVICE
est fier de ses longues relations d'affaires avec les postes de radio CHLT et CKTS comme distributeur d'équipement à enregistrer "PRESTO" ainsi qu'accessoires.
42, rue Lombard — TORONTO, Ont.

SINCERES FELICITATIONS
A
LA TRIBUNE
de Sherbrooke
PAYETTE RADIO LTÉE
730 ST-JACQUES O. MONTRÉAL 3
UN. 6-6681

Félicitations
au plus grand
quotidien français
des Cantons de l'Est !

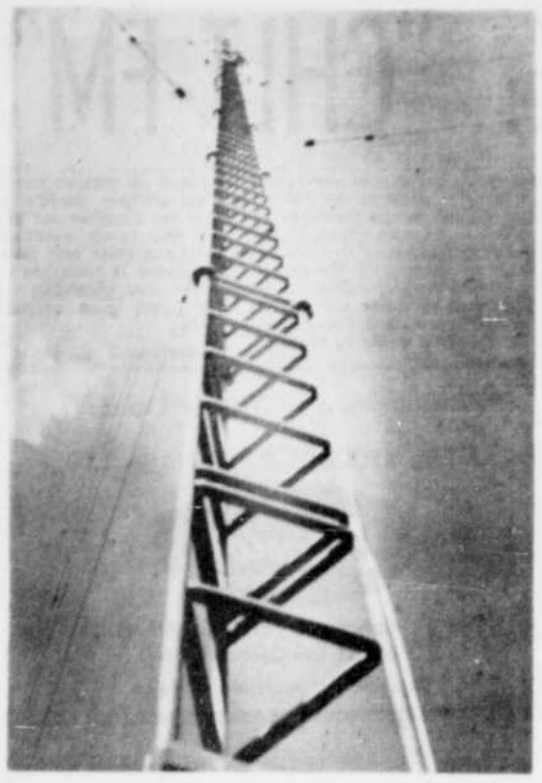
Allatt
Il n'y a que des ingrédients de première qualité, les meilleurs sur le marché, qui entrent dans la fabrication du pain et des pâtisseries de la Boulangerie Allatt . . . et c'est la raison pour laquelle personne ne se surprend de ce que le pain et les pâtisseries Allatt possèdent cette saveur qui plait tant.
Un nom fameux dans le domaine de la BOULANGERIE; une renommée de 62 années qui n'est plus à faire . . .


"L'ESSAYER, C'EST L'ADOPTER"
Lorsqu le camion ou la voiture "Allatt's" passera dans le voisinage, demandez à nos commis-livreurs qu'ils vous montrent la grande variété de nos produits.
● PAIN ORDINAIRE et PAIN aux RAISINS
● GATEAUX D'UNE SAVEUR INSURPASSABLE
● PAIN DE BLE ENTIER "Old Fashioned"
● BRIOCHES, ETC . . .
TEL. : LO 2-2744 BOULANGERIE ALLATT LTEE 878 nord, boulevard Queen SHERBROOKE

Les plus importants distributeurs et importateurs de fruits et légumes sur la rive sud du St-Laurent
THOMPSON & ALIX LIMITÉE
SHERBROOKE—Qué.

La Radio sherbrookoise 1937-1960

Par Viateur Bernard



Au nombre de quatre et d'une hauteur respective de 335 pieds, les antennes émettrices de CHLT-radio associent l'élégance à l'audace. Le voyageur les découvre sur la route de Waterville (comté de Compton) à environ 8 milles de Sherbrooke. C'est d'elles que rayonnent tous les programmes alimentés des studios de la rue Dufferin.

Les trouvailles scientifiques sont aujourd'hui tellement nombreuses et l'humain s'en accommode avec une telle facilité qu'il finit par tout prendre pour acquis. Qui par exemple prendra le temps de s'arrêter à songer à la merveille du téléphone et du télégraphe, les deux ancêtres communs de la radio ? Pourtant, imaginez-vous l'ampleur du désastre si ces deux médiums de communication venaient subitement à disparaître sans leur avoir trouvé de succédanés au moins meilleurs ?

Pour parler "Radio" avec l'engouement qui caractérisait l'attitude populaire lors de son entrée dans le monde des télécommunications, il faudrait remonter aux années 1930-40 alors que le slogan était courant : "Nouveau comme la radio !" Un centre qui possédait une station radiophonique était définitivement inscrit en relief sur la carte du monde. L'annonceur qui avait découvert un nouvel épithète . . . une nouvelle tournure de phrase, faisait l'objet de commentaires non moins emphatiques que l'auditeur en recueillait à l'endroit de son patelin.

A l'échelle mondiale

Dix années à peine ont suffi pour que la radio envahisse les foyers à l'échelle mondiale des peuples civilisés. Aux environs de 1945, les statistiques officielles parlaient de 95 pour cent des foyers possédant un appareil de radio.

Aujourd'hui si l'on employait les mêmes méthodes d'enquêtes il faudrait dire que 300 pour cent des foyers possèdent la radio, puisque la moyenne d'appareils par foyer canadien est de l'ordre immédiat de trois. Les rapports publiés par les manufacturiers en fin d'année 1959 signalaient que durant cette seule année il s'était vendu 770,285 nouveaux appareils de radio, au Canada seulement.

Bonne première aux jours de son invention, la radio a conservé sa place d'honneur depuis lors et nous ne concevons plus guère aujourd'hui un foyer sans radio, assez mal une automobile sans radio, et bientôt un plongeur sous-marin sans radio.

Comment expliquer ce phénomène autrement que par l'acceptation de la radio comme le plus fidèle et souvent le plus utile des compagnons ? Le fait que cette constatation s'établisse sur les cinq continents rend un témoignage clair et net, non seulement aux avantages de la radio, mais plus encore à sa nécessité.

Cette longue périphrase nous amène maintenant à vous parler de CHLT-radio, l'aîné des médiums sonores de LA TRIBUNE LIMITEE.

"Juillet 1937"

C'est en juillet 1937 que CHLT s'identifiait pour la première fois. Avec une puissance originelle de 1,000 watts, il se proclamait tout fièrement "La Voix des Cantons de l'Est". C'était l'une des dix premières stations radiophoniques du Québec à voir le jour . . . Tout en conservant son titre de "pionnier" dans la région, il pourra intéresser le lecteur de savoir qu'en 1960, le Canada et les Etats-Unis comptent à eux seuls tout près de 4,000 postes émetteurs.

De 1937 à 1956, CHLT fit son grand bonhomme de chemin, à l'abri de toute concurrence, station choyée d'un nombreux auditoire auquel il fournissait comme aujourd'hui d'ailleurs, information, divertissement et une mesure généreuse de culture populaire.

Suivit la période du "grand dégel" des ondes. L'obtention de permis d'exploitation tout autant que l'obtention de permis d'accroissement de puissance, jusqu'ici strictement mesurées par le Bureau des Gouverneurs de Radio-Canada se firent subitement faciles et l'on assista à une prolifération de stations nouvelles et plus puissantes, tant au Québec que partout sur le continent. La concurrence venait de se préciser, tandis que le mot "télévision" appartenait déjà au vocabulaire spécialisé. Limité à une puissance de 1,000 watts sur la fréquence de 900 kcs, CHLT se voyait graduellement encercler, sans pouvoir précipiter les décisions, car il fallait bientôt compter avec la télévision et, l'avenir de la radiophonie, un moment incertain, invitait à la réflexion.

De l'avis de la direction de CHLT, mieux valait attendre pour agir en pleine lumière. Les événements ont donné raison à la circonspection dont on fit montre.

Nouveau médium

Pendant que la radio consolidait ses positions en vue de l'invasion imminente de la TV, on sondait les possibilités de s'associer ce nouveau médium. Avec précaution en même temps que réalisme, la direction de LA TRIBUNE donnait le grand coup de barre à l'été 1956 en dotant Sherbrooke de la station de TV la plus puissante au Canada. Décision éminemment justifiée, ce nouveau compagnon des ondes a joui dès ses premiers jours d'un endossement total du public. La curiosité avait donné la main à la nouveauté et les deux identifications : CHLT-radio et CHLT-TV alternaient dès l'automne 1956 sur les ondes sherbrookoises.

Forte de l'expérience à laquelle on avait assisté dans les grands centres, où la radio perdit la première manche aux mains de la TV, la direction de LA TRIBUNE attendit que l'auditeur se sature l'oeil devant le petit écran pour insuffler une vigueur nouvelle à sa station radiophonique. 1958 fut jugée l'année du grand pas et c'est en fin d'octobre de cette année que CHLT-radio s'installa à 630 au cadran des appareils, avec puissance d'émission de 5,000 watts.

Changements radicaux

Le lecteur est déjà sans doute familier avec les changements radicaux qui accompagnèrent l'avènement du nouveau transmetteur. Disons pour rappel, que le nouveau CHLT a planté ses antennes, au nombre de 4 et d'une hauteur respective de 335 pieds à Waterville, dans le comté de Compton, à environ 8 milles — vol d'oiseau — de ses studios de Sherbrooke. Des appareils transmetteurs incorporant le "nec plus ultra" des techniques améliorées ont été installés à grands frais sur le terrain adjacent aux antennes et dont la superficie occupe 110 arpents. Le système de prise de terre des antennes a requis, à lui seul, 300,000 pieds de fil de cuivre, enfouis à la grandeur de ce terrain, comparable à un domaine.

Les résultats pratiques de ce risque calculé ne se firent pas attendre. A peine avait-on commencé à alimenter les émissions via ce nouveau système que des radiophiles de 27 comtés du Québec rapportaient une écoute allant de convenable à excellente. Désormais, plus d'un million d'auditeurs étaient à portée d'écoute de CHLT-radio. Sherbrooke et les Cantons de l'Est se manifestaient ainsi à un immense secteur du Québec.

Signal plus puissant

Une année à peine s'est écoulée entre ce renouveau radiophonique et le complément prévu. Dans l'esprit de ses initiateurs, CHLT-radio se devait de posséder un signal encore plus puissant, autant pour consolider les nouvelles positions acquises que pour surmonter l'handicap d'un terrain fortement minéralisé comme c'est le cas dans les Cantons de l'Est, signe évident d'une région où la richesse s'étend en profondeur . . .

Dès octobre 1958, l'autorisation était accordée par le Ministère des Transports de porter la puissance de CHLT à 10,000 watts aux heures diurnes, tout en respectant la consigne de ne pas déborder les limites conventionnelles du signal dans certains secteurs déjà pénétrés par une station d'outre-frontière diffusant sur fréquence identique.

Grâce à la présence de ses quatre tours émettrices et à la possibilité de diriger les ondes par le truchement de syntonisateurs qui y sont raccordés et grâce aussi à la compétence des ingénieurs affectés à ce travail, CHLT a pu produire des données techniques acceptables et se faire octroyer l'autorisation de moduler un 10,000 watts à compter du 1er janvier 1960.

Des "étrennes"

"Une étrenne à ses auditeurs" disait fièrement le président de LA TRIBUNE lors de son message du Nouvel An aux auditeurs de CHLT. Une étrenne qu'on a accueillie avec immensément de plaisir et à laquelle des milliers d'auditeurs ont fait écho par des lettres de félicitations. Sur la foi des témoignages reçus et des données recueillies par des instruments de mesure, CHLT-10,000 watts est en mesure d'affirmer que ses ondres chevauchent désormais tout le secteur sud du St-Laurent, depuis les environs de Montréal jusqu'à Rimouski et le secteur nord du St-Laurent, depuis les environs de Ste-Jovite jusqu'à Baie St-Paul, en passant par la lointaine La Tuque.

Ainsi, pendant que CHLT en-

Voir RADIO — P. 47, col. 1



Le studio "A" de CHLT. - S'y succèdent sur rendez-vous les "gens de talent" de même que les espoirs blancs du domaine artistique. Quelle cacophonie s'en élèverait, si d'un seul coup les murs rendaient simultanément l'écho de tout ce qu'ils ont absorbé depuis 23 ans !



L'un des appareils émetteurs de CHLT-radio, logés dans la bâtisse érigée à quelques pas des antennes. Cet émetteur de 10,000 watts fait face à son alter ego de puissance identique, qui assure la relève advenant une panne. La même bâtisse abrite une génératrice de 50 kw qui démarre automatiquement et fournit l'énergie électrique aux émetteurs, lorsque la source régulière d'approvisionnement fait défaut. En radio, c'est bien le cas de le dire : "The Show must go on" et pour ce faire, CHLT dispose d'un équipement et d'une installation des plus élaborés.

Avant de louer une automobile, consultez

DE LUXE DRIVE YOURSELF Enr.



AFFILIE A "HERTZ RENT A CAR"

HERCULE COUTURE, prop.

Automobiles et camions de récents modèles à louer.

787, rue Conseil—Tél: LO 2-4933 — Sherbrooke

Ed. Archambault INC

LE MAGASIN DE MUSIQUE LE PLUS COMPLET AU CANADA offre à LA TRIBUNE, à l'occasion de son 50e anniversaire, ses félicitations et ses voeux de succès.

Distributeurs exclusifs :

PIANOS

BALDWIN—ACROSONIC—HAMILTON—HOWARD—WURLITZER STERLING

ORGUES

BALDWIN—WURLITZER

INSTRUMENTS D'ORCHESTRE ET DE FANFARE

MUSIQUE EN FEUILLES

RADIOS

PHONOS

RADIOS-PHONOS

Haute-fidélité et stéréo

TELEVISEURS

MAGNETOPHONES

DISQUES

Spécialité : Importation de France

COMPTOIR POSTAL

DEUX MAGASINS

500 EST, RUE STE-CATHERINE

2140, RUE DE LA MONTAGNE — MONTREAL



Mercury WING A PRODUCT OF MERCURY RECORD CORPORATION

Meilleurs voeux pour un SUCCES CONTINU de la part de

QUALITY RECORDS LTD.

MANUFACTURIERS ET DISTRIBUTEURS

des disques

CHANCELLOR — UNITED ARTIST

JUBILEE — TOP RANK

LION

et des marques illustrées ici.

5016 ouest, rue Sherbrooke

MONTREAL 28

Quality RECORDS · reo RECORDS · M-G-M RECORDS · 20th FOX · Dot RECORDS · Mercury RECORDS

"LIVING PRESENCE"



MONTRÉAL - PARIS

EN 6 H.¼ SANS ESCALE

BOEING 707 JET

à partir du 24 avril

CONSULTEZ VOTRE AGENT DE VOYAGES OU LE BUREAU D'AIR FRANCE À MONTRÉAL.

AIR FRANCE

BOEING ET CARAVELLE - LES DEUX MEILLEURS "JETS" SUR LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

A VOTRE SERVICE SANS FRAIS

AGENCE DE VOYAGE

MARCEL DARCHE

(Voyages Claude Michel Inc.)

Tél. LO 2-1012

AGENT OFFICIEL DE TOUTES COMPAGNIES AERIENNES OU MARITIMES

102 nord, rue Wellington

SHERBROOKE



Un souvenir des premières années de la radio à Sherbrooke : une émission en plein air qui nous montre quelques-uns des premiers ouvriers du poste : de gauche à droite, MM. J. C. CHARLEBOIS, technicien, J. C. FOURNIER et Roland BAYEUR, annonceur.



Si l'annonceur en a "plein les mains" à certaines heures, le technicien de CHLT a habituellement les mains pleines ... fiches de raccordement, bandes magnétiques, chronométrage, la surveillance constante d'une longue rangée de panneaux hérissés de cadrans et de "machins" qui disent tous à leur manière : "ça va", ou "rien ne va".



Qui pourra dire que les humains n'acceptent pas les disciplines et que même les artistes sont des gens rangés ? Voici une partie de la discothèque de CHLT-radio. La musique de toutes les nations de même que les interprétations des artistes de toutes les écoles musicales y sont rangés comme des denrées dans une conserverie moderne. Deux cent mille sélections musicales étiquetées, voilà certes un début de collection prometteur . . . La discothèque de CHLT continue de s'enrichir quotidiennement de toute la nouveauté, de tous les principaux pays producteurs de musique "en conserve" . . .

REALISATION

(Suite de la page 45)

La radio en fréquence modulée, par contre, fait passer l'audio (son) à travers la fréquence, ce qui constitue un isolement protecteur, sorte de carapace, et qui fait que la réception, à portée moindre toutefois, est libre de tout bruit parasitaire.

Identification

En somme, la fréquence modulée s'identifie à l'audio de la télévision, dont vous êtes tous à même de constater la fidélité et la présence. La bande de fréquence étant plus étendue, il en résulte la possibilité d'émettre sans atténuation toutes les fréquences audibles, d'où l'assurance d'une réception parfaite dans les limites du champ de rayonnement. Mentionnons en passant que les circuits téléphoniques servant à l'alimentation d'émissions radiophoniques diffusées sur réseaux se limitent à une fidélité plus ou moins intégrale jusqu'à 4,800 cycles, alors que certaines notes aigües du violon atteindront 15,000 cycles. Facile à comprendre que ça sonne parfois "étranglé".

CHLT-FM dont on prévoit l'inauguration en fin d'été 1960 aura puissance de 57,000 watts, sur la fréquence de 102.7 mégacycles. Son antenne émettrice rayonnera du sommet du Mont Orford, plateforme de lancement idéale, puisque, contrairement à la radio ordinaire, ce mode de diffusion exige une antenne installée sur un point dominant l'auditoire que l'on désire atteindre.

Grâce à ce site idéal, grâce à une puissance particulièrement élevée et grâce également à une fréquence non partagée, les ondes seront projetées de façon concentrique, ce qui assurera une "couverture" en forme de parapluie ouvert, sur un rayon d'au moins 150 milles du Mont Orford. L'auditoire potentiel ainsi rejoint s'additionnera à au moins 4 millions et demi de personnes, tant du Québec que de certains Etats nord-américains.

Optimisme

Outre des frais d'installation fort élevés, CHLT-FM partira de ZERO, i.e., sans auditoire préalablement acquis. Exception faite de Montréal où se recrute déjà un auditoire minime, tout reste à faire. Il va sans dire que le projet ne sera pas rentable avant quelques années et encore faut-il une certaine dose d'optimisme pour y croire. La réaction du public radiophile devant cette innovation chez nous dira seule si LA TRIBUNE doit voir l'endossement de son initiative.

A tout événement, elle se rend d'avance le témoignage d'avoir devancé les préférences d'un public qui a toujours le dernier mot, mais qui a toujours si bien appuyé ses risques, par une collaboration qui confère des audaces de bon aloi, comme c'est ici le cas.

A son entrée en ondes, CHLT-FM relayera la programmation régulière de CHLT-radio, question de sonder et d'établir son marché, bien qu'il soit prévu une programmation distincte et d'un calibre plus sélect dès que les phases expérimentales auront été dépassées.

Le mot de la fin rejoint la phrase liminaire : coincidence circonstanciée ou non, le cinquantenaire de LA TRIBUNE marquera l'avènement de quelque chose de grand et de tout nouveau, à la mesure des ambitions d'une organisation qui ne ménage ni le temps, ni l'argent, ni l'effort pour placer Sherbrooke et les Cantons de l'Est à l'avant-garde des régions progressives.

RADIO

(Suite de la page 46)

richissait sa discothèque, renouvelait son équipe et assouplissait sa formule, l'intensité de son signal se multipliait par trois. Il valait, c'est sûr, la peine de s'y arrêter un moment, car la station radiophonique française de Sherbrooke a fait tout récemment un pas de géant qui la place à l'avant-garde et lui confère un prestige égal à son ambition de servir mieux toujours.

Pouvait-on mieux célébrer un cinquantenaire qu'en donnant de nouvelles ailes à celui dont quelques années plus tôt La Tribune guidait encore les premiers pas vacillants ?

LA TRIBUNE LIMITEE est justement fière de cet aîné qui termine allègrement sa 23ième année de services publics, plus puissant, plus conquérant. Fier de l'endossement que lui renouvelle un auditoire fidèle et de plus en plus imposant, son équipe garde fidélité au mot d'ordre : "Semper Melius" — toujours mieux !

Les salaires payés à Sherbrooke en 1900

Voici quelques autres chiffres sur les salaires raisonnables décrétés par le gouvernement fédéral sur les travaux exécutés à son compte dans notre région: journaliers $1.75, maçons $4.50, briquetiers $5.40, menuisiers $3.50, électriciens $3, peintres $3 par jour de 10 heures.

Concessions de Cantons dans Compton

Le tiers du Canton d'Eaton, au sud de Clifton, fut concédé le 4 décembre 1800 à Joseph Sawyer, qui vint s'y établir immédiatement avec quelques-uns de ses associés, entre autres John Cook, qui a laissé son nom à la ville de Cookshire, Israel Bailey, John French et Luther Franch, dont les descendants sont encore nombreux dans les Cantons de l'Est. Ces colons venaient de la Nouvelle-Angleterre, et connaissaient bien le travail de défrichement. Aussi firent-ils un succès de leur entreprise. C'est un arpenteur, John Bishop, qui donna son nom à la localité de Bishopton dans le canton de Dudswell. Il fut le premier concessionnaire de ce canton et en reçut 11,663 acres pour sa part. Pas mal !

PRISES DE BECS

(Suite de la page 42)

partie pour un voyage de récréation" . . . Le journal annonce le décès d'un homme survenu le samedi soir et il ajoute que dans l'après-midi du même jour, cet homme était en état d'ébriété . . . Un correspondant se plaint d'être mal accueilli au service d'immigration et incidemment, il dit avoir rencontré à Paris, le lieutenant George, de Stoke Centre . . .

Assemblée politique

Le Progrès reproduit les impressions d'un témoin d'assemblée politique, et voici les portraits que faisaient mutuellement des uns les autres, les orateurs au programme.

M. Chapleau : Ce pauvre Mercier est un voleur de grand chemin, un faiseur de tours de passe, un menteur; Bellerose est un fin voleur; Trudel est un âne paresseux et Beaubien est un imbécile.

M. Chapleau : Mercier est un menteur et un faiseur de chantage, un escroc et un lâche.

M. Mercier : Chapleau est un gibier de grand chemin, un voleur public et Mousseau est un ingrat, un imposteur, une nullité comme homme d'Etat et un corps sans âme.

M. Tarte, ancien député, en parlant de ce qui précède : Toutes choses qui sont littéralement vraies.

Et le chroniqueur termine en disant que la foule s'est dispersée aux accents de "Vive la Canadienne et ses jolis eyux doux !

Bélanger à la mairie

Un jour à une assemblée de notables, alors que le mandat du maire H.K. Fraser est sur le point d'expirer, on parle du choix d'un candidat de langue française. Toute l'assemblée paraissait favoriser un candidat, M. F.-H. Hébert. Quand tout le monde a donné son opinion, on demande celle de L.-C. Bélanger. Celui-ci répond que le maire de Sherbrooke ne devrait pas être choisi par un petit groupe, mais par des représentants de chacun des quartiers; par tout le monde, et non seulement par un groupe de personnes appartenant à la même race. Il dit que les Anglais ne devraient pas se désintéresser quand il s'agit de faire le choix d'un candidat de langue française et que les contribuables de langue française ne devraient pas se désintéresser quand il s'agit du choix d'un maire de langue anglaise.

Ce que nous venons de raconter se passe vers décembre 1899. En janvier 1900, à une autre assemblée, on annonce la mise en nomination de M. F.-H. Hébert qui déclare vouloir accepter la candidature si c'est le désir général. M. L.-C. Bélanger entre en lice et le 15 janvier, jour de l'élection, il défait M. F.-H. Hébert par 46 voix de majorité.

La carte d'invitation

En certains milieux, on croit que M. Bélanger fut le premier maire de langue française à être choisi par le vote populaire. Les registres de l'hôtel de ville, sont à l'effet que M. H.-R. Fraser fut le premier maire de toutes langues, à être élu de cette façon. La loi pour le changement fut adoptée en 1899 après l'élection de M. Fraser.

Quant à M. F.-H. Hébert, il devint maire plus tard, en sortant victorieux d'une lutte avec M. D.-O.-E. Denault. C'est M. C.-F. Olivier plus tard maire lui aussi, qui présida le banquet Bélanger à l'hôtel Continental. M. Bélanger y prononça un discours très pondéré. Il salua la présence de plusieurs amis. Le rédacteur du **Pionnier** était représenté par J.-P. Royer. Dans son discours, Bélanger fit allusion aux polémiques des deux journaux. Parlant de son adversaire sans le nommer, Bélanger déclara : "Il a dit que quand je laisserais l'hôtel de ville, j'y laisserais un "blanc". Mais c'est sa cartouche qui était blanche. Aujourd'hui, il me rend justice et je crois que c'est un exemple".

Choses brouillées

Il n'est pas possible de voir très clair dans les biographies des frères Bélanger. Les dates ne correspondent pas toutes. Dans une notice biographique, on dit que Louis-Arthur et Louis Charles lancèrent le **Peuple** qui aurait été amalgamé 4 ans plus tard avec le **Pionnier** et que plus tard encore, L.-C. entra au **Progrès de l'Est** fondé un an plus tôt.

Une foule de questions se poseraient encore. Ainsi, qu'était devenu H.-C. Cabana qui avait fondé le **Pionnier** avec L.-C. Bélanger en 1866 ? Etait-il demeuré avec le **Pionnier** ? Qui poussa Bélanger à se retirer du **Pionnier ? Pour répondre à ces** questions et à d'autres, cela nécessiterait des recherches plus longues dans deux journaux qui ont eu une existence d'une trentaine d'années. Comme question de fait, le **Progrès de l'Est** paraissait encore en mars 1917, mais à cette époque, sa publication était bien irrégulière. Quelqu'un nous dit que des numéros du journal ont peut-être paru en 1920. L.-C. Bélanger aurait fondé et aurait été le premier président d'une association de journaux dans la province de Québec.

Un dernier mot

Avocat retors, L.-C. Bélanger avait été fait conseil du roi en 1893. Il plaida devant le Conseil privé, traversa plusieurs fois en Europe, fut maire de Sherbrooke à deux reprises, reçut le duc de Connaught à son chalet de Rock Forest, fut défait plusieurs fois aux élections dans Richmond - Wolfe, et Sherbrooke, épousa Margaret - Henrietta Bradshaw. Il était le père de feue Mme George-F. Moore, de Sherbrooke. Le nom de l'avocat L.-C. Bélanger apparaît sur les requêtes qui demandaient la commutation de la sentence de mort contre Louis Riel, chef des Métis, dont l'un des avocats était F.-X. Lemieux, père de Mme Hector Verret, de Sherbrooke.

Louis-C. O'NEIL.

LORSQU'IL S'AGIT DE

PLATRAGE



confiez ces travaux à des experts !

ESTIMES GRATUITS SUR DEMANDE

VOICI UNE LISTE DES TRAVAUX EXECUTES RECEMMENT :

- LE "HIGH SCHOOL" DE WINDSOR
- LE COUVENT DES URSULINES A STANSTEAD
- L'ECOLE ST-ESPRIT DE SHERBROOKE
- COLLEGE DE BROMPTON
- ECOLE HEBERT DE SHERBROOKE
- ECOLE DE COATICOOK
- ECOLE ST-PATRICE DE SHERBROOKE
- ECOLE ST-ISAAC JOGUES, ASBESTOS.

WILLIE ST-LAURENT

ENTREPRENEUR PLATRIER

OUVRAGE GENERAL — REPARATIONS — STUCCO

802, rue Ste-Famille—LO 2-9107—Sherbrooke

Félicitations à La Tribune Ltée qui célèbre cette année son cinquantième anniversaire. Meilleurs voeux de succès pour les années à venir.

50 LA TRIBUNE 1910-1960

GROLEAU BP SERVICE

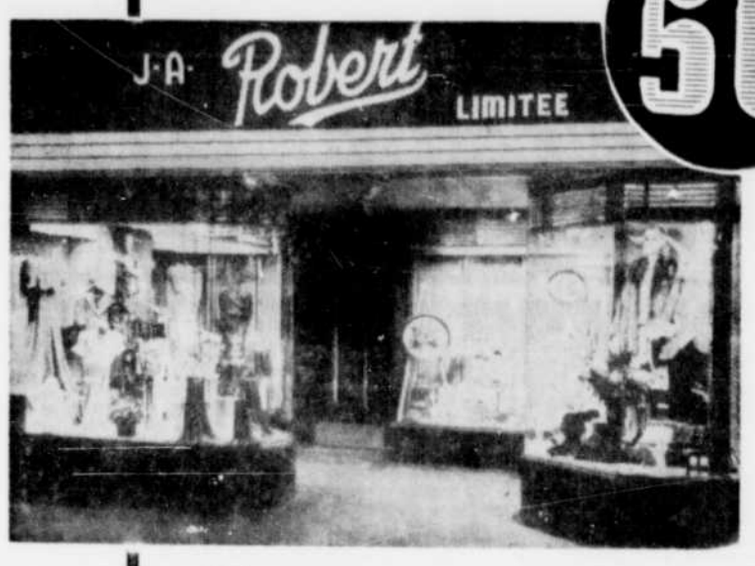
"Où le service est courtois"

Vérification et mise au point d'autos (tune-up)
Lubrification, lavage, graissage, pneus, batteries, accessoires

812 sud, rue Belvédère — Sherbrooke — LO 9-0611

50

J.A. Robert LIMITEE



Le centre de l'élégance féminine à Sherbrooke



A quelques mois d'intervalle seulement J. A. Robert Limitée et La Tribune Limitée débutaient en affaires, dans deux sphères bien différentes toutefois, mais qui avaient ceci en commun . . . le service du public.

Cinquante années se sont écoulées depuis... et s'il faut en croire le succès et le prestige dont jouissent ces deux maisons à Sherbrooke et dans la région . . . la politique que s'étaient tracée les deux fondateurs de bien servir la clientèle a été fidèlement suivie.

Hommages à deux pionniers . . . deux hommes d'affaires avisés . . . feu l'Honorable Jacob Nicol et M. J. A. Robert.

70 nord, rue Wellington
SHERBROOKE

J·A·ROBERT Ltée

AMERICAN BILTRITE RUBBER CO.

SHERBROOKE

MANUFACTURIERS DE

BILTRITE

- SEMELLES ET TALONS de caoutchouc

Amtico

- Tuiles vinyl et caoutchouc
- Tapis vinyl et caoutchouc

BOSTON

- PRODUITS POUR L'INDUSTRIE
- BOYAUX D'INCENDIE
- BOYAUX POUR COURROIES
- COURROIES EN V
- NATTES



M. Pierre PAUL, chef des corespondants à la TRIBUNE, communique avec ceux-ci au moyen d'un télétype. Les nouvelles de nos bureaux régionaux nous arrivent par cette voie.

Etre correspondant, c'est créer des liens

Par Pierre Paul

Il n'y a certes pas de plus beau rôle, de plus belle mission que d'unir les hommes. Les correspondants et les correspondantes par la rédaction des nouvelles de leur municipalité respective, sans s'en douter, travaillent à créer des liens entre leurs frères, les hommes. Grâce à leur travail, le lecteur peut être informé des événements survenus dans les diverses municipalités de la région.

Chaque village est une ville en miniature : le lundi sera la journée de l'assemblée du conseil municipal; le mardi, les commissaires tiendront leur réunion. Ainsi tout au long de la semaine, la salle du conseil ou le sous-sol de l'église paroissiale servira de lieu de rencontre aux membres des différents organismes de l'endroit. Les gens de la campagne, tout comme les citadins, ne sont pas à l'abri des tragédies : accidents mortels, maisons détruites par le feu, etc.

Tous ces événements, qu'ils soient tristes ou joyeux, les correspondants et les correspondantes les font parvenir à la salle de rédaction.

Par téléphone

Dans la salle de rédaction, les préposés au service régional sont habitués à recevoir des appels téléphoniques des collaborateurs du journal.

Pour obtenir une information rapide, on demande de communiquer les nouvelles urgentes par téléphone. Elles n'ont pas toutes la même importance : certaines nouvelles, si elles sont publiées en retard, perdent ainsi beaucoup d'intérêt pour le lecteur. C'est pourquoi nous demandons alors de nous faire parvenir par téléphone les feux, les accidents, les vols, etc. Les frais ainsi encourus sont défrayés par le journal.

Nuit et jour

Pendant que la majorité des gens dort paisiblement, à la salle de rédaction, une équipe travaille à la préparation du journal. Ainsi, il n'est pas question d'attendre au lendemain pour téléphoner au journal lorsqu'il survient un événement important. A la rédaction, il y a toujours quelqu'un pour recevoir les nouvelles des municipalités de la région : les journalistes sont sur la brèche 24 heures par jour.

L'horloge marque trois heures du matin. Dans la salle de rédaction, une sonnerie de téléphone se fait entendre :

— Oui, allo, vous êtes la correspondante de Daveluyville. Un accident mortel vient d'arriver au centre du village ?

Et la correspondante fournira tous les détails qu'elle a pu recueillir sur les lieux de l'accident. Si la nouvelle est incomplète, on demandera à la correspondante d'essayer d'obtenir de plus amples informations. Pour lui faciliter la tâche, on s'efforcera parfois de recueillir soi-même les informations supplémentaires, soit en téléphonant aux policiers, aux parents de la victime ou à toute personne susceptible de se procurer les informations nécessaires à la rédaction d'une nouvelle complète.

Ainsi, grâce à la diligence d'une correspondante, à peine quelques heures après qu'un accident s'est produit, on pourra lire dans le journal un compte rendu complet.

L'essentiel c'est d'être informé le plus rapidement possible pour que l'on soit en mesure de publier la nouvelle sans délai.

Amour du métier

Le poste de correspondant est parfois fort ingrat. Il n'y a rien d'agréable à demander les noms des parents d'une personne décédée, de passer de longues heures à une assemblée, de se rendre, en pleine nuit, sur les lieux d'un accident ou d'un incendie. Il faut réellement avoir l'amour du métier et de sa municipalité pour occuper un tel poste.

En effet, les nouvelles publiées dans La Tribune permettent aux lecteurs de connaître une municipalité. Ainsi on apprendra que la Commission scolaire de St-Ludger projette de centraliser les écoles, que des élections auront lieu au conseil municipal de St-Claude, que l'UCFR de Rock Forest prépare une exposition, etc.

Par courrier

Le plus grand nombre de nouvelles régionales est envoyé par lettre. Dans des enveloppes sur lesquelles est inscrit le mot "COURRIER", le correspondant glisse les communiqués de moindre importance. Dans une même enveloppe, il est possible de trouver le rapport d'une assemblée des cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc, un compte rendu de funérailles et l'annonce de la bénédiction d'une école.

Environ 90 pour cent des correspondants rédigent leurs nouvelles à l'encre, les autres disposent d'une machine à écrire. Tout le courrier reçu doit être lu attentivement et par la suite dactylographié.

Parfois il faut rédiger de nouveau la nouvelle. Certes, la plupart du temps, le communiqué envoyé contient tous les renseignements désirés mais souvent le correspondant n'a pas bien agencé les faits ou a omis de placer, au début de sa nouvelle, le point le plus important.

Pour employer l'expression d'un ancien chef de nouvelles de La Tribune : "Il faut toujours placer la crème au début".

De plus il faut débarrasser le texte des détails inutiles. Par exemple, dans un rapport d'une assemblée, on ne doit pas inclure les détails suivants : L'assemblée a débuté par la prière, suivie de la lecture du procès-verbal et de l'acceptation des comptes du mois. Par contre, si au cours de cette assemblée, les membres ont procédé à l'élection d'un nouveau président, il est important de l'indiquer au tout début.

Si l'on peut s'exprimer ainsi : "Chaque nouvelle reçoit un traitement spécial".

En relisant ses communiqués dans le journal le correspondant se rend alors compte de quelle façon il aurait dû procéder dans la rédaction de sa dépêche. Il apprend qu'une nouvelle n'est pas une composition littéraire et qu'il est superflu d'employer de nombreux adjectifs et de savantes figures de style.

Recrutement

Pour obtenir les services d'un représentant, on s'adresse parfois au curé ou au secrétaire-trésorier. Mais ce n'est pas toujours chose facile de trouver quelqu'un. Plusieurs prétexteront qu'ils n'ont pas le temps ou qu'ils n'ont pas l'instruction nécessaire.

Parfois, les correspondants sont trouvés par les membres des équipes du journal qui visitent les municipalités de la région.

On demande à la personne suggérée de nous faire parvenir des nouvelles. Si après un certain temps elle est jugée apte à occuper ce poste, son nom est inscrit définitivement sur la liste de nos correspondants.

De plus en plus, on s'efforce d'engager des hommes. Il est facile de comprendre qu'un homme a beaucoup moins de difficultés à se rendre à une assemblée du conseil ou de la Commission scolaire ou encore à obtenir des détails des autorités policières.

Petits problèmes

S'occuper du courrier, du recrutement et des collaborateurs du journal présente parfois des petits problèmes.

Un des premiers soucis des responsables du service des correspondants est de recevoir les nouvelles le plus rapidement possible. Au point de vue journalistique rien n'est plus déplaisant que d'être informé en retard d'un événement important.

C'est pour cette raison que l'on recommande fortement aux correspondants de ne pas tarder à communiquer avec la rédaction. Même si tous sont remplis de bonne volonté, il arrive malheureusement qu'ils ne voient pas l'importance de nous informer immédiatement de tel ou tel incident. D'où la nécessité de répéter au besoin certains conseils pratiques donnés au correspondant lors de son engagement. Habituellement, on écrira à la personne concernée pour lui signaler son manquement.

Il y a aussi le problème de combler les postes vacants. Par lettre, on nous informe que l'on ne peut plus occuper le poste de correspondant. Immédiatement, de nouvelles recherches sont entreprises pour recruter un nouveau correspondant. Les principales raisons de démission sont les suivantes : départ pour une autre municipalité, manque de temps pour remplir dorénavant ce poste.

Parfois l'ancien collaborateur suggère le nom d'une personne désireuse de prendre sa succession. Ceci facilite grandement les recherches.

Des inconnus

La majorité des collaborateurs sont des inconnus pour les membres du service régional ; très peu sont venus au journal depuis leur engagement.

C'est par l'envoi des nouvelles que l'on tâche de les connaître. Après un certain temps, à la seule vue de l'écriture, un nom de municipalité s'identifiera avec le courrier reçu : Stoke, St-Isidore d'Auckland.

Règle générale, les courriers sont lisibles. Mais certains sont parfois de véritables casse-tête. Les compte rendus de funérailles causent habituellement le plus de difficultés lorsqu'ils sont mal rédigés. Il n'est pas rare de lire une cinquantaine de noms dans les rapports de funérailles. Ainsi si les lettres sont mal formées, un "a" et un "o" peuvent se ressembler étrangement. Pour réussir à défricher certains noms, il faut quelquefois procéder par déduction en analysant les lettres les unes après les autres et en les comparant entre elles. Heureusement, ces courriers sont l'exception.

Tous solidaires

Même dans les petites choses, il est possible de découvrir que tous les hommes sont solidaires. En s'occupant de la rédaction des nouvelles envoyées par les correspondants, un fait se présente clairement à notre esprit : tous, nous sommes frères.

De plus en plus, par suite des nombreuses découvertes, l'homme réalise qu'il est uni non seulement aux gens de sa paroisse, de sa ville, mais qu'il est solidaire à tous les peuples de la terre.

Rédiger des nouvelles, c'est créer des liens, c'est unir ses frères. Ainsi grâce aux correspondants des villes et des villages, de ces personnes chargées d'informer le lecteur par la voix du journal, la région des Cantons de l'Est est mieux connue. Dans ce vaste territoire, une grande équipe de collaborateurs est sans cesse aux aguets pour que dans le journal de demain le lecteur prenne connaissance des faits saillants survenus depuis les dernières [illegible]

Les correspondants régionaux sont constamment sur la brèche

Par Claude DERY

GRANBY — Il n'existe peut-être pas une profession ou un métier sur la planète qui soumet l'individu plus à la remorque de la société que... le journalisme ! Quoi que l'on en pense ou quoi que l'on en dise, le journalisme constitue une carrière, brillante ou obscure selon les talents individuels, qui exigera toujours des "contacts" lesquels ne pourront se maintenir qu'avec des vertus essentielles, voire, la diplomatie, le discernement, la franchise, la loyauté et la perspicacité.

Et il est essentiel au journal qui désire une promotion constante et l'ascension graduelle la plus rapide possible de son tirage, de tenir compte de multiples facteurs importants dont l'un des principaux restera toujours "sa salle de rédaction".

Avidité du lecteur

C'est un fait patent que, de plus en plus, le public s'intéresse à l'actualité qu'elle se présente à la télévision, à la radio ou qu'elle lui parvienne par la voie du journal. Et de plus en plus, le public recherche l'étude des situations exposées forcément d'une façon sommaire soit sur l'écran de la TV ou par le truchement des ondes radiophoniques.

Il revient donc au journaliste de compléter cette information et d'obtenir le plus rapidement possible tous les renseignements susceptibles d'alimenter cet intérêt du public. D'où l'importance nécessaire pour tout journal de miser sur la force, la puissance, la sagacité de sa salle de rédaction.

En plus de disposer d'une équipe bien charpentée au centre même de la publication, le journal qui prend de l'importance attache une grande considération aux cités-clés de l'arrondissement. Des bureaux de district sont donc canalisés chaque jour, un flot de nouvelles qui souvent prendront manchettes mais qui toujours ajoutent du piquant à l'actualité régionale.

La mission

Tout aussi bien qu'au bureau chef, les journalistes attachés aux bureaux régionaux sont sur la brèche constamment, presque vingt-quatre heures par jour, toujours à l'affût des événements nouveaux qui surviennent du lever au coucher du soleil et... surtout ceux qui éclatent de nuit et qui, ordinairement, font l'objet principal de la réclame du lecteur.

Jamais le chômage n'aura de prise dans une salle de rédaction... même, si, selon les apparences parfois, on n'y rencontre qu'un ou deux journalistes perdus dans des papiers, mémoires, documents, carnets de notes, etc. Au bureau régional, forcément, le personnel est réduit à la limite, ce qui complique singulièrement encore la tâche du journaliste appelé à sélectionner les nouvelles selon leur importance.

Mais comme la mission principale du journal est de renseigner son public fidèle sur tous les événements, il va de soi que le journaliste doit aussi accueillir toutes les sources d'informations...

Vient l'avalanche

Même si chaque jour débute... par une page blanche qu'il faudra bien remplir de nouvelles, de chroniques et de commentaires, la crainte du journaliste de se voir face à face avec une disette de nouvelles ne peut subsister. En effet, chaque jour apporte son cortège d'événements prévus et imprévus.

C'est avec les policiers d'une cité que les nouvelles les plus sensationnelles, ordinairement se glanent. Chaque matin et chaque fin d'après-midi, il faut renouer contact avec les divers bureaux de police : au municipal comme au provincial et

Et les associations

A ces principales sources d'informations quotidiennes, se greffent évidemment les activités des groupements sociaux, locaux et régionaux. Et parmi les principales se trouvent les chambres de commerce, les clubs Richelieu, des Francs, Kiwanis, Lions, associations de pêche et de chasse, de professionnels, de médecins, etc... Et d'autres groupes sociaux de moindre envergure qui soudainement éclatent en puissance. Viennent aussi les services publics, assurance-chômage, unité sanitaire, voirie provinciale, etc... Enfin chaque paroisse active sa propre vie par des associations pieuses et ordinairement assez stimulées pour offrir de temps à autre la nouvelle spéciale attendue.

Comment pourvoir tenir contact avec tous les officiels de ces groupes aussi variés et aux buts si divergeants ? C'est là un problème quotidien pour le journaliste affecté au bureau régional. Le téléphone devient son aide le plus précieux sans contredit... mais il faudra aussi escompter sur le temps pour transmettre sur papier toutes les dépêches obtenues par téléphone, sur rendez-vous ou encore que l'on viendra offrir sous forme de communiqués ou mémos au bureau même.



Claude DERY

Et si les loisirs le lui permettaient... tout journaliste pourrait, un jour ou l'autre, compiler dans une saine et reposante réclusion, tous les souvenirs de sa carrière ou de son expérience et... écrire rapidement un roman réel où se joueraient sûrement toutes les gammes des sentiments humains.

Sans contredit... c'est au bureau d'un journal, qu'il soit central ou régional que se nouent les comédies et les drames les plus étonnants de notre monde contemporain. Et tout le premier, très souvent, le journaliste apprend des événements qui bouleverseront des vies et parfois la communauté. Souvent aussi, il doit s'en tenir au "secret professionnel" mais tôt ou tard, s'il a la plume aisée, il pourrait transmettre, par le livre, à sa génération et à celle qui suivra, des expériences uniques qu'on ne vit pas à l'extérieur du cadre d'un journal.

AU SERVICE DU PUBLIC DEPUIS TRENTE ANS



Nous sommes particulièrement fiers de compter La Tribune au nombre de nos clients... et ceci depuis environ une douzaine d'années !



TRANSPORT GENERAL

SERVICE QUOTIDIEN

- SHERBROOKE
- DRUMMONDVILLE
- TROIS-RIVIERES
- CAP-DE-LA-MADELEINE
- SHAWINIGAN
- GRAND' MERE



DEMENAGEMENT

LOCAL — LONGUE DISTANCE
Laurent Veilleux Transport possède tout l'équipement nécessaire pour votre déménagement.

- Cargaison assurée
- Estimé gratuit sur demande
- Main-d'oeuvre expérimentée.

LAURENT VÉILLEUX TRANSPORT

1327, rue Dorval - Tél.: LO. 9-3393 - Sherbrooke

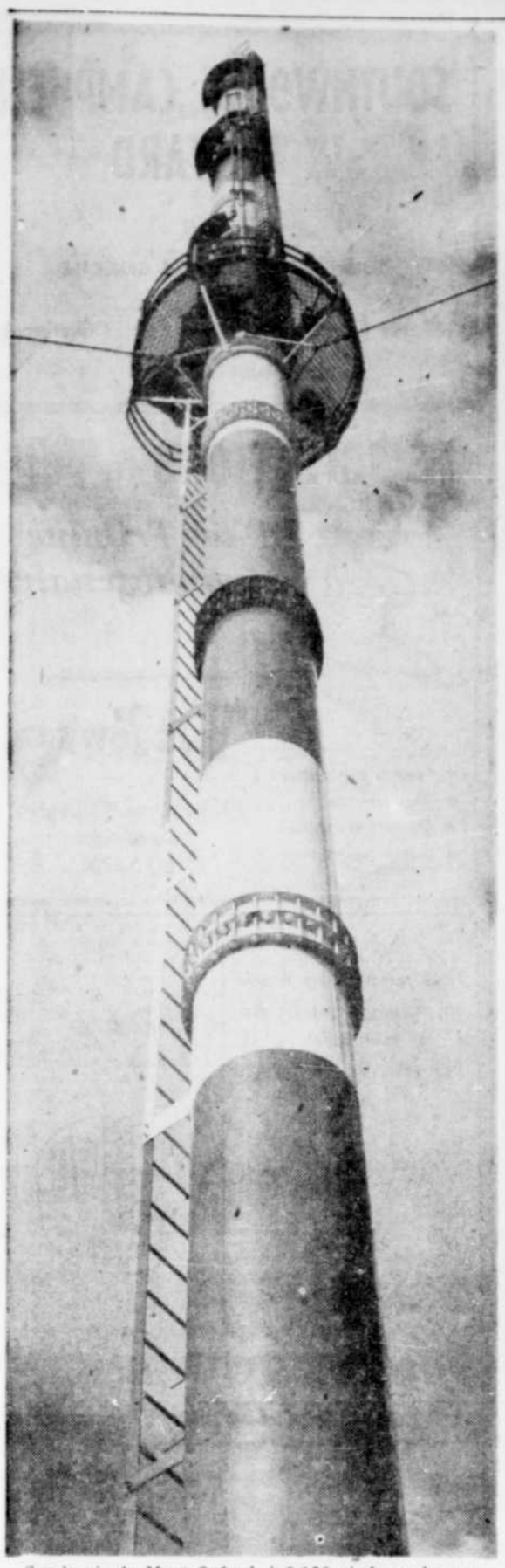


Regardez MUSIC-HALL chaque dimanche soir au réseau français de la télévision

LA TRIBUNE

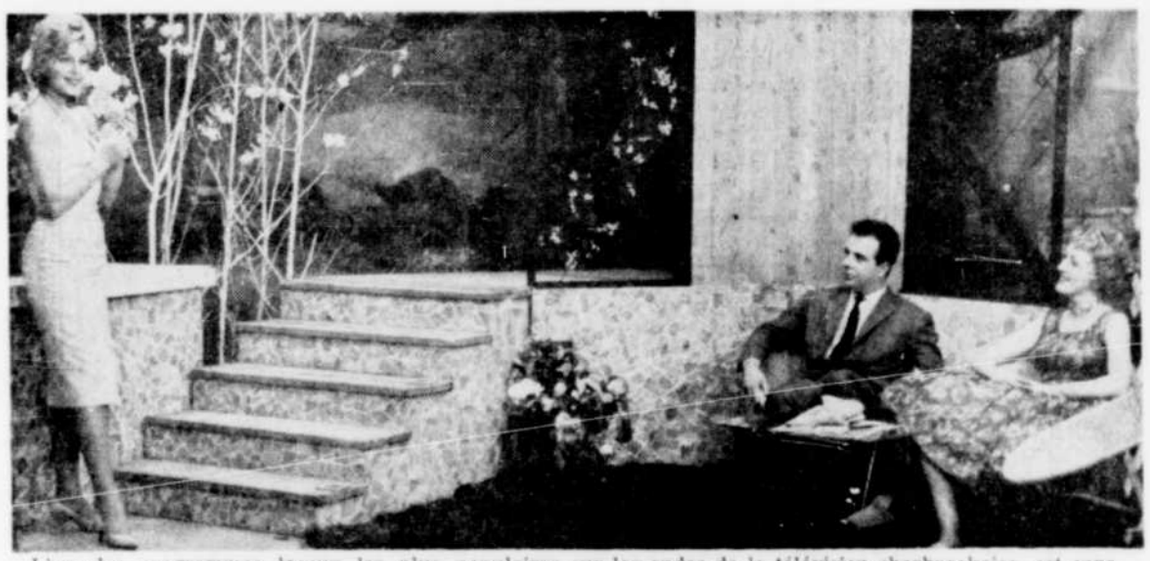
SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960

Numéro du Cinquantenaire



Sur le pic du Mont Orford, à 3,150 pieds au-dessus du niveau de la mer, se dresse la majestueuse antenne émettrice de CHLT-TV que l'on aperçoit ci-dessus.

Du sommet du Mont Orford, où sont érigées l'antenne émettrice et la cabine de contrôle du poste CHLT-TV, un panorama magnifique s'offre à notre vue. On voit ici le majestueux aspect que présentent les environs de Magog et la route qui conduit à Sherbrooke.



L'un des programmes locaux les plus populaires sur les ondes de la télévision sherbrookoise, est sans contredit, "Disqu'O-Vision" qui met en vedette les artistes du disque canadien et étranger. On voit ici la fameuse chanteuse Mathé Altéry, debout, au moment où elle vient de terminer son numéro. Pour l'applaudir, on remarque assis, le chanteur corse, Jean-Marc, qui faisait également partie de l'émission, et l'infatigable animatrice du programme, Lorraine Duguay.



Cette photo fait voir le grand studio "A" du poste CHLT-TV, d'où sont émis la plupart des programmes locaux tels que "Jamboree", "Palmarès des Quadrilles", "Cent Farces", "Pot-Pourri Féminin", "Concert Intime", "Disqu'O-Vision", "Fantaisies Musicales", "Ti-Blanc Richard", "Des King", etc., etc. . . . On remarquera également les deux caméras de CHLT-TV, de même que la girafe ("boom"), et les nombreux réflecteurs qui servent à l'éclairage.



Chaque jour à 4 heures, du lundi au vendredi, le cordon-bleu de CHLT-TV, Louise Fernet, donne aux ménagères du Québec quelques précieux conseils en art culinaire, et prépare devant leurs yeux, un plat exclusif et délicieux dont elle donne la recette à l'émission locale "Menu à la Carte".



Chaque jour, du lundi au samedi inclusivement, CHLT-TV présente de 6 h. 30 à 6 h. 45 p.m., "le Télé-Bulletin". On voit ici le titulaire de cette émission quotidienne, Henri Crusène, à sa table de travail.



On voit ici M. Pierre Bruneau, directeur des programmes de CHLT-TV, causant avec M. Léo Guilbeau, ingénieur en chef du poste de Sherbrooke. Au centre, l'une des caméras de CHLT-TV.

La télévision peut unir la famille, a dit Pie XII

Recevant en audience les participants au congrès de l'Union européenne de radiodiffusion, Sa Sainteté Pie XII leur a adressé un important discours sur les normes morales qui doivent régir la télévision.

Le Souverain Pontife a souligné que le bien et le mal qui peuvent résulter aujourd'hui dans l'avenir, des émissions de télévision sont incalculables et imprévisibles. Il faut donc absolument, a-t-il dit, que la télévision s'abstienne de répandre l'erreur et le mal; elle doit au contraire devenir un instrument d'information, de formation et de transformation.

Le Pape a relevé les grands services que la télévision peut rendre dans l'éducation et les sciences, ainsi que dans les domaines familial et international. Il a également souligné que la télévision peut être favorable à l'unité de la famille, en renforçant les liens d'amour et de fidélité entre les membres de celle-ci. Les divertissements — tels qu'on les comprend aujourd'hui — sont souvent des dangers pour la solidité du foyer, a-t-il dit; si l'un d'entre eux peut parvenir à retenir davantage à la maison les membres d'une famille, sans qu'ils renoncent à la détente convenable et nécessaire après des journées de travail et d'études, il aura de grands mérites; il faut donc s'efforcer de supprimer les obstacles qui s'opposent à la diffusion de la télévision, qui peut être un moyen aussi bienfaisant pour renforcer l'unité de la famille.

Le nom de Sherbrooke

Le nom de Sherbrooke fut donné à notre cité, en 1817, en l'honneur de Sir John C. Sherbrooke, à l'occasion d'une visite qu'il fit lorsqu'il était le Gouverneur du Canada, à "Belvédère", résidence de l'hon W.-B. Felton. Celui-ci officier de la marine royale (Royal Navy), fut l'un des premiers colons du district. Il devait plus tard être nommé Commissaire du Gouvernement pour les Terres de la Couronne.



Le programme "Cent Farces", que l'on peut voir chaque samedi soir, à 8 h., à CHLT-TV, est télédiffusé directement du grand studio du poste de Sherbrooke, sur un réseau de postes canadiens. Riant de l'histoire que raconte Georges Blais, debout, on reconnait, de gauche à droite: André Breton, Boo-Boule Blouin, Raymond Perreault, Yvan Frenette; debout à l'arrière-plan, Pierre Fournier, Auguste Dubuc, et Gilles Blais, qui sont membres réguliers de l'équipe "Cent Farces", n'apparaissent pas sur cette photo.

De nouveaux problèmes dans le domaine de la télévision

Une récente enquête statistique entreprise en Italie sur les transmissions de télévision remet en question certains thèmes de l'ancien conflit entre maitres et éducateurs d'un côté, et producteurs de programmes de radio et télévision de l'autre.

Dans leurs rencontres périodiques aux congrès, aux réunions d'études, aux manifestations culturelles organisées par tel ou tel comité, maitres et producteurs manifestent continuellement le désir réciproque de se trouver d'accord; mais, en réalité, il existe des points, dans les rapports entre la Télévision et l'école, qui ne pourront jamais être conciliés. D'autre part, l'organisme italien de radiotélévision est chargé, par la loi, de réaliser des transmissions spéciales pour les écoles, en même temps que l'Etat reconnait aux écoles le droit de concession gratuite de l'usage de radio et télévision. Tout cela contribue à rendre encore plus embarrassants les rapports entre le corps enseignant et les producteurs.

Deux points laissent particulièrement perplexes les maitres devant le fonctionnement des transmissions de radiotélévision pour les écoles : a) les interférences entre le calendrier des transmissions et le calendrier du programme scolaire; b) interférences entre l'horaire des transmissions et l'horaire des cours.

Le principal reproche que les maitres adressent à la radiotélévision scolaire est son inopportunité; soit dans le contenu soit dans les horaires. Le cinéma a, dans ce sens, l'avantage d'être un auxiliaire didactique dont le maitre dispose comme et quand il le désire. La radiotélévision est elle aussi, en principe, au service du maitre, mais en pratique, elle pose des termes et des limites qui renversent la situation.

On comprend qu'il y a aussi de nombreux autres motifs de différends — involontaires, comme on l'a vu — entre la radiotélévision et l'école; mais, ici, nous avons tenu à insister sur ces deux "interférences", car les résultats de la récente enquête statistique les a soulignées. Elles constituent un des rares éléments négatifs résultant de l'enquête, qui a été effectuée parmi 303 maitres et 73 directeurs des écoles secondaires inférieures et supérieures. (C'est à ces écoles que furent destinées les 13 transmissions expérimentales de télévision réalisées aux mois de mai et juin de 1955).

En pratique, maitres et directeurs disent : "Nous sommes d'accord que les transmissions de télévision soient effectuées durant l'horaire des classes, mais nous avouons notre perplexité sur les effets de l'interférence de la télévision sur les cours". En théorie, la télévision scolaire serait une aide excellente de l'enseignement, dans les régions où le maitre pour une raison ou l'autre, n'est pas présent ou ne l'est que de temps en temps. Dans ce cas, la télévision ne serait plus seulement une aide de l'enseignement mais deviendrait un précieux instrument. Les maitres reconnaissent la valeur éducative, instructive et formatrice de la télévision, mais ils ne réussissent pas à concilier ses propriétés avec les exigences de l'école.

A une extrémité de la situation, il y a le cas de la petite école de montagne, provisoirement privée de maitre; un bel appareil de télévision a été installé sur le pupitre. A l'autre l'extrémité opposée, il y a le professeur de mathématiques d'une école de ville, qui, par exemple, a deux heures par semaine pour une classe déterminée et qui, toutes les semaines, devrait renoncer à 45 minutes (la transmission dure une demi-heure) de cours, pour permettre à ses élèves de suivre la télévision. A la fin de l'année scolaire, ce professeur de mathématiques n'aura pu développer qu'une partie du programme. Ce sont là deux cas extrêmes, mais ils encadrent assez clairement la situation générale.

En dehors de tout cela et en ce qui concerne la série de transmissions expérimentales, dont nous avons parlé, la majorité des directeurs interrogés estiment que la télévision n'a pas exploité complètement les possibilités de son langage et en particulier celles d'exposer des questions de caractère scientifique et technique, qui seraient les plus appropriées pour ce genre de transmissions. L'avis des enfants interrogés (1947 pour préciser) corrobore parfaitement le point de vue des directeurs, car ils ont déclaré qu'ils préféraient des cours sur le type de celui fait par Enrico Medi sur "Qu'est-ce que l'énergie ?"

Neuf enfants sur dix jugent les transmissions claires et compréhensibles. En général, ils en ont trouvé juste la durée et ils ont déclaré qu'ils n'avaient pas de préférences au sujet de l'heure et du jour de présentation du programme.

L'enquête a été menée durant une période particulière pour le monde de l'école : celle des fameuses agitations syndicales du corps enseignant, agitations qui furent suivies immédiatement des examens. L'une et l'autre circonstance ont en partie compromis les résultats de l'initiative. En outre, il convient d'ajouter d'autres considérations sur la faible autorité de l'enquête.

Par exemple, les transmissions n'ont pas été suivies systématiquement dans les classes, mais dans les locaux prêtés par l'organisme de radiotélévision, et, par conséquent, dans un climat étranger à celui auquel les programmes de ce genre sont destinés. En outre, les transmissions n'ont pas été réalisées durant l'horaire scolaire, mais l'après-midi, aux heures généralement réservées aux programmes pour les enfants. Enfin les transmissions ont été suivies par des collectivités qui ne disposaient pas d'appareils récepteurs appropriés pour une vision collective (moyen ou grand écran). Il ne faut pas oublier à ce sujet que lors de la période de l'expérience, les appareils de télévision "à projection", pourvus d'écrans de dimensions supérieures à celles des appareils généralement en usage dans les familles, étaient encore moins disponibles qu'aujourd'hui sur le marché.

Sans doute, l'enquête a-t-elle été prématurée, comme, dans un certain sens, ont été trop prématurées les transmissions qui en ont fait l'objet. Mais elles ont également constitué une précieuse expérience, dont à la fois les éducateurs et les producteurs pourront se servir pour un proche avenir.

Guido GUARDA.



Les bricoleurs de la province regardent avec intérêt, le programme local de CHLT-TV "Faites-le vous-même" qui passe chaque mercredi soir de 7 h. à 7 h. 15. L'animateur de cette émission, M. Roméo Leclerc, professeur à l'Institut de Technologie de Sherbrooke, explique ici quelques rudiments du métier à l'annonceur Yvan Frenette.

Librairie P. D. Authier

- ARTICLES DE BUREAUX
- SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION
- ARTICLES DE FANTAISIE

Tél: LO 2-1377

24 sud, rue Wellington — Sherbrooke

Sincères félicitations aux directeurs et dévoués employés du plus grand quotidien des Cantons de l'Est à l'occasion des célébrations du 50e anniversaire !

Outils et équipement pour garagistes.
Atelier de réusinage.
Produits de marques connues.

UNITED AUTO PARTS
Sherbrooke Ltd.

128 SUD, RUE WELLINGTON
TEL.: LO. 2-1571 — SHERBROOKE

SOUTHWOOD, CAMPBELL & HOWARD

LIMITED

COURTIERS D'ASSURANCE GENERALE

167, rue Frontenac — Sherbrooke

Téléphone LO 9-3654

FÉLICITATIONS



à la Tribune cinquantenaire

Tot's Town

- Complets pour garçons
- Robes pour fillettes
- Chandails ● chapeaux
- Coquets manteaux de printemps.

105 nord, rue Wellington
Sherbrooke
LO 7-6700

Nous sommes fiers d'avoir été choisis pour prendre part à la construction et à l'entretien de CHLT-TV.

RACINE TOWER CONSTRUCTION Co., Inc.

Brandon, Vermont
U.S.A.

Tour de TV-AM et érection d'antenne. Installation CO-AXIAL et MICRO-WAVE. Entretien et service.

MARTIN FOURRURE...

depuis 28 années au service des élégantes !



Plusieurs de nos clients se souviennent sans doute de Normandin & Turcotte . . . l'ancêtre immédiat de A. Martin Co. Limited alors que la succursale de ces importants manufacturiers-fourreurs de Montréal était située dans le local qui abrite actuellement la Biscuiterie Moderne, rue Wellington Nord. M. Robitaille agissait alors comme gérant. Ce n'est qu'en 1932 que M. Armand Martin fonda la compagnie sous la raison sociale de A. Martin & Cie Ltd et institua M. R. Lindskou, gérant.

Quelques années plus tard, la compagnie s'installait dans l'Edifice Canada Power (site actuel du magasin Steinberg) pour y demeurer jusqu'en 1949 alors que de nouveau il fallut songer à un autre local par suite de la démolition de l'édifice. M. Lindskou, devenu entre temps président de la compagnie, opta pour le site actuel (angle Frontenac et Dufferin). Le local fut transformé du tout au tout pour en faire l'un des plus modernes magasins de fourrure de la région.

M. Lindskou est habituellement secondé par M. V. Théroux qui agit comme gérant des ventes, il est au service de la compagnie depuis plus de 20 ans. La clientèle sait apprécier à sa juste valeur la grande compétence, l'intégrité et la longue expérience de ce dévoué collaborateur qui met toutes ses connaissances au service des nombreux clients de la maison.

A. Martin & Co. LIMITED

R. LINDSKOU, prés. — V. THEROUX, gérant des ventes

ANGLE FRONTENAC ET DUFFERIN

POUR CES OCCASIONS
QUI VOUS PERMETTENT
DE REVELER VOTRE BON GOUT . . .

FIANÇAILLES ● ANNIVERSAIRES DE NAISSANCE
MARIAGES ● GRADUATION
ANNIVERSAIRES DE MARIAGE ● FETE DES MERES
NAISSANCE ● FETE DES PERES

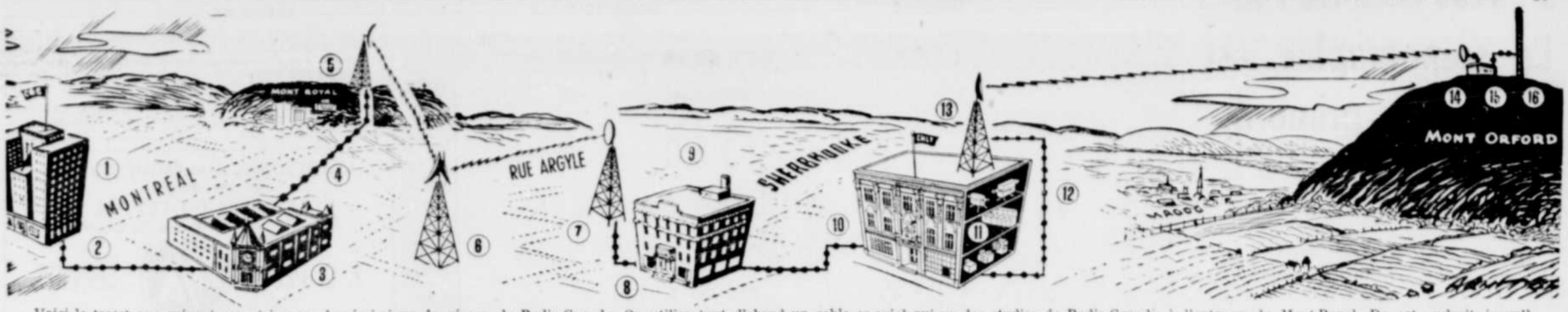


La direction et le personnel de notre maison s'unissent pour présenter leurs hommages à La Tribune qui célèbre son 50ième annoversaire !

SKINNER & NADEAU Inc.

Paul NADEAU, gemmologue agréé, et R. FORTIER,
bijoutier enregistré de l'American Gem Society.

82 Rue Wellington Nord — Sherbrooke



Voici le trajet que suivent son et images des émissions du réseau de Radio-Canada. On utilise tout d'abord un cable co-axial qui va des studios de Radio-Canada à l'antenne du Mont-Royal. De cet endroit jusqu'à l'antenne de la rue Argyle, à Sherbrooke, on a recours au système de micro-ondes; puis, de la rue Argyle à La Tribune, en passant par l'édifice du Québec Central à Sherbrooke, on utilise de nouveau le cable co-axial, et l'on revient au système micro-ondes à partir de l'antenne de La Tribune, à l'antenne émettrice du Mont Orford qui dessert, de par sa puissance video (316,000 watts) et audio (186,000 watts), les ⅘ de la population du Québec.

Le poste CHLT-TV, canal 7, est en ondes douze heures par jour

Par Georges L'Ecuyer

CHLT-TV a près de 4 ans. Il fut fondé le 12 août 1956. Alors qu'au début, le poste de télévision de Sherbrooke n'ouvrait qu'à 3h.45 p.m., pour fermer vers 11h.30 p.m., cette année, CHLT-TV ouvre tous les jours à 12h.30 p.m. (sauf le samedi et le dimanche où les emissions commencent vers 9h.30 a.m.), pour ne fermer que vers 1 heure du matin.

C'est donc dire que le poste est en ondes douze heures par jour, chaque jour, du lundi au vendredi inclusivement, et près de quinze heures les samedis et les dimanches; ce qui représente un total de 90 heures par semaine.

CHLT-TV n'existe que depuis 4 ans, et déjà, il mène le bal auprès des postes de télévision canadiens.

En effet, aucun poste français (pas même le poste-clef du réseau français) n'est en ondes aussi longtemps chaque jour.

Mais ce n'est pas tout !

De ce chiffre de 90 heures par semaine, on compte environ une trentaine d'heures provenant du réseau de Radio-Canada, ce qui fait que la programmation locale se chiffre par 60 heures, soit une proportion de 66 pour cent. Le film en absorbe environ la moitié, soit 30 heures par semaine.

En conclusion, non seulement le poste CHLT-TV est-il en ondes plus longtemps, mais il offre également à ses téléspectateurs le plus grand nombre d'émissions en direct.

Les programmes locaux

Voici en résumé, quelle est la programmation locale de CHLT TV, cette saison.

Tout d'abord, dès l'ouverture du poste, à 12h.30 p.m., on fait un résumé des programmes qui seront à l'affiche au cours de la journée. Suit alors, le bulletin de nouvelles en anglais, "CBMT News", sur film, suivi d'un bulletin français où l'on donne des nouvelles locales et régionales en studio.

A 1 heure, passe chaque jour, du lundi au vendredi, le programme "Pot-Pourri Féminin" avec les différents animateurs de CHLT-TV. Chaque jour, il y a un orchestre en studio, et toutes les rubriques féminines, sociales et enfantines y sont en vedette.

A 2 heures, également chaque jour, on présente un long métrage en français, trois fois par semaine, et en anglais, 2 fois. "Ciné-Feuilleton" conserve l'affiche à 3h.45, suivi de "Menu à la Carte" avec Louise Fernet, de 4 heures à 4h.30.

"Actualité Féminine" qui passait auparavant à 4h.30, a été reporté tous les jours à 3h.30, et de 4h.30 à 5h.30, CHLT-TV se relie au réseau pour présenter tout d'abord, "M. Surprise" jusqu'à 5 heures, suivi des programmes de série qui passaient auparavant à 5h.30.

A 5h.30, on présente des films d'une demi-heure pour enfants — et ceux qui le sont demeurés — ainsi, "Sheriff of Cochise", "Grey Ghost", "Boots and Saddle", etc., etc.

De 6 heures à 6h.30, Ti-Blanc Richard et son orchestre, ainsi que Des King et son ensemble égaient la maisonnée à l'heure du souper, chaque jour du lundi au vendredi.

Suivent les nouvelles locales, régionales, sportives et météorologiques jusqu'à 7 heurs.

De 7 heures à 7h.45, tous les jours, les émissions sont variées et sont télédiffusées directement des studios.

Ainsi :

LUNDI — de 7 heures à 7h.30, passe l'émission "Disqu'O-Vision" selon la nouvelle formule, et l'on invite en studio, les plus grandes étoiles du disque canadien. De 7h.30 à 7h.45, une émission intitulée "Télé - Supplément".

MARDI — de 7 heures à 7h.15, "Chasse aux Images". De 7h.15 à 7 h. 45, "Fantaisies Musicales Para".

MERCREDI — de 7 heures à 7h.15, le populaire programme "Faites-le vous-même", revient sur les ondes. De 7h.15 à 7h.30, "Dans les Cantons". De 7h.30 à 7h.45, "Judo à CHLT-TV".

JEUDI — de 7 heures à 7h.30, "Mélodies d'Antan". De 7h.30 à 7h.45, "Le Téphone Sonne".

VENDREDI — de 7 heures à 7h.30, "Le Club du Rythme Chez Paul"; de 7h.30 à 7h.45, — ainsi, "La Vie dans nos Forêts".

Deux émissions locales auront lieu en studio dans la soirée du vendredi. Ce sera de 8h.30 à 9 heures, "Le Courrier de . . .", puis, à 10h.30, "Questions Indiscrètes".

SAMEDI — Les populaires programmes locaux du samedi — "Jamboree" et "Palmarès des Quadrilles" — demeurent à l'affiche à leurs heures respectives.

Le samedi également, on présente directement du poste de Sherbrooke, de 8 heures à 8h.30 l'un des programmes les plus populaires de l'heure, "Cent Farces" avec les meilleurs raconteurs d'histoires de la rive Sud.

DIMANCHE — Au point de vue local, le dimanche, "Chanson des Prairies" demeure à l'affiche à 2h.30; et à 5 heures, on présente l'émission "Cotillons et Rigodons".



Voici les artistes et animateurs de l'émission "Fantaisies Musicales Para" à l'horaire de CHLT-TV, chaque mardi soir, à 7 h. 15. Au premier plan, debout Aline Desjardins et Raymond Fafard, et à l'arrière, le trio Marc Legrand (à l'orgue) qui fait les frais de la musique.

Bizarreries sur l'écran

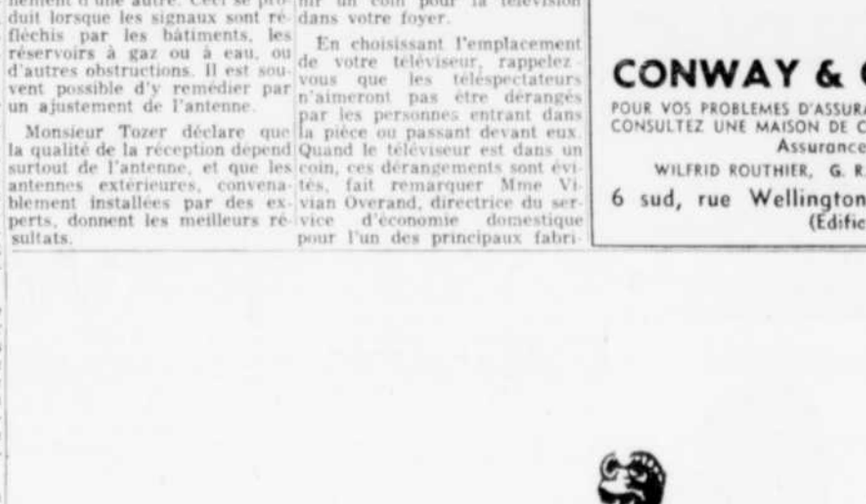
Des choses étranges peuvent parfois apparaître sur votre écran de télévision, sans qu'elles soient prévues au programme que vous regardez.

Ces bizarreries peuvent se manifester sous forme de lignes noires vacillantes qui lézardent l'image, de variations dans la grandeurs de l'image, de reflets ondulés, d'images doubles ou "fantômes", de sautillements désordonnés de l'image et de beaucoup d'autres aberrations sphériques. Quand ces déformations de l'image surviennent, tout téléspectateur, même, le plus expérimenté, est porté à se précipiter au téléphone pour appeler un vidéo-technicien, croyant que son appareil de TV est "fini", et qu'il y a quelque chose de détraqué dans le mécanisme.

D'après Bill Tozer, gérant du Service pour tout le pays pour l'un des plus importants fabricants de télévision au Canada, celui qui sait être patient en de telles circonstances épargnera de l'argent. Les perturbations de l'image sont dues à des causes multiples, et, dans la majorité des cas, le fonctionnement de votre appareil n'est nullement en cause.

Par exemple, la ligne noire qui se forme verticalement sur l'image est due à des ennuis dont l'origine est dans le câble coaxial. Changez de programme et synchronisez une émission locale. La ligne noire disparaîtra et vous saurez alors que vous n'avez pas à vous inquiéter.

A propos des variations de la grandeur de l'image : vous êtes en train de regarder paisiblement la télévision sur un écran de 21 pouces lorsque, subitement l'imge diminue à 17 pouces ou moins. Quand des lignes noires très accentuées réduisent uniformément la surface de l'image, que ce soit sur les bords ou dans le haut et le bas, ou tout autour, il s'agit habituellement d'une trop forte consommation de courant sur le réseau principal. Cela peut se produire à l'époque de Noel, alors que des décorations lumineuses sont employées partout, ou par une soirée froide, alors que les chauffe-rettes électriques ronflent dans de nombreux foyers, ou durant d'autres périodes de consommation maximum. Les reflets ondulés sur l'image sont dus à l'emploi, dans le voisinage, d'appareils diathermiques ou d'équipement électrique à haute fréquence. L'emploi d'appareils semblables chez vous causera les mêmes perturbations. S'il y a un médecin près de chez vous et que ces troubles se manifestent pendant ses heures de bureau, vous pouvez en conclure que c'est là la source de l'ennui.



L'émission locale "Pot-Pourri Féminin", réalisée dans le grand studio de CHLT-TV chaque jour de 1 heure à 2, par Gary Longchamp, comprend plusieurs chroniques d'intérêt féminin. Au moment où cette photo fut prise, Anita Barrière, à l'extrême droite, interviewait Mme F. Pellerin, coiffeuse, au centre, sur une nouvelle création telle qu'exhibée ici par Mlle Louise Fournier, à gauche.

Importance de l'emplacement du téléviseur

Un coin de fenêtre peut devenir un coin pour la télévision dans votre foyer.

En choisissant l'emplacement de votre téléviseur, rappelez-vous que les téléspectateurs n'aimeront pas être dérangés par les personnes entrant dans la pièce ou passant devant eux. Quand le téléviseur est dans un coin, ces dérangements sont évités, fait remarquer Mme Vivian Overand, directrice du service d'économie domestique pour l'un des principaux fabricants d'appareils de télévision au Canada.

Les meubles à sections sont parfaits pour les foyers de ... philes. Deux meubles à sections sont placés de façon à former un coin harmonieux entre les fenêtres. Les meubles de ce genre se déplacent facilement, d'où possibilité de varier à volonté la disposition des fauteuils. Des chaises peuvent être ajoutées, quand c'est nécessaire. Si les invités cessent de regarder la télévision et s'intéressent à autre chose, les meubles peuvent être remis à leur place, contre le mur.

Des meubles et un téléviseur modèle console aux lignes simples font ressortir les couleurs.

Les tentures et la corniche, recouvertes du même tissu, représentent un motif sylvestre peint en couleurs vives — rouge, vert et brun. — Les rideaux sont d'un vert harmonisant. Les tentures et les rideaux très froncés font paraitre la fenêtre plus large.

Le coin choisi pour votre téléviseur exige une attention spéciale. Vous devriez vous efforcer de disposer les meubles pour obtenir les avantages suivants: confort, bonne visibilité et décor agréable. Les tables devraient être à portée de la main, pour que vos invités puissent facilement atteindre les breuvages, les cendriers et les aliments à déguster sans se lever de leur place ni déranger les autres. Avec un tel arrangement, la personne qui sert peut passer derrière le divan sans passer devant l'écran.

Félicitations à La Tribune Limitée qui célèbre cette année son 50ième anniversaire.

50 LA TRIBUNE 1910-1960

CONWAY & CONWAY Ltée

POUR VOS PROBLEMES D'ASSURANCES
CONSULTEZ UNE MAISON DE CONFIANCE.
Assurances générales
WILFRID ROUTHIER, G. R. GAGNON, BEN. FRECHETTE
6 sud, rue Wellington, Sherbrooke, LO 2-3871
(Edifice Nicol)



Voici le roi du folklore canadien, Ti-Blanc Richard, et son orchestre qui vient charmer les téléspectateurs de CHLT-TV, les mardis et jeudis de 6 heures à 6 h. 30, ainsi que le dimanche après-midi à 2 h. 30. Sur la photo, de gauche à droite, on reconnait Ti-Blanc, au violon ; Simon Blanchette, au piano ; Roger Roy, à l'accordéon ; Normand Racine, à la guitare, Carol Leblanc, chanteuse, et l'animateur, Raymond Perreault.



sans un public bien informé, la démocratie est un vain mot

radio-canada, dont l'un des rôles est d'informer,

se réjouit particulièrement du succès de toute entreprise

vouée à la diffusion d'une information

honnête et vraie, reflet fidèle de la réalité. instrument

encore jeune, la radio-télévision rend hommage

à la presse qui, depuis fort longtemps déjà, a gagné ses

lettres de noblesse par une longue tradition de

combat pour la justice et la vérité.

radio-canada s'associe aux lecteurs de "la tribune" pour lui

présenter, à l'occasion de son cinquantième anniversaire,

ses voeux de permanence et de vitalité.

RADIO-CANADA

reflet de l'homme

La scénographie est un service primordial

La scénographie, ou l'art de la décoration scénique, est l'un des services primordiaux de tout organisme de télévision. Il comprend un nombreux personnel d'artistes et d'artisans dont les fonctions se répartissent selon un quadruple plan : les décors, les costumes, le maquillage et les titres.

Le premier groupe, sous la direction d'un décorateur, se compose d'un dessinateur, d'un peintre, qui doit être un artiste, car il aura à interpréter la maquette du décorateur dans son exécution. Viennent ensuite les menuisiers qui construisent les formes, et sont au nombre de trois. Les accessoiristes sont trois également : le premier, chargé de trouver les accessoires requis : meubles d'époque, objets hétéroclites, etc.; le second, de construire ou de confectionner certains accessoires introuvables; le troisième, qui se tient sur le plateau, place ou déplace les meubles ou les objets, redresse un cadre, cire une poignée de porte. Dans certains studios, entre les accessoires et le décorateur, un ensemblier agit comme intermédiaire. Trois machinistes installent les décors sur le plateau. Le dernier membre de cette équipe est le magasinier chargé du classement des accessoires et de la facture du coût de leur location, contenant toutes les indications.

Le second groupe, celui des costumes, est aussi important que le premier; avec des costumes, on peut donner une pièce d'époque devant les tentures, mais l'inverse n'est pas vrai. Le costume, c'est le personnage.

Le dessinateur de costumes doit selon le cas dessiner ou choisir les costumes, connaître de "a" à "z" la confection, les styles, les modes. Il a sous ses ordres des couturières et des habilleuses.

Vient maintenant le maquilleur. Il lui faut des connaissances approfondies de la figure humaine, de l'anatomie, avoir fait du modelage, connaître le jeu des ombres et des lumières.

Quant à l'illustrateur, il lui faut présenter le spectacle. A lui incombent non seulement les titres, mais le travail de les situer et de les encadrer, l'art d'évoquer par ses dessins l'atmosphère de l'oeuvre, son caractère.

Et voici comment tout ce monde collabore et s'entr'aide:

Le réalisateur qui nourrit un projet de spectacle vient en conférer avec le directeur du service de la scénographie qui assigne un décorateur et un dessinateur de costumes. Le réalisateur leur présente alors un scénario et un "dépouillement", contenant toutes les indications du point de vue du décor, des costumes et du maquillage.

Le dessinateur de costume et le maquilleur doivent tenir compte des exigences de l'éclairage, car si celui-ci relève des techniciens du point de vue de la réalisation, le décorateur, quand il conçoit son décor par masses sur la maquette, doit forcément concevoir en ombres et en lumières.

Les décors, qui se composent généralement d'un cadre de bois et d'un carton écru très épais, peuvent servir jusqu'à vingt fois avant qu'on ait à en renouveler la surface.

Le travail de scénographie commence environ quatre semaines avant la répétition générale, et ne se termine qu'à la fin du spectacle.



Voici la plaque commémorative qui fut dévoilée et bénite par S. E. Mgr Georges Cabana, dans le grand vestibule de notre immeuble dimanche le 21 février dernier, en ce jour du cinquantième anniversaire de fondation de la Tribune.

Théâtre, cinéma et télévision

Chaque fois qu'un nouveau moyen d'expression fait bruyamment son apparition, il donne lieu à de curieux discours pour et contre.

D'une part, il y a ceux qui sont attachés au passé; qui regardent avec méfiance, avec commisération, si ce n'est avec mépris, la nouveauté, jugée une nouveauté suspecte — dont les développements possibles échappent à leur courte vue — mais jugée mauvaise parce qu'elle vient troubler les sommeils, impose de nouveaux problèmes et suscite de nouvelles perspectives, dans le domaine de l'art et dans celui de la morale.

D'autre part, on voit, au contraire, surgir les faciles prophètes : "Cette nouvelle découverte sera la tombe de tout ce qui l'a précédée ! Tout sera désormais définitivement enseveli !" Ce sont là les propos tenus à l'apparition du cinéma par rapport au théâtre, et nous les entendons répéter, à peu près les mêmes, pour la Télévision à l'égard du cinéma et du théâtre. En réalité, cela a suscité des réactions qui ne sont pas exactement les mêmes, car il s'agit de choses d'un genre différent, mais c'est avec la même mentalité que les deux camps ont pris une position opposée.

Nous ne voulons pas relever les motifs de ceux qui regardent avec méfiance et suffisance la Télévision, ni prêter attention à la légèreté de ceux qui ont déjà décidé que celle-ci éliminera tout autre genre de spectacle. Mais plutôt, en prenant acte de ce nouveau moyen, réellement admirable et des plus utiles si l'on sait bien l'employer, nous voudrions déclarer qu'il apportera une parole moderne et nouvelle dans le domaine du spectacle ; et, en même temps, assurer que personne n'a à s'inquiéter en pensant à une catastrophe imminente soit pour le cinéma, soit pour le théâtre. Faire bon visage à cette nouvelle venue d'hier ne signifie pas prophétiser qu'elle dévorera ses soeurs aînées, l'une d'un demi-siècle (cinéma) et l'autre de millénaires (théâtre).

Nous ne doutons nullement que la Télévision deviendra (naturellement avec l'évolution du temps) aussi commune dans nos maisons que les boîtes d'allumettes et, pour faire une comparaison dans le même domaine, que l'appareil de radio, voire plus commune encore et plus vite, du fait que les phénomènes de vision saisissent et impressionnent avec plus de facilité et intéressent spécialement le grand public. Mais que tous les autres spectacles doivent être éliminés, nous ne l'admettons pas du tout.

On pourrait discuter longuement sur le cinéma, car son affinité, sa parenté, toute proche dirons-nous, spécialement pour la partie technique, est plus évidente; et l'on pourrait penser facilement à sa substitution par la Télévision. Nous pensons qu'il s'agira plutôt d'un compromis, d'un "modus vivendi"; peut-être même d'une osmose réciproque, d'une rencontre à mi-chemin; que le cinéma donnera, aujourd'hui et encore demain, une aide toujours efficace aux nécessités impérieuses de la Télévision, de la même manière que la Télévision s'ouvrira le chemin des écrans cinématographiques, spécialement à l'occasion d'actualités et de transmissions spéciales de grand intérêt immédiat et contingent.

Mais le grand problème est pour nous le théâtre, le spectacle qui demeure toujours la base, le fondement, la réalité vivante, et autour duquel tout continuera à graviter. Car le théâtre reste et restera l'Art vivant du spectacle, avec un A majuscule. Les autres spectacles, bien qu'il s'agisse de choses qui atteignent également leur perfection artistique, du fait qu'ils sont des spectacles où la technique, le machinisme entrent comme "magna pars", demeureront toujours en état d'infériorité, disons-le nettement, congénitale. C'est pour cette raison que si dans le domaine technique quelque genre de spectacle disparaîtra, comme le cinéma muet, ou certain sera absorbé comme la radio par la Télévision ou se transformera complètement comme le cinéma en technicolore ou, même, deviendra entièrement à trois dimensions, il est certain que le théâtre, tout en adoptant de nouvelles installations techniques et mécaniques, le théâtre restera ce qu'il est : une chose vivante et vitale qui ne tremble pas, qui n'a pas peur, parce que c'est lui le "grand vivant", même s'il est toujours en crise; lui le malade qui trouve toujours le moyen de ne pas mourir, d'arriver toujours à temps aux obsèques de ceux qui voulaient l'enterrer.

Du reste, les statistiques confirment que la Télévision n'a fait qu'aviver le désir de voir, mais de voir dans la réalité, dans sa vie intégrale, ce qu'elle présente, ce qu'elle suggère — comme un beau portrait, une magnifique photographie de paysage ne fait que stimuler davantage, vivement inciter à voir l'objet, l'aspect de cette beauté naturelle dont un appareil technique nous a donné une anticipation, un avant-goût, en nous mettant l'eau à la bouche (et là, de cette exaspération de vision, naît de nouveau l'éternel problème moral, vraiment inquiétant, qui ne doit pas être écarté, mais mis au premier plan : la préoccupation morale qui a déjà donné tant à faire pour le théâtre, et pour le cinéma, se trouve la centuplée, multipliée par la mustiplication et l'extension des moyens; mais c'est là une question qui mérite d'être traitée à part).

Sur l'impossibilité de la disparition du théâtre, il n'y a point en effet de preuve plus éclatante que les faits mêmes; il n'y a pas de meilleure propagande, pour une antérieure ..m sur la même oeuvre théâtrale, que la projection comédie (et même vice-versa) ou bien la participation de ces mêmes artistes dans quelque film célèbre. La vision transmise par des moyens techniques sera toujours un succédané de la vision réelle, vivante. Certains objecteront que le théâtre sera de plus en plus rare à cause de son coût, de la peine toute de suite perdue. D'accord. Avec l'espoir que la diminution en quantité soit entièrement à l'avantage de la qualité, et dans l'attente que l'on comprenne, (comme cela se produit dans certaines nations, mais, hélas, seulement dans des buts de propagande politico - matérialiste) que le théâtre n'est pas une fable, mais est une école, une éducation, une vie.

RAPHAEL LAVAGNA,
(L'Osservatore Romano)



"Le téléphone sonne" — On voit ici l'un des deux animateurs de l'émission hebdomadaire de CHLT-TV, "Le téléphone sonne" qui passe au canal 7, chaque jeudi soir, à 7 h. 30, Louis Bilodeau.

Pour
- REPARATIONS GENERALES
- DEBOSSAGE
- PEINTURE

Visitez le POSTE DE SERVICE

GARAGE A. HOEKSTRA

251, rue St-Georges — Tél. VI. 5-3454 — Windsor, Qué.

Pour toutes vos nécessités
- EPICERIE
- FERRONNERIE
- PEINTURES

Votre magasin général

JOS. BOLDUC

agent des machines agricoles

JUTRAS

Service de réparations de toutes marques

GREENLAY — TEL. VI 5-3563 — Qué.

Félicitations à La Tribune qui célèbre cette année son CINQUANTENAIRE

ASSURANCE

ALBERT WARD INSURANCE REG'D.

Bureau au
Garage Desaulniers Automobile Inc.
Tél. VI 5-2737
WINDSOR, Qué.

NOUS FAISONS TOUS GENRES D'ASSURANCES

Tarif spécial 20% à tous les employés de la Canada Paper.



HÔTEL FRONTENAC

Une hôtellerie de WINDSOR récemment rénovée, où l'on se spécialise dans les RECEPTIONS et BANQUETS

Henri ST-PIERRE, propriétaire

Excellente cuisine
Grill - Taverne

170, rue St-Georges
Tél. VI. 5-3430
Windsor, Qué.



A WOTTONVILLE et BROMPTONVILLE
à votre service...
LE FOYER DU TEXTILE
Mme J. C. PEPIN, Wottonville, Cté Wolfe
J. C. PEPIN BA SERVICE
CHEMIN BROMPTON-SHERBROOKE

A votre service pour tous vos besoins
d'ASSURANCE
- FEU ● AUTOMOBILE
- VIE ● ACCIDENT
- VOL ● MALADIE
- RESPONSABILITE PUBLIQUE
- RESPONSABILITE PATRONALE
- BRIS DE GLACE

full coverage

J.-P. MULLINS ENR.

ASSURANCES GENERALES

28, rue Laval — Tél:. VI 6-2713
BROMPTONVILLE, Qué.

Un magasin où l'on trouve de tout !

FERRONNERIE LATOUR ENR.

Ferronnerie — Matériaux de construction
Tapisserie — Peintures

Articles de sport
Vaisselle, cadeaux
Rayon de jouets

Glidden

Angle des rues St-Lambert et Laval — Tél. : VI. 6-2484
BROMPTONVILLE, Qué.

NETTOYAGE BROMPTON

Rolland Lapointe, prop.

Nettoyage—Pressage—Service courtois

RUE LAVAL — TEL.: VI. 6-2322
BROMPTONVILLE, Qué.

Félicitations à la direction à l'occasion du 50e Anniversaire



SUPER MARCHE **FRED CASTONGUAY INC.**
● Boucher — Epicier — Bière et Porter
18, rue St-Joseph — VI 6-2728 — Bromptonville

MACHINISTES-PLAQUEURS

Manufacturiers:
OUTILS
POINÇONS
PRODUITS EN METAL



INDUSTRIAL STAMPINGS *Limited*

FOURNISSEURS :
de quincaillerie aux commerces de meubles et de literie. Nous fournissons le commerce de gros de broquettes en boîtes de 30 et de 100, de marque EXCELLO, ainsi que d'anneaux d'acier.

FOURNISSEURS de rondelles recouvertes de cuivre pour les compagnies de caoutchouc.
ESTAMPILLAGES de toutes sortes sur divers métaux et produits variés.
PLAQUAGES sur cuivre, bronze, nickel, cadmium.

● ESTIMATIONS FOURNIES GRACIEUSEMENT SUR DEMANDE

Bromptonville



Frank BENOIT, prés.

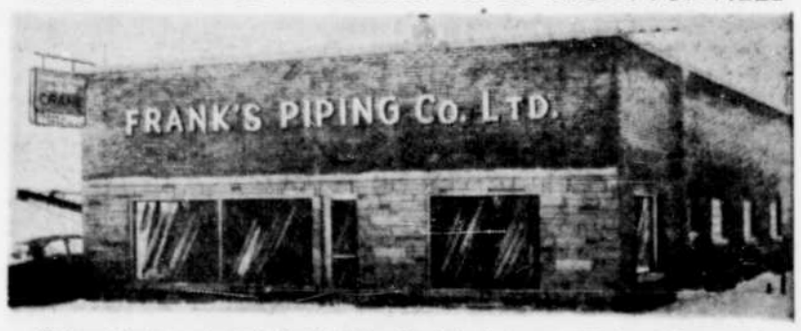
FRANK'S PIPING CO. LTD.

Manufacturiers de Tuyauterie pour l'industrie de la pulpe

INSTALLATION DE MACHINERIES DIVERSES

- Process Piping
- Bouilloires
- Cases d'acier
- Réservoirs
- Arroseurs automatiques
- Soudure à haute pression
- Tuyaux pré-fabriqués
- Service de brûleurs à l'huile

UNE ENTREPRISE PROGRESSIVEE DE BROMPTONVILLE



Ci-dessus, l'usine moderne de Frank's Piping Co. Ltd., située route Windsor à Bromptonville.

● Atelier de réparation ● Soudure ● Machinage
● Vente et installation d'appareils de plomberie et chauffage

FRANK'S PIPING COMPANY LIMITED

BROMPTONVILLE VI 6-2332 — MONTREAL ZE 7-6500



L'une des plus importantes ressources naturelles du Canada permet à Howard Smith et à ses filiales de fabriquer la pâte et le papier qui constituent un élément vital de l'économie de notre pays. Grâce à la vaste gamme de produits fabriqués par **Howard Smith, papiers, laminés de plastique, panneaux isolants,** la compagnie contribue à élever le niveau de vie des Canadiens. L'exportation de ces **produits permet aussi à la nation de se procurer les devises étrangères qui lui sont indispensables. La compagnie Howard Smith a mis sur pied un programme de conservation de nos forêts qui assurera un rendement soutenu pour les années à venir.**



Howard Smith
PAPER MILLS LIMITED

ENTREPRISES TOUTES CANADIENNES

Alliance Paper Mills Limited —
Papiers couchés et glassine

The Arborite Company Limited —
Plastiques laminés

Canada Paper Company —
Papiers Kraft et spécialités

Don Valley Paper Company Limited —
Papiers spéciaux

Donnacona Paper Company Limited —
Papier à journal et cartons isolants

Howard Smith Paper Mills Limited —
Papiers fins

Huron Forest Products Co. Ltd. —
Pin et épinette

L'atelier du réalisateur

Pour le profane, c'est toujours une expérience étonnante que de pénétrer dans un studio de TV, d'"Aller sur le plateau", selon les termes du métier. Ce plateau, c'est l'atelier du réalisateur, et tout doit y être agencé avec le maximum d'efficacité.

L'un des aspects saillants de l'endroit, c'est le système d'éclairage. Il est impressionnant de voir ce treillis complexe s'étendre sous le plafond, composé d'innombrables tuyaux en duralumine qui s'entrecroisent à angle droit, et auquel sont suspendus, à intervalles multiples, des supports et des projecteurs de toutes sortes et de toutes grandeurs, ajustables à volonté quant à l'angle et la position. Le système d'éclairage est contrôlé par un spécialiste, sur une galerie devant lui, un vaste panneau contient autant de manettes qu'il y a de projecteurs dans le studio.

Selon son ampleur, le studio de TV possédera deux ou trois "chaines" de caméras. Il faut entendre par là non seulement les appareils de prises de vues eux-mêmes, mais tout leur équipement connexe, jusqu'à leurs écrans de vision respectifs, dans la cabine de contrôle.

Le studio sera aussi muni d'une ou plusieurs perches nécessaires à la prise du son. Ce sont de grandes tiges métalliques montées sur chariot, auxquelles sont suspendues les microphones. La tige, composée de multiples sections qui s'emboitent, peut donc s'allonger ou se replier à volonté, selon l'emplacement de l'objectif, c'est-à-dire, des figurants ou des acteurs. En outre, les micros eux-mêmes sont "directionnels". Un jeu de manettes les fait pivoter sur leur support pour les projeter vers les personnages.

Autre facteur de l'équipement: le système d'intercommunication entre le plateau et le contrôle. Il est entendu que durant une émission de TV, le silence le plus rigoureux doit régner dans le studio.

Or, il faut cependant que les cameramen, les techniciens, les bruiteurs puissent recevoir les ordres incessants du réalisateur. Chacun d'eux est donc muni d'une paire d'écouteurs — mais ces écouteurs ont une vertu spéciale: ils sont à deux "voies": dans l'un, on entend les commandements venant du contrôle; dans l'autre, simultanément, on capte le dialogue échangé entre les personnages en scène. En plus, il y a le système d'intercommunication ordinaire, par voie de haut-parleur dans le studio.

La cabine de contrôle elle-même est séparée du plateau par une glace. Y prennent place le réalisateur et son collaborateur indispensable; le réalisateur technique; puis le technicien de la prise de son; la "script-girl"; les techniciens de l'image, etc. Devant tout ce monde, une rangée d'écrans reproduit l'image captée par chaque caméra, et chaque image est contrôlée par les techniciens: clarté, ombrages, intensité, etc. Le réalisateur choisira celle qu'il faut envoyer à l'émetteur. Le réalisateur technique, à ses côtés, exauce chacun de ses désirs en actionnant une série de boutons-pressoirs; il a lui-même sous les yeux un appareil spécial par lequel il peut fondre et mélanger les images de deux ou trois caméras, accomplir des transparences et quantité d'autres trucs optiques qui relèvent de l'électronique.

La cohésion existe sur un plateau de TV, mais elle n'est pas toujours apparente. On a parfois l'impression du désordre: c'est que tout le monde travaille vite, sous pression constante, et que, plus le studio sera vaste, plus il contiendra d'éléments qui sembleront n'avoir aucune affinité. Dans un coin, les décors d'un spectacle de variété sont en place, dans un autre, on monte ceux d'une pièce de théâtre qui fera suite à l'autre programme, le même soir. On répète constamment (il faut de 40 à 60 heures de répétition pour un théâtre). Là-haut, sous le plafond, les éclairagistes déplacent et ajustent des projecteurs (il faudra jusqu'à deux heures de travail préliminaire pour régler les effets de lumière d'un programme); ici, la maquilleuse applique une retouche aux sourcils d'un acteur. Là, l'habilleuse vérifie si la couleur de certaines robes est bien "électronique"; l'ascenseur dégorge sans arrêt le matériel hétéroclite qu'apportent les accessoiristes; l'orchestre répète la partition musicale; la "script-girl" court d'un interprète à l'autre pour vérifier les présences; et le régisseur essaie de contrôler tout ce monde....

Mais le soir venu, à l'heure du programme, il règnera dans le studio un silence et une cohésion tout à fait surprenants!



Vue du bureau de l'administration. A l'extrême gauche, au premier plan, M. Robert Emond; près de la fenêtre, M. Ed. Lussier, comptable en chef. Au centre, le dos à la rampe, Mme Micheline Ouellette et M. Lucien Laflamme. Vers la droite, Mlle Yvette Gaudet, caissière et à l'extrême droite, Mlle Pierrette Descôteaux. Dans le carré, M. Henri Bourque, gérant du crédit.

Georges Auric et la musique de film

Dans son histoire de la Musique, Paul Landormy écrivait voici treize ans, parlant de Georges Auric: Sa musique pétille d'esprit parisien, de blague montmartroise, d'esprit aussi tout court et d'ironie. Mais elle cache sans doute aussi des sentiments profonds qui se dévoilent parfois, mais à peine". A cette date, Georges Auric avait déjà composé les Poèmes de Gérard de Nerval, les Caprices d'après Théodore de Banville et des ballets (Les Fâcheux, les Mateiots, les Enchantements d'Alcine). Il avait adapté des textes de Cocteau et de Radiguet et écrit de la musique de chambre; le jugement de Paul Landormy peut donc sembler un peu étroit. Mais il le paraitra encore plus si l'on se rappelle qu'en 1930, Auric avait écrit la musique du Sang d'un Poète de Cocteau et l'année suivante, la ravissante partition de "A Nous la Liberté". Le chef-d'oeuvre de René Clair avait permis au musicien de concevoir une des plus justes musiques de film, une de celles qui se lient intimement aux images sans les doubler un seul instant. Le leitmotiv du film, la romance que le prisonnier entend à la fenêtre, les chants qui rythment le travail des ouvriers, autant de lignes de forces sonores qui structuraient un film volontairement très peu parlant et lui donnaient son caractère de ballet cruel et mélancolique.

Entre 1943 et 1956, Auric a été l'un des musiciens de cinéma les plus féconds et peut-être le plus souple, le plus susceptible de s'adapter au ton et à l'atmosphère d'un film, tout en gardant son originalité profonde. Sans vouloir diminuer ses camarades auxquels doit tant le prestige du cinema français, il est indéniable que leurs partitions sont le plus souvent facilement indentifiables, car elles procèdent d'une même inspiration. Au contraire, rien de plus différent de la musique des Belles de Nuit que celle de la Symphonie pastorale, rien de plus nuancé que le protéisme de ce compositeur qui sut être aimablement français avec la Fête à Henriette, discrètement international pour la fameuse valse de Moulin Rouge et acidement britannique pour Au coeur de la Nuit. Dans le domaine du merveilleux, l'ampleur quasi romantique des accords qui scandent l'Eternel Retour se situe dans de tout autres perspectives que les choeurs d'une étrange solennité dont le développement accompagne l'entrée de Josette Day dans le palais redoutable de la Belle et la Bête. Nous croyions bien être capables d'admirer Georges Auric comme il mérite de l'être, et voici qu'il vient de se surpasser et de nous surprendre bien au-delà de notre attente, avec la vertigineuse partition du mystère Picasso.

Si la musique de film pose des problèmes extrêmement complexes, la musique qui accompagne un film sur l'art court des dangers plus graves encore. Il faut qu'elle évite à la fois d'alourdir les tableaux, de les contrarier et de paraitre arbitraire. Avec un créateur tel que Picasso, sans cesse en métamorphose et d'une seconde à l'autre accomplissant les mues les plus déconcertantes, cette difficulté était portée à son plus haut degré. La prouesse du musicien n'en est que plus digne d'admiration. On peut dire que les différents morceaux qui accompagnent l'exécution des toiles se haussent à la dignité d'une véritable Genèse: à la fermentation intellectuelle et esthétique dont nous devinons l'intensité à travers les tracés brusques et impérieux du peintre correspond un bouillonnement musical dont le paroxysme prend un caractère à la fois tragique et triomphal. C'est même en un sens cette musique, qui fait l'unité du film. Cette unité se dégage lentement mais avec une puissante sûreté, elle évoque avec éclat sobre et dense le mouvement créateur du génie.

Cette même année 1956 nous a permis d'apprécier un aspect tout différent de l'art de Georges Auric. A la veine épique qui colore le Mystère Picasso s'oppose l'inspiration intimiste qui baigne Lola Montès. Le leitmotiv tendre et secrètement déchirant du film est en étroite affinité avec la sensibilité de Max Ophuls. Mieux encore que la partition de La Ronde, celle de Lola Montès dégage l'essence secrète et douloureuse d'une méditation axée sur la vanité des plaisirs terrestres. La grâce de la musique est ici intériorité saignante, sourire navré, et, pour reprendre le mot fameux d'André Rouveyre parlant d'Apollinaire, "chantante détresse du coeur". Cette élégance d'écriture qui sut se faire humour avec Vacances Romaines, Tortillard pour Titfield, Le Père Brown, se fait ici tendresse, et reserre jusqu'à vous briser la poitrine. Auric a été choisi pour collaborer à Notre-Dame de Paris adapté du roman de Victor Hugo par Jean Delannoy et à Till l'Espiègle que Gérard Philippe interprète et met en scène. Voici une fois de plus la gamme parcourue depuis le drame jusqu'à la fantaisie.

(S.I.F.) Henri Agel

Le car des reportages

Au premier rang de tout l'équipement utilisé par le service de télévision, il faut inclure cet essentiel et précieux atout: le car de reportage — véhicule quasi-unique en son genre, véritable studio de réalisation ambulant pourvu des commodités les plus nouvelles et des perfectionnements techniques les plus complets.

Ce camion renferme une cabine-contrôle de transmission complète en soi, qui possède ses propres alternateurs, ses blocs d'alimentation, etc., etc.

Comme partie intégrale de son équipement, le véhicule compte trois caméras et quatre microphones. Une plate-forme spéciale a été aménagée sur sa toiture, permettant les prises de vues surélevées.

Son équipage comprend une dizaine de techniciens, chacun ayant un travail spécifique à remplir; la présence de trois opérateurs est évidemment essentielle, dès l'abord, pour la manipulation des caméras; puis il faut un technicien pour le son; et deux autres pour le contrôle des images à l'intérieur du "studio"; un technicien doit enfin surveiller l'émetteur à ondes centimétriques. Ajoutez à cela la présence indispensable de deux aides pour le travail général, et d'un autre pour l'entretien de l'équipement. Et puis finalement, au-dessus de tout, en tête de la pyramide, le chef d'équipe. Voilà les artisans du reportage télévisé.

Décider d'un reportage hors des studios, puis préparer sa réalisation, sont des opérations complexes, délicates, qui ne peuvent s'accomplir tout d'un trait, car de nombreux facteurs doivent être considérés au préalable.

Au service d'une clientèle toujours croissante

Mlle FLORENCE FRENETTE

Tissus à la verge—Laine—Bas—Etc.

Vêtements "fondation"

161, rue St-Georges Tél.: VI 5-2165

WINDSOR, Qué.

Où l'on habille l'homme chic à Windsor, Qué.

CONFECTIONS

pour hommes et garçons

SPECIALITES

Vêtements sur mesures

Chemises Tooke — Mercerie



Roger DeBellefeuille

13, rue St-Georges—Tél: VI 5-2171—Windsor

Meilleurs voeux de longue vie à "LA TRIBUNE"

PHILIPPE BOURQUE

CONFECTIONS POUR HOMMES ET GARÇONS

SPECIALITE: VETEMENTS SUR MESURES

REPRESENTANT Fashion-Craft

71, rue St-Georges—Tél. VI 5-2651 Windsor Q.

OU L'ON MANGE MIEUX A WINDSOR

BARBECUED CHICKEN

Chez Pitou

POULET BAR-B-Q

Repas complets à toute heure

Service de livraison à domicile

Rue Principale Tél.: VI 5-3595

WINDSOR

PHARMACIE A. DUBRULE

licencié et bachelier en Pharmacie

Prescriptions remplies avec soin

Pas de substitution

57, rue Principale — Tél.: VI 5-2320

1912 48ième année de service 1960

CIE d'ASSURANCE (MUTUELLE FEU) CANTON de WINDSOR

Philippe St-Onge, prés.

Ernest Camiré, vice-président — Mlle L. Côté, sec.-trés.

DIRECTEURS:

MM. Oliva Poudrier, Armand Corriveau, Rosario Bernier, Georges DeGuire, Clément Lacroix, Arthur Bisaillon, et Fernand Perreault

Nous désirons présenter nos sincères félicitations à la direction et au personnel de La Tribune à l'occasion de son Cinquantenaire.

9, rue St-Georges—Tél. 136 — Windsor, Qué.

IMPRIMERIE RICHMOND

Georges TREMBLAY, prop.

Impressions de luxe et commerciales.

576, rue Principale

Tél.: TA. 6-3583

RICHMOND

1912 Une BIJOUTERIE qui compte 48 années d'existence! 1960

J.-C. BROUILLETTE ENR.

Geo. Henri BROUILLETTE, prop.

"LE PARADIS DES BIJOUX"

523, RUE PRINCIPALE TEL.: TA. 6-2414 RICHMOND.

FRANK'S SERVICE

Frank Bergeron, propriétaire

Tél: TA 6-3464

RICHMOND

Lubrification au MARFAK pour l'été

RESTAURANT "VIC'S"

Bar-B-Q, steak, T-Bone steaks

Service de livraison à domicile

René et frère, prop.

"L'endroit où l'on mange bien"

19, rue Main Tél: TA 6-2633

RICHMOND

Mes meilleurs voeux de longue vie à la direction de



LA TRIBUNE limitée

JEAN-PAUL TREPANIER

542-A, rue Main

RICHMOND

représentant de

LA TRIBUNE

pour abonnements, annonces, impressions, etc., appelez TA. 6-3349 ou TA. 6-2136



LA CONSTRUCTION DE ROUTES, PONTS, TRAVAUX D'EXCAVATION . . . ÇA NOUS CONNAIT! UNE ENTREPRISE DONT LE NOM N'EST PLUS A FAIRE . . .

J. A. MAURICE INC.

J. AUGUSTIN MAURICE

Gérant général comptant 25 années en affaires, au service du public des Cantons de l'Est.

ENTREPRENEURS GENERAUX

PELLE MECANIQUE AVEC TOUS LES ACCESSOIRES COMPLETS

FARDIERS ● COMPRESSEURS ● POMPES A EAU

● CAMIONS LOURDS ● BULLDOZERS ● PIERRE ● SABLE ● GRAVIER

Estimés sur demande fournis par nos ingénieurs



Tél. VI 5-3111 WINDSOR, Qué.



Un des plus importants garages de Windsor Mills, Qué.

DESAULNIERS AUTOMOBILES Inc.

Vendeur autorisé des automobiles

PONTIAC

Superbes BUICK et audacieuses PONTIAC CAMIONS G.M.C.

PIECES AUTHENTIQUES GM

SERVICE DE REMORQUAGE

POSTE DE SERVICE

DESAULNIERS AUTOMOBILES INC.

Windsor (Route 5) — Tél: VI 5-2737 — Pour nos clients de Sherbrooke: Tél: LO 2-6844

H. H. BROWN SHOE CO. (Canada) LTD.

Manufacturiers

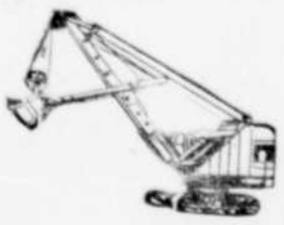
DE CHAUSSURES A PRIX POPULAIRES

Chaussures d'ingénieurs — Chaussures de sécurité

Marque "GORILLA" et marque "KING KONG"

"CUSTOM SHUCRAFT"

RICHMOND Qué.



Une entreprise de construction qui connait une expansion considérable.

OUTILLAGE MODERNE en usage pour:

● TRAVAUX D'EXCAVATION ET DEBLAIEMENT ●

● TRAVAUX DE ROUTES ● BULLDOZERS, PELLES MECANIQUES, TRACTEURS ● TRANSPORT DE GRAVIER, PIERRE, SABLE, ETC.



Camions modernes

MAURICE & CLAUDE CIE LTÉE

Georges Claude, président John Oakley, secrétaire-trésorier

222, rue Principale Tél: VI 5-2434 Windsor, Qué.

Le décorateur à la télévision

Lorsqu'il apprend, au générique, l'identité du décorateur, le public constate et comprend le rôle important qu'a joué ce dernier dans un programme de télévision. Mais peu de spectateurs connaissent vraiment les multiples facettes de ce rôle.

Le décorateur de télévision, est, par fonctions sinon par essence, un individu hybride. Il est artiste, mais un artiste soumis à des contingences scientifiques, techniques et matérielles. Il crée, mais il crée selon l'espace du studio et la puissance des réflecteurs. Un peu scénariste, un peu machiniste, un peu caméraman, un peu menuisier . . . il devient l'un ou l'autre, en préparant son travail, et même les chiffres de la comptabilité ne peuvent lui être indifférents — le budget n'étant-il pas, ici comme partout, d'une importance primordiale ?

Le décorateur est généralement avisé trois semaines à l'avance du programme auquel il doit participer la semaine précédant ce programme, il va resserrer davantage ses contacts avec le réalisateur. Mais dans tout l'intervalle, une multitude d'activités l'auront fébrilement occupé.

Tout d'abord il lui a fallu lire le scénario et se bien pénétrer de l'atmosphère du genre voulu, par l'auteur; puis, il est entré en conciliabule avec le réalisateur pour approfondir la mise en scène.

Le décorateur prépare maintenant un croquis très bref de son projet qu'il va soumettre au réalisateur. On discute à nouveau, on revise, on élague, on ajoute. On conférera de la chose avec le réalisateur technique assigné au programme, avec l'éclairagiste et autres spécialistes, afin de considérer l'application pratique du projet.

On est arrivé au tracé définitif du décor (certains décors nécessitent la fabrication d'une maquette en carton reproduisant à échelle réduite l'oeuvre définitive). On se porte à l'étude de la "plantation" — pour employer le mot du métier — qui est déterminée selon le mouvement des caméras et le jeu de l'éclairage.

Cette "plantation" dans son stage ultime est confiée à un spécialiste; sa tâche est de coordonner les plans de tous les décorateurs, de préparer la réalisation concrète de ces plans à l'échelle et aux dimensions des studios; de déterminer en lequel de ces studios seront montés les décors, selon la disponibilité et l'emploi de l'espace.

Ainsi, le studio 42, le plus vaste à CBFT, est maintes fois orné, simultanément, de plusieurs "paysages" s'appliquant à des programmes successifs, et qui voisinent curieusement.

Le décorateur dressera une liste d'accessoires et de meubles convenant à son décor. Le réalisateur de son côté, a compilé un dossier semblable; tous deux feront concorder leurs réquisitions.

Le décorateur se rend maintenant auprès de l'accessoiriste et lui présente cette liste (au moins une semaine avant le programme). Quelques articles sont déjà sur place, dans les magasins de l'accessoiriste. En des cas spéciaux, le décorateur accompagnera l'accessoiriste pour la location des meubles ou autres pièces importantes.

Un assistant, auquel il délègue pleins pouvoirs, pourra parfois le remplacer lorsque le montage du décor se fait de nuit ou pendant le programme.

Les heures de montage sont assignées par l'adjoint du chef-décorateur; mais avant que ne commencent les répétitions, il faudra tenir compte du temps nécessaire aux éclairagistes pour régler leurs jeux de lumières (pas une tâche facile . . . c'est un travail qui dure parfois jusqu'à deux heures !)



On reconnaît ici Rouville Daigneault (à gauche), animateur de l'émission "La Vie dans nos Forêts" qui passe chaque vendredi soir, à 7 h. 30, à CHLT-TV, en train de palper certaines peaux en compagnie de son assistant, Gérard Boissonneault.



Voici une section du chemin qui mène au sommet du Mont Orford.

Les Cantons de l'Est en 1791

Dans son Histoire de la Colonisation, M. l'abbé Ivanhoe Caron écrit: "La contrée située au sud du Saint-Laurent, appelée plus tard les Cantons de l'Est, formait en 1791 une des plus riches portions du domaine encore inculte de la Couronne. Elle était alors renfermée dans les comtés de Richelieu, de Bedford et de Buckingham. Elle comprend maintenant les comtés de Missisquoi, de Brome, de Shefford, de Stanstead, de Sherbrooke, de Richmond et de Compton". La division des comtés provinciaux comprend aussi Frontenac et Wolfe, constitués à même des circonscription plus grandes au fédéral

Les premiers Blancs venus à Sherbrooke

Les premiers Blancs qui vraisemblablement ont reconnu la région qui se trouve "dans le haut de la rivière St-François", seraient deux Français envoyés en 1742, dans ces parages, par l'intendant Gilles Hocquart pour s'assurer "de la qualité des bois et des commodités ou difficultés qui pourront se rencontrer pour leur extraction du bord de l'eau".

Traversy et Desmarets durent accomplir leur mission. Il est probable même qu'ils passèrent sur le site de la ville actuelle de Sherbrooke, au confluent de la rivière Saint-François et de la Magog.

(1 Edits et Ordonnances, vol 111, p. 469.

La maquilleuse est une vraie artiste aux dons de magicienne

Une maquilleuse est une dame qui met des choses sur le visage de quelqu'un . . . Définition exacte mais très incomplète. La maquilleuse est une artiste, son art l'un des plus anciens. Il date de l'époque reculée où la femme ayant constaté que l'homme aimait les lèvres rouges, frotta furtivement les siennes de framboises . . .

Il y a trois sortes de maquillages : le maquillage de composition qui plante les perruques, attache les barbes postiches; le maquillage de caractère qui accentue la tristesse, la gaîté, dessine les émotions; le maquillage pur et simple pour rajeunir et embellir.

Une maquilleuse peut, comme Gilberte Vuillaume du département de maquillage de Radio-Canada, venir à son art par les Beaux-Arts (elle affectionnait le portrait) et suivre des cours d'anatomie.

Le maquillage de théâtre est fort différent du maquillage de télévision. Gilberte Vuillaume assure que le maquillage normal est beaucoup plus appuyé à la télévision qu'au théâtre. Il faut veiller à ce que les lumières violentes de la télévision n'éveillent pas sur les visages des acteurs, des ombres trop dures, à ce que perruques et barbes aient l'air vrai. Rôle très important du maquillage : il amplifie l'expression du comédien et la fige.

Et puis, il y a les sourcils, les sourcils broussailleux des jaloux, des coléreux; les hauts sourcils ironiques, les longs sourcils diaboliques. Oui, la maquilleuse est une magicienne. Elle sait dispenser la santé. Comment s'y prend-elle ? Clair sous les yeux, creux de joues diminué, rose aux pommettes, bouche pleine et brillante.

Et la maladie ? Foncé autour des yeux, les narines amincies presque pas de bouche et les joues hâves.

Une bonne maquilleuse doit savoir coiffer, connaître l'histoire des époques, des styles.

Réglage du téléviseur et qualité de l'image

Malgré l'importance des commutateurs et boutons dans la vie du Canadien moyen, il ne reste plas moins vrai que 40 pour cent des récepteurs domestiques de télévision en ce pays sont imparfaitement réglés. Ainsi une foule de gens obtiennent des images de qualité inférieure sans pourtant s'en rendre compte.

C'est ce qui ressort du message des ingénieurs professionnels aux Canadiens qui possèdent des téléviseurs ou se proposent de s'en procurer.

De fait, le réglage d'un récepteur de TV est assez simple. Il n'exige pas un diplôme de génie ni même la compréhension d'un cours de physique de l'école supérieure. Si tant de gens ne réussissent pas à bien régler leur téléviseur, c'est qu'ils négligent de consulter le livret explicatif que leur fournit le manufacturier.

Les fabricants de téléviseurs considèrent la situation déplorable. Ils tiennent à ce que leurs clients tirent pleine satisfaction de leurs appareils. Aussi consacrent-ils beaucoup de temps et d'argent à préparer des directives simples et intelligibles.

Les règles fondamentales d'un bon réglage du téléviseur sont si simples que les enfants peuvent les suivre.

On peut dire que le téléviseur se règle à l'oeil. Déplacez d'un demi-tour le bouton du volume, puis placez le bouton de mise au point de façon à obtenir l'image la plus claire. C'est ce réglage qui vous assure d'un même coup le meilleur rendement sonore. Donnez ensuite au son le volume voulu, réglez le contraste pour mettre en valeur de la façon la plus satisfaisante possible le détail de l'image.

Prenez quelques secondes à régler selon votre propre préférence les boutons de brillance et de contraste — et tout est dit. Dans le cas d'un récepteur bien construit, vous n'avez plus à toucher aux boutons de réglage, une fois que vous les avez bien ajustés pour le canal choisi. Si vous changez de poste, le passage d'un canal à l'autre n'exige que de légères modifications du réglage en volume, en brillance et en contraste selon vos goûts particuliers.

Bien des téléspectateurs éteignent toutes les lumières, habitués depuis des années à assister aux représentations de cinéma dans des salles obscures. Soulignons que l'écran de télévision domestique est quatre à cinq fois plus clair que l'écran de cinéma et qu'on peut le regarder en tout confort dans une pièce normalement éclairée.

De fait, les experts condamnent la pratique de suivre la télévision à l'ombre car les yeux du télespectateur se concentrent sur l'écran brillant et peuvent subir une fatigue inutile.

On recommande de garder un certain éclairage, et de bien voir à ce que les lampes ne réflètent pas sur l'écran ou ne brillent pas directement dans les yeux des téléspectateurs.

La télévision peut être une riche source de plaisir et de détente en plus de renseigner sur les sujets d'actualité. C'est en respectant les règles fort simples de réglage de l'appareil et d'éclairage de la pièce que vous obtiendrez le maximum de satisfaction.

Quelques vieux magasins de notre ville

Les vieux Sherbrookois se rappellent facilement les quelques anciens établissements commerciaux suivants : Millward, McBain, Beckett, Le Baron, R.-D. Morkill and Co. (premier gros édifice construit à Sherbrooke; cette maison fut formée en 1840 et fut la pionnière du commerce des nouveautés dans les Cantons de l'Est); le magasin de vêtements en gros et détail Walter Blue, (sur le site actuel de l'édifice Skinner, occupé par les magasins "Chez Yvette" et "Miller") les édifices Winter, Tracey; le magasin de fourrures Z.-P. Cormier; les établissements D. McManamay and Co., J.-H. Gendron, Wm Murray, C.-O. Genest, etc. Dans notre présent numéro, on trouvera quelques photos de ces anciens magasins.

Elle doit savoir laisser filtrer la lumière à travers la poudre, coller une perruque invisible, boucler des anglaises, décoller des oreilles, tracer une cicatrice, creuser des rides. Elle doit savoir blanchir, blondir, brunir les cheveux, composer un masque classique ou fantastique de danseur, vieillir, rajeunir, exagérer l'effet sanguin d'un visage pour une image parfaitement blanche et noire et . . . dominer son trac. Oh ! si ce faux nez allait tomber . . . Patatras !

AU SERVICE DES AUTOMOBILISTES DE RICHMOND ET LA REGION !

BILODEAU SERVICE

Lubrification Remorquage — Lavage, accessoires, pneus, batteries.

TERRAIN DE STATIONNEMENT

731, rue Main (Voisin hôtel Brunswick). Tél. TA 6-3393

RICHMOND, Qué.

Voyez dans nos salles de montre les nouvelles

- CHEVROLET
- OLDSMOBILE
- CORVAIR
- ENVOY

'60

Dyson & Armstrong Limited

VENTES — SERVICE — ECHANGES

434, rue Main — Tél: TA 6-3721

RICHMOND



Une vue partielle des six magnifiques allées de quilles de la salle de quilles Richmond.

LE CENTRE RECREATIF par excellence de Richmond !

BIENVENUE A TOUS A LA

SALLE DE QUILLES RICHMOND

6 allées à votre service !

Faites vos réservations en signalant

TAlbot 6-9021

106, rue Gouin

RICHMOND

JEAN-PAUL BROUILLETTE, B.A.S.O.

OPTOMETRISTE

523, rue Principale — Téléphone : TA. 6-2524

RICHMOND, Qué.

Au service des automobilistes, des garagistes et des industriels de la région de RICHMOND

Handy Andy

P. R. FRAZER

Accessoires et parties d'autos

Articles de sport et de pêche, etc.

Outils divers—Jouets—Etc.

450, RUE MAIN — Tél: TA 6-3595

RICHMOND

Votre meilleur placement

ASSURANCE

Trop de gens n'en possèdent pas assez !

Beaucoup ne sont pas assez protégés !

Consultez-nous . . .

G. F. DRESSER & Co. Reg'd

Etablis en 1886

B. G. HUSK, gérant, rue Collège, Richmond, Tél. : TA. 6-3688

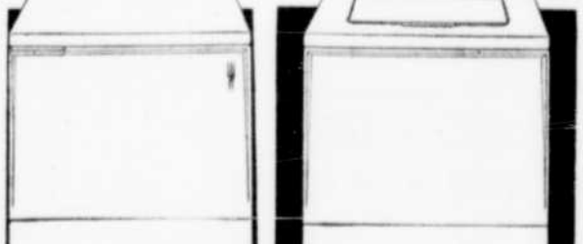
W.-L. COULOMBE, rep. North Hatley, Tél. : VI. 2-2322

ROULEZ dans une FORD ou une MONARCH 1960

VOYEZ NOTRE LOT D'AUTOS ET CAMIONS USAGES A PRIX D'AUBAINES

20% DE REDUCTION

SUR NOS 35 MODELES DIFFERENTS



Fernand Fouquette Automobile Enr.

Vente et service des autos, camions et tracteurs de la fameuse marque FORD

FORD MONARCH FALCON

CRAIG ROAD — RICHMOND — TEL. TA 6-2161

1920—LES PIONNIERS DU MEUBLE DANS LA VILLE DE RICHMOND—1960



SPECIAL ANNIVERSAIRE $269.00

Profitez des spéciaux 40e ANNIVERSAIRE des APPAREILS ELECTRIQUES Kelvinator

POELE prix à partir de $269.00

LESSIVEUSE - Spécial AUTOMATIQUE $249.00

aussi les REFRIGERATEURS 11 pi. cu.

SECHEUSE - Spécial AUTOMATIQUE $199.00

Visitez-nous dès cette fin de semaine

MEUBLES MARCOTTE ENR

516, rue Main — Tél. TA 6-3520

RICHMOND, Qué.

RICHMOND PLASTICS Ltd.

MANUFACTURIERS DE

- FILAMENTS DE PLASTIQUE "SARAN"
- CHEVEUX ARTIFICIELS "SARAN" POUR POUPEES
- PRODUITS POUR EMPAQUETAGE EN POLYETHYTHENE

RICHMOND — Qué.

RICHMOND

QUEBEC

Située dans la magnifique vallée de la rivière Saint-François, au centre d'une grande région agricole, la ville de

OFFRE PLUSIEURS MAGNIFIQUES

SITES INDUSTRIELS

Richmond offre de nombreux avantages aux manufacturiers intéressés. On y trouve une main-d'oeuvre expérimentée, hommes ou femmes.

EAU EN QUANTITE ★ POUVOIR ELECTRIQUE ★ POINT DE JONCTION DU C.N.R.

Permettant des expéditions directes et rapides pour Montréal, Québec et Portland, Me. Richmond est située à vingt-quatre milles de Sherbrooke et à soixante-quatorze milles de Montréal — Entente satisfaisante au sujet des taxes.

Dans le domaine des amusements, Richmond offre toutes les attractions des grandes villes: théâtre, terrains de jeux, Colisée, etc.

Les personnes intéressées sont priées de communiquer avec le Maire, le Secrétaire-trésorier ou avec la Chambre de Commerce.

C. W. ARMSTRONG, maire

Echevins: John BARRINGTON, Melvin BUTLER, Alfred GEOFFROY, Jean-Paul BROUILLETTE, Armand LaMPRON, B. H. Gagnon. G Marveau ALEXANDER, sec-trés

Il y a 50 ans, mourait l'ancien député Chicoyne

Il y aura cinquante ans à l'automne, la TRIBUNE annonçait le décès de M. J-A. Chicoyne, ancien maire de Sherbrooke, ancien député du comté de Wolfe, avocat et journaliste. L'ancien maire était décédé à sa résidence, dans son village de la Providence, St-Hyacinthe. Aux dernières heures de la maladie, M. Chicoyne avait dû garder la chambre, mais quand il en avait quelque répit, il écrivait encore des articles pour les journaux de la région de St-Hyacinthe.

Car Chicoyne était journaliste. Il avait collaboré au "Pionnier" de Sherbrooke pendant de nombreuses années et son influence n'avait pas été étrangère au développement de l'élément canadien français dans la région, mais aussi à l'influence de cet élément. Il ne donna pas sa place, à certaines heures, comme polémiste et nous avons eu l'occasion déjà, de "déterrer" des souvenirs de ses échanges de mots aigres-doux avec le directeur d'un autre journal venu plus tard, le "Progrès".

C'est l'année de la Confédération que M. Chicoyne fit ses premières armes dans le domaine de la politique, du côté des conservateurs dont il fut toujours un partisan ardent; pendant plusieurs années, il obtint la confiance des électeurs du comté de Wolfe qu'il représenta à la Législature.

Maire de Sherbrooke

M. Chicoyne qui fut maire de Sherbrooke en 1890-1892, avait traversé les mers à plusieurs reprises, visitant l'Angleterre, la France, la Belgique, la Suisse et l'Italie; il en avait profité pour étudier dans ces pays de l'autre continent les conditions économiques et politiques de l'époque. On lui attribue entre autres mérites, le succès d'une campagne d'immigration qu'il avait poursuivie pour le compte des gouvernements fédéral et provincial d'alors et qui nous valut dans le temps l'établissement chez nous de bon nombre de colonies et aussi de capitaux français.

Jérôme-Adolphe Chicoyne, était originaire de St-Pie dans le comté de Bagot et il fit ses études classiques au Séminaire de St-Hyacinthe. Admis au barreau du Bas-Canada en 1868 à Montréal, il exerça sa profession à St-Hyacinthe d'abord, mais peu après 1870, la maladie le forçait à prendre une repos. Il fut employé au ministère provincial de l'Agriculture et s'intéressa de façon particulière au mouvement de la colonisation dans la région des Cantons de l'Est. En 1875, il fondait le premier établissement de colonisation à La Patrie en qualité d'agent du gouvernement.

L'histoire de la région, et particulièrement de Sherbrooke, est passablement remplie du nom de J.-A. Chicoyne, qui y a joué un rôle prépondérant.



L'"Enterprise", le premier navire à voguer sur les eaux de la rivière St-François.

Inauguration du premier bateau à vapeur sur la Saint-François entre Sherbrooke et Brompton

(Du "Pionnier", vendredi, 24 mai 1878)

C'est samedi, le 18 mai 1878, vers les quatre heures et demie de l'après-midi, que M. Robert Arkley, de cette cité, a inauguré les courses de son bateau à vapeur sur la rivière St-François.

C'était la première fois, depuis la découverte du Canada, que les ondes de cette rivière étaient sillonnées par une semblable invention du génie de l'homme.

En effet, la chose parut si extraordinaire à une petit garçon d'une douzaine d'années qui était à jouer sur la grève, lors du passage du bateau devant Sherbrooke-Est que, sans y réfléchir un instant, il prit le chemin qui côtoie la rivière jusqu'à Brompton Falls, et suivit le bateau vis-à-vis duquel il se tint continuellement. De cette manière, il fit donc le trajet, aller et retour, distance de quatorze milles, en même temps que le bateau, c'est-à-dire, en deux heures et demie. Il est à présumer qu'il a dû prendre un bon souper après un semblable exercice et qu'ensuite il a dû revenir de son étonnement.

Ce bateau mesure soixante pieds de longueur sur 20 de largeur. Il est construit avec solidité et peut contenir 200 personnes. Il ne tire que 18 pouces d'eau. La machine à vapeur est de la force de 18 chevaux. Elle sort des ateliers de MM. Smith et Elkins, de cette cité. C'est un vrai bijou d'art, et elle fonctionne avec la plus grande régularité désirable, sans imprimer aucun contre-coup sensible au vaisseau.

Le bateau lui-même, lorsqu'il sera entièrement fini ne laissera rien à désirer quant au confort. Il y a un salon pour les dames, et on a même su y ménager un petit coin pour y tenir des rafraîchissements.

Plus de 130 personnes de toutes les classes de la société prenaient part à l'inauguration de samedi dernier. La presse y était aussi représentée. Le voyage s'opéra sans accident, au milieu des hourrahs et des cris de joie des cultivateurs établis sur les bords du Saint-François, entre Sherbrooke et Brompton, et des refrains joyeux des excursionnistes.

Pendant que le bateau dirigeait sa course vers Brompton, un convoi mixte de la Compagnie du Grand Tronc vint à passer et les deux locomotives se saluèrent en faisant retentir l'air de leurs cris stridents, et les excursionnistes de saluer avec leurs foulards les voyageurs qui se trouvaient dans le train et ceux-ci de renvoyer le salut de la même manière. Les animaux domestiques qui passaient dans les champs voisins, effrayés de tout ce tapage inaccoutumé, levaient la tête, regardaient, puis s'enfuyaient au loin, au grand plaisir des spectateurs.

Durant le trajet, le pilote voulut éprouver l'obéissance du vaisseau au gouvernail, et pendant qu'il lui faisait faire divers contours, en revenant, non loin de Sherbrooke, il lui fit toucher terre. Mais cette petite mésaventure n'eut rien de sérieux; il suffit de l'aide de quelques hommes pour le remettre à flot, et il reprit sa marche vers le port.

Le retour du bateau fut salué per les hourrahs enthousiastes des excursionnistes et d'une foule qui se tenait près du pont Aylmer.

Durant tout le trajet, M. Robert Arkley, ainsi que son capitaine et tous ses autres employés, firent tout en leur pouvoir pour accommoder les excursionnistes qui, avant de débarquer, s'empressèrent d'aller serrer la main à cet homme entreprenant, le féliciter et lui souhaiter un heureux succès.

Raison de fondation de la C. de Commerce

Fondée dans le but de promouvoir la prospérité de la cité, la Chambre de Commerce de Sherbrooke fut incorporée en 1889. Elle se composait, comme aujourd'hui, des principaux marchands, manufacturiers et hommes d'affaires de la cité. Les principaux officiers du conseil étaient, en 1890 Andrew Paton, président; William Murray, vice-président; et F. C. Thomson, secrétaire.

Les premières "monolines" à La "Tribune" en 1910

Par Léo-D. Tardif

Nuit et jour, des millions de mots arrivent aux bureaux d'un journal. Ces nouvelles qui parviennent de tous les coins du globe doivent être classées rapidement; plusieurs seront jetées au panier, mais un grand nombre prendront en vitesse le chemin de l'atelier de composition.

Des opérateurs de linotypes s'empresseront de transformer cette copie. De leurs doigts agiles, ils feront descendre des petites pièces de cuivre, et, au toucher d'un levier le métal chaud formera une ligne de caractères . . . ce travail se continuera durant des heures et des milliers de lignes formeront de grandes colonnes. Les mots sur papier seront devenus des mots sur le plomb.

D'autres ouvriers spécialisés mettront ces colonnes de caractères dans des châssis pour en former une page qui sera stéréotypée et le "flan" de cette page se dirigera en vitesse au département de la clicherie, où l'attend la presse à journal—ce géant de roues et cylindres qui semble toujours impatient. Sous un bruit de tonnerre emprisonné, le moment de se mettre en marche arrivera et ce seront des pages de nouvelles imprimées . . . vingt, trente, quarante-huit ou soixante-quatre. Peu importe !

Mais, pour composer ces pages, avez-vous songé qu'il faudra des milliers de lettres et le choix de plusieurs caractères différents ? La linotype nous facilitera cette tâche en nous fournissant du caractère toujours neuf. L'opérateur, accomplissant le travail de plusieurs compositeurs à la main d'autrefois, rend possible ce qui n'était qu'un rêve il y a soixante-quinze ans.

Reportons-nous aux débuts de La Tribune, en 1910. A cette époque, les journaux ne comptaient que quatre ou huit pages.

De temps à autre, un fabuleux exemplaire de seize pages. Il faut admettre que les facilités de transmission de nouvelles n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, même pour les nouvelles d'intérêt régional. Mais ce n'était pas la principale raison pour le nombre restreint de pages de nos quotidiens d'alors, semble-t-il. Le manque de caractères et la lenteur du travail à la main étaient le cauchemar des éditeurs et des ouvriers.

Même à ses débuts, La Tribune était à la page pour la composition de la matière à lire, possédant quatre "Monolines". Ces machines n'avaient pas la vitesse des linotypes d'aujourd'hui, certes, mais c'était quelque chose de "bien" dans ce temps-là.

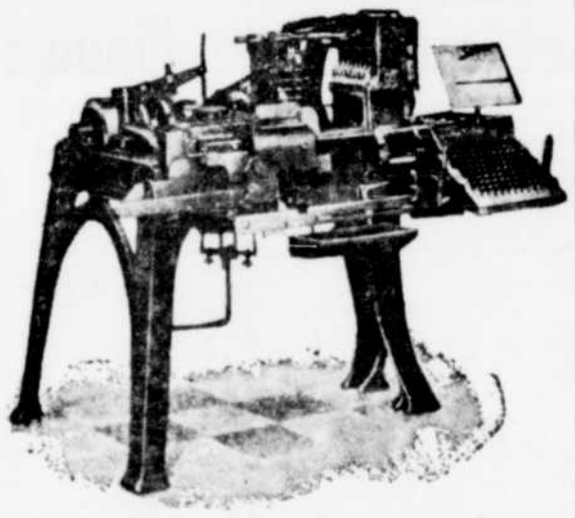
Au département d'annonces, le tout était fait à la main. Imaginons un peu ce qu'était le travail d'alors:

Après avoir mis son tablier, allumé sa pipe et surtout sans oublier sa "visière", l'ouvrier distribuait tout le caractère d'annonces déjà parues avant de commencer la composition de nouvelles annonces. Ce travail absorbait presque l'après-midi tout entier. Plus souvent qu'autrement, le travail vraiment productif ne commençait qu'après le souper, pour se prolonger tard dans la soirée.

A vrai dire, il n'y avait pas eu de changements de procédés depuis environ quatre cent cinquante ans. Les variétés et grosseurs de caractères étaient plus nombreuses qu'en 1450, où Gutenberg inventa le caractère mobile, mais le procédé de composition était le même: pièce individuelle devant être prise en casse, assemblage, justification et distribution.

Tous les jours, de nouvelles machines sont inventées. Peut-être plus que tout autre métier, les arts graphiques sont au seuil d'une révolution formidable dans le domaine de l'automatisation et techniques nouvelles. On peut se rendre compte de cet avancé en visitant les ateliers de La Tribune d'aujourd'hui, qui possède depuis septembre dernier une machine à composer automatique, fonctionnant sur ruban, qui peut atteindre une vitesse incroyable de 12 lignes à la minute, ainsi que diverses machines modernes qui simplifient le travail tout en le rendant plus rapide.

La Tribune célèbre son 50e anniversaire aujourd'hui! Que sera le journal de demain ? Dans 20 ans ? Personne ne peut le prédire . . . Quand La Tribune fêtera son 75e anniversaire, l'auteur de ces lignes aura probablement perdu tous ses cheveux en cherchant à résoudre tous les problèmes complexes que lui auront apporté ces "charmantes" machines à composer au cours de sa carrière. Un autre se chargera de vous raconter les faits saillants de ces dernières années au cours desquelles La Tribune aura sûrement continué d'être à l'avant-garde du progrès.



Ci-dessus, la photo des premières machines à composer appelées "Monolines". En 1910, La Tribune en comptait quatre dans son atelier de composition.

Abonnez-vous à La Tribune

L'endroit par excellence où vous trouverez Chapeaux — Bourses — Foulards et gants qui sont notre spécialité
GERTRUDE GODBOUT
Modiste de chapeaux
38, RUE CRAIG RICHMOND TEL.: TA. 6-3329

DONAT SALVAS
AGRONOME
464, rue Principale — Tél. : TA. 6-2477
RICHMOND, Qué.

Desservant la région de Richmond
IMPRIMERIE ROLLAND ENR.
Rolland HOULE, prop.
Impressions de tous genres — Faisons enseignes
Service de 24 heures pour commandes urgentes.
37, rue Clarence — Tél. TA 6-3676
RICHMOND

Au service de la population de Richmond
LANGLOIS & FILS
AGENTS DES PEINTURES B-H
ENTREPRENEURS EN PLOMBERIE-CHAUFFAGE
AGENTS DES BRULEURS ET FOURNAISES
VENDEUR ESSO IMPERIAL
VENTE D'APPAREILS
21, rue Adam — Tél: TA 6-3440 — Richmond

LA CAISSE POPULAIRE DE RICHMOND
Conseil d'administration
DONAT SALVAS, gérant
PIERRE MASSE, assistant-gérant
496, rue Principale — TA 6-2166
RICHMOND

Confiez-nous les problèmes de la construction !
Nous manufacturons
PORTES et CHASSIS
MATERIAUX de CONSTRUCTION
J.-E. HENDERSON
Entrepreneur général
Peintures — Vernis Benjamin Moore
Richmond — TEL: TA 6-2428 — Qué.

LE CENTRE D'ACHAT DES AUTOS DODGE-DESOTO 1960
GARAGE IRARDIN LIMITEE
TEL. : 6-5-1
St-Félix de Kingsey
VENTES et SERVICE DODGE DESOTO 1960
VALIANT — SIMCA
Burt DESROCHERS
George PICKEN
VENDEURS
PICKEN FINA SERVICE
TEL. : TA. 6-9022
Richmond

HOTEL CARTIER
R. L. TURCOTTE, prop.
CHAMBRES ET REPAS
GRILL ET COCKTAIL LOUNCE
Près de la station, Danville — Tél: TE 9-2383

RENE ROBILLARD
Epicerie et boucherie self-service
Viandes de l'Ouest de choix
Bière — Porter
AU CARRE—DANVILLE, P. Q.
Téléphone TE 9-2161

A VOTRE SERVICE POUR TOUS VOS PROBLEMES d'ASSURANCE
André DROUIN
8, rue Académie
DANVILLE, Qué.
Bureau : TE. 9-2191
Résidence : TE. 9-2277
M. ANDRE DROUIN, président Régional de la Chambre de Commerce.

Mes hommages à "LA TRIBUNE", à tous mes amis ainsi qu'à tous mes électeurs du comté de Richmond !
EMILIEN LAFRANCE
M. A. L.
député de Richmond, à l'Assemblée Législative Provinciale.

Une industrie de la pulpe qui progresse avec la région !
LOTBINIERE PULP & PAPER CO. LIMITED
OMER ST-OURS, gérant
NICOLET FALLS TEL: TE 9-2725 Qué.

Félicitations à LA TRIBUNE
50 LA TRIBUNE 1910-1960
à l'occasion de son Cinquantenaire
Deux entreprises de transport desservant le Québec, l'Ontario et les Etats-Unis !
Plus de 150 unités assurent un service quotidien depuis au-delà de 30 années.
Ci-dessus, une vue aérienne des entrepôts et bureaux de l'administration des entreprises
ASBESTOS TRANSPORT LTÉE
Asbestos—Danville—Richmond—Montréal
Tél. TA 6-2505
Bureau-chef
DANVILLE, Tél. : TE. 9-2755
Entrepôt: Montréal OR 1-5948-49-50
2035, rue Francis, MacKayville, Qué.
EASTERN TRANSPORT LTÉE
Sherbrooke LO 2-5152
Victoriaville PL 2-2188
Québec LA 5-6465
Montréal-Toronto PL 7-7797
Toutes marchandises assurées en transport.

La biographie de Sir John Coape Sherbrooke, militaire et gouverneur

La ville et le comté de Sherbrooke tirent leur nom de Sir John Coape Sherbrooke, (1764 - 1830) nommé capitaine général et gouverneur-en-chef du Canada le 29 janvier 1816. Il prêta le serment d'office à Québec le 12 juillet 1816, et à la suite d'une attaque de paralysie il quitta Québec le 12 août 1818.

Sir John Coape Sherbrooke ne fut gouverneur que 2 ans, mais il avait rempli auparavant une carrière militaire très active dans de nombreux pays. A la suite de toute une série de promotions, il fut nommé général le 27 mai 1825.

Sa jeunesse

Il naquit en 1764, le 3e fils de William Coape, J. P. (de Farnah, Derbyshire, et d'Arnold, Nottinghamshire) qui prit le nom de Sherbrooke en épousant en 1756 Sarah, l'une des héritières conjointes de Henry Sherbrooke, d'Oxton, Nottinghamshire.

Il fut d'abord sous-officier dans le 4e d'infanterie, le 7 décembre 1780, et devint lieutenant le 22 décembre 1781. On lui confia une compagnie du 85e d'infanterie le 6 mars 1783, mais ce régiment fut dissous durant la même année.

Le 23 juin 1784, il fut capitaine du 33e d'infanterie, alors en garnison en Nouvelle-Ecosse. Le 33e retourna en Angleterre en 1785. Le 30 septembre 1793, date où Arthur Wellesley devint lieutenant-colonel, Sherbrooke fut promu major, et devint lieutenant-colonel le 24 mai 1794. En juillet, le régiment débarqua à Ostende pour rejoindre l'armée du Duc d'York dans les Pays-Bas. Ce régiment servit durant la dernière partie de la campagne de 1794, et durant la retraite d'hiver de la Hollande à Bremen.

Ses faits d'armes

En avril 1796, le régiment se rendit au Cap, Afrique-Sud, et ensuite dans l'Inde, où il prit part à la guerre de Mysore de 1799. A la bataille de Malavelly Sherbrooke commanda l'avant-garde qui fut sujette au premier engagement. A l'assaut de Seringapatam, il commanda la colonne droite d'assaut. Il fut renversé par une balle morte, en montant sur la brèche, mais il se rétablit rapidement.

Dans son récit, Baird écrit: "S'il est vrai que tous se conduisirent noblement, il convient d'en mentionner un tout particulièrement, et je ne connais personne qui ait autant droit à des félicitations que le colonel Sherbrooke".

Sa santé fut tellement affectée dans l'Inde, qu'en janvier 1800 il dut retourner en Angleterre. En 1802, on lui versa la demi-solde. Il avait été nommé colonel de l'armée le 1er janvier 1798; le 9 juillet 1803 il fut nommé commandant du 4e bataillon de réserve dans les comtés de l'est. Le 1er janvier 1805, il fut promu major-général, et en juin il fut envoyé en Sicile, où on lui donna le commandement des troupes à Messine.

En Egypte et en Sicile

En mai 1807, il se rendit en Egypte pour négocier avec les Beys, à la suite de l'insuccès de l'expédition de Fraser. Durant les 6 premiers mois de 1808, il eut le commandement temporaire de toutes les troupes anglaises en Sicile.

L'effectif croissant des Français dans le sud de l'Italie rendit ses fonctions très pénibles, mais Bunbury dit que très peu d'officiers les auraient remplies avec un meilleur jugement, une activité plus soutenue et un dévouement plus complet et qu'aucun des commandants anglais ne déjoua si complètement les intrigues de la Cour de Palerme. Il décrit Sherbrooke comme "un homme petit, aux épaules carrées, et endurant, dont le maintien dénote au premier coup d'oeil son courage indomptable".

Son commandement temporaire prit fin à l'arrivée de Sir J. Stuart, et il retourna en Angleterre en juin 1808. Il avait été créé colonel du régiment de Sicile le 5 février 1807, et il fut transféré au 68e d'infanterie en mai 1809.

En janvier 1809, on l'envoya avec 4,000 hommes tenir garnison à Cadix, mais à son arrivée il reçut l'ordre de se rendre à Lisbonne, Portugal, où il débarqua avec ses troupes le 12 mars. En constatant que Beresford, avec 3 ans de moins que lui, était nommé pour commander



Croquis à la plume de l'artiste Ozias Leduc par M. Paul Gagné, de Sherbrooke.

l'armée portugaise avec le grade de lieutenant-général, Sherbrooke réclama et obtint le même grade local.

Exploits en Espagne

Il fut commandant en second sous Wellesley, durant la campagne de 1809. Au passage de Douro, sa division (la première) traversa le fleuve en face d'Oporto, et aida à chasser les Français de la ville. A Talavera il était au centre de la ligne anglaise, et repoussa brillamment l'attaque de la division Lapisse. Mais la brigade des gardes suivit l'ennemi trop loin et fut prise de flanc et de front par l'artillerie française qui lui infligea de lourdes pertes. La division retraita avec une certaine confusion, et le centre anglais aurait été enfoncé, n'eût été l'avance opportune et l'énergique résistance du 48e d'infanterie.

Dans son rapport, de même que dans ses ordres généraux, Wellesley fait une mention spéciale de Sherbrooke, surtout pour la charge à la baionnette qu'il lança dans ce combat; et le commandant en chef fait voir que la conduite de Sherbrooke est digne des hommages du roi.

Tempérament violent

Sherbrooke fut créé Chevalier du Bain le 16 septembre, et reçut la médaille Talavera. Longtemps après, le Duc de Wellington déclarait à Lord Stanhope: "Sherbrooke était un officier de première valeur, mais l'homme le plus irascible que j'aie connu", et il mentionne par exemple qu'en sa présence, à Oporto, son interprète irrita tellement Sherbrooke qu'il eut toutes les misères du monde à empêcher une terrible râclée. 15 jours avant Talavera, Wellesley écrivit à Sherbrooke pour lui faire observer qu'il ne devait pas s'emporter contre les officiers du commissariat, malgré tout ce qu'ils pouvaient mériter à son avis.

Exploits au Canada

Sherbrooke ne jouissait pas d'une robuste santé. A la suite de ces combats sa santé déclina, et il dut retourner en Angleterre en mai 1810. Il devint lieutenant-général le 4 juin 1811, et le 9 août il fut nommé lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. La déclaration de guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le 18 juin 1812 l'obligea à prendre des mesures pour la défense de la colonie, et il le fit avec tant de vigueur et d'intelligence, que lorsque la paix fut conclue, on lui vota une somme de 1,000 livres sterling comme récompense.

En septembre 1814, il commanda l'expédition militaire de la Penobscot qui remporta le plus vif succès en 10 jours, et il fit quelque chose qui compensa un peu la défaite de Plattsburg. Une brigade américaine capitula, et le port du Maine, situé entre le Penobscot et le Nouveau-Brunswick, devint pour le moment une possession anglaise. A la fin de son terme d'office, on plaça un portrait de Sherbrooke dans l'édifice provincial, à Halifax.

Gouverneur du Canada

Le 29 janvier 1816, il fut nommé capitaine général et gouverneur en chef du Canada, mais ne fut assermenté à Québec que le 12 juillet. Ce n'était pas un poste des plus enviables, vu la lutte qui se poursuivait alors entre la minorité anglaise dominante et la majorité française et catholique, mais Sherbrooke réussit, par son tact, à gagner l'estime personnelle des colons. Son tempérament nerveux ne put, cependant, résister à l'épreuve. Le 6 février 1818, il eut une attaque de paralysie, et il dut donner sa démission; il quitta Québec le 12 août de la même année.

Grand'croix et général

Il passa le reste de sa vie dans la retraite, à Calverton, Nottinghamshire, et y mourut le 14 février 1830. Il fut inhumé à Oxton. Il avait été créé Grand'croix de l'ordre du Bain le 2 janvier 1815, et promu général le 27 mai 1825. Le 24 août 1811, il avait épousé Katherine, fille du Rév. Reginald Pyndar, recteur de Madresfield, Worcestershire. Sa femme mourut sans enfants le 15 mai 1856. Sa soeur et héritière conjointe fut la mère de Robert Lowe, plus tard Vicomte de Sherbrooke, dont l'arrière grand'mère, de la lignée paternelle, fut la soeur de la mère de Sir J. C. Sherbrooke.

Résumé de son administration

Lorsque Sir John Coape Sherbrooke assuma l'administration du Canada, un violent conflit se poursuivait depuis quelques années entre le Conseil Exécutif et l'Assemblée, et le mouvement nationaliste des Canadiens-français s'affirmait d'une année à l'autre.

Lord Bathurst, ministre de la Guerre et des Colonies, à Londres, assailli par toutes sortes de représentations de la part du gouvernement canadien, ne pouvait comprendre au juste l'impasse canadienne, et tenait par-dessus tout à conserver la suprématie et l'indépendance au gouvernement et à ne pas accroître les pouvoirs de la Chambre d'Assemblée.

Sherbrooke vit clair dans la situation canadienne et fit voir à Lord Bathurst qu'il était inutile d'envoyer l'arbitre qu'on réclamait pour résoudre le conflit politique canadien, et il appuya sur la nécessité pour le gouvernement anglais de modifier son attitude à l'égard du Canada français. Il lui disait dans une lettre datée du 10 octobre 1816, que recourir à la force ne ferait qu'aggraver la situation, qu'une prorogation suivrait l'autre, qu'une dissolution serait suivie d'une autre, etc. Lord Bathurst modifia alors son attitude et devint plus conciliant.

Sherbrooke et Papineau

Peu après, Louis - Joseph Papineau, président de l'Assemblée depuis 1815, fit un coup d'Etat en obtenant avec l'appui de ses collègues l'octroi d'un traitement pour le président de l'Assemblée. Sherbrooke y consentit à la condition qu'on accorderait un traitement également à Sewell, le président du Conseil Législatif. Le parti exécutif obtint d'en par-là l'appui de Papineau et de ses amis, et Papineau assuma la direction définitive du parti canadien-français.

La session de 1817 du parlement provincial fut l'une des plus efficaces de toutes depuis l'établissement du gouvernement représentatif. Jamais, on n'avait vu une si grande cordialité entre le gouverneur et la Chambre d'assemblée. Ce succès fut dû surtout à la sagesse de Sir John Sherbrooke et aussi à l'appui qu'il reçut de Papineau.

Le problème du budget

Ce fut aussi sur la recommandation de Sir John Sherbrooke, que Lord Bathurst, en



Peinture de Lord Sherbrooke à l'hôtel de ville

face d'un déficit financier croissant, opta pour que la Législature fût appelée chaque année à voter toutes les sommes requises pour les dépenses annuelles ordinaires de la province du Bas-Canada. A la convocation du Parlement en janvier 1818, Sherbrooke recommanda de soumettre à la Chambre un estimé des revenus et des dépenses projetés. La Chambre autorisa le gouverneur à prendre à même les fonds provinciaux le montant requis pour combler le déficit. Ce fut un expédient temporaire et l'étude d'un bill constitutionnel de crédit fut remise à la session suivante. Dans la suite, cette question suscita de graves conflits.

Dernières années

Sherbrooke se sentit atteint par la paralysie et soumit sa démission. Quoique plus heureux que tous ses prédécesseurs depuis la nouvelle constitution, il mit son administration au Duc de Richmond, et retourna en Angleterre, où il mena une existence retirée à Calverton, Nottinghamshire, jusqu'à sa mort, le 14 février 1830.

Vous économisez en achetant à la

TABAGIE ASBESTOS ENR.



J. C. BLOUIN, prop.

TABACS, CIGARETTES

Dépôt des tabacs TREMBLAY bonbons, journaux, etc.

271, Première Avenue — ASBESTOS

J. M. BEAUCHESNE

— NOTAIRE —

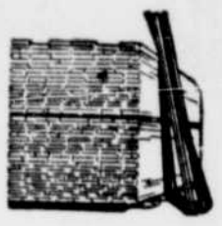
Bureau — 194, rue Bourbeau — Tél. 163-2

Rés. 123, rue St-Jean-Baptiste — Tél: 163-3

ASBESTOS

Une entreprise qui contribue à l'expansion d'Asbestos et de la région !

BOIS et MATERIAUX de CONSTRUCTION PORTES et CHASSIS



MICHEL DION & FRERES LTEE

DONT LA FONDATION REMONTE A 1923

280, boulevard St-Luc (angle St-Hubert) — Tél. : 61-3

ASBESTOS, Qué.

Voyez les nouvelles

1960 PLYMOUTH CHRYSLER

chez votre vendeur

GARAGE LAMBERT INC.

Ventes — Service — Réparations

158, rue du Roi — Tél: 212-2 — Asbestos

EN UN INSTANT NOUS MÉLANGEONS LA COULEUR QUE VOUS DÉSIREZ!



1 Choisissez votre couleur . . .

2 Nous la composons sur la nouvelle machine "Royal-matic"

3 Votre couleur est prête — en un instant — avec la peinture garantie Mt-Royal et le fini que vous avez choisi!

Achetez votre peinture à la moderne "Royal-matic" — chez votre dépositaire Mt-Royal.

PEINTURES MT ROYAL

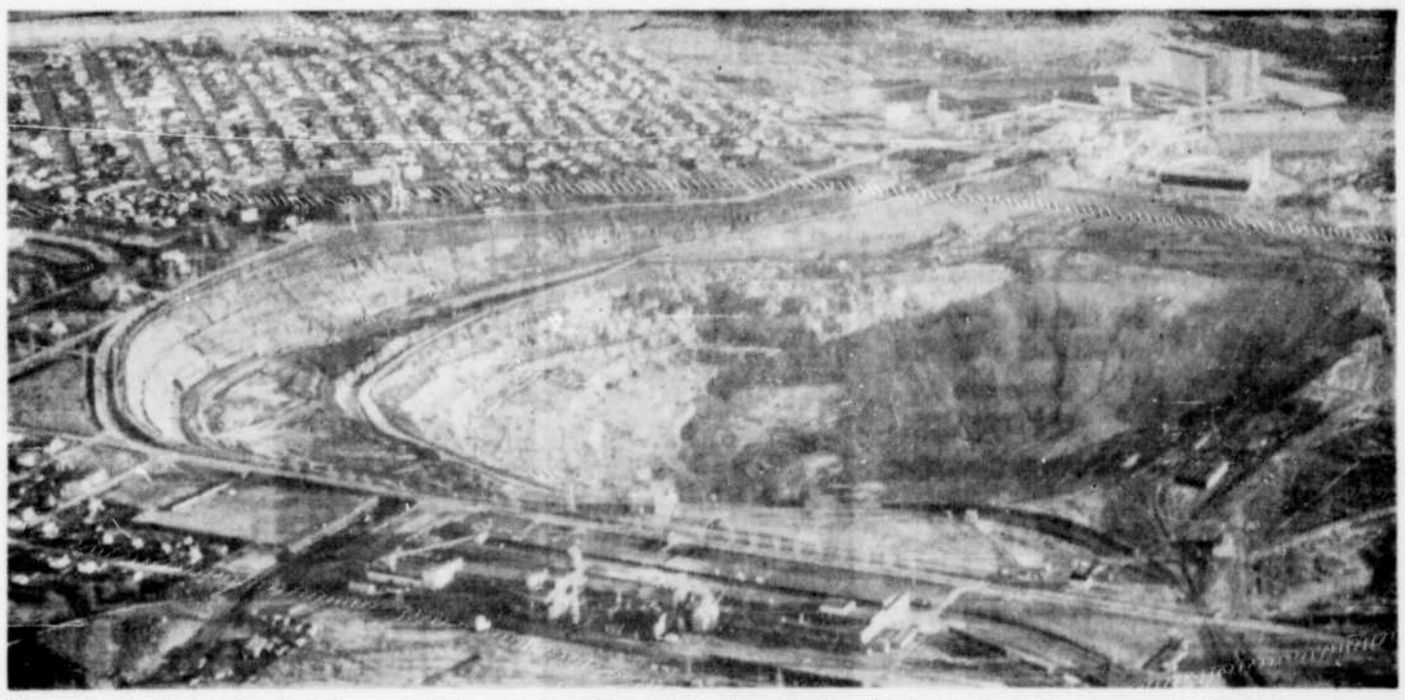
LOUIS HOULE LIMITEE

200 BOUL. ST-LUC — TEL.: 66 — ASBESTOS

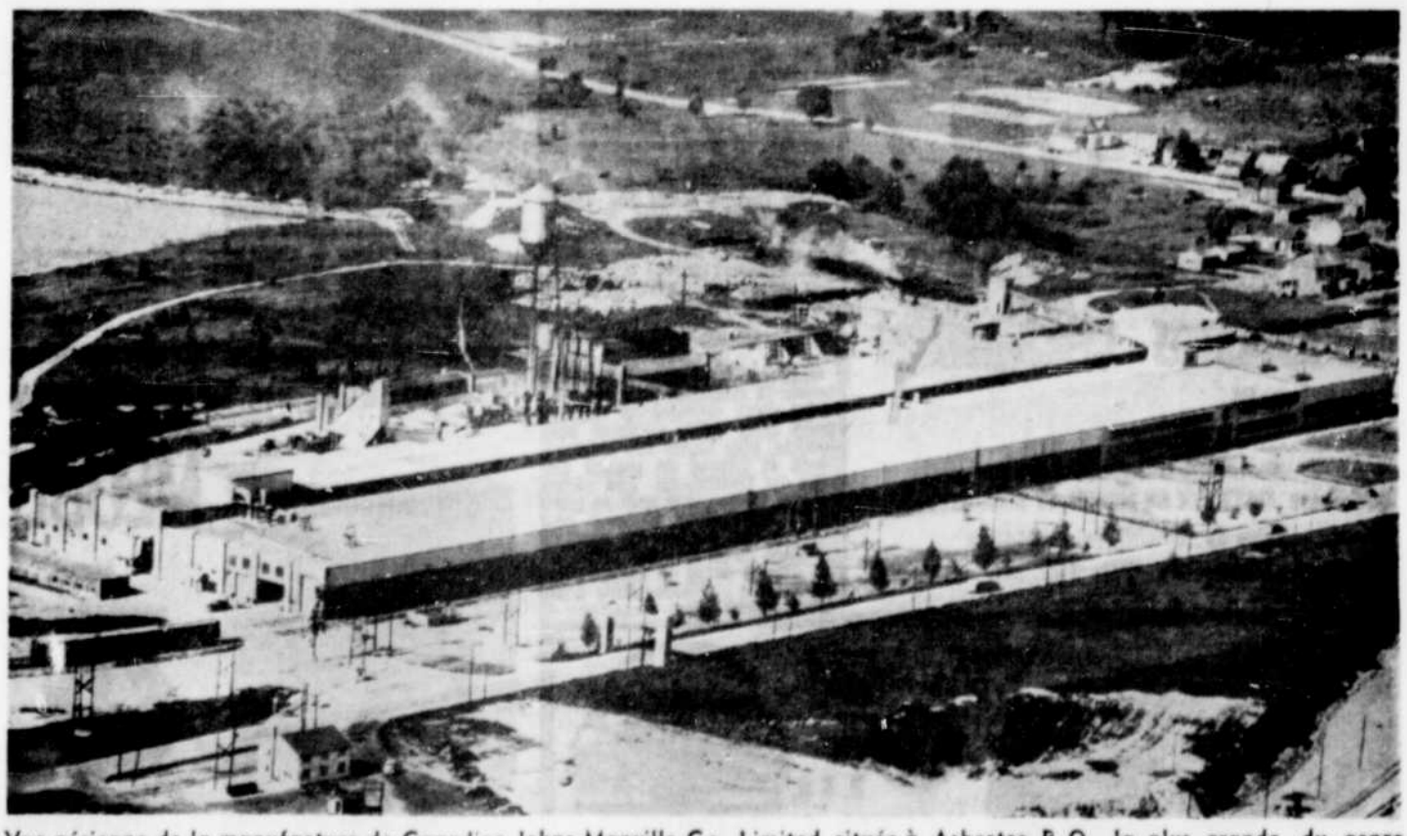
Avec les meilleurs voeux de

CANADIAN JOHNS-MANVILLE CO., LIMITED

LA PLUS GRANDE MINE D'AMIANTE AU MONDE, SITUÉE À ASBESTOS, P. Q.



Vue aérienne de la mine à ciel ouvert Jeffrey de Canadian Johns-Manville Co., Limited, située à Asbestos, P. Q. L'extraction de l'amiante débuta dans cette localité en 1881. L'on peut voir le moulin No 5, l'entrepôt de la fibre, les chevalements Nos 1 et 2 et les autres bâtisses de surface, telles que l'atelier de réparation, le magasin d'entreposage, la centrale électrique, etc. A l'avant la manufacture J.-M.



Vue aérienne de la manufacture de Canadian Johns-Manville Co., Limited, située à Asbestos, P. Q., la plus grande du genre consacrée à la fabrication de produits d'amiante et commodités connexes pour le marché domestique et l'exportation. Plus de 300 différents produits sont fabriqués annuellement dans cette usine.

Sir A.-T. Galt, un Père de la Confédération, fut pendant 20 ans, le député de Sherbrooke

Sir Alexander Tilloch Galt, (1817-1893), commissaire de la Compagnie des Terres British American Land Company), promoteur du Grand Tronc, député fédéral de Sherbrooke pendant 20 ans, ministre des finances du Canada, l'un des principaux promoteurs de la Confédération et l'un des principaux rédacteurs de l'Acte de l'Amérique du Nord, fut l'une des figures les plus dominantes du 19e siècle au Canada et l'un des financiers et hommes d'affaires courageux qui contribuèrent énormément au développement de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

Né à Chelsea, Londres, le 6 septembre 1817, le cadet des 3 fils de John Galt, le romancier écossais, il vint au Canada en 1835 occuper le poste de commis dans le bureau de la British American Land Company, à Sherbrooke, Bas-Canada. Il fut commissaire de cette compagnie de 1844 à 1855.

Il s'intéressa activement au développement ferroviaire, et fut l'un des principaux promoteurs canadiens du réseau du Grand Tronc.

Député de Sherbrooke

En 1849, il fut élu député indépendant du comté de Sherlative du Canada. Il démissionna en 1850, alors que le déménagement du siège du gouvernement de Montréal le mit dans l'impossibilité de mener de front ses fonctions législatives avec ses fonctions de commissaire de la Compagnie des Terres. Lorsque son successeur, le député Edward Short, fut nommé à la magistrature, Galt consentit à se présenter de nouveau et il fut élu à l'élection partielle de la ville de Sherbrooke en mars 1853, sans opposition, et il continua de représenter cette circonscription à l'Assemblée jusqu'en 1867, et à la Chambre des Communes jusqu'en 1872.

Succès rapide

Galt fut considéré comme le leader des députés de langue anglaise du Bas-Canada, et en 1853, il devint ministre des Finances dans le cabinet Cartier-Macdonald, mais en entrant dans le gouvernement, il mit la condition que la fédération de l'Amérique Britannique du Nord devait faire partie de son programme politique.

Avec Georges-Etienne Cartier et John Ross, il se rendit en Angleterre pour faire valoir les avantages d'une Confédération canadienne auprès du gouvernement anglais, mais sans remporter de succès. En 1862, il démissionna avec ses collègues mais en 1864, il devint de nouveau ministre des Finances jusqu'en 1866.

Il fut délégué aux conférences de Charlottetown et de Québec en 1864, et à la conférence de Westminster en 1866. Il fut l'un des principaux rédacteurs de l'Acte de l'Amérique du Nord. En 1867, à l'avènement de la Confédération, il devint le premier ministre des finances du Dominion. En 1868, il démissionna du cabinet à la suite d'un conflit d'opinions avec Sir John Macdonald.



Sir A. T. GALT.

Dernières années

Galt ne remplit plus ensuite de poste dans le cabinet. Il se détacha des partis politiques et se prononça en faveur de la future indépendance du Canada. En 1872, il s'éloigna du Parlement. En 1875, il fut nommé membre de la Commission des pêcheries de Halifax, selon le traité de Washington, et il consacra les quelques dernières années de sa vie à des fonctions diplomatiques ou semi - diplomatiques. En 1880, il fut nommé premier haut-commissaire canadien à Londres, poste qu'il remplit jusqu'en 1883. Il consacra ensuite les dix dernières années de sa vie au développement de diverses entreprises commerciales et minières qu'il avait lancées dans le nord-ouest canadien. Depuis 1890, sa santé faiblit rapidement et il mourut à Montréal le 19 septembre 1893.

Galt se maria deux fois. En 1848, il épousa Elliott Torrance, fille de John Torrance, de Montréal, et elle mourut en 1850. En 1851, il épousa la soeur cadette de sa première femme, Amy Gordon. Sa première femme lui donna un fils, et sa seconde deux fils et huit filles.

En 1867, il déclina le titre de compagnon du Bain (civil), mais en 1869 fut créé Chevalier Commandeur de St-Michel et St-Georges, et en 1878, Grand'-Croix de St-Michel et St-Georges.

Hommes de lettres

Esprit cultivé, Sir Aexander Tilloch Galt était un homme de lettres comme son père, et il fut notamment l'auteur des ouvrages suivants: "Canada, 1849 to 1859", (Londres et Québec, 1860); "The Political Situation" (Montreal, 1875); "Church and State" (Montréal, 1876); "Civil Liberty in Lower Canada", (Montréal 1876); "The Relations of the Colonies to the Empire" (Londres, 1881), et "Future of the Dominion of Canada" (Londres, 1881).

Son père, le romancier John Galt, fonda en 1827 la ville de Guelph, Haut-Canada, et la ville de Galt, Haut-Canada, fut ainsi nommée d'après son nom.

Son oeuvre dans nos Cantons

Sir A. T. Galt eut une carrière si remplie que nous nous contenterons d'appuyer légèrement sur quelques périodes de sa vie qui intéressent spécialement notre région.

A son arrivée au Canada, Galt consacra ses énergies au développement des Cantons de l'est (ceux du Haut-Canada portaient le nom de Cantons de l'Ouest). Nos Cantons étaient alors une vaste étendue de territoire forestier comprise entre le Saint-Laurent et la frontière des Etats-Unis, entre les rivières Richelieu et Chaudière. Ce fut le champ des activités de la "British American Land Company". C'est là que Galt commença sa carrière.

Ce fut aussi dans le but de développer les Cantons qu'il fut induit à entreprendre la construction du chemin de fer "St. Lawrence and Atlantic", le début de sa carrière comme pionnier des chemins de fer. Ce fut également dans les intérêts du Canton de Sherbrooke et de la Compagnie des Terres qu'il entra d'abord dans la politique, et ce fut le champ limité que lui offraient les Cantons de l'Est qui le porta à se lancer dans sa grande carrière politique fédérale.

La British Am. Land Co.

A la suite des différents systèmes d'octrois de terrains, il n'y avait que la lisière du sud, près de la frontière américaine où progressait le mouvement de colonisation. C'est alors que la "British American Land Co." fut créée et acquit les réserves de la Couronne et autres propriétés de la Couronne non ainsi désignées, dans les comtés de Sherbrooke, Shefford et Stanstead, et une région non arpentée, le territoire de Saint-François, située dans le coin sud-est de la province entre le lac Mégantic et la rivière St-François. Elle acquit ensuite les réserves du clergé et les terrains des propriétaires privés de la compagnie. Papineau et les députés canadiens-français redoutaient de voir les vieux habitants de la province "inondés" par un envahissement de colons anglais. L'Assemblée se prononça contre la compagnie, mais le Conseil Législatif l'approuva.

La compagnie, suivant sa charte, fit d'énormes dépenses pour construire des routes, ponts, quais, moulins à farine, moulins à scie et fabriques de potasse, et plaça beaucoup de capitaux dans les industries de Sherbrooke. Elle eut une prospérité factice, mais ses affaires périclitèrent. Des 300 familles établies à Victoria (Canton de Bury) une seule y restait, quelques années plus tard. Les colons préféraient le Haut-Canada.

Succès de Galt

Galt en 1842 entreprit de restaurer la situation, et y réussit. Il fit deux voyages en Angleterre pour faire accepter ses projets, puis obtint des concessions et l'appui du conseil de ville de Sherbrooke. Les campagnes de publicité pour se procurer des colons n'eurent cependant pas un très vif succès, de sorte qu'en 1848 Galt conclut un accord entre la Compagnie des Terres et l'Association d'Etablissement des Canadiens - Français dans les Cantons de l'Est.



Le premier pont Wolfe, sur la rivière Magog, à Sherbrooke.

Galt, devenu Commissaire de la compagnie, accepta de recevoir les paiements des colons en produits, notamment en jeune bétail, et ce système fut un succès à l'époque. Il pouvait dire avec raison qu'il dirigeait le plus vaste système de troc (échange) connu dans l'hémisphère occidental.

Les Canadiens français

Son principal biographe, Oscar Douglas Skelton, fait cette juste observation: "Le Commissaire Galt qui, en 1848, offrit à son compatriote canadien - français un établissement dans les Cantons de l'Est où il devait conserver tous les avantages de sa paroisse natale, sa langue, son clergé, et ses coutumes sociales, sans aucune des restrictions de nature à nuire à son esprit d'industrie et d'entreprise, était loin de penser qu'avant la fin du 19ème siècle les Canadiens-Français seraient en majorité dans les Cantons de l'Est". En 1856, Galt céda son commissariat à R. W. Heneker et la Compagnie le félicita hautement pour son excellente administration.

Les historiens sont d'accord pour dire que l'entreprise de la "British American Land Co." ne fut pas un succès financier, mais que son oeuvre contribua puissamment à développer les Cantons.

Galt et son réseau

Mais, la principale entreprise que Galt lança pour développer les Cantons et faire bénéficier sa compagnie, fut la construction du chemin de fer "St. Lawrence and Atlantic". Galt fut le premier à comprendre que les Cantons de l'Est avaient un pressant besoin de communications, et qu'un chemin de fer s'imposait. A la suite d'une foule de déboires et de sollicitations financières, au Canada et en Angleterre, le projet se réalisa, et en 1851 le réseau était complété à Richmond, en 1852, complété jusqu'à Sherbrooke, et en 1853 complété jusqu'à Island Pond. En 1853, cinq réseaux en existence furent fusionnés sous le nom de "Grand Trunk Railway of Canada", et le réseau des Cantons fut prolongé à Portland. En 1854, on commença la construction du pont Victoria à Montréal.

Prestige en politique

Les entreprises financières de Galt dans les Cantons de l'Est furent d'un actif insurpassable pour le développement industriel, agricole et commercial de notre région. Il devint à juste titre le plus illustre des représentants des Cantons de l'Est, et il était tout logique que Sherbrooke le choisit comme son député, à la mort du député Samuel Brooks, en 1849. Neuf ans plus tard, il s'était acquis une telle réputation parlementaire, et surtout comme chef indépendant, que le gouverneur Sir Edmund Head invita Galt à former un cabinet pour remplacer celui de George Brown. C'était un grand honneur pour Galt, âgé de 41 ans, mais il le déclina sans hésiter et conseilla au gouverneur de choisir Sir Georges-Etienne Cartier, lequel accepta et pria J.-A. MacDonald de diriger la section du Haut-Canada. Galt accepta alors le poste de ministre des finances.

Père de la Confédération

Après avoir penché en 1850 en faveur de l'annexion aux Etats-Unis, Galt se ressaisit et devint l'un des plus célèbres des pères de la Confédération. On lui offrit souvent de se présenter candidat dans le Haut-Canada, mais il ne voulut jamais quitter ses bons vieux amis des Cantons de l'Est et représenta Sherbrooke jusqu'à la fin de sa carrière politique.

Il laissa la réputation d'un homme politique honnête, d'un financier habile et intègre, d'un excellent orateur et homme de lettres, et aussi d'un citoyen affable, large d'esprit, courtois, un véritable gentilhomme.

A votre service au domaine des impressions dans la région d'Asbestos !

Imprimerie Commerciale d'Asbestos

J. Conrad ST-HILAIRE, prop.

"Confiez-nous vos problèmes d'impression"

Téléphone : 346

145, rue St-Edmond — ASBESTOS

JEAN-GERARD COTE

entrepreneur en plomberie-chauffage



Agent autorisé des appareils de chauffage "Timken"

Service de 24 heures par jour

112 rue Laurier — Tél. 672-s-12

Asbestos, Qué. — Rés. 625-s-3

LE PLUS MODERNE ET LE PLUS CONSIDERABLE MAGASIN DE MEUBLES DE TOUTE LA REGION

VOYEZ LES APPAREILS TELEVISEURS RADIOS "HI-FI" et STEREOS

RCA VICTOR

MODELES 1960





SERVICE DE REPARATIONS PAR TECHNICIEN EXPERT

THERRIEN & frères FURNITURE LTD. MEUBLES

188, rue Bourbeau — Tél. 220

ASBESTOS, Qué.

UNE ENTREPRISE UNIQUE de REPARATIONS de PNEUS dans la région d'ASBESTOS



Vulcanisation d'Asbestos

Emile Vachon, prop.

CONCESSIONNAIRE

PNEUS GOODYEAR TIRES

VENTES — REPARATIONS VULCANISATION

RR. No 3 — Asbestos-Danville — Tél: TE 9-2633



Les pionniers du NETTOYAGE-PRESSAGE à ASBESTOS

Confiez-nous le NETTOYAGE DE VOTRE GARDE-ROBE

TEL. : 202

Service rapide par toute la ville, ainsi qu'à DANVILLE

NETTOYAGE P M ASBESTOS

RUE LAURIER — Paul Matton, prop. — ASBESTOS



FOLDOOR

Une entreprise qui va de l'avant avec le progrès d'Asbestos

CARON & FRERE LTEE MATERIAUX DE CONSTRUCTION

Manufacturiers: PORTES ET CHASSIS

Spécialité : MENUISERIE GENERALE

CIMENT—BRIQUE

Angle boulevard St-Luc et rue du Roi — Téléphone 183 — ASBESTOS

Représentants des produits :

- CANADIAN JOHNS-MANVILLE
- CANADIAN GYPSUM
- BUILDING PRODUCTS
- TEN-TEST
- ARBORITE
- BERTILE
- FERRONNERIE HOLLYMADE & WEISER
- FERRONNERIE AMEROCK
- PEINTURES
- CHASSIS ALLUM "PHILCO"
- PORTES "PELLA"

Glidden

Une boulangerie dont les pâtisseries sont renommées dans tous les Cantons de l'Est !



BOULANGERIE D'ASBESTOS

ENR.

Ph. CORBEIL et G. PROVENCHER, prop.

Spécialités : GATEAUX DE NOCES ET D'ANNIVERSAIRE

Pains de fantaisie pour banquets

113, rue Lafrance — Tél: 137 — ASBESTOS

Nos hommages à LA TRIBUNE - 1910 cinquantenaire 1960

VILLE d'ASBESTOS

POPULATION: 10,755 AMES

S. H. LE MAIRE GASTON H. THEROUX

J. H. L. OLIVIER, secrétaire-trésorier

ADRIEN LARIVEE, Chef de la Sûreté Municipale

ECHEVINS :

LEO DUSSAULT — ROBERT MAROUX

LEOPOLD FRECHETTE — LAURIER TARDIF

IRENEE GODBOUT — OVILA TURGEON



VENTE — SERVICE "VOLKSWAGEN"

R. & G. CLOUTIER AUTOMOBILE Ltée

135, rue du Roi, Asbestos (FACE AU MONUMENT)

Tél: 121

ACHETEZ EN TOUTE CONFIANCE AUX PIONNIERS DU MEUBLE A ASBESTOS !

MEUBLES E. PARENTEAU

Votre concessionnaire

Où vous trouverez les plus beaux appareils électriques qui vous permettent de vivre mieux aux conditions les plus avantageuses

VOYEZ-LES EN ETALAGE A NOTRE MAGASIN





250, RUE BOURBEAU — TEL: 200 — ASBESTOS, Qué.



Sir Wilfrid Laurier chez le sénateur E. W. Tobin à Bromptonville vers 1910.

Une visite au musée de Sir Wilfrid Laurier à Arthabaska

Par Louis-C. O'Neil

A un quart de siècle d'intervalle, deux fils de la région des Cantons de l'Est, tous deux de langue française, se sont trouvés à occuper le poste de premier ministre du pays à Ottawa. Il y a plus de trente-huit ans, Sir Wilfrid Laurier mourait dans la capitale canadienne et moins de dix ans après le décès de celui que l'on a appelé le plus grand homme d'Etat canadien, la maison qu'il avait habitée pendant vingt ans à Arthabaska était transformée en un musée qui devait non seulement perpétuer sa mémoire, mais qui devait constituer aussi une espèce de reliquaire de documents qui jouèrent un rôle prépondérant dans l'histoire, tellement l'histoire du pays, pendant un certain temps, fut celle de Laurier, tellement l'histoire de Laurier, pendant un certain temps, fut celle du pays.

Il y a quelques années, le très honorable Louis Saint-Laurent, un fils de Compton, s'arrêtait à Arthabaska à l'occasion des fêtes centenaires et déposait au pied du monument érigé en face de l'ancienne demeure de Laurier, une gerbe de fleurs. C'est dans cette maison que se trouve le musée et il suffit d'en visiter les pièces pour avoir des souvenirs d'une histoire qui n'est pas si lointaine après tout ce qui nous paraîtrait encore d'hier, si le temps n'avait pas laissé sa marque sur des objets tout de même bien conservés.

Il nous semble que ce n'est pas d'hier que la maison qu'habita Laurier fut convertie en musée et pourtant, à cette visite, on dirait que tout se rapproche, que tout est très près et que les discours de "l'homme à la parole d'argent" ne ne sont pas si lointains. Ce qu'il est intéressant de noter dans ce musée, c'est qu'il n'est pas rempli que d'objets qui ont appartenu à Laurier. Ceux qui ont garni le musée ont eu un autre souci que celui de recueillir ce qu'il avait touché, ce qu'il avait possédé personnellement, et ils ont groupé autour de ses souvenirs à lui des souvenirs à eux, des souvenirs qui leur venaient de Laurier lui-même et qu'ils lui ont retournés, dont ils se sont départis pour compléter la collection et pour unir Laurier à ses amis après le travail de la mort.

Véritable "sanctuaire"

On est allé plus loin. On a complété le musée avec des objets qui n'avaient appartenu ni à lui ni à ses amis, mais qui étaient de son époque. On a ressuscité dans la pierre, dans le plâtre, dans l'airain, des personnages qui furent près de Laurier pendant sa vie, des fondateurs de paroisse, des fondateurs de municipalités, des hommes qui ont vécu dans son temps, mais surtout, des hommes de la région des Bois-Francs, des hommes qu'il avait connus et qui l'avaient connu.

Ainsi qu'écrivait justement un chroniqueur au lendeain de l'inauguration de ce musée, "ce sont toutes des choses qui enrichissent le musée et contribuent à la gloire de l'un des plus grands hommes du Canada français".

Le gardien de ce "sanctuaire" M. Gabriel Garneau, nous a confié que "la semaine est toujours tranquille, mais le dimanche il passe beaucoup de gens dans le musée". Et on peut en juger par l'énorme livre qui orne une vieille table dans une pièce voisine où se trouve l'ameublement de la chambre à coucher de Laurier. Dans ce livre, on peut lire des milliers de signatures et au bout de ces signatures, la mention de pays les plus éloignés comme de faubourgs les plus près.



Le fauteuil de Mme Laurier

Une invitation

Ce n'est peut-être pas une mauvaise suggestion que d'inviter nos concitoyens qui n'ont jamais visité ce musée, à y consacrer l'une de leurs promenades de l'été en automobile. Encore que les meilleures promenades sont bien souvent celles qui ne comportent aucun itinéraire et qui consistent à suivre la route jusqu'au bout du chemin, nous sommes bien certains que beaucoup de gens qui n'ont jamais vu ce musée y trouveraient profit, en même temps qu'une intéressante leçon de l'histoire de chez nous. Les portes du musée s'ouvrent au printemps et ferment le 1er novembre de chaque année.

Nous l'avons dit, le musée Laurier est composé d'objets qui ont appartenu à Laurier lui-même, d'autres qui ont appartenu à ses amis, et d'autres qui ont été déposés là tout simplement parce que vieilles choses de l'époque du grand politique. Dans les dons d'amis, on relève une photographie montrant Laurier en compagnie de l'un de ses inséparables, feu le sénateur L.-O. David. Le sénateur David père de l'hon. Athanase, ancien secrétaire provincial, était probablement, avec le sénateur Lavergne, celui qui a connu Laurier le plus intimement, celui qui aura peut-être écrit, dans le style journalistique attachant de l'époque de l'"Opinion publique" vers 1872, les plus belles choses sur Laurier et les hommes de son temps. Cette photographie a été donnée par M. Renaud Lavergne. Il y a encore une photographie du collège de l'Assomption, l'Alma Mater de Laurier, un don de cette maison. Il y a là un ameublement de salon, don de Mme Georges Harvey, nièce de Laurier. Cet ameublement occupe toute une pièce dans le musée et les meubles sont placés dans l'état où les laissait Lady Laurier quand elle abandonna la maison pour suivre son mari en 1877 à Ottawa.

Pupitre de l'écolier Laurier

Il y a encore le pupitre double, une pièce de vieux bois usé, que l'on est allé repérer dans la salle d'étude du collège de l'Assomption. C'est le pupitre sur lequel, à ce qu'il est dit, Laurier "faisait ses devoirs". Il y a encore le sceau de Laurier, un don de Mme A.-N. Brodeur; il y a l'encrier de Laurier, don de l'avocat Bernard Devlin, de Québec; aussi, un portefeuille de cuir, offert par Georges V, roi d'Angleterre, à Sir Wilfrid Laurier; la serviette de cuir, don de l'hon. sénateur Athanase David. Et encore, le panier à ouvrage de Lady Laurier, l'essuie-plume de Sir Wilfrid Laurier, don de feu le juge P.-A. Choquette.

Mais dans ce groupe l'un des plus beaux souvenirs est peut-être celui que présentent deux lettres que Sir Wilfrid Laurier écrivit à son ami L.-O. David, documents remis par le sénateur Athanase David à Mme J.-E. Perrault, épouse de l'ancien ministre de la colonisation dans le gouvernement Taschereau, pour le musée, document d'une valeur inestimable, qui éclaire sur des points très intéressants de l'histoire canadienne, notamment au lendemain de son grand voyage à Londres.



Sir Wilfrid Laurier

Galerie de photographies

La galerie des photographies n'est pas moins intéressante. Elle nous montre, par exemple, une assemblée politique devant la maison de Laurier en 1896 et une autre sur la place de l'église à Arthabaska. Une troisième fait voir Laurier aux côtés de Gladstone en 1897.

Dans le groupe des caricatures de Henri Julien, dont on voit et des originaux et des copies, on peut remarquer aussi la conception d'une délégation d'électeurs qui se présentent devant Sir Wilfrid pour lui demander quelque chose. Une autre gravure intéressante est celle de Laurier entouré de ses collègues au lendemain de l'élection triomphale de Québec-Est en 1877. On sait que Laurier fit une courte incursion à la législature.

Presque toutes les sculptures que l'on trouve dans le musée sont d'Alfred Laliberté, un protégé de Laurier, originaire de Ste-Elisabeth. Les meubles de la salle à manger sont disposés comme au temps où les Laurier habitaient la maison. Quant à ceux de la chambre à coucher, c'est la même remarque qui s'applique. Toutefois, soulignons qu'aujourd'hui, elle se trouve au premier plancher car c'est là qu'elle avait été aménagée aux dernières années de Mme Laurier, devenue alors partiellement aveugle.

On trouve encore là, les bottines que portait Lady Laurier au couronnement d'Edouard VII un don de Mme Hector Charland (Séraphin Poudrier), une filleule de Lady Laurier; aussi, le parasol et le sac à main de Lady Laurier. Et encore, le masque mortuaire de Laurier exécuté par Henri Fabien, auteur également d'un dessin représentant le grand homme sur son lit de parade. Le grand escalier est orné au mur de gravures en deux tons de Suzor Côté, lesquelles ont illustré la première édition canadienne de "Maria Chapdelaine" en 1916.

Vieilles reliques

Au nombre des objets d'inspiration purement canadienne et qui datent de l'époque de Laurier et même de beaucoup avant, mentionnons les dons du sénateur F.-L. Béique, une armoire à double porte, une table Louis XV, un banc-lit de pin. Il faudrait aussi mentionner parmi ces souvenirs du Canada, dons de Mme J.-E. Perrault, une série de statuettes et maquettes du sculpteur Laliberté, des photographies des monuments Laurier à divers endroits du pays, le portrait de Lady Laurier par Suzor Côté, l'un de nos plus grands peintres, dont le chevalet est demeuré dans la maison de Laurier, une cage d'oiseaux ayant appartenu à Laurier, un piano laissé au musée par Lady Nesbitt; une statue grandeur naturelle de saint Joseph et une autre de la sainte Vierge, en bois, oeuvres d'Alfred Laliberté; aussi, les portraits de MM. N.-A. Timmins et K. Cameron, deux hommes d'affaires de Montréal qui achetèrent la maison de la succession Laurier pour la remettre au gouvernement dans le but d'en faire un musée; une peinture de la maison natale de Laurier à St-Lin, par Robert Pilot; le portrait en pied de Laurier intitulé "le deuil de la nation", par Delfosse; le masque mortuaire de Laurier immédiatement après son décès, par Henri Fabien; le fauteuil de Lady Laurier, don de sa nièce Pauline Laurier-Hervey.

Le tronc de merisier

Il y a encore un tronc d'arbre où le père de Laurier, Carolus, arpenteur, avait tracé son nom avec un couteau. Précieux témoin d'une ligne d'arpentage, demeuré debout, et nettement lisible pendant au-delà de 60 ans, ce merisier a été gravé et plaqué le 14 août 1871, sur la ligne séparative des cantons Forbes et Tellier, dans le parc du Mont-Tremblant par Carolus Laurier, arpenteur-géomètre. On voit cette partie du tronc de merisier et l'inscription qu'y fit Carolus Laurier. Lors d'une tournée d'inspection d'arpentage qu'il fit au cours du mois de février 1932 dans le parc du Mont Tremblant, M. Georges Côté, alors directeur et inspecteur des arpentages au ministère des Terres et Forêts, en parcourant la ligne séparative des cantons nommés, remarqua la présence d'un merisier portant encore, lisiblement gravée, l'inscription suivante: "C. Laurier, 14 août 1871". Consultant le journal des opérations accompagnant le carnet d'opération de l'arpenteur Laurier, M. Côté constata qu'effectivement, à cette date du 14 août, cet arpenteur avait tracé une longueur de 34 chaînes de la ligne séparative de Forbes-Tellier, à l'endroit de ce merisier.

Ce tronc d'arbre a été donné au musée par l'hon. Honoré Mercier, ancien ministre des Terres et Forêts dans le gouvernement Taschereau.

Les chansons des foules

Jusqu'à des copies de chansons dédiées à Laurier à l'époque où les foules venaient de très loin pour l'acclamer. Aussi un grand portrait de Sir Wilfrid, par le peintre Suzor Côté, et que l'artiste n'a pas eu le temps de parachever avant de mourir. Enfin sur une table dans la chambre où Sir Wilfrid avait son bureau, on remarque un immense livre où des mains amies ont collectionné les adresses qui furent lues à Sir Wilfrid dans les grandes circonstances. Toutes portent des enluminures très artistiques.

La maison nous a paru en assez bon état mais il paraît qu'elle aurait besoin de réparations dans certaines parties. Il y a quelques années, à ce que nous avons appris, les autorités provinciales qui l'entretiennent songeaient à effectuer les réfections nécessaires et il se peut que des travaux de cette natur soient exécutés sous peu.

Les "amours" de Lady Laurier

A l'Hospice du Sacré-Coeur où elle demeure depuis plusieurs années, Mme G.-A. Lafontaine, une belle-soeur de Lady Laurier, née Léonide Dion, originaire de Bromptonville, nous avait dit un jour que Lady Laurier "n'avait pas une belle écriture mais composait bien". C'est vrai que Lady Laurier avait une écriture difficile à lire. Elle écrivait très brièvement d'ailleurs, rarement plus que deux pages. Ce sont plutôt des lettres personnelles de Lady Laurier écrites à son frère, que possède Mme Lafontaine.

On imagine évidemment qu'après la mort de Sir Wilfrid, la famille s'est partagé la correspondance des Laurier et des Lafontaine, tandis que les collectionneurs se disputaient celle des Laurier avec leurs amis. C'est le cas de M. Ernest Pacaud, un ami intime de Laurier, dont le fils, Lucien, a conservé toutes les lettres de Laurier à son père et qu'il publia en volume, il y a plusieurs années.

Lady Laurier était originaire de Montréal et c'est là qu'elle rencontra Laurier pour la première fois. Mme Lafontaine racontait que Mme Laurier eut bien de la peine, un soir qu'elle avait cru que ses amours avec Wilfrid Laurier étaient finies... Une dame Gauthier, chez qui Laurier pensionnait, connaissait bien les Lafontaine. Un jour, Zoé Lafontaine (c'était le nom de Lady Laurier), était chez Mme Gauthier. La conversation était tombée naturellement sur Wilfrid Laurier et Zoé affirmait que Laurier était parti de Montréal pour ne plus revenir. A ce que Mme Lafontaine raconte, Zoé eut peur que "ça ne finisse pas par une basse messe". Mise au courant de cet incident par une amie, la langeuse avait parlé de cela avec son mari qui fit enquête auprès de Wilfrid Laurier pour apprendre qu'il se proposait de revenir à Montréal chercher "Zoé". Et les époux Gauthier avaient manoeuvré pour que Zoé Lafontaine fût à la pension quand Laurier arriverait. Quand une personne de la maison taquina Zoé en lui disant que Wilfrid était dans la maison, la future Mme Laurier répondit que ce n'était pas possible parce qu'il était parti de Montréal définitivement.

—Pourtant, c'est bien sa voix que l'on entend en bas! avait fait remarquer quelqu'un.

C'était vrai. Laurier venait d'entrer à la maison et c'est à ce voyage à Montréal, dit-on, que Laurier prépara définitivement son mariage avec Zoé Lafontaine.

Les toilettes du temps

Mme G.-A. Lafontaine qui demeure à l'hospice du Sacré-Coeur depuis plusieurs années, possède beaucoup de souvenirs des époux Laurier, entre autres une carte mortuaire de Sir Wilfrid Laurier où on peut lire des éloges funèbres de Mgr A.-O. Mathieu, évêque de Gravelbourg; Sir Lomer Gouin, Sir François Lemieux, l'hon. Rodolphe Lemieux, l'hon. L.-O. David et A.-D. DeCelles, ces deux derniers biographes de Laurier, Edouard Montpetit, le Père Laflamme, le curé L.-A. Côté, d'Arthabaska, le Père Burke. Mme Lafontaine a de vieilles photos où le temps a laissé sa marque. Pourtant, sur l'une d'elles, Mme Laurier est bien reconnaissable. Et les Sherbrookoises d'aujourd'hui seraient certainement amusées de jeter un coup d'oeil sur les toilettes de cette époque. Les femmes étaient jolies dans ce temps-là aussi . . .

Laurier au séminaire St-Charles

Au début de l'année 1900, Sir Wilfrid Laurier était venu à Sherbrooke pour adresser la parole à une assemblée politique et il avait à cette occasion, fait une visite au séminaire St-Charles qu'il fit suivre d'un don de $225.00 souscrit par un groupe d'amis de la maison pour cacher le dénuement du salon du séminaire où Laurier avait été reçu.

Il y a quelques années, l'ac-

Voir VISITE — Page 61, col. 3



M. Fernand VAILLANCOURT



M. Guy VAILLANCOURT

Au service de la population de Wottonville et de la région environnante, dans le domaine de l'assurance.

FERNAND et GUY

LES ASSUREURS

VAILLANCOURT

COURTIERS EN ASSURANCES GENERALES

Représentants "SUN LIFE"

Informez-vous des taux avantageux pour protection : VIE — FEU — VOL — ACCIDENT — AUTOMOBILE, ETC.

SPECIALITES : assurances de camions et cargaisons.

Téléphone 34 WOTTONVILLE, Qué.

Au service des cultivateurs de la région de St-Camille !

HAM-SUD, ST-ADOLPHE

Société Coopérative Agricole de ST-CAMILLE

Fédérée

Eugène MARCEAU, gérant

Manufacturiers de moulées balancées "FEDEREE"

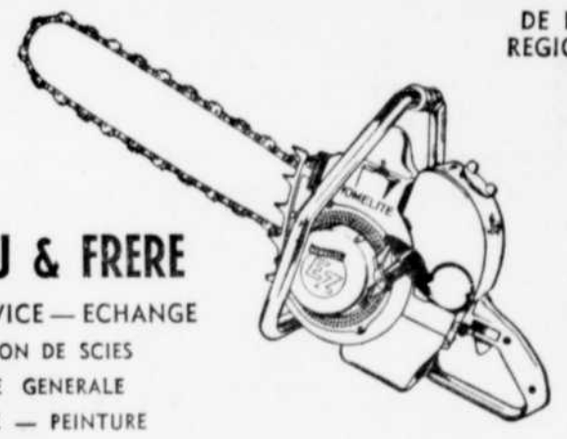
Machineries agricoles "OLIVER"

Epicerie — Ferronnerie — Beurrie

St-Camille. — Tél. : 14-2

HOMELITE

AU SERVICE DES CULTIVATEURS DE LA REGION!



BEAULIEU & FRERE

VENTE — SERVICE — ECHANGE

REPARATION DE SCIES

SOUDURE GENERALE

DEBOSSAGE — PEINTURE

ST-CAMILLE Tél: 30-22 Comté de Wolfe

Une entreprise qui contribue à l'expansion de la construction



PLAMONDON & FRERE

Moulin à scie

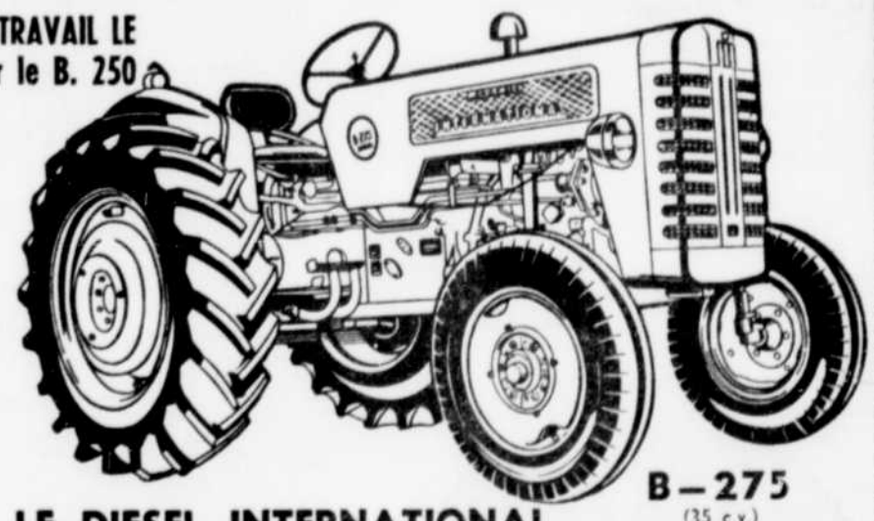
Préparation du bois

Tél. 5-4

WOTTONVILLE, Qué.

LE COMPAGNON DE TRAVAIL LE PLUS PUISSANT pour le B. 250

VOICI LE DIESEL PUISSANT ET AVANTAGEUX que tous les agriculteurs attendaient, comprenant toutes les qualités pratiques et toute l'économie de fonctionnement du B-250, PLUS une puissance supérieure, une prise de force "vive" constante, 8 vitesses avant et 2 arrière. Examinez cette nouvelle équipe de puissance dans tous ses détails et vous comprendrez pourquoi le B-275 présente tous les avantages de force, d'équipement et de prix réclamés par les agriculteurs dont les travaux exigent une plus grande mesure de puissance, une gamme plus complète de vitesses et une meilleure adaptabilité de la prise de force. Votre marchand IH vous donnera tous détails sur le B-275.



B—275 (35 c.v.)

LE DIESEL INTERNATIONAL

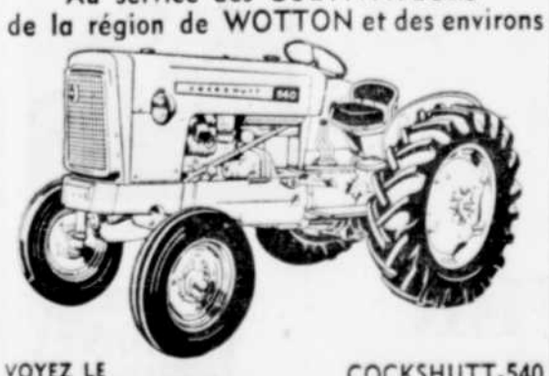
FORCE SUPERIEURE—8 VITESSES AVANT—2 ARRIERE

EMELDO COMTOIS

Angle des rues Gervais et Gosselin — Wottonville, Tél. 9

CONSTRUCTION EQUILIBREE DU CAMION

Au service des CULTIVATEURS de la région de WOTTON et des environs



VOYEZ LE NOUVEAU TRACTEUR COCKSHUTT-540

Obtenez une excellente allocation d'échange

Chez votre vendeur autorisé GILLES PROULX

WOTTONVILLE—Tél: 40-3—Qué.

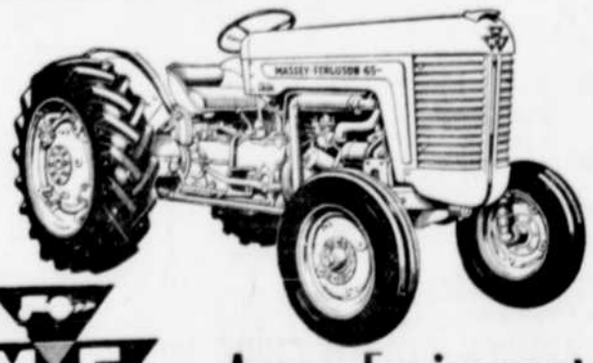
UNE ENTREPRISE AU SERVICE DES CULTIVATEURS DE TOUTE LA REGION !

Nous avons un mécanicien compétent à notre service pour toutes marques de scies à chaine.



ABATTOIR AUGER

Achat de bétail Viandes en gros



Auger Equipement

VENTE — SERVICE — REPARATIONS

ST-CAMILLE — Tél. 11 — Cté Wolfe

Vie religieuse avant le diocèse et depuis

Pénétration catholique et française dans la région des Cantons de l'Est

Il s'est écrit bien des choses sur ce que l'on a appelé "le miracle canadien" ou le développement particulièrement considérable de la race catholique française au Canada après la cession. Il y a plusieurs années, Paul-Yves Sébillot, dans "La France Moderne", rappelait comment, en un siècle, s'était accompli le grand redressement qui avait fait passer la population de 60,000 à trois millions. Il disait :

"On a appelé cette résistance héroïque, cette maintenance, un "miracle". C'est faux. C'est presque faire injure aux Canadiens et diminuer leur propre rôle. Un miracle, c'est un événement qui se produit avec une rapidité extraordinaire, inattendue, grâce à une intervention toute puissante, fulgurante, mais éphémère de la Divinité. Le miracle canadien, c'est au contraire une des manifestations des qualités de la race française, de la ténacité française, de la volonté française qui ont fait face à tous les périls au cours de deux mille ans d'histoire, et toujours triomphé. Le miracle canadien? C'est un fait humain, c'est la volonté de tout un peuple qui dit non à ses vainqueurs, c'est le faisceau de 60,000 volontés qui se multiplient et deviennent trois millions de volontés. C'est une nouvelle guerre de cent ans menée plus pacifiquement par la race française sur la terre américaine, et, comme l'autre, finalement gagnée . . . "

Ces réflexions nous reportent à ce qui a été écrit et réécrit sur ce que l'on a appelé la pénétration catholique et française dans les Cantons de l'Est. Et en remettant nos lecteurs en compagnie de l'histoire de la



M. l'abbé Jean RAIMBAULT, ancien curé de Nicolet, qui fut le premier missionnaire de Sherbrooke et prêtre desservant des Cantons de l'Est.

région des Cantons de l'Est, nous pensons à l'une des plus belles pages de Louis Hémon dans "Maria Chapdelaine", où l'auteur regrette nous fait comprendre la mission qui fut tracée à nos ancêtres dans cette voix "qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre".

Au début de cet article, citons M. l'abbé Elie Auclair, aux Semaines Sociales de 1924 sur les débuts religieux de Sherbrooke:

M. Jean Raimbault

"Pour avoir une compréhension exacte des progrès réalisés par une population catholique française qui dépasse cent mille âmes et se répartit dans plus de cent paroisses, un travail qui s'est accompli en un peu plus de cent ans, il faut s'arrêter quelque peu aux débuts de Sherbrooke, avant même ces débuts, plus précisement en 18-16, alors qu'apparaît M. Raimbault dont le rôle a été glorieusement esquissé lors de nos fêtes du centenaire en 1937. M. Raimbault fut le premier de cette brillante phalange d'évangélisateurs sortis des rangs du clergé de Québec et que les successeurs de Mgr de Laval, sur le siège épiscopal de Québec de la Vieille Capitale, délèguèrent les uns après les autres pour travailler dans ce territoire qui devait plus tard subsister par lui-même et qui, on le dit du moins, serait appelé à devenir un jour un archidiocèse.

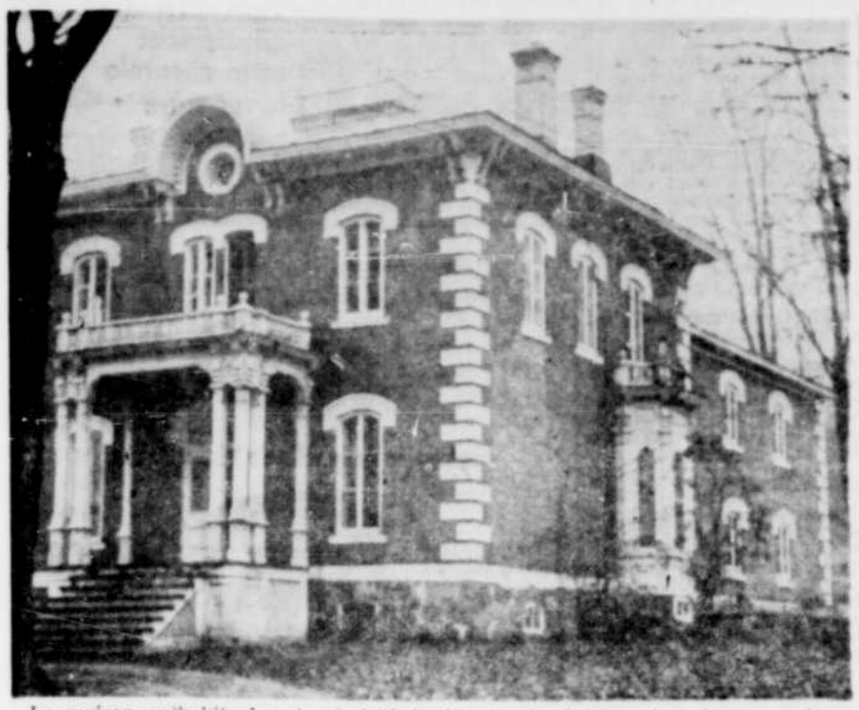
M. Jean Holmes

"On peut être surpris d'apprendre que celui qui amène chez nous le premier prêtre catholique, est Felton, haut-commissaire de la Couronne, propagateur naturel et défenseur né des intérêts anglais et protestants. La surprise est moins grande quand on ajoute que ce Felton, dont le nom joua un grand rôle autour de la première messe à Sherbrooke, avait épousé alors qu'il était en garnison à Gibraltar, une Espagnole catholique.

"En 1823, apparaît la deuxième figure ecclésiastique dans nos cantons, M. Holmes, un Anglo-saxon des Etats-Unis, qui s'était converti à Yamachiche quelques années seulement auparavant. Le nouveau missionnaire s'intéressa spécialement aux colons d'origine française qu'il rencontrait encore peu nombreux et il juges qu'ils étaient d'excellents travailleurs du sol. Il marqua d'une croix les endroits où s'élèvent aujourd'hui de belles églises. Son apostolat fut des plus actifs et des plus féconds. En 1827, il était appelé par son évêque au Séminaire de Québec. Il s'y illustra par sa science et son éloquence, comme aussi par sa prudence dans le gouvernement des hommes et des choses. Il fut, plus tard, l'un des fondateurs de l'Université Laval et il mourut en 1852.

Premiers curés de la cathédrale

"Jusqu'en 1853, M. Holmes eut en tout sept successeurs de langue anglaise. Les trois premiers, MM. Power, Paisley et Robson, missionnaires ambulants sans résidence fixe, moururent tous les trois victimes du typhus qu'ils avaient contracté à soigner les Irlandais de la Grosse Ile de Québec. Puis, ce furent MM. McMahon, premier curé résidant, Harkin, O'Reilly (qui devint plus tard évêque à Toronto), et McGauran." (Et



La maison qu'habita Laurier à Arthabaska et qui a été transformée en musée où l'on conserve une foule de souvenirs se rapportant à lui ou à son époque.



Sacoche, parapluie et souliers ayant appartenu à Mme Wilfrid Laurier.



Le buste et la serviette de Laurier.

VISITE

(Suite de la page 59)

croissement de prêtres et d'élèves au séminaire St-Charles, avait posé un problème d'exiguité et les autorités de la maison avaient jugé à propos de faire disparaître, aux étages supérieurs, deux oratoires qui s'y trouvaient, afin d'aménager des chambres pour les professeurs, tandis que le salon, témoin de réceptions historiques, était converti en oratoire où dix prêtres à la fois pouvaient dire la messe. Et la salle des Anciens, en face de la procure était devenue la salle de réceptions intimes.

Pour le moment, c'est la curiosité des événements historiques qui nous ramène dans le salon du séminaire. En ces dernières années, l'oratoire a disparu à son tour et le salon a repris ses droits d'autrefois. Cependant, le mobilier et les gravures ne sont pas les mêmes que ceux que l'on s'était procuré avec le don de Sir Wilfrid et de ses amis. Mais voici ce qui en est des circonstances dans lesquelles Sir Wilfrid avait effectué cette visite à Saint-Charles.

Le 12 janvier 1900, Sir Wilfrid était venu à Sherbrooke pour tenir une grande assemblée politique au manège, à la suite d'une élection complémentaire nécessitée par le décès de l'hon. B. Ives qui avait été maire de Sherbrooke avant d'être ministre. Deux Sherbrookois briguaient les suffrages, MM. McIntosh et Lobaron. Ces détails, que nous relevons dans un numéro du "Borroméen" de 1955, ne disent pas lequel des deux hommes était le candidat de Laurier, et cela importe peu pour le moment et encore moins pour l'avenir ! Toujours d'après la feuille borromeenne, "les libéraux voulaient à tout prix remporter le comté" et c'est ce qui avait motivé la visite de Laurier à Sherbrooke.

Dans l'après-midi de son arrivée, Laurier, alors premier ministre, mais qui possédait bien d'autres qualités pour avoir soin de son prestige, se rendait au palais épiscopal pour saluer Mgr Paul LaRocque et M. l'abbé Gignac, curé de la cathédrale et qui devait périr quelques années plus tard dans la tragédie de l'onde au Lac Aylmer, l'accompagnait au séminaire. Laurier fut reçu au salon et tous les prêtres de la maison lui furent présentés.

Et le chroniqueur continuait dans le "Borroméen":

"Or, si nous en croyons les témoins de l'époque, l'ameublement du salon était alors plutôt modeste. Sir Wilfrid et ceux qui l'accompagnaient remarquèrent si bien ce dénuement qu'ils promirent au supérieur (alors M. l'abbé P.-J.-A. Lefebvre), de lui faire un don pour que son séminaire se pourvût d'un ameublement convenable. Notre maison s'apprêtait à célébrer le 25e anniversaire de sa fondation. L'occasion était donc excellemment choisie. A l'aurore des fêtes, le 7 juin 1900, monsieur le supérieur P.-J.-A. Lefebvre recevait du grand homme d'Etat la lettre suivante accompagnée d'une longue liste de généreux donateurs. On peut y lire les noms d'hommes qui ont joué un rôle considérable dans la vie politique de notre pays. Et c'est ainsi que la petite histoire rejoint la grande..."

Voici le texte de la lettre de Sir Wilfrid Laurier à cette occasion:

Cabinet du premier ministre,
Ottawa, 7 juin 1900.

Mon cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous inclure mon chèque pour deux cent vingt-cinq dollars contribués par des amis du Séminaire St-Charles de Sherbrooke, dont vous trouverez les noms sur la liste ci-jointe.

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations, à l'occasion de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de votre Séminaire, ainsi que l'expression de mes voeux pour la continuation de prospérité de votre institution.

Veuillez me croire,
Votre bien dévoué,
(signé) Wilfrid LAURIER.

Le Rév. M. Lefebvre,
Supérieur,
Séminaire St-Charles,
Sherbrooke, P. Q.

Les souscripteurs

Voici ou on lit les noms des donateurs. Nous ne changeons rien à la note qui précède cette liste, parce que nous comprenons qu'elle était rédigée en anglais quand elle circula parmi les amis de Laurier. Voici:

The undersigned desire to mark this occasion by making the gift of some furniture for the Reception Room of the new College Building, in recognition of the good work the Seminary has been doing in connection with the education of the youth of the City and District, and with that object in view, subscribe the sums opposite their names: Rt. Hon. Sir Wilfrid Laurier, Hon. Sydney Fisher, Hon. C. Fitzpatrick, D. McMannamy, E. W. Tobin, M. T. Stenson, M.P., Rodolphe Lemieux, M.P., O. E. Talbot, M.P., L. J. Demers, M.P., Geo. Turcot, M. P., Charles-A. Gauvreau, M.P., L. Lavergne, M.P., O. N. Savard, M.P., J. E. Marcille, M.P. H. S. Hardwood, M.P., T. K. Doherty, A. E. Caron, P. S. G. Mackenzie, Jos. Gauthier, Hon. H. Aylmer, G. DeLottinville, John Ewing, C. J. Permelee, M.P., S. Fraser, M.P., Hon. R. Dobell, M.P., A.-J. Hudon.

On aura reconnu plusieurs de nos concitoyens et une foule de députés et quelques ministres, ainsi que des personnalités marquantes d'Ottawa à cette époque.

Et cela nous rappelle que des citoyens en vue du pays et aussi de l'extérieur ont été reçues dans le grand salon du séminaire. Ils se sont répartis d'abord parmi les délégués apostoliques, puis parmi les premiers ministres du pays, les ambassadeurs français, des évêques en grand nombre, dont les anciens élèves. Et en ces derniers temps, des visiteurs distingués de toutes les sphères de la société.

L'impayable "Médéric"

Et voilà qu'en visitant le musée Laurier, cela nous a conduit dans le salon du séminaire St-Charles et en possession d'une lettre de Sir Wilfrid Laurier au séminaire. Mais il arrive souvent qu'en suivant un filon pour trouver quelque chose que l'on ne retrouve jamais finalement, on tombe sur autre chose.

Et toujours au sujet de Laurier, qui fait, décidément les frais de cette chronique, voici la copie d'une autre lettre de Laurier, écrite cette fois à l'impayable Médéric Martin, ancien maire de Montréal, de regrettée mémoire . . . comme tous les disparues ! Ce dut être l'une des dernières lettres qu'écrivit Laurier car elle porte la date du 23 janvier 1919 et Laurier mourut le 17 du mois suivant. Voici cette lettre:

Mon cher Médéric,

Ainsi, te voici perdu à tout jamais pour Ottawa. Dois-je me réjouir ou m'affliger ? Comme ami, je me réjouis puisque tu as atteint le terme de ton ambition. Comme politique, je le regrette puisque je voulais te garder à Ottawa. Je reste ton ami quand même et je te souhaite plein succès dans la nouvelle carrière où tu viens d'entrer. Crois-moi bien toujours, mon cher Médéric, bien tout à toi,

Wilfrid LAURIER.

Gouin peu enthousiaste . . .

Précisons qu'à la réception de cette lettre, le bouillant maire de Montréal venait d'être nommé au Conseil législatif par Sir Lomer Gouin. L'ancien maire de Montréal était un ami intime de Laurier, mais à l'époque de son élévation au Conseil législatif, il avait déjà été en de meilleurs termes avec Sir Lomer, si nos souvenirs sont fidèles. Et on peut soupçonner que l'influence de Laurier ne fut pas étrangère à une nomination qu'il coûtait à Sir Lomer Gouin d'effectuer...

C'est tout ce que nous pouvons dire de ces souvenirs encore assez précis à notre mémoire et qui remontent à l'époque où les écoliers externes du séminaire de Québec préféraient aux thèmes latins et aux versions grecques, les débats de la session de Québec, où ils se dépêchaient d'accourir après la classe à quatre heures, pour entendre Lomer Gouin et Alexandre Taschereau assis à sa droite, répondant à M. Arthur Sauvé, le chef de l'Opposition d'alors, qui accusait J.-E. Caron, le ministre de l'agriculture, d'avoir volé son programme . . .

La construction à Sherbrooke il y a un demi-siècle...

La construction est active dans tous les quartiers. A la "Sherbrooke Railway" au-delà de 100 hommes travaillent rue Frontenac.

Sur la rivière Magog, il en est de même. D'énormes conduites d'eau sont arrivées et les ouvriers, au nombre de 100, achèvent les piliers transversaux. La station du C.P.R. est terminée et l'aménagement intérieur occupe les ouvriers à l'heure actuelle. La structure en fer du pont du moulin à scie est commencée.

L'église Notre-Dame s'élève graduellement. Les murs de la crypte souterraine sont en place. La construction de l'édifice Mitchell, rue Wellington, avance rapidement. Il en est de même pour le nouveau théâtre rue King, qui ouvrira ses portes prochainement. Les petites constructions de cottages, villas, le presbytère de St-Patrice, un gros édifice, rue Alexandre contribuent à activer l'industrie du bâtiment.

(De la "Tribune" du 14 septembre 1910).

Me JEAN MOISAN

Avocat-Procureur

Hôtel de Ville—Tél. 130

ARTHABASKA, Qué.

AU SERVICE DES ENTREPRENEURS PLOMBIERS ET MARCHANDS GENERAUX ET INDUSTRIELS !



J.-U. HOULE Ltée

TECHNICIENS PROFESSIONNELS

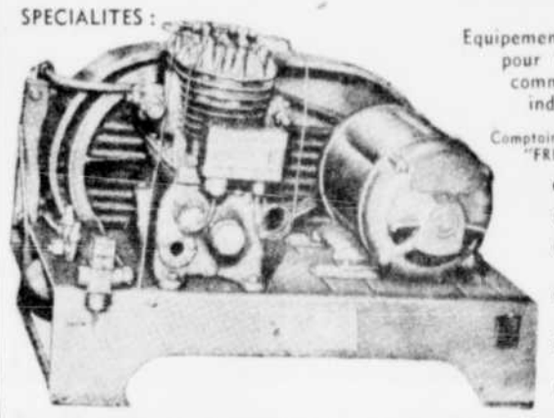
PLOMBERIE ET CHAUFFAGE EN GROS seulement

C.P. 344 AVENUE ROUX TEL : PL. 2-4534 — VICTORIAVILLE

VOTRE DEPOSITAIRE AUTORISE A VICTORIAVILLE !

Kelvinator

SPECIALITES :



Equipement frigorifique pour boucherie commerciale et industrielle

Comptoirs frigorifiques "FRIEDRICH"

- Réfrigérateurs
- Congélateurs
- Laveuses automatiques
- Sécheuses automatiques
- Poêles électriques
- Air climatisé



ROMAIN MOREAU

REFRIGERATION—VENTES ET SERVICE

162 est, boulevard Jutras PL 2-4523 VICTORIAVILLE

UNE ENTREPRISE AU SERVICE DES FOYERS CONFORTABLES DE LA REGION DES BOIS FRANCS

CHAUFFAGE A L'HUILE TIMKEN Automatique et Silencieux

GAZ PROPANE Pyrofax

Accessoires au complet

Poêles — Chaufferette — Chauffe-eau

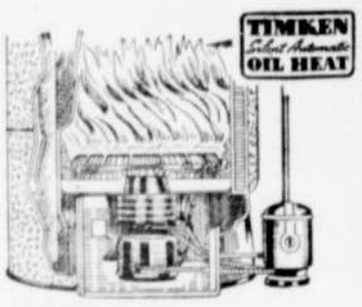
au monde à l'eau chaude et air climatisé

J. E. LALLIER

Entrepreneur en plomberie-chauffage et ventilation

VENTE & SERVICE

des meilleures unités de chauffage



75 RUE ST-JEAN-BAPTISTE TEL.: PL. 2-2134 VICTORIAVILLE

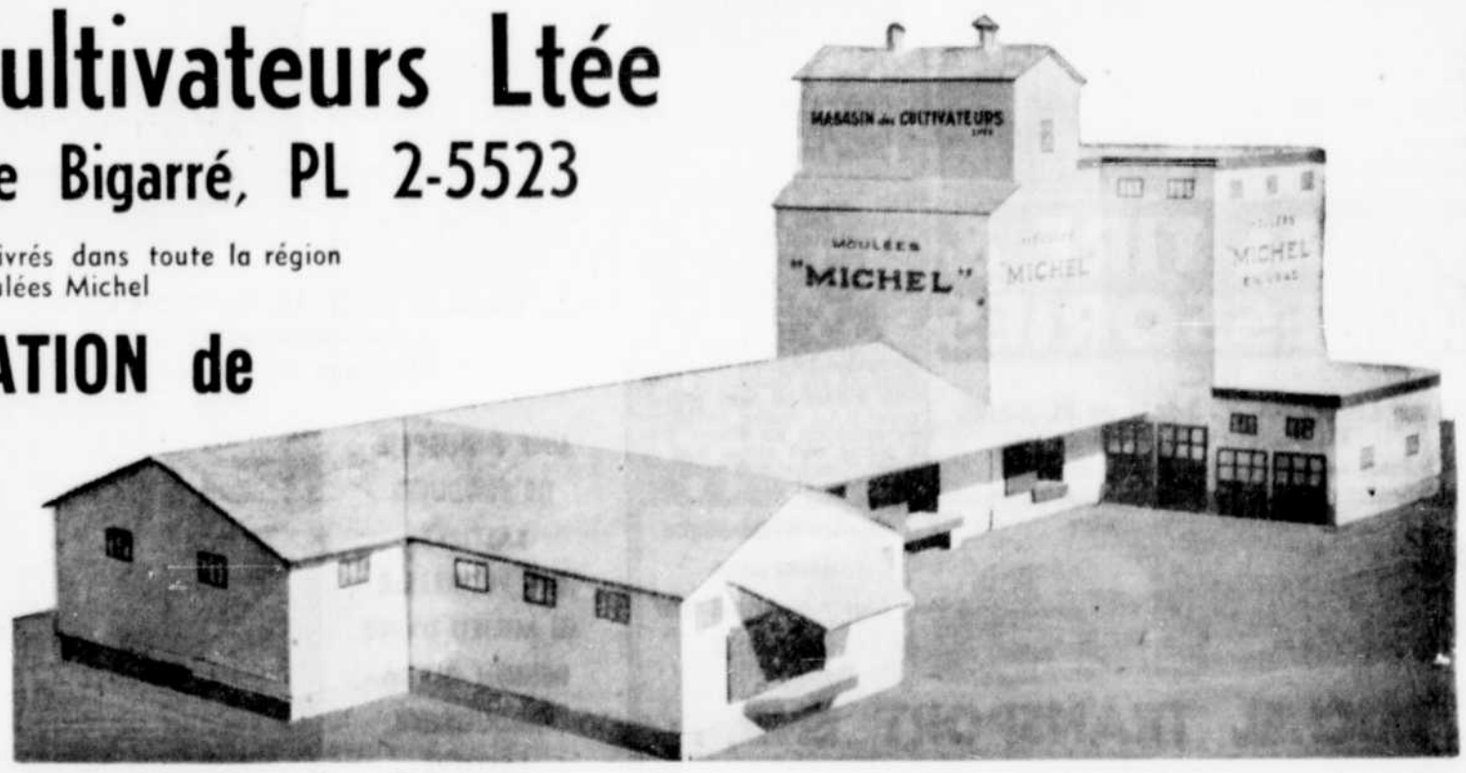
Le Magasin des Cultivateurs Ltée

de Victoriaville, 3, rue de Bigarré, PL 2-5523

spécialité: GRAINS en VRAC, livrés dans toute la région
fabricants des moulées Michel

UNE AUTRE RÉALISATION de

GIROUX CONSTRUCTION LIMITÉE



ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

CONSTRUCTIONS NEUVES — RÉPARATIONS

Résidences
Edifices industriels
Magasins

AVE. GIROUX (ANGLE ALEXANDRE)

PL. 2-5551 VICTORIAVILLE



Vue à vol d'oiseau de la ville de Victoriaville.

PENETRATION CATHOLIQUE ET...

(Suite de la page 60)

ne manqua pas de dire lui-même physique et moral, solidité de la foi religieuse, énergie persévérante de la volonté, rare puissance de travail, de la sagesse dans l'esprit et de la charleur dans l'âme, l'attachement au devoir quotidien, le mépris de la nouveauté et du changement, vrai prêtre du Seigneur, ne regardant jamais aux succès extérieurs de son ministère, mais capable toujours de sacrifices et de dévouement, capable de commander aux hommes aussi bien qu'obéir à Dieu".

Mgr Gagnon fut l'ami des classes laborieuses qu'il entourait de la plus grande sollicitude et dont il a suivi les succès jusqu'à la mort, aussi bien que les déboires, avec un intérêt qui ne diminua pas. Chaque fois qu'il en eut l'occasion, il



Le cénotaphe de Victoriaville.



F. HAMEL

Distributeur
Huile à chauffage et
GAZ PROPANE "VICTORIA"

91, rue Cartier — Tél: PL. 2-2922
VICTORIAVILLE, Qué.

Au service des automobilistes de Victoriaville et de la région.

Voyez-nous avant d'acheter vos pneus pour votre automobile, camion ou tracteur, ainsi que batteries et accessoires de toutes sortes.

Vente et service



VIDAL TIRE & ACCESSORIES INC.

89, rue Laurier — PL 2-5687 ou PL 2-2123
VICTORIAVILLE, Québec
Pneus — Batteries Goodyear et accessoires



Service téléphonique direct entre Montréal-Arthabaska UN. 6-6023

MICHEL TRANSPORT ENR.

TRANSPORT GENERAL

Service régulier : Arthabaska-Victoriaville-Montréal à Montréal, Tél. : VI. 9-9244 — 221 rue Common.
Desservons St-Paul de Chester : N.-D. de Ham, Ham Nord.

116, Boul. Jutras — Victoriaville — Tél.: PL 2-5054
ARTHABASKA — TEL.: 193 — QUE.



S. E. Mgr A.-O. GAGNON

césse depuis une quinzaine d'années. Arrivé à Sherbrooke en décembre 1937 comme évêque coadjuteur de Mgr A.-O. Gagnon qui devait mourir en 1941, il s'était appelé lui-même le "bâton de vieillesse" de son prédécesseur, ce qui impliquait tout de suite qu'il ferait oeuvre de continuation. Evêque moderne, il s'adressa à toutes les classes de la société sans en excepter une seule. Dès son arrivée, il prit contact avec la classe ouvrière dont il s'était fait le champion et le défenseur jaloux dans un autre diocèse; il avait repris contact avec la classe agricole dont il était un fils; il avait parlé aux malades, aux vieillards, aux pauvres, à la jeunesse étudiante, ouvrière ou autre; il avait tracé aux hommes leur devoir, expliqué leurs droits et leurs obligations.

Parmi les documents d'importance qu'il aura signés, mentionnons sa lettre de novembre 1941, condamnant les clubs neutres, une lettre qui devait avoir un écho retentissant; aussi, son tout premier discours au banquet de son sacre, sa lutte incessante et jamais diminuée contre le capitalisme et son grand discours du 10 mai 1951, lors de son intronisation comme premier archevêque de la cinquième province métropolitaine du Québec. Mais il y en a bien d'autres, puiqu'il aura écrit en quinze ans, quatre-vingt-trois Lettres pastorales, Mandements ou Circulaires à ses ouailles.

On le considérait comme un évêque moderne et dans cette ambiance moderne qu'on créée le progrès, l'évolution, les mouvements spécialisés et une compréhension plus vive des devoirs de chacun, ce pasteur marcha sur les traces de ceux qui l'avaient précédé; il a agrandi le diocèse par la multiplication des paroisses, nécessitée elle-même par la multiplication des foyers car la pénétration française et catholique n'avait pas encore marqué le pas à ce qu'il disait, et continuait de s'étendre, de se développer.

Au nombre des principales réalisations de Mgr Philippe Desranleau dans le diocèse de Sherbrooke, mentionnons: la fondation du Grand Séminaire des Saints-Apôtres en 1939, la tenue et la rédaction du premier synode diocesain en 1941, l'érection de trois douzaines de paroisses, la construction d'une trentaine d'églises paroissiales et chapelles. Le nombre des prêtres est passé de 240 à 400, celui des catholiques, de cent vingt-et-un mille à cent soixante-treize mille. On lui doit en plus de la fondation de notre province ecclésiastique, de plusieurs commissions diocésaines, la venue de nombreuses communautés religieuses d'hommes et de femmes exigée par le développement du diocèse, l'érection de collèges, d'écoles, de juvénats, d'hôpitaux, d'orphelinats, d'écoles normales, d'une foule d'oeuvres sociales.

Mgr Cabana

L'on ne saurait terminer ces quelques souvenirs autour des ouvriers ecclésiastiques de cette pénétration au cours du premier siècle de notre histoire diocésaine, sans saluer le distingué prélat qui nous est arrivé pour ainsi dire au commencement du deuxième, Son Excellence Mgr Georges Cabana, deuxième archevêque de Sherbrooke. Le pasteur vénéré qui dirige aujourd'hui notre Eglise diocésaine, lui aussi un fils authentique des Cantons de l'Est, nous arrivait de Saint-Boniface quand il fut nommé coadjuteur du précédent en février 1952. Il sortait d'un milieu bien canadien-français non seulement pour revenir dans un autre, mais dans le pays même de ses ancêtres.



M. l'abbé J.-A.-H. GIGNAC, ancien curé à la cathédrale de Sherbrooke, qui se noya accidentellement avec plusieurs compagnons dans le lac Aylmer, le 19 juillet 1905.

Déjà, celui que l'on a appelé "l'évêque au sourire" a accompli de grandes choses et il en

S. E. Mgr Ph. DESRANLEAU

doit plusieurs à ce sourire contagieux qui a engagé tous ceux qui l'entourent. Son premier geste fut de donner une ampleur nouvelle, un essor plus prononcé au développement des vocations sacerdotales par sa grande souscription de la "juste part" pour venir en aide à nos deux séminaires. La plus retentissante de ses oeuvres sera sans contredit l'université naissante qui prendra cent ans à grandir, selon son propre mot, et dont évidemment, plusieurs générations entendront parler et aideront à édifier. Ces deux grandes choses, ces deux grandes causes des vocations sacerdotales et de l'éducation chez nous Mgr Cabana les a attachées l'une à l'autre avec . . . un chapelet, cette dévotion mariale par excellence entre toutes. Puis on a vu le parachèvement de la cathédrale et sa bénédiction en septembre 1957, sa consécration en juin dernier au début des manifestations du congrès eucharistique et son élévation au rang de basilique mineure en même temps que l'affiliation de notre séminaire de théologie à l'université du Latran. Et tout cela s'est accompli dans l'atmosphère de la proclamation du Dogme de l'Assomption et de l'Année Mariale. Ce cinquième épiscopat pouvait-il être inauguré sous de meilleures augures !

Aujourd'hui . . .

A l'heure actuelle, il y a dans le diocèse 199,415 catholiques, 368 prêtres séculiers, 143 réguliers, 60 séminaristes, 152 églises et chapelles, 130 paroisses, 20 missions. Plusieurs communautés religieuses d'hommes et de femmes se sont implantées dans notre diocèse en ces dernières années. En 1954, les oeuvres et sociétés dans Sherbrooke même sont particulièrement nombreuses. Quand ces oeuvres n'ont pas un caractère strictement paroissial, elles ont celui diocésain ou régional et les mouvements spécialisés ont largement contribué, sous un épiscopat moderne, à donner à ces oeuvres ce caractère qui fait qu'elles ne s'isolent plus mais sont groupées pour être plus fortes, pour faire porter plus loin leur bienfaisante influence. Mentionnons au nombre de ces oeuvres et sociétés dans le diocèse, les mouvements spécialisés, les Scouts, les Guides, la Fédération féminine qui groupe une trentaine d'associations, les Retraites Fermées, l'Union Catholique des Cultivateurs, la Société diocésaine de colonization, les Caisses Populaires, les Syndicats catholiques, l'archiconfrérie de Notre-Dame des malades, les Chevaliers de Colomb, le Cercle Catholique des Voyageurs de Commerce, sans compter les sociétés purement paroissiales et beaucoup d'autres.

Nos ancêtres

Voilà, résumée, une histoire que l'on peut désigner de bien des façons. Qu'on l'appelle "conquête pacifique" ou "époque héroique" ou "la revanche des berceaux", c'est toujours la même histoire de ces intrépides qui se répète; de ces intrépides venus de la Normandie ou d'autres parties de la France; de ces intrépides qui étaient des évangélisateurs ou des explorateurs et que nous trouvons en nous-mêmes encore aujourd'hui dans les Cantons de l'Est. Admettons encore, en compagnie de nos historiens, que dès les débuts, "en nul endroit du Canada, les citoyens de langue anglaise et de nationalité protestante ne se sont montrés plus pratiquement amis de l'entente et de la paix entre deux races. Les Galt et les Pope, plus souvent, ont compris nos aspirations. L'ignorer serait pécher gravement contre la couleur locale", disait l'abbé Auclair.



S. Exc. Mgr Georges CABANA

Et maintenant, croyons-nous encore au "miracle canadien"? Est-ce que l'on ne pense pas plutôt que la Providence s'est servi de nous comme instruments pour faire des oeuvres qui devaient retourner à sa gloire ? Oeuvres, c'est ce que nous sommes aujourd'hui parce que nos pères se sont groupés autour de la seule autorité française qui restât: le clergé. Ces hommes de caractère et ces femmes courageuses qui se "chargeaient" des enfants, ceux qui ne portaient pas de livrée du Christ tout comme les autres, mais qui étaient pénétrés de Lui tout de même, c'est tout ce monde qui nous a faits ce que nous sommes.

Cette voix . . .

Terminons avec Louis Hémon que nous avons cité au début. Le moment est bien choisi pour ouvrir cette page où Louis Hémon explique ce qui vient d'être raconté; cette page, elle s'applique à nous comme elle s'est appliquée à la région du nord du Québec; elle donne le pourquoi de notre survivance. Et il semble que si nous lisions cette page tous les jours, nous gagnerions le terrain perdu. Car nous pourrions aussi prendre notre place, c'est-à-dire, la reprendre sur d'autres terrains là où nous avons montré de la faiblesse depuis que Louis Hémon nous a portraitisés depuis le jour où, il y a de cela 45 ans, Hémon constatait en même temps qu'il enseignait:

Maria Chapdelaine écoute les voix qui l'appellent . . .

"Alors, une troisième voix, plus grande que les autres s'éleva dans le silence; la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et un sermon de prêtre;

"Elle disait:

"Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément, nous n'avons rien oublié;

"Autour de nous, des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent. Mais au pays de Québec, rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes, et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là: persister, nous maintenir, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir . . . Nous sommes un témoignage..."

Pour atteindre directement votre clientèle faites votre publicité dans La Tribune !



ARRETEZ AU PLUS IMPORTANT POSTE DE SERVICE du centre de la ville de Victoriaville

Beaudet FERNAND — FINA — **Service** BEAUDET

- Lubrification
- Pneus
- Lavage
- Accessoires

VENTES et SERVICE des autos CITROEN-PANHARD

260 ouest, rue Notre-Dame — Tél. : PL. 2-4470
VICTORIAVILLE, Qué.

La plus considérable pharmacie des Cantons de l'Est !



VOUS TROUVEREZ TOUJOURS
COURTOISIE — RAPIDITE — SERVICE
LIVRAISON GRATUITE — PRESCRIPTIONS

PHARMACIE HOULE

Raymond HOULE, L. Ph., B. Ph., prop.

141 est, rue Notre-Dame — Tél. 2-4554 — VICTORIAVILLE

A VICTORIAVILLE . . . les automobilistes économes optent pour la nouvelle MERCEDES 1960

Plus de milles au gallon — Frais moindres d'entretien



La MERCEDES "220S" — La MERCEDES "180"

GARAGE MORRIS J.R.PLOURDE LTEE MERCEDES
VICTORIAVILLE

321 ouest, Notre-Dame — Tél: PL 2-5558



Des manoeuvres qui procèdent au coulage de la tonte.

Une importante entreprise au service:

- DES MUNICIPALITES
- DE L'INDUSTRIE
- ET DU COMMERCE

Fonderie Vulcan Inc.

Roland Plourde, prés. — Thomas Genest, vice-prés.

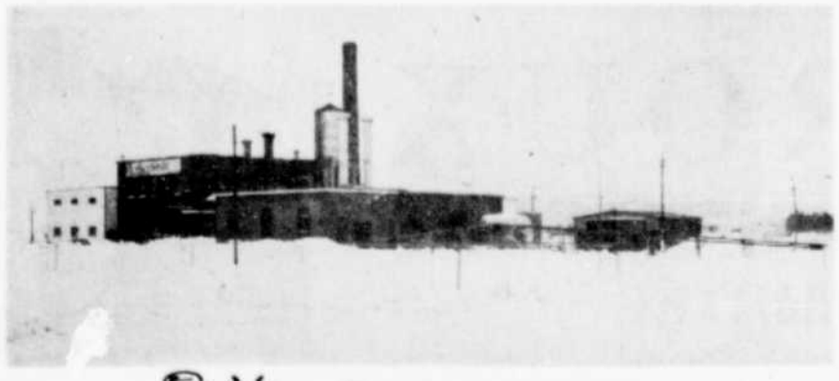
Fer et cuivre — Fonte et aluminium — Tuyauterie

14, rue NAPOLEON — Tél: PL 2-6133 — VICTORIAVILLE

Hommage au journal LA TRIBUNE à l'occasion de son JUBILE D'OR (1910-1960)

UNE INDUSTRIE DE PRODUITS LAITIERS QUI PROGRESSE AU MILIEU D'UNE REGION OU LA PRODUCTION LAITIERE DOMINE TOUTE LA PROVINCE !

VICTORIAVILLE



Lactantia LIMITÉE

MANUFACTURIERS DE FROMAGE, LAIT EN POUDRE DE QUALITE SUPERIEURE

BEURRE DE MARQUES VARIEES:

"LACTANTIA"
"MY COUNTRY"
"BACCARA"

TEL.: PL. 2-5792



Une scène des "sucres' dans une érablière des environs de Sherbrooke.

Les Cantons de l'Est riches en érablières progressives!

La fabrication du sucre d'érable — produit d'origine essentiellement canadienne, est une des plus anciennes industries de notre pays. Les premiers colons européens apprirent des sauvages l'art d'extraire et de transformer en sucre la sève de l'érable, et durant environ un siècle, ils eurent recours aux méthodes rudimentaires des indigènes, sauf qu'ils substituèrent des récipients de métal aux vases d'argile et de bois que ces derniers utilisaient. Il y a cinquante ans les procédés des fabricants de sucre d'érable étaient encore peu perfectionnés, mais depuis lors le progrès de cette industrie a été égal à celui des autres branches de l'agriculture et elle est aujourd'hui organisée sur une base commerciale.

Bien que l'industrie du sucre ne soit guère développée dans certaines parties du Canada, elle a une grande importance dans de vastes régions du Québec, ainsi que dans certains districts de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. De 1850 à 1890, la production du sucre, y compris son équivalent en sirop, s'est accrue d'année en année et durant la période 1881-91, elle a atteint annuellement le chiffre de 22,500,000 livres. Au cours des dix dernières années suivantes, la moyenne annuelle est tombée à environ 21,200,000 livres, et plus récemment elle n'était plus que de 20,000,000 livres.

Les étendues sauvages

Dans plusieurs fermes, l'érablière est simplement le lot boisé qui fournit le bois de chauffage et permet d'obtenir chaque année du sucre et du sirop que le cultivateur et sa famille consomment eux-mêmes ou qu'ils vendent à une clientèle régulière. Ce ne sont pas toutefois ces petites érablières qui produisent la plus forte quantité de sucre, mais plutôt les étendues plus sauvages où la charrue est d'un emploi difficile. Dans ces régions, la forêt est principalement peuplée d'érables, les autres essences ayant été abattues comme bois de chauffage ou de construction. Telles sont les conditions dans plusieurs des comtés de la partie Est de l'Ontario et du Québec, où les mêmes érablières et dans certains cas les mêmes arbres sont entaillés depuis plusieurs générations. Dans les parties septentrionales de ces provinces, il existe à l'état de forêts vierges, de vastes étendues peuplées surtout d'érables durs qui attendent encore la venue du fabricant munis d'un outillage moderne.

Les Cantons de l'Est produisent une grande quantité de sucre d'érable.

Les méthodes de fabrication ont bien changé depuis l'époque où le sauvage extrayait la sève en faisant à l'aide de son tomahawk une incision oblique dans le tronc de l'érable et la faisait bouillir dans un récipient de terre jusqu'à ce qu'il obtint un sirop épais et de couleur foncée. Le premier pas dans la voie du progrès fut la substitution de la tarière à la hache, des seaux aux "casseaux" d'écorce de bouleau ou aux baquets rustiques creusés à la hache dans une pièce de bois, et de la bouilloire en tôle au chaudron de fonte. La bouilloire s'est transformée, et par améliorations successives est devenue l'évaporateur moderne à fond cannelé et à compartiments distincts. Non seulement métalliques se généralise de plus en plus.

Cueillette de la sève

En outre, on sait aujourd'hui mettre à profit les lois de la gravitation pour recueillir la sève ; dans certains établissements modèles, elle passe par gravité des réservoirs collecteurs au réservoir d'emmagasinage et de là à l'évaporateur où elle est soumise à l'ébullition jusqu'à ce qu'elle soit de la consistance voulue, après quoi elle est transvasée dans les bidons récepteurs, ce qui évite beaucoup de manutention. Lorsque l'érablière se trouve sur le versant d'une colline, il arrive que l'on profite encore davantage de la gravitation en installant des canalisations métalliques qui amènent à la sucrerie, la sève recueillie aux points les plus éloignés. Les tuyaux sont installés sur des supports pour la durée des travaux, après quoi on les serre pour le reste de l'année.

L'érable est fort prisé comme combustible et comme bois d'ébénisterie, et de ce fait les peuplements de cette essence ont fait l'objet d'une exploitation abusive. Lorsque les propriétaires d'érablières se rendront compte de la valeur de cet arbre non seulement pour le bois qu'il fournit mais pour la récolte annuelle du sucre qu'il donne, il y a lieu d'espérer que l'industrie du sucre d'érable prendra un nouvel essor. Bien que la production actuelle ne soit pas aussi forte que dans le passé, elle n'en atteint pas moins un chiffre élevé, et grâce à l'emploi plus général de méthodes modernes, cette industrie ne devrait pas manquer de devenir même plus importante qu'autrefois.



Une "partie de sucres" en l'an 1900 d ans une érablière près de Sherbrooke.

Expédition de Rogers sur la Saint-François en 1759

Durant l'intervalle entre la prise de Québec par Wolfe et la cessation finale des hostilités, un large corps de troupes françaises avait pris possession de l'Ile-aux-Noix, à la pointe nord du lac Champlain: un poste qui commande l'entrée du Canada dans ce secteur. Les forces réunies là, étant bien pourvues de munitions, résistèrent effectivement à l'Anglais. Les Français possédaient encore plusieurs vaisseaux sur le lac, et le général Amherst qui, à cette époque, commandait les forces coloniales britanniques à Ticonderaga, et à Crown Point, (deux places abandonnées successivement par les Français) pensa qu'il valait mieux retarder son avance jusqu'à ce qu'il disposât d'une force navale supérieure.

Ce délai lui permit de réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps; celui de punir les Indiens du Saint-François (Abénaquis) qui s'étaient rendus coupables, à maintes reprises, de pillages et d'atrocités affreuses. Ces Indiens avaient toujours été de solides alliés des Français et des ennemis mortels des colons anglais. Le major Rogers, officier de l'armée anglaise plein de bravoure et d'expérience, fut donc choisi pour commander et diriger l'expédition qui devait mettre fin à leurs pillages et leurs cruautés.

(On raconte dans une version de cette affaire que Rogers était devenu presque fou quand, un jour, revenant à son foyer après une absence, il trouva sa femme et ses enfants assassinés et scalpés par une bande de ces sauvages; dans son indignation suprême, il demanda et obtint le commandement d'une expédition afin de tirer vengeance des auteurs de ce forfait et de les punir immédiatement pour d'autres atrocités de même nature. La colonne d'attaque se composait entièrement de provinciaux habitués aux méthodes de guerre indiennes).

Première version par Thompson

"Rogers s'embarqua à Crown Point avec 200 hommes; ils traversèrent le lac en bateau et au cinquième jour, comme ils campaient sur la rive est du lac, un baril de poudre à canon fit explosion blessant gravement un capitaine et plusieurs hommes. Un certain groupe s'occupa de les soigner et de les ramener à Crown Point. Avec des effectifs ainsi réduits à 142 hommes, Rogers parvint à la Baie Missisquoi, où il cacha ses bateaux dans les buissons qui surplombaient une des entrés du lac et y laissa des vivres suffisantes pour retourner à Crown Point.

"Le détachement s'enfonça dans la solitude laissant derrière lui, deux hommes pour surveiller les bateaux, mais au soir du deuxième jour, ceux-ci les rattrapèrent; ils apprirent à Rogers qu'un groupe de 400 Français et Indiens avaient découvert les bateaux: cinquante hommes s'étaient chargés de les ramener et le reste poursuivait les Anglais. Rogers garda ces renseignements cachés mais dépêcha un lieutenent, huit hommes et les deux gardes à Crown Point pour mettre le général Amherst au courant de la situation et le prier d'envoyer des vivres à Coos sur la rivière Connecticut, par où il avait l'intention de revenir. Il résolut ensuite de continuer la poursuite de l'ennemi et se dirigea du côté du Saint-François avec la plus grande hâte.

Destruction du village de Saint-François.

"Rogers aperçut le village ennemi au soir du quatre octobre, et laissant ses hommes se détendre, revêtit un costume indien qu'il avait apporté à cet effet et, sous ce déguisement, fit une reconnaissance du village. Il trouva les sauvages engagés dans une grande danse sans appréhension du danger. De retour à son camp vers une heure, il fit approcher ses hommes à 500 verges du village. A quatre heures du matin, la danse cessa et les Indiens allèrent se coucher.

"A l'aube, lorsqu'il eut posté ses hommes aux endroits les plus favorables, il commença l'attaque. On prit la place par surprise; selon la méthode de guerre des Indiens, les Anglais tuèrent sans distinction, ni merci tous les sauvages qu'ils rencontraient, sans égard à l'âge ou au sexe. Comme le jour grandissait, la férocité des provinciaux s'accrut en intensité, lorsqu'ils découvrirent les scalpes de plusieurs centaines de leurs compatriotes, suspendués à des perches et se balançant dans l'air. Ils étaient décidés à venger le sang de leurs amis, et résolus à détruire complètement le village et ses habitants. Sur les 300 Indiens qui s'y trouvaient avant l'attaque, deux cents furent tués sur le champ; on fit plusieurs prisonniers et on rendit la liberté à quelques captifs anglais. La résistance ne fut pas très grande parce que la plupart des guerriers de la tribu étaient absents, partis en expédition de chasse et de pêche.

"Les Anglais eurent seulement un homme tué et 6 légèrement blessés; après avoir réduit le village en cendres et laissé reposer ses hommes, Rogers se prépara au retour à huit heures du matin avec les captifs libérés, et des effets de valeur, qui pouvaient s'apporter facilement.

(La tradition prétend que ces objets étaient le résultat d'un vol perpétré à l'église de Saint-François. Il est tout probable, si la tradition dit vrai, que ces articles avaient une certaine valeur, ayant été donnés par de pieux fidèles de France à l'église naissante, selon une coutume très répandue, dans ce temps-là).

Retraite de Rogers sur la Saint-François

"Afin d'éviter la rencontre des Indiens qu'il savait être sur la piste qu'il avait suivi pour entrer eu pays, Rogers commença sa retraite en remontant la rivière Saint-François, afin d'atteindre Coos, sur la rivière Connecticut. Une bande de guerriers qui le poursuivaient, l'attaquèrent par derrière, à maintes reprises. Il perdit ainsi plusieurs hommes; mais, finalement, il forma une embuscade sur sa propre piste, tomba sur l'ennemi avec un tel succès qu'il n'eût pu à subir d'autres ennuis.

"Pendant ce temps, le général Amherst, avait assigné quatre hommes pour secourir Rogers et son détachement. Ceux-ci partirent de Charlestown, remontèrent la rivière Connecticut, dans deux canots chargés de provisions. Ils accostèrent sur une petite île, à l'embouchure de la rivière Passumpsic où ils campèrent cette nuit-là; mais, au matin, ils entendirent

Voir EXPEDITION, P. 64, c. 1

Votre boulangerie de confiance à Victoriaville



ROLAND LABBÉ

— BOULANGER —

Pains assortis — Brioches — Beignes, etc.

95, rue St-Jean-Baptiste—Tél: PL 2-4343

VICTORIAVILLE, Qué.

UN ETABLISSEMENT DONT LA REPUTATION GRANDIT !



WELLIE ROY

AGENT

FAIRBANKS MORSE Gibson

MEUBLES ET ACCESSOIRES ELECTRIQUES

TRAVAUX DE CREUSAGE DE PUITS ARTESIENS — VENTES ET SERVICE DE POMPES

19, rue St-François — Tél: PL 2-4484 — Victoriaville



VISITEZ LE MAGASIN DE L'ELEGANCE A VICTORIAVILLE

Le MAGASIN des QUATRE SAISONS

présentant une nouvelle VARIETE PRINTEMPS-ETE 1960

dans les modes masculines et féminines.

SPECIALITE :

TOILETTES DE MARIEE

MAGASIN DES QUATRE SAISONS

F. HARRON, prop.

225 est, rue Notre-Dame — Tél. PL 2-2434 — Victoriaville

AU SERVICE DE L'INDUSTRIE DE LA REGION — Tél: PL 2-2225



POUDRIER & FRERE Ltée

REPARATIONS MECANIQUES
RADIATEURS, ROULEAUX
DE BULLDOZERS

Machinage — Soudure électrique et acétylène

17, RUE ROMULUS — VICTORIAVILLE

Un lait sain . . . protège votre santé !



- SAIN POUR BEBES
- ENRICHISSANT POUR LES ENFANTS
- AGREABLE POUR TOUTE LA FAMILLE

Une industrie qui progresse avec Victoriaville

La CREMERIE des BOIS FRANCS LIMITEE

Bédard & Frère, propriétaires

Un numéro à retenir PL. 2-2202

245 ouest, rue Notre-Dame — Victoriaville

UN PHOTOGRAPHE DE TOUTE CONFIANCE !

Le STUDIO BEDARD Enr.

GAETAN BOURRET, propriétaire



SERVICE RAPIDE

- PHOTOGRAPHIES PROFESSIONNELLES
- PHOTOGRAPHIES COMMERCIALES
- PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS et D'ENFANTS



Le Studio Bédard fêtait récemment le sixième anniversaire de sa réorganisation . . . Nous sommes fiers d'être au service de la population des Bois Francs depuis environ 26 ans. Nous vous sommes redevables de la confiance accordée et nous continuerons sans cesse nos efforts afin d'améliorer notre service.

18 boul. Carignan, angle Tourigny — Tél: PL 2-5871

VICTORIAVILLE

Le plus grand enclos de pièces d'autos usagées de la région !



Ci-dessus une partie de l'entreprise FONTAINE AUTO PARTS de Victoriaville où vous pouvez trouver ACCESSOIRES et PIECES d'autos de toutes marques.

FONTAINE AUTO PARTS

DEMOLISSEURS D'AUTOS — VENTES ET REPARATIONS—SATISFACTION GARANTIE



Spécialités: Transmissions automatiques reconditionnées

ROUTE PRINCEVILLE — TEL. PL 2-5531 — VICTORIAVILLE

AU SERVICE DES MARCHANDS DE LA RIVE SUD . . .

Un établissement de Ferronnerie en Gros qui compte 91 années d'expérience : 1869 - 1960

ARTICLES pour

ATELIER DE MECANIQUE
CHAUFFAGE
PLOMBERIE



ARTICLES DE SPORT
FERBLANTERIE
ACCESSOIRES ELECTRIQUES

A.-G. LETOURNEAU Limitée

FERRONNERIE — QUINCAILLERIE EN GROS
PEINTURES — MATERIAUX DE CONSTRUCTION

158 est, rue Notre-Dame — Tél.: PL 2-5511 — VICTORIAVILLE, Qué.

EXPEDITION DE ROGERS SUR LA . . .

(Suite de la page 63)

le bruit de fusils et supposant les Indiens dans les alentours, furent pris de peur, rechargèrent leurs bateaux et se hâtèrent de retourner à Charlestown.

"Rogers, à ce même temps, était campé à quelques milles seulement plus haut sur le Passumpsic et vers midi, arriva à l'embouchure de cette rivière. Voyant du feu sur l'île, il fit un radeau et traversa; mais à sa grande surprise et à son désappointement, il ne trouva personne, ni aucune provision. Ses hommes qui se mouraient de faim furent tellement découragés à l'idée de ce qui les attendait, qu'ils se livrèrent au désespoir. Plusieurs moururent le jour même. Rogers remit alors le commandement et dit à ses hommes de se débrouiller seuls. Quelques-uns se perdirent dans le bois et périrent misérablement; mais le chef et plusieurs de son groupe, après des peines incroyables, réussirent à atteindre Charlestown. Les survivants se rassemblèrent ensuite à Crown Point où ils joignirent l'armée du général Amherst, vers le premier décembre. Dans sa retraite des ruines du Saint-François, Rogers avait perdu en tout 3 officiers et 46 soldats."

La narration précédente de la destruction du village de Saint-François par Rogers et sa troupe, reproduite presque textuellement du livre de Thompson sur l'"Histoire du Vermant" ne fait qu'une description peu étendue et ne donne qu'une faible idée des difficultés et dangers que Rogers rencontra lors de sa retraite dans ces régions sauvages.

Deuxième version par Jesse Pennoyer

Le récit qui va suivre vient de Jesse Pennoyer. Celui-ci, lors d'un voyage d'explorations et d'inspection dans les Townships, était accompagné du capitaine Saint-François, ancien chef de cette tribu d'Indiens et un des seuls survivants de la bande qui avait poursuivi les Anglais. Le capitaine Saint-François donna à M. Pennoyer la version suivante de l'affaire, confirmée ensuite par un nommé Bowen, fils d'un des compagnons de Rogers; les descendants d'un des captifs libérés, Barnes, ajoutèrent encore certains détails importants. Il existe une différence dans les deux récits quant au nombre de survivants; mais vu la période de temps écoulée, nous ne pouvons mieux faire que d'accepter les deux et de peser les probabilités. Le récit de M. Pennoyer est donc le suivant:

"Le matin du cinq octobre, 1759, on déclencha l'assaut; 200 Indiens de tout âge et des deux sexes furent tués; on fit seulement quelques prisonniers et on reprit un certain nombre de captifs anglais; Rogers, avec son détachement, les prisonniers et les captifs libérés, fit une retraite hâtive sur le Saint-François. Le chef de la tribu (père du capitaine Saint-François ci-haut mentionné) était revenu au village avec un certain nombre de guerriers durant le même jour; il tint immédiatement un conseil de guerre: on décida que tous ceux qui restaient partiraient à la poursuite de l'ennemi le lendemain matin et que tous ceux qu'on pourrait recruter, devraient partir en canot le deuxième jour. Donc le matin du 6, environ cinquante guerriers, chacun armé d'un fusil, d'un tomahawk et d'un couteau pour scalper, remontèrent la rive nord de la rivière; et le 7, environ quarante-cinq autres portant les mêmes armes, s'embarquèrent dans sept larges canots. Ils rattrapèrent la bande partie la veille aux rapides du township de Wendover, où le premier détachement avait attendu l'arrivée des canots. Le 8 à l'aube, ils repartirent tous ensemble. Ils rejoignirent la troupe de Rogers à Kingsey, et dans l'escarmouche qui s'ensuivit, perdirent plusieurs hommes tandis que seulement trois ou quatre soldats du camp adversaire furent blessés légèrement. Sitôt que les Indiens découvraient un ennemi, ils tiraient et manquaient souvent leur coup; en effet, ils visaient rarement juste et avant de pouvoir recharger leurs fusils, ils se faisaient abattre; par ailleurs, si un sauvage se trouvait séparé des siens, aussitôt son ennemi le rejoignait vitement et le transperçait de la bayonnette. Les Indiens essuyèrent des pertes considérables de cette manière durant la journée, tout en infligeant peu de dommage à leurs ennemis.

Aux "Petites Fourches", à Lennoxville.

"Le matin du 9, ils tinrent encore un conseil de guerre; il fut proposé et résolu par un assez grand nombre d'abandonner la poursuite et de retraiter. Ils pensaient que c'était la meilleure façon d'agir; mais la majorité décida de pousser l'avance jusqu'aux "Petites Fourches" (Lennoxville maintenant) avec l'intention de livrer une autre bataille à l'ennemi. Le 10, Rogers traversa avec ses hommes sur la rive opposée de la rivière, près de Brompton Falls, et tandis que les Indiens faisaient le portage, s'avança jusqu'aux "Grandes Fourches" (Sherbrooke) et gagna un point élevé (près de la demeure actuelle de M. Bowen - 1868). Son oeil exercé lui révéla immédiatement l'importance stratégique de la position qu'il venait de gagner et il se décida aussitôt de profiter de cet avantage pour tenter de défaire ses ennemis une fois pour toutes et mettre fin à leurs ennuis.

La bataille des "Grandes Fourches" à Sherbrooke.

"Un côté de la rivière qui fait une légère courbe ici, forme une élévation alors couverte de bois épais; la rive opposée est un terrain planche, lequel était alors recouvert de buissons clairsemés. De la hauteur où il s'était placé, Rogers avait une vue nette de la rivière sur une distance de deux milles. Dans le but de tromper et d'induire en erreur les éclaireurs ennemis, il envoya un petit groupe de ses hommes aux "Petites Fourches" (Lennoxville), avec mission de bâtir des feux, semblables à ceux qu'ils avaient coutume de faire dans leurs camps. Ils devaient ensuite revenir sur les hauteurs s'élevant au-dessus de la rivière Magog et rejoindre le corps principal de la petite armée.

"Sur ces entrefaites, les éclaireurs indiens remontèrent la rive nord du Saint-François. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils aperçurent des feux aux "Petites Fourches" et pensant que la troupe de Rogers était campée là, retournèrent aux chutes après cette reconnaissance. Ceux qui avaient compteté le portage partirent immédiatement en canot, laissant les autres suivre la rive nord. Ils s'attendaient de trouver leurs ennemis campés aux "Petites Fourches"; ils espéraient les surprendre et couper leur retraite. Mais l'adversaire vigilant s'était tenu occupé. Rogers, pendant ce temps, avait posté ses hommes à des endroits stratégiques; tout en se tenant eux-mêmes bien cachés, ils avaient une vue parfaite des canots qui devaient remonter le courant; ils pourraient alors compter le nombre approximatif de sauvages à bord de chaque canot, suivant le nombre d'avirons. Rogers employa alors la tactique suivante pour l'attaque: il designa un certain nombre d'hommes pour chaque canot, nombre égal à celui des avirons; tous devaient choisir leurs adversaires respectifs et les abattre du premier au dernier avec ordres stricts de viser juste et de ne pas tirer avant le signal donné. Tout fut tranquille jusque vers une heure. Rogers ordonna aux siens de tirer lorsque la moitié des canots eurent tourné la pointe. Ses hommes firent feu avec une telle précision et un tel effet qu'un très grand nombre de sauvages dans les canots furent tués ou mortellement blessés. Les Indiens sur la rive nord, qui avaient pris une avance en dépassant la pointe avec l'intention de passer ensuite la rivière à gué, se hâtèrent de revenir au secours de leurs semblables lorsqu'ils entendirent la bruit des fusils. Les hommes de Rogers avaient eu le temps de recharger. Ils se tenaient encore en embuscade lorsque ces derniers se présentèrent: ils firent feu et en tuèrent plusieurs, tandis que les autres retraitaient par en haut, avec l'intention de traverser la rivière à gué. Les Anglais se tenaient toujours sur les hauteurs. Une escarmouche générale et irrégulière s'ensuivit: certains sauvages étaient à découvert dans une éclaircie plus basse que l'embouchure de la rivière Magog et d'autres se cachaient dans la forêt épaisse; il en résultat que la plupart des Indiens furent ou tués ou gravement blessés, tandis que leurs ennemis n'accusaient que des pertes légères.

Vers le soir . . .

"Vers le soir, les Anglais traversèrent la rivière Magog et remontèrent aux "Petites Fourches" où ils campèrent pour la nuit. Le jour suivant, Rogers remercia ses soldats de leur bravoure et de leur obéissance aux ordres. Il les félicita de leur fidélité et de leur persévérance soutenues dans l'accomplissement de cette entreprise difficile. Les sauvages s'étaient tout simplement attiré ce malheur par leurs cruautés répétées vis-à-vis des colons anglais, au cours des années précédentes.

"Ils avaient complété leur tâche par l'anéantissement presque complet de la tribu indienne.

"Rogers ordonna ensuite qu'on fusille le reste des prisonniers. Il résigna son commandement et conseilla à ses hommes de se diviser en petits groupes, de prendre la route qu'ils croiraient la plus sûre pour atteindre un certain lieu de rendez-vous sur la rivière Connecticut. Il jugea que c'était la meilleure façon d'arriver au but. Les groupements peu nombreux auraient plus de chance de faire la chasse, maintenant le seul moyen de subsistance pour tous. On suivit ce conseil; certains remontèrent le Saint-François jusqu'à l'embouchure de la rivière Eaton, d'autres se rendirent à Massawippi ou Coaticook.

(Un autre récit rapporte qu'un groupe retourna par la rivière Magog et le lac Memphremagog. Tous sont d'accord en disant que ce fut seulement après de grandes privations et souffrances qu'ils atteignirent les confins de la civilisation tandis que plusieurs périrent misérablement).

"Après plusieurs jours, Rogers et ceux qui étaient restés avec lui, arrivèrent au lieu du ralliement, mais ils furent tous désappointés et grandement découragés lorsqu'ils découvrirent les cendres chaudes et les branches fumantes d'un feu de camp. D'autres indices certains annonçaient le récent départ de ceux qui avaient été envoyés pour les secourir. De plus, ils ne trouvèrent aucune nourriture. Les hommes défaillants, fatigués, malades et affamés se laissèrent aller au désespoir.

Les "trois".

"Trois d'entre eux, cependant et leur brave chef — celui-ci le plus courageux et le plus persévérant de tous — quittèrent leurs compagnons malades et affamés. Ceux-ci devaient tâcher de se nourrir des produits de la forêt, ce qui était difficile dans cette saison inclémente de l'année. Ils partirent donc, tous les quatre, ramassant les forces qui leur restaient, pour aller chercher du secours. Ils construisirent un radeau sur lequel ils descendirent la rivière jusqu'aux premiers rapides où ils perdirent leur radeau et manquerent de se noyer. Ils en firent un autre avec lequel ils atteignirent les deuxièmes chutes qu'ils réussirent à passer grâce à leurs efforts presque surhumains. Ils se laissèrent ensuite flotter jusqu'au point où ils obtinrent du secours. On envoya aussitôt de la nourriture aux soldats laissés derrière qui se mouraient de faim. On dépêcha ensuite des hommes qui devaient remonter la rivière avec des canots et des vivres. Ils devaient ramener les survivants égarés qui auraient pu atteindre la rivière ou laisser des provisions aux endroits les plus accessibles.

"Ce devoir accompli, Rogers recruta le reste de ses hommes. Ils se reposèrent et prirent le chemin du retour à Crown Point pour rejoindre l'armée du général Akherst."

Ainsi se termina une expédition, sans contredit, une des plus audacieuses jamais entreprise. Elle domine dans l'histoire par son caractère plein de sauvagerie, par la hardiesse de ceux qui y prirent part, par l'habileté avec laquelle elle fut dirigée et la détermination farouche avec laquelle elle fut menée à bonne fin.

La méditation de tels actes de barbarie qui ajoutent, hélas, certaines pages à nos annales historiques, nous remplit d'horreur et de dégoût. Il n'y aura pas lieu de faire des récits de cette sorte dans le futur; nous nous en réjouissons, sachant que de nos jours, il n'est pas nécessaire de prendre des mesures aussi radicales. Une seule raison plausible justifie le traitement infligé aux sauvages: c'est que ceux-ci ne reconnaissaient nul autre mode de guerre; ils ne connaissaient pas l'indulgence; pour eux, la clémence était de la lâcheté et la pitié, une faiblesse méprisable.

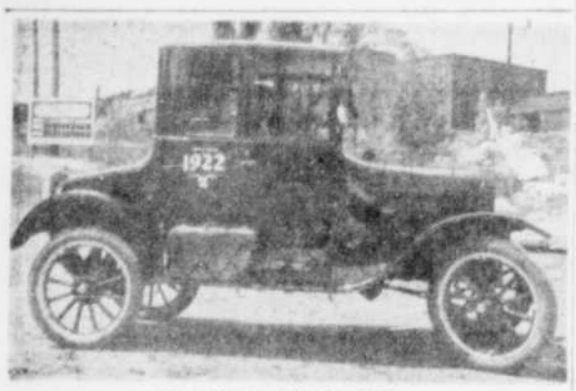
Le trésor caché.

On remarquera, dans le récit de M. Pennoyer, qu'il n'est pas fait mention des objets volés dont parle l'historien. La tradition prétend que Barnes, un des captifs libérés, en fait allusion. Il affirma que, lorsque Rogers décida de s'arrêter pour livrer bataille aux Indiens, il ordonna à un petit groupe dont il faisait partie de transporter le trésor à un certain emplacement sur la rivière Connecticut; bientôt ceux-ci entendirent les détonations des fusils et doutant du avantage, succès de leurs camarades à repousser leurs ennemis et craignant, de plus, d'être capturés par les sauvages vainqueurs, enterrèrent le trésor à un endroit qu'ils crurent favorable et se hâtèrent de fuir sans cet encombrant fardeau. La tradition encore désigne diverses localités comme lieu de la cachette; et malgré les recherches faites par des équipes qui croyaient posséder des détails exacts laissés par les survivants qui avaient enterré ce trésor, rien ne fut jamais découvert. On suppose avec raison que, si ces articles de valeur ont été enfouis quelque part, ils furent subséquemment découverts par des gens qui connaissaient l'endroit précis de la cachette. Ceux-ci eurent l'audace et la ruse de tourner ce trésor à leur propre profit.

N.B. — Ce récit est la traduction du deuxième chapitre de la seconde partie du livre "History of the Eastern Townships", par Mme C .M. Day.



Intérieur de l'église Ste-Victoire de Victoriaville.



Une "bagnole" de 1922

Visitez en toute confiance le magasin de

CHAUSSURES
DE TOUTE LA FAMILLE
SPECIALITE
CHAUSSURES
Pour le confort des pieds



P.-E. DRAPEAU

73 est, rue Notre-Dame, Victoriaville, Qué.

Une industrie dont les produits sont vendus dans la province de Québec et même le Nouveau Brunswick

DOMINION CHESTERFIELD ENR.

R. POIRIER, prop.

Manuf. de Chesterfields—Rembourrage

78A, boul. Carignan — Tél: PL 2-5718
Rés. PL 2-2197

VICTORIAVILLE, Qué.

LA BONBONNIERE ENR.

Henri CHAINE, prop.

Vous offre en plus d'une grande variété de bons importés, ainsi que pâtisseries de choix, les fameux bonbons et chocolats.

Laura Secord

Toujours appréciés en toutes circonstances

41 est, rue Notre-Dame — Tél. PL 2-5600

VICTORIAVILLE

Une entreprise

DE GROS EN FERRONNERIE

qui dessert les Cantons de l'Est

AUGER & FILS Ltée

Plomberie — Quincaillerie — Electricité

MATERIAUX DE CONSTRUCTION — ARTICLES DE SPORT

110 est, rue Notre-Dame Tél. PL 2-5581 Victoriaville

GEORGES HUARD

Accessoires électriques
Quincaillerie

Articles pour la peinture

GROS et DETAIL

C-I-L PEINTURES

257 est, rue Notre-Dame—Tél. PL. 2-6636
79, rue St-François PL 2-6141
VICTORIAVILLE, Qué.

A VICTORIAVILLE . . . vous pouvez maintenant vous procurer une petite TRIUMPH 1960

POUR LA MOITIE DU PRIX D'UNE AUTO ORDINAIRE



STANDARD TRIUMPH & VANGUARD

Chez E. LIZOTTE AUTO

POSTE DE SERVICE — B/A — VENTE REPARATIONS

502 ouest, rue Notre-Dame — Tél. PL 2-9181 Victoriaville, Qué.



P.-H. PLOURDE, président

1929 1960

Un bureau d'assurance renommé qui compte déjà 31 années d'existence

Sous la surveillance d'un personnel compétent, nous vous assurons un service complet et courtois sur tous genres d'assurances



P.-A. POIRIER, vice-président

P. H. PLOURDE LIMITÉE

Courtiers d'Assurances agréés

43 est, rue Notre-Dame—Tél. PL 2-5591
VICTORIAVILLE, Qué.

FONDEE EN 1905—55 ANNEES DE PROGRES 1960

Dr J. P. H. Massicotte, prop.
Le pionnier dans le domaine de la pharmacie à Victoriaville





Le plus grand magasin d'articles pour CADEAUX

50 LA TRIBUNE 1910-1960

PHARMACIE MASSICOTTE

84-88 est, rue Notre-Dame Tél: PL 2-2260 Victoriaville



L'imposante manufacture de la Coopérative Fédérée de Québec à Victoriaville. — M. Paul-Doris Côté en est le gérant.

COOPERATIVE FEDEREE DE QUEBEC

MANUFACTURIERS DE

- Boites à beurre et fromage
- Panneaux de contreplaqués ("plywood")
- Feuilles de placage ("veneer")

VICTORIAVILLE TELEPHONES PL 2-4565—PL 2-4566

5ième section
pages 65 à 76

LA TRIBUNE

Numéro du
Cinquantenaire

SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960



Hôpital du Sacré-Coeur à Princeville.

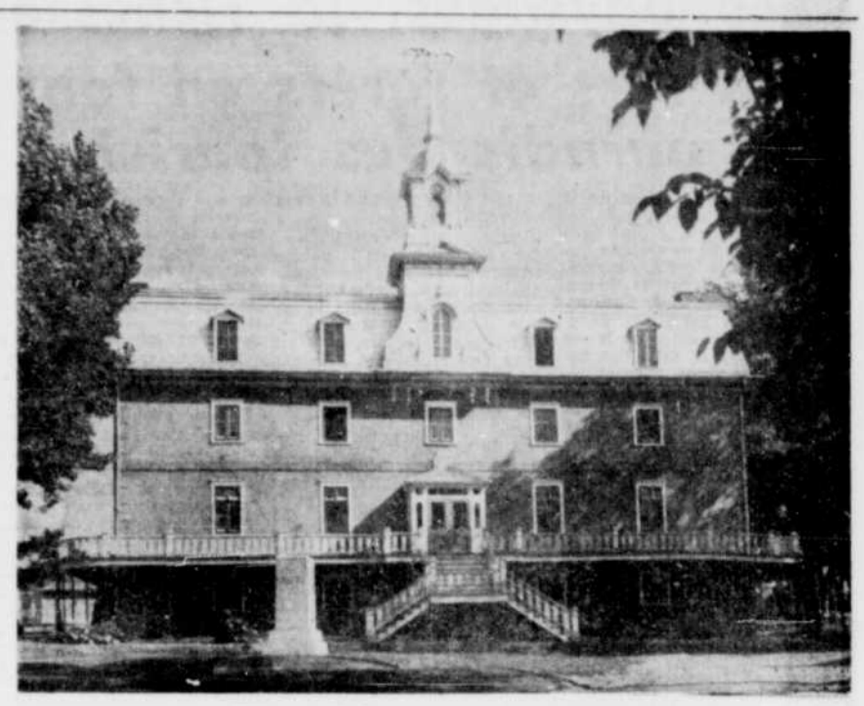


Le maître-autel de l'église de St-Eusèbe de Princeville.

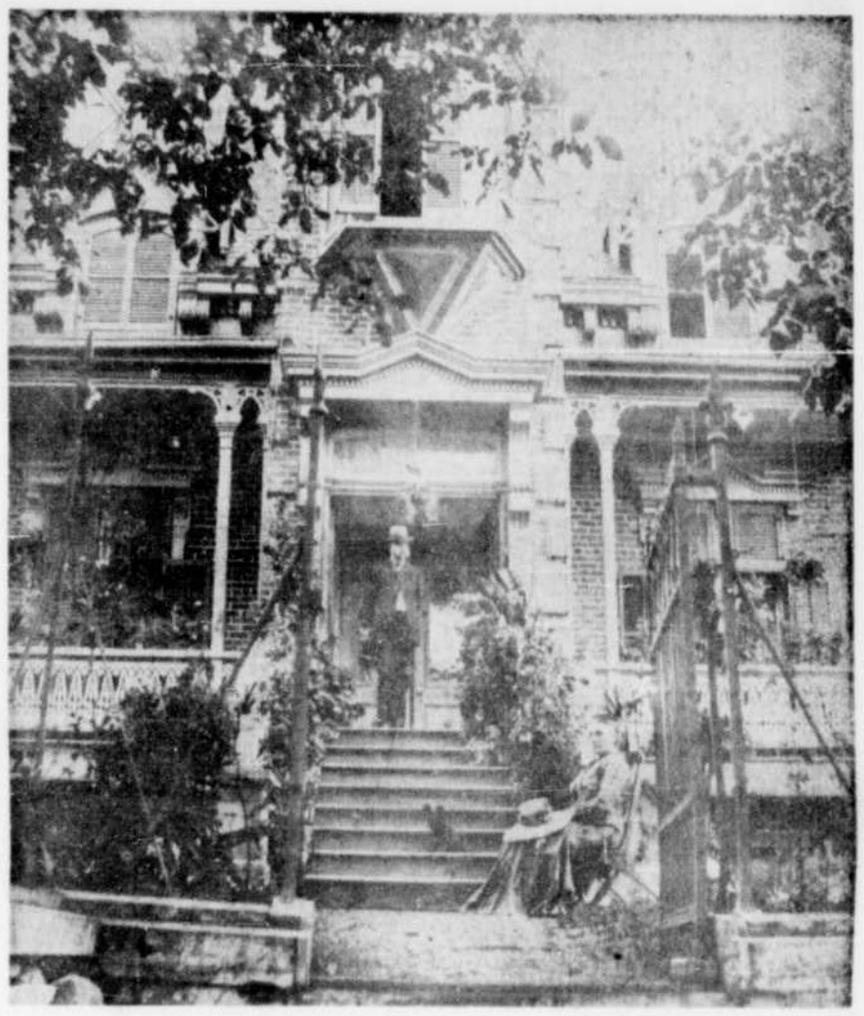


Le monument Joseph Pellerin, dédié à l'un des pionniers de Princeville.

Quelques photos d'un coin historique des CANTONS DE L'EST



Externat N. D. de l'Assomption à Princeville.



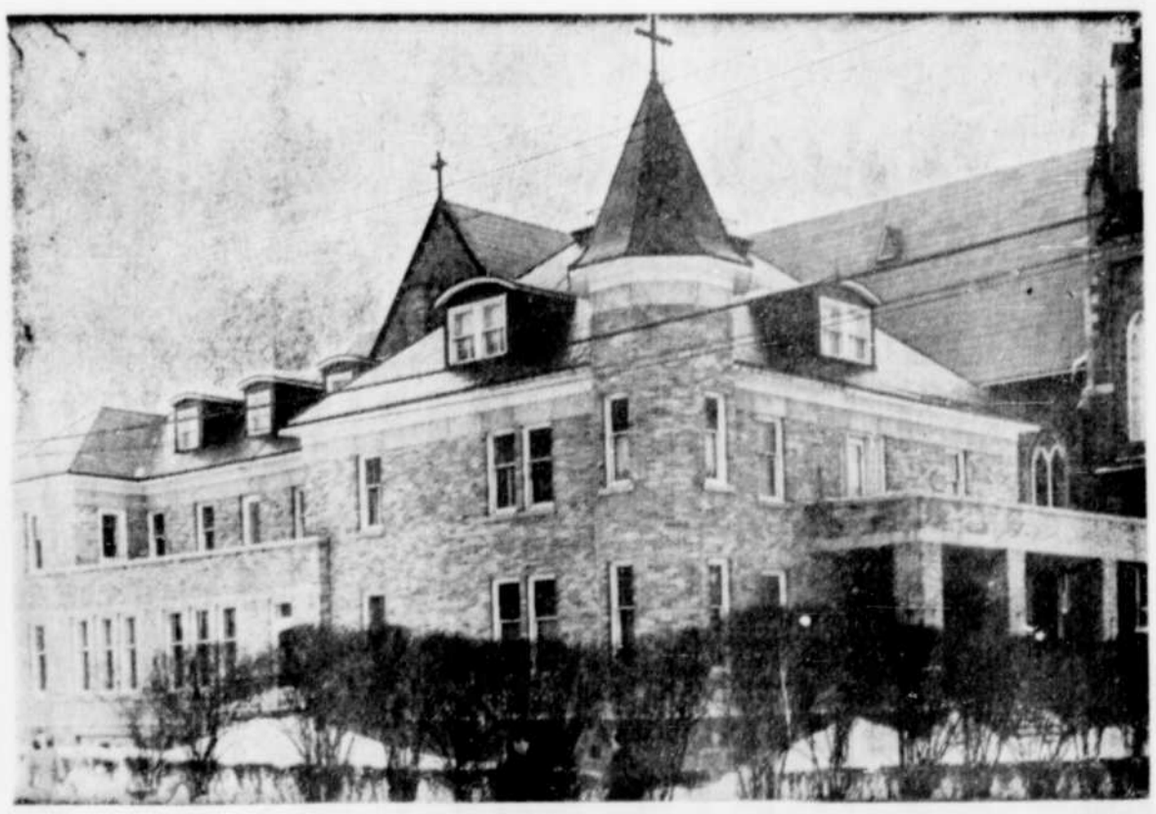
Résidence des anciens maires, rue Brock à Drummondville



Hôtel de ville de Plessisville.



Le parc Bellevue à Drummondville



Le presbytère St-Frédéric de Drummondville.

Notre région

Les paysages, la richesse des lacs et forêts en font le paradis des touristes

Surnommés le "Jardin de la Province de Québec", les Cantons de l'Est se déploient dans la région sud-est de Québec formée par les vallées des magnifiques cours d'eau: le Richelieu, le Yamaska et le St-François et leurs nombreux tributaires. Le touriste qui laisse Montréal pénètre dans des horizons nouveaux et, avec le délassement et le repos que lui procure la grande nature mise à contribution et fécondée par le génie de l'homme, il éprouve la vive satisfaction de parcourir une contrée plantureuse et pittoresque où la fertilité du sol et le coloris du panorama s'harmonisent pour le captiver et le charmer. Tout le long des splendides routes qui se déroulent en un large ruban accidenté de Montréal à Sherbrooke, il aperçoit tour à tour de riches fermes aux maisons et dépendances reflétant l'aisance et le bien-être, des vallées et des monts aux gracieux contours, le tapis bariolé des bois et des champs, les méandres d'un cours d'eau où broutent les troupeaux, la nappe sereine d'un lac, un pan de la forêt vierge et, dans l'échancrure d'une montagne, une échappée vers la rase campagne.

Jardin privilégié du Québec, cette région dotée de la nature renferme les plus belles exploitations agricoles du Canada, où les produits abondants du sol se le disputent au rendement des troupeaux laitiers, à la richesse des vergers et à la fécondité des érablières. A cette oeuvre intense de la nature viennent s'ajouter les fruits de la production forestière et minière, du harnachement des forces hydrauliques et de la fabrication des centres industriels.

Métropole de la région

Belle région agricole et industrielle à la fois, où une cité reine repose au centre comme sur un trône plein de majesté, Sherbrooke, la métropole des Cantons de l'Est, remarquablement située au confluent des rivières St-François et Magog dont l'aménagement des chutes a donné naissance à nombre d'industries florissantes, et reliée aux endroits les plus importants de Québec et des Etats de la Nouvelle - Angleterre par six grandes routes provinciales et trois chemins de fer. Sherbrooke, à cause même de ses nombreuses facilités de communications, occupe, au point de vue géographique et industriel, une position exceptionnellement marquée par un développement intense depuis plus d'un grand nombre d'années.

Toute cette contrée pittoresque abonde en magnifiques endroits de villégiature que fréquentent des milliers de touristes venant de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. De superbes hôtels fournissent toute l'accommodation voulue aux voyageurs en leur offrant la proverbiale hospitalité qui a fait la renommée des bons hôtels de campagne des Cantons de l'Est. Aux passionnés du volant comme aux amateurs de grand air et des belles randonnées, le réseau routier des Cantons de l'Est apporte les plus vives satisfactions; il n'est guère de sites enchanteurs, de routes pittoresques, d'endroits attrayants et variés que ne possède cette petite province dans la grande et aucun autre coin du sol québécois ne semble retenir l'intérêt à l'égal de ce vieux territoire historique.

Le boulevard d'entrée

Pour donner au touriste l'impression qu'il entre véritablement dans le jardin de la province, la route nationale (No 1) traverse une immense plaine au sud de Montréal où la culture maraîchère s'accomplit sur une grande échelle, c'est une suite ininterrompue de jardins de toutes les dimensions dont les riches et abondants produits vont nourrir les millions de bouches de la grande cité; puis on pénètre rapidement dans les villages caractéristiques de Chambly, Richelieu, Marieville, St-Césaire établis au centre d'une des plus intéressantes régions agricoles de la province.

En passant, le voyageur admire sur le chemin de Chambly, de vieilles maisons historiques qui datent du régime français puis à St-Hubert, la merveille de l'art moderne, le superbe aéroport canadien, témoins des randonnées du "R-100" et des autres monarques de l'air. Il ne saurait manquer à Chambly une visite même rapide au vieux fort, relique d'une épopée glorieuse, construit par Jacques de Chambly en 1665, pour défendre la colonie naissante des incursions iroquoises.

La route pénètre ensuite dans la région des vergers où se cultivent les délicieuses pommes "Fameuses", à Rougemont et à St-Paul d'Abbotsford, à l'ombre du mont Yamaska. Des excursions peuvent s'organiser dans les bois avoisinants renommés par la chasse ou bien le long de la rivière Yamaska qui cache ses trésors aux pêcheurs.

La ville de Granby

Puis la ville de Granby s'annonce à l'horizon. Un changement de décor se produit; la grande plaine dont l'harmonie depuis Montréal était brisée par des monts isolés prend fin et la route s'engage définitivement dans les Cantons de l'Est, dont Granby sert de vestibule, à travers une série accidentée de monts et de vallées, bien caractéristiques de cette section de Québec.

Granby s'élève à mi-chemin entre Montréal et Sherbrooke, sur les bords de la Yamaska qui arrose une des vallées les plus fertiles de Québec. Centre prospère et actif, on y compte diverses industries de caoutchouc, de soie, de balais, de meubles, d'articles en celluloide et autres qui procurent un emploi rémunérateur à une population paisible, franchement hospitalière et presque exclusivement canadienne - française. Granby demeure un endroit agréable à visiter et le voyageur assume un nouvel intérêt dans une suite presque continuelle de montées, de tournants et de descentes entre les bois, les champs, la multitude de petits cours d'eau, de rivières et de lacs.

Waterloo apparait soudain, coquetement étagé sur les bords du lac Waterloo, belle nappe d'eau qui décèle des surprises aux touristes qui recherchent des beaux endroits de vacances. La culture mixte, l'élevage des animaux de race réputées, l'industrie laitière ont contribué à la prospérité de cette petite ville, la patrie du "roi du bois", R. J. Booth, fondée par les Loyalistes en 1796.

A quelques milles plus loin, plus au sud, la route conduit vers Knowlton et le superbe lac Brome, bordé de verdoyantes collines et ceinturé par une belle route automobile, qui parcourt une campagne agrémentée de jolies maisons, de chalets aux pelouses attrayantes et de beaux jardins anglais. Knowlton est un centre de villégiature très recherché où les citadins viennent trouver le calme et le repos, et se livrer aux sports du golf, du tennis, du canotage au milieu d'une nature exceptionnellement dotée. Ce petit village, chef-lieu du comté de Brome, très propre et sympathique, renferme une bibliothèque publique, une salle de concert, et surtout un musée d'histoire où sont classées des pièces intéressantes relatives aux premiers temps de la colonisation des Cantons de l'Est.

Lac Orford et Magog

Poursuivant son voyage vers Sherbrooke, le touriste traverse entre South Stukely, Eastman et Magog, un pays parsemé de lacs et de montagnes que domine le Mont Orford, qui lance son pic majestueux à 2,800 pieds dans les airs, la montagne la plus élevée des Cantons de l'Est. Et l'une des surprises de cette randonnée, c'est l'arrivée au Lac Orford dont il reflète la haute stature; le chemin serpente entre les sinuosités de la rive, pour longer ensuite le pan de la montagne, et s'élancer ensuite après quelques pentes escarpées vers Magog, agréablement située sur les rives du lac Memphremagog, le plus grand des lacs des Cantons de l'Est.

Le lac Memphremagog couvre une longueur de 33 milles que se partagent deux pays, puisque l'autre extrémité touche à Newport, ville du Vermont; il porte un nom abénaquis qui signifie "grande étendue d'eau". Le long de ses rives s'élèvent plusieurs endroits réputés de villégiature, dont Georgeville, qui renferme des villas somptueuses de riches citoyens de Montréal et de Sherbrooke,

Voir PAYSAGES, page 67, col. 1

Les producteurs de sucre et de sirop d'érable

En 1924, l'honorable Cyrille Vaillancourt, alors chef de l'Industrie de l'Erable au Gouvernement Provincial, fondait avec M. Edgar Samson de St-Prosper de Dorchester, le premier groupement de producteurs de sucre. Ils étaient au nombre de 17, compris dans les six paroisses suivantes: St-Prosper, St-Zacharie, Ste-Rose, St-Philibert, St-Benjamin et Ste-Aurélie. Ils produisirent 3,000 livres de sirop qui furent expédiées à Lévis. La part était de $10.00 payable $1.00 par année.

Dès l'automne 1924, un groupe du comté de Mégantic compris dans les paroisses de Ste-Sophie, Plessisville et St-Pierre-Baptiste, se joignirent au premier groupement. On comptait alors 40 membres dans Dorchester et 62 dans Mégantic; la part était encore de $10.00 payable $2.50 par année.

La Société Coopérative fut formée officiellement le 25 avril 1925. La première assemblée de section eut lieu à Plessisville le 27 avril, et l'autre section se réunissait à St-Prosper le 30. La première assemblée générale eut lieu à Québec le 4 mai 1925, et M. Alfred Brisson, de Ste-Sophie de Mégantic, en fut le premier président général.

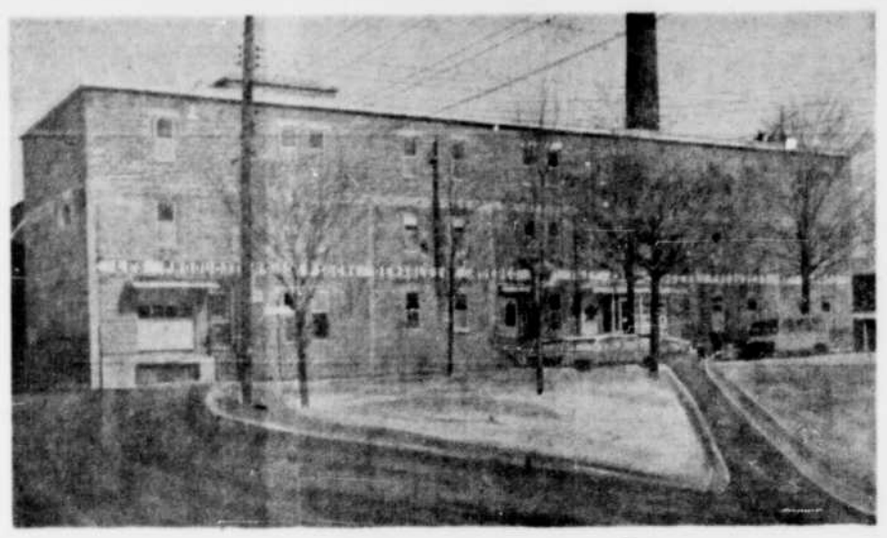
En 1927, les actions furent portées à $20.00 et on acheta un terrain à Plessisville pour la construction d'un entrepôt; les travaux furent commencés en 1927 et terminés en 1928. On fabriqua du sucre à la fin de juin 1928, et la bénédiction de la Fabrique par Monseigneur Plante, auxiliaire de Québec, eut lieu le 9 octobre de la même année.

La Coopérative reçut cette année-là 7,000 gallons de sirop, 412,000 livres de sucre et le chiffre d'affaires s'éleva à $211,000. On ne tarda pas à agrandir la fabrique par suite de l'augmentation croissante des membres, et depuis cette date la Coopérative n'a pas cessé de se développer. En 1950, la Coopérative des Producteurs de Sucre d'Erable célébrait son 25ième anniversaire de fondation, avec 3,800 membres, et elle a continué depuis à agrandir ses cadres.

Alors qu'au début, on ne manipulait que 3,000 livres de sirop, aujourd'hui, en 1960, on dépasse les 10,000,000, et le groupe de 17 membres au début dépasse aujourd'hui 6,000. C'est une des plus belles réussites coopératives de notre province qui fait honneur aux cultivateurs de chez nous, et dont le mérite en revient à son fondateur l'honorable Cyrille Vaillancourt; ce dernier en est encore le férant-général et M. Georges Lamontagne de St-Hilaire de Dorset, le Président actuel.



Le calme de la campagne d'hiver . . .



Siège Social : Edifice DESJARDINS, Lévis, Qué.

Tél. : TE. 7-5851

FABRIQUE et ENTREPOTS : Plessisville, Qué.

TEL. : 177

LES PRODUCTEURS de SUCRE d'ÉRABLE du QUÉBEC

MANUFACTURIERS DE PRODUITS D'ERABLE PURS DE LA MARQUE

"CITADELLE"

PRINCEVILLE COMPTE DES INDUSTRIES PROGRESSIVES ET VARIEES!

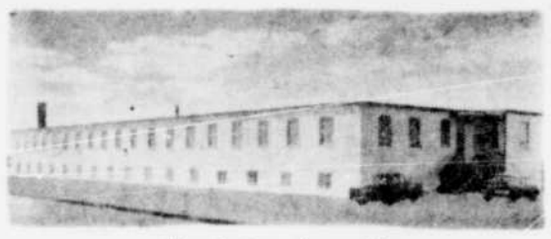


La manufacture de mobiliers de chambre à coucher PRINCEVILLE FURNITURE LIMITED

Adjacente à cette manufacture, l'on aperçoit la manufacture de PRINCE CHESTERFIELD INC.



La manufacture de chaloupes et canots ALUMINUM BOATS & CANOES INC.



Manufacture de meubles PRINCE CHESTERFIELD



La manufacture de meubles LAFONTAINE FURNITURE INC.



Salle d'échantillons d'Aluminum Boats & Canoes Inc. ouverte au public sur demande, le dimanche.



La manufacture de bas PRINCEVILLE HOSIERY MILLS LTD.

• PRINCEVILLE FURNITURE LTD. • PRINCEVILLE HOSIERY MILLS LTD. • LAFONTAINE FURNITURE INC. • ALUMINUM BOATS & CANOES Inc. • PRINCE CHESTERFIELD

Ces industries de Princeville, figurant dans cette annonce, sont maintenues et dirigées par les mêmes propriétaires.

Une innovation dans la région



M. Paul JACQUES, secrétaire-gérant



Ci-dessus, l'imposante bâtisse abritant les quartiers généraux du Marché à Bestiaux, le seul du genre sur la rive sud.



M. J.-Maurice TALBOT, propriétaire

MARCHE d'ANIMAUX VIVANTS des CANTONS de l'EST

J. MAURICE TALBOT, prop.



• Réception • Vente de tous les animaux de la ferme tout comme sur les grands marchés du Canada.

LUNDI, MARDI, MERCREDI, JEUDI

• Service de restaurant

PRINCEVILLE, Qué.

Tél.: 222

LES PAYSAGES, LA RICHESSE . . .

(Suite de la page 66)

plusieurs montagnes décorent ses rives entre autres, le Pain de Sucre, la Tête de Hibou, le mont de l'Ours, dont les noms caractéristiques décrivent bien leurs formes particulières.

Magog, située à la tête du lac Memphremagog, est le rendez-vous favori des touristes, des amateurs de canotage, de pêche, de vie au grand air, l'excursion autour du lac en bateau qui dure une journée entière est l'une des attractions de l'endroit de même que l'ascension du Mont Orford, situé à quelques milles de distance. La ville renferme de belles rues, bordées de jolies maisons, et quelques industries dont une grande fabrique de coton. La campagne excelle en nombreuses fermes que la grande culture et l'industrie laitière ont menées au succès. Beaucoup de bois, beaucoup de pâturages permanents, où les troupeaux laitiers, les moutons et les porcs élevés avec le plus grand soin, produisent une source profitable de revenus.

Plus loin, après une série de vallons aux gracieux contours, le Petit Lac Magog surgit devant le touriste émerveillé de ce joli coin des Cantons de l'Est l'un des endroits de villégiature le plus réputé de la province.

Nombre de familles de Montréal et de Sherbrooke y passent la belle saison; la pêche le canotage, le bain, le tennis forment les principales attractions de ce populaire lieu de repos. Encore quelques milles sur une route pavée comme un boulevard légèrement accidentée, et le voyageur atteint la cité de Sherbrooke, première étape de sa randonnée des Cantons de l'Est.

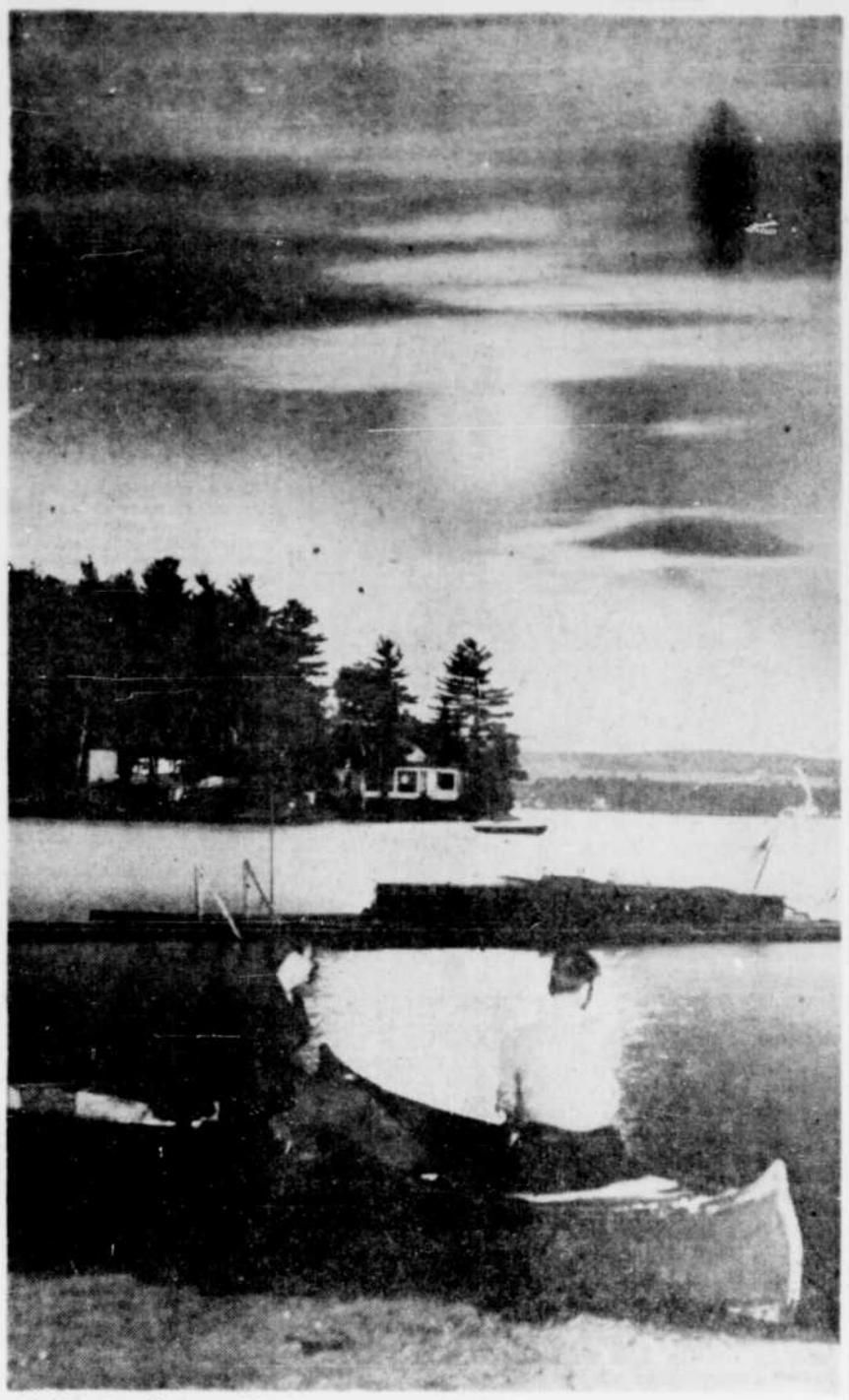
Sherbrooke et ses environs

Rien n'égale le spectacle féerique de l'arrivée à Sherbrooke, capitale des Cantons de l'Est, par un beau soir, au soleil couchant. Les derniers rayons du jour dorent encore les cimes des monts qui s'étagent le long de la route, et projettent les plus étincelantes couleurs de rouge et de pourpre sur les plaines fertiles, les vallées profondes, les collines accidentées qui annoncent l'entrée dans la cité-reine du "Jardin de la Province". L'automobiliste, ravi, ralentit inconsciemment son allure et parfois ne sait résister au plaisir d'un court arrêt sur la superbe route qui conduit aux portes de Sherbrooke.

Soudain, du haut d'une dernière colline, la ville s'étend à sa vue dans le miroitement des eaux de la rivière Magog, reflétant l'aisance et la prospérité d'un centre industriel fécondé par une riche contrée agricole des mieux dotées. Sherbrooke, avec sa population de 66,000 âmes, ses nombreuses industries diversifiées, ses maisons d'éducation réputées, ses grandes facilités de communication, son site remarquable et son industrieuse population aux trois - quarts canadienne-française et son université a mérité, par son importance qui la place la quatrième des villes de Québec, son titre envié de "Reine des Cantons de l'Est".

Le touriste qui y pénètre n'est pas au bout de ses étonnements.

A mesure qu'il descend en lacets les rues principales qui ont des noms symboliques, King, Marquette, Frontenac, Wellington, il se rend compte mieux que le citadin lui-même du panorama pittoresque d'une ville qu'une rivière, la St-François, fractionne en deux tronçons, sans la séparer dans sa vie économique, industrielle et sociale; il éprouve la sensation, avant de pénétrer au coeur de la cité, de parcourir un vaste jardin dont les parterres se multiplient en une floraison magnifique depuis le bas jusqu'au haut des deux collines qui encerclent la cité.



Saisissante photographie d'un paysage d'été prise à Deauville par Ivan Boisvert.

Bourgade d'Abénaquis

Nous sommes loin de la modeste bourgade que les Abénaquis y avaient établie au début de 1800, sur les bords du St-François, pour faire la traite des pelleteries et en même temps le point de ralliement de leurs marches guerrières, et qui quelques années plus tard, en 1818, reçut une colonie de Loyalistes venus de la Nouvelle-Angleterre, qui l'appelèrent Sherbrooke, du nom du Gouverneur du Canada de l'époque. En 1852, le petit village progressif obtient sa première incorporation civile et l'avocat George Bowen en devient le premier maire; il connut un développement rapide. Vingt ans plus tard, sa population atteignait 5,500 âmes et au début du siècle, 11,200 âmes; et la période de 1910 à 1942 marque le progrès de Sherbrooke vers les proportions d'une grande cité moderne.

C'est que Sherbrooke occupe un centre exceptionnel situé dans une des régions les plus belles de Québec, région qui forme une province par elle-même d'une étendue de 6,500 milles carrés, soit trois fois la superficie de l'Ile du Prince - Edouard, quatre fois celle du Rhode - Island, égale à celle du Pays de Galles; un centre agricole où vit une population de 350,000 habitants jouissant d'une richesse incomparable de beautés pittoresques et de terres fertiles. Sherbrooke est le pivot animateur de toute cette contrée dont les produits agricoles provenant de 4,500,000 âcres de fermes dépassent ceux des deux provinces du Nouveau - Brunswick et de la Nouvelle - Ecosse réunies et atteignent une valeur de près de $100,000,000 annuellement.

Richesse hydrauliques

Toute cette richesse converge vers Sherbrooke qui en a bénéficié d'un progrès merveilleux. Un de ses premiers accomplissements a été la municipalisation des usines hydro-électriques; si l'on fait exception du Niagara, Sherbrooke est probablement une des villes les mieux placées du continent pour produire et distribuer l'énergie électrique à des conditions exceptionnelles. Cinq pouvoirs d'eau dont le plus éloigné est à 29 milles de ses limites, lui assurent des ressources permanentes d'énergie génératrice de 20,000 chevaux - vapeur, dont elle se sert pour éclairer gratuitement ses rues, fournir aux nombreux établissements industriels et commerciaux l'énergie nécessaire et alimenter les maisons de ses citoyens, et enfin retirer suffisamment de revenus pour diminuer les taxes foncières et boucler le budget des divers services municipaux.

Sherbrooke mesure 3,250 âcres de superficie, dont une partie est occupée par sept grands parcs publics et plus de 6,000 édifices, dont 250 magasins, 60 usines et manufactures, des églises, des écoles, des pensionnats, un collège classique et commercial, des hôpitaux, des hospices, enfin une dizaine d'hôtels de premier ordre. Ses rues sont propres, bien entretenues, la plupart disparaissant sous le feuillage de beaux arbres séculaires.

La ville est renommée pour sa sage administration et la bonne entente qui règne entre l'élément anglais, qui tous deux ont collaboré à son développement et qui continuent encore à coopérer à ses succès.

De Sherbrooke à Québec

Au sortir de Sherbrooke, le voyageur poursuivant sa route vers l'est, est frappé du pittoresque varié de la contrée où défilent devant ses yeux des fermes prospères, de magnifiques champs de culture, et çà et là, venant interrompre l'harmonie des vallées, des étendues de forêts vierges et des montagnes aux formes majestueuses au pied desquels se jouent les méandres d'un joli cours d'eau ou se profile la nappe silencieuse d'un lac au contour gracieusement défini. Le coloris charmant de ces superbes panoramas s'efface soudainement pour lui laisser entrevoir, — signe des temps et du progrès, — des centres industriels où de longues cheminées semblent souffler sous l'effort du travail accompli à l'intérieur des fabriques et des usines.

Et, trait caractéristique, cette région mi-rurale, mi-urbaine, présente un magnifique spécimen de milieu bilingue. On y rencontre, vivant dans une harmonie parfaite des descendants de Français, d'Ecossais et d'Irlandais, dont les groupements donnent aux visiteurs étonnés l'étrange sensation de retrouver dans un rayon seulement de quelques milles, un coin de France, un hameau d'Ecosse ou une lande d'Irlande.

Trois routes vers Québec

Trois routes se présentent au choix du touriste pour atteindre Québec : la route de la capitale, la plus courte, par Richmond, Victoriaville, Plessisville; la route de l'amiante, par East - Angus, Thetford - les - Mines, Lac Noir; et la route des montagnes, par Cookshire, St - Romain, Lambton, Beauceville. Chacune de ces trois grandes routes ont leurs caractéristiques qui diversifient l'attrait du voyage et gravent à l'esprit l'aspect impressionnant de cette région des Cantons de l'Est.

La route de la capitale traverse une contrée intéressante par le progrès agricole intense qui marque la majeure partie des campagnes et par l'activité industrielle qui anime les petites villes échelonnées sur son parcours. Le sol, bien qu'accidenté en plusieurs endroits, est très fertile, bien égoutté et propre à tous les genres de culture, à l'élevage et à l'industrie laitière. Des deux côtés de la route, les fermes prospères alignent leurs jardins coquettement ornés de fleurs et d'arbres fruitiers, leurs champs bien cultivés et leurs gras pâturages où paissent de nombreux troupeaux qui constituent une source importante de revenus.

Dans les villes, de nombreuses petites industries font vivre dans une aisance moyenne une population ouvrière stable et paisible; et parmi ces dernières, l'industrie du bois est la plus développée, car elle trouve à proximité ou sur place la matière première et la main-d'oeuvre peu coûteuse qui lui permettent de rivaliser avantageusement avec les industries établies dans de plus grands centres. Les rivières qui arrosent ce territoire et dont les principales sont la St-François, la Nicolet et la Bécancourt, présen-

Voir PAYSAGES, page 68, col. 5

UNE ENTREPRISE QUI PROGRESSE AVEC PLESSISVILLE
1922-1960
ALFRED GAGNON & FILS
LIMITEE
Entrepreneur en Plomberie Chauffage-Couverture
1507, rue St-Louis — Tél: 82 — Plessisville

Bienvenue à PLESSISVILLE, la "Perle des Bois Francs" !

CINÉMA PLESSIS
"Le rendezvous des cinéphiles de la région"
1699, Ave. St-Louis — Tél.: 318 — Plessisville


Une PHARMACIE au service de toute la population
ASSORTIMENT COMPLET
ARTICLES DE TOILETTE
COMPTOIR POUR BEBES
CADEAUX DIVERS
PHARMACIE ST-HILAIRE
Rue St-Jacques — Tél. 155
PRINCEVILLE

Une imprimerie complète outillée pour exécuter tous genres d'impressions
- Impressions générales
- Papeterie
- Formes continuées
- Articles de bureaux
Atelier Gilles Martineau
imprimeur - relieur
1383, rue St-Calixte — Tél.: 220 — Plessisville

LE PLUS NOUVEAU MAGASIN DE MEUBLES DE PRINCEVILLE

Roland AUGER, prop.
Nous sommes vendeurs autorisés des marques réputées suivantes dans le domaine des appareils électriques.
RCA VICTOR — McCLARY — LISTER — EASY — PEINTURES — CROWN DIAMOND
ROLAND AUGER
Meubles — Accessoires électriques
21, rue St-Jean-Baptiste — Tél. 358 — Princeville, Qué.

Bienvenue à Plessisville durant le festival des érables.

FILATURE PLESSIS Ltée
manufacturiers de couvertures de laine de toutes sortes
laine à tricoter
ACHAT — VENTE ECHANGE DE LAINAGES

PLESSISVILLE — TEL.: 285 — QUE.

Bienvenue dans la Perle des Bois-Francs !
VILLE DE PLESSISVILLE
population : 7,000 âmes
Marcel Collin, maire
ECHEVINS : Conrad Mercier, Georges Dumaine, Lucien Dancause, Rosaire Isabelle, Jean-Louis Vallée, Adélard Dubois
Gilles Chabot, sec.-trés. et ingénieur.
Johnny Pomerleau, chef de la police.

FELICITATIONS !
AU
MAGASIN DES CULTIVATEURS LTÉE
de Victoriaville
à l'occasion de la rénovation de sa meunerie
Il nous fait plaisir de complimenter les administrateurs du Magasin des Cultivateurs pour la clairvoyance dont ils ont fait preuve en modernisant leur installation afin de fournir un meilleur service à leur clientèle.
Nous apprécions hautement qu'ils aient confié à notre maison une large part de l'installation de cette meunerie ultra-moderne et tout particulièrement de nous avoir permis d'innover un système pneumatique pour la livraison de la moulée en vrac.
TORANO
DIVISION MEUNERIE
Fabricants de Machines de Qualité depuis 1873
MONTREAL — PLESSISVILLE — TORONTO


Les cultivateurs qui recherchent des vaches laitières ayant subi 3 épreuves du sang viennent de toute la province pour faire leur sélection à la ferme d'élevage
FERME des ÉRABLES
J.-Maurice Talbot, prop.,
PRINCEVILLE, Qué. — TEL.: 222
Vente de VACHES LAITIERES

L'auteur de "Jean Rivard" a lancé le mot "canton"

En 1896, un Colon posait la question suivante au **Bulletin des Recherches Historiques**;

"Le mot CANTON est-il la traduction exacte du mot TOWNSHIP ? Cette traduction est-elle autorisée par nos lois ?



Léon Gérin Lajoie

Quelques semaines plus tard, feu M. L.-C. Bélanger, avocat distingué du barreau de Sherbrooke, répondait à la question de COLON:

"Le mot TOWNSHIP est du vieil anglais. Il est dérivé de TOWNSHIP, de l'anglo-saxon TUNSCIPE, (TUN, enclos ville, SCIPE, SHIP : vaisseau). Du temps des Anglo-Saxons, le territoire occupé par une communauté habitant un patrimoine enclos, une ferme, ou un village renfermé dans certaines limites formait un TOWNSHIP. Dans le sens légal, en Angleterre, ce mot signifie une ville, ou un village, lorsqu'il y en a plus d'une dans une paroisse; une division de paroisse, au sein de laquelle il y a un constable spécial et des surveillants pour les pauvres. Aux Etats-Unis, c'est un territoire subordonné à un comté, dont les habitants jouissent de pouvoirs politiques leur permettant d'administrer leurs affaires locales, comme l'entretien des routes publiques, le maintien des écoles, etc...

"Quant à l'origine du mot CANTON, comme traduction ou équivalent du mot TOWNSHIP, je me trouve ici en pays de connaissance. J'occupais alors (1870-1886) le poste de rédacteur du PIONNIER. J'étais de l'école des puristes en fait de langue française. Il me semblait qu'il devait y avoir, dans la langue de Louis XIV, un mot équivalent à chaque mot de celle de Shakespeare, et qu'en parlant ou en écrivant en français, on doit se servir de mots usités dans cette langue. A la bonne heure, mais comment traduire Township ? Je prends mon dictionnaire et j'y trouve que le mot CANTON signifie "circonscription territoriale comprenant plusieurs communes et formant une subdivision de l'arrondissement". C'est cela, me dis-je. Un TOWNSHIP comprend parfois deux ou trois municipalités, ou communes, et il forme partie d'un comté. EUREKA ! c'est trouvé, et voilà le mot lancé dans le PIONNIER du temps et il a été accepté dans la langue, même officielle. Voici comment: En 1870, il s'agit de faire la refonte de nos lois municipales. Il y eut à ce propos une grande CONVENTION des intéressés à Sherbrooke; des préfets, des maires, des conseillers, des secrétaires-trésoriers municipaux, etc..etc... Cette importante réunion dura plusieurs jours. Ses travaux ont produit le Code Municipal, rédigé plus tard par feu M. A. T. Marson, sous la direction de l'Hon. Gédéon Ouimet, alors procureur-général, et promulgué le 2 novembre 1871. Duant les débats, les adeptes du CANTON s'en servirent ouvertement, au lieu du mot TOWNSHIP, et il était évident que le mot allait faire fortune. Mal lui en prit pourtant parmi les traducteurs du Code, à Québec; car la première version française du Code fut mise au jour avec la tache originelle TOWNSHIP. On avait ajouté à l'article que le mot français CANTON voulait dire la même chose ! Alors à quoi bon retenir le mot TOWNSHIP? Ce n'est que plus tard, après la régénération par le bon sens sans doute, que le mot CANTON fut consacré. Aujourd'hui, il est défini comme suit à l'article 19, page 5, du Code Municipal: "Le mot CANTON désigne tout territoire érigé en canton par proclamation".

"Un jour un adversaire me disait: "Votre carrière aura été stérile pour votre pays". J'y ai souvent songé depuis et je commençais à éprouver des doutes sérieux à cet égard. Mais à présent, je me console et j'espère.

"S'il est vrai que celui qui fait croître un brin d'herbe nouveau, est un bienfaiteur de l'humanité, que dire de celui qui remplace un mot étranger à notre belle langue et exprimant la même chose ? S'il n'est pas un bienfaiteur de l'humanité, celui-là, il n'en est pas moins un ami des lettres car comme l'a dit un penseur: "S'il n'y a pas de gloire à savoir la grammaire, il y a honte à l'ignorer".

M. Bélanger avait réclamé une priorité qui ne lui appartenait pas. M. Raphael Bellemare écrivait un peu plus tard:

"M. L-C. Bélanger, s'est fait un raisonnement très juste avant de traduire le mot anglais TOWNSHIP par celui de CANTON, et nous devons le féliciter du soin qu'il a pris de populariser cette traduction.

"Il me permettra bien de rappeler à sa mémoire le nom d'un auteur écrivain bien distingué et bien respecté qui s'était fait un raisonnement non moins juste pour introduire ce mot de CANTON dans notre littérature canadienne-française.

M. A. Gérin-Lajoie, avant d'écrire son roman JEAN RIVARD, avait dit à un ami qui s'en souvient:

"Bien que la scène de mon roman se passe dans les TOWNSHIPS, je ne me servirai pas de ce mot qui n'est pas français. La Suisse, où l'on écrit et parle le français, nomme CANTONS ses circonscriptions territoriales à peu près analogues à celles de nos TOWNSHIPS; et ce nom est en usage en France pour désigner les grandes subdivisions des arrondissements. Je vais employer ce mot, à leur exemple.

Et de fait, dans JEAN RIVARD, publié à Québec en 1864 on lit CANTON et non TOWNSHIP.

"Depuis ce temps la popularité de ce nom a suivi le progrès de la population française dans ces cantons. M. Bélanger a contribué à ce progrès comme journaliste. L'union des Cantons de l'Est y a contribué par son titre même qui est une proclamation en permanence; mais je crois que la priorité appartient au JEAN RIVARD de M. Gérin-Lajoie".

Et M. Ernest Gagnon, précisant davantage, écrivait, à la suite de M. Bellemare:

"Le mot canton comme traduction du mot township, a été employé pour la première fois en 1862, par mon regretté ami M. Antoine Gérin-Lajoie, dans son ouvrage intitulé: Jean Rivard, au volume LL, des Soirées Canadiennes, au bas de la page 85, la note suivante, écrite par M. Antoine Gérin-Lajoie:

"Le mot anglais township n'a pas d'équivalent en français. M. Tocqueville dit que le township tient le milieu entre le canton et la commune. Ce mot est d'usage si général parmi les Canadiens qu'il ne serait guère possible aujourd'hui de lui substituer un autre. Je me servirai pourtant, dans le cours de ce récit (Jean Rivard), du mot canton, de préférence au mot township."

Cette traduction fut, dans le temps, considérée comme une heureuse trouvaille.

Il est donc bien établi que Gérin-Lajoie est l'auteur du mot canadien CANTON.

Pierre-Geo. ROY.
(Bulletin des Recherches Historiques, Oct. 1924).



Les traces sur la neige . . .

PAYSAGES

(Suite de la page 67)

tent sur leurs parcours des chutes et des rapides susceptibles de développements hydro-électriques considérables. Plusieurs ont déjà été aménagées et fournissent l'énergie motrice aux diverses industries locales.

Un pays de chasse

Au point de vue touristique, cette région est surtout renommée comme pays de chasse. Le chevreuil, la perdrix, le lièvre, l'ours abondent dans les forêts qui couvrent une partie de ce domaine. On trouve dans les lacs et les rivières, plusieurs variétés de poisson, dont la truite, le brochet, le doré, et le poisson blanc. Des hôtels et des chalets commodément situés sont à la disposition des excursionnistes qui projettent une vacance dans ces parages.

A quelques milles de Sherbrooke, le touriste s'intéressera aux petites villes de Bromptonville et de Windsor Mills, centres de l'industrie du bois de la région; puis Richmond, où s'opèrent les raccordements de chemins de fer; Danville qui est citée comme modèle de municipalité agricole prospère, et où la chasse et la pêche sont en honneur; Warwick et Kingsey, endroits très pittoresques ou de nombreuses chutes et cascades ajoutent à l'harmonie du paysage. Arthabaska apparaît ensuite comme dans un bosquet sur les bords de la rivière Nicolet centre industriel où se fabriquent des meubles, des chemises, des portes et fenêtres; plusieurs édifices méritent une visite, entre autres, le musée Laurier, qui fut la résidence de l'ancien premier ministre du Canada. Victoriaville a grandi à proximité pour devenir le centre industriel et commercial le plus important des Bois Francs. Plessisville, dont la fondation remonte à 1835, offre un attrait particulier par sa fonderie, ses ateliers de mécanique et autres fabriques, puis à Lauriervile qui possède une seule industrie, une charronerie, la route se détache des limites des Cantons de l'Est.

La route de l'amiante

Non moins interessante et variée, est la route de l'amiante, la deuxième route vers Québec; laissant Sherbrooke par la nouvelle avenue pavée du quartier Est, le touriste ne tarde pas à pénétrer dans la région la plus riche en ressources naturelles des Cantons de l'Est. Il atteint rapidement East Angus, où l'industrie de la pulpe s'alimente des terrains boisés des environs, puis Marbleton, qui exploite une carritre de marbre; Weedon, théâtre d'une exploitation forestière intense; Disraéli et son célèbre lac Aylmer.

Encore quelques milles et bientôt surgiront Coleraine, Black Lake, Thetford - les - Mines, Robertson, autant de municipalités qui doivent leur existense à l'exploitation des mines qui ont bouleversé l'aspect physique et économique de cette section de Québec. L'amiante, qui fait vivre la population ouvrière de ces petites villes, se retrouve par veines ou par couches dans le roc solide, substance filamenteuse, elle s'apparente à la pierre; c'est ainsi qu'à Thetford Mines, sur le flanc d'un cap dénudé, on voit de longues veines blanches sillonnant la pierre en tous sens et plongeant dans le sol parfois à de grandes profondeurs. Ajoutons que 85 pour cent de l'amiante utilisée dans le monde provient de la région minière dont Thetford - Mines est le centre le plus important.

La route des montagnes

Une autre route des plus captivantes pour atteindre Québec s'appelle la route des montagnes, le boulevard Sherbrooke-Beauceville. Une campagne ravissante, dont les prés verdoyants et les collines boisées créent de superbes panoramas, se présente au voyageur qui se dirige vers l'Est à travers les comtés de Sherbrooke, Compton et Frontenac. Le chemin longe, au sortir de Sherbrooke et de Lennoxville, les champs magnifiques de la Ferme Expérimentale, puis escalade nombre de montagnes avant de parvenir à Cookshire, perché sur une colline qui se mire dans la rivière Eaton au cours accidenté; puis c'est une longue suite de descentes et de montées de Bury à Stornoway, dans un territoire boisé, paradis des chasseurs.

Ce pays montagneux qui rappelle les hautes collines de l'Ecosse, fut colonisé par des Ecossais au début du siècle dernier: Lingwick, Stornoway, Birchton, sont des noms caractéristiques qui évoquent le souvenir de ces premiers hardis découvreurs.

Saint - Romain, canton de Winslow, doit son nom à Joshua Winslow, payeur des troupes anglaises au Canada en 1790; cette municipalité s'élève sur une montagne qui offre au touriste des sites variés des plus pittoresques; puis à quelques milles plus loin, Lambton, nommé en souvenir de George Lambton, comte de Durham, gouverneur général du Canada; la route côtoie à quelques centaines de pieds le superbe lac St - François, qui s'étend sur une longueur de quinze milles et qui est remarquable par le barrage de 600 pieds que le gouvernement provincial y a fait construire.

Ville de Mégantic

A quelques milles au sud de Stornoway, on retrouve une autre contrée remarquable par ses forêts giboyeuses, ses hautes montagnes et ses lacs poissonneux; elle a pour centre la ville de Mégantic où l'industrie du bois est très développée. Mégantic est fréquentée par de nombreux touristes qui jouissent sur les bords du lac Mégantic, belle nappe d'eau qui baigne la ville, de grandes facilités pour se livrer à la pêche, au canotage, au bain et à la chasse; quelques randonnées peuvent également s'organiser dans les environs, aux Trois Lacs, à Woburn, au Lac d'Aragnée, où le club de chasse et de pêche de Mégantic a établi un superbe chalet.

Cet exposé resume les plaisantes étapes offertes au voyageur qui parcourt les Cantons de l'Est en quête d'horizons reposants, de scènes typiques, de tableaux enchanteurs. Si le pittoresque, la variété, la gaieté de certains lieux de villégiature attirent tant de citoyens des villes et de l'étranger, de leur côté les "sportmen", les nemrods, les partisans de la vie au grand air réclament ce beau coin du Québec, qu'est Lac Mégantic, comme fameux entre tous pour la chasse et la pêche.

par C.-E. Parrot.

Abonnez-vous à La Tribune

Jean Tétreault, notaire — Gaston Tétreault, notaire

TETREAULT & TETREAULT
NOTAIRES ET SYNDICS
1578 avenue St-Louis—Tél: 18 — Plessisville

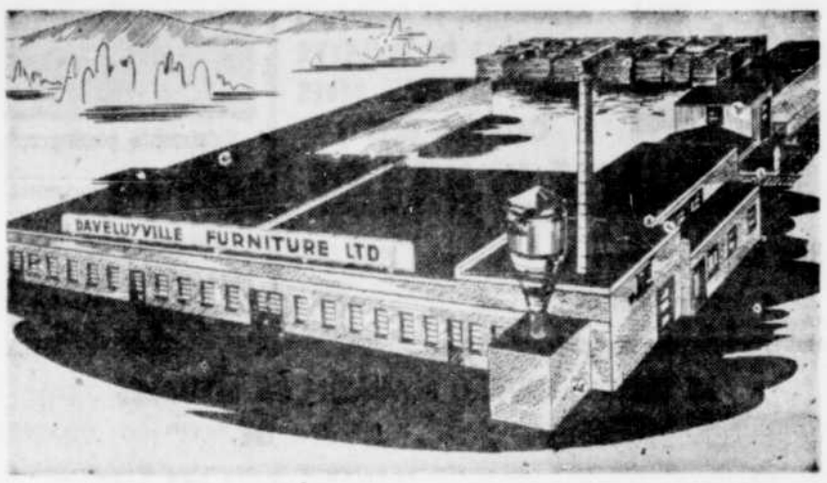


Pour tous genres de photos voyez le
STUDIO DE PHOTOGRAPHIE
M. J.-C. Boulanger, prop.
J. C. BOULANGER
1527, rue St-Joseph — Tél.: 441 — PLESSISVILLE



1948 *Ci-dessus l'imposant édifice qui abrite, à St-Léonard,* 1960
Les Produits Laitiers Aston
M. Walter BOISVERT, prop.
MANUFACTURIER
BEURRE—POUDRE DE LAIT "DEWHEY", CASEINE
FROMAGE "B. B. — CHEDDAR PASTEURISE
St-Léonard d'Aston — Téléphone 49 — Co. Nicolet

UNE ENTREPRISE DU MEUBLE DONT LES PRODUITS SONT VENDUS DANS LES 10 PROVINCES DU CANADA!



DAVELUYVILLE FURNITURE LTD.
HEFMANN FOURNIER, président-gérant
MANUFACTURIERS de MOBILIERS
DE CHAMBRES A COUCHER
TEL.: 13 — DAVELUYVILLE, Qué.

Notre pierre concassée contribue à la construction de meilleures routes
NOTRE-DAME QUARRIES Company Limited
NOTRE-DAME DU BON CONSEIL — QUE.



AU SERVICE de la CONSTRUCTION . . .
Une entreprise qui a connu un progres considérable grâce au développement de la VILLE de PLESSISVILLE et de la région.

TASCHEREAU Ready Mix
Denis Taschereau, prop.
rue St-Luc — Tél.: 470 — Plessisville
MUNICIPALITES de la région, vous trouverez à notre usine de béton
TUYAUX de CIMENT
de toutes dimensions, le 6" à 48" de diamètre.



Une entreprise qui contribue au progrès routier de la Province!
Modern Paving & Construction LIMITED
USINE D'ASPHALTE
ASPHALTE MELANGE AVEC LE ROC LE PLUS DUR ET DU SABLE BIEN NETTOYE
NOTRE-DAME DU BON CONSEIL — QUE.

Contre tous les mauvais présages de 1955, Nicolet s'est relevée de ses blessures...

Par Louis C. O'Neil

Il y a cinq ans, la ville de Nicolet était lourdement éprouvée par trois désastres en douze mois : la conflagration du 21 mars dans le quartier des affaires, l'éboulis du 12 novembre et l'incendie de l'Hôtel-Dieu, le 31 décembre; tout cela en 1955.

Le grand feu de mars avait détruit une forte portion du secteur commercial. L'éboulis de novembre avait fait trois morts (un religieux, une ménagère et un bébé) et quatre blessés, en plus de détruire l'évêché, un collège, trois maisons d'habitation et un garage. Les dommages furent évalués à six millions, près de cent maisons avaient été évacuées, les occupatns trouvant refuge chez des parents et amis à Nicolet même ou ailleurs et trente personnes se trouvaient sans abri. Et le feu de l'Hôtel-Dieu (heureusement inoccupé depuis le glissement de terrain du mois précédent) avait causé des dommages évalués à $800,000.

Sombres prédictions

Au lendemain de l'éboulis de novembre, on disait que Nicolet ne se relèverait jamais de cette épreuve. Il faut relire les chroniques du temps pour comprendre l'état d'esprit qui était celui de la population alors. On disait même que le siège épiscopal serait transporté à Drummondville. Contre tous ces mauvais présages, Nicolet s'est relevée graduellement des malheurs qui ont frappé l'une des villes les plus typiques du Québec. Une cathédrale temporaire est ouverte au culte, la construction de l'évêché est terminée, un nouveau quartier des affaires s'édifie, des constructions nouvelles et imposantes prennent forme, des boulevards, des parcs et des avenues déroulent ou étalent leur ruban gris ou leur verdure sur la grande place.

Le site de la future cathédrale est choisi, le nouveau collège est terminé et comme pour défier les jeteurs de sorts, une importante institution religieuse a décidé, même après les trois désastres, d'y construire son Carmel.

Tout le monde travaille . . .

Tout le monde travaille à cette "résurrection" en s'inspirant d'un plan directeur qui aidera considérablement la ville de Nicolet à redevenir une belle ville sans que cela affecte son caractère d'ancienneté pour la peine, un centre où la population religieuse est aussi forte que la population laïque.

Le bosquet de Louis Fréchette

Soulignons en passant que le plan directeur a en quelque sorte consacré comme espace libre vaste et dégagé, le secteur rapproché de la rivière, site de l'effondrement des constructions en novembre 1955. Comme quelque chose de fait, ces abords présentent aujourd'hui un joli coup d'oeil, ils donnent une meilleure vue d'ensemble de ce que sera le Nicolet de demain. Malheureusement, tout cela ne redonnera pas aux gens de Nicolet le bosquet de pins chanté par le barde de Louis-Honoré Fréchette, au temps où il fréquentait le petit séminaire de cette ville. Avec lui, une forte portion du sol et du sous-sol s'est avancée dans la rivière au point de réduire la largeur de celle-ci d'au moins le tiers, à l'entrée du pont en face de la ville. C'est d'une partie de ce prolongement de terrain dont on a fait un parc qui devra en quelque sorte son existence au phénomène géologique de novembre 1955.

La future cathédrale

Pour avoir une cathédrale de la richesse, du caractère et de l'envergure de l'ancienne, il en aurait coûté de trois millions et demi à cinq millions à ce que l'on nous a dit. On en a construit une temporaire au coût de $100,000 dont une partie est actuellement en usage (dans les ailes) par les mouvements d'oeuvres et qui est appelée à devenir plus tard le Centre catholique. L'immeuble actuel renferme les principales boiseries qui faisaient une partie de la richesse de la cathédrale démolie en novembre 1955. On sait aussi que la voûte de la cathédrale temporaire a été confectionnée avec le matériel de l'ancienne cathédrale, une voûte que l'on a sectionnée en panneaux dont on a fait un assemblage dans la cathédrale temporaire laquelle deviendra plus tard, une salle publique. On a installé un autel liturgique et le trône de l'évêque des lieux est situé en arrière de l'autel de sorte que le pasteur fait face à son peuple, au lieu d'avoir son siège épiscopal du côté de l'Evangile comme dans les autres églises titulaires. Les tableaux et peintures de grand prix qui ornaient l'ancien temple sont conservés et seront installés plus tard dans la future cathédrale, laquelle sera érigée avec façade rue Brassard, entre le nouvel évêché et l'église temporaire. Le grand portique de la cathédrale de demain fera également face au grand séminaire sis de l'autre côté de la rue Brassard, ou, si l'on veut, de la route No 3.

Le séminaire

Le séminaire est bien l'une des vieilles reliques de Nicolet. Il a 160 ans d'existence. Les améliorations, réparations et altérations qu'il a subies depuis lors, n'ont pas réussi à lui enlever son cachet d'ancienneté pas même son agréable odeur de vieux bois. Bien des points de ressemblance le rapprochent du petit séminaire de Québec. Son histoire apparaît en raccourci dans l'annuaire.

Il doit son origine à une école paroissiale gratuite, fondée en 1801 par le testament de M. Brassard, curé de Nicolet. Mgr Denault, sur les instances de son coadjuteur, y joignit des classes latines en 1803. Mais, son véritable fondateur et organisateur fut Mgr J.-O. Plessis, qui, en 1806, de coadjuteur devint évêque de Québec et s'empressa de racheter de ses deniers ce collège naissant qu'un coup imprévu avait fait passer en des mains étrangères. Il a été considérablement agrandi en 1807 et 1813 par cet illustre prélat, dont la générosité fut sans borne pour la nouvelle maison. Il sollicita à Londres, des lettres patentes pour son incorporation, et il les obtint le 10 décembre 1821. Par ces lettres patentes royales, l'administration du Séminaire de Nicolet est confiée à une corporation de prêtres séculiers, sous la présidence de l'évêque diocésain. En 1827, les édifices actuels du Séminaire furent commencés sous les auspices et aux frais, au moins pour une grande partie, des évêques Panet et Signay, successeurs de Mgr Plessis.

Echo du centenaire

Le nouveau séminaire ouvert en 1831, est situé sur les bords de la rivière Nicolet, comme l'ancien, à deux milles des rives du lac Saint-Pierre; il est environné de jardins et de bocages qui en font un lieu agréable et salubre. Un nouvel édifice contenant une grande salle et une chapelle, a été élevé au milieu du corps principal, comme souvenir du centenaire de l'institution, célébré le 10 juin 1903.

Le Séminaire de Nicolet est affilié pour la presque totalité des cours, à l'Université Laval depuis 1863. Le 22 février 1908, un grand séminaire y fut établi canoniquement. Trente ans plus tard, Monseigneur Albini Lafortune, en conformité des directives de Rome, dirige ses clercs étudiants vers le Grand Séminaire de Québec, de sorte qu'en 1941, il n'y eut plus de grands séminaristes au Séminaire de Nicolet. Les choses en étaient là depuis dix ans, lorsque S. E. Mgr Albertus Martin, élu et consacré évêque de Nicolet, résolut d'avoir à Nicolet son Grand Séminaire diocésain autonome.

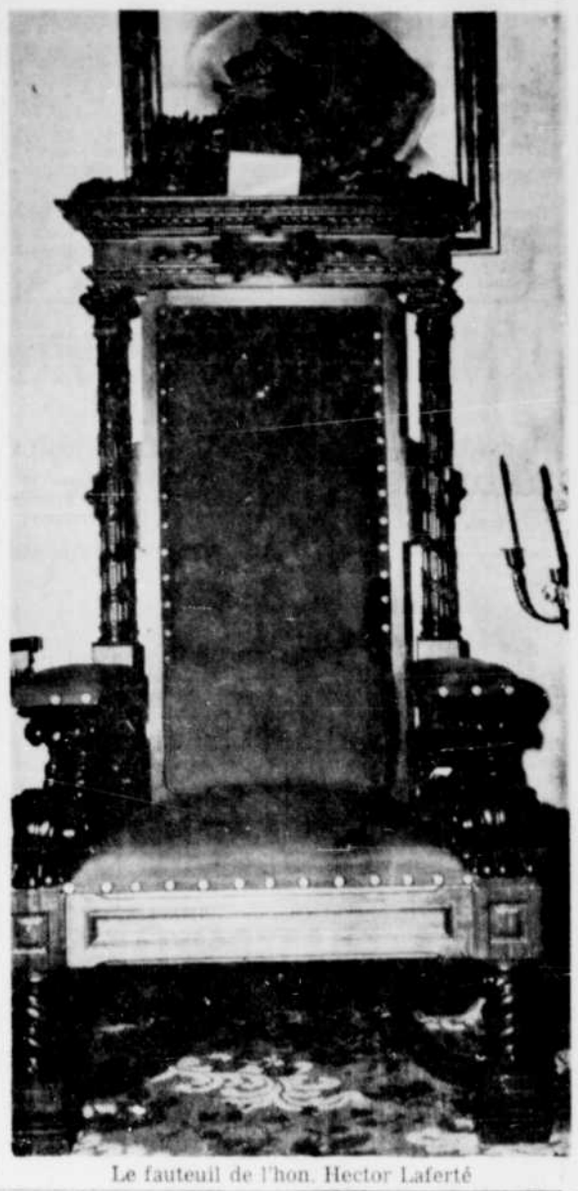
Le 6 mai 1952, des travaux d'agrandissements furent commencés au Séminaire de Nicolet. Ils furent terminés pour la célébration du 150e anniversaire, qui eut lieu les 2, 3 et 4 octobre 1953.

La chambre de Mgr Plessis

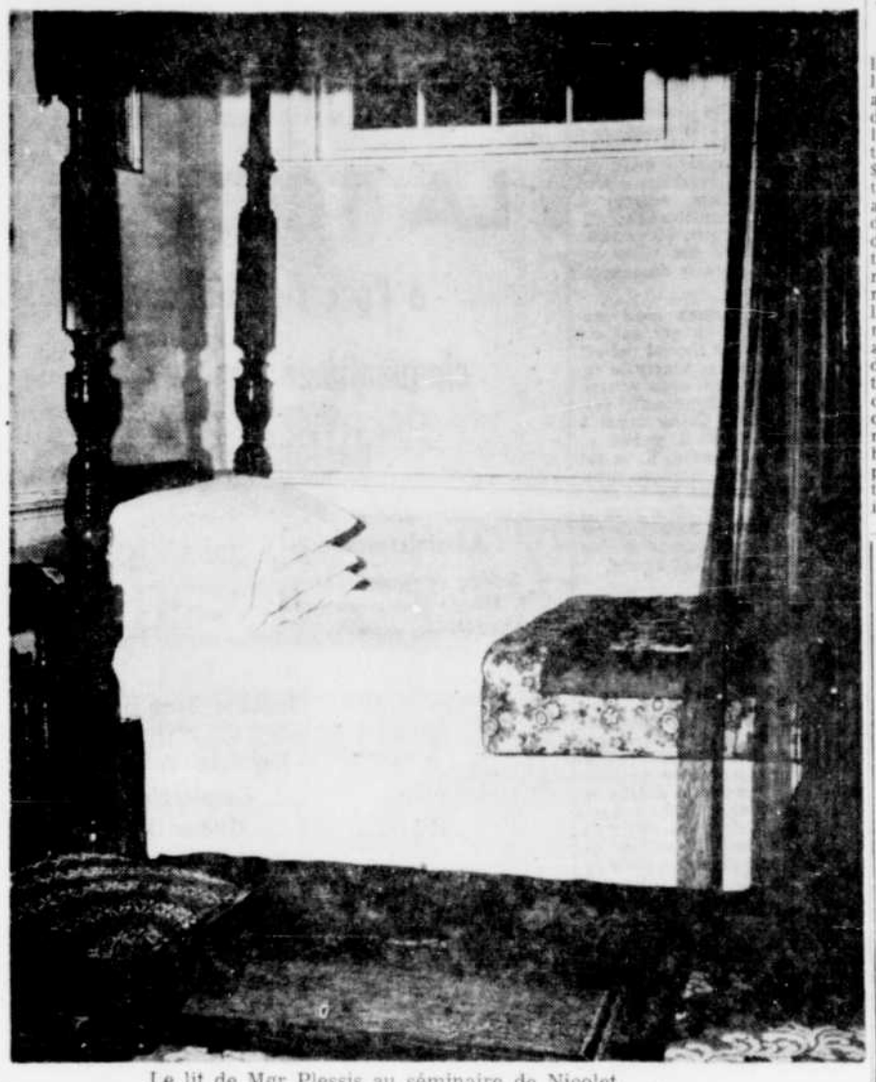
Au premier plancher dans le corps principal et donnant vue sur la rivière, se trouve ce que l'on appelle communément "La chambre de l'évêque". C'est la chambre que Mgr Plessis occupait quand il se rendait à Nicolet pour voir le progrès de construction de son séminaire. On peut encore voir le lit de Mgr Plessis et dans l'anti-chambre, qui fut probablement son bureau et qui a aujourd'hui l'apparence d'un salon, une peinture de Mgr Plessis est pendue au mur. Dans la même pièce, on peut y voir aussi le fauteuil de l'hon. Hector Laferté, alors qu'il était président du Conseil Législatif à Québec, et dont il a fait don à son Alma Mater.

Dans une plaquette publiée en 1930 par M. l'abbé J. Walter Houle, alors professeur au séminaire de Nicolet, on lit l'anecdote suivante sur les soucis que se faisait Mgr Plessis au sujet de son séminaire de Nicolet : "Il s'était fait lui-même pourvoyeur du bois scié qu'il expédiait de Québec, et de la pierre à chaux qu'il faisait transporter de Deschambault. Il est presque inouï de voir le grand évêque,

Voir NICOLET—Page 70, col. 6



Le fauteuil de l'hon. Hector Laferté

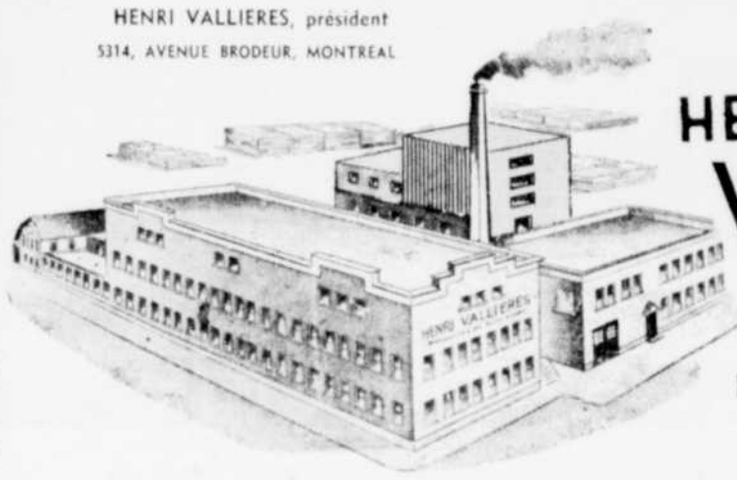


Le lit de Mgr Plessis au séminaire de Nicolet.

Depuis sa fondation en 1934, Henri Vallières Inc. n'a cessé de se développer avec Nicolet, pour devenir une importante fabrique de meubles au pays. Les mobiliers portant l'étiquette Henri Vallières Inc. jouissent d'une renommée enviable dans tout le Canada et à l'étranger. Nous sommes fiers de la réputation de notre maison, et nous maintiendrons nos efforts constants dans le but de continuer à la mériter.

HENRI VALLIERES, président
5314, AVENUE BRODEUR, MONTREAL

Dr Roger VEILLEUX,
sec.-gérant



HENRI VALLIERES INC.

Manufacturiers de Meubles Modernes et de coffres en cèdres

NICOLET, P. Q.

OU LA QUALITE ET LE SERVICE PRIMENT

Au cours de 1959, d'importants travaux d'agrandissement ont été réalisés, marquant notre 25ième ANNIVERSAIRE

COMMERCE

UNE INDUSTRIE DE CHEZ NOUS QUI VA DE L'AVANT...



L'établissement moderne LA SALAISON BRISSON INC. construit en 1958.

La Salaison Brisson Inc., était au début une modeste entreprise qui inspirait déjà confiance. Le souci du service et de la perfection dans les moindres détails ont permis à cette entreprise de devenir une industrie importante de chez nous.

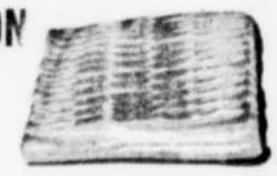
Les succès passés de la Salaison Brisson Inc. sont votre meilleure garantie de qualité, satisfaction et protection. Toutes les viandes sont soumises à l'inspection et approuvées par la Division des Aliments du Ministère de la Santé du Québec. Préparés selon des procédés modernes, ces fameux produits, dont le populaire "Bacon Du Brisson", acquièrent un haut standard de qualité.



Ci-dessus la photo du jeune président de cette importante entreprise, M. Fernand Brisson, prise à ses bureaux modernes où règne la propreté absolue et qui reflète à la fois le bon goût et les soins particuliers pour la préparation et la présentation des produits fumés.

OÙ L'ON SE SPÉCIALISE DANS LA PRÉPARATION DU





JAMBON et du BACON fumés exclusivement

à l'érable

SAVEUR UNIQUE

du brisson

En vente chez tous les épiciers-bouchers de la province.

"SI C'EST DU BRISSON C'EST BON"

NOS REPRESENTANTS DANS LA PROVINCE:

Les Produits Alimentaires de la Mauricie Inc. Trois-Rivières et le coeur du Québec.

ROCH PRATTE — Québec et la région
BERNARD LUSSIER — Drummondville.
LEO FRANCOEUR — Montréal, Qué.
SYLVA BEDARD — Valleyfield et la région.
MARCEL CIRCE — Boucherville et la vallée du Richelieu.
SALAISON SALLABERRY — Montréal Nord, Qué.
FERNANDO VEILLEUX — District de la Beauce et Bas du Fleuve.

LA SALAISON BRISSON INC.

2, rue Ferland — Tél. 89 — Nicolet, Qué.

Une maison de silence et d'oraison

Par Jeanne
l'Archevêque - Duguay

Parmi les causes du déséquilibre actuel de l'humanité, ne convient-il pas de mentionner en tout premier lieu le bruit ?

Le bruit, en effet, règne partout aujourd'hui et, même au désert, Psichari aurait peine à capter la voix de la grâce sortant du silence des sables infinis.

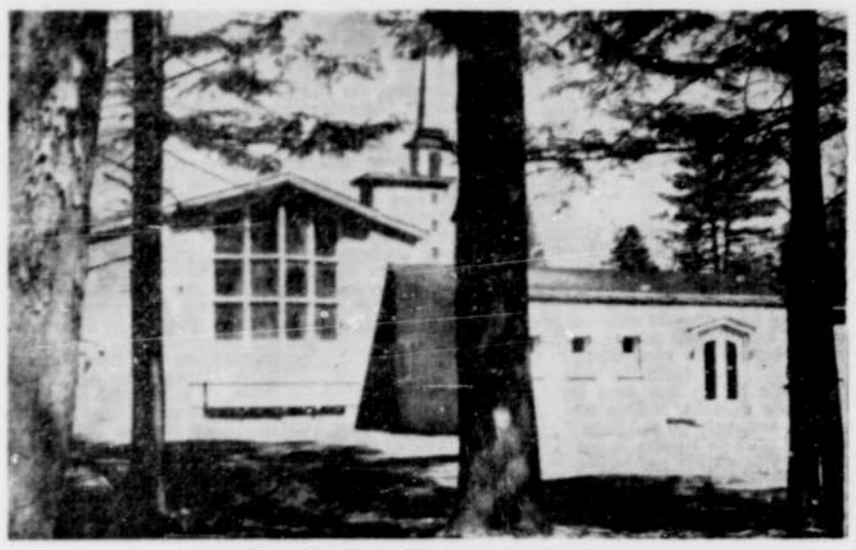
Mais, malheureusement, l'Esprit qui plane au-dessus du monde en ébulition, crée des zones de silence où se réfugie la grâce. Ces solitudes privilégiées sont les cloîtres, les monastères, les maisons de retraite. Notre pays en possède un grand nombre et Dieu seul connaît les merveilles spirituelles qui s'y accomplissent.

Depuis longtemps, les laïques ont accès, eux aussi, à ces foyers de recueillement disséminés dans tous les diocèses et fréquentés chaque année par des milliers d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition.

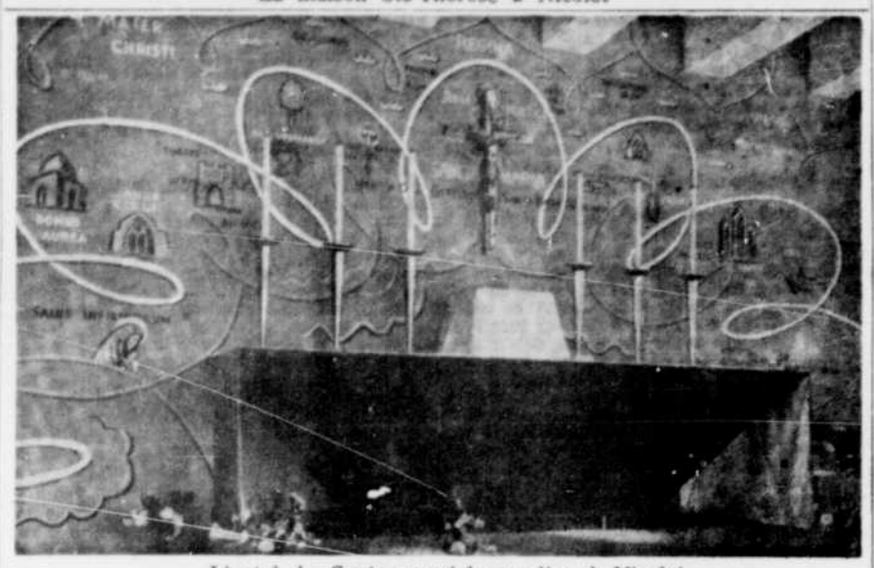
Là, les retraitants reprennent contact avec Dieu par une compréhension plus profonde de l'état de grâce, une notion plus juste du péché à bannir de leur vie, et par un sens plus aigu de leurs devoirs comme membres du Corps Mystique.

Ce contact, indispensable à toute vie chrétienne, ne peut faire autrement qu'imprimer un élan, souvent prodigieux, dans les voies spirituelles. C'est pourquoi les habitués des retraites fermées constituent une réserve pour la chrétienté et leur influence dans les différents milieux où ils agissent donne raison à cette affirmation d'Alexis Carrel : "C'est une donnée ancienne de l'observation que la discipline donne aux hommes une grande force. Une minorité ascétique et mystique acquerrait rapidement un pouvoir irrésistible sur la majorité jouisseuse et aveugle".

Nous devons bénir la Providence qui vient de susciter chez nous l'un de ces foyers de spiritualité. Il s'agit de la Maison Sainte-Thérèse, fondée à Nicolet par les révérends Pères Carmes Déchaussés de France, appelés à Nicolet par Son Excellence Monseigneur Albertus Martin.



La maison Ste-Thérèse à Nicolet



L'autel du Centre marial canadien à Nicolet.

Jambon et bacon fumés à l'érable comme autrefois

Le nouveau local de la Salaison Brisson, de Nicolet a été construit selon des plans préparés par l'architecte Gérard Malouin de Nicolet et c'est la firme Armand Marcotte qui en a assuré l'exécution.

LA SALAISON BRISSON Inc., n'existe comme telle que depuis le 8 octobre 1958. Le conseil d'administration de la compagnie est formé de son président et gérant-général, M. Fernand Brisson, de M. Rolland Bergeron, C.A., vice-président, et de Mme Suzelle Brisson, secrétaire.

C'est M. Brisson qui est l'âme dirigeante de toute l'entreprise, il est le surveillant, l'acheteur de viandes, c'est lui qui prépare les viandes, contrôle les réfrigérateurs, calcule le coût de revient et mille autres choses encore.

Conservant jalousement son secret de préparation, il l'appliqua à la production en série. Après bien des efforts et des luttes, il réussit à trouver la formule qui fait aujourd'hui son succès. La production possible de 54,000 livres de viande par semaine aura la même qualité que les jambons préparés et boucanés presqu'à l'unité dans l'ancienne "boucannerie".

LA SALAISON BRISSON inc. est maintenant connue d'un bout à l'autre de la province et ses ventes augmentent de jour en jour. Plus de douze employés s'occupent à l'usine pendant que pas moins de huit vendeurs parcourent la province de Québec. Déjà la marque "CANADIENNE" que vend la salaison est connue et appréciée. Il n'a fallu que quatre années pour que la Salaison Brisson prenne sa place sur le marché.

M. Brisson a conçu cette usine et il en a prévu l'expansion. Cette construction moderne est prête à répondre aux demandes du marché québecois qui se font de plus en plus nombreuses.

On explique facilement cette expansion par la qualité et la variété des produits de la Salaison Brisson Inc. La firme nicolétaine ne produit pas moins de 16 sortes de jambons. Elle prépare en outre du bacon, des cretons, de la tête fromagée, de la dinde fumée et du "barbe-cue" fumé.

M. Brisson achète sa viande des grands abattoirs reconnus de Montréal. Toutes les pièces proviennent d'endroits approuvés et inspectés par les autorités gouvernementales.

L'usine de Nicolet par son agencement est capable d'une production minimum de 28,500 livres et d'une production maximum de 54,000 livres.

En 1959, la production a augmenté de 10 fois celle de l'année 1958.

Si M. Brisson a pu conserver au jambon fumé même en série la même saveur qu'au jambon qu'on fumait un à un, c'est que le dynamique président a poursuivi des recherches qui l'ont mené jusqu'à Chicago. C'est d'ailleurs là qu'il s'est procuré les deux "smoke houses". On n'en trouve que trois de ce genre au Canada. Ces chambres où l'on boucane la viande ont une capacité de 3,500 livres et elles sont à contrôle automatique, la réglementation étant basée sur une charte magnétique.

On peut actuellement produire 1,000 livres de jambon cuit par jour et 5,000 livres de bacon par semaine.

La "Tour des Martyrs" de Saint-Célestin

Ce sanctuaire, probablement le seul qui soit dédié au culte des Saintes Reliques dans l'univers, est aussi le seul en Amérique qui possède un aussi grand nombre de reliques ; au total plus de 6,200 reliques insignes de N. S. Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, de Saint Joseph, des Apôtres, des Martyrs et de presque tous les saints canonisés par l'Eglise.

Son origine

Cette précieuse collection est l'oeuvre du premier curé de cette paroisse, Mgr Calixte Marquis, P.A. (1821-1904), qui les recueillit au cours de ses voyages en Europe, à Rome surtout, et en Terre Sainte.

La plus grande partie de ces reliques formaient autrefois la célèbre collection du château Odeschalchi, à Rome. Un membre de cette famille princière était devenu Pape, sous le nom d'innocent XI (1676-1689). C'est celui-là même qui fut béatifié par S.S. Pie XII, le 7 octobre 1956. Un autre membre de la même famille, Charles Odeschalchi (1786-1841), fut Cardinal Vicaire de Rome sous le Pape Grégoire XVI. C'est à ces deux illustres personnages surtout, que cette famille d'ancienne noblesse devait la riche collection qui ornait le château familial.

Plus tard, vers 1872, le chef de cette famille abandonne la religion de ses ancêtres et devient franc-maçon. C'est alors qu'il renvoie le chapelain du château, l'abbé Louis Fabry, et, en guise de consolation, lui fait cadeau des reliques accumulées avec tant de piété par les siens.

Ce prêtre, pauvre et déjà vieillissant, ouvrit alors à Rome une hôtellerie pour les pèlerins. C'est là, que dix ans plus tard, Mgr Marquis se retirait, pendant qu'il séjournait à Rome, pour d'importantes affaires.

Devenu l'ami de son hôte, et à force de pieuses instances, Mgr Marquis obtint alors de l'ancien chapelain la faveur inespérée d'apporter avec lui au Canada le précieux trésor de reliques saintes.

Le prélat voulut laisser ces reliques dans la paroisse qu'il avait desservie pendant 27 ans. Avec le concours des paroissiens il éleva une première chapelle, sous le vocable de Sainte-Anne, en 1895; puis il confia la garde des reliques aux révérendes Soeurs Grises de Nicolet, qui devaient plus tard ouvrir une mission à St-Célestin. Le sanctuaire actuel fut érigé par les soins du Révérend Théophile Melançon, alors curé.

Intervention heureuse de Mgr Bruneault

NICOLET. — C'est en 1910, que fut établie la lunetterie "American Optical Company of Canada Limited". On pourrait diviser en trois phases les développements de cette nidustrie: de 1910 à 1913; de 1913 à 1920 et de 1920 à nos jours. On attribue sa fondation à l'initiative de l'avocat Arthur Trahan, devenu juge et de quelques-uns de ses concitoyens.

La compagnie porta en premier lieu le nom de "Canada Optical Manufacturing Company Limited" et elle était en mesure d'acheter l'actif de la première compagnie. Enfin, en 1920, l'entreprise était organisée sur des bases plus solides et devenait la propriété de "American Optical Company Limited" de Southbridge, la plus importante entreprise du genre au monde. Dès lors, la compagnie de Nicolet changeait son nom en celui de "American Optical Company of Canada Limited", sous lequel nom elle reçut son incorporation. Le 1er janvier de cette année-là, on achetait de M. Arthur Martin, la manufacture qu'il avait acquise.

L'industrie se développait avec succès et à la satisfaction de la population de Nicolet, quand la compagnie - mère entama des pourparlers pour transporter l'usine ailleurs à cause des communications difficiles avec Nicolet. Sherbrooke était au nombre des villes qui réclamaient alors le déménagement chez elle.

Le déménagement avait même été décidé, ce qui eut été un malheur pour Nicolet qui eut été privée de sa principale industrie. Apprenant cette nouvelle, Mgr. J.-H. Bruneault, évêque de Nicolet, fit un appel à la compagnie et il gagna sa cause. Dans la suite, il ne fut plus question de déménagement et toute éventualité de tel danger semble bien éloignée pour de bon. La situation financière est très bonne et l'industrie semble promise à un brillant avenir.

NICOLET

(Suite de la page 69)

au milieu des soucis et des travaux incroyables qu'exigeaient l'administration du plus vaste diocèse du monde, se passionner pour les moindres détails de l'adminisrtation. Ainsi, il écrivait au mois de mars 1807 : "Je viens d'acheter un millier de madriers secs de douze pieds de long, à 48 livres le cent. Ils sont au Foulon. M. Déchénaud doit vous envoyer par les premiers bâtiments sept ou huit toises de pierre à chaux. Le millier de madriers fera tous vos planchers. S'il est possible, j'en ajouterai deux autres cents, car je prévois qu'il faudra peut-être pendant les vacances, renouveler le plancher du bas de l'ancienne maison, dont les lambourdes sont pourries".

Evêque de Québec, Mgr Plessis aura pris un intérêt à la construction ou au développement de quatre séminaires : Québec, St-Hyacinthe, Trois-Rivières et Nicolet. Et l'année de sa mort, il pouvait écrire : "Voilà mes quatre suffragants consacrés, mon séminaire de Nicolet établi, il ne me reste plus qu'à dire: NUNC DIMITTIS".

HOMMAGE
de
la
COMMISSION SCOLAIRE
de la cité de Drummondville
au journal
LA TRIBUNE
à l'occasion de son cinquantième anniversaire de fondation

Administration :
M. J.-Côme Jacob, sec.-trés.
L. P. Bédard, directeur des études
M. Albert Moreau, régisseur.

Jacques Beaudoin, n.p., président
Raymond Vaillancourt
Benoit Nadeau
Gildas Drouin
Paul-D. Normandeau, commissaires

LEMAIRE SERVICE
Jean-Marc LEMAIRE prop.
CHAMPLAIN
Spécialités : lavages et nettoyages d'automobiles
Pneus—Batteries—Graissage
545, rue Lindsay—GR 2-7404—Drummondville

"Où vous trouverez des bas prix tous les jours"
Votre Marché IGA
LA FRATERNELLE
Guy DIONNE, gérant
COOPERATIVE DE CONSOMMATION
188, rue St-Marcel Tél. GR 2-6616
DRUMMONDVILLE

Hommages et félicitations à
LA TRIBUNE
1910 (CINQUANTENAIRE) 1960
1924 1960



J.-UBALD CARON, maire de Nicolet
J.-UBALD CARON
Assurances Générales
38, rue Notre-Dame — Tél. 133
NICOLET, Qué.

Un atelier mécanique moderne pour usinage de toutes pièces d'autos est au services des garagistes et industriels de Drummondville et de la région.
Drummond Automotive Supplies Inc.
GRONDIN & FRERES
"Crankshaft Grinder"—"Machine Shop Service"
Pièces pour automobiles, camions et tracteurs
163, rue Marchand Tél. GR 8-1335
DRUMMONDVILLE, Qué.

Le plus considérable garage de NICOLET



Ci-dessus, le lot d'autos neuves et usagées sur les routes 3 et 40
CHEVROLET
HOULE AUTO ENR.
L. P. BROUILLARD, propriétaire
Corvair — Envoy — Ventes et Service
43, rue St-Jean-Baptiste Tél. 533 Nicolet, Qué.

La municipalité de Drummondville-sud est heureuse de venir se joindre aux autres municipalités des Cantons de l'Est, afin de rendre hommage à LA TRIBUNE qui célèbre cette année le cinquantième anniversaire de sa fondation. L'expansion de ce journal a toujours été de pair avec celui de la région qu'il dessert et dont il défend les intérêts culturels, économiques et sociaux. Nous sommes heureux en cette circonstance, de reconnaître son utilité, son impartialité et son objectivité.

UNE IMPORTANTE INDUSTRIE DES CANTONS DE L'EST



UNE MANUFACTURE DE LUNETTES EN GROS
AMERICAN OPTICAL CO.
— NICOLET —

CONSEIL MUNICIPAL DE DRUMMONDVILLE-SUD

MAIRE ACTUEL ET ANCIENS
Camille GIROUARD
Esdras DUMAINE
J.-Robert ROUX
Lucien MORISSETTE, maire actuel
Paul-Emile BORDELEAU, secrétaire

CONSEILLERS
Fernando LEBLANC
Louis ST-ONGE
Walter GIRARD
Ovelus DEMERS
Lionel PERREAULT
Gilbert GUERETTE

En 1910, la chasse à l'orignal et au chevreuil durait quatre mois!

Par J. B. S. HUARD

"Nul ne peut chasser, tuer ou prendre vivants pendant une saison de chasse, plus d'un orignal, de deux chevreuils et de deux caribous". Voilà ce qu'on pouvait lire dans les Statuts de la province de Québec, au chapitre de la loi de la chasse, alors que paraissait le premier numéro du journal La Tribune, le 21 février 1910.

Et ce n'est pas tout. Songez encore que la saison de chasse au chevreuil et à l'orignal s'étendait sur une période de quatre mois, soit du premier septembre au premier janvier. Pour le caribou, on pouvait le chasser jusqu'au premier jour de février.

De plus, et bien des vieux chasseurs en auront la nostalgie, on pouvait chasser le chevreuil avec des chiens à partir du 20 octobre jusqu'au premier novembre de chaque année.

Enfin, il était permis de vendre la chair de ces animaux et quand arrivait l'automne, les marchés publics des grandes villes comme Montréal, Trois-Rivières, Sherbrooke, Québec, étaient les endroits par excellence où l'on pouvait se procurer, à bon marché, de la viande d'orignal, de caribou et surtout de chevreuil.

C'était le bon temps non seulement pour les chasseurs mais encore pour les gourmets de ces gibiers magnifiques qui apportaient chez eux un peu du grand air de la forêt, de l'âcre parfum des épinettes, du mystère des grandes savanes.

La faune des Cantons de l'Est était à ce moment en pleine évolution. L'orignal était disparu depuis longtemps et seuls de rares individus se risquaient parfois à venir nous rendre visite. Tout comme aujourd'hui, ces visites étaient presque toujours fatales.

Le caribou

Cependant, le caribou venait à peine de nous quitter après avoir donné son nom aux montagnes qui entourent le lac Noir et qui forment la ligne de partage des eaux entre les bassins supérieurs de la rivière St-François et de la rivière Bécancour.

Pendant longtemps et en nombre considérable, ces bêtes magnifiques avaient foulé les mousses qui couvraient alors l'amiante précieuse des régions de Thetford et de Black Lake, de même que les sommets des Monts Stoke. On les trouvait encore en 1880 dans les comtés de Richmond, Arthabaska, Mégantic, et Lotbinière comme en témoigne cette lettre du colonel Rhodes, grand chasseur devant l'Eternel, qui écrivait de Sillery, à l'un de ses amis d'Ottawa :

"Quant aux caribous, nous en connaissons deux variétés autour de Québec : l'un, le caribou des bois, l'autre, le caribou des champs et des plaines. Le caribou des bois est un cerf d'une plus forte taille et d'une couleur plus foncée que l'autre. Son bois est néanmoins plus petit. Il voyage par petites bandes de cinq ou six tandis que le caribou des champs va par troupes de vingt à trois cents individus".

"On voit un bon nombre de caribous des bois dans les environs de la voie ferrée de Québec à Richmond et aussi vers Rimouski". On peut donc penser que le troupeau de caribous aujourd'hui protégé, qui habite la péninsule de la Gaspésie, est tout ce qui reste de nos caribous des bois qui, peu avant 1910, parcouraient toute la rive sud du St-Laurent et en particulier, nos Cantons de l'Est.

Le chevreuil

Cependant, le départ des caribous ne laissait pas la place vide. Quelque trente ans avant la fondation de notre journal, un autre animal avait fait son apparition aux frontières de la province. Plus petit que le caribou mais beaucoup plus gracieux, une race de ruminants que les colons anglais appelaient "Red Deer", remplissait peu à peu nos forêts.

Vers 1910, il était tout particulièrement abondant dans les comtés de Lotbinière et Mégantic, dans les immenses espaces rasés par les grands feux de forêts et que l'on appelle encore aujourd'hui "les grands plées". On dit encore qu'il était très commun dans la région du lac Brompton où les grandes exploitations forestières l'avaient attiré.

Venu des Etats-Unis, le chevreuil n'a pas tardé à se multiplier avec les progrès de la colonisation et l'exploitation des forêts qui lui ouvraient des territoires particulièrement à son goût, c'est-à-dire, des bois coupés de clairières et de nappes d'eau.

"C'était comme des moutons", nous déclarait un jour, un rentier de Ste-Hélène d'Arthabaska, qui vers 1910, avait fréquenté les chantiers de Kingsey Falls, comté de Drummond. Il faut dire que les entreprises d'exploitations forestières en profitaient qui nourrissaient leur bûcherons de viande de chevreuil. Un ou deux chasseurs avaient place dans le chantier au même rang que le "cook" (cuisinier).

Les ours

Il va sans dire que les ours, les lynx, la perdrix, le lièvre et autres gibiers étaient encore abondants vers 1910 alors que de nombreux chasseurs devaient emprunter le chemin de



M. J.-B.-S. HUARD

fer pour se rendre à leurs endroits de chasse favoris. La compagnie du Pacifique Canadien, pour une, organisait à chaque automne, ce qu'on appelait des "excursions de chasseurs" alors que le prix du passage aller-retour était considérablement réduit.

Et en parlant des ours, signalons qu'ils étaient tout particulièrement nombreux aux environs du Petit Lac Magog qui était alors l'un des endroits de villégiature les plus huppés de la région. Très souvent, maître Martin vint y déranger des citadins en vacances, au temps de la cueillette des framboises.

Fusils et carabines

Les chasseurs d'il y a cinquante ans, ne connaissaient pas les fusils et les carabines semi-automatiques si populaires aujourd'hui. Par contre, les carabines à répétition leur étaient familières dans les calibres .30 -.30 et .32 spéciale, 38-55, .38-.40, (.303) qui avaient fait leurs preuves lors de la guerre des Boers quelques années auparavant.

Les fusils 12, 16 et 20 à deux canons, étaient considérés comme le summum en fait d'armes de chasse pour le petit gibier et le gibier d'eau. Les cartouches chargées à "poudre noire" ne donnaient pas à ces fusils la puissance qu'on leur connait aujourd'hui. Cependant, l'abondance de gibier permettait quand même des chasses fabuleuses soit à la perdrix, soit au canard sauvage.

Les clubs

Des clubs de chasse et de pêche tels qu'il en existe aujourd'hui, s'organisaient déjà à cette époque. Les sportsmen de Sherbrooke et de la région pouvaient appartenir au "Wolfe County Fish and Game Club" qui contrôlait les lacs Breeches et Sunday près de Disraéli et qui avait été fondé avant 1900. Il n'y avait pas de meilleur endroit pour capturer de la truite rouge (mouchetée) et de la truite grise.

Cependant les plus hardis et les plus entreprenants ne se contentaient pas des rivières et des lacs de la région. Leur goût de l'aventure et la soif des voyages les entraînaient bien au-delà et c'est ainsi qu'un groupe de Sherbrooke fondait en 1910 le "Maple Leaf Fishing and Game Club", près de Ri[illegible]ski, club qui porte aujourd'hui le nom de "Club des Apalaches".

C'est au cours d'une excursion en septembre 1910, dans ce nouveau territoire qui comprenait 23 lacs que MM. Arthur Chevalier et Loisé Couture, avaient cru découvrir un lac inconnu que l'on avait baptisé en grande pompe du nom de "Lac Sir O. Goudron", à la suggestion de M. Théod. Camirand qui avait beaucoup voyagé !

Malheureusement pour ces émules de Livingstone, les agents du gouvernement, que cette découverte avait émus, firent une enquête sérieuse dès l'année suivante pour en arriver à la conclusion que nos explorateurs n'avaient fait que redécouvrir un lac bien connu de tous, le "Petit Rimouski".

Tout de même l'épisode vint enrichir les archives de ce nouveau club, très exclusif, où les sportsmen du temps comme les Olivier, les Camirand, les Morissette, les Couture, les Codère, les Tremblay, les Therrien, les Bureau et autres faisaient des chasses et des pêches qui tenaient du miracle pour ne pas dire plus !

Enfin, il ne faut pas oublier le "Club des Treize" qui avait pignon sur les bords du lac Aylmer et dont le grand chalet est aujourd'hui propriété de l'honorable Johnny Bourque, ministre des Finances dans le cabinet provincial. Les pêches miraculeuses au doré et au brochet y étaient la plupart du temps suivies de boustifailles qui sont restées célèbres !

Les lois ont changé ...

Si les moeurs de nos chasseurs n'ont pas tellement changé depuis cinquante ans, par contre nos lois de chasse et de pêche ont subi de nombreuses modifications au cours de la même période.

Ainsi, il est aujourd'hui défendu de vendre tout gibier y compris la perdrix. C'est en 1927 que la loi défendant de vendre la viande du caribou, de l'orignal et du chevreuil a été mise en vigueur dans un effort pour assurer la survivance de ces animaux et mettre fin aux abus des commerçants de gibier.

De même les saisons de chasse ont été singulièrement raccourcies, surtout en ce qui concerne notre région. Des quatre mois de chasse au gros gibier, il ne nous reste plus que trois semaines et cela, surtout à cause de l'accroissement constant du nombre de chasseurs.

On peut croire que tout comme aujourd'hui, les braconniers étaient malheureusement nombreux vers 1910. On ne dédaignait pas chasser en temps prohibé ou encore se servir de projecteurs et de collets pour attraper le chevreuil. Une offense contre laquelle on sévissait sévèrement dans le temps, c'était la chasse aux animaux à fourrure à l'aide de poison.

C'est ainsi que l'on peut lire dans La Tribune du 5 décembre 1910, que deux chasseurs ont été pris en flagrant délit au lac Noir par les garde-chasse qui les avaient suivis, les soupçonnant de se servir de poison pour attraper les renards. Il faut dire que dans le temps, le renard et le vison étaient les fourrures les plus en demande et qu'on payait bon prix pour les belles peaux chez B. Cohen de la rue Gillespie.

Heureusement, après cinquante ans, notre gibier est encore relativement abondant, grâce surtout au travail incessant des associations de sportsmen qui ont été tout particulièrement actives en ces dernières vingt années. S'il faut dire adieu d'une façon définitive aux caribous d'autrefois, il faut se réjouir du fait que le chevreuil est solidement établi chez nous et pour peu que nous nous en occupions, nous pourrons encore le chasser quand il sera temps de célébrer le centenaire de fondation de notre journal !

Et la pêche

Selon l'un des plus vieux amateurs de pêche que Sherbrooke connaisse, M. A.-E. Bernard, qui comptait déjà 36 printemps quand parut le premier numéro de La Tribune, le grand saumon de l'Atlantique avait cessé de remonter la rivière St-François à cette époque. Le l'on sait que c'est l'érection d'un barrage à East Angus en 1870 de même que l'établissement d'un moulin à papier au même endroit, qui ont été la cause de la cessation des montées annuelles du saumon dans la St-François.

Si le saumon était disparu, on pouvait en revanche pêcher à satiété, de la truite mouchetée, et de la truite grise dans la plupart des lacs et rivières des environs. M. Bernard se rappelle d'une truite grise de 36 livres qui avait été capturée dans le lac Brompton. Les truites rouges du Petit lac Brompton ou "Lac à la Mélasse", était renommées parmi tous les pêcheurs de Sherbrooke et des environs.

On trouvait encore du doré et du brochet en abondance dans la rivière St-François, le lac Massawipi et le lac Aylmer. Des poissons énormes que les pêcheurs du temps appelaient "maskinongés" étaient fort probablement des brochets du Nord comme ceux que l'on y capture encore aujourd'hui.

Poisson populaire

Un poisson fort populaire dans le temps et qu'on retrouve encore aujourd'hui dans le lac Aylmer, Eigin, Orford et Mé-

Voir CHASSE — P. 79, col. 3



ROBERT BERNARD

député provincial

du

comté de Drummond

et adjoint du ministre des Finances

"STOP" - "STOP"

Stylos à 90c la douzaine
Coton à fromage, 5 verges pour 49c.
Lainages à manteaux et pantalons
Au choix $1.89 la verge.
Draperies de chambre à coucher et salon, $1.00 la verge.
Nylon Térylène Blanc sans repassage— pour uniforme $1.39 la verge.

Mme I. SCHAEFER

317, Hériot et 30, St-Laurent, Drummondville

Visitez les quartiers généraux des Chevrolet-Oldsmobile 60



VOTRE VENDEUR AUTORISE CHEVROLET

Héroux, Thibodeau AUTOMOBILE LTÉE

2 boul. Bernard DRUMMONDVILLE Tél: GR 8-1396



La RENAULT Dauphine

GARAGE H. BOURBEAU

445, boul. St-Joseph (angle Marcotte) DRUMMONDVILLE

Tél. GRanit 2-5268

POSTE DE SERVICE

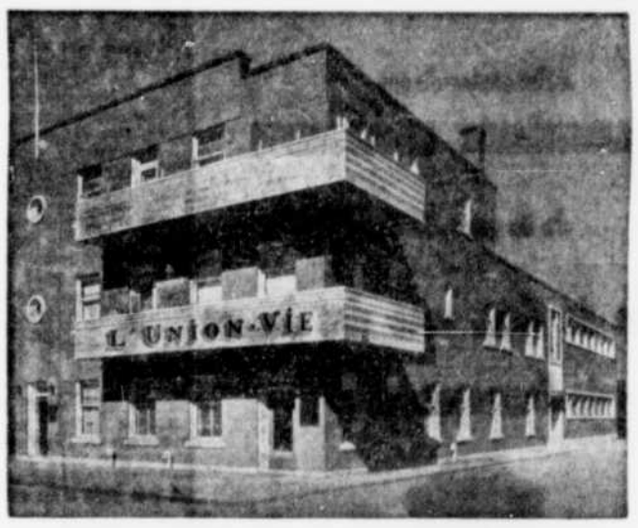
Voyez-nous pour achat d'autos usagées, en parfait état.

FELICITATIONS ET MEILLEURS VOEUX DE

L'UNION-VIE

Compagnie Mutuelle d'Assurance

SIÈGE SOCIAL, DRUMMONDVILLE, QUÉ



Votre mutuelle

dont

chaque assuré est copropriétaire

La seule Compagnie d'Assurance-Vie ayant siège social dans les Cantons de l'Est.

Meilleurs voeux de succès à la direction et au personnel de LA TRIBUNE à l'occasion de son cinquantenaire !

LA CORPORATION DU VILLAGE DE DRUMMONDVILLE-OUEST

HISTORIQUE

La municipalité détachée du territoire de Grantham-Ouest le 1er janvier 1942, était connue d'abord sous le nom de Village St-Félix. Les membres du premier conseil étaient: Georges Plamondon, maire et MM. Alphonse Gauthier, Ovila Fontaine, Frank Bouchard, Wilfrid Lemire, Joseph Métayer et Joseph Carpenter, conseillers. M. Paul-H. Frigon agissait dès lors comme comme secrétaire-trésorier. Cette municipalité fut connue sous le nom de Drummondville-Ouest à compter du mois d'avril 1943.

M. Georges Plamondon occupa la charge de maire sans interruption jusqu'aux élections de janvier 1953 alors qu'il laissa le champ libre à Monsieur Georges Lebel. Ce dernier resta en fonction seulement jusqu'en juillet de cette même année alors qu'il quitta la municipalité et il fut remplacé par monsieur Paul-H. Frigon qui détient ce poste depuis. Actuellement, les membres du conseil, outre le maire, sont MM. Frank Gougeon, Roger Prince, Gérard Desjardins, J. O. Roberge, Rupert Watterson et Irenée Marsolais. Me H. Sylvestre, notaire, occupe la fonction de secrétaire-trésorier depuis octobre 1953. Monsieur Georges Fournier, décédé au mois d'août 1959, avait rempli ces fonctions de 1947 à 1953.

Depuis les dix dernières années, ce territoire compris entre la cité de Drummondville et la rivière Noire et depuis le Boulevard Bernard jusqu'à la rivière St-François, a subi une transformation complète: les réseaux d'égout et d'aqueduc desservent à peu près tous les citoyens au nombre d'environ 1,800 et les rues actuellement tracées sont presque toutes revêtues d'asphalte.

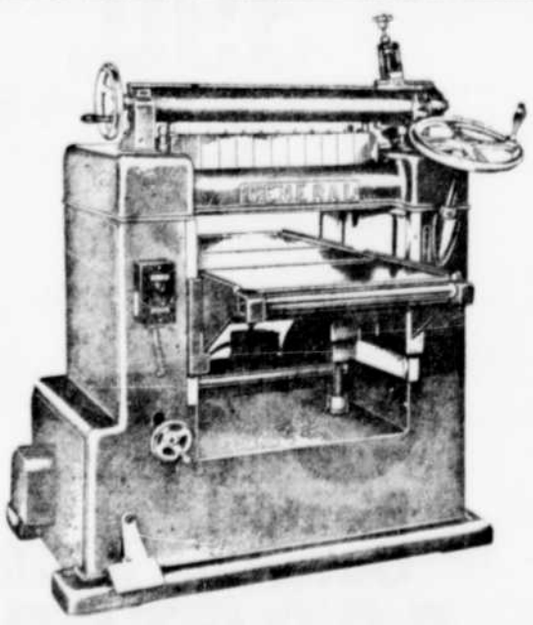
La municipalité de Drummondville-Ouest se distingue par le fort pourcentage de propriétaires eu égard à sa population totale, les locataires ne dépassant guère une centaine. Elle renferme dans ses limites un magnifique Club de golf ainsi qu'un spacieux collège classique pour jeunes filles et un institut familial, tout ce dont la population s'enorgueillit à juste titre.
Dans le domaine des amusements, en plus du Club de golf, il devrait s'y trouver dans un avenir prochain, une piscine extérieure que l'on projette d'ériger sur les terrains du parc municipal.

Votre dévoué,

H. SYLVESTRE, sec.-très.

EAGLE PENCIL Company

DRUMMONDVILLE



RABOTEUSE No 330-20 " x 8"

AVEC ENTRAINEMENT MODIFIABLE DONNANT UN CHOIX INFINI D'AVANCEMENTS DU BOIS ENTRE 20 ET 55 R.P.M.

Nous manufacturons aussi

- CORROYEURS
- PLANEURS
- SCIES A RUBANS
- PERFOREUSES
- SCIES CIRCULAIRES
- DEGAUCHISSEUSES
- MACHINERIES SPECIALES

GENERAL MANUFACTURING COMPANY LIMITED

1030, RUE LAFONTAINE DRUMMONDVILLE

La francisation des Cantons de l'Est

Par L.-P. Robidoux

La pénétration française dans les Cantons de l'Est, depuis quelque quatre-vingt-dix ans constitue un phénomène qui n'a pas fini d'étonner ceux qui réfléchissent un brin sur l'histoire de notre région. Et l'historien lui-même ne laisse pas d'être intrigué par la rapidité avec laquelle la physionomie de ce beau territoire, jadis promis à l'hégémonie anglaise, s'est transformée profondément.

Aussi, pareille métamorphose tient du merveilleux quand on sait qu'elle s'est opérée en un si court laps de temps et presque sans violence et sans heurts entre les premiers occupants et les nouveaux venus.

Si ce ne fut pas toujours la grande harmonie, entre l'élément de langue anglaise et l'élément de langue française, ce fut, du moins, l'acceptation du fait dans la tolérance, qui devait se changer, avec les années en pleine conciliation, en pleine manifestation de bonne entente.

Phénomène qui, très certainement, n'a pas dû se produire en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique du Nord avec autant de souplesse, dans les moyens et résultats, et avec autant de saine et juste philosophie, dans les esprits.

Aujourd'hui, c'est avec le sourire que les gens d'un certain âge se rappellent l'humeur quelque peu belliqueuse que manifestaient, jadis, tous ceux à qui Carlton et Haldimand avaient concédé de larges portions de terre, lorsque venaient s'établir, dans ces mêmes parages, des Canadiens de langue française. Cette mauvaise humeur, à base de méfiance plus que de tout autre chose, n'est plus qu'un souvenir. La confiance mutuelle a succédé à la méfiance, et l'esprit de coopération a depuis longtemps et à peu près partout, pris le pas sur ce qui n'avait été, en somme, chez quelques-uns, que de l'hostilité née d'un trop vif désir d'avoir à soi un fief impénétrable, exclusif. Nos concitoyens de langue anglaise ont compris — et ceci est à leur honneur — qu'à côté de la leur une autre race forte avait des droits imprescriptibles et que l'affluence des colons d'extraction française, loin d'être incompatible avec le progrès et avec la prospérité d'une région aussi attrayante et riche que la nôtre, était un facteur précieux d'un brillant avenir.

Un témoignage

On aime, d'ailleurs, à trouver cet aveu sur les lèvres, ou sous la plume, de plusieurs témoins de cette extraordinaire transformation. Ils sont des témoins. Ils sont aussi, pour la plupart, des personnages intelligents et soucieux de la vérité. Et c'est à ceux-là que réfère naturellement l'historien qui tient à représenter les faits tels qu'ils se produisirent et les choses telles qu'elles sont.

Lors de la visite de nos gracieux Souverains, le roi George VI et la reine Elizabeth, à Sherbrooke, en 1939, le "Globe and Mail", de Toronto, publiait, en date du 17 juin, sous la signature de M. Fred Williams, un article évocateur et sympathique sur la francisation des Cantons de l'Est. L'auteur y disait, entre autres choses:

"les Cantons de l'Est du Québec furent à l'honneur au commencement de la semaine, alors que le Roi et la Reine visitèrent Sherbrooke et autres centres d'une région qui fut jadis un lieu de refuge des Loyalistes de l'Empire Uni. Les visiteurs qui accompagnaient la suite royale furent fort impressionnés de voir que les Canadiens-français dominent complètement cette région. Sherbrooke, qui, il y a à peine cinquante ans, était surtout une ville protestante et de langue anglaise, est aujourd'hui une ville française et catholique romaine. Quand je connus Sherbrooke pour la première fois, il fallait qu'on parlât anglais pour y obtenir un emploi; aujourd'hui, il est presque impossible de se tirer d'affaires si l'on n'est pas bilingue. Je ne me plains pas du changement; j'admets que les deux races y vivent en complète amitié, bien que les Canadiens-français, étant l'immense majorité, y conduisent les affaires. La majorité gouverne et nul ne s'y objecte.

Sherbrooke étant la principale ville des Cantons de l'Est, c'est là naturellement que la prédominance des Canadiens-français est plus évidente. Mais à travers tous les Cantons, on constate la même chose."

On aura noté cette phrase de M. Williams: **Je ne me plains pas du changement**, qui démontre bien, comme nous le disions tout à l'heure, que chez nos compatriotes de langue anglaise qui vivent à nos côtés, on n'entretient aucun ressentiment aucune aigreur o. ce que les Cantons de l'Est offrent aujourd'hui une toute autre physionomie que celle qu'ils présentaient il y a près d'un siècle.

Le changement

Et pourquoi se plaindrait-on du changement? Les Canadiens français encore que profondément attachés à leurs croyances religieuses, à leur langue, à leurs coutumes et traditions, n'ont-ils pas, en maintes circonstances, donné les meilleures garanties de soumission et de déférence à la Couronne britannique ? Les Canadiens-français n'ont-ils pas, toujours, généralement collaboré à tous les mouvements, à toutes les oeuvres propres à assurer la prospérité nationale, aidé toutes les entreprises susceptibles d'accroître le prestige du Canada sur la scène internationale ? Les premiers qui sont venus, la plupart très pauvres, s'établir dans cette région à la suite de la lettre pastorale de Mgr Bourget, de Montréal, coadjuteur de Mgr Lartigue, en 1878, étaient industrieux et courageux, et si le succès n'a pas toujours amplement récompensé leurs travaux et leurs efforts, on peut affirmer que, du moins, tous ont cherché avec une belle persévérance à réaliser quelques-uns de leurs rêves et à disputer à la forêt, par un labeur incessant, des carrés de bonne terre capables de procurer à des familles nombreuses l'essentiel à la vie. C'est encore l'auteur de cet article du **Globe and Mail**, M. Fred Williams, qui l'affirme en disant: **Quelques-uns d'entre nous peuvent ne pas aimer le changement qui se produisit durant le dernier demi-siècle, dans les Cantons de l'Est, pas plus que certains n'aiment la colonisation de l'Ontario oriental et septentrional par les Cnadiens-français... Mais un peuple fort doit étendre son territoire et les Canadiens français font certainement leur part.**

Au reste, si la colonisation des Cantons de l'Est, par les Canadiens de langue française, avait reçu le ferme appui des plus hautes autorités ecclésiastiques, au temps de Mgr Lartigue et de Mgr Bourget, et de même toujours par la suite, elle n'avait pas été découragée, par certains éminents représentants de la Couronne britannique d'alors. Ainsi, toujours il faudra se souvenir des paroles que lord Elgin écrivait de Londres, à cette époque. Elles sont révélatrices de ses sentiments intimes autant que de son jugement solide et de son sage esprit de prévision. Lord Elgin écrivait donc de la capitale anglaise:

But important

"**Je suis en profonde sympathie avec les organisateurs du mouvement. Aucun but n'est aussi important, à mon point de vue, que l'on cherche à retenir le Canada comme colonie de la Couronne ou à faire un pays indépendant au fort sentiment national (résultat qui n'est pas moins désirable en tant que les intérêts de la Grande-Bretagne sont en jeu)., aucun but n'est aussi important, dis-je, que de remplir les terres libres d'une population rurale stable. Il est surtout important que les citoyens d'origine française sentent qu'ils ont toutes les facilités possibles de s'établir sur la terre de leurs ancêtres avec l'assentiment cordial et la collaboration du gouvernement britannique, et que dans les projets de colonisation, on tienne compte de leur sentiments et de leurs habitudes.**

"**Le sentiment de la nationalité canadienne-française, pourrait bien fournir la plus grande sécurité contre le danger d'annexion aux Etats-Unis. Etait-ce, pensez-vous, l'amour de l'Angleterre ou la haine contre ces "sacrés Bostonnais" qui souleva les Canadiens français durant la guerre de l'Indépendance et de nouveau en 1812 ? Il importe peu, quand on a affaire aux Canadiens français, de savoir où se trouvent les Yankees. Un Anglais, un Ecossais ou un Irlandais, quand il se fait rouler par son voisin Yankee peut succomber à la tentation de l'admirer et blâmer le gouvernement et la constitution de la Grande-Bretagne des résultats de son apathie ou de sa stupidité. Mais il n'en est pas de même avec les "habitants". Les relations que l'habitant entretient avec ces représentants de la race anglo-saxonne qui ne comprennent pas sa langue, qui ridiculisent ses coutumes et qui le roulent à chaque transaction, n'amèneront jamais d'affection.**

"**La morale, c'est qu'il faut remplir les comtés-frontières d'une population française et établir à l'intérieur la population anglaise qui, loin de l'influence américaine, y conservera son amour du pays et de ses institutions. Mais si cela doit se faire, il faut que cela se fasse vite. Il n'y a pas de temps à perdre. Je ne voudrais pas manquer l'occasion d'appuyer un mouvement spontané du peuple, avec le concours du clergé, l'influence la plus puissante du Bas-Canada".**

Sentiment pratique

Bien qu'il y ait lieu de penser que ces lignes furent alors dictées à lord Elgin par un sentiment "pratique" un peu trop apparent, il n'en reste pas moins que cet homme d'Etat anglais avait parfaitement compris certaines particularités évidentes et distinctives du Canadien français: son patriotisme, sa sincérité, son attachement profond à tout ce qui tient de plus près à son âme et à ses traditions. Et un témoignage aussi éloquent que celui-là pourra toujours être invoqué à bon escient et avec à-propos contre toute attaque mesquine dirigée contre les nôtres, et à plus forte raison contre tout contempteur de la vérité.

Mais la pénétration française dans les Cantons de l'Est n'a pas fait que s'accuser d'année en année depuis cinquante ou soixante-quinze ans, elle s'est affermie dans une atmosphère propice à une belle floraison d'oeuvres. Une floraison qui éclate partout: du côté spirituel, en une multitude de magnifiques églises, maisons d'enseignement, maisons de prières, cloîtres, hôpitaux, hospices, grands et petits séminaires, institutions d'enseignement spécialisé, écoles d'agriculture, etc... Dans ce domaine, on a bâti solide, et ce que l'on a édifié a promesse de durée. Et du côté matériel, ce que nous avons à montrer à l'étranger qui nous visite est aussi digne de valeur, digne de susciter une admiration mêlée de surprise. Nos fermes, nos entreprises agricoles et horticoles sont grandes et fertiles, nos industries, servies par d'excellentes communications ferroviaires et autres, sont nombreuses, très diversifiées et très actives, nos villes reflètent un air de prospérité plus que raisonnable, cependant que nos villages respirent la propreté et le bien-être.

La Tribune

En continuant de la sorte notre heureux petit bonhomme de chemin vers les sommets du progrès, que serons-nous dans un siècle ? Nous serons encore **Le Jardin de la Province**, mais un jardin plus réussi, plus fleuri plus varié, riche des plus beaux fruits et des plus belles moissons, un coin de pays où il fera toujours bon vivre et que l'on viendra de loin admirer en toutes saisons.

L'étonnante transformation de la région des Cantons de l'Est, on la pourra retracer aussi en grande partie à travers les pages de notre journal, depuis soixante ans. Fondé au début du siècle, par des hommes de claire et haute vision, il a été, depuis ses humbles débuts jusqu'à ce jour, comme le miroir fidèle de l'activité humaine de ce splendide territoire, et le témoin de toute son activité spirituelle, intellectuelle et physique. Documentaire vivant, parlant et singulièrement coloré, auquel s'ajoutent incessamment d'intéressants chapitres, comme un film passionnant "à suivre", et qu'on voit se dérouler avec un intérêt toujours croissant, c'est avec ferveur et persévérance que la **Tribune** s'efforce d'ajouter, chaque jour, à ce qu'on a justement appelé les éléments essentiels de la petite et même de la grande histoire. Elle s'efforce de servir, selon tous les moyens dont elle dispose, tous les citoyens de Sherbrooke et des Cantons de l'Est et de les bien renseigner sur ce qui se passe aussi bien à l'étranger que dans notre ville, dans notre région, dans notre province et dans notre pays. Elle a également à coeur de favoriser, dans la plus grande mesure possible, l'entente cordiale entre tous les éléments constitutifs de notre saine, brave et industrieuse population.

Louis - Philippe ROBIDOUX.

Le village de Georgeville

Situé sur les bords du lac Memphrémagog, à douze milles de Stanstead, Georgeville est un des plus anciens établissements du canton. Son premeir habitant fut Moses Copp, venu de Hampstead, Mass., en 1797.

Avant 1822, Georgeville portait le nom de Copp's Ferry, "traverse de Copp', parce que l'établissement de Moses Copp était le point de départ et d'arrivée des voyageurs traversant le lac entre Stanstead et Bolton; on changea ce nom pour conserver, dit-on, le souvenir du premier enfant né dans le canton, en 1797: George, fils de Moses Copp et de Anna Mills. Il est cependant permis de douter de l'étymologie de ce nom, puisqu'on peut dire tout aussi bien et avec plus de raison que "Georgeville" a été substitué à Copp's Ferry en mémoire de l'accession de George IV au trône d'Angleterre, en 1821.

Le village de Georgeville n'était pas incorporé aux environs de 1887: il comptait une quarantaine de maisons, deux églises protestantes, deux ou trois magasins, un bureau de poste et quelques boutiques d'artisans. Il a reçu pendant plusieurs années la visite des missionnaires catholiques.

(M. l'abbé J.-A. Dufresne)

Au service des foyers de Drummondville !



JEAN-MARIE BLANCHETTE

Distributeur d'huile à chauffage

19, St-Lucien Tél. : GR. 8-0444

DRUMMONDVILLE, Qué.

LE PLUS IMPORTANT ATELIER DU GENRE A DRUMMONDVILLE

NETTOYEURS CERTIFIES SANITONE

- TRAVAIL IMPECCABLE PAR MAIN-D'OEUVRE EXPERTE
- MACHINERIE MODERNE
- SERVICE DE LIVRAISON RAPIDE
- PERSONNEL COURTOIS ET EMPRESSE

MAITRES NETTOYEURS A DRUMMONDVILLE

TEINTURERIE ST-JEAN

NETTOYEURS TEINTURIERS PRESSEURS

M. R. Simoneau et Mme H. Legendre, coprop.

Nettoyeurs— Teinturiers — Presseurs

Entreposage — Fourrure

SERVICE RAPIDE DE LAVAGE DE CHEMISES

84, rue des Ecoles Tél. GR 8-1311

DRUMMONDVILLE

MEILLEURS VOEUX A

LA TRIBUNE

à l'occasion de son

50e ANNIVERSAIRE DE FONDATION

de la part de la

Chambre de Commerce des Jeunes de Drummondville

JEUNE COMMERCE

A LA FORMATION DES JEUNES DEPUIS 20 ANS

Paul Chabot, président. Raymond Chassé, secrétaire.

DRUMMONDVILLE

UNE ENTREPRISE QUI DESSERT TOUTE LA REGION !



Ci-dessus le rond-point de Drummondville, routes 9-22, à la construction auquel nous avons participé.

Nous sommes fiers d'avoir contribué au développement routier de la province

CYPRIEN GAGNON Ltée

Félix et Robert Gagnon, propriétaires

● Excavation — Egouts —! Construction de routes — Minage

183, boulevard Bernard—Tél. GR 8-1020—Drummondville, Qué.

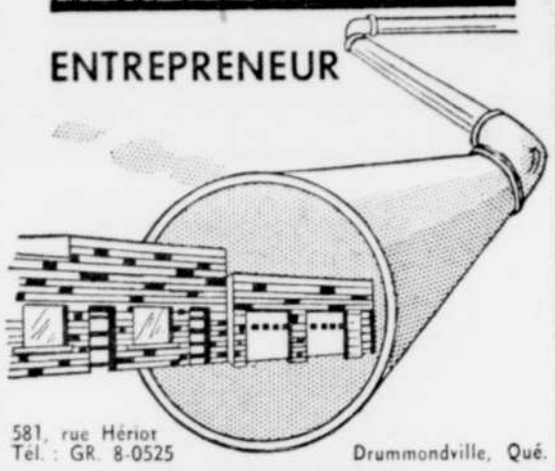
UNE ENTREPRISE de

PLOMBERIE CHAUFFAGE

PLOMBERIE — CHAUFFAGE — "SPRINKLERS"
INSTALLATIONS — REPARATIONS
et installation de gicleurs automatiques
qui progresse avec DRUMMONDVILLE et la région

A&R BOLDUC

ENTREPRENEUR



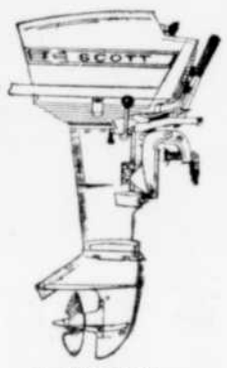
581, rue Hériot
Tél. : GR. 8-0525 Drummondville, Qué.

À DRUMMONDVILLE, QUÉ.

on trouve le département D'ARTICLES NAUTIQUES le plus complet de la région



VENDEUR EXCLUSIF SCOTT OUTBOARDS



BATEAUX EN FIBRE DE VERRE
BATEAUX EN ALUMINIUM
BATEAUX EN BOIS CONTRE-PLAQUE
ACCESSOIRES DE TOUS GENRES
VENTE—ECHANGE—REPARATIONS

Le SCOTT 40 c.v.

THIBEAULT MARINE

190, rue Lindsay - Drummondville - Tél. GR. 8-1161



M. PAUL-S. BOUCHER,
prop., vous invite à voir ses spécialités



Lames ou ressorts complets — Amortisseurs de chocs pour tous modèles d'autos et de camions
Ressorts réparés—réarqués—renforcés
Roues alignées, balancées et redressées

DRUMMOND AUTO SPRING

72, boulevard Bernard DRUMMONDVILLE Tél. GR 2-5553

POUR LA DEUXIEME ANNEE CONSECUTIVE

VESPA

se réserve son exclusivité dans ses SCOOTERS qui sont comme toujours imbattables, avec une performance accrue, une finition très à point qui lui donne son allure des plus racée.

Une grande exclusivité 125 c. c. 390. VESPA 1960

le choix des couleurs est réservé au client.



la mieux conçue et la plus connue au monde, toujours imbattable.

Bientôt ! Ouverture du club Vespiste

SCOOTER enr. VESPA

209, rue Cherrier DRUMMONDVILLE GR. 2-4590

Nous invitons notre aimable clientèle à faire partie de la grande famille des Vespistes. La date d'ouverture du club sera prochainement annoncée dans le journal.

LE TOUR DE LA GASPESIE EN SCOOTER VESPA

Nicolet — Trois jeunes filles de Nicolet ont fait le tour de la Gaspésie en "Scooter Vespa", soit une distance de 1230 milles environ.

Il s'agit de Mlles Suzanne Lupien, Cécile et Jeanne Préchette. Depuis longtemps, elle projetaient de faire ce voyage, qui semblait impossible aux yeux de certaines personnes.

En mai, elles achetèrent leur scooter, et déjà, elles rêvaient de faire quelques excursions. Pourtant, ce n'était qu'un rêve à ce moment-là, et voilà que maintenant, ce rêve s'est réalisé. Dimanche le 19 juillet 1959 au matin, cachées derrière leurs lunettes noires et vêtues chaudement, nos trois amies partaient de Nicolet, le coeur débordant de joie. Enfin! La route est là, toute prête à les accueillir.

Vers 5 heures, elles arrivaient à Port-Joly. En une journée, elles avaient parcouru une distance de 207 milles environ, à une vitesse de 45 milles à l'heure.

Rien ne pouvait leur faire peur: les côtes abruptes, si nombreuses le long du trajet, n'ont pas réussi à les effrayer.

"Ce qui nous a le plus frappées au cours de notre voyage, c'est l'amabilité des gens rencontrés sur la route ainsi que dans les villages; là-bas, ils sont très sympathiques et partout où nous allions, nous étions très bien reçues... L'hospitalité gaspésienne est, en un sens, comparable à l'hospitalité saguenéenne. Autre remarque: la beauté et le pittoresque du paysage.

La température clémente qui régnait dans l'est du Canada a aidé pour beaucoup à laisser à nos jeunes aventurières un souvenir agréable de leur voyage. Malheureusement, des feux de forêts dévastaient ce paysage si beau et si pittoresque. Si tous les campeurs pouvaient être aussi prudents que nos trois amies, nous n'aurions pas à déplorer ces pertes irréparables dont nous sommes souvent les responsables.

Ces jeunes filles, en effet, ont connu les camps (guides) où on leur a inculqué des notions de prudence et le goût des aventures saines. Ah! Si toutes nos guides avaient des "Scooters Vespa"...

Une semaine plus tard, elles revenaient à Nicolet, bronzées par le soleil et le coeur joyeux. Elles ont fait "un magnifique voyage, qui est le premier mais non le dernier". Et encore bien des voyages en perspective, avis donc aux sportifs de notre ville.

Le Scooter VESPA est en vente à Drummondville, 209 rue Cherrier, angle du Boulevard Mercure, face au garage St. Jacques Automobile LTD.

Studio DRUMMOND
Jean-Paul GUEVIN, prop.
Faites vos réservations dès maintenant pour photos de mariages et réceptions.
Photographie artistique et commerciale
271, rue Lindsay Tél. GR 2-5823
Edifice du Garage Montplaisir Ltée
DRUMMONDVILLE

Une entreprise
qui se spécialise
dans la PLOMBERIE
et le CHAUFFAGE
à DRUMMONDVILLE
IRENÉE BONIN
Aussi service et installation
de BRULEURS A L'HUILE
512, rue Brock — Tél. GR 2-4915
DRUMMONDVILLE, Qué.



Cette résidence, de style colonial, l'une des plus belles du vieux Sherbrooke, était construite sur le site actuel du parc Mitchell, rue Dufferin. Des noces princières eurent lieu dans cette maison, lorsque Sir Adolphe Chapleau épousa la fille unique du colonel King. On distingue Sir Adolphe Chapleau, debout immédiatement à droite de l'escalier de droite.

L'immigration vers 1866

Les statistiques officielles du Bureau de l'Immigration, en 1866, démontrent que 26,873 émigrés arrivèrent au port de Québec, depuis l'ouverture de la navigation, cette année-là, jusqu'au 1er octobre, soit une augmentation de 8,873 sur l'année précédente. Voici le rapport détaillé :

Angleterre	5,685
Irlande	1,884
Ecosse	2,082
Allemagne	3,330
Norvège	13,855
Belgique	117
	26,873

Les nationalités étaient réparties comme suit: Anglais, 2651; Ecossais, 1897; Norvégiens, 14,969; Danois, 506; Irlandais, 2,786; Allemands, 3,352; Suédois, 187; Belges, 117; autres nations, 528. Ces émigrés s'installèrent au Canada et aux Etats-Unis.


Une ferronnerie au service des constructeurs !
FERRONNERIE DESFORGES Ltée
— QUINCAILLERIE — PEINTURES CONANT —
MATERIAUX DE CONSTRUCTION
Roger TRAVERSY, propriétaire
403, rue Brock — Tél. : GR. 2-3381 — Drummondville

Voici la RAMBLER 1960

Nous sommes vendeurs des fameux produits AMERICAN MOTORS
GARAGE PARENT ENR.
VENTE-SERVICE
Rambler-Wyllis-Jeep
142, rue St-Damien (Service Jour et Nuit) Tél. GR. 2-5521 — Drummondville
AUSSI LOT D'AUTOS neuves et usagées au 601, rue Lindsay angle Dunkin.
Tél. : GR. 2-3703 — Drummondville


POSTE
DE
MIRAGE
d'OEUFS
PAUL-EMILE LAUZIERE
FOURNISSEUR
OEUFS EN GROS
514, rue des Ecoles Tél. GR 8-0922
DRUMMONDVILLE, Qué.

Quelques noms dont on affublait les politiciens il y a 80 ans...

En 1879, Adolphe Chapleau prenait le pouvoir à Québec à la suite d'une défaite du gouvernement Joly, au sein même de la Chambre, par une majorité de six voix. Cinq députés libéraux avaient contribué à la défaite du gouvernement et M. Joly, premier ministre, demanda la dissolution. Le lieutenant - gouverneur Robitaille ne voulut point acquiescer à cette demande parce que, disait-il, le ministère était en minorité après avoir déjà obtenu une dissolution, et le lieutenant - gouverneur jugeait qu'il n'y avait pas lieu de soumettre la province aux ennuis d'une élection générale.

Le député Lynch, de Brome, avait fait battre le gouvernement avec l'amendement suivant à une proposition de Joly, réclamant des crédits pour les dépenses du service public:

Que cette Chambre, tout en revendiquant solennellement tous ses droits constitutionnels, ses privilèges en ce qui regarde les subsides ou toute autre matière, est en même temps d'opinion qu'un ministère de coalition est nécessaire dans les circonstances actuelles, pour tirer la province de Québec d'embarras.

Le gouvernement, nous l'avons dit, fut battu. Cinq libéraux, Flynn, Paquet, Chauveau, Racicot et Fortin, avaient voté pour l'amendement. Chapleau forma son ministère. Il y avait dans ce cabinet, Chapleau, premier ministre, ministre de l'Agriculture et des Travaux Publics; Joseph-Gibb Robertson, trésorier provincial ; Louis-Onésime Loranger, procureur général; W.-W. Lynch, solliciteur général; Edmund-James Flynn, commissaire des Terres de la Couronne et J.-J. Ross, président du Conseil. Les sept ministres se présentèrent devant l'électorat. Chapleau et Loranger furent élus par acclamation. Robertson triompha dans Sherbrooke du candidat McMaster par 636 voix de majorité. Robertson était le fils d'un clergyman. Jusque là, il avait toujours été élu par acclamation. L'hon. Lynch était originaire de Bedford et député de Brome. Chapleau avait épousé une Sherbrookoise, la fille du colonel King, cinq ans auparavant. Le cabinet comptait donc trois ministres sur sept, qui avaient des "attaches" dans les Cantons de l'Est.



Sir Adolphe Chapleau

Au lendemain de la formation du cabinet, l'impression n'était pas trop bonne sur les esprits politiques. Les libéraux, irrités contre les "rouges" qui avaient aidé la défaite du parti Joly auraient désiré, dans les circonstances, un ministère entièrement conservateur, tandis que les conservateurs ne prisaient pas l'entrée de Flynn et Paquet dans le cabinet, préférant un ministère libéral à un cabinet de coalition.

Toutefois, la fumée du combat dissipée, on se plut même dans les cercles libéraux, à reconnaître que Chapleau avait eu du tact dans le choix de ses ministres, en ce sens qu'il avait réussi apparemment, à contenter tout le monde. Ce "tout le monde", c'était: le Conseil législatif, la Législature, l'élément canadien - français, l'élément anglo - protestant, l'élément irlandais, le district de Montréal, celui de Québec, celui des Trois-Rivières et celui des Cantons de l'Est.

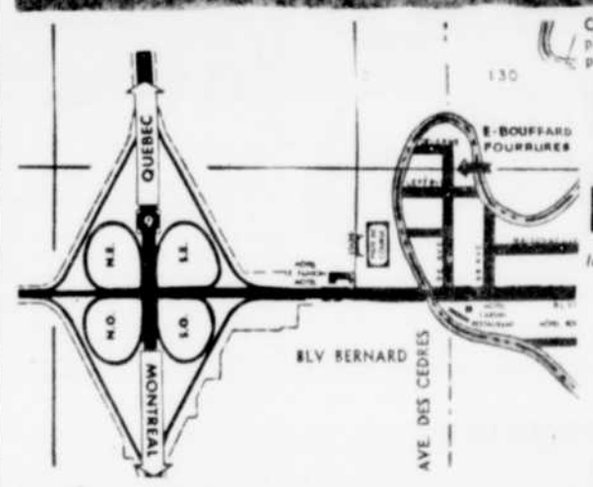
Il y eut bien des journalistes pour tremper leurs plumes, comme cela se voit encore aujourd'hui, dans le vitriol. Du moins, des chefs libéraux, L.-O. David en tête, et des journaux libéraux s'offusquèrent de certaine publicité faite à leurs idoles au lendemain du coup d'état de Chapleau en Chambre. Un journal du temps reprochait à un confrère d'avoir publié une caricature représentant Joly "se consolant avec une bouteille". Au nombre des journaux pris vivement à partie sous ce rapport, mentionnons l'"Union des Cantons de l'Est", qui avait baptisé un groupe d'hommes publics comme suit:

"Joly, "illustre Joly - la - teigne"; Turcotte : "Judas-Turcotte", Marchand: "calembours Marchand"; Langelier: "crampon Langelier"; Gagnon: "le moule à plomb" et ainsi de suite..." Franchement, on avait tort de se formaliser de ces épithètes. Nos campagnes politiques, depuis trente ans ont été autrement plus vigoureuses. Et puis, disons-le, les journaux sont d'une politesse exquise si l'on compare les armes des journalistes avec celles des orateurs politiques. Comme question de fait, certains artistes du "husting" n'ont pas à tirer gloire de leurs discours que les journalistes sont souvent forcés de changer radicalement, pour en faire disparaître les propos diffamatoires. Si les journaux n'avaient pas à prendre la responsabilité de ce qu'ils ne font uniquement que rapporter, combien de députés et de candidats se promèneraient devant les tribunaux ?

Vraiment, au temps de Chapleau, les journalistes étaient gentils !

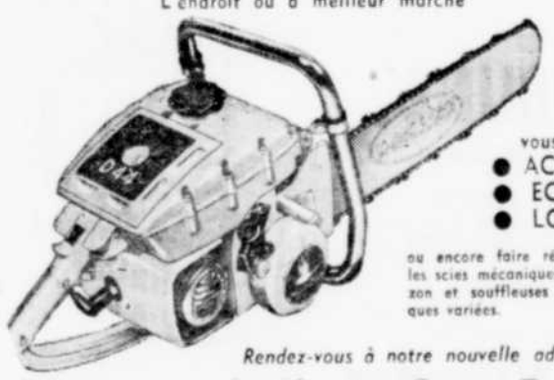
Abonnez-vous à La Tribune

Une industrie du plaquage qui dessert toute la province.

Ci-dessus, l'usine où l'on fait le plaquage de parties d'autos, de pièces industrielles.


MODERN PLATING Co.
Idéalement située au coeur du Québec.
Spécialité :
"Hot Dip Galvanized"
150, Blv. Bernard,
(près Ave. des Lilas)
Drummondville, Qué.

Une hôtellerie moderne, recherchée des voyageurs !
HOTEL ROCDOR
MM. Verrier et Bourbeau, prop.
Une hôtellerie qui est un véritable chez-soi
Chambres modernes avec douches, radios, téléphones
A l'épreuve du feu
DANSE TOUS LES SOIRS — ROLLIE'S TRIO
295, boul. Bernard Tél: GR 2-5434 Drummondville

ATTENTION... Citoyens de Drummondville et de la région
c'est maintenant le temps de visiter ROBERT MORIN
L'endroit où à meilleur marché

TORO
vous pouvez
● ACHETER
● ECHANGER
● LOUER
ou encore faire réparer ou aiguiser les scies mécaniques, tondeuses à gazon et souffleuses à neige de marques variées.

Rendez-vous à notre nouvelle adresse
Drummond Chain Saw Reg'd
166, rue Cockburn Tél. GR. 8-0629 DRUMMONDVILLE


Une industrie de sucrerie unique sur la rive sud de la Province.
Manufacturiers de
Sucre en pains
Sirop de table
Beurre de sucre
Tire de sucre
(En vente chez tous les bons épiciers)
SUCRERIE DRUMMOND Enr.
O. LEVESQUE, prop.
475, rue Leclerc Drummondville Tél.: GR. 2-3804

Chevaliers de Colomb
Société St-Jean-Baptiste
Chambre de Commerce Sr

JEUNE COMMERCE
Toastmasters International
Richelieu
● ATMOSPHERE DISTINGUEE
● CUISINE FRANÇAISE ET CANADIENNE
● COCKTAIL LOUNGE
● CONSTRUIT A L'EPREUVE DU FEU
● SERVICE D'ASCENSEUR
Hôtel
Manoir Drummond
Paul Mercier, gérant
POUR RESERVATIONS SIGNALEZ GR 8-2507
DRUMMONDVILLE, Qué

Au SERVICE des AUTOMOBILISTES de DRUMMONDVILLE
ET DE LA RÉGION JOUR ET NUIT!
Vendeurs autorisés des pneus
PNEUS GOODYEAR TIRES


Gros et Détail
Service de réparation et vulcanisation de chambres à air et pneus
VULCANISATION RAPIDE Ltée
FRANK GOUGEON, prés.
195, blvd Bernard (vers Rte Blvd Laurier — Drummondville
GR 2-4222 — GR 2-7082


Les oiseaux de nos cantons

Le Québec compte environ 306 espèces d'oiseaux répandus dans presque toutes les parties de la province. Plus d'une centaine parmi ceux-là ont élu domicile dans nos Cantons de l'Est. Ils forment trois catégories principales, à savoir: ceux qui pîètent, ceux qui se perchent et ceux qui tiennent l'air. Ils se classent suivant leur variété, leur caractère distinctif ou leur grosseur. Certaines espèces se rencontrent en nombre infini, d'autres se distinguent par leur rareté. Une certaine classe est même complètement disparue. La "Tourte" ou pigeon voyageur d'Amérique n'existe plus mais il est cependant possible d'en admirer quelques spécimens au musée du Séminaire Saint-Charles Borromée, à Sherbrooke.

La collection d'oiseaux du Séminaire est unique en son genre dans la province de Québec. Commencée par le "Père Girard", premier supérieur, nous dit M. le chanoine Marcotte, elle s'enrichit, il y a quelques années par le don de feu M. l'abbé F.-N. Séguin qui légua 160 spécimens d'oiseaux et de mammifères montés par lui-même. Depuis, d'autres acquisitions précieuses ont augmenté la collection qui compte aujourd'hui 301 espèces d'oiseaux de la province de Québec sur 306 connues. C'est donc dire que nous devons nous glorifier de ce trésor et en remercier ceux qui l'accumulèrent. Le mérité de cette oeuvre scientifique revient pour une large part, à M. le chanoine Léon Marcotte, conservateur du musée, et à tous ceux qui, par leur travail ou leurs dons, contribuèrent à son succès.

Oiseaux trouvés dans la région

Il y a quelques années, le Séminaire reçut, de citoyens généreux de Sherbrooke et des Cantons de l'Est, plusieurs espèces d'oiseaux dont voici ceux qui fréquentent assez habituellement notre région. Un mergule nain de la classe des palmipèdes plongeurs a été recueilli, en novembre dans la cour du magasin Mitchell, à Sherbrooke. On captura aussi plusieurs oiseaux de proie dont voici quelques classes: en octobre, M. J.-D. Lavigne de Lawrenceville, apporta au musée un busard des marais, bel oiseau gris et feu; M. Charles Rogeau trouva sur sa ferme une buse à manteau roux; on prit aussi une autre buse à queue rousse; M. Maurice Delorme, de Sherbrooke, parvint à s'emparer d'un faucon-épervier vivant. A Auburn et à Sherbrooke encore, on ramassa des pics chevelus ainsi que des pics à huppe écarlate. D'autres espèces, enfin, vinrent augmenter la collection du musée, soit une chouette cendrée du Canada, un nyctale d'Acadie et une chouette épervière d'Amérique.

Le goéland argenté

Des 25 à 30 espèces d'oiseaux qui habitent Sherbrooke et d'une centaine de la région, certaines méritent une attention spéciale. Ainsi, le goéland argenté que l'on voit sur la rivière Saint-François et ailleurs, à un certain temps de l'année. "Le goéland argent, nous apprend M. Claude Melançon dans son livre sur nos charmants oiseaux, est un oiseau robuste qui peut entreprendre de longs voyages. Il est bâti pour vivre plus de trente ans. Pendant les trois premières années de sa vie, il est vêtu de gris. Après sa quatrième mue d'hiver, il revêt le beau manteau argenté qui lui a valu son nom". Cet oiseau peut-être le plus beau de nos Cantons, fait un bien immense car c'est lui qui nettoie les rives de nos cours d'eau. Il se nourrit aussi de poissons. Sa chair est coriace et d'une odeur désagréable. Le goéland argenté nage, vole et marche. Il fait toujours l'admiration de l'observateur attentif par sa beauté incomparable.

Le moineau

Le moineau règne en maître dans nos contrées comme dans tous les pays. C'est pourquoi on le retrouve partout, à la ville comme à la campagne. Importé dans le Québec en 1868 et dans l'Ontario en 1873, il a facilement conquis le Canada tout entier. Cela s'explique car il peut élever six couvées en un an; il demeure le plus connu et le plus commun de nos petits oiseaux, mais, à tout considérer, il ne rend pas de très grands services. On le reconnait même comme nuisible. "Il n'est au fond qu'un parasite de l'homme au même titre que la souris." Il a pris la place de nombreuses espèces plus intéressantes et plus utiles. Il égaye cependant les citadins et il est un des seuls à se plaire dans nos villes.

La corneille

Une légende orientale prétend que la corneille doit son plumage noir à la malédiction de Mahomet. Tout le monde la connait bien mais peu de gens la considèrent comme un oiseau d'agrément. D'abord son cri, ghar, ghar..., ennuie par sa monotonie et sa discordance. Elle possède néanmoins de très grandes qualités, telles que la ruse et la finesse. Elle sent de loin la poudre à canon et s'éloigne ainsi des chasseurs. Ses moeurs sont très curieuses. Prise jeune, la corneille s'apprivoise facilement; on dit qu'on peut lui apprendre à compter, à imiter des cris divers et même à prononcer certains mots. Vivant en société, avec ses semblables, elle se nourrit d'insectes et de petits rongeurs.

Autres espèces de notre région

Certaines espèces, encore, connaissent nos climats. En voici les principales: le huard à tête noire et au grand bec, surnommé "la torpille emplumée" car il peut plonger jusqu'à cinquante pieds sous l'eau. On compte plus de 36 espèces de canards sauvages dont les plus connus sont le harle ou bec-scie. A l'automne et au printemps, on voit toujours, en bandes organisées, de grands oiseaux sillonner les nues. Ces oiseaux s'appellent les outardes à la chair savoureuse. On trouve aussi le héron au long bec, le butor à voix forte et retentissante, la maubèche tachetée. Les alouettes, petites oiseaux des champs, à plumage gris, forment une espèce très commune. La perdrix de savane ou celle des bois francs se voit assez fréquemment. Parmi nos oiseaux nocturnes, on remarque la chouette ou le hibou. Le martin-pêcheur parcourt presque tous nos cours d'eau. Mentionnons, en outre, les pics-bois, les martinets des cheminées appelés "ramoneurs", le colibri ou oiseau-mouche, et les engoulevents d'Amérique, qui déposent leurs oeufs sur les toits plats garnis de gravier. Les passereaux constituent une classe de 120 espèces dont 15 à 20 dans nos environs, soit le corbeau, la corneille, le goglu, les pinsons, etc...; des 23 variétés de fauvettes, on remarque le chardonneret à plumage magnifique et l'hirondelle de 5 sortes. Ajoutons, enfin, la pie-grièche, le roitelet et le merle.

M. Claude Melançon a raison de désigner tous ces oiseaux sous le nom de "charmants voisins", car en plus de nous plaire par leurs chants, ils nous rendent de très grands services. Nous devons les aimer et surtout apprendre à les connaître. C'est alors que nous les aimerons davantage.



Une photographie de la rue Queen prise du côté sud en 1906.

L'électricité a développé cette région

Une région considérée autrefois comme essentiellement agricole a connu un essor industriel étonnant en moins de cinquante ans, grâce à l'électricité. Nous voulons ainsi identifier le territoire desservi par la compagnie Southern Canada Power, lequel s'étend du sud-est de la province de Québec, entre le fleuve St-Laurent, la région métropolitaine et les frontières des états de New York, Vermont et New-Hampshire.

Avant 1913, cette région englobant une partie des Cantons de l'Est et de la vallée du Richelieu, semblait inapte à emboiter le pas au rythme de l'industrialisation qui se manifestait ailleurs au pays. Elle abritait bien quelques manufactures dans les principales villes, mais on n'espérait pas la moindre recrudescence industrielle d'importance, à cause de l'absence de sources adéquates d'énergie électrique. Si quelques projets, avaient été caressés à l'époque, ils avaient dû être oubliés en raison de ce handicap.

Il est vrai qu'il existait de petites centrales électriques dispersées sur le territoire et opérées par des entreprises municipales ou particulières, mais, leur débit d'énergie était trop restreint. C'est pourquoi, personne n'entrevoyait un essor industriel d'envergure et il paraissait plus raisonnable de prédire un avenir reposant sur l'agriculture.

Rappelons qu'à la fin de la première année d'opération, la compagnie desservait 2,260 abonnés dans six municipalités et que son débit enregistrait près de 4,000,000 de kilowatt-heures.

Les nouvelles possibilités d'une région jusque-là ignorée ne tardèrent pas à attirer l'attention de nombreux manufacturiers désireux de bénéficier de cette source indispensable d'énergie électrique et Southern Canada Power ne ménagea pas ses efforts pour activer cette expansion. Pour mieux y parvenir, elle fut la première compagnie au Canada à inaugurer un service de recrutement industriel. Notons aussi qu'elle fut la première à inviter ses abonnés à participer à son entreprise, en leur offrant des actions. Cette attitude à la fois amicale et serviable envers le public et les industriels continue de porter fruits.

En 1923, le nombre des abonnés avait atteint 15,066 et le débit d'électricité avait augmenté à 46,000,000 de kilowatt-heures. Devant l'ampleur du progrès industriel et de la demande croissante d'énergie électrique, la compagnie entreprenait la construction d'une autre puissante centrale hydroélectrique, sur la rivière St-François, à proximité de Drummondville, le 1er septembre 1923. Quatre ans plus tard, l'usine de Hemmings Falls, d'une capacité génératrice de 25,000 kilowatts et d'une production annuelle supérieure à cent millions de kilowatt-heures, fonctionnait à pleine capacité.

Vingt-cinq ans après sa fondation, soit en 1938, la compagnie desservait 28,917 abonnés par le truchement de 1,116 milles de réseaux de transmission et de distribution, tandis que son débit atteignait 229,000,000 de kilowatt-heures.

Son réseau de lignes de transmission et de distribution a maintenant près de 4,500 milles de longueur. La compagnie est au service de 217 municipalités abritant une population de plus de 500,000 habitants. Le nombre de ces abonnés atteint près de 91,000 et le débit annuel d'électricité est de plus d'un milliard de kilowatt-heures.

Le développement industriel de la région a été grandement influencé par l'énergie électrique. Rien n'est plus facile à prouver qu'en consultant un recensement récent attestant que la compagnie pourvoit l'électricité à plus de 1,200 industries de tous genres.

Southern Canada Power a connu des débuts modestes et a eu maintes difficultés à résoudre, mais sa foi en l'avenir a engendré des résultats tangibles. La magie de l'électricité a décuplé la prospérité agricole et industrielle et selon les économistes, le territoire n'est qu'à l'aurore d'une ère de progrès encore plus brillante.

Des statistiques

Etat des baptêmes, mariages et sépultures à l'église catholique de Sherbrooke durant l'année 1866, comparé à 1855.

	1866	1855
Baptêmes	237	125
Mariages	61	19
Sépultures	50	40

Une maison qui compte 34 années de service
Une maison qui compte 34 années de service

DRUMMOND COAL & LUMBER CO. LTD.

Bois et matériaux de construction

Charbon—Huile à chauffage—Gaz propane

401, rue Lindsay Tél. GR 2-5842

DRUMMONDVILLE, Qué.

SITUE AU COEUR DE DRUMMONDVILLE

GARAGE GUERTIN

Spécialités: débossage et peinture

Remorquage accident

Tél: GR 2-4934 — 1 ave. Wood

DRUMMONDVILLE — 148, rue Hériot
ARRIERE

POUR D'HEUREUX VOYAGES CHOISISSEZ

VOLKSWAGEN

augmente



VOS PROFITS!

Voyez votre dépositaire autorisé

VENTE ET SERVICE



TREMBLAY AUTOMOBILE ENR.



631 rue LINDSAY—Tél. GR 8-0504

DRUMMONDVILLE, Qué.

A votre service dans le domaine du transport à Drummondville.



DRUMMOND EXPRESS Enr.

M. RAOUL COUTURE, prop.

déménagement local et longue distance. Emballage, transport général.

136, rue Lindsay, DRUMMONDVILLE, Tél. GR 8-0323

FERRONNERIE GODBOUT

A. Godbout, PROP. **ENR.**

Distributeur exclusif des peintures



Benjamin MOORE

GROS et DÉTAIL

QUINCAILLERIE
VAISSELLE
CADEAUX
ACC. ELECTRIQUES
ARTICLES DE SPORT

323, rue St-Marcel DRUMMONDVILLE Tél. GR 2-5446

Une entreprise qui contribue à moderniser les nouvelles habitations



FER FORGÉ MODERNE

F. Boissonneault, prop.

SOUDURE ELECTRIQUE

ESCALIERS — CLOTURES — RAMPES

MARQUISES — Etc.

Coin St-Paul et St-Damase Tél. GR 2-3570

DRUMMONDVILLE



Pour une plus grande satisfaction dans le domaine de la REFRIGERATION

VOYEZ UNE MAISON DE CONFIANCE

SANTERRE REFRIGERATION Enr.

Dépositaire Frigidaire de General Motors

- VENTE — DOMESTIQUE — SERVICE
- SERVICE — COMMERCIALE — JOUR ET
- INSTALLATION — INDUSTRIELLE — NUIT

217 St-Damase, DRUMMONDVILLE, Qué. Tél. GR 2-4996



Luneau Automobile Enr.

vendeur autorisé PLYMOUTH—CHRYSLER VALIANT
CAMIONS FARGO

SUPERTEST

Autos usagées à conditions de paiement très faciles. Pneus Dominion, Royal et Dunlop.

Réparations Service
Pièces authentiques



Angle Notre-Dame et St-Alphonse Tél.: GR 8-2557

DRUMMONDVILLE, Qué.

Nos hommages à la direction du journal



M. Georges HAGGERTY, président.

LA TRIBUNE

à l'occasion de son demi-siècle de progrès constant, de la part de la plus importante entreprise distributrice

de PRODUITS PETROLIERS

en GROS et DETAIL

desservant la région de Drummondville.

- St-Cyrille
- N.-D. du Bon Conseil
- St-Léonard
- Ste-Clothilde
- Ste-Brigitte
- St-Joachim de Courval
- St-Pie de Guire
- St-Edmond
- St-Bonaventure
- St-Majorique
- St-Germain
- St-Eugène
- St-Guillaume
- Ste-Perpétue
- St-Zéphirin
- St-Féliz de Kingsey

- GAZOLINE
- HUILE A CHAUFFAGE
- HUILE DIESEL
- HUILE A MOTEUR "castrol"

- Résidences
- Commerces
- Industries

- La Visitation
- St-Lucien
- Kingsey Falls
- St-Nicéphore
- Ste-Jeanne d'Arc
- L'Avenir
- Ulverton
- South Durham
- Ste-Christine
- Acton Vale
- Wickham
- Richmond
- Victoriaville
- Danville

50 LA TRIBUNE 1910-1960

Tél.: GR. 2-5428

Marchand Petroleum Company Limited

336, rue St-Edouard
DRUMMONDVILLE, Qué.

Incursion dans les archives

La Société d'Histoire des Cantons de l'Est secoue sa léthargie et reprend ses travaux

Par Louis-C. O'Neil

Il y a trente-trois ans cette année, on fondait à Sherbrooke la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, un groupement, qui s'est probablement déjà montré plus vivant qu'aujourd'hui, mais qui vient de ressusciter et de reprendre ses travaux. Mais il n'a pas démissionner dans l'ombre si l'on en juge par les reliques et les trésors de toutes sortes accumulés dans ses archives encore à l'heure actuelle. Depuis le décès de son président d'office, M. le chanoine Codère, survenu il y a quelques années, l'énergie de ses membres a été drainée ailleurs notamment vers l'édification de l'université naissante, mais les initiatives auxquelles on songe ne laissent pas de compenser pour la paresse apparente des ouvriers de la société.

Car elle n'a pas abdiqué les responsabilités que lui définissait à sa fondation M. l'abbé Michel Couture: "Son but est trop noble, sa durée est liée trop intimement avec le développement général de Sherbrooke, ses parrains ont trop à coeur la gloire de notre petite patrie pour qu'elle aille rejoindre, dans la nécropole des projets abandonnés, ces belles organisations sans lendemain, qui ont vécu ce que vivent les roses . . ."

C'est le 9 mars 1927, que vingt citoyens se réunissaient à l'hôtel de ville pour poser les premiers jalons de cette société. Précédemment le 2 du même mois, à une réunion préliminaire, on avait demandé au conseil municipal l'incorporation de la société, ce qui fut accordé le 7. Et à l'assemblée du 9, on relevait les noms du Dr John Hayes, de Richmond, son fondateur, M. le chanoine O. Z. Letendre, curé de la cathédrale, MM. les abbés Dolor Biron, curé de St-Jean-Baptiste, Emile Gervais, chancelier de l'évêché, Nil St-Laurent, aumônier des syndicats catholiques nationaux Arsène Goyette, curé à Rock Forest, Michel Couture et Maurice O'Bready, du séminaire St-Charles; aussi, MM. J. O'Callaghan Migneault, le magistrat J.-H. Lemay, le Dr Valmore Olivier, Charles de L. Mignault, Eudore Vaillancourt et plusieurs autres. Furent élus aux fonctions suivantes ce soir-là, le Dr John Hayes (président), M. l'abbé Nil St-Laurent (secrétaire archiviste), M. l'abbé Michel Couture, (archiviste adjoint), Me Charles de L. Mignault (secrétaire) et M. Michel Lainé (trésorier).

Le nom change!

Les premières années, la nouvelle association porta le nom de "Société Historique des Cantons de l'Est". C'est vers 1937 à l'occasion des fêtes du centenaire de Sherbrooke, croit-on, que le nom fut change en celui de "Société d'Histoire des Cantons de l'Est". Les premières séances eurent lieu dans le bureau de l'avocat Charles Mignault. Vers 1933, elles eurent lieu au séminaire Saint-Charles au fumoir des prêtres et un peu plus tard, les autorités de Saint-Charles aménagèrent une salle spéciale, dite "salle des Anciens" où fut installé le dépôt des archives avec cabinet vitré, etc.

Voici dans quel ordre se sont succédé les principaux directeurs de la société. Les **présidents**: le Dr John Hayes (1927-1932); le Dr Valmore Olivier, (1932-1940); M. L.-P. Robidoux, (1940-1046); M. l'abbé Albert Gravel (1946-1947); M. le chanoine J.-N. Codère (1947 jusqu'à son décès en décembre 1955). Les **secrétaires**: Me Charles de L. Mignault (1927-1933); M. l'abbé Maurice O'Bready, (1936 —). Les **archivistes**: MM. les abbés Nil St-Laurent, Michel Couture, Emile Gervais et Hermini Dubuc. Les **trésoriers**: MM. Michel Lainé, Pierre Bachand, et Gaston Genest. Les directeurs élus la dernière fois, M. le chanoine J.-N. Codère, président, M. A.-C. Skinner, vice-président, M. Antonin Deslauriers, deuxième vice - président, M. l'abbé Maurice O'Bready, secrétaire, M. l'abbé Hermini Dubuc, archiviste, M. Gaston Genest, trésorier et M. l'abbé Albert Gravel, directeur des études.

Exhortations opportunes

Un homme qui s'est intéressé à la petite histoire chez nous disait un jour: "Si les citoyens de notre ville ne se préoccupent pas de recueillir ici et là et dans les coins les plus cachés tout ce qui se rapporte à l'histoire de Sherbrooke, ces choses viendront à prendre le chemin d'Ottawa ou de Washington, ce qui est le cas pour une foule de souvenirs de l'histoire canadienne qui ont échappé aux sociétés d'histoire parce que l'on a pensé trop tard ou pas du tout, à les retenir". Non seulement ce concitoyen disait vrai, mais depuis, des choses que nous aurions dû conserver chez nous ont pris le chemin d'Ottawa et de Washington et les personnes qui ont fait ces dons ou qui se sont départies de ces objets s'en sont vantées.

Aussi, M. l'abbé Michel Couture avait-il raison d'écrire au lendemain de la fondation de la société: "Une semblable société ne se maintient que par l'union active de tous les talents de toutes les intelligences, de toutes les bonnes volontés. Le labeur de quelques-uns ne peut suffire à assurer le succès de ce qui est et doit être une oeuvre collective. Tout patriote intéressé, à quelque degré que ce soit, et dans n'importe quelle sphère, aux annales de nos cantons, peut apporter des matériaux utilisables, précieux même, à l'édification du monument commun. Les directeurs, en plus de payer de leur personne, devront orienter les efforts divers, canaliser les énergies éparses, diriger tous les travaux vers une fin générale: glorifier notre région — et à un point de vue plus précis, colliger tous les documents qui rendront possible, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'histoire globale des Cantons de l'Est".



Un album de portraits de famille. . .

Quelques réalisations

Entre autres réalisations, la Société a fait apposer sur les parois du canal Langis aux Grandes Fourches, une plaque commémorative rappelant le nom de cet endroit, "Grandes Fourches", changé plus tard en "Sherbrooke". Cette plaque, posée en octobre 1943 à l'occasion du congrès annuel de l'Acfas tenu à Sherbrooke, a été coulée à l'usine de la Fairbank Morse par l'ancien conseiller Armand Fisette, un employé de cette industrie. Un grand ralliement patriotique a donné lieu à la pose de la plaque en octobre 1943.

"On entoure aussi de vénération le site où fut célébrée la première messe à Sherbrooke, en 1816, dans une maison du Chemin Belvédère et en marge de laquelle Mgr Maurice O'Bready a déjà écrit une plaquette. La Société d'Histoire est en possession d'un acte de donation devant notaire, par Mme William Pitman et son fils Charles, de cet emplacement dans le canton d'Ascot. Et quand il est question de l'endroit où fut célébrée la première messe dans le district par le missionnaire Jean Raimbault, c'est de la maison de Bowman William Felton qu'il s'agit.

La maison des Felton

La maison des Felton n'existe plus et la deuxième a été construite à un autre endroit. Mais les fondations de la première habitation demeurent. Sauf erreur, on aurait déjà songé à la possibilité de reconstituer la maison des Felton, mais en autant que l'on sache, il n'existe aucun dessin croquis ou photo de cette maison, bien qu'une femme en aurait fait une peinture il y a un très grand nombre d'années. En 1901, la famille Pitman achetait la propriété. A cette époque, la famille Felton ou ses descendants habitaient la deuxième maison, laquelle fut incendiée, mais les Pitman bâtirent ailleurs, c'est-à-dire, dans la maison qu'ils occupèrent dans la suite. Et le véritable cite de la vieille habitation des Felton est aujourd'hui en plein champ, sur le Chemin Belvédère, à une faible distance de la route qui conduit à Ste-Catherine de Hatley.

L'on croit avoir établi de façon certaine que cette maison a été visitée par le missionnaire Jean Raimbault qui y avait célébré la première messe après en avoir reçu l'autorisation de Mgr Plessis, évêque de Québec. On raconte aussi qu'elle aurait été visitée par Sir John Coape Sherbrooke, gouverneur général du Canada et aussi, tout indiquerait que le roi Edouard VII, alors qu'il était prince de Galles, aurait visité la famille de William Bowman Felton. La famille Pitman venait d'Angleterre. Ce coin de propriété sort donc du domaine purement commercial pour entrer dans le domaine de l'histoire régionale Cette donation dont on parle plus haut avait été obtenue par l'intermédiaire du notaire Léonidas Bachand, de l'ancien conseiller Wesley Bradley et de l'avocat B. N. Holtham, trois



Dr John HAYES.

membres de la Société d'Histoire.

Les plaques commémoratives

Au sujet de plaques commémoratives, on a déjà effleuré le projet d'en apposer sur l'ancienne propriété Felton, à l'endroit de la première église qui fut une église protestante, une autre sur le site du pin solitaire dont Oscar Masse a écrit une histoire romancée, une autre à l'endroit où eut lieu la bataille de Rogers et que l'on désigne comme la bande de terre parallèle à la rue Melbourne, entre celle-ci et la rivière St-François, de même sur le site où s'éleva l'immeuble de la première compagnie par actions, la Cie Loomis exploitée, où se trouve aujourd'hui la propriété Paton; enfin, une autre serait installée pour commémorer le souvenir de Gilbart Hyatt, premier habitant de Sherbrooke.

Où sont les premiers morts?

Il fut aussi question, à la Société d'Histoire d'offrir son concours aux autorités municipales pour organiser des recherches en vue de retracer les tombes des fondateurs de Sherbrooke dans les cimetières. On sait que des morts ont déménagé trois fois à Sherbrooke. Le premier cimetière avait été aménagé où se trouve aujourd'hui la cour de jeux du séminaire St-Charles. Dans la suite il fut transporté rue Belvédère où est le commerce de "Martin Motor Sales" et plus tard enfin, au bout de la rue Saint-Michel. Pour le cas de Mme Annie Valls Felton, on sait qu'elle fut inhumée dans le cimetière catholique (elle était catholique d'ailleurs, espagnole d'origine, si nous ne faisons erreur) et on a même retracé le numéro du lot après la translation. Mais d'autres membres de la même famille ont été inhumés dans le cimetière de la rue Prospect.

Le dépôt des archives

La Société possède un grand nombre d'objets et souvenirs. Voici les photographies de quelques-unes. L'une d'elles rappelle la célébration de la première messe avec le meuble sur lequel fut offert le Saint - Sacrifice. Une autre nous montre le levier de la première locomotive à circuler sur les voies du Québec Central à Sherbrooke; il fut donné à la Société d'Histoire par M. G. D. Wadsworth, alors gérant-général du Québec Central à Sherbrooke. Une troisième représente un appareil à vues fixes, donnée à la Société avec plusieurs centaines de plaque de vitre en couleurs, par le Dr G. Speer, autrefois de Sherbrooke, spécialiste pour la vue. Une autre représente un couteau d'abordage en usage vers le 17e siècle et qui fut trouvé par des ouvriers qui creusaient rue Vimy pour élever la résidence de feu l'hon. sénateur Jacob Nicol; cet article est un don de M. le chanoine Dolor Biron, décédé, l'un des ouvriers les plus fervents de la reconstitution de la petite histoire chez nous. Une autre représente le groupe des raquetteurs du Sherbrooke Snow Shoe en excursion au sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré à l'occasion d'un ralliement de la raquette à Québec en 1910; c'est un don de M. G. E. Gagnon, de Sherbrooke, décédé. Une autre représente un groupe de partisans libéraux entourant Sir Wilfrid Laurier et William Lyon McKenzie King à la résidence du sénateur E. W. Tobin, à Bromptonville. La photographie fut prise à l'occasion d'une campagne électorale.

Le levier de la première locomotive porte l'inscription suivante:

Throttle lever of the first Quebec Central Engine No 1 built in 1874 by the Mason Mfg Co., Taunton, Mass.

Album typique

Enfin, on possède encore à la Société d'Histoire, l'un de ces vieux albums de portraits que l'on trouvait autrefois dans tous les foyers canadiens-français, recouverts de cuir, avec un fermoir métallique. L'album que nous reproduisons porte la date de 1874 et il avait appartenu à M. l'abbé J. Venant Charest, alors curé de St-Camille de Wolfe. Dans cet album, on relève des portraits de Bernadette Soubirous, de Leon XIII, de plusieurs curés et religieuses, d'une fille de cirque qui pesait 470 livres, à ce qui est noté, puis, du comte Albert de Mun, le grand apôtre des lois sociales en France vers 1875.

La photographie porte la date de 1880 sous l'autographe de de Mun lui-même, c'est-à-dire à une date où Albert de Mun ne siégeait pas à la Chambre française. On se demande si de Mun aurait visité la ville de Québec à cette époque ou si c'est une photographie que de Mun aurait simplement envoyée à des amis de Québec, qui venaient de le nommer membre honoraire d'un cercle. L'album que nous reproduisons ici est ouvert à la page de la photo d'Albert de Mun.

Des bienfaiteurs

Au nombre des personnes qui ont contribué à enrichir le dépôt des archives de la Société, et que l'on considère comme des bienfaiteurs, mentionnons l'avocat J. P. Wells, M. G.-E. Gagnon, le chanoine C.-J. Roy, ancien curé de St-Gérard de Wolfe, le Dr Wilfrid Lamy, M. l'abbé C.-E. Chartier, Mme L.-C. Bachand, M. Gérard Codère, l'avocat F. S. Rugg, M. Roland Olivier, l'ancien maire A.-C. Skinner, M. Léon Trépanier qui organisa les fêtes du centenaire de Sherbrooke en 1937, Mgr Maurice O'Bready, c.s., secrétaire général de l'université de Sherbrooke, le Dr Valmore Olivier, le poète Alfred Des-Rochers, M. l'abbé Eugène St-Jean, M. l'abbé J.-E. Simard, M. Arthur Bergeron, M. Gérard Côté, MM. Eugène Saint-Pierre, Léopold Chevalier, A. J. Richardson, Gustave Lanctôt, Mme Olive-Mary Vaudry, M. P. G. Roy, ancien archiviste provincial, M. Augustin Frigon, et un grand nombre d'autres.

Le nombre est considérable aussi de ceux qui ont présenté des travaux historiques devant la Société d'Histoire. On serait surpris de la somme de travail que représentent ces textes et ces recherches qui touchent autant de sujets, tous relevant de l'histoire de Sherbrooke, surtout au tournant du siècle. Il va sans dire que l'on s'est attaché surtout à repérer ce qui était susceptible de se perdre, quitte à rejoindre le deuxième siècle de la ville et de la région à la lumière de documents moins exposés à disparaître.

Les espoirs de la Société

Ceux qui aiment ces choses seront donc bien inspirés de suivre les exhortations de M. le chanoine Couture cité plus haut et ils voudront sans doute être animés des mêmes espoirs que traduisait il y a quelques années Mgr O'Bready quand il écrivait:

"Qui blâmer, si nous n'entreprenons rien pour nous faire connaître. Les Cantons de l'Est, ou l'Estrie, se distinguent nettement du reste du pays par leur peuplement, leur population, leur terroir, leurs ressources minières, leurs entreprises, leur esprit de progrès, leur cordialité. Quels avantages pour nous si nous pouvions les édifier un jour à une réputation qui les mette en évidence ! On veut, par exemple, faire affluer le tourisme dans notre région : pour cela, c'est bien de vanter nos paysages et nos villégiatures; mais qu'on n'oublie pas que les touristes cherchent, en plus du matériel, quelque chose de spirituel et d'humain dans leurs voyages et que si quelques-uns d'entre nous se contentent d'une brochée de truites, d'autres veulent rapporter des acquisitions intellectuelles. Nous ne parlerons jamais mieux aux étrangers, nous ne gagnerons jamais mieux leur admiration qu'en leur mettant sous les yeux les faits passés qui nous caractérisent et qui nous grandissent".

Nous pensons bien que cette invitation tient encore ! . . .Ce sera une excellente façon de marquer la renaissance de la Société.

Le nouvel exécutif, élu le 15 février dernier, se compose comme suit: président général, le Dr Valmore Olivier; vice-présidents des sections française et anglaise, Mgr Albert Gravel, p. d., et Me Bart Holtham; secrétaire général, Mgr Maurice O'Bready, p. d.; assistantes-secrétaires des sections française et anglaise, Mme Louis-C. O'Neil et Mlle Brenda Clowry; trésorier, M. Gaston Genest; conseillers, MM. les abbés René Lévesque et Conrad Gruleau, M. le juge Redmond Hayes et M. Ted Walsh.

Abonnez-vous à La Tribune

455 écoliers au séminaire en 1914

Le Séminaire St-Charles Borromée fournit l'instruction à 455 élèves en 1914. De ceux-là, 193 suivaient le cours classique et 262 le cours commercial. La valeur des édifices et terrains s'élevaient à $365,000. Le personnel se composait de 36 professeurs ecclésiastiques et de 3 professeurs laïques.

A South Durham, Qué.

et dans la région,

pour tous vos travaux de

- EXCAVATION
- NIVELLEMENT
- DEBLAIEMENT
- CAMIONNAGE



VOYEZ

WILFRID GIGUERE

entrepreneur général

South Durham, Tél.: TA 6-3111

Arrêtez-vous à l'important POSTE DE SERVICE Esso à South Durham



Le nouveau poste de service Esso, propriété de Jean Beaudoin, garagiste bien connu.

Arrêtez-vous au BEAUDOIN Esso SERVICE

Lubrification — Lavage — Accessoires "Atlas"

SOUTH DURHAM Tél.: TA 6-2755

CULTIVATEURS... BUCHERONS...

NOUS SOMMES VENDEURS DES MARQUES DE

SCIES A CHAINE LES PLUS POPULAIRES AU MONDE !

MORIN CHAIN SAW

Vente — Echange — Réparation

POSTE DE SERVICE SHELL

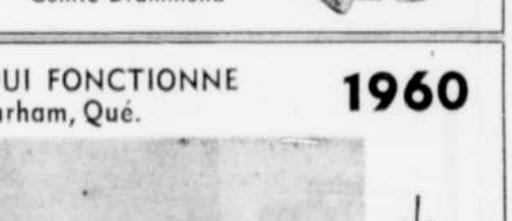
L'AVENIR—Tél. 27

HOMELITE

SUPER ZIP

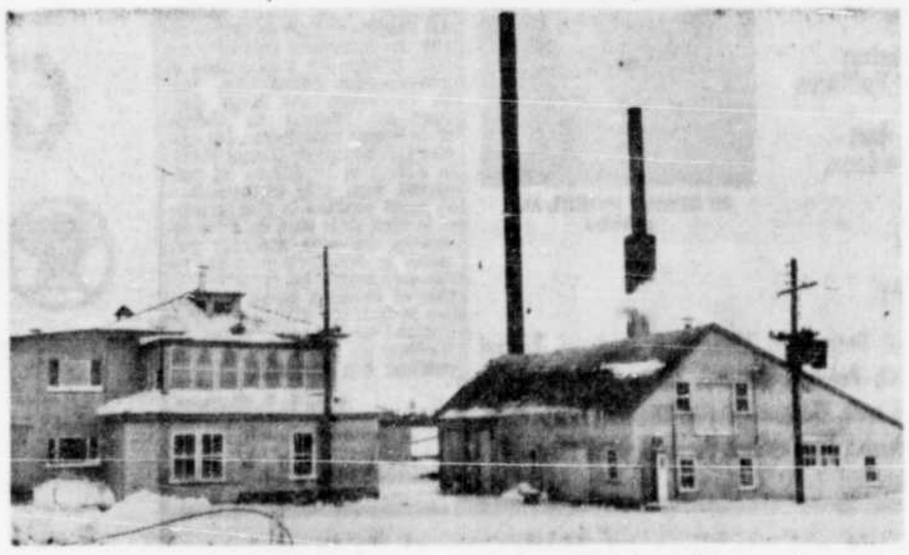


PIONEER



Comté Drummond

1899 UNE CREMERIE MODERNE QUI FONCTIONNE depuis 61 ans à South Durham, Qué. 1960



Les produits de la Crémerie South Durham Inc. sont distribués au Canada et dans tous les pays de l'Empire

MANUFACTURIERS DE: BEURRE PASTEURISÉ

Vendu dans toute la région des Cantons de l'Est et sur le marché de Montréal.

MANUFACTURIERS DE: LAIT EN POUDRE

Distribué au Canada et exporté dans tous les pays de l'Empire

CRÉMERIE SOUTH DURHAM Inc. Tél. : TA 6-3083—South Durham

Pierre-Paul Deslauriers, prés. Romuald Jodoin, vice-président, Lucien Trahan, gérant.

La SUPER-44 de McCULLOCH



Au service des CULTIVATEURS de la région de South Durham

GARAGE G. MOREAU

Ventes—Service—Echanges

MASSEY - FERGUSON

Réparations générales, pièces et instruments aratoires

SOUTH DRUHAM Qué.

Tél.: TA 6-2929

Le plus populaire rendez-vous de South Durham



Ci-dessus l'intérieur moderne du

RESTAURANT

LORENZO LEBLANC

REPAS LEGERS—RAFRAICHISSEMENTS

SALON DE BARBIER

TERMINUS D'AUTOBUS

South Durham—Tél. TAlbot 6-3014 — Qué.

Une entreprise progressive de SOUTH DURHAM au service des entreprises funéraires de la province

DOYON & FRERE ENR.

I. DOYON, prop.

Manufacturiers de cercueils vernis et recouverts



SOUTH DURHAM Tél. Rés. TA 6-2962

Atelier: Tél: TA 6-2992 — Cté Drummond, Qué.

L'essor économique d'Acton Vale, une ville centenaire

Acton Vale, ville centenaire d'au-delà de 5,000 âmes, impressionne depuis la dernière décade par un progrès dont l'allure ne semble pas près de s'arrêter si l'on en juge par les perspectives présentes.

A une quinzaine d'insutries, qui emploient environ 1,500 personnes, des pourparlers sont actuellement engagés qui en ameneraient l'établissement d'une autre dans un avenir très prochain.

Peerless Rug Company Ltd sont à terminer un agrandissement à leur entrepôt de la rue Lemay, 125 pieds de front par 200, une dépense de quelque 350,000.

Moose River Mills Ltd, une des usines contingentes de Peerless Rug Co., construite et installée à Acton Vale depuis à peine trois ans, laisse entrevoir qu'elle continuera encore comme à chaque année, son plan d'agrandissement.

A l'Eberhard Faber Pencil of Canada Ltd., les plans ont été acceptés en février dernier pour la construction immédiate d'une annexe à l'usine actuelle, où se fera la vulcanisation des matières premières employées pour la fabrication de bandes élastiques et d'efface.

Three "S's" Inc., (Gregory Sanders Inc.), bâtie depuis août 1959, ont à peine eu le temps de s'installer, que déjà ils projettent de doubler leur local au cours de l'été.

Ces seules perspectives pourraient être suffisantes pour montrer un horizon rempli d'espoirs, mais, avec l'essor industriel, s'enchaine automatiquement l'activité commerciale courante, l'accroissement de la population et, partant, le développement domiciliaire.

Dans le plan commercial, on peut inclure le progrès constant de la Caisse Populaire St-André. Ses directeurs sont à faire l'étude des possibilités d'ériger leur propre bâtisse pour y installer les bureaux qui sont actuellement dans un local loué.

Dans quelques semaines, la population d'Acion Vale aura aussi, à sa disposition, un bureau de poste tout rénové et agrandi. Les bureaux de l'Assurance-Chômage et Service de Placement, seront dorénavant logés au deuxième étage de cette construction. Ces réparations autorisées par le Ministère des Travaux publics, à Ottawa, sont couvertes par un contrat s'élevant à $49,300.

Lorsque l'on parle de développement dans une ville, il ne faut pas oublier que "le petit monde qui en fait partie peut être, en raison de son potentiel vital pour l'avenir économique d'une ville, la partie de la population qui demande la plus grande part de la planification future, et 1960 sera une année d'époque dans l'histoire scolaire d'Acton Vale, puisqu'elle marquera la fusion des commissions de la ville et de la municipalité.

Cette centralisation signifie qu'il faudra faire place à 350 élèves de plus l'an prochain, dans quatre écoles qui débordent déjà les cadres de leur capacité. Il est donc normal qu'on parle encore ici de construction: actuellement, il semblerait que les projets favorisent la construction d'une nouvelle école de 20 classes, qui serait exclusivement réservée pour la gente scolaire féminine.

A l'école secondaire St-André, qui serait éventuellement convertie en école supérieure pour les garçons, on ajouterait dès cette année, une salle de chimie et laboratoire ainsi qu'une salle de bibliothèque. Les garçons du cours primaire seraient classés aux deux écoles du Sacré-Coeur et de l'Ange-Gardien.

Devant une telle expansion économique, on ne peut que louer la valeur des corps publics qui dirigent les destinées d'Acton-Vale: Corporation municipale, commissions scolaires, Chambre de Commerce vivante et active, dans l'unité, tous savent faire feu de tout bois pour mettre à profit les disponibilités qu'ils ont sous la main.

Pour veiller à la santé des gens, disponibilité de quatre médecins, trois dentistes, trois pharmaciens, une clinique privée et un bureau d'Unité Sanitaire.

La générosité de la population d'Acton-Vale envers les oeuvres philanthropiques est proverbiale, et pour répondre à ces exigences sociales, on y trouve un conseil de Chevaliers de Colomb un cercle des Filles d'Isabelle, un club de Lions, un club des Business and Professionnal Women's Club, un cercle des Fermières, une section sociale de l'Union Fédérale des travailleurs du caoutchouc, une section de la Société St-Jean-Baptiste, un comité de l'Association Canadienne du Cancer, sans oublier la Chambre de Commerce des Jeunes, qui ne sont pas les moins actifs.

Mais, si tous les corps publics se donnent la main pour faire les tics et les tacs de ce mouvement continu, il reste qu'un seul coeur y fournit la sève qui l'actionne, et ce coeur c'est au presbytère qu'il se trouve, en la personne de son curé, M. l'abbé Albert Renaud. Deux vicaires résidants et un vicaire dominical l'assistent dans sa lourde tâche, se morcelant littéralement pour diriger les associations et groupements paroissiaux, tout en réservant une large part pour les troupes de Guides et de Scouts catholiques, les cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc, la J.E.C. et la J.R.C., et pardessus tout, s'ils dispensent à la gente écolière la plus grande et la plus belle part de cette direction, ils n'en trouvent pas moins le temps de partager et consoler toutes les misères petites et grandes, qu'on n'aurait pas le courage d'aller porter à d'autres oreilles qu'à celles du Ministre de Dieu, phare tout-puissant des paroisses.

Mme L. L. Guilbert.

Abonnez-vous à La Tribune



Vue générale du parc Portland alors que le kiosque des musiciens était au centre.—

Le télégraphe

Depuis que le télégraphe existe, chaque pays retrace un peu à sa manière l'histoire de cette invention merveilleuse. Les Anglais attribuent son invention à un de leurs compatriotes, Charles Wheastone.

C'est en 1837 que cet ingénieur aurait mis au point un appareil par lequel "il a été possible de donner l'alarme à distance au moyen d'un courant électrique passant par un fil de métal".

Effectivement, il a été construit en 1837, entre les stations de Euston et de Camden, un télégraphe opérant à six fils. Et bientôt après un réseau entier était mis en service dans cette région de l'Angleterre, chaque installation nouvelle marquant un progrès sur la précédente.

L'Association agricole des Cantons de l'Est

C'est à bon droit qu'on a appelé les Cantons de l'Est, le jardin de la province. Notre région est depuis longtemps renommée pour son progrès agricole, aussi bien que pour l'énergie et l'initiative de ses hommes d'affaires et industriels.

Il y a plus de 60 ans, l'on crut que par l'union des fermiers des Cantons de l'Est avec les hommes d'affaires de Sherbrooke, on pourrait arriver à fonder une foire annuelle. Basée sur des principes d'affaires, elle serait certainement un succès. Elle serait aussi le meilleur moyen de promouvoir les intérêts agricoles et commerciaux des Cantons de l'Est et de la Province toute entière.

C'est donc dans ce but que fut fondée, en mai 1885, l'Association Agricole des Cantons de l'Est. Elle fut formée avec un capital de $25,000, et ses actionnaires étaient parmi les hommes les plus remarquables des Cantons. Trente-cinq acres de terre furent achetés dans les limites de Sherbrooke, sur la rive est du Saint-François. On y construisit de remarquables édifices. Le succès fut admirable. Et dès 1890, l'association possédait l'un des plus beaux terrains d'exposition du Canada, évalué à $35,000; jolie somme pour ce temps-là.

Abonnez-vous à La Tribune



Votre vendeur à Acton Vale

BOISVERT & FILS INC.

vente—service—réparation

980, rue Daigneault, Tél.: 539
ACTON VALE.

FORD MONARCH FALCON



THIBAULT & FRÈRE

PLOMBIERS LICENCIES
PLOMBERIE — CHAUFFAGE — BRULEURS A L'HUILE
FERBLANTIERS — COUVREURS
Angle rues Daigneault et Cushing — Tél. 71—Rés. 222 et 463
ACTON VALE, Qué.



Ci-dessus, l'atelier moderne de nettoyage J. E. Therrien, d'Acton Vale et les 2 camionnettes préposées à la livraison.

Une entreprise de NETTOYAGE moderne, au service d'Acton Vale et de la région.

J. E. Therrien

nettoyeur-presseur

ENTREPOSAGE DE FOURRURES

Service de livraison rapide

ACTON VALE — Tél.: Atelier / Résidence 152 — P. QUE.

Meilleurs voeux

à l'occasion du jubilé d'or de
LA TRIBUNE

La Chambre de Commerce Senior, d'Acton Vale

Ex-président:
Paul Lamoureux.

Président:
Dr Armand Méthot, m.v.

Vice-Présidents:
R. Paul Fortin
Gaston Fournier

Secrétaire:
J. Adélard Vallières

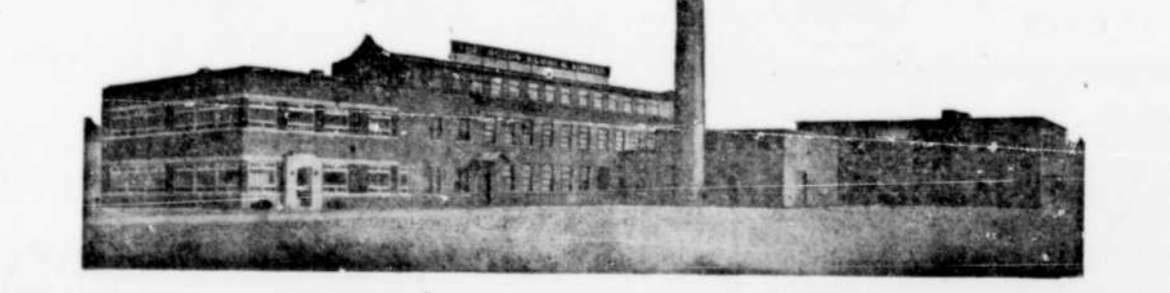
Trésorier:
Albert Ledoux.



DR ARMAND METHOT, M.V.
président

DIRECTEURS :

J. Marcel Desjardins, Léonard J. Harbour, Florent Beaugrand, Fernand Gagnon, Emile Grimal, Jean-Paul Tétreault, Gaétan Loiselle, Dieudonné Charette, Adrien Martel, Paul Girard, Fernand Côté, Ph.d.



Ci-dessus, la devanture du garage Gendron, vendeur Plymouth, Chrysler, Simca "VALIANT" Camions "Fargo"

GARAGE GENDRON Limitée

Vente-service-réparations-pièces authentiques "Chrysler"
SERVICE DE REMORQUAGE

1064, RUE DAIGNEAULT, — TEL.: 106 — ACTON VALE

Une industrie qui contribue au développement de la région d'Acton Vale.



Ci-dessus l'usine moderne où l'on fabrique les blocs et tuyaux de ciment

F.-X. PELCHAT

manufacturier de
- Blocs de ciment
- Tuyaux de ciment 6" à 24"
- Blocs et têtes de cheminées

ENTREPRENEUR EN MAÇONNERIE

Nous avons maintenant en usage une nouvelle machinerie moderne pour la fabrication des produits de ciment.

Chemin South Durham — Tél. 255 — Acton Vale, Qué.

THE ACTON RUBBER Limited

manufacturiers des fameuses marques

"ACTON" "PLASTI-LITE" "WINGS"

DISTRIBUEES PAR

ALFRED LAMBERT Inc.

Paul Charest, directeur, gérant général — J.M. Desjardins, directeur et gérant général adjoint

ACTON VALE, Qué.

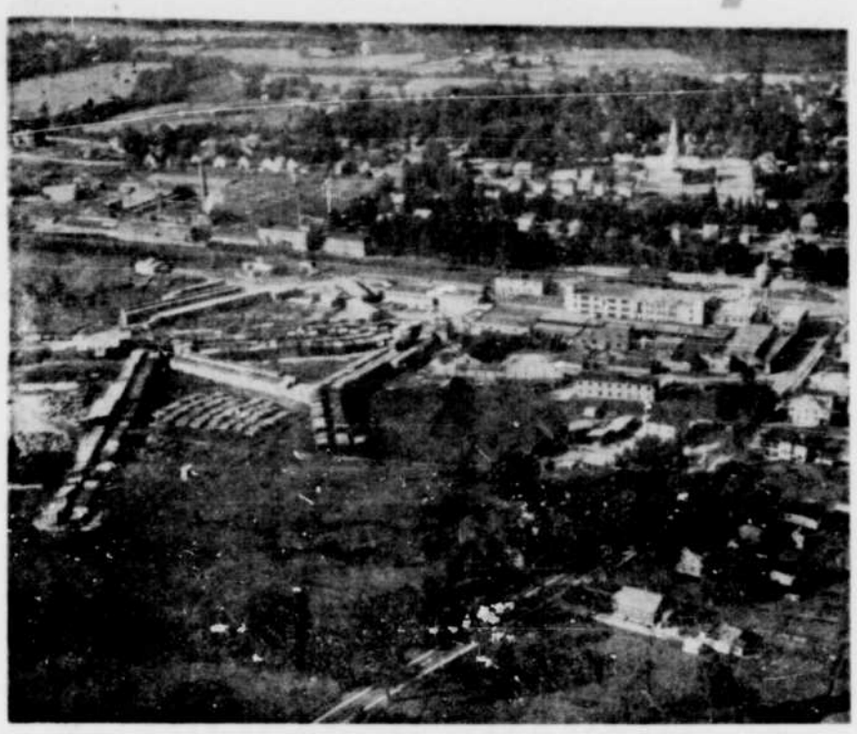
6ième section
pages 77 à 88

LA TRIBUNE

Numéro du
Cinquantenaire

SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960

Autre mosaïque d'un coin de nos Cantons



La ville de Cowansville, vue à vol d'oiseau



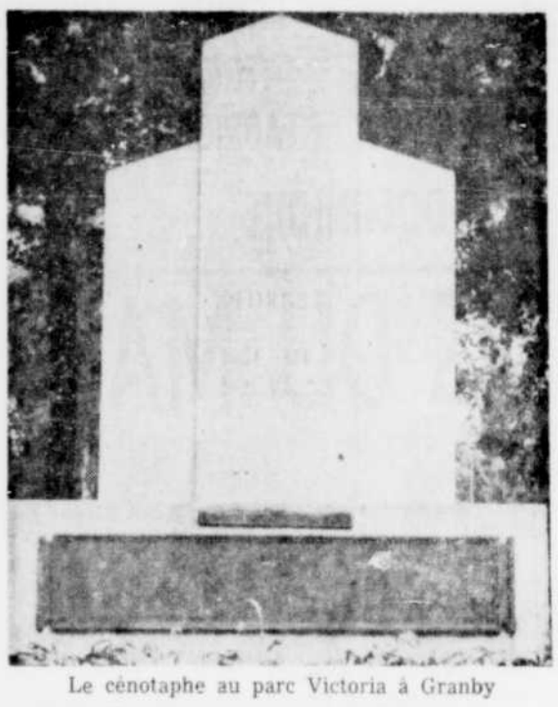
La maison des Arts à Granby



L'Hôtel de Ville de Cowansville



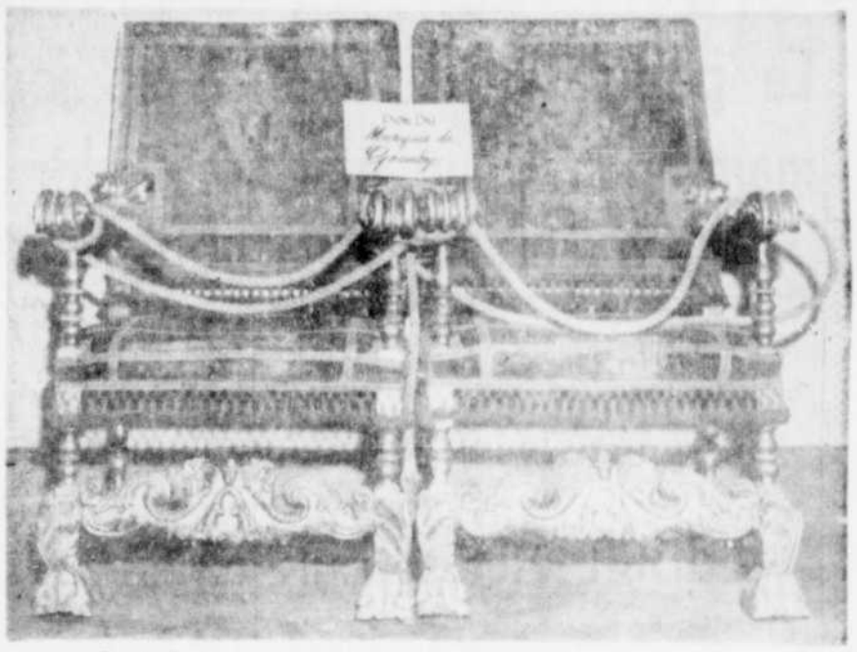
L'immeuble de l'Hôtel de Ville de Bedford



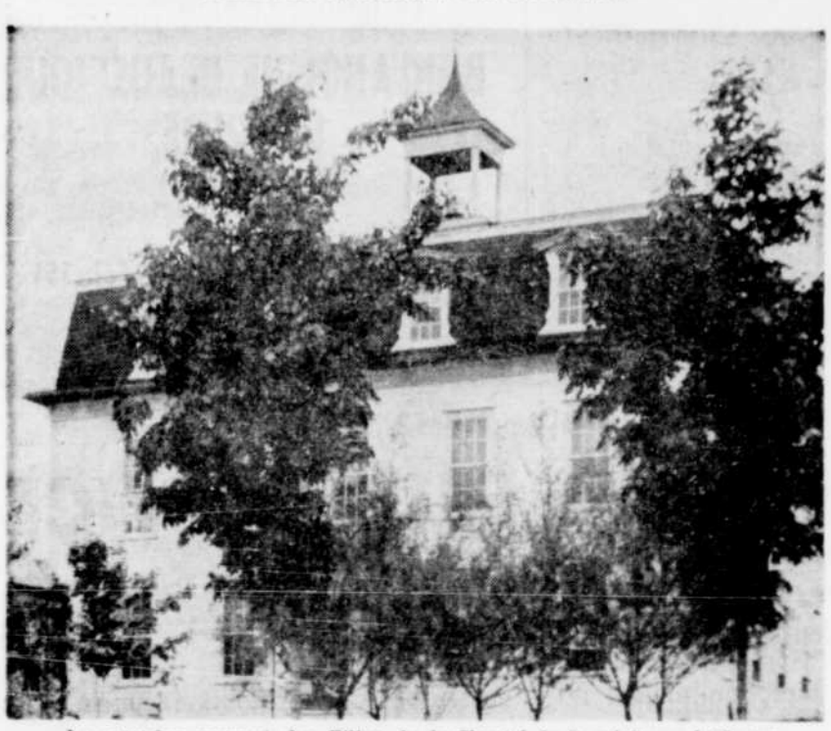
Le cénotaphe au parc Victoria à Granby



La Pointe Merry à Magog



Fauteuils du centenaire à Granby, dons du marquis de ce nom



Le premier couvent des Filles de la Charité du Sacré-Coeur à Magog



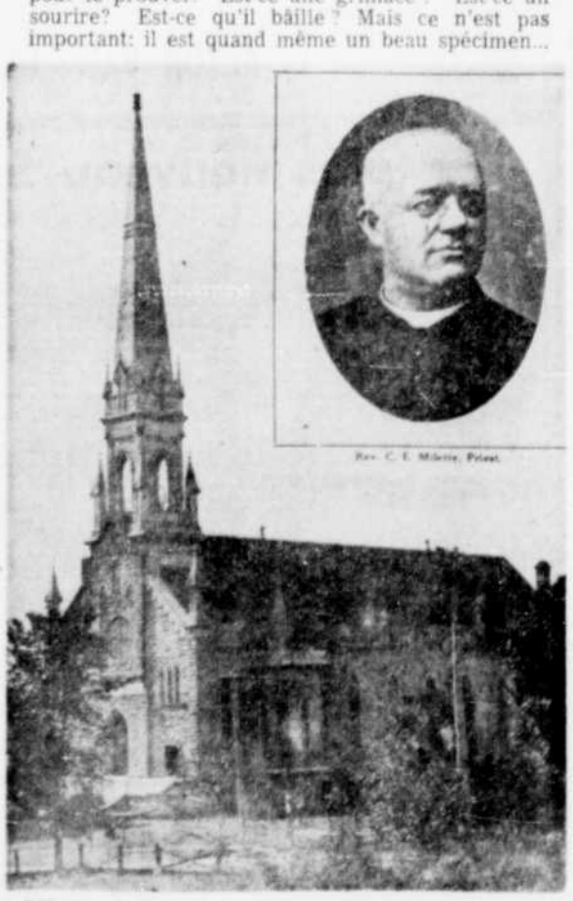
Le "Zoo" de Granby constitue une belle image d'histoire naturelle et ce lion fait son possible pour le prouver. Est-ce une grimace ? Est-ce un sourire? Est-ce qu'il bâille ? Mais ce n'est pas important: il est quand même un beau spécimen...



Une vue aérienne de Granby



Le cénotaphe des héros de guerres à Magog



L'église St-Patrice de Magog, église-mère de cette localité. Dans le médaillon, M. l'abbé C.-E. Millette, premier curé de cette paroisse qui compte plus de 75 ans d'existence.



Le "Château des Lutins" à Granby

Les forêts devenues villes

Des Abénaquis de 1760 jusqu'à nos jours, en passant par Gilbert Hyatt

Par M. l'abbé Ivanhoe Caron

Cette histoire ne commence réellement qu'après la cession du Canada à l'Angleterre, en 1760. Sous le régime français, vos montagnes, vos lacs, vos forêts dormaient dans un silence profond. Seuls les indiens Abénaquis venaient parfois troubler leur tranquille sérénité. A la suite de la conquête, des hommes nouveaux firent leur apparition dans les Cantons de l'Est. C'étaient des Américains qui, ayant refusé de prendre les armes contre l'Angleterre durant la guerre de l'Indépendance, s'étaient vus dans l'obligation de quitter leur patrie, et n'avaient eu d'autre alternative que de se réfugier dans les forêts vierges qui bordaient la frontière canadienne. Les premiers arrivés, en 1778, venus par la route de la rivière Hudson et du Lac Champlain, se fixèrent à la tête de la baie de Missisquoi, dans la seigneurie de Foucault et celle de Saint-Armand. Le gouverneur de l'époque, Haldimand, ne voulut pas leur permettre de s'établir en cet endroit; la plupart de ces Américains firent la sourde oreille et restèrent où ils avaient d'abord planté leurs tentes. Haldimand leur fit savoir qu'il n'accorderait des secours qu'a ceux qui seraient établis sur des terres de la Couronne. Il les menaça même de faire détruire leurs maisons et de les transporter à St-Jean. Au mois de février 1785, ces "squatters" envoyèrent une longue pétition au lieutenant - gouverneur Hamilton où ils protestaient contre l'exclusion dont on les menaçait.

Origine teutonique

Un fait à signaler c'est que presque tous les signataires de cette pétition partent des noms à consonnances étranges accusant une origine teutonique: Christian Wehr, Ludwig Streit, Conrad Best, Christian Mauer, John Ruiter, John Van Vorst. C'étaient des descendants de ces Allemands établis, au dix-huitième siècle, dans le nord de la province de New-York, le long des rives de la rivière Mohawk. La requête eut l'effet désiré; sur l'ordre de lord Sydney, secrétaire des colonies, le lieutenant - gouverneur Hope leur fournit leur quote - part de provisions, et ces réfugiés s'installèrent définitivement sur les bords de la baie de Missisquoi. Ils formèrent le premier groupe d'habitants de langue anglaise dans les Cantons de l'Est. Ce sont pour ainsi dire, les seuls Loyalistes qui s'établirent dans la province de Québec. Ceux qui les suivirent après l'acte Constitutionnel de 1791, n'étaient pas des Loyalistes, au vrai sens du mot. Ce fut justement à la faveur de cet acte de 1791 que commença la grande immigration de sujets américains dans les Cantons de l'Est. Le 7 février 1782, le lieutenant - gouverneur Alured Clarke, lançait une proclamation où il invitait tous ceux qui le désiraient à venir s'établir sur les terres de la Couronne, dans la province du Bas-Canada. Des terres seraient données gratuitement à tous ceux qui en feraient la demande. Une seule chose était requise: les sujets étrangers devaient prêter le serment de loyauté à la couronne britannique.

De plus, chaque concessionnaire devait payer lui-même les frais d'arpentage. Les instructions royales disaient bien clairement qu'on ne devait pas accorder plus de 200 acres de terre à chaque concessionnaire; cependant, il était laissé à la discrétion du gouverneur et du Conseil exécutif d'accorder dans les cas particuliers, une plus grande étendue qui ne devait pas aller au-delà de 1200 acres, cependant. William Smith, ancien juge en chef de l'état de New York avait été nommé président du comité permanent des Terres. Son désir était de remplir le Canada de loyaux sujets américains. Dès la première séance du comité des Terres, il déclara qu'il ne fallait pas accepter trop à la lettre les instructions royales et se montrer trop sévère pour les conditions d'établissement. Il croyait que si l'on accordait à un groupe d'associés, sous la conduite d'un chef, 30, ou 40,000 acres de terre au lieu d'accorder à chacun 200 acres, on arriverait beaucoup plus facilement à coloniser le pays. Le chef recruterait lui-même ses associés et paierait les frais d'arpentage. Aussitôt que cette décision fut connue dans le public, les demandes pour la concession d'un canton affluèrent dans le bureau des Terres. Néanmoins, on remit à chacun de ces chefs une autorisation pour faire arpenter à ses frais le canton qu'il sollicitait et on invita leurs associés à venir s'établir immédiatement.

Des réserves

Des arpenteurs étaient à la besogne, occupés à fixer les limites des cantons dont on avait sollicité l'octroi. Au mois de juillet 1793, une enquête faite dans le bureau des Terres révéla que les autorisations d'arpentage avaient été accordées pour 173 cantons, sollicitées par au-delà de 250 chefs, et de 10,000 associés. On était littéralement débordé. Les arpenteurs ne pouvaient plus suffire à la besogne. De plus, des difficultés imprévues se présentaient. En effet, d'après les instructions royales, 1-7 des terrains concédés devait être réservé pour l'entretien du clergé protestant, et 1-7 pour la couronne. Ces réserves devaient être délimitées sur le terrain avant l'octroi des lettres patentes. Ce ne fut qu'après de longs tâtonnements que l'on parvint à fixer un mode de lotissement de ces réserves. Les diagrammes officiels des cantons ne furent approuvés qu'à l'automne de 1794. De plus, les formalités requises pour l'émission des lettres patentes étaient excessivement compliquées. C'étaient des procédures sans fin que l'on multipliait dans les divers bureaux du gouvernement. On était encore au temps où de substantiels boni étaient fructueux. Il fallut établir une table des honoraires si longuement discutée qui ne fut approuvée par le gouvernement de la métropole qu'au mois d'août 1795. De sorte qu'à venir jusqu'à cette date aucune délimitation des réserves pour le clergé et la couronne n'avait été faite sur le terrain, aucun canton ni aucune partie de canton n'avait été concédé par lettres patentes.

Cependant, les chefs de canton, ceux à qui l'on avait donné, depuis 1792, des autorisations d'arpentage avec promesse de leur accorder bientôt des titres légaux de possession, s'étaient occupés de se choisir des associés. On leur avait fait entendre "que sur l'envoi des noms et de la qualification des associés, au gouverneur en conseil, par les commissaires nommés pour recevoir le serment d'allégeance, il serait fait à chacun d'eux, l'octroi d'un canton de 44,000 acres, qu'ils seraient censés posséder en commun avec trente-neuf associés, et selon cette proportion pour un plus grand nombre d'associés de manière, cependant, que chacun des associés ne puisse avoir plus de douze cents acres.

Au temps de la Rébellion

Encouragés par cette espèce de convention, les chefs de cantons avertirent leurs associés d'avoir à se rendre sur le morceau de terre qui leur avait été assigné. Ces associés étaient, pour la plupart, des habitants de l'état de New-York, du Vermont et du New-Hampshire. Au temps de la rébellion ils avaient combattu en faveur de l'indépendance des Etats-Unis, mais, depuis, opprimés et surchargés de taxes par le gouvernement de la nouvelle république, ils avaient résolu de s'expatrier plutôt que de subir un joug aussi pesant. Ils vendirent les propriétés qu'ils détenaient dans les Etats-Unis et se dirigèrent par caravane vers le Canada. Les uns vinrent par le lac Champlain et se fixèrent un peu à l'aventure dans les cantons de Stanbridge, de Dunham et même de Farnham. Dès 1794, des petites colonies commençaient à se dessiner dans ces cantons. D'autres arrivèrent par le lac Memphremagog et se fixèrent sur les bords de ce lac, en attendant que l'occasion s'offrit à eux d'escalader les montagnes qui les entouraient. C'est vers cette époque que, Nicholas Austin, le chef du canton de Bolton, vint s'établir à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de Peasley's Corner; que Henry et Ebenezer Collins, Elias Truax et Isaiah Sewell s'établirent dans le canton de Brome en même temps que Alexander Griggs et Thomas Spencer entraient dans le canton de Sutton et se fixaient à l'endroit actuel du village d'Abercorn; que Henry Ruiter jetait les fondements de Mansonville, dans le canton de Potton. Une route naturelle s'offrait à l'intérieur: celle de la rivière Magog. Des hommes audacieux la suivirent et arrivèrent à la rivière Saint-François. A la tête de ces intrépides colons étaient Gilbert Hyatt, un riche fermier du district de Schenectady. Les biens de son père Abraham avaient été confisqués par le gouvernement américain. D'après la tradition, Gilbert serait arrivé aux Grandes-Fourches, en 1796, avec ses frères, Joseph, Abraham, Isaac, Jacob, Cornelius et Charles, et ses soeurs Ann, Miriam et Mary. Il se serait bâti une petite maison sur le lot 18, du 7e rang d'Acton, sur la pointe de terre formée par la jonction des rivières Magog et Saint-François.

Ses associés étaient David Moore, Moses Knapp, Ebenezer Normand, James Burns et James Lobdall.

Voir ABENAQUIS—P. 79, col. 8

Nous sommes fiers de contribuer au développement routier du comté de Bagot !

PAVAGES MASKA INC.

MASKA PAVING INC.

J. E. GAGNON, président

GASTON A. MAILHOT Ing. P., Directeur-gérant

ENTREPRENEURS EN TRAVAUX MUNICIPAUX

EGOUTS – AQUEDUC – TROTTOIRS – GRAVELAGE – EXCAVATION
TERRASSEMENT – PAVAGE D'ASPHALTE – TRAVAUX DE VOIRIE
FABRICANTS DE TUYAUX EN BETON DE 12" à 66" DE DIAMETRE

ST-DOMINIQUE — TEL. PR 4-5369 — Cté BAGOT

GRANDES RENOVATIONS DU MARCHE SUD D'ACTON VALE

La population d'Acton Vale jouit maintenant d'un marché moderne à service semi-libre



Le nouveau Marché Sud d'Acton Vale, propriété de M. L. Loiselle, président de la Caisse Populaire de la même ville, est présentement le plus moderne du genre à Acton Vale.

Affilié à une puissante chaîne distributrice d'aliments en gros, il est ainsi possible à la direction de vendre aux plus bas prix du marché les denrées alimentaires de même que tous les produits nécessaires dans tout foyer moderne, dont se ravitaillent les familles économes.

Un service de livraison aux quatre coins de la ville est assuré aux clients et clientes, ce qui ajoute encore grandement au service général du Marché Sud.

Ménagères d'Acton Vale, nous vous invitons cordialement à visiter, si vous ne l'avez pas encore fait, ce populaire marché moderne au type Self Service. Venez y faire votre magasinage de fin de semaine, et vous apprécierez vous aussi les incomparables aubaines que vous y trouverez.

Mme Loiselle, secondant son époux dans la direction du Marché, vous attend à la caisse enregistreuse pour calculer avec vous les sous que vous aurez économisés.

La "Bourse" existait à Sherbrooke en 1886

Un journal publiait il y a quelque temps une série d'articles sur "la bourse à Sherbrooke". On y trouvait les noms des courtiers en valeurs de notre ville et de ceux qui ont exercé cette profession en nos murs depuis 1912. En poursuivant des recherches dans un autre domaine, l'auteur de ces articles a trouvé des documents permettant d'affirmer que le premier établissement de courtage fut établir à Sherbrooke en . . . . 1886 !

Voici en effet ce qu'on lit dans le "Pionnier" de Sherbrooke du 30 décembre 1886: "Il manquait encore une institution à Sherbrooke; nous n'avions pas de rendez-vous pour les négociants en valeurs commerciales. Sherbrooke était pourtant assez important pour avoir sa "bourse". C'est ce qu'ont compris les agents de change, MM. P. G. Hanrahan and Co. qui viennent d'ouvrir un établissement du genre sur le "square", le futur Wall Street de notre ville.

"Les amateurs de spéculation ne tarderont pas à entourer leur corbeille. Le bureau est relié à la bourse de Montréal par une ligne directe de télégraphe" terminait l'article du "Pionnier".

Sur le même sujet, on lisait dans le "Progrès de l'Est" de Sherbrooke, du 31 décembre, 1886: "Il paraît que MM. P. G. Hanrahan et Cie viennent d'ouvrir un bureau de courtiers en notre ville. C'est la première institution du genre parmi nous. Nul doute qu'elle sera couronnée de succès".

Et voilà comment naquit la Bourse à Sherbrooke !

Succès à la direction du MARCHE SUD où vous trouverez notre variété de pains !

DEMANDEZ LE PAIN TIC-TOC

BONLANGERIE BEAUSEJOUR ET FRERE

Boulanger

1048, rue MacDonald — Tél. 351

ACTON VALE, Qué.

Nos meilleurs voeux à la direction

- Jambon
- Bacon
- Cottage Roll
- Jambon Pressé

Salaison Acton Enr.

Julien Lamothe, prop.

Spécialité: Jambon fumé à l'érable



Acton Vale, Tél. UPton 136, P. Qué.

Nos hommages à la direction du MARCHE SUD

LALIBERTE & FRERE ENR.

Fruits et Légumes en gros

21, rue Guy — Tél. FR 8-4664

GRANBY, Qué.

BON SUCCES A LA DIRECTION !

GEO. PLAMONDON LTEE

Embouteilleurs autorisés

Coca-Cola

nous contrat avec Coca-Cola Ltée

1, avenue Plamondon — Tél. GR 8-0788

DRUMMONDVILLE, Qué.



Demandez-nous nos estimés pour tous genres de constructions, résidentielles, commerciales et industrielles.

Nous nous excusons auprès des clients du

MARCHÉ SUD SELF SERVICE

pour le dérangement occasionné durant les travaux de modernisation de cet établissement

Nous vous invitons à patroniser le populaire

MARCHE SUD, à la direction duquel nous présentons nos meilleurs voeux de franc succès.

B. GOULET & FILS

ACTON VALE, Qué. — TEL.: 259

Le plus nouveau Super Marché à Acton Vale, Qué.



Avec 1960, vient de s'inaugurer à Acton Vale un établissement moderne où l'on vend à bas prix tous les jours.

- EPICERIE
- VIANDES
- FRUITS
- LEGUMES
- SERVICE DE LIVRAISON



M. Gaétan Loiselle, prés. de la Caisse Populaire St-André et prés. du Comité Commercial de la Chambre de Commerce.

— Tél.: 303 —

MARCHÉ SUD SELF SERVICE

1151, rue Boulay, ACTON VALE

Abonnez-vous à La Tribune

La ville d'Acton Vale est fière de son nouvel hôtel de ville



M. l'abbé Albert RENAUD, prêtre-curé de la paroisse St-André d'Acton Vale.



S. H. le Maire Roger LABRECQUE, premier magistrat de la ville d'Acton Vale.

Un nouvel édifice moderne remplace celui érigé en 1861, qui est aujourd'hui disparu

La construction de la première annexe de l'hôtel de ville à Acton Vale est une réalisation qui rehausse le prestige de cette ville, et répond à une partie des besoins de toute la population.

L'ancien hôtel de ville, qu'on connaissait couramment comme "La Place du Marché" avait été construite en 1862, le contrat avait été donné le 9 décembre 1861 à un entrepreneur du nom de Louis Bernier, suivant les plans et devis faits par M. York, à qui on avait confié la charge de "surintendre" (selon le texte même des délibérations du conseil de 1861) l'érection du dit marché, laquelle "Surintention" devait être faite une fois par semaine.

Cette bâtisse, qui était de deux étages servait, en plus du marché régional, à toutes sortes de fins municipales. Même, pendant un certain temps, une de ses salles servit de classe pour les filles; ce fut également, moyennant un loyer de $20.00 par année, le quartier-maître de la compagnie des Carabiniers Volontaires du village, la caserne des pompes à incendies; une salle de théâtre pour la société des Amateurs d'Acton Vale, dont M. Augustin Laberge fut le président pour les années 1862 et 1863. La Cour du Comté de Bagot y tenait ses sessions dans le bureau du secrétaire-trésorier. Cette bâtisse comprenait également la prison locale.

Ce Centre Municipal fut maintenu jusqu'en 1945, alors que, à cause de sa vétusté, il fut condamné par la Underwriters, et on en ordonna la démolition.

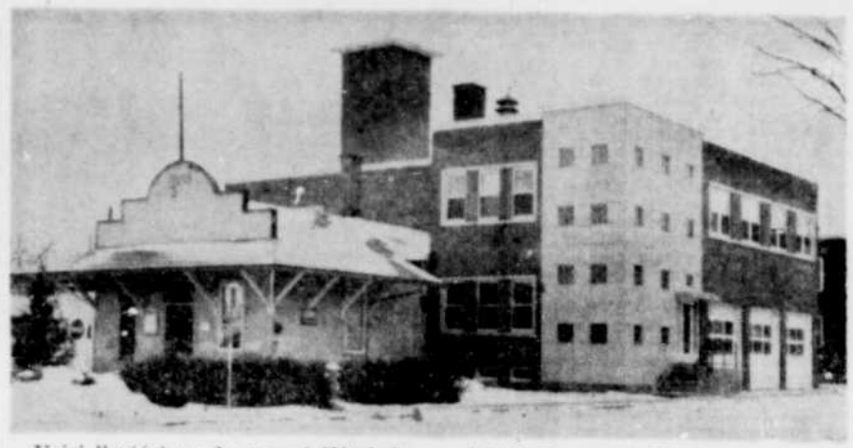
En attendant la reconstruction d'un autre édifice, le Département des Incendies et de la Police, de même que le secrétariat furent installés dans un local situé à l'angle des rues Cushing et Boulay. Ce qui devait être une installation temporaire de ces bureaux, est devenu aujourd'hui l'emplacement d'érection du nouvel hôtel de ville, et, l'ancien hôtel de ville démoli, on convertit ce terrain en parc municipal.

On se rappelle que le contrat de cette construction avait été accordé à A. Fortin Construction Limitée de Drummondville en mai dernier, pour un montant de $65,000.00 suivant les plans et devis des architectes Blais et Audet de Drummondville également.

L'annexe récente comprend actuellement: au sous-sol, la chaufferie; le garage municipal au premier plancher, le bureau de la police, et au deuxième se trouve la salle municipale publique, la chambre du juge et un vestiaire, qui peut aussi, au besoin, être converti en chambre de délibérations pour les comités.

Voici maintenant les projets de la seconde partie, qui sera vraisemblablement construite en avant. Le sous-sol comprendra les cellules municipales et une salle pour le service de la Police, deux voutes superposées serviront la première, celle du sous-sol, aux archives municipales, et la seconde, celle du rez-de-chaussée, contingente aux bureaux du secrétaire et du personnel.

Au deuxième, communiquant avec la grande salle, une bibliothèque municipale d'envergure qui réjouira certes la population, et dont les alcôves seront connexes.



Voici l'extérieur du nouvel Hôtel de Ville d'Acton Vale. Il remplace l'ancien qui datait de 1861 et qui fut démoli et remplacé par un parc municipal. Ce nouvel Hôtel de Ville réjouit grandement la population et bientôt, une bibliothèque municipale s'y installera au deuxième étage.



Cette photo nous rappelle l'ancien Hôtel de Ville d'Acton Vale, construit en 1861, démoli en 1959 et où se trouve aujourd'hui un magnifique parc municipal.

Des Abénakis de 1760 jusqu'à nos jours...

(Suite de la page 78)

Les "squatters"

Tous ces colons étaient de véritables "squatters", c'est-à-dire qu'ils étaient venus prendre possession des terrains qu'on leur avait promis, sans aucun titre légal, sans avoir rempli aucune formalité requise, se fiant tout bonnement à la foi du gouvernement canadien.

Un grand nombre d'autres les avaient suivis avec l'intention bien arrêtée de se mettre immédiatement eux aussi au travail de défrichement. Voyant que les terrains dont ils avaient sollicité l'octroi n'étaient pas encore arpentés, que le lotissement des réserves du clergé et de la couronne n'y était pas fait, ils revinrent sur leurs pas et se fixèrent le long de la frontière, dans l'espérance qu'on effectuerait bientôt ces travaux, et qu'on leur donnerait des titres légaux. Plusieurs, ayant perdu toute confiance dans les promesses des officiels du gouvernement, vendirent à d'autres associés, leurs droits, et retournèrent aux Etats-Unis. D'ailleurs, depuis le mois de juillet 1793, on refusait absolument d'accepter de nouvelles demandes de concessions. Enfin, des avis publics dans la Gazette de Québec en date des 10 et 20 octobre 1794, et du 17 janvier 1795 invitaient tous les chefs de cantons et leurs associés à venir prêter le serment de loyauté. Fort peu en eurent connaissance et purent ainsi se rendre à la demande des commissaires chargés de cette office. C'était un obstacle qui allait apporter un retard considérable à l'émission des lettres patentes. Cependant, le 2 février 1796, une proclamation signée par lord Dorchester, octroyait à l'honorable Thomas Dunn, membre du Conseil exécutif, du Conseil législatif et du bureau des Terres, une étendue de 45,714 acres de terre, à être partagés entre lui et ses 39 associés, pour la plupart, des Américains déjà établis dans ce canton. C'était la première concession de terres de la Couronne faite d'après les dispositions de l'acte de 1791.

Sous le gouverneur Prescott

Au mois de juin 1796, lord Dorchester était remplacé, comme gouverneur, par le général Robert Prescott.

Le nouveau gouverneur, instruit de ce qui s'était passé sous son prédécesseur, voulut remédier immédiatement aux maux qui en résultaient. Le duc de Portland lui avait demandé d'accorder des titres légaux à ceux envers qui la bonne foi du gouvernement était engagée depuis 1792. Les membres du comité permanent des Terres répondirent dans un rapport conjoint, en date du 7 juin 1797, qu'aucun parmi les chefs de cantons et leurs associés n'avait droit aux faveurs du gouvernement, parce que pas un seul parmi eux n'avait rempli les formalités requises. On admettait, cependant, que Nicholas Austin, le chef du canton de Bolton, et Asa Porter, le chef du canton de Brome, ne devaient pas être compris dans cette exclusion générale et de fait, des lettres patentes leur furent données à eux et à leurs 39 associés, le 18 août 1797. De l'avis des membres de l'Exécutif, lors Prescott lança le 27 août 1797, une proclamation où il était ordonné à tous ceux qui s'étaient établis sur les portions des terres vacantes de Sa Majesté d'avoir à les quitter le plus tôt possible. Les protestations arrivèrent en masse au Bureau des Terres, et, un mémoire, portant la signature des principaux chefs de cantons, fut envoyé à Prescott au commencement de décembre 1797. Les intéressés y exposaient au long leurs revendications, et se plaignaient amèrement de la mauvaise foi des chefs du gouvernement.

Le duc de Portland

Prescott transmit au duc de Portland le mémoire en même temps qu'une longue lettre où il lui donnait des explications sur l'imbroglio. Portland lui répondit qu'il ne pouvait lui indiquer de si loin la procédure à suivre, mais qu'en interprétant strictement les conditions posées dans les octrois de concessions, il croyait qu'un grand nombre de pétitionnaires n'étaient plus en droit de réclamer les terrains qu'ils avaient sollicités. Il laissait, tout de même, pleine liberté à Prescott, de mettre en vigueur les réglements qu'il jugerait à propos. Prescott soumit de suite aux membres de l'Exécutif une série d'instructions où il était dit en somme que des octrois de terre seraient accordés à tous ceux qui en avaient fait la demande, proportionnellement aux dépenses faites jusqu'à ce jour. Les ministres répondirent que tel n'était pas leur opinion, que le seul fait, pour les colons américains d'être venus s'établir sur les terres de la couronne ne constituait pas un droit acquis. Prescott répliqua que ces gens étaient venus dans la province à la suite de la proclamation de 1792, et attirés par une bruyante réclame, que c'était une injustice criante que de les forcer maintenant à déguerpir, surtout ceux qui avaient fait de grandes dépenses pour défricher leurs lots de terre. Il annonçait en même temps au duc de Portland qu'il avait découvert, parmi un groupe de citoyens de la province, presque tous de langue anglaise, un complot ourdi dans le but de s'emparer des terres de la couronne même dans les endroits déjà établis. Quelques membres du gouvernement étaient les instigateurs du projet. D'après les instructions royales, personne ne pouvait recevoir plus de 1200 acres de terre; les spéculateurs, afin d'obtenir de plus grandes quantités, se faisaient donner des concessions au nom de personnes étrangères qui s'engageaient à leur remettre ces concessions aussitôt que les lettres patentes seraient émises, et cela, sous paiement, comme récompense, d'une somme allant de six à dix piastres, ou d'une petite concession de 200 acres. Des agents secrets parcouraient les états du Vermont, de New-York, de New-Hampshire et de Massachusetts, afin de recruter les associés fictifs qui devaient prendre la place des premiers pétitionnaires qui déjà établis, avaient entrepris des travaux considérables.

Voir ABENAQUIS P. 80, col. 1

CHASSE

(Suite de la page 71)

gantic, était le "corégone" ou "hareng de lac" qu'on appelait poisson d'automne. On le pêchait surtout en automne, à l'aide de filets, aux environs de la Toussaint. A certains endroits, cette pêche prenait l'aspect d'un carnaval alors qu'on allumait des feux de grève et qu'on procédait sur place à la mise en conserve de ces poissons dans de grands barils apportés sur place.

Dans la rivière Magog on capturait à part le brochet maillé ou l'achigan, beaucoup d'anguilles, un poisson qui dans le temps était fort recherché des gourmets. Elles disparurent un beau jour sans qu'on sache pourquoi. La pollution des eaux de la St-François par où elles remontaient de la mer, est peut-être cause de cette disparition que nos vieux pêcheurs déplorent vivement.

Au petit Lac Magog, le brochet et l'achigan abondaient. Comme le boulevard Bourque n'existait pas à cette époque, plusieurs amateurs de Sherbrooke préféraient se rendre au petit lac par chemin de fer. D'ailleurs on pouvait prendre le train de 3 heures de l'après-midi et revenir par le train de 8 heures, ce qui était idéal pour les pêcheurs de fin d'après-midi.

En 1910, la première pisciculture établie dans le région comptait déjà trente années d'existence. La bâtisse que les gens appelaient dans le temps "La Poissonnerie" était sise sur les bords de la rivière Magog près de ce qui est aujourd'hui le barrage de la "Dominion Textile". On y élevait de la truite mouchetée, de la truite grise, du saumon et même de l'achigan. Vers 1920 sous l'instigation du pisciculteur en chef, M. L. DeSève, de Magog, l'on fit venir du Wisconsin des oeufs de truite arc-en-ciel. Aujourd'hui, la truite arc-en-ciel, un poisson très prisé de nos sportsmen, habite nombre de nos lacs et rivières.

Des rivières comme la Bécancour et la Palmer, déjà réputées en 1880, les rivières Salmon de la région de Sherbrooke, le Salmon Creek, la rivière Coaticook, la "Moe River", la Tomifobia, le Nigger, la rivière Arnold, la Chaudière regorgeaient de truites mouchetées tandis que la truite grise abondait dans tous les lacs où on la trouve encore aujourd'hui et tout particulièrement dans le lac Mégantic, le lac Brompton, le lac Massawipi et le lac Memphrémagog.

Malgré la disparition du saumon, c'était encore l'âge d'or de la pêche dans les Cantons de l'Est en 1910. Si des engins modernes comme la canne en fibre de verre, le moulinet multiplicateur (bait casting reel), le moulinet à tambour fixe — (Spinning) — n'étaient pas encore connus en 1910, on pouvait faire quand même en quelques heures des pêches mirobolantes. Les vieux pêcheurs ont encore bien raison de dire **"C'était le bon temps".**

Une entreprise au service des constructeurs de la région !

Le travail de fer à l'hôtel de ville d'Acton Vale fut exécuté par nous !

ATELIER ISABELLE ENRG.

FER ORNEMENTAL · FER FORGÉ

GÉRARD ISABELLE, PROP.

Spécialités :

Escaliers — Clôtures — Rampes — Marquises, etc.

590, rue Mélançon — Tél: GR 2-7371

DRUMMONDVILLE, Qué.

A ACTON VALE

on trouve tout pour la construction chez



MATERIAUX DE CONSTRUCTION ACTON Inc.

Bois — Portes — Châssis — Planches murales

Ferronnerie — Peinture

1190, rue Ricard — Tél. 252

ACTON VALE

Nous sommes fiers d'avoir fourni les STORES VÉNITIENS au nouvel HOTEL DE VILLE D'ACTON VALE

LEONARD GUILBERT

Téléviseurs — Radios

Réfrigérateurs — Lessiveuses

Poêles

Distributeur de gaz propane

A BELANGER

976, rue Beaugrand, Tél. 188

ACTON VALE.

Meilleurs voeux de succès à la direction !

Paul-Guy Paquette

Courtier d'assurance agréé

1250, rue Bélair—Tél. 529

ACTON VALE, Qué.

Les travaux de l'ameublement de l'HOTEL de VILLE d'ACTON VALE

ont été exécutés par

LES ATELIERS MODERNES

93 Ave des Sorbiers (Dr Am) Tél GR 2-2545

DRUMMONDVILLE - ouest PQ

W. FORCIER, prop. création BERNARD

SPECIALITE MEUBLES EXCLUSIFS

POUR INSTITUTIONS INDUSTRIELS ENTREPRISES COMMERCIALES

93, avenue des Sorbiers — Tél. GR 2-2545

DRUMMONDVILLE, Qué.

Les TRAVAUX de BRIQUE et PIERRE au nouvel HOTEL DE VILLE D'ACTON VALE

ont été exécutés par

ANTONIO GODBOUT

ENTREPRENEUR-BRIQUETEUR

323, rue St-Marcel — Tél. GR 2-5446

DRUMMONDVILLE, Qué.

Les travaux de COUVRE-PLANCHER au nouvel HOTEL DE VILLE D'ACTON VALE

ont été exécutés par

FERNAND DIONNE

Spécialiste en travaux de TUILE—PRELART—TAPIS

468, rue St-Jean — Tél. GR 2-2329

DRUMMONDVILLE

Les plans et devis du nouvel HOTEL DE VILLE D'ACTON VALE

ont été exécutés par

AUDET & BLAIS

Architectes

436, rue Lindsay — Tél. GR 2-6908

DRUMMONDVILLE, Qué.

Les travaux de PLOMBERIE et CHAUFFAGE et COUVERTURES AU NOUVEL HOTEL DE VILLE D'ACTON VALE

ont été exécutés par

THIBAULT & FRÈRE

entrepreneurs en PLOMBERIE ET CHAUFFAGE

BRULEURS A L'HUILE

Angle Daigneault et Cushing,

TELS: 71—222—463

ACTON VALE, Qué.

Les travaux d'électricité, les agencements et les chaises empilables au nouvel édifice de l'HOTEL DE VILLE d'ACTON VALE ont été fournis par les entrepreneurs électriciens et l'établissement de meubles et accessoires électriques



Ci-dessus le nouvel établissement de meubles et accessoires électriques

J. E. DORAIS & FILS INC.

Livraison dans un rayon de 100 milles

Marchands de meubles — Accessoires électriques

Acton Vale — Tél. 543 — P. Qué.

ABENAQUIS

(Suite de la page 79)

v Caractère des associés

Ces associés n'étaient pas des agriculteurs, quelques-uns avaient des ressources pécuniaires, mais la plupart étaient des commis de bureaux dans les villes, ne connaissant rien de la culture des terres, et n'ayant pas de quoi payer le quart des droits d'acte des lettres patentes.

Il savait maintenant que les commissaires avaient refusé d'admettre à la prestation du serment plusieurs des premiers pétitionnaires parce que, disaient-ils, ils n'en avaient pas obtenu la permission du gouvernement, mais ce n'était là qu'une fausse représentation. Le vrai prétexte était que les commissaires n'entendaient admettre à la prestation du serment que ceux qui avaient accepté les termes proposés par les spéculateurs, et ici, Prescott indiquait comme chef de ces spéculateurs Hugh Finlay, membre de l'Exécutif, et surintendant des Postes de Sa Majesté. Le 20 septembre 1798, Prescott déclara aux membres du Conseil exécutif, c'est-à-dire, à ses ministres qu'il se fichait d'eux, et donnerait ordre de mettre à exécution les instructions qu'il leur avait transmises et qui étaient connues du public. Il ne pouvait faire autrement, disait-il, puisque l'on avait permis à ceux qu'ils étaient, une race d'intrus et sans principes, méritant d'autre alternative que de leur accorder des titres légaux de possession. Comment se fait-il, ajoutait-il, que ces colons se trouvent changés au point de devenir d'habiles et d'industrieux Américains de s'établir dans la province, il ne restait qu'on les chasse comme un fléau ? Les membres du Conseil répondirent qu'ils n'entendaient pas être de vulgaires pions et qu'ils iraient se justifier devant le roi. Le juge en chef Osgoode, qui était à la tête de la faction opposée au gouverneur, avait de grandes influences à la cour, et Prescott craignant que la manière d'agir créât une impression défavorable sur l'esprit du duc de Portland, lui expliqua qu'il voulait en tout se conformer aux ordres de Sa Majesté, et que s'il avait agi d'une manière un peu cavalière envers les membres du Conseil c'est que la sécurité du gouvernement et la prospérité de la province l'exigeaient. Le duc de Portland lui répondit qu'il n'était pas seul à gouverner, qu'il aurait dû se fier davantage aux lumières et aux connaissances des membres du Conseil, et mettre devant eux toute la correspondance échangée à propos des concessions des terres de la couronne. Le duc revenait de nouveau sur les instructions qu'il lui avait données dans sa lettre du 7 février 1798, et lui expliquait certaines restrictions qu'il avait faites dans cette lettre. Lorsqu'il parlait, disait-il, de cette classe de personnes qui "avaient fait des établissements actuels et effectifs dans les cantons qu'elles avaient demandés", son intention n'était d'inclure dans cette dénomination que les personnes qui étaient venues s'établir d'après une autorisation du gouvernement clairement exprimée, et nullement d'y comprendre les "vagues et turbulents intrus si justement désignés par le conseil. C'est contre ce genre de colons que la proclamation de 1797 a été lancée, disait-il, et elle ne l'a pas été sans raison; des gens de cette classe n'ont aucun droit aux faveurs du gouvernement".

Précautions nécessaires

Quant à ceux qui avaient acheté les prétentions des premiers pétitionnaires, les membres de l'Exécutif avaient raison de dire qu'il fallait user de précautions pour décider de leur cas; il fallait démontrer que les titres cédés par les vendeurs étaient conformes aux prescriptions des nouveaux règlements et qu'il n'y avait pas eu de fraude dans les transports. Portland faisait remarquer à Prescott qu'il fallait réduire la quantité de terre concédée à chaque associé; une étendue de 1,200 acres était trop considérable. Puis, il le priait de réunir une fois par semaine les membres du comité permanent des Terres et de soumettre à leur considération toutes les questions concernant la vente des terres de la couronne. Malheureusement, les choses en étaient rendues à un point où l'espoir d'en venir à une entente était illusoire. La chicane ne fit que s'aggraver. Le 10 avril 1799, le duc de Portland mandat à Prescott de retourner en Angleterre pour rendre compte de sa conduite.

Nouveau Comité des Terres

Robert Shore Milnes, qui le remplaça avec le titre de lieutenant-gouverneur, laissa aux membres du Conseil le soin de régler l'épineuse question des concessions de terre. Un nouveau comité des Terres, composé de tous les membres du Conseil exécutif, fut constitué et se mit immédiatement à l'oeuvre au mois d'octobre 1799. Ce comité eut une rude tâche à remplir. Il fallait faire un triage à travers l'énorme quantité de mémoires, de pétitions et d'autres paperasses accumulées dans les bureaux du gouvernement depuis 1792. Le plus drôle de la chose, c'est que les membres du comité s'inspirèrent des instructions de Prescott pour arriver à une solution équitable et qu'ils se servirent des règlements édictés par l'ancien gouverneur pour juger de chacun des cas soumis à leur tribunal.

Par le premier de ces règlements, le gouvernement avait donné sa parole, et s'engageait à concéder une étendue déterminée de terrain, cette concession ne pouvant être refusée, et l'on devait accorder les lettres patentes sollicitées.

Le second règlement disait que les chefs de canton qui avaient fait arpenter à leurs frais les cantons qu'on leur avait promis et avaient démontré leur sincérité en établissant un nombre suffisant d'associés, devaient recevoir, eux et leurs associés, chacun douze cents acres de terre.

Si les chefs de cantons s'étaient contentés de faire arpenter les cantons demandés, sans se mettre en peine d'y établir les colons, ils n'avaient droit dans ce cas, qu'à une moitié de canton; c'était l'objet du troisième règlement.

Enfin, si les chefs de cantons n'avaient fait que visiter le canton demandé, on devait, dans ce dernier cas, ne leur accorder qu'une quantité égale au quart de celle contenue dans tout le canton; c'était le quatrième règlement.

Acres concédés, acres réservés

Il serait fastidieux de vous donner la liste des cantons qui furent concédés d'après des conditions ci-desus énoncées, et de vous énumérer les noms de ceux qui reçurent des octrois dans ces divers cantons. Bouchette, dans sa **Description topographique du Bas-Canada**, estime que 12,203,709 acres furent concédés de 1796 à 1814. Il porte à 443,660 le nombre d'acres réservés pour la couronne, et 439,705, celui des réserves pour le support du clergé protestant. Disons qu'il y eut beaucoup de favoritisme dans cette distribution, que des membres du gouvernement, des spéculateurs reconnus furent grassement servis. La plus grande partie de cette large étendue de terrains devait rester inoccupée pendant de longues années. On pouvait guère s'attendre à ce que des officiels du gouvernement, des marchands, des miliciens en retraite, fissent de vigoureux efforts pour s'établir eux-mêmes et établir, en même temps, les associés de circonstance qu'ils s'étaient trouvés.

Les colons américains

Encore ici, ce furent les colons américains, ceux qu'on avait voulu chasser, qui montrèrent le plus de zèle et réussirent le mieux.

Malgré l'état d'incertitude où ils se trouvaient pas suite des longs délais qu'on mettait à leur accorder des titres de possession, ils avaient envahi peu à peu les cantons de comtés actuels en bordure de la frontière: ceux de Missisquoi, de Brome, de Stanstead et de Compton. De petits groupes avaient poussé à l'intérieur jusque dans les cantons de Shefford, de Stukely, de Eaton, de Clifton, de Barnston, de Barford, de Hatley d'Orford et d'Ascot. Quelques-uns même s'étaient rendus jusque dans les cantons de Shipton, de Dudswell et de Melbourne.

Nous mentionnerons tout spécialement parmi ceux qui se distinguèrent, John Savage, le chef de canton de Shefford; Samuel Willard, qui fonda une colonie florissante dans le canton de Stukely; Joseph Swyer, le chef du canton de Eaton, qui, avec John Cook, fut le fondateur de Cookshire; enfin, Gilbert Hyatt, le fondateur de Sherbrooke, qui, après bien des démarches, parvint enfin à se concéder, par lettres patentes, en date du 21 avril 1803, le canton d'Ascot. Dans une pétition adressée à Sir Robert Shore Milnes, et portant la date du 24 janvier 1800, il disait qu'il avait été le premier colon à pénétrer dans ce canton, qu'il avait ouvert un chemin de 60 milles pour s'y rendre, que, dans le moment, quarante familles, formant une population de 102 âmes, étaient établies aux Grandes Fourches, et qu'il avait dû débourser une somme de 4,000 louis, pour aider ces familles.

Colons courageux

Tous ces colons courageux ont certainement mérité de la patrie. C'étaient des hommes courageux, énergiques, sobres et laborieux, chefs, pour la plupart, d'une nombreuse famille. Connaissant assez bien les principes de la science agricole et joignant à l'esprit d'économie, un grand amour du travail, la plupart acquirent une aisance relative. Plusieurs parmi leurs descendants sont parvenus à de hautes positions, et ont illustré par une vie consacrée au service de leur patrie d'adoption, le nom de leurs ancêtres. Gilbert Hyatt avait déjà construit à cette époque des moulins importants aux Grandes Fourches.

Malheureusement, par suite des désastres financiers, il se dépossédа peu à peu de ces belles propriétés du canton d'Ascot.

Voir ABENAQUIS—P. 81, col. 1



Ancienne photographie de la chute de la rivière Magog en arrière de l'édifice de la TRIBUNE.

L'autoroute de Montréal à Sherbrooke

Il est temps que nous cessions de penser en vertu des contorsions de commandes auxquelles l'on nous occupe !

Finissons-en avec les antagonismes régionaux, locaux ou individuels, ils nous divisent et font le jeu des . . . "Aplatventristes". Il est urgent que la population, les corps administratifs de chaque municipalité, chaque groupement, association ou autres, fassent le point et exigent l'"AUTOROUTE" SHERBROOKE - MONTREAL, sans autre délai. Ces Cantons de l'Est sont un tout économique, inter-dépendants, riches et magnifiques. Cette région possède tout ce qu'il faut pour connaître une expansion industrielle, commerciale, minière, forestière; un plus grand développement de son agriculture et de son industrie laitière. Les paradis touristiques y foisonnent. Les forêts et les lacs sont merveilleux, mais, et voilà le côté tragique: c'est une région quasi-méconnue, oubliée, reléguée.

Pour le bien de notre population, pour nos travailleurs, le temps est venu de tout mettre en marche. Agissons auprès du milieu où nous vivons, demandons à nos conseils municipaux, au sein de nos sociétés, clubs, etc. . . . demandons à nos édiles, à nos députés d'agir à l'échelle de notre potentiel. Demandons, exigeons une AUTOROUTE véritable. Ne soyons plus "le parent pauvre", nous qui vivons dans l'une des plus riches régions de la Province de Québec.

Si nous avions une commission d'expansion économique à l'échelle du gouvernement provincial, ayant ses conseils économiques régionaux, une telle commission libre et composée d'hommes compétents aurait certainement comme un de ses premiers objectifs un système routier adéquat. Car, préoccupée sérieusement de notre expansion économique, elle travaillerait à susciter la venue d'industries, elle stimulerait notre commerce extérieur et intérieur. Ce n'est pas tout d'instruire et de récréer, il faut que l'on puisse apprendre, savoir et pouvoir travailler. Des objectifs en puissance, un réalisme mesuré, un travail soutenu, apporteront comme résultat concret un niveau de vie ascendant proportionnel à nos possibilités et valeurs.

Nous terminons en lançant un cri d'alarme à nos concitoyens, en leur disant que selon les statistiques les plus sérieuses, nous aurons cinquante pour cent (50 pour cent) plus d'automobiles sur nos routes d'ici dix ans.

Gaston Breton.

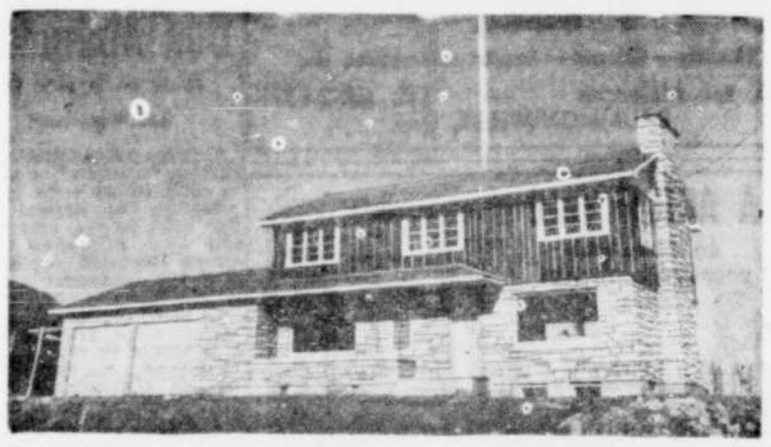
VOYEZ
G. N. THOMPSON AND SONS
pour votre construction ce printemps
● Bois ● Matériaux de construction
● Peinture ● Ferronnerie
SUTTON, Qué. TEL. 34

La plus nouvelle industrie de Sutton, Qué.
SUTTON MAPLE PRODUCTS LTD.
Marque "Sugar Bush"
GROSSISTES ET DETAILLANTS DE
PRODUITS DE L'ERABLE PUR
Tél. 235—SUTTON—Québec

ATTENTION, CULTIVATEURS DE LA REGION !
Nous sommes intéressés à l'achat de
BILLOTS D'ERABLE
et BILLOTS DE FRENE BLANC
de premier choix
VOYEZ-NOUS !
DARRAH BROS. LTD.
Manufacturiers d'outils agricoles et de jardin,
haches, pelles et ferronnerie en général
C. P. 40—SUTTON—TELEPHONE 378 — Qué.

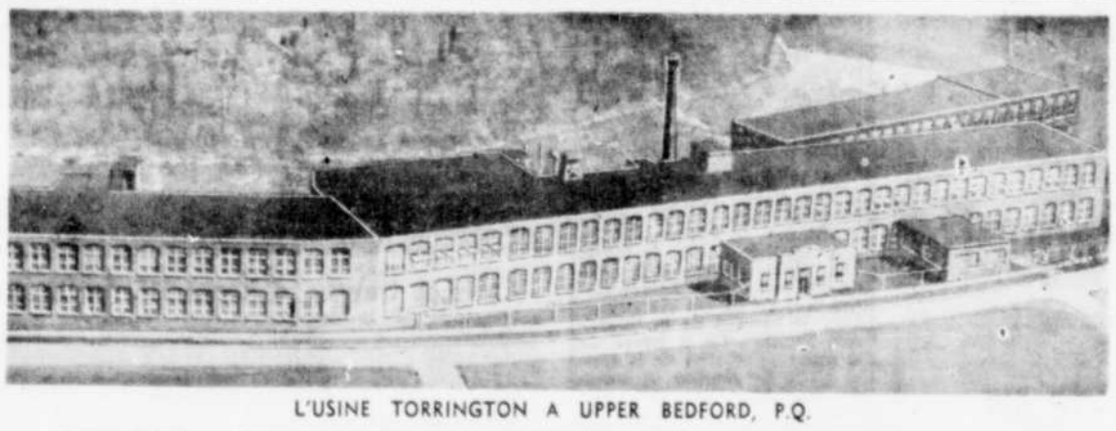
Votre vendeur pour la région vous invite à écouter l'émission "LAWRENCE WELK" une présentation à la télévision (canal 5 ou 8) le samedi soir de chaque semaine.
De votre garage
SUTTON MOTOR SALES
VENTES — SERVICE — REPARATIONS
SUTTON—TEL: 228 — Qué.
Aussi succursale à Knowlton
Brome Lake Service—CH 3-5577

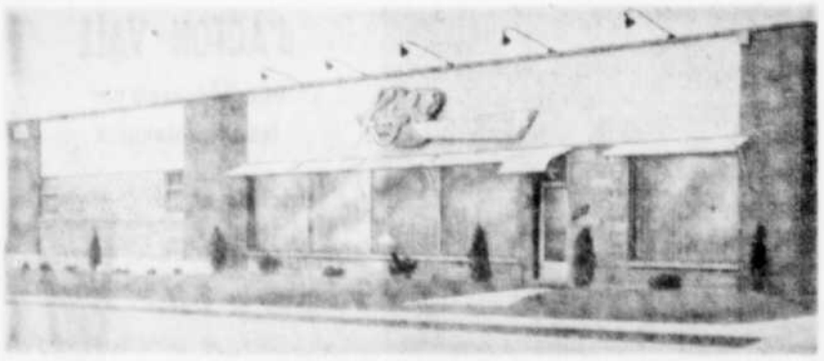
1945 — 1960
Une entreprise qui se spécialise dans le
REMONTAGE de MOTEURS ELECTRIQUES
TRANSFORMATEURS
Au service des municipalités—Industries—Coopératives d'électricité
BEAUDOIN & FILS ENR.
425, rue St-Jean Tél. FR 8-4055 GRANBY


GRANBY ARTIFICIAL STONES REG'D
MAURICE FRANCOEUR, prop.
Pierres artificielles de tous genres—Pierres décoratives
GRANBY Tél. Bureau: FRontenac 2-5034 Chemin St-Paul



GEORGES-ÉMILE CHARTIER
Machine à coudre "Universel" et "Arrow" — Meubles neufs et usagés
Accessoires de maison au complet.
182, rue PRINCIPALE, GRANBY, FR 2-7676


L'USINE TORRINGTON A UPPER BEDFORD, P.Q.
A Bedford, les employés expérimentés de la Compagnie Torrington travaillent jour et nuit à la fabrication d'aiguilles qui serviront à faire le tissu dont se vêtira la population de l'Empire.
★
C'est là une contribution importante du développement industriel toujours grandissant des Cantons de l'Est par les MANUFACTURIERS
D'AIGUILLES POUR MACHINES A TRICOT
— COUSSINETS (bearings) POUR LE COMMERCE DE L'AUTOMOBILE.
THE TORRINGTON COMPANY Limited
Succursales—AU SERVICE DES VILLES DE TORONTO—PHILADELPHIE NEW YORK—CHICAGO—BOSTON—LONDRES et COVENTRY
BEDFORD, QUÉ.


KNIGHT ARMATURE MFG. Inc.
René Dion, prés.
Spécialité: REFABRICATION
GRANBY, Qué.
Téls: FR. 8-3939
MONTREAL: UN. 1-2998
ARMATURES, GENERATEURS, "STARTERS", REGULATEURS ET "SOLENOID SWITCHES"
PRODUITS DE HAUTE QUALITE
483, BOUL. BOIVIN GRANBY


LIGNE DIRECTE A MONTREAL: UN 1-4076
APPELEZ DIRECTEMENT DE SHERBROOKE A GRANBY ZEnith 7-0700 sans frais d'interurbain
GRANBY FRontanac 2-5463
GRANBY IRON & METAL INC.
STEEL & METAL PRODUCTS
Angles plats carrés barres tiges poutres ronds
Feuilles roulées à chaud ou à froid, galvanisées, etc.
Facilité de coupe—Service de l'entrepôt —Bureaux et entrepôts
LIVRAISON SANS FRAIS DANS TOUTE LA PROVINCE
RUE MAISONNEUVE GRANBY, Qué.

● Treillis d'acier
● Câble d'acier
● Chaines tubulaires renforcées
● Crochets et amasseurs
● Mailles de chaines renouvelables

Bedford en voie de devenir le grand centre avicole du pays

Par Claude DERY

BEDFORD. — La ville de Bedford, comté de Missisquoi, est en voie de devenir le plus grand centre avicole non seulement du Québec mais du Canada tout entier. C'est du moins l'opinion émise, dédemment, au cours d'une conférence de presse à laquelle participaient outre le maire de cette ville, M. J.-Oscar Lévesque, un industriel avicole, M. Raymond Patrick, gérant de "Cedarcrest Farm" et trois spécialistes en aviculture de St-Hyacinthe.

Pour sa part, M. Raymond Patric a révélé le projet de sa compagnie d'investir un demi-million de dollars pour la construction de six poulaillers de 320 pieds de long sur 48 de largeur afin d'y loger avant 1962, plus de 100,000 volailles pondeuses.

De son côté, M. J.-O. Lévesque a avoué que M. Patrick, un autre industriel vivement intéressé au projet et lui-même entendaient se lancer résolument dans l'industrie avicole pour concurrencer le marché des oeufs et du Bar-B-Q dans le Québec; marché fourni actuellement à 60 pour cent par des producteurs d'Ontario ou des Maritimes.

En somme, on escompte que si les projets en cours se réalisent avant 1962, une centaine de personnes trouveront de l'emploi dans les trois entreprises avicoles précitées.

L'industrie se propose aussi d'innover grandement dans le commerce des oeufs. La production quotidienne se chiffrerait entre 60,000 et 90,000 oeufs. La levée des oeufs s'effectuerait 5 fois le jour et l'on établira un système de transport pour qu'il ne s'écoule que 12 heures entre la levée des oeufs et leur distribution dans les établissements commerciaux. D'après une étude du marché, selon M. Patrick, près de 60 pour cent des oeufs vendus dans le Québec proviennent de l'extérieur dont une grande partie des Maritimes.

La ménagère désire toujours obtenir des oeufs frais mais il faut bien, dans le cas présent, tenir compte du transport des oeufs des Maritimes à la métropole et, de là, dans les établissements de détails: ce qui laisse supposer que, de la levée des oeufs à la distribution, il peut s'écouler entre 8 et 15 jours au minimum.

M. Patrick prétend que d'ici 1962, les oeufs produits par "son" entreprise à Bedford seront recherchés par tout le pays comme les meilleurs sur le marché et rien n'est négligé pour doter les poulaillers de la "Cedarcrest Farm" des meilleures volailles pondeuses qui soient.

Des recherches très intensives sont en cours actuellement dans le domaine avicole pour la région de Bedford. On désire avant tout améliorer le rendement et l'efficacité à un degré supérieur des poussins et pondeuses et stimuler à la fois l'industrie du poulet à grill (Bar-B-Q) et le commerce des oeufs.

Pour atteindre les deux objectifs, des spécialistes sont consultés constamment.



La Société St-Jean-Baptiste de Bedford, comté de Missisquoi, s'adressera au ministère de la Voirie du Québec pour féliciter le ministre du geste posé en faveur de la "refrancisation" du Québec par le panneau-réclame géant fixé le long de la route Philipsburg—St-Jean—Montréal, près de Pike River et invitant les touristes à séjourner chez nous. La fleur de lys et les mots "Bienvenue dans la belle province de Québec" ont réjoui les membres de la Société St-Jean-Baptiste de Bedford.

(Photo La Tribune, par Studio Raymond)

DES ABENAQUIS DE 1760 jusqu'à . . .

(Suite de la page 80)

lesquelles renfermaient les tarrains où est bâtie en entier la ville de Sherbrooke.

Ce fut un peu le sort de bon nombre de ces colons américains. Après avoir beaucoup travaillé et peiné, ils virent passer en des mains étrangères le morceau de terre qu'ils avaient si péniblement défriché.

Madame C.-M. Day a raconté dans son ouvrage classique **History of the Eastern Townships**, les travaux de ces pionniers, et vraiment, on ne peut s'empêcher d'admirer la force de caractère et d'endurance dont ils firent preuve au milieu de grandes difficultés. Ce sont eux qui ont fait la première trouée dans la riche forêt des Cantons de l'Est, longtemps avant que les immigrants, amenés à grands frais d'Angleterre, y eussent pénétré.

Défrichement difficile

Naturellement, ce travail de défrichement ne se fit que fort lentement. Ces colons étaient trop éloignés les uns des autres pour s'entr'aider; ils ne pouvaient même pas communiquer entre eux, à cause du manque absolu de chemins carrossables. En 1805, ils lancèrent un appel au lieutenant-gouverneur Milnes. Il lui demandèrent entre autres choses, l'érection de nouveaux comtés dans la partie de la province qu'ils habitaient (les Cantons de l'Est n'étaient encore rendermés que dans le seul comté, pour Buckinghamshire); l'établissement d'un clergé protestant dans chaque canton; enfin, la modification de l'acte actuel des chemins, et des secours en argent afin qu'ils puissent entreprendre la construction des routes les plus urgentes. La politique des bons chemins n'était pas encore en vigueur à cette époque et la requête des Américains resta sans réponse quant à ce point. En 1810, le chemin de Craig leur ouvrit l'accès sur Québec; mais cette route, serpentant à travers une région accidentée, submergée au printemps et à l'automne par la crue des eaux, ne leur fut jamais d'une grande utilité. Le chemin qui devait leur permettre d'atteindre le fleuve, par Richmond et Drummond, ne fut ouvert que quelques années plus tard. D'ailleurs, la guerre de 1812 avait mis fin à l'immigration américaine, dans les Cantons de l'Est. Après la conclusion de la paix, en 1814, l'on fit d'importantes concessions aux militaires anglais qui avaient servi dans les rangs de l'armée canadienne. L'immigration britannique commencée en 1815, ne prit vraiment de l'ampleur qu'après 1830, lors de la formation de la compagnie des Terres, la **British American Land.** Les capitalistes, à la tête de cette compagnie, se firent donner de très grandes étendues de terre et y établirent de nombreux immigrants anglais et écossais.

Les Canadiens-français

Mais direz-vous, pourquoi les Canadiens-français qui se trouvaient déjà à l'étroit, dans les vieilles seigneuries situées le long du fleuve, ne réclamèrent-ils pas leur part dans ce partage de la terre promise ? D'abord, je viens de le dire, il n'y avait aucun moyen de communication entre le fleuve et ces nouveaux cantons; en outre, la tenure en franc et commun soccage introduite dans les cantons, ne leur souriait guère.

Habitués au régime paternel des anciens seigneurs, nos ancêtres ne pouvaient se résigner à aller s'établir sur des terres dont la tenure était régie par des lois qui leur paraissaient être un obstacle à la colonisation. Enfin, ils craignaient qu'en allant se mélanger à une population de langue et de religion différentes, il leur serait impossible de se grouper et de s'organiser en paroisse comme on l'avait fait le long des rives du Saint-Laurent.

Y eut-il une entente entre la métropole et le gouvernement colonial pour exclure de ce territoire les premiers habitants du pays ? Aucun document de l'époque ne le laisse supposer. Au contraire, il semble bien que le secrétaire colonial, lord North, donna son approbation à Haldimand lorsque celui-ci écrivit, le 27 novembre 1783 qu'il fallait empêcher les Loyalistes de s'établir le long de la frontière des Etats-Unis, qu'il valait mieux, dans les circonstances, conserver, en forêt épaisse, cette partie de la province, afin qu'elle pût servir de barrière dans le cas d'une nouvelle invasion américaine, et, il ajoutait cette considération: "Les Canadiens, disait-il, croîtront beaucoup en population, et cela en peu d'années.

Il faudra leur donner des terres pour s'établir, et il semble d'une bonne politique que la frontière soit peuplée de gens professant une religion différente, parlant une autre langue et accoutumés à d'autres lois que celles de nos entreprenants voisins de la Nouvelle - Angleterre."

La revanche des berceaux

Le plan avait de l'envergure, il devait être poursuivi avec plus d'empleur par l'établissement de la Compagnie des Terres dont le but avoué était de placer des immigrants de langue anglaise dans les endroits laissés déserts, par les colons américains. On se flattait de créer dans la province de Québec, une province de langue anglaise qui, un jour ou l'autre, enserrerait dans ses griffes, le petit peuple canadien, et l'étoufferait. Mais, la Providence, qui nous avait si bien servis jusque là, devait nous continuer son puissant appui. Pendant que les Américains envahissaient les Cantons de l'Est, les foyers canadiens se remplissaient de vigoureux enfants. La revanche des berceaux se préparait dans le silence. Ces enfants, il fallait les laisser s'expatrier aux Etats-Unis où leur trouver des terres neuves à défricher, car, il n'était plus possible de les placer dans les anciennes seigneuries déjà trop remplies. Des prêtres zélés, à la tête desquels était votre premier évêque, Monseigneur Antoine Rane, entreprirent une grande campagne de colonisation, encouragés d'ailleurs par des hommes d'Etat aux idées larges et généreuses. Les Canadiens français envahirent à leur tour les Cantons de l'Est. Ce furent les Bois-Francs qui reçurent leur premier essaim. Comme les anciens colons américains, ils se firent "squatters" c'est-à-dire, qu'ils occupèrent les riches terrains de cette région sans titres légaux. D'ailleurs, on ne pouvait leur en donner le temps, car le gouvernement, dans la plupart des cas, se trouvait dans l'impossibilité de retracer les véritables propriétaires. Les pionniers venus des anciennes paroisses ne reculèrent devant aucun obstacle. Ils abattirent les grands chênes, les arbres des forêts séculaires, et bientôt les cloches des premières églises apparurent sur les hauts sommets des comtés de Mégantic et d'Arthabaska. La paroisse, là comme ailleurs, groupait les énergies, assurait l'intégrité et l'expansion de la race, sa cohésion et sa vitalité.

Expansion continue

C'est en 1845, que ce mouvement d'expansion commença à se dessiner; il s'est poursuivi sans relâche. Les Canadiens ont pénétré dans les comtés de Wolfe, de Shefford, de Richmond, de Compton, de Stanstead, de Brome et de Missisquoi. Pouce par pouce, ils ont enlevé à l'Anglo-saxon, par une conquête pacifique, cette terre plantureuse des Cantons de l'Est, et, aujourd'hui, il n'est pas un seul village de cette région de notre province où l'on ne voit le clocher de l'église catholique se dresser à côté de celui du temple protestant. En empruntant les paroles du poète des Cantons de l'Est, M. Adolphe Poisson, nous dirons avec lui:

O champs qu'on a peuplés d'une autre race altière,
Cantons de l'Est dotés des plus étranges noms,
Vous qui deviez servir contre nous de barrière,
Vous nous apparteniez et nous vous reprenons !

Rien ne sert de crier à la tragédie, comme l'a fait M. Robert Seller, l'ancien rédacteur du **Huntingdon Gleaner**, dans un livre des plus virulents écrits contre nous. Les Canadiens-français n'ont versé le sang de qui que soit en venant s'établir au milieu des descendants des loyaux sujets américains, des tenaces Anglo-saxons, des fiers Ecossais. La lutte a été courtoise, et elle se continue dans une réciproque aménité. Ayant appris à se connaître et à s'estimer, les deux éléments de la population vivent dans une parfaite intelligence et unissent leurs efforts pour le développement progressif des Cantons de l'Est dont votre ville de Sherbrooke sera toujours le joyau. Ce qui démontre que l'on peut s'entendre entre gens de langue et de religion différentes, de races diverses. Il n'est pas nécessaire pour cela que l'une des deux races soit l'esclave de l'autre. Ni vainqueur ni vaincu, mais tous égaux, travaillant ensemble à la prospérité de la commune patrie: telle est la vraie formule, et celle qui devrait être reconnue par tout le Canada.

Reminiscences

Sa Grandeur Mgr Paul La-Rocque, évêque de Sherbrooke, Mgr E.-C. Tanguay et M. l'abbé A. O. Gagnon, supérieur du Séminaire, sont partis hier, pour se rendre à Montréal, où ils seront présents à l'arrivée du cardinal Vannutelli, légat du St-Siège au Congrès Eucharistique.

Ces distingués voyageurs vont à Montréal représenter l'Eglise de Sherbrooke à ce grand congrès international

(De la "Tribune" de samedi, le 3 septembre 1910).

Le commerce moderne ne pourrait exister sans la publicité

L'on peut trouver une liste pratiquement complète des maisons d'affaires importantes de la ville, dans nos colonnes d'annonces.

Le grand nombre de nos clients annonceurs est la meilleure preuve que la publicité est un placement avantageux. Nos annonceurs peuvent être groupés en deux classes: les annonceurs locaux et les étrangers. Les annonces de l'étranger nous viennent d'agences de publicité, de firmes ou de particuliers qui se basent pour s'assurer de la valeur de notre journal sur les renseignements que leur fournissent les dossiers du National Audit Bureau. Pour le bénéfice de ses clients locaux, le journal a à son service un solliciteur d'annonces, qui visite régulièrement les hommes d'affaires et les aide à préparer leur publicité. Le journal est un médium indispensable de publicité pour les marchands qui font affaire dans un district comme celui-ci, l'un des plus prospères de la province de Québec.

CORDIALE BIENVENUE DANS LA

VILLE de BEDFORD

J.-OSCAR LEVESQUE, maire

ECHEVINS:

JAMES DAVIDSON — MALCOLM S. McCAW
ADHEMAR CUSSON — ERIC H. KEMP
JOFFRE NADEAU — MARC MORIN

Emile-E. Demers, sec.-trés. — Georges Perron, chef de police

PORTE D'ENTREE DES CANTONS DE L'EST!

CHEF-LIEU DU COMTE DE MISSISQUOI

ACCUEILLANTE VILLE DE PROGRES!

- Plus de 20 industries sont déjà établies à Bedford.
- Excellentes maisons d'enseignement.
- Bons logements disponibles pour les nouveaux citoyens.

"BIENVENUE AUX NOUVELLES INDUSTRIES" — Nous avons d'excellentes propositions, écrivez ou téléphonez.

TEL: CH 8-2440 — BEDFORD, Qué.

F.-W. Jones & Son Ltd.

BEDFORD, Qué.

Fournitures de ruchers d'abeilles

Boite à verger et boites ordinaires—"Pallets"

Matériaux de construction

TEL: CH 8-3323

MIEUX SERVIR : TELLE EST LA DEVISE DE

La Maison J. O. Lévesque Ltée;

UNE ENTREPRISE AU SERVICE DU CULTIVATEUR ET DU CITADIN **DE L'ESTRIE**





Le COUVOIR J. O. Lévesque Ltée livre son poulet à griller à travers toute la province; il s'agit de "l'Arbor Acre-Vantress" qui connait la célébrité depuis plusieurs années. C'est qu'il s'adapte avec une étonnante facilité aux irrégularités de notre climat nord américain, et rapporte davantage (poids de chair) par livre de grain consommée. Il en va de même pour cet autre sujet du couvoir; la poulette "HY-LINE" réputée pour son fort pourcentage de ponte.

LA MEUNERIE J. O. LEVESQUE LTEE

OFFRE DES PRODUITS SUPERIEURS

GRACE : à 1– un personnel compétent et la rétention d'experts rattachés à des centres de recherches canadiens et américains les plus renommés;

à 2– une amélioration constante de ses méthodes de production;
a) mise en sac;
b) livraison; **AUTOMATIQUES**
c) pesée;

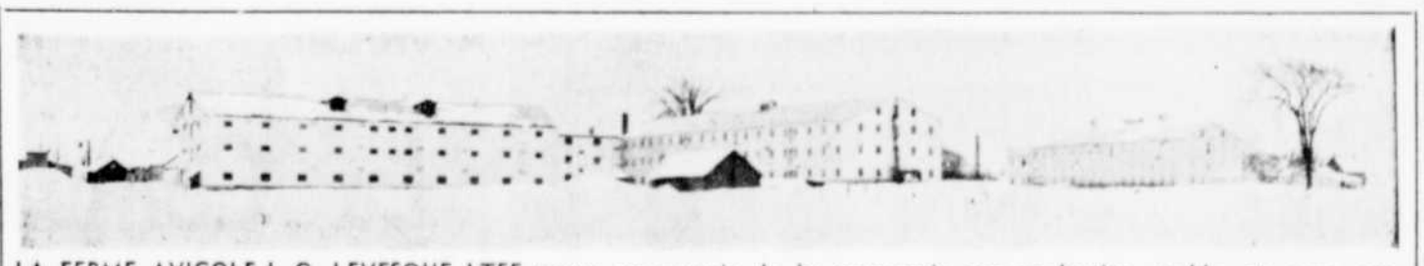
à 3– une administration simplifiée, répondant plus adéquatement aux besoins de sa nombreuse clientèle.

INSTRUMENTS AGRICOLES ET MATERIAUX DE CONSTRUCTION

1—Instruments agricoles; "Allis-Chalmers" et "Farano".

2—La compagnie assure la distribution exclusive des équipements avicoles et pour porcherie "OAKES" pour tout le Québec, sans compter le nettoyeur à oeuf "EGOMATIC" et le ventilateur "MARK-HOT".

3—La compagnie maintient en entreposage; tous les matériaux de construction requis pour la construction domiciliaire, et agraire; Peintures "C.I.L.", boiseries, ciments, contre-plaqués, etc . . .



LA FERME AVICOLE J. O. LEVESQUE LTEE assure au couvoir de la compagnie une production stable et sous surveillance continue; 110,000 pieds carrés de parquets une capacité de 100,000 sujets.

Les troupeaux de pondeuses (production) sont renouvelés tous les quatre mois, de façon à assurer leur rotation complète en moins de 15 mois. Ainsi la Maison est en mesure d'offrir un poussin de première génération.

Toutes les ressources de la compagnie; son personnel, des experts, ses produits de haute qualité, sont mises à profit sur la ferme avicole.

N. B. DÉSORMAIS, LA COMPAGNIE OFFRE DES DÉBOUCHÉS POUR les PRODUITS du CULTIVATEUR.

Tél. Montréal: UN 8-1353 (local) - meunerie CH 8-3320 - CH 8-3327 - couvoir: CH 8-2838 - ferme: CH 8-2013

J.-O. LEVESQUE LTÉE

BEDFORD, QUÉ.

EASTERN REBUILDERS LTD.

Autorisés par Ford Motor Co. of Canada Ltd.

Moteurs
Transmissions automatiques
Distributeurs
Pompes à gazoline
Distributeurs
Carburateurs
Générateurs
Démarreurs
Pompes à eau
Ensembles vilebrequins
Têtes O. H. V.
Disponibles chez vos vendeurs :



REBUILT BY AUTHORIZED Ford REBUILDER — FORD MONARCH — MERCURY METEOR

MERCURY LINCOLN Meteor — FORD MONARCH FALCON

USINE ET BUREAU DE VENTES: rue Elizabeth — BEDFORD
Tél: CHamplain 8-3334



"The telephone girls" est le titre d'une chanson populaire de 1910. Cet ancien succès de rampe évoquait la vie qui se déroulait à l'intérieur d'un central à l'époque où la TRIBUNE fut publiée pour la première fois.

La téléphoniste de 1910 ne reconnaitrait pas sa petite soeur de 1960 à Sherbrooke!

Par P.-W. LESSER

Les premières pages roses de l'annuaire téléphonique de Sherbrooke en 1910, contenaient des conseils que l'on trouverait probablement bien bizarres aujourd'hui.

On y lisait notamment que personne n'oserait se précipiter dans un bureau ou une demeure en vociférant des "Allôs" et en interpelant de façon cavalière la première personne qu'on y trouverait. Et pourtant, d'ajouter l'annuaire, il arrive trop souvent qu'au téléphone, un abonné se conduise de la sorte sous prétexte d'impatience ou de fausse nécessité.

C'est également en 1910 que La TRIBUNE commença une fructueuse carrière d'information auprès du public de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

L'inscription de La TRIBUNE dans l'annuaire de 1910 — format de poche — indiquait que le journal était situé au 120 de la rue Wellington et que pour téléphoner au bureau général, il fallait demander à la téléphoniste 971 et que pour communiquer avec le bureau de rédaction, il fallait demander 943. L'annuaire publiait aussi le nom du gérant de la compagnie Bell M. R. Neilson et l'adresse du bureau de la compagnie, 31 Place Strathcona.

25,000 appareils

En l'année de la fondation de La TRIBUNE, il y avait 1,100 téléphones desservis par la compagnie "Bell" à Sherbrooke alors, quelque 300 autres l'étaient par la "People's Telephone Company", concurrente du Bell. En 1912, la "People's Telephone Company" devint la "Compagnie de Téléphone des Cantons de l'Est" et le "Bell" acheta de cette dernière le central de Sherbrooke. Aujourd'hui il y a plus de 25,000 téléphones desservis par le central de Sherbrooke.

Les deux réseaux de téléphone locaux en 1910, fonctionnaient selon le système de batterie commune d'accumulateurs c'est-à-dire, que chaque téléphone de Sherbrooke n'avait pas besoin d'être équipé d'une boîte de piles individuelles. Les abonnés n'avaient donc pas à tourner de manivelle pour demander la téléphoniste. Déjà en 1910, le téléphone de table devenait de plus en plus populaire alors que la grande majorité des appareils étaient encore muraux.

Bottines à boutons

Dans le central des débuts du téléphone, les téléphonistes coiffées à la Pompadour, vêtues de l'inévitable blouse blanche ajustée à la taille et de la longue jupe, et chaussées de hautes bottines "à boutons", répondaient gaiement aux appels sous la lueur vascillante des premières ampoules électriques surplombant les tableaux.

Les préposés à l'installation d'appareils devaient se rendre auprès des abonnés à pieds ou à bicyclette car le premier véhicule moteur que le Bell eut à Sherbrooke, ne fut acheté qu'en 1918. Les équipes de monteurs de lignes se déplaçaient en charete ou en carriole.

A cette époque-là, les inscriptions des abonnés de Sherbrooke étaient publiées dans l'annuaire du "Bell" qui contenait tous les abonnés du Québec à l'exception de ceux de Montréal. Au sujet des appels interurbains, on pouvait y lire que les communications téléphoniques directes avec tous les principaux centres du Québec, de l'Ontario et des Etats-Unis étaient possible dans un rayon de 1,000 milles.

Du nouveau en 1920

Il est à remarquer qu'on ne pouvait pas encore parler avec les provinces maritimes ou le Manitoba. C'est en 1920 seulement que le réseau téléphonique trans-canadien fut mis en service; les communications avec les Etats-Unis suivirent. Cependant, en 1911, le gérant local du "Bell", Robert Neilson logea un appel d'essai de Sherbrooke à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. L'appel fut acheminé par relais via les centraux de Newport, Vermont, Boston et en continuant ainsi pas à pas vers Portland et d'autres centraux jusqu'à Saint-Jean.

La distance maximum que pouvait franchir un appel interurbain par le truchement de lignes de première classe était de 1,800 milles en 1910. Au delà de cette distance, la transmission devenait brouillée. Mais la limite de 1,000 milles ci hautmentionnée a été dépassée par un citoyen de Sherbrooke dès 1906. M. S. C. Nutter, riche propriétaire de brasserie de notre ville acheta par téléphone un cheval trotteur à Des Moines, Iowa, soit à 1,100 milles de Sherbrooke.



M. Robert NEILSON, qui était gérant du téléphone Bell à Sherbrooke en 1910.

La comète Halley

L'année qui a marqué la fondation de La TRIBUNE a été caractérisée par bien des nouvelles extraordinaires tel le passage de la comète Halley, dont l'effet eut des répercussions sur l'histoire du téléphone. Ce compte rendu du central télépohnique d'alors atteste éloquemment cette affirmation.

"Peu de temps après la disparition du phénomène, les appels se firent de plus en plus nombreux. Un certain monsieur X, après avoir attendu pendant plusieurs jours, vit enfin le passage de Halley et s'empressa d'en communiquer la nouvelle à un autre. Quelqu'un eut aussi l'idée de sonner l'alarme des incendies. C'est par dizaines que les belles Sherbrookoises se mirent à appeler leur Pierre, leur Jean, leur Jacques. Le flot d'appels qui en résulta fut si grand que même les heures de pointe d'une journée normale de semaine ne purent supporter la comparaison avec cet événement.

Le personnel de nuit qui était suffisant pour répondre à la demande normale, dut redoubler d'effort. On appela des volontaires, d'autres téléphonistes vinrent prêter main-forte sans être appelées. Tous ces efforts conjugués eurent raison de la situation.

"Mais tout de même, Mlle Halley, ne recommencez pas trop souvent!", lit-on à la fin de cette description.

La médecine . . .

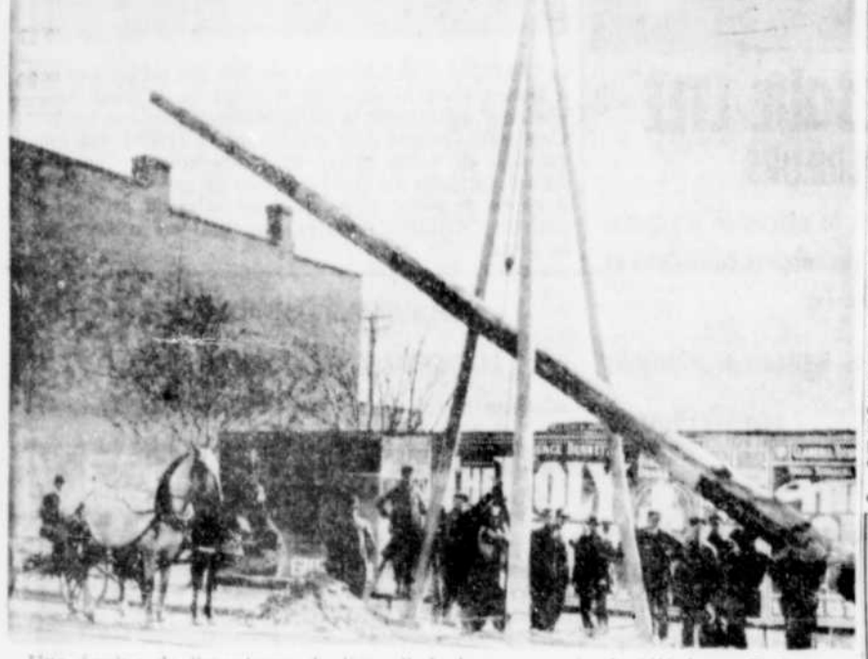
Cet autre extrait pris dans le vieux livre des comptes rendus du central de Sherbrooke montre jusqu'à quel point médecine et téléphone pouvaient être encore loin de ce qu'ils sont aujourd'hui :

"Il y a quelque temps, un préposé aux installations pénétra dans la demeure d'une abonnée et remarqua qu'elle avait attaché de petits sachets au transmetteur et à l'écouteur. Intrigué, l'installateur lui demanda pour quelle raison elle avait fait cela. Il apprit alors que ces sachets de camphre avaient été accrochés au téléphone comme protection contre les fièvres scarlatines; un des abonnés partageant la même ligne avait été mis en quarantaine pour avoir contracté cette maladie. Cette abonnée, par trop prudente, avait même pensé demander un changement de circuit."

Anciens salaires

C'est un fait connu que les institutrices rurales, les maîtresses d'écoles du rang", n'ont jamais été rémunérées dans la mesure que commande leur compétence; mais elles peuvent aujourd'hui se féliciter d'être un peu mieux que leurs devancières. Entre 1893 et 1913, le salaire des institutrices pour dix mois "francs" d'enseignement s'élevait de $98 à $157. Pourtant alors comme aujourd'hui, on trouvait des personnes dévouées en nombre suffisant pour répandre les connaissances usuelles partout où s'élevait une école.

Abonnez-vous à La Tribune



Une équipe de "monteurs de lignes" de la compagnie de téléphone Bell en train de planter un poteau. Certains de ces poteaux mesuraient jusqu'à 60 pieds de hauteur.

La nouvelle Meteor 1960 est maintenant en montre chez **BROCK MOTORS**
TEL: 395 COWANSVILLE, Qué.



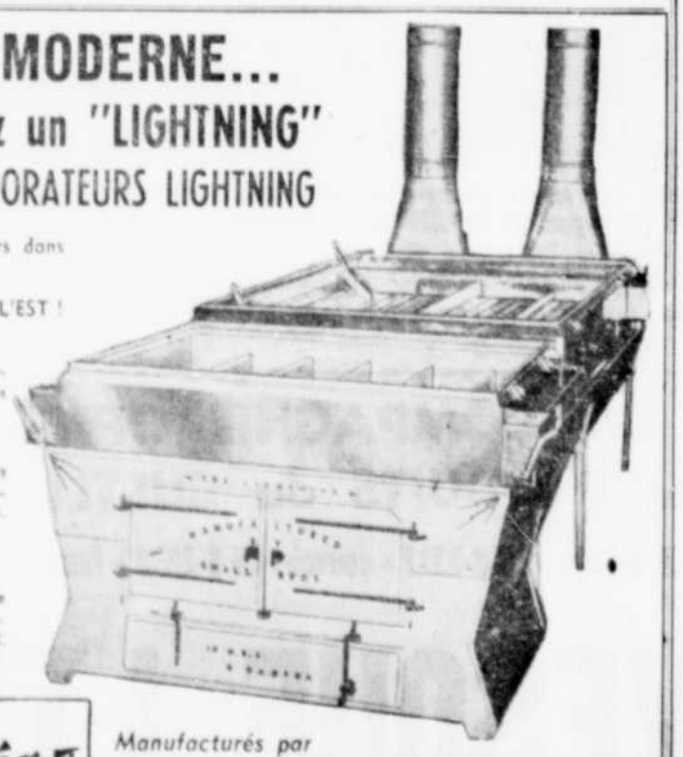
Meteor MERCURY FRONTENAC
VENDEUR MERCURY — METEOR
N. G. Brock, prop.

1870 — 90ème Anniversaire — 1960
Vilas
Furniture Company Limited



MANUFACTURIERS DE
Mobiliers en érable solide pour vos foyers et pour nos maisons d'enseignement
Manufacture à: COWANSVILLE Qué.
MOULINS A SCIE A COWANSVILLE ET ORMSTOWN, Qué.

SOYEZ MODERNE...
employez un "LIGHTNING"
Les EVAPORATEURS LIGHTNING
sont les meilleurs dans tous les CANTONS DE L'EST!
Ils sont les plus efficaces et les plus rapides sur le marché.
● Leur mécanisme très simple assure une économie de bois de chauffage.
● Des milliers de clients utilisent les évaporateurs LIGHTNING.



EVAPORATEURS Lightning EVAPORATORS
Manufacturés par
SMALL BROTHERS Reg'd
Tél: 5-J—DUNHAM, Qué.
John W. Munter, Avers Cliff, Qué. Maheu & Nicol, Rte Thetford, Q. Lorenzo Devon, St-Ephrem, Beauce. J.-P. Gilbert, St-Alfred, Beauce.
Agents autorisés: John Milkins, Melbourne; Lauida Peveur, Sherbrooke (Chemin d'Ascot); Odule Delisle, Lend's Village; Alcide Dallaire, St-Evariste.

FEU ACCIDENT — **125 années de service** — **RESPONSABILITE AUTOMOBILE**
ASSUREZ-VOUS AVEC
La Compagnie d'Assurance Missisquoi & Rouville
FRELIGHSBURG — QUE.
L'une des plus anciennes compagnies d'assurance contre l'incendie au Canada
ACTIF $2,332,000.00
NOUS AVONS DES REPRESENTANTS DANS TOUS LES PRINCIPAUX ENDROITS DE LA PROVINCE DE QUEBEC.
NOTRE AGENT DE VOTRE LOCALITE SE FERA UN DEVOIR DE VOUS ASSISTER DANS TOUS VOS PROBLEMES D'ASSURANCES ET SE FERA AUSSI UN PLAISIR DE VOUS RENSEIGNER SUR NOTRE COMPAGNIE QUI EST ENTIEREMENT CANADIENNE

Palmer Cox, un écrivain dont le nom est "oublié"

Par René Blancke

N'eût été une pierre tombale (fort originale) que l'on trouve au cimetière anglais de la rue Cowie, à Granby, une résidence surnommée "Brownie Castle", et quelques volumes autographiés, conservés jalousement au High School de Granby, l'on ne se serait souvenu du plus grand conteur qu'aient produits les Cantons de l'Est, d'un illustrateur et écrivain qui s'est taillé une réputation enviable dans le monde des lettres canado-américaines de la fin du 19e siècle.

N'eut été de ces trois témoignages, Palmer Cox serait aujourd'hui un inconnu.

JEUNESSE

Pourtant, il eût été plus logique que ce nom passe à la postérité, tant fut grande l'oeuvre de celui qui l'a porté.

Rien ne le prédestinait au monde de la littérature. S'il n'avait été animé de l'esprit d'aventure qui le possédait depuis sa plus tendre enfance, Palmer Cox, fils d'un pionnier écossais de Granby, jeune cultivateur qui avait reçu la maigre éducation que l'on dispensait à cette époque dans la petite école du village, ne serait peut-être jamais devenu un écrivain célèbre.

N'eût été de cet esprit de conquête, caractéristique de cette race d'Ecossais qui ont peuplé les continents, Palmer Cox n'aurait peut-être jamais quitté le toit familial pour émigrer, en 1857, aux Etats-Unis, porteur de ses seuls dix-sept ans et de son maigre bagage intellectuel.

SES DEBUTS

Etabli à San Francisco, Californie, Palmer Cox ne devait d'ailleurs rencontrer le succès immédiatement. Avec ses maigres économies, réunies comme manoeuvre dans un atelier ferroviaire, Palmer Cox, assoiffé de savoir, suivit des cours d'art graphique et de littérature et se mit à composer de petits poèmes, dessiner de petits croquis qu'il réussissait à vendre aux journaux de San Francisco.

Il débutait ainsi dans une carrière journalistique, tremplin qu'ont utilisé maints écrivains célèbres.

Il réalisait pourtant que cette dernière lui réservait un avenir plutôt sombre (tout au moins à l'époque) et s'en revenait dans l'est du pays pour s'installer à New York, la grande métropole américaine qui lui réservait tout d'abord bien des déboires et ensuite le succès.

Sans le sou, Palmer Cox parvenait à subsister durant de longs mois en vendant ses poèmes et croquis.

Son insistance le faisait bientôt connaitre dans les "Cercles littéraires" et lui permettait de rencontrer celui qui devait le révéler au grand public nord-américain. Cet homme, Malcolm Douglas, gérant du théâtre new-yorkais "New Amsterdam", devait le prendre sous sa tutelle, l'installer dans un petit studio du Broadway et le pousser à écrire.

Ce que Palmer Cox fit d'ailleurs, terminant son premier livre "Hans Von Potter's Trip to Gotham", en quelques mois.

Cet ouvrage eut un certain succès, tout au moins le don de l'encourager dans la voie de la littérature.

Les "BROWNIES"

Appuyé par Malcolm Douglas, lui-même écrivain et dramaturge, Palmer Cox, se rappelant les vieilles légendes que lui contaient les amis de son père, écrivait le premier livre de la série des "Brownies" dont le succès et la vente devaient lui assurer une fortune immense.

Ce livre, intitulé "The Brownies at Home", fut publié pour la première fois en 1880.

S'étant enfin découvert, Palmer Cox écrivait et publiait successivement 10 autres livres ayant pour objet les "Brownies" avant de se lancer dans le théâtre et de composer trois pièces musicales à succès dont la première fut jouée en 1885, par la compagnie Klaw and Erlanger au "New Amsterdam".

SUCCES

La fortune de Palmer Cox était assurée, plus de quarante maisons d'édition lui versant des droits d'auteur.

L'écrivain en profitait pour satisfaire cet esprit d'aventure qui l'avait mené au succès littéraire et se mettre à voyager intensivement de par le monde, se liant d'amitié à d'autres grands écrivains de l'époque, tel que Rudyard Kipling, pour ne mentionner qu'un seul.

Durant un de ces voyages, Palmer Cox fut pris d'une certaine nostalgie pour son village natal et s'attelait, en 1902, à se construire une résidence à Granby qu'il appela "Brownie Castle" et qui est située à l'extrémité nord-est du parc Victoria, dans cette ville.

SA MORT

Palmer Cox mourait au cours d'un de ses voyages, en 1924, et était inhumé dans le cimetière anglais de son village natal. Sur sa tombe fut posée une grosse pierre des champs (pesant plusieurs tonnes), qu'il avait lui-même choisie sur la ferme où il avait vu le jour et sur laquelle furent inscrits les mots suivants :

Ci-gît Palmer Cox, écrivain, poète, illustrateur, créateur des "Brownies" qui firent le plaisir des enfants. Né à Granby, le 28 avril 1840. Décédé, le 24 juillet 1924.

N'eût été de ce témoignage, Palmer Cox serait aujourd'hui un inconnu . . .

Grand deuil au barreau en 1910

Le Barreau du district de St-François vient de subir une lourde perte par la mort de M. Agustine S. Hurd, Conseil du Roi, chef et membre de la société légale Hurd, Fraser, Macdonald et Rugg.

M. Hurd était malade depuis plus de deux ans. Il était né à Eaton Corner, il y a plus de soixante ans. Il fut admis au Barreau en 1875. M. Hurd était veuf et ne laisse pas d'enfants.

(De la "Tribune" du 21 décembre, 1910).

Le premier bureau des postes et la première banque

La première banque de Sherbrooke était la succursale de la "City Bank of Montreal" (banque disparue), construite sur le site actuel de l'édifice de la Y.M.C.A., rue Dufferin. Le gérant un Ecossais, parfait gentilhomme, descendait tous les jours, chaudière au bras, traire sa vache dans le pâturage où se trouve aujourd'hui le marché Lansdowne, rue King. (Note de M. F. Campbell).

Le premier bureau de poste était dans l'édifice Brooks, sis en face du présent bureau de poste. Sur le site du bureau de poste actuel, se trouvait la première banque "Eastern Townships".



Les plaisirs du ski aux alentours de la ville de Sherbrooke.

Souvenirs

La visite de Leurs Altesses le duc et la duchesse d'York à Sherbrooke en octobre 1901

Le hasard a mis sous nos yeux une page intéressante de la ville de Sherbrooke: le passage dans notre ville de Georges V et de la reine Marie d'Angleterre alors duc et duchesse d'York, était le 16 octobre 1901, moins d'un an après la mort de la reine Victoria. Alors, Georges V et Marie de Teck, qui devaient plus tard monter sur le trône d'Angleterre, avaient visité l'Australie pour assister à l'achèvement de la nouvelle Confédération australienne et c'est Sir Wilfrid Laurier qui avait obtenu de la reine Victoria, grand'mère du duc et de la duchesse, qu'ils vinssent au Canada.

La demande avait été faite en 1900, un an exactement auparavant, alors que le duc et la duchesse se préparaient à visiter l'Australie. "Cette visite projetée (de l'Australie), a réjoui les coeurs de vos loyaux sujets du Canada et les a induits à exprimer à Votre Majesté le désir d'être favorisés, eux aussi, de la visite de Leurs Altesses royales" écrivait Sir Wilfrid Laurier. Une réponse à cette lettre disait que "Sa Majesté hésite à prolonger la période de séparation qu'elle s'impose à l'égard de ses petits-enfants, mais elle apprécie pleinement la loyauté et le dévouement de ses sujets et les sacrifices qu'ils ont accomplis pour sa cause dans l'Afrique du Sud, où la bravoure des soldats canadiens a été remarquée. Cependant, en reconnaissance de ces services et pour prouver sa bienveillance à l'égard du peuple du Canada, elle consent à prolonger le voyage de Leurs Altesses royales, de façon à leurs permettre de visiter brièvement le Canada".

Cette lettre était datée d'octobre 1900 et en janvier 1901, Victoria mourait. On crut que le voyage du duc et de la duchesse ne se ferait pas mais un mois plus tard, Lord Minto, gouverneur général du Canada recevait une lettre de Londres annonçant que le nouveau souverain Edouard VII autorisait le voyage, voulant démontrer sa reconnaissance pour les chaleureuses sympathies qui ont été prodiguées à la famille royale, de la part de tous les sujets des colonies lors de la mort de sa mère bien-aimée.

"Sa Majesté est convaincue que dans les préparatifs faits pour recevoir Leurs Altesses Royales, nos peuples ne manqueront pas de tenir compte des circonstances douloureuses dans lesquelles cette visite aura lieu". Cette deuxième lettre de Londres, comme la première, était signée par le premier ministre Chamberlain.

Sur le vaisseau "Ophir"

Le désir de Victoria était donc exécuté par delà la tombe et le duc d'York s'en venait au Canada rehaussé de la dignité d'héritier présomptif, remplissant une promesse de la grande souveraine. Le vaisseau "Ophir" portant le duc et la duchesse d'York, remonta le St-Laurent vers la mi-septembre et le groupe royal descendit au quai du roi à Québec, à l'endroit où 41 ans auparavant, Edouard VII avait foulé le sol canadien pour la première fois. En remontant le fleuve, la suite royale apprit l'assassinat à Buffalo, de William McKinley, le 25e président des Etats-Unis, qui était tombé sous les balles d'un Polonais, Léon Czalgosz, un anarchiste, qui fut exécuté un mois plus tard. Au cours de son voyage en notre pays, le duc d'York fit souvent allusion à cette tragédie.

Le duc et la duchesse d'York firent le tour du pays et s'arrêtèrent à Sherbrooke à leur retour, cinq jours avant de remonter à bord de l'"Ophir" pour se rendre à Halifax.

Voyage à Sherbrooke

Voici d'après Joseph Pope, sous-secrétaire d'état à Ottawa ce qui se passa à Sherbrooke à cette occasion:

"En quittant Montréal, le train se dirigea vers Sherbrooke où, l'on fit un court arrêt. Leurs Altesses Royales furent reçues par Son Honneur le maire (M. E. B. Worthington), qui présenta Madame Worthington et Miss Gladys Worthington, qui offrit à la Duchesse un bouquet de roses blanches. Son Honneur lut l'adresse civique, et Son Altesse royale y répondit, puis quatre cadets de l'école du Collège Bishop gravirent la plate-forme et apportèrent une robe de traineau en peau d'ours, que Madame Worthington offrait à la Duchesse au nom des dames de Sherbrooke.

Son Altesse Royale ayant remercié, le Duc distribua les médailles de l'Afrique du Sud au chirurgien lieutenant colonel Worthington et à deux soldats. Une délégation des Sauvages de Caughnawaga se présenta ensuite et remit des cadeaux d'ouvrages de perles à Leurs Altesses Royales, qui échangèrent des poignées de mains avec les chefs de leurs squaws. Les membres du conseil de ville et quelques citoyens marquants furent présentés."

Voici le texte de l'adresse qui avait été lue aux visiteurs:

Adresse

A Son Altesse Royale le Prince George Frédéric Ernest Albert, Duc de Cornwall et d'York duc de Rothesay, Prince de Saze-Cobourg et Gotha, et Duc de Saxe; Comte de Carrick et Inverness, Baron de Renfrew et Killarney, Lord des Iles et Grand Sénéchal d'Ecosse, K.G., P.C., K.T., K.P., G.C.M.G., G.C.V.O., LL.D., DCL, etc.

Qu'il Plaise à Votre Altesse Royale:

Les citoyens de Sherbrooke, en vous souhaitant la bienvenue dans leur ville, désirent exprimer leur haute appréciation de l'honneur que leur confère votre présence

Pour eux, votre visite est une preuve de la faveur royale de leur gracieux souverain, le Roi Edouard VII, à la personne et au trône duquel ils ont voué la plus loyale allégeance.

Ce fut toujours pour votre ville une source de satisfaction et d'orgueil de songer qu'en 1860, alors qu'il était prince de Galles, votre illustre père visita Sherbrooke et, de même, votre propre visite sera toujours chérie à titre de souvenir reconnaissant.

Nos concitoyens désirent offrir une cordiale bienvenue à Son Altesse Royale la duchesse de Cornwall et d'York, et exprimer l'espoir qu'elle emportera avec elle des sentiments de tendre amitié pour ses futurs sujets canadiens, aussi bien que des impressions agréables de ce Dominion.

Ils espèrent que le peuple du Canada pourra, dans quelque occasion future, avoir de nouveau le privilège de recevoir Vos Altesses Royales de ce côté de l'Atlantique.

Ils vous souhaitent sincèrement à tous deux une vie longue et heureuse, comblée de la loyauté et du dévouement des sujets de l'empire dans tous les coins du globe.

Signé au nom des citoyens,
E. B. Worthington
maire de Sherbrooke.

La réponse du duc d'York

"Messieurs:—La Duchesse et moi remercions sincèrement la population de Sherbrooke qui, par l'adresse que vous avez présentée, nous souhaite avec de si bonnes paroles la bienvenue dans la ville principale des Cantons de l'Est.

Parmi les nombreuses et agréables démonstrations dont nous avons été l'objet à l'occasion de notre visite délicieuse et inoubliable au Canada, aucune ne restera plus profondément gravé dans nos mémoires que les déclarations solennelles d'attachement à mon cher père le Roi et de la loyauté au trône de notre glorieux empire.

Je ne manquerai pas de faire savoir à Sa Majesté avec quelle sincérité la population de Sherbrooke partage ces sentiments avec ses concitoyens.

Nous vous remercions de vos bons souhaits, et nous espérons fermement que les bénédictions de la paix, de la prospérité et de la bonne volonté, puissent toujours tenir unie la population du Dominion."

Neuf ans après ces événements, Edouard VII mourait et le duc d'York montait sur le trône.

Entrepreneur licencié en
PLOMBERIE
SYSTEME DE CHAUFFAGE
BRULEURS A L'HUILE

PRODUITS ESSO IMPERIAL

O. H. Charbonneau & Fils, M.P.L.
125 JOHN — COWANSVILLE, QUE.
CASE POSTALE : 814
TEL. Bureau : 670 — Résidence : 1284-J



STUDIO ECLAIR
509, RUE SOUTH
COWANSVILLE
TEL. 68M
Nous faisons tous genres de photos

59 ANNEES DE SERVICE 1901-1960

L'EQUITABLE
COMPAGNIE D'ASSURANCES GENERALES
Bureau-chef: 276 ouest, rue ST-JACQUES — MONTREAL, Qué.

THE EQUITABLE GENERAL INSURANCE COMPANY · ESTABLISHED IN 1901 ·

RAPPORT ANNUEL POUR L'ANNEE SE TERMINANT LE 31 DECEMBRE 1959

ACTIF

Argent en Banque	$1,003,311.59
Obligations	$2,377,649.02
Prêts hypothécaires et Placements	$ 23,500.00
Intérêts accrus	$ 24,975.87
Primes dues par agents	$ 497,185.60
Réserves Primes des Réassureurs	$ 240,431.00
Dû par Réassureurs	$ 23,711.20
Autre actif	$ 105,331.02
	$4,296,095.30

PASSIF

Réserves pour Pertes		$ 648,718.34
Réserves Primes non gagnées		$1,602,454.66
Taxes dues et Accrues		$ 91,779.21
Dépenses dues et Accrues		$ 19,081.29
Réserves mauvaises créances		$ 15,000.00
Réserves pour Réassurance		$ 574,354.63
	Total	$2,951,388.13
Capital Versé	$ 187,500.00	
Surplus	$1,157,207.17	
	$1,344,707.17	
Surplus pour protection des détenteurs de polices		$1,344,707.17
		$4,296,095.30

TOUJOURS A VOTRE SERVICE
The J. W. Draper Insurance Agency
314, rue Principale — Tél. 157—Cowansville
236, rue Principale — Tél. 27—Waterloo

Mes meilleurs voeux à La Tribune Limitée !



HONORABLE
JEAN-J. BERTRAND, C.R.
M.P.P., Missisquoi
ministre du Bien-Etre et de la Jeunesse
dans le cabinet provincial



Si vous projetez une . . .
- CONSTRUCTION
- REPARATION
- TRANSFORMATION

Nos plans de maisons sont conçus pour vous offrir le plus d'économie, le plus de commodité et un aspect des plus modernes.

Nous sommes fiers de notre petite ville qui progresse dans le domaine de l'industrie, des organisations de charité, et qui par-dessus tout possède des résidences ultra-modernes.

Nous avons fait de notre mieux pour apporter chez nous la beauté et le confort moderne et notre ambition est de continuer notre oeuvre.

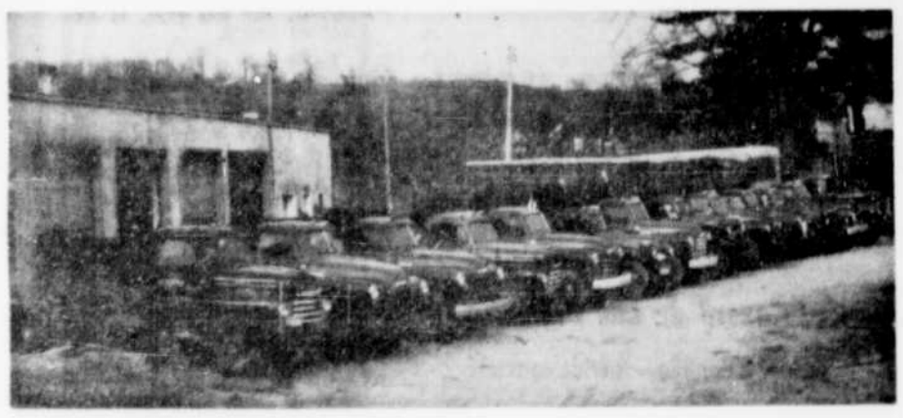
LES ENTREPRISES LAROCQUE INC.
ENTREPRENEURS GENERAUX
364-366, rue de la Rivière — TEL: 188 — Cowansville

TRANSPORT E. J. PERSONS LIMITED
Plus de 55 camions de transport qui circulent dans le Québec, l'Ontario et les E.-U.
Une des plus importantes entreprises du genre dans les Cantons de l'Est.



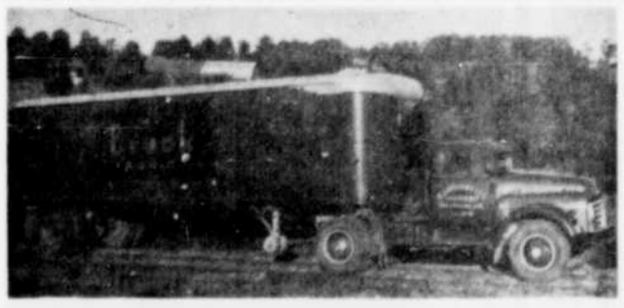
Natif de Iron Hill, près de Sweetsburg, il fit ses études au High School de Cowansville. Il débuta très jeune dans le domaine du transport, après trois années comme apprenti à la Brick Mills Ltd. La compagnie de transport à laquelle il donna son nom devint l'entreprise du genre la plus florissante de la région. Plus tard, il fonda la compagnie actuelle de construction qui progresse sans cesse, grâce à son initiative et à son travail. Il a déjà construit plusieurs routes, telles 52-13 de Gilman Corner à Sutton; la route 105, de East Richford à Glen Sutton; la route de St-Etienne et la route No 1, de Waterloo à South Stukely. En 1955, il ajouta 25 autres camions à sa flotte.

M. E. J. Persons, ex-maire de Sweetsburg, qui dirige les deux entreprises qui portent son nom : le transport et la construction.



Une partie de la flotte de camions de E. J. Persons Limited

E. J. PERSONS LIMITED
TEL. : COWANSVILLE 879
SWEETSBURG, Qué.
TRANSPORT QUOTIDIEN : COWANSVILLE — SHERBROOKE — MONTREAL
SHERBROOKE : LO. 2-5152
MONTREAL: WE 5-7056



Un des camions-remorques de E. J. Persons Ltd., de Sweetsburg. Ces camions servent au transport des marchandises entre Sweetsburg, Waterloo et Sherbrooke.



Ci-dessus, le bureau de la firme E. J. Persons Limited et une partie des entrepôts de la compagnie.

Le village de Fitchbay

Floriassnt village situé à la tête de la baie de ce nom et ainsi appelé en l'honneur du colonel Fitch, un anglais de quelque notoriété, qui accompagnait les premiers explorateurs de Stan-stead, en 1792. Il s'y forma de bonne heure une colonie composée des familles Davis, Taplin, Richard, Gustin et autres.

Cet endroit fut longtemps désigné sous le nom de Head of the Bay, quelques fois aussi sous le nom de Sucker City; mais en 1855, un bureau de poste y ayant été ouvert, on lui donna le nom de "Fitch Bay".

Une imprimerie qui progresse avec la région du comté de Brome



"Offset"

et

"Letterpress"

IMPRIMERIE

SMITH PRINTING

CO. REG'D

C. P. 300 — Knowlton — Tél. CH 3-6046 — Qué.

Modernisez votre cuisine, voyez



Plomberie
Chauffage
Système d'eau Quick Flame Gaz et appareils.

Youngstown Kitchens

Partridge Plumbing Reg'd.

Entrepreneur en plomberie et chauffage

KNOWLTON—Tél: CH 3-5515 — Qué.



Robb's Funeral Home Reg'd

KNOWLTON

Etablie en 1842

servant la région environnante

C. W. Wilson & Sons, prop.

SERVICE D'AMBULANCE

Bureau de Sutton 228 — Résidence 59

Tél. Mansonville : 47 ou 20-W — Knowlton CH 3-6650

Cowansville Tél. : 1553



BROME LAKE HOTEL

M. Maurice Proteau, prop.

Salle à diner—chambres—Grill—Taverne

spécialité de la maison:

"Canard du Lac Brome"

ouvert à l'année—service courtois

Knowlton — CH. 3-6636

En 1851, le "Mountain Maid" faisait la navette entre Magog et Newport!

Nous pouvons dire qu'en 1855 Magog dit adieu à son enfance; jusqu'à cette date, la partie du territoire qui comprend actuellement la ville et le canton de Magog, situé au sud de la rivière et à l'est du lac, appartenait au canton de Hatley. La partie du nord de la rivière et à l'ouest du lac faisait partie du canton de Bolton.

En 1855, certaines sections furent détachées de Bolton et de Hatley pour créer le canton de Magog. C'est alors que le village adopta le nom de "Magog" et cessa d'être connu sous le nom d'"Outlet".

Le conseil de la nouvelle municipalité siège pour la première fois le 1er août 1855, avec Samuel Hoyt jr., comme maire, et le Dr G. O. Somers, comme sécrétaire.

La population du village augmentant sensiblement, ce fut le commencement d'une ère de progrès et de développement rapides. Un service régulier de diligences unissait Magog avec Sherbrooke et Montréal; on parlait même d'avoir bientôt le chemin de fer.

Communications

Depuis l'année 1851, un bateau à vapeur, le "Mountain Maid", mettait en communication avec Newport, Vt., et avec tous les points des rives du lac Memphremagog. Ce bateau fut remplacé par le "Lady of the Lake" en 1867. La même année, un nouveau pont sur la rivière remplaça le vieux pont de 1840. En 1878 enfin, on eut le chemin de fer entre Waterloo et Magog il fut continué jusqu'à Sherbrooke en 1883.

L'âme de tout ce mouvement de progrès, c'était Ralph Merry le petit-fils du fondateur de l'"Outlet".

Né à Magog en 1809, et décédé au même lieu en 1887, Ralph Merry joua pendant sa longue et active carrière un rôle de tout premier ordre dans les développements de Magog; comme cultivateur et comme industriel, à titre de maire et à titre de juge de paix, il prit une part active dans toutes les entreprises publiques. Il était l'ami intime du juge Drummond et de l'hon. L.-S. Huntingdon. Il laissa des "Mémoires" qui sont encore entre les mains de ses descendants et dont la riche documentation servira sans doute quelque jour pour écrire l'histoire du pays.

En 1882

L'année 1882 a marqué la note dominante dans l'histoire du développement de la ville de Magog; c'est en cette année-là qu'elle devint une ville proprement industrielle. Les débuts furent d'abord assez humbles, mais à partir de 1884, l'industrie du tissage du coton, sous la direction de la "Magog Cotton and Print Co." devenue plus tard la "Dominion Textile Company, Limited", se développa considérablement, fabriquant des tissus de tout genre, tant en coton qu'en soie artificielle. C'est aujourd'hui l'usine la plus perfectionnée du genre au Canada, et ses produits rivalisent avec ce qu'on fait de mieux dans le monde entier.

En 1888, le village de Magog fut incorporé comme municipalité séparée de celle du canton. Deux ans plus tard, le 2 avril 1890, par une charte nouvelle, il prenait le titre de "Ville de Magog", avec A.-H. Moore, comme maire, et Louis Pratte, Laurent Gendron, Alvin Moore, Giles-P. Moore, L.-A. Drew, A.-S. Thompson, D. Pépin comme conseillers, et le notaire L.-A. Audet comme secrétaire.

Les événements ne se comptent pas depuis 1890 qui ont marqué des étapes de progrès à Magog. Cependant, nous pouvons mentionner l'établissement d'un système d'aqueduc en 1891, d'un système de pouvoir et d'éclairage électrique en 1897, l'établissement de nouvelles petites industries, l'agrandissement des usines de la "Dominion Textile Company, Limited" le pavage des rues et la construction de rues nouvelles, l'érection d'un grand nombre de résidences et de maisons de commerce. C'est, en un mot, un progrès décisif qui n'a pas cessé durant les rudes années des deux grandes guerres et paraît vouloir se continuer fermement malgré les difficultés économiques passagères.

L'anesthésie à ses débuts à Sherbrooke

L'usage de l'éther fut introduit par Morton au "Massachusetts General Hospital" en 1846 et l'usage du chloroforme par Simpson, à Edimbourg, en 1847. La profession médicale de la province de Québec fut prompte à profiter de ces découvertes. En janvier 1847, Horace Nelson, de Montréal, pratiqua plusieurs expérimentations sur des chiens et démontra l'insensibilité complète des animaux à la douleur durant l'administration de l'éther, et leur reprise de sensibilité ensuite. Quelques semaines plus tard, il administra avec succès l'éther à une malade, au cours de l'ablation d'une grosse tumeur, par son père, le Dr Wolfred Nelson.

Le 20 mars, 1847, le Dr E.D. Worthington, de Sherbrooke, annonça l'amputation d'une jambe d'une malade sous l'influence de l'éther sulfurique, administré grâce à un appareil de fortune, mais très efficace. Le chloroforme fut employé par Andrew F. Holmes, avec excellent résultat dans un cas difficile d'accouchement. Ce succès causa une vive impression, alors. Et Holmes dit que ce fut le premier emploi du chloroforme dans la province de Québec. Le 10 février 1848, le Dr E.-D. Worthington annonçait qu'il s'était servi du chloroforme à l'hôpital de la Marine, Québec, durant l'amputation d'un gros orteil."

(Maude E. Abbot, M. A. M. D. dans "The Storied Province of Quebec").

Pour vos besoins d'assurances, voyez

GEORGE A. McCLAY

AUTO — VITRE — TV

Knowlton — Tél. CH 3-5892

FEU — VOL — EFFRACTION — CASUALITE

O. A. YOUNG

Encanteur licencié

Vendeur de meubles usagés

Nous achetons et vendons tous les articles de valeur

Waterloo, Qué. — Tél. 1183-J-2

Confiez votre transport local ou longue distance à l'entreprise de camionnage la plus considérable à Waterloo.

15 CAMIONS EN SERVICE



GEVRY TRANSPORT

21, rue Taylor — Tél. 20 — Waterloo, Qué.

1670, rue Parthenais — Tél. LA 4-3751 — Montréal.

Une industrie du MEUBLE dont la renommée s'étend dans les 10 provinces du pays.

ROXTON MILL & CHAIR Ltd.

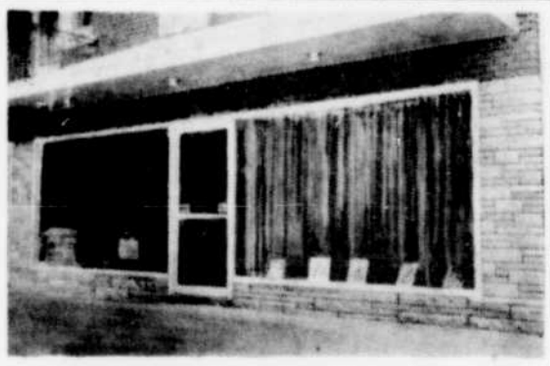
MANUFACTURIERS:

Chaises et tables: dinettes et commerciales

Chaises et tables de cuisine, bancs de comptoirs

Meubles juvéniles — Bassinettes pour bébés, etc.

WATERLOO



STUDIO RAYMOND

"La Photo Réaliste"

M. Raymond Bélanger, prop.

Artiste — Photographe professionnel

Spécialité : photos d'enfants

GROUPES — MARIAGES — DEVELOPPEMENT

380, rue Principale — Tél. 610

WATERLOO, Qué.

Les Cantons et le Vermont sont pays de contact

Il y a plusieurs années, le personnel enseignant du "Wesleyan College" offrait une série de cours sur le Canada en général, à une cinquantaine d'instituteurs de l'Etat du Vermont. C'est à la demande des Américains que ces cours portèrent sur le thème "Notre voisin le Canada".

Quand on va au fond des choses, cette initiative ne peut surprendre; non plus le voisinage des gens des Cantons de l'Est avec les Vermontais. Car le type qui, aux Etats-Unis, ressemble le plus à celui des Cantons de l'Est, c'est le Vermontais et pour cause. Le Vermont et les Cantons de l'Est furent toujours des pays de contact et de relations. En 1775, les Vermontais pénétrèrent dans les Cantons de l'Est, mais cent ans après le contraire se produisait.

Il y a plusieurs années, lors de l'inauguration d'un monument à la bonne entente sur la frontière du Vermont, un orateur disait à des centaines de Canadiens et d'Américains groupés sur les mamelons de Norton Mills:

"Le trait caractéristique du Vermontais est certainement l'esprit de coopération et les limites naturelles du Vermont nous permettent de pratiquer largement la bonne entente avec nos voisins. La cérémonie de cet après-midi en est une preuve évidente. Votre voisinage nous permet également de mettre en pratique aussi cet esprit de coopération dont nous usons dans nos relations de régie interne . . ."

Un artiste de la psychologie des peuples est allé encore plus loin. Il a trouvé dans la mentalité et le comportement des fils des Cantons de l'Est aussi bien que des Vermontais, l'image du pays verdoyant et accidenté du Vermont; il a trouvé dans le caractère des habitants de ces deux coins, une réaction de la géographie vermontaise.

Le portrait, magnifiquement brossé par cet artiste n'a rien à voir, espérons-le, avec la personnalité capricieuse de John Calvin Coolidge, le seul président que le Vermont a donné à la nation américaine. Originaire de Plymouth, Vt., Coolidge, trentième président des Etats-Unis, fréquenta une maison d'enseignement de St-Johnsbury. En 1934, un an après sa mort, les finissants de cette institution allèrent quérir sur le bien paternel des Coolidge deux jeunes ormes dont ils garnirent les pelouses. Si vous allez à St-Johnsbury, vous pourrez voir ces deux arbres devant le pavillon Fuller de la St-Johnsbury Academy.

Come again!

Coolidge avait une réputation de parfait économe (chez nous, on emploierait un autre mot!) et, pour aller de pair, il était très avare de paroles. Au surplus, un caractère fermé, taciturne, froid, impassible. Quand un messager du département du Trésor entra à la Maison Blanche porter à Coolidge le premier chèque de son indemnité présidentielle, on l'avait prévenu que le président ne parlait jamais, qu'il était muet comme carpe et fort économe d'argent. Aussi, le messager avait-il hâte de voir la réaction. Coolidge prit le chèque, ne dit pas merci, l'examina longuement, puis alors que le messager allait se retirer, il lui dit par-dessus ses verres:

— Come again!

Une vieille et noble famille

Quelques années avant la destruction de St-François par les Anglais sous Rogers, les Abénaquis, dans une descente sur un petit village de la Nouvelle-Angleterre, avaient fait prisonniers deux petits enfants: un garçon et une fille, et les amenèrent aux Grandes-Fourches, (Sherbrooke). Ils furent élevés par eux dans la région catholique et éduqués par les missionnaires dans la langue française. Malgré tous les efforts faits par les parents, les Abénaquis ne voulurent jamais rendre les enfants qui devinrent bien vite Canadiens.

Plus tard, les enfants, qui étaient de familles différentes, se marièrent ensemble. Le garçon s'appelait Gill. Ce fut le fondateur d'une grande et noble famille canadienne-française. Un de ses descendants représenta son comté à la Législature. Un autre fut l'honorable juge Gill, de regrettée mémoire, et un autre, peut-être, M. l'abbé Gill, ancien curé de Granby.

Abonnez-vous à La Tribune

Les fleurs sont un cadeau toujours apprécié! Dites votre message avec des fleurs!

Nous avons toujours une sélection de fleurs en pots et vases de fantaisie à prix raisonnables

ANDRÉ PLANTE

FLEURISTE

304, rue Principale — Téléphone 969

WATERLOO, Qué.

GILLES DUPUIS

— NOTAIRE —

Edifice Hôtel de Ville — Tél. 160

WATERLOO, Qué.

LAITERIE WATERLOO ENR.

PRODUITS DE QUALITE

LAIT ET CREME PASTEURISES ET HOMOGENEISES

POUR QUALITE et SERVICE appelez

Bureau Tél. 136—WATERLOO

Rés. Tél. 1010



WATERLOO PLYWOOD

LIMITED

Acheteurs de billots de bois dur et de bois mou de charpente

Manufacturiers de contre-plaqué (Plywood)

Une ligne complète de matériaux de construction dans nos entrepôts

LIVRAISON PROMPTE A PRIX RAISONNABLE.

Waterloo — Téléphone 237 — Qué.

A WATERLOO, Qué., la AUSTIN '60 est à l'honneur!



Voyez-la chez

Tranchemontagne Automobile

Yves Tranchemontagne, prop.

Vente — Service — Réparation — Pièces

57, rue Main—Tél. 284 — WATERLOO, Qué.



JOLICOEUR RADIO & TV SERVICE

M. E. JOLICOEUR, prop.

Vendeur autorié des téléviseurs "ADMIRAL"

vente et service

Votre télévision est-elle trouble, confiez-la à des experts qui vous donneront un estimé gratuit avant de commencer la réparation.

835, rue Main — Tél.: 636 — Waterloo

A KNOWLTON, Qué., AU LAC BROME

ARRETEZ AU PLUS POPULAIRE RESTAURANT DE L'ENDROIT



RESTAURANT

- REPAS COMPLETS
- CUISINE DE CHEZ NOUS
- STEAKS, "CHOPS"

Sur les routes 39-52

KNOWLTON CAFÉ

"Le Rendez-vous des Voyageurs"

KNOWLTON—Tél: CH 3-9808 — Qué.



1898-1960

CRYSTAL SPRING BOTTLING WORKS Ltd.

JC me rafraichit

Embouteilleurs de :

JOHN COLLINS

GOLDEN AGE GINGER ALE

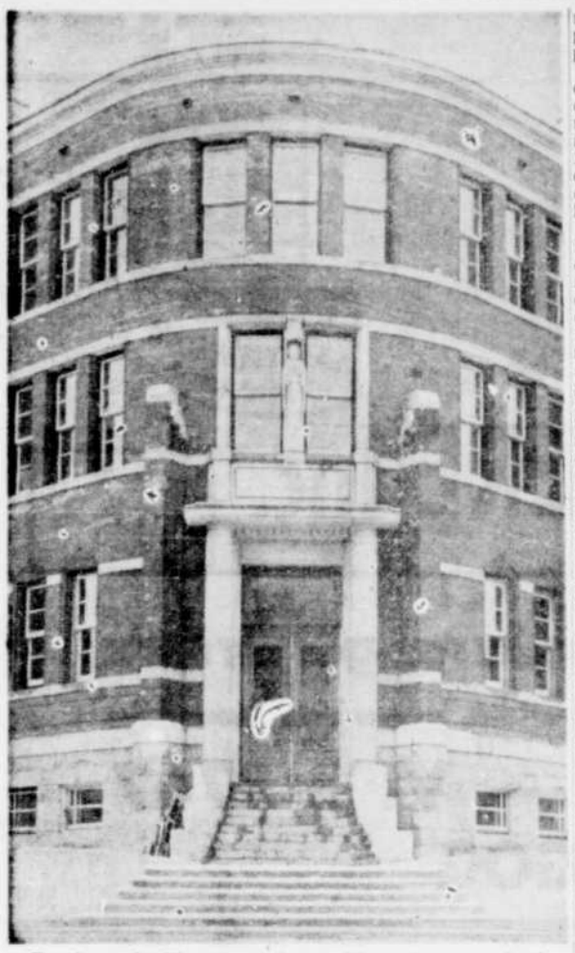
SUN CREST

FROSTIE

115, Carré Foster, Waterloo — Tél.: 434



La première Ecole du Centre érigée en 1882 et démolie en 1935 pour faire place à l'édifice actuel.



Portique de l'imposant immeuble qui a remplacé la vieille Ecole du Centre érigée en 1882.

pe dans l'histoire de l'éducation à Sherbrooke inscrit aussi une page glorieuse dans les annales de la Congrégation des Frères du Sacré-Coeur. Que réserve l'avenir ? Dieu seul en est le Maître. N'est-il pas permis toutefois, à la lumière du passé, d'exprimer des conjectures, de caresser des espoirs et de formuler des voeux pour l'avenir ? Les Frères du Sacré-Coeur sont fiers de rendre à Sherbrooke un témoignage d'appréciation. Il faut bien le reconnaître, sa vaillante population a correspondu au dévouement des Frères; de plus, des sujets nombreux et valeureux, issus de ses rangs sont venus grossir leurs effectifs, leur permettant ainsi de soutenir et de multiplier leurs oeuvres aussi bien dans la région qu'à l'étranger. Cette consolante expérience du passé n'est-elle pas le meilleur garant de l'avenir ?

mier personnel enseignant comprenait huit religieux dirigés par le frère Théodomir.

Dix ans plus tard,, les frères essaimaient dans le quartier ouest de la ville promis à une rapide expansion à cause de ses industries prospères. En janvier 1923, le frère Théodore assisté de trois confrères prenait la charge de l'école Racine, dans la paroisse Ste-Jeanne-d'Arc.

Satisfaites du bon travail des Frères, les autorités religieuses et scolaires firent, de nouveau, appel à la Congrégation pour diriger les écoles suivantes : l'école Ste - Thérèse fondée en 1927 dans la paroisse du même nom; l'école Notre-Dame-du-Rosaire, fondée en 1943 dans la paroisse des Révérends Pères Dominicains; et l'école Chalifoux, fondée en 1953 dans la paroisse Saint-Coeur-de-Marie. A cause de circonstances incontrôlables, les frères ont dû, à regret, quitter des deux derniers établissements afin de se concentrer dans les autres dont le personnel allait toujours diminuant face aux exigences nouvelles d'un apostolat de plus en plus varié.

Pendant cette période d'expansion de nos oeuvres à Sherbrooke, le rameau initial du "Centre" connaissait une évolution remarquable dont voici les principales étapes. Le 10 septembre 1941, l'école de la paroisse St-Michel devenait l'Ecole Supérieure de Sherbrooke. Tous les élèves de 10e, 11e et 12e années de la ville venaient y profiter des avantages mis à leur disposition : personnel qualifié, locaux appropriés, laboratoires de sciences et musée d'histoire naturelle. Peu à peu, des jeunes gens des villes et villages environnants sont venus grossir la population écolière. Le zèle éclairé et l'esprit d'entreprise d'un religieux d'avant-garde, le Frère Théode, ont amené la mise sur pieds d'une 13e année scientifique qui fut l'humble semence de l'actuelle Ecole de Génie dont s'honore à juste titre le campus universitaire.

Ecole Supérieure

Il était urgent de doter Sherbrooke d'une école supérieure centrale pour répondre à la ruée vers les étude ssupérieures. En 1950, l'école supérieure quittait donc le "Centre" et prenait possession de l'imposant édifice "blanc" de la côte King. Le révérend Frère Patrice, de regrettée mémoire, secondé par des collègues actifs et audacieux, a insufflé à la nouvelle fondation un dynamisme impétueux dont la vitalité interne a débordé en réalisations qui font l'orgueil de Sherbrooke: création de classes de Génie, embryon de la future université, système efficace d'aide à la jeunesse.

A peine quelques années après sa construction, le nouvel édifice ne suffisait plus à contenir les élèves du cours primaire supérieur et ceux du cours de génie. Il fallait de nouveau essaimer. Les Frères du Sacré-Coeur qui avaient souscrit à tous les progrès de l'instruction à Sherbrooke, gravirent encore le campus universitaire, témoignage non-équivoque de leur totale consécration à l'oeuvre primordiale de l'éducation de la jeunesse, et de leur détermination d'être sur la brèche dans tous les secteurs et à tous les niveaux dans la ligne de leur profession.

L'Ecole Saint-François

Depuis septembre dernier, l'Ecole Secondaire St-François a succédé à l'Ecole Supérieure de la rue King. Cette nouvelle étaà une vaste construction moderne aux lignes sobres et harmonieuses. Sa magnifique façade en hémicycle, solidement campée à l'angle des rues Gillespie et Ball, impressionne vivement le visiteur.

Entre temps, les Frères du Sacré-Coeur furent appelés à fournir de nouveaux contingents de maitres compétents et dévoués pour la gent écolière des autres quartiers de la ville qui connaissaient un essor rapide. Trois ans à peine après la fondation de l'Ecole du Centre, les frères prenaient la charge de l'Académie St-Jean Baptiste, dans la paroisse du même nom. En octobre 1885, 2 Frères résidant à l'Ecole du Centre assuraient l'éducation des garçons du quartier Est. C'étaient les frères Jean-Claude et Faustus.



Le R. F. Jean-Roch, s.c.

En 1913

En 1913, la Commissoin scolaire appelait les Frères du Sacré-Coeur à diriger l'Ecole Larocque dans la paroisse de l'Immaculée Conception. Le pre-

Les RR. FF. S. C. ont établi en Amérique un rameau vigoureux

Par le R.F. Jean-Roch, s.c.

Les Frères du Sacré-Coeur fondés en France, par le Père André Coindre en 1821, passèrent l'Atlantique en 1846 pour implanter en terre américaine un rameau vigoureux. D'abord établis à Mobile, en Alabama, ils gagnèrent bientôt le Canada où un rayonnement inédit dans leurs annales les attendait. Plantés au coeur des Cantons de l'Est, dans le coquet village d'Arthabaska, ils rayonnèrent bientôt dans toute la région avant de gagner les quatre coins de la Province et les pays de missions.

Vers les deux tiers du siècle dernier, les familles canadiennes - françaises de Sherbrooke étaient devenues nombreuses et la population écolière augmentait rapidement. Les autorités religieuses et scolaires décidèrent de faire appel à une congrégation enseignante pour l'éducation des garçons. Leur choix se porta sur l'Institut des Frères du Sacré-Coeur.

A Sherbrooke en 1882

Le 3 septembre 1882, sept Frères arrivaient à Sherbrooke sous l'habile direction du Frere Symphorien. Dès cette première année, les registres inscrivaient 315 élèves, au nombre desquels figure le sympathique aumônier des Amicales de Sherbrooke, Mgr Emile Chartier.

L'école Sacré-Coeur, que les frères plus âgés se plaisent à nommer le "Vieux Centre", progressa rapidement. Le vieil édifice érigé en 1882 devint insuffisant. En 1886, la Commission scolaire fit construire une résidence pour loger les frères, au coin des rues Ball et Alexandre, afin d'ajouter quelques nouvelles classes dans la vieille partie. En 1895, nouvel agrandissement qui permit aux Frères de demeurer à l'école même. L'ancienne résidence fut vendue et transportée de l'autre côté de la rue. En 1907, une nouvelle aile prolongea l'école jusqu'à la rue Alexandre. En 1935, le "Vieux Centre" céda sa place

Nous sommes acheteurs de
BILLOTS DE BOIS MOU
à l'année courante

Qu'avez-vous à offrir ?



Pour informations, écrire à C. P. 235, Magog
ou téléphoner VI 3-4598.

Importants gisements d'amiante

"La région des Cantons de l'Est contient ce qu'on croit être les plus importants gites d'amiante au monde". C'est là ce qu'affirment les auteurs d'un rapport préliminaire sur l'amiante au Canada, fourni par le ministère des Mines et des relevés techniques au Canada. Le rapport a été rédigé par M. H.M. Woodroofe, du service des minéraux industriels.

"L'amiante, affirme-t-on, provient des comtés de Richmond, d'Arthabaska, de Mégantic et de Beauce. Onze mines productrices sont situées dans les régions de Thetford Mines, de Black Lake, d'East Broughton et d'Asbestos".

La plus grande mine d'amiante au monde, continue le rapport, est située à Asbestos. Il s'agit de la mine Jeffrey, exploitée par la Canadiean Johns-Manville Company.

Elle n'était au début qu'une fosse à ciel ouvert mais le gros de l'extraction actuelle se fait par foudroyage de massifs d'abattage. L'important programme de construction entrepris par la société a franchi une étape de sa réalisation avec le parachèvement, en 1956, d'un nouvel atelier d'une capacité annuelle de production de 625,000 tonnes de fibres. On est présentement à l'agrandir pour augmenter le nombre des installations de traitement primaire.

Selon les mêmes statistiques, l'Asbestos Corporation Limited exploite présentement une mine souterraine à Thetford Mines, ainsi que trois fosses à ciel ouvert: la fosse Normandie dans le canton Ireland, la fosse British Canadian, à Black Lake et la fosse Beaver à Thetford Mines.

La plus ancienne entreprise d'extraction d'amiante, la Johnson's Company Limited exploite également une mine souterraine à Thetford Mines. La Johnson's Asbestos Company Limited, exploite également une fosse à ciel ouvert située à Black Lake où un atelier de 4,000 tonnes a été mis en route en 1954. La mine souterraine de la Bell Asbestos Mines Limited est aussi située à Asbestos.

"Comme au cours des années précédentes, termine le rapport, c'est dans la province de Québec, principale productrice d'amiante, que l'industrie a accru le plus ses installations. Elle a poursuivi l'exécution de son programme d'expansion auquel elle a consacré près de $100,000,000 depuis 1950.

CITOYENS DE MAGOG...
Citoyens des Cantons de l'Est
Nous aimerions vous faire connaître le but de notre association et ce en quoi elle peut vous servir

L'Association du détail et des services de Magog s'emploie à promouvoir les affaires à Magog et elle a pour but de faire de Magog un centre d'achats comme pas un.

Des milliers de gens viennent magasiner à Magog parce qu'ils savent qu'ils y trouveront de bons magasins, des commis courtois, des hôtels et des restaurants de premier ordre et du plaisir sain. Nous nous efforçons de voir à ce que personne ne parte désappointé et n'avons pas trop mal réussi jusqu'à présent.

Nous connaissant mieux, connaissant mieux la ville de Magog vous serez impatients de revenir.

ASSOCIATION DU DETAIL ET DES SERVICES DE MAGOG

Une ENTREPRISE PROGRESSIVE à MAGOG



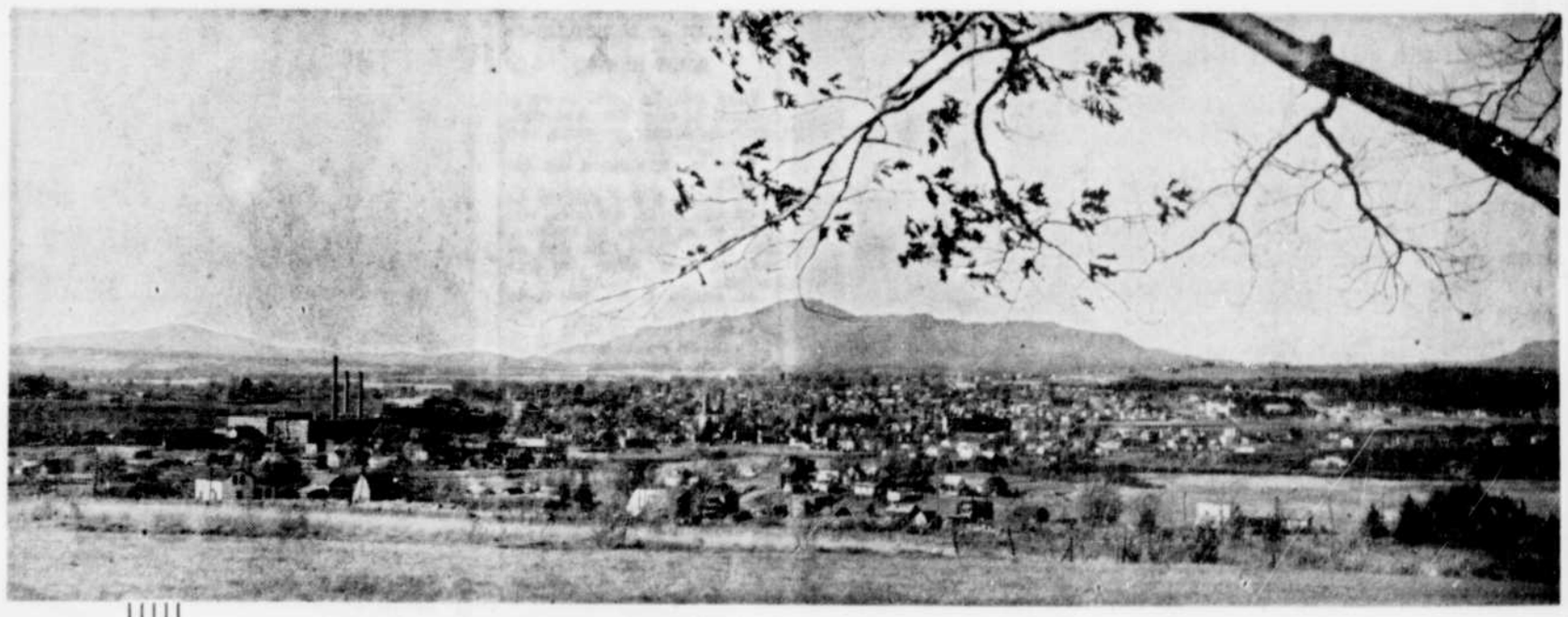
Une vue de l'extérieur de la LAITERIE MAGOG INC.

LAITERIE MAGOG INC.

PRODUITS MAINTENANT CLARIFIES

Pasteurisés — Homogénéisés

650, rue Georges MAGOG Tél.: VI. 3-5727



Ci-haut — Une vue magnifique sur la ville de Magog, avec à l'arrière-plan le Mont Orford dont le pic le plus élevé atteint une altitude de 2,800 pieds.

La Cité de Magog, en plus de posséder la plus importante industrie textile au pays, est en mesure de satisfaire tous les genres d'industries possibles, grâce à une abondance d'énergie électrique et à des moyens de communications de premier ordre. Elle ne se trouve qu'à 70 milles de Montréal et qu'à 30 milles de la frontière américaine.

La Cité de Magog est fort populaire auprès des estivants. Ils viennent des endroits les plus éloignés des Etats-Unis et de toutes les parties du pays, gonflant la population de 6,000 âmes. C'est que Magog possède des charmes pittoresques d'une beauté indiscutable. Pour vous en rendre compte, passez vos vacances ou un "week-end" à Magog.

CITÉ de MAGOG



MAGOG, CENTRE TOURISTIQUE ET INDUSTRIEL

ENDROITS A VISITER POUR LES TOURISTES

Le mont Orford est le troisième en hauteur dans les Cantons de l'Est. Il offre un attrait tout particulier parce que la grande route Sherbrooke-Montréal passe exactement à sa base et que sa masse la plus élevée se reflète, du côté sud, dans les eaux du lac Orford, magnifique petite nappe d'eau que la route longe à demi.

C'est un endroit très fréquenté aussi bien l'hiver que l'été. L'hiver, de nombreux skieurs s'y rendent pour leur sport favori. L'été, le golf et les excursions en montagne font la joie de tous les adeptes de ces sports. On y présente aussi de superbes concerts au camp des Jeunesses Musicales du Canada qui groupe des centaines de musiciens durant la belle saison.

Touristes et visiteurs de passage à Magog, en toute saison, sont cordialement invités à visiter cet endroit pittoresque à proximité de la ville de Magog.

LE LAC MEMPHREMAGOG

LONGUEUR : 32 MILLES

LARGEUR : variant de ½ mille à 4 milles

C'est le lac le plus considérable de la région. Les deux tiers sont en territoire canadien et l'autre tiers en territoire américain.

Ses rives sont émaillées de centaines de résidences d'été, dont certaines très luxueuses.

L'un des meilleurs postes d'observation pour admirer le lac Memphrémagog est le mont Owl's Head situé sur la rive ouest vers le centre du lac. La scène qui se déroule sous les yeux du haut de cette montagne escarpée n'a peut-être rien de comparable dans le monde entier.



Manifestation religieuse à l'abbaye bénédictine de St-Benoit-du-Lac

La vie monastique à Saint-Benoit-du-Lac

Fondé en 1912 par des moines bénédictins venus de France, doté d'un noviciat en 1924, érigé en Prieuré Conventuel en 1935, le monastère de St-Benoit-du-Lac compte plus de soixante-dix moines dont trois américains et un mexicain. Un rescrit Pontifical du 25 juillet, promulgué le 23 septembre 1952, a élevé le monastère de St-Benoit-du-Lac à la dignité d'Abbaye.

L'Abbaye de St-Benoit-du-Lac est située dans la Province de Québec (archidiocèse de Sherbrooke), sur la rive nord-ouest du lac Memphremagog, à quelques milles de Magog et de Newport Vt., U.S.A.; elle est facilement accessible par la route No 1 venant de Montréal ou de Québec, par la route U.S. No 5 passant à Newport, Vt.

Après des débuts héroïques, grâce à la pratique de la plus stricte pauvreté, à un travail patient et persévérant, grâce à l'appui de l'Episcopat et du Clergé de la Province de Québec et au secours d'aumônes et de donations généreuses, les moines de St-Benoit-du-Lac sont parvenus à construire en quarante ans un tiers du plan définitif de leur abbaye; deux tiers restent à construire. A côté du nouvel édifice complètement à l'épreuve du feu, de style Dom Bellot, ils utilisent le premier monastère en bois, berceau de la fondation.

SAINT BENOIT et SA REGLE

Saint Benoit naquit vers 480 à Nursie, ville de l'Empire Romain; après avoir vécu en ermite dans la grotte de Subiaco, il fonda le fameux monastère du Mont-Cassin et écrivit sa Règle des moines que l'on a comparé au Code de Justinien. Il cristallisa pour les siècles futurs un idéal de prière et de travail en commun, d'obéissance, de charité fraternelle et d'hospitalité qui devait devenir l'instrument principal dont l'Eglise catholique se servirait pour la conversion et la civilisation de l'Occident.

Les principes de vie monastique enseignés dans la Règle de Saint Benoit sont chers au moines bénédictins répandus dans le monde et groupés en seize Congrégations. Les quelques 24 Abbayes bénédictines des Etats-Unis les considèrent comme leur patrimoine spirituel le plus cher après l'Evangile.

PIE XII et SAINT BENOIT

Dans son Encyclique FULGENS RADIATUR publiée le 21 mars 1947 à l'occasion du quatorzième centenaire de sa mort, Sa Sainteté le Pape Pie XII a appelé saint Benoît le "Père Nourricier de l'Europe". Parmi tant d'autres, c'est Montalembert qui dira des moines d'Occident que "c'est autour des monastères bénédictins et sous leur influence directe, que se sont développés, dans la vieille Europe, les études spéculatives et scripturaires, l'agriculture, les beaux-arts, et les arts d'artisanat". Durant quatorze siècles d'histoire, l'Ordre de Saint-Benoit a donné à l'Eglise plus de cinquante papes, un grand nombre de cardinaux, d'archevêques et d'évêques et surtout un grand nombre de saints canonisés.

Après les désastres religieux et politiques de la Révolution française, c'est à Dom Prosper Guéranger que l'on doit d'avoir restauré, en 1837, à l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes (France) la vie bénédictine traditionnelle et fondé la Congrégation bénédictine de France dont fait partie l'Abbaye de St-Benoit-du-Lac.

La CROIX ou MEDAILLE de SAINT BENOIT

Cette médaille porte au recto l'effigie de saint Benoit et quelques emblèmes; au verso, une croix et certaines lettres.

Voici la signification des caractères:

En avers, il y a l'effigie du saint Patriarche, qui porte une croix et sa Règle; un corbeau, une coupe brisée d'où sort un serpent, une mitre et une crosse.

Au revers, il y a une croix aux bras égaux, avec: entre les bras de la croix: **C. S. P. B. — Crux Sancti Patris Benedicti** — (Croix du Saint Père Benoit).

Sur la ligne verticale: **C. S. S. M. L. — Crux Sancta sit mihi Luf** : (Que la Sainte Croix soit ma Lumière).

Sur la ligne horizontale: **N. D. S. M. D. — Non Draco sit mihi Dux:** (Que le Dragon ne soit pas mon chef).

En exergue, le Monogramme du Christ: **I. H. S.: — Jesus hominum Salvator:** (Jésus Sauveur des hommes).

Et une formule d'exorcisme contre le Démon: **V. R. S. — Va de retro, Satana:** (Retire-toi, Satan). — **N. S. M. V. — Nunquam, Suade mihi vana:** (Ne me conseille jamais tes vanités) **S. M. Q. L. — Sunt mala quae libas:** (Tes breuvages sont mauvais). — **I. V. B. — Ipse venenas bibas:** (Bois toi-même tes poisons).

Saint Benoit a obtenu de Dieu d'innombrables grâces pour ceux qui portent sa médaille avec dévotion et confiance. D'abondants témoignages de tous les temps le prouvent assez.

Foyer de vie contemplative

A l'Abbaye de St-Benoit-du-Lac la tradition plusieurs fois séculaire de la Congrégation bénédictine de France accentue davantage la vie contemplative des moines, sans ministère paroissial habituel, mais sans exclusion d'un certain apostolat liturgique et musical selon les besoins de l'Eglise. Cette fidélité à la tradition, héritée de la Congrégation de Solesmes, est un puissant ferment de stabilité au milieu de l'effervescence actuelle des théories et des idées; elle est un apport nécessaire à la culture d'inspiration latine et française et à la civilisation chrétienne sur le continent américain. L'Abbaye de St-Benoit-du-Lac est essentiellement, selon la définition même de Saint-Benoit, "UNE ECOLE DU SERVICE DU SEIGNEUR", une famille chrétienne avec à sa tête un ABBE élu à vie: la célébration solennelle de la Messe conventuelle quotidienne et le chant au choeur de l'Office Divin (Bréviaire) occupent la première place. Les moines partagent le reste de leur temps entre la prière privée, la méditation, le travail intellectuel et manuel et l'exercice de l'hospitalité.

L'HOSPITALITE

L'hospitalité, toujours en honneur chez les bénédictins, permet à tous ceux, prêtres et laïcs qui veulent participer à leur prière, de trouver à St-Benoit-du-Lac le silence, le repos et la paix. En suivant les offices, en prenant leurs repas avec les moines dans le même réfectoire, les hôtes trouvent dans cette atmosphère toute familiale un réconfort moral qui devient un secours spirituel et une inspiration. En effet, tout chrétien désireux de vivre plus intégralement sa vie familiale et sociale peut s'inspirer des principes de la Règle de S. Benoit. L'Eglise Catholique n'est-elle pas essentiellement une famille, la famille de Dieu sur la terre ? Tout vrai catholique n'a-t-il pas, comme le moine bénédictin, le devoir de prier, de travailler, d'obéir et d'aimer ? Si l'on vivait davantage de ces principes chrétiens, notre vie familiale, sociale et internationale n'en serait-elle pas grandement améliorée ?

La Villa Ste-Scholastique.

La Villa Ste-Scholastique située à proximité de l'Abbaye est une coquette hôtellerie où les dames et demoiselles, parentes des moines, retraitantes ou visiteuses de passage, reçoivent l'hospitalité.

Moyens de subsistance

Les moines de Saint-Benoit-du-Lac exploitent une ferme de six cents acres qu'ils ont défrichés graduellement à la sueur de leur front; ils ont construit depuis 1943 une fromagerie où ils fabriquent de leurs propres mains un fromage renommé sur tout le Continent, "l'Ermite"; ils ont publié cinq albums de Disques de Chants Grégoriens qui répandent dans les milieux les plus variés le chant traditionnel de l'Eglise catholique; ils ont également publié plusieurs volumes de spiritualité et de liturgie.

A ces divers revenus, il faut ajouter les offrandes données spontanément par les nombreux visiteurs ou retraitants auxquels les moines offrent gratuitement l'hospitalité chaque année.

Ces diverses ressources permettent à la communauté de 70 religieux de vivre (chauffage — éclairage — nourriture — vêtement — assurances — études) mais elles ne leur permettent pas d'entreprendre de constructions. Les moines de Saint-Benoit-du-Lac doivent donc faire appel à la générosité de tous les chrétiens convaincus pour continuer la construction de leur Abbaye.

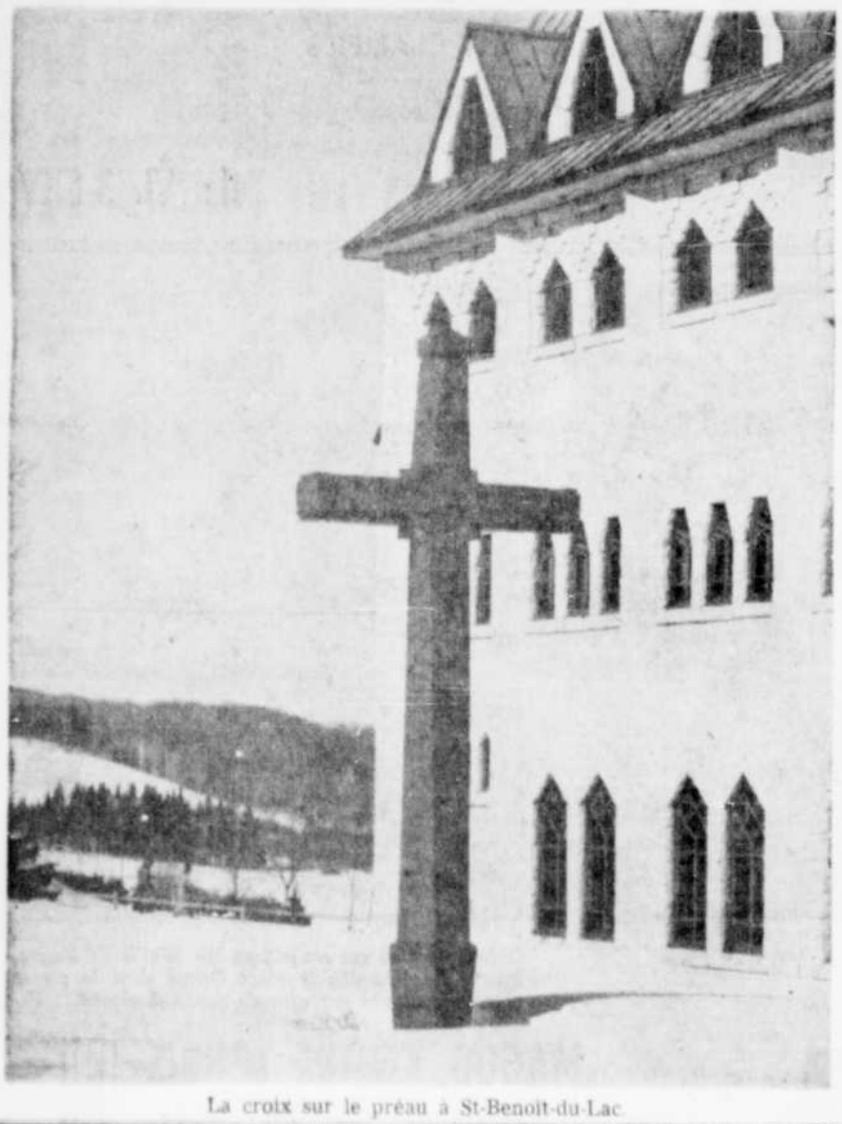
Pour répondre aux demandes pressantes du clergé et des laïcs professionnels, industriels et commerçants, retraitants ou visiteurs de passage, étudiants ou spécialistes en chant liturgique, on a commencé la construction d'une vaste hôtellerie moderne et de la grande église abbatiale, en 1955.

Influence et fonction réelle de la presse

Depuis ses débuts, le journal a été reconnu comme l'une des plus grandes forces civiques intellectuelles et morales contribuant à élever et à cimenter notre structure sociale. Quand on songe aux milliards de copies de journaux qui pénètrent chaque jour dans les foyers et les maisons d'affaires et les ateliers du pays, on commence à réaliser le rôle immense que jouent ces publications quotidiennes dans le développement économique du pays.

Le quotidien peut être un heureux moyen de satisfaire la curiosité humaine mais sa fonction réelle est de répandre les connaissances qui permettent à un peuple de travailler en commun d'une façon intelligente et effective. Il fait ordinairement partie intégrante des grandes associations de journaux qui recueillent chaque jour les nouvelles mondiales et les mettent à la portée de tout le monde.

Un autre point à noter c'est l'importance de la coopération entre l'éditeur, l'annonceur et le public. Lorsque cesse cette coopération, le journal et le commerce languissent, et le progrès s'arrête.



La croix sur le préau à St-Benoit-du-Lac

Félicitations

à La Tribune
célébrant cette année
un demi-siècle de
progrès constant

LA TRIBUNE 1910-1960

YVON GIGUERE Inc.

entrepreneurs généraux

Constructions résidentielles, commerciales, industrielles

854, rue John — VI 3-2767
MAGOG





AU SERVICE DES INDUSTRIES DU TEXTILE DE TOUS LES PAYS

- FUSEAUX
- BOBINES
- TOURS

de spécialités en bois



CONSULTEZ-NOUS AU BESOIN...

INDUSTRIAL SPECIALTY

manufacture des

PRODUITS DIVERSIFIES

- Pattes de bois tourné pour cabinets de T.V.
- Tables à café et mobiliers divers.
- Boutons de bois en usage sur les vêtements de sport et paletots "Duffle Coats"
- Parties en bois pour lampes
- Rouleaux à pâte sur billes
- Divisions en bois.
- Poignées en bois pour ustensiles.
- Poignées en bois pour accessoires électriques.
- Produits de bois sur commande.

Industrial Specialty Manufacturing

COMPANY LIMITED

RUE JOHN — TEL.: VI 3-3395 — MAGOG, Qué.

UNE INDUSTRIE QUI MANUFACTURE DES MOBILIERS SCOLAIRES



LÉO BÉLANGER & FILS

PEINTURES "NATIONAL" — MANUFACTURIERS DE — MEUBLES SUR COMMANDES

MOBILIERS SCOLAIRES

MENUISERIE GENERALE

1160, rue Sherbrooke — Tél. VI 3-4524 — Magog

Ne soyez pas rêveur...

Construisez votre résidence d'été maintenant !

Pour une construction de 20 x 25 pieds, nous vous fournirons

Tout en matériaux de construction . . .

tout le matériel requis pour $1075. Pour plan budgétaire, voyez-nous. — Livraison gratuite dans un rayon de 25 milles.

Point n'est besoin d'aller ailleurs, nous pouvons vous fournir tout ce qui est nécessaire pour la construction d'une maison.

SIGNALEZ VI 3-3346



Une vue générale du moulin à scie Théo Langlois et de ses entrepôts.

BRIQUE—BOIS—CIMENT—PLANCHE MURALE — PORTES—CHASSIS—ETC.

Théo. LANGLOIS Ltée 435 OUEST, RUE PRINCIPALE — MAGOG, Qué.

Le congrès eucharistique de 1959 aura été le grand événement religieux depuis la formation du diocèse

C'est le 28 août 1957 que S. E. Mgr Georges Cabana, archevêque de Sherbrooke, annonça la tenue à Sherbrooke du premier congrès eucharistique diocésain pour juin 1959. C'était dans une Lettre pastorale. Le congrès avait un triple but : un grand espoir dans ces assises, un hommage au Christ dans l'Hostie et la reconnaissance du diocèse pour les bienfaits reçus depuis sa fondation en 1874.

A cette triple fin, la préparation spirituelle devait s'effectuer par trois moyens : la prière, l'étude et l'action. Toutes les paroisses furent mobilisées et un travail commença en profondeur qui devait durer deux ans, marqué par une série de congrès régionaux dans lesquels toutes les paroisses furent enrégimentées.

Les manifestations

Les cérémonies grandioses durèrent huit jours pleins, d'un dimanche à l'autre. Elles furent soulignées par l'impressionnante cérémonie de la consécration de la cathédrale St-Michel (élevée l'automne dernier au rang de basilique mineure), une cérémonie à laquelle officièrent une huitaine de prélats; par la tenue d'une exposition eucharistique; par la visite de sommités religieuses dont LL. EE. les cardinaux Paul-Emile Léger et James McGuigan, S. E. le Délégué apostolique au Canada, Mgr Sebastiano Baggio et S. E. Mgr Maurice Roy, Primat de l'Eglise canadienne et un grand nombre d'archevêques et évêques du pays par une série de messes solennelles et d'heures d'adoration prêchées au magnifique reposoir érigé au parc Jacques-Cartier. Mentionnons encore le jeu scénique "Pêcheurs d'hommes", la bénédiction des malades, une cérémonie d'ordination à la prêtrise, les 21 mariages à l'autel du reposoir et enfin, le grand défilé triomphal de clôture, aux flambeaux, le soir du dernier jour et auquel 50,000 personnes participaient, en ne comptant que les marcheurs.



Les foules

On estime à un peu plus de 100,000 personnes, celles qui ont participé activement ou passivement aux diverses manifestations religieuses de ce mémorable événement. On avait aménagé au reposoir 1,440 bancs pouvant asseoir 12,000 personnes environ, une balustrade de 450 pieds, 45 confessionnaux et les Saintes Espèces étaient conservées dans cinquante ciboires placés dans trois grands tabernacles en arrière du maître-autel dans la sacristie-galerie. On estime à 2,000 les membres du clergé qui ont participé aux cérémonies pendant la semaine, sans compter les Frères enseignants et les religieuses et 20,000 enfants ont participé à la journée de la jeunesse.

Les décorations

Les décorations dans toutes les parties de la ville et surtout sur le parcours des défilés étaient remarquables et les vitrines de plusieurs établissements commerciaux s'inspiraient de l'esprit de ces pieuses assises. Des arcs de triomphe avaient été érigés aux quatre portes de la ville de Sherbrooke.

De l'ouverture proprement dite du congrès jusqu'à la clôture, chaque journée avait été consacrée en hommages comme suit : à l'Eglise diocésaine, à Jésus-Hostie par la jeunesse, hommages des prêtres et des communautés, hommages des familles et hommages de la société.

Les prédicateurs

Au nombre des prédicateurs au congrès, mentionnons LL. EE. les cardinaux Paul-Emile Léger et James McGuigan, S. E. le Délégué apostolique au Canada, Mgr Sebastiano Baggio, LL. EE. NN. SS. Georges Cabana, archevêque de Sherbrooke, Paul Bernier, archevêque-évêque de Gaspé, Léo Blais auxiliaire de Montréal, Albertus Martin, évêque de Nicolet, Martin Lajeunesse, o.m.i., ancien vicaire apostolique du Keewatin, N. A. Labrie, directeur national de la Propagation de la Foi, André Ouellette, auxiliaire de Mont-Laurier, Valérien Bélanger, auxiliaire de Montréal, Mgr Joseph Veilleux, p.d., v.g., Mgr Rosario Moisan, p.d. et le R.P. L. P. Audet, s.s.s.

Autres prélats

Au nombre des archevêques ou évêques officiants ou simplement participants, LL. EE. NN. SS. J.-G. Barrie, archevêque de Halifax, C.-E. Parent, archevêque de Rimouski, Joseph Bonhomme, o.m.i., retiré, Henri Belleau, o.m.i., vicaire apostolique de la Baie James, Arthur Douville, évêque de St-Hyacinthe, John Cody, évêque de London, L.-P. Lussier, évêque de St-Paul, Damase Laberge, o.f.m., vicaire apostolique au Pérou, J.-E. Limoges, archevêque-évêque de Mont-Laurier, J.-A. Langlois, évêque de Valleyfield, F.P. Carroll, évêque de Calgary, Georges Melançon, évêque de Chicoutimi, Henri Routhier, vicaire apostolique de Grouard, J.-R. Gagnon o.f.m., évêque d'Edmunston, Louis Lévesque, évêque de Hearst, Marius Paré, évêque auxiliaire de Chicoutimi.

Les thèmes de la prédication

Voici maintenant pour les sujets de prédication : "Les pionniers du diocèse et le travail accompli dans la première Eglise diocésaine" — "Tous à la même table et sous le même toit" —"Vocations religieuses et sacerdotales, premier fruit du culte à Jésus-Hostie" — "Le foyer, source de sainteté et de vocations" — "Construire le temple de Dieu" — "La souffrance, sa signification et sa valeur" — "C'est par les parents que l'enfant prend le chemin du sacerdoce" — "Marie, Notre-Dame du Saint-Sacrement" —"Fortifier la grâce en nous."

Les responsables

Pendant la tenue du congrès, était le R.P. Gérard Dufresne, s.s.s. Il faut ajouter à cela, douze comités formés de cent chefs de groupes de travailleurs.

Les voeux

Pour clôturer de façon pratique le Congrès eucharistique et pour que ces assises mystiques aient un lendemain, S. E. Mgr Georges Cabana, archevêque de Sherbrooke a formulé plusieurs voeux souhaitant surtout que "des Congrès eucharistiques périodiques soient intensément préparés et tenus dans les diverses régions du diocèse, selon les sages directives du Synode diocésain et pour faire suite au thème de ce premier Congrès eucharistique : l'Eucharistie et l'Eglise.

Son Excellence a également formulé sept autres voeux. Le deuxième concernait l'initiation liturgique des fidèles et à ce sujet, Mgr Cabana a exprimé le désir que les fidèles soient progressivement initiés à la participation active des offices religieux par le chant sacré.

Messe intégrale et communion

"Considérant, a-t-il déclaré, que la Messe, en nous unissant au Christ, Souverain Médiateur et Rédempteur universel, est le parfait résumé de nos devoirs envers Dieu et le signe de notre union avec l'Eglise, le congrès eucharistique diocésain émet le voeu que les fidèles la respectent souverainement dans son obligation dominicale et y assistent intégralement en arrivant en temps, en communiant de préférence avec le prêtre et en ne quittant l'église qu'une fois la messe terminée".

Il a souhaité également que le plus grand nombre de fidèles "et spécialement les jeunes" profitent en plénitude des trésors de la communion fréquente qui doit assurer les fruits du congrès tant pour la sanctification des individus que pour la préparation d'apôtres laïques et de vocations sacerdotales et religieuses.

Adoration nocturne

Il a également formulé le voeu que le premier vendredi du mois soit toujours à l'honneur avec la communion réparatrice et l'adoration solennelle et que l'on confie aux associations eucharistiques d'y conduire de nombreux adorateurs.

Il a souhaité aussi que l'Adoration nocturne recrute un groupe fervent et nombreux parmi les hommes et les jeunes gens pour satisfaire au grave devoir de la prière réparatrice pour tous les péchés de l'univers et spécialement pour les fautes contre la Très Sainte Eucharistie.

Association St-Dominique Savio

Le chef spirituel de l'archidiocèse a souhaité aussi que l'on organise dans toutes les paroisses du diocèse l'association de St-Dominique Savio pour les enfants de choeur, pour assurer la dignité qui doit entourer le service des saints autels, pour le respct des saints lieux, la perfection du culte et l'édification des fidèles.

Enfin, il a formulé l'espoir que les familles entrent dans la croisade du chapelet et la maintiennent avec persévérance, priant pour les grandes intentions du diocèse et de l'Eglise universelle.



JOHN BINNEKAMP, chef cuisinier

CLIFFETERIA RESTAURANT

SPECIALITE :
Pain et pâtisserie faits à la maison



Steak T-Bone

et Bar-B-Q

Gaston ROY, prop.

Tél. 802 — Ayer's Cliff



Le portrait de noces au studio est notre spécialité !

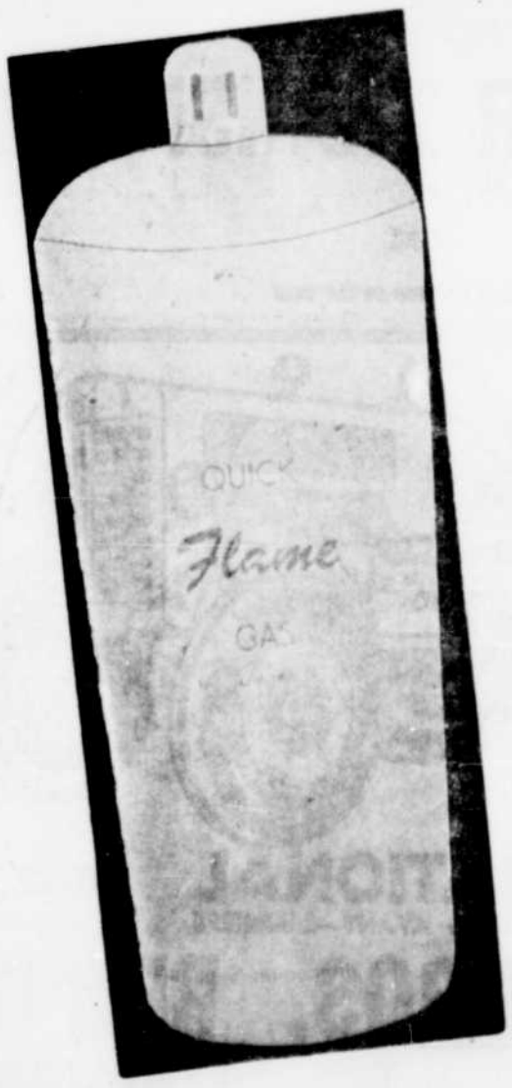
Une invitation toute spéciale est faite aux futurs mariés de la région de Magog et des villes frontière.

Prenez rendez-vous maintenant !

TEL. VI 3-2834

STUDIO R. C.

155, rue Sherbrooke — Magog



Félicitations à La Tribune Limitée qui célèbre cette année cinquante années de progrès constant.

QUICK Flame GAS LTD.

BUREAU CHEF :

MAGOG

Tél : VI. 3-5202

SUCCURSALES A :

Ville Jacques-Cartier, St-Jérôme, Thetford Mines, Granby, Sherbrooke, Waterloo, Windsor, Bedford.

NOTRE 24IEME ANNIVERSAIRE



JOHN-W. HUNTER

Acheteur local pour

Glidden PRODUITS DE QUALITE — UNITED MAPLE PRODUCTS

DISTRIBUTEUR DE CIE DE GAZ PROPANE DU QUEBEC

POMPES A L'EAU "BEATTY" ET EQUIPEMENTS DE BATIMENTS

Peintures : Glidden — Ferronnerie et équipement de ferme

AYER'S CLIFF, Qué. — Tél. 64



AYER'S CLIFF INDUSTRIES LTD.

TEL. : 6 — AYER'S CLIFF, Qué.

ATELIER DE PRODUCTION MECANIQUE

MANUFACTURIERS DE :

- PARTIES DE PRECISION PAR CLEVELAND AUTOMATIC MACHINES
- TOUR "TURRET" • FRAISEUSES
- FOREUSES RADIALES ET PETITES FOREUSES.



Vous trouverez à notre établissement

Les peintures "PITTSBURGH"

HUDON ET VIGNEUX ENR.

Ferronnerie — Papier-tenture

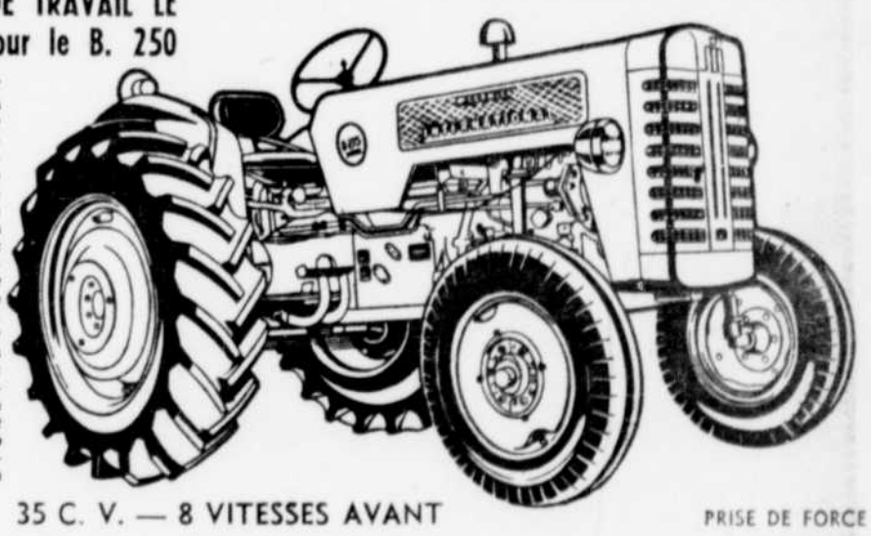
Entrepreneur en plomberie et chauffage

471 ouest, rue Principale — Magog

Le B-275 International

LE COMPAGNON DE TRAVAIL LE PLUS PUISSANT pour le B. 250

VOICI LE DIESEL PUISSANT ET AVANTAGEUX que tous les agriculteurs attendaient comprenant toutes les qualités pratiques et toute l'économie de fonctionnement du B-250, PLUS une puissance supérieure, une prise de force "vive" constante, 8 vitesses avant et 2 arrière. Examinez cette nouvelle équipe de puissance dans tous ses détails et vous comprendrez pourquoi le B-275 présente tous les avantages de force, d'équipement et de prix réclamés par les agriculteurs dont les travaux exigent une plus grande mesure de puissance, une gamme plus complète de vitesses et une meilleure adaptabilité de la prise de force. Votre marchand IH vous donnera tous détails sur le B-275.



35 C. V. — 8 VITESSES AVANT

PRISE DE FORCE CONSTANTE

INTERNATIONAL HARVESTER

H. R. STANDISH & SON REG'D.

29, rue du Lac — VI 3-3043 — Magog, Qué.



LA FONDERIE MAGOG LTEE APRES 20 ANS DE PROGRES QUI SE CONTINUE

★ Dessert L'INDUSTRIE — Ouvrage général en fonte et ses alliages d'acier, nickel, etc.

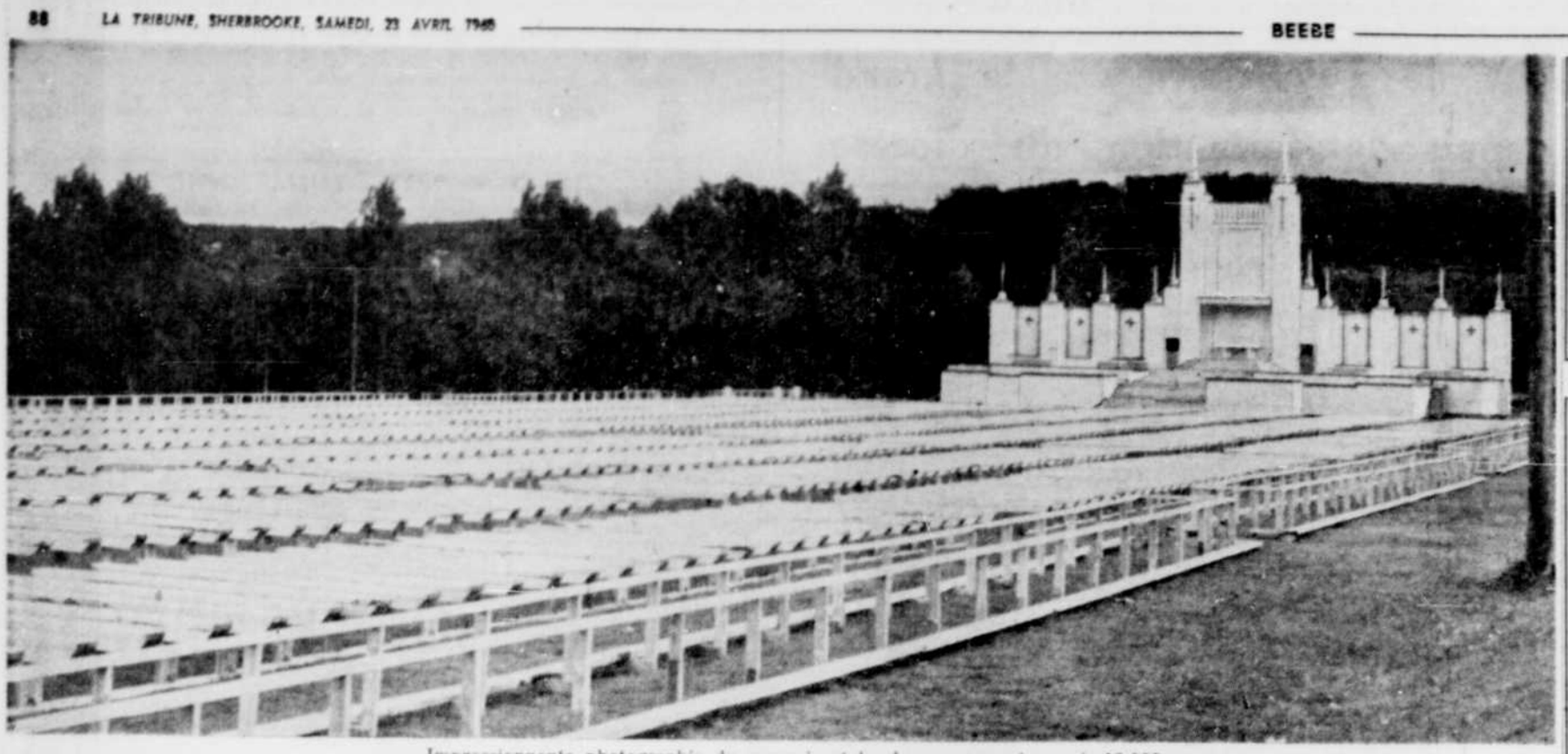
★ Dessert les MUNICIPALITES — Bornes-fontaines, prises d'eau, "Man-Holes", etc.

★ Dessert le GRAND PUBLIC — Notre spécialité : Tuyaux et raccords en fonte pour égouts de 2" à 10" inclusivement

ESTIMES GRATUITS SUR DEMANDE

FONDERIE DE MAGOG LIMITÉE

601, rue Champlain — MAGOG — Tél. VI 3-3301



Impressionnante photographie du reposoir et les bancs pouvant asseoir 12,000 personnes.

Wilfrid Lacroix, M. El.

BEEBE — Tél. TR 6-4234

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

TOUS GENRES D'INSTALLATIONS

PLUS DE 50 ANS DANS L'ASSURANCE



CAMPBELL & BELLAM LTD.

Vie — Feu — Automobile

A VOTRE SERVICE

TEL. : TR. 6-2232

W. M. CAMBELL Tél. : TR 6-2314 — G. W. CARRUTHERS Tél. : TR. 6-2405 — A. E. LANGEVIN Tél. : TR 6-2543

60, rue Principale — BEEBE, Qué. — Edifice Goudreau

C'est tout à votre avantage de consulter

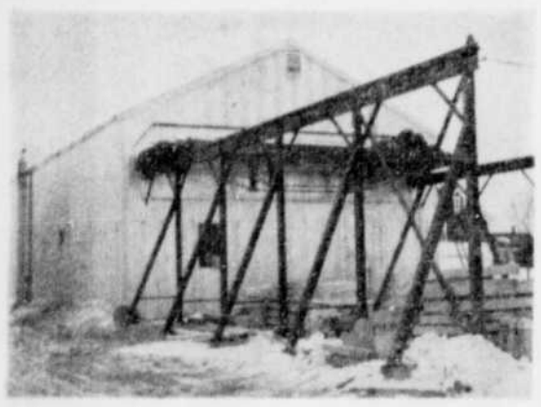
Cass Construction Reg.d.

H. L. CASS, prop.

ENTREPRENEUR GENERAL

avant de construire ou de réparer

BEEBE, Qué. — Tél. TRINITY 6-4204



BEEBE GRANITE WORKS

LTEE

MONUMENTS et TRAVAIL de CONSTRUCTION

GRANIT GRIS PALE DE CARRIERE

Tél. TR 6-4151 — Beebe, Qué.

WHITE VALLEY GRANITE QUARRY

Maisons d'éducation dirigées par les Soeurs de la Charité du S. C.

Par Soeur Marie-Ernestine

Les Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus, au nombre de 2,000, constituent une congrégation régulièrement organisée sous l'autorité du Saint-Siège, dont elle a reçu l'approbation définitive en 1931. Comme beaucoup d'orgres religieux dont les oeuvres sont l'enseignement, le soin des malades et l'évangélisation en pays missionnaires, cette congrégation fut fondée en France après la Révolution. Elle était destinée comme tant d'autres aussi au relèvement religieux et moral des paroisses dans une région demeurée, à l'heure actuelle, plus profondément catholique que la plupart, l'ouest de la France et, plus particulièrement l'Anjou.

Cependant, au début du XXe siècle, au moment où des lois vexatoires faisaient peser des menaces de dissolution sur les sociétés religieuses, la Congré-



Soeur Marie Ernestine

gation des Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus fonda, aux Etats-Unis et au Canada, de petites communautés qui sont devenues grâce à leur accroissement deux provinces considérables. La province canadienne compte actuellement 563 membres. Le Conseil provincial qui l'administre a son siège à Sherbrooke, au numéro 605 de la rue Bowen Sud.

Depuis leur établissement dans le diocèse de Sherbrooke en 1909, les Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus, en plus d'envoyer en Afrique du sud 30 missionnaires, et de se livrer au soin des malades à l'Hotel-Dieu de Sherbrooke et à l'Hôpital Providence de Magog, se sont données à l'oeuvre de l'enseignement aux niveaux primaire, secondaire et collégial.

Ecoles paroissiales

Fidèles dans l'exercice de cette profession à l'exemple de leur fondatrice, Soeur Marie, les Soeurs françaises, comme on les appelait au début, acceptèrent dès leur arrivée au Canada la direction d'écoles paroissiales. Ce furent d'abord les écoles de Saint-Patrice (Magog) de Valcourt et de Saint-François-Xavier de Brompton. Le nombre de ces institutions augmenta graduellement dans le diocèse de Sherbrooke surtout, et, depuis quelques années, dans les diocèses d'Amos, de Nicolet. Il s'élève aujourd'hui à quarante deux. La centralisation a contribué au progrès de plusieurs "écoles de villages" qui ont chacune de 5 à 12 classes où institutrices religieuses et laïques collaborent à la formation de 90 à 475 enfants.

Si toutes ces écoles commencèrent par donner l'enseignement primaire, la plupart ont aujourd'hui les classes de 8e, 9e et même 10e et 11e années constituant le cours secondaire du Département de l'Instruction publique.

Outre ces institutions sous le contrôle des Commissions scolaires, la Congrégation des Filles de la Charité du Sacré-Coeur veille à la formation des enfants et des jeunes filles dans quelque huit écoles indépendantes. Si l'on excepte les écoles d'infirmières et d'aides - infirmières de l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke et de la Providence de Magog, on trouvera dans l'est de la ville de Sherbrooke un ensemble fort complet des différents degrés d'enseignement. La rue du Parc, à elle seule en offre tous les jalons depuis le jardin d'enfants jusqu'au baccalauréat.

Le Jardin d'enfants

Ce jardin d'enfants, où l'on reçoit fillettes et garçons qui n'ont pas encore atteint l'âge scolaire, est de fondation assez récente. Il met à la disposition de ses élèves des locaux tout à fait modernes et un matériel scolaire abondant aussi bien qu'éducatif. Toutes les aptitudes de l'enfant y sont développées. On le prépare ainsi à franchir plus allegrement le difficile passage de la maison familiale à l'école primaire.

Un cours primaire complet se donne en six ans, et au moyen des méthodes les plus modernes d'enseignement, telle la méthode de Lecture dynamique créée par Soeur Renée du Saint-Sacrement, dans un cours dit préclassique fondé en 1955 et qui a déjà fourni aux collèges classiques tant féminins que masculins un bon nombre d'élèves. Cette école pré-classique se trouve au numéro 375 de la rue du Parc. Elle est à la fois externat et pensionnat.

Cours classique

Les élèves qui la quittent après avoir obtenu leur certificat de septième année n'ont que quelques pas à faire pour entrer au Collège du Sacré-Coeur et y suivre un cours classique de huit ans. Le Collège du Sacré-Coeur a été fondé en 1945 à la demande de Mgr Philippe Desranleau. Après avoir occupé successivement les différentes propriétés des religieuses sur la Première Avenue et sur la rue du Parc, il possède maintenant un édifice construit en 1956. L'institution compte 165 élèves qui suivent le cours régulier, des éléments latins à la philosophie inclusivement, et conformément aux programmes de l'Université de Sherbrooke à laquelle le Collège est affilié. Le programme est celui de la section latin-grec. Le Collège possède, en plus, une section mi-classique mi-musicale qui conduit comme la première au baccalaureat ès arts.

Les jeunes filles qui ont terminé avec succès le cours de versification ou la 11e année du cours secondaire peuvent s'inscrire au Collège du Sacré-Coeur soit au cours commercial qui s'y donne presque totalement en anglais, soit au cours d'Immatriculation senior qui prépare, d'une façon particulière, l'entrée des écoles d'infirmières, d'archivistes ou de techniciennes de laboratoire.

Ecole normale

Un aspect particulier de l'enseignement auquel s'adonnent bon nombre de religieuses est celui de l'Ecole normale. Précédée des cours de 10e et 11e année, la préparation des futures institutrices peut se faire à l'Ecole Normale Notre-Dame du Sacré-Coeur fondée en 1942 et située sur la Première Avenue Nord. On peut y obtenir les brevets B et C du Département de l'Instruction publique. Le brevet A couronne quatre années d'étude à la Villa de l'Assomption, sur la rue du Parc.

Toutes ces maisons d'enseignement, où l'activité règne tout au long de l'année académique, ne ferment pas leurs portes les jours de congé ni durant les vacances. Des cours post-scolaires s'y donnent, qui réunissent autour de professeurs compétents, venus très souvent de l'étranger, des instituteurs et des institutrices laïques aussi bien que religieux.

C'est ainsi qu'on a pu voir, au cours des dernières vacances, 560 professeurs-élèves s'ajouter aux 9,250 enfants des écoles pour former le champ où se dévouent en actives ouvrières les religieuses de la Congrégation des Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus.

Les richesses pressenties il y a 60 ans

En 1890, à l'occasion d'une visite à Sherbrooke de plusieurs membres de l'"American Institute of Mining Engineers", ces messieurs déclarèrent que les habitants des Cantons de l'Est avaient une trop faible idée des ressources minières qui attendaient d'être exploitées en cette région.



R.-L. CLOUTIER

CARRIERES DE GRANIT

Constructions — Monuments

Pierre pour décoration de façades de maisons

TR 6-2704 BEEBE



BORDER DINER

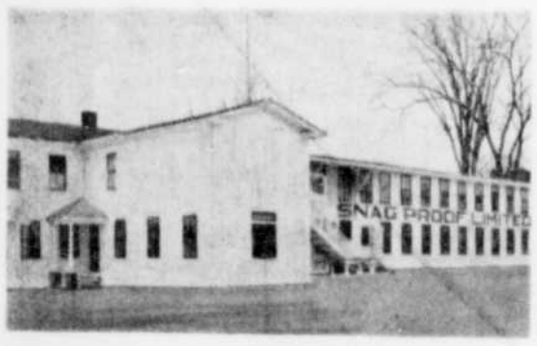
Lionel GOUDREAU, prop.

Repas réguliers et repas légers à toute heure de la journée

SERVICE A LA FONTAINE

RUE PRINCIPALE BEEBE, Qué.—Tél. TR 6-9053

UNE INDUSTRIE PROGRESSIVE DE BEEBE

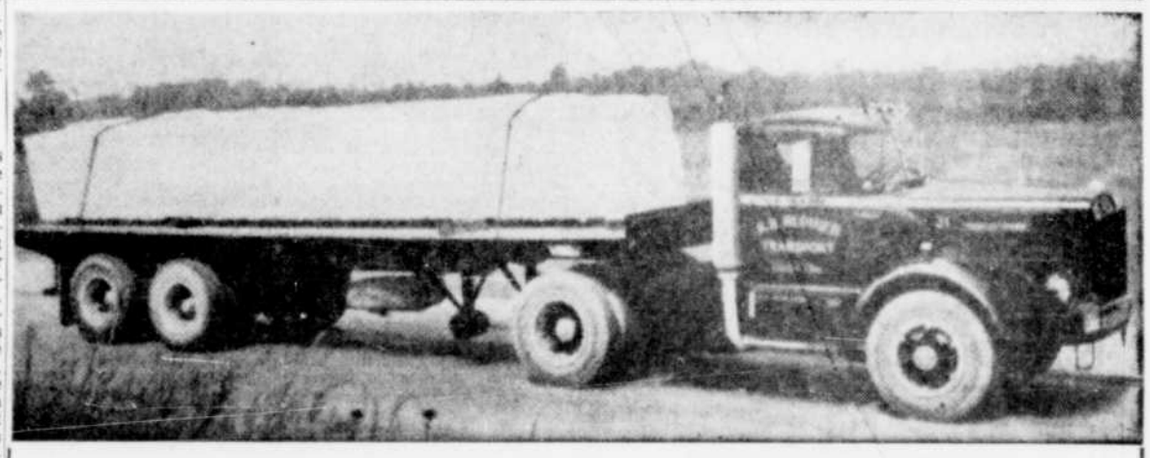


SNAG PROOF Limited

MANUFACTURIERS DE VETEMENTS DE JEU ET DE TRAVAIL

"TAILORS TO INDUSTRY"

BEEBE—Tél. TR 6-2735—Qué.



R. H. REDIKER TRANSPORT

CIE LTEE

Tél. TR. 6-2118 — BEEBE

Transport de granit au Québec comme en Ontario



Stanstead Granite Quarries Co. Ltd.

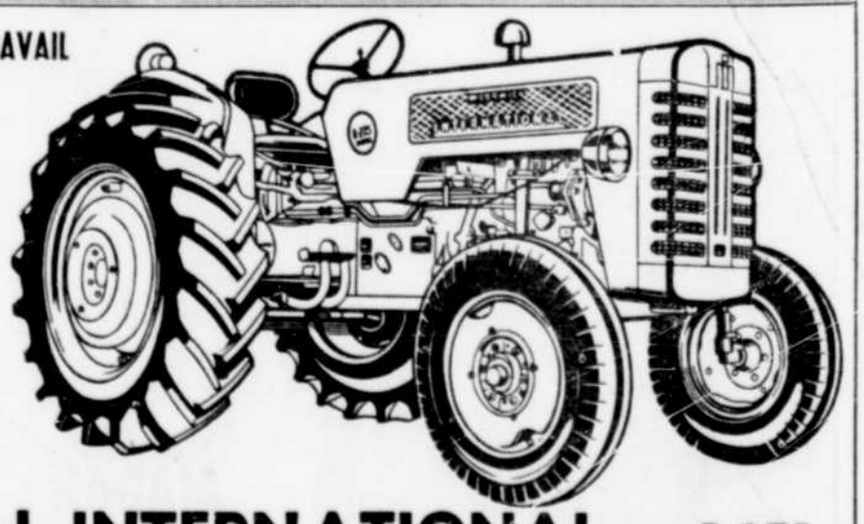
BEEBE—QUEBEC

Exploitation de pierre de granit et fabrication de pierre à monuments, ainsi que pierre pour la construction.

BUREAU: BEEBE CARRIERES: GRANITEVILLE

LE COMPAGNON DE TRAVAIL LE PLUS PUISSANT pour le B. 250

VOICI LE DIESEL PUISSANT ET AVANTAGEUX que tous les agriculteurs attendaient, comprenant toutes les qualités pratiques et toute l'économie de fonctionnement du B-250, PLUS une puissance supérieure, une prise de force "vive" constante, 8 vitesses avant et 2 arrière. Examinez cette nouvelle équipe de puissance dans tous ses détails et vous comprendrez pourquoi le B-275 présente tous les avantages de force, d'équipement et de prix réclamés par les agriculteurs dont les travaux exigent une plus grande mesure de puissance, une gamme plus complète de vitesses et une meilleure adaptabilité de la prise de force. Votre marchand IH vous donnera tous détails sur le B-275.



Le Diesel INTERNATIONAL B-275 (35 H.P.)

FORCE SUPERIEURE—8 VITESSES AVANT—2 ARRIERE

INTERNATIONAL HARVESTER

EMSLIE BROS. REG'D

BEEBE Tel. TR 6-4148

7ième section
pages 89 à 100

LA TRIBUNE

Numéro du Cinquantenaire

SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960

SCENES PITTORESQUES DE LA REGION DES CANTONS DE L'EST



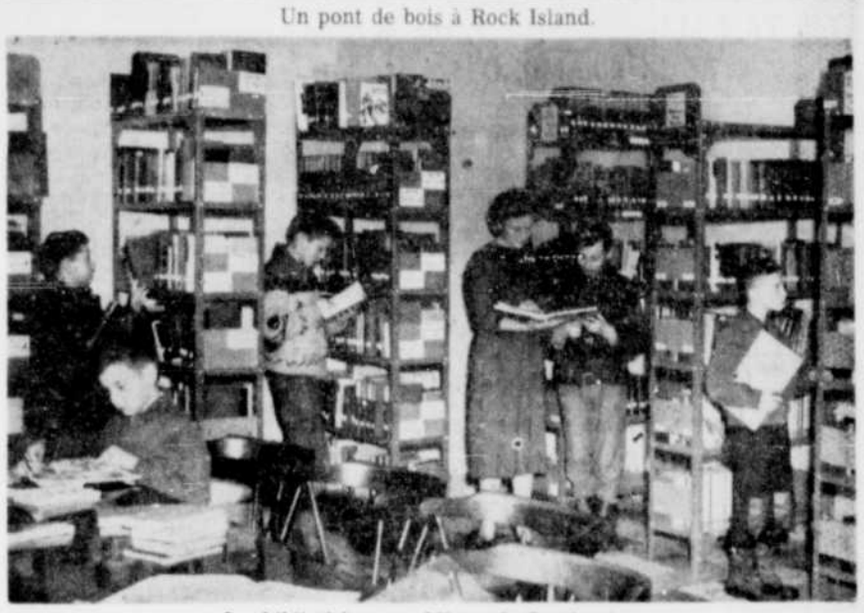
La première église St-Antoine de Lennoxville.



Un pont de bois à Rock Island.



Vieille ferme de Stanstead que l'on se propose d'ériger en musée.



La bibliothèque publique à Coaticook.



Le bureau des douanes canadiennes à Rock Island.



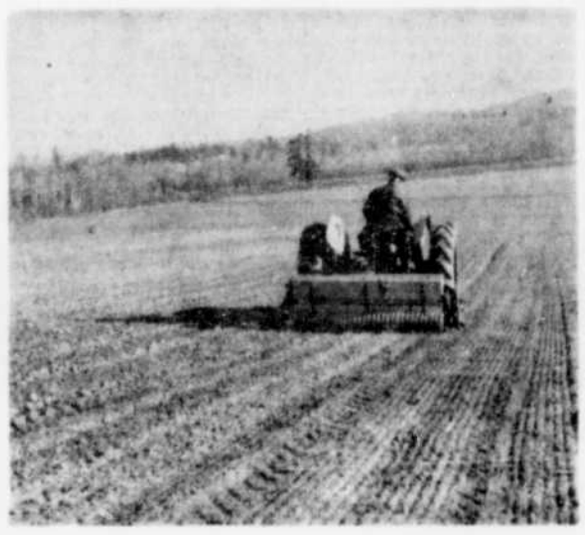
Le kiosque des musiciens à Coaticook.



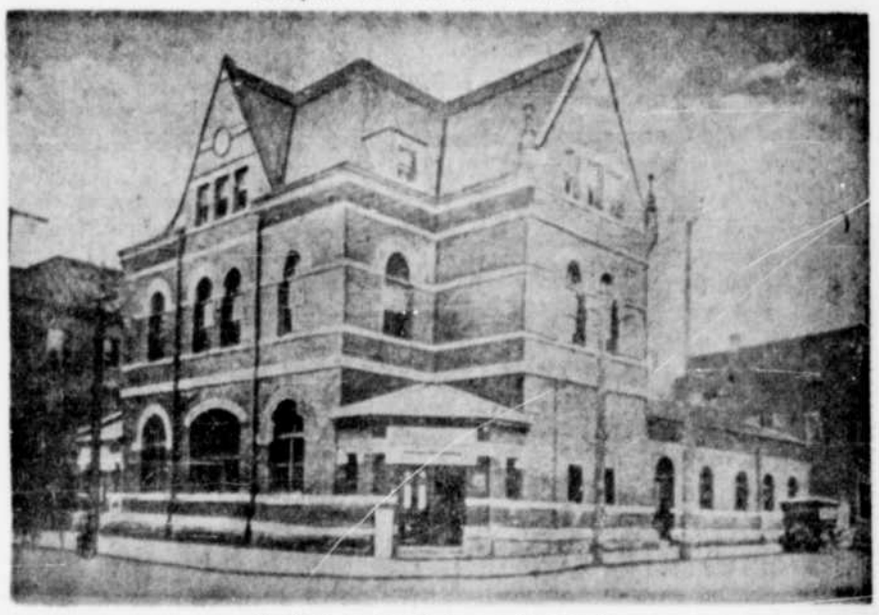
L'Hôpital Ste-Catherine à Coaticook.



L'oratoire des Pères Blancs à Lennoxville.



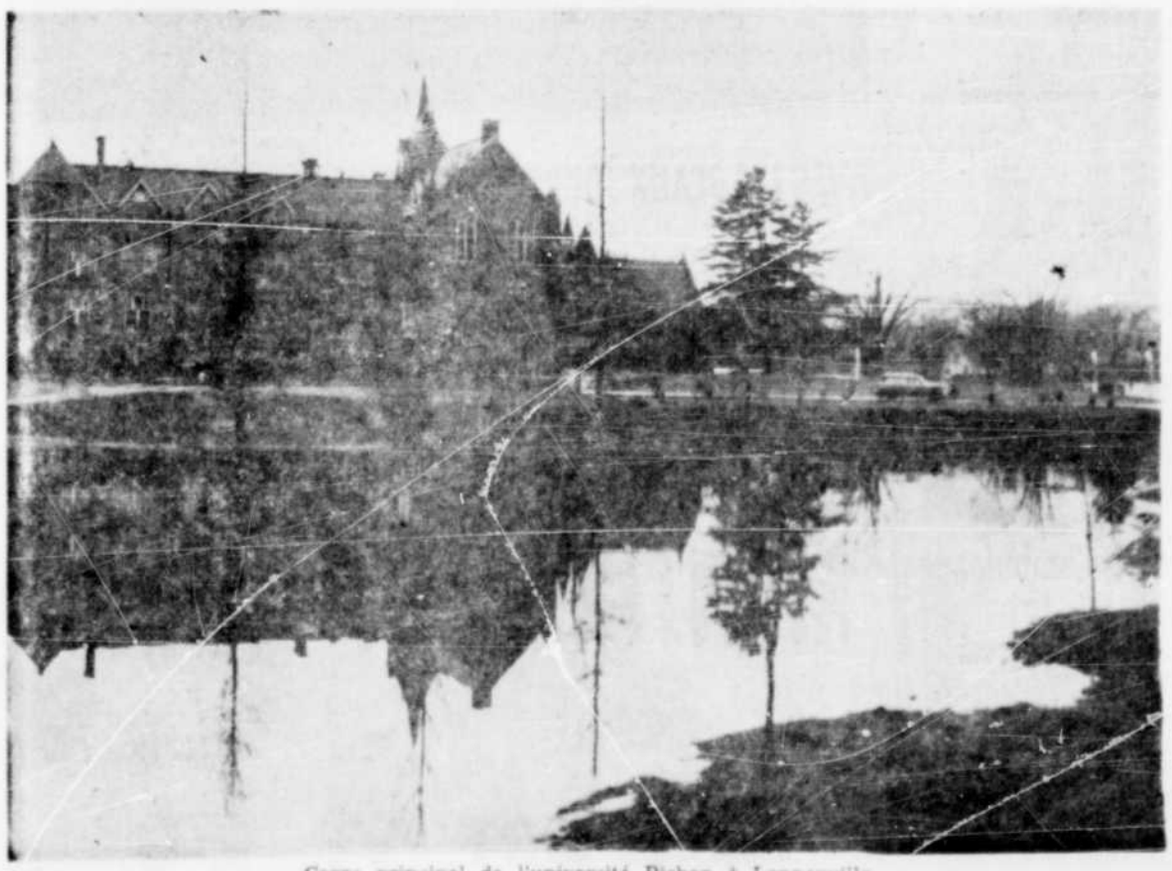
Un champ de la Ferme Expérimentale de Lennoxville.



Le bureau des Postes à Coaticook.



La Croix de Coaticook.



Corps principal de l'université Bishop à Lennoxville.



Une rue commerciale de Coaticook.

Notes sur Rock Island

"Ce village qui n'est qu'à un demi-mille de distance de Stanstead s'y trouve relié par une promenade unique pour sa beauté dans nos cantons; situé sur un îlot formé par un canal artificiel et une courbature de la rivière Tomifobia dont les chutes en cet endroit fournissent de nombreuses forces motrices, Rock Island est devenu le centre manufacturier du canton de Stanstead. Son fondateur, Samuel Pomroy, y ouvrit, dès 1801, en société avec son frère Selah, une boutique de marchand-tailleur. Il fut bientôt suivi de Charles Kilborn avec son beau-frère Andrew Young qui, après avoir fait le premier défrichement, en 1803, y construisirent l'année suivante une scierie et un moulin à farine.

"Pour rattacher ce village plein d'avenir à celui de Derby Line, Vt., dont il n'est séparé que par la rivière qui se confond en cet endroit avec la ligne 45e, on jeta, en 1802, un pont à peu près à la même place où se trouve celui qui existe actuellement, c'est-à-dire, à environ 50 verges de l'ancien guéage.

"Le commerce imprima de suite un si puissant essor à Rock Island qu'en 1821, on y trouvait déjà des moulins de tout genre, une fabrique de drap, une manufacture d'huile de lin, une fonderie, et plusieurs magasins, parmi lesquels il faut mentionner le Vieux Magasin Jaune (The Old Yellow Store) qui a été construit en 1809 par Timothy Hinman.

"La fabrication des chaussures, établie en 1840, a puissamment contribué au développement de Rock Island: c'est elle qui a attiré les nombreuses familles catholiques établies là.

"En 1845, Rock Island voulut combler la lacune créée par la disparition du British Colonist, de Stanstead, en favorisant l'établissement du Stanstead Journal".

(M. l'abbé J.-A. Dufresne)

Abonnez-vous à La Tribune

Notre université

Ce que sera demain la cité universitaire de Sherbrooke

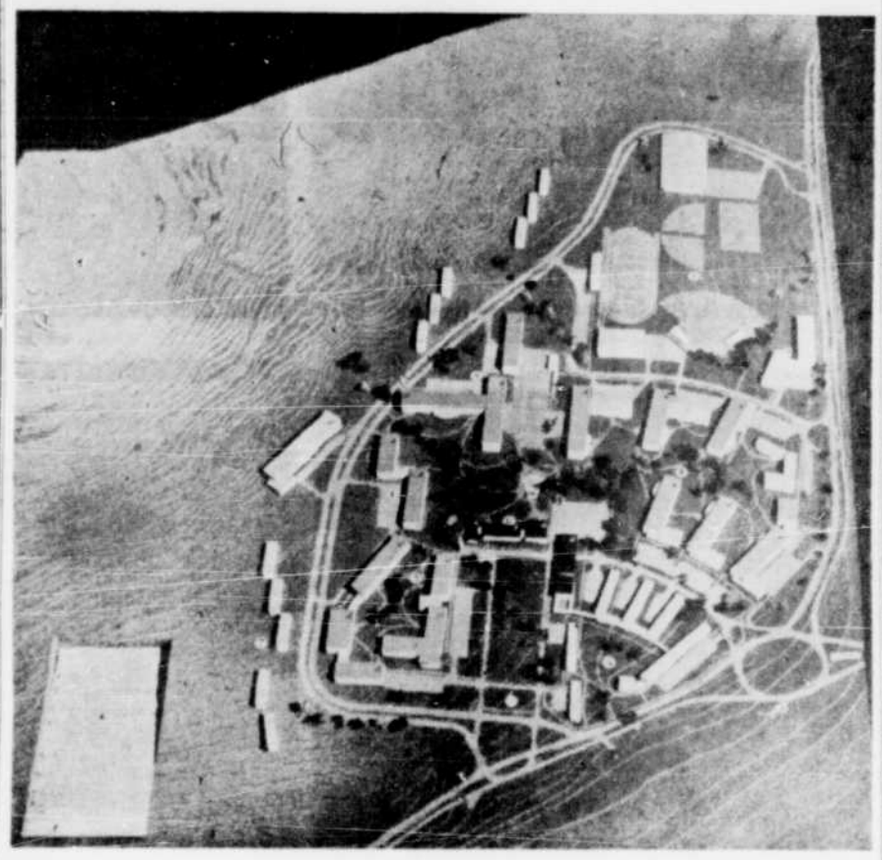
Par Mgr Maurice O'BREADY, p. d.

Dès 1955, les autorités de l'Université de Sherbrooke ont prévu la nécessité d'acquérir un terrain qui réponde aux exigences de son expansion d'ici 200 ans au moins. Elles ont fait des enquêtes discrètes, et, à un moment donné, grâce à la bienveillante collaboration d'une équipe d'hommes d'affaires sérieux, elles avaient le choix entre six ou sept emplacements pour le futur établissement de l'université. L'un de ceux-là, la propriété Howard, aurait offert beaucoup d'intérêt, n'eût été l'exiguité de ses 14 acres. La décision s'est enfin déterminée en faveur de l'aire formée par les "lots" 13c et 14b, Rang VIII, 12c, 14b, 15b et 15 g, Rang IX du township d'Ascot. Depuis, en plus du terrain Hébert, le conseil d'administration a acheté environ 250 acres de la corporation de l'Ecole d'agriculture Noé-Ponton, chemin Sainte-Catherine. Actuellement, l'Université de Sherbrooke possède dans ces parages une étendue d'environ 750 acres, qui peut s'agrandir un jour à 1,000 acres de terre. Les futurs administrateurs ne reprocheront pas à l'actuel conseil d'administration d'avoir mesquiné sur l'espace vital : il y en aura tant et plus.

C'est donc sur le flanc ouest de la montagne de la Grotte que s'élèvera la cité universitaire (1). — Le pavillon de la faculté des sciences y avait été bâti en hâte en 1958, à cause des circonstances pressantes, à un endroit qui paraissait très favorable. Mais on s'est bien vite rendu compte qu'il fallait éviter de placer les autres pavillons au petit bonheur: la prévoyance encore et la sagesse exigeaient qu'on prît des mesures pour fixer à l'avance la position idéale de chacun d'eux.

C'est à ce moment, au cours de l'année 1958, que le conseil d'administration s'aboucha avec un des bureaux d'urbanistes les mieux cotés de la province, celui de M. Jean-Claude Lahaye, de Québec, déjà familier avec les problèmes de la cité de Sherbrooke, qui lui avait soumis des études.

M. Lahaye et ses associés se sont donné beaucoup de peine pour nous préparer un plan d'ensemble intelligent. Ils se sont enquis d'abord des probabilités d'ordre général: combien de facultés ouvrira l'université? dans quel ordre ces facultés apparaîtront-elles, et en quelle année approximativement chacune sera-t-elle fondée ? quelle fréquentation prévoit-on pour chaque faculté ou école, et à quel rythme peut-on estimer à l'avance la population de Sherbrooke et du territoire universitaire en 1970, en l'an 1995, en l'an 2030 ? les préférences pencheraient-elles en faveur d'un édifice gigantesque qui logerait toutes les facultés, ou bien d'une série de bâtiments dont chacun recevrait une spécialité ? quelle somme l'université voudra-t-elle affecter à l'érection, à l'ameublement et au maintien de chacun des immeubles ?etc.



Maquette de l'Université

Tableaux variés

Ces premiers jalons posés, les urbanistes M. Lahaye en tête, ont brossé des plans variés (une quarantaine en un an) et ont multiplié les entrevues avec le conseil d'administration, pour recueillir ses observations et ses critiques. On en est arrivé enfin au plan d'ensemble illustré par la vignette qu'on aperçoit ici, représentant la maquette, faite à l'échelle, exposée au salon de l'université, 195 rue Marquette.

Nous voudrions souligner les mérites de ce plan d'ensemble, composé après des prises de photographies aériennes, des arpentages et des sondages de la couche, des relevés de lignes de dénivellation à quelques pieds d'intervalle, et après la contemplation des plans d'une trentaine d'autres cités universitaires de tous les continents. Il s'agissait d'utiliser la surface disponible au mieux, le plus judicieusement et le plus économiquement possible et de satisfaire l'oeil en même temps par une disposition esthétique des masses. Les urbanistes ont poussé le scrupule jusqu'à faire servir, pour la commodité et le coup d'oeil, les accidents de terrain (monticules, rochers, criques) et jusqu'à respecter lorsqu'ils le pouvaient la présence des arbres déjà grandis.

Voici quelques-unes des particularités qui caractériseront notre cité universitaire, et qu'on peut déjà constater par l'examen de la maquette, dont la base est faite de lamelles de liège superposées.

Caractères

1o — Chaque rebord de lamelle représente une déclivité de quatre pieds, Les rebords les plus rapprochés sont évidemment ceux qui moulent la montagne abrupte, utilisable peut-être pour les sports, le boisement ou les recherches en sciences naturelles. Et c'est là où les rebords sont plus distancés, c'est-à-dire sur la pente adoucie dévalant vers le chemin Sainte-Catherine, que se dresseront les constructions. Grâce à l'inclinaison modérée de ce versant, la cité s'étagera, et s'étalera plus manifestement au regard du passant. Comme le chemin de Montréal arrivera dans quelques années, par le côté sud de la Magog,on a calculé que le touriste apercevra d'une distance de six milles déjà toute la cité universitaire, avec, comme fond de scène, le dôme bosselé de la montagne.

2o — On s'est gardé de concevoir un monotone alignement en damier. Une espèce de caprice, croirait-on, a couché les édifices dans diverses positions, et les a alignés en rangées fantaisistes: en fait, la conformation du terrain surtout a commandé cette variété, les masses architectoniques épousant les ondoiements du sol. Cette adaptation sert l'élégance, sans doute; elle évitera, en tout cas, de miner inutilement des rocs inoffensifs ou d'installer un pavillon en équilibre instable au-dessus d'un ravin.

Les pavillons

3o — Dans cette variété, l'unité quand même s'affirme par un double jeu de centrage. D'abord, tous les pavillons abritant des disciplines apparentées se voisinent, et composent une figure homogène:

GROUPE 1, Sciences pures : biologie, chimie, physique, mathématiques;

GROUPE 2, Sciences rattachées à la médecine: médecine, pharmacie, odontologie, optométrie, etc. ; hôpital universitaire; résidence du personnel médical;

GROUPE 4, Sciences humaines: droit, notariat, sciences sociales, histoire, psychologie, architecture, urbanisme, paysagisme, géographie, beaux - arts, philosophie, lettres, commerce, administration publique, pédagogie:

GROUPE 5, Centre des étudiants: centre universitaire, maisons d'étudiants, résidence de professeurs;

GROUPE 6, Centre administratif: administration, bibliothèque et librairie, salle académique, chapelle;



Mgr Maurice O'BREADY, p.d.

GROUPE 7, Groupe résidentiel;

GROUPE 8, Centre des sports;

GROUPE 9, Collège universitaire.

Puis à leur tour, ces divers groupes eux-mêmes font demi-cercle autour du centre d'administration et du centre des étudiants, facilitant ainsi aux carabins de toutes les facultés la rapidité d'accès aux points de rencontre les plus fréquentés.

Voir Université — p. 91, col. 3

THREE VILLAGES BUILDING ASSOCIATION LTD.
ROCK ISLAND—TEL .TR 6-2272
● Bois de construction ● Scierie
● Matériaux de construction de toutes sortes. ● Manufacturiers de produits de bois.

Demandez le pain "Champion"
Pain-Beignes et petits pains
BOULANGERIE DE ROCK ISLAND
Viateur GOSSELIN, prop.
desservant le comté de Stanstead, Sherbrooke et les environs.
Avenue Maple — Tél. TR 6-4424
ROCK ISLAND, Qué.

Ventes et Service Vendeur autorisé pour TV "G-E"
G. HOSPES
50, rue Main—ROCK ISLAND—Tél. TR. 6-2408
Servez-vous de notre plan de paiement convenant à votre budget.

Raymond Lemieux, B. A., B.L.L.
NOTAIRE
Tél. TR 6-4141 — 7, rue Wyman
ROCK ISLAND, Qué.

ANDRÉ PEPIN
photographe
kiosque de "magazines"
Nouvelle adresse: 34, rue MAIN
Photos, photos de passe-port,
films, finition de films.
Tél. TR 6-2208 ROCK ISLAND, Qué.

ROLLINS ESSO SERVICE
ROCK ISLAND — TEL. TR 6-2448



La dernière station canadienne ESSO avant d'entrer aux Etats-Unis.
● Pneus ● Chambres à air ● Batteries et accessoires ● Lavage ● Graissage ● Mise au point
Une fois que vous aurez obtenu un service chez nous vous prendrez l'habitude d'y revenir !



BELIVEAU & COMEAU AUTOMOBILES Inc.
VENDEURS AUTORISES
PLYMOUTH — CHRYSLER — CAMIONS FARGO
Nous avons un stock complet de véhicules d'armée à vendre. Jeep T.F.W.D. — Pouvoir sur 4 roues — Camion 3 tonnes, etc.
Rue Railroad — Tél. : TR. 6-4121 — ROCK ISLAND

SINCERES FELICITATIONS A "LA TRIBUNE" CINQUANTENAIRE

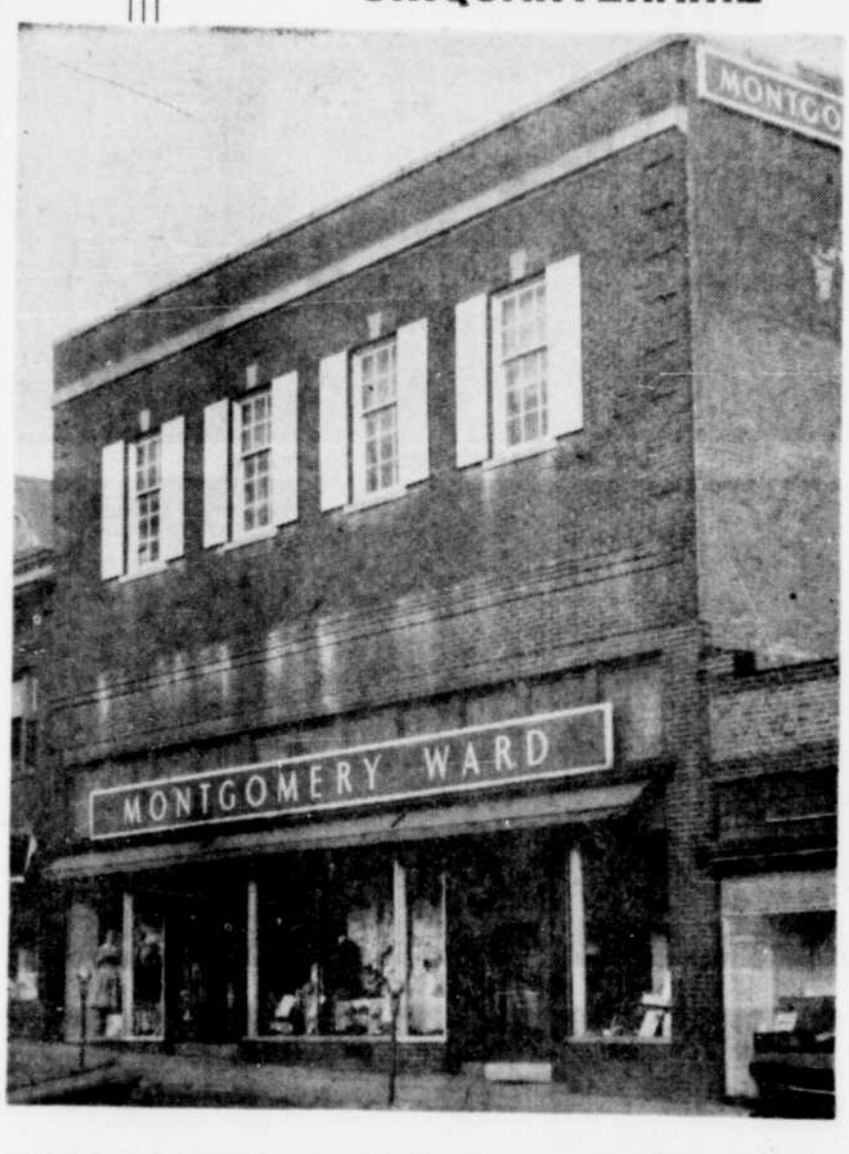


EASTSIDE RESTAURANT
OU VOUS POUVEZ DEGUSTER LES DELICIEUX POULETS BAR-B-Q
Bière
Vin
Liqueurs fortes
OUVERT
semaine: 7 h. a.m. à 12 h. p.m.
dimanche: 10 h. a.m. à 9 h. p.m.
1021 est, rue MAIN—(En face du Newport City Motel) NEWPORT, VT.



Service de funérailles et d'ambulance
Notre nouveau salon funéraire est à votre service
Complètement équipé pour tous les besoins.
Nous offrons un service de 24 heures . . . n'hésitez pas à nous téléphoner en cas de besoin.
Téléphone: TR 6-4213
L. O. CASS & SON
ROCK ISLAND, Qué.

SINCERES FELICITATIONS
AU JOURNAL
LA TRIBUNE
à l'occasion de son
CINQUANTENAIRE



AVEC LES BEAUX JOURS PRINTANIERS
Il nous fait plaisir d'inviter les Canadiens à nous favoriser de leur patronage au cours de la saison actuelle et durant tout l'été. Nous avons toujours de nombreux et excellents spéciaux à offrir. Notre personnel se fera un plaisir de vous aider dans le choix de vos achats.
MONTGOMERY WARD
64, RUE PRINCIPALE — TEL.: TR. 700
NEWPORT, Vt., E.-U.



L'hôpital Saint-Vincent de Paul de Sherbrooke.

Sur les pas de la Bienheureuse d'Youville, la charité fleurit !

Par Soeur Gauthier

Elle fleurit des fleurs toutes semblables à celle de son temps, bien que l'atmosphère de notre siècle de "la vitesse" soit bien différente et les vents violents et glacials. Mais "la charité est courageuse et patiente".

Comme la Bienheureuse Mère d'Youville, l'Hôpital Général St-Vincent-de-Paul ouvre ses portes aux malades de toute race et de toute religion, de tout âge, de toute maladie et infirmité. De toute classe aussi, avec une particulière prédilection pour les plus humbles et les moins favorisés par la vie.

Les statistiques de 1959 révèlent que 1,677 patients hospitalisés à l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul ont bénéficié de l'Assistance Publique. Ce nombre de malades peu fortunés représente un total de 22,111 jours d'hospitalisation. Un relevé consciencieux démontre que depuis dix ans, l'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul a donné en contributions charitables un montant de $795,032.49.

La Bienheureuse Mère D'Youville ouvrit sa maison et son coeur, non seulement à ceux qui avaient besoin de sa maison et de ses soins constants, mais encore à toute nécessité occasionnelle. A son exemple, l'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul, par sa clinique externe, veut se faire comme la Providence des malheureux, incapables de se faire traiter en hospitalisation. A ceux-là qui souffrent sans réconfort ni consolation, il offre une consultation médicale gratuite, de même que les examens de laboratoire et de radiologie nécessaires.

Les pauvres sont nourris

La Bienheureuse Mère d'Youville se plaisait à donner les reliefs de sa table à ceux qui avaient faim et ne pouvaient acheter le pain nécessaire à leurs besoins. Ce geste est continué à l'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul, alors que, chaque année, quinze familles entières reçoivent d'abondantes provisions, soigneusement servies et respectueusement offertes. Certaines assistances durent depuis des années. Le pauvre qui a faim et qui frappe à la porte, n'est jamais refusé; des chiffres de dix ans confirment la triste réalité qu'il existe des pauvres à nourrir, dans une ville ou l'industrie et le commerce semblent florissants. Dans la dernière décade, 7,000 repas ont été servis gratuitement pour empêcher des affamés de mourir Grâce à ces oeuvres de miséricorde corporelles exercées par les Filles de la Bienheureuse Mère d'Youville, la charité fleurit à toutes les portes de l'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul.

La Bienheureuse Mère d'Youville, qui avait un culte pour le sacerdoce, favorisait les vocations et aidait les enfants marqués du signe sacré. L'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul a voulu imiter aussi ce trait de sa noble et sainte âme et depuis 1935, 26 collégiens ont bénéficié d'une belle gratuité de chambre et pension pour toute la durée de leurs études, soit un total de 66 années de collège. En retour, ces collégiens assurent le service de l'autel. Sur ce nombre, 9 vocations sacerdotales s'épanouirent dans cette atmosphère de charité et de dévouement au service du prochain.

Aujourd'hui

Puisse cette charité de la Bienheureuse mère d'Youville s'intensifier chaque jour à l'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul, pour le bonheur de tous ceux qui souffrent et viennent chercher à cette Institution, consolations et soulagement; pour le mérite et la sanctification des 45 religieuses et des 2 aumôniers qui s'y dévouent de toute leur âme; pour les nombreux médecins qui y exercent leur magnifique profession; pour les infirmières et techniciennes qui collaborent au bon fonctionnement de l'Hôpital pour les étudiantes - infirmières qui y reçoivent une formation adéquate; pour les nombreux employés laïques qui gagnent honnêtement leur vie tout en collaborant à son oeuvre splendide de compassion et de miséricorde. La Charité ! celle qui donne pardonne ! et couronne la Charité âme et coeur de cette maison

Soeur Gauthier,
supérieure-administratrice



Soeur Gauthier, supérieure de l'hôpital St-Vincent de Paul.

L'histoire de la Chambre de Commerce et du Board of Trade

La Chambre de Commerce de Sherbrooke a célébré en troisième semaine de septembre dernier, son 70e anniversaire de fondation. L'événement a coïncidé avec le cinquantenaire de la Fédération provinciale des Chambres de Commerce qui eut son congrès à Sherbrooke à l'occasion de ces deux anniversaires.

Ici, quelques détails historiques s'imposent pour la bonne raison qu'à la vérité, il est faux que le Board of Trade ait 70 ans tandis que la Chambre de Commerce fondée en 1910, n'a pas vécu ! Voilà qui est assez compliqué et obscur, pensera-t-on ! On devine que tout cela tourne autour de noms, de fusions, de changements et aussi d'atmosphère. Aujourd'hui, on dit indifféremment le Board of Trade ou la Chambre de Commerce. Mais il arrive qu'il y a 70 ans, on a formé un Board of Trade dans lequel se trouvent aujourd'hui 400 hommes d'affaires.

Il arrive encore que la Chambre de Commerce, fondée en la même année que La TRIBUNE, a eu une courte existence. Dans tout cela, tout dépend du point de vue où l'on se place !

Sans heurts

Ces changements se sont produits sans bruit, un peu comme le soleil entre dans la nuit. Nous sommes en face de deux institutions qui n'en furent qu'une au début. Puis, on lança, en dehors des rangs du Board of Trade, la Chambre de Commerce. Le plus jeune des deux organismes n'aurait pas vécu longtemps. Les hommes d'affaires de langue française se joignirent plus tard au Board of Trade. Avec le temps, l'élément majoritaire prit de plus en plus de corde au sein de celui à l'enseigne anglaise, avec le résultat que c'est l'organisme qui vint à changer de nom.

Et aujourd'hui, dans la Chambre de Commerce affiliée à la Fédération provinciale des Chambres de Commerce et à la Canadian Chamber of Commerce, on compte 400 membres dont 260 de langue française et 170 de langue anglaise. Cette poussée, ce changement, s'étaient opérés lentement, avec le temps, mais on croit que le véritable coup de barre a été imprimé vers 1941, lors de la grande réorganisation de la Chambre de Commerce.

Secours des journalistes

On peut bien dire que le Board of Trade ou la Chambre de Commerce, ainsi que l'on désigne l'organisme selon que l'on parle l'une ou l'autre langue, n'a pas toujours été populaire. Il y avait beaucoup de membres, mais ils n'assistaient pas aux assemblées. Non seulement les assemblées générales étaient mornes et sans vie, mais l'exécutif lui-même avait peine à constituer un quorum pour les siennes !

Nous avons encore le souvenir de deux assemblées consécutives de l'exécutif qui eurent lieu à un mois d'intervalle dans l'ancien "numéro 10" à l'hôtel de ville et, au cours de ces deux assemblées, le président avait demandé à deux journalistes s'ils avaient objection "à siéger comme membres de l'exécutif" sans quoi ces réunions n'auraient pu avoir lieu. Mais aucune des personnes présentes ne s'est demandé, après que les journalistes eurent accepté, si c'était légal ou non ! Au surplus, pour les deux journalistes, il y avait déjà là un élément de nouvelle ! . . .

La mode des banquets

Il y eut aussi à la Chambre de Commerce la mode ou l'ère des banquets. Voyant que les membres n'assistaient pas aux assemblées, ou imagina, pour les intéresser, ces réunions sous forme de soupers mensuels. Pendant un certain nombre d'années, il en fut ainsi. Le souper était suivi d'une assemblée-banquet.

La encore, par la suite, on rencontra des obstacles, en ce sens que la nouvelle formule contribuait à prolonger démesurément les réunions. On tenta alors de faire faire le gros du travail — et même tout le travail — par les canaux des comités. Cela aussi réussit pendant un certain temps. Les comités faisaient rapport à l'exécutif, qui soumettait le tout à une assemblée-banquet.

Formule récente

Aujourd'hui, il y a moins d'assemblées générales que jamais mais il se fait beaucoup plus de travail, et un travail plus approfondi. Résumons en disant qu'il y a tous les lundis une réunion du comité de direction, tous les vendredis une réunion de l'exécutif, quelques réunions générales dans l'année et un bulletin mensuel. Par ailleurs, à cause d'événements sociaux ou autres, auxquels les membres de la Chambre sont mêlés, il arrive qu'il se fait aussi autant de besogne dans ces apartés qu'au cours des réunions régulières.

La "E.T.Boards of Trade"

En marge de la Chambre de Commerce et du Board of Trade, il exista aussi à Sherbrooke la "Eastern Townships Associated Boards of Trade" qui groupait des noyaux des principaux centres des Cantons de l'Est. Cette association, qui travaillait de concert avec la "Eastern Townships Settlement Society", avait trois congrès régionaux par année et la réunion d'hiver avait lieu à Sherbrooke un mardi de janvier, simultanément avec une réunion du Rotary. Comme question de fait, on retraçait à peu près les mêmes personnages dans les trois groupements.

La "Eastern Townships Associated Boards of Trade" existe encore, mais son travail est si peu considérable aujourd'hui qu'elle a été complètement fusionnée avec la Eastern Townships Settlement Society mais elle a un délégué auprès de la Chambre de Commerce. Cette fusion s'est opérée pour les mêmes raisons quecelles citées plus haut: les mêmes membres dans les mêmes groupements ! La "Eastern Townships Associated Boards of Trade" fut fondée en 1925 et elle a pratiquement cessé ses activités comme telle il y a une couple d'années

En 1910

Pour revenir à la fondation de la Chambre de Commerce, elle remonte à 1910 dans le mois de mai, mais il n'apparait pas que ce corps public ait existé bien longtemps, car on ne trouve plus rien après un premier procès-verbal de l'assemblée de fondation qui aurait eu lieu le 18. Par ailleurs, dans les minutes du Board of Trade, on trouve à la date du 15 avril 1910 une convocation des directeurs des deux, l'anglaise qui existait et la canadienne-française sur le

Voir HISTOIRE — p. 92, col. 1

Nos résidences en l'an 1890

En 1890, un voyageur est émerveillé de la beauté de certaines résidences d'une ville qui ne comptait que 10,000 habitants. Après avoir décrit les pelouses, les admirables jardins et les arbres de toutes sortes qui ornent Sherbrooke, il donne une liste des plus remarquables: "Failawn", résidence de R.-N. Hall, député de Sherbrooke; "Mountfield", résidence de l'hon. juge E.-T. Brooks; "Rockmount", résidence de Andrew Paton, directeur de la "Paton Mfg. Co." et président de la Chambre de Commerce et "Prospect House", propriété du Colonel Brown, avec une vue magnifique sur le Saint-François;... et un grand nombre d'autres.

Abonnez-vous à La Tribune

UNIVERSITE

(Suite de la page 90)

tions, chapelle, cafétéria, imprimerie, etc...).

L'expansion attendue

4o — On a tenu compte aussi des étapes probables de l'expansion, et on a situé les pavillons des facultés ou écoles à venir de façon à les ajouter de proche en proche avec les années, plutôt que de les semer à 1 mille l'un de l'autre: cette précaution permettra d'étendre méthodiquement et à moins de frais, les réseaux des services publics (aqueduc, électricité chauffage, etc...).

5o — Notez que, sauf dans le gracieux mail d'entrée face au bureau central d'administration on a pris soin de ne pas tracer de voies carrossables à l'intérieur même de la cité: un chemin de ceinture vous ménera au parc de stationnement aménagé près de chaque édifice, mais aucune voiture ne circulera dans l'enceinte, où il faut de la tranquillité et de la sécurité.

6o — Vous appréhendez que dans cette acropole, où tant de bâtisses accumuleront leur opacité, on ne se sente comme étouffé, la vue obstruée de toutes parts par des murailles gênantes. Détrompez-vous, puisqu'à quelque point d'observation que vous vous placiez, vous aurez toujours plus d'une ouverture sur l'horizon, et vous n'éprouverez pas l'impression d'être claquemuré.

7o — Enfin, curiosité d'optique voulue par les coordonnateurs du plan, le visiteur qui se promènera dans ses sentiers ne perdra pas de vue l'ensemble de la cité universitaire: en tablant à la fois sur la hauteur progressive des pavillons et sur le degré de pente générale de la vallée, ils ont combiné les perspectives de telle façon que l'on continue toujours à voir les toits de la plupart des édifices, de quelque endroit qu'on se trouve. Ce phénomène intrigant peut s'observer au simple examen de la maquette.

(1) — Pourquoi dit-on si souvent "campus" ? C'est un anglicisme à bannir d'un vocabulaire de lettré.

JOSEPH NADEAU
MANUFACTURIER
PORTES ET CHASSIS — MENUISERIE
FERRONNERIE ET PEINTURES
Rue Main (près du pont) — Tél.: 7-2396 — Waterville, Qué.

A votre service dans la région de Waterville
GARAGE G. POIRIER
Débossage — Peinture — Soudure
Réparations générales — Remorquage
Produits TEXACO
WATERVILLE—Téléphones TE 7-2445
Rés: TE: 7-2364—Qué.

Le RENDEZ-VOUS populaire de WATERVILLE
Restaurant Royal
Gérard FORTIER, prop.
Repas complets — Repas légers
Rafraichissements — Salon de barbier
TERMINUS D'AUTOBUS
Téléphone TE 7-9301 Rés. TE 7-2361
WATERVILLE, Qué.

Pour vos TRAVAUX de
BRIQUE — PLATRE — CIMENT — PIERRE
ainsi que toutes réparations et
CONSTRUCTIONS RESIDENTIELLES DE TOUS GENRES
il est toujours avantageux de consulter
RAYMOND & FRERE ENR.
R.-A. RAYMOND, prop.
Entrepreneurs généraux — Soumissions et estimés sur demande
TELEPHONE TER: 7-2373 WATERVILLE, Qué

REPRESENTANT
SHUR-GAIN
Engrais alimentaires
GRAINS—FARINES
MOULEES BALANCEES
FICELLE D'ENGERBAGE
ENGRAIS CHIMIQUES
CIMENT — CHARBON
EPHREM COURTEMANCHE
& FILS
STANSTEAD, Qué. TEL. TR 6-2421

VOYEZ LA NOUVELLE FORD
FOURNIER AUTOMOBILE
Réparations générales sur toutes marques d'autos. Service de remorque.
Voyez-nous pour une bonne sélection d'autos usagées.
STANSTEAD, Qué.

HOMMAGES ET MERCI
à toute la population du beau comté de Stanstead pour l'encouragement apporté en 1959.
RENE LETOURNEAU
Député fédéral de STANSTEAD
STANSTEAD
RENE LETOURNEAU

RONALD L. REED
CHARBON—FARINE—MOULEES
CIMENT ET ENGRAIS
Tél: VI 2-2674
NORTH HATLEY

Pour toutes vos nécessités en
FERRONNERIE—QUINCAILLERIE
VOYEZ
STEWART D. REED
FERRONNERIE EN GENERAL
POELES, FOURNAISES, RADIOS ET TELEVISEURS PHILIPS
MACHINES ARATOIRES COCKSHUTT
PARATONNERRE — VENTE ET SERVICE
Téléphone VI 2-2467 North Hatley

L'HOTEL PLEASANT VIEW
A NORTH HATLEY, Qué.
Le second plus grand hôtel touristique dans la province de Québec, entièrement autorisé système gicleurs partout, ouvert à l'année longue, atmosphère du chez-soi, tous les sports.
Idéal pour "conventions", banquets, réunions, etc. La Maison principale, la Maison Blanche, le Bocage, l'annexe du bocage et les chalets assurent une accommodation adéquate. L'endroit parfait pour vos vacances. Belle vue sur le lac Massawippi.
Pour de plus amples détails et réservations
Téléphonez: North Hatley VI 2-2431
ou écrivez à :
● J. R. MacKay, North Hatley, Qué ●

Pour vos problèmes d'assurance VOYEZ AVANT TOUT
JULES GERVAIS, agent
SERVICE D'ASSURANCE SHERBROOKE LTEE
TEL.: BUREAU TE. 7-2456
ASSURANCES DE TOUTES SORTES
AUTOMOBILES — TELEVISION
MAISON — RESPONSABILITE PUBLIQUE
MENAGE — RESPONSABILITE PERSONNELLE
EFFETS PERSONNELS — RISQUES COMMERCIAUX ETC.
● Taux réduits pour automobiles des cultivateurs et Lacordaire.
WATERVILLE, Qué.

Cultivateurs de Waterville et de la région
Votre vendeur
SHUR-GAIN
ENGRAIS ALIMENTAIRES
GROS DÉTAIL
Grains, Farine, Moulées, Moulées balancées "IMPERIAL"
Peintures "MOORE'S et "GLIDDEN"
Matériaux de construction
H. BOISVERT
WATERVILLE — Téléphone TE 7-2356 — Qué.

Une industrie dont les produits sont vendus dans tout l'Empire
Dominion Snath Company
LIMITED
Manufacturiers
● Manches de faux ● Boîtes à onglets
● Cuillères en bois "LIBBEY"
● Planches à repasser ● Séchoirs à linge
Waterville, Qué.

Service régulier Waterville-Sherbrooke
North Hatley-Sherbrooke
Service d'Autobus Waterville
B. POULIOT, prop.
Tél: TE 7-2466
Terminus à Sherbrooke : rue Meadow — Tél. : LO. 2-3200

2 établissements qui progressent avec Waterville
J.-A. PETIT & FILS
Epicerie-Boucherie
Rue Compton — Tél. : TER. 7-2328 — Waterville
Suprême
ART. PETIT & FILS
5-10-15-$1.00

RECHERCHEZ LES MARQUES
SPONGEX
et
"TEXFOAM"
manufacturiers d'une variété de matériaux en caoutchouc-éponge . . .
● Caoutchouc cellulaire
● Produits en plastique
● Coussinage en caoutchouc-éponge
B. F. GOODRICH SPONGE PRODUCTS
(CANADA) LTD.
Waterville, Qué. - Téléphone : TE. 2421



L'exécutif du "Board of Trade" de Sherbrooke, en 1898. Sur cette photographie, on distingue MM. W. R. WEBSTER, J. R. WIGGETT, N. N. WALLEY, W. B. NEIL, W. A. MOOREHOUSE, T. A. BOURQUE, W. H. WILSON, G. G. BRYANT, W. GABOURY, G. L. LEBARON, D. O. E. DENAULT et J. S. MITCHELL.

L'HISTOIRE DE LA CHAMBRE DE...

(Suite de la page 91)

point d'être lancée. Au Board of Trade, on retarda même l'élection des directeurs pour permettre un entretien avec la Chambre de Commerce. Mais dans la suite, on ne trouve plus aucune date de discussion du sujet, sauf sur une découpure du quotidien anglais. Mais cette découpure relate les délibérations d'une réunion du Board of Trade. Nous n'avons pas trouvé la preuve que les directeurs des deux groupes se soient rencontrés.

Le pot à colle !

D'ailleurs, il apparait bien que dans le temps, le secrétaire du Board of Trade, au lieu de rédiger un procès-verbal en bonne et due forme, "collait" tout simplement dans son livre des minutes, des documents se rapportant à la Chambre, ce qui lui évitait de les résumer par écrit. A cette époque, les livres des minutes sont remplis de toutes sortes de ces documents, lettres, résolutions et autres que le secrétaire ne prenait pas la peine de résumer et qu'il donnait tout ronds ! La découpure du quotidien anglais ne porte aucune date, mais elle parait être un resumé des délibérations de l'assemblée du Board of Trade.

Incorporation

Le Board of Trade avait été incorporé par le gouvernement fédéral à la date du 20 janvier 1890. Les documents d'Ottawa attestent que la première demande d'incorporation, en 1889, n'était pas régulière et le secrétaire d'Etat, M. Catellier, avait écrit au secrétaire du temps, Frank C. Thompson, pour lui dire que suivant la loi, les documents de la Chambre devaient porter la signature d'un témoin et qu'il était nécessaire de produire un affidavit concernant la population de Sherbrooke. Les documents furent donc retournés à Sherbrooke pour permettre que ces formalités soient remplies. La demande d'incorporation avait été formulée en décembre 1889 et le Board of Trade fut incorporé un mois plus tard, jour pour jour, après la première requête.

C'est donc la découpure du quotidien anglais qui renseigne le plus sur l'atmosphère qui régnait alors au "Board of Trade", concernant la formation d'une Chambre de Commerce. On y lisait entre autres choses ce qui suit :

M. James McKinnon

"M. James McKinnon, président du Board of Trade alors, attaqua personnellement le sujet en disant qu'il ne voyait pas en quoi la fondation d'une Chambre de Commerce à Sherbrooke pouvait servir les intérêts de la cité et il apportait la suggestion d'inviter les Canadiens français à se joindre aux hommes d'affaires de langue anglaise. Il ajoutait que le Board of Trade devait insister pour grouper les hommes d'affaires de langue française dans le plus ancien des deux organismes.

M. L-A. Dufresne parla ensuite et déclara à son tour qu'il ne voyait pas l'utilité d'une chambre de commerce par opposition au Board of Trade et que l'une des raisons de l'élément français de fonder une Chambre était probablement à cause de la facilité de procéder aux délibérations dans leur langue. D'autres membres du Board of Trade étaient de la même opinion et disaient que la réunion des deux éléments augmenterait l'influence du Board of Trade et des hommes d'affaires en général.

Un point de vue

Cependant, le Board of Trade n'avait aucune objection à ce que ses membres fassent partie également de la Chambre de de Commerce. Le vice-président d'alors était un Canadien français, M. J. P. Royer. Il avait déclaré à cette assemblée qu'il avait été invité à la réunion de fondation d'une Chambre de Commerce au Monument National, mais qu'il n'avait pu s'y rendre. Cependant, il disait avoir causé du projet avec des compatriotes qui croyaient eux aussi que la ville n'était pas assez considérable pour avoir deux corps publics identiques et faisant double emploi; que, personnellement, il avait conseillé à ses amis de langue française de se joindre au Board of Trade.

De toutes façons, la Chambre de Commerce de Sherbrooke dans un premier procès-verbal réfère à une première assemblée tenue le 18 mai. On retrace ce procès-verbal dans un numéro de la TRIBUNE d'il y a une vingtaine d'années; c'était une reproduction de celui paru au printemps de 1910 dans le même journal fondé quelques mois seulement auparavant. Voici ce procès-verbal.

Premier procès-verbal "Chambre de Commerce"

Le conseil décide de se réunir tous les 1er et 3e jeudis de chaque mois. Le président suggère que la Chambre devrait faire des démarches auprès du conseil de ville pour l'induire à donner le nom de quelque citoyen canadien français éminent de cette ville au pont en reconstruction sur la rivière Magog, près de la manufacture Paton.

M. Philias Boucher attire l'attention du conseil sur le fait que le conseil de ville est sur le point d'adopter un nouveau règlement modifiant l'ancien en rapport aux enseignes projetant sur la rue, ainsi que sur l'intention émise par l'Association agricole des Cantons de l'Est, d'élever ses taux d'entrée aux terrains de l'Exposition.

Après une discussion à laquelle prennent part tous les membres présents, il est proposé par M. S. Fortier, secondé par M. G.-E. Robitaille: T. TENDU que cette Chambre a appris que l'Association agricole des Cantons de l'Est avait l'intention d'élever les taux d'admission et que c'est l'opinion unanime de cette Chambre que cette mesure aurait pour effet de nuire beaucoup à la popularité de notre exposition ; QUE des représentations soient faites aux autorités de l'Exposition et au conseil de ville dans le but de dissuader les directeurs de l'Exposition de l'idée d'augmenter les taux d'admission.

Il est aussi proposé par M. P. Boucher, secondé par M. T. Bélanger, QUE cette Chambre étant fortement opposée à ce qu'il soit permis de placer des enseignes projetant sur les rues et que le règlement prohibant de placer telles enseignes ne soit pas changé.

QUE copies de ces deux résolutions soient transmises au Board of Trade lui demandant sa coopération; adopté.

L'assemblée est ensuite ajournée sur proposition de M. T. Bélanger, secondé par M. N. Lacrois.

Courte existence

Or, ainsi que dit plus haut, il n'apparait pas que la Chambre de Commerce ait vécu bien longtemps. Il n'en est plus question dans les procès-verbaux que nous avons en main et dès 1912 d'ailleurs, à ce que l'on retrace dans des souvenirs d'il y a plusieurs années, les noms de plusieurs Canadiens français apparaissent sur l'exécutif du Board of Trade et leur nombre devait toujours augmenter.

Des procès-verbaux du Board of Trade à cette époque, on relève plusieurs petites choses intéressantes. Ainsi : un télégramme de New York portant la date de 1905 et la signature de E. W. Gilman, un industriel américain, qui disait au président du temps qu'il avait reçu sa lettre, ainsi qu'une lettre du maire J. K. Leonard, concernant l'établissement possible de son industrie à Sherbrooke, ou d'une filiale. On ignore de quelle industrie il s'agit ; de même, si ces démarches se sont matérialisées.

Octroi de $50,000

En 1906, le Board of Trade demande au gouvernement d'Ottawa un octroi de $50,000 pour mettre sur pied une exposition nationale à Sherbrooke l'année suivante.

En 1909, nos hommes d'affaires adoptent une résolution pour retenir les services d'un commissaire industriel que l'on paiera $2,000 par année. Le Board of Trade se dit prêt à fournir $500 de cette somme.

En 1909 également le Board of Trade apprend que Sir Lomer Gouin propose de faire des remaniements dans son cabinet et il demande au premier ministre de bien vouloir faire en sorte que la région des Cantons de l'Est soit représentée dans le cabinet provincial.

Banquet qui n'eut pas lieu

En 1910, le Board of Trade prépare un grand banquet avec comme invités d'honneur, l'hon. Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province et aussi, le Dr Pelletier, député de Sherbrooke, qui fut orateur de la Législature. Toutefois, l'organisation de ce banquet était avancée quand on apprit la mort d'Edouard VII. Une résolution de sympathie remplaça le banquet . . .et une autre fut aussi adoptée, de soumission et d'allégeance au futur monarque George V.

L'université Bishop's de Lennoxville

Une institution plus que centenaire et qui a contribué pour beaucoup au prestige intellectuel des Cantons de l'Est, c'est l'Université Bishop's de Lennoxville. A son ouverture, le 1er octobre 1845, elle portait le nom de "Bishop's College" tout court, tout comme d'ailleurs le "McGill College", fondé en 1826.

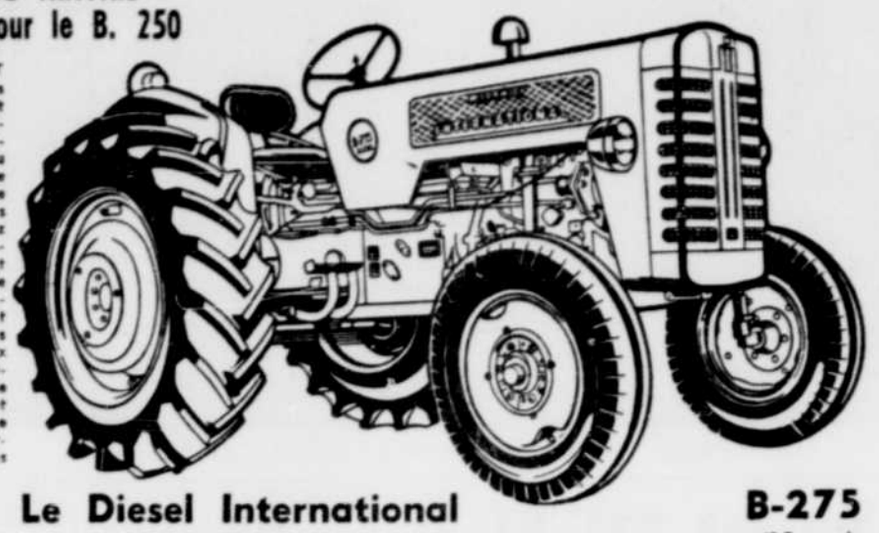
Le Bishop's College fut élevé au rang d'université le 28 janvier 1853. Construite sur un site splendide, dans la jolie petite ville de Lennoxville, important centre ferroviaire, l'Université Bishop devint rapidement un foyer éducationnel important pour tous les Cantons. Sa charte royale lui donnait le droit de conférer les diplômes en arts, théologie, droit et médecine. Elle possédait les deux premières facultés à Lennoxville, et avait sa faculté de droit à Sherbrooke et sa faculté de médecine à Montréal, deux facultés plus tard absorbées par l'Université McGill.

C'est à l'Université Bishop qu'une foule de nos anciens citoyens distingués de Sherbrooke et des Cantons firent leurs études. L'Université Bishop est un précieux actif pour nos Cantons et s'est considérablement agrandie en ces dernières années.

Il est digne de mentionner également le "Bishop's College School", où tant de nos anciens concitoyens firent également leurs études. Cette école pour garçons fut financée par J.-K. Ross, de Montréal, donna l'une des plus belles écoles modernes de la province, érigée au coût d'un million et demi de dollars.

LE COMPAGNON DE TRAVAIL PLUS PUISSANT pour le B. 250

VOICI LE DIESEL PUISSANT ET AVANTAGEUX que tous les agriculteurs attendaient comprenant toutes les qualités pratiques et toute l'économie de fonctionnement du B-250, PLUS une puissance supérieure, une prise de force "vive" constante, 8 vitesses avant et 2 arrière. Examinez cette nouvelle équipe de puissance dans tous ses détails et vous comprendrez pourquoi le B-275 présente tous les avantages de force, d'équipement et de prix réclamés par les agriculteurs dont les travaux exigent une plus grande mesure de puissance, une gamme plus complète de vitesses et une meilleure adaptabilité de la prise de force. Votre marchand IH vous donnera tous détails sur le B-275.



Le Diesel International B-275 (35 c. v.)

FORCE SUPERIEURE — 8 VITESSES AVANT — 2 ARRIERE

INTERNATIONAL HARVESTER

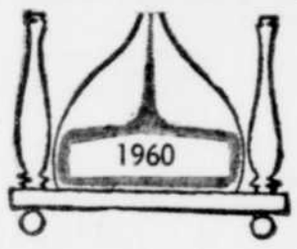
GEO. DELISLE

C. P. 340 — LO 7-7860 — Lennoxville, Qué.





PLUS D'UN QUART DE SIÈCLE DE PROGRÈS





Carey ET LES CANTONS DE L'EST

La période 1933-1960 représente plus d'un quart de siècle depuis l'ouverture de notre succursale manufacturière à Lennoxville — et ce fut à ce temps-là, un témoignage de confiance en cette localité qui a depuis contribué grandement à l'expansion de la région progressive de Sherbrooke. Carey s'enorgueillit d'avoir participé au développement du centre industriel et commercial le plus important des Cantons de l'Est. Aujourd'hui, les produits Philip Carey, manufacturés dans la région de Sherbrooke, sont distribués dans toutes les parties du Canada et se voient accueillir nationalement partout où ils sont vendus. Ces produits comprennent une vaste gamme de matériaux à toitures et de produits d'amiante dont la réputation pour la qualité inégalée et pour la longue durée sont un tribut aux projets longuement élaborés de la Philip Carey Company Ltd. et des citoyens de la région de Sherbrooke, travaillant d'un commun accord pour une prospérité constante.

THE PHILIP CAREY COMPANY LIMITED

Bureaux et entrepôts

à LENNOXVILLE, Qué.

Manufacturiers de : BARDEAUX D'ASPHALTE, DE ROULEAUX DE PAPIER A COUVERTURE, DE PAPIER BRIQUE, D'ISOLANTS INDUSTRIELS, DE PAPIERS D'AMIANTE, D'ENVELOPPES D'AMIANTE POUR RESERVOIRS, PEINTURES D'ASPHALTE, DE RECOUVREMENTS et PLASTICS, JOINTS D'EXPANSION "ELASTITE", PLANCHES D'ASPHALTE, CABINETS MIAMI POUR SALLES DE BAIN et EVENTAILS DE CUISINE.

1905 — 1960

55 ANS DE LOYAUX SERVICES



W. A. BOWN LTD.

Manufacturier de

Portes et Châssis

- Bois de construction
- Moulures
- Planches murales
- Ebénisterie

Rue Conley

Tél: LO 2-9511

LENNOXVILLE

Achète bien qui achète chez

WHARRAM BROS.

VIANDES DE CHOIX — EPICERIES

LIVRAISON GRATUITE A LENNOXVILLE ET SHERBROOKE.

9, rue Dépôt — Lennoxville, Qué.

Tél: LO 2-5311 — Résidence LO 7-4471

PETER WALTERS

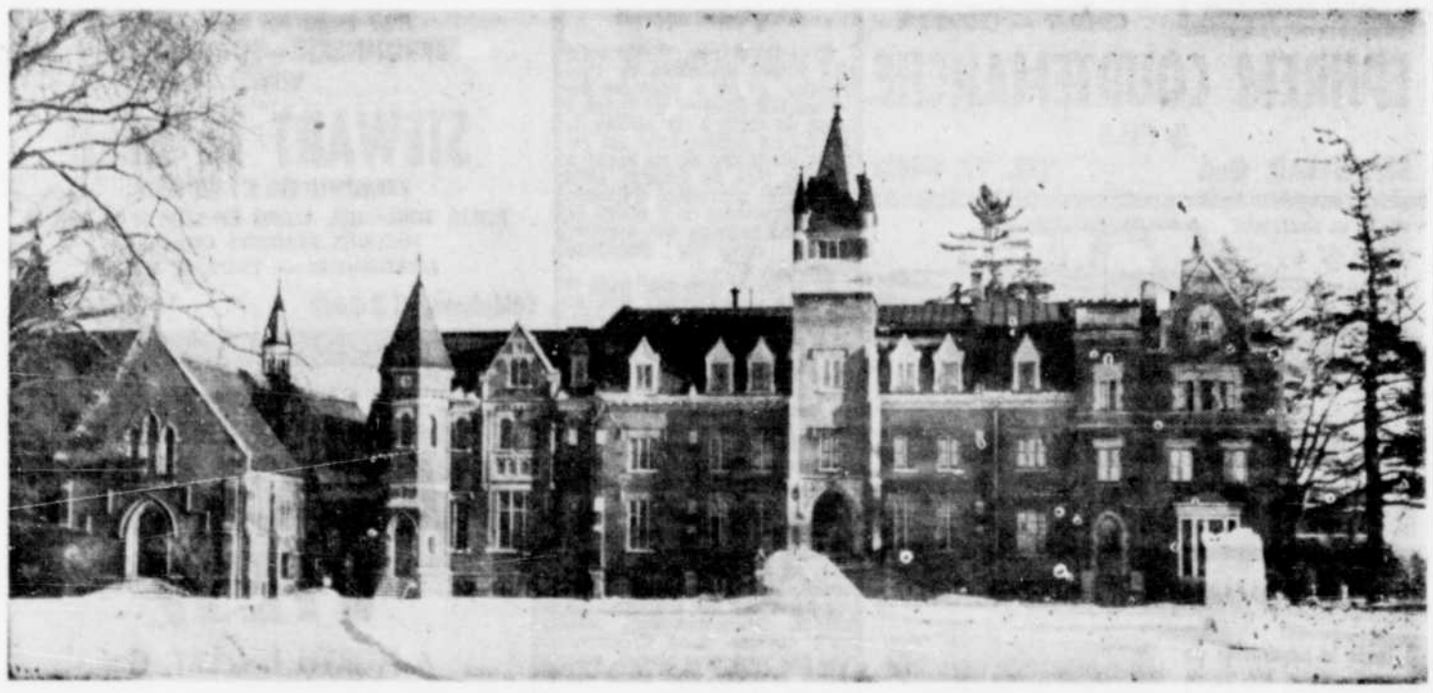
ENTREPRENEUR

● TRAVAUX GENERAUX ● EXCAVATIONS GENERALES

● AQUEDUCS ● ROUTES

TEL: Rés.: LO 2-7329 — Bureau: LO 2-5377

LENNOXVILLE, Qué.



UNIVERSITÉ BISHOP

LENNOXVILLE, Qué.

Une université résidentielle pour hommes et femmes.

Faculté des Arts et Sciences, et Théologie.

Les cours dans la section générale et dans la section spécialisée donnent droit aux grades suivants :

Bachelier ès Arts — B.A.

Bachelier ès Sciences — B.Sc.

Les gradués de l'université en Arts ou Sciences sont admis aux cours post-graduation à Laval, à Montréal, et dans les autres universités.

Un travail d'après graduation est fourni pour les grades suivants :

Maitres ès Arts — M.A.

Maitre ès Education — M.Ed.

Certificats de professeurs d'Ecole Supérieure (High School)

Pour prospectus et informations concernant les honoraires, les qualifications et les cours, s'adresser à :

W. L. TOMKINS, B. A., "régistraire", Lenpoxville, Qué.

Cent ans de patriotisme

Trois pierres blanches sur le sentier de la SSJB: les fêtes de 1858, de 1908 et de 1958!

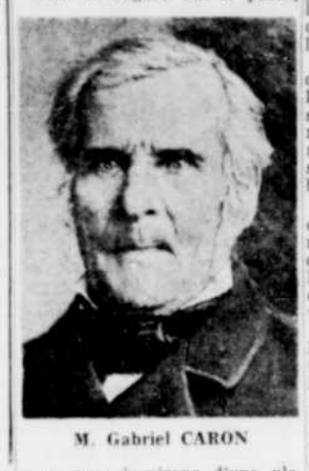
Les fêtes du centenaire de fondation de la Société St-Jean-Baptiste de Sherbrooke sont encore fraîches à la mémoire de tous. Elles se déroulaient à la fin de juin 1958 et furent marquées par des manifestations de cinq jours de durée.

Dans cette édition historique de la TRIBUNE, nous avons cru intéresser nos lecteurs en mettant sous leurs yeux trois dates importantes de la vie de cette société, la fondation en 1858, les fêtes du cinquantenaire en 1908 et celles du centenaire en juin 1958. On trouvera ici des renseignements sur la première célébration il y a plus de cent ans, de même sur celle de 1908 et celle du centenaire.

Trois dates: 1858-1908-1958

Les comparaisons sont toujours odieuses, mais la curiosité de tous sera certainement piquée par la lecture de ces trois programmes. On conviendra même qu'il y a 50 et cent ans, l'initiative de nos prédécesseurs ne faisait pas tellement défaut, et sous certains angles, on trouvera que les trois célébrations ont plusieurs choses en commun, encore que les amusements varient, et les formes aussi.

Pour ce regard sur le passé,



M. Gabriel CARON

nous nous inspirons d'une plaquette qui nous renseigne non seulement sur les événements de 1908 mais aussi, sur ceux de 1858. Et donc, au sujet de la fondation et de la première célébration de la fête patronale, on lit ce qui suit:

Le programme de 1858

"Ce dimanche-là, s'il faut s'en rapporter au notaire C.-H. Langlois, en date de 1890, à l'issue des Vêpres, eut lieu une assemblée pour organiser la société. M. l'abbé A.-E. Dufresne agissait comme président et M. B. de la Bruère, alors étudiant, remplissait les fonctions de secrétaire. M. Gabriel Caron fut élu président. Les autres directeurs élus furent: MM. J.-B. Millette, vice - président, C. Champigny, trésorier, Eugène Lefebvre, secrétaire - archiviste, B. de la Bruère, commissaire ordonnateur. On élit deux percepteurs, MM. Urbain Blondin et G. Bonneville tandis que M. l'abbé A.-E. Dufresne était nommé chapelain. Le 14 mai suivant, le "Courrier du Canada" publiait un rapport de cette assemblée.

La première célébration de la fête de St-Jean-Baptiste remonte au 1er juillet de la même année (et non le 24 juin). Un canon, installé sur les hauteurs de Sherbrooke, annonça que c'était grand jour de fête. La chronique de l'époque relève ce qui suit au sujet de cette célébration:

"La population canadienne - française de Sherbrooke naturellement n'était pas nombreuse. Il y eut cependant procession. Elle partit du collège et se rendit à l'église, qui était magnifiquement décorée, dit le rapport. Une messe solennelle fut chantée. Il y avait choeur de demoiselles et de messieurs. Le sermon de la première célébration fut fait par le Révérend M. Dufresne.

"Après la messe, il y avait réunion au collège. Un discours patriotique fut fait par M. de la Bruère.

"Dans l'après-midi à trois heures, il y avait magnifique dîner dans une salle du collège. Les drapeaux anglais et français ont toujours été les drapeaux dominants de notre histoire: à la tête de la table se croisaient ces deux drapeaux. Il y avait près de 60 personnes, comprenant des représentants des différentes nationalités.

Le premier président

"Le premier président de la société St-Jean-Baptiste, M. Gabriel Caron, proposa avec succès les santés d'usage et répondit à la santé, "Au jour que nous célébrons". Des discours furent faits par MM. Felton, Griffith, J.-G. Robertson, maire de la ville. Le Révérend M. Dufresne, répondant à la santé: "A nos institutions", parla du couvent qui avait été ouvert l'automne précédent. Cette maison renfermait déjà plus de 100 élèves.

"La question de l'émigration était d'un haut intérêt à cette date. M. de la Bruère la traita en répondant à "Nos compatriotes à l'étranger." M. J.-A. Mousseau, alors étudiant et devenu plus tard premier ministre de la province, répondait à la santé des dames.

"Après les discours de circonstance, M. le président exprimait le désir de voir la même chose se renouveler les années à venir.

"Son désir fut bien exaucé, car tous les ans depuis 1858, le drapeau de la St-Jean-Baptiste fut arboré dans Sherbrooke. La fête ne fut pas toujours éclatante, trouvons-nous dans les archives de la Société; elle fut même omise plus d'une fois, mais l'organisation s'est maintenue sans interruption."

Carrière du fondateur

Voici quelques notes biographiques du premier président de la Société, M. Gabriel Caron dans le style des journaux de l'époque:

"Gabriel Caron était né le 18 décembre 1808, à la Rivière-du Loup, autrement appelée Louiseville. Son ancêtre, Robert Caron, venu de France au commencement du dix - septième siècle, s'était fixé à St-Roch, en bas de Québec.

"Parvenu à l'âge de créer un établissement, le jeune Caron résolut de tenter fortune au sein des terres nouvelles du haut St-François, dont on parlait beaucoup. C'est en 1831 qu'il arrivait à Lennoxville.

"C'est à peine s'il y avait alors deux familles d'origine française résidant à Sherbrooke. Dans tout le district de St-François, notre élément comptait environ 200 personnes. La population catholique y figurait pour environ 800 âmes, mais elle était surtout formée d'Irlandais.

"En 1883, lors du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société St-Jean-Baptiste, une adresse remplie de sentiments appropriés fut présentée à M. Caron, et la foule alla "le sérénader".

"M. Caron avait épousé, le 25 de novembre 1844, à Sherbrooke Mlle Marie O. Royer, fille du capitaine François Royer, ancien marchand de Québec. Plusieurs enfants naquirent de cette union. L'aîné, l'abbé Charles Caron, se consacra au minis-



DR RENE VANASSE, président actuel

tère évangélique dans l'Ouest.

"Gabriel Caron était le frère de feu Mgr C.-O. Caron, v.g., des Trois-Rivières, et de Georges Caron, ancien député de Maskinongé. Il était cousin du deuxième lieutenant - gouverneur de la province. M. Caron mourut le 11 février 1895, à l'âge de 87 ans. (A l'époque de son décès, M. Caron laissait son épouse qui demeura plus tard à Montréal)".

Le programme de 1908

Voici en second lieu, le programme des fêtes du cinquantenaire tel que l'exposait la plaquette de 1908:

Programme de la célébration des Noces d'Or de la Société:

24 juin

8 a.m. — Réunion générale au Monument National. Procession jusqu'au Parc Racine.

9 a.m. — Messe Pontificale célébrée en plein air par S. E. Mgr Paul Larocque, au Parc Racine. Sermon par le R. P. L. Lalande, s.j. Bénédiction de la bannière. Grande procession après la messe.

2 p.m. — Grand festival des fanfares de Trois-Rivières, de St-Jean, de St-Hyacinthe et de Sherbrooke, et courses de chevaux sur le terrain de l'Exposition.

8 p.m. — Discours patriotiques au Stadium, par l'hon. P. B. de la Buère, président honoraire de la Société; l'hon Thomas Chapais; poésie par M. Adolphe Poisson.

25 juin

10 a.m. — Excursion par le Pacifique Canadien au Petit Lac Magog.

8 .m. — Grande soirée dramatique, déclamation et musique.

Le programme de 1958

Des manifestations religieuses et profanes qui durèrent cinq jours, ont marqué le centenaire de la fondation de la Société en juin 1958. Depuis plus d'un an, les membres travaillaient sans relâche à la réalisation de ces manifestations qui débutèrent par le dévoilement d'une plaque commémorative apposée à la façade du secrétariat de la Société, rue Brooks et qui se terminèrent par la clôture de l'exposition artisanale au manège de la rue Belvédère.

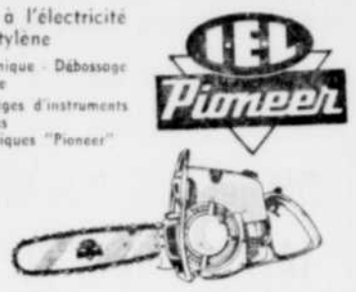
C'est Mme Maurice Shea - Caron, petite-fille du premier président de la société en 1858, M. Gabriel Caron, qui présida au dévoilement de la plaque commémorative. Entre autres manifestations de la semaine, mentionnons une parade de citoyens en costumes de l'époque de 1858, des soirées de folklore, quatre représentations du grand spectacle du centenaire "Fête au village", hommages aux autorités religieuses et civiles, messe pontificale du centenaire à Beauvoir, grand défilé historique du centenaire, feu de la St-Jean et feu d'artifice, grand banquet des fêtes.

Aussi, festival étudiant, fête champêtre pour les enfants, pique-nique pour les familles, concert, défilé de chars allégoriques confectionnés par les enfants. Il y eut encore dîner-causerie en hommage à nos écrivains, présentation de cadeaux-souvenirs, remise de décorations à des membres méritants de la Société, souper champêtre, rondes et danses publiques, concerts, hommages de la cité aux "vieilles familles de Sherbrooke", en plus de nombreuses réceptions au Mess des officiers au manège de la rue Belvédère, au Club Social et au secrétariat de la Société.

La représentation du grand spectacle eut lieu quatre fois dans la semaine et les invités d'honneur étaient les représentants des sociétés-soeurs dans la province. Il y eut parade de costumes du centenaire tous les soirs.

VOTRE AGENT
MASSEY-FERGUSON
A Sawyerville, Qué.

PATRICE DODIER
Atelier de soudure à l'électricité et à l'acétylène
Forgeron - Travail mécanique - Débossage
Peinture
Vente - Service - Echanges d'instruments aratoires
Scies à chaine mécaniques "Pioneer"
SAWYERVILLE, Qué.
Téléphone : 18-M
Rés. : 70



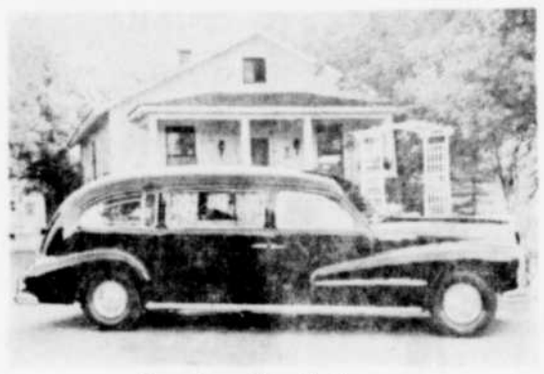
ART BENNETT
Membre de l'Association Nationale des Encanteurs
ENCANTEUR PROFESSIONNEL BILINGUE
— IMMEUBLE —



Tél. 100 — Sawyerville



HOTEL SAWYERVILLE
J.-D. CRETE, prop.
Service prompt et courtois — Chambres et repas
Licence bière et vin, d'hôtellerie et d'épicerie
TEL. 802 SAWYERVILLE, Qué.



Service d'ambulance
SALON MORTUAIRE
Sawyerville Undertaking Parlor
T. C. FRENCH, prop.
Téléphone 34 — Sawyerville



J. A. LOWRY Ltd. IGA SAWYERVILLE Qué. Tél: 2
● EPICERIE-BOUCHERIE SELF SERVICE — Fruits et Légumes frais — Produits congelés — Couvre-planchers — Peintures et Vernis — Ligne complète d'ustensiles — Ferronnerie générale — Matériaux de construction — Accessoires électriques — Confection pour hommes, dames et enfants — Chaussures pour toute la famille.

ZEPH. ROUSSEAU
BARBIER
Assurances
Feu — Vie — Vol
Accident — Immeuble
Téléphone 9
SAWYERVILLE

Spécialement pour vous!
La couleur de votre choix dans
Color... as you like it



Plus de 2,000 couleurs de peinture pour salons, chambres à coucher et salles de bains — pour toutes surfaces extérieures et intérieures.
Choisissez votre couleur favorite et . . . surveillez sa fabrication avec les fameuses peintures Benjamin Moore
Lennoxville Building Supplies Ltd.
147, rue Queen — Tél. LO. 7-4874 — LO. 7-4875
LENNOXVILLE

UNION
SYMBOLE DE QUALITÉ
FONDÉ SUR 57 ANNÉES D'EXPÉRIENCE
UNE INDUSTRIE DES CANTONS DE L'EST
qui dessert tout le pays

CRIBLES A ENTAILLES OU PERFORES
Pour l'industrie de la pulpe et du papier
COUSSINETS DE BRONZE
Dimensions régulières disponibles au manufacturées sur spécifications
PIECES DE CUIVRE
PIECES DE BRONZE
PIECES D'ALUMINIUM
PLACAGE AU CHROME
PLACAGE AU CUIVRE
PLACAGE AU NICKEL
PLACAGE A L'ETAIN
PLACAGE AU CADMIUM
PLACAGE AU ZINC
RECLAMATION DE GARNITURES DIESEL
FACILITES POUR ATELIER EN REPARATION
PATRONS EN BOIS OU EN METAL

● EQUIPEMENT MODERNE ● CONTROLE COMPLET PAR LABORATOIRE
● MAIN-D'OEUVRE ● INSPECTION TECHNIQUE PAR DES INGENIEURS

"UNION", grâce à sa direction et à son personnel, plus ses méthodes ultra-modernes de production, rend des services qui sont coordonnés avec les demandes toujours croissantes de l'industrie canadienne. Etant une firme entièrement canadienne, "UNION" continuera de répondre à la demande de l'industrie canadienne, tout en servant la communauté où elle est établie.

THE UNION SCREEN PLATE COMPANY OF CANADA (LIMITED)
Bureau-chef : Lennoxville, Qué.
Usine et bureaux des ventes : Lennoxville, Montréal et Brampton

20 ANNEES D'EXPERIENCE A VOTRE SERVICE!



M. Roméo TALBOT

M. Roméo Talbot est originaire de Stornoway, dans les Cantons de l'Est. Son père étant forgeron, il apprit tôt les secrets du métier et en 1936, il entra à l'emploi de la firme Brière et Bisson où il travailla le fer ornemental.

Après quelques années, il décide de reprendre son métier de forgeron et vient en 1940, s'établir à Lennoxville où il s'occupa de forge pendant 13 ans.

Depuis les sept dernières années, il s'occupe de la vente des parties de carrosseries d'automobiles.

A Lennoxville, qu'il habite depuis 20 ans, il a occupé des postes importants. Il fut marguillier de la paroisse et membre de la Commission scolaire pendant six ans.

M. Talbot est aussi membre de la St-Jean-Baptiste et du conseil 530 des Chevaliers de Colomb.





R. TALBOT
VENTE DE PARTIES DE CARROSSERIES D'AUTOMOBILES
184, RUE QUEEN
LENNOXVILLE
LO 2-7866

Les religieuses de la Congrégation ont essaimé dans tout le diocèse

Par Soeur Thérèse-de-la-Charité, cnd.

Le Mont Notre-Dame actuel, vaste contruction aux lignes harmonieuses qui domine tout Sherbrooke, ne rappelle en rien le vaste immeuble inauguré officiellement le 8 novembre 1857 par Son Excellence Monseigneur Prince, évêque de St-Hyacinthe. Dès lors et depuis, il est frappant de constater avec quelle harmonie s'est accomplie l'oeuvre de Dieu, en faveur des jeunes âmes confiées au clergé de Sherbrooke et aux filles de Marguerite Bourgeoys.

En un siècle, le couvent s'est transformé au rythme précipité qui caractérise le développement de Sherbrooke. Mais les débuts furent pénibles. Ce n'est pas sans un serrement de coeur qu'on lit les pages des annales qui décrivent la détresse et la pauvreté des premières années. C'est l'histoire du grain de semence jetée, il y a quelque cent ans par trois religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, en pleine terre nouvelle des "Townships de l'Est".

Le Mont Notre-Dame s'achemine depuis sa fondation de transformations en transformations, d'agrandissements en agrandissements. En 1926, deux annexes latérales furent ajoutées, l'une au sud, l'une au nord de la partie centrale construite en 1962. La vieille maison de 1877 fut démolie et remplacée par une aile plus vaste et plus moderne. C'est cette nouvelle construction, dominée par la Vierge, que Monseigneur Cassulo, Délégué apostolique au Canada, bénit solennellement en septembre 1928.

Le Mont Notre-Dame s'est toujours appliqué à la formation culturelle intégrale des jeunes filles tant dans le domaine artistique (musique, peinture, art oratoire) que dans le domaine purement classique. Depuis 1917 le Mont Notre-Dame est un pensionnat bilingue à caractère universitaire affilié d'abord à l'Université de Montréal jusqu'en 1954, puis à l'Université de Sherbrooke à partir de juin 1955. En cette année, il abandonne le cours lettres-sciences pour adopter le cours latin-sciences de l'Université de Sherbrooke. Du côté académique, les étudiantes sont soumises aux règlements de la faculté des Arts, notamment pour ce qui concerne le programme des études, les examens, les promotions. De plus, le Mont Notre-Dame offre un cours commercial pour répondre aux besoins actuels de notre société qui prévoit tant de place à la jeune fille de bureau. En 1951, s'organisait une classe dite "immatriculation sénior" pour les étudiantes qui désirent s'orienter vers la technologie médicale. Enfin, depuis 1956, nous trouvons au Mont Notre-Dame une Ecole de sciences domestiques conduisant à l'obtention d'un baccalauréat ès-sciences, (nutrition).

Soeur Thérèse de la Charité, c.n.d.

Pour répondre aux exigences de cette Ecole universitaire dépendante aussi de l'Association canadienne de diététique, le Mont Notre-Dame a dû modifier pratiquement du tout au tout son aspect intérieur. Les travaux exigés par les multiples besoins de l'heure constituent à eux seuls un chapitre des plus importants du "Couvent de la Côte" qui a accueilli, en septembre dernier, les premières bachelières de 1960.

"Si l'Université de Sherbrooke, dit M. le chanoine R. Maltais, doyen de la faculté des Arts, a institué une Ecole de sciences domestiques, c'est qu'elle veut qu'il y ait des femmes de culture française et catholique, dans tous les postes où l'évolution de la civilisation appelle la femme. L'affiliation de l'Ecole à la faculté des Arts, plutôt qu'à la faculté des sciences, est peut-être significative d'une tendance humaniste de cette oeuvre bien féminine". En conséquence, l'Ecole de sciences domestiques de l'Université de Sherbrooke, française et catholique, la troisième du genre au Canada, a pour but essentiel d'adapter l'enseignement traditionnel aux nécessités modernes et de préparer les jeunes filles à leur mission de femme ainsi qu'à des carrières vraiment féminines. Ces carrières, à la fois lucratives et éminemment utiles à la société moderne, ont l'avantage de maintenir la femme dans la sphère de ses intérêts et de ses talents naturels.

Tandis que cette Ecole universitaire parachève magnifiquement l'oeuvre commencée en 1857, la Vierge du Mont Notre Dame voit partir ses enfants de l'Ecole Saint-Michel, née avec le Mt Notre-Dame, logée au cinquième étage de cette institution, dévouée au service de l'Eglise et de la paroisse de la cathédrale, sous la juridiction de la commission scolaire. En septembre 1959, l'Ecole Saint - Michel s'établit à l'Ecole supérieure de la rue King ouest qui devient aussi le centre des 10e, 11e et 12e années de Sherbrooke (filles). Cet exode, dû aux circonstances, n'a rien changé aux relations déjà existantes. "Le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ses provisions de douceur. Qu'elle forme dans le fond du coeur ce massif obscur dont naissent, comme des eaux de source, les songes. . .les souvenirs." (St-Exupéry).

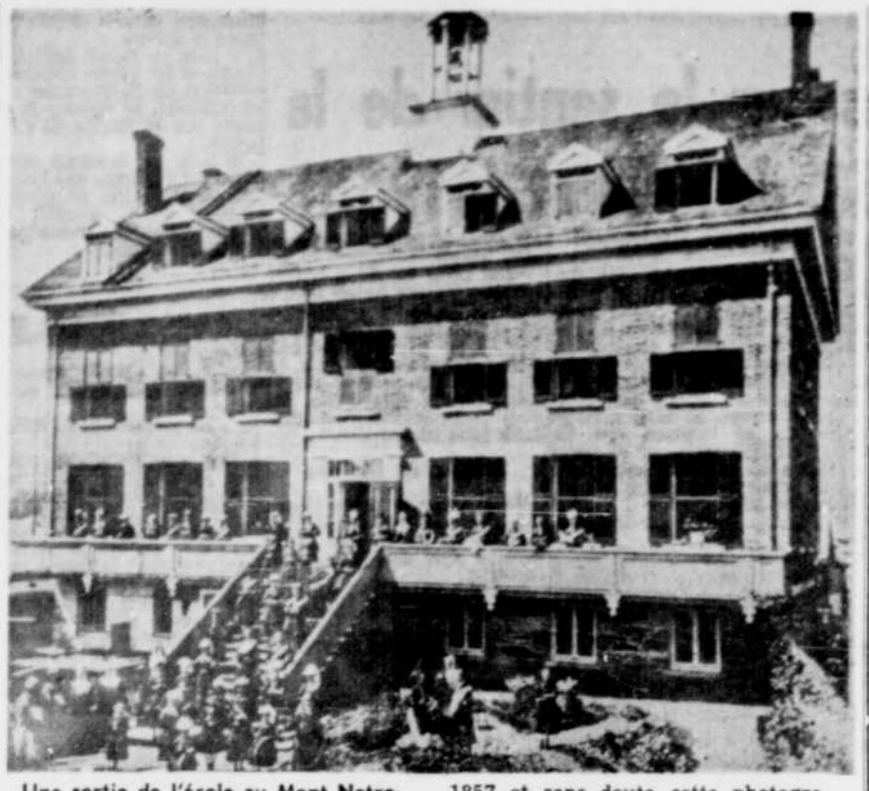
Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame ont pu, non seulement ériger une oeuvre plus que centenaire sur les lieux mêmes de leur premier pied-à-terre, mais encore essaimer ici et là, selon le doigt de Dieu — qui est souvent "le désir des évêques", — sur les rives de la Saint-François, et plus profondément encore là-bas, dans la vallée.

Guidée par la Vierge Voyagère, qui allait devenir elle-même "Notre-Dame de Sherbrooke", vigoureusement aidées par le clergé paroissial, elles ont dressé leurs tentes au sein de nombreuses paroisses de l'archidiocèse de Sherbrooke. C'est tour à tour, Arthabaska, Bromptonville, Victoriaville, Richmond, Windsor M., Danville, Asbestos, Lac Mégantic, l'Ecole Sainte - Marie de Sherbrooke-Est, l'Ecole de l'Immaculée-Conception de Sherbrooke-Sud, l'Ecole Sainte - Bernadette - Soubirous, l'Ecole Normale Marguerite-Bourgeoys et d'autres. Bref, vingt-quatre couvents de la Congrégation de Notre-Dame distribuent maintenant dans l'Estrie les lumières d'une éducation chrétienne à 9, 509 étudiantes.

Ces seuls faits sont déjà révélateurs, mais ils témoignent surtout de l'extraordinaire vitalité de l'institution fondée par M. le curé Dufresne et Madame Felton, protégée par d'illustres évêques et archevêques, fidèlement soutenue par les prêtres de l'archevêché et ceux de l'Université de Sherbrooke, dirigée avec sagesse par les Révérendes Mères provinciales et supérieures; cette vitalité se manifeste surtout par son aptitude à suivre l'évolution des temps tout en étant marquée au coin du dévouement et de toutes les vertus chrétiennes.

Bien avant que l'école ne devint obligatoire, les gens de Sherbrooke et de la région s'efforçaient de s'instruire. On donnait des cours du soir dans la plupart des villes et ces cours étaient suivis, comme l'indiquent les chiffres suivants:

Sherbrooke, 5 cours, 214 élèves; Disraëli, 1 cours, 30 élèves; Plessisville, 1 cours, 30 élèves; Black Lake, 1 cours, 38 élèves; Victoriaville, 1 cours, 46 élèves.



Une sortie de l'école au Mont Notre-Dame. — Le couvent fut fondé en 1857 et sans doute cette photographie fait voir le premier immeuble.

La classe dirigeante en 1910, à Sherbrooke

Voici une petite nomenclature qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs, croyons-nous. C'est en quelque sorte un aperçu de la classe dirigeante à Sherbrooke en 1910, des personnes qui se trouvaient en autorité ou au premier rang des diverses sphères de la société. On peut être assuré que la liste pourrait être plus longue, mais que l'on songe qu'il a déjà fallu passablement de patience pour trouver ceux qui sont ici . . .

Sa Grandeur Mgr Paul La Rocque, évêque de Sherbrooke.

Son Honneur le maire C. W. Cate, avocat. Les membres du conseil municipal : **MM. D. J. McManamy**, marchand (finances); **B. C. Howard**, négociant (incendies); **J.-O. Ledoux**, médecin (hygiène); **D.O.E. Denault** négociant (bureau de contrôle); **Philippe Desaulniers**, marchand en gros (voirie); **C.D. White**, avocat (police); **J. Simonneau**, agent (parcs); **S.W. Jenckes**, manufacturier (marché); **L.H. Olivier**, marchand (aqueduc); **C. G. Thompson**, manufacturier (électricité).

Greffier et trésorier de la cité, **M. F. J. Griffith.**

Vicaire général, **Mgr H.-O. Chalifoux.**

Juges de la Cour supérieure, les honorables **Mathew Hutchison** et **Philippe Demers.** Magistrat de district, **M. le juge H. W. Mulvena.**

Au Barreau : **Mes J.A. Leblanc**, bâtonnier; **R. MacDougald**, syndic; **F. S. Rugg**, trésorier; **C. D. White**, secrétaire; **L. E. Panneton, H. R. Fraser et G. H. Saint-Pierre**, conseillers; **John Leonard**, délégué au conseil provincial du Barreau; **Hector Verret**, examinateur; **P. A. Juneau et Lionel Forest**, auditeurs; au comité de la bibliothèque, **Moise O'Bready, F.S. Rugg, William Morris, Jacob Nicol et Emile Rioux.**

Protonaires, **J. E. Genest et J. S. Broderick.**

Greffier de la Cour de magistrat et de la Paix, **Gustave de Lottinville.**

Shérif, **M. Henry Aylmer.**

Grand connétable, **M. H. Moe.**

Députés : **MM. A. N. Worthington** à Ottawa et le **Dr Pantaléon Pelletier** à Québec.

Commission scolaire catholique : président, **Dr P. Pelletier**; commissaires : **MM Dr L.-C. Bachand, J.H. Codère, et John Leonard**; secrétaire - trésorier, **William Murray.**

Séminaire St-Charles : **MM. les abbés A.-O. Gagnon**, supérieur et préfet des études; **P.J. A. Lefebvre**, vice - supérieur; **F. Gervais**, directeur des élèves; **J. A. Chassé**, directeur des séminaristes; **Mgr E. C. Tanguay**, procureur; **MM. les abbés Pierre Achille Bégin, Alexandre Maltais et J.-A. Castonguay**, conseillers.

Mont Ste-Famille : supérieure générale, **Mère Marie-Léonie**; supérieure locale, **Soeur St-Sylvère.**

Mont Notre-Dame : supérieure, **Rév. Mère Ste-Anne d'Auray.**

Ecole du Centre, directeur, le **Rév. Frère Laurent, s.c.**

Curés des paroisses : **MM. les abbés Joseph Hercule Roy** à la cathédrale St-Michel, **J. A. Bussière** à l'Immaculée Conception, **Joseph-Arthur Laporte** à Saint-Jean-Baptiste, et **Elie - Cyprien Fisette**, à St-Patrice.

Hôpital St-Vincent de Paul, supérieure, **Soeur Perras.**

Hospice du Sacré-Coeur, **Rév.**

Voir CLASSE — page 97, col. 4



Pharmacie Dufil

47 ouest, rue Principale— VI 9-2433—Coaticook.

TOUTES PRESCRIPTIONS REMPLIES PAR UN PHARMACIEN ENREGISTRE

- *Nécessaires pour bébés — Cartes*
- *Cosmétiques par Tussy*

- REMEDES BREVETES
- JOURNAUX ET MAGAZINES
- CREME GLACEE
- ARTICLES DE TOILETTE
- CHOCOLATS
- CARTES DE SOUHAITS

BEERWORTH'S REG'D

H. G. EDWARDS, prop.

25 est, rue Principale — Tél: VI 9-2800 — COATICOOK



SAISON PRINTANIERE

Nouveautés pour dames

L'on vous offre ce qu'il y a de plus nouveau et de plus chic dans les plus beaux

TISSUS IMPORTES aux teintes nouvelles

ROBES — MANTEAUX

COSTUMES — BLOUSES —

CHAPEAUX — GANTS

BOURSES — SOUS-VETEMENTS ETC.

Mme E.-R. Noreau Inc.

COATICOOK

61 rue Child — Tél. VI 9-2233

LA TRIBUNE

BUREAU DE

COATICOOK

45 ouest, rue Main

Tél.: VI 9-2292



- ANNONCES
- NOUVELLES
- ABONNEMENTS

Voyez notre représentant

ADÉODAT ROSS



J.-R. LEFEBVRE

MAGASIN A DEPARTEMENTS

Ligne complète de vêtements pour dames, au second plancher. Nous avons le plus grand assortiment de verrerie, vaisselle, accessoires électriques au sous-sol. Visitez notre nouveau rayon pour les dames.

29 rue Main Est — Tél. VI 9-4191 — COATICOOK

Moteurs. Bouilloires. charroyeurs. arbres de couche. poulies. courroies. souffleurs. scies. rails. wagonnettes. mèches. câbles. chaines. tuyaux à vapeur. accouplements. poutres d'acier. fers d'angle. fer en longueur. plaques d'acier.

SAMUEL GREEN

Se spécialisant dans l'ÉQUIPEMENT neuf et usagé pour MOULINS - USINES - CARRIERES et PLOMBERIE

Accessoires pour entrepreneurs en CHAUFFAGE ET COUVERTURE

MATERIAUX DE CONSTRUCTION:

NOTRE SPECIALITE.

Tél.: VI 9-2105

COATICOOK, Qué.

101 OUEST, RUE MAIN

Accessoires de chambre de bain, de cuisine, neufs ou usagés. — — — Meubles et poêles. — — — — — — Pièces d'automobiles et pneus. Spécialité : accouplements. — — — — — — Tuyaux et le plus grand assortiment d'articles usagés, de ce côté-ci de Montréal.

Une station de SERVICE qui se spécialise dans le

SHAMPOOING D'AUTOS LAVAGE - GRAISSAGE

TEXACO



IDEALEMENT SITUEE DANS LE CENTRE DES AFFAIRES A COATICOOK

MISE AU POINT DU PRINTEMPS

Distributeur d'huile à fournaise Texaco,

Entretien et nettoyage de brûleurs gratuitement

PHILIPPE BUREAU & FILS

PNEUS—BATTERIES—ACCESSOIRES

131 ouest, rue Main—Téléphone VI 9-8047

COATICOOK

POUR VOS TRAVAUX

D'ÉLECTRICITÉ

CONSULTEZ VOTRE ENTREPRENEUR LOCAL

Jean-Marie Gervais

378, rue Forest - VI. 9-2504 COATICOOK

SINCERES FELICITATIONS à LA TRIBUNE A L'OCCASION DE SON CINQUANTENAIRE

50 LA TRIBUNE 1910-1960

TISSUS A LA VERGE

CONFECTIONS et MERCERIE pour toute la famille

Félix J. Lajoie INC.

MAISON FONDEE EN 1905

4 et 6 ouest, rue Principale - Tél.: VI. 9-2513 - Coaticook

Kelvinator



M. Jean-Paul CHAREST, propriétaire.

VENTE et SERVICE

A

COATICOOK

Une maison renommée par ses produits de qualité et le service qu'elle donne à sa clientèle

REFRIGERATION ET ACCESSOIRES ELECTRIQUES



Vue extérieure du magasin Charest Electrique Inc.

Consultez-nous, nos experts verront à vous faire une filerie adéquate et résoudront tous vos problèmes en électricité, quels qu'ils soient.

LIGNE COMPLETE DE MEUBLES

CHAREST ELECTRIQUE Inc.

7, rue Wellington — Tél. Bureau: VI 9-2400 — Résidence VI 9-2145 — COATICOOK

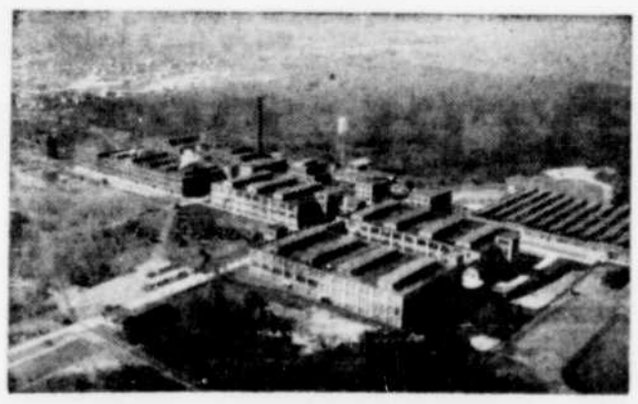
LAROCHELLE & FRERES
LIMITEE
Boulangers-Pâtissiers
E. DESORCY
AGENT
Tél. : VI. 9-2474
294 est, rue St-Paul — Coaticook


Confiez
A
Georges VAILLANCOURT
L'ECHANGE
DE VOS
VIEUX LAINAGES
POUR DES
COUVERTURES NEUVES
ACHETONS
AUSSI :
LAINE de MOUTON
VENDONS VETEMENTS
DE TRAVAIL
LINGERIE D'ENFANTS
SOUS-VETEMENTS
MARCHANDISES
A LA VERGE
83, rue Wellington—Tél. VI 9-2729—Coaticook

Coaticook Express
REG'D.
Service quotidien aux endroits suivants :
● Barnston ● North Hatley
● Kingscroft ● Montréal ● Coaticook
● Waterville ● Dixville ● Katevale
● Stanhope à Montréal
Tél. COATICOOK VI. 9-3033
Tél. MONTREAL WE. 2-1115
Entrepôt : Montréal : 1680, rue Williams
Entrepôt : Coaticook : rue Principale Est

BOIS DUR et BOIS MOU
Nous sommes intéressés à acheter des billots de bois dur et de bois mou.

Une vue de la scierie de Georges Dupuy, à Coaticook
Georges Dupuy Inc.
Fournisseur en gros seulement
Chemin Ladd's Mills — Tél. VI 9-2114
Coaticook, Qué.

FELICITATIONS A LA TRIBUNE LIMITEE !

La plus importante usine du genre dans la province est érigée à Drummondville dans les Cantons de l'Est.
Dans la célébration de son 50ème Anniversaire, nous reconnaissons la grande contribution faite par La Tribune pour le développement qui s'est opéré dans les Cantons de l'Est durant cette période. Nous avons confiance en son avenir et lui souhaitons un succès continu.
FABRICANTS DE TISSUS SYNTHETIQUES DE TOUS GENRES
Canadian Celanese Ltd.
Usines à Sorel, Coaticook, Qué., et Brantford, Ont.



L'une des premières maisons de l'Hospice du Sacré-Coeur.

Il y a 85 ans, les religieuses de l'Hospice arrivaient à Sherbrooke

On attribue à Son Excellence Mgr Decelles, ancien évêque de St-Hyacinthe, ce mot bien trouvé pour traduire l'esprit d'économie des Filles de Mère d'Youville: "Si une Soeur Grise jette quelque chose, ne le ramassez pas, il ne reste plus rien à faire avec !"

Economie s'entend ici dans son sens général. On a voulu faire comprendre que les Soeurs Grises utilisent jusqu'à la dernière parcelle pouvant servir, des dons qui leur sont fait en nature. Il suffit d'ailleurs de faire une courte incursion dans la maison de l'Hospice du Sacré-Coeur et dans les maisons d'orphelinat ou autres qu'elles dirigent, pour avoir un aperçu de leurs travaux manuels.

A l'Hospice, par exemple, l'oeuvre que les religieuses poursuivent ne se limite pas aux soins de l'enfance (en ce qui regarde l'orphelinat proprement dit), mais elle prévoit pour l'avenir en mettant à la portée des enfants, des fillettes surtout, des moyens pratiques de développer leurs aptitudes pour les travaux manuels.

Les débuts de l'oeuvre

Le but de cette chronique vise à faire connaître la journée d'un vieillard à l'Hospice du Sacré-Coeur, mais auparavant, il nous a paru bon de rappeler les débuts de cette maison, ce qui permettra ensuite de voir les grands progrès dans l'ensemble d'aujourd'hui.

C'est bien l'une des institutions les plus méritantes de Sherbrooke et qui s'impose à la considération de tous les citoyens. Cette institution, établie chez nous depuis 85 ans, a vu se dérouler les scènes les plus touchantes de la vie humaine, au milieu des sacrifices sans fin et des prodiges d'abnégation et de vertu des dévouées religieuses qui lui ont consacré leur ie.

De toutes conditions sociales

Des vieillards de toutes les conditions sociales, des orphelins et orphelines et, parfois, de malheureuses victimes de l'ingratitude humaine ou d'un revers de fortune ou d'un sort cruel, mises au ban de la société, trouvent refuge dans cette institution où des âmes délicates se penchent sur leurs misères pour y répandre à profusion le baume des consolations divines.

L'Hospice du Sacré-Coeur abrite à l'heure actuelle plus de 800 personnes, religieuses, vieillards, vieilles, orphelins, employés, pensionnaires, prêtres retirés. C'est une véritable paroisse de 800 âmes qui vivent sous le même toit, sans souci du lendemain, heureuses de se laisser guider sous les ailes de la charité et de l'apostolat.

Cinquante religieuses

Cinquante religieuses et 150 employés constituent le personnel dirigeant de toute cette variété de réfugiés dont les uns exigent des soins constants et une attention assidue. Décrire le miracle de cet accomplissement depuis 85 ans dépase le cadre de cette chronique. Tout respire l'ordre, la propreté dans une atmosphère de douce discipline et de tranquillité monastique. Sans atteindre l'aisance et encore moins le luxe, les religieuses ordonnent toutes choses pour apporter le plus de confort possible à leur nombreux personnel qui ne peut que se réjouir des soins vigilants dont ils sont l'objet pour le soutien de leur vie physique comme pour l'entretien de leur vie intellectuelle et morale. Nourriture, vêtements, remèdes, traitements médicaux, livres et revues, exercices spirituels, conférences, séances, rien manque pour assurer une vie vaviée et agréable.

Pauvres et indigents

Outre les soins accordés avec une générosité qui n'a d'égal que leur dévouement, les religieuses se préoccupent aussi des pauvres et des indigents de l'extérieur qui viennent frapper nombreux à leur porte, bien convaincus de n'être jamais refusés. Elles distribuent de cette façon des secours de tous genres. Tout cet apostolat se résume trop souvent en des statistiques sèches et brutales qui condensent toute une carrière au service des nécessiteux et des déshérités de la vie.

Arrivée des religieuses

Nous sommes au 21 avril 1875. Quatre religieuses des Soeurs Grises de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe arrivent à Sherbrooke. Elles viennent se placer sous la houlette protectrice du vénéré évêque de Sherbrooke, Mgr Antoine Racine qui les a appelées pour commencer, dans sa ville épiscopale, l'oeuvre de leur Institut. Désirées depuis longtemps, elles sont donc reçues à bras ouverts. Une foule nombreuse, parmi laquelle le maire John Griffith et les citoyens les plus marquants de la ville, s'est portée à leur rencontre. Tous avaient hâte de souhaiter la bienvenue aux Filles de la Vénérable Mère d'Youville qui venaient elles-mêmes pour se dévouer au soulagement des souffrants et mettre au service de la charité leur vie, leurs travaux, leur dévouement.

Défilé vers la cathédrale

Les quatre religieuses furent conduites processionnellement à la cathédrale où les attendait le prélat accompagné de plusieurs membres du clergé et un grand nombre de fidèles. Après une brève cérémonie, les servantes des pauvres furent de nouveau conduites processionnellement à la maison qui leur était destinée. Mgr l'évêque les y précéda. Cette maison se trouvait aux confins de la ville, sur la route de Lennoxville. Elle était très modeste et cependant, pour la procurer aux fondatrices et la mettre en état de les recevoir, Mgr Racine avait dû s'imposer bien des sacrifices. Son dévoué collaborateur, le vicaine général Dufresne, avait dû faire bien des démarches et tendre la main à un grand nombre de personnes.

Là, dans ce petit asile, les pionnières connurent les privations et la gêne dès le début. Elles durent, souvent avec un courage au-dessus de leurs forces, se multiplier pour soigner et maintenir leurs chers protégés. Soutenues et encouragées par leur évêque, généreusement aidées par le clergé, elles trouvaient aussi un précieux encouragement dans la bienveillante sympathie de la population.

Agrandissement

Dix ans plus tard, la nécessité d'un plus grand établissement s'imposait. Les religieuses, par l'entremise de M. Dufresne, achetèrent un terrain, rue Belvédère. En 1886, les travaux de construction de la nouvelle maison furent commencés. Le 8 décembre de l'année suivante, avait lieu la bénédiction du nouvel édifice qui n'était qu'une aile du plan en perspective.

Fondation de St-Vincent-de-Paul

Durant les dix années qui suivirent, l'oeuvre des malades prit une telle expansion que l'on dut songer à l'installer dans un centre plus favorable et sous un toit distinct. Mgr Paul LaRocque, successeur de Mgr Racine et continuateur de ses grandes oeuvres, donna lui-même l'élan. Sous son impulsion, l'entreprise eut une heureuse issue. Le 19 mars 1909, l'hôpital St-Vincent-de-Paul ouvrait largement ses portes à tous les souffrants du diocèse. N'ayant plus à s'occuper de l'oeuvre des malades par le fait de ce changement l'Hospice se trouvait mieux en mesure de donner plus d'expansion à ses deux oeuvres: le soin des vieillards et des orphelins.

L'année 1919

En 1919, pour répondre aux besoins grandissants de la population des Cantons de l'Est, un agrandissement devenait urgent. L'heure désirée par Mgr LaRocque semblait venue, de parachever le plan de Mgr Racine. Trois pavillons portés à cinq étages furent ajoutés. Les travaux de construction étaient terminés en 1923 et le 29 juin, Mgr LaRocque procédait à la bénédiction solennelle du vaste immeuble et celui qui devait être plus tard Mgr A.O. Gagnon, y dit la première messe. Enfin, il y a quelques années, on ajoutait à l'édifice, le pavillon de l'Hôpital d'Youville.

Journée d'un vieillard

Chez les vieillards (et les vieilles aussi), il n'y a pas d'heure fixe pour le lever. Mais ils sont très matinaux. Les premiers sont sur pied à quatre heures et demie et les moins pressés se lèvent à six heures et demie. Ceux qui ne peuvent se lever ou s'habiller seuls se font aider par des infirmiers. La messe n'est pas obligatoire, mais c'est le grand nombre qui y assiste. D'ailleurs le choix est facile avec trois messes à six heures et dix, à six heures et demie et à sept heures et demie. Ils se présentent pour le déjeuner entre sept heures moins 10 et sept heures.

Détente dans le solarium

Le déjeuner fini, ils prennent le chemin du solarium où ils fument bavardent et se bercent. Souvent, on en trouve qui sont endormis dans leur berceuse. Le coup de neuf heures les appelle à la lecture spirituelle et à la récitation du chapelet mais ces deux exercices sont facultatifs.

Après quoi, il y a au programme

Voir Religieuses — p. 97, col. 3


VOYEZ VOTRE VENDEUR
OLDSMOBILE
ET
CHEVROLET
A
COATICOOK
● Peinture
● Débossage
● Soudure
● Réparations générales.
ROBITAILLE AUTOMOBILES (Coaticook) Inc.
J.-A. ROBITAILLE, prop.
VENTES ET BUREAU
45 EST, RUE PRINCIPALE
VI. 9-2833
GARAGE ET SERVICE
95 EST, RUE PRINCIPALE
VI. 9-2613
COATICOOK

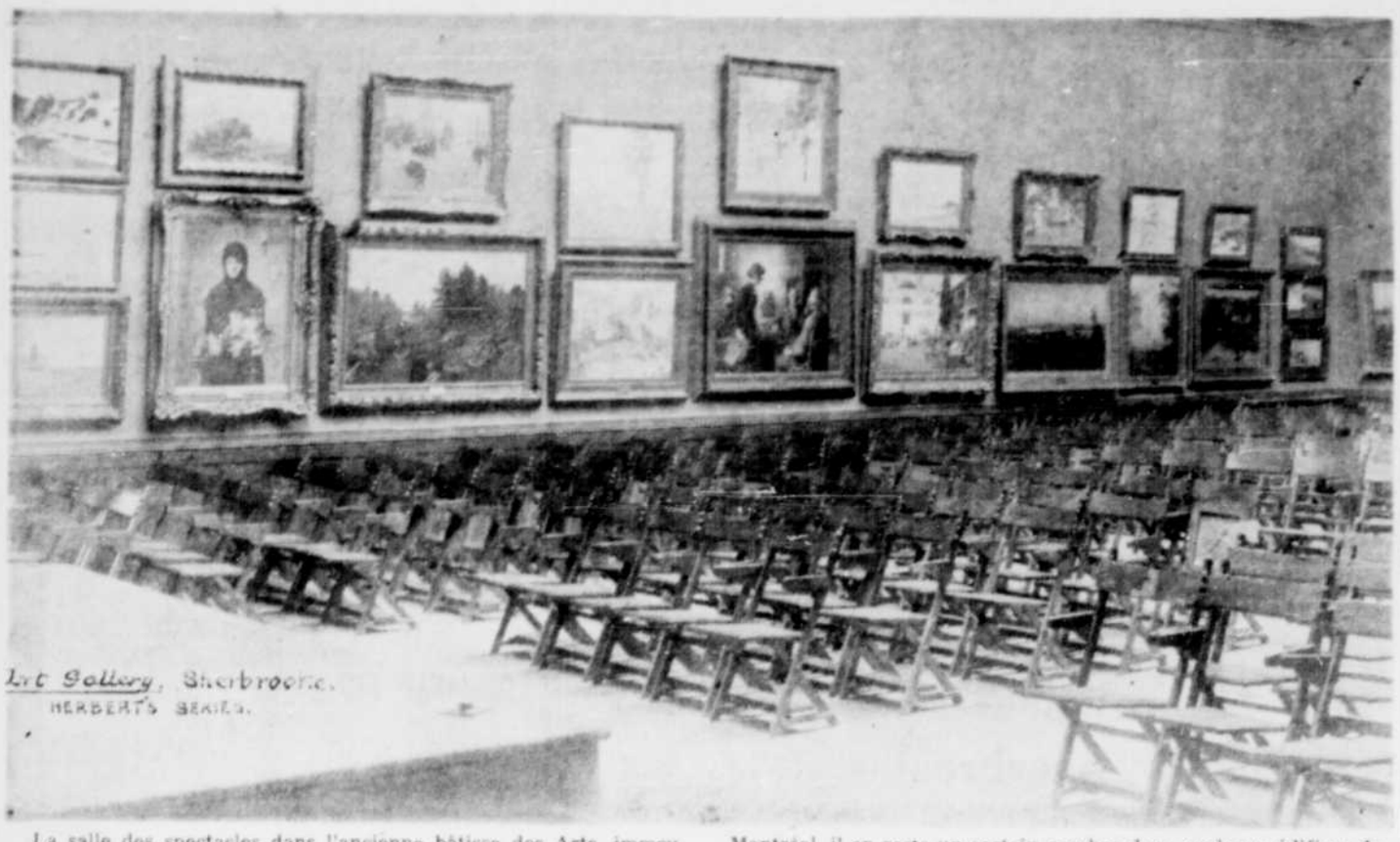


UNE ENTREPRISE FLORISSANTE DANS LA
VENTE du BOIS
à Coaticook
NOTRE DEVISE EST :
● QUALITE ● SATISFACTION
● SERVICE RAPIDE
Clous, Gyproc Insul-Board, Donacona Veneer, Portes et Serrures, petite quincaillerie et ciment.
DEUX CAMIONS FONT LA LIVRAISON A COATICOOK ET DANS LA REGION
Coaticook Lumber Company Ltd.
137, rue St-Jean-Baptiste — VI 9-4101 — Coaticook

Sincères félicitations
à
"LA TRIBUNE"
50 LA TRIBUNE 1910-1960
avec nos meilleurs voeux !
VÊTEMENTS DE TRAVAIL ET DE JEU
WORK AND PLAY GARMENTS
THE Codet MANUFACTURING INC.
COIN MAPLE & DIONNE, COATICOOK, QUE. TEL. Victor 9-2724

AU SERVICE DE LA POPULATION de COATICOOK ET DES ENVIRONS
La fondation de la maison D.-S. Bachand, de Coaticook, remonte à l'année 1886, par M. Stanislas Bachand, père de Monsieur Denis-Stanislas Bachand, lequel dirigea les destinées de cette très importante maison d'affaires, de 1896 à 1947.
M. Bachand, auquel a succédé sa petite-fille, Mlle Madeleine Dupuis, avait un sens inné des affaires; doué d'une initiative à toute épreuve, il a augmenté par étapes cette entreprise de détail, au point d'en faire la plus importante de toute la région des Cantons de l'Est.
Aujourd'hui, Mlle Madeleine Dupuis et M. Pierre Bormidas, gérant général, continuent l'oeuvre commencée, et la Maison D.-S. Bachand est maintenant en mesure d'offrir à sa clientèle toujours grandissante ce qu'il y a de plus nouveau, dans un choix très varié.
L'entreprise de détail la plus importante et la plus complète des Cantons de l'Est
Depuis 73 ans!

Cette photographie nous fait voir le département d'épicerie et conserves complètement rénové de la maison D.-S. Bachand, l'un des départements de cette très importance maison d'affaires.
SOUS UN MEME TOIT :
Un commerce de détail complet, offrant qualité, variété et nouvveauté !
● QUINCAILLERIE ● EPICERIE ● VIANDES FRAICHES, CUITES OU FUMEES
● GRAINS, MOULEES ET CHARBON ● MATERIAUX DE CONSTRUCTION
LA MAISON
D. S. Bachand
33-39, rue Principale — COATICOOK — Tél. VI 9-2771



La salle des spectacles dans l'ancienne bâtisse des Arts, immeuble occupé par la TRIBUNE depuis mai 1928. Bien que presque toutes les peintures qui ornaient cette salle aient été expédiées à Montréal, il en reste un certain nombre dans quelques édifices de Sherbrooke.

Quand Sherbrooke aura-t-elle "son" musée des beaux-arts?

Par Alice GAGNE

"...La galerie de peintures renfermait des portraits de peintres contemporains, des marbres de sculpteurs grecs, russes et italiens, et des ouvrages de graveurs de renom." Bien plus "...cette salle des Arts, où eurent lieu de nombreux concerts et soirées artistiques et littéraires, renfermait de grandes peintures, pouvait asseoir 400 personnes et occupait deux étages complets..."

Quelle heureuse ville ! Quel trésor inestimable pour le peuple ! Quelle est cette ville et qui est ce peuple ? Tout simplement Sherbrooke et les Sherbrookois en 1899.

Si seulement c'était un rêve ! Mais non ! Et à l'époque, il n'y avait pas d'université et encore moins de faculté des Arts. — C'était le bon temps où les parents emmenaient les enfants le dimanche voir les grands tableaux de maîtres "...de Londres, d'Irlande, de Paris, de New York, de Boston, de Toronto, de Montréal, etc. etc.. Mais il n'y avait pas que des ouvrages de maîtres puisque l'on comptait des tableaux fort réussis, exécutés par des artistes de la région et évalués à un bon prix. C'est ainsi qu'au milieu de ces tableaux on reconnaissait le pinceau de G. Chavignard, un Français qui vint s'établir à Sherbrooke vers 1890, de W.S.H. Hunter de Stanstead; de Mlle G. Gill de Lennoxville et de Frederick Simpson Coburn, un peintre qui naquit à Upper Melbourne, près de Richmond, et qui poursuivit des études à Londres, Paris et Berlin. — Ce peintre, maintenant à sa retraite, vit encore à Melbourne.

Et ainsi, à fréquenter ces artistes, on en venait tout naturellement à connaître et à aimer les beaux-arts.

Pendant 30 ans, cette salle des Arts fut abritée dans l'aet "Bâtisse des Arts", aujourd'hui l'édifice de la Tribune. En 1928, les tableaux furent dispersés un peu partout à Montréal, au "Masonic Temple", rue Montréal et enfin plus tard au McKinnon Memorial de la rue Montréal, afin de faire place aux nombreux bureaux du journal. On peut voir encore quelques-uns de ces tableaux, à la bibliothèque municipale anglaise ainsi qu'au musée du séminaire Saint-Charles Borromée, et au McKinnon Memorial.

Vers 1918

Un Français du nom de Barbin donna quelques cours de dessin pendant l'année qu'il passa à Sherbrooke. Il décorait aussi le baptistère de la cathédrale, sculpta une statue de Saint-Jean-Baptiste pour la paroisse du même nom ainsi qu'un Christ en croix que l'on voit encore à Beauvoir. Et un grand nombre se souviennent en souriant de l'attitude des bras de saint Jean-Baptiste qui repoussait les fidèles au lieu de les accueillir !

Un peut après la première guerre, Sherbrooke recevait de Georges Hill, le monument aux morts qui domine la côte King, et la fontaine du Parc Mitchell. Cette dernière est beaucoup plus artistique que "l'ange à trois jambes" de la rue King ! Et ce furent en général les seules manifestations artistiques de ce temps-là.

Ozias Leduc

De temps à autre un grand artiste tel LEDUC, vient nous affirmer que l'art vit toujours et légue à Sherbrooke un trésor inestimable dans la chapelle de l'archevêché. Ces magnifiques tableaux sont ensuite reproduits dans le monde entier. En 1937, à l'époque des fêtes du centenaire de la ville, il exécute à 72 ans, le portrait de Lord Sherbrooke, grâce à l'intervention de M. le chanoine Marcotte,



Mlle Alice Gagné

conservateur du musée de l'Université, de M. l'abbé Hermini Dubuc, décédé, et de M. Paul Gagné de cette ville.

Comme le disait Gilles Corbeil, directeur de la rue "Art et Pensée", nous souhaitons que l'homme de la rue aussi bien que le "connaisseur" puisse prendre plaisir à Leduc. Car nul n'a plus de précision, de mesure, de goût et de poésie. Il a le culte de la bteauté, de la nature et la sérénité qui imprègne toute son oeuvre lui vient de ce sentiment profond. Nul éclat, nulle parade, simplement, humblement tel son dernier poème..."A mon reveil, je te bénis tres grand soleil" Il exprime l'émotion sincère d'une vision intérieure.

Sherbrooke a beaucoup bénéficié de son passage alors, et nous souhaitons recevoir plus souvent en nos murs les grands artistes d'aujourd'hui.

Beverley Ames

Pendant près de vingt ans, une pléiade de jeunes gens et jeunes filles suivirent avec un zèle accru les cours de dessin de Madame Sagala, de sa fille Alice, de M. Denis Tremblay, et M. Alphonse Bélanger et de M. Paul Gagné. De ces cadres sont sortis des artistes, des architectes et ingénieurs aujourd'hui réputés.

Parmi eux, signalons Madame Beverley Ames, fille de M. Joseph Ames, décédé, citoyen bien connu de Sherbrooke. Il y a quelques années, les grands journaux sud - américains publiaient les noms des gagnants d'une très vaste exposition de tableaux. Au premier rang figurait le nom de Madame Ames que l'on surnommait "la Rosa Bonheur américaine". Quel honneur et quelle joie pour ses professeurs et amis canadiens, car on sait que "Rosa Bonheur" fut l'un des plus grands peintres animaliers. Et ce fut un encouragement pour tous les élèves.

Monique Voyer

Une toute jeune fille, Monique Voyer, de Magog, s'inscrivit un jour à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. A la fin de son cours, une bourse d'étude la conduisit un peu partout en Europe., ce qui nous valut à son retour de nombreux vernissages au pays et de magnifiques expositions de tableaux à Sherbrooke. Nous nous permettons ici de lui suggérer de revenir très bientôt et plus souvent encore. C'est un besoin, maintenant, et presqu'un devoir pour suppléer au vide et à l'absence d'un Musée des beaux-arts de Sherbrooke, ce qui, nécessairement, rend nos artistes d'aujourd'hui nomades. Il faut passer trop rapidement. Il faut partir tout aussi vite. Nous n'avons pas le "MUSEE" où il fait bon arrêter. Il nous faut donc suppléer par la qualité des expositions, si on ne veut pas que s'effondrent les talents de nos artistes et la vie des beaux-arts à Sherbrooke.

Le studio du Mont Notre-Dame

Comment ne pas parler de l'heureuse influence artistique du "petit studio de la rue du Couvent", du studio du Mont Notre-Dame et de son rayonnement chez nous, dans l'évolution de la peinture à Sherbrooke ?

Comment ne pas se souvenir du dévouement de Mère Sainte Angèle de Bressia, de Mère Mère Marguerite du Saint-Enfant-Jésus, et de Mère Madeleine du Rédempteur ? C'est un souvenir encore bien vivant chez chacune de celles qui ont eu le bonheur de découvrir tous les secrets des fours à cuisson pour la porcelaine, les émaux, le travail de l'étain, fusain,etc. Dans de nombreux foyers, on conserve encore bien précieusement le service à thé, ou la plus jolie porcelaine peint à la main par grand'maman ... "au studio du Mont Notre-Dame". Et elles sont nombreuses les mamans qui décorent aujourd'hui très heureusement, leur intérieur. Quel charme continu ! On voudrait toutes les nommer ces professeurs qui ne cessent jamais d'inculquer le vrai, le beau, et le bien chez chacune de leurs élèves.

Soeur Sainte-Marthe du Rédempteur

Et voici qu'arrive Soeur Marthe, cette jeune religieuse de la Congrégation Notre-Dame, qui nous a laissé une "NOTRE DAME DE SHERBROOKE," bien à nous, avec à ses pieds, la Saint-François, la silhouette de la ville et le rocher du Pin Solitaire. Ce précieux tableau est actuellement dans le bureau de Son Excellence Mgr Georges Cabana, archevêque de Sherbrooke. Et presque chaque famille se fait un honneur d'en posséder une reproduction.

On retrouve un peu partout dans le monde, les oeuvres de Soeur Marthe. C'est ainsi qu'à Montréal, dans le bureau de Son Eminence le Cardinal Léger, on lit son nom au bas d'une très grande peinture, représentant Notre-Dame de Ville-Marie. Après des cours d'anatomie à New York, cette femme de santé débile, ne cessait de produire avec une énergie surhumaine des quantités de dessins à la plume, gouache, aquarelles, huiles, avec un égal succès. On se demandait toujours ce qui allait sortir de nouveau, de ce petit studio du quatrième. Et chaque fois, on n'en croyait pas ses yeux. Elle était mourante et son pinceau traduisait encore une vigueur toujours renouvelée. Ses oeuvres allaient de New York à l'Artique, de l'Europe à l'Orient. Sa vivacité était proverbiale. Son oeuvre est lumineuse.

Influences récentes

M. Lyman, artiste de Montréal, vient régulièrement à North Hatley, donner des cours de peinture pendant la belle saison de l'été. Les villégiateurs en profitent pour développer leur talent, grâce à l'organisaiton efficace de Mlle Emily LeBaron.

M. F. Constantineau, peintre canadien, attaché à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, a donné un essor extraordinaire aux différents groupes qui ont suivi

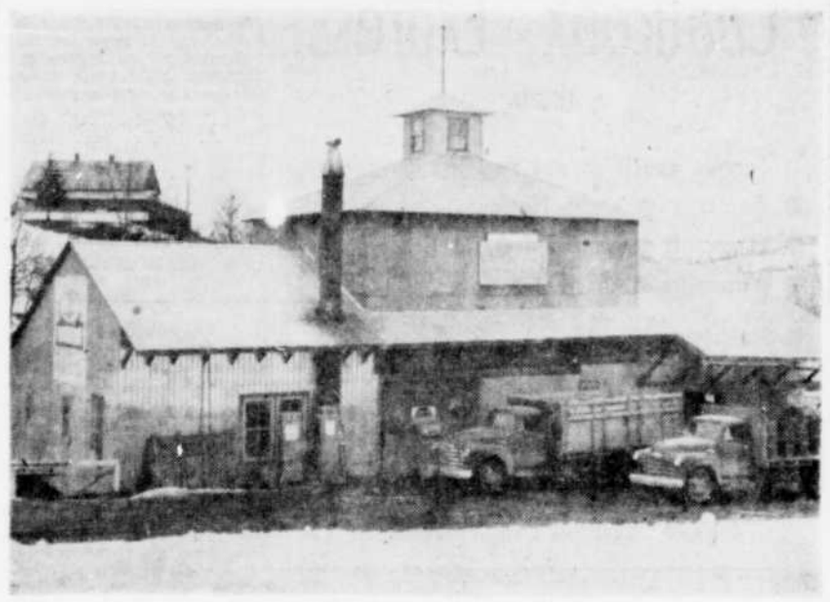
Voir Sherbrooke — p. 97, col. 6

MONTRES OFFICIELLES INSPECTEURS DU CNR
Etablie en 1880
WHITE'S JEWELLERS
Bijouterie et cadeaux
C. E. WELLS, prop.
Tél. VI 9-4131
Soir VI 9-2646
29 Main O.
Coaticook



L. Abdalla, b.ph., pharmacien licencié
PHARMACIE COATICOOK
Où vous pouvez en toute confiance faire remplir vos prescriptions. — Cosmétiques "Du Barry", — Produits pharmaceutiques — Remèdes brevetés — Nécessaires de toilette.
15, rue Child — Coaticook — Tél. VI 9-4062

UNE ENTREPRISE FLORISSANTE A DIXVILLE ...

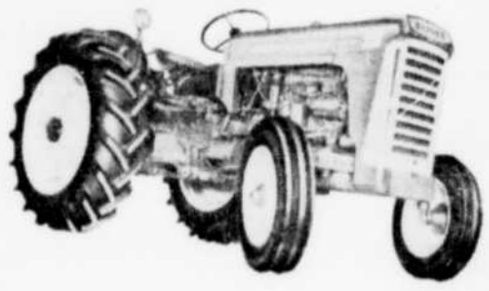


Une vue générale de la MEUNERIE MICHEL HARBEC où se trouve la machinerie servant à la mouture et à la préparation des grains.

★ GRAINS ★ FARINE ★ MOULEES ★ RATIONS BALANCEES
"SHUR-GAIN" ★ MOULEES BALANCEES DIXVILLE

MEUNERIE MICHEL HARBEC
Tél. VI 9-3425 (Coaticook)
DIXVILLE, Qué.

VENDEUR DES MACHINERIES ARATOIRES
DU COMTE DE STANSTEAD
VENDEUR DES MACHINERIES ARATOIRES
OLIVER
et des
PÉTROLES
Fédérée



- Notre moulée Favorite, la meilleure sur le marché, à cause de la qualité des produits employés et des résultats obtenus par les éleveurs qui l'emploient, s'est acquis une réputation indiscutable.
- La Coopérative Agricole de Grains et Moulées met à la disposition de ses clients un département de ferronnerie complet. Une visite vous convaincra que nos prix défient toute compétition.
- Notre moulin est des plus moderne. Il est équipé pour donner le meilleur service : moulange à marteau, crible et désinfecteur de semences, etc., etc.
- Service d'expédition d'animaux sur le marché de Montréal et aux abattoirs de la Fédérée.

COOPÉRATIVE AGRICOLE DE COATICOOK
SERVICES
138 est, rue Principale
Tél. VI 9-2743
BUREAU
96 est, rue Principale
Tél. VI 9-2741

Pourquoi ?
NE PAS FAIRE AFFAIRES AVEC QUELQU'UN DE CHEZ VOUS.



Un HOMME représentant des Compagnies qui ont placé des fonds considérables sur l'avenir du CANADA.
JEAN LINCOURT Inc.
120, Child Tél.: VI. 9-2703
COATICOOK.

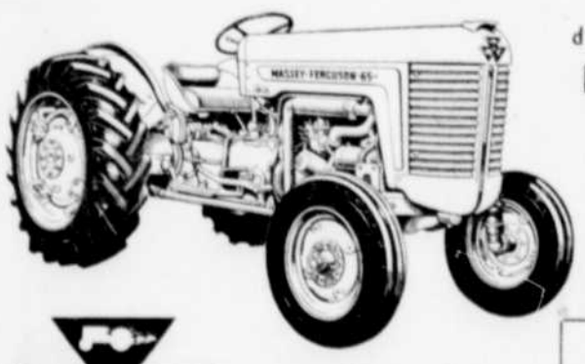
Les autorités de
l'hôtel à la meilleure
renommée
de la ville
"Perle des Cantons de l'Est"
vous invitent à leur
rendre visite pour
- un séjour AGREABLE
- des mets choisis et des mieux apprêtes
- une chambre confortable



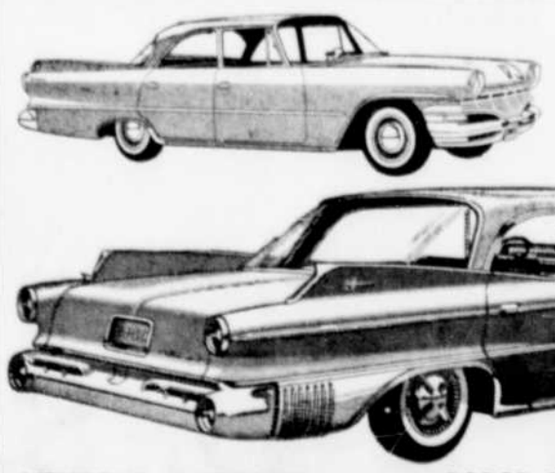
Ci-dessus, photographie du très moderne et luxueux HOTEL CHILD, situé rue Child, à Coaticook.

HÔTEL CHILD
Charles GARCEAU, prop.
rue Child — COATICOOK — Tél. VI 9-2111

Une entreprise au service des CULTIVATEURS de COATICOOK et de la région !



Vendeur exclusif d'instruments aratoires
MASSEY-FERGUSON
et des
TRACTEURS "FERGUSON"
Agrès de sucrerie "JUTRAS"
Equipement de ferme "FORANO"
voyez les nouvelles
STUDEBAKER LARK '60
Il nous fera plaisir de vous recevoir à notre salle de montre . . . vous verrez que la Studebaker est "Merveilleuse à tous points de vue!"
SPECIALITES :
MACHINERIES USAGEES POUR LA FERME
KEN WALKER
VENTES ET SERVICE
REPARATION D'ACCESSOIRES VARIES
27, rue Gendreau - Tél.: VI. 9-2240 - COATICOOK



Choisissez la DODGE '60
et OBTENEZ le SUMMUM de CONFORT
chez votre dépositaire
MORIN AUTOMOBILES INC.
351 sud, rue St-Jacques
Tél. VI 9-2113
COATICOOK
VENDEUR AUTORISE :
DODGE, DESOTO, VALIANT, CAMIONS DODGE
GRANDE SELECTION D'AUTOS USAGEES



M. Arthur MORIN, prés.

A. COMPTOIS ENR.

L. CAMERON, prop.

CONNU SOUS LE NOM DE "PHARMACIE COMPTOIS"

VOYEZ-NOUS POUR

● REMEDES BREVETES ● CARTES DE SOUHAITS
● PAPETERIE ● CADEAUX POUR BEBES

74, rue Child — COATICOOK — Tél. VI 9-3678

LAURENT DUMONT

NOTAIRE

Téléphone TR 5-3328—COOKSHIRE

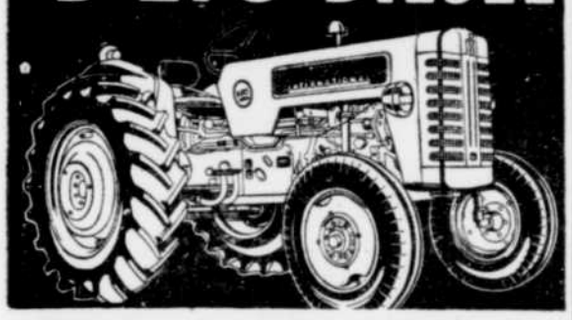
A. W. SEALE

COOKSHIRE—Tél: TR 5-3312

SERVICE DE RADIO ET T.V.

Rue Principale—COOKSHIRE, Qué.

Voyez le NOUVEAU B-275 DIESEL



à prise de force "vive" et à 8 vitesses avant —

Le nouveau et plus grand Diesel B-275 possède une profusion d'aides pratiques pour améliorer les travaux agricoles — y inclus: prise de force "vive" à roulement constant — 8 vitesses avant — verrouillage du différentiel, une exclusivité IH — attelage en 3 points réversible — barre de traction oscillante complètement ajustable — transfert de poids et contrôle de profondeur—système hydraulique "vif" complètement indépendant et tous les dispositifs aptes à prévenir la fatigue du conducteur et à augmenter son confort!

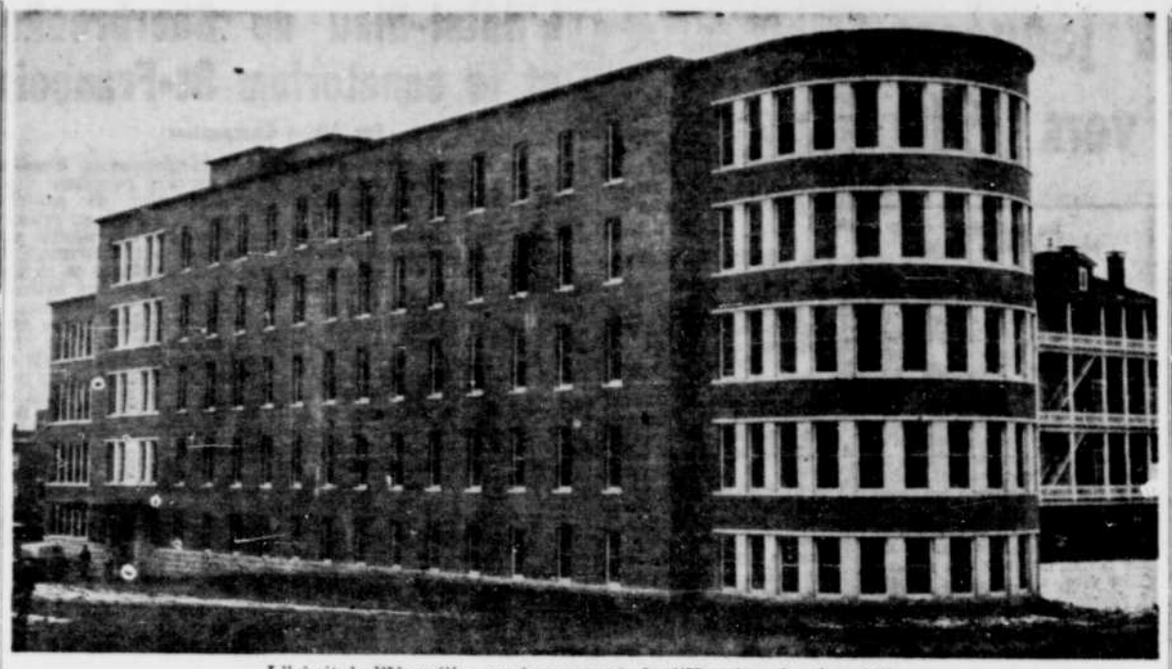
C'est très probable que ce tracteur soit celui que vous attendiez — laissez-nous vous montrer point par point et caractéristique par caractéristique pourquoi le B-275 possède la puissance, l'équipement et le prix qui vous conviennent *maintenant.*

Voici donc un surcroît de puissance et d'économie pour chaque ferme.

**Un camarade d'équipe plus puissant pour le fameux DIESEL B-250 International*

STANDISH BROS. reg'd.

Cookshire — TR. 5-3387



L'hôpital d'Youville, prolongement de l'Hospice du Sacré-Coeur.

Des glanures historiques sur le développement

Sous la domination française et pendant les premières années de la conquête anglaise, notre région était couverte de forêts. Elle ne fut ouverte à la colonisation qu'en 1792.

En 1796, six frères du nom de Hyatt émigrèrent d'Arlington, Vt., au Canada. Ils s'établirent dans les limites actuelles du Canton d'Ascot.

Les premiers colons qui vinrent s'établir sur le site actuel de Sherbrooke furent Gilbert Hyatt, Samuel Terrill et David Moe. Aussi loin qu'on peut remonter, la première construction fut vraisemblablement une grange érigée par David Moe, en 1800, sur le chemin de Lennoxville, aux limites de la corporation de Sherbrooke.

Le travail de défrichement et de colonisation fut lent au début, car en 1819, il n'y avait à Sherbrooke que sept maisons de bois rond, et 53 habitants; vers 1850, notre ville comptait environ 3,000 âmes; dont 500 Canadiens-français. En 1871, la population était de 4,450 habitants; en 1873, 5,500; en 1885, 8,400; en 1890, 10,000; etc... Sherbrooke n'a cessé de grandir pour atteindre la population actuelle d'environ 66,000 habitants, en majorité française.

RELIGIEUSES

(Suite de la page 95)

me ce que l'on apelle communément "temps libre". Beaucoup sortent alors pour aller voir des parents ou des amis. Quelques-uns sont rigoureusement fidèles à leurs habitudes sous ce rapport. Ils vont et viennent seuls et ne sont jamais des sujets d'inquiétude pour les religieuses. En été, les galeries spacieuses et le parc sont la plus proche distraction et aussi la moins "lourde" par les temps de chaleur. L'une des plus belles vues de l'Est de la ville, c'est des galleries de l'Hospice qu'on peut l'avoir.

L'heure du dîner

A onze heures, la cloche sonne pour le dîner. Les malades le prennent dans les chambres ou les salles (ou quartiers) mais la plupart se rendent au réfectoire. La plupart font aussi une bonne sieste d'une heure au moins, puis c'est le commencement des "grandes" distractions de la journée: les journaux. Les journaux arrivent à l'Hospice vers deux heures et pendant que les uns se les passent de main à main, d'autres font des visites ou s'amusent à des jeux de table, cartes, dames, parchési, échecs, etc...

Le souper

La télévision est une autre grande distraction de la journée et elle le sera aussi le soir, de même que la radio. A quatre heures, c'est la prière et le chapelet entendus dans les chambres et quartiers par le truchement de haut-parleurs, puis, à cinq heures, c'est le souper. Au sujet des repas, les religieuses feront remarquer que tous les vieillards sont "assidus et fidèles" à cette fonction. . . et que tous mangent avec un appétit qui trahit leur satisfaction à table.

Le poste CHLT-TV

La journée se termine avec la télévision que l'on trouve dans tous les quartiers. Faut-il dire que le meilleur agent de la TV c'est le poste CHLT-TV pour plusieurs raisons dont une que l'on saisira facilement: les vieux n'ont pas la liberté de synchroniser d'un poste à l'autre, car ce serait bien le meilleur moyen de déclencher "une guerre". Pour intéresser tout le monde au même niveau et créer en même temps un courant d'opition et animer des conversations parmi eux, le meilleur moyen était de synchroniser un seul poste. Et celui susceptible d'intéresser la grande majorité c'était bien CHLT-TV.

A neuf heures cependant, c'est la fin de la journée chez les vieillards. Même pour ceux qui ont un appareil radiophonique dans leur salle, à neuf heures toute activité cesse, tout redevient silencieux, les vieux regagnent les salles et à neuf heures et demie, les lumières s'éteignent.

Le personnel

Il est interessant de s'arrêter à la composition du personnel de l'Hospice du Sacré-Coeur. On verra une grande différence évidemment avec les débuts de l'oeuvre. La population qu'abrite l'institution n'est pas loin de s'apparenter à celle d'un petit village: environ 850 personnes dont 50 religieuses, 170 vieillards, 180 vieilles, 120 orphelins, 157 employés et plus de 200 pensionnaires ou hospitalisés.

Dans la cuisine . . .

En lisant ces statistiques, on pensera instinctivement aux repas. Dans une seule journée, il en est servi environ 2,500 régulièrement, sans compter les collations de tous les jours. Et si on pousse la curiosité du côté de la consommation alimentaire, on trouve des chiffres comme ceux-ci pour la consommation par jour :

Pains, de 125 à 135;
lait, de 800 à 900 pintes;
beurre, de 40 à 50 livres;
viande, de 475 à 500 livres;
patates, de 400 à 500 livres;
soupe, 50 gallons;
gruau, 30 gallons;
confitures, 200 livres;
tartes, 250 à 300.

CLASSE

(Suite de la page 94)

Soeur St-Pierre d'Alcantara.

Société St-Jean-Baptiste: MM. président honoraire, **hon. P. B. de la Bruyère**; président, **L. E. Panneton**; vice-présidents, **Dr J. O. Camirand** et **Moise Audet**; trésorier, **O. L. DeSève**; secrétaire correspondant, **L. H. Brodeur de Lavigne**; trésorier, **L. H. Guay**; assistant - trésorier, **Joseph Simonneau**; commissaire ordonnateur en chef, **Maxime Beaulieu**; médecin, **Dr L.-C. Bachand**; aumônier, **M. l'abbé Joseph-Hercule Roy.**

Chambre de Commerce, président, **M. F. H. Hébert.**

Board of Trade, **M. James McKinnon.**

Chef de police et feu, **M. Robert Davidson.**

Maître de poste, **M. W.A. Moorehouse.**

La TRIBUNE président, **Mgr E.-C. Tanguay**; gérant, **M. Michael et A. Foley.**

Sherbrooke Daily Record, président, **M. L.S. Channel**; gérant, **M. V.E. Morrill.**

E.T.A.A. : **MM. William Morris**, président; **W.R. Webster**, vice-président; **H. E. Channell**, secrétaire - trésorier; président honoraire, **Dr Pantaléon Pelletier**; vice - président honoraire, **G. A. LeBaron.**

Sherbrooke Fusiliers, commandant, **lt-col. Pelletier.**

Sherbrooke Regiment, **lt .col. L. J. Spearing.**

Régistrateur : **M. W. H. Lovell.**

Sherbrooke Trust : **MM. hon. juge William White**, président honoraire; membres du bureau de direction, **William Amherst Hale, Neil Dilling, Charles D. White** et **Ronald McDonald.**

Chevaliers de Colomb, **M. J. H. Walsh**, grand chevalier du conseil 530.

Gouverneur de la prison, **M. Pierre Laforce.**

Harmonie de Sherbrooke : **MM. L. H. Olivier**, président; **Alfred Gendron** et **Georges Bédard**, vice-présidents; **F. Brunelle**, secrétaire; **J. F. Leblanc**, trésorier; **Dr. L.-C. Bachand**, président honoraire; **J. A. Gauthier** et **J.-H. Codère**, vice-présidents honoraires; **Félix Badin**, directeur musical.

Choeur de la cathédrale, directeur, le **notaire Ernest Sylvestre.**

Gérants de banque : MM. **Ray Aitken** à la Banque de Montréal; **C. A. Couet** à la Banque Nationale; **A. P. Taylor** à la Banque Canadienne de Commerce; **E. H .Irwin** à la Merchant's Bank; **J. V. Lepan** à la Banque Royale; **L.-A. Lainé** à la Banque d'Hochelaga, et **J. M. Phelan** à la Quebec's Bank.

Il y avait cinq églises protestantes en 1910 dans les limites de la cité de Sherbrooke. St. Andrew's, Plymouth, St. Peter's, Trinity et Church of Advent.

Les membres de la Commission scolaire protestante en 1910 étaient **MM. H. D. Lawrence**, président, **John. M. Jenckes, Josuah P. Tate** et **Walter H. Wilson.** Le secrétaire-trésorier était **M. C. O. Palmer.**

SHERBROOKE

(Suite de la page 96)

et qui suivent actuellement ses cours de peintures, ici même.

A l'automne, on les retrouve un peu partout à la fois, dans les parcs Howard, Mitchell, Jacques - Cartier, etc. . . près de leurs chevalets et toiles, grâce à l'initiative de M. Paul Gagné.

Les amateurs peuvent développer encore leur talent aux cours provinciaux que dirige depuis plusieurs années, Mlle Thérèse Lecomte. Des expositions on lieu chaque année et le public constate ainsi le progrès des élèves.

Et à Sherbrooke ?

Mais il y a des jours où on souhaiterait volontiers retourner 50 ans en arrière pour connaître nous aussi, l'ambiance de la beauté, le charme de la sculpture et la finesse du trait gravé. Cette "salle des Arts" de 1899 nous hante ! A quand un musée des beaux-arts à Sherbrooke, comme ceux de Granby et d'ailleurs ?

Au service des automobilistes de la région de Cookshire

WHITE ROSE

GARAGE C. E. MATHIEU

REPARATIONS GENERALES

SOUDURE — ALIGNEMENT ET BALANCEMENT DES ROUES

Pneus GOODYEAR — Remorquage

Tél. : TR. 5-3181 COOKSHIRE, Qué.

Les convecteurs automatiques vous procurent un système de chauffage qui ne vous cause aucun ennui, aucune anxiété. Les frais d'installation et d'exploitation sont moins élevés que ceux de n'importe quel autre système.

RENSEIGNEZ-VOUS AUJOURD'HUI

Demandez notre dépliant gratuit qui vous parle du phénoménal chauffage électrique.



E. S. HEATHERINGTON

Maître-Electricien

Electroheat Distributeur autorisé dans les Cantons de l'Est

L'électricité est devenue essentielle à la vie, de nos jours . . . et nous vous recommandons le chauffage pour votre confort personnel.

E. S. HEATHERINGTON M. EL.

COOKSHIRE—TRinity 5-3109
SHERBROOKE—TEL.: LO. 2-0954

VISITEZ LE PLUS IMPORTANT MAGASIN DE CHAUSSURES DE LA REGION

Nous vous offrons toutes des marchandises nouvelles pour HOMMES, FEMMES et ENFANTS.

CHAUSSURES DE TOILETTE. GRAND CHOIX DE CHAUSSURES DE TRAVAIL A TRES BAS PRIX !

Avant d'acheter, visitez la



CORDONNERIE MODERNE S. LAPIERRE, prop. COOKSHIRE, QUE.



M. J.-R. BOILEAU, prop.

UNE BIJOUTERIE SURE A COATICOOK

LA BIJOUTERIE **J. R. Boileau**

MAITRE HORLOGER BIJOUTIER

19 est, rue Main
COATICOOK
Tél. : VI. 9-2987
Rés. : VI. 9-2943



UNE MEUNERIE QUI COMPTE AU DELA DE 91 ANNEES D'EXISTENCE

SHUR-GAIN

ENGRAIS ALIMENTAIRES

MANUFACTURIER DE RATIONS BALANCEES "SHUR GAIN" ET DISTRIBUTEUR DE MATERIAUX DE CONSTRUCTION

DONAT CHAPDELAINE

COOKSHIRE TELEPHONE TR 5-3321 Qué.



Magnifique aujourd'hui... et à jamais

STERLING WALLACE

les seuls patrons possédant la "beauté à trois dimensions"

À cause que le sterling Wallace est en argent solide, sa beauté durera à l'usage continu . . . il gagnera du charme et du lustre avec les années. Même si vous collectionnez pièce par pièce, ou achetez par couverts ou service, le sterling Wallace est un placement de valeur à vie et il durera plus longtemps que tous les autres articles dans votre maison. Choisissez *votre* patron Wallace chez votre marchand dès aujourd'hui!

Manufacturé par Wallace Silversmiths (Canada) Limited, Cookshire, Qué.

FÉLICITATIONS

à La Tribune Limitée qui célèbre cette année un demi-siècle de progrès constants

LA TRIBUNE 1910-1960

STANDISH BROS. Reg'd

SPECIALISTES DANS LE CONTROLE DE LA VEGETATION, DANS LES PROVINCES SUIVANTES :

Ontario—Québec—Nouveau-Brunswick
Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince-Edouard

COOKSHIRE, P. Q.
MONTREAL, P. Q.
FREDERICTON, N. B.



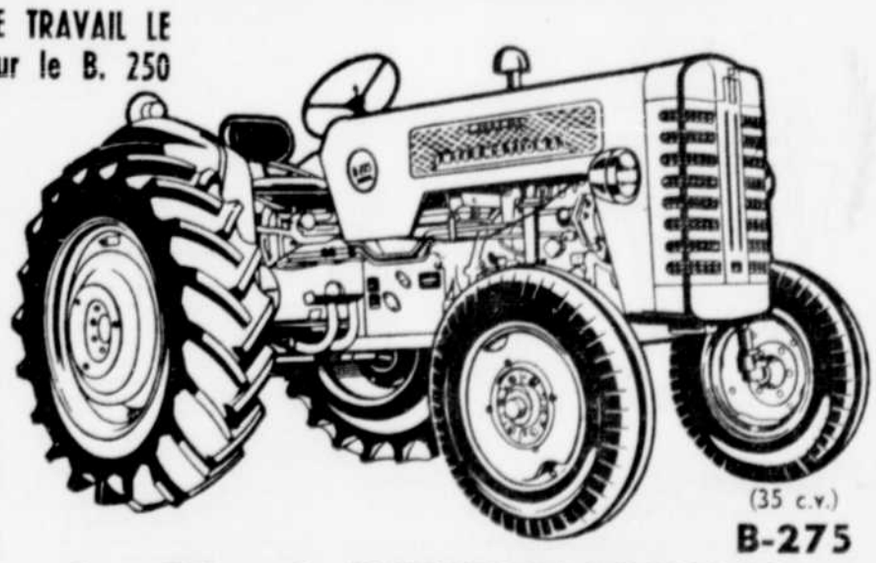
Dr Raoul LAURENCE

chirurgien-dentiste

COATICOOK

LE COMPAGNON DE TRAVAIL LE PLUS PUISSANT pour le B. 250

VOICI LE DIESEL PUISSANT ET AVANTAGEUX que tous les agriculteurs attendaient, comprenant toutes les qualités pratiques et toute l'économie de fonctionnement du B-250, PLUS une puissance supérieure, une prise de force "vive" constante, 8 vitesses avant et 2 arrière. Examinez cette nouvelle équipe de puissance dans tous ses détails et vous comprendrez pourquoi le B-275 présente tous les avantages de force, d'équipement et de prix réclamés par les agriculteurs dont les travaux exigent une plus grande mesure de puissance, une gamme plus complète de vitesses et une meilleure adaptabilité de la prise de force. Votre marchand IH vous donnera tous détails sur le B-275.



(35 c.v.) **B-275**

Le Diesel INTERNATIONAL

FORCE SUPERIEURE—8 VITESSES AVANT—2ARRIERE

J.-M. CHAGNON

Rue Main Ouest COATICOOK Tél. VI 9-2663

Comment s'amusait la jeunesse de la rue Liverpool vers 1910

Par Paul Gagné

La rue Liverpool, maintenant King Ouest, commençait au pont "moulin-scie", (j'évite le "à" du moulin à scie pour le prononcer comme tout le monde d'alors), au pont Montcalm d'aujourd'hui, et perdait son nom à la rue Québec, pour celui du chemin de Montréal. Le soir elle était éclairée par deux grosses lampes à arc, l'une à la sortie du pont, l'autre à la hauteur de la rue London. Ces lampes diminuaient d'intensité en lumière et en leur bruit particulier, jusqu'au déclic d'un contrôle automatique qui en rapprochait les carbones. De temps à autre, un préposé à leur entretien venait les descendre jusqu'à lui, à l'aide d'une longue perche, et en remplaçait les éléments.

Descentes en "Bobs"

C'est donc à la lueur de ces lampes que nous glissions dans la côte plus abrupte d'alors. Il y avait bien ces tampons de glace produits par les fers des chevaux, mais ils n'entravaient pas tellement les descentes rapides en "bobs". Il y a, paraît-il, une coupe de cheveux qui porte le même nom depuis, mais ici c'était deux traîneaux reunis par un long madrier surélevé, sur lequel prenaient place cinq ou plus, amateurs de vitesse. Il y avait le conducteur, en avant, les deux pieds sur le premier traîneau et deux cordes en mains pour en contrôler la direction; le dernier passager, avant de s'asseoir devait pousser la charge et en courant lui imprimer la plus grande vitesse possible. Le soir, la rue était libre de chevaux et des carrioles, et la glissade commencée près de la rue Québec se terminait, en temps propice, près de la traverse du C.P.R., coin Belvédère. On nous affirmait que les gens de l'Est glissaient plus loin que nous, parce qu'ils partaient eux, au haut de la Côte des "14" et descendaient la rue King-Est ("Bridge", je crois), jusqu'à la traverse du C.N.R. Pourrait-on savoir d'où le nom de "Côte des 14" ?

Inutile d'ajouter qu'il en coûtait peu pour s'amuser ferme, une soirée durant, et quand nous avions monté et descendu deux ou trois fois la rue Liverpool nous n'avions pas besoin de sirop d'anis pour dormir . . .

Raquetteurs du Séminaire

Je garde très vivace le souvenir d'excursions en raquettes pratiquées par les finissants du séminaire. Mon père avait une



M. Paul GAGNE

épicerie coin Liverpool et Queen la dernière à l'ouest de la ville; c'était l'endroit où les finissants raquettes au dos, dans leurs bigarrés aux longues tuques multicolores, venaient se pourvoir de victuailles, avant d'entreprendre leur marche jusqu'au chalet de bois rond du club Tuque-Rouge. J'étais dans les premières années du cours élémentaire et c'était pour moi un spectacle ravissant que de voir ces grands savants parler tous ensemble, r i e u r s et exhubérants, emplir une grosse poche de pains, beurre et fromage, etc...Mon père et ma mère avaient peine à fournir à toutes leurs demandes qui fusaient de droite et de gauche.

Je connaissais bien les deux futurs abbés Chassé et Parent; ils étaient voisins, demeuraient rue London et me chargeaient de leur quérir pommes et oranges. Je leur permettais souvent ainsi, de chausser leurs raquettes les premiers, et je regardais le groupe sauter la clôture du parc à vaches non loin, et disparaître au haut de la côte. Il me semblait alors que le magasin gardait encore pendant des heures, un air de fête, de joie, de gaieté . . .

La patinoire sur la rivière Magog

Chaque hiver, un groupe d'amateurs entretenaient une grande patinoire sur la glace vive de la rivière, et les patineurs des autres quartiers remontaient la rue Liverpool, pour descendre par la rue "John" (Queen sud) pratiquer leur sport. La saison, chaque année, s'ouvrait par le concours d'un patineur émérite bien connu autant que téméraire. Il fallait qu'il fût le premier à traverser la rivière sur ses patins, et parfois au milieu, où le courant est plus fort et la glace plus mince, ses lames coupaient la glace à l'eau vive. Grâce à sa vitesse, il revenait en suivant le bord opposé jusqu'au pont, où l'attendait une foule d'admirateurs. Il resta longtemps le héros incontesté de cette prouesse jusqu'au jour où la glace trop mince, lui fit prendre un bain glacé dont il s'est tiré avec difficulté.

En motocyclette vers sa mort

Vers la même époque, un sportif original avait équipé sa motocyclette d'une roue - arrière cloutée. C'était par un bel après-midi d'hiver, et une foule nombreuse l'entourait près du pont moulin-scie, sur une glace solide, exempte de neige. La pétarade de sa moto attirait de plus en plus les curieux qui lui nuisaient dans ses essais. Tout à coup, il partit en flèche vers le "pont rouge", (pont du C.P.R., au parc Jacques-Cartier). Je savais qu'à cet endroit, la glace était à l'eau claire, comme elle l'est encore souvent aujourd'hui par les remous habituels, et je pensais bien qu'il ne s'y rendrait pas. Malheureusement, il ignorait ce détail et s'engouffra sous les eaux à 60 milles à l'heure et s'y noya !

O God ! Help me !

Cette tragédie m'en rappelle une autre qui eut lieu vers le même temps, au même pont. C'était, je crois, le Jour de l'An vers minuit. Les écluses d'alors étaient faites de bois épais, actionnées par des "palans" à crémaillères, qu'un employé levait ou abaissait avec un grand outil, sur le côté du pont, selon la hauteur de l'eau. Mes parents revenaient d'une veillée, à pieds, par un froid de 40 degrés sous zéro, quand ils aperçurent un employé de la manufacture Paton, soulevé violemment dans les airs et projeté dans l'eau tumultueuse de la chute plus bas. Ils virent alors son corps tournoyer dans les remous glacés, sur lequel il grimpa, dans l'eau jusqu'aux genoux. Désespérément, il se mit à déchirer l'air de cris perçants : "O God ! Help me ! O God !", pendant que son corps entier se figeait rapidement en un bloc de glace.

Prévenus, les pompiers arrivèrent bientôt et se frayèrent difficilement un chemin à travers les planches pourries et vermoulues du vieux moulin-scie. Le bruit de la chute d'eau, l'obscurité de la nuit, la voix suppliante en face de la mort, rendaient la scène très lugubre.

Parvenus sur la rive à son niveau, plusieurs fois, il lui lancèrent des câbles, mais soit que les lancers n'étaient pas assez précis, soit que l'infortuné était immobilisé dans ses mouvements, ils ne pouvaient l'atteindre. Le pauvre homme désespéré implorait encore son Dieu mais sa voix diminuait et il ressemblait maintenant à une statue de marbre. Enfin ! un noeud coulant bien dirigé lui enlaça la taille et on le hâla à contre-courant plus mort que vif.

En un clin d'oeil, des spectateurs émus et des pompiers grelottants, le pont reprenait sa solitude à 40 degrés sous zéro, pendant que le rescapé sans connaissance s'en allait en vitesse, vers la chaleur, la vie et les siens.

C'était toujours avec une grande émotion que mon père nous racontait les péripéties de ce sauvetage dramatique, vers minuit, d'un Jour de l'An d'autrefois.

En épilogue, je désire soumettre respectueusement aux responsables de la toponymie, de ne jamais donner à nos rues des noms de villes, comme Québec, Montréal, Magog, etc. Ceci éviterait nombre d'ennuis aux résidants et aux postiers. Au fait, pourquoi ne pas changer le nom de la rue Richmond en celui de "Moulincy" ?

L'été, rue Liverpool

Nous étions un bon nombre de jeunes (6 à 9ans) qui revenions chaque jour de l'École du Centre, et nous étions souvent en butte aux tracasseries des plus âgés. Parmi ceux-ci, il y avait un petit noyau de voyous de 12 à 15 ans, dont nous connaissions la réputation. Curieux comme tous les jeunes, nous assistions souvent de loin, à leurs coups pendables ! Ils avaient pour chef le plus cynique bandit de 13 ans que la ville ait connu, et la preuve, c'est qu'avant sa trentaine, la police l'abattait à Montréal de trois balles à l'estomac.

Mais, pour revenir à nos moutons, ces loups du quartier nord nous promettaient mystérieusement, à nous les jeunes, ni plus ni moins que l'apparition du diable au vieux moulin à scie. Il nous fallait cependant remplir certaines conditions. La première, c'était d'attendre la pleine lune. (Autrement, il aurait été impossible de s'y rendre sur ces madriers vermoulus et pourris) La deuxième, c'était d'apporter chacun une grosse boule de laine blanche, qu'on devait remettre avant six heures, le soir même, au chef. Celui-ci devait ensuite la faire dérouler sur le plancher, jusqu'au bout du mur, et après les incantations d'usage, le démon apparaissait tout rouge, avec ses deux cornes et sa grande queue dans un nuage flamboyant ! La troisième condition devait nous être révélée seulement après la remise de la laine. Deux victimes de ce truc, malgré une défense formelle, nous l'ont communiquée. "Le diable apparaissait seulement à minuit sonnant !"

Or, comme tous les enfants à neuf heures, étaient au lit, personne que je sache, n'a pu remplir cette dernière condition, même si plusieurs du groupe aîné nous affirmaient en tremblant, avoir vu cette apparition satanique. Par la suite, nous avons remarqué que le chef, après quelques mois, portait un beau gilet de laine blanche tricoté !

Les abeilles volaient . . .

Nous avions un voisin, M. Ross, grand apiculteur, coin Liverpool et John, et ses abeilles lui jouaient souvent de vilains tours. Je les ai vues souvent essaimer, sous forme de gros ballon compacte, et monter en tourbillonnant, la rue Queen. C'était amusant de voir portes et fenêtres se fermer hermétiquement en pleines chaleurs d'été, et voir les gens disparaître du secteur ! J'ai compris, plus tard, pourquoi les plus gros éléphants ont une peur bleue des toutes petites fourmis ! Enfin, le ballon s'échouait sur une grosse branche d'érable, toujours la même, pendant que M. Ross, prévenu à la "Rand Drill" arrivait à la course avec une grande cuve et, par une magie que je n'ai jamais comprise, faisait tomber ces milliers d'abeilles dans son récipient et s'en retournait au rucher.

Un jour pourtant leurs envolées ont failli m'occasionner une fessée de mon père.

Pour les besoins de son commerce, mon père achetait chaque printemps, quelques centaines de pains de sucre d'érable, qu'il entreposait sur des étagères à la cave. Un jour, au retour de l'école, mon père me demanda, courroucé, depuis combien de temps je mangeais son sucre, car il était sûr de tenir le coupable. Mes soeurs et mon frère, s'étaient bien tirés d'un précédent interrogatoire et papa connaissait ma préférence pour ce produit délectable. Enfin, devant mes réponses négatives et ma candeur, il désarma temporairement, mais je savais qu'il gardait ses doutes.

Les voleuses

Cependant à mon tour, je soupçonnais les autres et décidai d'en avoir le coeur net. Je fis le guet avec la permission de ma mère, car au dehors, le temps était maussade et je n'allais pas jouer. Pendant plusieurs jours, rien ne survint, puis tout à coup, le temps se mit au beau et avant d'aller m'ébattre au soleil, je descendis pour la forme à la cave. Oh ! là, là ! J'y découvris les voleuses en flagrant délit !

Je remontai à la course avertir mes parents et tous ensemble, nous aperçumes des centaines d'abeilles sur les pains de sucre, dans un va-et-vient continuel. Elles entraient et sortaient par un tout petit trou du moustiquaire. C'étaient donc elles, les voleuses ! Mon père a alors acheté toute la production de miel de notre voisin; de ma vie je n'en ai dégusté de meilleur !

Le chapeau rouge et or

Chaque été, c'était une tradition, nous arrivait comme ça un vieux bonhomme barbu avec sa boite à musique, supportée par un long bâton. En actionnant une manivelle, il en sortait des sons rythmés, criards et puissants. Sur la boîte, il avait un singe habillé d'une veste écarlate avec deux poches brodées d'or, et sur la tête un minuscule chapeau plat et rond, comme ceux des pages ou des majorettes modernes. Ce genre de chapeau, me dit-on, fut un temps à la mode chez les dames. Ce petit couvre-chef retenu par un élastique sous le menton, était aussi rouge et or. Retenu par une longue corde à la main de son maître, ce petit monsieur habile grimpait à toutes les fenêtres, même les plus hautes, s'il apercevait un gros sou à la main d'un enfant. Nous admirions sa dextérité, puis de sa patte, pardon, de sa longue main, il prenait délicatement ce sou qu'il enfouissait aussitôt dans une poche en soulevant son petit chapeau d'un geste innocent et poli.

Deux coups secs sur la corde de son collier lui faisait comprendre de descendre vers son maître, pendant qu'il nous regardait de l'un à l'autre, de ses grands yeux doux et interrogateurs. Subrepticement, maman nous donnait toujours quelques sous et le manège recommençait.

Nous aimions tant ses grands yeux doux !

Et il allait ainsi, d'une maison à l'autre, de la rue Queen...

L'Hôtel-Dieu de Sherbrooke et le sanatorium St-François

Par Albert Charpentier

Il est toujours agréable de se rappeler l'histoire de nos vieilles institutions, souvent parce qu'on les a vu naître et grandir ou parce qu'elles se sont imposées par des services rendus.

L'Hôtel-Dieu est encore une institution bien jeune et déjà, combien de souvenirs l'accompagnent. Ceux qui ont suivi son évolution assistent aujourd'hui à sa maturité, c'est-à-dire à son plein développement. Si nous mesurons le chemin que l'Hôtel-Dieu a parcouru depuis sa fondation, à peine le temps nécessaire à une génération pour prendre conscience de sa propre situation et si nous évaluons les progrès accomplis, nous constatons que ses activités l'ont vite placé au rang de grand hôpital. Nous sommes assurés que l'Hôtel-Dieu, même au prix des plus grands sacrifices, saura toujours répondre aux devoirs et aux nécessités de servir mieux et davantage.

Aux jours de 1917

Tout en résumant son histoire, remontons aux jours lointains de 1917, où le Docteur Emile Noel, jeune médecin érudit, clairvoyant et entreprenant, ou-



M. Albert CHARPENTIER

vrit un hôpital de 12 lits. Il fallait de la part de ce fondateur, un esprit d'initiative, de dévouement et de sacrifice à toute épreuve, en plus d'une compréhension juste des besoins de l'heure et de l'avenir.

L'Hôpital Noel, ainsi connu durant plusieurs années, a vu des développements successifs importants, tant matériels que sous le rapport de la médecine. Jusqu'en 1922, cet hôpital était dirigé par des laïcs, mais alors, avec le consentement de Mgr Paul Larocque, les religieuses de la communauté des Filles de la Charité du Sacré-Coeur ont apporté leur coeur, leur âme et leur grande charité aux soins des patients. Travailleuses infatigables, elles se sont penchées sur les misères humaines avec un dévouement et une abnégation dignes du nom qui les honore. Et ces religieuses que vous rencontrez chaque jour auprès des malades, sont toujours demeurées nos précieuses collaboratrices.

En 1927, le nom de l'Hôpital Noel fut changé en celui de l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke et des agrandissements d'espace et de services permirent d'accommoder plus de patients. Sherbrooke, cependant, grandissait sans cesse; la science médicale évoluait; il devenait de plus en plus difficile de se bien soigner chez soi. Les malades devenaient trop nombreux, il fallut dont songer à une nouvelle expansion. C'est en 1940, que la construction actuelle fut décidée et entreprise. Mais pour répondre à un travail plus intense et plus onéreux, un nouveau conseil d'administration fut formé.

Sanatorium de 300 lits

Avec l'approbation de Mgr Desranleau et l'initiative du gouvernement provincial dans sa lutte contre la tuberculose, l'Hôtel-Dieu offrit en 1943, un Sanatorium de 200 lits et un hôpital de 150 lits pour adultes et enfants, et 50 bassinettes. Sherbrooke était alors dotée d'un nouveau centre médical où la science et l'art de soigner devaient chaque jour s'intensifier.

La lutte intensive contre la tuberculose porta ses fruits; le traitement par les antibiotiques permit de réduire le séjour des patients et d'en augmenter les guérisons. Cette maladie maintenant sous contrôle, libéra nombre de lits et il en fut ainsi dans tous les sanatoriums de la province et du Canada. Maintenant le Sanatorium compte 76 lits et l'hôpital, 414 lits dont 71 bassinettes. En fin d'année 1959 nous avons ajouté une annexe qui a permis de doubler l'espace de la buanderie et à l'étage supérieur, de concentrer tous les départements de la comptabilité en une même et spacieuse pièce.

Si nous devons évaluer un hôpital à la qualité de ses services indispensables et accessoires, nous devons tous nous réjouir de l'ampleur et de la qualité du travail qu'on retrouve à chacun des services de l'Hôtel-Dieu.

Médecins spécialisés

Chaque département ou service est sous la surveillance et la directive de médecins spécialisés avec un personnel qui a reçu un entrainement tout spécial et les qualifications requises. L'Hôtel-Dieu est un hôpital accrédité par le Conseil Canadien d'Accréditation des Hôpitaux du Canada, reconnu par l'Association Médicale Canadienne, approuvé hôpital universitaire par le Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec pour l'enseignement des internes juniors et seniors, et affilié à l'Université Laval de Québec.

La Corporation de l'Hôtel-Dieu, formée de dix-sept membres choisis dans les diverses sphères de l'activité sherbrookoise, est consciente de ses devoirs et responsabilités et apporte chaque jour les changements et transformations qu'exigent les progrès de la médecine, les meilleurs soins, la sécurité et le confort du patient.

Tous les services ont été rénovés et adéquatement aménagés d'appareils et d'instruments les plus modernes. La pouponnière avec ses douze isolettes et incubateurs est subdivisée en sept pièces qui répondent aux exigences des divers groupements de bébés dès leur naissance. Le département de radiologie, sous la direction de deux radiologistes hautement qualifiés, a été agrandi, transformé et compte les appareils les plus précis dont un Picker avec lentille de 8 pouces. Les laboratoires, aménagés d'instruments de grandes précisions, répondent aux analyses les plus minutieuses sous la surveillance d'un pathologiste, d'un hématologiste, du biochimiste, d'une cytologiste, etc.

Bloc d'urgence

Continuer ces descriptions deviendrait peut-être fastidieux, mais je m'en voudrais de ne pas signaler l'organisation d'un Bloc d'urgence ultra - moderne qui répond à toutes heures du jour et de la nuit aux exigences les plus variées. Ce département comprend un centre de réception, des salles d'examens, de pansements, de traitements, d'orthopédie, d'opérations et de recouvrement, en plus des lits spécialement attitrés aux accidentés et urgences de toutes sortes.

Comme la lecture de statistiques est plutôt monotone, je me limite à celles qui peuvent le plus vous intéresser. En 1959, l'Hôpital a admis 13,976 patients internes pour 119,461 jours d'hospitalisation et 31,538 patients externes ont été examinés ou traités.

AIGUISAGE DE SCIES
TONDEUSES A GAZON
Nous aiguisons également les patins, lames de ploneurs, etc...
ALBERT HUDSON
BURY — Tél. 15

RAYFIELD V. ROSS
BURY — Tél. 84M
Si vous avez l'intention d'échanger votre auto ou bien d'en acheter une neuve, comparez nos prix avant d'acheter ailleurs.
Vendeur pour Ed. Couture Auto Enr. East Angus, Qué.
CHEVROLET OLDSMOBILE CORVAIR
ENVOY CAMIONS CHEVROLET

R. N. MAYHEW
commerçant d'animaux
ELEVEUR DE TROUPEAUX "HEREFORD"
BURY — Téléphone 70 — Qué.

Au service des automobilistes de la région de Bury !
ROMUALD MORNEAU
POSTE DE SERVICE
Pneus—Batteries—Accessoires
Vulcanisation—Restaurant
TEXACO
BURY — TELEPHONE 81 — Qué

ATKINS & HARPER REG'D
TELEPHONE 40 BURY, Qué.
STATION DE SERVICE
REPARATIONS GENERALES
SERVICE DE REMORQUE
SOUDURE—BATTERIES
PNEUS
VENDEUR ESSO IMPERIAL

95
Penmans
SOUS-VÊTEMENTS

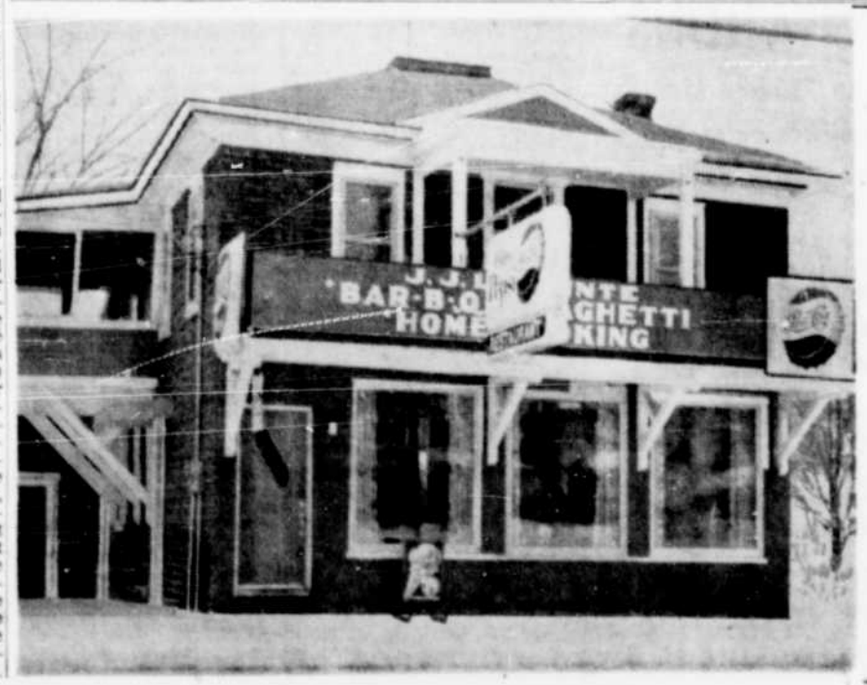


Soyez MODERNE, et au CHAUD, avec des Caleçons à ceinture élastique et des Maillots sans boutons!
Caleçons longs à ceinture élastique et Maillots, de qualité supérieure. Manches longues ou courtes, au choix. Confectionnés pour être confortables et résister au lavage pendant des années. Pour hommes et garçons. Egalement, Gilets et Caleçons ordinaires, ou Combinaisons. Les Sous-Vêtements Penmans sont votre meilleure valeur pour être au chaud en hiver.
IL EST AVANTAGEUX DE RECHERCHER L'ÉTIQUETTE PENMANS

UNE INDUSTRIE DU BOIS QUI A PROGRESSE AVEC BURY
CLIFFORD ANDERSON
MOULIN A SCIE—SCIAGE DE BILLOTS
BOIS DE PULPE
Rés. Tél: 38 — Bureau 72 — BURY

UNE IMPORTANTE ENTREPRISE DE BURY !
BOIS DE CONSTRUCTION!
COMMERÇANT DE CHEVAUX
VOUS POUVEZ VOUS FIER A
A.-J. HUNT
Tél: 20 BURY, Qué.





OUVERTURE OFFICIELLE DU
RESTAURANT LAPOINTE
SAMEDI LE 19 AVRIL
A BURY
APRES UNE RENOVATION COMPLETE, NOUS INVITONS TOUS LES CITOYENS DE BURY A VENIR NOUS VOIR ET DEGUSTER UN REPAS DELICIEUX
RESTAURANT LAPOINTE
Mme VALENTINE DESRUISSEAUX, prop.
TEL. 5 BURY, Qué.

Après un passé laborieux, un avenir prometteur attend notre séminaire

Par M. le chanoine Michel Couture

Nous présentons ici à nos lecteurs, une très intéressante rétrospective historique du Séminaire St-Charles, préparée par un grand ami des jeunes, M. le chanoine Michel Couture, deuxième vice-recteur de l'université de Sherbrooke. Ce travail très précis d'historien renseigne sur les étapes principales, l'organisation des cours, le remaniement des programmes, les agrandissements d'édifices, les influences d'initiateurs, les courants et progrès qui ont marqué la vie d'une institution où, en 1960, on compte 80 éducateurs qui s'affairent à la formation de 840 jeunes gens, un record d'élèves dans toute l'histoire de St-Charles, soit 85 ans.

— Avant 1914 —

A) — GENESE (1855-1875)

Dès 1855, Mgr J.-C. Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe, comprit toute l'importance d'une maison d'éducation dans le district de Saint-François pour la jeunesse disséminée dans nos Cantons. A cette fin, il fonde "l'Institut littéraire de Sherbrooke" pour l'enseignement supérieur des langues française, anglaise, grecque et latine. Deux ans plus tard (1857) cet établissement est reconnu officiellement par la Législature du Bas-Canada sous le nom de "Collège de Sherbrooke".

Messire A.-E. Dufresne, missionnaire à Sherbrooke (plus tard curé), devint le premier directeur de cette institution d'enseignement classique, qui durant vingt ans, devait passer par des périodes d'hésitations et de tâtonnements. Ainsi était ouverte et se maintenait difficilement une sorte d'école-modèle qui abritait annuellement une moyenne de cent élèves. Ce fut le berceau où prit naissance en septembre 1875 le séminaire actuel.

B) — Débuts laborieux et organisation progressive (1875-1900)

L'année 1874 restera à jamais mémorable dans les annales sherbrookoises. Elle marque une ère nouvelle pour la colonisation des "townships", un prodigieux effort dans le domaine religieux et éducatif. Sherbrooke venait d'être érigé en diocèse. Mgr Antoine Racine, apôtre de la colonisation, était consacré dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec (20 octobre) et prenait possession du nouveau siège épiscopal.

La fondation d'un séminaire diocésain fut la première sollicitude de son zèle éclairé, le premier acte de sa volonté réalisatrice. Le 30 août 1875, un décret de l'ordinaire érigeait "Le Collège industriel de Sherbrooke" en séminaire diocésain sous le vocable de Saint-Charles-Borromée. Mgr Racine assumait en même temps la fonction de premier supérieur et s'assurait la collaboration des ouvriers de la première heure: Les Révérends J.-B. Fonton, procureur, et P. Girard, directeur des élèves, futur supérieur (1878-88), qui conservait en plus la direction des études.

Artisans

L'abbé Pierre Girard. Sous son administration, le Séminaire est affilié à l'Université Laval de Québec (1878) et est incorporé sous le nom de "Séminaire Saint - Charles - Borromée de Sherbrooke" par un acte du Parlement provincial. (1879).

Le programme du Cours classique, d'une durée de six années est celui proposé par l'Université Laval et est emprunté dans ses lignes fondamentales, à l'enseignement gréco-latin des anciens collèges de France; mais tient compte de notre situation de pays britannique dans l'Amérique du Nord.

L'agencement ne comprenait que les deux années terminales des classes de Grammaire ou High School, les élèves devant suivre les années précédentes dans les classes supérieures du Cours commercial. Les quatre dernières années constituaient les classes universitaires ou "Le Collège, Collegiate ou Art's Course".

Pour répondre aux besoins du temps et de la région, il est établi aussi un Cours commercial réparti en quatre ou cinq années; un bureau officiel d'examinateurs pour l'octroi d'un diplôme en commerce est constitué par lettres officielles du Surintendant de l'Instruction publique (6 juin 1879).

L'abbé Hercule Roy. Il fut supérieur de 1888 à 1899. Il imprima un essor remarquable au Cours commercial, comme Principal de la Classe d'affaires, couronnement, par le diplôme, des études commerciales du degré secondaire.

Son successeur fut l'abbé (Mgr) Emile Vincent, (1900-10) (J.C.D., Rome).

L'abbé (Mgr) P.-J.-A. Lefebvre. — A deux reprises, il présida aux destinées du séminaire (1899-1909 et 1918-1929). Cette personnalité imposante s'occupa de la direction de la discipline et, en plusieurs occasions, des études plus spécialement de l'enseignement de la philosophie.

Il perfectionna sa formation professorale dans les universités romaines. Parmi ses collaborateurs et continuateurs dans les principales disciplines, citons quelques noms.

L'abbé (Mgr) A.-O. Gagnon, qui fit des études de Lettres à l'Institut catholique de Paris, fut préfet et directeur des études; durant trente ans, il contribua à perfectionner l'enseignement classique et l'enseignement commercial, à en harmoniser les structures par des efforts minutieux et persévérants (1893-1923). Il cumulera cette fonction avec la responsabilité de supérieur de 1909 à 1923, alors qu'il fut nommé évêque auxiliaire de Sherbrooke.

Dans le domaine de l'administration, Mgr E.-C. Tanguay, (études à Rome et à Jérusalem) s'employa, comme procureur (1887-1929), aux diverses constructions qui vinrent s'ajouter à la partie centrale érigée après l'incendie de 1898. L'aile droite actuelle date de 1911 et l'aile gauche de 1927. Ajoutons l'achat et l'aménagement d'une maison de campagne avec terrain de jeux pour les élèves, (1902), ainsi que le développement de Montjoie, villa des professeurs en vacances. Grâce à ses démarches, un cours industriel ou technique fonctionna au début du XXe siècle. M. C.-A. de Valter, ancien élève de l'Ecole Polytechnique de Zurich, Suisse, en fut le principal pendant de longues années.

Parmi les pionniers de notre institution occupent une place particulière : M. l'abbé Alexandre Maltais (études à Rome), pour la Philosophie et la Mathématique; M. l'abbé Pierre-Achille Bégin, spécialiste et érudit, se voua à l'enseignement de la Physique, de la Chimie et des Sciences naturelles, fonda, ou mieux, créa un musée régional, qui devait dans la suite prendre un développement sans précédent sous la direction du Chanoine Marcotte (Lic. ès Sc. nat.), conservateur actuel du Musée; il fonda également le premier cercle des Jeunes Naturalistes.

A ces ouvriers de la première heure nous devons une foule d'organisations parascolaires : Académie Saint-Pierre, Société



M. le chanoine Michel COUTURE.

de débats, Cours civile et criminelle, représentations théâtrales, comité des jeux, orchestre, orphéon, Harmonie Sainte-Cécile, Cercle littéraire, pieuses associations, etc. . .

C) (1900-1914) — Avec l'année 1900, le Séminaire Saint-Charles célèbre avec éclat les noces d'argent de son existence. Les anciens rendent hommage aux pionniers de l'époque précédente et qui continuent de perfectionner leur oeuvre, en souscrivant un somme, généreuse, pour l'époque, pour l'achat d'instruments destinés au laboratoire de Physique.

Ainsi en l'année 1914, c'est un Séminaire - Collège solidement établi avec ses trois cours d'études, un personnel enseignant expérimenté et une population étudiante de 480.

De 1914 à 1939

A) — (1914-1922)

Durant cette première phase l'on retrouve à l'oeuvre les mêmes personnalités que durant la décade précédente. Toutefois se prépare graduellement la relève par la contribution de professeurs plus jeunes qui vont parfaire leur formation dans les diverses facultés universitaires à Rome, à Paris, à Montréal ou à Laval.

Les trois cours précédemment mentionnés sont maintenus avec de légères améliorations; le nombre d'élèves atteint 545 à la fin de cette période, mais la grande majorité opte pour les études secondaires et classiques.

B) — (1922-1929)

Depuis 1922, le Séminaire de Sherbrooke, sur le plan académique, relève de la juridiction de l'Université de Montréal nouvellement érigée. Durant cette étape deux nouveaux préfets des études se succèdent : M. le chanoine (Mgr) Victor Vincent, D.D.C., (1923-1927), qui a poursuivi des études à Rome et à Paris; M. le chanoine Michel Couture, M.A., Lic. ès. L. de l'Université de Montréal (1927-1948).

L'organisation des études comprend dès lors un cours classique et ce qu'on est convenu d'appeler un cours commercial. Dans ce dernier, il a été tenu compte des exigences locales et de la situation spéciale de notre région, pays-frontière.

Mais la raison d'être d'un séminaire c'est le cours classique. La durée des études secondaires est alors de sept ans seulement, avec une année préparatoire appelée aussi Eléments français. La classe de Méthode (3rd year High School) est partiellement fondue avec la Syntaxe. Sans doute cet abrégement nous oblige à exiger une connaissance plus considérable de la langue maternelle et de la langue seconde avant l'entrée en Eléments latins. Mais l'avantage d'une science plus approfondie des langues de base est indéniable, et, en somme, les résultats se sont révélés favorables au maintien de ce système.

Nous n'avons pas à nous étendre sur l'organisation de l'enseignement littéraire, philosophique, scientifique. Elle se rapproche, avec quelques variantes de détail, de celle des autres maisons affiliées à nos deux universités canadiennes - françaises. En un mot, c'est l'enseignement secondaire à base de culture gréco-latine. La situation particulière des Cantons de l'Est et le voisinage de la république américaine nous ont ordinairement aidés à donner à l'enseignement de l'anglais plus que le rendement convenable. Si l'étude de l'autre langue officielle se fait, au cours commercial, plutôt en vue de l'apport pratique, elle voudrait, au cours classique, revêtir une teinte littéraire et accuser une intention culturelle.

C) — (1929-1933)

A partir de 1929, le Séminaire Saint-Charles est doté d'une nouvelle charte et régi par une nouvelle constitution. De nouveaux artisans entrent en fonction et de nouvelles oeuvres s'élaborent.

M. le chanoine (Mgr) Vincent est nommé supérieur (1930-1943) (D.D.C.) et se voue à l'enseignement de la philosophie en même temps.

M. le chanoine Michel Couture (L. ès L.) vice-supérieur, (1930-1943) assume la direction des études (1927-1948), occupe la fonction de secrétaire du Comité Permanent de l'Enseignement Secondaire (section de Montréal) (1927-1947), devient également membre de la Commission pédagogique pour les maisons affiliées aux universités de Laval et de Montréal, (1933-1947).

La direction spirituelle est confiée à l'abbé (Mgr) Napoléon Pépin (1929-) tandis que l'administration financière est dévolue au Chanoine Napoléon Codère (1929-1945).

Dans le domaine scientifique, plusieurs noms de professeurs dont l'influence s'est fait sentir sont à signaler : M. le chanoine Léon Marcotte (Lic. ès. Sc. Nat.) se dévoue avec compétence et persévérance à agrandir et compléter le Musée régional d'Histoire naturelle et de numismatique ; M. l'abbé Gaston Allard (diplômé en Chimie de Paris) s'occupe de l'enseignement de la Physique.

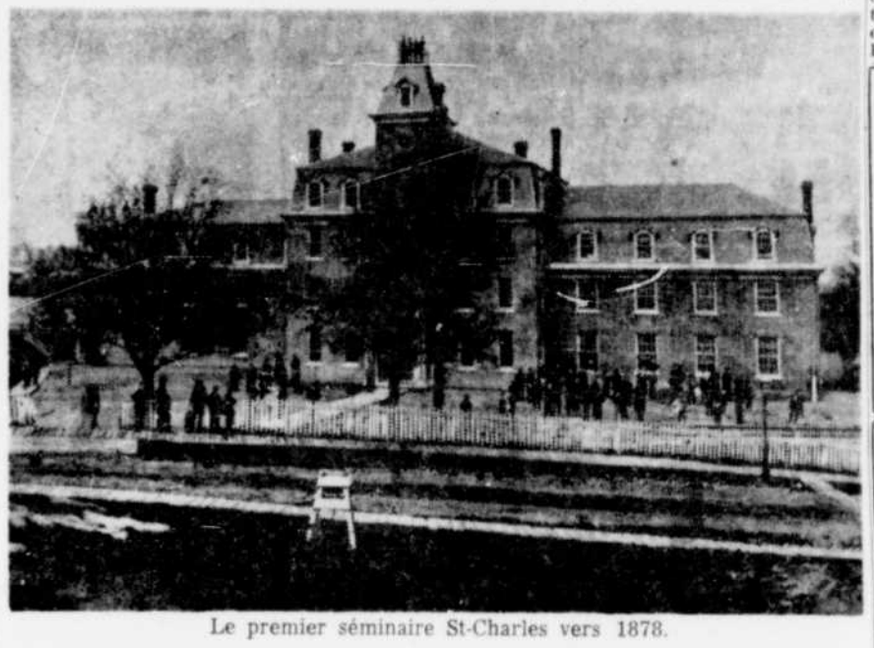
Plusieurs licenciés ès Lettres se partagent l'enseignement des langues classiques et de la littérature : M. le chanoine Michel Couture; M. le chanoine Arthur Sideleau (Lic. ès L.) Paris) qui sera promu en 1943, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal ; Mgr Maurice Vincent (Lic. ès L., Montréal) futur supérieur et premier recteur de la jeune Université de Sherbrooke; Mgr Maurice O'Bready (Lic. ès L. et Diplômé de l'Institut Grégorien, Paris), futur secrétaire général de la même Université.

Pour favoriser les échanges d'idées et maintenir d'excellentes relations avec les anciens, est fondé en novembre 1931 "Le Borroméen", organe des Amicales des anciens de Saint-Charles.

D) — (1933-1939)

Durant cette période, nombre d'initiatives scolaires ou "parascolaires" seraient à signaler: (cercles de l'A.C.J.C. et d'Action catholique, etc.). Les étu-

Voir séminaire — page 104, c. 4

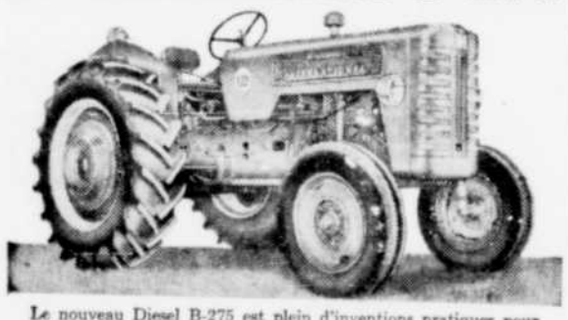


Le premier séminaire St-Charles vers 1878.

MAURICE LALIBERTE
NOTAIRE, B.A.L.L.L.
SCOTSTOWN
Tél.: 18

ROMÉO DOSTIE
56, rue Laval — Tél: 434 — Lac-Mégantic
AGENT LAURA SECORD
Dépositaire de revues—journaux
SPECIALITES: Bonbons et chocolats
et agences diverses.

NOUVEAU DIESEL
INTERNATIONAL B-275



Le nouveau Diesel B-275 est plein d'inventions pratiques pour aider la culture, y compris la prise de force "vive" tournant sans interruption et 8 vitesses avant. Compagnon plus puissant du B-250. Il est fort possible que ce soit le tracteur que vous attendiez depuis longtemps. Nous vous démontrerons le B-275.

INTERNATIONAL B-250



Le diesel le moins coûteux au Canada! Aux points de vue valeur, rendement, économie et caractéristiques, aucun tracteur de concurrence ne l'égale. Démarrage facile, bas frais d'opération, conduite confortable, imbattable comme valeur et comme résultats. Nous le démontrerons — jugez vous-même!

ROBERT JETTÉ
COMMERÇANT DE
Machines agricoles "International Harvester" — Equipements d'étables "BEATTY" — Poêles et fournaises "L'ISLET"
Réfrigérateurs — Appareils téléviseurs
TELEPHONE : 5 — LA PATRIE

Les quartiers généraux des
MODES MASCULINES et FEMININES
A SCOTSTOWN !
SCOTSTOWN CLOTHING CO.
H. A. PARSONS, prop.
Ligne complète de vêtements et chaussures pour toute la famille
Edifice Hôtel de Ville
Tél: 81—SCOTSTOWN



AVIS
M. PAUL BEAUDOIN
a le plaisir d'annoncer à la population de Scotstown et des environs qu'il s'occupera maintenant exclusivement d'
ASSURANCE GENERALE
Feu—Vie—Automobile—Responsabilité—Etc.
Bureau et résidence: rue Union — Tél. 22
SCOTSTOWN, Qué.

MERCURY LINCOLN Meteor
FELICITATIONS AU JOURNAL
LA TRIBUNE
A L'OCCASION DU 50e ANNIVERSAIRE
PRODUITS ESSO IMPERIAL
MORRISON'S GARAGE
CAMIONS ET AUTOMOBILES
• REPARATIONS GENERALES • SERVICE DE REMORQUE
SCOTSTOWN — Téléphone 7 — Qué.
Face à la route qui conduit à La Patrie, Chartierville, Colebrook, N. H.

Meilleurs voeux de longue vie au journal
LA TRIBUNE Limitée
JOS. DION LIMITÉE
QUINCAILLERIE
Rendez-nous une visite dès aujourd'hui
12, rue FRONTENAC — TEL.: 33
LAC-MEGANTIC

SITE IDEAL POUR UNE NOUVELLE INDUSTRIE
VILLE de SCOTSTOWN, Qué.

Bienvenue à Scotstown, une ville progressive, sur la rivière Saumon, 130 milles à l'est de Montréal, desservie par le chemin de fer Pacifique Canadien, sur la ligne Montréal à St-Jean, N.-B., et ayant aussi des facilités de camionnage. Terrains et bâtisses disponibles pour nouvelles industries.

Autres facilités modernes, rues pavées, trottoirs, pouvoir électrique fourni par la compagnie Shawinigan Water & Power, ainsi qu'excellentes facilités de distribution à tous les points du Canada et des Etats-Unis, à 18 milles de Chartierville et Weedon, la route la plus courte et la plus directe de la frontière du New Hampshire à la ville de Québec. Cette route s'embranche à Chartierville, La Patrie, Scotstown, Gould et Weedon, via le chemin de fer Pacifique Canadien, pour exportation via le port de Montréal en été et via le port de St-Jean, N.-B., en hiver.

LE SITE DE:
- Scotstown Granite Corporation (granit gris et vert).
- Scotstown Woodcraft Co. (Manufacturiers de Meubles)
- Bâtisse industrielle, idéalement située près de la rivière Saumon, avec entrée et tours d'électricité installées, prête pour industrie.
- Scierie
- Théâtre moderne.

Une ville où les taxes sont basses et où il y a amplement de main-d'oeuvre, avec une population d'environ 2,000 âmes.

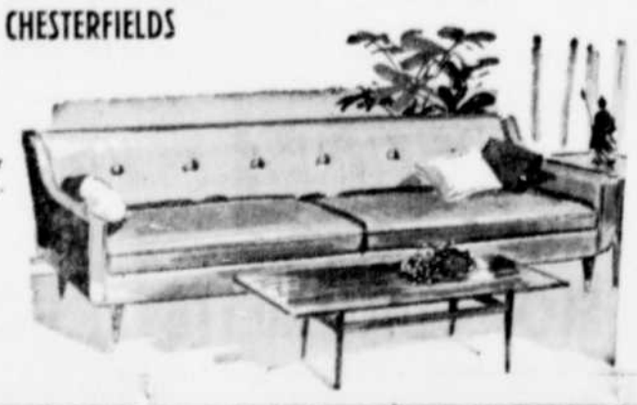
Banque Canadienne de Commerce
Caisse Populaire
Belles Eglises Catholique et Protestante
Ecoles Modernes

Le conseil de ville est composé de:
Maire: Normand Lapointe
CONSEILLERS:
Laurent Poirier, Louis Laprise, Albert MacLeod, George Riglar, Alcide Grenier et Ansel Wintle.
Toutes demandes de renseignements devraient être adressées à :
MAURICE LALIBERTE, notaire, sec.-trés.
ou
George Riglar, président du Comité Industriel

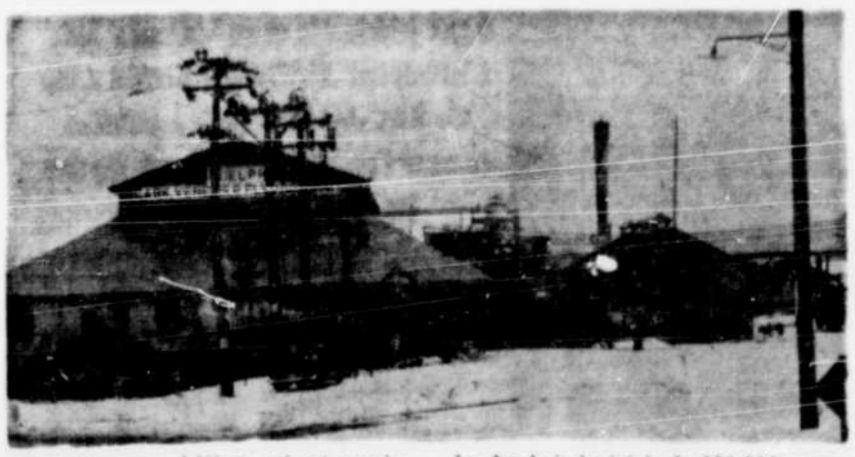
Megantic Furniture Company



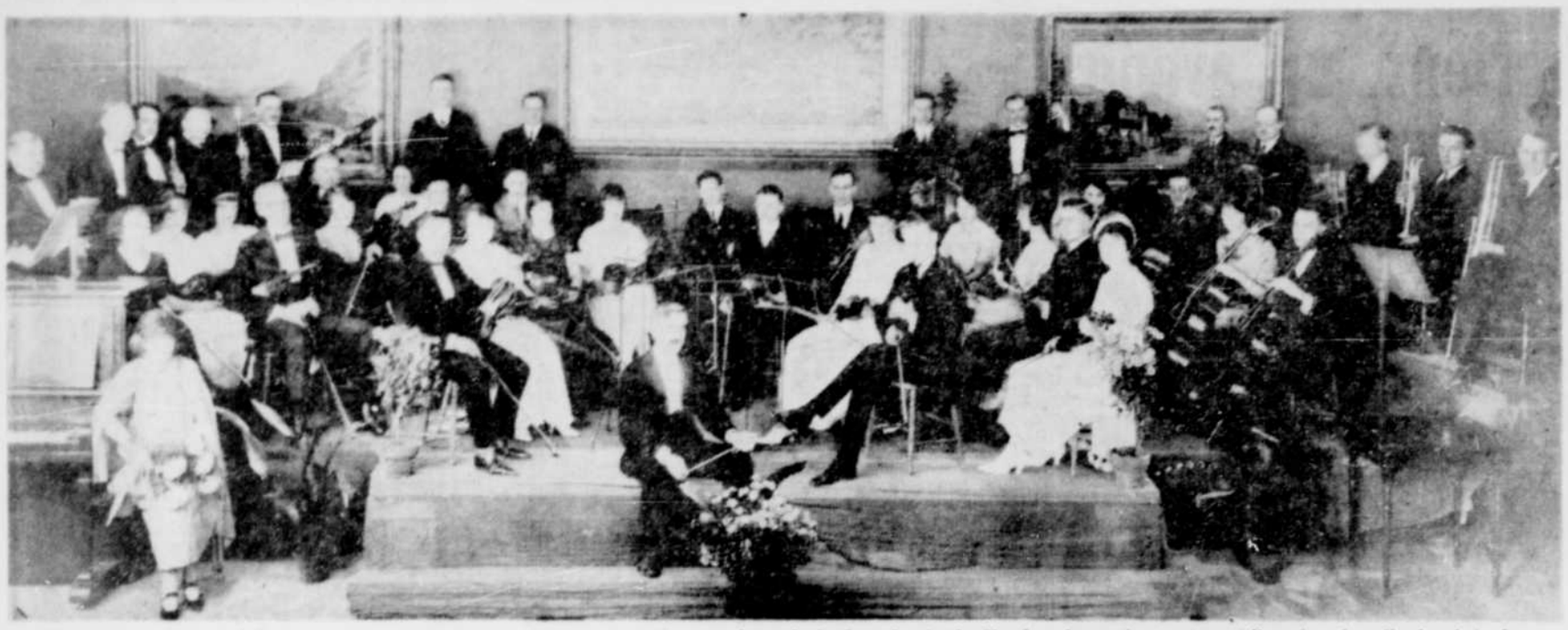
LA MEGANTIC FURNITURE COMPANY fut fondée par M. Henri Latulippe, homme d'affaires bien connu dans cette région.
Depuis 1942, cette industrie n'a cessé de progresser. La direction et le personnel ont accompli l'impossible pour améliorer le service, la rapidité et l'avenir de cette manufacture, unique en son genre à Lac-Mégantic.
• VARIETE DE CHESTERFIELDS
Nous invitons tous les marchands à nous visiter et à demander nos catalogues.



Manufacturiers de
MATELAS
CHESTERFIELDS
TABOURETS
LAC-MÉGANTIC, Qué.



Cette immense bâtisse qui est munie d'un gicleur automatique, bouilloire, élévateur, serait idéale pour une industrie connexe. La ville possède des fonds industriels de $50,000 pour aider les industriels désireux de s'établir dans la ville de Scotstown. —



Cette photographie a été prise le 5 novembre 1923 et nous montre les membres de la Symphonie de Sherbrooke après un concert donné en la salle des Arts dans l'édifice actuellement occupé par La Tribune. Le directeur était M. Irwin Sawdon que l'on aperçoit assis sur la tribune. Mlles Flossie et Kathleen Dawson, M. Alfred Walker, ainsi que le notaire Léonidas Bachand ont retracé la plupart des noms des musiciens. Dans le groupe, outre M. Sawdon, MM. F. A. Briggs, J. A. Barrie, Louis Steel, L. Cook, le profeseur R. Havard, Fred Saunders, F. J. Foster, Mme Lina Beauchemin-Trudeau, Mlles Evelyn Veilleux et Flossie Dawson, MM. W. Rennie, F. J. Steel, Gaston Jutras, Mlle Bella Willard et Mlle B. O'Dell, MM. Joseph Roy, Raoul Asselin, Mlle Gabrielle Sylvestre, MM. Onésime Rousseau, Babe White, le Dr Cecil Dawson, M. L. Letendre, M. David Leblanc, etc.

La mentalité, en musique, a bien changé depuis 50 ans!

Par Me Léonidas Bachand

Au cours de cinquante années, il n'y a pas d'établissement, de groupe, d'association, de cercle qui n'éprouve ou ne subit des hauts et des bas. Il en a été de même de la musique. Or Sherbrooke a toujours été un foyer tant à cause de sa population nombreuse que par sa situation géographique. Depuis longtemps ville épiscopale, comptant plusieurs paroisses catholiques et protestantes, des industries assez considérables, un commerce étendu, des écoles remarquables, Sherbrooke renferme aussi une société dont le goût s'anime devant l'art et les lettres. Il suffit de rappeler l'existence de la Bâtisse des Arts qui n'était pas mal du tout, où l'on fréquentait une jolie bibliothèque municipale. Elle contenait en outre une galerie dont les tableaux ont été retournés à leurs propriétaires ou dispersés dans nos institutions. Il y avait là-haut, une jolie salle de concert occupée maintenant par CHLT. De beaux et bons artistes s'y firent entendre dans une atmosphère particulièrement favorable, l'acoustique étant parfaite. Cette réussite architecturale était un pur hasard ! Plusieurs oratorios y furent chantés aussi.

Le théâtre "Clément"

Puis un grand pas fut franchi lorsque Clément construisit le théâtre qui porta son nom que l'on changea plus tard en celui de "His Majesty's" à l'imitation du théâtre du même nom qui eut sa célébrité à Montreal. Le "Clément" ouvrit une ère nouvelle au cours de laquelle la musique put s'épanouir avec liberté et dans une atmosphère toute différente : les loges, l'orchestre, le parterre, le balcon exigeaient de la toilette de la part des spectatrices. Au "poulaillier", tout en haut, n'existait pas cette exigence, cela se comprend.

Il y avait encore les salles Murray (aujourd'hui immeubles Nault), de l'ancien Hôtel de Ville, (aujourd'hui le Palais de Justice), le Monument National, la belle salle du Mont Notre-Dame, l'arsenal du 54e Régiment. On accourt y applaudir Albani, Clara Butt, Edmond Clément, Galli-Curci, Paul Dufault, etc. La Salle du Séminaire St-Charles faisait aussi sa part importante. De sorte qu'il n'y avait pas que les cages; il y avait les oiseaux !

En ce temps-là, la ville était assez nettement partagée. Les Anglais habitaient de préférence le nord, et les Canadiens, (c'est ainsi que nous nous appelions) se confinaient dans les quartiers Centre, Sud, Est et le "P'tit Canada", ce dernier devenu le vaste quartier Ouest où, de nos jours, on compte plus de la moitié de la population de Sherbrooke.

Les Chanteurs

Parmi les Anglais, nous avons le souvenir de M. Moorehouse, maître de poste, le professeur Stone, et Roger Havard, directeurs de chorales. Madame Le Baron-Adams, Madame Fred H. Bradley (née Mabel Barker), élève de Jean de Reszké, Ernest Armitage, etc... étaient doués de fort belles voix. Voilà pour la musique vocale chez nos concitoyens de langue anglaise.

Aux orgues, il y eut Ringuet en 1900, puis Edouard Codère, tous deux à la Cathédrale; Whitehead à l'église anglicane St-Pierre; le professeur Oscar Cartier à St-Jean-Baptiste, Bertha Allen Bell à l'église Méthodiste, la Rév. Mère Ste-Marie Rosalie, au Mont Notre-Dame, et Mme Eugénie Shea qui accompagna longtemps la chorale de l'église St-Patrice.

Edouard Codère, au talent incomparable de transpositeur et d'improvisateur, eut atteint la renommée s'il avait habité une métropole.

Les violonistes

Les violonistes reconnaissaient un maître en Sévère Bourgeault. Gaston Jutras, son élève, et Irvin Sawdon ont laissé également leur marque.

Le piano était à l'honneur jusqu'à ces dernières années et cet instrument paraissait le préféré de la femme. Tous les foyers avaient un piano. Qui ne se souvient de Madame Edouard Codère (née Joséphine Doherty), de Flossie Dawson et de Madame Glen Sampson, (née Mildred Largy), virtuoses de grande classe.

"L'Harmonie" a connu des maîtres du bâton : Von Ter Linden, la Casinière, Félix Badin, qui dirigèrent des recitals de haute tenue. Plus tard, Charles Delvenne lui redonna du lustre pendant quelques années.

Chez nos concitoyens de langue française, la musique vocale balbutia ses débuts avec l'Union Musicale de 1890 sous le Dr J. O. Camirand; puis le Cercle Albani, sous Madame Charles Beaudoin.

"Choeur de la Cathédrale"

Après le départ des élèves du Séminaire auxquels on avait jusque là confié le chant des grands offices à la Cathédrale, une chorale fut fondée en 1910 sous le nom de "Choeur de la Cathédrale", ayant à sa tête, feu Ernest Sylvestre. Il avait réuni les plus belles voix de notre ville. Longtemps, le Choeur fit l'envie des églises de la province. Le professeur Alex Clerk ne se gênait pas de le proclamer, lui qui était au pupitre de St-Louis de France, de Montréal, alors à son apogée de grandeur, de beauté et de réputation.

Le Dr Fred Gadbois, Emile Rioux, Wilfrid Légaré, Antonio Genest, Charles-Emile Bachand avec trente autres voix et plus donnèrent au culte un éclat qu'on a cessé de voir depuis 1937. On participe alors au culte en faisant entendre les compositeurs les plus grands du répertoire de la musique religieuse; il arrive que les mêmes messes sont interprétées simultanement aux mêmes fêtes: par exemple "La Messe Solennelle" de César Franck qui à la Noel de 1936, fut chantée à la Cathédrale de Montréal, à La Madeleine de Paris... et à Sainte-Thérèse de Sherbrooke. Quelle coincidence, n'est-pas ? Qu'en dites-vous ? Il est donné d'entendre de nos jours quelques voix recherchées : Aimé Vanier, François Labrecque, Emile Blais, Paul Gauvin, Alfred Bisson, chanteurs à Ste-Thérèse, à St-Patrice et à St-Jean-Baptiste.

Les grands oratorios

Puis à partir de 1918, les grands oratorios se succèdent : Joseph, Le Paradis Perdu, Marie-Magdeleine, Les Sept Paroles du Christ, la 12e messe de Mozart, Création, Le Messie, etc.

En 1921, débute la grande musique profane accompagnée d'orchestre. Le théâtre "Sa Majesté" convie l'élite de la population mélomane à entendre "Hérodiade" (par le Choeur de la Cathédrale). Puis naît l'Union Musicale nouvelle; St-Jean-Baptiste vient à la rescousse. Dès lors, on joue les grandes oeuvres : Samson et Dalila, Le Roi d'Ys, Faust, Les Cloches de Corneville, Mireille, Mignon, Roméo et Juliette, le Comté de Luxembourg, la Dernière Valse, Carmen, le Caid, Le Voyage en Chine, les P'tites Michu, l'Oncle Célestin, la Guzla de l'Emir, Maître Patelin, M. Choux-Fleuri restera chez lui, etc.

Voix féminines

Nous avons nommé les voix masculines exceptionnelles que nous connaissons et avons connues à Sherbrooke. Le moment est venu de nommer les voix féminines qui se sont révélées dans nos grands concerts : Marie-Anne Couture, Jeanne Bachand - Dupuis, Marie - Jeanne Lanctôt (Mme T. C. Cabana), Bernadette Morin, Marie-Paule Robitaille, Mme Amanda Fréchette-Messier, etc...

L'heureuse rivalité des groupements fait de Sherbrooke un foyer musical qui ne se voit nulle part ailleurs au pays !

1934 : le déclin !

L'automobile devenue facile, entraine la jeunesse ailleurs qu'aux exercices. La radio freine jusqu'à presque rien l'étude de la musique. Le cinéma sonore attire tout le monde.

Les choeurs de cent, cent cinquante voix s'effritent; on délaisse le chant et l'instrument; on se balade en auto plutôt que s'astreindre à la discipline de l'enseignement. Les restrictions imposées au chant religieux arrêtent l'élan des chorales, lesquelles ne se renouvelant plus, disparaissent ou ne sont plus que l'ombre des anciennes. Les oeuvres des maitres ne sont plus entendues tandis qu'à Rome des chorales magnifiques continuent d'interpréter les génies et les grands inspirés de la musique.

De ce brillant passé, que reste-t-il pour entretenir le feu sacré des mélomanes nombreux tout de même ? Nous avons la Société des Concerts qui fait valoir les talents étrangers et qui suscite parfois un sursaut d'espoir chez nous. L'Orchestre symphonique, successeur du "Sherbrooke Symphony Orchestra" d'Irwin Sawdon, réussit à rassembler autour de Sylvio Lacharité les quelques instrumentistes qui occupent intelligemment leurs loisirs autrement qu'à nous taper les oreilles avec la musiquette et la bruyante ferraille de ce qu'on tente de nous faire avaler comme couleuvre d'art !

D'autre part, un mot ne suffit pas pour souligner ce que l'avenir peut attendre de cet organisme (Jeunesses Musicales) dont l'instigatrice en nos Cantons est Mme Lorette Desruisseaux-Boisvert. Y aurait-il là un moyen d'entretenir le feu sacré ?

Qu'en sortira-t-il ?

En musique aussi bien qu'en architecture, en peinture, en sculpture, en poésie, en théâtre, il y a non pas évolution mais révolution. Lorsque par les règles reconnues du bon goût, on bridait l'imagination fertile du talent ou du génie, il se produisait des oeuvres marquées de mesure ou d'ordre auxquelles on revient toujours avec bonheur. La génération actuelle ignorante de la beauté du passé tout près de nous, éprouve ce qui semble une surprise, un étonnement, à entendre ou voir les productions de jadis ; on la prend parfois à chantonner telle ou telle mélodie d'autrefois, à s'arrêter devant un tableau du temps. Pourquoi ? Parce que ces oeuvres ne cessent d'exprimer la vie véritablement humaine, un sentiment ou une pensée vrais, ordonnés tel qu'il se doit, tandis que la vie rapide et trépidante de nos jours et l'éducation familiale anémiée et diminuée par le courant extérieur des choses, semblent exiger un trémoussement à dégoûter les élans les plus généreux. Le bon goût survit, il faut n'en pas douter, à preuve les deux ou trois concerts annuels respectifs de la Société des Concerts et de l'Orchestre Symphonique, les apparitions de petits groupes parfois éphémères qui ça et là trouvent du plaisir à taquiner la beauté.

Il en est de la musique comme des autres arts. Les valeurs sont en train de changer. Que sortira-t-il de cette transformation, de cette révolution, de cette décadence ?Il faut attendre. Mais les Grands Siècles, époques des chefs-d'oeuvre ne sont plus ; ils ont été tués par les deux grandes guerres.

Abonnez-vous à La Tribune



G.-M. STEARNS, M.P.

Meilleurs voeux
à tous les
INDUSTRIELS
et à tous les
promoteurs d'industries
des comtés de
COMPTON-FRONTENAC
G.-M. Stearns
député fédéral
de
Compton-Frontenac

EDOUARD GRENIER
ENTREPRENEUR GENERAL
Constructions et réparations
Estimés gratuits
192, rue Laval — Tél: 365 — Lac-Mégantic

Je suis toujours heureux de coopérer
au progrès et à l'avancement de mon comté !
Sincères félicitations à La Tribune
à l'occasion de son cinquantenaire !



ÉLOI GUILLEMETTE
Député du comté de Frontenac à la Législature du Québec



POUR TOUTES VOS
REPARATIONS DE
BOIS
voyez toujours
ELODIEN DUCLOS
MOULIN A SCIE A RUBAN
MOULIN A PREPARER
situés sur la ligne du C.P.R.
116, rue Québec Central—Tél: 213 Lac-Mégantic

Handy Andy
Jean-Marie NADEAU, prop.
Parties et accessoires d'automobiles
Batteries "Commodore" Pneus nylon
Peinture "Cross Country"—Bicycles
Silencieux (mufflers)—Couvre-sièges, etc.
Garage fourni gratuitement
23, rue Dollard—Tél: 617—Lac-Mégantic
Mécanicien compétent à votre disposition



SERVICE ET REPARATIONS DE RADIOS ET TELEVISEURS
ARTICLES DE SPORT, BATEAUX ET MOTEURS HORS-BORD
STUDIO DE MUSIQUE ENR. LAC-MEGANTIC, Qué.

LAURENT PAQUIN & FILS Ltée
PROPRIETAIRES DE CARRIERES
Stratford, Cté Wolfe "GRANIT GRIS"
St-Boniface, Cté St-Maurice "GRANIT NOIR"
St-Marc, Deschambault "PIERRE CALCAIRE"
Guenette, Mont-Laurier "GRANIT ROUGE"
Lac Vert, Cté Portneuf "GRANIT ROSE—GREY"
Canton Bois, Cté Portneuf "GRANIT VERT FONCE"
• PIERRE A CONSTRUCTION POUR EDIFICES PUBLICS ET COMMERCIAUX
• PIERRE ARTIFICIELLE "MARMIX"
• MONUMENTS EN GROS ET AU DETAIL
1055, BOUL. DES FORGES
Ateliers: Tél: FRontenac 5-4775
TROIS-RIVIERES
Bureau: Tél: FRontenac 5-4774



Ci-dessus une vue extérieure de La Coopérative Agricole de Lac Mégantic.

LA COOPERATIVE AGRICOLE
de Lac-Mégantic
est heureuse de contribuer au progrès de la région
• NOMBRE D'ACTIONNAIRES: 428
• Beurrerie, meunerie, machinerie agricole "Oliver"
• FROMAGE ET LAIT en POUDRE (procédé rouleau)
• Entrepôt frigorifique, d'une capacité de 350,000 lbs de beurre
• MATERIAUX DE CONSTRUCTION
La Coopérative Agricole de Lac-Mégantic
JOSEPH GRENIER, président — TEL 30 — GERARD ROULEAU, gérant



BIENVENUE
à Lac-Mégantic et au Magasin Shier
L'attrayant MAGASIN SHIER Ltée
de LAC-MEGANTIC, considéré
comme l'un des magasins à rayons
les plus importants des
Cantons de l'Est
UNE VISITE VOUS CONVAINCRA
SHIER LTÉE
55, RUE FRONTENAC — LAC-MEGANTIC — TEL: 700

8ième section
pages 101 à 112

LA TRIBUNE

Numéro du
Cinquantenaire

SHERBROOKE, SAMEDI, 23 AVRIL 1960

POINTS DE VUE

...SUR LA RÉGION DES CANTONS DE L'EST



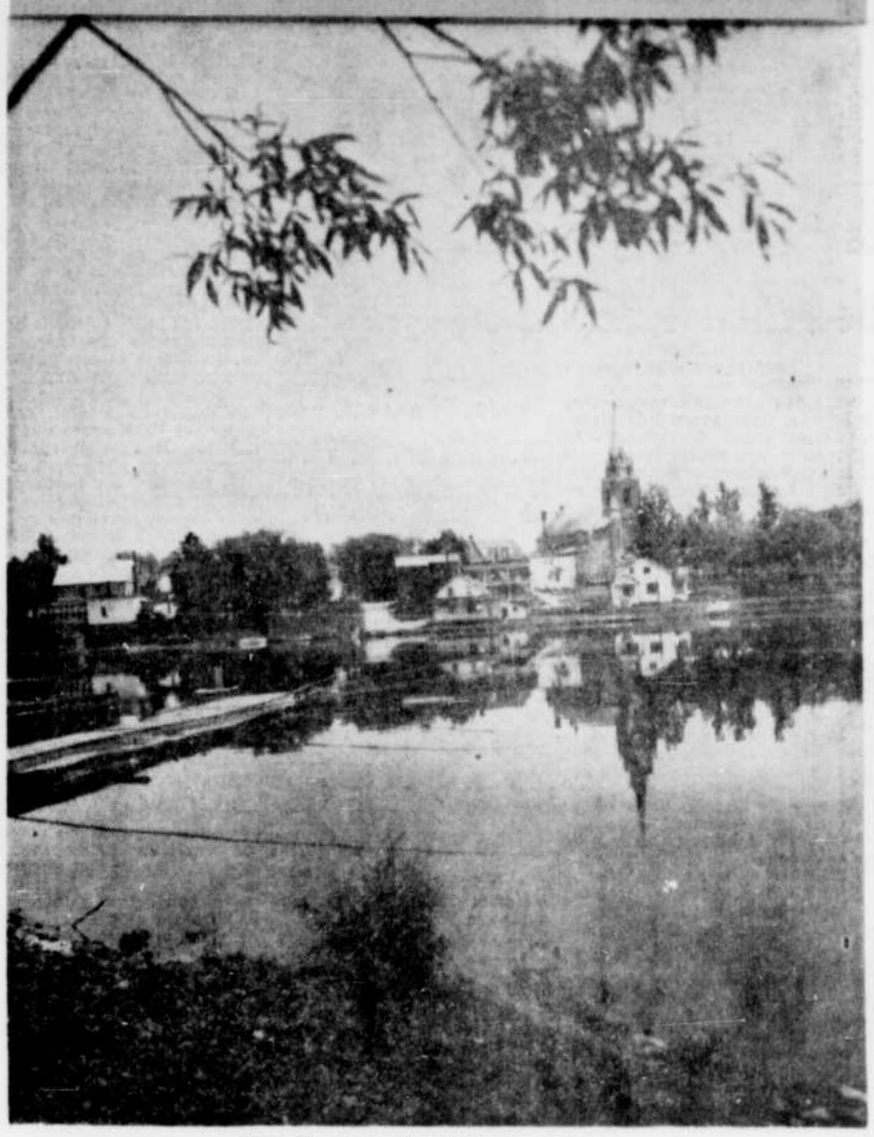
Le cénotaphe des militaires à Thetford Mines.



Une ferme forestière à East Angus.



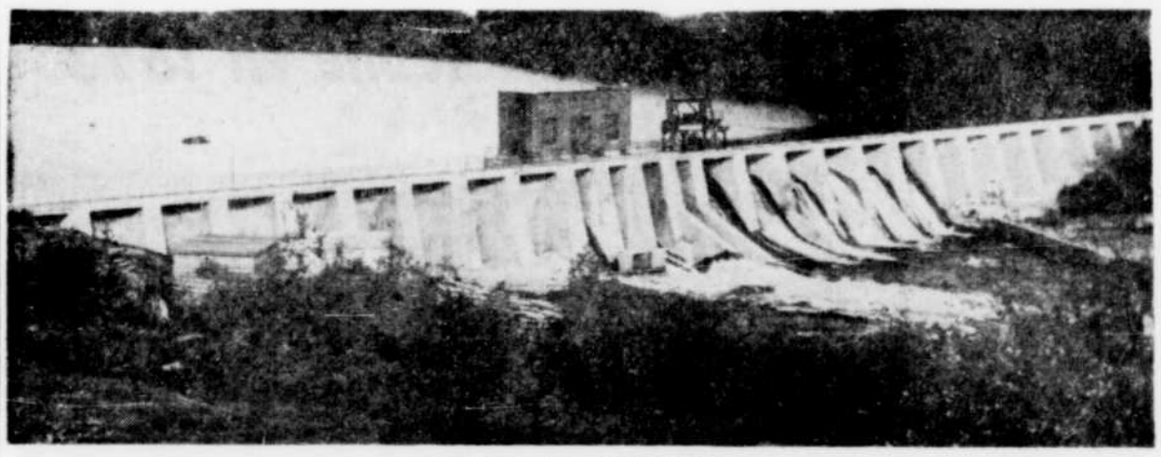
Intérieur de l'église St-Louis de France d'East Angus.



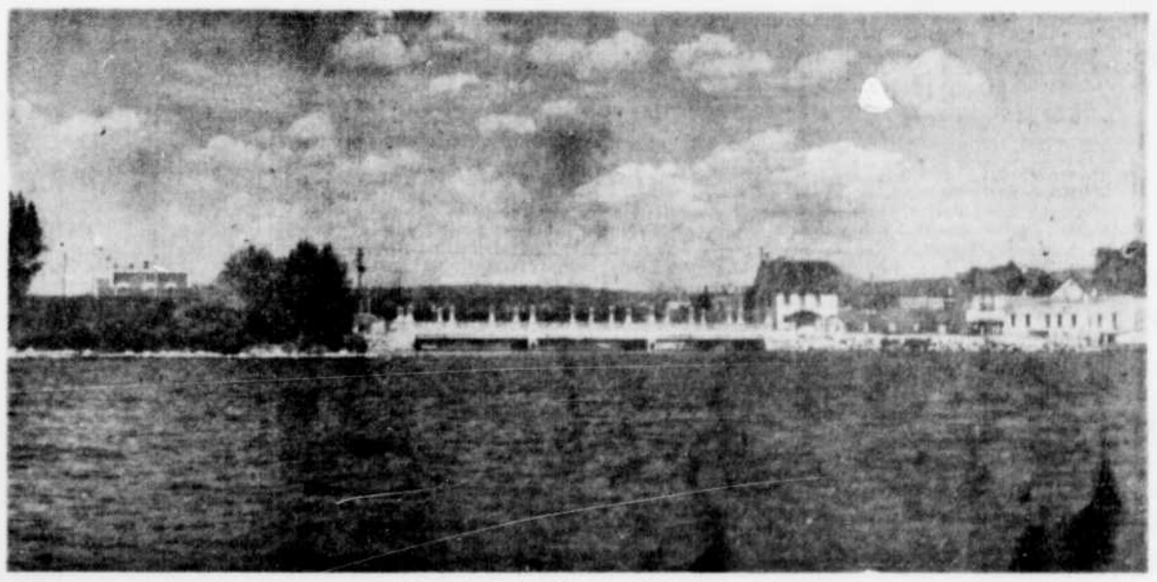
Disraéli sur les bords du lac Aylmer.



Le "lac du Huit" à Thetford Mines.



Le barrage Allard à Disraéli.



Le pont Agnès à Lac-Mégantic.



Un puits de mine d'amiante et un moulin comme on en rencontre plusieurs dans la région de Thetford.



Vue à vol d'oiseau de Lac-Mégantic.

Autour de Messire Jean-Baptiste McMahon

Par Mgr A. GRAVEL, p.d.

Nos lecteurs trouveront ci-contre deux extraits d'une étude que Mgr Albert Gravel, p.d., archiviste, publie actuellement en cahiers sous le titre général de: **Pages d'Histoire régionale.** Ces extraits forment les chapitres VI et VIII de cette étude.

Durant l'hiver de 1836 - 1837, les protestants de Sherbrooke ne cessent d'importuner les catholiques avec les racontars de Maria Monk, une ex-religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Le 14 avril 1837, M. McMahon écrit qu'il souffre d'un petit nombre de gens qui répandent les impostures "desclosures" (révélations) de Maria Monk. Le 16 avril, il demande à M. C.-F. Cazeau, si les limites du district de Montréal ont été données en tenant compte exactement des limites du diocèse de Québec; il n'y a plus de bonnes âmes pour lui envoyer l'Almanach de Québec. S'agit-il du district civil ou du diocèse de Montréal qu'on appelait aussi district gouverné par Mgr J.-J. Lartigue avant le 13 mai 1836 ? Du diocèse.

Maria Monk

Le 27 avril, Mgr J. Signay écrit à M. McMahon, qu'il ne peut comprendre que des catholiques et des protestants des Cantons de l'Est puissent ajouter foi aux impostures de Maria Monk . . . En fait, cette Maria Monk avait publié à New York une brochure remplie d'accusations formidables contre le clergé canadien et les communautés religieuses. Elle racontait qu'étant à l'Hôtel-Dieu à Montréal, elle avait été forcée par la supérieure, d'empoisonner sa compagne. Mgr Lartigue avait invité les protestants à venir visiter l'Hôtel-Dieu pour constater **de visu** ce qui s'y passait. Le 21 septembre 1836, MM. Jones et Cie, imprimeurs à Montréal, avaient publié une prochure en réponse aux calomnies de Maria Monk "vengeant ainsi l'honneur du clergé canadien et des saintes filles qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse ou au soulagement de l'humanité souffrante." (1)

Dans une lettre du 23 mai, M. McMahon se plaint de sa pauvreté; il a vendu sa vache et il a envoyé son cheval en pâturage ailleurs; le foin est à $12. et $15. la tonne; la Compagnie des Terres vend ses lots à un prix si élevé, que les gens qui viennent pour s'établir, s'en retournent sans acheter. C'est la ruine de la "country" et avec ce régime, Sherbrooke sera une mission protestante pour longtemps. Le 16 août, M. McMahon écrit qu'à **Salmon River,** il y a un poste établi par beaucoup de catholiques; Eaton, à l'est de Sherbrooke, mérite une chapelle. Le 17 septembre, il avise Mgr Signay que la Compagnie des Terres a bâti à **Salmon River** une chapelle pour toutes les dénominations religieuses; c'est une nécessité de bâtir à Eaton; beaucoup de calomnie contre lui; on le traite de menteur. Le 24 septembre, il est d'avis que la chapelle de Shipton doit être transportée à la rivière, pour répondre aux besoins des catholiques de Shipton, Melbourne, Ely et Brompton.

Dans sa réponse du 7 octobre, Mgr Signay écrit à M. McMahon qu'il doit s'abstenir des fonctions du culte dans les chapelles que la Compagnie des Terres fait construire à **Salmon River** pour servir aux "preachers" de toutes dénominations religieuses. Pour construire une chapelle dans Eaton, il faut savoir ce que les catholiques peuvent donner. Que les catholiques de Sherbrooke fassent l'achat de la maison Cotter pour servir de logement au missionnaire, mais il faudrait que ce monsieur consentit à baisser le prix exorbitant qu'il en demande . . . Le 23 octobre suivant M. McMahon avertit Mgr Signay que des réparations s'imposent à la chapelle de Saint-Colomban avant l'hiver; à Tingwick, la chapelle en "logs building" mesure 30' x 26'.



Mgr Albert GRAVEL, p.d.

Le 19 novembre, M. McMahon écrit à un M. Delisle disant souffrir de la pauvreté et de la calomnie, que la mission de Sherbrooke est bien pauvre; au début pas de presbytère; le terrain est petit; il est occupé par une cour pour le peuple et un cimetière. Les missionnaires ont autorisé un individu à bâtir sur ce terrain; il serait mieux de se transporter sur la terre qu'il a acquise à une faible distance, terre entourée par les lots de la Compagnie des Terres. Il inclut 5 louis pour payer la cloche qu'il attend, petite sans doute parce que le clocher est faible. Le 27 novembre, Mgr Signay écrit à M. McMahon qu'il pourrait accepter les offrandes des protestants pour la chapelle de Melbourne, mais pas les solliciter. Il attend toujours la requête pour la chapelle d'Eaton.

M. McMahon prend peur

Ici, nous entrons dans une période de peur sans mal; il s'agit des Troubles de 1837 qui ont eu leurs répercussions à Sherbrooke. Ces troubles commencèrent au printemps, le 7 mai, à l'assemblée de Saint - Ours, alors que le Dr Wolfred Nelson protesta contre la mesure de lord John Russell privant la Chambre d'Assemblée de tout contrôle sur les revenus. Gosford interdit immédiatement les réunions séditieuses. L'Association des **Fils de la Liberté** fut formée à Montréal le 5 septembre 1837. Les bureaucrates avaient le Doric Club composé surtout de grands Ecossais qui voulaient écraser la rébellion dans sa novembre, rue Saint - Jacques, naissance. A l'Assemblée du 6 à Montréal, il y eut bagarre entre les membres des deux associations, la destruction des presses du **Vindicator,** journal adversaire de la tyrannie bureaucrate. Le 23 octobre avait lieu à Saint-Charles l'assemblée monstre des six comtés, alors que Nelson lança cette parole: "Le temps est venu de fondre nos cuillères pour en faire des balles". Le premier mandement de Mgr Lartigue recommandant l'obéissance et la modération est du 24 octobre. Les premiers coups de feu retentirent sur le chemin de Chambly le 22 novembre; la victoire de Saint-Denis est du 23 novembre; la défaite de Saint-Charles du 25. Après ce désastre, Côté, Rodier, Duvernay se dirigèrent vers Swanton, Vt., et rencontrèrent Papineau et O'Callaghan à Baie Missisquoi. Nelson était alors à Saint-Césaire. Depuis le début de novembre, l'agitation existait à Saint-Césaire. Le juge de paix W.U. Chaffers et M. Casavant avaient été maltraités par les patriotes; ceux-ci avaient forcé l'officier de milice Benjamin Goulet à résigner ses fonctions. Le curé Lamarre a été averti de ne pas prêcher ce prochain dimanche, sinon on le descendrait de la chaire. Ces détails sont envoyés à lord Gosford par W.U. Chaffers, le 9 novembre. (2)

Le 18 novembre

Le 18 novembre, D.R. Ogden, avocat général, suggère à lord Gosford de former lui-même un corps de volontaires dans les Cantons de l'Est, pour assister les milices, surveiller les mouvements insurrectionnels, maintenir les relations avec les endroits habités par les **british settlers** et les postes militaires sur le Richelieu. Ce n'était pas sans besoin. Ayant trouvé de l'aide aux Etats-Unis, Duvernay et Rodier revinrent à Moore's Corner, à la croisée des chemins de Swanton et de Saint-Armand pour se joindre à Maillhot le 6 décembre. Mais se trouvant à peine 70 contre 400 volontaires, ils se retirèrent. La bataille de Saint-Eustache où commandait le fuyard Girod et où mourut le Dr Chenier est du 14 décembre; le sac de Saint-Benoit, paroisse de M. Etienne Chartier, le curé qui avait appuyé les patriotes, eut lieu quelques jours après. D'après la déposition de Robert Shores Milnes, Bouchette qui participa à l'invasion par Moore's Corner fut arrêté par la suite, il résulte que Papineau et O'Callaghan ne firent que passer à Swanton; ils se dirigeaient vers le sud des Etats - Unis. Tous ces événements parvenaient à Sherbrooke; ils étaient relatés et commentés dans la **Sherbrooke Gazette.** Le 16 novembre, M. McMahon fait publier dans la **Sherbrooke Gazette** une longue lettre, 2 colonnes et demie, adressée aux catholiques irlandais de Sherbrooke en particulier et du Bas-Canada en général, sur le respect et l'obéissance dûs aux autorités. Il s'établit sur l'enseignement de saint Paul et de saint Augustin, sur Cabassut et le Droit Canon; il cite les misères causées en Irlande par la politique anglaise, les misères des catholiques irlandais calomniés par les sociétés bibliques, mais la rébellion n'a pas corrigé cet état de chose.

Autre crainte

Le 11 décembre, M. McMahon prend vraiment peur. Il écrit que plusieurs catholiques sont partis loin des lignes : "Toutes les nuits, nous surveillons dans l'appréhension que les patriotes réunis à Saint-Césaire où les Américains, dont la loyauté est très suspecte, viennent détruire nos propriétés; cette partie du pays est dans un état d'alarme; je sais confidentiellement qu'en cas d'insurrection ouverte, moi ou un autre prêtre, serions des victimes marquées d'avance". Il veut sont **exeat** et ne pas être blâmé s'il part d'ici : "Les deux ponts sont gardés. Les révoltés attendent du renfort du Maine et dès l'arrivée de Papineau, ils feront feu avec joie. Tout est très cher ; pas une maison ou chambre à louer dans le village". Trois jours après, dans sa lettre du 14 décembre, M. McMahon dit avoir appris qu'un corps d'Américains et de Canadiens révoltés s'est réuni près de "MaasWhippy Lake", sud. est, aux limites de sa mission. Il y a eu un engagement du côté de Saint-Armand. Un corps de cavaliers de Sherbrooke est parti la nuit dernière en direction de Granby : "Les membres de la famille Felton ont laissé leur maison et sont arrivés au village; ils étaient indisposés; maintenant ils vont mieux; les rumeurs sont nombreuses; les révoltés ont tiré sur un homme qui ne voulait pas se joindre à eux et ils font du recrutement le long de la frontière. L'annexion les aura. Nos nuits sont sans sommeil et plusieurs familles sont parties à l'intérieur s'éloignant des lignes. Je suis résigné à la volonté de Dieu. Je ne cesse pas de recommander l'obéissance aux lois".

Une réponse

Le 16 décembre, Mgr Signay répond à M. McMahon; il a reçu la requête d'Eaton; il dit à M. McMahon d'aller fixer le site de la chapelle sur les cinq acres offerts par M. Thomas McLeary. Il ne faut pas s'exagérer les troubles qui règnent dans la province. Il n'y a rien à craindre du côté de Sherbrooke et quand même il y aurait du trouble, le missionnaire n'a pas besoin d'**exeat** pour se mettre hors de danger; il pourrait facilement se retirer aux Trois-Rivières.

M. McMahon parle dans ses lettres d'agitation au lac Massawippi; c'est réel, parce que le capitaine Taylor Wadleigh de North Hatley fut arrêté à l'automne de 1837, accusé de haute trahison et jeté en prison à Montréal. Et à Stanstead, il y avait alors un marchand, Levi Spalding, qui était allé en décembre à Mont-Pellier, Vt., et avait écrit que les patriotes s'armaient pour une invasion prochaine; ils avaient acquis 600 fusils, 4 canons et 10 barils de poudre. Où l'attaque porterait-elle ? C'est sans doute ce que M. McMahon craignait pour Sherbrooke. Ensuite, dans une lettre, datée de Stanstead, le 3 janvier 1838, et adressée à S. Walcott, secrétaire civil, trois juges de paix C. Peasley, Ichabod Smith et Wilder Pierce révèlent qu'un papier séditieux **The Canadian Patriot,** daté de Stanstead et publié à Derby Vt., circule dans la population; ils disent que la prison du district de Saint-François est insuffisante; il faudrait envoyer les prisonniers à Montréal; ils se demandent s'ils n'ont pas besoin d'une nouvelle commission pour faire prêter serment depuis la mort de Georges IV . . . A Sherbrooke, il y avait au moins Jones et Brooks qui seront arrêtés.

L'année se termine par la fête de Noël célébrée avec éclat dans la chapelle de Saint-Colomban, parce que M. McMahon bénit en ce jour la première cloche qui devait appeler les catholiques des alentours aux offices religieux. Tout le monde est ravi de l'entendre sonner. Le missionnaire y va d'un sermon d'une heure sur le rôle de la cloche et sur l'obéissance aux lois; une réédition de sa lettre de novembre à la **Sherbrooke Gazette.**

Troubles de 1838

Nous continuons à suivre M. J.-B. McMahon, premier missionnaire, en fait curé résidant à Sherbrooke, dans ses missions et en butte aux troubles de 1838. Le 4 janvier 1838, M. McMahon dit avoir fait un sermon d'une heure et quart sur le respect dû à l'autorité, à la messe de minuit en la fête de Noël à Sherbrooke, alors que l'assistance était composée de catholiques et de gens d'autres dénominations religieuses. Il parle d'une écrit qu'il a envoyé à la **Quebec Gazette,** cette fois, afin de mettre sous les yeux du gouvernement de cette province, les sentiments des catholiques des Townships.

Troubles de 1838

Trois jours après, le 7 janvier, M. McMahon écrit plus longuement à Mgr Joseph Signay; il dit avoir fait de nouveau publier une lettre recommandant l'obéissance à ses ouailles; il craint que les Américains interviennent dans nos troubles politiques, en faveur des révolutionnaires. Il demande encore son **exeat,** non par peur, mais parce qu'il croit ne pas avoir été traité avec justice. Il ira travailler ailleurs. Une rumeur se répand, à savoir que s'ils sont portés au pouvoir, les révolutionnaires distribueront 300 acres de terre à qui voudra s'établir; leur préparation à Montpellier est très hostile; il a lu dans l'**Ami du Peuple** que M. Chartier avait été pris, mais ce n'est pas confirmé. Il plaint M. Chartier et M. Blanchette. Il dit des Américains : "Timeo Danaos et dona ferentes." Les gens de Tingwick sont rapportés comme déloyaux mais il tâche de les maintenir dans l'obéissance . .

La teneur de cette lettre démontre que les patriotes voulaient les terres des grands propriétaires établis et favorisés sous Shores Milnes. Il est question de M. l'abbé Etienne Chartier, curé de Saint-Benoit, qui avait pris part à la révolte et dût s'enfuir aux Etats-Unis; et aussi de M. Magloire Blanchet, curé de Saint-Charles-sur-Richelieu, incarcéré à Montréal avec les patriotes et plus tard premier évêque de Nesqually, dans l'état de Washington, décédé à Vancouver en 1887.

Le 20 janvier, Mgr Signay écrit à Mgr Lartigue de Montréal que le missionnaire de Sherbrooke, M. John McMahon, demande son exeat et il prétend que lors de son ordination, il ne s'est pas engagé à exercer le ministère dans cette province, mais qu'il s'est réservé la liberté de déployer son zèle où bon lui semblerait . . . Comme c'est Mgr Lartigue qui l'a ordonné, Mgr Signay aimerait savoir si ce monsieur ne s'est pas engagé, comme les autres prêtres, à servir sous les ordres de son évêque. La réponse de Mgr Lartigue est du 29 janvier : "M. John McMahon, qui possède un titre clérical sur les biens de M. Dessaulles de Saint-Hyacinthe, n'est pas tenu au serment des missions et il appartient au diocèse de Québec." (1)

Point obscur

Le 3 février, Mgr Signay écrit à M. McMahon qu'il ne voit pas pourquoi il lui donnerait l'exeat qu'il sollicite ; il ne voit aucune raison pour justifier sa sortie du diocèse étant satisfait des services qu'il rend avec zèle au troupeau qu'il lui a confié. Il éprouve de la peine d'une telle insistance à vouloir aller travailler ailleurs. Le 7 février suivant, M. McMahon dit avoir été frappé par cette parole de Mgr Signay : "Il m'est pénible de vous voir revenir si souvent à la charge pour avoir un exeat". Il lui demande d'effacer la peine qu'il lui a causée . . . "and let me go" . . . mais il se résigne à la volonté de Dieu. Le 25, M. McMahon est allé à Québec; il a fait un bon voyage et il a rencontré des amis à Drummondville; il a visité une famille protestante qui vient de sa place **at home.**

Interrompons cette correspondance pour nous reporter aux événements qui l'expliquent, surtout en ce que M. McMahon rapporte dans sa lettre du 7 janvier sur les troubles. Lord Gosford qui était un excellent homme, voyant les troubles dans le pays, demanda son rappel en septembre 1837; il partit en février 1838, laissant l'administration à Colborne surnommé le "Vieux Brûlot", après l'incendie et le sac de Saint-Benoit. Durham arriva en mai; la première question à régler était le sort des prisonniers arrêtés depuis six mois et qui se trouvaient dans les prisons de Montréal et des districts. Nous verrons plus tard ce qu'il en adviendra. Pour le moment, il est important de savoir s'il y a de l'agitation dans la région de Sherbrooke. Le 2 janvier 1838, Jas. Thompson de Melbourne, envoie au colonel F.-G. Heriot, Drummondville, une copie d'une lettre de Levi Spalding de Stanstead, au sujet des agissements à Montpellier, de la préparation d'une invasion des patriotes par Swanton. Le colonel Heriot par lettre du 3 janvier demande à S. Walcott, secrétaire, 50 à 60 uniformes pour des volontaires. C'est que les patriotes sont dans le Vermont depuis novembre; il y a à Burlington un nommé Bazelle, soldat français ayant servi sous Napoléon, et qui entretient des relations avec Ludger Duvernay; à Sherbrooke aussi, il y a des Bazelle; le 2 décembre, Brown est arrivé à Burlington et il a rencontré le gouverneur de l'Etat, qui lui a dit que la cause des patriotes canadiens avait les sympathies des masses américaines. Le **New York Express** est favorable aux patriotes qui sont aussi à Champlain, St-Albans; mais le consul anglais à New York a des agents secrets. En janvier 1838, Duvernay participe à des assemblées; il est venu à Derby Line à la fin du mois. Le 11 décembre 1837, le Dr Wolfred Nelson a été arrêté avec Célestin Parent de Saint-Pie et le Sauvage abénaquis François Porneuf, dans les bois de Stukeley; les trois se dirigeaient vers les Etats-Unis; ils devaient rejoindre Thomas S. Brown, le capitaine Jalbert, le Dr Kimper et Simon Marchesseault, de même que Larocque et B. Viger, qui tous s'étaient déjà rencontré chez J.-B. Bousquet, dont la maison était près de bois à Saint-Césaire. Quand le Dr Nelson fut arrêté, il avait l'intention d'entrer aux Etats-Unis par le chemin de Stanstead, lequel était connu du Sauvage Portneuf. A Stanstead, il y a un certain Alex. Kilborn, qui recueille tous les renseignements possibles pour les expédier par courrier spécial au colonel Heriot à Drummondville; le corps formé par Heriot portait le nom de **Royal Townships Volunteers.**

JEAN CLAUDE GAGNON

Courtier d'assurance agréé

VIE—FEU—AUTOMOBILE

RESPONSABILITE—VOL

22, rue Lemieux—Lac-Mégantic Tél: 188

BIENVENUE

Aux touristes et aux voyageurs

A LAC-MEGANTIC

et aussi à

I'HÔTEL QUEEN

"Le rendez-vous des voyageurs"

Chambres modernes—Excellente cuisine

111, rue Frontenac — Tél: 83

LAC-MEGANTIC, Qué.

STUDIO ASTRA

Paul LACHAPELLE, prop.

Mariages—Réceptions

Photographies à domicile

36, rue Laval Tél: 228

LAC-MEGANTIC

LA TRIBUNE

BUREAU DE

LAC-MEGANTIC

116, rue Frontenac

Tél.: 512

- Annonces
- Nouvelles
- Abonnements

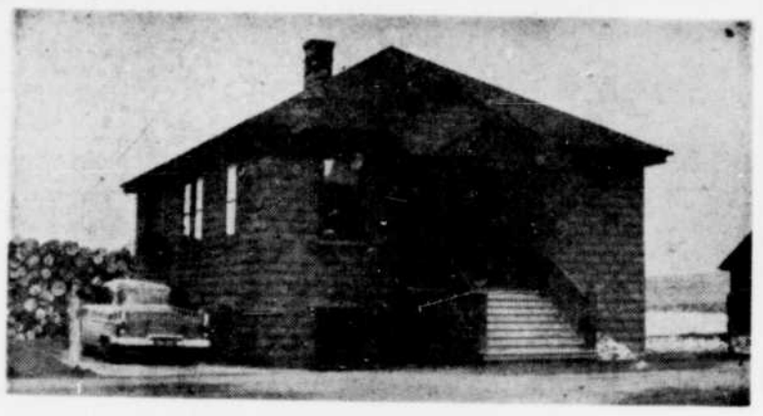
Voyez notre représentant:



VALÈRE AUDY

LAC-MEGANTIC

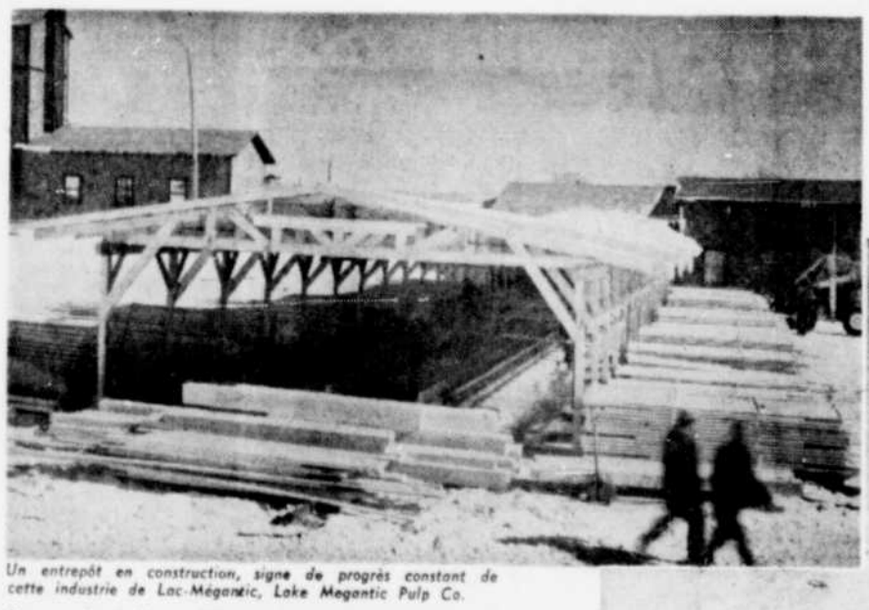
UNE DES PLUS VIEILLES ET DES PLUS IMPORTANTES INDUSTRIES DE



Bureau de la LAKE MEGANTIC PULP CO.

LAC-MÉGANTIC

établie en 1893

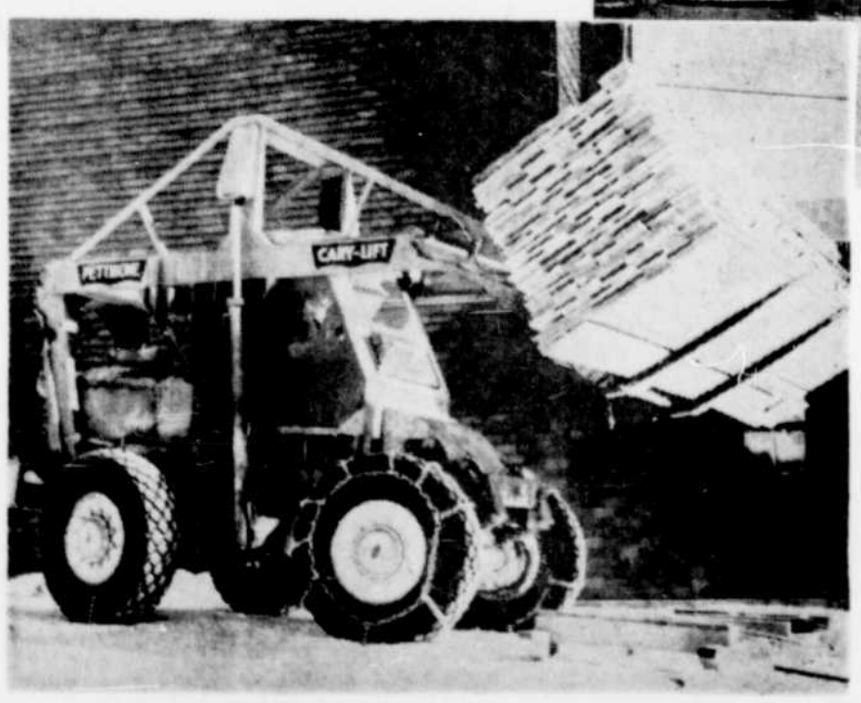


Un entrepôt en construction, signe de progrès constant de cette industrie de Lac-Mégantic, Lake Megantic Pulp Co.

Une vue d'ensemble de différentes bâtisses de la Lake Megantic Pulp Co.

La modernisation a aussi sa place à la Lake Megantic Pulp Co. Une grue mécanique nous le prouve ici.





MANUFACTURIERS DE . . .

- Bois d'épinette, merisier et pin
- Bois de construction
- Bois moulu pour pâte à papier
- Bardeaux • Lattes

LAKE MEGANTIC PULP CO.

L'architecture dans les Cantons de l'Est depuis cinquante ans

Par Denis Tremblay

En 1910 lorsque fut fondée La Tribune, la population de Sherbrooke n'était que de 16,000 habitants; après cinquante ans, la Reine des Cantons de l'Est compte 64,000 habitants. Au recensement fédéral de 1911, les douze comtés des Cantons de l'Est avaient une population de 254,500 habitants et cette population dépasse aujourd'hui le demi-million. En 1910 le diocèse de Sherbrooke ne comptait qu'une cinquantaine de paroisses canoniquement érigées et il en possède aujourd'hui cent cinquante. On pourrait continuer les comparaisons dans d'autres domaines, mais c'est surtout l'augmentation de la population qui détermine le besoin de construire des édifices de toutes sortes.

La population de Sherbrooke a donc quadruplé en un demi-siècle tandis que celle de la région a doublé.

Les chiffres qui précèdent nous révèlent que pendant ces cinquante années, tant dans l'ensemble de la région qu'à Sherbrooke, il a fallu contruire beaucoup. Cependant, tout ce volume de construction de toutes catégories ne peut mériter le nom d'architecture, car on doit distinguer entre bâtisse et architecture. Un édifice n'est architectural que lorsqu'il y apparaît une intention manifeste de réaliser une oeuvre d'art, car l'architecture est avant tout un art : c'est l'art de bâtir suivant les règles d'une discipline artistique.

Mon but n'étant pas de tenter d'écrire une histoire même sommaire du développement de l'architecture dans notre ville et sa région, je me bornerai à donner au moyen de quelques exemples ce qu'était notre architecture il y a cinquante ans pour la comparer ensuite à celle d'aujourd'hui. Une telle histoire, d'ailleurs, ne révélerait aucune caractéristique qui distinguerait notre architecture de celle des autres régions de notre province et même du Canada pour la période considérée.

En 1910, Sherbrooke et les Cantons de l'Est possédaient déjà un bon nombre d'édifices publics importants et dont nous avons lieu d'être fiers encore aujourd'hui. Pour donner une idée de ce qu'était l'architecture à cette époque, voici quelques exemples pris à Sherbrooke et dans la région, pour la période allant de 1875 environ au début de la première grande guerre, avec quelques détails et des notes historiques pouvant présenter un certain intérêt pour les amateurs de la petite histoire.

L'ancienne cathédrale

Sur le promontoire couronné par la Basilique St-Michel et le Palais archiépiscopal actuels, s'élevaient l'ancienne cathédrale et la résidence de l'évêque de Sherbrooke, édifices démolis en 1915 et 1916 pour faire place au Palais épiscopal et à la chapelle "Pauline" de Mgr Paul LaRocque, sous-sol de l'actuelle basilique. L'ancienne cathédrale, de style Renaissance, longeait la rue Couvent. Sa façade de brique rouge était divisée par des pilastres de même brique formant trois travées surmontées d'un lourd entablement et couronné d'un clocher central à deux lanternes et d'une flèche élancée.

L'intérieur était à trois nefs, comportant de belles colonnes corinthiennes supportant un entablement ouvragé. La nef centrale avait une voûte à plein-cintre ornée de caissons. La façade était orientée vers le nord, contrairement à ce qu'exige la tradition qui veut que la façade des cathédrales soit orientée à l'ouest et le chevet vers l'est, d'où vient la lumière du soleil levant : "Ex oriente lux". La résidence de l'évêque se trouvait à l'endroit de la partie avant de la nef de la basilique actuelle. C'était une maison de brique rouge, de style gothique victorien, avec tour crénelée du côté Est. La plus ancienne partie du Mont Notre-Dame, démolie pour faire place au pavillon faisant face à la place de l'archevêché, logeait la chapelle de cette institution, fondée en 1855, et qui ouvrit ses cours le 21 novembre 1857. C'était une construction à trois étages surmontés d'un toit à lucarnes, avec abside en demi-octogone, au nord. Le corps principal du couvent (rue Couvent) était alors une construction récente, oeuvre de l'architecte Verret, dont il sera question plus loin. Le pavillon de la chapelle actuelle, ainsi que le pavillon sud, ont été construits en 1927 sur les plans



L'architecte Denis TREMBLAY.

de l'architecte Audet, dont nous parlerons aussi au cours de cet article.

Le séminaire

L'édifice le plus important de Sherbrooke en 1910, et qui l'est demeuré jusqu'à ce jour par ses multiples adjonctions, était sans doute le Séminaire Saint-Charles-Borromée, dont la partie centrale, rue Marquette, fut construite de 1898 à 1900 pour remplacer les anciennes constructions détruites par l'incendie le 30 décembre 1897. Les plans et devis avaient été préparés par Joseph J.-B. Verret, le premier architecte qui vint s'établir à Sherbrooke pour y pratiquer sa profession.

L'architecte Verret a laissé sa marque à Sherbrooke et dans le diocèse par les oeuvres nombreuses et de belle venue qu'il a été appelé à y réaliser. Né à l'Ancienne Lorette en 1867, après avoir terminé ses humanités au Séminaire de Québec, il fit l'apprentissage de sa profession avec F.-X. Berlinguet (1830-1916), de Québec.

L'architecte Berlinguet était fils d'architecte. Son père, Louis-Thomas Berlinguet (1790-1863), avait été, comme le fut son fils, un architecte réputé. M. Verret était donc allé à bonne école. Sherbrooke possède une des oeuvres de F.-X. Berlinguet: l'ancien bureau des Postes, rue Dufferin, aujourd'hui occupé par la Bibliothèque municipale et la Sherbrooke Public Library. Cet édifice fut érigé en 1881.

L'architecte Verret

M. Verret vint s'établir à Sherbrooke en 1892, à l'âge de 25 ans. Il consulta Mgr Racine sur les possibilités de réussite qu'il pouvait y avoir pour un architecte qui s'établirait à Sherbrooke, et l'évêque de Sherbrooke ne l'aurait pas trop encouragé, car son diocèse était pauvre, disait-il, et incapable d'assumer la responsabilité de garantir assez de travail pour qu'un architecte puisse y vivre de sa profession. Cependant, une couple d'années plus tard, des commissions venant surtout des paroisses et des communautés religieuses, commencèrent à affluer à l'étude du jeune architecte. D'abord trois autels pour l'église St-Georges de Windsor, puis l'ancienne église d'East Angus, la réfection de l'église St-Philippe de Windsor, puis, une oeuvre importante : l'église St-Patrice de Magog (1895).

Sans ordre chronologique rigoureux, mentionnons les églises de Garthby, (Wolfe), de St-Adolphe de Dudswell, de Paquetteville (classé monument historique), de Notre-Dame du Bonsecours (Stuckely), le corps central du Mont Notre-Dame, l'évêché de Rimouski et les deux transepts de la cathédrale, et, dans le même diocèse, l'église de Cabano.

Le pavillon central du Séminaire St-Charles-Borromée est l'oeuvre principale de l'architecte Verret à Sherbrooke, et sa dernière réalisation d'envergure. Cette oeuvre s'inspire de l'architecture hollandaise où la brique est le matériau de base. Le nouvel édifice fut béni le 20 juin 1910 par S. E. Mgr Falconi, alors Délégué Apostolique au Canada, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de cette institution fondée par Mgr Racine en 1875, un an après son accession au trône épiscopal du nouveau diocèse.

En ce qui concerne le Séminaire St-Charles-Borromée pour nous en tenir aux constructions de cette époque, il convient de noter que le pavillon sud, du côté du couvent des Petites Soeurs de la Ste-Famille, (aujourd'hui le Parthénon) est l'oeuvre de l'architecte Wilfrid Grégoire, ainsi que le pavillon des professeurs, côté nord. L'aile sud fut bénite par un autre Délégué Apostolique au Canada, S. E. Mgr Stagni, qui passa huit jours dans le diocèse, en juin 1913, presque tous employés à bénir de nouvelles églises, écoles et institutions religieuses qui venaient d'être érigées sous l'initiative de Mgr LaRocque. Dans ces deux pavillons, M. Grégoire a su respecter l'oeuvre de son prédécesseur en observant des proportions qui équilibrent bien la composition originale.

L'architecte Grégoire

Natif de St-Sylvestre (Co. Lotbinière), en 1880, M. Grégoire arriva à Sherbrooke en 1897, et fut admis à la pratique de l'architecture en 1902, alors que l'Association des architectes de la province de Québec, fondée en 1890, ne comptait qu'une trentaine de membres. Parmi les oeuvres les plus importantes réalisées suivant les plans de l'architecte Grégoire, à Sherbrooke et dans la région, mentionnons d'abord l'église St-Jean-Baptiste de Sherbrooke, en collaboration avec l'architecte Brassard, de Montréal; les adjonctions au Séminaire St-Charles-Borromée, dont nous avons parlé; les églises de Brompton-ville, de St-Camille de Cookshire, de St-François-Xavier de Brompton, de Notre-Dame des Bois, de La Patrie, de Weedon ; le couvent des Ursulines de Stanstead, et à Sherbrooke, l'hôtel-de-ville, l'édifice Olivier (Nicol), les édifices Bernard, les pavillons de l'Hôpital Général St-Vincent-de-Paul, (1925-26), l'Hospice du Sacré-Coeur (rue Belvédère) et enfin, en collaboration avec l'architecte Alphonse Bélanger, l'édifice Fédéral, rue St-Edouard. M. Grégoire est mort à Sherbrooke le 25 avril 1955.

Eglise St-Jean-Baptiste

En 1910, comme noté plus haut, l'église St-Jean-Baptiste et l'Hôpital St-Vincent-de-Paul ainsi que le Sherbrooke Hospital, (rue Parc) étaient les principaux édifices publics de Sherbrooke - Est. L'église St-Jean-Baptiste fut construite en 1905. On était alors à l'époque où il fallait faire grand et monumental à tout prix, même si le plus souvent les moyens étaient précaires; où des matériaux pauvres étaient employés pour imiter des matériaux trop coûteux. Il en résultait parfois une richesse que nous jugeons factice, richesse obtenue par l'exubérance de la décoration. A l'intérieur, les moulages de plâtre rehaussés d'or, et, à l'extérieur, la tôle galvanisée permettant d'imiter la maçonnerie, étaient les moyens les plus utilisés pour atteindre les buts qu'on se proposait. Cependant, la plupart des édifices de cette époque ne sont pas dépourvus de charme pour nous, bien que les goûts aient beaucoup changé depuis lors, comme d'ailleurs les matériaux et les techniques.

L'Hôpital Général St-Vincent-de-Paul dont les travaux de construction, commencés en 1906 furent terminés en 1909, ne comportait alors que la rotonde centrale l'aile Nord et le pavillon de l'administration à l'Ouest, qui logeait aussi la chapelle au-dessus des bureaux. La rotonde et les deux pavillons, ne comprenant que les trois-cinquièmes du plan projeté, ont coûté alors environ cent trente-cinq mille dollars. L'architecte de cette construction fut Charles Chausse, de Montréal. Les pavillons qui complétèrent en 1926 l'oeuvre prévue furent construits sur les plans de l'architecte Grégoire.

Revenant au centre de la ville, voici quelques-uns des monuments les plus importants à l'époque, outre ceux déjà mentionnés, et méritant qu'on s'y arrête.

Le Palais de Justice

Le Palais de Justice actuel a été terminé en 1904 et occupe le site de l'ancien marché public à l'étage duquel se trouvaient les bureaux de l'Hôtel-de-Ville, d'où le nom "Market", devenue Marquette, de la rue passant à l'arrière de cette bâtisse. Le nouveau Palais de Justice remplaçait celui de la rue Williams, en face de la rue Court, aujourd'hui le manège militaire du Sherbrooke Regiment.

Sur la rue Wellington, en 1910 et avant la première grande guerre, on remarquait, partant du Palais de Justice et allant vers le Sud, du côté Ouest : l'édifice du Québec Central (1912) le Théâtre Clément, plus tard

Voir architecture — p. 105, c. 2

Pharmacie East Angus
C. A. PEHLEMAN, prop.
PHARMACIEN
EAST ANGUS — TErminus 2-2144



Rien n'égale le BON PAIN que nous vendons !
ÉMILE LANDREVILLE
Boulanger
Rue St-Hilaire — Tél: TE 2-2660
EAST ANGUS, Qué.

Félicitations à La Tribune
Meilleurs voeux à la direction et au personnel de LA TRIBUNE à l'occasion de son cinquantenaire



Je suis toujours heureux de coopérer au progrès et à l'avancement de mon comté !
CLAUDE.-G. GOSSELIN,
M. P. P.
DEPUTE PROVINCIAL du comté de Compton



LES JOURNAUX, C'EST SON AFFAIRE.
IL VEND DES TONNES DE JOURNAUX CHAQUE ANNEE. ET NOUS, CHAQUE ANNEE, NOUS PRODUISONS PLUS DE 428,000 TONNES DE PAPIER-JOURNAL ET PLUS DE 250,000 TONNES DE PAPIERS D'AUTRES SORTES POUR USAGE DOMESTIQUE OU INDUSTRIEL.
LE PAPIER, C'EST NOTRE AFFAIRE.
Papeteries à Dolbeau, East Angus et Trois-Rivières, dans le Québec, à Hipigon et Red Rock, en Ontario
ST. LAWRENCE CORPORATION LIMITED
Suite 840, Sun Life Building, Montreal

Bienvenue à East Angus
ROY ESSO SERVICE
ALPHONSE ROY, PROP.
Service de lubrification—Lavage—Graissage
Accessoires—Pneus—Batteries
18, rue Cookshire — TER. 2-2862
EAST ANGUS

LANDREVILLE BP SERVICE
vous invite à venir le voir pour faire la mise au point du printemps sur votre automobile.
LORENZO LANDREVILLE, prop.
HUILE — GAZOLINE — LAVAGE
GRAISSAGE — BATTERIES
PNEUS — REMORQUAGE
90, rue Angus — East Angus, Qué. TE 2-2842

CHEVROLET — OLDSMOBILE
ED. COUTURE
AUTO ENR.
MAINTENANT DISTRIBUTEUR
Chevrolet — Oldsmobile — Camions Chevrolet
Chars usagés
Vente — Service — Echange — Réparations générales
POSTE DE SERVICE — TELACO — SERVICE DE REMORQUE
TErminus 2-2115 — EAST ANGUS



ENTREPRENEURS-BRIQUETEURS
AYEZ CONFIANCE EN UNE ENTREPRISE DE CHEZ VOUS DANS LA REGION !



EAST ANGUS BRICK & TILE REG'D
Manufacturiers de BRIQUES et TERRA COTTA
Tél. : TE. 2-2414 C.P. 553
EAST ANGUS, QUE.



LES SEULS MANUFACTURIERS DE SACS "MULTIWALL" DES CANTONS DE L'EST
SACS A GRAINS
SACS A FARINE.
SACS A LAIT EN POUDRE
SACS A PATATES.
SACS POUR L'AMIANTE.
ET PLUSIEURS AUTRES
THOMAS BONAR & CO. (CANADA) LTD.
EAST ANGUS, Qué.—TELEPHONE — TERMINUS 2-2421



Nos plus sincères félicitations à La Tribune Limitée qui célèbre cette année son 50e anniversaire, un demi-siècle de progrès constant.
Les ménagères avisées exigent les produits laitiers pasteurisés de la
LA TRIBUNE 1910-1960
Produits de qualité supérieure livrés chez tous les détaillants des Cantons de l'Est.
LAITERIE EAST ANGUS, enr.
Lait-crème-beurre, lait chocolaté distribué à Ascot Corner, Cookshire et Weedon.
56-B, rue Angus, TE 2-2781, East Angus
M. Roger COUTURE, copropriétaire de la Laiterie d'East Angus
CRÉMERIE D'ASCOT
Manufacturier de beurre pasteurisé de marque Cookshire. "Nous sommes acheteurs et distributeurs de beurre et fromage."
ASCOT CORNER — LO. 2-1720



M. Bertrand COUTURE, prop. de Crémerie Ascot, compr. Laiterie East Angus Enr.

Sherbrooke 1910-1960

Cinquante ans de progrès économique; facteurs et conditions de son essor

Par le Dr Rosario Cousineau

Sherbrooke occupe le troisième rang parmi les grandes villes de la province de Québec. Elle doit sa prospérité et son essor à des facteurs naturels, économiques, politiques et humains, qu'il est bon de rappeler, parce qu'ils sont le gage de ses progrès futurs.

Situation géographique

Sherbrooke est située à la pointe d'un triangle renversé dont Montréal et Québec seraient les deux angles opposés. A vol d'oiseau, elle est à 80 milles de Montréal et à 100 milles de Québec. Au sud, et à l'est, la frontière des Etats-Unis fixe Sherbrooke à la périphérie du territoire canadien et en-dehors des grandes voies de communication naturelles et commerciales.

Par ailleurs, Sherbrooke est située au point de rencontre de plusieurs vallées étroites qui lui donnent un accès terrestre facile tant vers les Etats-Unis au sud et à l'est que vers Québec au nord et Montréal à l'ouest. Le plus court chemin entre le Nouveau-Brunswick et Montréal passerait par Sherbrooke après avoir franchi les régions lacustres du Maine et traversé la ligne de partage des eaux au sud du lac Mégantic. C'est à peu près le tracé que suit le chemin de fer Canadien Pacific entre Montréal et la frontière du Nouveau-Brunswick à McAdam, sur la rivière Sainte-Croix, à quelque 35 milles de Fredéricton.

Site

Sherbrooke occupe le site même que les indigènes avaient choisi pour leurs rencontres et leurs échanges, les Grandes Fourches: c'est l'endroit où la rivière Magog se jette dans la rivière Saint-François. Les rives escarpées de la rivière Magog, sur un parcours d'un demi-mille en amont de son point de décharge, ainsi que les marmites profondes qui triturent encore son lit à eau basse, montrent qu'à une époque fort reculée cette rivière avait un débit considérable et rapide. Le travail de ses eaux a contribué pour beaucoup à remplir le lit de la rivière Saint-François et à rapprocher ses rives.

Le site de Sherbrooke comprend une double bande étroite de terrain plat le long de la rivière Saint-François et un triple plissement rocheux dont deux en parallèle, de chaque côté de la rivière Saint-François, et le troisième à angle obtus au sud de la rivière Magog.

Grâce à son site diversifié et étagé, Sherbrooke a pu s'étendre par étapes et par secteurs, au fur et à mesure de ses besoins et au gré de ses habitants. Les deux grandes rivières lui apportent toute l'eau dont elle a besoin, non seulement pour fins industrielles, mais aussi pour la consommation humaine à la condition de la purifier.

Par contre la présence de ces deux rivières exige la construction de ponts de plus en plus larges, de plus en plus longs et de plus en plus nombreux. Comme à Paris et Bordeaux, en France, des ponts bien étudiés et adroitement localisés peuvent ajouter à la beauté naturelle du site et du paysage.

Climat

Sherbrooke jouit d'un climat tempéré de type continental, modifié par son altitude et par son voisinage de la chaîne des Montagnes Blanches aux Etats-Unis. Il est chaud l'été, froid, l'hiver, sain et vivifiant en toute saison.

Les vents prédominants viennent de l'ouest et apportent à Sherbrooke les mêmes trains de nuages qui passent à Montréal de trois à cinq heures plus tôt. Les vents de l'Est sont rares, durent peu et sont un signe de changement prochain de température. Les vents du sud sont violents; ils sont souvent la queue ou une tangente des ouragans tropicaux qui s'abattent sur la côte est des Etats-Unis. Les Montagnes Blanches servent à la fois d'écran contre les vents de l'Atlantique et de cantilleurs des ouragans tropicaux venus des Antilles.

Les années ordinaires, la neige commence à tomber en fin de novembre et disparaît presque en fin de mars. L'automne est généralement ensoleillé et se prolonge souvent en beauté novembre.

La présence de nombreux lacs et rivières, dans la région, et le passage de leurs eaux par le centre de Sherbrooke, n'est pas sans influer sur le climat de la ville qui s'en trouve à la fois plus humide et moins pluvieux.

Si la saison sans gelée est plus courte qu'à Montréal ou Québec, par contre le nombre jusqu'à la première moitié de de jours ensoleillés est aussi élevé.

Température

La chaleur de l'été n'est jamais suffocante. Le froid de l'hiver n'est pas excessif. Les variations de température sont parfois très brusques et très considérables. Elles sont alors dues aux changements dans les vents dominants sous l'effet de dépressions atmosphériques discordantes.

Sol et sous-sol

Sherbrooke est construite sur des roches généralement assez friables parfois quasi granitiques. La construction domiciliaire et surtout commerciale et industrielle doit tenir compte de ce facteur important dans le choix et l'aménagement du terrain. Par contre, la solidité des fondations et de l'infra-structure assure la permanence des travaux. Les services publics d'eau, d'égouts, de gaz et de voirie doivent porter une attention toute spéciale aux installations premières.

Hyatt's Mill — Sherbrooke

En 1794, Gilbert Hyatt, un Loyaliste originaire d'Arlington, dans l'Etat du Vermont, vint s'établir aux Grandes-Fourches. Il fut suivi d'autres Loyalistes, puis d'immigrants Anglais, Irlandais et Ecossais. En 1818, à l'occasion de la visite dans la région du Gouverneur Général, Lord John Coape Sherbrooke, le petit hameau de Hyatt, qui comptait alors une douzaine de familles, prit le nom de Sherbrooke. Le 10 juillet 1852, Sherbrooke devenait une ville incorporée. Depuis le 24 décembre 1875, elle est une cité.

Population

Les Abénaquis ne semblent pas avoir érigé de bourgade aux Grandes Fourches ni laissé de monument de leur passage.

La région était déserte quand le premier Loyaliste s'y installa en 1794. Le hameau Hyatt ne comptait que 35 habitants, en 1818.

Un certain nombre de Loyalistes de l'Empire s'établirent



M. Rosario COUSINEAU

dans la région de Sheroboke. Mais ce furent surtout des immigrants (Anglais, Irlandais, Ecossais et Nordiques) soucieux d'améliorer leurs conditions de vie, et des militaires démobilisés qui s'y installèrent, attirés par l'appât de la concession de grandes terres couvertes de forêts et propres à la culture.

La "British American Land Company", fondée à Londres, en 1833, a joué un rôle considérable dans le peuplement de Sherbrooke et la région avoisinante. Propriétaire de vastes domaines, elle en disposa de façon à préserver le caractère anglais de la région.

Les historiens signalent la présence de Canadiens Français à Hyatt's Mill, dès 1815. La construction des deux chemins de fer, le Grand Tronc et le Boston and Maine, attira plusieurs jeunes Canadiens - Français. Après le parachèvement des travaux, en 1852-1853, quelques-uns s'établirent à Sherbrooke, soit pour l'entretien des voies ferrées, soit comme bûcherons dans les forêts, ou comme manoeuvres dans les scieries, les meuneries et la construction. Lorsque Sherbrooke devint une cité, en 1875, elle comptait déjà un petit noyau de Canadiens - Français.

La population de Sherbrooke s'est augmentée à un rythme lent et régulier, ainsi que le démontrent les chiffres du recensement fédéral décennal.

1881	7,227	habitants
1891	10,097	habitants
1901	11,765	habitants
1911	16,405	habitants
1921	23,516	habitants
1931	28,933	habitants
1941	35,965	habitants
1951	53,197	habitants
1960	63,500	(estimé)
1961	65,000	(estimé)

Le saut assez considérable que l'on remarque entre 1941 et 1951 est dû autant à l'annexion par la Cité de Sherbrooke de territoires limitrophes qu'à l'augmentation naturelle de la population. Le taux de natalité s'est ressenti de l'arrivée d'éléments ruraux et français à Sherbrooke, aussi bien que du retour des militaires après les deux dernières guerres mondiales. Il ne serait pas étonnant que la population de Sherbrooke enregistre une augmentation naturelle accélérée au cours de la prochaine décade du fait que l'Université de Sherbrooke et la Commission Scolaire ont attiré et continuent à attirer un fort groupe de jeunes familles.

La population de Sherbrooke est de langue française dans la proportion d'environ 90 pour cent. Notons qu'à Lennoxville, à quelque trois milles plus au sud, en banlieue pour ainsi dire, seulement un tiers de la population est de langue française. Le chiffre absolu de population de langue anglaise se maintient malgré une natalité moins élevée, grâce à l'apport des familles rurales qui rentrent en ville après avoir vendu leurs fermes.

Facteurs humains

Sherbrooke a une population jeune et ambitieuse. Arrivée, pour la plus grande partie, il y a à peine une génération, elle a dû besogner ferme pour acquérir une propriété, pour s'assurer une honnête aisance et pour élever et instruire une nombreuse famille. Cet esprit d'initiative s'est transmis intact à la génération actuelle. La génération

Voir PROGRES — p. 106, col. 3

SEMINAIRE

(Suite de la page 99)

diants fondent leur propre journal "Le Copain" en 1934. Deux ans plus tard un poste local de radio-diffusion et de retranscription est aménagé.

La révision des programmes est étudiée en collaboration; les mathématiques et les sciences sont mieux distribuées tout le long du cours classique; les laboratoires de Physique et surtout de Chimie sont mieux aménagés et équipés en vue des manipulations individuelles par chaque étudiant des classes de Philosophie - Science; l'étude de l'anglais est plus poussée tant au point de vue pratique qu'au point de vue culturel; un cercle est fondé à cette fin et prend le nom de "English Debate Society"; des bibliothèques particulières, établies d'une façon plutôt rudimentaire dans chaque classe depuis une dizaine d'années, sont renouvelées et considérablement augmentées, tandis que les étudiants ont un plus libre accès, pour leurs recherches, à la bibliothèque centrale.

Depuis 1939

a) — (1939-1950)

Ce sont d'abord à peu près les mêmes éducateurs qui continuent d'exercer leur influence dans l'organisation "institutionnelle" et l'administration académique. Rappelons brièvement quelques noms.

M. le chanoine Victor Vincent termine le troisième terme de son supériorat en 1940.

De 1940 à 1943, ce mandat est confié à M. le chanoine Arthur Sideleau, qui laissera l'enseignement du français et du grec en Rhétorique pour assumer à l'Université de Montréal le poste de Doyen de la Faculté des Lettres.

Préfet des études depuis septembre 1927, M. le chanoine Michel Couture cumulera la charge de supérieur avec celle de directeur des études dirant les années 1943-1948.

L'année 1942 verra s'organiser, sous la direction de Mgr Maurice O'Bready, un service d'orientation professionnelle et l'application des tests d'une manière plus suivie et plus scientifique. En décembre 1943, l'association des parents et des maitres (Famille-Collège) sera fondée pour établir des contacts fructueux et favoriser l'amélioration des méthodes d'enseignement, par le moyen de conférences faites par des spécialistes, de forums et de journées des parents.

Une autre intitiative est à signaler : l'organisation d'un Cours scientifique pour préparer l'entrée aux facultés universitaires de futurs techniciens et ingénieurs. Fondé en 1942, cet enseignement, qui offrait de brillantes promesses, dut être discontinué en 1946 à cause de l'exiguité des locaux et de la poussée grandissante vers les études classiques. De même disparut, en 1948, et pour des raisons semblables, le Cours commercial et la Classe d'affaires. Durant ses soixante-dix années d'existence, la Classe d'affaires compta 540 diplômés et gradués qui ont contribué à former cette élite collective, que réclamait notre petite patrie à la tête de son commerce et de ses industries.

La population étudiante dépasse six cents élèves et l'on doit refuser nombre d'aspirants. Les pavillons sont insuffisants, il faut songer à agrandir les constructions existantes. Déjà, en 1944, s'amorce une première grande souscription en faveur du Séminaire, souscription qui dépassera toutes les espérances avec les contributions de la "Juste Part".

B) — (1950-1954)

En l'année 1950, est célébré avec éclat le soixante-quinzième anniversaire de la fondation du Séminaire; les documents compilés dans la brochure publiée alors, "Programme - Souvenir", constituent une précieuse source d'informations sur l'existence du Séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke.

Un nouveau supérieur, Mgr Maurice Vincent (Lic. ès L., Montréal) préside aux destinées de notre institution (1949-1956). Sous son impulsion et la collaboration du procureur, M. l'abbé Aldéi Fontaine (1945-54) des pavillons modernes s'ajoutent aux constructions signalées doublant la capacité des anciens immeubles. Désormais, le Séminaire est doté de splendides salles d'étude, de classes et de laboratoires aménagés suivant les données modernes, d'une piscine plus vaste, d'un grand auditorium pouvant contenir 1,400 personnes assises.

La préfecture des études est confiée à M. le chanoine Roger Maltais (L. Ph., Rome) (1948-1956), qui va s'employer à moderniser les méthodes d'enseignement. Mgr Maurice O'Bready, (Lic. ès L., Paris) déploie son activité dans divers domaines : littérature, histoire, musique et chant, orientation professionnelle. En même temps, une équipe rajeunie et nombreuse de professeurs possédant des titres universitaires variés collaborent à la formation de plus de sept cents étudiants.

C) — (1954-1959)

L'année 1954 marque pour nous une étape mémorable dans le développement éducatif et une transformation dans le statut du Séminaire. Grâce à l'heureuse initiative et aux démarches persévérantes de S. Exc. Mgr Cabana, archevêque de Sherbrooke, aidé de vaillants collaborateurs ecclésiastiques et laïques, le Séminaire Saint-Charles est élevé au rang d'université. "C'est pour poursuivre sur un plan supérieur et plus vaste les buts que le Séminaire Saint - Charles - Borromée s'était fixé que les autorités religieuses, aidées de quelques laïcs, se sont adressées à la Congrégation des Séminaires et Universités, à la Constitution Apostolique et au Gouvernement de la Province de Québec pour obtenir deux chartes — canonique et civile (Bill 52, 23 février 1954) — qui font du Séminaire Saint - Charles - Borromée une université catholique et française". (Enquête, analyse et plan de l'Université de Sherbrooke, déc. 1957). Les deux institutions s'identifient alors en quelque sorte; le recteur, Mgr Irénée Pinard (B.D.C.), est inscrit en tête du personnel dirigeant du Séminaire qui, sous le plan académique est considéré comme affilié désormais à l'Université de Sherbrooke, par le truchement de la Faculté des Arts. Le doyen est M. le chanoine Roger Maltais. En 1954, également, M. l'abbé Roméo Leroux (Lic. ès Sc. com.), est nommé procureur.

Seul, le recul des temps permettra de préciser les influences exercées par cette pléiade de maitres (la plupart munis de titres universitaires pour les différentes disciplines de l'enseignement et de la pédagogie) sur le "curriculum studiorum" du Séminaire Saint-Charles.

Contentons-nous de mentionner les noms des responsables actuels de la structure et du rendement de l'enseignemetn classique en vue du baccalauréat ès Arts. Actuellement, le supérieur (ou recteur) est M. le chanoine Damien Lessard (1965 -). Depuis 1956, M. l'abbé Gérard Langevin (Lic. en Ph., Rome) s'occupe des classes d'Humanités et de Philosophie-Sciences qui conduisent les étudiants au baccalauréat ès Arts. M. l'abbé Gérard Marchand, (B. péd., diplômé de l'Inst. Pie XI, Montréal) est, depuis 1954, préfet des études pour les classes de Grammaire (High School) qui préparent à l'immatriculation junior. Par besoin d'équivalence ou d'uniformité, en prévision de l'établissement plus généralisé du cours secondaire dans les écoles publiques de la Province, M. l'abbé Marchand est à reviser, avec l'assentiment du Doyen de la F. A., la structure et le programme de ces classes en vue d'établir le cours de Lettres-Sciences.

1959 - 1960

En cete année scolaire 1959-1960, environ 840 élèves bénéficient du dévouement, de la compréhension sympathique et de la compétence de près de 80 éducateurs.

Enfin, devant le développement prodigieux de cette maison d'enseignement secondaire, à cause de l'expansion extraordinaire que connait notre région (fréquemment désignée sous le nom de l'Estrie), l'Université elle-même favorisa les démarches déjà amorcées pour rendre à cette vénérable institution son autonomie avec sa personnalité juridique. Accédant à la pétition présentée par S. Exc. Mgr Georges Cabana, archevêque de Sherbrooke, la Législature provinciale, par un acte sanctionné le 18 décembre 1959, a constitué légalement en corporation "Le Séminaire de Sherbrooke". Affilié à la Faculté des Arts de l'Université, "Le Séminaire de Sherbrooke", fier des succès accomplis depuis quatre-vingt-cinq années, pourra plus librement poursuivre son développement prestigieux dans les décennies à venir.

Ces notes sur l'histoire et l'évolution de notre enseignement ont été d'abord rédigées à la demande de la Conférence Nationale des Universités canadiennes ; elle avait fourni elle-même le plan et les divisions de l'étude. Les initiatives signalées et ces listes incomplètes de noms, choisis parmi les personnalités qui ont exercé une certaine influence sur le développement académique, ne peuvent rendre justice à tous les dévoués collaborateurs: elles laissent nécessairement d'innombrables lacunes à combler.

Telle qu'elle est, cette rétrospective historique d'un collège-séminaire, établi dans notre petite patrie, suffira peut-être à réconforter les vénérateurs d'un passé laborieux et à encourager les initiateurs d'un avenir plus prometteur encore.



Voici l'extérieur de l'épicerie-boucherie P.-H. THIBODEAU, située à Marbleton.

P.-H. THIBODEAU

- EPICERIE-BOUCHERIE
- FRUITS ET LEGUMES FRAIS
- MOULEES ● GRAINS
- REMEDES BREVETES

MARBLETON, Qué.
Téléphone: Marbleton 339



ROGER.-G. LEMELIN

maire de St-Adolphe de Dudswell

EPICIER-BOUCHER
FRUITS ET LEGUMES FRAIS
REMEDES BREVETES
LIVRAISON RAPIDE

St-Adolphe de Dudswell — Tél: 32-2 — Qué.



On voit ci-dessus la plus importante industrie de pierre calcaire de la province, la Dominion Lime Ltd, de Lime Ridge, Que. — On aperçoit les hauts-fourneaux qui servent au traitement de la pierre, ainsi qu'une vue d'ensemble de cette importante industrie.

DOMINION LIME Ltd.

Manufacturiers du fameux produit "AGSTONE" pour l'usage de la ferme et de pierre concassée à l'usage de la construction de routes, et travaux de béton armé, etc.

LIME RIDGE — QUE.

Au service des automobilistes de Weedon et de la région !

GARAGE LEMAY

WHITE ROSE

Réparations générales — Service de remorquage
Autos usagées

WEEDON — Tél: 26 — Qué.

PHOTO CECILE

ENR.



M. F. TARDIF, prop.
Photographies de groupes, banquets, mariages.
Photos commerciales et industrielles
ENCADREMENT
Vente d'appareils et d'accesscires de photographie
GROS et DETAIL

Weedon — Tél. 57-1—Rés. 45 — Qué.



VUE DE L'EXTERIEUR DE CE COMMERCE FLORISSANT ET DU SERVICE QU'ON Y DONNE

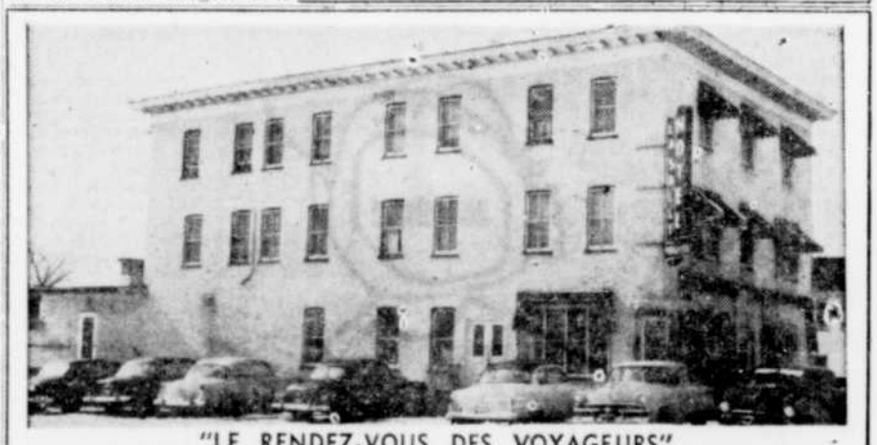
ROLAND BINETTE

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

VENTE ET SERVICE DE PRODUITS

TEL. : 79-S-2

WEEDON—Qué.



"LE RENDEZ-VOUS DES VOYAGEURS"

HÔTEL LASALLE

HECTOR COMTOIS, PROP.

● CHAMBRES AVEC BAIN ● EXCELLENTE CUISINE ● SALLE DE RECEPTION POUVANT ACCOMMODER 500 PERSONNES ● ATTRACTIONS TOUTES LES FINS DE SEMAINE AVEC ORCHESTRE

WEEDON (près de la gare) — Téléphone 97

BIENVENUE AUX INDUSTRIES!



Photo du Conseil de la Corporation du village de Weedon-Centre: de gauche à droite, les échevins Philias Bernier, Alphée Bouchard, Eugène Lacroix, Son Honneur le Maire Jean-Claude Goulet, le secrétaire-trésorier, Louis Paradis, les échevins Dr Gérard Lemieux et Réal Daigle. N'apparait pas sur la photo, M. Gilles Magnan, maire-adjoint.

CORPORATION DU VILLAGE DE WEEDON CENTRE

- Sites avantageux
- Excellentes communications
- Eau et électricité en abondance
- Main-d'oeuvre experte, etc.

Pour renseignements additionnels, écrivez à : Louis Paradis, secrétaire-trésorier, bureau à l'Hôtel de Ville.



Voici quatre des premiers journalistes de Sherbrooke. De gauche à droite, MM. G. Vekeman, du "Pionnier", E. S. Stevens, de l'"Examiner" (décédé il y a quelques années à un âge avancé), G. H. Bradford, de la "Sherbrooke Gazette", W. A. Moorehouse, de l'"Examiner".

Le Sherbrooke Hospital est né de la générosité des gens

Par H. C. ALLNUTT

Le Sherbrooke Hospital, le plus vieil hôpital de Sherbrooke ouvrit ses portes le 8 juillet 1896. M. R.-W. Heneker peut en être considéré comme le fondateur puisque c'est lui qui, dès le mois de décembre 1868, en lança le projet à l'instigation de sa femme. Un conseil provisoire des gouverneurs se forma en 1888 sous la présidence de M. Heneker et le conseil permanent suivant fut nommé le 15 janvier 1889: président, M. R.-W. Heneker; vice-présidents: MM. A. Paton et G.-C. Bryant; secrétaire honoraire et trésorier, M. E. Hargrave.

Lorsque le projet de construire un hôpital protestant fut lancé, non seulement l'élément anglo-protestant adressa des dons mais aussi l'élément canadien français catholique. Un rapport officiel montre que l'évêque catholique du diocèse fit même une souscription de $250 pour aider à construire l'hôpital.



M. H. C. ALLNUT

Les terrains sur lesquels s'éleva autrefois l'hôpital, avenue du Parc, furent achetés en 1892 et un M. Wentworth, architecte bostonnais, fut chargé de préparer les plans.

Agrandissement

M. Heneker resta président du conseil des gouverneurs jusqu'en 1902, alors qu'il fut remplacé par le major I. Wood, et M. Hargrave demeura secrétaire-trésorier jusqu'en 1910. Entre temps, en 1901, on avait entrepris la construction d'une maison destinée aux garde-malades de l'intsitution et, un peu plus tard, l'hôpital était agrandi afin de pouvoir recevoir le nombre toujours croissant de patients.

On construisit un bel immeuble en brique, comprenant 4 étages et un sous-sol et ayant une capacité de 105 lits. Au sous-sol, étaient le service de radiologie, le dispensaire, les archives, les appareils de réfrigération, etc. Au rez-de-chaussée, les bureaux du surintendant et du secrétaire-trésorier le service de chirurgie pour les hommes et des chambres privées. Le deuxième étage comprenait le service médical pour hommes, la maternité et des chambres privées. Au troisième étage, des salles d'opération et des chambres privées. Enfin au dernier étage, les cuisines et salles à manger.

Première réunion

A la première réunion du bureau de direction, après l'incorporation, le 15 janvier 1889, l'élection donna le résultat suivant : MM. R.-W. Heneker, président; A. Paton et G.G.Bryant, vice-présidents; E. Hargrave, secrétaire - trésorier; MM. Heneker, Bryant et Wood, membres du comité de la construction. Le 3 septembre 1891, on décidait d'acheter le terrain pour construire.

Dans la suite, une réunion publique eut lieu dans la Bâtisse des Arts où se trouvent aujourd'hui les studios de CHLT. Il fut annoncé à cette réunion que l'on avait déjà en banque la somme de $5,500; que l'on était assuré de dons au montants de $500; que le terrain avait été choisi, acheté et payé; que le coût de construction serait d'environ $11,000, tandis que le chauffage, l'éclairage et le mobilier coûteraient environ $4,000. L'ouverture officielle eut lieu le 8 juillet 1896.

En 1946, il devint évident que l'immeuble ne pouvait plus répondre aux besoins du temps et une grande campagne de souscription fut lancée pour la construction d'un nouvel hôpital et d'un nouveau pavillon des infirmières.

ARCHITECTURE

(Suite de la page 105)

"His Majesty's" devenu édifice à magasins et bureaux, le Sherbrooke Daily Record (1908), le magasin H. C. Wilson et, au coin de King, l'Hôtel Continental. Du côté Est, en revenant dans l'autre sens, il y avait les magasins Echenberg, la quincaillerie Codère, l'Hôtel Grand Central, le magasin Rosenbloom, l'édifice O'Dell, la quincaillerie Mitchell, etc. L'édifice de la Sun Life, dont une petite ville pouvait être justement fière, a été construit vers 1900.

La rue Dufferin s'ornait des beaux édifices qu'on y admire encore, caractéristique de cette époque où l'on aimait dégager les monuments pour les mettre en pleine valeur. La Eastern Townships Bank, rénovée et agrandie en 1903, aujourd'hui la Banque Canadienne de Commerce; le bureau des Postes dont nous avons parlé plus haut; édifice de la Sherbrooke and Stanstead Insurance, des architectes Cox et Amos de Montréal; l'église St-Peters (1900), oeuvre des mêmes architectes, belle église de brique de style gothique anglais.

L'église Plymouth

En face de la rue Montréal, toujours rue Dufferin, encadrée de grands ormes, on peut admirer l'église Plymouth, ce joyau d'architecture de style néo-grec,oeuvre de l'architecte Wilhelm Footner, de Montréal. Cet architecte d'origine allemande, est l'auteur de la coupole du marché Bonsecours de Montréal (1846). L'église Plymouth fut construite en 1845 et est la plus ancienne des églises de Sherbrooke. On a protesté avec raison en 1934 et depuis lors, chaque foi qu'il fut question de démolir cette vénérable église pour construire un pont au bout de la rue Montréal, afin de relier le quartier Nord avec Sherbrooke - Est.

Comme l'écrivait le Sherbrooke Daily Record en 1934, cette église "is one of the finest building in Sherbrooke, and to desecrate such beauty in the name of progress is quite unthinkable".

L'immeuble occupé aujourd'hui par La Tribune, rue Marquette, a été construit en 1886. C'était la Bâtisse des Arts (Art building) contenant une galerie de peintures, une bibliothèque publique (Sherbrooke Loan Library), une salle de conférences et de concerts.

Les principales églises protestantes de Sherbrooke, celles des rues Frontenac, Court et Dufferin, furent construites il y a plus de cinquante ans, car il ne faut pas oublier que Sherbrooke fut d'abord une ville où l'élément anglais et protestant fut prédominant depuis les origines et l'est demeurée jusqu'à il y a environ cinquante ans.

Toutes ces églises sont de style gothique, à l'exception de l'église Plymouth, la plus ancienne et la plus belles.

Dans la région, plusieurs églises de cette époque mériteraient une mention spéciale pour leur valeur architecturale, compte tenu des goûts de l'époque, qui ne sont pas ceux d'aujourd'hui, ou pour leur ampleur.

La "Maison de Dieu"

C'est dans l'architecture d'églises que se manifeste le plus ostensiblement les goûts architecturaux d'une époque, car c'est pour la "Maison de Dieu" que l'on a toujours cherché avec plus ou moins de bonheur, à donner la pleine mesure de ses talents et de ses moyens. En 1910 et à cette époque, il était depuis longtemps de mode comme une chose allant de soi, lorsqu'on devait construire une église, de décider d'abord de quel "style" elle serait : romane, gothique, renaissance ou même byzantine. L'architecture était devenue depuis un siècle et pour ainsi dire, depuis la Renaissance, une affaire d'archéologie, d'adaptation des styles historiques dont les monuments étaient considérés comme les sommets de la perfection architecturale qu'on croyait ne pouvoir surpasser. Cette conception de l'architecture était commune à tous les pays de civilisation occidentale, et elle a persisté chez nous comme ailleurs jusqu'aux environs de 1935. Les églises, comme les autres édifices à cette époque participent donc, par leur style, à la mode prédominante du temps. Les églises St-Patrice de Magog et Ste-Agnès du Lac Mégantic, toutes deux de style gothique, sont caractéristique à ce point de vue.

L'église de Magog, de l'architecte Verret, qui fut construite en 1895 et 1896, est un bel exemple de l'architecture du temps. Vaste temple aux murs de pierre avec clocher élancé, ses proportions parfaites et la sobriété de ses détails témoignent du goût sûr et de la maîtrise éprouvée de son auteur qui connaissait bien les ressources du style gothique.

Superbe verrière

L'église du Lac Mégantic mérite les mêmes éloges. Cette église de brique et pierre mesure 185 pieds de longueur, 60 pieds de largeur pour les nefs et 102 pieds aux transepts tandis que la hauteur du plancher de la nef aux voûtes est de 65 pieds. Les plans sont des architectes Arthur Godin de Montréal, et L.-N. Audet de Sherbrooke. Une magnifique verrière orne l'abside de cette église, digne d'une grande ville.

Cette verrière, représentant l'arbre de Jessé, date du milieu du XVIIIe siècle et provient de l'église de l'Immaculée Conception de Londres. Le curé Choquette obtint cette verrière du duc de Norfork, qui la fit remplacer par une plus moderne pour l'église de sa paroisse. Elle fut vendue à la fabrique du Lac-Mégantic pour une somme minime, et à l'époque, on l'estimait à environ dix mille dollars. L'église de Lac Mégantic a été benite en juin 1913 par S. E. Mgr Stagni, lors de sa tournée dans le diocèse, dont nous avons parlé plus haut.

L'architecte Audet

L'architecte L.-N. Audet, le troisième architecte établi à Sherbrooke, est né à Lambton en 1881. Il fit sa cléricature chez l'architecte Verret et fut admis à la pratique de sa profession en 1907. Il a toujours pratiqué à Sherbrooke depuis lors, soit seul, soit en société. Il a exécuté de nombreux édifices à Sherbrooke et à travers la province, au Nouveau-Brunswick, en Ontario, et est le doyen des architectes de notre région.

Il ne saurait entrer dans le cadre de cet article de parler des nombreux édifices érigés à Sherbrooke et dans la région depuis cinquante ans, mais il est essentiel pour la compréhension de l'évolution de l'architecture pendant cette période, de faire un parallèle entre ce qu'était cet art au début du siècle et ce qu'il est devenu aujourd'hui. Les nouveaux matériaux et les nouvelles techniques, ainsi qu'une philosophie nouvelle de l'esthétique architecturale, ont contribué à la révolution dont nous sommes témoins.

Le renouveau de l'architecture s'est opéré en notre pays aux environs de 1935, alors que les architectes de tous les pays commencèrent à se convertir, avec plus ou moins de conviction, aux doctrines de l'architecture moderne, préconisée par quelques pionniers d'abord incompris et combattus au nom d'une traditionnalisme rétrograde. Dans notre province, particulièrement pour l'art sacré ou l'architecture d'église, l'on doit payer un tribut de reconnaissance à Dom Paul Bellot, o.s.b., architecte français et moine bénédictin (1878-1944), qui fut invité en 1935 à donner dans notre province une série de conférences sur l'architecture religieuse moderne, et dont l'influence a été considérable, surtout chez le jeune clergé et les jeunes architectes.

Notre région a l'avantage de posséder, à St-Benoit-du-Lac, la dernière des oeuvres de Dom Bellot. Dom Claude Côté, o.s.b., membre des architectes de la Province de Québec, est appelé à compléter le monastère de St-Benoit, dont les travaux se poursuivent actuellement, dirigés par l'entrepreneur Verret, neveu du premier architecte établi à Sherbrooke.

Un proverbe

Un proverbe dit : "Quand le bâtiment va, tout va". Les architectes et les entrepreneurs ne sauraient y contredire . . . Depuis plus d'une décennie des constructions importantes s'érigent partout dans la province comme dans le reste du pays, manifestant notre croissance et répondant à nos besoins. Cependant, les pionniers, les innovateurs, ceux qui sont à l'avant-garde des progrès de l'architecture contemporaine ne se recrutent pas encore chez nous, mais on peut dire cependant, que notre architecture, bien que n'étant pas des plus originales dans son ensemble, doit tout de même être considérée comme de la bonne et franche architecture moderne, où les nécessités d'ordre pratique ne sont pas sacrifiées à des impératifs d'ordre sentimental traditionnel ou romantique, comme c'était trop souvent le cas il y a cinquante ans.

On doit toutefois regretter que de belles occasions furent souvent manquées, faute d'audace et d'imagination, de réaliser des oeuvres plus originales. Il faut comprendre toutefois que l'architecture n'est pas l'oeuvre des seuls architectes, mais que, comme toute réalisation collective, elle est le reflet d'une civilisation, "Le style est la marque originale et forte que met un peuple dans tout ce qu'il produit, lorsqu'il n'est que lui-même, lorsqu'il ne connait que lui-même, tel qu'il est au moment donné, lorsque, tenant pour absolu ses propres normes et critères, il tient toute autre forme que les siennes pour absurdes et barbares. Ce fut le cas de l'Egypte ancienne, de la Grèce classique, de la Chine, peuples de si grand style, parce que chacun, concentré sur soi, vécut dans le dédain et l'ignorance de l'étranger !". Si telle est la condition essentielle à la floraison d'un style original, on ne peut aujourd'hui entrevoir, et l'on ne doit pas non plus désirer voir se réaliser de telles conditions, avec le brassage des cultures que facilite le monde moderne. C'est pourquoi l'architecture particulière devrait nous permettre de produire, en Amérique du Nord, une architecture qui se distingue par des caractères nationaux ou régionaux pour devenir internationale. Cependant, notre culture devrait nous perdre ses caractères qui lui soient propres.

FERRONNERIE WEEDON

Spécialités:

Quincaillerie — Matériaux de construction — Peintures "SHERWIN-WILLIAMS"—Electricité—Chauffage — Fertilisant agricole

— Articles de sport —

Chasse—Pêche—Bicycles—Patins C CM

ROMEO BEGIN

WEEDON — Tél: 80 — Qué.



Automobilistes ! De passage à Weedon, arrêtez-vous au

POSTE de SERVICE CLICHE

D. CLICHE, prop.

pour vos réparations générales où des mécaniciens experts sont toujours à votre service.

Nous sommes aussi vendeurs des batteries "Prest-O-Lite" et des pneus "Dominion".

SUPERTEST — MERCURY LINCOLN Meteor SOUS-AGENT

WEEDON, Qué. — Téléphone 83-1

UNE INDUSTRIE DES CANTONS DE L'EST

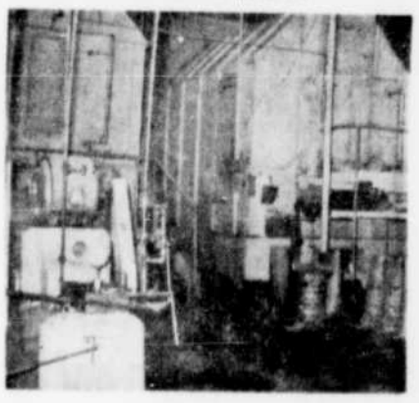
LA CRÉMERIE WEEDON LIMITÉE

MANUFACTURIERS DE BEURRE, FROMAGE, CASEINE, LAIT EN POUDRE (PROCEDE SPRAY et ROULEAU) SPECIALISTES POUR BOULANGERIES ET PATISSERIES. MELANGES A CREME ET LAIT EVAPORE, AINSI QUE LAIT CONDENSE.



Le procédé "rouleau" de fabrication de lait en poudre.

WEEDON, QUÉ.



Le procédé "spray" de fabrication de lait en poudre.



★ **LE LAIT PASTEURISÉ "WEEDON"**

est présenté dans un contenant de carton imperméable, sous les formats : Pinte . . .chopine . . . demiard

POUR LA MENAGERE : fini le lavage des bouteilles, le bris de verre, cause d'accidents.

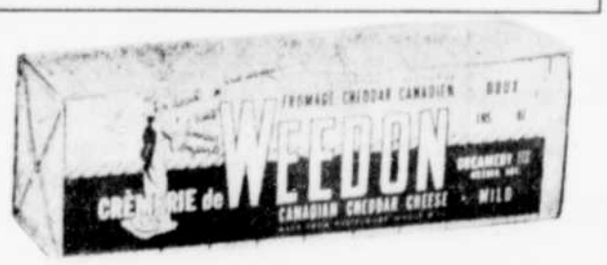
POUR LE MARCHAND: fini l'encombrement des bouteilles vides, donc, pas de perte d'espace.

"IL SUFFIT D'ESSAYER LE LAIT PASTEURISE "WEEDON" POUR L'ADOPTER POUR TOUJOURS"

Equipement entièrement en ACIER INOXYDABLE pour la manipulation et le transport des produits laitiers.

RECHERCHEZ LES PRODUITS **WEEDON** CHEZ VOTRE EPICIER !





★ **BEURRE PASTEURISÉ**

Fabriqué exclusivement de produits de haute qualité.

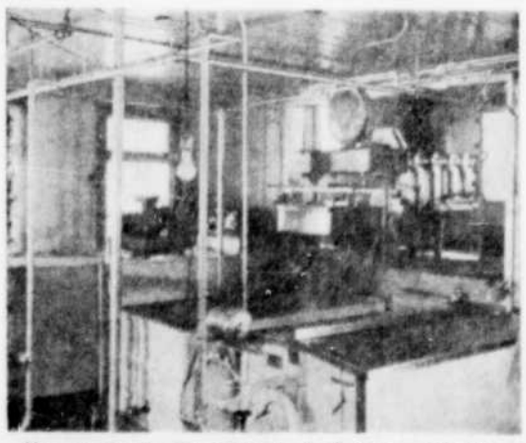
★ **FROMAGE "TYPE CHEDDAR"**

Riche en vitamines. Nourrissant et savoureux. Servez-le plus souvent !



Les camions modernes et puissants utilisés pour le transport.

PRODUITS LAITIERS FABRIQUES SOUS TOUTES LES FORMES



Une partie de l'intérieur de la Crémerie Weedon, à l'usine de La Guadeloupe, Qué.



La bâtisse principale de la Crémerie Weedon, à Weedon, Qué.

USINE N.-D. DE LA GUADELOUPE
Desservant la région de la Beauce
M. OCTAVE BLAIS, gérant
M. LIONEL BEGIN, ass. Tél. : GI. 9-3359

BUREAU-CHEF ET USINE CENTRALE
à WEEDON, Qué.
LEO GIRARD, président
ONIL PROVENCHER, comptable
Tél. : 63-2

ENTREPOT DE SHERBROOKE
4, rue Conseil
RAYMOND BLAIS, rep.
MAURICE FOURNIER
Tél. : LO . 7-6723

Représentants à : Montréal — Toronto — Winnipeg — Halifax — Québec — Sherbrooke

BIENVENUE AU GARAGE LE PLUS CONSIDERABLE DE WEEDON !

VENDEUR DIRECT DeSoto



Ci-dessus le garage le plus moderne et le plus complet de Weedon et de la région

VENTE ET SERVICE

PIECES AUTHENTIQUES CHRYSLER

POSTE SHELL **SERVICE**

Weedon Automobiles Ltée

Camille et Réginald DUMAS, propriétaires

Téléphone 40-J — WEEDON, Qué.

De vieilles photographies de Sherbrooke

Les vieux albums en recèlent d'intéressantes dans le domaine des photographies. Les journées froides d'hiver se prêtent bien à des excursions dans ces paperasses jaunies et cassantes que l'on trouve dans les vieux albums. Notre attention vient d'être attirée par une série de ces souvenirs; quelques-unes de ces images nous ont frappé plus que d'autres. L'une était désignée "Park Line" et représentait un tramway d'il y a cinquante ans, photographié en hiver près des terrains de l'Exposition. Il s'agit d'un tramway qui faisait la navette dans le quartier Est autour de 1910, peu de temps, à ce que nous comprenons, après l'avènement du tramway à Sherbrooke. C'est une de ces voitures branlantes qui vous empêchaient de dormir les soirs chauds d'été. Mais ici, c'est plus rafraîchissant du fait que le "portrait a été pris" en hiver. Le conducteur du tramway, à ce qu'indique la légende, était M. J.-B. Dion et le garde-moteur, M. H. Bourdon.

Une autre photographie, portant la mention "L'orgueil de la brigade", nous montre une de ces reliques (comme on peut imaginer qu'elles seraient aujourd'hui) prise vers 1895. Alors la cité de Sherbrooke se glorifiait de posséder un outillage efficace contre les incendies. Une chaudière, placée près du conducteur, contenait 75 gallons de "soda" et le dévidoir pouvait dérouler 200 pieds de boyau. Nous étions loin évidemment de la grande échelle "American LaFrance", mais il paraît que l'on éteignait les feux quand même.

La voiture avait été construite par M. Albert Boudreau qui était photographié sur le marche-pieds d'arrière. Ce M. Boudreau avait été 26 ans au service de la ville de Sherbrooke dans le département des incendies. Il prit sa retraite à un âge très avancé.

La Crèche Ste-Elisabeth

Une autre photographie nous montre l'immeuble de la Crèche Ste-Elisabeth aux débuts de l'oeuvre. Cette maison toute petite, de bois, était sise au numéro 10 rue Brooks. Des modifications en firent plus tard une maison de rapport et on dit qu'elle fut aussi le berceau de la "Maison provinciale" des Religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie.

Et voici un autre tramway, mais un tramway d'été des premiers temps. L'ancien tramway n'avait pas de fenêtres. Les banquettes étaient transversales par rapport à la voie ferrée et la banquette faisait toute la largeur de la voiture. Le conducteur faisait le cueillette des billets en se promenant d'un bout à l'autre du marche-pieds de côté. La photographie que nous avons en mains fut probablement prise devant les bureaux de la compagnie, car on voit pas moins d'une huitaine d'employés autour de cette vieille relique. Qui sait ? C'était peut-être tout le personnel car il y a de cela un grand nombre d'années !

Le "Quebec Right and Left"

Enfin, voici une cinquième photographie de l'ancien temps. Elle représente les membres du "Sherbrooke Snow Shoe" en visite à Québec, il y a de cela une cinquantaine d'années, alors que nos raquetteurs de langue anglaise étaient les hôtes de Québec. A cette occasion, on avait fait une excursion à Ste-Anne de Beaupré et nos raquetteurs avaient fait le trajet de 21 milles entre Québec et le sanctuaire à bord d'un tramway "Quebec Railway Light and Power Company". Mais, il apparaît que les Sherbrookois n'appréciaient pas plus les tramways de Québec que ceux de leur propre ville, car ils racontaient à leur retour qu'ils avaient fait une excursion à bord du "Quebec Right and Left".

PROGRES

(Suite de la page 104)

qui monte semble, cependant, plus soucieuse d'instruction, de bien être et de vie facile que d'effort au travail ardu et persévérant.

La présence d'une université française, à Sherbrooke, depuis 1954, est de nature à changer considérablement la mentalité de la population. D'une part, le corps professoral et le personnel administratif ont dû être recrutés à l'extérieur, à Montréal et à Québec, notamment. D'autre part, toute une phalange de jeunes étudiants apportent à Sherbrooke une note de gaieté et de fantaisie dont elle n'était pas sans besoin.

La présence de tous ces universitaires permet les plus grands espoirs de bonne administration publique à tous les échelons, — municipal, provincial et fédéral. — Le monde universitaire est toujours exigeant dans la satisfaction de ses besoins intellectuels, matériels et sociaux. Celui de Sherbrooke ne fait pas exception.

Au bout de cinq ans, on note déjà, à Sherbrooke, une vie sociale plus variée et plus gaie et des activités intellectuelles plus nombreuses et mieux suivies.

Instruction

La Cité de Sherbrooke a des écoles primaires et secondaires pour chacun des groupes de sa population. Pour les Anglais protestants, elle a des écoles primaires et une école secondaire. Pour les Irlandais et Anglais catholiques, elle a des écoles primaires et une école secondaire. Pour les Canadiens-Français, elle a un grand nombre d'écoles primaires, plusieurs écoles secondaires, deux écoles normales pour filles, une école normale d'hommes, un collège classique pour garçons, un collège classique pour filles, des écoles commerciales privées, une école de gestion familiale, une école de techniciens professionnels, un centre d'apprentissage des métiers et une école d'agriculture.

Pour couronner tout cela, l'Université de Sherbrooke se développe avec une rapidité et une assurance extraordinaires. Quatre facultés (Arts, Commerce, Droit et Sciences) et quatre institutions universitaires (Pédagogie, Sciences Domestiques, Collège Universitaire, Grand Séminaire) dispensent un enseignement de premier ordre, en langue française. L'établissement d'une faculté de Médecine ne saurait tarder.

Pour la population de langue anglaise, l'Université Bishop en banlieue de Lennoxville, à quatre milles seulement de Sherbrooke, donne un enseignement collégial et universitaire en plusieurs disciplines (Arts, Commerce, Sciences, Théologie).

Ajoutons que plusieurs communautés religieuses d'hommes et de femmes ont établi une maison provinciale à Sherbrooke, pour le recrutement et le perfectionnement de leurs membres.

C'est dire que Sherbrooke possède une organisation complètement structurée pour l'enseignement à tous les niveaux et dans les principaux domaines du savoir.

Sherbrooke se classe ainsi comme un grand centre intellectuel régional capable de fournir à l'industrie, au commerce, à la politique, à l'administration privée et publique, à l'enseignement, et à toutes les autres occupations humaines, des hommes instruits et ambitieux.

Sherbrooke est un centre de communications ferroviaires. Le Canadien National passe par Sherbrooke pour se rendre de Montréal et Québec à Portland et Boston, sur l'Atlantique; le Canadien Pacifique passe par Sherbrooke pour se rendre de Montréal à Frédéricton, Saint-Jean, Digby et Halifax. Sherbrooke est raccordée à Québec par le Québec Central et à Boston, par le Québec Central, le Canadien Pacifique et le Boston and Maine.

Transport routier

Sherbrooke est un noeud de communications routières de première importance. Plusieurs routes des Etats-Unis convergent sur Sherbrooke pour se diriger ensuite soit vers Québec (130 milles), soit vers Montréal (100 milles), ou vers Trois-Rivières (80 milles). Avec la construction de grands boulevards, laquelle ne saurait être différée bien longtemps, ces distances seront réduites de 20 pour cent.

Pour le transport des voyageurs, la Compagnie de Transport Provincial assure un service rapide entre Sherbrooke et Montréal ou Québec. Pour le transport régional et local, un grand nombre d'entreprises plus modestes assurent le transport des voyageurs vers Sherbrooke.

Quant au transport des marchandises, plusieurs grandes entreprises assurent un service régulier entre Sherbrooke et Montréal ou Québec, aussi bien que vers les principales villes des Cantons de l'Est et des Etats de la Nouvelle-Angleterre. De plus, un grand nombre de petits camionneurs offrent leurs services à tous ceux qui en ont besoin.

Transport aérien

Sans transport aérien, Sherbrooke serait sérieusement handicappée dans un monde de communications à longue distance et rapides. La construction d'un aéroport vient combler une lacune dans l'armature économique de Sherbrooke. Il faudra s'assurer que Sherbrooke ne soit pas un terminus de lignes aériennes, mais un point d'arrêt régulier entre plusieurs grandes villes, comme entre Boston et Québec, ou entre Boston et Montréal.

Il faudra une publicité intense et beaucoup de coopération, sinon de sacrifices, de la part de la population de Sherbrooke et des environs pour que l'aéroport s'avère un succès financier et ainsi justifie des projets plus audacieux encore.

Force motrice

A Sherbrooke la distribution de l'énergie électrique est un monopole municipal. Jusqu'à ces dernières années les pouvoirs d'eau municipaux produisaient suffisamment d'électricité pour satisfaire à tous les besoins. Depuis quelques années cependant, la régie municipale d'électricité achète des quantités croissantes du grand producteur régional d'électricité lequel non seulement dispose encore de quelques pouvoirs d'eau non harnachés, mais est raccordé au grand réseau de la compagnie - mère.

La production et la vente d'électricité par la régie municipale sherbrookoise est une activité qui vise à rapporter de l'argent au trésor municipal et par là à contribuer à prévenir une hausse de la taxe foncière. Les tarifs domiciliaires sont élevés. Par contre, les tarifs d'électricité pour fins industrielles se comparent avantageusement à ceux qui sont en vigueur ailleurs dans la région.

Le service de distribution du gaz par conduites souterraines est aussi un monopole municipal. Quant à la vente de gaz propane, en bonbonnes, elle est partagée entre la régie municipale et l'entreprise privée. Il est question d'amener le gaz naturel canadien jusqu'à Sherbrooke. Deux ou trois compagnies privées se disputent le privilège d'un monopole pour toute la région des Cantons de l'Est. Que deviendra alors la régie municipale du gaz ? Achètera-t-elle du gaz naturel ou continuera-t-elle à distribuer du gaz propane ? Ou encore, se vendra-t-elle au futur monopole ? La question devra être tranchée avant peu d'années.

Industrie manufacturière

Si l'on ne tient pas compte des scieries et des meuneries, les premières industries manufacturières à s'établir à Sherbrooke furent les filatures de coton et de laine, vers la fin du dix-neuvième siècle. Celles - ci ont trouvé une main-d'oeuvre abondante, intelligente et bon marché. Les grands garçons et les grandes filles des familles nombreuses de la campagne trouvaient dans les filatures urbaines, un gagne-pain raisonnable et fort désiré. Ces industries ont continué à prospérer jusqu'à nos jours, bien que la main d'oeuvre ne soit plus bon marché et bien que le marché domestique subisse une concurrence étrangère très forte.

A partir du début du vingtième siècle, d'autres industries sont venues s'établir à Sherbrooke, pour diverses raisons dont une des principales était certes l'abondance et la qualité de la main-d'oeuvre. Plusieurs usines de machines et de petit outillage industriels sont venues à Sherbrooke et continuent à progresser.

Comme l'industrie doit faire venir sa matière première de l'extérieur et comme elle doit vendre la majeure partie de sa production dans les autres parties de la province et ailleurs au Canada, le coût de transport et celui de la main-d'oeuvre sont deux facteurs de toute première importance. Pour compenser la distance, le coût de production total doit être inférieur à ce qu'il serait si l'industrie était localisée plus près des centres de consommation. Une saine compréhension de ce facteur de la part du travail organisé a permis à l'industrie de vivre et de grandir. Une automatisation plus poussée, de même que l'arrivée de nouvelles industries pour la consommation locale et régionale pourraient permettre une certaine hausse des salaires. Il faudrait alors s'attendre à une période de transition et de réajustement assez prolongée et peut-être assez pénible.

Promotion industrielle

La plupart des entreprises industrielles que l'on trouve à Sherbrooke et Lennoxville y sont venues d'elles-mêmes, de leur propre initiative, sans avoir été sollicitées par les autorités municipales.

Au lendemain de la dernière guerre mondiale, Sherbrooke, comme la plupart des autres villes de la province de Québec, a senti le besoin d'attirer de nouvelles industries tant pour fournir du travail à une population en croissance rapide que pour apporter une certaine diversification.

A cette fin, l'administration municipale a confié à l'un des échevins élus le soin de veiller à la "promotion industrielle". De son côté, la Chambre de Commerce de Sherbrooke, par son secrétariat permanent, s'est occupé aussi activement que le lui permettaient ses faibles ressources, de découvrir des entreprises étrangères à la recherche d'un site pour un nouvel établissement au Canada; elle leur a fourni des renseignements précis sur Sherbrooke; elle a rendu visite aux dirigeants de ces entreprises; elle les a amenés visiter Sherbrooke. Certaines de ces démarches ont réussi, comme dans le cas de la grande chocolaterie montréalaise.

D'autre part, Sherbrooke a institué un système d'aide financière à l'industrie manufacturière, soit pour s'agrandir, soit pour venir s'installer à Sherbrooke. Dans la plupart des cas, les autorités municipales ont vendu des "sites industriels" à prix nominal ou réduit; dans quelques cas elles ont fait construire des immeubles industriels pour les louer ensuite aux entreprises intéressées; dans d'autres cas, elles ont prêté des fonds plus ou moins considérables, à des taux d'intérêt favorables.

Enfin en mars 1960, Sherbrooke créait un service de "promotion industrielle" et engageait le secrétaire de la Chambre de Commerce pour le diriger. Cette mesure s'imposait depuis longtemps d'autant plus que Sherbrooke n'a pas le droit de compter sur l'aide bénévole ou sur l'influence désintéressée des grands producteurs et distributeurs d'électricité. Par contre, le directeur du service de Promotion industrielle aura la coopération spontanée et agissante des autorités municipales, de la Chambre de Commerce, du journal quotidien La Tribune et de la Faculté de Commerce de l'Université de Sherbrooke.

Sherbrooke possède tout ce qu'il faut pour attirer et retenir l'industrie manufacturière. Il manquait un rouage de bonnes relations publiques, de saine propagande et contre-propagande et de centralisation des efforts; ce rouage existe maintenant et l'on peut espérer des résultats certains, quoique pas nécessairement immédiats ou sensationnels. Sherbrooke a plus à offrir que toute autre ville de la Province de Québec. Il s'agit de le dire et de le démontrer.

Commerce

Depuis plus d'un demi-siècle Sherbrooke est un centre d'achat régional. La tradition s'est conservée du "jour du marché" du vendredi, alors que les cultivateurs accourent de 25 milles à la ronde pour écouler les produits de la ferme et faire leurs achats en ville. L'encombrement des rues, le vendredi soir, et la présence d'une foule jeune et dense qui bloque les trottoirs ne manquent pas d'attraits. Cette tradition est en voie de se perdre depuis que les autorités municipales ont démoli l'ancien marché public pour le remplacer par une construction moderne, mais sans âme. Il faudra peut-être recréer, sur un autre site, l'esprit du "vieux marché".

Sherbrooke n'en demeure pas moins un centre d'achat régional. Pour lui garder son attrait et son rôle, facteur de la prospérité de Sherbrooke, il faudra résoudre un certain nombre de problèmes dont le plus pressant est sans contredit le stationnement. Si les gens de Sherbrooke acceptent assez bien le principe du stationnement payant, les gens de l'extérieur, surtout les ruraux, comprennent encore mal qu'ils doivent payer pour le privilège de dépenser leur argent dans les magasins et les restaurants de Sherbrooke. Un travail d'éducation s'impose. Peut-être qu'il suffirait de généraliser et de faire mieux connaître la pratique de certains magasins de payer le coût du stationnement à leurs clients.

Les autorités municipales devront bientôt s'attaquer au problème du stationnement dans la partie sud de la rue principale. Tout retard prolongé dans ce domaine n'est pas sans causer une certaine inquiétude. D'une part, le commerce ne s'y développe pas au même rythme que dans la partie nord de la même rue; d'autre part, il est à craindre que cela ne hâte la montée d'une partie du commerce en haut de la pente raide et l'aménagement de centres d'achat plus éloignés.

Sherbrooke, du reste, n'offre pas encore à la clientèle, actuelle et possible, la variété d'établissements commerciaux qu'une ville de cette importance devrait voir fleurir. La détestable habitude qu'ont contractée beaucoup de gens en moyens de faire leurs achats de vêtements à Montréal et la non moins pernicieuse pratique des gens à revenus modestes de faire leurs achats dans la ville américaine voisine, retardent et peut-être compromettent l'arrivée de grands magasins à Sherbrooke. L'absence de grands magasins à Sherbrooke constitue peut-être la plus grande lacune dans l'armature commerciale de la cité. Il y aurait place pour deux ou trois grands magasins à Sherbrooke, et pas nécessairement sur la rue principale, mais plutôt ailleurs, sur les hauteurs en direction des grands boulevards transversaux. Sherbrooke pourrait ainsi servir adéquatement une population d'au moins 150,000 habitants, et même davantage. Une condition essentielle du succès d'un grand magasin à Sherbrooke est un stationnement adéquat et gratuit. L'exemple de magasins champignons géants dans plusieurs villes américaines pas très éloignées est un gage de succès aux premiers arrivants.

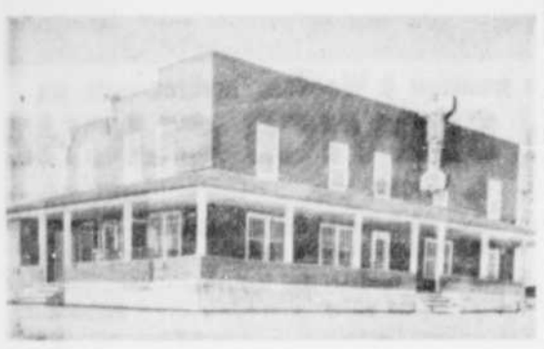
Conclusions

En cinquante ans Sherbrooke est passée de 16,000 à 63,000 habitants, quadruplant presque ses effectifs. Cette augmentation n'a rien de sensationnel mais atteste de la vitalité de la population. La composition ethnique de la population est à peu près l'inverse de ce qu'elle était il y a cinquante ans. Cela s'est produit sans heurt important, dans un esprit ouvert et réaliste. Les Canadiens-Français continuent à montrer à leurs concitoyens de langue anglaise de grands égards, sans doute pour conserver une meilleure souvenance des premiers habitants et des pionniers. Le journal de langue française, La Tribune, n'a pas peu contribué à maintenir cette atmosphère de bonne entente, de générosité et d'abnégation. Cette modération collective de la majorité française ne va pas sans inconvénients. Par contre, elle a permis de retenir à Sherbrooke et à Lennoxville les descendants des vieilles familles anglaises de la région, dont la plupart occupent des postes importants dans l'industrie et le commerce locaux.

Par un patriotisme bien naturel, les dirigeants des sociétés culturelles et nationales de Sherbrooke ont suggéré de donner un caractère aussi français que possible à une ville en très forte majorité française. Ce désir bien légitime a parfois soulevé certaines oppositions, non pas tant de nos concitoyens de langue anglaise, mais plus souvent de la part de Canadiens-Français plus soucieux de conservatisme que de réalisme. Le travail de francisation ou de refrancisation s'est poursuivi dans l'ordre et le respect mutuel. On peut affirmer qu'il n'a pas nui au progrès industriel de Sherbrooke et qu'il n'a fait peur à aucune entreprise sérieuse désireuse de s'établir à Sherbrooke.

Pendant les cinquante prochaines années les progrès économiques de Sherbrooke s'effectueront dans une ambiance française. Comme hier, l'industrie y trouvera une main-d'oeuvre abondante et honnête, ainsi que des contremaîtres et des dirigeants compétants.

Dr Rosario Cousineau,
Ph., D., économiste.



HOTEL NORMANDIE

Lucien Frenette, prop.

CHAMBRES CONFORTABLES

CUISINE CANADIENNE

SALLE A MANGER

TAVERNE — GRILL

Tél. 95 — Weedon

LE CENTRE RECREATIF DE WEEDON



THÉÂTRE WEEDON

Fernand LAVERTU, prop.

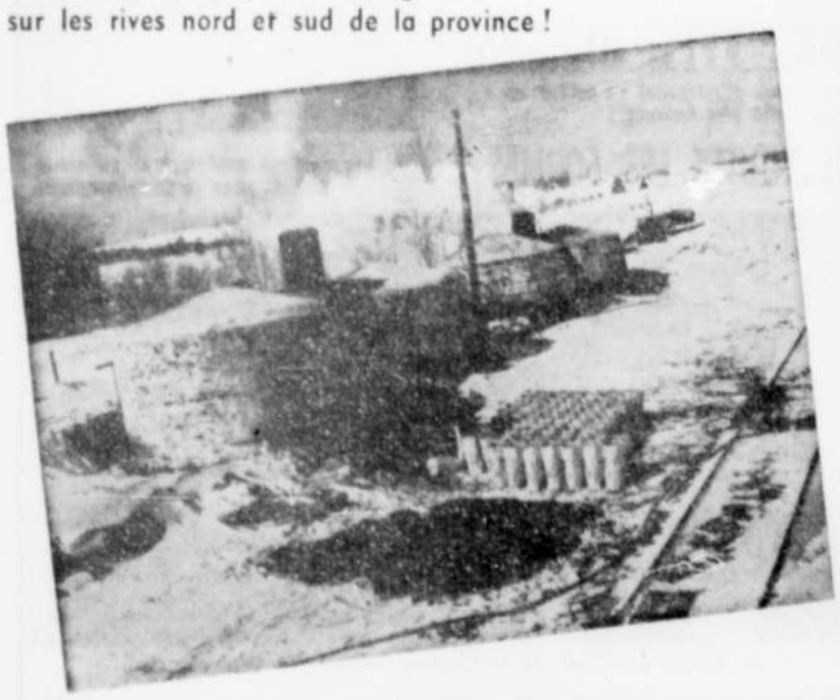
TOUJOURS UN BEAU CHOIX DE FILMS

Versions françaises et films français

CINEMASCOPE

Téléphone 127 — Weedon

Une industrie unique en son genre
sur les rives nord et sud de la province !



CHARCOAL SUPPLIES & SALES OF QUEBEC LIMITED

ALEX. PAQUET, président

Manufacturiers de charbon de bois et dérivés sous toutes ses formes.

MONTREAL—CR 1-3871 — 5604, rue St-Denis

DUFRESNE & PAQUET CIE LTEE — Weedon et St-Raymond, Ctée Portneuf, Qué.

Arrêtez au plus chic hôtel sur la route 1,
Sherbrooke-Thetford et Lac-Mégantic



HÔTEL ST-GÉRARD

Votre hôte : CHARLES LAURENDEAU

20 chambres, douches et bains, eau chaude et froide

EXCELLENTE CUISINE — TAVERNE — COCKTAIL LOUNGE

ST-GERARD — Tél. 65 — Qué.

SINCERES FELICITATIONS AU JOURNAL "LA TRIBUNE"

à l'occasion de son cinquantenaire !

"Je me fais un plaisir de souhaiter à ce quotidien populaire de continuer sa contribution à l'avancement et au progrès de notre région comme l'a si bien préparé son regretté fondateur, l'honorable Jacob Nicol et ses vaillants collaborateurs".



HENRI VACHON, M.P.P.

Comté de Wolfe



Après une randonnée ou une soirée au cinéma, donnez rendez-vous au plus chic restaurant de Disraëli, au

CASSE-CROÛTE

Norbert VOYER, prop.

Repas complets à toutes heures

POULET BAR-B-Q
SPAGHETTI
RAFRAICHISSEMENTS



DISRAELI, Qué.

Service de Taxi, Tél. : 472, Restaurant Hercule Goulet, Tél. : 431, Résidence



L'extérieur de la manufacture de meubles Marius Ouellet Limitée



Le bureau de M. Ouellet, propriétaire de la manufacture.

SPECIALITE : MOBILIERS DE CHAMBRES
A PRIX POPULAIRES

MARIUS OUELLET LTÉE

TELEPHONE 411 — MANUFACTURIER DE MEUBLES — DISRAELI

Les religieuses de la Présentation sont dans le diocèse depuis 1870

La Congrégation de la Présentation-de-Marie est d'origine française. Elle fut fondée par la Vénérable Anne-Marie Rivier, le 21 novembre 1796. En 1853, six religieuses présentines quittaient la France pour venir s'établir au Canada. Bientôt, de ce premier rameau, s'éleva un arbre géant qui se développa à un tel point, qu'en 1948, Rome porta à six le nombre des provinces en Amérique. Deux provinces aux Etats-Unis : Manchester, N.H. et Methuen, Mass. quatre provinces au Canada : St-Hyacinthe, Montréal, Prince-Albert, Sask. et Sherbrooke. Cette dernière province nous intéresse tout particulièrement et c'est d'elle surtout dont il sera question dans cet article.

Au diocèse de Sherbrooke, les Religieuses de la Présentation-de-Marie se dévouent depuis plus de quatre-vingt-dix ans, puisque leur première fondation remonte à 1870.

Première supérieure

Lorsqu'au mois d'août 1948, révérende et toujours regrettée Mère Saint-Charles-de-Milan arriva comme première supérieure provinciale à Sherbrooke, elle trouva douze établissements appartenant au diocèse sur les vingt-cinq qu'elle était appelée à gouverner.

Petite de taille, révérende Mère Saint - Charles - de - Milan avait une figure aux traits réguliers, dont le menton et les lèvres indiquaient une nature virile. Toute la vie résidait dans ses yeux, au regard profond, à la fois doux et ferme. Sans vouloir comparer entre elles les oeuvres du Créateur, je puis affirmer que Dieu l'avait faite de qualité supérieure. Elle m'avoua au lendemain de sa nomination, qu'elle éprouvait en son âme quelque chose des pénétrantes émotions qui saisissent le nautonnier devant une périlleuse traversée. Rapidement, sa vive intelligence, son oeil pénétrant trouva l'issue de la situation. Elle excellait dans le choix des moyens qui mènent droit au but. Un jugement pratique, inné chez elle, lui révélait l'opportunité d'une parole ou d'une démarche dont les conséquences favorisaient ses dessins. Cette sagacité native, rehaussée par son grand esprit de foi, en faisait une apôtre, une "Mère" que pas une de ses filles ne cesse d'aimer. Mère Saint-Charles-de-Milan ne voyait en définitive, que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Quelles qu'aient été les industries de son zèle, ses efforts tendaient uniquement vers cette fin. Il n'est donc pas étonnant que sous une aussi sage direction, aux établissements déjà fondés s'ajoutent bientôt ceux de Nantes (1950), la nouvelle Maison provinciale (1952), Saint-Elie d'Orford (1955), Eastman (1955), Ecole Ave Maria, Sutton, (1957), sans compter les fondations dans les diocèses de Nicolet et de St-Hyacinthe. Actuellement, la province de Sherbrooke compte 37 établissements.

Oeuvre primordiale

A l'instar de notre Vénérable Mère Rivier, révérende Mère Saint - Charles - de - Milan voyait dans l'éducation chrétienne de la jeunesse, l'oeuvre primordiale. C'est afin de mieux faire fleurir cette oeuvre magnifique qu'en 1957, le Pensionnat Notre - Dame - de - l'Estrie de Coaticook transforma ses locaux et devint **Ecole Normale Nouvelle-France.**

Coaticook ! la perle de l'Estrie, se cache dans son écrin de verdure à vingt - deux milles de Sherbrooke. Mesdemoiselles, vous qui désirez nous visiter, venez ! En quittant le terminus d'autobus ou la gare, montez vers l'église Saint-Edmond, et là sur la rue Saint-Jacques, vous voici rendues. Mais c'est un vieux couvent, direz-vous ? La maison date de 1870. Attention, mes jeunes amies ! Seule la première partie date de cette époque. Peu à peu les annexes se sont liées les unes aux autres avec art et je vous défie d'en découvrir les soudures. L'ensemble présente un solide édifice de pierre de plus de deux cents pieds de longueur sur quatre-vingt de largeur. Si le gris vous déplait, rassurez-vous, car de Coaticook, l'on peut chanter:

"Paré de neige ou de verdure
"C'est un bijou de la nature"

— 0 —

Le paysage

Plus d'une centaine de beaux érables déploient leurs branches autour de la grande maison. Au printemps, ils vous offrent le "nectar du Québec", la délicieuse sève blonde; en été l'ombre et la fraîcheur. Quand vient l'automne, leur parure est somptueuse. Chaque branche vous offre des grappes d'or, d'incarnat et de vermillon. Derrière la maison, sur les terrasses ensoleillées, les sportives trouvent tennis, balle au panier, ballon volant . . .

Mais franchissez le seuil hospitalier, mesdemoiselles. Vous qui avez terminé votre onzième année, venez. Ici, vous vous formerez à la plus noble carrière qui soit, l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Quittons le parloir. A gauche, vous entrez au bureau de monsieur l'abbé Lucien Gauthier, principal de l'Ecole normale Nouvelle-France. Ses manières courtoises, sa rayonnante bonté facilitent les présentations. Monsieur l'abbé possède une grande érudition et une psychologie raffinée, mais il est d'un abord très facile. Le second bureau est occupé par monsieur le professeur Jules Massé, pédagogue émérite dont vous goûterez certainement l'enseignement clair, net et précis.

En traversant le corridor vous pénétrez dans la classe spacieuse et ensoleillée du Brevet "C". Ce brevet s'obtient après une année d'études professionnelles à l'Ecole normale. Pour s'y inscrire, il faut posséder un certificat officiel de 11e année ou un diplôme d'Immatriculation. Le Brevet "C" permet d'enseigner jusqu'en 7ième année inclusivement.

En passant, saluez la Vierge Notre - Dame - du - Bon - Conseil qui vous sourit et vous bénit.

Encore quelques pas et vous voici rendues au Brevet "B". Cette seconde année de pédagogie permet d'enseigner jusqu'en 9e année inclusivement. Pour s'y inscrire, il faut d'abord détenir le Brevet "C".

Le Brevet "A"

Nous voici rendues aux diverses classes du Brevet "A". Ces classes sont attrayantes avec leur teinte pastel. Les décors sont sobres mais de bon ton. Comme vous l'indique le dépliant de l'Ecole normale Nouvelle-France, le brevet "A" permet d'enseigner jusqu'en 12e année. Il comporte un cours régulier de quatre ans. Pour s'y inscrire il faut produire un certificat de 11e année ou d'Immatriculation. Les deux premières années sont consacrées à la culture générale; les deux dernières années ont un programme de formation professionnelle et sont destinées à l'étude de la philosophie et à l'étude théorique et pratique de la pédagogie. Après entente avec le Département de l'Instruction publique, les Universités accordent au Brevet "A" l'équivalence d'un baccalauréat en pédagogie.

Remarquons en passant, que le cours du Brevet "B" n'achemine pas vers le Brevet "A". Le dépliant ci-haut mentionné vous donne plus de détails sur ce point. Sur demande, mesdemoiselles, la Directrice de l'Ecole normale Nouvelle-France vous l'adressera bien volontiers. Ici, vous entrez au local des élèves de 11e année qui fait face à celui de 10e année. Il est entendu que ces deux classes font partie de l'Ecole normale. Combien précieuses pour vous, mesdemoiselles, ces deux années vécues dans l'atmosphère normalienne !

Etes-vous lasses, mesdemoiselles? Arrêtons-nous au joli et gai salon. Un "Stereo" vous transporte sur l'aile de la belle musique classique en des régions reposantes et réconfortantes. Tout en charmant votre oreille, vos yeux s'arrêtent avec complaisance sur des tentures claires, des bibelots variés, des potiches originales. C'est le coin idéal pour la détente.

La bibliothèque

La bibliothèque vous offre des livres, des encyclopédies, des revues pédagogiques et scientifiques pour vos recherches. Les bibliophiles y trouvent leurs goûts satisfaits.

Montons à la chapelle, maintenant; dominant le maître-autel, le Sacré-Coeur vous tend toujours une main amie. Après y avoir adoré l'Hôte divin, vous franchissez les portes du royaume de l'harmonie. Les professeurs de piano et de chant vous y attendent le sourire aux lèvres. Ici, deux portes ornées de fer forgé . . . "Ad lucem" y lisez-vous, et dès que les portes se sont refermées sur vous, vous êtes "In lucem". Cet auditorium sert aussi de salle d'étude. La lumière vous y attend, mesdemoiselles, pour résoudre les problèmes de géométrie, mémoriser les sciences et approfondir la philosophie.

A l'étage supérieur, chaque normalienne jouit d'une chambrette gaie qui favorise le sommeil réparateur et les beaux rêves, ceux que l'on ne fait qu'à votre âge.

Que vous dirai-je encore de l'Ecole normale Nouvelle-France? Que la directrice est bonne et maternelle ? Que les professeurs sont compétents et dévoués ? Que les cuisinières sont de véritables "cordons bleus" ? Qu'ici, l'on ne se plaint jamais de la monotonie des jours ? Que fêtes, réunions, belles visites se succèdent ? Oui, je puis dire tout cela et encore beaucoup d'autres choses. Parmi les visites de 1960, nous avons enregistré celle de notre nouvelle Supérieure provinciale, digne Mère Saint-Gabriel-Lalemant. Au fait, mesdemoiselles, vous ne la connaissez pas. Vous dire que c'est une personne qui passa toute sa vie dans l'enseignement, c'est vous dire tout de suite qu'elle vous aime sans vous connaître. La jeunesse lui plaît et elle la comprend. Elle a le flair des situations et des tempéraments. Elle garde le silence, elle observe, elle dispose à la confiance, puis dans un jeu de physionomie, éclairé d'un bon sourire, elle prononce le mot qu'il faut.

Au revoir, chères futures normaliennes! Il va sans dire qu'en tout temps, vous êtes les bienvenues à l'Ecole normale Nouvelle-France de Coaticook !

Une religieuse de l'Ecole normale.



Le capitaine Charles D. P. CATCHPAUGH

La nécessité de nous défendre demeure toujours impérieuse . . .

Par Charles Catchpaugh

Aujourd'hui, quinze ans après la deuxième grande guerre, la nécessité de nos défendre demeure toujours aussi impérieuse que jamais et devant la menace toujours présente d'hostilités nouvelles, le Canada continue de garder une armée en alerte. Comme toujours, l'entraînement partiel existe dans les trois armées de terre, d'air et de mer. Dans la région des Cantons de l'Est, on connaît bien la milice. Elle est devenue partie intégrante de notre façon de vivre. Notre région doit beaucoup à l'armée de réserve et quand on jette un coup d'oeil sur l'histoire de notre milice, on s'aperçoit qu'elle est intimement liée à celle de tout le district militaire.

Par ces temps modernes que nous vivons, la science a voulu que les moyens de défense progressent au point que le perfectionnement constant dans ce domaine constitue le seul espoir de victoire et de survie. Et pour relever le défi dirigé contre les nations libres, les forces armées du Canada reçoivent un entraînement en conséquence et n'utilisent que des engins de perfection. Notre force permanente étant constamment en alerte, notre armée canadienne est constamment prête à toute éventualité.

Le groupe No 9

A l'exception du district de Thetford Mines, les militaires de la région qui reçoivent un entraînement partiel appartiennent au groupe de milice canadienne No 9 qui déménageait ses quartiers-généraux de Montréal à Sherbrooke l'été dernier. Les unités de ce groupe sont le Sherbrooke Regiment, les 7-11e Hussards, les fantassins des 27e et 46e régiments, l'Artillerie royale canadienne, le 6e bataillon du 22e, les Fusiliers de Sherbrooke, le Corps d'Infanterie royal canadien, la 8e Compagnie médicale, le Corps médical de l'armée canadienne et le 24e Escadron.

Lorsque le département de la Défense nationale fit connaître ses directives, il y a deux ans, concernant la survivance nationale, notre milice prenait une nouvelle importance du fait de ses responsabilités accrues. Elle assumait par le fait même le caractère d'une force militaire prête à intervenir en toutes circonstances, dans un cas majeur d'éventualité. Ainsi que le déclarait le major-général J. M. Rockingham, officier commandant des forces armées du Québec : "Par éventualité, nous n'entendons pas seulement "attaque nucléaire" mais tout autre cas d'urgence". Il désignait ici les cas d'inondations, de feux de forêts, d'épidémies et préconisait l'importance d'une milice bien entraînée.

De son côté, le Lt.-col. D. W. Ward, officier commandant du Sherbrooke Regiment, pouvait dire : "Nous demeurons quand même une unité de combat", faisant allusion aux forces de réserve qui continuent de recevoir leurs instructions de temps de guerre.

Le premier signe d'existence de force militaire dans notre région remonte au milieu du 19e siècle et dans son historique du Sherbrooke Regiment, le lt.-col. Jackson souligne l'importance du travail des "réservistes" qui protégeaient la région contre toute invasion possible par les rebelles du Sud. Un grand nombre de ceux enrôlés dans la milice étaient d'anciens soldats de l'armée anglaise qui avaient reçu des lopins de terre en cadeaux dans les Cantons de l'Est et qui avaient été encouragés à s'établir ici au cas où leurs services auraient été requis pour repousser toute invasion éventuelle. L'enthousiasme compensait alors pour la pauvre qualité des armes et ce désir de servir est toujours demeuré.

Entités distinctes

Le 22 mars 1867, le Sherbrooke Regiment et le 7-11e Hussards devenaient des entités distinctes et depuis, ces deux unités ont écrit de belles pages dans leur histoire. Des membres du Sherbrooke Regiment ont combattu les rebelles de Riel, et aussi, l'invasion des Fénéniens.

Au cours du dernier siècle, les réservistes ont toujours répondu à l'appel du devoir. Il s'en trouve qui ont fait la guerre des Boers et plusieurs ont fait les deux dernières guerres de même que celle de Corée.

Anglais et Ecossais furent les premiers à coloniser Compton

Le comté de Compton a une forme un peu originale. Toutefois, malgré cette irrégularité, le comté ressemble à un parallélogramme s'étendant du sud-ouest au nord-est et s'appuyant sur la frontière américaine dans l'état du Vermont. Les lignes délimitant ce comté sont plutôt brisées. Dans la partie la plus large le comté mesure 40 milles et dans sa partie la plus profonde, il s'étend sur une distance de cinquante milles.

Le comté de Compton s'unit à dix autres comtés pour former ce que l'on désigne sous le nom des Cantons de l'Est. Outre Compton, ces comtés sont: Brome, Arthabaska, Drummond, Mégantic, Missisquoi, Richmond, Wolfe, Shefford, Sherbrooke et Stanstead.

Les notes que nous possédons sur les débuts du comté de Compton indiquent que les Anglais et les Ecossais furent les premiers à coloniser ce coin de notre territoire.

Ce n'est que quelques années plus tard que les Canadiens français vinrent s'y établir, attirés par les richesses du sol et les facilités d'écouler les produits agricoles. De nos jours, les Canadiens de langue française forment la grande majorité de la population de ce comté.

Visitez le magasin de variétés 5c-10c-15c le plus considérable de

DISRAÉLI

R. DUSSAULT

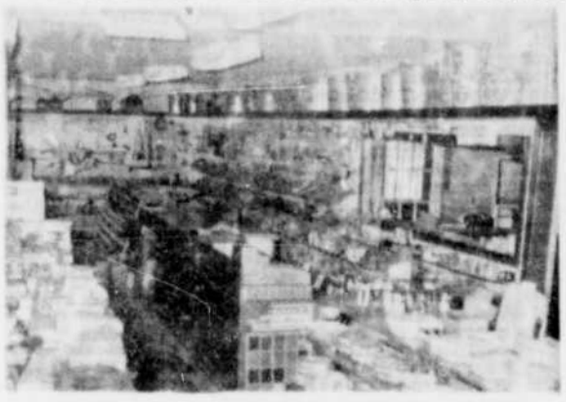
5c - 10c - 15c - $1.00 et plus

Rue Laurier — Tél. 212 — Disraëli

Variétés, cadeaux, jouets, articles de toilette

Sincères félicitations à LA TRIBUNE

A L'OCCASION DE SON CINQUANTENAIRE



PAUL-A. GREGOIRE ENR.

Ferronnerie générale — Plomberie

GROS & DETAIL

DISRAELI—Tél. 81—Qué.

Pour tous vos besoins en FERRONNERIE — PLOMBERIE voyez-nous !

À DISRAÉLI, QUÉ.

VISITEZ LE

MAGASIN 5c-10c-15c-$1.00

DAIGLE

Louis Daigle, prop.

Variétés—Cadeaux—Lingerie, etc.

Papeterie—Verrerie—Vaisselle—Jouets

Disraëli — Téléphone 1-2 — Qué.

UNE BIJOUTERIE QUI COMPTE 51 ANNEES D'EXPERIENCE !



- BAGUES ET ALLIANCES exclusives "LIDO" Tro-Fit, ajustement parfais, ne glissent pas au doigt.
- MONTRES-BRACELETS pour dames et messieurs
- HORLOGES • ARGENTERIE

W. ERNEST ROY

Horloger-Bijoutier

"Une bijouterie de confiance faisant affaires dans toute la région et la province voisine.

Avenue Champlain — Tél.: 283-s-1 — Disraëli



A gauche, sur la photo, une vue à vol d'oiseau de la Bell Asbestos Mines Ltd, à Thetford Mines. A droite, une partie de la ville. Dans ce secteur, on aperçoit les bâtisses de l'Asbestos Corporation. (Courtoisie de Canadian Pacific Air Lines Ltd.)

BELL ASBESTOS MINES LTD.

THETFORD MINES

ASSURANCES GÉNÉRALES

LAURÉAT LACHANCE

Courtier d'Assurance Agréé



Bureau à Disraëli, Qué.

Tél. 253—C. P. 208

VIE—FEU—AUTOMOBILE

ACCIDENT—VOL

RESPONSABILITE PATRONALE

ET CIVILE

M. Léandre Proteau, agent.



Ci-dessus, le magasin général

J.-A. BEAUDOIN

Marchand CLOVER FARM

Epicier-Boucher — Marchandises sèches

Peintures "PITTSBURG"—"CROWN DIAMOND"

Rue Laurier — Tél. 203 — Disraëli

Beaudoin & Frère

FRANÇOIS BEAUDOIN — A. A. BEAUDOIN

Manufacturiers de

PORTES—FENETRES

MENUISERIE

Finition de meubles au VARI-KROM

—CABINETS DE CUISINE—

DISRAELI (chemin de Stratford)

Tél: 13-22

Ci-dessus, la manufacture de Portes et Châssis et finition de Meubles de Beaudoin & Frère

Nous sommes en affaires pour vous assurer satisfaction et nous entendons bien conserver la réputation enviable dont nous jouissons depuis plusieurs années déjà.

Verges - Brasseurs de peintures

IDEAL RULER MFG. LTD.

Martial Martel, président—Marc Geoffroy, vice-président

C.P. 458, DISRAELI, Cté Wolfe — TEL.: 263

L'arrivée de Mgr A. Racine à Sherbrooke

On lira plus bas un intéressant récit de l'arrivée de Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, en octobre 1874. Ce récit a été reconstitué sur des notes de M. l'abbé Dignan, qui fut le premier secrétaire à l'évêché, ainsi que sur de vieux papiers conservés dans les archives de l'archevêché. M. l'abbé Frederick - Patrick Dignan fut curé à St-Philippe de Windsor, de 1878 à 1895 et il mourut tragiquement en juillet 1895 dans l'accident de chemin de fer qui fit plusieurs victimes au retour du pèlerinage diocésain à Ste-Anne de Beaupré.



Un croquis de l'arrivée de Mgr Antoine Racine à Sherbrooke à l'automne de 1874, d'après une photographie de Blanchard, de Sherbrooke et reproduit dans l'"Opinion Publique" de novembre 1874.

L'arrivée

6 heures, 20 octobre 1874. — J'ouvre les yeux au plus beau soleil du monde. Les cloches sonnent l'Angelus avec allégresse. Enfin, il faut bien le croire et le voir: "Il fera beau". Il fera beau, voilà qui donne confiance pour tout le reste.

L'église est toute bouleversée. Les Soeurs, Ste-Luce en tête, achèvent la parure qui sera très belle. Que les Soeurs St-Amédée et Vitaline trouvèrent à faire dans le choeur, sur l'autel et dans la sacristie !

Le recevrons-nous notre Evêque en rabat ou en collet romain ? On risque le collet romain, à la suite de M. Dufresne. Je charge les MM. Dugré, Leblanc et Larue du chant !

L'heure arrive. Les bandes de musique commencent à jouer, les sociétés s'ébranlent. Je donne le signal. Rien ne bouge. Trois grains de pluie qui me tombent droits au coeur, mais le soleil bientôt répare tout.

La procession défile majestueusement. Pendant que les engins "au dépôt" crachent du bruit de tous leurs poumons et de toutes leurs cloches! La foule est immense au débarcadère. Il y a 5 ou 6 chars plein d'Evêques de prêtres et de laics. Enfin Monseigneur paraît. Les acclamations redoublent.

Grande foule

La voix éteinte, je fais marcher "ma" procession à l'aide de mon parapluie et de mes maréchaux à cheval. Quel misère pour empêcher la foule de se bloquer là pour voir l'Evêque. Les voitures ne peuvent s'organiser à temps et plusieurs prêtres partent à pieds. Enfin, la 1ère voiture emmène Mgr de Rimouski, une autre Mgr Charles LaRocque, une 3e Mgr l'Archevêque, la 4e Mgr Racine avec M. Dufresne, conduite par M. Mathew Reid. Les autres suivent. La poussière s'élève jusqu'aux nues. Je me croirais au combat de Télémaque. Enfin rendu à la maison de John Doyle, tout le monde descend.

Le dais se déploie, porté par MM. P. Olivier, Clément, Perrault, Dussault et Ls Dupuis, St-Aubin et Cormier. Les cordons par les juges Doherty et Rioux, MM. Campbell et O. Camirand, Wm Doherty et Gale Caron. Les trois Evêques suivent immédiatement au milieu du chant des psaumes.

La procession est grande que je commande à droite et à gauche jusqu'à l'église. Les groupes se prosternent au passage de la procession, comme les vagues de la mer; jusqu'aux malades qui sont dans les rues. D'où vient donc cette foule ? 6,000 au moins de la ville et du diocèse. Quelle masse devant l'église ! Qui a jamais vu pareil à Sherbrooke ? Monsieur le maire anglais suit le cortège.

La cérémonie à l'église

M. Marois lit les bulles papales. N'est-il pas temps de laisser entrer la foule ? On introduit les dames protestantes par la porte du chemin couvert, dans l'église.

M. le curé présente son adresse. Mgr répond aussi fort qu'il peut; mais n'est guère entendu dans le brouhahá. L'orgue gronde le "Te Deum". L'église est pleine; un quart de protestants. Au choeur: 2 trônes; l'un à droite, pour l'Archevêque et l'autre à gauche, pour notre Evêque; 2 fauteuils pour NN. SS. de St-Hyacinthe et de Rimouski; NN. SS. de Trois-Rivières et Fabre ne sont pas venus. Mgr Fabre est en visite pastorale; Mgr Laflèche a bien mérité le repos après son sermon de dimanche dernier, à l'église St-Jean, de Québec.

L'Evêque est intronisé par NN. SS. LaRocque et Langevin. Tous les membres du clergé présents vont faire l'obédience. Imposante cérémonie. M. Dufresne lit les mandements en anglais et en français. Je précède Father O'Donnell dans la chaire où il fait un magnifique sermon en anglais sur l'infaillibilité pontificale.

Adresse des fidèles par l'hon. juge Doherty. Réponse de notre Evêque, en anglais et en français. Adresse de la Société St-Jean-Baptiste, par M. Bélanger, et des Irlandais par M. Martin Connolly.

Après la cérémonie

La foule s'écoule; les lumières s'éteignent et l'on se rend au Couvent par la sacristie et par le chemin couvert jusqu'au banquet donné par les dames: 100 couverts ; musique pra les demoiselles. La salle est magnifique, les fenêtres drapées de rouge et de points blancs avec guirlandes de verdure; 3 beaux lustres.

Table d'honneur: NN. SS., avec les G. V. Raymond, Moreau, Racine, chanoine Edmond Moreau, de Montréal. (Remarqués les 3 pains de Savoie, don des Dames de la Congrégation).

Les dames qui présidaient étaient Mesdames O. Camirand, qui est le bon sens et la charité même. A. Desève, qui est l'exquise politesse personnifiée, assistées de délicate façon par Mesdames Dussault, Olivier, Wm Griffith, L'Espérance et Lacroix, de Coaticook, de Mlles Luce Dufresne et Louise Dufresne.

Après le banquet, Mgr fit un gracieux discours.

Visite en détail du presbytère-évêché. "Mais c'est mieux que Rimouski", s'exclame Mgr Racine.

L'illumination fut splendide, le soir. Notre Normandin se surpassa malgré la pluie.

Les jours solennels ont-ils ainsi toujours une fin pluvieuse de rigueur ?

La composition des familles canadiennes

Le 1er juin 1956, le Canada comptait 3,711,500 familles dont 3,390,061 ou 91 pour cent se composaient de deux époux avec ou sans enfants, d'après le bulletin 1-19, — Familles, selon les caractéristiques du chef, — publié par le Bureau fédéral de la statistique. Les chefs de familles sont également répartis selon le sexe, l'âge et l'état matrimonial.

Selon les définitions du recensement, une famille doit comprendre au moins deux personnes demeurant ensemble avec des liens de parenté comme suit : 1o: un époux et son épouse avec ou sans enfant non encore marié; et, 2o: un parent (ou gardien) avec un enfant ou plus non encore marié. Dans le cas des familles constituées de deux époux, le nari a toujours été inscrit comme "le chef"; par conséquent, la grande majorité des chefs de famille était masculine. Toutefois, chez les familles qui ne comptaient qu'un des parents, c'était l'épouse dans 76.5 pour cent des cas.

Dans les familles où les époux étaient présents, l'âge médian du chef (époux) était de 43 ans, et celui de l'épouse, de 39 ans. Les époux étaient dans le même groupe quinquennal d'âges dans 39 pour cent des cas; les époux et les épouses étaient dans des groupes d'âges plus avancés dans 54.7 pour cent des cas respectivement. Chez les familles où l'épouse était le chef, l'âge médian du chef était de 54 ans du fait du grand nombre de veuves parmi ce groupe.

ERNEST BEAUDOIN
● Pelles mécaniques ● Location de machineries
● "Payloader" chargeuses ● "Leoders" — Camions
GRAVIER ET BETON
POMPES A EAU
ESTIMES GRATUITS
1061, avenue Labbé Tél. 5-6448 Thetford Mines

LES CONTREPLAQUES ET PORTES
NELSON PLYWOOD & DOORS SUPPLY
173, rue Ste-Anne Tél. FE 5-6727
THETFORD MINES

J.-L. MONFETTE & FILS LTÉE
Enbouteilleurs autorisés sous contrat avec Coca-Cola Limitée
Coca-Cola
Rue St-Alphonse ouest - Tél.: FE. 5-6033 - THETFORD MINES

Pour de la viande de qualité à prix raisonnable, voyez:



J.-L. POIRÉ
BOUCHER
100 nord, rue Notre-Dame Thetford Mines
TEL. FE 5-6855

Handy Andy
ASSOCIATE
J. Ch. Nadeau, prop.
Accessoires et pièces d'automobiles
TEL.: FE. 5-9229
308 n., rue N.-Dame - Thetford Mines

Eglise St-Louis de Westbury

Le 2 juillet 1924, eut lieu la bénédiction solennelle de l'église nouvellement construite à East Angus: cinq évêques, de hauts dignitaires ecclésiastiques les prêtres des paroisses avoisinantes et plusieurs autres de diocèses étrangers, s'étaient unis dans une même pensée de reconnaissance envers Dieu qui avait daigné bénir et couronner les efforts généreux de ces fidèles dont le temps magnifique disait bien haut la foi admirable et la sainte prodigalité.

UNE ENTREPRISE FLORISSANTE A THETFORD MINES



LA PLUS IMPORTANTE LAITERIE DE LA REGION
Laiterie Beaudoin
Arthur et Gérard Beaudoin, coprop.
PRODUITS LAITIERS PASTEURISES
310, RUE CYR THETFORD MINES

LA MINE JOHNSON DE THETFORD MINES
est l'une des plus importantes dans notre région !



Au premier plan, une vue d'ensemble de l'un des plus gros gisements d'amiante de l'univers.

JOHNSON'S COMPANY LTD.
THETFORD MINES Fondée en 1875



Le splendide édifice moderne qui abrite les bureaux de la Johnson Company Ltd. ainsi que ceux de la banque Canadienne de Commerce.

Historique des Fusiliers de Sherbrooke depuis les débuts

Par le lt.-col. Aimé Biron

Au mois d'août 1914, lors de la déclaration de la première grande guerre, les Fusiliers de Sherbrooke, à cette époque connus sous le nom de 54e Régiment ou Les Carabiniers de Sherbrooke, commandés par le lt. col. Emile Rioux, furent invités à contribuer à la formation du 22e bataillon canadien français, devenu par la suite notre illustre R.-22e Régiment.

A l'appel du commandant du 54e, un groupe d'officiers, de sous-officiers et de soldats (près de 40), répondirent immédiatement. Ils furent envoyés à St-Jean d'Iberville, pour former une compagnie qui devait se rendre plus tard à Amherst, N.-E., afin de compléter leur entraînement primaire avant de s'embarquer au mois de décembre 1914 pour l'Angleterre.

Nous avons encore à Sherbrooke, plusieurs membres de ce premier groupe, entre autres le 2e lieutenant Johnny S. Bourque, qui, faute de vacance dans les cadres d'officiers du 22e, démissionne comme officier pour s'enrôler comme simple soldat. En 1917, il nous revenait avec le grade de capitaine qu'il gagna sur les champs de batailles en France.

Les archives

Par la suite, en diverses occasions, des groupes étaient organisés pour les renforts du 22e Régiment. Le plus important travail a été fait lors de la formation des 163e et 178e régiments pour augmenter les renforts, dont l'illustre 22e Régiment avait tant besoin.

Les archives ne nous permettent pas de savoir si le 54e Régiment a contribué à la formation du 117e Bataillon pour service outre-mer, lequel représentait la région des Cantons de l'Est dans l'armée canadienne et de même au sujet du 5th Canadian Mounted Rifles.

1939 - 1945

Au mois de septembre 1939, lors de la déclaration de la deuxième grande guerre, les Fusiliers de Sherbrooke sont invités à augmenter leurs cadres, à organiser un bureau de recrutement pour l'armée active et des cours d'instruction pour tous les grades, en un mot se tenir prêts à toute éventualité. Les choses en restèrent ainsi jusqu'au milieu de 1940. Tout-à-coup les activités se précipitent, il est sérieusement question de former un bataillon d'infanterie pour représenter les Cantons de l'Est dans l'armée canadienne en service actif. Après plusieurs démarches et assemblées, des officiers seniors du Sherbrooke Regiment et des Fusiliers de Sherbrooke, on discute du nom que devrait porter le nouveau régiment et de la participation des deux unités locales. Formaient ce groupe d'officiers seniors :

Col. S. Echenberg,
Col. Léopold Chevalier,
Col. M. W. Mc A'Nulty,
Lieut. Col. Emile Lévesque
Lieut. Col. A. A. Munster
Major Aimé Biron,
Major B. D. Lyon.

Mobilisation

Le 26 juillet 1940, les instructions arrivaient du quartier général de mobiliser immédiatement ce régiment qui devait porter le nom de "The Sherbrooke Fusiliers Regiment". Le commandant était le lieut. col. M. W. Mc A'Nulty et le major Aimé Biron en était le commandant en second. Il avait été convenu avec le département de la Défense Nationale, que les "Honneurs" de bataille qui seraient obtenus par ce régiment, seraient attribués aux deux unités locales. Durant la deuxième grande guerre, The Sherbrooke Fusiliers Regiment, (27th Canadian Armoured Regiment) accumula vingt-deux honneurs de batailles. Il est à noter qu'au mois de décembre 1941, le régiment était converti en "The 27th Canadian Armoured Regiment", (Sher. Fus. Regt.) et après



Le lt-col. Aimé Biron

voir été entraîné en Angleterre, il était désigné parmi les premières troupes alliées pour l'invasion du continent européen.

Les chars d'assaut du 27th C.A.R. furent les premiers à débarquer sur la plage de Normandie.

Le camp d'entraînement

A la formation de ce régiment, les Fusiliers de Sherbrooke fournirent 5 officiers et près de 15 sous-officiers et soldats ; vers la même date que cet événement, le lieut. colonel Johnny S. Bourque, était nommé commandant du camp d'entraînement, Lord Sherbrooke, (43 C. A. (B) T.C.), stationné à Sherbrooke. A ce camp, les Fusiliers de Sherbrooke fournirent près de 30 officiers et 100 sous-officiers et soldats. De 1939 à 1945, les Fusiliers de Sherbrooke fournirent plusieurs officiers à diverses fonctions dans l'armée et à diverses unités en formation, de même pour les renforts. Le nombre d'officiers qui avaient passé à l'armée active était de près de 200; celui des sous-officiers et soldats fut très considérable.

Vers la fin du mois de mars 1942, les Fusiliers de Sherbrooke sont mobilisés pour service actif et dans le but de fournir des renforts aux unités de langue française stationnées en Angleterre, le commandement est confié au lieut. col. Aimé Biron. Les postes d'officiers et sous-officiers sont remplis par les membres de notre unité de réserve, dans une proportion de 80 pour cent. Notre bataillon actif a joui d'une réputation très enviable; il était même considéré comme un des meilleurs bataillons d'infanterie en service au Canada.

Les Adoratrices du Précieux-Sang, à Sherbrooke depuis 1895

L'arrivée à Sherbrooke, des 8 premières religieuses datent du 13 septembre 1895. Parties de St-Hyacinthe, elles venaient, (c'était l'année de l'arrivée de M. Gignac, comme curé de la Cathédrale) sur l'invitation de S. E. Mgr Paul LaRocque, y fonder le 8e monastère de leur Institut, un Ordre contemplatif qui compte aujourd'hui 35 maisons réparties au Canada, aux Etats-Unis, à Rome, au Japon et dans l'île de Cuba.

Au cours d'une impressionnante cérémonie à la cathédrale du temps, Mgr LaRocque s'adressa aux religieuses avec beaucoup d'affection : "Nos cloches et nos orgues, comme nos figures sont toutes à la joie. Nous vous accueillons avec bonheur. C'est que mes chères Soeurs, en ce moment où nous vous voyons venir parmi nous, nos coeurs sont remplis d'espérances, parce que vous venez nous aider à prier et à nous sanctifier".

Moyennant certaines conditions pécuniaires, M. J.A. Chicoyne, avocat et journaliste, avait mis ses vastes établissements (aujourd'hui, le parthénon) à la disposition de la Communauté naissante.

Deux ans plus tard, soit le 14 octobre 1897, les religieuses se transportaient dans une petite maison dépendante du Séminaire en attendant de s'installer définitivement sur la rue Dufferin, le 24 mai 1898. La résidence du juge Hall, spacieuse pour une famille privée devint cependant trop petite pour recevoir les nouveaux sujets. Le 16 juillet 1912, les entrepreneurs Bonin et Lefebvre commençaient donc sur ce terrain, une nouvelle construction laquelle, terminée en 1913, fut bénite le 7 octobre par S. Exc. le délégué apostolique, Mgr Stagni.

Ce monastère tel que nous le voyons encore aujourd'hui, a 132 pieds de long, sur 54 de largeur; il se compose d'un corps central et d'une projection de 38 pieds qui sert de chapelle publique. Le choeur et la salle de communauté occupent une partie du corps central; au-dessus sont les chambres de l'infirmerie, le noviciat et la lingerie; à l'étage supérieur, sont les cellules, et au rez-de-chaussée sont le réfectoire, la cuisine, les parloirs et la procure.

Non seulement la Congrégation s'est solidement établie ici, mais elle a, à son tour, essaimé. De Sherbrooke sont partis pour le Manitoba et la Saskatchewan deux groupes de religieuses qui ont fondé les couvents de St-Boniface en 1918, et de Gravelbourg en 1926.

La Communauté actuelle se composant de 40 membres, (Soeurs choristes, converses et tourières) doit pourvoir à sa propre subsistance par les travaux manuels et artistiques.

En dehors des exercices du choeur, les Religieuses continuent leur "ministère de piété, de zèle et de charité" par l'apostolat de la plume. Correspondance très étendue pour répondre à l'affluence de supplications de toutes sortes. Ainsi, par le parloir et le secrétariat, se propage la dévotion au Sang rédempteur, prix sacré de notre salut.

Le travail, en esprit d'expiation, est considéré comme une des premières pénitences: confection des hosties, du linge d'autel et des chapelets. Travaux de couture et de peinture. Décorations des statues et crucifix dits ensanglantés, etc. La culture d'un spacieux jardin s'étendant jusqu'aux rives du St-François, fournit fruits et légumes à longueur d'année.

Qui entend chaque nuit, sonner l'humble cloche du monastère, doit savoir qu'à cette heure de minuit, alors que le monde repose dans le sommeil ou se livre à de fatals plaisirs, déjà la vierge Adoratrice et Réparatrice prélude à sa journée de prières et d'immolations. Cette heure de veille se passe à la récitation des Matines et des Laudes.

Devise de l'Institut : **Adorer — Réparer — Souffrir". — "Fidélité — Constance — Générosité".**

Voir ADORATRICES, p. 110, c. 3

COUVREUR APPROUVE

TELEPHONE FE 5-7311

J.-E. LAFLAMME

PLOMBERIE — CHAUFFAGE
VENTILATION — FERBLANTERIE

BRULEURS A L'HUILE



J.-EDMOND LAFLAMME

214 OUEST, HUITIEME RUE — TEL.: 5-7311 — THETFORD MINES, Qué.

J.-ARTHUR ROUSSEAU

représentant de "La Solidarité"

Compagnie d'Assurance-Vie

TEL. FE 5-6425

110, rue Simoneau — Thetford Mines

AMEDEE LAFLAMME



Echevin de la Cité de Thetford Mines depuis mai 1951, résidant à Thetford Mines depuis 1929, il est le doyen des échevins de Thetford. Natif de St-Ferdinand d'Halifax. Consultant de la maison Lafleur & Laflamme Ltée, menuisier de son métier. Il fut élu directeur de l'Association des Constructeurs de Québec pour 1957-58. Président du Syndicat de la Construction de Thetford de 1937 à 1944. Président du Comité de la Voirie de la Cité de Thetford Mines. Echevin du quartier No 2. Commissaire de l'école des Arts et Métiers de 1940-1944.

THETFORD MINES, Qué.

Spécialités

L. GOSSELIN & FILS LIMITEE

SABLE et GRAVIER — Pierres concassées, excavations

MANUFACTURIERS DE

BLOCS ET TUYAUX DE CIMENT

70 boul. Smith N. — C. P. 548 — FE 5-7585

Thetford Mines

La Fonderie de Thetford

700 NORD, RUE NOTRE-DAME - THETFORD MINES, Qué.

Tél. FE 5-9149

CUIVRE - FONTE - ALUMINIUM

CONSTRUCTION MÉCANIQUE

ATELIER DE REPARATIONS — ATELIER NOUVELLEMENT AMENAGE

Travail général, soudure, ressorts pour automobiles et camions de toutes marques remplacés ou réparés

Les premiers abonnés du "téléphone"

La liste suivante des abonnés de Sherbrooke en 1887, ceux à qui furent assignés les premiers numéros de téléphone, rappelle aux anciens de notre ville des noms de citoyens marquants et d'établissements de commerce bien connus il y a un demi-siècle:

26A Boston Bakery, C. H. Fletcher, rue King
10A Bradford Bros., imprimeurs, rue Commerciale
10B Bradford, G.H., domicile, rue Moore
5B British American Land Co., bureau, rue Belvédère
29 Cité de Sherbrooke, bureau du sec.-trés., Hôtel de Ville
21A Clough, C.R. et Cie, marchand de farine, Lennoxville
17A Dominion Snatch Co., rue Water
22 Dresser, W.S., bureau d'assurances, rue Commerciale
8 Eastern Township Bank, rue Commerciale
7A Bureau de l'Examiner, rue Wellington
20 Bureau des Messageries, rue Commerciale
27 Poste de pompiers rue du Marché
26A Fletcher, C.H., boulangerie rue King
26C Fletcher, C.H., brasserie, rue Melbourne
26B Fletcher, C. H., domicile, Chemin de Brompton
24 Fortier, H., débit de tabac, Wellington
20 Foss, E. S., domicile rue Court
1A Gazette rue Commerciale
13A Gendron, J. H., moulin
13B Gendron, J. H., domicile, rue Ball
6 Great North Western Telegraph, bureaux, rue Wellington
16 Hall, White - Cate, avocats, rue Bank
25 Hallett, D., domicile rue Prospect
15 Hobson, A., ferme, chemin de Brompton
19 Ives, Brown et French, avocats, rue Wellington
4A Lomas, A. G., domicile rue Belvédère
4B Lomas, A. G., fabrique de lainages, rue Belvédère
11 Luke and Mitchell, quincaillerie, rue Wellington
7B Moorehouse, W. A., domicile, rue Moore
1 Nurse, N. T., domicile rue Moore
2 Odell, H. A., commissaire-priseur, rue Wellington
3 Paton Mfg. Co., fabrique de lainages, rue Belvédère
9 Paton, A., domicile rue Moore
27 Poste de police, rue du Marché



Vue de la mine Normandie, à Coleraine, Qué.

L'Asbestos Corporation Ltd., située dans la région des Cantons de l'Est, Qué., est une compagnie minière d'amiante dont les intérêts sont détenus par ses actionnaires.

Aujourd'hui, la compagnie exploite trois mines distinctes dont la capacité quotidienne d'usinage dépasse 15,000 tonnes de pierre, produisant ainsi une variété complète de fibres d'amiante de belle qualité.

La compagnie a des représentants dans le monde entier.

De plus amples détails sur nos produits peuvent être obtenus en écrivant au

Gérant Général des Ventes

Asbestos Corporation Ltd.

THETFORD MINES, Qué.

Une des plus grande compagnies de la région des Cantons de l'Est, Qué., dans la plus importante industrie.



Photographie du Pin solitaire prise en 1906, sept ans avant qu'il ne soit emporté par une tempête de décembre.

Le Pin solitaire

Le Rocher au Pin solitaire, qui émerge des flots au milieu de la Saint-François près de l'embouchure de la rivière Magog, s'entoure de deux légendes bien distinctes, l'une s'inspirant d'événements guerriers (1692), l'autre de caractère romantique.

Au nombre de ceux qui ont exploité un aspect ou l'autre de ce double filon, mentionnons l'historien Bouchette, M. J.-A. Chicoyne, ancien maire et ancien député de Wolfe, le conteur Oscar Masse, Mgr Maurice O'Bready, P.D. et Mgr Albert Gravel, P.D.

Pour ce qui est de la légende d'un combat singulier entre les Abénaquis et les Iroquois à cet endroit, voici ce qu'en écrivait M. J.-A. Chicoyne, ancien maire, dans le bulletin des Recherches historiques, août 1897 :

"Mais ce qui rend le "Rocher du Pin" particulièrement intéressant pour les amateurs de recherches historiques, c'est le combat étrange que s'y livrèrent deux tribus sauvages, dans des circonstances assez extraordinaires. C'était en février 1692. . . A peine les Abénaquis eurent-ils jeté les yeux sur la rive droite du Magog, qu'ils aperçurent la fumée du camp ennemi. La bataille était inévitable; mais on convint de part et d'autre de s'en rapporter à un combat singulier. Il fut arrêté qu'un guerrier de chaque nation devrait courir autour du rocher jusqu'à épuisement. Le vainqueur à la course aurait droit de tuer son adversaire, ce qui déciderait la victoire entre les deux armées. . . Ce fut l'Abénaquis qui l'emporta et qui eut l'honneur de massacrer l'Iroquois, auquel les forces avaient manqué le premier. Ce tournoi original, qui rappelle quelque peu la lutte des Horaces et des Curiaces, est l'objet d'une tradition conservée parmi les vieux Abénaquis de St-François. . ."

C'est à la demande de Chicoyne que M. l'abbé Laflamme, de l'université Laval avait déterminé, en 1892, l'âge probable du pin solitaire: 200 ans.

"Mena' Sen"

Par ailleurs, Mgr Maurice O'Bready écrit dans l'histoire de la ville de Sherbrooke "Panoramas et Gros Plans", encore à l'état de manuscrit, ces quelques mots concernant le roman d'Oscar Masse :

"Exploitant cet épisode guerrier, Oscar Masse, un ancien résidant de Sherbrooke, a écrit en 1904, un roman devenu rare, intitulé "Mena' Sen", titre abénaquis signifiant le Rocher au Pin solitaire. D'après lui, en passant à Ktiné, en route pour Deerfield, les Abénaquis exécutèrent une danse rituelle autour du rocher qu'on aperçoit encore aujourd'hui au milieu de la rivière, en arrière du monastère des Servantes du Saint - Sacrement. Cette cérémonie devait, selon la version de Mass, s'illustrer en devenant le tombeau d'une fiancée. Car parmi les prisonniers traînés jusqu'à St-François-du-Lac au retour de Deerfield, on comptait deux jeunes promis, le forgeron Robert Gardner et l'orpheline Aline Morton.

"S'échappant héroïquement des mains de leurs gardiens au mois de mai suivant, le prétendant et sa future résolurent de retourner à Deerfield pour s'y marier et y vivre. Leur fuite, puisée en approchant de Ktiné, Aline Morton mourut (nous suivons toujours le romancier dans sa fiction) entre les bras de Robert Gardner éploré, qui pour la protéger contre les carnassiers en attendant son retour, l'ensevelit sur l'îlet dénudé, la recouvrit de gravier et d'humus et, avant de mourir lui-même à bout de forces, planta sur la fosse un petit pin en guise de stèle funéraire. Le pin, s'alimentant de la substance même de la vierge, poussa avec tant de vigueur qu'en dépit de sa petitesse, il résista à toutes les rafales pendant plus de 200 ans.

"Le pin solitaire, une des curiosités les plus vénérées de Sherbrooke, est disparu le 13 novembre 1913. Nous tenons de source sûre qu'il a été abattu non par l'orage, comme on l'a dit alors, mais par deux soûlards qui le sectionnèrent en rondelles; ils vendaient ces tranches du mystérieux conifère comme souvenirs, à raison de 25 cents piece, afin de se procurer de quoi boire. Grâce à la généreuse inspiration de M. Emile Gingras, le musée du Séminaire Saint-Charles possède une de ces rares rondelles. En 1934, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier, la Société St-Jean-Baptiste a fait ériger sur le rocher "Mena'-Sen", une croix et la cité de Sherbrooke s'est engagée à l'illuminer à perpétuité.

"Robert Gardner et Alice Morton appartiennent à la légende. Des Marais, Rogers et La Terrière, eux, ont bel et bien visité les parages de Ktiné au cours de l'ère indienne".

Une note d'Oscar Masse

Par ailleurs, à la dernière page du volume d'Oscar Masse et qui porte la date de mars 1904, nous lisons les lignes suivantes qui sont vraisemblablement de l'auteur lui-même après avoir pris connaissance d'une nouvelle parue dans les journaux.

"Nota. — Sherbrooke, 29 novembre 1913.—"novembre, mois luctueux ! 13, chiffres fatidiques ! . . .—Un des plus chers souvenirs historiques de notre population a été détruit, dimanche matin (23), alors qu'une bourrasque a renversé de son rocher le vieux pin pittoresque qui dominait, depuis le temps des Abénaquis, notre rivière Saint - François. L'arbre s'est brisé près du pied et une partie a été entraînée par le courant.

"Ce vieux pin, que l'on disait plusieurs fois centenaire prenait racine dans la crevasse d'un roc énorme sis au milieu de la Saint - François vis - à vis notre ville, le "Rocher au Pin solitaire", comme on l'appelle.

"Des ingénieurs forestiers qui ont examiné la souche, affirment que, d'après les zones ligneuses concentriques qu'ils y ont notées, cet arbre devait avoir au moins deux cents ans d'existence.

"Ce pin séculaire a vu grandir Sherbrooke, de petite bourgade à la cité industrielle d'aujourd'hui. Chaque année, des milliers de personnes venaient voir notre vieux pin. C'était là une attraction que nous n'aurons plus à faire admirer à nos visiteurs.

"C'est pour cela et à cause des légendes qui se rattachent au rocher que la disparition du pin vénérable a contristé notre population comme la perte d'un être familier. (les journaux)".

ADORATRICES

(Suite de la page 109)

Depuis 65 ans près que les Soeurs du Précieux-Sang ont épousé les intérêts de leur Sherbrooke très cher, rien de ce qui le concerne tant au temporel qu'au spirituel, ne les laisse indifférentes. Et pas un jour ne se passe que ces orantes n'appellent sur leur chère "Estrie" la pluie fécondante du Sang de Jésus pour lui assurer une sainte prospérité toujours croissante.

Ne faudrait-il pas en ces notes historiques rendre hommage à ce prêtre éminent dont le diocèse garde la mémoire en bénédiction, Mgr P.J.A. Lefebvre, lequel durant 33 années, soit, jusqu'à sa mort survenue en 1929, donna ses soins spirituels gracieusement à la Communauté dans un dévouement à toute preuve. Reconnaissance lui soit à jamais rendue !

La ville de Sherbrooke a cent vingt-trois ans

Quelques mois avant les fêtes du centenaire de Sherbrooke en 1937, plusieurs membres de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est s'étaient livrés à des travaux historiques sur notre ville et la région, en particulier sur les premiers établissements, les premiers documents connus. Nous avons sous les yeux, l'un de plusieurs documents qui ont fait en quelque sorte, les préliminaires de la célébration des fêtes du centenaire de notre ville en août 1937. D'après l'auteur de cet écrit l'année 1937 marquait pour Sherbrooke deux centenaires, celui de l'existence municipale de Sherbrooke et celui des débuts de Sherbrooke comme métropole des Cantons de l'Est.

Sans pouvoir affirmer de qui est ce document préparé en prévision des célébrations de 1937, nous ne croyons pas nous tromper en l'attribuant à un journaliste de chez nous, M. Alfred DesRochers. Voici cet écrit:

A venir au 22 septembre 1837, toutes les transactions de propriétés dans les limites de ce qui est présentement Sherbrooke, sont notées au bureau d'enregistrement comme faisant partie des Cantons d'Ascot ou d'Orford, suivant le cas.

Mais à la date susdite, Gustavus A. Eldridge vend à Richard B. Ewen une propriété faisant partie du "thirteenth block in the Town of Sherbrooke".

L'absence d'un document palpable pour certifier l'avènement municipal de Sherbrooke s'explique, d'abord par la destruction à Sherbrooke même, soit pas incendie ou autrement, de l'original, et à l'hôtel du Gouvernement, par l'incendie du parlement lors des émeutes de 1848.

Mais le fait **évident et irrécusable** que Sherbrooke avait un gouvernement municipal, distinct des conseils de Cantons, s'avère dans le document cité: la ville de Sherbrooke était alors, pour fins administratives, policières, etc . . , divisée en "blocks", un terme qui veut dire "espace compris en quatre rues actuelles ou projetées".

Il faudrait étudier les lois de l'époque pour savoir même si un document formel était nécessaire auprès du gouvernement provincial pour qu'une municipalité s'érigeât en conseil distinct, ou si une simple décision d'un conseil de Canton pouvait ériger un village en municipalité distincte. Cette question se pose parce que de toutes les chartes oficielles de ville qu'on trouve au répertoire, il n'en est que quelques unes qui datent de 1760, à 1852.

Il semble que la décision du conseil de canton eut fait l'objet d'un règlement bye-law) et la ville de Sherbrooke n'a pas de record antérieur à 1883, je crois.

Pour ce qui est du centenaire de Sherbrooke comme métropole des Cantons de l'Est, le document existe. C'est l'offre, par la British American Land, dans un avis officiel, de vendre du pouvoir — "motion" comme on disait alors — à tout industriel qui voulait louer de l'espace dans son moulin.

La grande industrie n'est possible que parce que le pouvoir se "transporte". Jusqu'alors, seuls les propriétaires de chutes harnachées pouvaient exploiter une industrie. Le nombre des chutes harnachables étant limité, le nombre des industries l'était aussi. La production en quantité était impossible dans la plupart des cas.

Sherbrooke prend donc le pas sur le reste des Cantons de l'Est et monte en quelques années au troisième rang dans la province parce qu'en ses limites, il y a une série de rapides pouvant alimenter cinq barrages, donc cinq sources d'énergie supérieures aux besoins d'une seule industrie.

Photographie
Mariage à l'église
Banquet anniversaire
Réunion de famille
Photographie au studio
Dimanche
sur rendez-vous



STUDIO ROBERT
PHOTOGRAPHE
214 SUD, NOTRE-DAME - TEL. : FE. 5-6570
THETFORD MINES P.Q.

SERVICE RAPIDE !

SAPIN FORTIN INC.
FABRICANT DU ...
Composé
SAPIN FORTIN
MARQUE DE COMMERCE
ROBERTSONVILLE, Qué. FE 5-7051

LA CAISSE POPULAIRE DE THETFORD MINES
Maurice BEAUDET, président
Daniel ROY, gérant
81 sud, rue Notre-Dame—Tél. FE 5-9164
THETFORD MINES, Qué.

La TRIBUNE
BUREAU DE
THETFORD MINES
104 nord, rue Notre-Dame
Tél. FE 5-9952
Annonces : Rosaire Provençal
Rédaction : Benoit Fortier
Abonnements: Charles Lafontaine

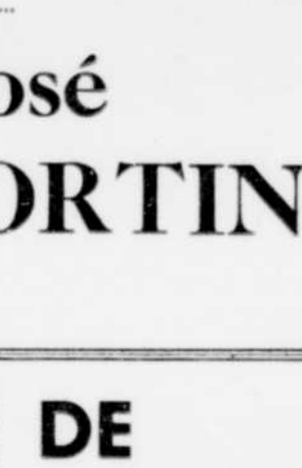
CORDIALE BIENVENUE



BAR-B-Q AUX DELICES
LE RESTAURANT DES FINS GOURMETS
TEL.: FE. 5-6960
1188 nord, rue Notre-Dame THETFORD MINES

LA CITÉ DE
THETFORD MINES





M. G. PAUL BILODEAU, échevin, président du comité de police et de feu de Thetford.



M. ALBERT LAMONDE, directeur de la police de Thetford Mines.

BIEN PROTÉGÉE CONTRE LE FEU

- POLICIERS - POMPIERS
- 65 AVERTISSEURS D'ALARME
- 3 AUTOS-PATROUILLES
- 4 POMPES A INCENDIE
- 8 APPAREILS RADIO-TELEPHONE
- 2 POLICIERS PATROUILLENT CONTINUELLEMENT LA VILLE

Cette annonce est commanditee par
PEPSI-COLA
TRADE MARK REG'D.



John Collins



Votre distributeur
de vos breuvages préférés
NIL PICARD & FILS Enr.
56 nord, rue Bennett - Tél.: FE. 5-7666
Thetford Mines

HOMMAGES A NOS VALEUREUX POMPIERS ET POLICIERS QUI, JOUR ET NUIT, VEILLENT A LA PROTECTION DE TOUTE LA POPULATION !



Le promontoir ou "flag-staff-hill".

Le "flag-staff hill"

Nous empruntons à des textes posthumes de M. le chanoine H. A. Simard, d'intéressants souvenirs sur l'ancienne colline du drapeau qui avait été baptisée le FLAG-STAFF HILL. Voici ce qu'écrivait M. le chanoine Simard:

"Les visiteurs qui arivent à Rome la tête pleine de leurs souvenirs classiques sur la ville aux sept collines, sont bien surpris de ne trouver que des noms qui indiquent l'endroit de ces collines. Car de ces fameuses collines, il ne reste que des traces.

Si un ancien revenait à Sherbrooke, reconnaîtrait-il, dans le site de la cathédrale et de l'évêché de Sherbrooke, l'ancienne FLAG-STAFF HILL, colline du drapeau ?

A l'arrivée de feu M. le Grand Vicaine Dufresne à Sherbrooke, en 1853, il y avait une modeste chapelle de bois située sur le terrain occupé par l'aile-est du Séminaire et un petit presbytère également en bois auprès de la chapelle. Dès son arrivée, M. Dufresne achetait de la Compagnie des Terres, deux acres de terre: le terrain actuel de la cathédrale et de l'évêché. C'était une colline, ou mieux, un rocher. Depuis la fondation de Sherbrooke,un mât était élevé sur ce rocher dominant toute la partie habitée, dont le centre était ce qu'on appelle aujourd'hui le CARRE STRATHCONA, et, aux jours de fête, on hissait galement un drapeau à ce mât; d'où le nom de FLAG-STAFF HILL, colline du drapeau.

Sur la partie la plus plane de ce rocher, sans rien y changer fut érigée la deuxième église de Sherbrooke. Cette église fut ouverte au culte en 1855, terminée intérieurement en 1872, puis agrandie en 1877. Elle a servi au culte comme cathédrale jusqu'en 1917. Les fidèles prirent alors possession de la nouvelle cathédrale, laissant aux mains des démolisseurs cette église bien modeste, mais si chère à ceux qui l'avaient longtemps fréquentée.

A côté de cette vieille cathédrale, se trouvait le vieux presbytère construit en 1865, devenu évêché en 1874, agrandi en différentes circonstances, puis démoli en 1915 pour faire place à la cathédrale et à l'évêché actuels.

En même temps que feu le Grand Vicaire Dufresne commençait la construction de l'ancien évêché en 1865, il achetait trois acres de terre touchant aux deux acres qui étaient déjà la propriété de l'église. Ces cinq acres de terre forment aujourd'hui et le site de la cathédrale et celui de l'évêché, une partie du Mont Notre-Dame agrandi et des cours des élèves qui fréquentent ce couvent.

Les anciens de Sherbrooke se rappellent sans doute l'apparence générale de ce site. La vieille cathédrale et le vieil évêché, de lignes et de dimensions modestes, en brique rouge, occupaient le sommet d'un rocher absolument abrupt du côté est, mais facilement accessible du côté ouest, du côté des rues du Couvent et Marquette. Tout le terrain au bas du rocher, en arrière de l'évêché et du couvent, était alors occupé par de grands arbres pleins de vie, de beaux érables et de beaux ormes. Au spectateur placé sur les hauteurs de Sherbrooke-Est, à la saison d'été, les édifices religieux apparaissaient comme dominant une forêt.

Aujourd'hui, le spectateur de la colline de Sherbrooke-Est aperçoit une muraille puissante, à certains endroits depassant trente pieds, qui présente l'aspect des contre-forts d'une forteresse du moyen-âge. Plus haut, la masse imposante de l'évêché et de la cathédrale, qui ressemble aux anciens châteaux de la vieille Europe. Tous les grands arbres qui occupaient le versant de la colline ont été abattus, le sol a été rempli avec la pierre que l'on a minée pour préparer le site de la cathédrale actuelle. En face de ces changements, n'est-il pas juste de poser la question: qui reconnaîtrait l'ancienne FLAG-STAFF HILL dans le site actuel de la cathédrale et de l'évêché ?

Cependant, si les constructions nouvelles, avec les modifications qu'elles ont imposées au terrain, ont fait disparaître l'un des endroits les plus anciens de Sherbrooke, l'aspect pittoresque et champêtre d'autrefois, elles s'imposent par une autre grandeur. Le génie humain a transformé, mais il a élevé un monument qui, quoique non terminé encore, fait déjà l'admiration des étrangers qui visitent Sherbrooke".

L'évêque apprit sa nomination au "Chicago News"

Dans l'après-midi du 26 septembre 1893, le chanoine Paul Stanislas LaRocque, de St-Hyacinthe, était de passage à Chicago avec son frère, M. l'abbé Charles, alors curé à St-Louis de Montréal. Tous deux étaient dans l'immeuble du "Chicago News" où ils avaient passé l'après-midi à examiner les machineries du journal. Vers quatre heures, les deux ecclésiastiques surveillaient le fonctionnement de la grosse presse et regardaient choir les copies dans le panier de [illegible]



Mgr Charles LaRocque

pressier prit une copie du journal encore toute imbibée d'encre et la tendit au chanoine LaRocque qui lut en première page cet entrefilet :

The Pope has appointed the Rev. Father Edward Dunn, of the Chicago diocese, bishop of Dallas, Tex. The Rev. Paul LaRocque has been appointed bishop of Sherbrooke, Canada.

C'est dans ces circonstances inusitées que le chanoine LaRocque apprit qu'il devenait "Mgr Paul-Stanislas LaRocque, deuxième évêque de Sherbrooke" pour succéder à Mgr Antoine Racine, décédé quelques mois auparavant. Il aura sans doute été le premier Canadien en pays étranger à apprendre une nouvelle aussi importante et qui le concernait personnellement. Quant à M. l'abbé Charles, il a pu écrire plus tard que la nouvelle n'était pas encore parvenue au Canada et que cela avait été l'une des grandes joies de sa vie d'avoir pu, le premier, offrir ses félicitations et ses voeux au nouvel évêque de Sherbrooke. L'histoire ne parle pas de l'assistant-pressier qui dut ne rien comprendre à cela !

La nouvelle arrive !

La nouvelle parvint à Sherbrooke quatre jours plus tard et le 29 novembre, le deuxième évêque de Sherbrooke entrait dans sa ville épiscopale pour y être sacré le lendemain par Sa Grandeur Mgr Fabre, assisté de Sa Grandeur Mgr Gravel, de Nicolet, et de sa Grandeur Mgr DeCelles, de St-Hyacinthe, "l'évêque du nouvel évêque".

Le train portant Mgr LaRocque entra en gare à cinq heures et demie. Les musiciens de l'Harmonie ouvraient le défilé qui escorta le prélat jusqu'à l'évêché au milieu d'une assemblée considérable, en dépit d'une pluie fine qui tombait. Le carrosse portant Mgr LaRocque était tiré par quatre chevaux que conduisait M. J. McGuire. Mgr Fabre accompagnait Mgr LaRocque dans le carrosse tandis que M. l'abbé H.-O. Chalifoux, qui devint plus tard évêque auxiliaire et qui remplissait les fonctions d'administrateur depuis la mort de Mgr Racine, accueillit les prélats et leur suite sur le palier de l'évêché.

Prestation du serment

Des glanures de cette époque révèlent que les rues étaient brillamment illuminées de même que les abords de l'évêché et du séminaire. Le même soir, à huit heures et demie, Mgr Fabre présida la cérémonie de la prestation du serment et le sermon fut prononcé par Mgr Dumhamel, tandis que les adresses de bienvenue étaient lues par l'avocat L.-E. Panneton et M. Daniel McManamy en français et en anglais respectivement. La soirée mémorable avait aussi été marquée par un grand feu d'artifice sur la place du Séminaire St-Charles.



L'un des tramways qui desservait la partie-est de Sherbrooke, en 1910, l'année de la fondation de la "Tribune". A l'arrière-plan, les barrières de l'Exposition. Le conducteur était M. J.-B. Dion et le garde-moteur, M. H. Bourdon.

Pour vos travaux en électricité, voyez

RENAUD BARIL

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

INSTALLATIONS COMMERCIALES ET RESIDENTIELLES

SERVICE JOUR ET NUIT

TRAVAIL GARANTI PAR DES EXPERTS

1027, 9e Avenue — Tél. FE. 5-9272 — Thetford Mines

NIL PICARD & FILS ENR.



MANUFACTURIERS DE LIQUEURS DOUCES

50, rue Bennett Nord — THETFORD MINES

TEL. FE 5-7666

MAISON ETABLIE DEPUIS 1921 A THETFORD

AGENT Eau minérale Abénaquis

Embouteilleur autorisé de PEPSI-COLA "JOHN COLLINS"

HUBERT ROBERGE

Courtier d'Assurance Agréé

Assurances générales

71 ouest, rue St-Alphonse! Téléphone FE 5-6582

THETFORD-les-MINES

NELSON POULIN

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

INSTALLATIONS ET REPARATIONS ELECTRIQUES DE TOUS GENRES AUSSI BRULEURS A L'HUILE OUVRAGE GARANTI

FEdéral 5-3339

1229 rue ROBERGE

THETFORD MINES





Jean-Berchmans Gagnon

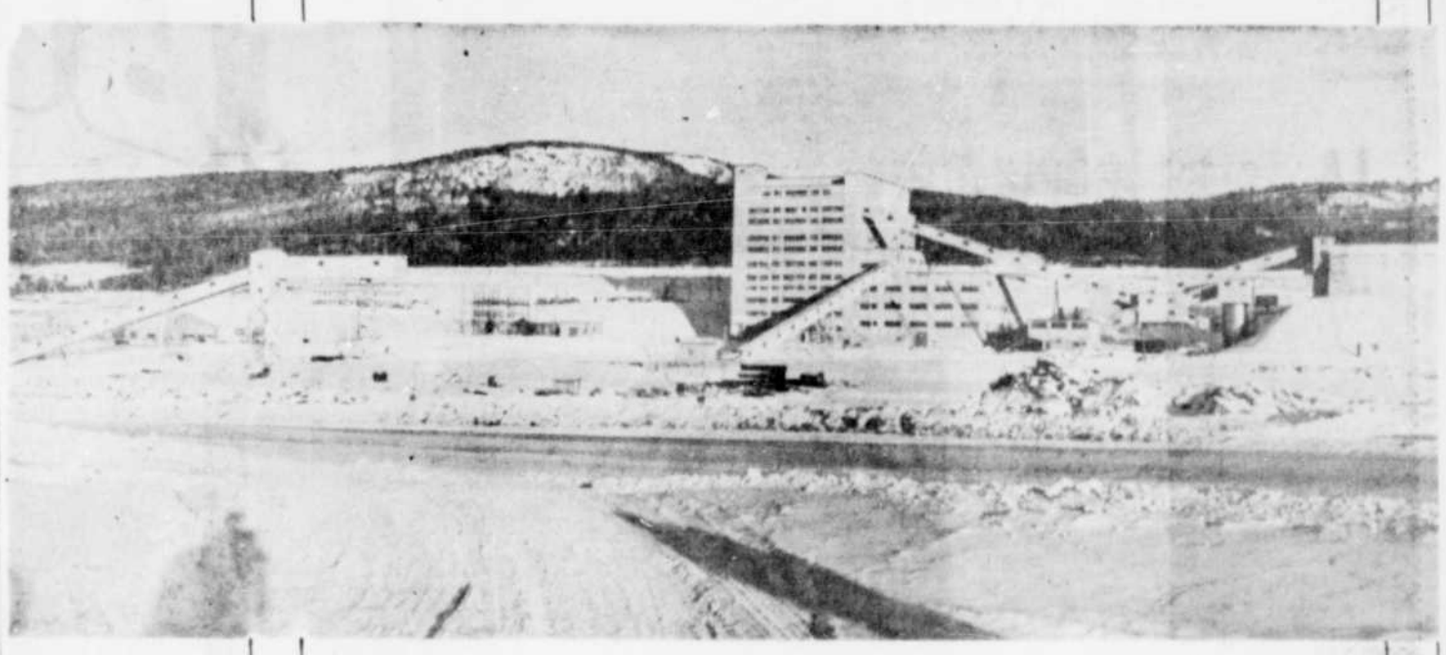
ARCHITECTE

97 sud, rue Notre-Dame

THETFORD MINES, Qué.

Tél. FE 5-7515

SOURCE DE RICHESSE MINIÈRE!

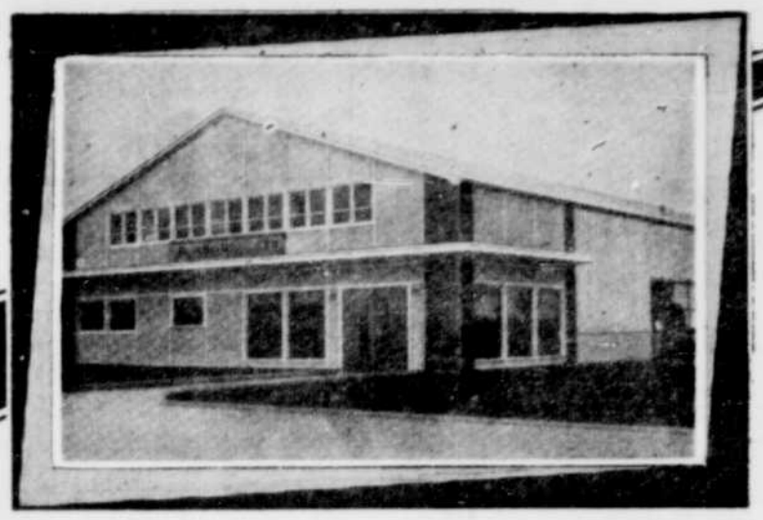


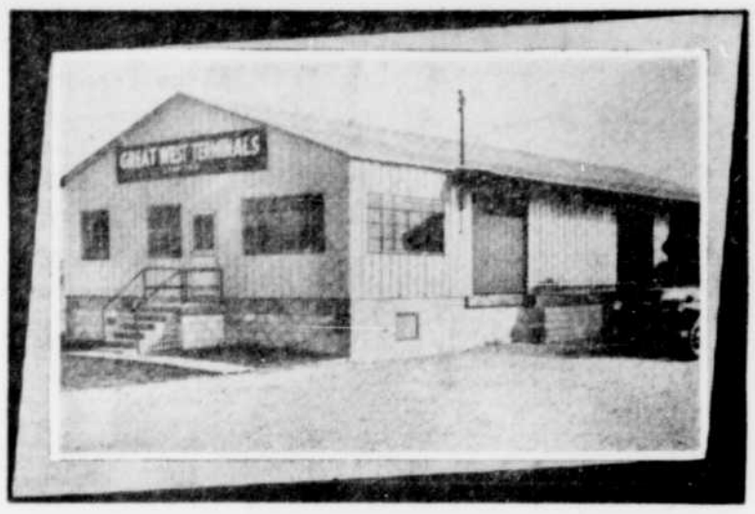
Ci-dessus, l'usine de cette importante compagnie minière construite sur la rive du lac de Black Lake.

Les produits miniers constituent une source inestimable dans la structure économique du Canada. Si notre pays connaît aujourd'hui un standard aussi élevé, il le doit, en grande partie, à ses produits miniers.

Lake Asbestos of Quebec Limited

Située route No 1, entre Coleraine et Black Lake, Qué.





structures pré-usinées d'un style distinctif—au prix de la production massive!



Butler

BÂTIMENTS EN MÉTAL



Au service du commerce et de l'industrie canadienne

Les bâtiments Butler en métal peuvent servir à des usages presque illimités. Ils sont en service dans tout le pays — dans les camps miniers, petites villes des prairies, champs pétrolifères, camps de bûcherons, grandes villes. Ils conviennent pour usines, entrepôts, édifices commerciaux, magasins de détail, écoles ou églises. Il y en a de toutes les dimensions — construction tout métal ou Butler System.

Dans chaque cas, le propriétaire bénéficie d'une valeur incomparable des points de vue placement, entretien, permanence, apparence et utilité. Dans les pages suivantes, vous pourrz voir combien les bâtiments Butler en métal sont divers et pratiques. Vous en trouverez peut-être un qui répondra à vos exigences.

Renseignez-vous sur la manière profitable dont un bâtiment Butler en métal peut servir votre commerce. Consultez dès aujourd'hui les experts de la maison J. S. Mitchell & Company Limited qui se feront un plaisir de vous aider dans ce domaine.



J·S·MITCHELL & CO LTD

Bureau-chef: 164 NORD rue WELLINGTON—LO 2-2662 SHERBROOKE

SUCCURSALES À: THETFORD MINES, MONTRÉAL, SEPT-ILES